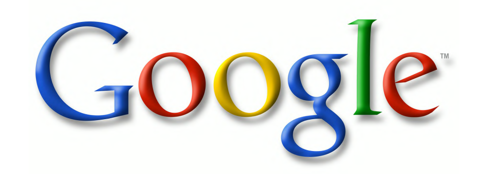
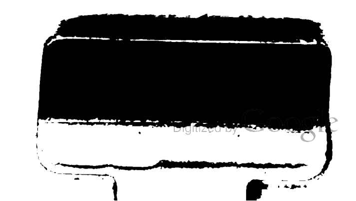




GALERIES
HISTORIQUES
DU PALAIS
DE VERSAILLES

GALERIES

HISTORIQUES

DU PALAIS

DE VERSAILLES



Paris

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT

IMPRIMEURS DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE

Rue Racine, 28, près de l'Odéon

1842

INTRODUCTION.

Lorsqu'en 1832 la loi sur la liste civile maintint le palais de Versailles dans le domaine de la couronne, la première pensée du roi Louis-Philippe fut de donner à ce monument une destination digne de sa grandeur. Consacrer l'ancienne demeure de Louis XIV à toutes les gloires de la France, rassembler dans son enceinte tous les grands souvenirs de notre histoire, tel fut le projet immédiatement conçu par Sa Majesté. Mais le palais de Versailles, à cette époque, ne renfermait ni tableaux, ni statues : les plafonds seuls avaient été restaurés. Le Roi donna l'ordre de rechercher dans les dépôts de la couronne et dans les résidences royales toutes les peintures, statues, bustes ou bas-reliefs représentant des faits ou des personnages célèbres de nos annales, en même temps que tous les objets d'art qui offriraient un caractère historique. Des ouvrages, la plupart remarquables, oubliés depuis longtemps dans les magasins du Louvre et dans les greniers des Gobelins, furent tirés de la poussière; d'autres, dispersés dans divers palais, furent réunis à Versailles : on mit enfin le même soin à recueillir tout ce qui avait été produit par la peinture et la sculpture modernes.

Cependant ces diverses réunions étaient bien loin de suffire à l'accomplissement du projet conçu par Sa Majesté : ni tous les grands hommes, ni tous les grands

événements de notre histoire n'avaient leur place dans cette collection, empruntée à des époques différentes. Le Roi a comblé cette lacune en commandant à nos artistes les plus distingués un nombre considérable de tableaux, de statues et de bustes, destinés à compléter le magnifique ensemble de toutes les illustrations de la France. Les souvenirs militaires occupent naturellement la plus grande partie de ces vastes galeries; et s'il en est quelques-uns que l'on s'étonne de n'y pas retrouver, c'est que la pensée qui a présidé à ce travail n'a pas voulu perpétuer la triste mémoire de nos discordes civiles; elle n'a donné place qu'aux heureux événements qui les ont terminées.

La collection générale que renferme le palais de Versailles peut se diviser en cinq parties :

1° Les tableaux consacrés à la représentation des événements historiques;

2° Les portraits;

3° Les résidences royales;

4° Les bustes, statues et bas-reliefs;

5° Les médailles;

Les tableaux représentent :

1° Les grandes batailles qui, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours, ont honoré les armes françaises;

2° Les événements ou les traits les plus remarquables de notre histoire, en y comprenant les croisades;

3° Le règne de Louis XIV;

4° Les règnes de Louis XV et de Louis XVI;

5° La campagne de 1792;

6° Les campagnes de la république, depuis 1793 jusqu'en 1796;

7° Les campagnes de Napoléon, depuis 1796 jusqu'en 1814;

8° Les règnes de Louis XVIII et de Charles X;

9° Les principaux événements qui ont signalé le règne de Louis-Philippe Ier, depuis juillet 1830 jusqu'au temps présent.

Il faut ajouter à l'énumération de ces tableaux la collection des gouaches qui retracent les campagnes d'Italie, de Hollande, de Suisse, d'Allemagne, de Pologne, d'Espagne, etc., etc., et enfin les marines qui offrent la représentation des batailles et combats de mer glorieux pour la France.

Les portraits comprennent :

1° Les grands amiraux;

2° Les connétables de France;

3° Les maréchaux de France;

4° Ceux de nos guerriers célèbres qui n'ont été revêtus d'aucune de ces dignités;

5° Une réunion indistincte de personnages français et étrangers qui se sont illustrés sur le trône, à la guerre, dans l'ordre politique, dans le clergé et la magistrature, dans les sciences, les lettres et les arts.

Sous le titre de résidences royales sont réunies les vues des anciens châteaux de nos rois, avec les personnages dans le costume de leur époque.

Les bustes et statues forment une autre galerie de personnages célèbres depuis les premiers siècles de la monarchie jusqu'à nos jours; on y a joint les tombeaux des rois et reines, princes et princesses de France, ainsi que ceux de quelques autres personnages historiques.

La collection des médailles commence vers 1300 et finit au règne de Louis-Philippe Ier.

C'était déjà un grand travail que de rassembler toutes ces richesses dans un même lieu; mais ce n'était pas tout : il fallait encore les classer de manière à ce que l'œil et la pensée pussent s'y promener sans confusion. L'ordre chronologique, le seul qu'on pût suivre, ne s'accordait que bien difficilement avec la distribution de localités. Malgré les grands travaux faits par le Roi dans l'intérieur du palais, malgré les heureux changements qui ont converti des amas de petits appartements et d'indignes soupentes en de vastes salles et de magnifiques galeries, les divisions primitives du palais ne pouvaient être changées; il y avait nécessité de le prendre tel qu'il était construit. Il consistait en trois corps de bâtiments principaux, sans compter ce que l'on peut appeler les pavillons; il était divisé en plusieurs étages et distribué en pièces de différentes grandeurs; rien n'y était disposé pour recevoir les tableaux, et les tableaux eux-mêmes, par la diversité de leurs dimensions, ne pouvaient se prêter à la régularité de l'ordre chronologique. Il fallait donc accepter ce qui était fait, et, tout en respectant la succession historique des événements et des personnages, s'efforcer de la mettre en accord avec la disposition générale des bâtiments et leur distribution antérieure. Il fallait aussi assortir la dimension des tableaux à l'étendue des emplacements destinés à les recevoir. Voici le système imaginé pour triompher de cette double difficulté.

On a pensé d'abord qu'il était possible de suppléer, jusqu'à un certain point, au classement chronologique des peintures et des sculptures par le moyen d'un catalogue général, où elles se succéderaient selon l'ordre assigné dans la suite des temps aux événements et aux personnages qu'elles représentent. Ce catologue est ce-

lui que l'on offre ici ; la série des numéros y suit la marche des années. Puis, pour le classement à la fois le plus commode et le plus raisonnable des tableaux et des statues, on a créé de grandes divisions historiques ; on a adapté à chaque salle, à chaque galerie, à chaque série d'appartements, une série correspondante de faits et d'événements historiques, toujours classés par époque et formant une suite chronologique aussi complète que le nombre des tableaux le permettait, aussi étendue que le comportait la dimension des pièces. C'est ainsi, pour citer au hasard quelques exemples, que le souvenir des croisades et des états généraux, ceux des années 1792 et 1830, sont rassemblés dans des salles particulières, qui n'ont aucun rapport chronologique avec les salles voisines. Ce système offre d'ailleurs le précieux avantage que, si plus tard on veut ajouter à la collection de Versailles de nouvelles séries historiques, cette addition pourra se faire sans entraîner aucun changement à l'ordre maintenant établi.

Le Palais de Versailles se divise en trois principaux corps de bâtiments : le *corps* Central, l'aile du Sud, l'*aile* du Nord.

CORPS CENTRAL.

Le corps Central renferme :

AU REZ-DE-CHAUSSÉE.

1° Un vestibule décoré de bustes et statues, qui se trouve au pied de l'escalier de marbre.

2° Quatre salles consacrées aux résidences royales.

3° La salle des Rois de France. Les portraits des rois

a.

y sont rangés dans leur ordre chronologique; seulement, à l'égard de quelques-uns des princes de la première race, on a suppléé au défaut de portraits authentiques par des écussons avec la date de leur règne.

4° Le vestibule de Louis XIII.

5° Trois salles et plusieurs vestibules qui entourent l'escalier des Ambassadeurs récemment reconstruit, et dans lesquels sont placés des bustes et statues, ainsi que les tableaux-plans de divers siéges et campagnes.

6° Les grands amiraux, classés par ordre de promotion.

7° Les connétables de France, rangés dans le même ordre.

8° Les maréchaux de France. La série des salles consacrées aux maréchaux est interrompue par la galerie de Louis XIII, avec laquelle la suite des maréchaux recommence.

9° Deux salles où sont placés les guerriers célèbres.

AU PREMIER ÉTAGE.

1° En partant du salon d'Hercule, qui touche au vestibule de la Chapelle, se succèdent sept salons ayant vue sur la pièce d'eau du Dragon et portant les noms de l'Abondance, de Vénus, de Diane, de Mars, de Mercure, d'Apollon, de la Guerre. Dans cette longue enfilade, qui formait autrefois les grands appartements de Louis XIV, est distribuée une partie des tableaux représentant les événements de son règne; la suite en est interrompue par la galerie qui porte le nom de ce prince, et qui donne sur la terrasse du grand parterre. Cinq autres salons donnant sur la pièce d'eau des Suisses, et qui portaient autrefois les noms de salon de

la Paix, chambre et salon de la Reine, salon du Grand-Couvert, salles des Gardes de la Reine, complètent l'ensemble des événements du règne de Louis XIV, si l'on y ajoute toutefois encore quelques tableaux répartis dans les deux salles des Gardes du corps et des Valets de pied, ou placés dans d'autres séries.

2° Au haut de l'escalier de marbre s'ouvre la grande salle des Gardes, aujourd'hui salle de Napoléon.

3° La salle de 1792, qui est attenante au corps Central, mais qui fait partie de l'aile du Sud.

4° Quatre salles consacrées aux campagnes de 1793, 1794, 1795 et 1796.

5° Une suite de pièces où sont placées les gouaches et aquarelles qui reproduisent les campagnes de nos armées depuis 1796.

6° Les petits appartements de la Reine.

7° L'Œil-de-Bœuf, la chambre du lit de Louis XIV, son cabinet, et tout le reste de l'appartement royal; la bibliothèque, le salon des Porcelaines, l'escalier des Ambassadeurs, et la salle adjacente où était le billard de Louis XVI, et où l'on voit aujourd'hui les grands tableaux du siége de Luxembourg et de la bataille de Cassano. Des portraits de Louis XIV, des princes et des princesses de sa famille, et des personnages illustres de son temps, sont distribués dans quelques-unes de ces salles.

8° Le cabinet des gouaches du règne de Louis XV.

9° La petite salle des Croisades.

10° La salle des États-Généraux.

AILE DU SUD.

L'aile du Sud comprend:

AU REZ-DE-CHAUSSÉE.

1° Douze salles consacrées au souvenir de Napoléon, et renfermant les tableaux qui représentent les batailles et les principaux événements politiques, depuis 1796 jusqu'en 1810.

Plus une salle de bustes et statues de Napoléon et de sa famille; et enfin la salle de Marengo.

2° Une galerie de bustes et statues, depuis 1789 jusqu'en 1814.

Les bustes placés dans les fenêtres sont ceux des généraux tués en combattant pour la France.

AU PREMIER ÉTAGE.

1° La grande galerie des Batailles, depuis Tolbiac jusqu'à Wagram.

2° La salle de 1830.

3° Une galerie de sculptures, depuis le XVIe siècle jusqu'à 1789.

AU DEUXIÈME ÉTAGE.

Une collection de portraits historiques, depuis 1789 jusqu'à nos jours.

AILE DU NORD.

L'aile du Nord comprend :

AU REZ-DE-CHAUSSÉE.

1° Une série de tableaux historiques représentant les

événements les plus importants de nos annales, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Louis XVI inclusivement.

2° Une galerie de bustes, statues et tombeaux.

AU PREMIER ÉTAGE.

1° La suite des tableaux historiques du rez-de-chaussée, depuis la république jusqu'au règne de Louis-Philippe Ier.

2° Une galerie de bustes, statues et tombeaux.

AU DEUXIÈME ÉTAGE.

Une galerie de portraits historiques, antérieurs à 1790.

PAVILLON DU ROI.

Ce pavillon attenant perpendiculairement à l'aile du Nord et à celle du Réservoir, qui borde la rue de ce nom, sépare la cour de la Bouche de celle du Théâtre. Il n'a point d'attique ou de deuxième étage; mais le rez-de-chaussée et le premier étage sont de plain-pied avec ceux de l'aile du Nord.

Le pavillon du Roi comprend:

AU REZ-DE-CHAUSSÉE.

1° Quatre salles où sont placés les batailles navales et combats sur mer (1).

2° La grande salle des Croisades, où sont placées les portes en bois de cèdre de l'hôpital des chevaliers de

(1) Par suite de nouvelles dispositions ordonnées par le Roi, les tableaux de marine ont été placés dans quatre salles au deuxième étage de l'aile du midi.

Rhodes, que le Sultan a données au Roi, sur la demand qu'en fit le prince de Joinville, lorsqu'il visita l'île d Rhodes en 1836.

AU PREMIER ÉTAGE.

1° Quatre salles de tableaux historiques représentan des faits mémorables de notre histoire, depuis le baptêm de Clovis jusqu'à nos jours.

2° Deux salles contenant des tableaux qui représentent des événements du règne du roi Louis-Philippe Ier.

Le système des séries dans leur rapport avec les localités se trouve clairement indiqué par cette énumération. Quant à la classification, on va entrer dans quelques détails pour tâcher de la bien faire comprendre.

Le Roi a voulu réunir à Versailles tous les grands amiraux, tous les connétables, tous les maréchaux de France. La collection des amiraux était complète à l'exception de trois, créés depuis le comte de Toulouse (1), de qui provient cette collection. On leur a consacré, dans le corps central du palais, la première salle du rez-de-chaussée qui regarde le midi ; on les a rangés dans leur ordre de création, et avec la date de leur mort toujours indiquée. Mais, pour les suivre dans leur succession chronologique, il est nécessaire de commencer par la droite en entrant dans la salle, et de monter de bas en haut, en ayant soin de revenir toujours sur la ligne du bas.

Quant aux connétables et aux maréchaux de France, il y en a deux collections distinctes, l'une en buste et

(1) Louis-Alexandre de Bourbon.

l'autre en pied. La collection des connétables et des maréchaux en buste est complète. On y voit tous les connétables, depuis le premier, Albéric de Montmorency, en 1060, jusqu'au dernier de tous, Lesdiguières, créé en 1622; tous les maréchaux de France, depuis le premier, le maréchal Pierre, créé par Philippe-Auguste, en 1185, jusqu'au dernier, le maréchal Valée, nommé en 1837; c'est-à-dire la série non interrompue des maréchaux de France pendant sept siècles.

Cependant, parmi les connétables et les maréchaux qui appartiennent aux époques les plus reculées, il y en a un assez grand nombre dont on n'a pu retrouver les *portraits*, du moins avec un caractère suffisant d'authenticité; on a imaginé alors de mettre à la place que devait occuper leur image un écusson où sont inscrits leurs noms, leur titres, l'époque de leur nomination et la date de leur mort. Pour visiter dans leur ordre chronologique les portraits en bustes des connétables et des maréchaux de France, il faut adopter la même marche que dans la salle des grands amiraux. On commence par la droite en entrant, et l'œil doit chercher, en remontant toujours de bas en haut, la succession des dates marquée par celle des numéros.

Les connétables et les maréchaux en pied ou à cheval forment une collection à part, mais incomplète, et qui, ainsi que la première, se succède de salle en salle, suivant l'ordre chronologique.

Tel est l'ordre général suivi pour le classement des séries historiques dans toutes les salles et galeries qui composent le magnifique ensemble du palais de Versailles.

Il reste à faire une dernière observation.

L'ancienne dénomination de certains appartements aurait formé un contraste bizarre avec les tableaux qu'on y a placés : afin de concilier les anciennes traditions avec les modifications nouvelles, on a conservé à côté de la désignation moderne le nom consacré par l'usage. Ainsi on dira : Salle de 1792 (ancienne salle des Cent-Suisses); Salle de Napoléon (ancienne salle des Gardes), etc. De cette manière les dispositions du présent seront en accord avec les souvenirs du passé, et Versailles sera présenté aux générations du XIXe siècle avec le double caractère qui a présidé à sa création sous Louis XIV et à sa restauration sous Louis-Philippe Ier.

PEINTURE.

PREMIÈRE PARTIE.

TABLEAUX HISTORIQUES.

GALERIES

HISTORIQUES

DU PALAIS

DE VERSAILLES.

PEINTURE.

PREMIÈRE PARTIE.

1. **PHARAMOND ÉLEVÉ PAR LES FRANCS SUR LE PAVOIS** (vers l'an 420).

Par M. Révoil en ....

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 5.

C'était l'usage chez les Francs encore barbares, chaque fois *qu'ils se* donnaient un nouveau chef, de l'élever sur un large bouclier et de le promener ainsi autour de l'assemblée, parmi les marques bruyantes d'un belliqueux enthousiasme.

L'auteur des Gestes des rois francs parle de Pharamond, fils de Marcomir, comme ayant régné sur les Francs Saliens dans le commencement du ve siècle. C'est sur ce fondement que les chroniqueurs des âges suivants ont placé ce prince à la tête de la liste de nos rois, et lui ont attribué les premiers honneurs de cette inauguration militaire.

2. **BATAILLE DE TOLBIAC** (496).

Par M. Ary Scheffer en [illegible]

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

Clovis, fils de Childéric et petit-fils de Mérovée, succéda à son père en 481. Il régnait sur la tribu des Francs Saliens, la plus noble d'entre les tribus franques alors établies dans le pays compris entre la Meuse, l'Escaut et la mer.

La domination romaine avait cessé d'exister dans les Gaules. Syagrius seul en maintenait encore l'ombre dans les murs de Soissons. Clovis alla l'attaquer, le vainquit, et mena au pillage des villes d'alentour ses bandes victorieuses (486). On connaît l'histoire du vase de Soissons.

Il épousa bientôt après (493) Clotilde, fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, et nièce de l'usurpateur Gondebaud. Clotilde était chrétienne et cherchait tous les moyens d'arracher son époux à l'idolâtrie. Elle avait échoué dans ses efforts, jusqu'au moment où Clovis entra en guerre avec les Allemands, autre peuple de race germanique qui venait disputer aux Francs leurs nouvelles possessions.

Les deux armées se rencontrèrent à Tolbiac (aujourd'hui Zulpich), près de Cologne (496). « Comme elles se battoient « avec un grand acharnement, dit Grégoire de Tours, celle « de Clovis commença à être taillée en pièces. Clovis alors « éleva les mains vers le ciel, et, le cœur touché et fondant « en larmes, il s'écria : « Jésus-Christ, que Clotilde affirme « être le fils du Dieu vivant.... je t'invoque; je désire croire « en toi : seulement, que j'échappe à mes ennemis.» Comme « il disoit ces mots, les Allemands, tournant le dos, com« mencèrent à se mettre en fuite, et, voyant que leur roi « étoit mort, ils se rendirent à Clovis en lui disant : Nous « te supplions de ne point faire périr notre peuple, car nous « sommes à toi. »

Clovis conduisit peu après à Reims son armée triomphante.

Aile du Nord. Pavillon du Roi, 1er étage.

3. BAPTÊME DE CLOVIS (25 décembre 496).

Par M. Paul DELAROCHE en ....

4. BAPTÊME DE CLOVIS (25 décembre 496.).

Par M. DEJUINNE en 1837.

Clotilde apprit en même temps et la victoire et le vœu de Clovis. Elle s'empressa alors de faire venir l'évêque de Reims, saint Rémi, et l'envoya au Roi pour travailler à l'œuvre de sa conversion. Clovis, après avoir obtenu de ses peuples la promesse de le suivre au baptême, ne tarda plus lui-même à s'y présenter.

« On couvre de tapisseries peintes les portiques inté« rieurs de l'église, on les orne de voiles blancs, on dispose « les fonts baptismaux, on répand des parfums, les cierges « brillent de clarté : tout le temple est embaumé d'une

« odeur divine. Le Roi pria le Pontife de le baptiser le pre-
« mier. Le nouveau Constantin s'avance vers le baptistère,
« et le saint évêque lui dit alors d'une bouche éloquente :
« Sicambre, abaisse humblement ta tête; adore ce que tu
« as brûlé, brûle ce que tu as adoré [1]. »

Plus de trois mille hommes de l'armée de Clovis reçurent après lui le baptême.

Clovis, converti au christianisme, étendit dès lors sans peine sa domination de proche en proche jusqu'à la Loire. Par un rare bonheur il se trouvait alors le seul prince orthodoxe de tout l'Occident; et le siége de Rome, aussi bien que le clergé catholique des Gaules, secondèrent de tous leurs efforts l'accroissement de sa puissance.

5. ENTRÉE TRIOMPHALE DE CLOVIS A TOURS (508).

Par M. ROBERT-FLEURY en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 5.

Pendant que Clovis, avec l'appui des évêques, affermissait chaque jour sa domination, les Wisigoths soulevaient contre eux, par leur attachement à l'arianisme, les populations orthodoxes de la Gaule méridionale. Clovis offre en même temps à ses soldats la gloire de punir l'hérésie et les dépouilles de ces riches provinces, et il les mène contre le roi Alaric. Les Wisigoths, affaiblis par une longue paix, furent vaincus à Vouillé, près de Poitiers (507); leur roi périt en combattant, et les Francs victorieux se répandirent, de Toulouse à Bordeaux, à travers toute l'Aquitaine.

Clovis, au retour de cette *belle conquête*, entra *en triomphe dans* la ville de Tours. L'empereur Anastase, jaloux de rattacher au vieil empire de Byzance les royautés naissantes de l'Occident, avait décerné au roi des Francs les honneurs consulaires. « Clovis, dit Grégoire de Tours,
« revêtit dans la basilique de Saint-Martin la tunique de
« pourpre et la chlamyde, et posa la couronne sur sa tête.
« Ensuite, étant monté à cheval, il jeta de sa propre main,
« avec une extrême bienveillance, de l'or et de l'argent
« au peuple assemblé, et depuis ce jour il fut appelé Consul
« ou Auguste. »

6. CHAMP DE MARS (615).

ASSEMBLÉE TENUE A BONNEUIL-SUR-MARNE PAR CLOTAIRE II.

Par M. Jean ALAUX en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. N° 129.

L'histoire a appelé du nom de *champs de mars* ces as-

(1) Grégoire de Tours, livre II.

semblées guerrières que les premiers rois francs tenaient d'ordinaire au printemps, et où, presque toujours, quelque prise d'armes faisait l'objet des délibérations. Les Francs, encore voisins de l'époque où ils avaient quitté les forêts de la Germanie, portaient dans ces assemblées le costume sauvage et les turbulentes habitudes d'un peuple barbare. Plus tard, lorsque le clergé eut pris l'ascendant qui appartenait à ses vertus et à ses lumières, les prélats vinrent siéger à côté des guerriers dans le grand conseil de la nation conquérante. La plus importante des assemblées de ce genre est celle que Clotaire II convoqua à Bonneuil (d'autres disent à Paris) l'an 615. Ce prince, resté seul maître de la monarchie par la mort de Brunehaut et de toute la race des rois austrasiens, dut payer le prix de leur assistance aux grands du royaume qui lui avaient donné la victoire. La *constitution*, ou ordonnance émanée de l'assemblée de Bonneuil, renferme le détails de concessions que, sous le nom de sages réformes, la royauté fut contrainte de faire à l'aristocratie.

7. FUNÉRAILLES DE DAGOBERT A SAINT-DENIS (janv. 638).

Aile du Nord.
Rez-de-chaussée.
Salle n° 5.

Par M. TASSAERT en 1837.

A la mort de Clovis (511) ses états avaient été partagés entre ses quatre fils, d'après le droit qui régissait communément les successions en Germanie. L'empire des Francs ne s'en agrandit pas moins par la conquête de la Thuringe et du royaume des Bourguignons (535). Mais sous les petits-fils de Clovis un nouveau partage amena d'affreuses discordes, et les scènes de carnage et d'horreur ne cessèrent que lorsque reparut l'unité monarchique avec Clotaire II et son fils Dagobert Ier (628).

Dagobert régna avec une gloire et une magnificence jusqu'alors sans exemple parmi ses peuples. Il porta ses armes en vainqueur chez les Wisigoths, au delà des Pyrénées; chez les Saxons et parmi les peuplades slaves qui bordaient sa frontière orientale. La terreur de son nom s'étendait bien plus loin encore. Il se montrait en même temps à ses sujets ferme et rigoureux *justicier*, et faisait rédiger par écrit les vieilles coutumes de tous les peuples d'origine germanique soumis à sa domination. Enfin tous les récits contemporains nous entretiennent de la splendeur dont il s'efforça d'environner son trône, des magnifiques ouvrages de sculpture et d'orfévrerie qu'il fit exécuter, et

surtout de la richesse prodigieuse avec laquelle il construisit et décora la basilique de Saint-Denis.

C'est en 630 que, par l'ordre de Dagobert, furent exhumées les reliques de saint Denis et des deux compagnons de son martyre, Rustique et Éleuthère, et que furent jetés les fondements de l'église bâtie en leur honneur. A sa mort, en 638, ses restes y furent transportés en grande pompe, et, selon l'expression de son biographe, « très « justement ensevelis à la droite du tombeau des trois « martyrs. »

8. BATAILLE DE TOURS (octobre 732).

Par M. Charles Steuben en 1836.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. n° 137.

Après la mort de Dagobert, la monarchie des Francs entra en décadence: les partages recommencèrent, et une sorte de séparation permanente parut s'établir pour plus d'un siècle entre les deux royaumes de Neustrie et d'Austrasie. La race dégénérée des Mérovingiens ne produisait plus que des rois enfants, vieillis avant l'âge par la débauche, qui ne régnaient que de nom, et laissaient tout le pouvoir aux mains de leurs maires du palais. La bataille de Testry, gagnée en 687 par Pepin d'Héristal sur les Neustriens, fonda la grandeur de sa maison, où, pendant quatre générations, l'ambition et le génie devaient être héréditaires.

Avec ces nouveaux chefs, entourés des bandes guerrières qui leur venaient des bords du Rhin, la monarchie des Francs redevint conquérante. Pepin d'Héristal soumit au tribut les Saxons, les Bavarois et les Frisons. Charles Martel suivait la même carrière de gloire et de conquêtes, quand la redoutable invasion des Sarrasins dans les provinces méridionales appela de ce côté tous ses efforts.

Maîtres depuis vingt ans de la péninsule espagnole, les Sarrasins avaient franchi les Pyrénées, et, après avoir brisé la faible résistance qu'avait essayé de leur opposer Eudes, duc d'Aquitaine, ils s'étaient répandus dans les plaines qui s'étendent entre le Poitou et la Touraine, et y avaient effrayé les peuples de leurs ravages et de leurs horribles profanations. C'est là que Charles Martel vint les arrêter. « L'impétuosité des Arabes, dit un chroniqueur du temps, se « brisa comme le verre contre les corps de fer des Francs. » Leur défaite fut complète; Abdérame, l'émir qui les commandait, y périt, et Charles Martel eut la gloire de sauver du joug de l'islamisme la France et peut-être la chrétienté tout entière.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

9. SACRE DE PEPIN LE BREF (28 juillet 754).

Par M. Paul DELAROCHE en ....

10. SACRE DE PEPIN LE BREF (28 juillet 754).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 5.

Par M. François DUBOIS en 1837.

Pepin le Bref, fils de Charles Martel, avait mis fin à ce simulacre de royauté que conservaient encore les Mérovingiens. Dans l'assemblée de Soissons, en 750, les Francs avaient prononcé la déposition de Childéric III, le dernier des descendants de Clovis, et élevé Pepin sur le pavois. L'assentiment du pape Zacharie avait autorisé ce grand changement; mais Pepin voulait plus encore. Déjà sacré par l'archevêque de Mayence (saint Boniface), il voulait l'être une seconde fois des mains du pontife de Rome, pour donner à son pouvoir usurpé une nouvelle et plus importante consécration. Les circonstances le servirent au gré de ses vœux. Le pape Étienne II vint en France lui demander un refuge et des secours. Il fuyait devant le roi des Lombards, Astolphe, qui, non content d'avoir envahi l'exarchat de Ravenne et la Pentapole, menaçait Rome elle-même. « Étienne, selon « les paroles d'Éginhard, après avoir reçu du roi la promesse « qu'il défendroit l'église romaine, le consacra par l'onction « sacrée comme revêtu de la dignité royale, ainsi que ses « fils Charles et Carloman. »

Pepin acquitta facilement sa promesse, et passa les Alpes pour forcer Astolphe de rendre ce qu'il avait enlevé à l'Église romaine. Ainsi commença cette alliance des princes carlovingiens avec le siége de Rome, qui fut plus tard un des grands ressorts de la politique de Charlemagne.

11. CHAMP DE MAI (août 767).

PEPIN LE BREF PROPOSE AUX FRANCS LES MOYENS D'ACHEVER LA GUERRE CONTRE WAIFER, DUC D'AQUITAINE.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-généraux. No 129.

Par M. Jean ALAUX en 1837.

Dans le cours du VIIe siècle, au milieu de la triste décadence de la royauté mérovingienne, l'ancien usage des assemblées du champ de mars semble suspendu. Ce n'est qu'après la bataille de Testry, lorsque Pepin d'Héristal, à la tête des Francs Austrasiens, eut ramené dans la Gaule occidentale le triomphe des armes et des mœurs germa-

niques, que l'on voit reparaître la convocation annuelle des assemblées nationales. Ces assemblées, sous les rois de la seconde race, ont été appelées dans nos histoires du nom de *champs de mai*.

« L'an 767, au mois d'août, Pepin le Bref, dit Éginhard, « tint cette assemblée, selon la coutume franque, dans la ville « de Bourges. » Bourges était rapprochée de la frontière d'Aquitaine, où Pepin faisait alors au duc Waifer et à ses peuples une guerre d'extermination. On traita des moyens d'achever cette guerre, qui en effet fut terminée l'année suivante, après huit sanglantes campagnes.

12. CHARLEMAGNE TRAVERSE LES ALPES (773). Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par M. Paul DELAROCHE en ....

13. CHARLEMAGNE TRAVERSE LES ALPES (773).

Par Eugène ROGER en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 5.

Didier, roi des Lombards, avait renouvelé contre le siége de Rome les tentatives hostiles d'Astolphe, son prédécesseur. Le pape Adrien Ier, à l'exemple d'Étienne, invoqua dans sa détresse l'assistance du roi des Francs. Ayant rassemblé son armée à Genève, Charlemagne marcha vers l'Italie, et y entra par le mont Cenis, dans l'automne de 773. Éginhard parle « des immenses difficultés que les « Francs trouvèrent à passer les Alpes, et des pénibles tra- « vaux qu'il leur fallut supporter pour franchir ces sommets « de monts inaccessibles, ces rocs qui s'élancent vers le ciel « et ces rudes masses de pierre. »

14. CHARLEMAGNE COURONNÉ ROI D'ITALIE (774).

Par M. JACQUAND en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 5.

Dès que Charlemagne eut forcé les Cluses, ou défilés de montagnes que les Lombards avaient fortifiés, Didier, saisi d'effroi, prit la fuite et alla s'enfermer dans Pavie, sa capitale. Il y soutint un siége de plusieurs mois, et fut enfin contraint de se remettre aux mains du vainqueur, qui l'envoya finir ses jours dans un monastère.

Charlemagne succéda aux rois lombards, dont il venait de détruire la puissance : il prit le titre de roi d'Italie, et ceignit la couronne de fer dans la cathédrale de Milan.

15. CHARLEMAGNE DICTE LES CAPITULAIRES (vers l'an 779).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 5.

Par M. Ary Scheffer en 1829.

Charlemagne employa toute la force de son génie à établir l'ordre et l'unité dans les parties si diverses de son vaste empire. C'était là le but principal de ces grandes assemblées, annuellement convoquées à Aix-la-Chapelle, où les affaires de chaque province étaient apportées sous les yeux du maître, et d'où les volontés du maître retournaient à chaque province.

Un de ses soins les plus attentifs fut de réformer, dans un esprit de sagesse et d'équité, les lois barbares des différents peuples soumis à son obéissance. C'est d'après ce principe que furent dictés et promulgués ensuite en assemblée publique ses *Capitulaires*, sorte d'édits de diverse nature, les uns ayant le véritable caractère de la loi, les autres n'offrant que de minutieux règlements d'administration publique, ou même des enseignements moraux et religieux à l'usage des peuples.

Charlemagne est ici représenté dictant ses *capitulaires* à Éginhard, le plus docte et le plus favorisé de ses secrétaires.

16. ALCUIN PRÉSENTÉ A CHARLEMAGNE (780).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 5.

Par M. Jules Laure en 1837, d'après le plafond de M. Schnetz, au Louvre.

Charlemagne s'efforça d'emprunter à l'ancienne Rome tout ce qui lui restait de civilisation, pour en faire l'ornement de son empire. Il travailla surtout à ranimer, par sa protection et ses exemples, l'étude des lettres et des arts qui s'éteignait en Occident, au milieu des ténèbres de la barbarie. Alcuin, moine anglais, le plus docte personnage de son temps, fut mis à la tête de l'école fondée dans le palais d'Aix-la-Chapelle, et appelée pour ce motif *école palatine*. Pendant les loisirs trop courts que lui laissaient ses expéditions guerrières, le grand empereur venait siéger lui-même parmi les disciples d'Alcuin, et apprenait sous lui la grammaire, la rhétorique et l'astronomie. Il s'efforçait même de plier ses doigts à l'art, si rare et si difficile alors, de l'écriture. Mais ce qui l'occupait plus encore, c'était le soin de surveiller les travaux de la nombreuse jeunesse qui, rassemblée de toutes les parties de l'empire sur les bancs de l'école

palatine, devait répandre les lumières qu'elle avait reçues. Les plus studieux et les plus instruits étaient assurés de ses largesses et de ses faveurs. C'est ainsi que se forma au maniement des affaires toute cette génération d'hommes savants et habiles qui servirent aux desseins de Charlemagne et à la gloire de son règne. Eginhard en est le plus remarquable. Malheureusement cet essai de civilisation ne survécut guère à celui qui l'avait tenté, et la barbarie reprit son cours.

17. CHARLEMAGNE REÇOIT A PADERBORN LA SOUMISSION DE WITIKIND (785).

Par M. Ary Scheffer en 1836. Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

Le plus grand effort de la puissance de Charlemagne se porta contre les Saxons, nation sauvage, jalouse de son indépendance, et animée contre les Francs, ses voisins, d'une haine irréconciliable. Pepin les avait vaincus (758), leur avait imposé un tribut de trois cents chevaux, et avait tâché de répandre parmi eux le christianisme. Mais le christianisme était pour eux la religion de l'esclavage, et ce fut par l'incendie de l'église de Deventer, bâtie sur la frontière, qu'en 772 ils déclarèrent la guerre à Charlemagne. Charlemagne leur répondit sur-le-champ en livrant aux flammes, près de Detmold leur grande idole d'Erminsul (Hermann-Säule, colonne d'Harminius ou d'Hermann).

La guerre ainsi engagée ne dura pas moins de trente-trois ans, et Charles eut jusqu'à douze campagnes à faire contre les Saxons. La plus glorieuse et la plus décisive de toutes fut celle de l'année 785, qui amena la soumission de Witikind.

Ce chef intrépide était, depuis huit ans, l'âme de la résistance nationale. Plusieurs fois il avait été forcé de fuir chez les Normands, et toujours il avait reparu pour exciter à la révolte les belliqueuses tribus de la Westphalie. Vaincu sur les bords de la rivière de Hase (783), et entraîné par l'exemple de son peuple, qui venait tout entier de déposer ses armes aux pieds du vainqueur, il renonça enfin à prolonger une lutte inutile, et consentit à recevoir le baptême.

Ce fut à la diète de Paderborn que Charlemagne reçut la soumission des Saxons. Witikind le suivit à son palais d'Attigny, où il fut baptisé.

18. CHARLEMAGNE EST COURONNÉ A ROME EMPEREUR D'OCCIDENT (25 décembre 800).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
1er étage.

Par M. Paul DELAROCHE en ....

Le pape Léon III avait été victime d'un odieux complot. Accablé de violences et d'outrages au milieu d'une procession solennelle, et jeté en prison par ses ennemis, dont la populace romaine secondait les fureurs, il s'évada, et vint à Paderborn invoquer l'appui de Charlemagne. Le monarque, occupé de ses grandes guerres contre les Saxons, ne put alors que le renvoyer à Rome avec un cortége de prélats et de seigneurs qui devaient le rétablir sur le siége apostolique. Mais, vers l'automne de l'année suivante, il passa les Alpes Juliennes avec une armée, et descendit en Italie.

Léon III le reçut aux portes de Rome avec les plus grands honneurs, et tout aussitôt une solennelle assemblée fut convoquée où le pontife, à la face de tout le peuple romain, réfuta victorieusement les calomnies dont on avait noirci son innocence.

« Quelques semaines après cette assemblée, raconte Éginhard, dans le saint jour de la naissance du Seigneur, « tandis que le roi, assistant à la messe, se levoit de sa prière « devant l'autel du bienheureux apôtre Pierre, le pape Léon « lui posa une couronne sur la tête, et tout le peuple romain « s'écria : « A Charles-*Auguste*, couronné par Dieu, grand « et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! » « Après laudes il fut adoré par le pontife, suivant la cou« tume des anciens princes, et, quittant le nom de patrice, « fut appelé *Empereur et Auguste*. »

Ce serait une erreur de croire que Charlemagne ne gagna qu'un vain titre à cette solennelle proclamation. L'établissement des royautés barbares en Occident n'avait pu y effacer le souvenir de la majesté déchue de l'empire romain. On la respectait, quoique absente, quoique bien éclipsée dans les monarques de Constantinople. On leur reconnaissait un droit qui avait survécu aux envahissements de la force, et dans l'opinion des conquérants eux-mêmes, l'autorité impériale portait le caractère d'une sorte de pouvoir public, supérieur à toutes les dominations fondées par la conquête. Charlemagne empereur devint donc aux yeux de ses peuples et à ses propres yeux l'héritier légitime des Césars, le dépositaire suprême de l'autorité publique,

et comme la personnification vivante de l'ancienne majesté de l'empire.

19. CHARLEMAGNE ASSOCIE A L'EMPIRE SON FILS LOUIS LE DÉBONNAIRE (août 813).

Par M. Jean ALAUX en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Charlemagne, dans une assemblée tenue à Thionville, en 806, avait partagé l'héritage de l'empire entre ses trois fils, Charles, Pepin et Louis. La mort ayant frappé successivement (810 et 811) les deux premiers de ces princes, l'empereur, qui se sentait plier sous le poids du chagrin et de la vieillesse, songea, avant de mourir, à régler de nouveau sa succession.

« L'an 813, dit l'historien Éginhard, il appela auprès de « lui, à Aix-la-Chapelle, son fils Louis, roi d'Aquitaine, « le seul des enfants qu'il avoit eus d'Hildegarde qui fût « encore vivant. Ayant en même temps réuni, de toutes les « parties du royaume des Francs, les hommes les plus consi- « dérables, dans une assemblée solennelle, il s'associa, du « consentement de tous, ce jeune prince, l'établit héritier « du royaume et du titre impérial, et, lui mettant la cou- « ronne sur la tête, il ordonna qu'on eût à le nommer em- « pereur et Auguste. Ce parti fut applaudi de tous ceux qui « étoient présents, et frappa de terreur les nations étran- « gères. »

Charlemagne, au sortir de cette assemblée, alla se livrer à l'exercice habituel de ses grandes chasses d'automne, et ne rentra à Aix-la-Chapelle que pour s'y aliter et mourir (28 janvier 814).

20. BATAILLE DE FONTENAY EN AUXERROIS (25 juin 841).

Par M. Tony JOHANNOT en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 5.

Le règne de Louis le Débonnaire avait été troublé par les révoltes de ses fils, et par le mouvement de toutes ces populations étrangères les unes aux autres, qui, confondues malgré elles au sein de l'empire, tendaient à s'en détacher.

A la mort de ce prince, en 840, l'unité de l'empire se rompit pour jamais. Lothaire, son fils aîné, eut le titre d'empereur et l'Italie en partage; Louis le Germanique, la Bavière; Charles le Chauve, l'ancien royaume de Neustrie; et le jeune Pepin, leur neveu, l'Aquitaine.

Mais Lothaire, comme empereur, prétendait que l'em-

pire entier était à lui ; il annonçait tout haut l'intention de dépouiller ses frères. Il les unit par là dans un même intérêt : ni les Germains, qui obéissaient à Louis, ni les peuples de la France occidentale, sur lesquels régnait Charles le Chauve, ne voulaient passer sous la domination du roi d'Italie. Pepin seul, dépouillé de l'Aquitaine, s'unit à Lothaire dans l'espoir de la reconquérir.

Cependant tel était le prestige encore attaché au titre impérial que, lorsque les deux armées se trouvèrent en présence à Fontenay ou Fontenaille, près d'Auxerre, les deux rois de Germanie et de Neustrie s'adressèrent humblement à Lothaire pour lui demander la paix, « au nom « de l'Église, des pauvres et des orphelins. » Lothaire repoussa leurs prières; ils lui répondirent alors « qu'il « eût à les attendre pour le lendemain (25 juin 841), à la « deuxième heure du jour; qu'ils viendroient demander « entre eux et lui ce jugement du Dieu tout-puissant auquel « il les avoit forcés de recourir contre leur volonté. » « La bataille, dit l'historien Nithard, qui combattoit dans « l'armée de Charles le Chauve, s'engagea sur les bords « d'une petite rivière de Bourgogne. Louis et Lothaire en « vinrent aux mains dans un endroit nommé les Breti-« gnelles, et là Lothaire vaincu prit la fuite. La portion de « l'armée que Charles attaqua dans le lieu nommé le Fay « s'enfuit aussi.... Les deux rois furent donc vainqueurs. » Le carnage fut immense; aucune journée, depuis l'origine de la monarchie, n'avait coûté tant de sang aux vaincus et aux vainqueurs.

Cependant la guerre se prolongea deux ans encore, et ce ne fut qu'en 843 que fut conclu le traité de Verdun, qui consomma le démembrement de l'empire de Charlemagne. C'est à dater de cette époque que commence vraiment la France moderne, et que la nation française, pure du mélange germanique, se montre sur la scène de l'histoire.

21. COMBAT DE BRISSARTHE (25 juillet 866). MORT DE ROBERT LE FORT.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 5.

Par M. LEHMANN en 1837.

Au IXe siècle on appelait du nom générique de Normands (hommes du Nord) les peuples qui habitaient la Scandinavie, aujourd'hui les trois royaumes de Norwége, de Suède et de Danemark. Ces peuples, jetés dans la piraterie par leur génie sauvage et par les rigueurs d'un sol stérile, avaient commencé, dès les dernières années de

Charlemagne, à infester les côtes de l'empire. Sous les règnes agités de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve, leurs incursions devinrent plus fréquentes et plus redoutables. Fortifiés dans leurs trois stations à l'embouchure de l'Escaut, de la Seine et de la Loire, ils ne cessèrent, pendant soixante et quinze ans, de répandre la terreur sur tous les points du royaume, par leurs massacres et leurs dévastations. Tous les récits contemporains attestent qu'à l'approche de ces barbares les populations épouvantées fuyaient sans opposer la moindre résistance, et que les rois ne parvenaient qu'à prix d'argent à écarter le fléau de ces terribles invasions.

Cependant, au milieu de cette frayeur universelle, qui laissait le champ libre aux ravages des Normands, le besoin de se défendre se fit enfin sentir, et plusieurs actes d'héroïque résistance, couronnés par le succès, tirèrent la nation de sa stupeur, et relevèrent la gloire de ses armes.

L'an 866 les Normands, sous leur chef Hasting, avaient remonté la Loire jusqu'à Brissarthe, village situé à cinq lieues d'Angers. Ils y rencontrèrent le vaillant Robert, surnommé *le Fort*, comte d'Outre-Maine, chef illustre de la troisième race de nos rois. Robert les repoussa avec tant de vigueur qu'ils n'eurent plus d'autre ressource que de se réfugier et de se fortifier dans une église. Fatigué d'une longue marche, et se fiant au blocus étroit dont il enveloppait la place d'armes des barbares, Robert donna à ses soldats l'exemple de se dépouiller de leur armure et de prendre un peu de repos. Les Normands profitèrent de ce moment d'imprévoyance, et se jetèrent sur Robert et sa troupe. Désarmé, ils le tuèrent sans peine, et traînèrent son corps dans l'église. Cette église existe encore, quoique reconstruite à plusieurs reprises; elle a néanmoins une nef très-ancienne, que l'on croit celle même où les Normands s'enfermèrent.

22. BATAILLE DE SAUCOURT EN VIMEU (juillet 881).

Par M. DASSY en 1837. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 5.

L'an 881 le roi Louis III entendit le cri de ses peuples de Flandre et d'Artois, qui gémissaient sous les ravages des Normands appelés par la trahison d'Isembard, seigneur de la Ferté en Ponthieu. Ce fut à Saucourt en Vimeu, (village situé à peu près à moitié chemin entre Eu et Abbeville), que l'armée française rencontra les barbares. Il faut entendre sur cette journée l'auteur anonyme d'un

chant de victoire composé en langue tudesque peu de temps après la bataille, et dont nous citerons les passages suivants:

« Dieu voyant toutes les calamités qui pesoient sur la « France eut enfin pitié de son peuple. Il appelle le seigneur « Louis pour lui ordonner d'aller combattre les ennemis. « Louis, mon roi, délivre mon peuple si rudement châtié « par les Normands. » Le prince, ayant rassemblé ensuite « les grands, leur dit, entre autres paroles : « Consolez-vous, « mes compagnons, mes chevaliers : c'est par l'ordre de Dieu « que nous marchons, c'est lui qui assurera le succès de nos « armes..... Je ne m'épargnerai pas moi-même pour par- « venir à vous délivrer ; mais je veux qu'en ce jour ceux qui « sont restés fidèles à Dieu suivent mes pas. » On ajoute que le roi entonna un cantique au moment de livrer bataille, et que toute l'armée répondit par le cri de *Kyrie eleïson*. « La « fureur et la joie, continue le poëte, colorèrent les joues « des Francs; chacun d'eux se rassasia de vengeance ; mais « Louis les surpassa tous en courage et en adresse. Il perce « les uns, renverse les autres, et abreuve de l'amère bois- « son du trépas tous ceux que rencontrent ses coups. » La défaite des Normands fut complète ; leur chef Garamond resta parmi les morts. Deux siècles après la bataille de Saucourt, à l'époque où fut écrite la chronique de Saint-Riquier, des chansons populaires se redisaient encore en l'honneur de cette glorieuse journée.

23. EUDES, COMTE DE PARIS, FAIT LEVER LE SIÉGE DE PARIS (889).

Par M. SCHNETZ en 1837.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

L'an 887 Sigefroy, voulant s'emparer de Paris, avait remonté la Seine avec sept cents barques et quarante mille hommes. Il avait appelé autour de lui tout ce qu'il avait pu réunir de guerriers scandinaves, dans les stations de la Loire et de la Seine, sur les côtes de Belgique et d'Angleterre, et l'on croit que plusieurs barques fugitives de la grande bataille d'Hafursfiord, gagnée cette même année par le roi de Norwége, Harold Harfager (ou aux blonds cheveux), lui avaient amené de nouveaux renforts. Paris, alors renfermé dans l'étroite enceinte de la Cité, soutint pendant un an, l'effort de cette puissante armée. L'évêque Gozlin et le comte Eudes animèrent la population par leur héroïsme. Eudes, que ses glorieux services et l'accroissement de sa puissance désignaient aux suffrages du pays, fu

élu roi deux ans après (889), et inaugura sa royauté en faisant essuyer un nouvel échec aux Normands près de Montfaucon. Il faillit dans cette action être victime de son courage : un barbare lui porta un coup de hache sur l'épaule ; Eudes lui répondit en l'étendant à ses pieds. Un troisième combat, livré aux Normands par le roi Eudes, se termina encore à son avantage, mais ne le sauva pas de la triste nécessité de traiter avec eux comme les Carlovingiens, ses prédécesseurs. Aussi les incursions des Normands désolèrent-elles la France pendant plus de vingt ans encore, et elles ne trouvèrent leur terme qu'en 912 par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, qui abandonna à Rollon la province de Neustrie, appelée dès lors Normandie.

24. LOTHAIRE DÉFAIT L'EMPEREUR OTHON II SUR LES BORDS DE L'AISNE (octobre 978).

Par Charles DURUPT en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 5.

Pendant le xe siècle, il s'était opéré en France une sorte de démembrement de la puissance publique, à peu près semblable à celui qui avait emporté en lambeaux l'empire de Charlemagne. Les diverses provinces s'étaient détachées successivement de l'autorité royale; les seigneurs qui les gouvernaient y avaient usurpé une souveraineté héréditaire, et d'un bout à l'autre du royaume, le régime féodal s'était établi avec le morcellement à l'infini du territoire et la hiérarchie du vasselage, qui sont ses caractères essentiels.

La dynastie carlovingienne, éteinte l'an 911 en Allemagne, était à la veille de finir en France. Deux fois déjà, dans la personne d'Eudes et de Raoul, la puissante maison de Robert le Fort avait occupé le trône presque sans contestation. Hugues Capet, fils de Hugues le Grand, comte de Paris et duc de France, entourait de ses vastes fiefs le domaine royal, réduit aux deux villes de Laon et de Reims. Tout annonçait une nouvelle dynastie. Cependant le roi Lothaire, ainsi affaibli, ne craignit pas d'attaquer l'empereur Othon II, maître puissant de l'Allemagne et de l'Italie.

L'ancien royaume de Lorraine était alors un sujet de querelle entre les nouveaux empereurs de la maison de Saxe et les princes carlovingiens de France. Les premiers réclamaient ce royaume comme province de l'empire, les autres, comme dépendance de l'héritage de Charlemagne ; le dernier prince qui l'avait possédé était en effet Swentibold, fils d'Arnoulf, de la race carlovingienne. Lothaire fit un grand effort pour

défendre ses droits; il se jeta avec une armée sur la Lorraine, et faillit surprendre dans Aix-la-Chapelle l'empereur Othon avec toute sa famille.

Othon, pressé de se venger, annonça à Lothaire qu'au premier octobre de la même année (978) il lui rendrait sa visite dans son royaume. En effet, à l'époque dite, on le vit paraître sous les murs de Paris, à la tête de soixante mille hommes. Hugues Capet s'y était enfermé. L'Empereur, ne pouvant l'attirer au dehors, lui fit dire « qu'il alloit lui faire « chanter une litanie plus sonore qu'aucune de celles qu'il « avoit jamais entendues; et, allant se poster sur les hau-« teurs de Montmartre, il y rassembla un grand nombre « de prêtres, dont il soutenoit les chœurs par les cris de « ses soldats, et leur fit entonner le cantique des martyrs, « *Alleluia, te martyrum candidatus laudat exercitus*, « d'une manière si bruyante, que tous les habitants de « Paris purent l'entendre (1). »

Les Allemands, croyant par cette bravade avoir vengé leur honneur, se retirèrent et marchèrent sans obstacle jusqu'au passage de l'Aisne. Mais Othon étant arrivé sur cette rivière à la fin de la journée, une partie seulement de son armée put la traverser le même soir : les bagages et l'arrière-garde restèrent sur l'autre rive. Lothaire profitant de ce que pendant la nuit des pluies avaient grossi la rivière, attaqua et défit cette portion de l'armée impériale sous les yeux d'Othon, qui ne pouvait la secourir.

25. HUGUES CAPET PROCLAMÉ ROI DE FRANCE PAR LES GRANDS DU ROYAUME (mai 987).

Par M. Jean Alaux en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. N° 129.

Louis V, le dernier des Carlovingiens, était mort en 987, et son oncle Charles, duc de basse Lorraine, se trouvait trop éloigné pour recueillir immédiatement son héritage. Hugues Capet, duc de France, comte de Paris et d'Orléans, et seigneur d'un grand nombre d'abbayes, était depuis longtemps appelé au trône par l'éclat héréditaire de sa race et par sa puissance. A ses nombreux vassaux se joignirent son frère Henri le Grand, duc de Bourgogne, et son beau-frère Richard sans Peur, duc de Normandie, qui représentèrent à Noyon tout le *baronnage* de France, et le proclamèrent roi. Hugues Capet se fit tout aussitôt sacrer à Reims, et l'année suivante (988), il donna aux droits de son fils Robert la même consécration.

(1) Bulder, *Chron.*, p. 282.

26. LEVÉE DU SIÉGE DE SALERNE (vers l'an 1016).

Par Eugène Roger en 1839. Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

Les Normands, établis pacifiquement dans la Neustrie et convertis au christianisme, n'en avaient pas moins gardé leur passion pour la guerre et les aventures. Plus d'un siècle avant les croisades, les pèlerinages de la terre sainte leur étaient devenus familiers ; ils allaient en foule chercher les émotions du danger, en même temps que celles de la piété, dans ces lieux où le tombeau du Christ était sous la garde du cimeterre musulman.

C'est en revenant d'un de ces pèlerinages, sur des vaisseaux de la république marchande d'Amalfi, que quarante de ces belliqueux pèlerins débarquèrent à Salerne, au commencement du XIe siècle (1). Presque au même temps une petite flotte de Sarrasins vint assaillir cette ville, et les habitants, cachés derrière leurs murs, attendaient dans un immobile effroi le pillage et la mort. Les quarante chevaliers normands demandent au prince Guaimar III des chevaux et des armes, se font ouvrir les portes, et, malgré leur petit nombre, chargent intrépidement les Sarrasins qu'ils mettent en fuite. Leur héroïsme rend le courage aux Salernitains, qui accourent sous leurs pas et achèvent la défaite de l'ennemi. Le prince de Salerne combla de présents ces braves aventuriers, et s'efforça, mais en vain, de les retenir à sa cour. Ils lui promirent seulement de lui envoyer ceux de leurs compatriotes que tenteraient les richesses et la fertilité de l'Italie méridionale.

27. BATAILLE DE CIVITELLA (18 juin 1053).

Par M. Adolphe Roger en .... Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

On raconte qu'en effet les beaux fruits de la Campanie étalés devant les Normands eurent pour eux un charme irrésistible, et que tout aussitôt une centaine d'aventuriers, sous les ordres de Drengot, s'achemina vers le mont Gargano, but apparent d'un pieux pèlerinage (1016). Là, les Normands se mêlèrent à toutes les querelles de l'Italie méridionale, et, après diverses fortunes, tour à tour engagés au service de chacun des petits souverains du pays, ils finirent

(1) Aucune chronique ni histoire ne fournit la date précise de cet événement.

par garder le comté d'Averse, comme prix de leur bravoure (1021). De ce comté naquit une monarchie.

Les fils de Tancrède de Hauteville, gentilhomme de la basse Normandie, en furent les fondateurs. Guillaume Fier-à-Bras, Drogon et Umfroy, suivis peu après de leurs plus jeunes frères, Robert Guiscard et Roger, entreprirent la conquête du duché de Pouille, et le succès accompagna partout leurs armes. Mais en même temps que leurs prouesses chevaleresques excitaient l'admiration, leurs sacriléges brigandages inspiraient une horreur universelle. Le pape Léon IX, inquiet pour le Saint-Siége et pour l'Italie entière, arma contre eux par ses pieuses exhortations les deux empires d'Orient et d'Occident. Des Grecs, des Allemands et des milliers d'Italiens, dociles à la voix de leur pontife, se rassemblèrent autour de lui; il n'avait pas moins de cinquante mille hommes, et, pour animer leur courage il marcha lui-même à leur tête. Mais l'intrépidité des Normands était accoutumée à braver le nombre, et ayant rencontré (18 juin 1053) à Civitella, dans la Capitanate, l'armée pontificale, ils la mirent en pleine déroute. Léon IX resta prisonnier entre leurs mains. Umfroy et Robert Guiscard lui témoignèrent un respect qui allait jusqu'à l'adoration; mais, à genoux devant lui, ils lui dictèrent leurs conditions. Le Pape leur accorda l'investiture de tout ce qu'ils avaient conquis et pourraient conquérir encore dans la Pouille, dans la Calabre et dans la Sicile, à condition qu'ils tiendraient ces provinces en fief du Saint-Siége. A ce prix il recouvra sa liberté. Robert Guiscard, fort des droits que venait de lui concéder le pontife, eut bientôt soumis à sa domination tout le midi de l'Italie, pendant que son frère, le grand comte Roger, à travers mille hasards et mille traits de bravoure héroïque, rangeait la Sicile sous ses lois (1080).

28. COMBAT DE CÉRAMO (1061).

Partie centrale.
1er étage.
Salle
des Croisades.
No 128.

Par M. LAFAYE en 1839.

Un intérêt romanesque s'attache aux événements de la longue guerre qui donna la Sicile au grand comte Roger. Ce fut avec cent cinquante chevaliers seulement qu'il entreprit sur les Sarrasins cette importante conquête. La fortune lui fut tour à tour favorable ou contraire : plusieurs fois il se vit contraint de fuir l'île qu'il venait soumettre, et ce ne fut qu'après une lutte où il endura, avec sa jeune épouse, toutes les extrémités de la misère, qu'il s'empara enfin de la

ville de Traina, dont il fit sa place d'armes. Il marcha dès lors de succès en succès, mais toujours opposant des centaines d'hommes à des milliers, toujours vainqueur par d'incroyables prouesses de chevalerie. Le plus prodigieux de ces faits d'armes est le combat de Ceramo, où, suivant la chronique de Gaufred Malaterra, il mit en fuite avec cent trente-six hommes trente-cinq mille Sarrasins. Ce ne fut toutefois qu'au bout de trente années d'efforts qu'il accomplit sa conquête.

29. DÉPART DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT (1066).

Par M. Théodore Gudin en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Pendant que les fils de Tancrède de Hauteville promenaient ainsi jusqu'au fond de l'Italie l'esprit aventureux de la race normande, leurs compatriotes, établis depuis cent cinquante ans sur le sol de la France, cherchaient encore autour d'eux de nouveaux sujets de guerre et de conquêtes. Mêlés à toutes les querelles dans l'espoir d'en profiter, ces turbulents voisins inquiétaient la Bretagne et le Maine, lorsqu'une occasion s'offrit à leur duc Guillaume le Bâtard de prétendre à la couronne d'Angleterre. Édouard le Confesseur, roi de cette île, étant mort sans postérité, Guillaume prétendit avoir été désigné par ce prince pour lui succéder, et, appuyant ses prétentions d'une bulle du pape Alexandre II et d'une armée de soixante mille hommes, dont quatre cent deux chevaliers, il se prépara à envahir l'Angleterre, où Harald avait été élu par l'assemblée nationale des Anglo-Saxons.

« Le rendez-vous des navires et des gens de guerre était « à l'embouchure de la Dive, rivière qui se jette dans « l'Océan, entre la Seine et l'Orne. Durant un mois, les « vents furent contraires et retinrent la flotte normande « au port. Ensuite une brise du sud la poussa jusqu'à « l'embouchure de la Somme au mouillage de Saint-Valery. « Là les mauvais temps recommencèrent ; et il fallut at- « tendre plusieurs jours. La flotte mit à l'ancre et les « troupes campèrent sur le rivage, fort incommodées par « la pluie qui ne cessait de tomber à flots. »

Le mauvais temps et le retard jetèrent le découragement dans l'armée de Guillaume qui, pour relever le courage de ses soldats et obtenir du ciel un vent favorable, fit promener processionnellement dans son camp la châsse de saint Valery ; « la nuit suivante, comme si le ciel eût fait « un miracle, les vents changèrent et le temps redevint

« calme et serein. Au point du jour, c'était le 27 septembre, « le soleil, jusque-là obscurci de nuages, parut dans tout « son éclat. Aussitôt le camp fut levé, et les apprêts de « l'embarquement s'exécutèrent avec beaucoup d'ardeur « et non moins de promptitude, et quelques heures avant « le coucher du soleil la flotte entière appareilla. Quatre « cents navires à grande voilure et plus d'un millier de « bateaux de transport se mirent en mouvement pour ga- « gner le large, au bruit des trompettes et d'un immense « cri de joie poussé par soixante mille bouches.

« Le vaisseau qui portait le duc Guillaume marchait en « tête, portant, au haut de son mât, la bannière envoyée par « le pape, et une croix sur son pavillon. Ses voiles étaient « de diverses couleurs, et l'on y voyait peints en plusieurs « endroits les trois lions, enseigne de Normandie; à la « proue était sculptée une figure d'enfant portant un arc « tendu, avec la flèche prête à partir. Enfin de grands fa- « naux élevés sur les hunes, précaution nécessaire pour « une traversée de nuit, devaient servir de phare à toute la « flotte et lui indiquer le point de ralliement. Ce bâtiment, « meilleur voilier que les autres, les précéda tant que dura « le jour, et, la nuit, il les laissa loin derrière (1). »

Le lendemain toute la flotte débarqua heureusement à Pevensey, et l'on sait comment, un mois après, la bataille d'Hastings délivra Guillaume de son compétiteur, et livra pour jamais l'Angleterre à la domination normande.

30. HENRI DE BOURGOGNE REÇOIT L'INVESTITURE DU COMTÉ DE PORTUGAL (1094).

Partie centrale, 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Par M. JACQUAND en ....

Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils du roi de France Robert, possédé de l'esprit religieux et guerrier qui fit les croisades, était allé avec un grand nombre de chevaliers français offrir à don Alphonse VI, roi de Castille, son épée contre les infidèles. Il avait combattu en même temps que le Cid à ce fameux siége de Tolède qui dura dix ans (1075 à 1085) comme celui de Troie, et sa vaillance s'était fait remarquer à côté de celle du premier héros de la chevalerie. Il avait encore aidé Alphonse VI dans sa lutte périlleuse contre les Almoravides, tribus fanatiques et guerrières, accourues d'Afrique au secours de l'islamisme (1086). Enfin il s'était signalé par de nombreux exploits contre les Maures de Duero,

(1) *Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, par Aug. Thierry.

dans la Galice méridionale. En récompense de tant de glorieuses prouesses, le roi Alphonse lui donna en mariage sa fille dona Theresa, et lui accorda en même temps l'investiture du comté de Portugal que ses armes lui avaient soumis (1094). Henri de Bourgogne plaça ainsi sur un nouveau trône la maison royale de France. Son fils Alphonse *El conquistador* prit le titre de roi de Portugal sur le champ de bataille d'Ourique, au sein d'une victoire.

On sait que la maison de Bragance, aujourd'hui régnante, est un des rameaux sortis de cette souche royale, et que le nom même de *Bragance* paraît être une corruption de celui de Bourgogne.

31. PRÉDICATION DE LA PREMIÈRE CROISADE, A CLERMONT EN AUVERGNE (novembre 1095).

Par M. Henri Scheffer en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

L'ermite Pierre avait parcouru une grande partie de la chrétienté, racontant partout les misères des fidèles de la Palestine, et partout invoquant pour eux la pitié de leurs frères d'Occident. L'Europe, et en particulier la France, était donc déjà toute pleine de l'esprit des croisades, lorsque le pape Urbain II convoqua un concile général à Clermont en Auvergne.

La voix du pontife eut un prodigieux retentissement. Treize archevêques, deux cent vingt-cinq évêques, un nombre presque égal d'abbés mitrés, avec plusieurs milliers de chevaliers, et une foule innombrable d'hommes et de femmes de toute condition accoururent, au cœur de l'hiver, sous le ciel rigoureux de l'Auvergne, attendant impatiemment la proclamation de la guerre sainte.

L'ermite Pierre redit alors à cette multitude immense d'hommes rassemblés ce qu'il avait dit séparément à la plupart d'entre eux dans leurs châteaux ou leurs chaumières. Il exalta puissamment les imaginations par le tableau pathétique des outrages et des persécutions prodiguées par les Musulmans aux fidèles qui habitaient près des saints lieux, ou aux pèlerins qui les visitaient. Le pape Urbain prit à son tour la parole : il appela toute la chrétienté aux armes pour venger la sainte cause de Jésus-Christ ; il échauffa les ambitions par la promesse des riches dépouilles des Infidèles, en même temps qu'il enflammait l'enthousiasme religieux en lui montrant les palmes immortelles du martyre.

Ce ne fut alors qu'un seul cri : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Clercs et laïques, seigneurs et humbles vassaux, tous s'empressèrent de donner leurs noms à la milice sainte et de

s'enrôler pour le *grand passage*. Hugues de Vermandois, frère du roi Philippe Ier, Raymond, comte de Toulouse, représenté par ses ambassadeurs, Godefroy de Bouillon, duc de basse Lorraine, avec ses deux frères Eustache et Baudouin, Robert, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant, Étienne comte de Blois, de Chartres et de Meaux, étaient les plus renommés de ceux qui marquèrent alors leurs épaules du signe sacré de la croix, et prirent de là le nom de *Croisés*. Urbain bénit toute l'assemblée, et presque aussitôt commencèrent à s'ébranler vers l'Orient les masses d'hommes qui allaient poursuivre la querelle engagée depuis plus de quatre siècles entre la religion du Christ et celle de Mahomet.

32. L'EMPEREUR ALEXIS COMNÈNE REÇOIT A CONSTANTINOPLE L'ERMITE PIERRE A LA TÊTE DES PREMIERS CROISÉS (1096).

Par M. SAINT-ÈVRE en 1839.

Partie centrale.
1er étage.
Salle
des Croisades.
N° 128.

Tandis que les princes et les seigneurs, retournés dans leurs manoirs, s'y préparaient à la guerre sainte, la multitude, que les prédications de l'ermite Pierre avaient ramassée autour de lui, le suivait ou plutôt le poussait devant elle en Orient. Un seul chevalier, dont le surnom atteste la pauvreté, Gautier *sans avoir*, servait de chef à ces bandes tumultueuses, qui, dans les illusions de leur enthousiasme, comptaient pour se nourrir sur la manne que Dieu leur enverrait, et marchaient à la croisade en demandant l'aumône. En France et en Allemagne la charité des fidèles vint à leur secours; mais, arrivés sur les terres de la Hongrie et de la Bulgarie, ils ne trouvèrent plus que la faim et des ennemis redoutables. Pierre avait perdu plus de quarante mille de ses compagnons lorsqu'il atteignit la frontière de l'empire grec. L'Empereur cependant fut curieux de voir l'homme extraordinaire qui avait ébranlé tout l'Occident par son éloquence.

« Pierre l'ermite, dit Michaud, fut admis à l'audience « d'Alexis Comnène et raconta sa mission et ses revers. « En présence de toute sa cour, l'Empereur vanta le zèle « du prédicateur de la croisade, et comme il n'avait rien « à craindre de l'ambition d'un ermite, il le combla de « présents fit distribuer à son armée de l'argent et des « vivres, et lui conseilla d'attendre pour commencer la « guerre, l'arrivée des princes et des illustres capitaines « qui avaient pris la croix. » Ce conseil ne fut point suivi;

l'Empereur lui-même, fatigué de la turbulence de ces hôtes incommodes, eut grande hâte de leur faire passer le Bosphore. Là, au bout de peu de jours, cette formidable armée, que des milliers d'Allemands étaient venus grossir, n'était plus, selon l'expression d'Anne Comnène, qu'une énorme montagne de cadavres entassés dans la plaine de Nicée.

33. **ADOPTION DE GODEFROY DE BOUILLON PAR L'EMPEREUR ALEXIS COMNÈNE (1097).**

Par M. Alexandre HESSE en .... Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

Huit mois après le concile de Clermont, Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, avec quatre-vingt mille guerriers, donna le signal de ce grand mouvement qui allait transporter en Asie tout ce que l'Europe et surtout la France comptaient alors de plus vaillants chevaliers. Hugues de Vermandois, frère du roi Philippe Ier, les deux Robert, l'un duc de Normandie, l'autre comte de Flandre, Raymond de *Saint-Gilles*, comte de Toulouse, Etienne, comte de Blois et de Chartres, Adhémar de Monteil, évêque du Puy, tous seigneurs français, brillaient à la tête de la croisade : la France revendiquait encore comme ses enfants Bohémond, prince de Tarente, et son neveu Tancrède, issu de cette race normande qui venait de conquérir l'Italie méridionale.

Le rendez-vous de toutes ces armées féodales était sous les murs de Constantinople : elles y arrivèrent les unes après les autres, semblables, dit Anne Comnène, « à des torrents « qui se *réunissent* pour former un grand fleuve. » Le timide empereur Alexis trembla devant les redoutables défenseurs que lui envoyait l'Occident : il hésitait à leur ouvrir les portes de sa capitale ; mais les menaces de l'audacieux Bohémond retentirent à son oreille, et, se fiant alors à la loyauté de Godefroy de Bouillon, il lui envoya son fils en otage.

Godefroy, entouré d'une brillante élite de chevaliers, se rendit au palais impérial. « En voyant le magnifique et « honorable duc, dit Albert d'Aix, chroniqueur contempo- « rain, ainsi que tous les siens dans tout l'éclat et la parure « de leurs précieux vêtements de pourpre et d'or, recouverts « d'hermine blanche comme la neige, de martre, de petit- « *gris* et de diverses autres fourrures, telles que les portent « les *seigneurs* de France, l'Empereur admira vivement « leur pompe et leur splendeur. D'abord il admit le duc « avec bonté à recevoir le baiser de paix : puis, et sans au-

« cun retard, il accorda le même honneur à tous les grands « de sa suite et à ses parents..... Après que du haut de son « trône il les eut embrassés chacun dans l'ordre prescrit, le « Prince parla au duc en ces termes : J'ai appris que tu es « chevalier et prince très-puissant dans tes terres, et de « plus, homme très-sage et d'une parfaite fidélité. C'est « pourquoi je t'adopte comme fils, et je remets en ta puis-« sance tout ce que je possède, afin que mon empire et « mon territoire puissent être délivrés et préservés par toi « de la présence de cette multitude rassemblée et de celle « qui viendra par la suite. Apaisé et gagné par ces paroles « de bonté, le duc ne se borna pas à se reconnoître pour « fils de l'Empereur, conformément à l'usage de ce pays ; « mais, mettant la main dans la sienne, il se déclara son « vassal, et tous les premiers seigneurs, présents à cette « cérémonie, et ceux qui vinrent plus tard, en firent « autant (1)..... »

34. BATAILLE SOUS LES MURS DE NICÉE (1097).

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades, No 128.

Par M. SERRUR en 1839.

Les Croisés, ayant passé le Bosphore, allèrent mettre le siége devant Nicée, capitale de l'ancienne Bithynie et du nouvel empire des sultans de Roum. C'était la première fois que se déployaient toutes ensemble ces milliers de bannières qui, avec la diversité de leurs emblèmes et le signe commun de la croix, offraient une représentation si vivante du grand corps de la chrétienté. Les récits contemporains évaluent à plus de cinq cent mille combattants ce que renfermait alors le camp des Croisés. Cependant le sultan des Turcs, Kilig-Arslan, fils de Soliman, n'en fut pas effrayé. Plein de confiance dans les fortes murailles de sa capitale, il y avait laissé sa famille et ses trésors, et était allé rassembler dans les montagnes cette formidable cavalerie des Turcs dont les cimeterres avaient, l'année précédente et dans le même lieu, moissonné les bandes indisciplinées de Pierre l'Ermite. Mais ils trouvèrent ici d'autres hommes et une autre résistance. L'impétueux effort de leur avant-garde se porta vainement du côté de la ville, où le comte de Toulouse, récemment arrivé, venait à peine de dresser ses tentes. Une foule de guerriers, et parmi eux les deux Robert, Tancrède et Baudouin, « empressés de porter secours à leurs frères en Jésus-Christ, « s'élancent au milieu des rangs, portant des coups aussi

(1) *Histoire des Croisades*, par Albert d'Aix, liv. II.

« prompts que la foudre, et courant de tout côté de toute la rapidité de leurs chevaux. » Kilig-Arslan arrive alors avec les cinquante mille cavaliers qui forment son corps de bataille ; l'armée chrétienne à son tour s'engage tout entière, et la mêlée devient épouvantable. « On voyait partout briller les casques, les boucliers, les épées nues; on entendait au loin le choc des cuirasses et des lances qui se heurtaient dans la mêlée; l'air retentissait de cris effrayants ; les chevaux reculaient au bruit des armes, au sifflement des flèches; la terre tremblait sous les pas des combattants, et la plaine était couverte de javelots et de débris [1]. » La bataille dura depuis le matin jusqu'à la nuit. Les Turcs vaincus s'enfuirent dans les montagnes, laissant dans la plaine quatre mille morts. Mille têtes, coupées par les vainqueurs, furent envoyées au monarque de Constantinople, comme un premier et sanglant tribut de ses vassaux.

35. BAUDOUIN S'EMPARE DE LA VILLE D'ÉDESSE (1097).

Par M. Robert-Fleury en 1839. Partie centrale, 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Pendant que l'armée chrétienne, à travers mille périls, marchait sur Antioche, plusieurs des chefs croisés se détachèrent de leurs compagnons d'armes pour aller au loin courir les aventures. L'ambitieux Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, ne craignit pas de se hasarder dans les montagnes de l'Arménie et de traverser l'Euphrate, avec une poignée de chevaliers décidés à suivre sa fortune. Il arriva sur le territoire d'Edesse, grande ville devenue en ces temps la métropole de la Mésopotamie. A la vue de la bannière de la croix, tout le peuple se porte à la rencontre de Baudouin, tenant à la main des branches d'olivier, et chantant des cantiques. Habile à profiter de l'enthousiasme populaire, Baudouin se fit aussitôt adopter par le prince arménien qui gouvernait Edesse, et quelques jours après, lorsqu'une révolution de palais eut mis fin à la vie du faible et malheureux Thoros, il fut proclamé le libérateur et le maître d'Edesse. Promenant de là sur tout le pays d'alentour son ardeur guerrière, Baudouin s'empara de la ville de Samosate, étendit sa domination jusqu'au pied du mont Taurus, et, maître des deux rives de l'Euphrate, il offrit le singulier spectacle d'un gentilhomme français régnant sur les plus belles provinces de l'ancien empire d'Assyrie.

(1) *Mathieu d'Édesse*, cité par Michaud.

36. PRISE D'ANTIOCHE PAR LES CROISÉS (3 juin 1098).

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

Par M. GALLAIT en ....

Les Croisés, vainqueurs à Nicée, étaient entrés en Syrie et avaient mis le siége devant Antioche. Ce siége, commencé aux approches de l'hiver, fut long et fertile en désastres pour l'armée chrétienne. Elle y souffrit les plus cruelles extrémités du froid et de la faim, et y prodigua sa bravoure en d'inutiles exploits. Huit mois s'étaient écoulés, et la ville tenait encore : l'heure même approchait où Kerbogah, général du sultan de Perse Barkiarok, allait arriver avec une armée formidable pour la délivrer. C'est alors que Bohémond, prince de Tarente, découvrit au conseil des chefs croisés l'habile intrigue qu'il avait nouée avec un renégat, qui commandait trois des tours de la ville. La souveraineté d'Antioche lui fut cédée, d'un commun accord, par ses compagnons d'armes, s'il parvenait à s'en assurer la conquête. Tout se fit comme il l'avait annoncé : une échelle, suspendue aux créneaux de l'une des tours, introduisit dans la ville chefs et soldats, et le cri *Dieu le veut!* retentissant dans les rues au milieu de la nuit, annonça aux Musulmans leur dernière heure. Il y en eut dix mille d'égorgés.

37. BATAILLE SOUS LES MURS D'ANTIOCHE (1098).

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

Par M. SCHOPIN en 1839.

Cependant les Croisés, trois jours après la prise d'Antioche, y furent assiégés à leur tour. L'armée de Kerbogah était arrivée, et elle couvrait toutes les hauteurs qui dominaient la ville, en même temps que les rives de l'Oronte. La famine fut affreuse parmi les chrétiens : la désertion et la mort réduisirent leur puissante armée à n'être plus qu'une faible image d'elle-même ; et Kerbogah se croyait vainqueur, au moment d'achever par le glaive ce reste misérable *d'hommes exténués, de fantômes*, comme il les appelait dans son orgueilleux langage. Un miracle d'enthousiasme vint tout changer : on publia dans Antioche que la lance dont fut percé le côté du Sauveur sur la croix avait été retrouvée, et, à la vue de ce fer sacré, une ardeur surnaturelle enflamma toutes les âmes. Ces hommes, qui naguère attendaient la mort dans un muet découragement, sortirent de la ville avec la sainte confiance des martyrs, se jetèrent sur le camp de Kerbogah, et en une heure anéantirent sa superbe armée.

38. COMBAT SINGULIER DE ROBERT, DUC DE NORMANDIE, AVEC UN GUERRIER SARRASIN SOUS LES MURS D'ANTIOCHE (1098).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussee.

Par M. DASSY en 1839.

Pendant le siége d'Antioche plusieurs chefs de la croisade signalèrent leur bravoure dans des combats particuliers. Les chroniqueurs citent entre autres Godefroy de Bouillon, Tancrède, Hugues de Vermandois, le comte de Flandre et Robert, duc de Normandie, qui frappèrent des coups mémorables à la vue de toute l'armée.

« Le duc de Normandie, dit Michaud, soutint seul « un combat contre un chef des infidèles qui s'avançait au « milieu des siens; d'un coup de sabre il lui fendit la « tête jusqu'à l'épaule et l'étendit à ses pieds, en s'é- « criant : « Je dévoue ton âme impure aux puissances de « l'enfer. »

39. TANCRÈDE PREND POSSESSION DE BETHLÉEM (6 juin 1099).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussee.

Par M. RÉVOIL en 1839.

Les Croisés venaient d'entrer dans la petite ville d'Emmaüs, presque aux portes de Jérusalem : « Au milieu de « la nuit, raconte Guillaume de Tyr, une députation des « fidèles qui habitoient à Bethléem vint se présenter devant « le duc Godefroy, et le supplia avec les plus vives ins- « tances d'envoyer dans cette ville un détachement de ses « troupes... Le duc accueillit avec une tendre pitié la de- « mande de ces fidèles, et leur témoigna une bienveillance « toute fraternelle. Il choisit dans sa troupe cent cavaliers « bien armés, et leur ordonna de se rendre à Bethléem pour « porter secours à leurs frères. Tancrède fut mis à la tête « de cette expédition... Les habitants le reçurent en chan- « tant des hymnes et des cantiques sacrés. Ils entrèrent « dans la ville escortés par le peuple et par le clergé. On « les conduisit à l'église : ils virent avec des ravissements de « joie le lieu où habita la bienheureuse mère du Sauveur « du monde et la crèche où il reposa... Puis les citoyens « de la ville, pour célébrer leur victoire, firent arborer « au-dessus de l'église la bannière de Tancrède [1]. »

(1) *Histoire des Croisades*, par Guillaume, archevêque de Tyr, liv. XII.

40. TANCRÈDE AU MONT DES OLIVIERS (1099).

Par M. SIGNOL en ....

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Le jour même où l'armée chrétienne arrivait devant Jérusalem, Tancrède se distingua par un des faits d'armes les plus prodigieux de la croisade. Nous laissons parler ici le poëte historien de sa vie, Raoul de Caen :

« Après avoir planté sa bannière dans le voisinage de la « tour de David, et donné l'ordre de dresser ses tentes, « Tancrède, s'éloignant seul, sans compagnon, sans écuyer, « monte sur la montagne des Oliviers, d'où il avoit appris « que le fils de Dieu étoit retourné vers son père... Du haut « de la montagne il porte ses regards sur la ville, dont il « n'est séparé que par la vallée de Josaphat... C'est surtout « sur le Calvaire et le temple du Saint-Sépulcre que ses yeux « s'arrêtent, et en les contemplant il pousse de profonds « soupirs ; il se prosterne à terre ; il voudroit donner sa vie « au même moment, s'il lui étoit permis à ce prix d'impri- « mer ses lèvres sur ce Calvaire dont le sommet se présente « à sa vue. » C'est au milieu de cette pieuse contemplation que Tancrède est attaqué par cinq musulmans. « Ils s'a- « vançoient, continue Raoul de Caen, avec toute la con- « fiance que peuvent avoir cinq hommes en allant attaquer « un seul... Mais le fils de Guiscard prépare au combat son « visage, son cœur, son coursier, sa lance de frêne, et le « premier de ses ennemis qu'il voit arrivé au sommet de « la montagne, il le force à rendre son âme aux profon- « deurs des enfers, son corps aux abîmes de la vallée. » Des quatre autres Sarrasins, deux sont couchés par terre, deux prennent la fuite, et Tancrède victorieux retourne sous les murs de la ville, à l'endroit du camp où flotte sa bannière.

41. ARRIVÉE DES CROISÉS DEVANT JÉRUSALEM (1099).

Par M. SIGNOL en ....

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Après une marche longue et pénible, l'armée des Croisés arriva enfin sous les murs de la ville sainte. Lorsque, au lever du soleil, elle se découvrit à leurs regards, le cri de *Jérusalem! Jérusalem!* fut répété à la fois par soixante mille bouches, et retentit au loin sur le mont de Sion et sur celui des Oliviers. Puis une sorte de pieux délire s'emparant de toutes les âmes, on les vit se jeter à genoux, se prosterner dans la poussière, et baiser avec respect cette terre consacrée

par la vie et la mort du Sauveur. Ils pleuraient, ils frappaient leurs poitrines et renouvelaient, dans un saint transport, le serment d'affranchir Jérusalem du joug impie des Musulmans.

42. PRISE DE JÉRUSALEM PAR LES CROISÉS (15 juillet 1099).

Par M. SCHNETZ en 1840. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Les chefs se fièrent à cet enthousiasme pour opérer un nouveau miracle : sans machines de guerre ils donnèrent aussitôt un assaut, qui fut repoussé. Il fallut alors tout préparer avec la lente régularité d'un siége ordinaire, et sous le brûlant soleil de la Palestine, au cœur de l'été, l'armée chrétienne eut à essuyer les ardeurs dévorantes de la soif. L'arrivée d'une flotte génoise vint ranimer les courages : une procession faite autour de la ville, en évoquant devant les Croisés le souvenir de chacun des saints lieux que foulaient leurs pas, rendit à leur foi tout son enthousiasme : l'assaut fut résolu. Il échoua encore ce jour-là (14 juillet 1099). Mais le lendemain, au moment où les chrétiens, couverts de sueur et de poussière, et succombant sous le poids de la fatigue, allaient encore une fois se retirer devant l'opiniâtre résistance de l'ennemi, ils virent, selon la plupart des récits contemporains, apparaître sur le mont des Oliviers un cavalier, revêtu d'une armure éclatante, qui agitait son bouclier, et leur donnait le signal d'entrer dans la ville. Godefroy de Bouillon est le premier à s'écrier que c'est saint Georges qui vient au secours des chrétiens, et rien dès lors *ne peut arrêter* leur impétueuse valeur. La tour roulante abaisse son pont-levis sur la muraille : chefs et soldats s'y précipitent ensemble, et la bannière de la croix y est arborée. Tancrède et le comte de Toulouse, animés d'une généreuse émulation, forcent de leur côté tous les obstacles, et les Croisés, maîtres de Jérusalem, après avoir assouvi dans le sang des Musulmans leur soif de vengeance, vont se prosterner humblement devant le saint sépulcre qu'ils viennent de rendre aux adorations de la chrétienté.

43. GODEFROY DE BOUILLON ÉLU ROI DE JÉRUSALEM (23 juillet 1099).

Par M. MADRAZO EN 1839. Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 123.

La conquête des saints lieux venait de se faire par un commun effort de la chrétienté ; mais il fallait l'autorité d'un chef unique pour veiller sur cette conquête, et, dix

jours après la prise de Jérusalem, le conseil des Princes se rassembla pour relever dans la ville sainte le trône de David et de Salomon. Ce fut Robert, comte de Flandre, qui ouvrit cet avis, tout en protestant qu'à aucun prix il n'accepterait pour lui-même, si on la lui offrait, cette royauté. Il fut décidé que le choix serait remis à un conseil de dix hommes les plus recommandables du clergé et de l'armée. On ordonna en même temps des prières, des jeûnes et des aumônes pour appeler les bénédictions du ciel sur l'œuvre importante qui allait se faire. Après une longue et mûre délibération, les électeurs décernèrent la couronne à Godefroy de Bouillon, comme au plus digne. Ce choix fut accueilli par les applaudissements de toute l'armée. On conduisit en triomphe le nouveau monarque au saint sépulcre, où il jura d'observer les lois de l'honneur et de la justice. Cependant, par une pieuse humilité, Godefroy refusa le diadème et les marques de la royauté : il ne voulut pas, disent les *Assises de Jérusalem*, « estre sacré et corosné roi de Jérusalem, parce que « il ne vult porter corosne d'or là où le Roy des Roys, Jésus-« Christ, le fils de Dieu, porta la corosne d'espines le jour « de sa passion [1]. »

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

44. BATAILLE D'ASCALON (12 août 1099).

Par M. LAFAYE en 1841.

45. GODEFROY DE BOUILLON SUSPEND AUX VOUTES DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE LES TROPHÉES D'ASCALON (août 1099).

Par M. GRANET en 1839.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

A peine le nouveau royaume de Jérusalem venait d'être institué, qu'on apprit les grands préparatifs du calife fatimite d'Egypte pour reconquérir la ville sainte. Le vizir Afdal avait déployé l'étendard du Prophète, et une multitude immense de combattants était accourue de toutes les provinces soumises à l'islamisme pour se joindre à l'armée égyptienne. Les Croisés sortirent de Jérusalem au nombre de vingt mille, et marchèrent au-devant de l'ennemi. Ils le rencontrèrent dans la plaine d'Ascalon (12 août 1099). La bataille fut courte et la victoire facile. Ce ramas indiscipliné de fantassins mal armés et de cavaliers du désert ne put tenir contre les armures de fer et la vaillance exercée de l'armée

[1] Préface des Assises.

chrétienne. Le camp du vizir fut livré au pillage, et le plus précieux trésor qu'y trouvèrent les Croisés furent des outres pleines d'eau pour désaltérer la soif ardente qui les dévorait. La victoire d'Ascalon mettait un terme aux longs travaux de la première croisade. Aussi les Croisés rentrèrent-ils en triomphe dans Jérusalem, « au milieu de la suave et délectable harmonie des chants qui, suivant un chroniqueur « contemporain, retentissoient sur les vallées et dans les « montagnes. » Godefroy alla suspendre aux colonnes de l'église du Saint-Sépulcre l'étendard du grand visir et son épée qu'il avait laissée sur le champ de bataille, pendant que les croisés, dont cette victoire accomplissait le pèlerinage, offraient à genoux leurs actions de grâces au Dieu qui avait béni leurs armes.

46. GODEFROY TIENT LES PREMIÈRES ASSISES DU ROYAUME DE JÉRUSALEM (janvier 1100).

Par M. JOLLIVET en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi R.-de-chaussée

Le royaume de Jérusalem, au lendemain même de sa fondation, fut livré à tous les désordres de l'anarchie féodale. La plupart des seigneurs, qui tenaient de leur épée ou des largesses royales les fiefs dont ils étaient investis, refusaient leur obéissance au souverain qu'ils s'étaient donné, et Godefroy voyait son autorité désarmée au milieu des ennemis sans nombre qui l'environnaient. Ce fut pour remédier à ce grand mal et apporter quelque ordre dans un gouvernement si tumultueux, qu'au commencement de l'année 1100 il convoqua à Jérusalem les assises générales du royaume. Baudouin, conquérant d'Edesse; Bohémond, prince d'Antioche; Raymond de Saint-Gilles, seigneur de Laodicée; les seigneurs de Jaffa, de Ramla, de Tibériade et tous les autres grands feudataires se rendirent à cette assemblée d'où sortit un des monuments les plus complets de la législation féodale. On lit dans la Préface des Assises de Jérusalem qu'elles étaient « chacune escrite par « soi, en grandes lettres, et la première lettre du commen- « cement estoit enluminée d'or, et toutes les autres estoient « vermeilles, et en chacune carte avoit le scel dou roi « et dou viconte de Jérusalem. Elles furent déposées en « une grande huche, et prinrent le nom de lettres dou « sépulchre (1). »

(1) Préface des Assises.

47. FUNÉRAILLES DE GODEFROY DE BOUILLON SUR LE CALVAIRE (23 juillet 1100).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
Rez-de-chaussée.

Par M. Cibot en 1839.

Godefroy de Bouillon survécut peu aux grands travaux de la première croisade. Il s'occupait de réduire les villes de la Palestine qui appartenaient encore aux Musulmans et venait d'arriver à Joppé, lorsqu'il y tomba malade, et fut à grand'peine transporté dans la ville sainte. Ce fut en vain que, pendant quatre jours, ses parents et ses amis lui prodiguèrent les soins les plus tendres. Il expira le 18 juillet 1100, un an et trois jours après la prise de Jérusalem. « A la mort de cet illustre capitaine et très-noble « athlète du Christ, dit l'historien Albert d'Aix, tous les « chrétiens, François, Italiens, Syriens, Arméniens, Grecs, « la plupart des gentils eux-mêmes, Arabes, Sarrasins et « Turcs, se livrèrent aux larmes pendant cinq jours, et firent « entendre de douloureuses lamentations. » On ensevelit ses restes avec toutes les pompes de l'église catholique, dans l'enceinte du Calvaire, près du sépulcre de Jésus-Christ, qu'il avait délivré par sa vaillance. L'inscription suivante fut gravée en langue latine sur son tombeau :

« Ici repose l'illustre Godefroy de Bouillon, qui a conquis « toute cette terre au culte chrétien. Que son âme règne « avec Jésus-Christ ! »

48. PRISE DE TRIPOLI (1109).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
Rez-de-chaussée.

Par M. Debacq en 1841.

Baudouin, le conquérant d'Edesse, appelé à la succession de son frère, porta sur le trône de Jérusalem moins de vertus, mais une plus ardente et plus belliqueuse ambition. Arsur, Césarée, Ptolémaïs, Béryte tombèrent successivement sous ses coups, et ce fut sous son règne que le vieux comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, qui avait juré de finir ses jours en Orient, alla assiéger Tripoli, pour laisser à sa famille un héritage en terre sainte. Tripoli, en effet, située dans une riante plaine, au pied du Liban, et renommée alors par la richesse de son sol, par son commerce et par sa vaste bibliothèque, promettait au vainqueur une magnifique proie. Mais la mort vint frapper Raymond devant cette place, et le soin d'en poursuivre le siége resta à son fils Bertrand, qui venait d'arriver d'Europe avec une troupe de chevaliers et une flotte

génoise. Le calife du Caire, dans la molle oisiveté de son harem, défendit mal Tripoli, à laquelle il ne demandait que *du bois d'abricotier pour en fabriquer les luths de ses esclaves*. La ville, abandonnée à elle-même, fut réduite à capituler, et remise par Baudouin aux mains du comte de Saint-Gilles.

49. AFFRANCHISSEMENT DES COMMUNES (1112).

Par M. Jean Alaux en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. N° 129.

Le commencement du XIIe siècle vit éclater en France une importante révolution. De toutes parts, les villes courbées sous le joug féodal firent un grand effort pour s'affranchir, les unes par voie de transaction, les autres à main armée, et plusieurs s'empressèrent de mettre sous la protection de la royauté leur liberté reconquise. Louis le Gros fut le premier de nos rois à qui les communes émancipées s'adressèrent pour en obtenir la confirmation de leurs priviléges. Amiens, Abbeville, Laon, Saint-Quentin, Noyon, Soissons, Beauvais, toutes villes rapprochées du siége de la royauté capétienne, reçurent de la main de ce prince leurs chartes d'affranchissement. Presque partout ce fut l'évêque qui, avec les plus notables bourgeois, s'en vint solliciter ce bienfait de l'autorité royale.

50. INSTITUTION DE L'ORDRE DE SAINT JEAN DE JÉRUSALEM (15 février 1113).

Par M. Decaisne en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Vers le milieu du XIe siècle, lorsque Jérusalem obéissait encore aux califes d'Égypte, quelques pèlerins s'étaient associés pour fonder l'hôpital de Saint-Jean, et y donner en commun leurs soins aux pauvres et aux malades. Gérard, de la petite île de Martigues, en Provence, fut, sous le titre modeste de *maître de l'Hôpital*, le prémier chef de cette pieuse association. Plus tard, après la conquête de Jérusalem par les Croisés, les *Hospitaliers* reçurent du pape Pascal II une bulle qui les constituait en ordre religieux.

Mais bientôt le royaume chrétien de Jérusalem, environné d'ennemis, réclama pour sa défense tout ce qu'il y avait de bras dans la Terre-Sainte capables de porter l'épée. C'est alors que Raymond Dupuy, gentilhomme dauphinois, qui avait succédé au bienheureux Gérard, conçut la pensée de rendre aux Hospitaliers les armes que la plupart avaient quittées pour se vouer à leur sainte mission de charité.

Le chapitre de l'Ordre ayant été convoqué dans l'église

Saint-Jean, Raymond Dupuy, avec l'autorisation du patriarche de Jérusalem, fit part à ses frères de sa généreuse proposition. Les anciens compagnons de Godefroy reprirent avec un pieux enthousiasme leurs épées, qu'ils s'engageaient à ne tirer que contre les ennemis de la foi. Et c'est ainsi que, dans ces premiers jours de l'ordre de Saint-Jean, on vit les mêmes hommes, fidèles à leur double mission, tour à tour veiller au lit des malades et monter à cheval pour soutenir par leur vaillance le trône chancelant des rois de Jérusalem.

51. LOUIS LE GROS PREND L'ORIFLAMME A SAINT-DENIS (1124).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 5.

Par M. JOLLIVET en 1837.

La conquête de l'Angleterre par Guillaume le Bâtard (1066) avait été le signal d'une rivalité inévitable entre le vassal couronné et le suzerain. Cette rivalité passa en héritage à leurs successeurs, et Henri Ier soutint une lutte acharnée contre Louis le Gros. Ce fut au milieu de cette lutte (1124) qu'il appela à son aide son gendre, l'empereur Henri V, et le pria d'envahir la France avec une puissante armée.

A la nouvelle des préparatifs de l'Empereur, Louis le Gros convoque autour de lui tous les vassaux de la couronne. Cet armement féodal, le plus grand qu'on eût vu jusqu'alors, atteste combien Louis le Gros par sa vaillance chevaleresque avait rendu d'éclat à la royauté. « Toute la baronie « de France, disent les chroniques de Saint-Denis, esmue « de grand desdain et grand despit, se réunit sous sa ban- « nière. » Suger porte la force de l'armée jusqu'au nombre sans doute exagéré de quatre à cinq cent mille hommes. Ce fut lui qui, comme abbé de Saint-Denis, remit aux mains de Louis le Gros l'oriflamme que le prince vint chercher en grande pompe, avant de marcher contre l'ennemi. Mais il n'alla pas plus loin que Reims : Henri V, en apprenant l'immense prise d'armes de la nation française, avait renoncé à envahir le royaume.

52. PRISE DE TYR PAR LES CROISÉS (1124).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. CAMINADE en 1839.

La frayeur répandue parmi les Musulmans par la prise de Jérusalem s'était calmée, et de toutes parts des ennemis s'élevaient pour assaillir la puissance chrétienne. Pendant que la rapide cavalerie des Turcs courait au travers du

désert pour surprendre les villes et les châteaux mal défendus, le calife d'Egypte envoyait ses flottes pour attaquer les cités maritimes tombées au pouvoir des Chrétiens. Ses troupes allaient entrer dans Joppé, qu'elles assiégeaient par terre et par mer, lorsque la grosse cloche de Jérusalem donna le signal de la guerre sainte ; un jeûne général prépara les guerriers aux combats par la pénitence, et ce fut assez de la présence de l'armée chrétienne, avec son ardent enthousiasme, pour disperser les bataillons tremblants des Égyptiens. Mais c'était peu de se défendre ; il fallait renvoyer la terreur à l'ennemi par de nouvelles conquêtes. L'arrivée d'une flotte vénitienne sur les côtes de Syrie fournit aux Croisés l'occasion et les moyens d'attaquer l'ancienne ville de Tyr. Tandis que les tentes des chevaliers sous les ordres du comte de Tripoli et du patriarche de Jérusalem se déployaient dans la plaine, le doge de Venise entrait avec sa flotte dans le port, et fermait la ville du côté de la mer. Après quelques mois d'attaques multipliées, les murs commençaient à s'écrouler sous les machines des chrétiens, lorsque la discorde faillit tout perdre. L'armée de terre accusait la flotte de lui laisser toutes les fatigues et tous les périls, et de part et d'autre on menaçait de rester immobile dans la plaine et sur les vaisseaux. Le doge de Venise, pour étouffer dans leur principe ces dangereuses dissensions, se rend à l'improviste dans le camp des Croisés avec ses matelots armés de leurs avirons, et s'offre de monter avec eux à l'assaut. Une généreuse émulation succède alors à l'esprit de discorde, et ni l'approche d'une armée ennemie, qui venait de Damas au secours de Tyr, ni la marche des Égyptiens sur Jérusalem, ne purent arracher aux chrétiens leur proie : la bannière du roi de Jérusalem, alors prisonnier des Infidèles, flotta avec le lion de Saint-Marc sur les murs de Tyr.

53. INSTITUTION DE L'ORDRE DU TEMPLE (1128).

Par M. GRANET en 1840. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Au même temps où l'ordre des Hospitaliers commençait sa glorieuse mission, neuf chevaliers français fondaient une autre confrérie militaire, consacrée à la défense des saints lieux et à la protection des pèlerins qui venaient les visiter. Etablis près du temple de Salomon ils en tirèrent leur nom de *Templiers*. Hugues de Payens et Geoffroy de Saint-Aldemar, voulant donner à leur association la haute sanction du père des fidèles, se rendirent à Rome, et de-

mandèrent au pape Honorius III une règle et le titre d'ordre religieux. La règle leur fut donnée par saint Bernard, alors l'arbitre de la chrétienté, et le concile de Troyes en 1128 autorisa l'institution de l'ordre des *pauvres soldats du temple de Salomon.*

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

54. LE PAPE EUGÈNE III REÇOIT LES AMBASSADEURS DU ROI DE JÉRUSALEM (1145).

Par Mme Haudebourt en 1839.

55. PRÉDICATION DE LA DEUXIÈME CROISADE A VEZELAY, EN BOURGOGNE (31 mars 1146).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Signol en 1839.

Les étoiles de l'islamisme, selon le langage de l'histoire orientale, *avoient pâli devant les étendards des Francs*, et les règnes des deux premiers Baudouin et de Foulques d'Anjou avaient continué avec éclat l'œuvre de la première croisade ; mais le jour vint où l'Europe cessa d'envoyer aux saints lieux les bandes de pèlerins armés qui avaient recruté la population chrétienne de la Palestine, et le royaume de Jérusalem livré à lui-même n'offrit plus qu'un spectacle d'anarchie et de faiblesse. Quelque temps les Musulmans divisés eux-mêmes ne profitèrent point de l'affaiblisssement de leurs ennemis. Ce fut l'atabek Zenghi qui le premier, en 1144, frappa un coup dont l'Orient et l'Occident retentirent : il prit Edesse et la noya dans le sang de trente mille chrétiens. Une ambassade, que conduisait l'évêque de Gabale, porta à Viterbe cette fatale nouvelle au pape Eugène III. L'horreur et la consternation furent universelles en Europe : ce ne fut partout qu'une même ardeur de vengeance ; le roi de France Louis VII et l'empereur Conrad III se mirent à la tête du mouvement qui allait une seconde fois entraîner l'Europe contre l'Asie.

Louis VII, outre l'enthousiasme religieux de son époque, avait des motifs particuliers de prendre la croix : il voulait, par le pèlerinage armé de la Terre-Sainte, soulager son âme des justes remords qu'y avaient laissés l'incendie de la grande église de Vitry et la mort de tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Il convoqua donc à Vezelay un *parlement* de tous les seigneurs du royaume. La foule qui s'y rendit, trop grande pour être contenue dans l'étroite enceinte de cette bourgade, se répandit en amphithéâtre au pied de la montagne où elle était située. Le pape Eugène III,

invité par le Roi à prêcher la croisade, avait été retenu en Italie : ce fut saint Bernard, alors l'oracle de la chrétienté, qui porta la parole dans cette assemblée.

Le saint homme, avec un corps usé par les austérités et qui déjà semblait appartenir à la tombe, trouva des forces pour accomplir cette grande mission. Il monta avec le Roi dans une sorte de chaire qu'on avait élevée pour eux, et d'où il adressa au peuple des paroles enflammées. « Bientôt il fut interrompu par le cri : *la croix ! la croix !* qui « s'éleva de toutes parts. Il commença aussitôt, ainsi que « le Roi, à distribuer aux assistants les croix qu'ils avoient « préparées ; mais quoiqu'ils en eussent fait apporter plu- « sieurs fardeaux, leur provision fut vite épuisée, et ils dé- « chirèrent leurs habits pour en faire de nouvelles. »

36. ÉLÉONORE DE GUYENNE PREND LA CROIX AVEC LES DAMES DE SA COUR (1147).

Par M. François WINTERHALTER en .... Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

L'enthousiasme répandu par les paroles éloquentes de saint Bernard saisit la reine Éléonore elle-même. Elle prit la croix, à l'exemple de son époux, et fit vœu d'accomplir avec lui le grand passage. Beaucoup des dames de sa cour s'associèrent à sa pieuse résolution.

37. LOUIS VII VA PRENDRE L'ORIFLAMME A SAINT-DENIS (1147).

Par M. MAUZAISSE en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Les préparatifs de Louis VII étaient terminés, sa route assurée à travers l'Allemagne et les terres de l'empire d'Orient; le moment de partir était arrivé. Avant de se mettre en route Louis VII se rendit en grande pompe dans l'église de Saint-Denis pour y prendre sur l'autel la sainte bannière de l'oriflamme, et, selon la naïve expression de son historien, *recevoir le congé* du bienheureux patron de la France. Le pape Eugène III était alors à la cour du roi Louis VII. Ce fut lui qui remit au monarque le bourdon et la panetière, symboles du pèlerinage qu'il allait accomplir ; et, au milieu des larmes et des prières de tous les assistants, le Roi s'achemina vers Metz, où tous les croisés français devaient se réunir.

58. PRISE DE LISBONNE PAR LES CROISÉS (1147).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. DESMOULINS en 1839.

Pendant que Louis VII et Conrad marchaient par terre vers l'Orient, une flotte de deux cents navires montés par les Croisés de Flandre, de Normandie, d'Angleterre et de Frise, partait de Darmouth et faisait voile vers la côte d'Espagne. Aucun chef de renom ne conduisait cette armée, qui allait accomplir le vœu de la guerre sainte contre d'autres Sarrasins que ceux de la Palestine. Au commencement du mois de juin 1147 les Croisés entrèrent dans le Tage, et allèrent se ranger sous les ordres d'Alphonse (1) qui, naguère proclamé roi du Portugal, justifiait par des victoires le choix des états de Lamego. Il assiégeait alors Lisbonne, ville puissante et enrichie par un vaste commerce. Les Croisés l'assistèrent comme gens qui avaient au bout de leurs lances des fiefs à conquérir. Cependant les Musulmans résistèrent plus de quatre mois, et ce ne fut que le 25 octobre qu'Alphonse vainqueur entra dans sa nouvelle capitale.

59. LOUIS VII FORCE LE PASSAGE DU MÉANDRE (1148).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Tony JOHANNOT en ....

L'empereur Conrad, vaincu par les Turcs dans les plaines de la Lycaonie, était retourné à Constantinople, laissant à Louis VII tout le fardeau de la guerre sainte. L'armée française, comme elle traversait l'Asie-Mineure pour se diriger sur la Syrie, rencontra les Turcs sur les bords du Méandre. « Leurs tentes, dit l'auteur anonyme des Gestes de Louis VII, « couvroient l'autre rive du fleuve, et lorsque les nôtres vouloient mener boire leurs chevaux, les Infidèles les assailloient de l'autre côté à coups de flèches. Les François, qui brûloient d'aller les joindre sur l'autre bord, après avoir longtemps sondé le fleuve, trouvèrent enfin un gué inconnu aux indigènes. Ils s'y précipitèrent alors en foule, et gagnèrent la rive opposée, repoussant de tous côtés les ennemis qui essayoient à coups de lances et d'épées de les faire reculer. » Un autre chroniqueur, Odon de Deuil, témoin de ce combat, montre dans son récit Louis VII protégeant le passage de son armée, et se lançant à toute bride contre ceux des Turcs qui assaillaient les siens par derrière. Il les poursuivit jus-

(1) Fils de Henri de Bourgogne, comte de Portugal.

que dans les montagnes, et selon l'expression du chroniqueur, « les deux rives du fleuve furent semées des cadavres en- « nemis. »

60. LOUIS VII SE DÉFEND CONTRE SEPT SARRASINS (1148).

Par M. Antoine-Félix Boisselier en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Comme les Français, à qui leur victoire avait ouvert les portes de Laodicée, poursuivaient leur marche, l'avant-garde s'engagea imprudemment dans un défilé où le reste de l'armée entra après elle. Les Turcs l'y surprirent, et, du haut des montagnes, l'écrasèrent, malgré les prodiges d'une longue et héroïque résistance.

« Dans cette mêlée, le Roi perdit son escorte... Mais « conservant toujours un cœur de roi, agile autant que vi- « goureux, il saisit les branches d'un arbre que Dieu avoit « placé là pour son salut, et s'élança sur le haut d'un ro- « cher; un grand nombre d'ennemis se jetèrent après lui « pour s'emparer de sa personne, tandis que d'autres, plus « éloignés, lui tiroient des flèches. Mais, par la volonté de « Dieu, sa cuirasse le préserva de l'atteinte des flèches, et « avec son glaive tout sanglant, défendant son rocher pour « défendre sa vie, il fit tomber les mains et les têtes de « beaucoup d'ennemis. Enfin ceux-ci, qui ne le connois- « soient pas, voyant qu'il seroit difficile de le saisir, et « craignant qu'il ne survînt d'autres combattants, renon- « cèrent à l'attaquer et s'éloignèrent pour aller, avant la « nuit, enlever les dépouilles du champ de bataille (1). »

61. LOUIS VII, L'EMPEREUR CONRAD ET BAUDOUIN III, ROI DE JÉRUSALEM, DÉLIBÈRENT A PTOLÉMAÏS SUR LA CONDUITE DE LA GUERRE SAINTE (1148).

Par M. Debacq en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Louis VII et Conrad, réunis après leurs diverses fortunes au pied du saint sépulcre, avaient accompli leur vœu comme pèlerins, mais non pas comme croisés; ils n'avaient rien fait pour arracher aux Infidèles leurs nouvelles conquêtes et raffermir le royaume chancelant de Jérusalem. Il fut décidé qu'une grande assemblée serait convoquée à

(1) Odon de Deuil, liv. VI.

Ptolémaïs, où l'on aviserait à la conduite future de la guerre sainte. L'Empereur, le roi de France, le jeune roi de Jérusalem, Baudouin III, s'y rendirent accompagnés de leurs barons et de leurs chevaliers. Les chefs du clergé y siégèrent avec toutes les pompes de l'Église, et la reine Mélisende, avec la marquise d'Autriche, et un grand nombre de dames françaises et allemandes qui avaient suivi la croisade, vinrent assister aux graves délibérations qui allaient s'ouvrir. On y résolut le siége de Damas, siége où les deux monarques avec leurs armées se signalèrent par de glorieux mais inutiles exploits; il fallut, quarante ans après, prêcher une troisième croisade.

62. PRISE D'ASCALON PAR LE ROI BAUDOUIN III (1152).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Cornu en 1841.

Ascalon était le boulevard de l'Égypte, du côté de la Syrie, et les chrétiens, vainqueurs sous ses murs, quelques jours après la prise de Jérusalem, n'avaient pu s'en emparer dans le premier entraînement de leurs conquêtes. Le roi Baudouin III, quoique menacé de toute la puissance du terrible Noureddin, fils de l'atabek Zenghi, osa former le siége de cette ville. Tous les barons du royaume de Jérusalem accoururent sous sa bannière, le patriarche à leur tête, avec la vraie croix de Jésus-Christ. Le siége dura plus de deux mois. Les fortunes en furent diverses. Les machines prodigieuses que les Croisés faisaient jouer contre la ville furent un jour livrées aux flammes par les Musulmans, et le vent du désert poussa l'incendie contre ceux qui l'avaient allumé. On crut alors la ville prise. L'avarice des Templiers, qui, pour se réserver tout le pillage, interdisaient l'approche de la brèche à leurs compagnons d'armes, fit perdre la victoire. Ce fut à grand'peine que les chefs ramenèrent à l'assaut les chrétiens découragés. Ils trouvèrent encore une vigoureuse résistance, mais c'était le dernier effort de l'ennemi. A l'instant où Baudouin, rentré dans sa tente, méditait tristement sur l'issue de son entreprise, arrivent des messagers de la ville, qui demandent en suppliant à capituler. La surprise des Croisés fut égale à leur joie, et lorsque, peu d'heures après, on vit l'étendard de la croix flotter sur les tours d'Ascalon, l'armée entière remercia Dieu d'une victoire qu'elle regardait comme un miracle de sa toute-puissance.

63. BATAILLE DE PUTAHA (1159).

Par M. Féron .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

La guerre continuait entre Baudouin III et Noureddin, avec des alternatives de succès et de revers. Vaincu en 1157, près du gué de Jacob, et forcé de se réfugier seul dans la forteresse de Séphet, le roi de Jérusalem vit inopinément arriver de Ptolémaïs toute une armée de Croisés, sous les ordres de Thierry, comte de Flandre. Avec ce renfort, il alla chercher les Musulmans dans le comté de Tripoli et la principauté d'Antioche, leur enleva des villes et des forteresses; et, peu après, le sultan de Damas ayant franchi le Liban pour descendre en Palestine, il le vainquit dans une sanglante bataille à Putaha entre le Jourdain et le lac de Sennaserh.

« ...On n'avoit point encore vu, dit Vertot dans son Histoire de l'ordre de Saint-Jean, de combat si furieux et si sanglant. Les Chrétiens, irrités de trouver une si longue résistance, firent un nouvel effort; et comme s'il leur fût venu du secours, ils s'abandonnèrent d'une manière si déterminée au milieu des bataillons ennemis, que ces Infidèles, ne pouvant plus soutenir cette dernière charge, furent contraints de reculer et de céder beaucoup de terrain, quoique toujours en bon ordre et en conservant leurs rangs. Mais le roi de Jérusalem et le comte de Flandre, à la tête d'un gros de cavalerie, étant survenus pendant ce mouvement forcé que faisoient les ennemis, les obligèrent de tourner leur retraite dans une fuite déclarée; tout se débanda; et plus de six mille soldats du côté des Infidèles demeurèrent sur la place, sans compter les blessés et les prisonniers. Tout l'honneur de cette journée fut justement attribué au jeune Roi... »

64. COMBAT PRÈS DE NAZARETH (1er mai 1187).

CINQ CENTS CHEVALIERS DE SAINT-JEAN ET DU TEMPLE RÉSISTENT À TOUTE UNE ARMÉE DU SULTAN SALADIN.

.... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Saladin, fils d'Ayoub, ayant recueilli l'héritage des sultans de Damas, agrandi de la souveraineté de l'Égypte, tourna toutes ses forces contre les chrétiens d'Orient, et profita des divisions qui les affaiblissaient, pour faire entrer une armée dans le pays de Galilée. Rien n'était prêt pour lui résister : cinq cents chevaliers de Saint-Jean et du Temple

prirent sur eux le poids de la défense commune, et pour un instant couvrirent de leurs vaillantes poitrines le royaume de Jérusalem. « Ils furent bientôt accablés par le nombre, « dit Michaud, et périrent presque tous sur le champ de « bataille. Les vieilles chroniques, en célébrant la bravoure « des chevaliers chrétiens, rappellent des prodiges qu'on « aura peine à croire. On vit ces guerriers indomptables, « après avoir épuisé leurs flèches, arracher de leur corps « celles dont ils étaient percés, et les lancer à l'ennemi. On « les vit, altérés par la chaleur et la fatigue, s'abreuver de « leur sang, et reprendre des forces par le moyen même qui « devait les affaiblir. On les vit enfin, après avoir brisé leurs « lances et leurs épées, s'élancer sur leurs ennemis, se « battre corps à corps, se rouler dans la poussière avec les « guerriers musulmans, et mourir en menaçant leurs vain- « queurs. Rien n'égala surtout la valeur héroïque de Jacques « de Maillé, chevalier du Temple. Monté sur un cheval « blanc, il était resté seul debout sur le champ de bataille, et « combattait parmi des monceaux de morts. Quoiqu'il fût « entouré de toutes parts, il refusait de se rendre. Le cheval « qu'il montait, épuisé de fatigue, s'abat et l'entraîne dans « sa chute; mais bientôt l'intrépide chevalier se relève, et, « la lance à la main, couvert de sang et de poussière, tout « hérissé de flèches, se précipite dans les rangs des Musul- « mans étonnés de son audace; enfin il tombe percé de « coups, et combat encore. Les Sarrasins le prirent pour saint « Georges, que les chrétiens croyaient voir descendre du « ciel au milieu de leurs batailles. Après sa mort, les soldats « turcs s'approchèrent avec respect de son corps meurtri de « mille blessures; ils essuyaient son sang, se partageaient les « lambeaux de ses habits, les débris de ses armes, etc., etc... « Ainsi, dit une ancienne chronique, dans la saison où l'on « cueillait parmi les champs des fleurs et des roses, les « chrétiens de Nazareth n'y trouvèrent que les traces du « carnage et les cadavres de leurs frères. »

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

65. ENTREVUE DE PHILIPPE-AUGUSTE AVEC HENRI II A GISORS (21 janvier 1188).

Par M. Saint-Èvre en 1839.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

66. PHILIPPE-AUGUSTE PREND L'ORIFLAMME A SAINT-DENIS (24 juin 1190).

Par M. Révoil en 1841.

Saladin, après avoir anéanti l'armée chrétienne sur les

bords du lac de Tibériade (3 juillet 1187), marcha bientôt de conquête en conquête jusque sous les murs de Jérusalem. Le 3 octobre de cette même année, une capitulation remit la ville sainte entre ses mains, et le drapeau des Ayoubites remplaça l'étendard de la croix sur la montagne de Sion. Cette nouvelle répandit en Europe une consternation sans égale : le pape Urbain III en mourut de douleur. Son successeur appela tout aussitôt les rois et les peuples de l'Occident à la vengeance. Guillaume, archevêque de Tyr, témoin de cette grande catastrophe, alla prêcher la croisade en France, en Angleterre et en Allemagne, et à sa voix les trois plus puissants monarques de la chrétienté donnèrent leurs noms à la milice sainte. La *dîme saladine*, ainsi appelée en témoignage de la terreur qui s'attachait au nom du redoutable sultan, fut partout levée pour subvenir aux frais de l'expédition.

Philippe-Auguste avait pris la croix à Gisors avec le roi d'Angleterre, Henri II, en 1188 : les deux monarques avaient abjuré leurs ressentiments devant le grand intérêt de la guerre sainte, et s'étaient embrassés en versant des larmes. Une église devait s'élever sur le lieu de leur réconciliation pour en perpétuer le souvenir ; mais Henri survécut à peine quelques mois à cette entrevue, et ce ne fut que deux ans après que Philippe-Auguste, retenu par les soins de son gouvernement, put se mettre en route pour le *grand passage*. Il assura, avant tout, sa succession, pourvut à l'administration du royaume pendant son absence, fit entourer de murs sa bonne ville de Paris et d'autres places et châteaux pour les préserver de toute attaque, et libre alors des soucis de la royauté, « l'an du Seigneur 1190, à la fête « de saint Jean-Baptiste, il alla, suivi d'un nombreux cor-« tége, prendre congé du bienheureux martyr saint Denys « dans son église. C'étoit un ancien usage des rois de « France, quand ils alloient à la guerre, d'aller prendre « une bannière sur l'autel du bienheureux Denys, et de « l'emporter avec eux, comme une sauvegarde, au front « de bataille... Le Roi très-chrétien alla donc, aux pieds « des saints martyrs Denys, Rustique et Éleuthère, se « mettre en oraison sur le parvis de marbre, et recom-« manda son âme à Dieu, à la bienheureuse vierge Marie, « aux saints martyrs et à tous les saints. Enfin, après avoir « prié, il se leva, fondant en larmes, et reçut dévotement « la jarretière et le bourdon de pèlerin des mains de Guil-« laume, archevêque de Reims, son oncle, légat du siége

« apostolique ; puis il partit pour combattre les ennemis de « la croix de Dieu.... ». Philippe-Auguste s'embarqua à Gênes, pendant que son frère d'armes, Richard Cœur-de-Lion, qui bientôt devait être son ennemi, faisait voile de Marseille.

67. SIÉGE DE PTOLÉMAÏS (juillet 1191).

LE MARÉCHAL ALBÉRIC CLÉMENT ESCALADE LA TOUR MAUDITE.

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. FRAGONARD en 1839.

Le grand événement de la troisième croisade est le siége de Ptolémaïs, qui dura près de deux ans (28 août 1189 à 13 juillet 1191), et qui est comparé au siége de Troie dans les chroniques contemporaines. La résistance des Sarrasins derrière leurs murailles fut héroïque, l'intrépide persévérance des Croisés le fut plus encore. Ce ne fut toutefois qu'à l'arrivée des deux rois de France et d'Angleterre que les coups devinrent décisifs. Ce que l'Europe avait de plus vaillants chevaliers se trouva alors réuni dans la plaine qui entoure Ptolémaïs, et le camp des Chrétiens, « où l'on avait bâti « des maisons, tracé des rues, élevé des forteresses », présenta l'aspect d'une ville dont l'enceinte enfermait celle de la ville assiégée.

Plus d'une fois Saladin vint les y attaquer, et toujours les efforts de sa rapide cavalerie se brisèrent contre le rempart de fer des lances européennes. Plus d'une fois aussi les Croisés montèrent à l'assaut, et accablés de pierres et de flèches, livrés surtout à l'effroyable puissance du feu grégeois, ils remplirent de leurs cadavres les fossés de la ville.

Le principal effort de l'armée française se porta contre la *tour maudite*, et c'est là aussi qu'eut lieu le fait d'armes le plus mémorable de tout le siége. La mine ayant ébranlé les fondements de cette tour, et le mur commençant à chanceler, un même élan emporte aussitôt une foule de Croisés qui se croient déjà maîtres de la place. Ils sont repoussés. A cette vue, Albéric Clément, « Maréchal du Roi Philippe », s'anime d'une généreuse résolution. « Je mourrai aujourd'hui, « s'écrie-t-il, ou, avec la grâce de Dieu, j'entrerai dans *Acre*. » Et saisissant une échelle, il s'élance au haut de la muraille, et abat de son épée plusieurs Sarrasins. Mais trop de guerriers l'ont suivi, et ils sont entraînés à terre avec l'échelle qui ne peut les porter. Les Sarrasins, en le voyant tomber, pous-

sent un cri de joie : Albéric, seul sur le mur, combat encore; mais il succombe à la fin sous une grêle de traits que lui lancent de loin des milliers de mains ennemies.

68. PTOLÉMAÏS REMISE A PHILIPPE-AUGUSTE ET A RICHARD CŒUR-DE-LION (13 juillet 1191).

Par M. BLONDEL en 1840. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Quelques jours après cet assaut, les Sarrasins découragés demandèrent à capituler ; mais Philippe-Auguste refusa d'épargner Ptolémaïs, si Jérusalem et toutes les villes enlevées aux chrétiens depuis la bataille de Tibériade ne leur étaient rendues. Le haut prix de cette rançon était un outrage; et cet outrage ranima chez les Sarrasins l'énergie du désespoir : on les vit, selon le langage figuré d'un de leurs historiens, « du haut de leurs remparts à demi ruinés se « jeter sur les assaillants, comme des pierres détachées du « sommet des montagnes. » Mais ces prodiges d'une valeur désespérée ne purent longtemps se soutenir, et une nouvelle capitulation, que l'honneur des Sarrasins pouvait accepter, leur fut accordée. Ils s'engagèrent à livrer Ptolémaïs avec toutes les armes, les munitions et les richesses que renfermaient la ville et le port; à rendre la sainte croix et seize cents prisonniers chrétiens; enfin à payer deux cent mille besants d'or. Philippe-Auguste et Richard prirent ensemble possession de la ville, et les deux bannières de France et d'Angleterre furent en même temps arborées sur les murailles. La garnison musulmane passa désarmée devant les Croisés rangés en bataille. « Mais, dit un des « chroniqueurs de la croisade, ils ne sembloient point abat- « tus par leur défaite; la fierté de leur visage n'avoit point « péri, et leur air intrépide simulait la victoire. »

69. TOURNOI SOUS LES MURS DE PTOLÉMAÏS (1191).

Par M. Eugène LAMI en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Pendant le siége de Ptolémaïs on vit quelquefois, dit Michaud d'après les chroniqueurs contemporains, « les « fureurs de la guerre faire place aux plaisirs de la paix... « On célébra dans la plaine plusieurs tournois où les Musul- « mans furent invités. Les champions des deux partis, « avant d'entrer en lice, se haranguaient les uns les autres; « le vainqueur était porté en triomphe, et le vaincu racheté « comme prisonnier de guerre. Dans ces fêtes guerrières, « qui réunissaient les deux nations, les Francs dansaient

« souvent au son des instruments arabes, et leurs ménestrels « chantaient ensuite pour faire danser les Sarrasins (1). »

70. BATAILLE D'ARSUR (1191).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Eugène Lami en ....

La bataille d'Arsur est peut-être le plus prodigieux exploit qui ait signalé les armes des Chrétiens pendant les deux siècles que durèrent les croisades.

Les Croisés maîtres de Ptolémaïs étaient en marche vers Jérusalem. Ils débouchaient des montagnes de Naplouse dans la plaine d'Arsur, quand ils y trouvèrent deux cent mille Musulmans qui les attendaient pour leur disputer le passage. C'étaient toutes les forces de Saladin, avec lesquelles il se flattait d'anéantir l'armée chrétienne. Richard Cœur-de-Lion la commandait, et sous lui le duc de Bourgogne et le comte de Champagne. Quelque temps les Croisés, dociles à ses ordres, demeurèrent serrés les uns contre les autres, poursuivant leur marche sur Arsur, se contentant de faire face à l'ennemi, qui, suivant l'expression d'un historien arabe, les entourait *comme les cils environnent l'œil*. A la fin les plus braves se lassèrent d'être impunément assaillis par ce ramas de Bedouins, Scythes, Éthiopiens, etc., qu'ils étaient accoutumés à mépriser L'arrière-garde, où étaient les Hospitaliers, s'ébranla, et bientôt tout le reste de l'armée, chevaliers de Bourgogne et de Champagne, Flamands, Angevins, Bretons, Poitevins, fut entraîné à leur suite. De la mer aux montagnes ce ne fut plus qu'un vaste champ de carnage. Richard se montrait partout faisant entendre son redoutable cri de guerre : *Dieu, secourez le saint sépulcre!* et partout des ruisseaux de sang, des escadrons en désordre marquaient son passage. En peu de temps l'armée de Saladin fut dispersée devant *cette nation de fer*, comme ils appelaient les Chrétiens, et le Sultan resta seul avec dix-sept de ses mamelucks. Taki-Eddin, son neveu, dans cette terrible extrémité, rallie autour de lui vingt mille de ses soldats en fuite, et renouvelle contre les Croisés un effort désespéré. Étonnés et croyant à peine à leur victoire, ceux-ci plient d'abord devant ce choc inattendu; mais Richard, *semblable au moissonneur qui abat les épis*, se jette au milieu des Sarrasins et les disperse encore une fois. Une autre attaque qu'ils tentent contre son arrière-garde lui donne une troisième victoire, et l'armée de Saladin eût

(1) *Histoire des Croisades.*

été anéantie tout entière, si la forêt d'Arsur n'eût accueilli et protégé ses débris.

71. MARGUERITE DE FRANCE, SOEUR DE PHILIPPE-AUGUSTE ET REINE DE HONGRIE, MÈNE LES HONGROIS A LA CROISADE (1196).

Par M. PINGRET en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

A peine Richard Cœur-de-Lion eut-il quitté la Palestine que les établissements chrétiens y furent menacés de nouveaux périls. Cette fois ce fut l'Allemagne qui s'ébranla pour marcher au secours des saints lieux. Les peuples de Hongrie suivaient ce mouvement, et ce fut leur reine, Marguerite de France, qui les conduisit à la croisade. Cette princesse, après la mort du roi Béla son époux, avait fait le serment de ne vivre que pour Jésus-Christ, et de finir ses jours dans la terre sainte.

72. QUATRIÈME CROISADE (1201).

GEOFFROY DE VILLEHARDOUIN DEMANDE À VENISE DES VAISSEAUX POUR TRANSPORTER LES CROISÉS EN PALESTINE.

Par M. RENOUX en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Innocent III avait fait prêcher la quatrième croisade pour appeler sur la terre sainte un nouvel effort de la chrétienté. La voix de Foulques de Neuilly fut aussi puissante que l'avait été celle de l'ermite Pierre et de saint Bernard, et la noblesse de France, toujours plus ardente que celle des autres contrées, s'enrôla de toutes parts pour la croisade. On ne songeait plus alors à se rendre en Orient par terre : la Méditerranée, incessamment sillonnée depuis un siècle par les navires européens, offrait une route plus courte et plus sûre : on se décida à demander des vaisseaux à Venise. Henri Dandolo était à la tête de cette république. Le vieux doge, devenu aveugle sur les champs de bataille, écouta les propositions des Croisés en soldat et en marchand; il était prêt à se jeter dans la guerre sainte, mais avec des bénéfices à en recueillir. Les députés de la croisade, à qui il ne fallait que des vents qui les conduisissent en Palestine, souscrivirent à toutes les conditions qu'il leur dicta. Mais ces conditions mêmes, pour être validées, durent être portées devant l'assemblée générale du peuple ; car à cette époque la voix du peuple était encore comptée dans les conseils de Venise.

L'assemblée se réunit dans l'église de Saint-Marc, « l'une

« des plus belles et des plus magnifiques qui se puissent « voir, » et l'on commença par y célébrer la messe du Saint-Esprit ; puis les députés furent introduits. « Alors Geoffroy « de Villehardouin, maréchal de Champagne, prenant la « parole pour ses compagnons et de leur consentement, dit : « Seigneurs, les plus grands et les plus puissants barons de « France nous ont envoyés vers vous pour vous prier au « nom de Dieu d'avoir compassion de Hiérusalem qui est « en servage des Turcs et de vouloir les accompagner en « cette occasion pour venger l'injure faite à notre Seigneur « Jésus-Christ, ayant jeté les yeux sur vous comme ceux « qu'ils savent être les plus puissants sur la mer. Et nous « ont chargés de nous prosterner à vos pieds, sans nous « relever que vous nous ayez octroyé d'avoir pitié de la « terre sainte d'outre-mer. »

« Là-dessus les six députés s'agenouillent à leurs pieds « pleurant à chaudes larmes, et le duc et tout le peuple s'é-« crièrent tous à une voix en tendant leurs mains en haut : « Nous l'octroyons, nous l'octroyons. » Puis s'éleva si grand « bruit et si grand noise qu'il sembla que terre fondist (1). »

73. PHILIPPE-AUGUSTE CITE LE ROI JEAN DEVANT LA COUR DES PAIRS (30 avril 1203).

Par M. Jean Alaux en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. N° 129.

L'an 1203 Philippe-Auguste convoqua à Paris la cour des pairs, pour juger son vassal félon, Jean d'Angleterre, que la voix publique accusait d'avoir fait périr par trahison son jeune neveu, Arthur, duc de Bretagne. Le roi Jean, sommé de comparaître dans le délai de deux mois, ne déclina point la juridiction de son suzerain ; il chercha seulement à s'assurer un sauf-conduit, et, n'ayant pu l'obtenir pour le retour, au cas où la sentence de ses pairs lui serait contraire, il refusa de se rendre à la citation.

La cour féodale ne s'en rassembla pas moins à l'époque fixée, dans la tour du Louvre. Les grands vassaux de la couronne, tels que le duc de Bourgogne et le comte de Champagne, étaient venus y prendre place à côté des vassaux directs du domaine royal, comme les sires de Coucy, de Montmorency, de Nanterre, etc. Jamais le *Parlement du Roi* (la cour des Pairs portait également ce nom) n'avait été plus nombreux et plus éclatant. Pendant que les nobles

(1) *De la conquête de Constantinople*, par Geoffroy de Villehardouin, ch. XV et XVII.

juges y siégeaient pompeusement sous l'hermine, des hérauts d'armes parcouraient les places publiques, sommant à haute voix le roi Jean de venir répondre pour cause de félonie. L'accusé n'ayant pas comparu, on procéda contre lui par défaut, et un arrêt de confiscation le dépouilla de tous les fiefs qu'il tenait en France. La Normandie, le Poitou et l'Anjou étaient ainsi adjugés à la couronne : les armes de Philippe-Auguste ne tardèrent point à exécuter cette sentence.

74. PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES CROISÉS (1204).

Par M. Eugène DELACROIX en 1841. Aile du Nord Pavillon du Roi R.-de-chaussée

Le pieux enthousiasme qui avait enlevé le peuple vénitien à lui-même ne se soutint pas, et quand les Croisés furent réunis dans les lagunes pour faire voile vers l'Orient, Venise oublia les malheurs de la terre sainte pour ne plus se souvenir que du prix auquel elle avait mis ses vaisseaux. Il fallut que les chevaliers de France et d'Italie payassent de leur sang ce qu'ils ne pouvaient payer de leur or, et qu'ils servissent les projets ambitieux de la république contre la ville de Zara en Dalmatie. Cette ville prise, une ambassade grecque y vint invoquer la médiation armée des Croisés dans les affaires de l'empire d'Orient. Ils l'accordèrent, croyant s'ouvrir par là une route plus sûre vers les saints lieux. Mais témoins de la faiblesse du vieil empire qui, au milieu de ses perpétuelles révolutions de palais, semblait près d'expirer, sous leurs yeux, irrités d'ailleurs contre les perfidies de l'esprit grec, d'auxiliaires ils devinrent conquérants.

Toute l'armée se transporta sur la flotte, et, le 12 avril 1204, Constantinople fut attaquée avec un merveilleux concert d'habileté et de courage par les Français et les Vénitiens. Deux vaisseaux, que montaient les évêques de Soissons et de Troyes, poussés par le vent du nord vers les murs de la ville, furent les premiers qui abattirent leur pont-levis, et un moment après on vit la bannière des deux prélats se déployer sur une des tours. Bientôt trois des portes de la ville s'écroulent sous les coups du bélier ; les cavaliers sortent des navires avec leurs chevaux, et l'armée des Croisés s'élance tout entière dans Constantinople, qui devient leur proie. La flamme accompagne leurs pas : peuple et soldats fuient devant eux, et cependant, étonnés de leur victoire, ils s'arrêtent et craignent de s'engager à la

poursuite des vaincus dans l'immense capitale. Mais la nuit, au lieu de rendre aux Grecs le courage, augmente leur frayeur : à la vue de l'incendie qui a dévoré une grande partie de la ville, ils ne parlent plus que de se rendre. En vain un nouvel empereur, plus résolu que celui qui vient de les abandonner, leur montre le petit nombre des Croisés, et s'efforce de les ramener au combat. Ils ne savent aborder l'ennemi qu'avec des gémissements et des voix suppliantes. Ce sont des femmes, des enfants, des vieillards précédés du clergé, avec la croix et les images des saints, qui viennent en procession implorer la pitié du vainqueur. Constantinople, reçue à merci, n'en eut pas moins à subir pendant plusieurs jours toutes les horreurs du massacre et du pillage.

75. BAUDOUIN, COMTE DE FLANDRE, COURONNÉ EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE (16 mai 1204).

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

Par M. SAINT-EVRE en 1839.

Les provinces de l'empire grec suivirent pour la plupart le sort de la capitale ; et fidèles alors aux règlements qu'ils avaient établis à l'avance, les chefs croisés procédèrent au partage de leur conquête. Dans ce partage un des grands vassaux du roi de France, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, eut pour lot la couronne impériale.

L'évêque de Soissons, un des douze personnages désignés pour nommer le nouvel empereur, annonça ainsi aux Croisés le choix qu'ils venaient de faire. « Nous vous le nom« merons, à cette heure de minuit que Jésus-Christ fut né. « C'est le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut. Là« dessus se leva un grand cri...., et, ajoute Villehardouin, « le jour du couronnement fut pris à trois semaines après « Pasques...... »

En ce jour, Baudouin se rendit à Sainte-Sophie, accompagné des barons et du clergé. « Là, pendant qu'on célé« brait le service divin, l'empereur fut élevé sur un trône « d'or, et reçut la pourpre des mains du légat du pape, « qui remplissait les fonctions de patriarche. Deux cheva« liers portaient devant lui le laticlave des consuls romains, « et l'épée impériale, qu'on revoyait enfin dans la main « des guerriers et des héros. Le chef du clergé, debout de« vant l'autel, prononça dans la langue grecque ces paroles. « *Il est digne de régner* ; et tous les assistants répétèrent en « chœur : *Il en est digne, il en est digne*. Les croisés faisant

« entendre leurs bruyantes acclamations, les chevaliers « couverts de leurs armes, la foule misérable des Grecs, « le sanctuaire dépouillé de ses antiques ornements et rem« pli d'une pompe étrangère, présentaient à la fois un « spectacle solennel et lugubre, et montraient tous les « malheurs de la guerre au milieu des trophées de la vic« toire (1). »

76. BATAILLE DE BOUVINES (27 juillet 1214).

Par M. Horace VERNET en 1820.

Aile du Midi. 1er etage. Galerie des Batailles. No 137.

77. ENTRÉE TRIOMPHALE DE PHILIPPE-AUGUSTE A PARIS APRÈS LA BATAILLE DE BOUVINES.

Par M. Ary SCHEFFER en ....

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er etage.

Philippe-Auguste, par une suite d'efforts heureux, avait brisé l'équilibre de la confédération féodale, et fait plier toutes les seigneuries sous l'ascendant de la royauté. L'arrêt rendu par la cour des pairs contre le roi Jean sans Terre, et la confiscation de la Normandie avaient, plus que tout le reste, relevé l'éclat de la couronne. et agrandi sa puissance. Mais les seigneurs, naguère les rivaux de l'autorité royale, supportaient avec peine une aussi impérieuse suzeraineté. D'un bout à l'autre du royaume ils s'agitaient sourdement, et, décidés à tenter un grand effort pour ressaisir leur indépendance, ils cherchaient au dehors des auxiliaires. Ferrand ou Fernand, comte de Flandre, menacé dans ses domaines par Philippe-Auguste, était l'âme de cette vaste conspiration. Il eut peu de peine à y faire entrer Jean sans Terre, impatient de recouvrer ses provinces; mais le coup le plus habile fut d'y attirer l'empereur Othon IV, avec toutes les forces de l'empire. L'anéantissement de la puissance des rois capétiens, la suzeraineté impériale substituée à la leur, et leurs riches provinces partagées entre Othon et Jean sans Terre, le comte de Flandre et le comte de Boulogne; la couronne de France désormais élective, les dépouilles du clergé distribuées aux barons, enfin l'abolition des nouvelles lois qui avaient placé si haut la royauté, et le retour à l'égalité primitive de la république féodale, telles étaient les clauses de la redoutable association qui se forma alors contre Philippe-Auguste.

Philippe fit vaillamment tête à l'orage: le ban et l'arrière-

(1) *Histoire des Croisades*, par Michaud, t. III.

ban furent publiés dans ses domaines; les vassaux du clergé et les gens des communes vinrent en foule se ranger sous sa bannière, à côté de l'élite de la chevalerie française ; et pendant que son fils Louis allait combattre le roi Jean, lui-même marcha au-devant de l'Empereur et du gros de l'armée confédérée. Ce fut dans les plaines de Bouvines, près de Cambrai, qu'il le rencontra, le dimanche 27 juillet 1214.

Les Français se reposaient des fatigues d'une longue marche, et le Roi lui-même, la tête nue, était assis à l'ombre d'un frêne, tout auprès d'une petite chapelle, lorsqu'on lui annonça que la bataille venait de s'engager à l'arrière-garde, et que les siens commençaient à plier. Il prit aussitôt son armure, alla faire dans la chapelle une courte et fervente prière, et puis s'avança à la tête de sa chevalerie, au bruit des trompettes, mêlé au chant des psaumes entonnés par le clergé.

C'est ici que quelques chroniqueurs des siècles suivants ont placé une scène, depuis lors bien des fois reproduite, mais dont il n'existe point de trace dans les récits contemporains. Philippe, disent-ils, déposa sa couronne sur l'autel, et l'offrit au plus digne. Ses barons lui répondirent avec des cris d'enthousiasme que nul n'en était plus digne que lui.

On connaît l'issue de la bataille de Bouvines. L'empereur Othon prit la fuite, et son étendard tomba aux mains des Français. Le comte de Flandre, qui, dans sa confiance présomptueuse, avait apporté avec lui des liens pour enchaîner les barons de France, fut conduit prisonnier dans la tour du Louvre ; le comte de Boulogne fut enfermé dans le château de Péronne, tandis que Philippe-Auguste retournait triomphant à Paris, au milieu des acclamations et des fêtes.

Aile du Nord.
Pavil'on du Roi.
R.-de-chaussée.

78. LOUIS DE FRANCE, FILS DE PHILIPPE-AUGUSTE, APPELÉ AU TRONE PAR LES BARONS ANGLAIS, DÉBARQUE DANS L'ILE DE THANET (1216).

Par M. Théodore Gudin en ...

79. LOUIS DE FRANCE ENTRE TRIOMPHALEMENT A LONDRES (1216).

. . . .

Le roi Jean sans Terre avait soulevé contre lui les barons anglais en violant audacieusement leurs priviléges. Forcé

par eux de jurer la grande charte (1215), il s'était fait relever de ses serments par le Pape en se déclarant vassal du saint-siége, et avait appelé autour de lui, pour triompher de la résistance nationale, des aventuriers de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne.

« Ce fut alors que les Anglais, poussés à bout, résolu-« rent d'ôter à Jean une couronne qu'il s'étoit montré « indigne de porter; et comme l'armée de leurs oppresseurs « leur étoit venue de France, ils crurent que c'étoit en « France qu'ils devoient aussi chercher des auxiliaires. « Philippe-Auguste étoit reconnu comme suzerain par le « plus grand nombre des aventuriers qui pilloient leurs « provinces; ils supposèrent que son ordre pourroit ou les « rappeler, ou tout au moins jeter de l'irrésolution dans « leurs conseils. Ils n'hésitèrent point, pour le gagner à « leur parti, de lui offrir la plus haute récompense dont ils « pussent disposer. Saher, comte de Winchester, et Robert « Fitz-Walter vinrent à Paris, avec des lettres munies du « grand sceau des barons, pour offrir à Louis, fils et héri-« tier unique du roi, la couronne d'Angleterre, et pour « l'inviter à venir au plus tôt en prendre possession. »

En vain le pape Innocent III fit-il défendre à Louis, sous peine d'excommunication, de passer en Angleterre, à Philippe et à tous les siens de l'assister, Louis déclina la juridiction de la cour des pairs, à laquelle la cause avait été portée, et déclara « qu'il étoit déterminé à combattre « jusqu'à la mort, s'il le falloit, pour recouvrer l'héritage « de sa femme, Blanche de Castille, » qui était nièce du roi Jean.

Louis vint s'embarquer à Calais « avec les comtes, les « barons, les chevaliers et les nombreux serviteurs qui s'é-« toient engagés par serment à le suivre dans son expédition « d'Angleterre. On ne nous dit point quel étoit le nombre « de ses soldats, mais Mathieu Pâris assure que quatre cents « vaisseaux et quatre-vingts cocques, bâtiments pontés, et « qui n'alloient pas à rames, l'attendoient pour le transpor-« ter. Il aborda le 21 mai dans l'île de Thanet. Le roi Jean, « qui avoit rassemblé à Douvres son armée, presque toute « composée de mercenaires français, n'osa pas lui disputer « l'entrée du royaume. »

« Londres lui ouvrit ses portes avec de grandes démons-« trations de joie; les barons et les citoyens lui rendirent « hommage et lui prêtèrent serment de fidélité (1). »

(1) *Histoire des Français*, par M. de Sismondi.

80. PRISE DE DAMIETTE PAR LES CROISÉS (1219).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Henri DELABORDE en 1839.

Innocent III, après avoir vainement menacé des foudres de l'Église les Croisés qui étaient allés prendre Constantinople au lieu de Jérusalem, ne tarda pas à concevoir l'idée d'une cinquième croisade. La puissante sommation adressée par le Concile de Latran aux peuples et aux rois remua encore une fois l'Europe. Le roi de Hongrie, André, prit la croix; mais aussi empressé de quitter la terre sainte qu'il l'avait été de s'y rendre, il laissa bientôt au roi titulaire de Jérusalem, Jean de Brienne, le commandement de l'expédition. Cette fois ce fut sur l'Égypte que se porta tout l'effort de la guerre sainte, et les Croisés allèrent mettre le siége devant Damiette, vers la fin du mois de mai de l'année 1218. Ce siége ne dura pas moins de dix-huit mois, et les succès en furent très-divers. Vingt fois, au dedans comme au dehors de la ville, le découragement se mit dans les deux armées: « Pourquoi, disaient les chrétiens, « nous a-t-on amenés sur ce sable désert? Notre pays man« quait-il de tombeaux? — Et à peu près au même temps le « gouverneur de la ville, faisant parler Damiette elle-même « dans le langage figuré de l'Orient, écrivait en vers au sul« tan du Caire: « O souverain de l'Egypte, si tu tardes à « me secourir, c'en est fait de moi... Je ne suis plus qu'un « sépulcre fermé. » Il fallut toute la patiente énergie du cardinal Pélage, légat du pape; il fallut l'éloquence entraînante de saint François d'Assise, qui vint prêcher aux Croisés les vertus chrétiennes au milieu de leur licence, pour ranimer leur zèle sans cesse défaillant, et presque malgré eux les traîner à la victoire.

« Dans les premiers jours de novembre tout était prêt « pour un dernier assaut, des hérauts d'armes, dit Mi« chaud, parcoururent le camp et répétèrent ces paroles: « *Au nom du Seigneur et de la Vierge, nous allons « attaquer Damiette; avec le secours de Dieu nous la « prendrons*. Tous les croisés répondirent: *Que la volonté « de Dieu soit faite!* Le légat traversa les rangs en pro« mettant la victoire aux pèlerins; on préparait les échelles; « chaque soldat apprêtait ses armes. Pélage avait résolu de « profiter des ténèbres de la nuit pour une entreprise déci« sive. Quand la nuit fut avancée, on donna le signal; un « violent orage grondait, on n'entendait aucun bruit sur

« les remparts ni dans la ville ; les croisés montèrent en « silence sur les murailles, et tuèrent quelques Sarrasins « qu'ils y trouvèrent : maîtres d'une tour, ils appelèrent à « leur aide les guerriers qui les suivaient, et, ne trouvant « plus d'ennemis à combattre, ils chantèrent à haute voix : « *Kyrie eleïson*. L'armée rangée en bataille au pied des « remparts, répondit par ces mots : *Gloria in excelsis*. Le « légat, qui commandait l'attaque, se mit aussitôt à en- « tonner le cantique de la victoire, *te Deum laudamus*. « Les chevaliers de Saint-Jean, les Templiers, tous les « croisés accoururent. Deux portes de la ville, brisées à « coups de hache et consumées par le feu, laissèrent un « libre passage à la multitude des assiégeants. *Ainsi*, s'écrie « le vieil historien dont nous suivons le récit, *Damiette* « *fut prise par la grâce de Dieu* (1). »

81. BATAILLE DE TAILLEBOURG (21 juillet 1242).

Par M. Eugène Delacroix en 1837.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles, No 137.

Le traité de Paris, conclu en 1229, avait mis fin à la guerre des Albigeois, et assuré à un frère de saint Louis le magnifique héritage des comtes de Toulouse. La couronne, devenue ainsi prépondérante au midi, comme au nord de la France, vit se former contre elle une ligue presque aussi formidable que celle dont Philippe-Auguste avait triomphé à Bouvines. Raymond VII, le dernier des comtes de Toulouse, avait conclu un traité d'alliance avec les trois monarques espagnols de l'Aragon, de la Castille et de la Navarre, unis à sa cause par la communauté des intérêts, des mœurs et du langage, pendant que le comte de la Marche, Hugues de Lusignan, s'assurait les secours de Henri III, roi d'Angleterre, que les progrès de la couronne dans les provinces méridionales inquiétaient pour son duché d'Aquitaine.

Hugues de Lusignan éclata le premier. Alphonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis, qui tenait à Noël sa cour plénière, l'avait sommé de venir prêter entre ses mains le serment de foi et hommage. Au lieu de son hommage, l'imprudent vassal porta un défi public à son suzerain, et s'enfuit au galop de son cheval, pour mettre en armes ses domaines. Henri III arriva à son secours, mais avec une poignée d'hommes, croyant trouver toute la Langue-d'Oc soulevée, et les princes espagnols à la tête de leurs armées. Mais rien

(1) *Histoire des Croisades*, t. III.

n'avait osé remuer, tant la marche rapide de saint Louis, qui accourait à l'aide de son frère, avait inspiré de terreur ! Il joignit bientôt Henri III au pont de Taillebourg, sur la Charente, et le força de fuir précipitamment jusqu'à Saintes, où, quelques jours après, il lui fit essuyer une nouvelle défaite.

82. SAINT LOUIS, AU MOMENT DE PARTIR POUR LA CROISADE, REMET LA RÉGENCE A LA REINE BLANCHE, SA MÈRE. (13 juin 1248).

Par M. Ary Scheffer en ....

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Saint Louis avait reçu la croix des mains du légat Odon de Châteauroux ; ses trois frères, et avec eux la noblesse du royaume, avaient suivi son exemple ; la reine Marguerite elle-même, ainsi que les comtesses d'Artois et de Poitiers, s'étaient engagées à accompagner leurs époux en terre sainte.

Ce fut le 12 juin 1248 que le Roi se rendit à Saint-Denis pour y prendre l'oriflamme, en même temps que le bourdon et la pannetière, symboles de son pieux pèlerinage. A son retour il traversa Paris, et fut accompagné par toute la population jusqu'à l'abbaye de Saint-Antoine, où il devait se séparer de sa mère. Mais Blanche ne pouvait si aisément quitter son fils ; elle voulut le suivre jusque dans la commanderie de Saint-Jean, près de Corbeil, où il devait s'arrêter le lendemain. Là fut réuni le parlement qui aurait dû se tenir dans l'abbaye de Saint-Antoine. La régence fut solennellement donnée à Blanche ; elle eut le pouvoir de composer le conseil, de choisir les grands baillis et de conférer tous les offices de la couronne. Mais ces honneurs n'étaient rien pour le cœur d'une mère ; il fallut qu'elle accompagnât encore son fils jusqu'à l'abbaye de Cluny, où l'armée devait se rassembler. Ce fut là qu'ils se firent leurs adieux : la douleur de Blanche l'avertissait qu'elle ne reverrait plus son fils sur la terre.

83. DÉBARQUEMENT DE SAINT LOUIS EN ÉGYPTE (4 juin 1249).

Par M. Rouget en 1839.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

Au mois de juin 1249, la flotte qui portait les Croisés parut à l'embouchure du Nil devant Damiette. Une armée de Sarrasins bordait le rivage. Saint Louis donne l'exemple à ses guerriers : malgré le légat, qui veut le retenir, il se jette à la mer, couvert de son armure et ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Le sire de Joinville, Baudouin de Reims,

le comte de Jaffa rivalisent d'ardeur avec leur Roi ; ils ont des premiers mis le pied sur le sable, et avec une poignée de vaillants chevaliers, qui les ont suivis, ils s'y forment en bataille pour soutenir le choc de la cavalerie ennemie qui vient les charger. Les Sarrasins, malgré leur nombre, reculent devant le rempart de fer qui leur est opposé : c'est alors que l'on voit l'oriflamme déployée sur le rivage, et le Roi qui, oubliant le péril, se jette à genoux pour remercier Dieu de l'assistance qu'il vient de prêter à ses armes. Bientôt toute l'armée chrétienne est débarquée, et la mêlée s'engage sur toute l'étendue de la plage, pendant qu'à l'embouchure du fleuve les deux flottes se livrent un combat acharné. La reine Marguerite et sa sœur, la comtesse d'Anjou, assistaient de loin, sur leur navire, à cette double scène de carnage, et, entourées des prélats de la croisade, elles invoquaient les secours du ciel sur les armes chrétiennes. Elles virent presque en même temps la flotte des Sarrasins dispersée remonter le Nil en fuyant, et les troupes de l'émir Fakreddin abandonner leur camp et la rive occidentale du Nil aux Croisés victorieux.

84. SAINT LOUIS REÇOIT A PTOLÉMAÏS LES ENVOYÉS DU VIEUX DE LA MONTAGNE (1251).

Par M. Rouget, en 1839. Aile du Nord. R.-de-chaussee. Salle n° 5.

Saint Louis, sorti de la prison des Infidèles, ne se crut pas libre encore de retourner en Europe ; il voulut accomplir, autant qu'il le pouvait, son vœu, en consolant par sa présence et ses secours les malheureux chrétiens de la Palestine. C'est au milieu de cette pieuse tâche que, selon le sire de Joinville, il reçut à Saint-Jean-d'Acre les ambassadeurs du Vieux de la Montagne.

On appelait de ce nom le chef de quelques bourgades du Liban, chef redoutable par le fanatique dévouement de ses sujets, qui, au moindre signe de sa volonté, allaient poignarder la victime désignée à leurs coups. On citait les noms de plusieurs Croisés illustres dont la mort avait été ordonnée par le prince des *Assassins*, et telle était la terreur inspirée par ce mystérieux ennemi, que l'empereur d'Allemagne Frédéric II, André, roi de Hongrie, et le sultan du Caire lui avaient envoyé des présents pour rechercher son amitié. Il eut la prétention d'imposer le même tribut à saint Louis. Mais les deux grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital, accoutumés à le braver, menacèrent ses envoyés de les jeter dans la

mer si leur chef ne faisait lui-même au roi de France les soumissions qu'il osait réclamer. Le Vieux de la Montagne obéit à cette impérieuse sommation : « Ses messagiers, dit Joinville, reuindrent devers le Roy et lui dirent : Sire, nous
« sommes reuenuz à vous de par nostre Sire, et vous mande,
« que tout ainsi que la chemise est l'abillement le plus près
« du corps de la personne : aussi vous enuoie-il sa chemise,
« que veez-cy, dont il vous fait present en signifance que
« vous estes celui Roy, lequel il ayme plus auoir en amour, et
« à entretenir. Et pour plus grande asseurance de ce, veez-
« cy, son annel qu'il vous enuoie, qui est de fin or pur, et
« ouquel est son nom escript. Et d'icelui annel vous espouse
« nostre Sire, et entend que désormais soiez tout à vng,
« comme les doiz de la main. » A ces dons symboliques le Vieux de la Montagne ajoutait un jeu d'échecs et un éléphant en cristal, « et des figures de hommes de diverses
« façons de christal, le tout fait à belles fleuretes d'ambre,
« liées sur le christal à belles vignetes de fin or. » Saint Louis, à son tour, envoya au prince barbare des présents plus magnifiques que ceux qu'il en avait reçus, et le frère Yves le Breton, porteur des largesses royales, rapporta de son ambassade quelques détails sur les mœurs et la religion de ce peuple, enveloppé jusque-là d'un si redoutable mystère.

85. SAINT LOUIS RENDANT LA JUSTICE SOUS LE CHÊNE DE VINCENNES.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 5.

Par M. ROUGET en 1827.

Saint Louis, de retour de la croisade (1254), ne cessa pas de se regarder comme soldat de Jésus-Christ, et, en attendant le jour où il pourrait reprendre la croix, il mit tous ses soins à établir le règne de Dieu parmi ses peuples par une bonne administration. L'esprit général de ses réformes législatives consiste à substituer les maximes de justice et de paix de l'Evangile à la barbarie des lois féodales. C'est encore aux anciennes royautés de l'Ecriture sainte qu'il emprunta le touchant exemple de se faire le premier juge de ses peuples, et de leur rendre, assis au pied d'un arbre, une sorte de justice patriarcale. Il faut citer les naïves paroles dans lesquelles le sire de Joinville nous représente le pieux Roi siégeant à l'ombre du chêne de Vincennes :

« Maintesfois ay veu que en été il alloit seoir au bois de
« Vincennes, après sa messe, et se accôtoioit à un chêne,

« et nous fesoit seoir autour de lui; et tous ceux qui avoient « à faire venoient parler à lui, sans destourbier de huis-« sier, ni d'autre. Et alors il leur demandoit de sa bouche: « Y a-t-il aucun qui ait partie? Et eux se levoient qui « partie avoient, et il leur disoit : Taisez-vous tous, et on « vous délivrera l'un après l'autre. Et alors il appeloit mon-« seigneur Pierre de Fontaines et monseigneur Geoffroy « de Villettes ; et disoit à l'un d'eux : Délivrez-moi cette « partie. Et quand il voyoit aucune chose à amender en la « parole de ceux qui parloient pour autrui, lui-même l'a-« mendoit de sa bouche. »

86. SAINT LOUIS MÉDIATEUR ENTRE LE ROI D'ANGLETERRE ET SES BARONS (23 janvier 1264).

Par M. ROUGET en 1822.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 5.

Henri III, trop fidèle au malheureux exemple du roi Jean, son père, avait soulevé contre lui les barons anglais *par le mépris* qu'il faisait de leurs prérogatives et les iniques préférences qu'il accordait à des favoris étrangers. Par un singulier hasard, le chef des barons, l'ennemi le plus implacable de ces favoris, était un étranger lui-même : c'était Simon de Montfort, comte de Leicester, fils du guerrier célèbre qui avait commandé la croisade contre les Albigeois. C'était lui qui, en 1258, avait imposé à Henri III *les provisions d'Oxford*, sorte de traité dicté par les barons à la royauté, et qui la mettait dans leur dépendance. Henri, quoique enchaîné par la foi du serment, mit tous ses efforts à s'affranchir de cette tutelle où était tenue son autorité, et une lutte s'engagea entre lui et les barons, lutte acharnée et sans terme, qui fatiguait également les deux partis. C'est alors que, d'un commun accord, ils invoquèrent la médiation du roi de France ; glorieux hommage rendu à la sagesse et à l'équité de saint Louis (1263).

Saint Louis ajourna les deux partis à son tribunal dans la ville d'Amiens, pour le commencement de l'année suivante. Henri III s'y rendit avec la reine Éléonore de Provence, l'archevêque de Cantorbéry et la foule de ses courtisans, pendant que Pierre de Montfort, fils du comte de Leicester, venait plaider la cause des barons anglais. Saint Louis, entouré de sa cour et siégeant dans toute la majesté de la justice, entendit avec l'attention et l'intégrité les plus scrupuleuses les griefs réciproques de la couronne

et de l'aristocratie. Mais il était roi, et les droits de la royauté étaient à ses yeux inviolables et sacrés. Il prononça donc en faveur de Henri III, et annula les provisions d'Oxford. Sa sentence, malgré le caractère d'équité dont elle paraissait revêtue, ne fut point acceptée par les barons, qui reprirent aussitôt les armes, et réduisirent Henri III à de nouvelles et plus périlleuses extrémités.

87. DÉBARQUEMENT DE SAINT LOUIS A CARTHAGE (18 juillet 1270).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Alexis Pérignon en ....

La pensée d'une seconde croisade n'avait jamais abandonné saint Louis. La prise et la destruction d'Antioche par le féroce Bibars furent pour lui le signal de l'accomplir. Mais, au lieu de faire voile pour les saints lieux, il obéit aux conseils intéressés de son frère, Charles d'Anjou, qui appelait ses armes sur la côte d'Afrique. Il s'embarqua sur une flotte génoise, et le 17 juillet arriva en vue de Tunis qu'il allait assiéger. Avant de prendre terre, il envoya son amiral, Florent de Varennes, reconnaître le rivage. Celui-ci débarqua sur l'emplacement de l'ancienne Carthage : les Maures en avaient disparu à la vue de la flotte chrétienne. Le lendemain donc, au lever du jour, l'armée des Croisés débarqua sans obstacle, et se rangea en bataille sur le bord de la mer ; puis l'aumônier du roi, Pierre de Condet, d'après les anciennes coutumes, lut à haute voix *le ban* en vertu duquel Louis prenait possession de la terre africaine. Les premiers mots de cette proclamation étaient ; « Je vous dis le ban de notre Seigneur Jésus-Christ et de « Louis, roi de France son sergent. »

88. MORT DE SAINT LOUIS (25 août 1270).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 5.

Par M. Rouget en 1839.

« Nous vous annonçons, écrivait Louis IX à Mathieu, abbé « de Saint-Denis, l'un des régents du royaume, qu'après « avoir pourvu à tout ce qui est nécessaire, nous avons, avec « le secours de Dieu, emporté d'assaut une ville qu'on appelle « Carthage, où plusieurs Sarrasins ont été passés au fil de « l'épée. » Cette lettre était écrite le 25 juillet 1270, et un mois après saint Louis était sur son lit de mort. En effet, à peine les Croisés furent sous les murs de Tunis, que la peste commença à exercer parmi eux ses ravages, et le

saint Roi, dès longtemps affaibli par les fatigues et austérités de sa vie, ne tarda pas à être atteint du mal qui ravageait son armée.

« La maladie faisant des progrès, dit M. de Châteaubriand, « Louis demanda l'extrême-onction. Il répondit aux prières « des agonisants avec une voix aussi ferme que s'il eût « donné des ordres sur un champ de bataille. Il se mit à ge- « noux au pied de son lit pour recevoir le saint viatique...... « Sa charité s'étendit alors à tous les hommes : il pria pour « les infidèles qui firent à la fois la gloire et le malheur de « sa vie ; il invoqua les saints patrons de la France, de cette « France si chère à son âme royale. Le lundi matin, 25 « août, sentant que son heure approchoit, il se fit coucher « sur un lit de cendres, où il demeura étendu les bras croi- « sés sur la poitrine, et les yeux levés vers le ciel.

« On n'a vu qu'une fois, et l'on ne verra jamais un pa- « reil spectacle : la flotte du roi de Sicile se montroit à l'ho- « rizon ; la campagne et les collines étoient couvertes de « l'armée des Maures. Au milieu des débris de Carthage « le camp des chrétiens offroit l'image de la plus affreuse « douleur ; aucun bruit ne s'y faisoit entendre ; les soldats « moribonds sortoient des hôpitaux, et se traînoient à tra- « vers les ruines, pour s'approcher de leur roi expirant. « Louis étoit entouré de sa famille en larmes, des princes « consternés, des princesses défaillantes. Les députés de « l'empereur de Constantinople se trouvèrent présents à cette « scène.... Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, le « roi, jetant un grand soupir, prononça distinctement ces « paroles : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison, et je « vous adorerai dans votre saint Temple ; » et son âme s'en- « vola dans le saint Temple qu'elle étoit digne d'habiter [1]. »

89. PRISE DU CHATEAU DE FOIX (1272).

Par M. JOLLIVET en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 5.

Philippe III (*le Hardi*) venait de recueillir, par la mort de son oncle Alphonse, l'héritage du comté de Toulouse. Mais la prépondérance de la couronne était trop récemment établie dans les provinces méridionales du royaume pour n'y être pas contestée. Retranchés au pied des Pyrénées, les seigneurs de Foix et d'Armagnac osaient débattre contre le roi une question de suzeraineté. Philippe le Hardi comprit qu'il lui

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, VIIe partie.

importait de frapper un coup rapide et décisif, pour mettre son autorité hors de doute dans ces contrées. Il convoque aussitôt à Tours les vassaux de la couronne, marche sur Toulouse, où il prend solennellement possession du comté qui vient de lui écheoir; et, malgré les prières du roi d'Aragon et de tous les seigneurs de la Langue-d'Oc, qui implorent sa clémence pour le comte de Foix, il va mettre le siége devant le château où cet audacieux vassal s'est renfermé. Roger Bernard, n'osant se fier aux murs épais de sa forteresse, la remit, au bout de deux jours, entre les mains du Roi, qui l'envoya garrotté à Carcassonne.

90. ÉTATS-GÉNÉRAUX DE PARIS (10 avril 1302).

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Par M. Jean ALAUX en 1837.

Une querelle, féconde en scandales, s'était élevée entre le pape Boniface VIII, et le roi Philippe IV (*le Bel*). Philippe, blessé dans son orgueil par les leçons sévères que lui donnait le Pontife, se jeta dans une guerre ouverte contre le siége de Rome, et résolut de combattre par la violence les armes de l'autorité spirituelle. Mais, pour se fortifier dans cette grande lutte, il crut devoir, autant qu'il le pourrait, associer toute la nation française au sentiment de son outrage. En conséquence, au commencement de l'année 1302, il publia une ordonnance qui convoquait en assemblée générale les trois états du royaume. C'était la première fois, depuis plusieurs siècles, que les gens des communes, le *tiers état*, comme on les nommait alors, étaient appelés à prendre part aux affaires publiques. Le 10 avril 1302, l'assemblée se réunit dans l'église de Notre-Dame, à Paris. Le chancelier Pierre Flotte y porta la parole au nom du Roi; puis chacun des trois ordres se retira dans une salle séparée, pour y rédiger la lettre que le Roi leur commandait d'écrire au Pontife. Ce sont là tous les détails que nous fournit l'histoire contemporaine sur ces premiers états-généraux de la monarchie.

91. PARLEMENT RENDU SÉDENTAIRE A PARIS (23 mars 1303).

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Par M. Jean ALAUX en 1837.

Jusqu'au règne de Philippe le Bel, le parlement, sorte de justice ambulante à la suite des rois, n'avait eu ni un séjour fixe, ni une organisation déterminée. Ce fut ce prince qui, par l'ordonnance du 1er novembre 1291, commença à établir la séparation des conseillers des enquêtes et de ceux

des requêtes, les fonctions des officiers du roi, les jours des séances, etc., et introduisit de la sorte une première forme de régularité dans l'ordre judiciaire. Plus tard, dans une autre ordonnance rendue pour la réforme générale du royaume (23 mars 1303), Philippe le Bel rendit le parlement sédentaire à Paris, en même temps qu'il fixa le retour périodique des époques auxquelles il devait siéger.

92. BATAILLE DE MONS-EN-PUELLE (18 août 1304).

Par M. LARIVIÈRE en 1840. Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

La Flandre, mécontente de son seigneur, s'était abandonnée aux armes de Philippe le Bel. Mais Jacques de Châtillon, lieutenant du roi dans cette riche contrée, eut l'imprudence de la traiter en pays conquis. Les Flamands opprimés se révoltèrent, Bruges égorgea sa garnison, et l'armée française, accourue à Courtray pour y chercher la vengeance, n'y trouva qu'une sanglante défaite (1302). Philippe le Bel comprit à quel peuple il avait affaire, et ne crut plus à une facile conquête. Il profita des loisirs d'une trêve pour lever de l'argent et mettre sa chevalerie ainsi que l'infanterie des communes, sur un pied plus que jamais formidable. Puis il marcha contre la Flandre (1304), força le passage de la Lys, et trouva l'armée flamande rangée en bataille près de Mons-en-Puelle.

Les Flamands, pour briser l'impétuosité de la cavalerie française, avaient formé avec leurs chariots une double enceinte qui leur servait de retranchement. Mais, instruits cette fois par l'expérience, les Français n'allèrent pas se heurter témérairement contre cet obstacle ; ce furent eux au contraire qui lassèrent la patience de l'ennemi, et l'attirèrent dans la plaine. Le premier choc des Flamands fut terrible : ils pénétrèrent jusqu'à la tente royale, qu'ils pillèrent, et peu s'en fallut que le Roi lui-même, surpris et désarmé, ne tombât entre leurs mains ; mais le sang-froid de Philippe le Bel ne l'abandonna pas au milieu de cette alarme. Dès qu'il eut trouvé un cheval et une arme, ce fut lui qui, au fort même de la mêlée, rallia les siens par sa voix et son exemple, et les ramena à la charge contre l'ennemi. La résistance des Flamands fut aussi opiniâtre que leur attaque avait été impétueuse. La nuit étant venue, ils continuèrent à se battre à la lueur des flambeaux. Mais enfin ils furent rompus et renversés par la cavalerie, et laissèrent le champ de bataille couvert de tous leurs bagages et de six mille ca-

darres. Philippe, visitant peu de jours après cette plaine ensanglantée, fit enterrer ses morts, et défendit qu'aucun des Flamands reçût la sépulture, en punition de leur félonie.

93. PRISE DE RHODES PAR LES CHEVALIERS DE SAINT-JEAN (15 août 1310).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Féron en 1839.

Ptolémaïs, dernier reste de la puissance chrétienne en Orient, était tombée sous les coups de Melec-Seraf, l'an 1291, et l'île de Chypre avait accueilli les débris de l'ordre de Saint-Jean, échappés au sabre des mameluks. Mais le rôle d'obscurs auxiliaires du roi de Chypre ne pouvait longtemps convenir à un ordre qui s'était couvert de tant de gloire, et qui aspirait à être encore le boulevard de la chrétienté contre les Infidèles. Les chevaliers transportèrent sur mer leur activité guerrière. Ils firent pendant quelques années des courses heureuses contre la marine du soudan d'Égypte, et finirent par tourner leurs pensées vers la conquête de l'île de Rhodes. Le grand maître Foulques de Villaret, après avoir vainement sollicité de l'empereur Andronic la cession de la suzeraineté nominale qu'il gardait sur cette île, la vint attaquer avec les forces réunies de l'île et les secours de l'Europe. Le siége dura quatre ans : toutes les ressources de l'ordre s'y épuisèrent, et il fallut recourir aux banquiers de Florence pour obtenir les moyens de poursuivre l'entreprise. D'assiégeants les chevaliers devinrent assiégés, et les Grecs s'unirent aux Sarrasins pour les emprisonner dans de formidables retranchements. Foulques de Villaret, hasardant un effort désespéré, sortit alors de ses lignes, et se porta sur celles de l'ennemi avec une héroïque résolution. Les plus braves chevaliers tombèrent à ses côtés, mais la victoire lui resta, et l'armée des Grecs et des Sarrasins se dispersa. La place, réduite aux défenseurs enfermés dans ses murs, fut bientôt emportée d'assaut et le jour de l'Assomption (15 août 1310) l'étendard de la religion fut arboré sur la brèche de Rhodes conquise.

94. AFFRANCHISSEMENT DES SERFS (3 juillet 1315).

Partie centrale.
1er étage.
Salle des États-Généraux.
N° 129.

Par M. Jean Alaux en 1837.

Le roi Louis X, surnommé *le Hutin*, publia en 1315, la belle ordonnance qui dans ses domaines appelait à la liberté les serfs des campagnes.

« Comme selon le droit de nature, dit-il, chacun doit
« naître franc, et par anciens usages ou coutumes, qui de
« grande ancienneté ont été introduites et gardées jusqu'ici
« en notre royaume, et par aventure pour le méfait de leurs
« prédécesseurs, beaucoup de personnes de notre commun
« peuple soient déchues en lien de servitude de diverse con-
« dition, ce qui moult nous déplaît ; nous, considérant que
« notre royaume est dit et nommé le royaume des Francs,
« et voulant que la chose en vérité soit accordant au nom,
« et que la condition des gens amende par nous en notre
« nouveau gouvernement... Voulant aussi que les autres
« seigneurs qui ont hommes de corps prennent de nous
« exemple de les ramener à franchise... Nous voulons que
« franchise leur soit donnée à bonnes et convenables con-
« ditions. »

95. BATAILLE NAVALE GAGNÉE PAR LES CHEVALIERS DE SAINT-JEAN ; PRISE DE L'ÎLE D'EPISCOPIA SUR LES TURCS OTTOMANS (1323).

Par M. Auguste Mayer en 1841. Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Au même temps où les chevaliers de Saint-Jean s'emparaient de l'île de Rhodes, s'élevait en Orient une puissance nouvelle destinée à porter au christianisme les coups les plus redoutables. Othman, fils du Turc Erdogrul, venait de jeter les fondements de la puissance ottomane, et son successeur, Orkhan, établi à Brousse, dans l'ancienne Bithynie, commençait contre l'empire grec cette longue guerre qui ne devait finir que par la prise de Constantinople. Orkhan reconnut bientôt que l'ordre de Saint-Jean, placé comme une sentinelle aux portes de l'Asie, était le plus grand obstacle à ses projets ambitieux. Maître de presque tout le littoral de l'Asie mineure, il n'y avait qu'un étroit canal qui le séparât de Rhodes, et il en résolut aussitôt la conquête. Il équipa une flotte de quatre-vingts navires, et instruit des divisions intestines qui déchiraient l'ordre, il se flatta d'une facile victoire. Mais le commandeur Gérard de Pins, avec dix galères et quelques navires marchands rassemblés à la hâte, ne craignit point d'aller au-devant de son puissant ennemi. Le combat s'engagea près de la petite île d'Episcopia. Orkhan avait chargé les vaisseaux de cette milice nouvelle qu'il venait d'instituer, et qui, sur terre, n'avait point encore rencontré d'égale. Mais la mer n'était point l'élément des janissaires, et les

chevaliers, au contraire, aguerris aux combats maritimes, dispersèrent aisément, par l'habileté de leurs manœuvres, une flotte mal gouvernée. Orkhan perdit le plus grand nombre de ses vaisseaux pris ou coulés à fond.

96. ÉTATS-GÉNÉRAUX DE PARIS (1328).

Partie centrale.
1er étage.
Salle des États-Généraux.
N° 129.

Par M. Jean Alaux en 1841.

A la mort de Charles IV, troisième fils de Philippe le Bel, la succession au trône demeurait incertaine. Si la veuve de ce prince, qui était grosse, mettait au monde un fils, la branche directe des rois Capétiens devait se perpétuer en lui; mais si elle accouchait d'une fille, une importante question se présentait, déjà décidée à l'avénement des deux rois précédents, mais qui demandait alors une solennelle et dernière solution. Philippe de Valois, neveu de Philippe le Bel, et le plus proche héritier mâle de la couronne, crut devoir, en cette circonstance, comme Philippe V l'avait fait en 1317, soumettre ses droits à l'arbitrage national. Ce ne furent pas toutefois des états-généraux, comme ceux de 1302, avec le vote séparé des trois ordres, qui furent convoqués par lui à Paris. Il y réunit tout le baronnage avec les principaux prélats du royaume, en leur adjoignant des docteurs en droit civil et canonique, dont la science devait appuyer ses prétentions par l'autorité des textes. On sait que leur grand argument fut emprunté à l'antique loi des Francs Saliens, qui interdisait aux femmes l'héritage de toute terre emportant l'obligation du service militaire. De là le nom de *loi salique*, imposé depuis lors au principe de droit national qui fait passer en France la couronne de mâle en mâle. Philippe de Valois, déclaré régent par les suffrages de cette assemblée, se trouva roi le jour où Jeanne d'Évreux mit au monde une fille.

97. BATAILLE DE CASSEL (23 août 1328).

Aile du Midi.
1er étage.
Galerie des Batailles.
N° 137.

Par M. Henri Scheffer en 1836.

Les Flamands avaient contraint Philippe le Bel, quoique victorieux, à leur laisser l'indépendance sous leurs seigneurs nationaux. Mais leur génie turbulent ne tarda pas à les mettre en querelle avec ces seigneurs mêmes, et lorsque vingt-quatre ans plus tard leur comte Louis Ier vint en grande pompe au sacre de Philippe de Valois, ce fut pour invoquer en même temps l'assistance du Roi contre les communes

révoltées de Bruges, d'Ypres et du Franc. Philippe de Valois, heureux de l'occasion qui lui était offerte de rassembler tout le baronnage de France sous sa bannière, et jaloux aussi d'inaugurer son règne par une victoire, embrassa avec empressement la querelle du comte de Flandre. Ses vassaux y portèrent une ardeur égale à la sienne : c'était toujours un grand bonheur pour les gentilshommes que de châtier l'orgueil de ces communes de Flandre, aussi puissantes et plus riches que la noblesse, et qui donnaient aux villes de Picardie et d'Artois, leurs voisines, de fâcheux exemples d'indépendance. Aussi l'armée, qui, sur la convocation du Roi, se réunit à Arras le 22 juillet 1328, était peut-être la plus belle qu'on eût jamais vue en France : elle ne comptait pas moins de cent soixante-dix bannières.

Les Flamands, quoique privés de la puissante assistance des Gantois et de la noblesse du pays, firent néanmoins tête à l'orage. Réunis sous les ordres de quatre de leurs bourgmestres, de ceux-là mêmes qui avaient été leurs chefs dans leur résistance à l'oppression, ils s'avancèrent intrépidement vers Cassel et prirent position sur une hauteur hors de la ville. En dérision des Français, ils avaient fait peindre un coq sur leur étendard avec cette inscription :

Quand ce coq chanté aura
Le Roi Cassel conquérera.

Ce fut la même scène qu'à Mons-en-Puelle. Les Français, n'osant assaillir un ennemi aussi fortement retranché, restaient dans leurs lignes, ou se contentaient de ravager les campagnes environnantes. L'impatience prit aux Flamands, à la vue de leurs villages en feu, et vers le soir du 23 août 1328, partagés en trois colonnes, ils livrèrent une furieuse attaque au camp français. Ici encore le Roi sans armes faillit être surpris ; il ne dut son salut qu'à la vaillance de quelques-uns de ses gendarmes qui se firent tuer pour lui. L'alarme fut vive, mais courte : les comtes de Hainaut et de Bar rétablirent la bataille, et, enveloppés de toutes parts, ces fiers bourgeois, dont la plupart avaient endossé la cuirasse comme des chevaliers, succombèrent sous le poids de leurs armes aussi bien que sous les coups de l'ennemi Trois monceaux de cadavres marquèrent la place des trois colonnes qui avaient pénétré dans le camp français : les gentilshommes n'avaient fait aucun quartier ; on trouva treize mille morts sur le champ de bataille.

98. LA FLOTTE DE PHILIPPE DE VALOIS PILLE ET BRULE SOUTHAMPTON (1339).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en ....

Édouard III n'attendait que l'occasion de disputer, les armes à la main, la couronne de France, qui lui avait été refusée par le vœu national. Bientôt, allié aux communes de Flandre qui reconnaissaient ses droits, et confiant dans l'assistance que l'Allemagne lui avait promise, il publia un manifeste dans lequel il exposait ses griefs et déclarait la guerre au roi de France. Menacé à la fois sur terre et sur mer, Philippe de Valois engagea à sa solde des vaisseaux espagnols, que leurs capitaines louaient alors au plus offrant. Il appela aussi des mers d'Italie vingt galères de Gênes et vingt de Monaco, sous les ordres d'Aitone Doria et de Barbavara, corsaire de Porto-Venere. A cette flotte étrangère il joignit tout ce qu'il put rassembler de navires français des côtes de Bretagne, de Normandie et de Picardie, et il mit le tout sous les ordres de Hugues Quieret, amiral de France, et de Pierre Behuchet, son trésorier.

« Si trestôt, dit Jean Froissart, que messire Hugues « Quieret et ses compagnons entendirent que les défiances « étoient et la guerre ouverte entre la France et l'Angle- « terre, ils vinrent un dimanche matin au havre de Han- « tonne (Southampton), entrementes (pendant) que les gens « étoient à messe; et entrèrent lesdits Normands et Génois « en la ville et la prirent, et la pillèrent, et robèrent tout « entièrement, et y tuèrent moult de gens, et chargèrent « leurs nefs et leurs vaisseaux de grand pillage qu'ils trou- « vèrent en la ville, qui étoit pleine, drue et bien garnie, et « puis rentrèrent en leurs nefs. Et quand le flux de la mer « fut revenu, ils se desancrèrent et cinglèrent à l'exploit « du vent devers Normandie, et s'envinrent rafraîchir à « Dieppe, et là départirent leur butin et leur pillage (1). »

99. PRISE DE SMYRNE PAR LES CHEVALIERS DE RHODES (1343).

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Par M. Vauchelet en ....

Les papes comprirent de bonne heure combien était menaçante pour la chrétienté la nouvelle puissance des Turcs

(1) *Les Chroniques de Jean Froissart*, t. I, ch. LXXX.

ottomans, et ce ne fut point leur faute si l'Europe ne renonça pas aux guerres qui la déchiraient pour aller au secours de l'empire d'Orient. Clément VI, voulant purger la Méditerranée du brigandage des vaisseaux d'Orkhan, envoya au grand maître de Rhodes, Hélion de Villeneuve, quatre galères pontificales, cinq du roi de Chypre et autant de la république de Venise, pour se joindre à celles de l'ordre. Cette flotte fut mise sous les ordres de Biandra, prieur de Lombardie, habile homme de mer.

Smyrne, avec sa rade si commode et si sûre, était alors le principal repaire des corsaires musulmans. Biandra conçut la pensée d'enlever cette ville aux Turcs, et l'exécution fut presque aussi rapide que la pensée même : « Tout ce qui « se trouva de soldats turcs et arabes fut taillé en pièces. Le « Grand-Maître en ayant reçu la nouvelle, et connoissant « l'importance de cette forteresse, y envoya aussitôt de « nouvelle troupes, avec des vivres et des armes pour en « augmenter la garnison. On voit encore sur les portes du « château, quoique tombé en ruines, les armes de l'Église, « qui y furent mises comme un monument de cette con-« quête, dont on rapportoit tout l'honneur au pape, comme « au chef de la ligue, quoique les chevaliers de Rhodes y « eussent eu la meilleure part (1). »

100. BATAILLE NAVALE D'EMBRO, GAGNÉE PAR LES CHEVALIERS DE RHODES SUR LES TURCS. (1346).

Par M. Eugène LEPOITTEVIN en .... Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

Dieudonné de Gozon, le vainqueur du terrible serpent qui avait épouvanté Rhodes pendant quelques années, venait de remplacer Hélion de Villeneuve à la tête de l'ordre. Il voulut tout aussitôt justifier son élévation par quelque action éclatante. Grâce à ses soins la ligue chrétienne fut ranimée, et le commandement de la flotte rendu au prieur de Lombardie. Biandra eut bientôt frappé un coup aussi hardi que la prise de Smyrne. Les Turcs, qui croyaient les chrétiens encore renfermés dans leurs ports, étaient négligemment à l'ancre, dans la petite île d'Embro, à douze milles des bouches des Dardanelles. Biandra les surprit lorsqu'ils n'attendaient rien moins que le combat, et qu'une partie des équipages était même répandue dans l'île. « Ce « fut, dit Vertot, moins un combat qu'une déroute générale ;

(1) *Histoire de Malte*, par Vertot, liv. V.

« les soldats qui étoient sur cette flotte l'abandonnoient « pour chercher un asile dans l'île, et ceux qui étoient « descendus à terre auparavant accouroient pour se rem- « barquer. Les uns et les autres ne faisoient que s'embar- « rasser; et dans ce désordre et cette confusion, le général « de Rhodes leur prit cent dix-huit petits vaisseaux, lé- « gères frégates, brigantins, felouques ou barques armées « qu'il ramena triomphalement à Rhodes. »

101. COMBAT DE TRENTE BRETONS CONTRE TRENTE ANGLAIS AU CHÊNE DE MI-VOYE (27 mars 1351).

. . . .

Le combat des *Trente* est un des épisodes les plus célèbres de la guerre qui s'éleva au XIVe siècle pour la succession du duché de Bretagne. Il y avait alors trêve entre les rois de France et d'Angleterre; mais les chevaliers des deux nations n'en cherchaient pas moins toutes les occasions d'échanger en champ clos de beaux coups de lance et d'épée en l'honneur de leurs princes et de leurs dames. Animé de cet esprit, Robert de Beaumanoir, seigneur breton, qui commandait le château de Josselin, s'en alla défier un jour Bramborough (Froissart l'appelle Brandebourg, et les historiens bretons Brembro), châtelain de Ploermel, « à jouster « de fer de glaives pour l'amour de leurs amies. » Bramborough accepta le défi, et le 27 mars 1351, au chêne de *Mi-voye*, entre Josselin et Ploermel, se rencontrèrent les trente champions de la cause de France et de celle d'Angleterre. Le combat fut long et opiniâtre; et, selon le terme de Froissart, « se maintinrent vaillamment d'une part et d'autre, « aussi bien que tous fussent Rolands et Oliviers. » Mais la mort de Bramborough décida enfin le succès de la journée : huit de ses compagnons restèrent à côté de lui couchés dans la plaine. Vers la fin du combat, Beaumanoir, blessé et dévoré d'une soif ardente, demandait, dit-on, à boire : « Bois ton sang, Beaumanoir, lui cria un de ses che- « valiers; la soif te passera. »

102. LE DAUPHIN CHARLES (DEPUIS CHARLES V) RASSEMBLE A COMPIÈGNE LES ÉTATS-GÉNÉRAUX DU ROYAUME (1358).

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. N° 129.

Par M. Jean Alaux en 1841.

La captivité du roi Jean avait été, pour la France, le signal de désordres et de maux sans nombre. Le Dauphin,

qui plus tard, sous le nom de Charles V, régna avec tant de sagesse et de gloire, n'avait point osé saisir le pouvoir d'une main forte et assurée ; il abandonnait le soin de guérir les plaies du royaume aux états-généraux, qui siégeaient alors à Paris, et les états, dans leur impuissante volonté de faire le bien, n'avaient pas tardé à tomber sous le joug des factions. Paris était devenu un sanglant théâtre d'anarchie et de violences : c'était le prévôt des marchands, Étienne Marcel, qui, poursuivant avec un fol enivrement le triomphe impossible de la liberté populaire, poussait au crime avec ce grand mot une multitude souffrante et crédule. Et en même temps que le sang ruisselait dans les rues de la capitale, les campagnes étaient livrées aux horreurs de la Jacquerie : des milliers de paysans s'étaient levés sur tous les points du royaume pour venger par le meurtre et l'incendie l'excès de leurs misères, et bientôt, par un terrible retour, ils étaient tombés, comme de faibles troupeaux, sous le glaive impitoyable de leurs seigneurs.

C'est dans ces tristes circonstances que le Dauphin, sorti de Paris où son autorité était méprisée, convoqua à Compiègne les états-généraux de la Langue-d'Oil. Là furent révoqués les actes séditieux des états de Paris ; là justice fut solennellement demandée du meurtre des maréchaux de Normandie et de Champagne, dont le sang avait rougi les degrés du palais et rejailli jusque sur la robe du Dauphin ; là enfin, ce prince, légitimement investi du titre de régent du royaume, réclama hautement la soumission de Paris, et se prépara à l'assurer par les armes.

103. BATAILLE DE COCHEREL (16 mai 1364).

Par M. LARIVIÈRE en 1839.

Aile du Nord.
1er étage.
Galerie des Batailles.
N° 137.

Depuis plus de trente ans la guerre était allumée entre les couronnes rivales de France et d'Angleterre, guerre longue et sanglante qui ne devait se terminer qu'après tout un siècle de calamités. Édouard III, vainqueur à Crécy et à Poitiers, n'avait pu conquérir le trône où il prétendait s'asseoir ; mais le traité de Brétigny lui avait donné les plus belles provinces du royaume, et c'était en cette triste situation que la France, mutilée par la conquête, épuisée de sang et d'argent, et, pour comble de maux, livrée à la licence impunie des gens de guerre, était passée en héritage au roi Charles V. Mais ce prince avait attaché à son service Bertrand Du Guesclin, vaillant capitaine breton,

qui devait faire la gloire de son règne, et qui, dès le début même, l'inaugura par une victoire.

Du Guesclin était chargé de tenir tête en Normandie au captal de Buch (1), seigneur gascon qui faisait la guerre pour le roi de Navarre, Charles le Mauvais. Les deux chefs, chacun avec quelques centaines de lances, se trouvaient face à face à Cocherel, village près d'Évreux. Mais les Navarrois occupaient une colline où l'ennemi ne pouvait les attaquer sans désavantage, et ils attendaient pour le lendemain des secours. Du Guesclin, quand il les vit immobiles sous les armes, recourut à un stratagème : il fit sonner la retraite comme pour emmener précipitamment ses troupes. A cette vue, le capitaine anglais Jean Joël s'élance dans la plaine, malgré les ordres du captal, en poussant son cri de guerre : « En avant, saint Georges ! qui m'aime me suive ! » Les Français se retournent et lui répondent par le cri de : « Notre-Dame, Guesclin ! » Trente d'entre eux, désignés par leur chef, vont se jeter sur le captal de Buch, au premier rang même de son armée, et l'enlèvent prisonnier, pendant que le gros de la troupe bat les Navarrois, tue le capitaine Joël, et remporte une complète victoire. La nouvelle en vint à Reims, la veille même du sacre du Roi, et redoubla l'éclat de cette cérémonie. Ce glorieux fait d'armes, succédant à tant de revers, faisait présager que des jours meilleurs venaient enfin de se lever sur la monarchie.

104. ÉTATS-GÉNÉRAUX DE PARIS (9 mai 1369).

Partie centrale.
1er étage.
Salle des États-Généraux.
N° 129.

Par M. Jean Alaux en 1837.

Charles V, décidé à relever la France de l'affront du traité de Brétigny, prépara silencieusement ses ressources pendant cinq années. Au bout de ce terme, il saisit l'occasion que lui fournissait l'appel des seigneurs gascons, mécontents de la tyrannique administration du prince Noir, et cita Édouard III devant *la Chambre des pairs, pour ouïr droit sur les griefs et complaintes émus de par lui.* Édouard, quoique malade, gardait un trop fier souvenir de Crécy et de Poitiers pour répondre autrement que par des menaces. C'était combler les vœux du roi de France qui n'attendait qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre. Toutefois, avant de s'engager dans les hasards d'une si grande entreprise, Charles V crut devoir s'assurer du vœu national, et il convoqua les états-généraux.

(1) Jean de Grailly, IIIe du nom.

« Le 9 mai 1369, dit M. de Sismondi, ces états se réu-
« nirent dans la grand'chambre du parlement. On y voyoit « deux archevêques, quarante évêques et plusieurs abbés, « les ducs d'Orléans et de Bourgogne, les comtes d'Alen- « çon, d'Eu et d'Etampes, princes du sang, et beaucoup « de nobles, avec un grand nombre de gens des bonnes « villes, qui siégeoient avec les conseillers au parlement. « Le cardinal de Beauvais, chancelier de France, en pré- « sence du roi et de la reine, communiqua à l'assemblée « l'appel des barons de Gascogne, et les négociations qui « avoient eu lieu en Angleterre. Le roi ajouta que s'il en « avoit trop ou trop peu fait, il trouvoit bon qu'on le lui « représentât, et qu'il étoit encore à temps de corriger ce « qu'il avoit fait. Il invita les états à y réfléchir et à se ras- « sembler le surlendemain; la réponse de l'assemblée fut, « au reste, telle qu'il l'avoit prévu. Les états déclarèrent « que le roi avoit suivi les règles de la justice, qu'il n'avoit « pu rejeter l'appel des Gascons, et que si les Anglois « l'attaquoient, ils lui feroient une guerre injuste (1). »

105. LES FLOTTES FRANÇAISE ET CASTILLANE SE RENDENT MAITRESSES DE L'ILE DE WIGHT (1377).

Par M. Théodore GUDIN en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

La guerre, si habilement préparée, fut heureuse pour Charles V, et, sans livrer de grandes batailles, il reprit successivement aux Anglais presque toutes leurs conquêtes. Sur mer comme sur terre il était parvenu à s'assurer une éclatante supériorité.

« Au temps des trèves dessus dites, rapporte Jean Frois- « sart, le roi de France s'étoit toudis (toujours) pourvu « grossement de nefs, de barges, de vaisseaux et de galées; « et lui avoit le roi d'Espagne Henry envoyé son amiral, « messire Ferrand Sance; lequel, avec messire Jean de « Vienne, amiral de France, vint ardoir la ville de Rye, « quatre jours après le trépas du roi Edouard d'Angleterre, « la veille saint Pierre en juillet, et y mirent à feu hommes, « femmes, enfants et tout ce qu'ils y trouvèrent... Après ce, « l'armée du roi de France vint prendre terre en l'île de « Wight, et ardirent lesdits François les villes qui s'ensui- « vent: Yamende (Yarmouth), Dartemende (Dartmouth), « Plemende (Plymouth), Vessinne (Winchelsea), et plu-

(1) *Histoire des Français*, t. I.

« sieurs autres ; et quand ils eurent pillé et ars la ville de « Wight, ils se trairent (rendirent) en mer et costièrent « (côtoyèrent) avant (1)... »

106. FONDATION DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI A PARIS (1379).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 6.

Par M. SAINT-EVRE en 1837.

Charles V était *grand clerc*, selon le langage de son époque, c'est-à-dire qu'il avait un grand amour pour les sciences et les lettres. La théologie scolastique, la philosophie d'Aristote et l'astrologie étaient les principaux objets des études dans lesquelles il aimait à se renfermer. Thomas Pisan l'assistait dans ses contemplations astrologiques, et Christine, fille de Thomas, composait pour lui les pédantesques allégories de ses romans, et enregistrait ses faits et gestes pour les transmettre à la postérité. Tandis que Raoul de Presle, Nicolas Oresme, Simon de Hesdin, Pierre de Bressuire, etc., traduisaient par ses ordres saint Augustin et Valère Maxime, Aristote et Tite-Live, des mains habiles et patientes enrichissaient ces doctes *translacions* d'éblouissantes miniatures.

Mais, non content de populariser ainsi le savoir par des traductions, Charles V faisait rechercher avec un zèle infatigable tout ce qu'il pouvait trouver de livres à cette époque, et c'est ce qui lui a valu le titre de fondateur de la Bibliothèque royale. « Le grant amour que avoit le Roy Charles « à l'estude et à science, bien le démonstra, dit Christine « de Pisan, par la belle assemblée de notables livres et « belle librairie que il avoit de tous les plus notables vo- « lumes que par souverains aucteurs aient été compillés, « soit de la saincte Escripture, de théologie, de philoso- « phie et de toutes sciences, moult bien escripts et riche- « ment adornés, et tout temps les meilleurs escripvains que « on peust trouver occuppés pour lui en tel ouvrage (2). » Et comme le roi Charles, en même temps qu'il recherchait ainsi les livres, était aussi *saige artiste* et *deviseur de beaux maçonages*, parmi les embellissements dont il décora le *chastel du Louvre*, *moult notable et bel édifice*, il y fit construire une tour, dite *Tour de la Librairie*, où étaient renfermés les neuf cents volumes qu'à si grands frais il avait rassemblés. Le catalogue des livres de Charles V, fait par

(1) *Les chroniques de Jean Froissart*, t. VI, ch. DCXCIII. (2) *Histoire du roi Charles le Sage*.

Malet, son bibliothécaire et son valet de chambre, existe en original à la Bibliothèque du Roi.

107. PRISE DE CHATEAUNEUF DE RANDON ET MORT DE DU GUESCLIN (13 juillet 1380).

Par Nicolas-Guy BRENET en 1777. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 6.

Charles V, du fond de l'hôtel de Saint-Pol, où il languissait faible et malade, était parvenu à force d'habileté et de persévérance à chasser les Anglais de presque tout le royaume. Calais, Bordeaux et Bayonne étaient ce qui leur restait de toutes leurs conquêtes. C'était la vaillante épée de Du Guesclin qui, venant en aide à la sagesse du roi, avait accompli ces merveilles.

Le Connétable cependant poursuivait encore la guerre contre quelques châteaux forts de l'Auvergne et du Languedoc, où se défendait un reste de garnisons anglaises et gasconnes. Il assiégeait Châteauneuf de Randon, « à trois « lieues, dit Froissart, près de la cité de Mende, et à quatre « lieues du Puy, » lorsque la maladie vint le surprendre et le força de s'aliter. On rapporte, et pour l'honneur de la France cette glorieuse version a été adoptée par tous nos historiens, que le commandant anglais de la forteresse s'était engagé à la rendre si, à jour fixe, il n'était point secouru. Ce jour même, mourut Du Guesclin; son loyal ennemi n'en vint pas moins déposer les clefs de la place sur son lit de mort : « Son nom, suivant la belle expression de Mézeray, acheva l'entreprise. » On sait les magnifiques honneurs qui furent rendus à la mémoire de Du Guesclin, et comment ses restes furent transportés à Saint-Denis au pied même de la tombe du roi Charles V.

108. BATAILLE DE ROSEBECQUE (27 novembre 1382).

Par Alfred JOHANNOT en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 6.

Depuis trois ans (1379 à 1382), une lutte terrible s'était engagée entre le comte de Flandre, Louis de Mâle, et ses puissantes communes. Tour à tour victorieuses dans cette lutte, la noblesse et la bourgeoisie flamandes avaient exercé l'une contre l'autre de sanglantes représailles, jusqu'au moment où les Gantois, par un coup de désespoir, allèrent chercher leur seigneur dans Bruges, le vainquirent et le forcèrent à se jeter entre les bras de la France.

C'était la deuxième année du règne de Charles VI. Ses oncles, qui gouvernaient en son nom, avaient soulevé

Paris et Rouen par l'excès de leur rapacité et de leur violence, et si la révolte avait été étouffée dans le sang, un sourd mécontentement régnait toujours. L'exemple des communes flamandes était dans la bouche de tout ce qu'il y avait de bourgeois dans le royaume ; on parlait tout haut de les imiter, et il semblait que l'on fût à la veille d'une vaste insurrection qui, selon l'expression de Froissart, « auroit « détruit et honni toute chevalerie et gentillesse, et par « conséquent sainte chrétienté. »

Ce ne fut donc qu'un cri de joie parmi toute la noblesse de France lorsqu'il s'agit de tirer l'épée contre cette insolente populace de marchands et d'artisans qui avaient osé chasser leur seigneur. Le conseil du Roi se laissa aisément entraîner par l'ascendant du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, intéressé à ne pas laisser se perdre en une démocratie sans frein ni sans règle son magnifique héritage de Flandre ; et, quant au jeune monarque, à peine âgé de quatorze ans, il tressaillit d'aise à l'idée de paraître pour la première fois à la tête d'une armée.

Les Français, par un téméraire et glorieux fait d'armes, forcèrent à Comines le passage de la Lys, marchèrent sur Ypres, qui se rendit sans coup férir, et le 26 novembre 1382, trouvèrent devant eux l'armée flamande, rangée en bataille entre Rousselaer et Rosebecque. Philippe d'Arteveld, digne fils de ce fameux brasseur de Gand qui avait été l'allié du roi Edouard, guidait au combat ses compatriotes : c'était lui qui avait vaincu à Bruges et qui se flattait de vaincre encore à Rosebecque, en poussant contre les lances ennemies ses cinquante mille fantassins tout couverts de fer, serrés en phalange les uns contre les autres et les bras entrelacés pour ne point laisser rompre leurs rangs. Mais il n'avait pas affaire ici, comme à Bruges, à des milices inexpérimentées : c'était la gendarmerie elle-même, avec ses armures de fer, qui avait mis pied à terre, et qu'il trouvait devant lui. Aussi, après s'être enfoncée au centre de la ligne française et y avoir fait une large trouée, cette masse redoutable, débordée sur ses deux ailes, fut enveloppée, et ce ne fut plus alors un combat, mais un massacre. Les chevaliers sentaient que, sur le champ de bataille de Rosebecque, c'étaient toutes les communes du royaume qu'ils frappaient avec celles de Flandre, et leur rage fut impitoyable. Les hérauts d'armes rapportèrent qu'ils avaient compté dans la plaine vingt-six mille cadavres, sans compter les fuyards tués dans la poursuite. On trouva Philippe d'Arteveld gisant parmi ses fidèles Gantois.

109. LE MARÉCHAL DE BOUCICAULT FAIT LEVER AU SULTAN BAJAZET LE SIÉGE DE CONSTANTINOPLE (1402).

Par Jean-Pierre GRANGER en 1839. Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. N° 128.

L'esprit des croisades s'était réveillé en Europe à la nouvelle des progrès menaçants de la puissance ottomane. Une armée de croisés français était allée se faire anéantir sous les coups des janissaires dans les plaines de Nicopolis (1396). Cette grande défaite n'éteignit pas cependant l'esprit d'aventure dans la noblesse française, et six ans après (1402) le maréchal de Boucicault, un des prisonniers de Nicopolis, conduisit une nouvelle armée au secours de Constantinople assiégée par Bajazet. L'arrivée du maréchal rendit courage à l'empereur Paléologue. Par une suite de hardis coups de main les Français chassèrent les Turcs d'un grand nombre de bourgs et de villages qu'ils occupaient sur le *Bosphore*, et le siége de Constantinople fut levé. Peu après, pendant que Bajazet allait chercher Timour dans les plaines d'Ancyre, le faible Paléologue, que ne rassurait pas sa victoire, s'en vint en France, sous l'escorte de Boucicault, pour demander à Charles VI des secours que le malheureux monarque était impuissant à lui accorder.

110. LES BRETONS SE RENDENT MAITRES DEVANT SAINT-MAHÉ DE 41 VAISSEAUX ANGLAIS (1403).

Par M. Théodore GUDIN en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Une trève de quelques années avait suspendu la lutte entre la France et l'Angleterre. Henri IV, monté sur le trône par une usurpation, s'occupait à le défendre contre ses barons révoltés, tandis que le faible Charles VI abandonnait son royaume en proie aux querelles des princes de sa famille. Mais il n'y avait point de trève à l'animosité des matelots des deux nations.

Au commencement de l'an 1403, « l'amiral de Bretagne, « le sire de Penhort (Penhoet), le seigneur du Châtel, le « seigneur du Bois, et plusieurs autres chevaliers et écuyers « de Bretagne, jusqu'au nombre de douze cents hommes « d'armes, s'assemblèrent à Morlans, puis entrèrent en trente « nefs, à un port nommé Châtel-Pol, contre les Anglois « qui étoient sur mer en grande multitude, épiant les mar- « chands comme pillards et écumeurs de mer. Si que le mer- « credi en suivant, iceux Anglois nageans (navigants) devant

« un port appelé Saint-Mathieu, les Bretons leur allèrent « après, et les poursuivirent jusqu'au lendemain soleil le« vant, qu'ils s'arrêtèrent ensemble en bataille, qui dura « jusqu'à trois heures. Finalement obtinrent les Bretons « victoire, et prirent des Anglois deux mille combattans, « avec quarante nefs à voiles, et une grosse carraque, dont « la plus grande partie furent jetés à bord et noyés en la « mer, et aucuns réchappèrent depuis par finance (1). »

111. BATAILLE DE BEAUGÉ (22 mars 1421).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 6.

Par M. LAVAUDEN en 1837.

Les factions rivales des princes, le meurtre du duc d'Orléans dans Paris et la lutte sanglante des Bourguignons et des Armagnacs ; la Normandie envahie par Henri V, et la bataille d'Azincourt, plus fatale au royaume que celles de Crécy et de Poitiers ; l'assassinat du pont de Montereau, suivi du funeste traité de Troyes, qui donna au roi d'Angleterre une fille de France pour épouse, avec l'héritage de la couronne ; tels étaient les maux qui, avec la démence de l'infortuné Charles VI, vinrent fondre sur la France.

Cependant l'héritier légitime du trône, le dauphin Charles, déshérité et banni par arrêt du parlement, en avait appelé à la *pointe de son épée*, et il avait juré de porter cet appel partout où besoin serait, en France, en Angleterre, ou dans les domaines du duc de Bourgogne (1420).

Il fut bien longtemps avant d'accomplir ce vœu, et le malheureux prince, loin de chercher l'ennemi, avait alors grand'peine à se défendre. Toutefois, en ces jours mêmes de son infortune, ses armes se signalèrent par un glorieux succès, qui releva pour un moment son parti abattu, et fit renaître l'espérance au cœur des bons Français.

C'était en Anjou que le gros de l'armée du Dauphin était réuni, sous les ordres du maréchal de La Fayette et du comte de Buchan (2), brave Écossais, fidèle, ainsi que ses compatriotes, à toutes les fortunes de la France. Les Anglais, dans le cours triomphant de leurs prospérités, vinrent livrer bataille, près de Beaugé, à cette armée qu'ils méprisaient. Le duc de Clarence, prince du sang royal, les commandait : il n'avait point eu le bonheur de se trouver à Azincourt, et, en l'absence du Roi son frère, il cherchait avidement l'occasion d'une victoire. Aussi, dans sa chevaleresque impatience, n'attend-il pas pour charger les

(1) Monstrelet, t. I, ch. XI. (2) Jean Stuart, comte de Buchan et de Douglas, depuis connétable de France.

Français que toute son armée soit rassemblée autour de lui. Il s'élance à la tête de ses hommes d'armes, laissant de l'autre côté de la rivière ces redoutables archers des communes dont la part avait été si grande dans les dernières victoires de l'Angleterre. Sa témérité ne tarda guère à être punie : il fut pris par un chevalier de l'armée française, et, au milieu de l'effort que faisaient les siens pour le délivrer, tomba sous les coups du comte de Buchan. Lorsque ensuite le comte de Salisbury, avec le corps de bataille, arriva à son secours, il était trop tard : la fleur de la chevalerie anglaise avait été moissonnée par le glaive, ou emmenée prisonnière.

112. JEANNE D'ARC PRÉSENTÉE A CHARLES VII (fév. 1429).

Par M. PAPETY en 1837, d'après M. Saint-Evre. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 6.

Toute la France jusqu'à la Loire était aux mains des Anglais, et Charles VII, réduit à l'étroite souveraineté de quelques provinces du centre du royaume, recevait de ses ennemis le titre dérisoire de *Roi de Bourges*. Le duc de Bedford résolut de lui enlever ce titre même, et, pour s'ouvrir le midi de la France, une armée anglaise vint mettre le siége devant Orléans. De vaillants capitaines, le sire de Gaucourt, Dunois, Xaintrailles, etc., s'étaient enfermés dans cette ville : les habitants rivalisaient avec les hommes d'armes de constance et de bravoure : la résistance fut héroïque. Mais, depuis la honteuse journée des Harengs, qui avait privé la place d'un secours devenu nécessaire, le découragement commençait à entrer dans les âmes : les *bastilles* de l'ennemi resserraient la ville de toutes parts; la famine était menaçante, et Charles immobile ne songeait qu'à préparer sa retraite vers les provinces méridionales.

C'est alors que parut cette jeune et simple fille des champs, dont le patriotisme, échauffé au feu de l'enthousiasme religieux, fit des miracles et sauva la France. Jeanne d'Arc, accueillie d'abord avec incrédulité aux lieux où elle était née, finit par prouver sa mission à force de sainteté, et le sire de Baudricourt se décida à l'envoyer au Roi. Les courtisans de Charles VII refusaient à l'héroïque vierge l'accès de son souverain; mais de plus nobles inspirations prévalurent auprès du Roi, et il consentit à la voir.

« Pour l'éprouver il ne se montra point d'abord, et se tint « un peu à l'écart. Le comte de Vendôme (1) amena Jeanne,

(1) Louis de Bourbon, comte de Vendôme et de Chartres.

« qui se présenta bien humblement, comme une pauvre « petite bergerette. Cependant elle ne se trembla point ; « et, bien que le roi ne fût pas si richement vêtu que « beaucoup d'autres qui étaient là, ce fut à lui qu'elle vint. « Elle s'agenouilla devant lui, embrassa ses genoux. « Ce « n'est pas moi qui suis le roi, Jeanne, dit-il en montrant « un de ses seigneurs : le voilà. — Par mon Dieu, gentil « prince, reprit-elle, c'est vous, et non autre. » Puis elle « ajouta : « Très-noble seigneur Dauphin, le roi des cieux « vous mande par moi que vous serez sacré et couronné « en la ville de Reims, et vous serez son lieutenant au « royaume de France (1). »

113. LEVÉE DU SIÉGE D'ORLÉANS (18 mai 1429).

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

Par M. Henri Scheffer en ....

Charles VII et sa cour, par conviction ou par politique, avaient reconnu la mission miraculeuse de la Pucelle. On lui avait donné tout l'état d'un chef de guerre, un chapelain, un écuyer pour porter sa bannière et des valets pour la servir. On avait cédé même aux instances réitérées qu'elle faisait pour qu'on l'envoyât au secours d'Orléans. Là, les merveilles qu'elle avait promises s'accomplirent tout aussitôt. Le courage rentra au cœur des assiégés, tandis que l'irrésolution et le trouble se mettaient dans le camp des Anglais. Déjà leurs bastilles avaient été, sur la rive gauche, emportées les unes après les autres. Talbot et le comte de Suffolk (2) n'attendirent pas de plus éclatants revers : ils se résolurent à lever le siége. Mais ils voulurent le faire en gens de cœur et sans avoir l'air de démentir leur prouesse accoutumée. Ils rangèrent toute leur armée en bataille jusqu'au bord des fossés de la ville, comme pour offrir le combat à l'ennemi.

Jeanne, blessée la veille, sortit de son lit avec une légère armure, pour défendre aux Français d'accepter ce défi : il n'était pas dans sa mission de leur donner ce jour-là la victoire. « Pour l'amour et l'honneur du saint dimanche, ne « les attaquez pas les premiers... S'ils vous attaquent, dé« fendez-vous hardiment, et vous serez maîtres. » Et elle fit aussitôt apporter une table et un marbre bénit. On dressa un autel, le clergé entonna des hymnes et des cantiques d'actions de grâces, puis on célébra deux messes. « Regar« dez, disait-elle, les Anglois vous tournent-ils le visage

(1) *Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante. (2) Guillaume de La Poole.

ou bien le dos? » En effet ils avaient commencé leur retraite en bon ordre et bannières déployées.

114. PRISE DE JARGEAU (juin 1429).

Par M. Théodore Aligny en 1839.

Jeanne d'Arc avait toujours annoncé comme le terme de sa mission, qu'elle mènerait Charles VII à Reims pour y être sacré. Aussitôt après la levée du siége d'Orléans, elle insista vivement pour qu'on lui permît d'accomplir sa tâche en conduisant le Roi à cette glorieuse destination. Les difficultés étaient grandes : toutes les villes entre la Seine et la Loire étant occupées par les Anglais ou les Bourguignons, le conseil du roi n'y pouvait consentir. L'enthousiasme de Jeanne entraîna tout, et, le 11 juin, le duc d'Alençon (1), celui de tous les princes et seigneurs de la cour qui montrait le plus de confiance aux paroles de la Pucelle, marcha sur Jargeau avec tous les vaillants chevaliers qui avaient défendu Orléans.

On trouva les Anglais rangés en bataille devant la ville avec une fière contenance; mais Jeanne se porta en avant, son étendard à la main, et aussitôt l'ennemi, incapable de soutenir le choc des escadrons français, se retira derrière les murs. Il fallut alors assiéger la ville, et pendant trois jours les canons et les bombardes ne cessèrent de tirer pour ouvrir une brèche. Dès qu'elle fut praticable, on livra l'assaut, et la Pucelle, tenant toujours son étendard, donna l'exemple d'escalader la muraille sous les coups de l'ennemi. Renversée dans le fossé par une grosse pierre qui roula sur son casque, on la crut morte; mais elle se releva promptement en criant : « Sus, sus, amis ! Dieu a « condamné les Anglois; à cette heure, ils sont à nous. »

Le comte de Suffolk essaya dès lors vainement de prolonger la résistance. Son frère, Alexandre de La Poole, venait d'être frappé à ses côtés, et lui-même se voyait à l'instant de tomber entre les mains des gens des communes, qui ne faisaient aucun quartier. « Il s'adressa à un homme d'armes qui le poursuivait : « Es-tu gentilhomme? » lui demanda-t-il. « Oui, » répondit celui-là, qui était un écuyer du pays d'Auvergne, nommé Guillaume Regnault. « Es-« tu chevalier? » continua le chef des Anglais. « Non, » reprit loyalement l'écuyer. « Tu le seras de mon fait, » dit le comte de Suffolk. Il lui donna l'accolade avec son épée, puis la lui remit et se rendit son prisonnier (2). »

(1) Jean d'Alençon, IIe du nom. (2) *Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, t. V.

115. BATAILLE DE PATAI (juin 1429).

. . . .

La prise de Jargeau donna un nouvel éclat aux armes de Charles VII, et amena une foule de seigneurs sous sa bannière; le comte de Vendôme, le sire de Loheac et son frère, Guy de Laval, le seigneur de la Tour d'Auvergne, le connétable de Richemont enfin, avec quatre cents lances, vinrent renforcer l'armée royale. On n'hésita plus dès lors à se porter au-devant des Anglais à travers les plaines de la Beauce, et quoique sir John Fastolf eût rejoint lord Talbot avec des renforts qu'il lui avait amenés de Paris, on résolut de leur livrer bataille: c'était toujours la Pucelle qui inspirait les courageuses résolutions. « Il faut chevaucher hardiment, disait-elle; nous aurons bon compte des Anglais, et les éperons seront d'usage pour les poursuivre. »

Une grande incertitude régnait au contraire dans le camp ennemi. Les deux chefs, partagés d'opinion sur la position qu'il fallait prendre, avaient à peine commencé à ranger leur armée en bataille, lorsque déjà l'avant-garde française, conduite par Lahire et Xaintrailles, accourait pour les assaillir. Cette fois l'infanterie anglaise n'eut point le temps de ficher en terre ses pieux aiguisés pour s'en faire un retranchement. Les Français se jetèrent impétueusement à travers cette masse flottante, et y portèrent en un instant le désordre et le carnage. Le corps de bataille qui, sous les ordres du duc d'Alençon (1) et du connétable, suivit de près l'avant-garde, acheva aisément la victoire. On compta par milliers les archers des communes d'Angleterre dont les corps jonchaient la plaine, et lord Talbot, avec lord Scales, lord Hungerford et la plupart des capitaines de son armée, se rendirent prisonniers. La bataille de Patai fut regardée comme une glorieuse revanche des fatales journées d'Azincourt et de Verneuil.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

116. ENTRÉE DE CHARLES VII A REIMS.

Par M. Ary Scheffer en ....

117. SACRE DE CHARLES VII A REIMS (17 juillet 1429).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 6.

Par M. Vinchon en 1837.

Dès ce moment les instances de la Pucelle furent plus vives pour que le Roi s'acheminât sur Reims. La route était

(1) Jean d'Alençon, IIe du nom.

à demi frayée par la victoire : on n'hésita plus à s'y engager. Le 28 juin, Charles VII partit de Gien, et le 15 juillet il faisait à Reims son entrée solennelle. Deux jours après, il fut sacré dans la cathédrale.

Les vieilles pairies du royaume ou n'existaient plus, ou étaient réunies sur la tête du duc de Bourgogne (1). Ce furent les principaux seigneurs de la cour du Roi qui les représentèrent. Mais tout l'éclat qui les entourait était effacé par celui dont brillait aux yeux des peuples cette simple jeune fille, de qui tout cela était l'ouvrage. Pendant la cérémonie, on la vit debout près de l'autel, tenant à la main sa bannière, et lorsque après le sacre elle se jeta à genoux devant le Roi et lui baisa les pieds en pleurant, il n'y eut personne qui ne pleurât avec elle. « Gentil roi, lui dit-elle, or « est exécuté le plaisir de Dieu, qui vouloit que vous vinssiez « à Reims recevoir votre digne sacre pour montrer que « vous êtes vrai Roi et celui auquel doit appartenir le « royaume. »

On sait qu'en face de ses juges, interrogée pourquoi elle avait eu l'audace de porter au sacre du Roi son étendard, Jeanne répondit : « Il avoit été à la peine, c'étoit bien rai- « son qu'il fût à l'honneur. »

118. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A PARIS (13 avril 1436).

Par Jean-Simon BERTHELEMY *en* 1787.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 6.

Le traité d'Arras, en réconciliant le duc de Bourgogne avec le roi de France, mit fin à la grande fortune des Anglais dans le royaume. Le connétable de Richemont, dont la vaillante épée avait été enfin agréée de Charles VII, leur faisait chaque jour éprouver de nouveaux échecs. Celui qu'ils essuyèrent dans Saint-Denis fut décisif. Paris en fut témoin, et ce succès des armes royales encouragea le zèle des bons citoyens qui avaient formé le projet de rendre la ville à son légitime seigneur.

Le chef de cette conspiration patriotique était un bourgeois nommé Michel Lailler. Par ses soins, la porte Saint-Jacques fut ouverte à l'armée royale, et ce fut le maréchal de l'Isle-Adam, un des principaux seigneurs de Bourgogne, qui planta le premier sur la muraille la bannière de France, que lui-même en avait fait descendre dix-huit ans auparavant. Les Anglais étonnés se replièrent sur la bastille Saint-Antoine, au milieu d'une grêle de pierres, de tables et de tréteaux que, du haut des fenêtres, on faisait pleuvoir

(1) Philippe le Bon.

sur leurs têtes. Ils ne tinrent pas longtemps dans cette retraite.

Michel Lailler s'avança au-devant du Connétable sur le pont Notre-Dame. Ce fut lui qui lui offrit la soumission de la bourgeoisie. Richemont lui répondit en remerciant au nom du roi Charles les bons habitants de Paris, et s'engageant à une pleine et entière amnistie. Ses paroles furent accueillies par les acclamations d'un peuple las de la domination étrangère. Il se rendit ensuite à Notre-Dame, où il entendit la messe tout armé, et fit lire en chaire les lettres d'abolition.

119. RETOUR DU PARLEMENT A PARIS (1436).

Partie centrale.
1er étage.
Salle des États-Généraux.
No 129.

Par M. Jean Alaux en 1837.

Tant que Paris avait été soumis aux Bourguignons et aux Anglais, le parlement, fidèle à la cause royale, avait partagé l'exil de Charles VII. Il siégeait à Poitiers, pendant que la justice était rendue à Paris par une magistrature instituée à l'ombre de la domination étrangère. Mais quand Richemont eut remis la capitale sous l'obéissance de Charles VII, le parlement se hâta d'y rentrer, avant le Roi même, en témoignage du retour des choses à leur ordre légitime. Ce fut vers la fin du mois de décembre 1436 qu'il reprit au Palais ses séances.

120. BATAILLE DE BRATELEN OU DE SAINT-JACQUES (26 août 1444).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 6.

Par Alfred Johannot en 1837.

Une trêve venait d'être conclue entre la France et l'Angleterre : mais Charles VII ne tarda pas à reconnaître que les bienfaits en seraient perdus pour son royaume, si les campagnes continuaient d'être en proie à la licence impunie des compagnies d'aventure. En même temps donc qu'il travaillait par ses ordonnances à régler pour l'avenir le service militaire, il résolut de porter remède aux maux du présent, en rejetant hors de France ces bandes d'égorgeurs et de pillards qui perpétuaient au sein de la paix toutes les horreurs de la guerre. Les dissensions survenues parmi les ligues suisses lui en fournirent l'occasion.

Depuis quelque temps le peuple de Zurich était entré en querelle avec les autres cantons, et, menacé des forces réunies de toute la confédération, il avait recouru à la protection de la maison d'Autriche, cette vieille et implacable ennemie de l'indépendance helvétique. Les Suisses, accoutu-

nés depuis cent cinquante ans à la braver et à la vaincre, n'en poussèrent pas moins vivement la guerre contre Zurich, qui était près de tomber entre leurs mains. C'est alors qu'un cri de détresse fut poussé par l'Empereur et la noblesse de l'empire, invoquant l'assistance de tout ce qu'il y avait de chevalerie en Europe contre ces redoutables paysans. Charles VII y répondit en leur envoyant ses compagnies d'aventure, rassemblées toutes sous les ordres du Dauphin, qui fut depuis Louis XI.

La bataille se livra sous les murs de Bâle le 26 août 1444. Les Suisses comptaient dans leur armée moins de centaines de combattants que leurs ennemis n'en avaient de milliers. Leur attaque n'en fut que plus furieuse, et leurs premiers coups mirent en déroute plusieurs de ces compagnies si renommées dans les combats. Mais le Dauphin, sagement conseillé, ne songeait qu'à séparer les divers corps dont se composait leur petite armée pour les accabler un à un. Il y parvint, et tout l'héroïsme des Suisses ne put alors les sauver d'une entière défaite. Écrasés par le nombre, ils n'en continuèrent pas moins de se défendre, les uns adossés à la petite rivière de Birse, les autres retranchés dans la maladrerie de Saint-Jacques, qui a donné son nom à cette sanglante journée. Le Dauphin et ses capitaines, émus de pitié sur le sort de ces braves gens, voulaient leur laisser la vie. Mais telle était la haine que leur portaient les chevaliers allemands, qu'un d'entre eux, Pierre de Morpsberg, se jeta sur le champ de bataille même aux pieds du sire de Chabannes, pour le prier de n'en pas épargner un seul. On les acheva en effet, car le Dauphin s'était lié par cette horrible promesse : mais ce ne fut qu'au bout de dix heures de combat, et après qu'ils eurent couché par terre huit mille de leurs ennemis. Le Dauphin tira une utile leçon de cette victoire : il accorda bien vite la paix aux Suisses, et cette paix fut le commencement de la longue amitié qui depuis lors a uni la France avec cette brave nation.

121. ENTRÉE DE CHARLES VII A ROUEN (10 novembre 1449).

Par M. DECAISNE en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 6.

Charles VII avait mis à profit les six années de la trêve. L'ordre était rentré dans le gouvernement : l'établissement de l'impôt appelé *taille des gendarmes* et les ordonnances *sur le fait de la guerre* avaient donné au royaume une milice régulière et permanente : avec des compagnies disciplinées, toutes commandées par de bons chefs, dévouées au service du Roi,

et ne s'occupant plus de meurtres ni de brigandages, la victoire était assurée à Charles VII le jour où il reparaîtrait sur les champs de bataille. L'imprudence d'un capitaine anglais rouvrit les hostilités : Charles répondit à ce signal en envahissant la Normandie.

Toutes les villes y avaient le cœur français, et la renommée du bon gouvernement de Charles VII accroissait leur ardent désir de rentrer sous l'autorité de leur légitime seigneur. Aussi la plupart ouvrirent-elles leurs portes à la seule vue des lances françaises. Rouen n'opposa qu'une faible défense : entre la puissante armée du roi et toute une population qui se soulevait contre eux, les Anglais ne purent longtemps tenir : l'entrée de Charles dans cette grande cité fut plus magnifique encore que ne l'avait été son entrée à Paris.

« ..... Il y avait, dit M. de Barante, beaucoup plus de « grands seigneurs et de fameux capitaines. Parmi eux on « remarquait le chancelier de France [1], qui chevauchait « dans son royal costume ; et devant lui on conduisait une « haquenée blanche, chargée du coffret où étaient les sceaux « du royaume. Au milieu de tous ces capitaines, on montrait « aussi un homme à qui le roi devait plus qu'à eux, disait- « on, la conquête de la Normandie ; c'était Jacques Cœur, « lui qui avait prêté l'argent nécessaire pour assembler cette « belle armée. Sans son secours il n'eût pas été possible de « commencer la noble entreprise de délivrer le royaume.

« Le comte de Dunois avait été nommé capitaine de la « ville de Rouen, et le sire Guillaume Cousinot baillif. Tous « les deux vinrent au-devant du roi avec les magistrats et « les bourgeois vêtus de robes bleues avec des chaperons « rouges ou blancs et rouges.... Puis le roi traversa les « rues dans son pompeux appareil. Partout étaient des écha- « fauds où l'on représentait des mystères, des fontaines qui « répandaient du vin, des figures d'animaux, comme tigres, « licornes, cerfs-volants, qui s'agenouillaient au passage du « roi ; partout on avait disposé de petits enfants pour crier « *Noël;* enfin, rien n'avait été oublié pour orner ce grand « triomphe. Les maisons étaient tendues de tapis et de belles « draperies. On voyait aux fenêtres les dames et les riches « bourgeois revêtus de leurs plus beaux atours. On remar- « quait sur un balcon, auprès de la comtesse de Dunois, le « lord Talbot, témoin de cette gloire du royaume de France, « et ce n'était pas un des moindres ornements de la fête. « Il était vêtu d'un chaperon violet et d'une robe de velours

(1) Guillaume Juvénal des Ursins.

« fourrée de martre, que le roi lui avait donnés lorsqu'il « était venu lui présenter ses respects... Le roi se rendit à « la cathédrale pour remercier Dieu, et baiser les saintes « reliques (1).... »

122. BATAILLE DE FORMIGNY (18 avril 1450).

Par M. LAFAYE en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussee. Salle nº 6.

Deux mois après la prise de Rouen, les Anglais essuyèrent un échec qui peut-être fut plus sensible encore à leur fierté nationale ; ils perdirent Harfleur, la première ville conquise par Henri V ; et pour sauver Caen, avec ce qui leur restait de la Basse-Normandie, ils n'eurent plus que la ressource désespérée de hasarder une bataille.

Elle s'engagea entre Carentan et Bayeux, près du village de Formigny, auquel était adossée leur armée : un petit ruisseau coulait devant leur front de bataille, et sur ce ruisseau était un pont occupé par les Français. Sir Matthew Gougb, vivement attaqué par le jeune comte de Clermont (2), l'avait repoussé avec vigueur, s'était emparé du pont, et, sans l'heureuse arrivée du connétable (3), c'en était fait de l'armée française. Mais ses compagnies, avec leur redoutable ordonnance, eurent bientôt fait rentrer les Anglais dans leurs retranchements, et tout son effort fut de les y forcer. Le combat fut vif et dura trois heures : au bout de ce temps, les lignes anglaises furent rompues de trois côtés, et les Français y entrèrent victorieux avec un grand carnage. De six mille combattants, on en compta trois mille sept cents couchés sur le champ de bataille. Après cette défaite, Caen, Falaise et Cherbourg se firent encore assiéger; mais ce fut sans espoir et pour le seul honneur de leurs armes que les Anglais opposèrent ce reste d'inutile résistance : quatre mois après la journée de Formigny (1450), la Normandie était rentrée tout entière sous l'obéissance de Charles VII.

123. ENTRÉE DES FRANÇAIS A BORDEAUX (23 juin 1451).

Par M. VINCHON en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 7.

Après la Normandie, ce fut la Guyenne, dernière province restée aux Anglais, qui leur fut enlevée. Là les cœurs n'étaient point français. On se souvenait encore de la longue antipathie qui avait séparé la France du midi de

(1) *Histoire des ducs de Bourgogne*, liv. VIII. (2) Jean de Bourbon, IIe du nom, duc de Bourbon et d'Auvergne. (3) Artus de Bretagne, IIIe du nom, alors comte de Richemont, depuis duc de Bretagne.

celle du nord, et les seigneurs surtout trouvaient bien mieux leur compte à la domination d'un prince étranger, dont l'éloignement même était une garantie pour leur indépendance, qu'à la suzeraineté plus voisine et bien autrement redoutable du chef de la monarchie française. Cependant telle était dès lors la prépondérance acquise à Charles VII par ses victoires, que son lieutenant, le comte de Dunois, n'eut presque qu'à montrer son armée en Guyenne pour réduire cette province. Bordeaux, après toutes les autres villes du duché, traita de sa soumission, mais en stipulant pour le maintien de ses anciennes libertés et s'assurant le bienfait d'une amnistie générale.

« Le 23 de juin 1451, le comte de Dunois se présenta « avec la brillante et nombreuse compagnie des seigneurs « de France et des capitaines de son armée, devant les « portes de Bordeaux. Le héraut de la ville commença « par sommer trois fois à haute voix les Anglais de venir « porter secours aux gens de Bordeaux. Nul ne compa- « raissant, les jurés de la ville, l'archevêque, son clergé, et « les principaux seigneurs du pays, remirent les clefs au « lieutenant-général du roi.... L'entrée fut brillante et « solennelle; on y vit chacun à la tête de sa troupe et « dans le plus brillant équipage: le sire de Pensach, sé- « néchal de Toulouse, capitaine des archers de l'avant- « garde; les maréchaux de Loheac et de Culant, avec trois « cents hommes d'armes; les comtes de Nevers (1), d'Ar- « magnac et le vicomte de Lautrec de la maison de Foix, « avec trois cents hommes de pied; les archers du comté du « Maine sous les sires de La Boessière et de La Rochefou- « cauld; puis chevauchaient trois des conseillers du roi, « l'évêque de Langres, l'évêque d'Alet et l'archidiacre de « Tours, avec plusieurs secrétaires du roi. Après marchaient « Tristan-l'Hermite, prévôt des maréchaux, et ses sergents; « ensuite venaient le chancelier Juvénal, avec un manteau « court de velours cramoisi par-dessus sa cuirasse; le « sire de Saintraille, baillif de Berri, grand écuyer; le « comte de Dunois, lieutenant-général du roi; les comtes « d'Angoulême (2) et de Clermont (3), avec leurs armures « blanches, accompagnés de leurs pages et de leurs ser- « viteurs; les comtes de Vendôme (4) et de Castres. Jacques « de Chabannes, baillif de Bourbonnais, grand-maître de

(1) Charles de Bourgogne, comte de Nevers et de Réthel. (2) Jean d'Orléans, dit *le Bon*, comte d'Angoulême et de Périgord. (3) Jean de Bourbon, IIe du nom, duc de Bourbon et d'Angoulême. (4) Jean de Bourbon, IIe du nom, comte de Vendôme.

« la maison du roi, conduisait les quinze cents lances du « corps de bataille, et Geoffroy de Saint-Belin, baillif de « Chaumont, les hommes d'armes du comte du Maine. « Enfin l'arrière-garde, dont Joachim Rouault était capi- « taine, était commandée par Abel Rouault son frère. « Tout ce superbe cortége, si nouveau pour les gens de « Bordeaux, sujets du roi d'Angleterre depuis tant « d'années, arriva jusqu'à la cathédrale. L'archevêque « porta à baiser les saintes reliques au comte de Dunois et « aux principaux seigneurs de France ; puis ils entrèrent « dans l'église. Après l'office, messire Olivier de Coetivi « présenta au chancelier les lettres du roi qui le nom- « maient sénéchal de Guyenne, et prêta serment de loyale- « ment garder et faire garder justice dans le duché et dans « la ville. Les jurés et la bourgeoisie jurèrent aussi d'obéir « désormais audit sénéchal, comme à la personne du roi. En- « suite les seigneurs du pays, les sires de Duras, de Rauzan, « de Lesparre, de Montferrand et autres, prêtèrent serment « et hommage entre les mains du chancelier, et promirent « d'être bons et loyaux Français (1).

124. BATAILLE DE CASTILLON (17 juillet 1453).

Par M. LARIVIÈRE en 1839.

Aile du Midi, 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

Charles VII, maître de la Guyenne, voulut la gouverner comme le reste de la France. Mais cette uniformité blessait les priviléges de la province : la *taille des gendarmes* surtout excitait un mécontentement général. Après avoir inutilement porté au Roi leurs doléances, les peuples n'eurent plus qu'à *se jeter dans* la révolte, et appelèrent les Anglais.

Lord Talbot, malgré ses quatre-vingts ans, prit le commandement de cette expédition, et débarqua dans le Médoc au mois d'octobre 1452. Bordeaux se souleva aussitôt en sa faveur, quelques villes l'imitèrent, et le reste de la province eût suivi, si de prompts renforts arrivés au comte de Clermont n'eussent arrêté l'entraînement de la révolte. Toutefois ce ne fut pas avant l'été de l'année suivante que l'armée royale put entrer en campagne. Charles VII la commandait lui-même.

Il assiégeait Castillon, petite place située sur la Dordogne, qui devait lui livrer le cours de cette rivière, lorsque Talbot, cédant aux téméraires instances des gens de Bordeaux, sortit de cette ville et tomba à l'improviste sur les postes avancés de l'armée française ; en un instant il les eut délo-

(1) *Histoire des ducs de Bourgogne*; par M. de Barante.

gès d'une abbaye qu'ils occupaient, et où il s'établit lui-même. Comme il y entendait la messe, on lui apporte la fausse nouvelle que les Français ont quitté leur camp et sont en pleine retraite. L'aventureux vieillard, enivré de son premier succès, n'attend pas de savoir la vérité, il la repousse même avec hauteur dans la bouche d'un de ses vieux compagnons d'armes, et, sortant brusquement de la chapelle, il se lance sur les retranchements ennemis et y fait planter son étendard. Mais là, au lieu d'une armée en fuite, il trouve pour le recevoir une artillerie formidable. En vain crie-t-il à sa gendarmerie de mettre pied à terre pour assaillir avec plus d'avantage les palissades du camp français; en vain appelle-t-il les Bretons pour appuyer de leur opiniâtre vaillance les Anglais qui reculent : un coup de coulevrine abat à terre le héros octogénaire, et sa chute entraîne le destin de la bataille. Lord Lisle, son fils, et trente autres seigneurs, la fleur de la jeunesse anglaise, se font tuer auprès de lui, sans pouvoir détourner le coup fatal qui l'achève. Le combat n'est plus dès lors qu'un affreux carnage : lord Molines, lieutenant de Talbot, rend son épée, et les débris de l'armée anglaise se réfugient dans la forteresse de Castillon, qui le lendemain ouvre ses portes. Bordeaux, forcé de se rendre à son tour, paya sa révolte au prix d'une amende de cent mille écus d'or et de la perte de ses priviléges.

Calais et Guines furent alors les seules villes qui restèrent aux Anglais dans le royaume.

125. DÉFENSE DE BEAUVAIS (22 juillet 1472).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 7.

Par M. Cibot en 1837.

Quand Charles VII eut laissé à Louis XI la France délivrée des Anglais, toutes les forces de la monarchie durent naturellement se retourner contre cette puissante maison de Bourgogne, rameau détaché de la maison de France, qui menaçait de grandir au-dessus d'elle et de l'étouffer. Louis XI et Charles le Téméraire portèrent dans cette lutte acharnée la diversité de leur génie, l'un ce que la perfidie a de plus odieux, l'autre ce que la violence a de plus brutal.

Le duc de Guyenne (1), dont la faiblesse inquiète et tracassière faisait ombrage au roi son frère, venait de périr d'une mort subite. La voix publique accuse le Roi, et le duc de Bourgogne en prend avantage; il publie un manifeste où il le désigne comme fratricide à l'exécration de l'Eu-

(1) Charles de France, duc de Berri.

rope, et fait marcher ses troupes sur la Normandie. Beauvais était sur son passage : il ne songeait point à l'assiéger; la ville elle-même, sans autre garnison que quelques hommes d'armes fugitifs arrivés de la veille, n'était point préparée à une attaque. Mais telle était l'horreur qu'inspiraient les cruautés des Bourguignons, qu'à la vue des premières lances du sire des Querdes, les habitants embrassèrent la courageuse résolution de fermer leurs portes et de se défendre.

En effet, seuls et sans aucun secours, ils soutinrent le premier choc de cette puissante armée de Bourgogne et les premières colères de son redoutable chef. La châsse de sainte Angadresme, patronne de la ville, ayant été solennellement promenée, tous les habitants crurent à son assistance miraculeuse, et il n'y en eut aucun dont le cœur faiblit devant le danger. Les femmes surtout se distinguèrent par leur merveilleuse intrépidité. « Elles montaient sur la muraille « pour apporter des traits, de la poudre et des munitions. « Elles-mêmes roulaient de grosses pierres, et versaient « l'eau chaude, la graisse fondue et l'huile bouillante sur les « assiégeants. » Il y en eut une entre autres, nommée Jeanne Lainé, et que la tradition appelle Jeanne Hachette, qui, au plus fort de l'assaut, saisit, quoique sans armes, la bannière d'un Bourguignon, au moment où il allait la planter sur la muraille. Cette bannière a été longtemps conservée comme un trophée glorieux dans une des églises de la ville.

Cependant l'énergie de la vaillante population de Beauvais donna le temps au Roi d'y envoyer du secours, et après vingt-quatre jours de siége, après un sanglant et inutile assaut, Charles le Téméraire lâcha en frémissant sa proie, et se retira en marquant sa route par d'affreux ravages. Louis XI prodigua les récompenses à la ville de Beauvais, aux femmes en particulier, et parmi elles à Jeanne Hachette.

126. LEVÉE DU SIÉGE DE RHODES (19 août 1480).

Par M. Édouard ODIER en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Mahomet II avait juré, sur les ruines de Négrepont (1470), d'anéantir l'ordre des chevaliers de Rhodes et de tuer lui-même, de sa main, le Grand-Maître. Ce ne fut toutefois qu'au bout de dix années qu'il put songer à accomplir ce redoutable serment.

L'an 1480, vers la fin du mois de mai, le grand-vizir Misach Paléologue, renégat de l'ancienne famille des em-

pereurs grecs, parut devant Rhodes avec une flotte qui, au rapport des contemporains, ne portait pas moins de cent mille hommes. La ville fut attaquée à la fois par terre et par mer : pendant trois mois la formidable artillerie de Mahomet II ne cessa pas de foudroyer ses murailles. Deux fois repoussés dans leurs assauts contre le fort Saint-Nicolas, les Turcs dirigèrent contre la basse ville et le quartier des Juifs une attaque plus forte et mieux concertée. Dès l'abord elle réussit. Le rempart est escaladé en silence, la garde endormie est égorgée, et le drapeau des infidèles arboré en signe de triomphe.

« C'en étoit fait de Rhodes, dit Vertot, sans un prompt « secours ; mais le Grand-Maître, Pierre d'Aubusson, averti « du péril que couroit la place, fit déployer sur-le-champ « le grand étendard de la religion, et, se tournant vers « des chevaliers qu'il avoit retenus auprès de lui pour mar-« cher aux endroits qui seroient les plus pressés : « Allons, « mes frères, leur dit-il avec une noble audace, combattre « pour la foi et pour la défense de Rhodes, ou nous ense-« velir sous ses ruines. » Il s'avance aussitôt à grands pas à « la tête de ses chevaliers, et voit avec surprise deux mille « cinq cents Turcs maîtres de la brèche, du rempart, de tout « le terre-plein qui le bordoit. Comme les maisons et les « rues étoient bien plus basses, on ne pouvoit aller à eux et « monter sur le haut du rempart que par deux escaliers « qu'on y avoit pratiqués autrefois, mais qui étoient alors « couverts des débris de la muraille. Le Grand-Maître prend « une échelle, l'appuie lui-même contre ce tas de pierres, et, « sans s'étonner de celles que les ennemis jetoient sur lui, « monte le premier, une demi-pique à la main ; les cheva-« liers, à son exemple, les uns avec des échelles et d'autres « en gravissant parmi ces décombres, tâchent de le suivre « et de gagner le haut du rempart. »

La lutte fut terrible : le sang des chevaliers y coula à grands flots, et le Grand-Maître lui-même fut deux fois renversé. Mais ni cette double chute, ni les sept blessures qu'il a reçues ne ralentissent son ardeur. La vue du sang qui ruisselle sur son armure ne fait qu'enflammer ses frères d'armes de la soif de la vengeance, et, après une mêlée épouvantable, les Turcs, subjugués par l'énergie surnaturelle de leurs ennemis, prennent la fuite. Cet assaut fut le dernier. Paléologue découragé se retira dans son camp, puis sur ses vaisseaux, et pendant que, couvert de confusion, il faisait voile vers le Bosphore, Pierre d'Aubusson allait dans

l'église de Saint-Jean rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il venait de remporter.

127. ÉTATS-GÉNÉRAUX DE TOURS (15 janvier 1484).

(CHARLES VIII.)

Par M. Jean ALAUX en 1837. Partie centrale 1er étage. Salle des États-Généraux. N° 129.

Louis XI, en mourant, avait laissé les affaires du royaume entre les mains de sa fille Anne, mariée au sire de Beaujeu, de la branche de Bourbon. Mais le jeune roi Charles VIII, âgé de plus de treize ans, était majeur d'après la fiction de la loi, et par suite l'autorité de la régente fut contestée. Les princes du sang, ayant à leur tête le duc d'Orléans, depuis Louis XII, se rassemblèrent à Amboise pour élever un gouvernement rival à côté de celui d'Anne de Beaujeu. Entre les deux partis prêts à se combattre, l'opinion publique invoqua les états-généraux : la régente les convoqua à Tours pour le 15 janvier 1484. La grande salle de l'archevêché fut préparée pour les recevoir.

Voici la description du cérémonial de la séance d'ouverture, telle qu'elle nous a été laissée par un des députés qui siégeaient dans cette assemblée (1) :

« La salle, en tout très-vaste, fut décorée de siéges et de « tapis pour la circonstance présente.

« Dans la partie du fond étoit une estrade en bois, élevée « d'environ quatre pieds au-dessus du carreau de la salle, « longue de trente pieds, ce qui comprenoit toute la largeur « de cette salle, excepté à droite, où elle ne joignoit pas la « muraille, dont elle étoit séparée par une distance d'à peu « près cinq pieds. Dans cet espace et sur le devant il y « avoit un escalier. Au milieu de l'estrade on avoit placé le « trône royal, orné d'une tenture de soie, parsemée de « fleurs de lis : on y arrivoit du plancher de cette estrade « par cinq marches circulaires, assez basses et d'une montée « facile. Auprès du trône, à gauche, on avoit laissé une « place vide dépourvue de siéges, propre à contenir cinq ou « six personnes, où se tinrent debout le comte de Dunois, « à la même hauteur que le roi, et à côté de Dunois le « comte d'Albret : derrière eux et en suivant, le comte de « Foix et le prince d'Orange (2). Au bas et à la droite du trône,

(1) *Journal des États généraux de 1484*, par Jehan Masselin. (2) De la maison des comtes de Châlons.

« sur la largeur de l'estrade, se voyoit d'abord un fauteuil « orné d'un tapis, où étoit assis le duc de Bourbon (1); puis « en face de lui, mais le devant tourné à gauche, un second « fauteuil destiné au chancelier, un peu moins haut cepen- « dant que le premier et rapproché davantage du bord. « Derrière le fauteuil du duc de Bourbon se trouvoit un « banc qu'occupoient ensemble messires les cardinaux de « Lyon et de Tours, les seigneurs de Gaure, de Vendôme « et plusieurs autres. A gauche, auprès du trône, sur un « banc placé de biais, siégeoient les ducs d'Orléans (2) et « d'Alençon (3), et les comtes d'Angoulême (4), de Beau- « jeu (5) et de Bresse (6). Sur le dossier du banc avoient « les coudes appuyés le comte de Tancarville et plusieurs « princes. Une foule nombreuse d'autres seigneurs étoit « debout dans l'étendue de l'estrade.

« Le parquet, ou plutôt le carreau d'en bas, étoit cou- « vert de trois rangées de bancs, disposés latéralement au « trône et des deux côtés de la salle. Au milieu avoit été « ménagé un espace libre assez large pour le passage. Der- « rière les bancs étoient des siéges nommés *fourmes*, mis « encore par triple rang : mais à la tête des différentes « rangées de bancs latérales, et vis-à-vis de l'estrade, il y « avoit des bancs séparés. Ceux de droite étoient les siéges « réservés aux grands, comme on dit, de l'ordre royal, « ceux de gauche aux prélats qui n'étoient pas de l'ordre « des états. Tous ces siéges s'étendoient jusqu'à la porte et « remplissoient entièrement le lieu. Seulement à l'entrée et « vers l'extrémité une barrière interdisoit l'abord de la salle « aux gens non appelés.

« Il faut savoir que la partie la plus haute du parquet « contenoit pêle-mêle les siéges des sénéchaux, des baillis, « des barons, des chevaliers, des conseillers, des secré- « taires, dont chacun fut appelé par le greffier en procla- « mant sa dignité. Là prirent place aussi les prélats et les « plus grands dignitaires des états. La partie inférieure « appartenoit au reste de la foule des députés.

« En face et en dehors de l'estrade une place avoit été « faite pour le greffier.... »

(1) Jean de Bourbon, IIe du nom, duc de Bourbon et d'Auvergne. (2) Depuis Louis XII, roi de France. (3) René, duc d'Alençon. (4) Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, père de François Ier, roi de France. (5) Pierre de Bourbon, IIe du nom, duc de Bourbon. (6) Philippe, IIe du nom, duc de Savoie.

128. MARIAGE DE CHARLES VIII ET D'ANNE DE BRETAGNE (16 décembre 1491).

Par M. SAINT-EVRE en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 7.

François II, duc de Bretagne, étant mort sans enfants mâles, la couronne ducale était passée sur la tête d'Anne sa fille ; et la main de cette princesse, héritière du dernier des grands fiefs de la monarchie qui eût gardé son indépendance, était devenue l'objet d'une ambitieuse rivalité. Le sire d'Albret avait affiché des prétentions que rien ne soutenait ; Maximilien, roi des Romains, avait été plus heureux : il avait épousé la jeune duchesse par procuration, et déjà Anne prenait le titre de reine et se promettait celui d'impératrice. Mais, à aucun prix, le roi de France ne pouvait permettre un mariage qui laissait une des portes de ses états ouverte en tout temps à l'un de ses plus redoutables ennemis. Le conseil de Charles VIII résolut donc d'emporter, s'il le fallait, par la force, la main de la princesse, et de saisir cette occasion, unique peut-être, de réunir un si beau fief à la couronne. Des troupes entraient de tous côtés en Bretagne ; Anne était assiégée dans Rennes ; une commission mixte venait d'être nommée pour décider si c'était à elle ou au roi de France qu'appartenait le duché : elle comprit qu'il fallait céder. Elle traita secrètement avec le prince d'Orange, et « un beau jour, « Charles VIII, dit Molinet, étant allé accomplir un pèlerinage à Notre-Dame, près de Rennes, sa dévotion faite, « il entra dans Rennes, accompagné de cent hommes « d'armes et de cinquante archers de sa garde, salua la « duchesse et parlementa longtemps avec elle. Trois jours « après se trouvèrent en une chapelle, où, en présence du « duc d'Orléans, de la dame de Beaujeu, du prince d'O- « range, du seigneur de Dunois, du chancelier de Bre- « tagne et d'autres, le Roi fiança ladite princesse. » Puis au bout de quinze jours, Anne de Bretagne vint joindre Charles VIII au château de Langeais en Touraine, et leur mariage fut célébré en présence de toute la cour, le 6 décembre 1491.

Anne, toujours bretonne au fond du cœur, avait conclu cette union comme un traité de paix après la guerre : elle avait soigneusement réservé toutes les chances possibles en faveur de l'indépendance de son pays. Mais ses secondes noces avec Louis XII et le mariage de sa fille Claude avec François Ier consommèrent plus tard la réunion de la Bretagne au corps de la monarchie.

129. LE DUC D'ORLÉANS (LOUIS XII) FORCE DON FRÉDÉRIC DE SE RETIRER, ET DÉBARQUE SES TROUPES A RAPALLO (8 septembre 1494).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en ....

Charles VIII était entré en Italie pour y réclamer l'héritage litigieux de la couronne des Deux-Siciles. Pendant qu'il débouchait avec son armée dans les plaines de la Lombardie, le duc d'Orléans, son cousin, avec une flotte génoise armée par la France, faisait tête aux vaisseaux napolitains « que conduisoit dom Frédéric, frère d'Alphonse, roi « des Deux-Siciles, et estoit à Ligorne (Livourne) et à Pise « (car les Florentins tenoient encores pour eux), et avoient « certain nombre de galées : et estoit avec lui messire « Breto de Flisco, et autres Genevois : au moïen desquels ils « espéroient faire tourner la ville de Gennes, et peu faillit « qu'ils ne le fissent à Specie, et à Rapalo, près de Gennes, « où ils mirent en terre quelques mille hommes de leurs « partisans : et de faict, eussent fait ce qu'ils vouloient, si « tost n'eussent été assaillis : mais en ce iour, ou le lendemain, dit Philippe de Comines, y arriva le duc Louis « d'Orléans, avec quelques naves, et bon nombre de galées ; « et une grosse galeace qui estoit mienne, que patronisoit « un appellé messire Albert Mely ; sur laquelle estoit ledit « duc et les principaux : en ladite galeace avoit grande artillerie, et grosses pièces : car elle étoit puissante : et s'approcha si près de terre que l'artillerie desconfit presque « les ennemis, qui iamais n'en avoient veu de semblable, et « estoit chose nouvelle en Italie : et descendirent en terre « ceux qui estoient ausdits navires : et par la terre venoient « de Gennes, où estoit l'armée, un nombre de Suisses que « menoit le baillif de Digeon : et aussi y avoit des gens du « duc de Milan, que conduisoit le frère dudit Breto, appelé « messire Jehan Louis de Flisco, et messire Jehan Adorne : « lesquels ne furent point aux coups : mais firent bien leur « devoir, et gardèrent certain pas. En effect, dès que nos « gens ioignirent les ennemis ils furent deffaits et en fuite. « Cent ou six vingts en mourut, et huict ou dix furent prisonniers et entre les autres un appelé le Fourgousin « (Jéhan Frégose), fils du cardinal de Gennes (Paul Frégose). « Ceux qui eschapèrent furent tous mis en chemise par les « gens du duc de Milan ; et autre mal ne leur firent ; et leur « est ainsi de coustume. Je vis toutes les lettres qui en vin-

« drent tant au roi qu'au duc de Milan; et ainsi fut cette ar-
« mée de mer reboutée, qui depuis ne s'apparut si près (¹). »

130. ISABELLE D'ARAGON IMPLORE CHARLES VIII EN FAVEUR DE SA FAMILLE (14 octobre 1494).

Par M. Théophile Fragonard en 1837, d'après le tableau d'Allori. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 7.

A l'approche de Charles VIII la Lombardie avait ouvert toutes ses villes : c'était Louis Sforza, oncle et tuteur du jeune duc Jean Galeas, qui conduisait lui-même, comme par la main, le roi de France. Arrivé dans le château de Pavie, Charles VIII voulut voir son malheureux cousin, qui s'éteignait dans les langueurs d'une cruelle maladie. La présence de Louis le More, dont l'œil surveillait sa victime, empêcha les deux jeunes princes de se parler en liberté. « Charles VIII, dit Guichardin, ne lui tint que des discours généraux, lui témoignant la douleur qu'il avoit de le voir en cet état, et l'exhortant d'avoir bonne espérance et de travailler au rétablissement de sa santé; mais dans le fond de l'âme le Roi fut sensiblement touché de sa situation, aussi bien que tous ceux qui l'accompagnoient; car personne ne doutoit que ce malheureux Prince ne dût être bientôt la victime de l'ambition de son oncle. Cette compassion augmenta encore à la vue d'Isabelle sa femme tremblante pour la vie de son mari, et pour celle d'un fils qu'elle avoit, d'ailleurs, affligée du péril de son père et de sa famille, elle se jetta aux pieds du Roi en présence de tout le monde, le suppliant avec beaucoup de larmes d'épargner son père et sa maison. Le Roi touché de la jeunesse et de la beauté de cette Princesse, laissa voir qu'elle l'avoit attendri; mais comme une si grande affaire ne pouvoit être arrêtée par un obstacle si léger, il lui répondit qu'il s'étoit trop avancé pour reculer, et qu'il étoit contraint de poursuivre son entreprise (²). »

131. ENTRÉE DE CHARLES VIII DANS ACQUAPENDENTE (7 décembre 1494).

Par M. Hostein en 1837, d'après le tableau de Chauvin. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 7.

Charles VIII poursuivit sa marche sans que rien l'arrêtât, et franchit les frontières de la Toscane. Là, Pise attendait en lui son libérateur, et, malgré les ombrages du

(¹) *Mémoires de Philippe de Comines*, liv. VII, chap. VI. (²) *Histoire des Guerres de l'Italie*, par F. Guichardin, tom. Iᵉʳ.

patriotisme florentin, Savonarole, qui l'appelait comme *le fléau de Dieu*, fit tomber devant lui les portes de sa patrie. Mais les villes de la campagne romaine ne semblaient pas lui promettre le même accueil. Le pape Alexandre VI (1), Espagnol de naissance, était uni d'intérêt avec la maison d'Aragon, et avait interdit au roi de France, sous peine d'excommunication, l'entrée des États de l'Église. Cependant, le 7 décembre 1494, Charles VIII était sous les murs d'Acquapendente, la première ville des états pontificaux, à la frontière de Toscane. Il n'y trouva point de garnison ennemie; mais bien le clergé tout entier qui sortit à sa rencontre en grand appareil, avec la croix, les reliques et le Saint-Sacrement. Il put s'assurer alors que, malgré les menaces d'Alexandre VI, il traverserait la campagne romaine, comme le reste de l'Italie, dans toute la tranquillité d'une marche triomphale.

132. ENTRÉE DE CHARLES VIII A NAPLES (12 mai 1495).

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles, No 137.

Par M. FÉRON en 1836.

Après plus d'un mois perdu à Rome dans de trompeuses négociations, Charles VIII met enfin son armée en mouvement vers Naples. Au seul bruit de son approche, une révolution venait de s'y accomplir: le roi Alphonse II, accablé sous le poids de l'exécration publique, avait renoncé à défendre son royaume et s'était réfugié dans un couvent de la Sicile. Le jeune et héroïque Ferdinand, son fils, ne lui succéda que pour se voir lâchement abandonné à San-Germano, où il attendait l'ennemi: à peine, au milieu des trahisons qui l'entouraient, put-il, en toute hâte, se sauver dans l'île d'Ischia.

Charles VIII ne marche plus dès lors comme un guerrier, dans le menaçant appareil de la conquête; c'est un roi longtemps attendu par ses peuples et rendu enfin à leur amour. Naples l'appelle, et s'est pour ainsi dire précipitée tout entière à sa rencontre. Il y entre avec l'éclatant cortége de son armée, au milieu des acclamations d'une foule enivrée par la nouveauté des événements et par la magnificence du spectacle. Les seigneurs du parti angevin, jetés dans les cachots par l'ombrageuse tyrannie d'Alphonse, en sont tirés, et viennent, avec l'enthousiasme de la joie et de la reconnaissance, baiser les mains et les pieds du jeune monarque. C'est ensuite le clergé qui, à la porte de la cathédrale, lui offre la couronne du royaume portée par deux enfants ailés, figurant deux anges. Charles,

(1) Roderic Borgia.

en la recevant, jure de défendre la religion envers et contre tous; puis il se rend au palais, où les grands du royaume lui remettent le sceptre et prêtent entre ses mains leur serment de foi et hommage.

Charles VIII et sa jeune noblesse ne surent pas recueillir les fruits de cette belle journée : ils jouirent de leur conquête avec une folle insouciance, au lieu de s'y affermir, et Naples fut perdue presque aussi vite qu'elle avait été gagnée.

133. BATAILLE DE SÉMINARA (24 juin 1495).

Par M. JOLLIVET en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 7.

Pendant que Charles VIII s'endormait à Naples au milieu des fêtes, un orage menaçant se formait derrière lui. Le pape (1), le roi d'Espagne (2) et le roi des Romains (3), le duc de Milan (4) et la république de Venise se liguaient pour chasser les Français de l'Italie. Longtemps Charles *accueillit* avec incrédulité les avertissements répétés du sage Comines; il fallut se rendre enfin à l'évidence, et abandonner le séjour enchanté de Naples, en même temps que les beaux rêves de la conquête de l'Orient. Une moitié de l'armée française, sous les ordres du duc de Montpensier (5), reste à Naples pour garder le royaume; l'autre, commandée par le roi, reprend le chemin de la France. Mais à peine Charles VIII avait-il tourné le dos à sa conquête, que déjà le jeune roi détrôné, Ferdinand II, *s'apprêtait* à rentrer dans ses états les armes à la main. Débarqué à Reggio avec Gonzalve de Cordoue, il pénétra sans coup férir au cœur de la Calabre, et s'avança vers Séminara, où il surprit et fit prisonnier un petit corps de troupes françaises. Mais le sire d'Aubigny qui commandait dans cette province, marcha rapidement à la rencontre de l'ennemi pour arrêter ses progrès, et lui présenta la bataille. Le prudent Gonzalve ne voulait point l'accepter, mais Ferdinand fut contraint de céder à l'ardeur impétueuse de ses barons, qui comptaient sur le nombre comme une garantie assurée de la victoire. Leur illusion fut courte : dès le commencement de l'action, la cavalerie espagnole, chargée par les gendarmes français, fit une évolution en arrière pour revenir ensuite à la charge, selon l'usage des Maures, avec qui elle était accoutumée à combattre. L'infanterie napolitaine

(1) Alexandre VI. (2) Ferdinand II. (3) Maximilien Ier, fils de l'empereur Frédéric III. (4) Ludovic-Marie Sforce. (5) Louis de Bourbon, Ier du nom, prince de La Roche sur Yon.

prit cette mesure pour le signal de la fuite, et se débanda. Ferdinand essaya en vain de la rallier : il faillit tomber aux mains de l'ennemi, et ne dut son salut qu'à l'héroïque dévouement de Jean d'Altavilla, l'un de ses gentilshommes. Cette victoire laissa pour quelques mois de plus le royaume de Naples aux mains des Français.

134. BATAILLE DE FORNOUE (6 juillet 1495).

Aile du Nord.
Rez-de-chaussée.
Salle n° 7.

Par M. FÉRON en 1837.

Pendant ce temps Charles VIII traversait toute l'Italie pour retourner dans son royaume. Cette retraite fut pleine de fatigues et de périls : l'histoire a conservé le souvenir de la patiente énergie avec laquelle les Suisses traînèrent à bras, à travers l'Apennin, cette pesante artillerie, naguère la terreur des Italiens. Mais après un si prodigieux effort, tout ce qu'on avait gagné c'était de se trouver aux portes de la Lombardie, en face d'un ennemi de beaucoup supérieur. Charles demande le passage ; on le lui refuse, et alors s'engage, sur la rive droite du Taro, dans le bassin de Fornovo, une bataille à jamais glorieuse pour les armes françaises.

L'armée des confédérés, au nombre de quarante mille hommes, était réunie sous les ordres de François de Gonzague, marquis de Mantoue, l'un des *Condottieri* les plus renommés de l'Italie. Neuf mille Français, excédés de fatigue, n'hésitèrent pas à chercher un passage à travers cette masse épaisse d'hommes et de chevaux. La tactique italienne, appuyée du nombre, eut beau déployer toutes ses ressources, la *furie française*, à laquelle rien ne pouvait résister, l'emporta. En vain Gonzague, par une manœuvre habile, s'était flatté de couper l'arrière-garde ; Charles VIII déconcerte à coups d'épée ses calculs et a bientôt dégagé les siens par une charge victorieuse. Les Stradiotes, milice albanaise à la solde de Venise, qui devaient appuyer le mouvement du marquis de Mantoue, oublient le combat pour se jeter en pillards sur les bagages ; et le comte de Caiazzo, au lieu d'attaquer de front la gendarmerie française, dès qu'il est en face d'elle, tourne bride sans rompre une lance. Le massacre des Italiens fut épouvantable ; jamais ils n'avaient connu une pareille guerre. Les Français eux-mêmes restèrent un moment comme étonnés de leur victoire, et hésitèrent à poursuivre leur marche, tant il leur semblait incroyable qu'une si puissante armée se fût à si peu de frais dissipée devant eux.

Bayard alors âgé de dix-huit ans, servait dans la compagnie

des hommes d'armes du comte de Ligny ([1]). « Il fit à la « bataille de Fornoue des prodiges de valeur, eut deux « chevaux tués sous lui et prit une enseigne qu'il présenta « au Roi ([2]). »

135. CLÉMENCE DE LOUIS XII (avril 1498).

Par Jean GASSIES en 1824. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 7.

Le duc d'Orléans, à la tête du parti des princes, avait troublé de ses prétentions ambitieuses la minorité de Charles VIII. Vaincu à la bataille de Saint-Aubin du Cormier par le sire de La Trémoille, il était tombé prisonnier entre ses mains, et avait expié ses rêves de domination par une captivité de trois années.

Lorsque la couronne passa sur la tête de ce prince en 1498, tous ceux qui avaient servi contre lui le roi son prédécesseur occupaient les plus hauts emplois à la cour; La Trémoille, entre autres, avait l'office de premier chambellan. « Le roi le manda, de son propre mouvement, le « *confirma* en tous ses états, offices, pensions et bienfaits, « le priant de lui être aussi loyal qu'à son prédécesseur, « avec promesse de meilleure récompense ([3]). » A ce noble traitement Louis XII ajouta cette parole si belle et si connue : « Le roi de France ne venge pas les injures du « duc d'Orléans. » Il traita avec la même générosité les autres courtisans, à qui leur dévouement pour Charles VIII faisait redouter son inimitié; il leur annonça qu'aucun d'eux ne serait privé de ses emplois et de ses honneurs.

136. BAYARD SUR LE PONT DE GARIGLIANO (déc. 1503).

Par M. PHILIPPOTEAUX en 1840.

Les Français faisaient un dernier effort pour reconquérir le royaume de Naples, enlevé à Louis XII par la perfidie de Ferdinand le Catholique et l'habileté guerrière de Gonzalve de Cordoue. Les armées, en face l'une de l'autre, couvraient les deux rives du Garigliano, dans l'attente d'une action décisive; c'étaient chaque jour de nouvelles escarmouches entre les chevaliers des deux nations. Ce fut dans l'une de ces rencontres que Bayard se signala par un fait d'armes si merveilleux que l'on se refuserait d'y croire s'il n'était attesté par le naïf témoignage de son écuyer, historien fidèle de sa vie.

Un parti de cavalerie espagnole s'avançait à la dérobée pour surprendre le camp français. Bayard, dont l'œil était

([1]) Louis de Luxembourg. ([2]) *Biographie universelle.* ([3]) *Mémoires de La Trémoille*, ch. VIII, p. 158.

toujours ouvert, s'en aperçut. « Si commencea à dire à l'escuyer Basco, son compaignon : « monseigneur l'escuyer, « mon amy, allez vistement querir de noz gens pour garder « ce pont, ou nous sommes tous perduz ; ce pendant je « mettray peine de les amuser jusques à vostre venue : mais « hastez-vous ; » ce qu'il fist. Et le bon chevalier, la lance au « poing, s'en va au bout dudit pont, où de l'autre costé estoient desjà les Espaignolz prestz à passer ; mais comme « lyon furieux va mettre sa lance en arrest, et donna en la « troppe, qui desjà étoit sur ledit pont. De sorte que trois « ou quatre se vont esbranler, desquelz en cheut deux en « l'eaue, qui oncques puis n'en releverent, car la rivière « estoit grosse et profonde. Cela fait, on luy tailla beaucoup « d'affaires ; car si durement fut assailly, que sans trop « grande chevalerie n'eust sceu résister : mais comme ung « tigre eschauffé s'acula à la barrière du pont, à ce qu'ilz « ne gaignassent le derrière, et à coup d'espée se deffendit « si très bien que les Espaignolz ne sçavoient que dire, et « ne cuydoient point que ce feust ung homme, mais ung en« nemy (un diable). Brief, tant bien et si longuement se « maintint ; que l'escuyer le Basco, són compaignon, luy « amena assez noble secours, comme de cent hommes d'ar« mes ; lesquelz arrivez firent ausdits Espaignolz habandonner du tout le pont, et les chasserent un grand mille « de là (1). »

137. LES ÉTATS-GÉNÉRAUX DE TOURS (14 mai 1506).
(LOUIS XII.)

Partie centrale.
1er étage.
Salle des États-Généraux.
N° 129.

Par M. BÉZARD en 1836, d'après un plafond du Louvre peint par M. Drolling.

Louis XII avait convoqué les états généraux à Tours, pour le 10 mai 1506. Le 14 du même mois, dit M. de Sismondi, « il reçut les députés des États dans la grande salle « du château de Plessis-lès-Tours. Il avoit à sa droite les « cardinaux d'Amboise et de Narbonne, le chancelier et « beaucoup de prélats ; à sa gauche, François, comte d'An« goulême, à qui il avoit donné le titre de duc de Valois, les « princes du sang, les plus grands seigneurs du royaume, « le président du parlement de Paris et quelques-uns de ses « conseillers. Thomas Bricot, chanoine de Notre-Dame et « premier député de Paris, porta la parole : il remercia le « roi d'avoir réprimé la licence des gens de guerre, en « sorte qu'il n'y en avoit plus de si hardi que de rien prendre « sans payer ; d'avoir abandonné à son peuple le quart des

(1) *Histoire du bon chevalier sans paour et sans reprouche*, ch. XXIV.

« tailles ; d'avoir enfin réformé la justice dans son royaume « et appointé partout de bons juges, tant à la cour du par- « lement de Paris que dans les tribunaux inférieurs. « Pour « toutes ces causes, dit-il, il devoit être appelé le roi « Louis douzième, père du peuple. » Ce surnom, qui ré- « pondait aux sentiments de toute l'assemblée, fut reçu « avec acclamation ; le roi lui-même fut si touché qu'on le « vit répandre des larmes. »

Bricot, interprète du vœu national, s'agenouilla ensuite devant le roi, avec tous les députés, pour le supplier de donner en mariage sa fille, Claude de France, au duc de Valois, qui régna après lui sous le nom de François Ier.

138. ENTRÉE DE LOUIS XII A GÊNES (29 avril 1507).

Par M. Ary SCHEFFER en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Gênes, incapable de garder son orageuse liberté, s'était mise sous la protection des ducs de Milan ; et, comme tout l'héritage des Sforza, elle était passée depuis huit ans aux mains de Louis XII. Mais, sous la loi même d'un maître étranger, les vieilles haines du peuple et de la noblesse, qui jadis avaient mis en feu la république, fermentaient encore, et les lieutenants du roi de France, fidèles à leur titre de gentilshommes, n'étaient pas juges impartiaux de la querelle. Il en arriva que le peuple, animé d'une égale fureur contre les nobles et les Français, les chassa en même temps de Gênes, choisit un doge dans ses rangs, et s'efforça de placer son indépendance reconquise sous la sauvegarde du pape Jules II (1) et de l'empereur Maximilien. Mais l'un et l'autre ne prêtèrent aux Génois que le secours d'une impuissante médiation, et Louis XII avançait avec une armée. Paul de Novi, digne du titre de doge par ses talents et par son courage, mit tout en œuvre pour défendre sa patrie ; mais le cœur faillit aux Génois, et ils n'osèrent point affronter jusqu'au bout la colère du roi de France. La ville fut rendue à discrétion. Le 29 avril 1507 Louis XII fit son entrée dans Gênes, à cheval, armé de toutes pièces et l'épée nue à la main. Les magistrats, qui étaient sortis à sa rencontre, se jetèrent à ses genoux, le conjurant de pardonner à leur ville une rébellion qui n'était point dirigée contre lui. A leurs prières se joignirent celles d'une foule immense de femmes et d'enfants qui tendaient au Roi, en suppliants, des branches d'olivier. Louis XII

(1) Julien de La Rovère.

voulait effrayer Gênes et non la ruiner ; il écouta donc les nobles inspirations de la pitié, et pardonna à la ville rebelle. Toutefois les chefs de la révolte furent exceptés de ce pardon, le peuple perdit les anciens priviléges de sa constitution républicaine, et une forteresse inexpugnable, qui prit le nom de *bride de Gênes* ; s'éleva en haut de la *Lanterne*, pour comprimer à l'avenir la turbulence de l'esprit démocratique.

139. BATAILLE D'AGNADEL (14 mai 1509).

Aile du Nord.
Rez-de-chaussée.
Salle n° 7.

PAR M. JOLLIVET en 1837.

Louis XII irrité contre Venise, son ancienne alliée, s'était uni à l'empereur Maximilien, au roi d'Angleterre et au roi d'Espagne, pour humilier cette orgueilleuse république. Le pape Jules II, quoique jaloux avant tout de *chasser d'Italie les barbares*, avait accédé à cette alliance pour faire plier sous son ascendant la puissance vénitienne, et la tourner ensuite, avec le reste des forces de l'Italie, contre les Français et les Allemands. La ligue de Cambrai avait été conclue (1509), et une bulle d'excommunication lancée contre le Doge et la république était venue en aide aux armes françaises.

Louis XII en effet était entré le premier en campagne : il avait passé l'Adda à Cassano sans rencontrer d'obstacle, et menaçait de séparer les Vénitiens de leurs magasins de Crême et de Crémone. L'Alviane et Pitigliano se mettent alors en mouvement pour chercher auprès de Crême une plus sûre position. Mais dans leur marche simultanée les deux armées se rencontrent fortuitement, et le combat s'engage. L'Alviane veut rappeler à lui son collègue, qui l'a devancé, mais celui-ci se refuse à courir les risques d'une bataille que le sénat a ordonné d'éviter, et le laisse seul contre toute l'armée française. Ce fut la vaillante infanterie des *Brisighella*, naguère formée en Romagne, et que distinguaient ses casaques à moitié rouges et blanches, qui soutint seule tout l'effort de la bataille. Ces braves gens, encouragés par l'intrépidité de leur chef, se firent tuer presque jusqu'au dernier : on en compta six mille couchés par terre. Vingt canons tombèrent aux mains des Français, et l'Alviane, blessé au visage, fut amené prisonnier devant Louis XII. La bataille d'Agnadel porta un coup terrible à la puissance de Venise, mais sans assurer au roi de France les conquêtes qu'il était venu chercher : d'autres mains que les siennes devaient recueillir les fruits de sa victoire.

140. PRISE DE BOLOGNE (21 mai 1511).

Par MM. Larivière et Naigeon en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 8.

A peine Jules II eut-il obtenu de Venise ce qu'il réclamait d'elle, qu'il s'empressa de la réconcilier avec l'Église et de s'allier avec elle contre les Français. Ferdinand le Catholique, Henri VIII et l'empereur Maximilien entrèrent dans cette nouvelle alliance; et Louis XII, naguère le chef de la ligue de Cambrai, la vit alors, sous le nom de *sainte ligue*, tournée contre lui tout entière.

L'âme de cette guerre, c'était le Pape avec ses passions ardentes et irréconciliables. Il était venu s'établir à Bologne, reconquise sur la famille de Bentivoglio, et de là il poussait impétueusement toutes les forces de l'Italie contre le duc de Ferrare, allié de la France. C'est alors qu'on le vit entrer par la brèche dans les murs de la Mirandole, qu'au cœur de l'hiver il avait emportée d'assaut. Mais, après quelques pieuses hésitations de conscience, Louis XII s'était décidé à traiter en ennemi le chef de l'Église; et le maréchal de Trivulce, libre d'agir, s'avança par une manœuvre hardie sur Bologne. Jules II, à son approche, fuit en toute hâte vers Ravenne, pour y trouver un plus sûr asile, et laisse son neveu, le duc d'Urbin, en face des Français. Le courage manqua à ce capitaine et à ses soldats, comme il avait manqué au Pontife. Ils furent en un instant dispersés par l'armée française, et tel fut l'entraînement de la déroute qu'il ne resta aux mains du vainqueur que l'artillerie et les bagages. Cette victoire, dont le principal trophée fut des bêtes de somme, reçut des Français le nom dérisoire de *journée des âniers*. Elle rendit Bologne aux Bentivoglio. La haine populaire s'exerça contre la statue en bronze de Jules II, œuvre colossale de Michel-Ange. On la jeta à bas, et elle servit à fondre deux canons qui, au bout de six jours, étaient tournés par le peuple contre la citadelle.

141. PRISE DE BRESCIA PAR GASTON DE FOIX (19 février 1512).

Par M. Larivière en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 7.

La prise de Bologne fut suivie de quelques succès qui ne coûtèrent guère plus aux armes françaises. Mais Raymond de Cardonne ne tarda pas à amener au Pape les secours de

l'Espagne, et la lutte devint pour Louis XII bien autrement redoutable. C'est alors qu'il envoya en Italie son jeune neveu, Gaston de Foix, le plus impétueux capitaine qui eût paru jusqu'alors au delà des monts. Gaston commença par gagner ou intimider les Suisses, que Jules II avait appelés à son aide, et il les fit rentrer dans leurs montagnes. Le 7 février, il sauve Bologne assiégée, en y entrant à la faveur de la neige et de l'ouragan. Le 18, il était devant Brescia, où le comte Avogaro venait de relever l'étendard de Venise; le 19, il avait forcé cette ville, et la livrait aux impitoyables vengeances de son armée.

Dans le terrible assaut qui emporta cette place, Gaston de Foix paya de sa personne comme le plus simple chevalier, et on le vit « oster ses souliers et se mettre en eschapin de « chausses pour escalader la muraille.» Mais ce fut à Bayard qu'appartint la palme du courage pendant le combat, comme celle de la générosité après la victoire.

« Les François, raconte son écuyer qui a écrit son histoire, cryoient : *France! France!* ceulx de la compaignie du bon chevalier cryoient : *Bayart! Bayart!* Les ennemys cryoient: *Marco! Marco!*.... Mais s'ils avoyent « grant cœur de deffendre, les François l'avoyent cent « fois plus grant pour entrer dedans; et vont livrer ung « assault merveilleux, par lequel ilz repoussèrent ung peu « les Véniciens. Quoy voyant le bon chevalier, commencea à dire : *Dedans! dedans, compaignons! ilz sont nostres; marchez, tout est deffaict.* Luy-mesme entra le premier et passa le rampart, et après luy plus de mille; de « sorte qu'ilz gaignèrent le premier fort, et y en demoura de « tous les costéz, mais peu des François. Le bon chevalier « eut ung coup dedans le hault de la cuysse, et entra si « avant que le bout rompit, et demoura le fer et ung bout « du fust dedans. Bien cuyda estre frappé à mort de la « douleur qu'il sentit; si commencea à dire au seigneur de « Molart : *Compaignon, faites marcher voz gens; la ville « est gaignée; de moy je ne saurais tirer oultre, car je suis « mort.* — Le sang lui sortoit en habondance; si luy fut « force, ou là de mourir sans confession, ou se retirer « hors de la foulle avecques deux de ses archiers, lesquelz « lui estanchèrent au mieulx qu'ils peurent sa playe « avecques leurs chemises, qu'ils descirèrent et rompirent « pour ce faire (1). »

(1) *Histoire du bon chevalier sans paour et sans reprouche.*

142. BATAILLE DE RAVENNE (11 avril 1512).

Par M. Ary SCHEFFER en 1824.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 8.

Raymond de Cardonne avait reculé devant l'impétuosité de Gaston de Foix. Il voulait à tout prix éviter la bataille, attendant le moment où l'édit de Maximilien, qui rappelait les lansquenets, éclaircirait les rangs de l'armée française. Mais Gaston, en menaçant l'importante ville de Ravenne, le contraignit à en venir aux mains pour la sauver.

Les premiers succès de la journée furent pour les Espagnols, dont l'artillerie ravageait les rangs de l'infanterie ennemie, pendant que la leur, couchée sur le ventre, ne souffrait aucune perte. Cette habile disposition était l'œuvre de Pietro Navarro, dont les inventions perfectionnèrent beaucoup alors l'art militaire. Mais le chef de la gendarmerie italienne, Fabrizio Colonna, impatient de voir ses cavaliers exposés seuls à tout le feu des batteries françaises, fit un mouvement en avant, que Navarro fut forcé de suivre avec ses fantassins. L'impétuosité redoutable des gendarmes français reprit par là tous ses avantages. En un instant la cavalerie espagnole fut rompue et dispersée, et l'infanterie elle-même, qui avait déjà entamé le corps de lansquenets, rudement chargée, céda le champ de bataille. Cependant elle se retirait en bon ordre, et Gaston de Foix, irrité du massacre qu'elle avait fait des siens et de l'opiniâtre résistance qu'elle lui opposait encore, ordonne contre elle une dernière charge. Il est blessé et renversé de cheval, et un soldat espagnol lui traverse le corps de son épée. L'honneur de la journée n'en resta pas moins aux Français, mais trop chèrement acheté par la perte du héros qui seul pouvait alors soutenir et faire triompher leur cause en Italie.

143. VICTOIRE DES FRANÇAIS SUR LA FLOTTE ANGLAISE DEVANT BREST (25 avril 1513).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Théodore GUDIN en ....

144. COMBAT DE LA CORDELIÈRE ET DE LA RÉGENTE DEVANT SAINT-MATHIEU (10 août 1513).

Par M. Théodore GUDIN en ....

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Pendant que l'Italie était le théâtre de ces sanglantes guerres, Henri VIII, entré dans la *sainte ligue* contre la

France, préparait une descente sur les côtes du royaume. Louis XII, pour écarter ce danger, fit, selon le récit de Du Bellay, « passer par le destroict de Gibraltar quatre galères « soubs la charge du capitaine Prégent, pour résister aux « incursions que faisoient les Anglois sur la mer de Ponant, « le long des costes de Normandie et Bretaigne ; l'amiral « d'Angleterre, lequel avoit donné la chasse aux galères « dudit Prégent, jusque près de Brest, fut combattu par « lesdites galères, et fut blessé ledit amiral, qui mourut « peu de jours après. De rechef, devant Saint-Mathieu en « Bretaigne, le jour de saint Laurent, fut combattu par « quatre-vingts navires angloises contre vingt bretonnes et « normandes, et estant le vent pour nous et contraire aux « Anglois, fut combattu en pareille force : et entre autres « le capitaine Primauguet, breton, capitaine de *la Corde-« lière*, navire surpassant les autres en grandeur, que la « royne Anne avoit fait construire et équipper, se voyant « investy de dix ou douze navires d'Angleterre, et ne « voyant moyen de se développer, voulut vendre sa mort ; « car ayant attaché *la Régente* d'Angleterre, qui estoit « la principale nef des Anglois, jeta feu, de sorte que « *la Cordelière* et *la Régente* furent bruslées, et tous les « hommes perdus, tant d'une part que d'autre (1). »

145. CHAPITRE GÉNÉRAL DE SAINT-JEAN, A RHODES, CONVOQUÉ PAR LE GRAND MAÎTRE FABRICE CARETTE (1514).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. JACQUAND en 1839.

Le sultan Sélim, conquérant de la Syrie, de l'Arabie et de l'Égypte, ne voyait plus en Orient d'autre obstacle à sa puissance que la petite île de Rhodes et les chevaliers qui l'occupaient. Tous ses projets se tournèrent de ce côté. C'est alors que Fabrice Carette (Fabrizio Caretto, d'une illustre famille romaine) fut élevé à la grande maîtrise de l'ordre de Saint-Jean. Réparer les ruines entassées pendant le siége que la ville avait soutenu trente-trois ans auparavant, relever et agrandir les fortifications, rappeler tous les chevaliers dispersés dans les commanderies d'Europe, lever de l'argent et des troupes, enfin faire tête par tous les moyens possibles à l'orage qui allait fondre sur Rhodes, tel était le premier devoir du grand maître, telle fut sa première pensée, et, pour l'accomplir, presque au

(1) *Mémoires de messire Martin Du Bellay*, liv. I.

lendemain de son élection, il convoqua le chapitre général de l'ordre.

Les ressources qu'il demandait lui furent toutes accordées, et Rhodes, sortie de ses ruines, fut en état de soutenir l'effort de la puissance ottomane. Mais ce n'était point à Fabrice Carette qu'il était réservé de défendre cette ville, non plus qu'à Sélim de l'attaquer. L'un et l'autre léguà cette redoutable tâche à son successeur.

146. FRANÇOIS Ier TRAVERSE LES ALPES (10 août 1515).

François Ier, à peine monté sur le trône, songea à reconquérir le duché de Milan, où régnait Maximilien Sforza, sous la protection des hallebardes suisses. Il eut bien vite ramassé une armée, composée de l'élite de la gendarmerie française, en même temps que d'une puissante infanterie de lansquenets et de Gascons, pendant que ses envoyés resserraient avec le sénat de Venise cette vieille alliance, commandée par la politique, que Louis XII lui-même avait fini par renouer, après l'avoir rompue dans une vaine fantaisie de conquête. François se rendit alors à Grenoble, et pour descendre sur les terres de son allié le marquis de Saluces, s'engagea, à gauche du mont Genèvre, entre Barcelonette et l'Argentière, par un sentier des Alpes que jamais grande armée n'avait encore franchi.

On était au 10 août, et il ne restait plus de neige dans les gorges des montagnes; mais le moindre retard dans ces lieux déserts eût fait périr l'armée faute de vivres. La sagesse du vieux maréchal de Trivulce et l'intrépidité française triomphèrent de tous les obstacles : on fit sauter des roches, on jeta des ponts sur l'abîme, on construisit des galeries en bois le long des pentes les plus escarpées, et toute cette pesante cavalerie, avec soixante-douze pièces de grosse artillerie et les bagages, arriva le cinquième jour dans les plaines du marquisat de Saluces.

147. FRANÇOIS Ier LA NUIT DE LA BATAILLE DE MARIGNAN (13 septembre 1515).

Par M. MULARD en 1817.

On négocia d'abord avec les Suisses, et François Ier s'efforça par tous les moyens de les faire rentrer dans son alliance. Mais une seconde armée de ces montagnards venait

de descendre en Italie, demandant impatiemment la guerre et le pillage, et le cardinal de Sion, en s'appuyant sur ces nouveaux venus, eut bientôt ramené les autres sous la bannière de Sforza. « Prenez vos piques, leur criait-il; battez « vos tambours, et marchons sans perdre de temps, pour « assouvir notre haine sur ces Français et nous abreuver « de leur sang (1).

A ce cri de guerre les Suisses, au nombre de trente-cinq mille, s'ébranlent et sortent de Milan pour aller au-devant du roi de France, dont les quartiers touchaient presque aux murs de cette capitale. C'était une mauvaise position que celle des troupes françaises en avant de Marignan, à San-Donato et Sainte-Brigitte; mais on ne s'attendait pas à y être attaqué. Aussi les Suisses, arrivés au déclin du jour, commencèrent par tout renverser devant eux. Ni les coups d'une batterie dirigée par le fameux Pietro Navarro, passé au service de France, ni les charges impétueuses de la gendarmerie ne les arrêtèrent; et, après quatre heures de combat, à la lumière de la lune, tout ce que purent gagner les Français, fut de se replier sur une meilleure position, et de relever leurs batteries, en attendant le jour. C'est alors que, selon le langage de Martin Du Bellay, « coucha le Roy toute la nuist, armé de toutes ses pièces, « hormis son habillement de teste, sur l'affust d'un canon. « Et demanda à boire, ledit seigneur, ajoute Fleuranges « dans ses Mémoires, car il étoit fort altéré; et y eut un « piéton qui lui alla quérir de l'eau qui étoit toute pleine « de sang.... »

148. BATAILLE DE MARIGNAN (14 septembre 1515).

Aile du Nord.
1er étage.
Galerie
des Batailles.
N° 157.

Par M. FRAGONARD en 1836.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les Suisses revinrent à la charge avec plus de fureur que la veille; mais les Français étaient mieux préparés à les recevoir, et ce fut en vain qu'ils assaillirent chacune des entrées du camp l'une après l'autre. Tous leurs efforts pour s'emparer de l'artillerie qui éclaircissait leurs rangs étaient inutiles; la cavalerie ne cessait de charger sur leurs flancs, et déjà ils commençaient à chanceler, lorsque retentit le cri de guerre des Vénitiens : *Saint Marc! saint Marc!* et que parut l'Alviane avec une faible avant-garde, qui fut prise pour toute son armée. Les Suisses n'osèrent pas l'attendre, et se re-

(1) *Histoire des Guerres de l'Italie*, par F. Guichardin, tome Ier.

plièrent en bon ordre vers Milan. Plus de douze mille d'entre eux, mais aussi plus de six mille Français étaient couchés sur le champ de bataille. Ainsi finit la fameuse journée de Marignan, ce *combat de géants*, comme l'appelait le vieux maréchal de Trivulce, qui avait assisté à dix-huit batailles rangées.

149. FRANÇOIS 1er ARMÉ CHEVALIER PAR BAYARD (14 septembre 1515).

Par M. FRAGONARD en 1837. — Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle n° 8.

« *Le* soir du vendredy, dont fina la bataille à l'hon-« neur du roy de France, fut joye démenée parmy le camp, « et en parla-t-on en plusieurs manières, et s'en trouva « de mieux faisans les ungs que les autres ; mais sur tous « fut trouvé que le bon chevalier (Bayard), par toutes les « deux journées, s'estoit montré tel qu'il avoit accoustumé « en autres lieux où il avoit esté en pareil cas. Le Roy le « voulut grandement honnorer, car il prist l'ordre de « chevalerie de sa main. Il avoit bien raison, car de meil-« leur ne l'eûst sçeu faire (1). » François Ier conféra à son tour le même honneur au brave Fleuranges (2).

150. ENTREVUE DU CAMP DU DRAP D'OR (7 juin 1520).

Par M. Auguste DEBAY en 1837. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 3.

Une rivalité inévitable devait éclater entre François Ier et Charles-Quint, depuis que le choix des électeurs avait mis sur la tête du dernier la couronne impériale. Cependant l'un et l'autre, dans l'attente de la lutte qui allait s'ouvrir, s'efforçaient de gagner l'alliance du roi d'Angleterre. « Qui « je défends est maître, » disait Henri VIII, et les empressements des deux monarques rivaux témoignaient combien il y avait de vérité dans cette orgueilleuse devise qu'il avait inscrite dans ses armes.

François Ier se flatta qu'il lui suffirait d'une entrevue avec le roi d'Angleterre pour en faire son ami. Mais dans son imprudence chevaleresque il n'imagina rien de mieux pour le gagner à ses intérêts que de rivaliser avec lui de magnificence. Alors eut lieu entre les deux petites villes d'Ardres et de Guines la fameuse entrevue du *camp du drap d'or*.

(1) *Histoire du bon chevalier sans paour et sans reproucke.* (2) Robert de Lamarck, IIIe du nom, duc de Bouillon, seigneur de Sédan et de Fleuranges, depuis maréchal de France.

« Avoit fait le roy de France, dit le maréchal de Fleu-
« ranges dans ses Mémoires, les plus belles tentes que
« feurent jamais vues et le plus grand nombre. Et les prin-
« cipales estoient de drap d'or, frisé dedans et dehors, tant
« chambres, salles que galleries, et tout plein d'aultres de
« drap d'or ras, et toiles d'or et d'argent. Et avoit dessus
« lesdictes tentes force devises et pommes d'or; et quand
« elles estoient tendues au soleil il les faisoit beau veoir.
« Et y avoit sur celle du Roy un saint Michel tout d'or,
« afin qu'elle feust congneue entre les aultres; mais il
« estoit tout creux. Or quand je vous ai devisé de l'esquipage
« du roy de France, il faut que je vous devise de celui du
« roy d'Angleterre, lequel ne fist qu'une maison; mais elle
« étoit trop plus belle que celle des François, et de plus de
« coûstance. Et estoit assise ladicte maison aux portes de
« Ghines, assez proche du chasteau, et estoit de merveil-
« leuse grandeur en carrure; et estoit ladicte maison toute
« de bois, de toille et de verre, et estoit la plus belle ver-
« rine que jamais l'on vist, car la moitié de la maison étoit
« toute de verrine, et vous asseure qu'il y faisoit bien clair.
« Et y avoit quatre corps de maison, dont au moindre vous
« eussiez logé un prince. Et estoit la cour de bonne gran-
« deur; et au milieu de ladicte cour, et devant la porte, y
« avoit deux belles fontaines qui jectoient par trois tuyaux,
« l'un ypocras, l'autre vin et l'autre eaue... Et la cha-
« pelle, de merveilleuse grandeur, et bien estoffée, tant
« de reliques que de tous aultres parements; et vous
« asseure que si tout cela estoit bien fourni, aussi estoient
« les caves; car les maisons des deux princes, devant le
« voyage, ne furent fermées à personne. »

Les deux monarques se rencontrèrent à cheval, et s'embrassèrent le lundi 7 juin, jour de la Fête-Dieu. Le cérémonial de cette première rencontre avait été réglé tout entier par une convention diplomatique, suivant les lois d'une sévère étiquette, et de manière à donner des garanties égales à la dignité et à la sûreté de chacun des deux monarques. Mais dès le lendemain matin, le roi de France, *qui n'était pas homme soupçonneux*, alla faire visite à Henri VIII, à Guines, sans être attendu, l'éveilla lui-même et l'aida à s'habiller. Henri lui rendit confiance pour confiance, les deux cours se mêlèrent, et trois semaines se passèrent en fêtes et en réjouissances « laissant, raconte
« Martin Du Bellay, négocier leurs affaires à ceux de leur
« conseil..... Par douze ou quinze jours coururent les deux

« princes l'un contre l'autre, et se trouva audit tournoy
« grand nombre de bons hommes d'armes, ainsi que vous
« pouvez estimer ; car il est à présumer qu'ils n'amenèrent
« pas des pires.... Je ne m'arresteray à dire les grands tri-
« omphes et festins qui se firent là, ny la grande despense
« superflue, car il ne se peult estimer : tellement que
« plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forests et
« leurs prez sur leurs espaules. »

Charles-Quint trouva un moyen plus habile de s'assurer l'alliance de Henri VIII : il flatta son orgueil en l'allant lui-même visiter en Angleterre, et il fit briller aux yeux du cardinal Wolsey l'espoir de la tiare.

151. ANDRÉ DORIA, AMIRAL DE FRANÇOIS Ier, DISPERSE LA FLOTTE ESPAGNOLE DEVANT L'EMBOUCHURE DU VAR (1524).

Par M. Theodore Gudin en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussee.

La rupture avait éclaté entre François Ier et Charles-Quint. Le connétable de Bourbon, poursuivi par la haine de Louise de Savoie, entra avec Henri VIII et l'Empereur dans un odieux complot, dont le but était le démembrement de la France. Découvert, il se réfugia auprès de Charles-Quint, auquel il conseilla d'entrer en Provence. L'Empereur lui associa le marquis de Pescaire, et leur fit passer le Var avec quinze mille hommes. Lannoy, vice-roi de Naples, devait bientôt les suivre avec six mille hommes d'armes, et Hugues de Moncade devait assurer les transports de vivres et d'artillerie, avec une flotte de seize galères. De son côté, le roi de France chargea le Génois André Doria, alors à son service, de veiller sur les côtes avec sa flotte, tandis qu'il rassemblait une armée pour venir délivrer la Provence envahie. La flottille de Doria rencontra, le 4 juillet, Philibert de Chalon, prince d'Orange, l'un des seigneurs français qui avaient suivi la fortune du connétable, revenant de Barcelone avec deux vaisseaux. Ils furent capturés par l'amiral de François Ier. Le prince d'Orange, fait prisonnier avec plusieurs seigneurs espagnols, fut enfermé dans la tour de Bourges. La même flotte attaqua, le 7 juillet, devant l'embouchure du Var, la flotte espagnole de Huges de Moncade ; elle lui coula à fond trois galères, et força le reste à abandonner les côtes de Provence. Cet échec, joint à l'approche de François Ier, qui venait par terre avec trente mille hommes de troupes et

quinze cents hommes d'armes, détermina le duc de Bourbon à lever le siége de Marseille qu'il avait entrepris : le sire de Chabannes le poursuivit dans sa retraite, et lui enleva une partie de ses équipages.

152. ENTRÉE DES CHEVALIERS DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN A VITERBE (1527).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Auguste DEBAY en 1841.

Rhodes, arrachée à Mahomet II par l'intrépidité de Pierre d'Aubusson, était tombée aux mains de Soliman, malgré l'héroïsme du grand maître Villiers de l'Isle-Adam. Aussi illustre dans son malheur que son prédécesseur l'avait été dans sa victoire, l'Isle-Adam recueillit avec une soigneuse humanité les débris de l'ordre et de la population rhodienne, puis il alla montrer à l'Europe sa grande infortune, et s'achemina vers Rome pour intéresser le pape au maintien d'un ordre qui avait rendu tant de services à la chrétienté. La querelle de François Ier et de Charles-Quint, qui tenait en suspens tous les intérêts de la politique européenne, ne laissait guère alors aux pontifes romains d'autre pensée que celle de l'indépendance du saint-siége et de l'Italie, et Clément VII, prisonnier de l'Empereur, ne pouvait être qu'un bien faible médiateur auprès de ce puissant monarque, arbitre des destinées de l'ordre. C'est alors (1527) que Villiers de l'Isle-Adam réunit ses chevaliers à Viterbe en un chapitre général. Dispersés sur les divers points de l'Europe où la guerre était allumée, tous ne purent se rendre à la convocation du grand maître. Cependant ce fut à ce chapitre que fut remis le soin de décider si l'on courrait les chances d'une expédition pour reconquérir Rhodes, ou si l'on accepterait l'île de Malte, offerte à l'ordre par Charles-Quint. Ce dernier parti prévalut; mais l'Isle-Adam, gardien soigneux des hautes prérogatives qui lui était confiées, ne consentit à recevoir le don de l'Empereur qu'à condition que la *religion* aurait l'entière souveraineté de l'île, sans autre charge que celle de faire dire une messe tous les ans en mémoire de ce bienfait.

153. L'ORDRE DE SAINT-JEAN PREND POSSESSION DE L'ILE DE MALTE (26 octobre 1530).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. BERTHON en 1839.

Ce fut avec une amère douleur que Villiers de l'Isle-

Adam renonça à l'île de Rhodes, si riche et si florissante, pour le stérile rocher de Malte, à peine couvert de quelques cabanes de pêcheurs. Ses regards étaient toujours tournés vers l'Orient, et il y rêvait la conquête de la ville de Modon, en Morée, qui eût rapproché l'ordre de l'ancien théâtre de sa puissance, et lui eût fourni l'espoir d'y rentrer un jour. Mais l'acte de donation de l'Empereur avait été revêtu des dernières formalités, et « il ne man-« quoit plus, dit Vertot, pour l'entier établissement des « chevaliers dans Malte, que le passage du grand maître, du « conseil et de tous les chevaliers dans cette île. On embar-« qua d'abord sur cinq galères, deux grandes caraques et « différents vaisseaux de transport, ce peuple de Rhodes, « qui s'étoit attaché à la fortune et à la suite de la *religion*. « On mit dans les vaisseaux les effets et les titres de l'ordre, « avec des meubles, des vivres et des munitions de guerre « et de bouche. Un grand nombre de chevaliers et de trou-« pes qui étoient à leur solde passèrent sur cette petite flotte « *qui*, *avant* d'arriver, essuya une furieuse tempête, dans « *laquelle* une galère, qui échoua contre un écueil, fut en-« tièrement brisée. Une des caraques pensa aussi périr en « *s'enfonçant* dans le sable; mais un vent contraire la re-« *leva*, *et* on la remit à flot... Ceux qui tournent tout en au-« gures ne manquèrent pas de publier que le ciel, par cet « événement particulier, sembloit désigner la destinée de « l'ordre qui, après avoir essuyé tant d'orages et de périls, « se fixeroit enfin heureusement dans l'île de Malte.....

« Le grand maître, le conseil et les principaux com-« mandeurs entrèrent dans le grand port le 26 octobre, « *et* après être débarqués, ils allèrent droit à l'église « paroissiale de Saint-Laurent. Après y avoir rendu leurs « premiers hommages à celui que l'ordre reconnaissoit « pour son unique souverain, on se rendit au bourg situé « au pied du château Saint-Ange [1], etc... »

154. ENTREVUE DE FRANÇOIS Ier ET DU PAPE CLÉMENT VII A MARSEILLE (13 octobre 1533).

Par MM. Larivière et X. Dupré en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 8.

Clément VII, jaloux de rétablir en Italie l'équilibre violemment rompu par le traité de Cambrai, en 1529, songeait à s'allier le plus étroitement possible avec le roi de

[1] *Histoire de Malte*, liv. IX.

France. Il lui avait fait offrir sa nièce, la fameuse Catherine de Médicis pour le jeune duc d'Orléans, depuis Henri II, et s'était engagé, malgré ses infirmités et son grand âge, à venir trouver François Ier à Marseille.

Cette entrevue eut lieu comme elle avait été convenue. François Ier, en prodiguant au chef de l'Église les plus humbles marques de respect, trompa l'espoir de Henri VIII qui s'était flatté de l'entraîner dans sa révolte contre le Saint-Siége. Il resta fidèle en toute chose au titre de roi très-chrétien. Le mariage du duc d'Orléans avec Catherine fut conclu; seulement la dot de la jeune princesse se borna à cent mille écus en argent comptant, et les trois magnifiques joyaux que promettait d'y joindre la forfanterie de l'ambassadeur pontifical, Gênes, Milan et Naples ne sortirent pas des mains de l'Empereur.

155. UNE FLOTTE ÉQUIPÉE PAR ANGO, ARMATEUR DIEPPOIS, BLOQUE LISBONNE (1533).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en ....

Ango s'était enrichi par ses voyages et par d'heureuses spéculations, et était devenu le plus puissant armateur de Dieppe. Sa fortune était si considérable, son hôtel si magnifique, son train de vie si somptueux, qu'à l'époque de l'un des voyages de François Ier sur les côtes de Normandie, ce prince logea dans l'hôtel d'Ango, et celui-ci se chargea seul de la réception du monarque. Pour prix de sa magnifique réception, il reçut la nomination de gouverneur de la ville et château de Dieppe. Cependant les Portugais avaient, en pleine paix, attaqué et pris un des vaisseaux de l'armateur dieppois. Sans s'effrayer de la grandeur de l'entreprise, Ango résolut de tirer vengeance de cet acte déloyal, équipa dix-sept bâtiments, tant grands que petits, et fit bloquer le port de Lisbonne, pendant que les flottes portugaises étaient occupées dans les Indes. Parvenue à l'embouchure du Tage, l'escadre dieppoise s'empara d'une foule de petits bâtiments, fit une descente, ravagea la côte, et, se portant rapidement d'une rive à l'autre, déjoua toutes les opérations militaires d'un ennemi qui était loin de s'attendre à une telle activité. La rivalité entre les Dieppois et les Portugais venait de leurs expéditions dans l'Inde et l'Afrique, où, dès l'an 1364, les navigateurs dieppois avaient été chercher le poivre et l'ivoire dans des contrées jusqu'alors inconnues. Ango ne cessa ses hostilités que lorsque le roi de Portugal eut adressé un am-

bassadeur au roi de France, qui le renvoya à Dieppe pour qu'il entrât en négociation avec l'auteur de l'expédition.

156. JACQUES CARTIER, AVEC TROIS BATIMENTS, REMONTE LE FLEUVE SAINT-LAURENT QU'IL VIENT DE DÉCOUVRIR (1535).

Par M. Théodore Gudin en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Jacques Cartier, navigateur de Saint-Malo, s'était proposé à Philippe de Chabot, grand amiral de France, pour aller visiter les terres de l'Amérique septentrionale désignées sous le nom de *Terre-Neuve*. Cette demande ayant été présentée au roi par le grand amiral, François Ier avait chargé Cartier lui-même d'exécuter ses projets; et dans un premier voyage, en 1534, il avait découvert le golfe Saint-Laurent et l'embouchure de ce fleuve. Mais l'approche de la mauvaise saison l'avait rappelé avant qu'il eût eu le temps de pousser plus loin ses découvertes. Sur le récit de son voyage, le Roi ordonna un armement plus considérable que le premier : on équipa un bâtiment de cent vingt tonneaux, que Cartier commanda; on en mit sous ses ordres un autre de soixante tonneaux, et un troisième de quarante, propre à entrer dans les rivières où il n'y aurait pas assez d'eau pour les deux autres. Plusieurs jeunes gens de distinction s'embarquèrent avec Jacques Cartier en qualité de volontaires. Cette campagne commença par un acte public de religion. Le jour de la Pentecôte les capitaines et les équipages firent ensemble leurs dévotions dans la cathédrale de Saint-Malo, et reçurent ensuite la bénédiction de l'évêque. Ils mirent à la voile le 19 mai 1535. Leur trajet pour se rendre à Terre-Neuve fut long et pénible; le mauvais temps sépara les bâtiments; mais ils se réunirent dans le détroit de Belle-Isle, où l'on avait assigné un rendez-vous. Cartier, dans sa première campagne, avait prolongé les côtes du golfe Saint-Laurent qui sont au sud du détroit de Belle-Isle; dans celle-ci, il ne s'écarta pas de la côte septentrionale, et pénétra, presque en ligne droite, dans l'intérieur du fleuve. Il le visita avec soin, et s'avança à sept ou huit lieues au delà de l'endroit où depuis la ville de Québec a été bâtie. La rivière près de laquelle la flotte mouilla reçut le nom de Sainte-Croix; mais la postérité lui a donné celui de Jacques Cartier. Cartier remonta avec ses canots jusqu'à un village que les habitants appelaient *Hochelaga*, et sur les ruines duquel s'éleva plus tard

la ville de Montréal, située à plus de cent cinquante lieues marines de l'embouchure du fleuve. Après un hiver rigoureux passé à Sainte-Croix, pendant lequel ses compagnons furent décimés par le scorbut, maladie encore inconnue aux navigateurs français, Cartier se rembarqua, le 6 mai 1536, avec deux bâtiments, n'ayant plus assez de monde pour le troisième, et sortit du fleuve par le canal qui est au sud de l'île d'Anticosti, et qu'il avait pris, en 1534, pour un golfe; il vint ensuite chercher le passage qu'il avait supposé, à la même époque, devoir exister au sud de Terre-Neuve; il le trouva, et compléta, par cette dernière découverte, celle du fleuve et du golfe Saint-Laurent. Les bâtiments arrivèrent à Saint-Malo le 16 juillet 1536. Jacques Cartier montra ainsi aux Français la route du Canada [1].

157. FONDATION DU COLLÉGE ROYAL PAR FRANÇOIS Ier (1539).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
1er étage.

Par M. DELORME en ....

François Ier a reçu de son siècle et de la postérité le surnom glorieux de *Restaurateur des lettres*. Non content, en effet, d'emprunter à l'Italie l'éclat des arts dont elle était revêtue, ce prince mit tous ses soins à faire fleurir en France l'étude des langues et des littératures de l'antiquité. C'est à cette pensée qu'est dû l'établissement du collége royal.

François Ier en conçut le projet dès les premières années de son règne. En 1517 il ordonna que sur le terrain de l'hôtel de Nesle s'élevât le *collége des trois langues*, ainsi nommé parce qu'il devait être spécialement consacré à l'enseignement de l'hébreu, du grec et du latin. Une rente annuelle de cinquante mille sous était allouée à cette grande fondation, et l'enceinte ne devait pas renfermer moins de six cents écoliers. C'était à Érasme, le plus renommé des savants de cette époque, que François Ier voulait confier la direction du nouvel établissement. Autour de lui devaient se ranger Guillaume Budé, Pierre Danès et quelques-uns de ces Grecs fugitifs qui, depuis le milieu du XVe siècle, étaient venus apporter à l'Occident les trésors de la langue d'Homère et de Platon. Mais les grandes distractions de la guerre ne permirent pas à François de réaliser immédiatement et dans toute son étendue cette noble pensée. Il institua d'abord les trois chaires d'hébreu, de grec et de latin; quelques

(1) *Biographie universelle*, t. VII.

années après il y ajouta l'enseignement des mathématiques, de la philosophie grecque et de la médecine : ce ne fut que vers la fin de 1539 qu'il approuva les plans sur lesquels le collége devait être bâti.

158. **FRANÇOIS Ier ET CHARLES-QUINT VISITANT LES TOMBEAUX DE SAINT-DENIS** (janvier 1540).

Par M. Norblin en 1837, d'après le tableau du baron Gros. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 8.

Charles-Quint, ayant à punir les Gantois depuis trois ans révoltés contre lui, s'empressa d'agréer l'invitation que lui fit le roi de France de traverser son royaume. De la frontière d'Espagne à celle de Flandre l'accueil qu'il reçut fut partout magnifique, et la France sembla se plaire à étaler devant son puissant ennemi tout ce qu'elle avait de grandeur et de richesse. François Ier s'avança au-devant de lui jusqu'à Châtellerault, et le conduisit à Paris au milieu d'une succession pompeuse de réjouissances et de fêtes. Sa courtoisie envers son hôte égala sa magnificence : partout on le vit à côté de l'Empereur prendre le second rang, et lorsqu'en témoignage d'allégresse les prisons furent ouvertes, la liberté fut rendue aux captifs au nom de Sa Majesté Impériale. Charles-Quint passa huit jours à Paris. C'est alors que, suivant les traditions de l'abbaye de Saint-Denis, les deux monarques visitèrent ensemble l'ancienne basilique, où étaient déposés les restes des rois de France.

159. **BATAILLE DE CERISOLES** (14 avril 1544).

Par M. Schnetz en 1837. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 8.

Le marquis del Guasto (1), qui commandait en Italie les troupes impériales, avait conçu le hardi projet de se jeter sur Lyon par la Savoie, et ses premiers succès semblaient lui en promettre le facile accomplissement. C'est alors que François Ier mit à la tête de son armée de Piémont le comte d'Enghien (2), jeune prince de la maison de Bourbon, dont la bouillante ardeur rendit bientôt l'offensive aux Français.

Montluc raconte comment ce fut lui qui, par l'entraînement de sa vivacité gasconne, obtint du Roi, que ses revers avaient rendu timide, la permission de livrer la bataille. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette permission apportée par lui dans le camp, près de Cerisoles, y fut accueillie avec un

(1) Alphonse d'Avalos. (2) François de Bourbon.

incroyable enthousiasme. L'armée française était un peu inférieure par le nombre, et, ce qui était pis, le comte d'Enghien, en quittant imprudemment une position qu'il occupait la veille, avait laissé à l'ennemi l'avantage du terrain. Au point où en étaient les choses, il crut qu'il n'en devait pas moins donner la bataille.

Elle fut livrée le lundi de Pâques, 14 avril 1544. Del Guasto restait immobile dans sa forte position sans que les Français se basardassent à l'attaquer : quelques arquebusiers escarmouchaient seulement dans la plaine. Enfin un mouvement du sire de Taix (1) attire les lansquenets de l'armée impériale, qui se lancent contre les Suisses. Le choc de cette pesante masse d'infanterie fut vaillamment soutenu ; les gendarmes du sire de Boutières (2) par une charge heureuse achèvent de la rompre, et le marquis del Guasto lui-même fut entraîné dans la déroute. Cependant à son aile gauche ses vieilles bandes espagnoles n'avaient point perdu l'avantage : l'infanterie italienne et provençale de l'armée française avait fui devant elles, et tout l'effort du comte d'Enghien s'était porté dès lors de ce côté. Deux fois emporté par son impétueuse valeur il avait traversé de part en part ces épais bataillons; mais dans ces deux charges l'élite de sa chevalerie était tombée à ses côtés ; les plis du terrain lui dérobant le reste de son armée, il la croyait toute entière en fuite, et ne songeait plus, avec la poignée de braves gens qui l'entouraient, qu'à vendre chèrement sa vie, lorsque parut le corps de bataille victorieux des lansquenets. L'infanterie espagnole recula à ce coup, et le comte d'Enghien se lança à sa poursuite. Le carnage fut épouvantable : les Suisses, qui avaient à exercer contre les Espagnols de sanglantes représailles, ne firent aucun quartier. Du Bellay porte à douze mille hommes le nombre des morts de l'armée ennemie. La victoire de Cerisoles facilita quelques mois plus tard la conclusion de la paix de Crépy en Valois.

160. LEVÉE DU SIÉGE DE METZ (janvier 1553).

Par M. Eugène Devéria en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 9.

Henri II, allié à l'électeur Maurice de Saxe, qui venait de relever en Allemagne le drapeau de la réforme, avait déclaré la guerre à Charles-Quint, et dès le début des hostilités

(1) Jean de Taix, grand-maître de l'artillerie de France. (2) Guigues Guiffrey de Boutières, lieutenant-général pour le roi en Piémont.

s'était emparé de Metz par surprise. Charles-Quint, menacé d'un double péril, pourvut au plus pressé en concluant à Passau la paix de religion, et, tournant alors toutes ses forces contre la France, il marcha sur Metz pour rendre à l'empire cette place si importante. Mais François de Lorraine, duc de Guise, s'y était enfermé avec des ingénieurs italiens pour la défendre; il avait donné lui-même à la jeune noblesse qui l'entourait l'exemple de prendre la hotte et de porter de la terre aux bastions ; et en peu de temps Metz avec sa garnison était devenue une place imprenable.

Aussi ce fut vainement que Charles-Quint vint l'attaquer avec soixante mille hommes et une redoutable artillerie (31 oct. 1552); son génie opiniâtre s'y fatigua. Depuis quelque temps les forces de son corps ne suffisaient plus à l'activité de sa pensée : on le vit, au bout de peu de jours, incapable de supporter les travaux du siége, se faire transporter à Thionville, et laisser la conduite des opérations au duc d'Albe (1). Mais cette autre volonté de fer se brisa contre l'héroïque résistance de la noblesse française. Chaque brèche ouverte laissait voir une nouvelle muraille élevée par derrière ; chaque assaut était repoussé par une jeunesse ardente à se jeter au-devant du péril ; enfin il était devenu impossible de ramener à l'attaque les Impériaux découragés. Charles-Quint voulut essayer encore une fois sur ses soldats le magique effet de sa présence ; il se fit porter au milieu du camp : leur courage en fut ranimé ; mais des renforts étaient arrivés à la garnison française, et ce dernier effort fut encore impuissant. Cependant l'armée espagnole commençait à être atteinte par les maladies ; les *hommes*, enfoncés dans une fange glacée, y périssaient par milliers ; Charles-Quint reconnut l'arrêt de la fortune *qui n'aime point les vieillards*, et se décida à lever le siége vers la mi-janvier 1553. Il avait tiré onze mille coups de canon et perdu trente mille soldats.

Il laissait derrière lui un nombre considérable de malades, victimes abandonnées à une mort certaine, si l'on eût suivi à leur égard le triste droit de la guerre à cette époque. Mais le duc de Guise donna l'exemple de l'humanité comme il avait donné celui du courage : « Nous trouvions, « dit Vieilleville, des soldats par grands troupeaux de di- « verses nations, malades à la mort, qui étoient renversés « sur la boue ; d'autres assis sur de grosses pierres, ayant « les jambes dans les fanges, gelées jusques aux genoux,

(1) Ferdinand Alvarez de Tolède, depuis gouverneur des Pays-Bas.

« qu'ils ne pouvoient ravoir, criant miséricorde, et nous « priant de les achever de tuer. En quoi M. de Guise « exerça grandement la charité, car il en fit porter plus « de soixante à l'hôpital pour les faire traiter et guérir ; « et à son exemple, les princes et les seigneurs firent de « semblable. Si bien qu'il en fut tiré plus de trois cents de « cette horrible misère ; mais à la plupart il falloit couper « les jambes, car elles étoient mortes et gelées. »

161. NAISSANCE DE HENRI IV (13 décembre 1553).

Par M. Révoil en 1817.

Henri IV naquit à Pau, le 13 décembre 1553. « Avant « cela, dit Péréfixe, le Roi Henry d'Albret avoit fait son « testament que sa fille avoit grande envie de voir..... Elle « n'osoit lui en parler ; mais étant averti de son désir, il lui « promit qu'il le lui mettroit entre les mains, lorsqu'elle « lui auroit montré ce qu'elle portoit dans ses flancs : mais « à condition que dans l'enfantement elle lui chanteroit une « chanson, *afin*, lui dit-il, *que tu ne me fasses pas un en-« fant pleureux et rechigné*. La Princesse le lui promit, et « eut tant de courage, que malgré les grandes douleurs « qu'elle souffroit, elle lui tint parole, et en chanta une en « son langage béarnois aussitôt qu'elle l'entendit entrer « dans sa chambre. L'on remarqua que l'enfant, contre « l'ordre commun de la nature, vint au monde sans pleu-« rer et sans crier.....

« Si-tôt qu'il fut né, le grand-père l'emporta dans le « pan de sa robe en sa chambre, et donna son testament, « qui étoit dans une boîte d'or, à sa fille, en lui disant, « *ma fille, voilà qui est à vous, et ceci est à moi*. Quand il « tint l'enfant, il frotta ses petites lèvres d'une gousse « d'ail, et lui fit sucer une goutte de vin dans sa coupe « d'or, afin de lui rendre le tempérament plus mâle et plus « vigoureux (1). »

162. COMBAT DE RENTY (13 août 1554).

HENRI II DONNE LE COLLIER DE SON ORDRE AU MARÉCHAL DE TAVANNES.

Par Nicolas-Guy Brenet en 1789.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 9.

La guerre continuait, mais faiblement soutenue par les deux monarques, dont le trésor était également épuisé. Charles-Quint, porté en litière avec huit mille hommes pour cortége plutôt que pour armée, manœuvrait le long

(1) *Histoire de Henri le Grand*, par Hardouin de Péréfixe, Ire partie.

de sa frontière des Pays-Bas, couvrant ses places les unes après les autres. Henri II, de son côté, suivait une marche parallèle à celle de l'Empereur, se jetant sur toutes les villes qu'il pouvait surprendre, et mettant une triste gloire à « laisser toujours après lui, pour ses brisées, feux, « flammes, fumées et toute calamité. » L'armée française avait ainsi marqué son passage depuis la frontière du pays de Liége jusqu'au cœur de l'Artois, à quelques lieues de la mer, lorsqu'elle arriva devant Renty, petite forteresse qu'elle entreprit d'assiéger. L'Empereur, retranché dans ses positions, demeura d'abord spectateur immobile de ce siége; « mais à la fin le regret et honte qu'il avoit de lais« ser ainsi destruire et ruiner son païs, et devant ses yeux « prendre et forcer cette place, se mêlèrent tellement en« semble que, se fesant ennemy de sa peur, résolut tenter « fortune et faire tous ses efforts, quoi qu'il en peust adve« nir, pour la secourir et garder [1]. »

Il fit donc un mouvement en avant pour s'emparer d'un petit bois qu'occupaient les Français, et d'où il se flattait de détruire les batteries qu'ils dirigeaient contre la place. La cavalerie légère du duc de Savoie, et les reîtres du comte Volrad de Schwartzemberg, « tous noirs comme beaux « diables, afin de mieux intimider l'ennemi, » donnèrent dans le bois avec une telle impétuosité qu'en un moment les arquebusiers français en furent délogés, et la gendarmerie qui les soutenait dispersée ou couchée par terre. Mais le duc de Guise, avec le sire de Tavannes [2], rallie sur-le-champ les fuyards, appelle à lui la cavalerie légère du duc d'Aumale [3], et chargeant à son tour les Impériaux, rejette leurs pistoliers en désordre sur le bataillon de leurs lansquenets qui se débandent. Au même moment le duc de Nevers [4] avec son régiment s'était jeté « au travers de « l'arquebuserie espagnole, qu'il avoit toute renversée et « mise à vau de route. » On ne laissa pas aux Impériaux le temps de se rallier. L'amiral de Coligny [5], habile à saisir l'instant décisif, lance à leur poursuite une partie de sa troupe pendant que Tavannes, à la tête de ses gendarmes, achevait, comme il avait commencé, la victoire. Henri II récompensa sa vaillance sur le champ de bataille même, en détachant de son cou le collier de son ordre pour l'en décorer. Le combat de Renty coûta près de deux mille hommes à l'armée espagnole.

(1) *Mémoires de F. de Rabutin*, liv. VI, p. 283. (2) Gaspard de Saulx, maréchal de France. (3) Claude de Lorraine, grand-veneur de France. (4) François de Clèves, Ier du nom. (5) Gaspard de Coligny, IIe du nom.



163. D'ESPINEVILLE, DE HARFLEUR, BRULE UNE FLOTTE HOLLANDAISE DE VINGT-DEUX VAISSEAUX SUR LES COTES D'ANGLETERRE (août 1555).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en ....

Au milieu de cette guerre, dont les succès étaient depuis trois ans si incertains, un trait d'audace, qui fit l'admiration de tous les gens de mer de la France et de l'Europe, vint porter un rude coup au commerce si prospère des Pays-Bas. C'était en l'année 1555. La gouvernante des Pays-Bas (1), au mépris du droit des gens, venait de saisir et de confisquer à son profit tous les navires français trafiquant dans les ports de la Flandre. Il fallait tirer prompte vengeance de cet affront. Henri II donna l'ordre à Coligny, son amiral, de mettre une flotte en mer. Malheureusement les ports étaient vides; la France n'avait de vaisseaux que sur les chantiers. « Je ne connais, dit l'amiral, que les bourgeois et les marchands de Dieppe qui puissent fournir une flotte à votre majesté. » Il fallut donc avoir recours aux Dieppois: ceux-ci, fiers de cet honneur, répondirent qu'ils ne demandaient au roi que la moitié des frais de l'armement, faisant du reste leur affaire. La seule condition qu'ils mettaient à leur offre, c'était que les capitaines de vaisseaux seraient tous enfants de la ville, afin que, s'il y avait de l'honneur à conquérir, il ne revint qu'à eux. Les choses ainsi conclues, dix-neuf navires, ou plutôt dix-neuf bateaux pêcheurs, dont les plus forts n'étaient que de cent vingt tonneaux, furent équipés et armés en guerre. On conserve à Dieppe le nom de ces illustres bateaux pêcheurs, c'étaient: *le Saint-Nicolas*, *l'Emerillon*, *le Faucon*, *l'Ange*; *la Barbe*, *la Lévrière*, *la Palme*, *le Soleil*, *le Saint-Jean*, *l'Once*, *la Belette*, *la Comtesse*, *la Gentille*, *le Petit-Coq*, *le Petit-Dragon*, *le Redouté*, *le Riars*, et deux petites goëlettes ou barques dont on ne dit pas les noms. Les capitaines élurent pour chef de cette petite escadre Louis de Burès, sieur d'Espineville, qui montait *le Saint-Nicolas*. Coligny lui envoya une commission signée du roi; en le remerciant, au nom de sa majesté, de ce que lui et les siens entreprenaient pour l'honneur du royaume.

Le 5 août 1555 la flottille sort du port par une belle matinée, et va mouiller sur une ligne au milieu de la Man-

(1) Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint.

che, en vue de Douvres et de Boulogne, attendant qu'il vînt à passer quelques vaisseaux sous pavillon de Flandre. Le 11 août, au point du jour, vingt-quatre grandes voiles furent signalées au sud-ouest: c'était une flotte flamande, toute composée de hourques, espèces de grands vaisseaux élevés et fort longs, bien armés de canons, et du port de quatre à cinq cents tonneaux. Ces vingt-quatre navires arrivaient d'Espagne, chargés d'épices et de marchandises pour les Pays-Bas. Se reposant sur la force et le nombre de ses embarcations, l'ennemi s'avançait à pleines voiles, sans daigner donner la moindre attention aux barques qu'il apercevait devant lui. Cependant les Dieppois, jugeant que c'était jouer gros jeu, mais ne voulant à aucun prix gagner le large, s'étaient déjà rangés en bataille. Aidés par la marée, et cinglant avec adresse, ils se trouvèrent tout à coup et comme à l'improviste au milieu de l'escadre ennemie. Les Flamands, lourds de leur naturel, et rendus plus pesants par la confiance en leurs forces, avaient à peine eu le temps de lâcher une bordée de leur formidable artillerie, que déjà le harpon était lancé sur leurs navires. Les Dieppois, la hache et la pique à la main, s'élançaient à l'abordage; ce n'était déjà plus un combat, c'était un assaut. Les Flamands, quittant leurs canons, se défendirent en gens de cœur, à coups d'arquebuse, de grenades et de lance. La mêlée devint furieuse, et le brave chef des Dieppois, le capitaine d'Espineville, fut blessé mortellement. On se battait avec tant de rage que personne ne s'en aperçut; mais tout à coup des torrents de flammes et de fumée s'élèvent d'une des hourques, et au même instant *la Palme*, montée par le capitaine dieppois Beaucousin, paraît aussi toute en feu. Beaucousin, sur le point d'être accablé, avait fait jeter sur cette hourque, qu'il tenait harponnée, des lances à feu et des matières combustibles; mais n'ayant pu se dégager assez vite, son propre vaisseau avait été atteint par les flammes. Aussitôt tout change de face; il ne s'agit plus de se battre, mais d'éviter l'incendie, de s'isoler de ces deux malheureux navires enflammés. Dans cette horrible confusion, trois vaisseaux dieppois sont écrasés entre deux hourques énormes et coulés bas, corps et biens. Par bonheur, les autres parviennent à se dégager et à gagner le haut du vent. Les Flamands, au contraire, moins alertes à la manœuvre, ne peuvent manier leurs gros et lourds bâtiments; on en voit jusqu'à douze s'engloutir à demi consumés dans les flots. Ceux qui s'échappent sont assaillis par les Dieppois, qui leur font la chasse, les entourent,

les attaquent de nouveau à l'abordage, et finissent par s'en emparer. Le lendemain, 12 août, dès le matin, la flottille, veuve de son capitaine, et réduite à quatorze ou quinze voiles, mais victorieuse, et traînant à la remorque six de ces grandes hourques flamandes chargées de poivre, d'alun, de riches denrées, rentra dans son port de Dieppe, en présence de toute la population répandue sur le rivage, au bruit des cloches et de toute l'artillerie des remparts.

164. LE CHEVALIER DE LA VILLEGAGNON ENTRE DANS LE RIO-JANEIRO (10 novembre 1555).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en ....

Le chevalier de La Villegagnon, nommé vice-amiral de Bretagne par Henri II, sollicita la permission d'aller former un établissement en Amérique, pour détourner de ce côté l'attention des Espagnols, et affaiblir ainsi leurs forces. Villegagnon s'assura la protection de l'amiral de Coligny, en faisant entendre que son projet était d'ouvrir aux protestants un asile contre les persécutions ; il obtint ainsi une somme de dix mille livres pour les premiers besoins de la colonie, avec deux vaisseaux de deux cents tonneaux, abondamment pourvus, bien armés, et sur lesquels on embarqua une compagnie d'artificiers, de soldats et de nobles aventuriers. Le 12 juillet 1555 il partit du Havre, qui portait à cette époque le nom de Franciscopole. La tempête et une voie d'eau forcèrent le vaisseau qu'il montait à se réfugier à Dieppe pour se réparer. Une partie des artificiers et des nobles aventuriers, que la mer avait rendus malades, profitèrent de cette relâche pour abandonner l'expédition ; cette désertion réduisit les forces de Villegagnon, mais ne l'arrêta point. Après une navigation pénible, il arriva, le 10 novembre, à l'embouchure du fleuve Ganabara (le Rio-Janeiro). Il avait songé d'abord à former son établissement en terre ferme ; mais diverses raisons l'ayant fait changer d'avis, il se décida à bâtir un fort en bois sur un rocher de cent pieds de long et soixante de large, situé au milieu du détroit que forme l'entrée du fleuve. Il comptait se rendre ainsi maître de la passe ; mais il ne tarda pas à reconnaître que les eaux, à marée haute, couvraient ses constructions, et il se réfugia alors dans une île d'un mille de circonférence, placée une lieue plus haut et entourée de rochers. Cette île n'avait qu'un seul port, commandé par deux éminences qu'il fortifia. Il fixa sa résidence au centre de l'île, sur un rocher de cinquante pieds de

haut, sous lequel il creusa des magasins, et qu'il nomma fort Coligny, en l'honneur de son protecteur (1).

165. ÉTATS-GÉNÉRAUX DE PARIS (6 janvier 1558).

Par M. Jean ALAUX en 1841. Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Henri II, à qui de nouvelles ressources étaient nécessaires pour soutenir le fardeau d'une guerre si longue et si ruineuse, résolut, après une interruption de près de cinquante ans, de convoquer les états-généraux. L'autorité royale domina sans contrôle dans cette assemblée, où elle fit siéger la magistrature comme un quatrième ordre, avec une représentation séparée de celle du tiers état.

La réunion eut lieu le 6 janvier 1558, au Palais, dans la chambre de Saint-Louis. « La salle étoit ornée avec ma- « gnificence, le Roi étoit sur son trône, et les plus grands « seigneurs l'entouroient ou siégeoient au-dessous de lui. « Henri II adressa un discours à ses sujets, dans lequel il « leur rendoit compte de ses efforts pour tenir tête à la « maison d'Autriche, et de ses besoins. Le cardinal de Lor- « raine (2) prit ensuite la parole au nom du clergé; son « discours fut long et diffus, plein d'éloges de lui-même et « de flatteries adressées au Roi; il promit que l'Église con- « tribueroit pour des sommes considérables. Le duc de Ne- « vers (3) parla ensuite au nom de la noblesse, et en peu de « mots, il dit qu'elle étoit toujours prête à prodiguer son « sang et ses biens pour la défense du royaume. Jean de « Saint-André parla au nom du parlement, mais à ge- « noux, à la différence des deux autres orateurs; il remercia « le Roi d'avoir formé de la magistrature un ordre nouveau, « et il lui offrit en retour les biens et la vie de ceux pour « lesquels il parloit. André Guillart du Mortier, enfin, « l'orateur du tiers état, se jeta aussi à genoux; et après « avoir loué le Roi de la générosité avec laquelle il repoussoit « une paix qui ne seroit pas glorieuse, il déclara que le « peuple, quoique accablé d'impôts, sentoit qu'il devoit « tout au Roi, et lui fourniroit encore de grosses sommes « pour mener à fin la guerre... Le garde des sceaux, Ber- « trandi (4), qui avoit récemment été fait cardinal, vint en- « suite prendre de même à genoux les ordres du Roi, puis il

(1) *Biographie universelle*, t. XLIX. (2) Charles de Lorraine, duc de Chevreuse, archevêque, duc de Reims. (3) Louis de Gonzague, pair de France. (4) Jean Bertrand ou Bertrandi, cardinal, archevêque de Sens.

« répondit à tous. Il promit en particulier au tiers état que « le Roi recevroit avec bonté un cahier de ses doléances (1). »

166. PRISE DE CALAIS PAR LE DUC DE GUISE (9 janv. 1558).

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

Par M. Picot en 1837.

La bataille de Saint-Quentin avait porté un coup terrible à la France : le connétable de Montmorency (2), le maréchal de Saint-André (3), l'amiral de Coligny (4) étaient prisonniers aux mains des Espagnols. On appela d'Italie le duc de Guise, François de Lorraine, comme seul capable de soutenir la fortune chancelante du royaume. Ce grand homme comprit qu'il fallait au plus tôt, par un coup d'éclat, relever la renommée des armes françaises. Sans attendre le printemps, époque ordinaire du renouvellement des hostilités, il résolut de surprendre Calais au cœur même de l'hiver.

Plusieurs plans avaient été formés déjà pour s'emparer de cette place, et le maréchal de Strozzi avait eu la hardiesse d'y pénétrer sous un déguisement pour en reconnaître les fortifications. Il avait trouvé la garnison faible et la ville entièrement délaissée par la reine Marie, dont l'attention était toute à la grande querelle de religion qu'elle soutenait en Angleterre. Mais le succès dépendait surtout du secret et de la promptitude. L'armée française, rassemblée à la frontière du nord, semblait n'être là que pour faire face à un ennemi victorieux. Une manœuvre hardie la transporte tout à coup sous les murs de Calais, et le duc de Guise arrive de la cour le 1er janvier 1558 pour en prendre le commandement. Dès le premier jour, deux forts qui défendaient la ville sont emportés. Trois jours après, la brèche était ouverte et la citadelle prise d'assaut. Lord Wentworth, qui commandait les Anglais, réduit à une garnison de huit ou neuf cents hommes, comprit qu'une plus longue résistance était inutile ; il demanda à capituler, et, le 9 janvier, la ville fut remise aux Français. Il y avait un peu plus de deux cent dix ans (1347) qu'Édouard III l'avait enlevée à Philippe de Valois. Guines se rendit onze jours après, et ainsi furent effacées les dernières traces de la domination anglaise dans le royaume.

167. PRISE DE THIONVILLE (23 juin 1558).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 9.

Par Mme Haudebourt en 1837.

La prise de Thionville par le duc de Guise suivit de six

(1) *Histoire des Français*, par M. de Sismondi, t. XVIII, ch. XIV.
(2) Anne de Montmorency. (3) Jacques d'Albon, seigneur de Saint-André.
(4) Gaspard de Coligny, IIe du nom.

mois celle de Calais. Les Espagnols ne s'attendaient pas à être attaqués, et la garnison de la place était faible. Elle fit cependant une courageuse résistance, qui força les Français à changer leurs batteries. C'est au milieu de cette opération que fut tué le maréchal de Strozzi, le plus illustre de ces patriotes florentins qui étaient venus dans les armées françaises poursuivre contre l'Espagne la vengeance de leur patrie asservie. Le lendemain 22 juin, Thionville capitula. Cet avantage, quoique peu important, ajouta au renom du duc de Guise, environné déjà de la faveur publique, et élevé au faîte de la puissance par le mariage de sa nièce Marie Stuart avec le Dauphin (1), fils de Henri II.

168. LEVÉE DU SIÉGE DE MALTE (septembre 1565).

Par M. LARIVIÈRE en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Les chevaliers de Saint-Jean, chassés de Rhodes en 1522, et établis par Charles-Quint dans l'île de Malte, n'avaient pas cessé de faire une guerre opiniâtre à la puissance ottomane. Soliman, irrité des échecs dont chaque jour ils humiliaient son orgueil, résolut d'en tirer une éclatante vengeance. Il crut que la fortune réserverait à sa vieillesse les mêmes faveurs qu'elle lui avait accordées au début de son règne, et il entreprit une expédition contre Malte.

Le 18 mai 1565, parut à la hauteur de cette île une flotte turque de cent cinquante-neuf bâtiments de guerre, chargée de trente mille soldats. Un nombre considérable de transports la suivait, et plus tard les galères du fameux Dragut, pacha de Tripoli, ainsi que celles d'Hascen, vice-roi d'Alger, vinrent s'y joindre avec cinq mille combattants. A ce menaçant appareil le grand maître, Jean de La Valette, n'avait à opposer que sept cents chevaliers et huit mille soldats enrôlés sous la bannière de l'Ordre. Mais le noble vieillard unissait à la sainte intrépidité des martyrs tous les talents d'un homme de guerre, et il sut inspirer à ses frères d'armes l'héroïque résolution de s'ensevelir avec lui sous les ruines de Malte plutôt que de se livrer aux Infidèles.

Le siége dura cinq mois. Mustapha, général des armées de Soliman, et Piali, amiral de sa flotte, rivalisèrent d'ardeur et d'opiniâtreté dans les attaques qu'ils livrèrent à l'île sur tous les points. Dragut, le successeur et l'émule des deux Barberousse, y laissa la vie. Le premier effort des Turcs s'était porté sur le fort Saint-Elme, et ils s'en emparèrent après avoir égorgé jusqu'au dernier des chevaliers qui le dé-

(1) François de France.

fendaient. Ils restèrent ainsi maîtres du port appelé *Marza Musciet*. Mais ce fut là le terme de leurs succès : leurs formidables assauts contre le *Borgo*, le fort Saint-Michel et la *cité notable*, furent tous repoussés. Un jour cependant la situation des chevaliers parut désespérée : au milieu des débris fumants du *Borgo* et des cadavres amoncelés de leurs compagnons d'armes, tous les grands-croix de l'Ordre supplièrent La Valette d'abandonner des ruines impossibles à défendre, et de se retirer au château Saint-Ange. « Non, « mes frères, non, leur répondit le héros : c'est ici qu'il « faut que nous mourions ensemble, ou que nous en chas- « sions les ennemis (1). » Et par un nouveau prodige de vaillance les Turcs furent chassés du poste qui semblait livrer la place à leurs coups.

Toute l'audace et l'habileté des deux lieutenants de Soliman, tout l'art de leurs ingénieurs étaient épuisés : seize mille hommes étaient le reste unique de la puissante armée qu'ils avaient amenée des ports de Turquie, et la crainte seule du courroux de leur maître les empêchait de renoncer à une entreprise désespérée, lorsque le vice-roi de Sicile, Don Garcie de Tolède, jusqu'alors vainement appelé par les vœux impatients du grand-maître, débarqua enfin des troupes qui firent lever le siége. Mais la gloire d'avoir sauvé Malte ne resta pas à Philippe II, dont la lâche prudence avait fait attendre pendant cinq mois ses secours. Ce fut à La Valette que s'adressèrent les cris d'enthousiasme et de reconnaissance de toute la chrétienté.

169. INSTITUTION DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT (1er janvier 1579).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 9.

Par Jean-Baptiste VANLOO, vers 1731.

« Le jeudy premier jour de l'an, le Roy (Henri III) « établit et solemnisa, en l'église des Augustins de Paris, « son nouvel ordre de chevaliers du Saint-Esprit en « grande magnificence ; et les deux jours suivans traita à « dîner audit lieu ses nouveaux chevaliers, et l'après- « dîner tint conseil avec eux. Ils étoient vêtus de bar- « rettes de velours noir, chausses et pourpoint de toille « d'argent, souliers et foureaux d'épée de velours blanc ; « le grand manteau de velours noir, bordé à l'entour de « fleurs-de-lys d'or, et langues de feu entremêlées de « même broderie, et des chiffres du Roy de fil d'argent, « et tout doublé de satin orengé ; et un autre mantelet de « drap d'or en lieu de chaperon par-dessus le grand man-

(1) *Histoire de Malte*, par Vertot.

« teau, lequel mantelet étoit enrichi comme le grand manteau de fleurs-de-lys, langues de feu et chiffres; leur grand collier entrelassé des chiffres du Roy, fleurs-de-lys et langues de feu, auquel pendoit une croix d'or industrieusement élabourée et émaillée, au milieu de laquelle étoit une colombe d'argent. Ils s'appellent chevaliers commandeurs du Saint-Esprit, et portent journellement sur leurs cappes et manteaux une grande croix de velours orengé, bordé d'un passement d'argent, ayant quatre fleurs-de-lys d'argent aux quatre coins du croisen, et le petit ordre pendu à leur col avec un ruban bleu.

« On disoit que le Roy avoit institué cet ordre pour joindre à soy d'un nouvel et plus étroit lien ceux qu'il y vouloit nommer, à cause de l'effréné nombre de chevaliers de l'ordre de Saint-Michel, qui étoit tellement avili qu'on n'en fesoit non plus de compte que de simples aubereaux ou gentillâtres; et appeloit-on dès piéça le collier de cet ordre le collier à toutes bêtes (1). »

170. ACHILLE DE HARLAY DANS LA JOURNÉE DES BARRICADES (12 mai 1588).

Par M. ABEL DE PUJOL en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

La ligue venait de remporter dans Paris un triomphe éclatant. Les troupes royales avaient reculé devant les compagnies bourgeoises, et les barricades, poussées jusqu'aux portes du Louvre, tenaient Henri III prisonnier dans son palais. Le Roi, sans autre ressource que la fuite pour sauver les restes de son autorité, courut au galop vers Chartres, et laissa les ligueurs maîtres de sa capitale. Le duc de Guise (Henri de Lorraine), qui avait, dans cette journée, dirigé les mouvements de la multitude, resta chargé de tous les embarras de la victoire populaire. Il avait compté gouverner avec la signature du Roi captif. Déchu de cet espoir, il sentit que la loi, par ses organes réguliers, pouvait seule sanctionner la rébellion victorieuse. Il se rendit, avec une suite nombreuse, chez le premier président du parlement, Achille de Harlay.

« Il le trouva qui se pourmenoit dans son jardin, lequel s'étonna si peu de leur venue, qu'il ne daigna seulement pas tourner la tête, ni discontinuer sa pourmenade commencée, laquelle achevée qu'elle fut, étant au bout de son allée, il retourna, et en retournant il vit le duc de Guise qui venoit à lui. Alors ce grave magistrat, haussant

(1) *Journal de Henri III, par Pierre de l'Estoile*, année 1579.

« la voix, lui dit : C'est grand'pitié quand le valet chasse « le maître. Au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur est « à mon Roi, et mon corps est entre les mains des méchans : « qu'on en fasse ce qu'on voudra (1). »

171. ÉTATS-GÉNÉRAUX DE BLOIS (16 octobre 1588).

(HENRI III.)

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Par M. Jean Alaux en 1837.

Après la journée des barricades, Henri III, dans sa détresse, consentit à associer les états-généraux à la tâche difficile de guérir les plaies du royaume. Il les convoqua donc à Blois pour le 15 septembre 1588; mais quelle que fût alors l'ardeur des passions politiques, les députés mirent fort peu de hâte à répondre à la sommation royale, et ce ne fut qu'un mois après, le 16 octobre, que Henri III put ouvrir solennellement l'assemblée.

« Sur les deux heures de relevée, dit M. Vitet dans « son introduction au drame des *États de Blois*, la séance « fut ouverte. La salle où elle se tenait est immense : six « grosses colonnes à chapiteaux romans surmontés d'arcs « en ogive la séparent par le milieu. Toutes les murailles « avaient été recouvertes de tapisseries à personnages, « rehaussées de riches galons, et les piliers étaient entourés de tapis de velours violet, semés de fleurs de lis d'or. « Entre les troisième et quatrième piliers on avait dressé « une sorte d'estrade élevée de trois marches et couronnée par un grand dais : c'était sur cette estrade qu'était « placé le fauteuil du Roi; à droite, celui de la Reine mère; « à gauche, celui de la Reine régnante. Tous les gentilshommes de la maison du Roi, au nombre de deux à trois « cents, devaient se tenir debout sur l'estrade derrière « le fauteuil du Roi.

« Au bas de l'estrade, et toujours sous le grand dais, « on voyait un siége à bras sans dossier, couvert de « velours violet, qui était destiné à M. de Guise (2), en sa « qualité de grand maître de France. Enfin, tout autour « de la salle on avait réservé un passage défendu par de « fortes barrières hautes de trois à quatre pieds, et derrière ces barrières on avait permis à quelques bourgeois « et personnes notables de la ville de prendre place. Le « légat, les ambassadeurs, les seigneurs et dames de la

(1) *Discours sur la vie et la mort du président de Harlay*, par Jacques Lavallée, 1616. (2) Henri de Lorraine, Ier du nom, duc de Guise, dit *le Balafré*.

« cour étaient dans les galeries supérieures cachées par des « jalousies.

« Un huissier, placé à une fenêtre qui avait vue dans la « cour du château, appelait à haute voix les députés, sui- « vant l'ordre qui avait été arrêté. Ceux qui étaient présents « répondaient, et aussitôt ils étaient reçus par quatre hé- « rauts et conduits à MM. de Rhodes et de Marle, maîtres « des cérémonies, qui leur désignaient la place qu'ils de- « vaient prendre. Les archevêques et évêques étaient vêtus « de leurs rochets et surplis; les gentilshommes avaient la « toque de velours et la cape; et quant aux députés du tiers, « ceux de la justice portaient la robe longue et le bonnet « carré, et ceux de robe courte le petit bonnet et la robe « de marchand.

« Tous les députés étant entrés dans la salle et assis, « selon leur rang et dignité, M. de Guise, habillé d'un « pourpoint de satin blanc, la cape retroussée, et *perçant* « *de ses yeux*, dit un écrit du temps, *toute l'épaisseur de* « *l'assemblée, pour connaître et distinguer ses serviteurs,* « *et d'un seul élancement de sa vue les fortifier dans leurs* « *espérances, et leur dire, sans parler : Je vous vois;* « M. de Guise se leva de son siége de grand maître, et « ayant fait une révérence à toute l'assemblée, suivi des « capitaines des gardes et des gentilshommes tenant à la « main leur hache à bec de corbin, alla chercher le Roi.

« Aussitôt Sa Majesté en grand costume, et portant « son grand ordre au col, parut sur l'escalier qui descend « de ses appartements : toute l'assemblée se leva et chacun « demeura la tête nue.

« Le Roi, s'étant assis, prit la parole, et prononça une « très-longue et très-grave harangue..... »

172. BATAILLE D'IVRY (14 mars 1590).

Par M. Charles Steuben en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Le dernier des Valois venait de tomber sous le couteau de Jacques Clément, et la couronne de France était passée à l'aîné de la maison de Bourbon. Mais Henri IV, délaissé de presque tous les seigneurs catholiques, était serré de près par le duc de Mayenne (1). Ce chef de la ligue, moins populaire, mais non moins habile que son frère, s'était vanté d'amener aux Parisiens le Béarnais pieds et poings liés. Déjà même on louait des fenêtres pour le voir passer. Henri, dans ses retranchements d'Arques, où avec une poignée de soldats il soutint l'effort de trente mille li-

(1) Claude de Lorraine.

gueurs, prouva à Mayenne qu'il n'était point si facile à prendre, et l'année suivante il lui donna près d'Ivry, sur l'Eure, une leçon plus forte encore.

Mayenne, à la tête de vingt-quatre mille combattants, dont un grand nombre Flamands, Espagnols, Suisses, Allemands, s'avançait pour faire lever au Roi le siége de Dreux. On conseillait à Henri, qui avait à peine onze mille hommes, de se retirer encore une fois sur la Normandie. Il ne voulut pas montrer un roi de France reculant toujours devant des rebelles, et résolut d'attendre l'ennemi de pied ferme, et dans une position qui lui laisserait tous ses avantages. On connaît les belles paroles que, le matin de la bataille, en mettant son casque, il adressa à ses compagnons d'armes : « Mes compagnons, Dieu est pour nous ; voici ses « ennemis et les nôtres ; voici votre Roi ; donnons à eux. « Si vos cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon pa-« nache blanc : vous le trouverez au chemin de l'honneur « et de la victoire (1). » L'armée répondit à ce noble langage par le cri de *vive le Roi !* et la bataille commença.

L'artillerie du Roi, grâce à l'avantage de sa position, portait en plein dans les rangs ennemis, tandis que celle des ligueurs tirait toujours sans atteindre. L'impatience prit au jeune comte d'Egmont (2), et sans attendre la troisième décharge, il se lança avec sa cavalerie flamande contre les batteries de l'armée royale. Là, par une folle bravade, il tourne contre la bouche même des canons la croupe de son cheval, et donne à ses gendarmes l'exemple de cette bizarre insulte à une arme qu'il appelle celle « des « hérétiques et des lâches. » Biron, le maréchal d'Aumont et le grand prieur eurent bon marché d'une cavalerie ainsi désordonnée, et l'imprudent Egmont resta sur le champ de bataille. Un autre accident mettait en même temps le désordre dans les reîtres de l'armée de la Ligue. On laissait d'ordinaire à ces escadrons irréguliers un espace ménagé entre les rangs de l'infanterie pour se reformer après chacune de leurs charges. Cet espace leur manque par la faute du vicomte de Tavannes, et ils donnent de toute la vitesse de leurs chevaux contre les lanciers du duc de Mayenne. Vainement celui-ci s'efforce-t-il de remettre l'ordre dans cette mêlée ; le Roi, qui a vu le trouble des escadrons ennemis, les charge à la tête de sa noblesse, et chefs et soldats ne savent plus que fuir. L'infanterie de la ligue restait ainsi seule dans la plaine,

(1) D'Aubigné, liv. III, ch. v, p. 231. (2) Philippe, comte d'Egmont, général des armées du roi d'Espagne.

exposée à tous les coups de l'armée royale; les Suisses, sans attendre les premières attaques de l'ennemi, livrent leurs armes pour signifier qu'ils demandent à se rendre: on les reçoit à merci. Les lansquenets en voulaient faire autant; mais le Roi fut forcé de les abandonner à la vengeance de ses soldats, qui se souvenaient de leur trahison dans le retranchement d'Arques, et tout ce que put l'âme généreuse de Henri IV fut de faire entendre ce cri: « Sauvez les Français, et main basse sur l'étranger! » En effet, dès ce moment il ne périt pas un Français de plus. Davila porte à six mille hommes la perte de l'armée de la ligue. C'était la plus belle victoire remportée depuis le commencement des guerres religieuses.

173. HENRI IV DEVANT PARIS (août 1590).

Par M. ROUGET en 1824. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 9.

Des plaines d'Ivry, Henri IV avait marché sur la capitale pour l'assiéger. Paris, depuis la journée des barricades, était le principal théâtre de la puissance de la ligue et de ses fureurs; c'était à Paris qu'il importait de la frapper d'abord, pour l'anéantir ensuite dans le reste du royaume. Pendant près de quatre mois le Roi tint cette grande ville emprisonnée dans un étroit blocus (7 mai à 30 août 1590); la famine ne tarda pas à y faire sentir toutes ses horreurs, et sans l'affreuse tyrannie des Seize et l'appui que leur prêtaient les soldats espagnols, la ville affamée se fût jetée dès lors aux bras de son Roi. Mais il fallut endurer le mal dans ses dernières extrémités; il fallut que l'on vît les ossements des morts changés en pain et les enfants servant de nourriture à leurs mères. Les Parisiens, ainsi opprimés par leurs défenseurs, ne trouvèrent de pitié que dans le cœur du prince qui les assiégeait. Il laissa sortir une grande partie des bouches inutiles : « Faudra-t-il donc, disait-il, « que ce soit moi qui les nourrisse? Il ne faut point que « Paris soit un cimetière; je ne veux point régner sur des « morts. » Et encore : « Je ressemble à la vraie mère de « Salomon: j'aimerais mieux n'avoir point de Paris, que « de l'avoir déchiré en lambeaux. » Henri fit plus encore; il laissa d'abord ses capitaines et puis les soldats eux-mêmes introduire des vivres dans la ville assiégée. « Et « cela, dit Péréfixe, fit subsister Paris plus d'un mois plus « qu'il n'eût fait. » Mais ce que Henri IV perdit alors, il le recueillit plus tard par la reconnaissance et l'admiration qu'excita sa clémence.

174. ENTRÉE DE HENRI IV A PARIS (22 mars 1594).

Par le baron GÉRARD en 1817.

Aile du Midi.
1er étage.
Galerie
des Batailles.
No 137.

Henri IV avait abjuré la religion protestante dans l'église de Saint-Denis le 25 juillet 1593, et le 27 février de l'année suivante, il avait été sacré dans la cathédrale de Chartres. Il n'y avait plus désormais d'obstacle entre lui et le cœur de ses sujets. Ce ne fut donc plus les armes à la main, mais par voie d'accommodement qu'il travailla cette fois à entrer dans Paris. Les portes lui en furent ouvertes par le comte de Brissac (1) qui y commandait.

Le 22 mars 1594, à sept heures du matin, Henri IV entra dans la capitale, par la porte Neuve, près des Tuileries: c'était par cette même porte qu'en était sorti Henri III, six ans auparavant, après la fatale journée des barricades. Les troupes de la ligue occupaient encore la ville: les Espagnols étaient au faubourg Saint-Antoine, le régiment napolitain au faubourg Saint-Germain, les Allemands au faubourg Saint-Honoré. Aussi le Roi fit-il son entrée en grand appareil de guerre, le casque en tête, la cuirasse sur la poitrine, et son cheval bardé de fer; sa noblesse qui l'entourait était, comme lui, en tenue de bataille, et des lansquenets, l'arquebuse sur l'épaule, éclairaient sa marche. Mais Henri reconnut bientôt qu'il n'y avait point d'ennemis accourus sur ses pas, et que tout ce qui l'entourait était un peuple enivré du bonheur de le voir et de le posséder; dès lors son âme noble et confiante s'abandonna avec une entière effusion aux impressions de cette heureuse journée.

« Estant arrivé sur le pont Nostre-Dame, dit l'Estoile, « et oiant tout le peuple crier si alaigrement *vive le Roy*, « dit ces mots : « Je voi bien que ce pauvre peuple a esté « tyrannizé. » Puis aiant mis pied à terre devant l'eglise « Nostre-Dame, estant porté de la foule, ses capitaines « des gardes voulans faire retirer le peuple, il les en « garda, disant qu'il aimoit mieux avoir plus de peine, « et qu'ils le vissent à leur aise ; car ils sont, dit-il, affa- « més de voir un roy (2). »

Pendant ce temps on publiait une déclaration du Roi, datée de Senlis, qui pardonnait à tout le monde, même aux Seize. On connait l'innocente vengeance tirée par Henri de son implacable ennemie, la duchesse de Mont-

(1) Charles de Cossé, IIe du nom, depuis maréchal de France et duc de Brissac. (2) *Journal de Henri IV*, année 1594.

pensier (1), et comment le soir de cette belle journée il s'en alla voir à la porte Saint-Denis passer les Espagnols qui sortaient de la ville. « Ils le saluoient tous, dit Péréfixe, « le chapeau fort bas et avec une profonde inclination. Il « rendit le salut à tous les chefs avec grande courtoisie, « ajoutant ces paroles : « Recommandez-moi bien à votre « maître ; allez-vous-en, à la bonne heure ; mais n'y revenez « plus. » Henri IV se trouva alors vraiment maître au sein de sa capitale heureuse et libre.

175. HENRI IV REÇOIT DES CHEVALIERS DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT (8 Janvier 1595).

Par Jean-François Detroy en 1732. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 9.

Le dimanche 8 janvier 1595, Henri IV tint pour la première fois le chapitre de l'Ordre du Saint-Esprit. C'était onze jours après qu'il eut été atteint du couteau de Jean Chastel, et cette circonstance ajoutait à l'intérêt toujours si vivement excité par une aussi brillante cérémonie. « Après « que le Roy eut ouy vespres (dans l'église des Augustins, à « Paris), il partit de son siége, tous les officiers de l'Ordre « marchans devant luy, et s'en alla près de l'autel s'asseoir « dans une chaire préparée à cest effect, ayant à sa dextre « M. le chancellier de France, chancelier de l'Ordre (2), « M. de Beaulieu Ruzé, grand thrésorier de l'Ordre (3), et « M. l'archevesque de Bourges, comme grand aumosnier du « Roy (4), et à sa gauche le sieur de L'Aubespine, greffier « de l'Ordre. » Les deux prélats élus furent reçus d'abord ; et alors « M. de Rodes, maistre des cérémonies (5), accompagné de l'huissier (6) et du héraut (7), alla advertir messieurs le prince de Conty (8) et le duc de Nevers (9), commandeurs et chevaliers dudit Ordre, d'aller prendre « messieurs les ducs de Montpensier (10), duc de Longueville (11) et comte de Sainct-Paul (12), princes « et esleus receus pour entrer audit Ordre, lesquels ils « amenèrent aussi l'un après l'autre au Roy. Après que « M. le duc de Montpensier eut, de genoux, les deux « mains posées sur le livre des Evangiles que tenoit M. le « chancelier, leu à haute voix le vœu et serment que luy « bailla le greffier de l'Ordre, lequel il signa de sa main, « le prévost et maistre des cérémonies baillèrent à Sa Ma-

(1) Catherine de Lorraine. (2) Philippe Hurault, comte de Cheverny. (3) Martin Ruzé, seigneur de Beaulieu, secrétaire d'état. (4) Renaud de Beaune, archevêque de Sens, grand-aumônier de France. (5) Guillaume Pot, seigneur de Rhodes. (6) Philippe de Nambu. (7) Jean du Gué. (8) François de Bourbon. (9) Louis de Gonzague. (10) Henri de Bourbon. (11) Henri d'Orléans, Ier du nom. (12) François d'Orléans.

« jesté le manteau et mantelet dont il vestit le sieur duc, « en luy disant : « L'Ordre vous revest et couvre du « manteau de son amiable compagnie et union fraternelle, « à l'exaltation de nostre foy et religion catholique, au « nom du Père, du Fils et du Sainct-Esprit ; » et fit sur « luy le signe de la croix ; puis le grand thrésorier de « l'Ordre présenta le collier de l'Ordre au Roy, lequel le « mit au cou dudit sieur duc, et luy dit : « Recevez de nostre « main le collier de nostre ordre du benoit Sainct-Esprit, « auquel nous, comme souverain grand-maistre vous rece- « vons.... Et Dieu vous face la grâce de ne contrevenir « jamais aux vœus et serment que vous venez de faire. A « quoy ledit sieur duc luy respondit : « Sire, Dieu m'en « donne la grâce, et plustost la mort que jamais y « faillir, remerciant très-humblement Vostre Majesté de « l'honneur et bien qu'il vous a pleu me faire ; » et en ache- « vant il luy baisa la main : autant en firent lesdits sieurs « duc de Longueville et comte de Sainct-Pol l'un après « l'autre..... Aux autres chevaliers Sa Majesté vestit et « donna le collier de l'Ordre, après qu'ils eurent fait le « vœu et serment, en la mesme façon qu'avoit fait ledit « sieur duc de Montpensier (1). »

176. COMBAT DE FONTAINE-FRANÇAISE (juin 1595).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 9.

Par M. Eugène Devéria en 1837.

Henri IV avait déclaré la guerre à l'Espagne : il avait ainsi enlevé à Philippe II son beau titre de défenseur de la foi catholique, pour ne plus lui laisser que celui d'ennemi de la France. Cependant quelques chefs de la ligue tenaient encore, Mercœur (2) en Bretagne, d'Aumale (3) en Picardie, Mayenne (4) en Bourgogne, et à chacun le monarque espagnol avait envoyé des troupes auxiliaires.

On annonce à Henri IV, qui vient à peine d'entrer à Troyes, que Dijon, ville fidèle et dévouée, est devenue un champ de bataille entre le maréchal de Biron et le vicomte de Tavannes, et que l'armée du connétable de Castille (5) s'avance pour donner la victoire au parti de la ligue. Henri ne prend pas le temps de rassembler une armée : il part avec quelques centaines de gendarmes et d'arquebusiers à cheval, et se flatte par une brillante escarmouche d'arrêter la marche du général espagnol. Mais, en faisant une reconnaissance au delà de Fontaine-Française,

(1) *Chronologie novenaire de Palma Cayet*, année 1594. (2) Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur. (3) Charles de Lorraine, duc d'Aumale. (4) Charles de Lorraine, duc de Mayenne. (5) Fernand de Velasco.

quelques-uns de ses cavaliers vont donner étourdiment dans les avant-postes espagnols qui arrivaient à l'instant même à Saint-Seine; le baron de Lux ([1]), le marquis de Mirebeau ([2]) et le maréchal de Biron ([3]) lui-même courent en toute hâte pour les dégager. Leur attaque impétueuse fait un moment reculer l'ennemi; mais cédant bientôt au nombre, ils reculent à leur tour, et Biron arrive devant le Roi, entouré des débris de sa troupe en désordre, et tout sanglant d'une blessure qu'il vient de recevoir à la tête. Il fallut que Henri IV recommençât alors les exploits aventureux du roi de Navarre. « Messieurs, dit-il à ses gentilshommes qui se pressaient autour de lui; à quartier ne m'offusquez pas, je veux paraître. » Et on le vit le front nu, l'épée à la main, courir de tous côtés pour arrêter les fuyards et les ramener à la charge contre un ennemi dix fois plus nombreux; on le vit, se multipliant à force de vaillance, forcer à la retraite son prudent ennemi qui croyait avoir affaire à toute une armée, et dans cette retraite même oser le poursuivre pour mieux lui cacher sa faiblesse. Henri IV disait avoir combattu cette fois non pour la victoire, mais pour la vie. — « En cette rencontre, écri-« vait-il à sa sœur ([4]), j'ai èu affaire de tous mes bons amis, « et vous ai veu bien près d'être mon héritière. »

177. ASSEMBLÉE DES NOTABLES A ROUEN (4 NOV. 1596).

Par M. Jean ALAUX en 1841. Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. N° 129.

Trente années de guerres civiles avaient épuisé la France. Les peuples y étaient écrasés sous le poids des impôts, et cependant le trésor était vide, et, outre les dépenses ordinaires de l'état, Henri IV avait encore à payer plus de cent millions, au prix desquels il avait racheté sa couronne. Pour remédier à cette grande plaie, l'habile monarque n'hésita pas sur le parti qu'il avait à prendre : il appela Rosny aux finances, et puis se jeta loyalement entre les bras de la nation.

Une assemblée de notables fut convoquée à Rouen : c'était le Roi lui-même qui en avait choisi les membres parmi le clergé, la noblesse et le tiers-état. Il en fit l'ouverture le 4 novembre 1596, dans la grande salle de l'abbaye de Saint-Ouen. Autour de lui étaient les ducs de Montpensier ([5]) et de Nemours ([6]), le connétable de Montmo-

([1]) Edme de Malain. ([2]) Jacques Chabot. ([3]) Charles de Gontaut. ([4]) Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, duchesse d'Albret, depuis duchesse de Bar. ([5]) Henri de Bourbon. ([6]) Henri de Savoie, Ier du nom.

rency (1), les ducs d'Épernon (2) et de Retz (3), le maréchal de Matignon (4), les quatre secrétaires d'état, le cardinal légat (5), les cardinaux de Gondi (6) et de Givry (7), et les présidents des parlements de Paris (8), de Bordeaux et de Toulouse. On connaît la harangue prononcée par Henri IV dans cette circonstance. Elle a toujours été citée comme un modèle de cette vive éloquence du cœur, si puissante sur les hommes assemblés. Nous n'en citerons que les dernières paroles :

« Je ne vous ai point appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous faire approuver mes volontés ; je vous ai assemblés pour recevoir vos conseils, pour les suivre, bref, pour me mettre en tutelle entre vos mains, envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à mes sujets, et l'extrême envie que j'ai d'ajouter ces deux titres de libérateur et restaurateur de cet état à celui de roi, me font trouver tout aisé et honorable.... »

178. SIGNATURE DU TRAITÉ DE PAIX DE VERVINS (2 mai 1598).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 9.

Par M. SAINT-ÈVRE en 1837.

Le cardinal de Médicis (5) avait été accueilli en France comme un messager de paix, et en effet tous ses soins, d'après l'ordre de Clément VIII (9), tendirent à ménager la réconciliation des deux couronnes de France et d'Espagne. Philippe II, âgé de soixante-onze ans, commençait à reconnaître la longue illusion de ses projets ambitieux, et il craignait de léguer à son fils encore jeune un héritage aussi troublé que celui qu'il avait recueilli lui-même. Il souhaitait d'ailleurs qu'un acte conclu à la face de l'Europe confirmât l'abandon qu'il voulait faire à sa fille chérie, l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, de l'ancien patrimoine de la maison de Bourgogne. Il écouta donc volontiers les conseils de paix du frère Bonaventure Catalagirone, général de l'ordre des Franciscains, qui lui était envoyé par le Pape, pendant que Henri IV se rendait plus aisément encore aux persuasions du cardinal de Médicis.

Par suite de ces dispositions réciproques, un congrès

(1) Henry de Montmorency, Ier du nom. (2) Jean-Louis de Nogaret de La Valette, amiral de France. (3) Albert de Gondi, maréchal de France. (4) Jacques de Goyon, IIe du nom. (5) Alexandre Octavien de Médicis, dit *le cardinal de Florence*, depuis Léon XI. (6) Pierre de Gondi, évêque de Paris. (7) Anne d'Escars de Givry, évêque de Metz. (8) Achille de Harlay, comte de Beaumont. (9) Hippolyte Aldobrandini.

s'ouvrit dans la petite ville de Vervins, à la frontière de la Picardie et de l'Artois. Au commencement du mois de février 1598, les sieurs de Bellièvre et de Sillery s'y rendirent au nom du roi Henri IV; le président Richardot, J. B. Taxis et Louis de Verrières, au nom du roi catholique. On y admit le marquis de Lullin comme représentant du duc de Savoie; mais Henri IV ne voulut à aucun prix permettre l'entrée du congrès à l'envoyé du duc de Mercœur, lequel n'était pour lui qu'un sujet rebelle. Les deux médiateurs pontificaux apportèrent dans ces conférences leur pacifique intervention : il y manqua les ambassadeurs d'Élisabeth et des Provinces-Unies, dont Henri IV sacrifiait alors l'alliance à la loi suprême de l'intérêt de son royaume.

Les négociations durèrent trois mois. Au bout de ce temps (2 mai 1598), un traité fut conclu, qui adoptant pour bases celles du traité de Catean-Cambrésis, en 1558, rendait à la France les places de la Picardie qui étaient aux mains des troupes espagnoles, au roi d'Espagne le comté de Charolais, dépendance de la Franche-Comté, au duc de Savoie les forteresses que lui avaient enlevées les armes françaises. A ces conditions, non-seulement la paix, mais « une confédération et perpétuelle alliance et amitié, avec « promesse de s'entr'aimer comme frères, » fut rétablie entre Philippe II et Henri IV, et le repos fut rendu à la France après quarante années de troubles et de guerres.

179. PRISE DU FORT DE MONTMÉLIAN (16 novembre 1600).

Par M. Édouard Odier en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée, Salle n° 9.

Le duc de Savoie refusait de rendre à Henri IV le marquisat de Saluces, fief mouvant du Dauphiné, qu'il avait envahi en 1588, à la faveur des troubles qui agitaient alors la France. Las d'être joué par des délais et des subterfuges sans terme, le Roi prit enfin le parti de déclarer la guerre au duc de Savoie (11 août 1600), et il envahit aussitôt ses états. Celui-ci, confiant dans la force de ses places et dans les intrigues qu'il avait ourdies aux côtés mêmes du Roi, restait à Turin dans une immobilité affectée, « chas- « sant et dansant, dit Péréfixe, tandis qu'on le dépouil- « loit de ses provinces. » Il avait vu sans émotion Chambéry, sa capitale, occupée par les Français; mais sa tranquille insouciance cessa quand il apprit que la forteresse de Montmélian venait de capituler.

C'était Sully qui, avec sa redoutable artillerie, avait

amené la reddition de cette place. En établissant ses batteries, il avait failli deux fois être atteint par celles de l'ennemi, et c'est alors que Henri IV lui écrivit d'un ton touchant de reproche la lettre *demi-colère* qui finit par ces mots : « Adieu, mon amy que j'ayme bien, continuez à me « bien servir, mais non pas à faire le fol et le simple sol- « dat. » Cependant le Roi, si avare des jours de son ami, voulut risquer les siens pour voir *l'estat du siége*. Il imposa silence aux alarmes de Sully et consentit à se couvrir d'un *meschant manteau*, ainsi que le comte de Soissons (1), le duc d'Épernon (2) et Bellegarde (3) « pour cacher leurs clinquants et leurs bonnes mines. » Comme ils passaient dans un champ tout à découvert, on tira sur eux de telle force « que le Roi en fut tout couvert de terre et de cailloux « qui l'égratignèrent, et qu'il commença à faire le signe « de la croix; à quoi Sully lui dit : Vrayement, Sire, c'est « à ce coup que je vous recognois bon catholique, car « c'est de bon cœur que vous faites ces croix. — Allons, « allons, dit-il, car le séjour ne vaut rien icy (4). »

Cependant le tonnerre de l'artillerie française, qui causait un si terrible étonnement au légat du Pape, arrivé là comme médiateur, n'étonnait guère moins l'ennemi, malgré ses fortes murailles. La comtesse de Brandis, femme du gouverneur de la place, entra en échange de politesses avec la duchesse de Sully (5), et de proche en proche les deux dames négocièrent un accommodement en vertu duquel la place, si elle n'était point secourue, se rendrait au bout d'un mois. Elle ne fut point secourue, et Créquy (6) en prit possession au nom de Henri IV. La guerre finit peu après par l'échange de la Bresse et du pays de Gex contre le marquisat de Saluces.

180. LES PLANS DU LOUVRE DÉPLOYÉS DEVANT HENRI IV PAR SON ARCHITECTE (vers 1609).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 9.

Par M. GARNIER en 1818.

Nul roi n'était mieux fait que Henri IV pour rendre les bienfaits de la paix fructueux à la France. On sait tout ce qu'il fit pour l'agriculture, pour le commerce, pour l'industrie même, dont il encouragea les premiers essais à Tours et à Lyon. On sait aussi tous les grands travaux d'architecture qui furent son ouvrage. « Henri, pour nous

(1) Charles de Bourbon, comte de Soissons et de Dreux. (2) Jean-Louis de Nogaret de La Valette, amiral de France. (3) Roger de Saint-Lary, grand-écuyer de France. (4) *Économies royales*, t. III, p. 382. (5) Rachel de Cochefilet. (6) Charles de Blanchefort, marquis de Créquy, maréchal de France.

« servir des belles paroles de Voltaire, fait creuser le ca-
« nal de Briare, par lequel on a joint la Seine et la Loire.
« Paris est agrandi et embelli : il forme la place Royale,
« il restaure tous les ponts. Le faubourg Saint-Germain
« ne tenait point à la ville, il n'était point pavé ; le Roi se
« charge de tout. Il fait construire ce beau pont où les
« peuples regardent aujourd'hui sa statue avec tendresse.
« Saint-Germain, Monceaux, Fontainebleau, et surtout le
« Louvre, sont augmentés et presque entièrement bâtis.
« Il donne des logements dans le Louvre, sous cette lon-
« gue galerie qui est son ouvrage, à des artistes en tout
« genre, qu'il encourageait souvent de ses regards comme
« par des récompenses..... »

Le peintre a représenté ici Henri IV recevant des mains d'Etienne Dupérac, son architecte, les plans d'après lesquels furent donnés au Louvre ces importants accroissements.

181. ÉTATS-GÉNÉRAUX DE PARIS (27 octobre 1614).

Par M. Jean Alaux en 1841. Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Les princes, dans leur jalousie contre l'autorité de Marie de Médicis et contre la faveur du maréchal d'Ancre (1), avaient demandé la convocation des états-généraux. La Régente déféra à leur vœu, ou plutôt, comptant que cette assemblée prêterait un utile appui à son pouvoir, elle tourna contre eux la mesure qu'ils avaient sollicitée. Louis XIII venait d'être déclaré majeur par le parlement, réuni en lit de justice, le 2 octobre 1614 ; vingt-cinq jours après il alla ouvrir les états-généraux, convoqués d'abord à Sens et puis à Paris.

« L'ouverture de cette célèbre compagnie, disent les
« mémoires du cardinal de Richelieu, fut le 27 du mois
« d'octobre, aux Augustins. Il s'émut en l'ordre ecclésias-
« tique une dispute pour les rangs : les abbés préten-
« dant devoir précéder les doyens et autres dignités de
« chapitres. Il fut ordonné qu'ils se rangeroient et opine-
« roient tous confusément, mais que les abbés de Citeaux
« et Clairvaux (2), comme étant chefs d'ordre et titulaires,
« auroient néanmoins la préférence.

« Les hérauts ayant imposé silence, le Roi dit à l'as-
« semblée qu'il avoit convoqué les états pour recevoir

(1) Concino Concini, marquis d'Ancre, maréchal de France. (2) Nicolas Boucherat et Denis L'Argentier.

« leur plainte et y pourvoir. Ensuite le Chancelier (1) prit « la parole, et conclut que Sa Majesté permettoit aux trois « ordres de dresser leur cahier, et leur y promettoit une « réponse favorable.

« L'archevêque de Lyon (2), le baron de Pont Saint-« Pierre (3) et le président Miron (4), firent l'un après l'autre « pour l'église, la noblesse et le tiers état, les très-« humbles remerciements au Roi de sa bonté et du soin « qu'il témoignoit avoir de ses sujets, de l'obéissance et « fidélité inviolable desquels ils assuroient Sa Majesté, à « laquelle ils présenteroient leur cahier de remontrances « le plus tôt qu'ils pourroient (5). »

182. MARIAGE DE LOUIS XIII ET D'ANNE D'AUTRICHE (25 novembre 1615).

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

Par MM. Jean ALAUX et LAFAYE en 1837.

Marie de Médicis avait toujours désiré pour son fils l'alliance de l'Espagne. Ce projet, d'abord conçu et ensuite abandonné du vivant de Henri IV, fut repris après sa mort, et les efforts de la Reine, pendant les années de sa régence, parvinrent à en amener l'accomplissement. Il fut convenu que Louis XIII et l'infant d'Espagne, depuis Philippe IV, épouseraient les filles aînées des deux maisons d'Espagne et de France, et que le même jour, 18 octobre 1615, aurait lieu la célébration du double mariage. En conséquence le duc d'Uceda, fils du duc de Lerme (6), investi de la procuration du roi de France, épousa en son nom, dans la ville de Burgos, l'infante d'Espagne Anne d'Autriche, pendant que le duc de Guise (7) épousait à Bordeaux, au nom de l'infant D. Philippe, Madame Elisabeth de France, sœur de Louis XIII. Le cardinal de Sourdis (8), archevêque de Bordeaux, et l'archevêque de Burgos célébrèrent chacun dans leur église la cérémonie des épousailles.

L'échange des deux princesses se fit le 6 novembre sur la rivière de la Bidassoa, entre les ducs d'Uceda et de Guise. L'étiquette la plus rigoureuse présida à cette cérémonie. Le 21, Anne d'Autriche fit son entrée solennelle

(1) Nicolas Brulart, marquis de Sillery. (2) Charles Miron. (3) *Pierre de Roncherolles*, Ve du nom. (4) Robert Miron. (5) *Mémoires du cardinal de Richelieu*, t. Ier, p. 211. (6) François de Roxas de Sandoval, duc de Lerme, premier ministre du roi d'Espagne. (7) Charles de Lorraine, fils aîné de Henri de Lorraine, Ier du nom, duc de Guise (*le Balafré*). (8) François d'Escoubleau.

à Bordeaux, où elle fut reçue par la Reine-mère et le roi Louis XIII. Quatre jours après, la bénédiction nuptiale fut donnée aux deux époux dans l'église de Saint-André.

Le *Mercure françois* nous a conservé jusqu'aux plus minutieux détails du cérémonial, tel qu'il eut lieu dans cette circonstance (1).

183. FONDATION DE LA COLONIE DE SAINT-CHRISTOPHE ET DE LA MARTINIQUE (1625-1635).

Par M. Théodore Gudin en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Vandrosques Diel d'Énambuc, bon pilote, homme de résolution et d'honneur, courait les mers depuis son jeune âge, et s'était rendu fameux dans maints combats. Vers 1625 l'envie lui vint de ne plus s'en tenir à la course, et de tenter quelque exploit plus hardi. Ayant choisi quarante marins intrépides, il monte un brigantin de huit canons, construit à Dieppe de ses propres deniers, et s'en va dans la mer des Caraïbes avec dessein de s'emparer de quelque coin de terre, et d'y établir un port, une station pour les vaisseaux français trafiquant dans ces parages. Après s'être vaillamment défendu contre un galion espagnol de trente-cinq canons, il aborde à l'île Saint-Christophe; ce lieu lui semble dans une situation favorable, et il en prend possession. Après huit mois de séjour dans cette contrée fertile, d'Énambuc revint en France avec son navire richement chargé. Il fut présenté au cardinal de Richelieu, et lui mit sous les yeux un projet d'association pour le commerce des Antilles. Le ministre, ayant goûté les plans d'Énambuc, lui délivra une patente pour fonder sa colonie, et signa le premier l'acte d'association. Quelque temps après, voulant rendre sa protection plus efficace, il lui donna des secours en hommes et en argent, à l'aide desquels d'Énambuc sut garantir de la jalousie des Espagnols son établissement naissant, et le faire respecter de ses voisins les Anglais. Quand la colonie de Saint-Christophe ne réclama plus sa présence, d'Énambuc passa, en 1635, à la Martinique, suivi de cent hommes, demi-soldats, demi-cultivateurs, qui l'aidèrent à bâtir le fort de Saint-Pierre. Il travaillait avec une ardeur infatigable à la prospérité de cette nouvelle colonie, lorsque la mort le surprit en 1636. Le cardinal, en apprenant

(1) *Mercure françois*, 1615, p. 238.

cette nouvelle, dit au Roi : « Votre Majesté vient de perdre « un de ses plus utiles serviteurs. »

184. LEVÉE DU SIÉGE DE L'ILE DE RHÉ (8 novembre 1627).

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 27.

Tableau du temps commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu, et executé sur les dessins de Jacques Callot.

Tous les récits du temps parlent de la passion romanesque du duc de Buckingham (1) pour la reine Anne d'Autriche, et des folies qu'elle lui inspira. La plus grande de toutes fut de jeter son pays dans une guerre contre la France.

Louis XIII, qui n'ignorait pas les audacieuses galanteries de sa première ambassade, refusa de le recevoir une seconde fois à Paris avec le même titre. L'orgueilleux favori jura, dit-on, d'y revenir si bien accompagné qu'on ne pourrait lui en refuser l'entrée; et prenant aussitôt en main la cause des protestants français menacés par Richelieu, il obtint du parlement anglais des subsides, et de Charles Ier un manifeste de guerre contre le roi de France. Le 20 juillet 1627 une flotte anglaise parut sur les côtes de Bretagne, et le 22 elle était maîtresse de l'île de Rhé, malgré l'héroïque résistance du gouverneur Toiras (2), qui fut obligé de se retirer dans le fort Saint-Martin.

Ce vaillant capitaine y soutint avec une poignée de soldats un siége de plus de trois mois. Buckingham, impatient d'être si longtemps arrêté devant une petite forteresse, offrit aux assiégés une capitulation honorable; elle fut rejetée. Il leur livra un furieux assaut; il fut repoussé. Enfin arriva le maréchal de Schomberg avec des renforts considérables, et les Anglais furent forcés de lever le siége. La flotte et l'armée françaises les poursuivirent dans leur retraite.

« A un endroit nommé *la Coharde* les François firent « mine de vouloir charger; mais la contenance des Anglois « fut si bonne que l'ennemi s'arrêta tout à coup, quoique le « lieu lui donnât de l'avantage. On continue la marche « de part et d'autre. Les Anglois tiennent la plaine, et les « François les dunes qui bordent la mer. Quand ceux-là « furent arrivés à une digue qui, traversant les marais, « aboutit au pont appelé de *l'Oye*, leurs bataillons com-

(1) George Villiers, Ier du nom. (2) Jean Du Caylar de Saint-Bonnet, marquis de Toiras, depuis maréchal de France.

« mencèrent à se presser et à prendre leur défense : l'avant-« garde et le corps de bataille enfilent le chemin étroit ; « mais l'arrière-garde, chargée par le maréchal de Schom-« berg, fut aisément défaite. Les Anglois perdirent sept « ou huit cents hommes ; le duc de Buckingham et quelques « seigneurs de sa nation se battirent bravement en cette « rencontre. Puységur (1) étoit sur le point de faire Buc-« kingham prisonnier, mais les soldats anglois l'enle-« vèrent promptement en l'air, et le passèrent de main en « main au delà du pont de *l'Oye*. Milord Mountjoy, colo-« nel de la cavalerie ; Grey, lieutenant général de l'artil-« lerie ; cinq colonels et plusieurs officiers demeurèrent « entre les mains des François. Le Roi paya leur rançon « à ceux dont ils étoient prisonniers, et les renvoya peu « de jours après à la Reine d'Angleterre, sa sœur (2). »

185. PRISE DE LA ROCHELLE (28 octobre 1628).

Tableau du temps commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu. — Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 27.

Le cardinal de Richelieu avait apporté dans les conseils de Louis XIII deux grandes pensées : il voulait rendre au dehors la France prépondérante, et au dedans la royauté absolue. L'organisation politique du parti protestant en France mettait un égal obstacle à ces deux projets. Le corps de la monarchie ne pouvait ni se constituer dans toute sa force, ni se mouvoir dans toute son indépendance, tant que subsisterait au sein du royaume cette confédération de petites républiques, armées de toutes pièces pour la révolte, et toujours prêtes à unir leur cause aux prétentions féodales des seigneurs mécontents qu'elles s'étaient donnés pour chefs. Ruiner la puissance politique du parti réformé était donc pour Richelieu le préliminaire indispensable de tout ce qu'il méditait de grand pour la royauté et pour la France.

Avec ce ferme génie qui toujours abordait de front les plus redoutables difficultés, il résolut de détruire du premier coup « le nid d'où avoient accoutumé d'éclore tous les « desseins de rébellion, » la ville de La Rochelle. Les Rochellois, tenus en bride par le fort Louis qu'on leur promettait de démolir et qu'on ne démolissait pas, s'en étaient

(1) Jacques de Chastenet, marquis de Puységur. (2) *Histoire de Louis XIII*, par Levassor, liv. XXIV, p. 757.

vengés en faisant au commerce du royaume une guerre de pirates, et en appelant les Anglais dans l'île de Rhé. Mais une fois l'armée et la flotte anglaises éloignées des côtes, le cardinal se mit aussitôt à l'œuvre pour abattre ce vieux boulevard du protestantisme.

Le siége de La Rochelle, commencé le 10 août 1627, dura jusqu'au 28 octobre de l'année suivante. La résistance des habitants fut héroïque. Mais la détermination du cardinal était plus forte que la leur, et l'on sait par quel prodige de persévérance il construisit cette fameuse digue qui fermait le port et tenait la ville comme emprisonnée dans son isolement. Louis XIII l'avait nommé lieutenant général de ses armées et de ses flottes, et tout marchait à son absolu commandement. Aussi le Roi, qui lui-même à deux reprises vint prendre part aux opérations du siége, n'hésita-t-il pas à proclamer dans la déclaration qu'il publia après la soumission de la ville, « que le succès de l'entre« prise étoit dû au cardinal. » La Rochelle, vaincue, perdit avec ses priviléges tout ce qui pouvait lui fournir les moyens de troubler la paix du royaume. Mais le cardinal se garda d'ensanglanter sa victoire par d'inutiles rigueurs.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 27.

186. COMBAT DU PAS DE SUZE (6 mars 1629).

Tableau du temps commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. N° 50.

187. COMBAT DU PAS DE SUZE (6 mars 1629).

Par M. Hippolyte Lecomte, d'après un tableau de Claude Lorrain.

Vincent de Gonzague, deuxième de ce nom, duc de Mantoue, était mort en 1627, sans postérité, appelant à lui succéder le duc de Nevers (1), qu'il avait marié à sa nièce, Marie de Gonzague, fille de François IV, son frère aîné. Un sujet du roi de France, devenu prince souverain en Italie, portait ombrage à l'ambitieuse maison d'Autriche. Elle lui suscita un compétiteur; et comme de son côté le duc de Savoie (2) élevait des prétentions sur l'héritage de Mantoue, pour mieux assurer la ruine du duc de Nevers, un partage à l'amiable divisa d'avance ses dépouilles entre les deux princes ses rivaux. Charles-Emmanuel, avec l'as-

(1) Charles de Gonzague-Clèves, Ier du nom. (2) Charles-Emmanuel, Ier du nom.

sistance des troupes espagnoles, eut bientôt saisi le Montferrat qui formait son lot, et il assiégeait la ville de Casal, lorsque le duc de Nevers, trop faible pour résister à d'aussi puissantes attaques, réclama la protection de la France. Louis XIII s'empressa de lui envoyer des secours. Une expédition commandée par le marquis d'Huxelles [1] ayant échoué, le Roi, malgré les rigueurs de l'hiver, s'achemina lui-même vers les Alpes avec une nouvelle armée.

Les Français, animés par la présence de leur Roi, « forcèrent, selon l'expression d'un contemporain, des « lieux où la nature défend même aux ours de passer. » Arrivé en face des barricades du Pas de Suze, Louis XIII somme, d'après le titre des traités, le duc de Savoie de lui en livrer le passage. Charles-Emmanuel lui fait répondre qu'il n'est plus temps de parler de traités; que l'armée française est venue en ennemie, et que désormais c'est aux armes seules à vider le différend. Louis XIII ordonne aussitôt l'attaque. Elle fut si impétueuse que les hommes qui défendaient les barricades, après leur première décharge, n'eurent que le temps de prendre la fuite. « J'ai ouï dire « à mon père qui fut toujours auprès du Roi, dit le duc « de Saint-Simon, qu'il mena lui-même les troupes aux « retranchements, et qu'il les escalada à leur tête, l'épée « à la main, et poussé par les épaules pour escalader sur « les rochers et sur les tonneaux et parapets. Sa victoire « fut complète : Suze fut emportée après, ne pouvant se « soutenir devant le vainqueur.... Le duc de Savoie, éperdu, ajoute Saint-Simon, toujours d'après le récit de son « père, vint à la rencontre du Roi, mit pied à terre, lui « embrassa la botte, et lui demanda grâce et pardon. Le « Roi, sans faire aucune mine de mettre pied à terre, le « lui accorda en considération de son fils, et plus encore de « sa sœur qu'il avoit eu l'honneur d'épouser. »

103. PRISE DE CASAL (16 mars 1629).

Tableau du temps commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu. — Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 27.

Charles-Emmanuel vaincu devant Suze fut contraint d'ouvrir ses États à l'armée française, et d'approvisionner la ville de Casal, que naguère il assiégeait avec les Espagnols. Ceux-ci ne restèrent pas longtemps après lui sous les

[1] Jacques Du Blé, maréchal de camp, qui fut tué au siége de Privas en 1629.



murs de cette place; et telle fut la frayeur que leur inspira la subite arrivée des Français, qu'ils évacuèrent précipitamment le Montferrat tout entier. Le duc de Nevers était rétabli dans la possession de son héritage : Louis XIII pour l'y maintenir lui laissa, en partant, une armée sous les ordres du brave Toiras, déjà connu par sa belle défense de l'île de Rhé.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 27.

189. SIÉGE DE PRIVAS (mai 1629).

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 27.

190. PRISE DE NIMES (juillet 1629).

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 27.

191. PRISE DE MONTAUBAN (août 1629).

Ces trois tableaux du temps ont été commandés par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

Aussitôt après le traité de Suze, Louis XIII alla poursuivre contre les villes protestantes du Languedoc l'œuvre commencée à La Rochelle. Le 21 mai 1639, il somma Privas de se rendre. Le gouverneur, Saint-André Montbrun, ayant rejeté les offres de la clémence royale, la ville fut investie et le siége commença. La première attaque fut si vive qu'elle découragea les assiégés : ils abandonnèrent précipitamment leurs remparts pour se réfugier dans les montagnes, et le lendemain, 28 mai, les troupes royales, trouvant les portes ouvertes, prirent possession de la place sans coup férir.

La soumission de Privas entraîna celle de presque toutes les villes des Cévennes, où la réforme était comme cantonnée depuis un siècle. Nîmes même se rendit, et ce fut aux yeux du duc de Savoie le plus éclatant témoignage de l'anéantissement du parti huguenot, que l'entrée solennelle du Roi dans cette grande cité. Montauban fut de toutes les villes réformées la dernière à se soumettre. Elle s'obstinait à garder ses fortifications, comme une garantie de sa sûreté : c'était cela même que Richelieu tenait à lui enlever; le jour même où il sortit de cette ville, après y avoir rétabli l'autorité souveraine du Roi, la démolition de ses remparts fut commencée.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 27.

192. PRISE DE PIGNEROL (30 mars 1630).

Tableau du temps commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

193. PRISE DE PIGNEROL (30 mars 1630).

Par M. Hippolyte Lecomte en 1836. Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

Le duc de Savoie n'exécutait pas le traité de Suze; l'Empereur (1) refusait toujours au duc de Nevers l'investiture du duché de Milan, et le marquis de Spinola (2), à la tête d'une armée espagnole, était rentré dans le Montferrat. La guerre devenant imminente, Louis XIII nomma le cardinal de Richelieu généralissime des troupes françaises en Italie.

Le cardinal quitta Paris en grand appareil, ayant à l'une des portières de son carrosse le cardinal de La Valette (3) et le duc de Montmorency (4); à l'autre, les maréchaux de Schomberg et de Bassompierre. Le duc de Savoie, effrayé de l'approche des troupes françaises, envoya au Pont de Beauvoisin son fils, le prince de Piémont, pour ouvrir avec le cardinal de nouvelles négociations. Mais le fier génie de Richelieu ne s'accommodait pas de ces lenteurs: il marcha rapidement devant lui, entra dans le Piémont, et fut bientôt sous les murs de Pignerol. Au bout de deux jours la ville demanda à capituler.

« Mais le comte Urbain de l'Escalange et ses gens de « guerre, au nombre de huit cents, se jetèrent dans la ci-« tadelle, qui fut assiégée; les tranchées furent ouvertes « le 23 mars, et les travaux avancés en telle diligence que « la veille de Pâques on fut attaché à l'un des bastions de « la citadelle, auquel on commença à faire deux mines. « Les assiégés se sentant pressés, voyant aussi une circon-« vallation parfaite de la citadelle, et en outre un camp « retranché avec des lignes, redoutes et forts, en sorte « que les puissances d'Espagne, de l'Empire et du duc de « Savoie, qui estoient jointes ensemble, n'eussent pu les se-« courir, aimèrent mieux se rendre par capitulation que « d'attendre la rigueur des armées du Roi, qui leur estoit « inévitable... Ainsi le siége finit le propre jour de Pâques, « jour heureux en Italie pour y avoir gagné la bataille de « Cérisolles et de Ravennes (5). »

(1) Ferdinand II. (2) Ambroise de Spinola, capitaine général des armées du roi d'Espagne. (3) Louis de Nogaret de La Valette, archevêque de Toulouse. (4) Henri de Montmorency, IIe du nom, amiral et maréchal de France. (5) *Mercure françois*, année 1630, p. 81.

194. COMBAT DE VEILLANE (10 juillet 1630).

Partie centrale.
R.-de-chaussée,
Salle n° 23.

Tableau du temps commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

La prise de Pignerol n'avait pu ouvrir à l'armée française le chemin de Mantoue. Le duc de Nevers y était plus que jamais menacé par ses ennemis, et Toiras (1), assiégé dans Casal, n'y tenait qu'à force de persévérance et de courage. Il fallait agir plus puissamment en Italie. Louis XIII, toujours heureux d'échapper par la guerre aux intrigues de sa cour, se rendit à l'armée. On résolut de conquérir, et l'on conquit en effet la Savoie, pour effrayer le duc, qui venait de se rattacher à l'alliance espagnole. Mais, au moment de pénétrer dans le Montferrat, le Roi tomba dangereusement malade à Saint-Jean de Maurienne; l'intrigue recommença de s'agiter autour de son lit; on se préparait à un nouveau règne; et la guerre était abandonnée aux soins du brave duc de Montmorency, amiral de France, et petit-fils du grand connétable.

Il la soutint dignement. Ayant appris que le duc de Savoie a réuni près de Veillane une armée deux fois plus puissante que la sienne, et jaloux cependant d'obéir aux ordres du Roi qui lui a commandé de conquérir, s'il est possible, la paix par une victoire, il manœuvre pour se joindre au maréchal de La Force (2), et donner la bataille avec des chances moins inégales. Il n'y peut parvenir, et est forcé d'accepter seul le combat. L'historien de sa vie raconte des merveilles sur la bravoure qu'il y déploya, plus dignes d'un guerrier des temps de la chevalerie que d'un capitaine contemporain de Gustave-Adolphe. Seul, il se lança au milieu des ennemis, abattit à ses pieds Pagano Doria, frère du commandant de l'armée espagnole, pénétra jusqu'au cinquième rang de l'escadron que son impétuosité avait rompu; puis, se jetant au milieu du gros bataillon des Allemands, « il l'enfonça avec une adresse accompagnée « d'un bonheur inconcevable. Les ennemis croyoient l'avoir « tué; mais le voyant tout couvert de feu de leurs mous« quetades, rompre leurs rangs et jeter leurs soldats par « terre, ils sont tellement effrayés qu'ils prennent la fuite, « sans regarder si le duc est suivi ou non..... C'est une « merveille qu'aucun des coups qu'il reçut en si grand

(1) Jean Du Caylar de Saint-Bonnet, marquis de Toiras, depuis maréchal de France. (2) Jacques Nompar de Caumont, duc de La Force.

« nombre ne fut sanglant, excepté une égratignure à la
« lèvre. Son cheval étoit blessé en trois endroits, la garde
« de son épée et les tassettes de sa cuirasse emportées par
« des mousquetades; son habillement de tête enfoncé, la
« branche de fer qui lui défendoit le visage demi-coupée,
« et ses bras tellement meurtris que la noirceur y parut
« plus de trois semaines. »

Le combat de Veillane fut un des plus beaux faits d'armes de la campagne de 1630 : sept cents hommes de l'armée réunie de l'Empereur (1) et du duc de Savoie y périrent; six cents demeurèrent prisonniers avec Doria leur général.

195. TRAITÉ DE RATISBONNE (13 octobre 1630).

Par MM. Jean ALAUX et Hippolyte LECOMTE en 1838. Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. N° 50.

Depuis douze ans l'Allemagne avait vu s'allumer dans son sein cette longue et terrible guerre entre les puissances catholiques et protestantes, connue dans l'histoire sous le nom de *guerre de trente ans*. Jusque-là la prépondérance de l'autorité impériale et le génie de Wallenstein avaient fait triompher la cause catholique, lorsque les protestants appelèrent à la tête de leur ligue le roi de Suède, Gustave-Adolphe. Ce grand guerrier changea bientôt la face des choses; ce fut l'empire qui trembla à son tour, et au bruit de ses premiers succès (1630), Ferdinand II comprit bien vite qu'il ne fallait pas avoir à la fois Gustave et Richelieu sur les bras. Il convoqua à Ratisbonne une diète où devaient être portées toutes les réclamations élevées contre l'empire. Léon Brulart (2) y fut reçu en qualité d'ambassadeur du roi de France : il était accompagné du fameux père Joseph (3), confesseur et confident du cardinal de Richelieu. Les envoyés de Louis XIII firent valoir auprès de la diète les droits du duc de Nevers, et réclamèrent en sa faveur l'investiture du duché de Mantoue et de Montferrat. La cour impériale cédait, dès qu'elle avait consenti à négocier : le 13 octobre fut conclu le traité de Ratisbonne qui remettait en paix la France avec l'empire et assurait au duc de Nevers l'héritage de la maison de Gonzague.

(1) Ferdinand II. (2) Charles Brulart, prieur de Léon en Bretagne, précédemment ambassadeur à Venise, etc. (3) François Le Clerc Du Tremblay.

196. LEVÉE DU SIÉGE DE CASAL (26 octobre 1630).

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 26.

Tableau du temps commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

La guerre aurait dû finir en Italie au moment de la conclusion du traité de Ratisbonne; mais ce traité n'avait pas été ratifié par Philippe III; aucun envoyé de ce prince ne s'était présenté à la diète, et l'armée espagnole tenait toujours Toiras étroitement assiégé dans Casal. Aussi l'armée française, sous les maréchaux de Schomberg, de La Force et de Marillac, refusa-t-elle de suspendre sa marche. Elle fut bientôt sous les murs de Casal, et l'on était au moment d'en venir aux mains, lorsque Mazarin, depuis cardinal et alors gentilhomme du pape, chargé d'interposer sa médiation pontificale entre les puissances belligérantes, parvint, à force de courage et au péril de sa vie, à arrêter les combattants et à faire reconnaître le traité par le général espagnol. Toiras fut ainsi délivré après sept mois d'une belle défense.

« Dès que le traité fut signé, il demanda au marquis « de Santa-Cruz la permission de passer au travers de son « camp pour aller faire la révérence aux maréchaux de « France. On la lui accorda volontiers. Il fut reçu par les « Espagnols au bruit du canon, de la mousqueterie et « avec les mêmes honneurs qu'ils auroient pu rendre à « leur Roi. Les François applaudirent peut-être plus à la « valeur et à l'habileté de cet excellent officier; mais les « Espagnols n'admirèrent pas moins ses rares qualités. « — Hé bien! monsieur, lui dit Schomberg en l'abordant, « c'est pour la seconde fois. — Le Maréchal vouloit dire qu'il « avoit déjà délivré Toiras assiégé par le duc de Buckin- « gham dans le fort de l'île de Rhé. — Monsieur, répliqua « civilement Toiras, j'en suis redevable aux armes du Roi « et à votre bonne conduite aussi (1). »

197. RÉCEPTION DES CHEVALIERS DU SAINT-ESPRIT A FONTAINEBLEAU (5 mai 1633).

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Galerie
Louis XIII.
N° 50.

Par MM. Jean ALAUX et LAFAYE en 1835.

« Le Roi, chef et souverain grand-maître de l'Ordre du « Saint-Esprit, désirant faire des chevaliers, commanda au « sieur président de Chevry (2), secrétaire de l'ordre, de

(1) *Histoire de Louis XIII*, par Levassor, liv. XXIX, p. 517. (2) Charles Duret, seigneur de Chevry.

« faire savoir à tous les chevaliers, commandeurs, tant
« cardinaux, prélats qu'autres, et aussi à tous les officiers
« d'iceluy Ordre, de se trouver à Fontainebleau le cinquième
« jour de may, pour y tenir le chapitre général, où
« Sa Majesté se trouva deux jours auparavant (1)....

« La salle de la belle cheminée fort grande et spatieuse
« estant destinée pour cette action notable, fut ornée en
« la sorte qui suit :

« Elle estoit magnifiquement tapissée auec les armes des
« Cheualiers tout autour; à l'vn des bouts de laquelle du
« costé de l'estang il y auoit vn autel avec vn grand dais au-
« dessus, le tout orné de riches parcmens de l'Ordre. Près
« de cet autel estoit la chaire du Roy couuerte d'vn dais,
« et pas loing de là du même costé se voyoit le banc de
« Messeigneurs les Cardinaux, et derrière eux, celuy des-
« tiné pour les Archeuesques de l'Ordre....

Après que chacun eut pris place selon son rang, à
« sçauoir les cheualiers nouices tous d'vn mesme costé,
« sur vn banc à main gauche, et les anciens chevaliers sur
« les hauts siéges à droite et à gauche au-dessous de l'escu
« de leurs armes; les Cardinaux et Archeuesques en leurs
« bancs, et le Roy sous vn dais en sa chaire; puis l'on
« commença vespres.

« Le *Magnificat* estant acheué, les cheualiers nouices
« se vinrent présenter l'vn après l'autre deuant Sa Maiesté,
« et firent chacun le serment; ensuitte de quoy le Roy leur
« mit le cordon bleu, et la croix de l'Ordre; puis chan-
« gèrent leurs cappes en longs manteaux de l'Ordre, à
« fond de velours noir, couuerts de flammes en broderie
« d'or et d'argent, et sur iceux le mantelet de toile d'or à
« fond verd, brodé de colombes d'argent; et le tout doublé
« de satin iaune orangé (2). »

198. FONDATION DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1634).

Par MM. Jean ALAUX et Hippolyte LECOMTE en 1835.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

Depuis l'année 1629, plusieurs beaux esprits se réunissaient toutes les semaines chez Valentin Conrart pour s'y entretenir de littérature. Ils se lisaient leurs ouvrages et se donnaient mutuellement des conseils. Godeau, depuis évêque de Grasse, Gombault, Chapelain, Cerisy (3), Desma-

(1) *Mercure françois*, année 1633. (2) *Le Trésor des merveilles de la Maison Royale de Fontainebleau*, par R.-P.-F. Pierre Dan, pag. 319.
(3) Germain Habert, abbé de Cerisy.

retz et Boisrobert (1) étaient les principaux membres de cette petite société, destinée plus tard à une si haute illustration.

Le cardinal de Richelieu, passionné pour les lettres, mais voulant les gouverner comme tout le reste en souverain maître, apprit par Boisrobert l'existence de cette réunion de beaux esprits, et tout aussitôt il s'avisa du parti qu'il pouvait en tirer. Il leur fit offrir de se former en une compagnie régulière et placée sous sa protection. On hésita quelques instants si l'on échangerait contre ce glorieux patronage la douce liberté d'une obscure association; mais Chapelain fit comprendre que les désirs du cardinal étaient des ordres, et sa protection fut acceptée. Richelieu les engagea alors à agrandir leur compagnie, et à lui donner les statuts qu'ils croiraient les plus convenables. Ainsi naquit l'Académie française. Ses députés allèrent présenter solennellement au cardinal-ministre les règlements d'après lesquels elle devait se gouverner, et celui-ci, après les avoir revus et corrigés en quelques parties, les approuva, puis expédia les lettres patentes qui la constituaient (1635). Le parlement sembla d'abord ne pas comprendre la haute pensée de Richelieu, et ce ne fut qu'après deux ans et avec restriction qu'il enregistra les lettres patentes. L'Académie s'éleva alors comme un témoignage de ce que les plus petites choses peuvent devenir sous la main d'un grand homme.

199. BATAILLE D'AVEIN (20 mai 1635).

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle no 26.

Tableau du temps commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

Gustave-Adolphe était mort victorieux à Lutzen, et dès ce moment la fortune du parti protestant avait commencé à décroître en Allemagne. La bataille de Nordlingen (1634), gagnée sur les Suédois par le comte de Gallas (2), venait surtout de rendre à la maison d'Autriche un ascendant menaçant pour la France. Richelieu n'hésita pas à faire descendre alors dans la lice les armées françaises, et ici s'ouvre cette longue guerre contre l'Espagne, où se formèrent les premiers capitaines du siècle de Louis XIV, et qui ne devait se terminer qu'après vingt-cinq ans, à la paix des Pyrénées.

Les Espagnols avaient pris Trèves et son électeur (3), prince

(1) François Metel, abbé de Boisrobert. (2) Mathias de Gallas, feld-maréchal commandant l'armée impériale. (3) Philippe Christophe de Sœttern.

allié de la France. Louis XIII envoya réclamer contre cette infraction des traités, et n'obtint qu'un refus. Ce refus fournit à Richelieu le prétexte qu'il cherchait. « Un hérault « fut envoyé, dit le marquis de Montglat, pour déclarer la « guerre au Cardinal-Infant (1), au nom du Roi d'Espagne. « Ce hérault ne put avoir audience, de sorte qu'il fut obligé « d'afficher sur la grande place de Bruxelles et sur la fron- « tière cette déclaration (2). »

Quatre armées sont mises à la fois sur pied; les deux premières vont attaquer les Espagnols au pied des Alpes, dans la Valteline et le Milanais; la troisième, sous le cardinal de La Valette, marche en Allemagne; la dernière, commandée par les maréchaux de Châtillon (3) et de Brézé (4), se rassemble à la frontière des Pays-Bas. Celle-ci doit combiner ses mouvements avec les Hollandais, engagés contre l'Espagne dans la longue guerre de leur indépendance.

Elle entre avant toutes les autres en campagne, et son premier effort est de se porter sur la Meuse pour se joindre, si elle le peut, au prince d'Orange (5), qui s'avance à la tête de l'armée des Provinces-Unies; mais le prince Thomas de Savoie, général des troupes espagnoles, manœuvre de son côté pour empêcher cette réunion, et n'ayant que des forces inférieures pour fermer aux Français le passage, il prend près le village d'Avein, au pays de Liége, une forte position et y attend la bataille.

« Le combat (ainsi que le rapporte Sirot, vieux capitaine, « qui plus tard commanda la cavalerie à la bataille de Ro- « croy) fut rude et opiniâtre. Les ennemis à l'abord mi- « rent notre aile droite en désordre; mais l'aile gauche « l'ayant soutenue, les François qui ployoient prirent tant « de force et de vigueur qu'ils enfoncèrent tout ce qui se « présenta devant eux, et il n'y eut plus qu'à poursuivre et « à tuer. Il demeura des ennemis morts sur le champ de « bataille et sur le chemin de leur fuite au moins quatre « mille hommes, et l'on fit plusieurs prisonniers de consi- « dération; mais le prince Thomas s'étant sauvé de bonne « heure, le comte de Bucquoy soutint tout l'effort et se re- « tira enfin à Namur, lui quatorzième. La plaine où se « donna le combat s'appelle Avein, et il dura depuis midi « jusqu'à cinq heures du soir (6). »

(1) Ferdinand, infant d'Espagne, archiduc d'Autriche. (2) *Mémoires du marquis de Montglat.* (3) Gaspard de Coligny, IIIe du nom, comte de Coligny. (4) Urbain de Maillé, marquis de Brézé. (5) Henri-Frédéric de Nassau. (6) *Mémoires de Sirot.*

200. PRISE DE SAVERNE (19 juin 1636).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 10.

Par M. Eugène DEVÉRIA en 1837.

Le 19 juin 1636, la ville de Saverne se rendit au duc Bernard de Saxe-Weimar, illustre aventurier, qui avait engagé son épée au service de la France. « Le duc avoit voulu « avoir seul l'honneur de la prise de cette place. Mais « voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il pria le cardinal « de La Valette de faire entrer à la garde de la tranchée « les troupes qu'il commandoit pour relever les siennes (1). » Une portion de ce succès appartint donc aux armes françaises. Le vicomte de Turenne y commença sa renommée qui plus tard devait s'élever si haut.

201. PRISE DE LANDRECIES (26 juillet 1637).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 10.

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1836.

Malgré les heureux auspices sous lesquels s'était ouverte la campagne de 1635, les armes françaises avaient fait peu de progrès. « Le cardinal de Richelieu, selon la remar- « que d'un contemporain, avoit reconnu qu'il n'étoit pas « aussi aisé de ruiner la maison d'Autriche qu'il se l'étoit « imaginé; » et l'année suivante (1635), moins heureuse encore, avait été marquée par une suite de revers qui avaient amené les Espagnols à vingt lieues de Paris. Mais l'énergie de Richelieu s'était communiquée à toute la noblesse et à la bourgeoisie elle-même. Les Espagnols furent repoussés et l'on reprit bientôt l'offensive. Au printemps de l'année 1637, deux armées assaillirent à la fois les Pays-Bas, celle du maréchal de Châtillon par la Champagne, celle du cardinal de La Valette par la Picardie.

Après avoir pris le Cateau-Cambresis, le cardinal de La Valette « investit Landrecies le 19 de juin, et prit son « quartier à Longfaveril. Les deux autres corps, comman- « dés par le duc de Candale (2) et la Meilleraye (3), arri- « vèrent le jour même devant la place. Cette ville est com- « posée de cinq bastions revêtus de briques, le fossé plein « d'eau, avec une bonne contrescarpe. Le cardinal de « La Valette ouvrit la tranchée le 10 de juillet par un côté,

(1) *Mémoires de Richelieu*. (2) Bernard de Nogaret de La Valette de Foix, duc d'Épernon et colonel-général de l'infanterie française. (3) Charles de La Porte, IIe du nom, alors lieutenant général des armées du Roi, depuis maréchal de France.

« et la Meilleraye par l'autre, et l'attaque fut menée si vi-
« vement que la mine joua le 23, laquelle, ayant fait brèche,
« donna lieu au régiment de Longueval de se loger dessus.
« Le colonel Hainin, se voyant ainsi pressé, demanda com-
« position, et remit le 26 Landrecies entre les mains des
« François, lesquels le firent conduire avec sûreté jusqu'à
« Valenciennes (1). »

202. PRISE DU CATELET (8 septembre 1638).

Par M. Hippolyte Lecomte en 1836. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

Les grands événements de la campagne de 1638 se passèrent sur le Rhin. C'est là que l'élève de Gustave-Adolphe, le duc Bernard de Saxe-Weimar, remportait sur les Impériaux ses deux victoires de Rheinfeld et de Rheinau; c'est là que, sous les yeux de toute l'Europe attentive, il s'emparait de Brisach, après neuf mois de siége, et du même coup enlevait l'Alsace à la maison d'Autriche; c'est là enfin que Turenne, Guébriant et d'autres capitaines français se formaient sous ce maître fameux au grand art de la guerre.

Pendant ce temps, il ne se faisait rien de grand à la frontière des Pays-Bas. Le maréchal de Châtillon échouait au siége de Saint-Omer; Brézé quittait son armée pour chercher le repos dans ses terres d'Anjou. C'étaient deux nouveaux capitaines qui soutenaient l'honneur des armes françaises; Gassion (2), qui n'était que colonel, et à qui Piccolomini demandait un rendez-vous pour lui dire combien il admirait sa bravoure; et Du Hallier (3), qui terminait la campagne par la prise du Catelet.

Cette place fut investie le 25 août, « et la circonvalla-
« tion ne fut pas plutôt fermée, qu'on ouvrit la tranchée.
« Les batteries furent dressées si promptement et si bien
« servies, que, le 8 septembre, Du Hallier fut maître de la
« contrescarpe et fit sa descente dans le fossé, qui est sec
« et défendu par des flancs bas, qui n'empêchèrent pas
« d'attacher le mineur au bastion. La première mine fit
« peu d'effet, à cause des casemates qui sont dans les qua-
« tre bastions de cette place, qui donnèrent évent à la
« mine. Pour remédier à ce mal on alla par fourneaux,
« lesquels firent grandes brèches qui furent jugées raison-

(1) *Mémoires du marquis de Montglat*, t. I, p. 178. (2) Jean, comte de Gassion, depuis maréchal de France. (3) François de L'Hôpital, comte de Rosnay, etc., alors maréchal de camp, depuis maréchal de France.

« nables pour donner. Le régiment des gardes fut commandé d'un côté, et le régiment de Picardie de l'autre : ils montèrent tous deux à l'assaut, à la faveur des batteries qui tiroient incessamment sur le haut de la brèche, pour empêcher personne de paroître. La résistance fut médiocre et le Catelet fut emporté d'assaut. Toute la garnison fut prise ou tuée, et Gabriel de Las Torres, gouverneur, fut pris (1). »

203. SIÉGE D'ARRAS (13 mai 1640).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 26.

Tableau du temps.

Les mécontentements fomentés en Catalogne par le cardinal de Richelieu étaient venus augmenter les embarras de la cour de Madrid. Louis XIII saisit cette occasion pour le projet qu'il avait conçu depuis longtemps de s'emparer des Pays-Bas. Il se rendit à Soissons pour y diriger les opérations de la guerre : deux armées, l'une sous les ordres du maréchal de La Meilleraye, et l'autre commandée par les maréchaux de Châtillon et de Chaunes, avaient été rassemblées sur les frontières du nord de la France.

Puységur rapporte dans ses Mémoires qu'il fut envoyé près du Roi pour recevoir ses ordres. « Le conseil se tint à Soissons dans le cabinet de l'évêché. Il n'y avoit que le Roi, M. le Cardinal et M. Des Noiers. J'étois dans la chambre auprès de la porte ; un quart d'heure après qu'ils furent entrez, M. Des Noiers m'appela et me fit passer dans le cabinet. « Nous venons de résoudre le siége d'Arras, me dit le Roi ; il faut tenir la chose secrète. Dites seulement à M. de Chastillon d'en faire autant. Je vas dépêcher un courrier au Maréchal de La Meilleraye, afin qu'il prenne le temps qu'il faut pour s'y rendre du côté de deçà la Scarpe. Le Maréchal de Chastillon saura aussi le jour qu'il doit passer la Somme pour entrer dans le païs ennemi et pour donner la jalousie aux autres places. J'irai à Amiens et ferai venir les troupes que Du Hallier commande vers la frontière de Champagne. » M. le Cardinal m'ordonna de dire à M. de Chastillon que le projet étoit digne d'un aussi grand capitaine que lui.

« Le Cardinal commence incontinent de donner tous ses soins et toute son application au succès de l'entreprise.....

(1) *Mémoires du marquis de Monglat*, t. I, p. 207.

« Et la marche des deux armées fut si bien concertée, « qu'elles arrivèrent en même temps devant Arras. Le nombre des assiégeants montoit à vingt-cinq mille hommes de « pied et neuf mille de cavalerie, selon la relation publiée « par ordre du Roi après la prise de la ville.

« Le 13 de ce mois, écrit le maréchal de Chastillon, « M. de Chaunes et moi sommes venus ici du côté de Béthune, pour investir Arras. M. de la Meilleraye aiant « passé entre Cambrai et Bapaume est arrivé le même jour « et a investi la ville de l'autre côté, de manière que les « habitants et la garnison se trouvèrent environnez de « deux grandes armées en même jour et presqu'à la même « heure. »

Le duc d'Enghien (1) était au siége comme volontaire, avec les ducs de Nemours (2), de Luynes (3), etc. Un officier irlandais, nommé Eugène O'Neal, commandait la garnison d'Arras, qui se composait d'Espagnols, Napolitains, Wallons et Allemands.

« Le siége d'Arras, commencé le 13 juin, dit le maréchal « de Bassompierre, causa de l'inquiétude aux deux partis. « Les uns craignoient que leur ville ne fût emportée, et les « autres que leur entreprise n'échouât. Les assiégez se pré- « parent donc à une brave défense, les assiégeants à de vi- « goureuses attaques, et les Espagnols à un prompt secours « de la place (4). »

Le cardinal-infant (5), gouverneur des Pays-Bas, employa tous les moyens dont il put disposer pour faire lever le siége; il fit passer dans la place de puissants secours, vint lui-même à la tête d'une nombreuse armée attaquer les lignes françaises, et les maréchaux se trouvèrent un moment placés dans la position la plus critique. Pendant qu'ils interdisaient aux assiégés toute communication avec le dehors de la place, eux-mêmes étaient enveloppés de tous côtés par l'armée espagnole, qui ne laissait parvenir dans leur camp aucun convoi. L'armée française manquait de tout; le découragement était extrême, lorsque Du Hallier, chargé de la conduite d'un convoi considérable, parvint à le faire entrer dans le camp. Le siége reprit avec la plus grande vigueur, et la ville, réduite aux dernières extrémités, se rendit enfin le 9 août.

(1) Louis de Bourbon, IIe du nom, depuis le prince de Condé (*le grand Condé*). (2) Charles-Amédée de Savoie. (3) Louis-Charles d'Albert. (4) *Histoire de Louis XIII*, par Levassor, t. X, p. 115 à 120. (5) Ferdinand, infant d'Espagne, archiduc d'Autriche.

204. LE POUSSIN PRÉSENTÉ A LOUIS XIII (1640).

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. N° 50.

Par M. LAFAYE en 1836, d'après un plafond du Louvre par M. Jean Alaux.

Richelieu, jaloux de tout ce qui pouvait accroître la gloire de la France, ne laissait échapper aucune occasion d'encourager par son appui et ses récompenses les savants et les artistes les plus distingués de son temps. La renommée dont le Poussin jouissait en Italie était dès longtemps parvenue au cardinal. Par ses ordres ce grand peintre fut appelé en France, et chargé de contribuer par son génie à l'embellissement des galeries du Louvre.

Le Poussin, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans ses lettres, arriva à Paris dans le courant de l'année 1640. Conduit d'abord chez le cardinal-ministre, il fut ensuite présenté à Louis XIII, qui l'accueillit avec bonté.

205. COMBAT NAVAL DE SAINT-VINCENT (22 juillet 1640).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Théodore GUDIN en ....

« Le marquis de Brézé (1) ayant rencontré entre le cap de « Saint-Vincent et Cadix la flotte des Indes, commandée par « le marquis de Castignosa de la maison de Zapata, l'avoit « attaquée et contrainte à se retirer dans la baie de Cadix, « après avoir perdu six galions brûlez ou coulez à fond, « avec un grand nombre de marchandises et d'hommes « tuez, ou noyez, entre lesquels on compte Castignosa. « Plein d'ardeur et de courage, Brézé vouloit poursuivre « sa victoire et entrer dans la baie; mais les plus habiles « officiers le retinrent, et lui remontrèrent que ce seroit « exposer la flotte à un trop grand danger, et qu'il falloit se « contenter d'avoir tellement incommodé l'ennemi, qu'il « ne pût envoyer cette année aux Indes, ni par conséquent « recevoir le secours d'argent qu'il en attendoit (2). »

206. SOURDIS, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX, CHASSE LES ESPAGNOLS DU PORT DE ROZES (26 mars 1641).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Théodore GUDIN en ....

Les succès de la marine française continuèrent dans l'année 1641.

(1) Armand de Maillé, duc de Fronsac, etc., alors général de l'armée navale en la mer du Ponant, depuis grand-maître, chef et surintendant général de la navigation et commerce de France. (2) *Histoire de Louis XIII*, par Levassor, t. X, p. 152.

Le cardinal-ministre avait mis à la tête de l'armée navale Sourdis, archevêque de Bordeaux, qualifié général des armées navales du Levant, avec ordre de se préparer à faire voile vers les côtes de Catalogne avec les vaisseaux et les galères de la Méditerranée. « Le prélat, dit Levassor dans « son Histoire de Louis XIII, qui étudioit plus assidument « le cérémonial de la mer que les rubriques de son bré-« viaire et de son missel, et auquel le bruit du canon plai-« soit beaucoup plus que la musique et le son des orgues de « son église, exécuta promptement l'ordre qu'on lui avoit « donné de se mettre en mer avec les vaisseaux et les ga-« lères, et de se rendre maître du cap de Quiers. Le 15 « février il y envoie trois vaisseaux avec quatre cents « hommes, qui s'emparent de la ville et de trois tours sur « les éminences; fait partir ensuite dix vaisseaux de guerre « avec des munitions et huit cents hommes de pied, qui « arrivent le 12 mars Le prélat-général d'armée vient en-« fin lui-même le 26 avec douze galères, chasse celles des « Espagnols et leurs vaisseaux du port de Rozes et des autres « qu'ils avoient encore, et leur prend quelques vaisseaux « et quelques galères. De manière que le duc de Ferrandin, « général des galères d'Espagne, ou trop foible, ou effrayé, « n'ose sortir du port de Gênes pour s'opposer à ce pre-« mier feu de l'archevêque (1). »

207. SIÉGE D'AIRE (1641).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Tableau du temps. Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 26.

La ville d'Aire fut assiégée par l'armée française que commandait le maréchal de La Meilleraye ayant sous ses ordres le comte de Guiche (2) et le maréchal de camp Gassion (3)

« La garnison, forte de deux mille hommes, se défendit « bravement, dit Levassor, depuis la fin de mai jusqu'à « celle de juillet, sous la conduite de Bernovite, qui s'étoit « déjà signalé à la bataille d'Hesdin et d'Arras.

« Gassion acquit beaucoup de gloire dans cette entre-« prise. « Le Roi apprend tous les jours de nouveaux exploits « de Gassion, dit Richelieu dans une de ses lettres; il en « aura toute la reconnoissance possible. Pour moi, qui

(1) *Histoire de Louis XIII*, par Levassor, t. X, p. 145. (2) Antoine de Grammont, IIIe du nom, alors lieutenant général des armées du Roi, depuis maréchal de France, et ensuite duc de Grammont. (3) Jean, comte de Gassion, depuis maréchal de France.

« ne suis pas moins bien intentionné pour lui, j'en suis « ravi (1). »

Le cardinal-infant (2) chercha inutilement à faire lever le siége d'Aire : le maréchal de La Meilleraye était trop fortement retranché pour que le prince espagnol pût tenter de forcer ses lignes ; « et toutes ses tentatives n'aboutirent « qu'à jeter cinq cents hommes dans la place, qui fut con- « trainte de se rendre le 26 juillet (3). »

208. COMBAT NAVAL DEVANT TARRAGONE (20 août 1641).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en . . . .

Le théâtre de la guerre s'était agrandi : on se battait au pied des Pyrénées. C'était Richelieu qui, pour être plus fort contre l'Espagne, lui avait suscité une révolution en Portugal et une révolte en Catalogne. Un vice-roi français, le maréchal de Brézé, siégait à Barcelone et y commandait au nom du roi de France.

Le comte-duc d'Olivarez (4) se faisait un point d'honneur de secourir Tarragone assiégée par le comte de La Mothe-Houdancourt (5), et de repousser ensuite les Français au delà des Pyrénées. Toutes les forces navales d'Espagne ramassées s'avançaient sous la conduite du duc de Mequada, général des galions ; de don Melchior de Borgia, général des galères d'Espagne, et du duc de Ferrandin, général de celles de Naples. Le duc de Laurenzana, le ministre d'Inojosa et plusieurs autres personnes distinguées servaient sur la flotte en qualité de volontaires. L'archevêque de Bordeaux était bien inférieur en forces à une flotte si nombreuse et si puissante, où l'on comptait soixante-et-dix gros bâtiments. Les détails du combat sont empruntés à lui-même, sur la relation qu'il envoya au Roi, signée de tous les capitaines des vaisseaux et des galères.

« Le 20, à la pointe du jour, les galères ennemies pa- « rurent au nombre de vingt-neuf, avec leur secours, à « trois ou quatre milles de notre armée. On se met incon- « tinent sous les voiles, on prend les postes les plus propres « à leur empêcher l'entrée. Après avoir observé notre con- « tenance, les galères espagnoles se retirent vers leurs vais- « seaux. Là tous se mettent en corps, courent quelque temps

(1) *Histoire de Louis XIII*, par Levassor, t. X, p. 99. (2) Ferdinand, infant d'Espagne, archiduc d'Autriche. (3) *Histoire de Louis XIII*, par Levassor, t. X, p. 99. (4) Gaspard de Guzman, premier ministre du roi d'Espagne. (5) Philippe de La Mothe-Houdancourt, duc de Cardonne, etc., alors lieutenant général des armées du roi, depuis maréchal de France.

« ensemble tenant le vent, et s'abattent toujours sur notre
« armée, qui, nonobstant le vent contraire, étoit tantôt sur
« un bord, tantôt sur l'autre au-devant des ennemis pour
« empêcher le secours. Voyant enfin que tout favorise leur
« dessein, et que l'avantage du vent est le gain de la partie,
« ils séparent leurs vaisseaux de leurs galères, et celles-ci
« se vont joindre à trente ou quarante brigantins. Notre
« armée, qui couroit vers les vaisseaux ennemis, revire en
« même temps de bord sur les galères espagnoles, afin de
« s'opposer au passage du secours. Mais à l'heure même les
« vaisseaux des ennemis, au nombre de trente-cinq, et leurs
« galères, s'abattent, le vent en poupe, sur notre armée;
« de manière qu'il ne fut plus question de s'opposer au
« secours, mais aux grandes forces des Espagnols, et telles
« que, sans le courage et la valeur extraordinaire des capi-
« taines des vaisseaux et des galères, nous devions succom-
« ber en cette occasion. Car enfin, les vaisseaux ennemis
« nous battoient en flanc et les galères par derrière, sans que
« nous pussions nous servir que d'une partie de notre artille-
« rie. Cependant nous leur témoignâmes qu'il ne faisoit pas
« bon s'approcher si près de nous. Après un combat de quatre
« heures que la nuit termina, nous les contraignîmes à se
« retirer avec force mâts et cordages coupés, sans compter
« la perte des hommes qu'ils ont faite. Nous ne le savons pas
« exactement. Elle doit être fort grande par la quantité de
« coups de canon et de mousquet que nous leur avons tirés,
« presqu'à bout touchant, et par le nombre de soldats qu'ils
« avoient sur leurs vaisseaux. Les nôtres ont été aussi fort
« fracassés. Tel a reçu jusqu'à cent coups de canon. Il n'y
« a point de galères qui ne soit beaucoup endommagée et
« qui n'ait perdu soldats et chiourmes (1). »

209. PRISE DE COLLIOURE (13 avril 1642).

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1836. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

Le Roussillon, placé entre le Languedoc et la Catalogne, appartenait encore à la couronne d'Espagne et gênait les communications de Louis XIII avec sa nouvelle province. Il fallut en entreprendre la conquête. Le Roi, malgré le déclin de sa santé, voulut conduire l'expédition lui-même, et le cardinal se fit traîner à sa suite, la mort déjà sur le front, mais ayant encore la force de porter aux

(1) *Histoire de Louis XIII*, par Levassor, t. X, p. 167.

conspirateurs du dedans et aux ennemis du dehors des coups également terribles.

Le Roi arriva le 10 mars à Narbonne, et le 16 il investit Collioure, dont la prise devait lui faciliter celle de Perpignan; la ville était forte, et fut vigoureusement défendue. Dès les premiers jours du siége, les Espagnols firent trois sorties; toutes furent repoussées, mais la dernière, après que l'ennemi eut pénétré dans la tranchée et en eut détruit les travaux. Cependant le marquis de Povar, à la tête de trois mille chevaux, avait reçu l'ordre inexécutable de traverser toute la Catalogne en armes, et d'aller au secours de la place assiégée. La Mothe-Houdancourt lui ferma le passage, le battit et le fit prisonnier; il y gagna le bâton de maréchal. Dès lors le siége fut poursuivi sans obstacle. Un premier assaut livra la ville aux Français; on attaqua alors la citadelle. « La nuit du 2 au 3 avril, dit le marquis « de Montglat, dont nous aimons à emprunter l'exacte et « judicieuse narration, les assiégés firent une sortie qui fut « vertement repoussée par le régiment de Champagne, « lequel ne les chassa pas seulement de la tranchée, mais « aussi de l'esplanade qui est entre la ville et le château. « Le 4, on fit la descente dans le fossé; les mineurs s'atta- « chèrent le 6, et mirent le 9 le feu à leur mine, laquelle « fit grande brèche, et les Suisses se logèrent dessus. « Aussitôt on entendit la chamade pour parlementer, et « le 10 la capitulation fut signée, selon laquelle le mar- « quis de Mortare remit ce château entre les mains des « François, le 13, avec le fort Saint-Elme, et fut conduit « à Pampelune (1). »

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 26.

210. SIÉGE DE PERPIGNAN (1642).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Tableau du temps.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 27.

211. PRISE DE PERPIGNAN (5 septembre 1642).

. . . .

212. PRISE DE PERPIGNAN (5 septembre 1642).

Par MM. Jean ALAUX et Hippolyte LECOMTE en 1836.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Galerie
Louis XIII.
N° 50.

Dix jours après la prise de Collioure (23 avril), Louis XIII alla investir Perpignan. Il présida lui-même aux premières opérations du siége, « montant à cheval tous les jours

(1) *Mémoires du marquis Montglat*, p. 366.

« pour ordonner les travaux, et fesant le tour des lignes « pour voir si tout alloit bien. Le marquis de Florez d'Avila, « qui commandoit la place, envoya savoir où logeoit le « Roi, afin d'empêcher qu'on tirât de ce côté; ce qu'il « observa ponctuellement, pour faire voir le respect qui « était dû à la majesté royale, même par les ennemis. » Mais une fois les lignes achevées et le blocus établi autour de la ville, qu'on voulait réduire par la famine, Louis XIII malade se sentit hors d'état de rester plus longtemps sous les murs de Perpignan, et laissa le soin du siége aux maréchaux de Schomberg et de La Meilleraye. « Ceux-ci gardèrent si bien leurs lignes, que rien n'entroit dans la « ville; tellement qu'après avoir duré cinq mois et consumé « tous les vivres qui étoient dedans, jusqu'aux chevaux, « mulets, ânes, chiens et chats, même cuirs, le marquis « de Florez d'Avila capitula et rendit la ville et la citadelle « de Perpignan, le 5 septembre (1). » Perpignan passait alors pour le plus fort boulevard de la frontière espagnole.

« Sire, vos armes sont dans Perpignan et vos ennemis « sont morts, » écrivait Richelieu à Louis XIII, lui annonçant cette belle conquête et le supplice de Cinq-Mars, son favori, comme deux succès d'une égale importance.

213. BATAILLE DE LÉRIDA (7 octobre 1642).

Par M. Hippolyte Lecomte en 1836.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 10.

Le Roussillon était perdu pour l'Espagne, et toutes les forces rassemblées par le comte-duc d'Olivarès arrivaient trop tard pour sauver cette province. Le ministre de Philippe III voulut du moins réparer par quelque action d'éclat une perte aussi considérable, et il donna l'ordre au marquis de Leganez de s'emparer de Lérida, ville forte de la Catalogne, sur la Sègre. Le maréchal de La Mothe Houdancourt se porte aussitôt au secours de cette place, et, informé que le général espagnol a réuni ses troupes à celles du marquis de Tarracuse, défenseur malheureux du Roussillon, il les attend de pied ferme, malgré la supériorité de leurs forces, sous les murs de la ville qu'ils viennent assiéger.

« Les deux armées furent, le 7 octobre, en vue l'une de « l'autre, et à dix heures du matin, la bataille commença, « dans laquelle les François furent chargés d'abord si vi- « goureusement par les régiments du prince d'Espagne et « du comte-duc, qu'ils furent mis en désordre; mais le

(1) *Mémoires du marquis de Montglat*, p. 366.

« baron d'Alais (1) et le comte des Roches-Baritaut les sou-
« tinrent si hardiment que la chance tourna, et les Espa-
« gnols furent rompus et tellement mis en déroute qu'ils
« prirent la fuite,... et se sauvèrent en grande confusion à
« Fragues. Le champ de bataille demeura aux François
« avec tout le canon..... Les Espagnols laissèrent deux
« mille morts sur la place, et la ville de Lérida fut sauvée,
« ce qui causa une grande joie dans la Catalogne (2). »

214. LE CARDINAL DE RICHELIEU FAIT DON DU PALAIS-ROYAL A LOUIS XIII (2 décembre 1642).

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Galerie
Louis XIII.
Salle n° 50.

Par M. Hippolyte Lecomte, d'après le tableau de M. Drolling, fait en 1823, et placé dans la galerie du Palais-Royal.

Richelieu voyait approcher sa dernière heure. Louis XIII, languissant lui-même et atteint du mal qui devait bientôt finir ses jours, voulut voir son grand ministre au lit de mort. Il se rendit chez lui, accompagné du marquis de Villequier (3), capitaine de ses gardes. « Sire, lui dit le car-
« dinal, voici le dernier adieu. En prenant congé de votre
« majesté, j'ai la consolation de laisser son royaume plus
« puissant qu'il n'a jamais été, et ses ennemis abattus. La
« seule récompense de mes peines et de mes services que
« j'ose demander à votre majesté, c'est la continuation
« de sa protection et de sa bienveillance à mes neveux et à
« mes parents. Je ne leur donnerai ma bénédiction qu'à
« condition qu'ils serviront votre majesté avec une fidélité
« inviolable. Votre majesté a dans son conseil plusieurs
« personnes capables de le servir utilement; je lui con-
« seille de les retenir auprès d'elle. » C'est alors, ajoutent quelques historiens, que Richelieu désigna au Roi le cardinal Mazarin comme le ministre le plus digne de le remplacer. Après quoi il remit aux mains de Louis XIII l'acte de donation du Palais-Cardinal.

Cette donation, faite à la couronne dès l'année 1636, avait été renouvelée par le cardinal de Richelieu dans son testament *passé à Narbonne, en l'hôtel de la Vicomté*, le 23 mai 1642. En voici les propres termes :

« Je déclare que, par contrat du 6 juin 1636, devant
« Guerreau et Pargue, j'ai donné à la couronne mon grand
« hôtel que j'ai bâti sous le nom de Palais-Cardinal, ma

(1) Jacques de Cambis, depuis maréchal de camp. (2) *Mémoires du marquis de Montglat*, t. I, p. 568. (3) Antoine d'Aumont, depuis maréchal de France et ensuite duc d'Aumont.

« chapelle d'or enrichie de diamants, mon grand buffet « d'argent ciselé, et un grand diamant que j'ai acheté de « Lopez. Toutes lesquelles choses le Roi a eu agréable par « sa bonté d'accepter, à ma très-humble et très-instante « supplication, que je lui fais encore par ce présent testa- « ment, et d'ordonner que le contrat soit exécuté dans « tous ses points. »

Dans un autre article du testament le cardinal recommande qu'une somme de 1,500,000 francs, prise sur sa succession, soit remise *entre les mains de Sa Majesté.*

215. PIERRE LEGRAND S'EMPARE D'UN GALION ESPAGNOL (1643).

Par M. Théodore Gudin en .... — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-Chaussée.

Richelieu venait de mourir (4 décembre 1642), et la protection qu'il accordait aux colonies ne lui avait pas survécu. Ces milliers de Français transportés au bout des mers se virent alors abandonnés, en butte à la jalousie et à la cupidité des autres nations, des Espagnols surtout, qui regardaient le moindre établissement sur un monde découvert par eux comme une ursurpation de leurs droits. La manière barbare dont avaient été écrasées par ces avides dominateurs plusieurs colonies naissantes avertissait les Français que le droit du premier occupant avait besoin d'être soutenu par le droit du plus fort; ils quittèrent donc la charrue, abandonnèrent leurs habitations, impuissantes à les protéger contre les ravages de la guerre, et vinrent se réfugier dans la partie septentrionale de l'île de Saint-Domingue, se cachant dans les forêts qui la couvrent, et faisant pour se nourrir la chasse aux bœufs sauvages, ce qui leur fit donner le nom de boucaniers. Bientôt, leur nombre croissant chaque jour et la chasse ne suffisant plus à leurs besoins, la plupart se résolurent à revenir à leur première profession, et se lancèrent sur l'Océan. Ils s'établirent d'abord en confrérie, sous le nom de *frères de la côte*, mettant leurs biens en commun, et ne reconnaissant d'autre supériorité entre eux que celle de la force et de l'adresse. Subdivisés en petites sociétés de cinquante ou cent hommes au plus, ils se mirent à voguer nuit et jour dans de grandes barques découvertes, comme des sauvages, l'œil toujours fixé sur l'horizon, et firent plus d'une fois expier aux Espagnols leurs cruautés envers leurs devanciers, et la vie précaire et aventureuse à laquelle ils les réduisaient. Bientôt de nouveaux aventuriers se joignirent à eux, et aban-

donnèrent la mère patrie pour aller aux Antilles partager les périls et les prises de ces hardis marins ; Dieppe en fournit un grand nombre, qui s'illustrèrent par des traits de bravoure héroïques et presque fabuleux.

Parmi les flibustiers dieppois, Pierre Legrand est un des plus célèbres. Voici comment il débuta dans la carrière. Il croisait depuis quinze jours au débouquement de Bahama, lorsqu'il vit venir à lui un grand galion espagnol avec un pavillon de vice-amiral. Legrand montait un bateau de quatre canons, et n'avait avec lui que vingt-huit hommes, mais tous braves et décidés comme lui. Forçant aussitôt de voiles et de rames, il court au-devant du galion, le joint, s'élance sur son bord et en même temps coule à fond son propre navire. Cette audace désespérée étourdit le capitaine espagnol ; son équipage stupéfait ne songe pas même à se défendre. Legrand, maître du galion, dépose une partie de ses prisonniers sur le rivage, et n'emmenant avec lui que le capitaine et ses officiers, s'en retourne fièrement à Dieppe, sa patrie, faire admirer sa prise, et en recueillir les immenses profits.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 10.

216. BATAILLE DE ROCROY (19 mai 1643).

ORDRE DE BATAILLE.

Par M. Oscar Gué en 1835, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 10.

217. BATAILLE DE ROCROY (19 mai 1643).

Par M. Jouy en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Galerie
Louis XIII.
N° 50.

218. BATAILLE DE ROCROY (19 MAI 1643).

Par M. Schnetz en 1823.

219. BATAILLE DE ROCROY (19 mai 1643).

Aile du Midi.
1er étage.
Galerie
des Batailles.
N° 137.

Par M. Heim en ....

Richelieu était mort, et la santé languissante de Louis XIII faisait présumer qu'il ne survivrait pas longtemps à son ministre. Quelques succès obtenus en Flandre par les Espagnols, dans l'année 1642, leur avaient rendu la confiance ; et don Francisco de Mellos, gouverneur des Pays-Bas, prévoyant les troubles que la mort du Roi pouvait amener, cherchait à se rapprocher des frontières pour pénétrer plus facilement dans l'intérieur du royaume. Le

duc d'Enghien (1) lui était opposé. A peine âgé de vingt-deux ans, c'était la faveur du prince de Condé (2), son père, qui l'avait porté si jeune à la tête des armées. Mais Gassion (3), d'Espenan (4), La Ferté-Sennecterre (5), La Vallière (6) et Sirot (7), tous hommes de guerre renommés, étaient sous ses ordres; et le vieux maréchal de L'Hôpital (8) avait été placé auprès de lui, pour modérer par sa prudence l'ardeur impétueuse d'un jeune prince avide de gloire. Cependant ce fut le jeune prince qui, plus habile à son coup d'essai que le vieux capitaine formé par l'expérience de vingt batailles, l'entraîna malgré lui dans une action générale.

Don Francisco de Mellos venait d'abandonner le siége d'Arras, dont les préparatifs l'avaient occupé tout l'hiver, pour se porter subitement du côté de Rocroy; son intention était de s'emparer de cette ville, qui lui ouvrait les portes de la Champagne, pour en faire une place d'armes propre à ses entreprises; il la savait mal pourvue et défendue par une faible garnison. L'armée française était éloignée, et tout semblait lui promettre que la ville tomberait entre ses mains avant qu'on pût la secourir.

Le duc d'Enghien avait pénétré les desseins de l'ennemi. Il commença par détacher Gassion pour jeter un secours dans Rocroy et mettre la place en état de tenir jusqu'au moment où il arriverait lui-même pour la défendre. Puis, masquant habilement ses manœuvres, il sut, avec autant de promptitude que de clairvoyance, suivre tous les mouvements du capitaine espagnol; et, rassemblant sur sa route toutes les troupes qu'il put réunir, il vint se présenter devant Rocroy lorsqu'on le croyait occupé sur un autre point de la frontière. Mellos ne connut la force de l'armée française que lorsqu'elle fut engagée dans les bois et les marécages qui couvrent la place : il pouvait lui en disputer le passage, mais, confiant dans le nombre et dans la valeur si souvent éprouvée de ses troupes, et jaloux d'entraîner son jeune adversaire dans une bataille générale, il se refusa cet avantage et laissa les régiments français se déployer en face de ses lignes. C'est au milieu de ces circonstances que le duc d'Enghien apprit la mort de Louis XIII. Ses intérêts le rappelaient à Paris, ceux de l'armée qu'il

(1) Louis de Bourbon, IIe du nom, depuis prince de Condé (*le grand Condé*). (2) Henri de Bourbon, IIe du nom, prince de Condé. (3) Jean, comte de Gassion, depuis maréchal de France. (4) Roger de Bossost, comte d'Espenan, maréchal de camp. (5) Henri de Senneterre, IIe du nom, depuis maréchal de France et duc de La Ferté. (6) François de La Baume Le Blanc, chevalier de La Vallière. (7) Claude d'Eltouf de Pradines, baron de Sirot. (8) François de L'Hôpital, comte de Rosnay, etc.



commandait réclamaient sa présence : il préféra la gloire aux avantages que lui promettaient les intrigues de la cour.

Le prince était parvenu à réunir ving-trois mille hommes d'infanterie et de cavalerie. L'armée espagnole était forte de huit mille cavaliers, commandés par le duc d'Albuquerque, et de dix-huit mille fantassins, sous les ordres du comte de Fuentes (le comte de Fontaines), l'un des meilleurs capitaines de cette époque. Dans l'armée française, Gassion commandait l'aile droite ; La Ferté-Senneterre, l'aile gauche. Le duc d'Enghien, avec le maréchal de L'Hôpital, d'Espenan et La Vallière, étaient au centre. Le corps de réserve, composé de deux mille hommes de pied et de mille chevaux, était commandé par le baron de Sirot.

Tous les récits qui nous sont restés de cette bataille doivent s'effacer devant la magnifique narration de Bossuet. L'exactitude et la précision des détails y sont relevés par les mouvements de la plus sublime éloquence.

« L'armée ennemie est plus forte, il est vrai ; elle est « composée de ces vieilles bandes wallones, italiennes et « espagnoles qu'on n'avoit pu rompre jusqu'alors ; mais pour « combien falloit-il compter le courage qu'inspiroient à « nos troupes le besoin pressant de l'état, les avantages « passés, et un jeune prince du sang qui portoit la victoire « dans ses yeux ? Don Francisco de Mellos l'attend de pied « ferme ; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les « deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des « bois et dans des marais pour décider leur querelle comme « deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas ? Le « jeune prince parut un autre homme : touchée d'un si « digne objet, sa grande âme se déclara tout entière ; son « courage croissoit avec les périls, et ses lumières avec son « ardeur. A la nuit, qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine il reposa le dernier ; « mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille « d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est « tranquille, tant il se trouve dans son naturel ; et on sait « que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller « d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous « comme il vole ou à la victoire, ou à la mort ! Aussitôt qu'il « eut porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit animé, « on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des « ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le François « à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, « porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappoient à ses coups. Restoit cette

« redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauroient réparer leurs brèches, demeuroient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançoient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyoit porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu : les bataillons enfoncés demandent quartier. Mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enguien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque, leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage, le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner....

« Le prince fléchit le genou; et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyoit; là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devoit être si beau, commencé par un si heureux présage (1). »

220. PRISE DE BINCH (1643).

. . . .

Vainqueur à Rocroy, le duc d'Enghien prit aussitôt l'offensive, et pour couper à l'ennemi ses communications avec l'Allemagne, il résolut de se porter sur la Moselle, et d'assiéger Thionville. Quelques marches qu'il fit du côté de l'Escaut dérobèrent aux généraux espagnols ses véritables desseins. « Le prince ayant pris toutes ces précautions, entra dans le Haynaut; il fit attaquer les châteaux d'Emery et de Barlemont, qui se rendirent à discrétion, après avoir souffert quelques coups de canon. Il s'empara de Maubeuge, pour continuer sa feinte, il marcha à Binch, où les ennemis avoient jeté des troupes qu'il attaqua, qui se

(1) *Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé.*

« rendirent pareillement à discrétion. Il y demeura campé
« quinze jours pour faire reposer ses troupes, pour y at-
« tendre tous les préparatifs qu'il avoit ordonnés. »

221. SIÉGE DE THIONVILLE (18 juin 1643).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 10.

Par M. Oscar Gué en 1835, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

« Quand il eut appris que tout étoit en état, et que le mar-
« quis de Gesvres (1), maréchal de camp, qui étoit en Cham-
« pagne, arrivoit devant Thionville avec le corps qu'il com-
« mandoit, il détacha le marquis d'Aumont (2) avec douze
« cents chevaux, pour l'aller joindre, et faire ensemble
« l'investiture de cette place. Le prince se mit ensuite en
« marche avec le reste de son armée par Beaumont, et
« rentra dans la plaine de Rocroy. M. Sirot, maréchal de
« camp, fut chargé de conduire par Metz la grosse artille-
« rie et les munitions, pendant que l'infanterie, avec l'équi-
« page d'artillerie de campagne, se rendit à Thionville, où
« le duc d'Enguien arriva deux jours après le marquis de
« Gesvres, c'est-à-dire le 18 de juin (3). »

« Cette place (dit l'auteur de la relation de Rocroy) est
« assise sur le bord de la Moselle, du côté de Luxembourg.
« Elle n'est qu'à quatre lieues au-dessous de Metz..... Le
« malheur de Feuquières, arrivé en 1639, l'avoit rendue
« célèbre dans ces dernières guerres, et chacun la regar-
« doit comme une conquête importante, mais difficile. »

222. PRISE DE THIONVILLE (22 août 1643).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 10.

Par M. Oscar Gué en 1835, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Quelque diligence que put faire le duc d'Enghien, il ne put empêcher les Espagnols de jeter un secours de deux mille hommes dans les murs de Thionville. Le siége en fut entrepris dans toutes les règles et poussé avec la plus grande activité. On se battit avec courage : on livra plusieurs assauts meurtriers, tous dirigés par le prince. Dans un de ces assauts le marquis de Gesvres fut tué et Gassion blessé dangereusement à la tête. Enfin, après plus de deux mois d'une résistance opiniâtre, le trentième jour de l'ouverture de la tranchée, les officiers, jugeant toute dé-

(1) Louis-François Potier, maréchal de camp. (2) Charles, marquis d'Aumont, depuis maréchal de France. (3) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 6.

fense inutile, demandèrent à capituler. La garnison obtint les honneurs de la guerre.

« Cette garnison étoit réduite à douze cens hommes de « trois mille deux cens qu'elle avoit au commencement du « siége. Le gouverneur avoit été tué, et la pluspart des offi- « ciers qui restoient, se trouvoient blessez ou malades (1). »

223. COMBAT NAVAL DE CARTHAGÈNE (3 sept. 1643).

Par M. Théodore Gudin en .... — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-Chaussée.

Pendant que les victoires du duc d'Enghien ouvraient avec tant d'éclat le règne de Louis XIV, le jeune amiral de Brézé donnait à la France une gloire toute nouvelle, par les avantages qu'il remportait dans la Méditerranée. Déjà, après le combat livré sur les côtes de Barcelone, il avait pris ou coulé à fond six des vaisseaux de l'armée espagnole. Le 3 septembre il eut avec elle un nouvel engagement à la hauteur de Carthagène.

« Les Espagnols se défendirent fort long-tems; mais ils « furent obligez enfin de succomber aux efforts des Fran- « çois qui leur enlevèrent le vaisseau amiral de Naples, « deux autres gros navires, et un gros galion, sur lesquels « étoient cent soixante pièces de canon. On leur tua ou fit « prisonniers quinze cens hommes (2). »

224. SIÉGE DE SIERCK (4 septembre 1643). — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 10.

Par M. Jouy en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

225. SIÉGE DE SIERCK (4 septembre 1643).

Par M. Jouy en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 10.

« Le duc d'Enguien, voulant assurer la conquête qu'il « venoit de faire, et se rendre entièrement maître de la « Moselle, passa le reste de la campagne à prendre quel- « ques châteaux entre Trèves et Thionville, et à l'attaque « de Cirq: il y marcha le premier de septembre. A son ar- « rivée il fit emporter la ville et dresser une batterie pour « battre le château, qui passoit pour un des meilleurs de « la Lorraine. Le jour d'après, il y fit attacher le mineur « ce qui étonna si fort le gouverneur, qu'il demanda à « capituler après s'être fait battre deux fois vingt-quatre

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 10. (2) *Idem*, p. 16.

« heures. Il sortit du château avec cent hommes dont sa gar-
« nison étoit composée, ayant eu une capitulation avanta-
« geuse. Ce fut par la prise de cette place que le duc d'En-
« guien finit une campagne aussi glorieuse pour lui que
« le plus expérimenté général eût pu faire. Il remit le
« commandement des troupes au duc d'Angoulême (1) et
« s'en retourna à la cour recevoir les applaudissemens
« qu'il avoit si bien méritez par des actions qui annonçoient
« toutes celles qu'il a faites par la suite, et qui lui ont
« donné à juste titre la réputation du plus grand capitaine
« de l'Europe (2). »

226. SIÉGE DE TRINO DANS LE MONTFERRAT (23 sept. 1643).

Par Louis Dupré en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

Les armes françaises n'étaient pas moins heureuses en Italie, sous les ordres du prince Thomas de Savoie, du vicomte de Turenne (3) et du comte Du Plessis-Praslin (4). La ville de Trine, près de Casal, dans le Montferrat, fut investie le 14 août par le prince Thomas; le baron de Watteville, gouverneur de cette place au nom du roi d'Espagne, la défendit avec courage.

Le 19 septembre, les assiégés après avoir fait tous leurs efforts, abandonnèrent leur dernier retranchement; le 23, n'espérant plus de secours, ils battirent la chamade, et le gouverneur remit la place au prince Thomas, commandant général des armées de France en Italie.

C'est dans cette campagne que le vicomte de Turenne reçut d'abord le bâton de maréchal de France et ensuite le commandement de l'armée d'Allemagne.

227. PRISE DE ROTWEIL (19 novembre 1643).

« Pendant que le duc d'Enguien faisoit de si grands pro-
« grez en Flandre et sur la Moselle, le maréchal de Gué-
« briant (5) qui commandoit un petit corps d'armée en Alle-
« magne, fut obligé par le général Merey (6), de repasser le
« Rhin; son armée étoit si foible, que sans un prompt se-
« cours il ne pouvoit tenir la campagne plus long-tems.

(1) Charles, bâtard de Valois, duc d'Angoulême, etc., colonel général de la cavalerie légère. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 11. (3) Henri de La Tour d'Auvergne, maréchal de France. (4) César de Choiseul, depuis maréchal de France et duc de Choiseul. (5) Jean-Baptiste Budes, comte de Guébriant. (6) François, baron de Merci, général de l'armée du duc de Bavière.

« La cour chargea le comte de Rantzau (1) de conduire les
« renforts qu'on lui envoya ; le maréchal de Guébriant les
« ayant reçus, repassa le Rhin sur la fin du mois d'octobre,
« dans le dessein de s'avancer dans la Suabe sur le Danube,
« et d'y prendre des quartiers d'hyver. Dans sa marche il
« fut contraint d'assiéger Rotweil, qui ouvroit le passage à
« ses troupes vers Butlingen. Cette entreprise lui fut fu-
« neste, puisqu'il fut blessé le 17 de novembre d'un coup
« de fauconneau, dont il mourut le 20.

« Le comte de Rantzau, maréchal de camp, poursuivit le
« siége de Rotweil. La grande résistance des assiégez et la
« blessure du maréchal de Guébriant ne diminuèrent rien
« du courage de ses troupes, qui contraignirent le comman-
« dant de se rendre le 19 de novembre. Comme cette ville
« étoit importante pour le passage des troupes en Suabe,
« les ennemis firent tous leurs efforts pour la secourir :
« mais inutilement (2). »

228. BATAILLE DE FRIBOURG (août 1644).

Par M. LAFAYE en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 10.

L'hiver de 1643 s'était passé en négociations ; elles furent infructueuses, et il fallut se préparer à une nouvelle campagne.

Gaston, duc d'Orléans, avait succédé au duc d'Enghien dans le commandement de l'armée en Flandre. La victoire de Rocroy, la prise de Thionville avaient suffi pour rétablir dans les Pays-Bas la réputation des armes françaises : la plupart des villes, fatiguées de la guerre, n'étaient pas en état d'opposer une longue résistance.

Du côté de l'Allemagne, la situation était bien différente; le maréchal de Guébriant avait été tué devant Rotweil, et le comte de Rantzau, qui lui avait succédé dans le commandement, surpris près de Dillingen par les Impériaux, sous les ordres du duc Charles de Lorraine, avait essuyé un de ces échecs qui mettent une armée hors d'état de tenir la campagne. C'était à grande peine que le maréchal de Turenne, chargé d'en recueillir les débris, avait rassemblé dix mille hommes, avec lesquels il marcha au secours du Brisgau. Mais là il lui avait été impossible d'arrêter Merci, qui, avec des forces supérieures, était venu se présenter devant Fribourg, et s'en était rendu maître. Un grand effort était nécessaire pour reprendre cette place, dont la

(1) Josias de Rantzau, depuis maréchal de France. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 11-12.

possession importait tellement au succès de la campagne. Tout le poids de la guerre se porta donc de ce côté, et le duc d'Enghien reçut l'ordre de s'y rendre, pour s'opposer, avec le maréchal de Turenne, à la marche de l'armée impériale. Arrivé le 20 juillet à Metz, le 2 août il avait rejoint Turenne qui, suivant tous les mouvements de l'armée ennemie, se trouvait campé près d'elle entre Brisach et Fribourg.

« Fribourg est situé au pied des montagnes de la Forêt-« Noire; elles s'élargissent en cet endroit en forme de « croissant, et au milieu de cet espace on découvre auprès « de Fribourg, une petite plaine bordée sur la droite par « des montagnes fort hautes, et entourée sur la gauche par « un bois marécageux. Ceux qui viennent de Brisach « ne peuvent entrer dans cette plaine que par des défilés « au pied d'une montagne presque inaccessible qui la com-« mande de tous côtés, et par les autres chemins l'entrée « en est encore plus difficile.

« Mercy s'étoit posté dans un lieu si avantageux, et « comme c'étoit un des meilleurs capitaines de son temps, « il n'avoit rien oublié pour se prévaloir de cette situation. « Son armée étoit composée de huit mille hommes de « pied et de sept mille chevaux (1)....

C'est de cette position formidable que le duc d'Enghien entreprit de déloger le vieux maréchal bavarois. Il conduisit et ramena plusieurs fois ses troupes à la charge; son intrépidité et son audace le rendirent à la fin victorieux de tous les obstacles.

Les premiers retranchements avaient été pris : il fallait enlever la seconde ligne pour dégager un corps de troupes exposé de tous les côtés aux feux de l'ennemi. Le Prince n'avait alors avec lui que deux mille hommes épuisés de fatigue, et il s'agissait d'en forcer trois mille, vainqueurs de toutes les attaques et parfaitement retranchés. Le moindre retard compromettait gravement le sort du corps d'armée du maréchal de Turenne; l'action était décisive.

« On dit que le duc d'Enghien jeta alors son bâton de « commandement dans les retranchements des ennemis, « et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête « du régiment de Conti. Il fallait peut-être des actions aussi « hardies pour mener les troupes à des attaques si diffi-« ciles (2). »

(1) *Relation de la campagne de Fribourg*, par Henri de Bessé, sieur de La Chapelle-Milon. p. 44. (2) *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire.

L'auteur contemporain de la Relation du Siége de Fribourg rapporte ainsi ce fait. « Le prince, dit seulement « le sieur de La Chapelle-Milon, descend de cheval, « se met à la tête du régiment de Conti et marche aux en- « nemis. Le comte de Tournon (1), suivi de Castelnau- « Mauvissière (2), en fait de même avec le régiment de « Mazarin; le maréchal de Gramont (3) Marchin (4), « l'Echelle, Mauvilly, La Moussaye (5), Serzé, les cheva- « liers de Chabot (6) et de Gramont, Isigny, Meilles (7), « etc., etc., et tout ce qu'il y avoit d'officiers et de « volontaires mettent pied à terre. Cette action redonne « cœur aux soldats. Le duc d'Enghien passe le premier « l'abattis de sapins; chacun à son exemple se jette en « foule pardessus ce retranchement, et tous qui dé- « fendent la ligne s'enfuient dans le bois à la faveur de la « nuit qui s'approchoit. »

Enfin, après plusieurs jours de combats consécutifs, l'infatigable activité du duc d'Enghien et la persévérance de Turenne triomphèrent de la résistance de l'armée bavaroise. Merci, chassé de toutes ses positions, fut forcé de battre en retraite, en abandonnant ses bagages et toute son artillerie au pouvoir du vainqueur.

La bataille de Fribourg commença le 3 et ne finit que le 9 d'août. Le duc d'Enghien fut présent partout, animant le soldat par son exemple; il s'exposa souvent aux plus grands dangers. Dans une des attaques, le sieur de La Chapelle-Milon rapporte que le pommeau de la selle de son cheval fut enlevé d'un coup de canon et le fourreau de son épée rompu d'un coup de mousquet. Le maréchal de Gramont eut un cheval tué entre ses jambes, et L'Échelle, maréchal de bataille, y perdit la vie.

« La gendarmerie y fit une très-belle action. Labboul- « laye la commandoit : il mena ses escadrons sur le bord « de ce retranchement d'arbres, et malgré le feu des enne- « mis il escarmoucha très-long-temps à coups de pistolet. « Jamais il ne s'est fait un combat où, sans en venir aux « mains, il soit tombé tant de morts de part et d'autre. Les

(1) Juste-Louis de Tournon, maréchal de camp, qui fut tué au siége de Philipsbourg le 6 septembre 1649. (2) Jacques de Castelnau-Mauvissière, alors maréchal de bataille, et depuis maréchal de France, blessé mortellement au siége de Dunkerque en 1658. (3) Antoine de Gramont, IIIe du nom, depuis duc de Gramont. (4) Jean-Gaspard-Ferdinand, comte de Marchin, alors maréchal de camp, et depuis lieutenant général des armées du roi. (5) François de Goyon-Matignon, marquis de La Moussaye, maréchal de camp. (6) Guy-Aldonce de Chabot, depuis maréchal de camp. (7) Henri de Foix, vicomte de Meille, depuis maréchal de camp.

« François y perdirent Mauvilly, et les Bavarois, Gaspard « de Mercy, frère de leur général (1). »

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

229. PRISE DE DOURLAC (août 1644).

Par M. LAFAYE en 1835, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

230. PRISE DE BADEN (août 1644).

Par M. LAFAYE en 1835, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

231. PRISE DE LICHTENAU (août 1644).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

Par M. LAFAYE en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Le duc d'Enghien n'était venu que pour reprendre Fribourg, et sauver l'armée du maréchal de Turenne : les fruits de sa victoire furent plus étendus. En moins de quelques semaines il fut maître de tout le cours du Rhin. C'était sur l'importante ville de Philipsbourg qu'il voulait porter ses premiers coups : pour dérober ses projets à l'ennemi, il feignit d'abord de diriger toutes ses forces contre de petites places.

« La feinte de vouloir tout employer à la conqueste de « quelques places de peu d'importance, luy semblant la « meilleure invention qu'il pust concevoir pour surprendre « celle qu'il vouloit avoir, il détacha quatre corps de l'ar- « mée, le premier sous le sieur Tubald, lieutenant général « de cavalerie suédoise ; le second commandé par le géné- « ral major Roze ; le troisième par le marquis d'Aumont, « pour passer le Rhin ; le quatrième sous le comte de Pal- « luau. Le premier, accompagné d'une partie de sa cavalerie, « et de mille dragons, prit les villes de Forsen, Etelin (2), « Shen (3), Bret (4), et Dourlach ; le second, commandant « une forte partie de cavalerie avec quelques fantassins, « emporta Baden, Rupenhen (5), Broussel (6) et Visloc (7) ; « le troisiesme estant suivy de mille fantassins, cinq cents « chevaux et trois pièces de canon, se mit en possession « de la ville et du chasteau de Germessin (8) situés à deux « petites lieues de Spire ; mais avec la perte de trois offi- « ciers et de quelques soldats tués devant le chasteau ; « le quatriesme se rendit maistre de Liktenehaut (9),

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 27. (2) Ettlingen. (3) Stein. — (4) Bretten. — (5) Ruppenheim. — (6) Bruchsal. — (7) Wiesloch. (8) Germersheim. — (9) Lichtenau.

« laquelle, estant deffendue par le major de Philipsbourg,
« se fit battre deux iours entiers (1). »

232. REDDITION DE SPIRE (29 août 1644).

Par M. GALLAIT en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 11.

Le maréchal de Turenne avait été dirigé sur Philipsbourg, le 23 août, avec trois mille chevaux et sept cents hommes d'infanterie; arrivé le 24 devant cette place, il en ordonna aussitôt l'investissement.

Pendant ce temps, « le duc d'Enguyen travailloit pour ne « laisser rien en arrière qui pust servir à donner un succez « heureux à son entreprise; il ne vouloit point que son « camp fût réduit à quelque nécessité de vivres; il fit des- « cendre sur le Rhin trente batteaux chargés de toutes sor- « tes de munitions, et, pour ne manquer pas aux autres cho- « ses qui dépendoient de sa prévoyance, fit travailler dès les « premiers iours à faire un pont sur cette mesme rivière du « Rhin, entre Germessin et Knandenheim, pour rendre li- « bres à son armée les deux rives de ce grand fleuve.

« Toute l'armée n'ayant pas esté jugée nécessaire à ce « siége, puisque la Bavaroise n'estoit pas en estat de venir se- « courir la place, le duc d'Enguyen en détacha sous les or- « dres du marquis d'Aumont, pour attaquer la ville de « Spire, au cas qu'elle refusast de mettre hors de ses mu- « railles les troupes lorraines qu'elle y tenoit pour la con- « server. »

La ville ne fit aucune résistance; le marquis d'Aumont avait déjà reçu le bourgmestre et les députés de la ville, et il allait leur répondre, lorsqu'il vit arriver les membres de la chambre impériale et le clergé, les premiers, « por- « tant de longues barbes sur des fraizes bleues, et les autres « vestus selon la coustume des ecclésiastiques; leurs sous- « missions estant faites, et chacun ayant demandé d'être « conservé dans ses priviléges, ce marquis leur promit de la « part de Sa Majesté et de celle du duc d'Enguyen, dont il « sçavoit les intentions, qu'ils seroient traités avec toute la « douceur qu'il seroit possible, qu'on ne les choqueroit point « dans la franchise de leurs priviléges (2). »

233. SIÉGE DE PHILIPSBOURG (12 septembre 1644).

Par M. LAFAYE en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle Nº 10.

On pressait les préparatifs pour l'ouverture de la tran-

(1) *Mercure de France*, t. XXV, p. 102. (2) *Idem*, p. 105.

chée de Philipsbourg ; elle eut lieu le 28 août. Les attaques furent conduites par le vicomte de Turenne et le maréchal de Gramont ; les assiégés se défendirent avec courage. Laboullaye et le comte de Tournon furent tués, le premier dans une des sorties de la garnison, l'autre dans une attaque. Enfin, le 10 du mois de septembre, reconnaissant l'impuissance où il était de résister plus longtemps, le gouverneur demanda à capituler ; la garnison obtint les honneurs de la guerre.

234. PRISE DE WORMS (septembre 1644).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Par M. GALLAIT en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Le duc d'Enghien, ayant appris que Merci rentrait en campagne avec ses débris qu'il avait ralliés et des renforts qu'il avait reçus, ne voulut pas s'éloigner de Philipsbourg, où il se trouvait avantageusement placé pour surveiller les mouvements de l'ennemi, « il détacha M. de Turenne « pour aller attaquer Wormes ; ce général fit descendre « par le Rhin l'infanterie, l'artillerie et les munitions « de guerre qui lui étoient nécessaires pour cette expé« dition ; il marcha ensuite par le Palatinat avec deux « mille chevaux, et défit six cens hommes que le gé« néral Beck envoyoit à Franckandal. A son approche les « habitans de Wormes lui ouvrirent les portes, et con« gédièrent la garnison lorraine qui y étoit. »

235. PRISE D'OPPENHEIM (septembre 1644).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Après la prise de Worms « M. de Turenne poursuivit sa « marche vers Mayence, et détacha M. Roze pour aller at« taquer Oppenheim, petite ville située dans une plaine, « mal fortifiée, mais défendue par un très-bon château ; il « n'y trouva aucune résistance, et la ville se rendit à son « arrivée (1). »

236. REDDITION DE MAYENCE (17 sept. 1644).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

« Le vicomte de Turenne se présenta devant Mayence

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 32.

« et envoya un trompette à ceux qui commandoient dans
« la ville pour leur offrir des conditions honorables.
« Mayence est le siége de l'archevêque électeur et une
« des principales villes d'Allemagne..... Ses fortifications
« étoient négligées, et sa défense consistoit plus dans le
« nombre de ses habitants que dans la force de ses remparts.
« Quand le vicomte de Turenne entra dans les faubourgs,
« il y avoit encore dans la ville une garnison impériale de
« huit cents hommes; néanmoins l'électeur, n'ayant pas
« cru pouvoir y demeurer en sûreté, s'étoit retiré à Cologne; de sorte que le chapitre, qui a l'autorité du
« gouvernement en l'absence de l'archevêque, fit assembler tous les corps de la ville, et, après plusieurs délibérations, ils résolurent de députer vers le duc d'Enghien et de ne donner les clefs qu'à lui-même, afin de
« rendre en quelque sorte leur capitulation plus honorable par la qualité de celui qui les recevroit [1]. »

Informé de cette résolution, le prince quitta aussitôt Philipsbourg pour se rendre à Mayence; mais, en y arrivant, il apprit que Wolf, un des meilleurs colonels de l'armée bavaroise, envoyé par Merci, à la tête d'une troupe déterminée, était dans la ville, où il cherchait tous les moyens d'engager les habitants à se défendre. Le chapitre n'en fut pas moins fidèle à la parole donnée: Wolf fut congédié; les députés de la ville vinrent au-devant du duc d'Enghien qui, après avoir ratifié la capitulation, prit possession de la ville, et y laissa une garnison française.

237. REDDITION DE BINGEN (septembre 1644).

Par M. Hippolyte Lecomte en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Bingen, petite ville avec un bon château sur le Rhin, fut comprise dans le traité de Mayence: on y envoya aussi une garnison française.

238. PRISE DE CREUTZNACH (septembre 1644).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Par M. Hippolyte Lecomte en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

[1] *Relation de la campagne de Fribourg*, par Henri de Bessé, sieur de La Chapelle-Milon, p. 150.

239. PRISE DE BACARACH (1644).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 11.

Par M. Hippolyte Lecomte en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Le vicomte de Turenne prit ensuite possession de Creutznach et Bacarach, petites villes situées, la première, sur la Naw, et la deuxième sur le Rhin, à peu de distance de Bingen.

240. SIÉGE DE LANDAU (septembre 1644).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 11.

Par M. Jolly en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Landau, ville située sur la rive gauche du Rhin, à quatre lieues de Philipsbourg, venait d'être investie; le marquis d'Aumont, ayant sous ses ordres douze cents hommes d'infanterie et quinze cents chevaux, en commença le siége; le duc d'Enghien avait rejoint son armée à Philipsbourg.

« Il apprit en arrivant que la tranchée étoit déjà ou-
« verte; mais que d'Aumont, en allant visiter le travail,
« avoit été blessé dangereusement. Le vicomte de Turenne
« alla continuer le siége, et poussa la tranchée si diligem-
« ment que dans trois jours on fit une batterie et un loge-
« ment dans la contrescarpe: le cinquième jour le duc
« d'Enghien y étant venu pour visiter les travaux, les Lor-
« rains traitèrent avec le vicomte de Turenne et sortirent
« de la place (1). »

241. PRISE DE NEUSTADT (1644).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 11.

Par M. Gallait en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

« Après la prise de Landau, Neustadt, Manheim et
« Magdebourg ne firent que fort peu de résistance.
« Ainsi le duc d'Enghien se vit, en une seule campa-
« gne, trois fois victorieux de l'armée bavaroise, maître
« du Palatinat et du cours du Rhin depuis Philipsbourg
« jusqu'à Ehrenbreistein, et de tout ce qui est entre le
« Rhin et la Moselle (2). »

(1) *Relation de la campagne de Fribourg*, par Henri de Bessé, sieur de La Chapelle-Milon, p. 154. (2) *Ibid.*

242. BATAILLE DE LIORENS (22 juillet 1645).

Par M. PINGRET en 1838. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

La campagne de Catalogne avait commencé par le siége de Roses ; le comte Du Plessis-Praslin s'en était rendu maître le 22 mai 1645.

« La prise de cette importante place fut suivie d'une victoire remportée sur les Espagnols en Catalogne par le comte d'Harcourt (1) près le détroit de Liorens. Ce général voulut pousser plus loin ses progrès ; il passa pour cet effet la Segre sur un pont qu'il fit faire afin de chercher les ennemis et de les combattre ; il les rencontra le 22 juin dans la plaine de Liorens ; et les ayant amorcez peu à peu par des escarmouches, il les engagea insensiblement dans une action générale. Les Espagnols soutinrent les premières attaques avec beaucoup de fermeté ; mais après quelques heures de résistance, ils furent obligez de céder à la valeur des François, et de leur abandonner le champ de bataille avec quelques drapeaux et étendarts. Ils laissèrent trois mille hommes sur la place et un grand nombre de prisonniers (2). »

243. SIÉGE ET PRISE DE ROTHEMBOURG (1645).

Par M. RENOUX en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Le duc d'Enghien était retourné à Paris, pour y recevoir les acclamations du peuple et les récompenses de la cour, et pendant ce temps, Turenne, opposé à Merci avec des forces inférieures, avait été vaincu à Marienthal, conservant néanmoins la gloire de faire sous le feu de l'ennemi une retraite longue et périlleuse. Après avoir repassé le Mein et ensuite le Rhin, il rejoignit enfin le duc d'Enghien, qui était revenu se mettre à la tête de l'armée. Les deux généraux reprirent alors l'offensive, s'emparèrent de Wimpfen, petite ville sur le Necker, et emportèrent ensuite d'assaut la ville et le château de Rothembourg.

244. BATAILLE DE NORDLINGEN (3 août 1645).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

ORDRE DE BATAILLE.

Par M. RENOUX en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

(1) Henri de Lorraine, grand écuyer de France. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 50.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

245. BATAILLE DE NORDLINGEN (3 août 1645).

Par M. RENOUX en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

246. BATAILLE DE NORDLINGEN (3 août 1645).

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. N° 50.

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Le duc d'Enghien ne cherchait qu'une occasion de livrer bataille; il espérait, en affaiblissant l'ennemi, s'emparer plus facilement des places fortes et des villes dont il voulait assurer la conquête à la France. Merci, en général habile, avait pris toutes ses mesures pour s'opposer à ses entreprises : il occupait plusieurs éminences environnées de marais, entre Winding et Nordlingen, lorsqu'il fut rejoint par l'armée française. Le duc d'Enghien s'empressa de disposer son ordre de bataille et de marcher à l'ennemi. Le maréchal de Gramont et le vicomte de Turenne eurent le commandement de l'aile droite et de l'aile gauche; il se réserva celui du centre.

« La montagne sur laquelle les ennemis étoient postez « avoit un village au milieu, et il y avoit sur leur gauche « un château où ils avoient mis de l'infanterie et du canon. « Comme depuis ce village jusqu'à la montagne on pouvoit « facilement monter en bataille en passant néanmoins sur « les flancs de ce village, de la montagne et du château, le « duc d'Enguien prit le parti de le faire attaquer avec de « l'infanterie, afin que s'en étant rendu maître, les deux « ailes qui marchoient contre leur cavalerie ne fussent point « incommodées des feux qui en sortiroient (1). »

La bataille commença le 3 août vers quatre heures après midi. A la suite d'un engagement très-vif, l'ennemi fut délogé du village qu'il occupait; le combat continua alors dans la plaine avec un acharnement sans égal; la victoire longtemps disputée couronna enfin les efforts réunis du prince et du vicomte de Turenne.

Suivant le rapport de Quincy, « une partie des ennemis « fut taillée en pièces et le reste fut poussé et mis en fuite. « Les Bavarois laissèrent quatre mille hommes sur la « place; et l'on fit un si grand nombre de prisonniers, « qu'on fut contraint d'en renvoyer une partie dont on

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 43.

« étoit embarrassé. On prit quinze pièces de canon, qua-
« rante drapeaux ou étendars, et presque tout leur ba-
« gage. Le comte de Merci, général des ennemis, fut tué
« pendant l'action à leur aile droite, ce qui contribua au gain
« de la bataille; le duc d'Enghien s'y exposa commme un
« simple soldat, il eut une grosse contusion à la cuisse,
« une au coude, et un cheval tué sous lui. Parmi les autres
« blessés de remarque, étoient MM. de Marcin (1), de Bel-
« nane et de la Moussaye (2). Le maréchal de Gramont fut
« fait prisonnier, de même que le marquis de la Chastre (3);
« le premier fut échangé après la bataille avec le général
« Gleen, qui avoit eu le même sort. M. de Turenne, qui
« contribua beaucoup au gain de cette victoire eut un che-
« val tué sous lui. Les François n'eurent que quinze cens
« hommes tués ou blessés, parmi les premiers étoient
« MM. de Chatelus, de Pisany, de Bourg et de Livry (4). »

247. REDDITION DE NORDLINGEN (août 1645).

Par M. Renoux en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Le duc d'Enghien se présenta aussitôt après la bataille devant la ville de Nordlingen, qui se rendit sans opposer la moindre résistance.

248. REDDITION DE DINKELSBUHL (août 1645).

Par M. Renoux en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

La ville de Dinkelsbühl subit également la loi du vainqueur; les habitants s'empressèrent d'envoyer leur soumission.

Bientôt après les deux armées changèrent de chef sans changer de fortune: Turenne remplaça le duc d'Enghien malade, et le comte de Gallas (5) succéda à Merci. Les succès des armes françaises n'en furent point ralentis: Heilbronn et plusieurs autres places tombèrent successivement en leur pouvoir. Enfin, pour couronner dignement cette glorieuse campagne, Turenne rétablit dans sa capitale l'électeur de Trèves, qui, dix ans auparavant, en avait été chassé par

(1) Jean-Gaspard-Ferdinand, comte de Marchin, alors maréchal de camp, et depuis lieutenant général des armées du roi. (2) François Goyon de Matignon, marquis de La Moussaye, maréchal de camp. (3) Edme de La Châtre, comte de Nançay. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, t. I, p. 45. (5) Mathias de Gallas, feld-maréchal.

les Espagnols. Après quoi il se retira sous Philipsbourg, pour y prendre ses quartiers d'hiver.

En Flandre, Gaston, duc d'Orléans, avec les maréchaux Gassion et Rantzau; en Italie, le prince Thomas de Savoie, et en Catalogne le comte d'Harcourt, avaient aussi obtenu des avantages signalés; tout faisait donc présager la fin d'une guerre aussi longue que désastreuse.

249. COMBAT DEVANT ORBITELLO (14 juin 1646).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en....

Les plénipotentiaires français et les envoyés des puissances belligérantes réunis à Munster ne purent encore s'accorder, et la guerre se ralluma sur tous les points l'année suivante. Une flotte armée dans les ports de la Provence fut donnée au duc de Brézé pour soutenir le prince Thomas, qui faisait le siège d'Orbitello.

Le 14 juin, « l'armée navale d'Espagne, commandée « par le marquis de Pimentel, parut dans le dessein de se- « courir cette ville. Les deux armées étant en vue l'une de « l'autre, il se donna un combat qui dura trois heures, pen- « dant lesquelles les François eurent toujours l'avantage sur « les ennemis, et les obligèrent de se retirer. Le duc de « Brézé voyant la victoire assurée et s'étant mis sur le « tillac pour encourager les François à le suivre, eut la tête « emportée d'un boulet de canon. Sa mort rallentit le com- « bat, qui auroit été plus funeste aux Espagnols sans cet « accident (1). »

250. SIÉGE DE COURTRAY (28 juin 1646).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Par M. Pingret en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

251. SIÉGE DE COURTRAY (28 juin 1646).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

Par Antoine-François Vandermeulen.

D'Avaux (2) et Servien (3) étaient depuis un an à Munster pour y traiter de la paix; cependant les négociations traînaient en longueur; on pensa les accélérer en envoyant le duc

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. 1, p. 68. (2) Claude de Mesmes, comte d'Avaux, surintendant des finances et ministre d'état. (3) Abel de Servien, marquis de Sablé.

de Longueville (1) avec le titre de chef de l'ambassade. Mais en même temps que l'on proposait la paix, pour contraindre l'Espagne à l'accepter, on résolut de porter en Flandre tout le poids de la guerre. Le commandement des armées fut confié à Gaston, duc d'Orléans, et au duc d'Enghien. Les maréchaux de Gassion et de Rantzau étaient sous leurs ordres; ils avaient pour adversaires le duc de Lorraine (2), Piccolomini (3), Beck et Lamboy, qui commandaient une armée de plus de vingt-cinq mille hommes.

Avant l'arrivée des princes, le maréchal de Gassion, resté en Flandre pendant l'hiver, avait déjà fait contre l'ennemi quelques heureuses entreprises.

La campagne s'ouvrit par le siége de Courtray; cette place avait été investie le 13 de juin par les maréchaux de Gassion et de Rantzau. Le duc d'Enghien opéra sa jonction avec l'armée du prince le 14. La tranchée fut ouverte immédiatement et le siége poussé avec vigueur.

Les assiégés ne recevant pas de secours, demandèrent à capituler le 28 juin, le treizième jour de la tranchée ouverte. Le duc d'Orléans leur accorda des conditions honorables.

252. SIÉGE DE BERGUES-SAINT-WINOX (31 juillet 1646).

Par M. BRUYÈRES en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Les Hollandais approchaient pour se joindre à l'armée française. Le duc d'Orléans, dans la pensée que l'ennemi chercherait à empêcher cette jonction, avait pris toutes ses mesures pour livrer bataille; mais le duc de Lorraine, chef de l'armée impériale, refusa d'engager dans une action générale les forces qu'il commandait. Gaston rejoignit donc l'armée hollandaise dans les environs de Bruges, et, après avoir détaché près d'elle le duc de Gramont avec six mille hommes; il revint à Courtray, et, poursuivant les avantages qu'il avait obtenus, il vint se présenter, le 28 juillet, devant Bergues-Saint-Winox, grande ville sur la rivière de Colme, dont il entreprit le siége.

« Son Altesse Royale se plaça, avec les troupes qui étoient
« sous les ordres du maréchal de Rantzau, depuis la Colme
« jusqu'à Lanbergue, et le duc d'Enguien depuis ce lieu
« jusqu'au fort Ventismuler; le maréchal de Gassion fut
« posté depuis ce fort au-delà de la Colme, jusqu'au canal

(1) Henri d'Orléans, IIe du nom, duc de Longueville, d'Estouteville, etc. (2) Charles IV. (3) Octave Piccolomini, général en chef des forces Espagnoles dans les Pays-Bas.



« de Bergue à Dunkerque, et de là encore jusqu'au bord de « la Colme. La place ne fut pas plûtôt investie que les gou- « verneurs de Bergue et de Dunkerque levèrent leurs « écluses; ce qui obligea les troupes de se porter sur des « éminences. On ouvrit deux tranchées, l'une au quartier « du duc d'Orléans, et l'autre au quartier du duc d'Enguien. « Les assiégez ayant vu que les attaques avançoient beau- « coup en peu de temps, et qu'à celle du duc d'Enguien « une batterie avoit fait une brèche fort considérable à la « muraille, demandèrent à capituler. La garnison sortit le « lendemain 31, en bon ordre, et fut conduite à Dunkerque. « M. de Puiségur (1) y fut laissé pour y commander (2). »

253. SIÉGE DE MARDICK (23 août 1646).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Par M. BRUYÈRES en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

« Le duc d'Orléans voulant pousser ses conquêtes du « côté de la mer; et ayant formé le projet de reprendre « Mardic dont les ennemis s'étoient emparés sur la fin de « la campagne dernière, envoya en Hollande pour sollici- « citer l'amiral Tromp de venir bloquer cette place du « côté de la mer avec quelques vaisseaux. Le marquis de « Caracène jugea, par la route que l'armée de France avoit « prise, qu'elle avoit dessein de reprendre Mardic, il « envoya en diligence à Fernando Solis, qui étoit gouver- « neur, mille hommes de pied et cent chevaux, outre les « munitions dont il pouvoit avoir besoin pour la défense « de cette place (3). »

Le siége de Mardick fut long et très-meurtrier; il commença le 4 août et ne finit que le 23. Le gouverneur qui recevait des secours de Beck et du marquis de Caracène, fit une vigoureuse résistance; mais l'arrivée de quelques vaisseaux hollandais fournit au duc d'Orléans le moyen de couper les communications avec Dunkerque, et la garnison, contrainte alors à capituler, resta prisonnière. Elle se montait à deux mille cinq cents hommes.

254. PRISE DE FURNES (4 septembre 1646).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Par M. JOLY en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Le duc d'Orléans ayant quitté l'armée après la prise de

(1) Jacques de Chastenet, marquis de Puységur, depuis maréchal de camp. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 57. (3) *Ibid.* p. 58.

Mardick, le duc d'Enghien lui succéda dans le commandement. Après avoir mis cette place dans un bon état de défense, le prince continua sa marche, et, tournant la ville de Dunkerque, il se dirigea sur Furnes, dans le dessein d'attaquer le marquis de Caracène, qui s'était retranché à Vulpen avec un corps de cinq à six mille hommes. Mais l'ennemi s'étant retiré, le prince arriva le 5 septembre, et la place ne fit aucune résistance. La garnison, montant à quinze cents hommes, fut prisonnière.

255. SIÉGE DE DUNKERQUE (septembre 1646).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M. Siméon Fort en 1841. Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 26.

Depuis l'ouverture de la campagne, la marche de l'armée n'avait été qu'une suite de conquêtes; mais elle s'était en même temps affaiblie par les siéges qu'elle avait dû faire. Le marquis de Caracène, en se retirant pas à pas devant un ennemi victorieux, qui ne pouvait que très-difficilement se recruter dans l'intérieur de ses provinces, espérait l'affaiblir encore davantage, et le mettre hors d'état de lui résister. Ce calcul n'échappait pas au duc d'Enghien; mais l'ardeur de ses résolutions n'en fut point refroidie. Loin de songer à abandonner ses conquêtes, il pensait à les accroître et à les assurer en même temps par un coup d'éclat qui terminât glorieusement la campagne. Déterminé à entreprendre le siége de Dunkerque, il assemble un conseil de guerre, députe vers la cour, pour obtenir l'agrément de la reine régente et de ses conseillers, pendant qu'il envoie Tourville (1) en Hollande pour demander aux états-généraux l'assistance de leur flotte; assure enfin avec l'intendant Champlatreux (2) les subsistances de l'armée, et donne l'ordre au comte de Cossé (3), commandant l'artillerie, de réunir tout son matériel et les munitions de guerre qui lui sont nécessaires.

C'est à cette époque que le baron de Sirot (4) rejoignit l'armée avec les régiments polonais au service de France, dont il avait le commandement. Le prince rappela le corps détaché jusqu'à ce moment en Lorraine, sous les ordres de La Ferté-Senneterre; il réunit aussi une partie des

(1) César de Costentin, comte de Fismes et de Tourville, père du maréchal, premier gentilhomme de la chambre du duc d'Enghien. (2) Jean Molé, seigneur de Champlatreux et de Lassy, conseiller d'état. (3) Timoléon de Cossé-Brissac, depuis maréchal de camp, grand panetier de France et chevalier des ordres du roi. (4) Claude d'Ellouf de Pradines, maréchal de camp.

troupes restées dans les garnisons ; et le 15 septembre, à la tête des compagnies de gendarmes et de chevau-légers de sa maison, il alla reconnaître la place.

La réponse de la Reine parvint le 19 ; le même jour l'armée quitta Fornes, et, l'amiral Tromp étant bientôt arrivé, Dunkerque fut étroitement bloqué dès l'ouverture même du siége. Les lignes de circonvallation étaient terminées le 24. L'armée sous les ordres du duc d'Enghien n'était composée que de dix mille hommes d'infanterie et de cinq mille chevaux ; elle comptait dans ses rangs Gassion et Rantzau. Le duc de Retz (1) et le marquis de Montausier (2) y servaient comme volontaires.

« Le marquis de Lede, qui s'étoit acquis une grande « réputation dans la défense qu'il fit à Mastrich contre « Frédéric Henry de Nassau (3), étoit gouverneur de cette « place avec une garnison de deux mille cinq cens hommes « d'infanterie, de trois cens chevaux, d'un grand nom- « bre d'officiers, de trois mille bourgeois portant les armes, « et de deux mille matelots.

« Cette place consiste en deux villes, l'une qu'on ap- « pelle la vieille où est le port, et qui est sur le bord de la « mer, étoit pour lors fermée d'une muraille terrassée et « flanquée de tours, environnée d'un fossé fort large et « plein d'eau ; la neuve étoit fermée d'une enceinte et de « douze bastions de terre, de fossez aussi remplis d'eau, « et d'un bon chemin couvert. Le duc d'Enguien distribua « ses troupes en plusieurs quartiers. Le maréchal de « Gassion fut posté avec les troupes qui étoient sous ses « ordres depuis le bord de la mer jusqu'au milieu des « dunes ; le Maréchal de Rantzau occupoit avec les siennes « toute la plaine en tirant du côté du canal de Bergues, « et les régimens polonois et autres se campèrent sur les « dunes, entre Mardic et le fort Léon (4). »

256. REDDITION DE DUNKERQUE (12 octobre 1646.)

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 11.

Par M. Jouy en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

L'ouverture de la tranchée eut lieu le 24 ; le duc d'Enghien pressa vivement les attaques, souvent même il les commanda en personne. Ayant eu avis le 28 que Piccolomini était à Nieuport avec un corps de troupes ennemies, il s'empressa de

(1) Henri de Gondi. (2) Charles de Saint-Maure, duc de Montausier, lieutenant général. (3) Prince d'Orange, stathouder des Provinces-Unies et des Pays-Bas. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 61.

détacher La Ferté-Senneterre pour lui faire tête, et poursuivant ses attaques avec une nouvelle vigueur, il ne laissa pas de relâche à la garnison. Le marquis de Lède, qui ne recevait aucun secours, écouta enfin les propositions qui lui étaient adressées.

« La capitulation étoit fort honorable. Elle portoit qu'en « cas qu'au bout de cinq jours, les armées d'Espagne ne vien- « droient pas secourir la place, on la remettroit entre les « mains des François : ce que le marquis de Lède exécuta « le 12 d'octobre. Il sortit avec douze cens hommes d'in- « fanterie et deux cens cinquante chevaux, n'ayant tenu « que treize jours de tranchée. Pendant ces négociations « le chevalier de Chabot (1) et M. de Vinaut, sergent de « bataille, furent tués. Le gouvernement de cette impor- « tante place fut donné au maréchal de Rantzau (2). »

257. PRISE D'AGER EN CATALOGNE (septembre 1647).

Par M. PINGRET, en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Le duc d'Enghien, devenu prince de Condé par la mort de son père, avait succédé au comte d'Harcourt, vice-roi et commandant de l'armée en Catalogne. N'ayant pu réussir devant Lérida, il enleva aux Espagnols la petite ville d'Ager, position importante dans les montagnes, au nord de Balaguer.

Arnauld (3), détaché par le Prince avec un corps de troupes, s'empara de cette place, qui fut emportée d'assaut le troisième jour.

258. SIÉGE DE CONSTANTINE LEVÉ PAR L'ARMÉE ESPAGNOLE (septembre 1647).

Par M. PINGRET, en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Constantine, ville sur la Sègre, à peu de distance de Tarragone, était menacée par l'armée espagnole. Le marquis d'Aytone (4), commandant en chef, avait chargé le baron d'Estouteville d'en former le siége. Du sort de cette place dépendait peut-être celui de l'armée française en Catalogne ; il fallait donc à tout prix la sauver. Le prince

(1) Guy Aldonce de Chabot, maréchal de camp. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 64. (3) Isaac-Arnauld de Courbeville, maréchal de camp. (4) Guillaume Raynaud de Moncade.

de Condé ayant envoyé le maréchal de Gramont pour ravitailler Constantine, le corps d'armée resté sous ses ordres était insuffisant pour s'opposer aux entreprises du marquis d'Aytone, mais il n'en marcha pas moins au-devant de l'ennemi. De son côté, le maréchal de Gramont, après avoir rempli sa mission, tenta d'opérer sa jonction avec l'armée du prince, et livra plusieurs combats partiels aux Espagnols. Le marquis d'Aytone, se voyant sur le point d'être attaqué de deux côtés, se retira après quelques escarmouches, et la place de Constantine fut conservée.

Le prince de Condé ramena ensuite l'armée en Catalogne, où elle resta sous le commandement du comte de Marchin (1).

259. BATAILLE NAVALE DE CASTEL-A-MARE (1648).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en ....

Naples, fatiguée de la tyrannie espagnole, avait chassé son vice-roi et mis à sa tête le pêcheur Masaniello. La fureur populaire ne tarda pas à renverser l'idole qu'elle avait élevée, et les Napolitains retombèrent sous le joug qu'ils venaient de briser; mais ce fut pour le briser encore. Afin d'assurer le succès de cette nouvelle révolte, ils envoyèrent offrir au duc de Guise (2), qui était à Rome, le commandement de leurs troupes et le gouvernement de leur ville. Le prince se rendit au vœu des Napolitains; mais, comme il n'avait point de forces suffisantes pour chasser les Espagnols des trois châteaux qui tiennent la ville en respect, il sollicita le secours de la France. Le duc de Richelieu (3) fut aussitôt envoyé à Naples avec l'armée navale, composée de trente vaisseaux français et trois portugais sortis du port de Marseille.

« Il y eut une grande joie dans Naples, dit le marquis de « Monglat dans ses Mémoires, à l'arrivée de cette armée, « à la vue de laquelle le peuple croyoit être en pleine « liberté et délivré de la servitude des Espagnols, qui « tenoient la bouche du port de Naples, à cause du châ« teau de l'Œuf qui commande à l'entrée, sous le canon « duquel les vaisseaux et galères d'Espagne étoient en « sûreté; tellement que le duc de Richelieu ne les pou« voit attaquer; mais il tourna contre cinq vaisseaux qui « étoient à l'abri de la forteresse de Castel-a-Mare, et les « aborda malgré les canonnades du château. Ceux qui « étoient dedans se défendirent bien; mais, voyant qu'ils

(1) Jean-Gaspard-Ferdinand de Marchin, lieutenant général des armées du roi. (2) Henri de Lorraine, IIe du nom. (3) Armand-Jean de Vignerot Du Plessis, général des galères de France.

« ne les pouvoient sauver, ils se jetèrent à terre avec ce « qu'ils avoient de meilleur, et brulèrent leurs vaisseaux. « Durant ce combat la flotte d'Espagne sortit du port de « Naples et se mit en mer, ce qui obligea le duc de Riche- « lieu d'aller droit à elle et de l'attaquer. Le bruit des « coups de canon fut si grand, que toute la ville de Naples « en fut ébranlée, et les vitres cassées : mais enfin le « commandeur des Goutes, vice-amiral, le commandeur « de Valencey et les chevaliers Paul et Garnier pressèrent « si vivement l'amiral et le vice-amiral d'Espagne, qu'ils « furent contraints de se retirer dans le golfe de Naples, « sous le château de l'OEuf; le reste de leur armée les « suivit, après avoir eu quatre vaisseaux coulés à fond. »

Quincy, dans son Histoire militaire du règne de Louis XIV, ajoute qu'il y eut quatre cents hommes tués du côté des Espagnols, et que le duc de Richelieu n'en perdit que cent cinquante.

260. BATAILLE DE LENS (20 août 1648).

Par MM. Jean ALAUX et Pierre FRANQUE en 1841.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

261. BATAILLE DE LENS (20 août 1648).

Par M. BRUYÈRES en 1835, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Le congrès était toujours réuni à Munster, sans que les négociations touchassent à leur terme. Les difficultés sans cesse renaissantes suscitées par les envoyés d'Espagne reculaient de jour en jour la conclusion de la paix. Anne d'Autriche se résolut à un dernier effort pour emporter de vive force ce qu'elle ne pouvait obtenir par la persuasion.

Une armée nombreuse avait été dirigée du côté de la Flandre : le prince de Condé en reçut le commandement; on lui adjoignit le maréchal de Gramont, qui avait également été rappelé d'Espagne.

Le prince divisa son armée en deux corps : il se réserva le commandement du premier et plaça l'autre sous les ordres du maréchal. Ces deux corps se mirent en marche, l'un par Menin, le second par Armentières. Après avoir pris successivement Ypres, Aire, Saint-Omer, Dixmude, Condé et plusieurs autres places, le prince arriva le 18 août en vue de Lens, mais trop tard : cette ville venait de tomber au pouvoir de l'archiduc. M. le prince résolut alors de l'attaquer. L'armée reçut sans tarder son ordre de bataille : il confia l'aile gauche au maréchal et se réserva la droite.

L'infanterie fut divisée en deux lignes; l'artillerie, commandée par le comte de Cossé, était en tête devant le front de la première; la cavalerie couvrait les deux ailes. Le corps de réserve suivait, sous les ordres du lieutenant général d'Erlack (1).

« Avant que de se mettre en marche, le prince de « Condé recommanda trois choses à ses troupes, lors« qu'elles seroient sur le point de combattre : la pre« mière, de regarder en marchant leur droite et leur gau« che, afin que l'infanterie et la cavalerie fussent sur la « même ligne et pussent bien observer les distances et les « intervalles. La seconde, de n'aller à la charge qu'au pas. « Et la troisième, de laisser tirer les ennemis les pre« miers (2). »

Mais l'armée espagnole avait quitté la position où le prince de Condé avait cru la surprendre; elle en occupait une autre bien plus avantageuse, où elle s'était fortement retranchée.

« Leur aile droite, composée des troupes espagnoles, « étoit appuyée de Lens, ayant devant elle des chemins « creux et des ravines. Leur infanterie étoit dans des bois « taillis, et leur aile gauche, formée par les troupes du « duc de Lorraine, étoit sur une hauteur devant laquelle « il y avoit quantité de défilez (3). »

Dans cet état de choses le prince dut renoncer à attaquer l'ennemi; il se contenta de l'observer : on échangea quelques coups de canon, et il y eut çà et là quelques escarmouches. Mais le lendemain, 20 août, l'armée française ayant fait un mouvement pour se porter du côté de Béthune, la réserve, attaquée par le général Beck, fut mise en déroute. Le prince de Condé, qui s'était porté précipitamment du côté de l'attaque, fut sur le point d'être pris avec le marquis de Brancas.

Le succès de Beck entraîna, malgré lui, l'archiduc hors de sa formidable position, et bientôt l'engagement devint général. Le prince de Condé, voyant que sa première ligne faiblissait, s'empressa de la remplacer par la seconde. Ce mouvement, exécuté aux cris de *vive le roi!* n'ébranla pas la fière attitude des lignes espagnoles. Le prince fit alors sonner la charge et marcha en personne contre l'aile gauche des ennemis, commandée par le duc de Lorraine (4) : on se

(1) Jean-Louis d'Erlack, seigneur de Castelen et de Gauwestein.
(2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 96. (3) *Ibid.*
(4) Charles IV.

battit longtemps, et de part et d'autre avec la plus grande intrépidité.

« Le maréchal de Gramont, commandant l'aile gau-
« che, trouva moins de résistance contre l'aile droite des
« ennemis, conduite par l'archiduc en personne. La cava-
« lerie espagnole n'avoit point l'épée à la main, mais elle
« portoit des mousquetons sur la cuisse. Il en essuya une
« si furieuse décharge lorsqu'il fut à portée, que la plus-
« part des officiers en furent tuez ou blessez; mais les
« François étant entrez dans ces escadrons, la première
« ligne des ennemis fit très-peu de résistance, et la se-
« conde étant venue pour soutenir la première, fut chargée
« avec la même valeur. Elle ne tint presque point et fut
« entièrement rompue.

« Jamais on ne vit une victoire plus complette. Le géné-
« ral Beck y fut blessé à mort et fait prisonnier. Le prince
« de Ligne, général de la cavalerie espagnole, eut la même
« destinée, aussi bien que presque tous les principaux offi-
« ciers allemands et tous les officiers, tant espagnols qu'i-
« taliens. Ils laissèrent sur le champ de bataille trente-huit
« pièces de canon et huit mille hommes. On leur prit un
« grand nombre de canons et d'étendarts et tout leur bagage.
« Le nombre des prisonniers se montoit à cinq mille (1). »

La bataille de Lens acheva la destruction, commencée à Rocroy, de ces vieilles bandes de l'infanterie espagnole qui avaient fait depuis plus d'un siècle la gloire de leur pays et la terreur de l'Europe.

262. MATHIEU MOLÉ AUX BARRICADES (27 août 1648).

Par M. Xavier [illegible] en 1839, d'après le tableau de Vincent. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Pendant que le prince de Condé portait à Lens un coup si redoutable à la puissance espagnole, les troubles de la Fronde commençaient à Paris.

Le parlement, réduit au silence sous l'administration impérieuse de Richelieu, entreprit de résister à l'autorité moins affermie du cardinal Mazarin. *L'arrêt d'union ou les propositions de la chambre de Saint-Louis* furent des actes d'hostilité, auxquels la cour répondit par l'enlèvement des conseillers Broussel (2) et Blancmenil. Ce fut le signal d'une violente émeute dans les rues de Paris : le peuple demanda les deux prisonniers les armes à la main, et le Palais-Royal,

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 98. (2) Pierre Broussel, conseiller au parlement de Paris.

où résidait la reine Anne d'Autriche, fut entouré de barricades.

Au milieu de ce tumulte, le parlement se rendit en corps auprès de la reine pour la prier d'arrêter par une prudente condescendance la guerre civile près d'éclater. Anne d'Autriche resta inflexible. Laissons ici parler le principal acteur et l'historien de cette journée, le cardinal de Retz :

« Le parlement étant sorti du Palais-Royal, et ne disant « rien de la liberté de Broussel, ne trouva d'abord qu'un « morne silence au lieu des acclamations passées. Comme « il fut à la barrière des Sergens, où étoit la première « barricade, il y rencontra du murmure, qu'il apaisa, en « assurant que la Reine lui avoit promis satisfaction. Les « menaces de la seconde furent éludées par le même « moyen. La troisième, qui étoit à la Croix-du-Tiroir, ne « se voulut pas payer de cette monnoie; et un garçon rô- « tisseur s'avançant avec deux cents hommes, et mettant « la hallebarde dans le ventre du premier président (1), lui « dit : « Tourne, traître; et si tu ne veux être massacré « toi-même, ramène-nous Broussel ou le Mazarin et le « chancelier en otage. » Vous ne doutez pas, à mon opi- « nion, ni de la confusion ni de la terreur qui saisit presque « tous les assistans. Cinq présidens au mortier et plus de « vingt conseillers se jetèrent dans la foule pour s'échap- « per. Le seul premier président, le plus intrépide homme, « à mon sens, qui ait paru dans son siècle, demeura ferme « et inébranlable. Il se donna le temps de rallier ce qu'il « put de la compagnie : il conserva toujours la dignité « de la magistrature et dans ses paroles et dans ses dé- « marches, et il revint au Palais-Royal au petit pas, dans « le feu des injures, des menaces, des exécrations et des « blasphèmes (2). »

263. TRAITÉ DE PAIX DE MUNSTER (24 octobre 1648).

Par M. JACQUAND en 1837,
d'après le tableau de Terburg.

La victoire de Lens mit enfin un terme aux négociations du congrès de Munster. Depuis l'année 1644, les ambassadeurs de France et de Suède, réunis à ceux de l'empire et de l'Espagne, travaillaient au rétablissement de la paix. Dans ces conférences, devenues à jamais célèbres, les intérêts de presque toutes les puissances de l'Europe furent soumis à une longue et solennelle discussion. Les as-

(1) Mathieu Molé, seigneur de Champlâtreux et de Lassy, depuis garde des sceaux de France. (2) *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I, p. 234.

semblées des catholiques se tenaient à Munster, celles des protestants à Osnabruck. Les envoyés des électeurs et des princes de l'Allemagne y furent admis, et c'est de cette époque que date la fixation de leurs rapports avec l'Empereur, telle qu'elle s'est maintenue jusqu'au commencement du XIXe siècle.

Le traité de l'Empereur avec la Suède fut signé à Osnabruck le 6 août 1648.

Celui des puissances catholiques ne fut conclu à Munster que le 24 octobre, et la paix fut ensuite solennellement jurée.

« Ces traités, dit le président Hénault, sont regardés « comme le code politique d'une partie de l'Europe, et ont « été le fondement de tous ceux faits depuis entre les « mêmes puissances. »

La France fut représentée au congrès de Munster par Henri d'Orléans, duc de Longueville; Claude de Mesmes, comte d'Avaux; Abel Servien, comte de La Roche; Henri Goulard, et Charles, baron d'Avaugour. Les ambassadeurs de l'empire étaient Maximilien, comte de Trautmanstorff; Jean-Louis, comte de Hanow; Jean Maximilien, comte de Lamberg; Jean Crane, Isaac Valmaert et Octave Piccolomini d'Aragon.

Le tableau de Terburg reproduit les traits de ces divers plénipotentiaires.

Le précieux recueil de gravures, d'après Vanhull, a conservé le nom et les portraits de tous les envoyés des autres puissances.

264. BATAILLE DE RETHEL (15 décembre 1650).

Par M. DUPRESSOIR en 1836. Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle n° 12.

Le cabinet de Madrid, qui refusait d'accéder à la paix de Munster, avait seulement reconnu l'indépendance des provinces unies : il gardait ainsi l'avantage de tourner, contre la France réduite à elle-même, toute la puissance de ses armes. Philippe IV, profitant des troubles de la Fronde, qui venaient de commencer à Paris, était parvenu à rentrer en possession d'une grande partie des places qui lui avaient été enlevées dans les campagnes précédentes. Deux années s'étaient écoulées, et les discordes civiles, au lieu de se calmer, ne faisaient que s'aigrir de plus en plus.

Dunkerque, défendu par le comte d'Estrades (1), tenait

(1) Godefroy d'Estrades, alors lieutenant général des armées du roi et depuis maréchal de France.

toujours, quoique vivement attaqué par le comte de Fuensaldagne. Mais l'ennemi avait pénétré dans l'intérieur du royaume. Château-Porcien, Rethel, étaient tombés en son pouvoir, et Rethel était une des portes de la France. Les deux grands capitaines qui avaient illustré le début du règne de Louis XIV, lui manquaient alors : Condé était prisonnier d'état, et Turenne, entraîné par l'ascendant du chef de sa famille, était passé dans les rangs espagnols, où il servait sous les ordres de l'archiduc Léopold.

Le maréchal Du Plessis-Praslin commandait l'armée française. Mazarin, qui connaissait l'importance de la position de Rethel, lui avait expressément recommandé de ne rien négliger pour reprendre cette place; et, afin de hâter un succès d'où dépendait sa propre fortune aussi bien que le salut de la France, il s'était rendu lui-même à l'armée, emmenant avec lui un grand nombre de volontaires de la noblesse de France, qui, dans l'espoir d'une bataille, s'étaient empressés de l'accompagner.

La ville fut heureusement reprise : l'Archiduc et Turenne, arrivés trop tard pour la secourir, résolurent de livrer bataille. Le maréchal Du Plessis, averti de la marche de l'ennemi, s'était préparé à le recevoir. Il eût craint de courir les chances d'une action générale sans un ordre de la reine; mais la présence du cardinal, porteur de cet ordre, levait toutes les difficultés.

Le maréchal Du Plessis-Praslin avait pour lieutenants généraux les marquis de Villequier et d'Hocquincourt.

L'archiduc Léopold combattait à côté de Turenne; il lui avait confié le commandement de l'aile gauche de l'armée espagnole, et il s'était réservé celui de la droite; le combat fut d'abord fort opiniâtre : l'aile droite de l'armée française avait été enfoncée par le vicomte de Turenne, mais le maréchal Du Plessis-Praslin répara ce désordre avec la seconde ligne, et donna à la première le temps de se rallier et de revenir plusieurs fois à la charge. L'aile droite des ennemis où commandait l'Archiduc fut mise en déroute et poussée de manière qu'elle ne put jamais se rallier, son infanterie ayant été rompue en même temps. L'Archiduc donna au vicomte de Turenne l'ordre de la retraite. Cette opération présentait alors de grandes difficultés, avec les débris d'une armée enveloppée de toutes parts. Il parvint cependant à se retirer, suivi de son capitaine des gardes et de quelques gentilshommes. « Plu-
« sieurs cavaliers le poursuivirent pendant une lieue, ce qui

« l'obligea de tourner bride avec le peu de monde qui « l'accompagnoit; il les batit et s'en délivra. Les ennemis « eurent deux mille hommes de tuez sans compter un grand « nombre de blessez, et on leur fit trois mille prisonniers. « Parmi les gens de remarque qui y furent tuez étoit un « des frères (1) de l'Electeur Palatin (2).... On prit aux « ennemis un grand nombre de drapeaux et d'étendarts, « huit pièces de canon et tous leurs bagages.... La joye « que le maréchal du Plessis eut de cette victoire fut bien « troublée par la perte du comte de Choiseuil (3), son fils, « qui y fut tué en combattant avec beaucoup de valeur.

« Le cardinal Mazarin retourna à Paris et le Roy fit « Maréchaux de France le marquis de Villequier qui a « été connu sous le nom de maréchal d'Aumont, le mar- « quis d'Hocquincourt et le marquis de La Ferté-Senne- « terre (4). »

265. SACRE DE LOUIS XIV A REIMS (7 juin 1654).

Par Philippe de CHAMPAGNE vers 1666. Partie centrale. 1er étage. Salon de Mars. No 95.

La majorité du Roi avait été déclarée en séance solennelle du parlement, le 7 septembre 1651, mais la cérémonie du sacre avait été différée, les maux publics ne permettant guère de songer à des fêtes. Lorsqu'enfin la tranquillité eut été rétablie au dedans du royaume et qu'au dehors les armées françaises eurent repris leur ascendant, on s'occupa des préparatifs de cette grande solennité:

« Elle se fit à Reims, le 7 de juin, avec une pompe et « une magnificence extraordinaires. L'évêque de Soissons, « comme premier suffragant et doyen-né de la province, « pour étant y fit la fonction de l'archevêque, le siége « lors vacquant (5). »

Le procès-verbal du sacre de Louis XIV fait par l'évêque de Soissons, Simon le Gras, a conservé tous les détails de la cérémonie.

« L'église, depuis les hautes galeries jusqu'au bas, tant « dans le chœur que dans la nef, et les deux aisles, étoit « tendue et ornée des plus belles et des plus riches tapis- « series de la Couronne; le marche-pied de l'autel et tout « le pavé du chœur couverts de grands tapis de Turquie, et « le grand autel, outre son marbre et son or, relevé en « figures antiques, et enrichy d'une infinité de pierres

(1) Philippe de Bavière, comte palatin du Rhin. (2) Charles-Louis, Ier du nom, duc de Bavière. (3) Charles de Choiseul Du Plessis-Praslin, comte d'Hostel, maréchal de camp. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 136. (5) *Idem*, p. 182.

« précieuses dont il est composé, étoit encore paré des « riches et précieux ornemens de satin blanc en broderie « d'or, que le Roy avoit donnés la veille de son sacre avec le « reste de la chapelle, etc. Au bas du degré, devant le grand « autel, étoit la chaire qui devoit servir à l'évêque de Sois- « sons pour officier, couverte, comme tous les autres bancs « et siéges, de velours violet parsemé de fleurs de lys d'or : « vis-à-vis, à huit pieds ou environ de ladite chaire, étoit un « haut daiz de huit pieds en quarré et d'un pied de haut, « couvert d'un tapis de velours violet, en broderie de fleurs « de lys d'or, et sur iceluy, un appuy d'oratoire, cou- « vert d'un autre tapis, un fauteuil et deux carreaux, avec « un grand daiz suspendu au-dessus, préparé pour le Roy, « le tout de pareille étoffe : au milieu, entre la chaire de « l'officiant et ledit appuy, un grand carreau de cinq quar- « tiers de long, de semblable étoffe, sur lequel le Roy « devoit se prosterner avec l'évêque de Soissons, pendant « qu'on chanteroit la Litanie.

« Derrière, à cinq pieds du fauteuil du Roy, étoit un « siége pour le connestable; un autre trois pieds plus « éloigné pour le chancelier, et plus en arrière un banc « pour le grand Maître, le grand Chambellan et le pre- « mier gentilhomme de la chambre.

« Au côté droit de l'autel, fut mis un banc pour les pairs « ecclésiastiques, derrière lequel il y en avoit un pour « MM. les Cardinaux, etc., etc.

« Du même côté, entre deux pilliers, à douze pieds de « haut, étoit dressée une tribune en forme d'oratoire « pour la Reine, la Reine d'Angleterre et les autres prin- « cesses qui l'accompagneroient.

« Au côté gauche de l'autel, vis-à-vis du banc des pairs « ecclésiastiques, étoit un siége avec un marche-pied de « demi-pied de haut pour M. le duc d'Anjou, qui devoit re- « présenter le duc de Bourgogne, et contre iceluy un « banc pour les autres pairs laïcs, derrière lesquels étoient « des bancs pour les maréchaux de France et autres grands « seigneurs; plus bas, pour les Secrétaires-d'estat, et plus « bas, en arrière, pour les officiers de la maison du Roy.

« De ce même côté, entre deux pilliers, étoit élevé un « échaffaut à douze pieds de haut pour le nonce du Pape, « pour les ambassadeurs et résidents des princes étrangers « conviés au sacre, etc. (1). »

L'évêque de Soissons, suivi de tout le clergé, ayant été chercher le Roi à l'archevêché, Louis XIV se rendit à

(1) Ire partie, p. 19-25.

l'église, entouré de toute sa maison et précédé du sieur de Rhodes (1), grand-maître des cérémonies.

« Les cent gentilshommes de la maison du Roy tenant « leurs becs de corbin, conduits par le marquis d'Humieres, leur capitaine, le sieur de Rodes, grand-maître « des cérémonies de France, vêtu de toile d'argent, les « chausses troussées avec bas d'attache de soye, le capot « de drap noir doublé de toile d'argent et tout chamarré « de passemens d'argent, avec la toque de velours bleu, « précédoient le Roy.

« Le maréchal d'Estrées, faisant la charge de connestable, « comme le plus ancien maréchal de France, marchoit « devant le Roy, l'épée nue au poing, revêtu de même que les « pairs laïcs, ayant les deux huissiers-massiers à ses côtés.

« Le Roy marchoit au milieu des évêques de Beauvais et « de Châlons, le prince Eugène de Savoye (2) portoit sa « queue; le chancelier (3) suivoit le Roy, vêtu d'une sou-« tanne de satin cramoisi, de son manteau et épitoge « d'écarlate rouge, rebrassé et fourré d'hermines, « ayant sur la tête son mortier de chancelier de drap d'or, « bordé et doublé d'hermines; puis le maréchal de Ville-« roy, représentant le grand-maître, ayant le duc de « Joyeuse, grand-chambellan, à sa droite, et le comte « de Vivonne, premier gentilhomme de la chambre, à « sa gauche, vêtus tous trois de même que les pairs laïcs, le « comte de Noailles, capitaine des gardes, commandant la « garde écossoise, tenant la droite, et le marquis de Cha-« rost fils, capitaine des gardes en quartier, marchoient « derrière le Roy, et aux côtés les six gardes écossoises, « autrement appellées *gardes de la manche*, vêtues de taf-« fetas blanc, avec leurs hocquetons de velours blanc, « en broderie d'or et d'argent, etc. (4). »

Les premières cérémonies achevées, « le chancelier de « France fit la convocation des pairs proche l'autel du « côté de l'évangile, le visage tourné du côté du chœur; « la convocation faite, sans quitter notre mitre, ayant « pris à deux mains la grande couronne de Charlemagne « sur l'autel, la mîmes seul sur la tête du Roy, et aussitôt « les pairs y portant la main pour la soutenir, la tenant « de la main gauche avec eux, dîmes ce qui suit: *Coronat « te Deus, etc.*, et, après cette oraison, seul nous posâmes

(1) Henri Pot, seigneur de Rhodes, etc. (2) Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons, depuis colonel-général des Suisses et Grisons. (3) Mathieu Molé, seigneur de Champlâtreux et de Lassy. (4) Ire partie, p. 42 et suiv.

« la couronne sur la tête du Roy, disant : *Accipe coronam*
« *regni*, *etc*. (1). »

266. LOUIS XIV REÇOIT CHEVALIER DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT SON FRÈRE (MONSIEUR), ALORS DUC D'ANJOU, DEPUIS DUC D'ORLÉANS (8 juin 1654).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

Par M. Xavier Dupré en 1836, d'après un tableau de Philippe de Champagne, en 1665.

Le Roi, le lendemain de son sacre, reçut le collier de l'ordre du Saint-Esprit des mains de l'évêque de Soissons.

« Cela fait, les officiers des ordres furent quérir Mon-
« sieur, qui vint recevoir le collier des mains du Roy
« et le manteau de l'ordre; ensuite sa majesté retourna
« en sa place avec tous les autres, et Monsieur prit place
« dans les hautes chaises du côté droit (2). »

Le comte de Servien (3), les sieurs Letellier (4), de Lionne (5) et de Bonelles (6), officiers des ordres, assistaient le Roi lors de la réception de Monsieur, duc d'Anjou.

267. SIÉGE DE STENAY (6 août 1654).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

Par M. Dupressoir en 1836.

Les troubles du royaume apaisés permettaient enfin de reprendre contre l'Espagne une vigoureuse offensive. Le conseil du Roi s'empresse de diriger de nombreux renforts sur les frontières. Les cérémonies du sacre ne suspendirent pas les opérations de la guerre, et le siége de Stenay ayant été résolu, le marquis de Fabert, gouverneur de Sedan, lieutenant général dans l'armée du maréchal de Turenne, reçut le commandement des troupes qui devaient être chargées de cette entreprise.

C'est au siége de Stenay que Louis XIV fit sa première campagne.

« L'entreprise étoit difficile tant à cause des fortifications
« de la ville qui étoient régulières, outre une bonne ci-
« tadelle, qu'à cause de la garnison qui ne laissoit pas
« d'être très forte, malgré les troupes qui en étoient sorties.
« La cour, pour s'en approcher, se transporta à Sedan,
« d'où le Roy allas souvent à la tranchée, chose qui encoura-
« gea tellement les troupes, qu'elles y firent des merveilles.

(1) IIe partie, p. 32. (2) *Description du sacre et du couronnement de Louis XIV*, p. 146. (3) Abel de Servien, marquis de Sablé, garde des sceaux et surintendant des deniers des ordres. (4) Michel Le Tellier, grand trésorier des ordres. (5) Hugues de Lionne, prévôt et maître des cérémonies des ordres. (6) Noël de Bullion, seigneur de Bonelles, greffier des ordres.

« Les lignes de circonvallation étant en état, le maréchal « de Turenne ouvrit la tranchée le 3 de juillet, et ayant « laissé le commandement au marquis de Faber, il marcha « avec son armée, et passa la Meuse pour aller couper les vi- « vres aux Espagnols qui avoient entrepris le siége d'Arras. « On travailla à pousser les attaques, pendant lesquelles « les assiégez firent des sorties jusqu'au 21, qu'elles furent « à portée du chemin couvert. Il fut attaqué le 22 par le « régiment de la marine, qui s'y logea après une action fort « vive; le marquis de Guadagne (1), maréchal de camp qui le « commandoit, y donna de grandes preuves de valeur. Le 25, « la descente du fossé de la demie lune étant achevée, M. de « Varennes (2), maréchal de camp commandant la tranchée, « y fit attacher le mineur. Le lendemain 26, l'on fit deux « descentes dans le grand fossé de la citadelle. La mine « de la demi-lune étant en état le 28, elle fit son effet. On « attaqua la demi-lune, et on s'y logea le 2 du mois d'août; « M. de Molondin, colonel suisse, fit augmenter le logement, « de manière qu'on en demeura absolument maître. On at- « tacha ensuite le mineur à un bastion de la ville, et la brè- « che fut perfectionnée par une batterie de huit pièces de « canon; alors la garnison se retira dans la citadelle, et le « gouverneur battit la chamade. La garnison sortit avec ar- « mes et bagages et fut conduite à Montmédy (3). »

268. ARRAS SECOURU (août 1654).

PRISE DU MONT SAINT-ÉLOY.

Par M. Dupressoir en 1836. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

De toutes les conquêtes faites sous l'administration du cardinal de Richelieu, Arras était une des plus importantes. Cette ville grande et forte était un boulevard qui arrêtait les efforts des armées espagnoles, et les empêchait de pénétrer dans l'intérieur du royaume. Les Flamands regrettaient vivement Arras, dont ils étaient dépossédés depuis quatre ans; aussi s'empressèrent-ils de fournir au gouverneur des Pays-Bas tous les secours d'argent qui lui étaient nécessaires pour une entreprise à laquelle ils attachaient le plus grand prix. L'archiduc Léopold attendit que les troupes françaises fussent engagées devant Stenay, pour se porter avec toutes ses forces sur Arras, dont la faible garnison, dépourvue d'approvisionnements, ne pouvait op-

(1) Charles-Félix de Galéan, depuis lieutenant général des armées du roi. (2) Roger de Nagu, marquis de Varennes, depuis lieutenant général des armées du roi. (3) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 183.

poser une longue résistance aux efforts réunis d'une armée nombreuse et aguerrie, qui comptait dans ses rangs les généraux les plus expérimentés, Fuensaldagne, Fernando de Solis, le duc de Wurtemberg, le prince de Ligne, le duc François de Lorraine, et enfin le prince de Condé, que les derniers troubles tenaient encore éloigné de la France. La place fut investie le 4 juillet. Le comte de Montdejeu (1), qui en était gouverneur, avait vu sa garnison réduite par la nécessité d'envoyer au siége de Stenay une portion de son infanterie et sa cavalerie à peu près tout entière; il lui restait à peine cent chevaux et deux mille cinq cents hommes d'infanterie.

Le vicomte de Turenne ayant réuni ses troupes à celles du maréchal de La Ferté-Senneterre, s'était approché des lignes espagnoles; mais trop inférieur en nombre pour les attaquer, il dut se borner à inquiéter l'ennemi en interrompant ses communications et en coupant ses convois. Cependant avec les faibles renforts qui étaient parvenus à entrer dans la ville en trompant la vigilance des assiégeants, le comte de Montdejeu opposait une vigoureuse résistance aux attaques sans cesse renouvelées de l'armée espagnole, lorsqu'enfin la prise de Stenay changea la face des choses. Le Roi confia aussitôt au maréchal d'Hocquincourt le commandement des troupes qui venaient de faire le siége de cette place, avec ordre de se rendre devant Arras, et de se réunir aux maréchaux Turenne et La Ferté.

« Ces trois generaux s'assemblerent, pour concerter en« semble la ruïne du camp ennemi, et l'attaque mesme de la « circonuallation, s'il estoit besoin d'y penser...... Estant « arriuez à l'éminence nommée le *Camp de César*, parce « que l'on croit qu'il a hyuerné autrefois en ce lieu-là, pen« dant qu'il faisoit la guerre aux Neruiens..., ils resolurent « de l'occuper pour y establir le quartier du mareschal « d'Hoquincour. L'abbaye de Saint-Éloy en est fort pro« che; elle estoit gardée par des gens détachez de l'armée « ennemie; il les falloit dénicher de là : et on ne le « pouuoit sans canon. On en fit rouler six pièces... L'abbaye « fut à la fin emportée, après vne assez longue resistance...

« Les generaux ayant ordre exprès du Roy, de tout entre« prendre pour le salut de la place, on resolut l'attaque « générale des lignes, et on choisit pour cet effet la nuict « du vingt-quatre au vingt-cinquième jour d'aoust (2). »

(1) Jean de Schulemberg, comte de Montdejeu, alors lieutenant général, depuis maréchal de France. (2) *Arras secouru*, par La Mesnardière, édition de 1662, p. 28.

269. ARRAS SECOURU PAR L'ARMÉE DU ROI (25 août 1654).

LEVÉE DU SIÉGE.

Par M. Hippolyte Lecomte en 1835. Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

L'attaque fut décisive; l'armée espagnole, repoussée sur tous les points, leva le siége d'Arras. De tous les généraux qui servaient sous les ordres de l'archiduc, le prince de Condé seul parvint à rallier une partie de ses troupes, et fit sa retraite en bon ordre.

« Ayant avec lui le comte de Fuensaldagne, le comte de « Boutteville (depuis maréchal de Luxembourg), et M. de « Ligneville, il se retira de défilé en défilé, faisant tête « de temps en temps aux François, qui le suivoient de près. « Les ennemis eurent quatre mille hommes de tués sur la « place, du nombre desquels étoient M. de Valentin, ser- « gent de bataille, et MM. de Pulney et Fournier, des « troupes de Lorraine. On leur fit un plus grand nombre « de prisonniers, dont étoit M. Stranestrof, officier gé- « néral; on leur prit plusieurs drapeaux et étendars, cent « pièces de canon et tous leurs bagages. Du côté de la « France, le duc de Joyeuse (1), colonel général de la cava- « lerie, fut tué, M. de Turenne blessé; aussi bien que le « chevalier de Créqui, qui s'étoit jeté dans la place. Le « Roy, qui étoit à portée avec la cour, arriva après l'ac- « tion; et, quoiqu'il n'eût pas encore seize ans, il fut sept « ou huit heures à cheval pour visiter les lignes et le champ « de bataille. Il donna une somme d'argent pour enterrer « les morts, fit son entrée dans Arras, et témoigna à « M. de Montdejeu la satisfaction qu'il avoit de la belle dé- « fense qu'il venoit de faire, et aux troupes combien il « étoit content de leur valeur (2). »

270. PRISE DU QUESNOY (6 septembre 1654).

Par M. Dupressoir en 1835. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

« Le maréchal de Turenne étant entré dans Arras, après « en avoir fait lever glorieusement le siége, en sortit peu « de jours après pour aller investir le Quesnoy. Cette place, « qui n'est importante que par sa situation, ne l'arrêta qu'un « jour et fut aussitôt prise qu'assiégée (le 6 septembre « 1655) (3). »

(1) Louis de Lorraine. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 188. (3) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. I, p. 523.

271. PRISE DE LA VILLE DE CADAQUÉS (CATALOGNE) (28 mai 1655).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

Par M. Dupressoir en 1836.

La guerre continua, mais faiblement, pendant l'année 1655. Les armées françaises, commandées en Flandre par le vicomte de Turenne, et en Italie par le prince Thomas de Savoie, n'engagèrent aucune action décisive : la campagne se borna à la prise de quelques places : Landrecies, Condé, Saint-Guilhain en Flandre, et Reggio en Italie.

Les Espagnols avaient fait, en Catalogne, des approvisionnements considérables à Cadaquès et à Castillon, villes voisines de la place de Roses, qui était occupée par l'armée française et qu'ils voulaient attaquer.

« Le Roi pour les prévenir envoya le prince de Conti (1) « commander son armée en Catalogne et fit armer six vais- « seaux de guerre et six galères, dont il donna le comman- « dement au duc de Mercœur (2). Dès que le prince de Conti « eut appris l'arrivée de la flotte, il forma le siége de « Cadaquès, ville maritime et assez bien fortifiée. Les « galères du Roi remorquèrent jusque dans le port les « vaisseaux qui aussitôt canonnèrent la place pendant que « l'armée de terre la canonnoit aussi de son côté, il y eut « en peu de jours une brèche considérable. Le gouverneur « craignant de ne pouvoir soutenir un assaut, rendit la « place le 28 de mai (3). »

272. COMBAT NAVAL DE BARCELONE (29 sept. 1655).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-Chaussée.

Par M. Théodore Gudin en....

« Le duc de Vandôme, qui commandoit la flotte du Roy « dans la Méditerranée, ayant rencontré à la hauteur de « Barcelonne l'armée navalle d'Espagne, il l'attaqua, quoi- « qu'elle fût supérieure à la sienne, et la battit après un « combat très-vif de quelques heures. Il fut secondé dans « cette action par le commandeur Paul, officier général de « grande réputation sur mer, et par MM. de Gabaret et « de Foran...; le dernier qui étoit capitaine de l'amiral y « fut blessé (4). »

(1) Armand de Bourbon. (2) Louis, duc de Vendôme. (3) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. I, p. 538. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 203.

273. COMBAT D'UN VAISSEAU FRANÇAIS CONTRE QUATRE VAISSEAUX ANGLAIS (1655).

Par M. Théodore Gudin en.... Aile du Nord. Pavillon du Roi R.-de-chaussée.

« L'année 1655 fut encore remarquable par la belle « action que fit le chevalier de Valbelle, commandant « un vaisseau du roi de trente pièces de canon. Il fut atta- « qué par quatre vaisseaux anglois qui, après un combat « de plusieurs heures, le criblèrent de coups de canon, et « le désemparèrent de manière qu'à peine il lui restoit une « voile pour manœuvrer; il refusa cependant de se rendre, « et, voyant qu'il alloit périr, il alla s'échouer sur un « banc. Le commandant anglois fut si touché de la valeur « et de la fermeté qu'il avoit fait paroître dans cette action, « qu'il lui envoya une barque pour le sauver avec ce qui « lui restoit de monde, et lui permit ensuite de se retirer « en France (1). »

274. SIÉGE ET PRISE DE MONTMÉDY (6 août 1657).

Tableau du temps. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 10.

Le maréchal de La Ferté, qui commandait un corps d'armée sur la frontière de Champagne, reçut ordre d'investir la ville de Montmédy. Il arriva devant cette place le 12 juin, et fit ouvrir la tranchée devant la citadelle le 22 suivant. Le comte de Soissons (2), qui se rendit au camp le 27, monta, la première nuit, la garde de la tranchée avec son régiment.

« Quoiqu'on pressât les attaques le plus vivement qu'on « pouvoit, les assiégez les soutinrent avec beaucoup de « valeur jusqu'au 6 du mois d'août. Le Roy, qui étoit à « Sédan avec la cour, vint au siége sur la fin, et leur « accorda une capitulation très avantageuse. M. de Melan- « dry, gouverneur de cette place, y fut tué; c'étoit un « officier d'une grande réputation chez les Espagnols (3). »

Cet auteur rapporte que Louis XIV visita jusqu'à vingt-trois fois les travaux de la tranchée, quelques remontrances qu'on pût faire pour l'en empêcher.

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 196. (2) Eugène Maurice de Savoye, depuis colonel général des Suisses et Grisons. (3) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, 221.

275. BATAILLE DES DUNES (14 juin 1658).

ORDRE DE BATAILLE.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 26.

L'empereur Ferdinand III étant mort au mois d'avril 1657, la diète devait s'assembler l'année suivante pour l'élection de son successeur. Mazarin s'empressa d'envoyer des ambassadeurs à Francfort : il voulait obtenir que le nouvel empereur reconnût les stipulations du traité de Munster, et continuât d'abandonner la cour de Madrid à elle-même dans la guerre qu'elle soutenait contre la France. En même temps, cherchant avant tout le succès, il n'avait pas craint d'engager Louis XIV dans un traité d'alliance avec le protecteur de la république d'Angleterre, Olivier Cromwell ; et les deux puissances réunies devaient par leur ascendant contraindre enfin le roi d'Espagne à la paix. Philippe IV la désirait ; elle lui était nécessaire ; mais il ne voulait point tenir compte à la France des succès obtenus dans les précédentes campagnes, et il fallait le contraindre à traiter en terminant la guerre par une action éclatante.

Le siége de Dunkerque fut résolu. Dunkerque, enlevé par le duc d'Enghien en 1646, avait été repris par les Espagnols, malgré la belle défense du comte d'Estrades([1]), dans cette année 1652, où la France, victime de dissensions civiles, perdit ses plus belles conquêtes. La place devait être assiégée par les armées combinées de France et d'Angleterre, et remise ensuite au protecteur : l'alliance anglaise était à cette condition ; Mazarin avait dû l'accepter. La paix dépendait de la prise de Dunkerque.

Le marquis de Lède y commandait à la tête d'une nombreuse garnison ; il avait mis la ville et la citadelle dans le meilleur état de défense. Cependant, quoique le fort de Mardick fût tombé au pouvoir de l'armée française dans la campagne précédente, on était loin de croire, à Madrid et à Bruxelles, que le siége de Dunkerque fût le but des grands armements de la France. On les croyait plutôt dirigés contre Hesdin, qui venait de se révolter et de se donner à l'Espagne ; il était donc présumable que tous les efforts se réuniraient contre cette ville rebelle, dont la possession était d'ailleurs d'une grave importance.

Le vicomte de Turenne fut chargé de la direction de cette grande entreprise. Si l'on en croit La Mesnardière, auteur contemporain, qui suivit l'armée, il était d'un avis contraire à celui du ministre. Il craignait de s'avancer dans

([1]) Godefroy d'Estrades, depuis maréchal de France.

un pays ennemi, avant de s'être emparé des places fortes qu'il laissait derrière lui; mais la volonté du roi, transmise par le cardinal Mazarin, alors tout-puissant, était précise : il fallut s'y conformer. Turenne avait rejoint l'armée le 16 de mai; « elle marche droit au vieu Hesdin, « dont les mazures sont peu esloignées du nouueau. Le « Roy, accompagné de Philippes duc d'Anjou, son frère « vnique, du cardinal Mazarin, des mareschaux du Plessis « et de Villeroy, de Camille de Neuville, archeuesque de « Lyon, et de cette maison si nombreuse qui fait dire aux « estrangers que les roys de France marchent toujours en « corps d'armée (1)....»

Malgré les pluies continuelles et les inondations dont le pays était couvert, l'armée française se mit en communication avec Mardick, et arriva devant Dunkerque le 28 mai. Après avoir enlevé tous les travaux avancés des Espagnols, le vicomte de Turenne fit investir la place. Les lignes de circonvallation étaient formées et le siége commencé depuis longtemps, quand, le 12 juin, il apprit que don Juan d'Autriche (2) et le prince de Condé arrivaient en vue de Dunkerque à la tête d'une armée nombreuse. Le cardinal Mazarin était avec toute la cour à Calais, d'où il dictait ses ordres. Ses dépêches ne laissaient aucun doute sur ce qu'il fallait entreprendre. Il mandait à Turenne que *si les ennemis approchoient, il croyoit qu'il y auoit quelque chose de meilleur à faire que de les attendre dans les lignes* (3).

L'armée espagnole occupait les dunes; don Juan, confiant dans la supériorité du nombre, était loin de penser qu'il pût être attaqué par une armée qui s'élevait à peine à quinze mille hommes. Mais Turenne, qui avait résolu de prendre l'offensive, s'occupa d'abord d'assurer les postes de la tranchée, afin de se mettre à couvert des sorties de la place. Puis, informé par un page du duc d'Humières pris la veille, et qui était parvenu à s'échapper, que l'armée espagnole n'attendait pour commencer les opérations que l'arrivée de son artillerie, qui ne pouvait être rendue avant deux jours, il arrêta aussitôt toutes ses dispositions pour le lendemain, et le 15, à la pointe du jour, l'armée française sortit des lignes et se forma en bataille dans l'ordre suivant :

« Treize escadrons à l'aile droite de la première ligne,

(1) *Le Siége de Dunkercke, en l'année* 1658, par La Mesnardière, p. 55.
(2) Jean d'Autriche, fils naturel de Philippe II. (3) *Le Siége de Dunkercke, en l'année* 1658, par La Mesnardière, p. 136.

« qui étoient : deux du régiment royal, deux de Gram-
« mont et de Guiche, un de Gassion, deux de Turenne,
« un de Poduits, un de Bouillon, deux de la Villette, un
« du Coudray-Montpensier et un d'Espiné, commandés
« par le marquis de Castelnau [1], capitaine général, et M. de
« Varenne [2], lieutenant général. Il mit pareillement treize
« escadrons à la gauche de cette ligne, à sçavoir : un de
« l'Alsace, deux du grand maître, un de Villequier, un
« de Rouvray, un de Saint-Lieu, un de Castelnau, un de
« Broglie, et cinq de Lorrains, aux ordres du marquis
« de Créqui [3] et d'Humières [4]. Il y avoit dans le centre onze
« bataillons, qui étoient : un des gardes françoises, deux
« des gardes suisses, un de Picardie, un de Boutdubois,
« deux de Turenne, et quatre anglois, sous les ordres du
« marquis de Gadagne, du comte de Soissons [5] et de milord
« Lokart. Dix escadrons formoient l'aile droite de la se-
« conde ligne, sçavoir : deux de la Reine, un de Cœuvres,
« un de Quancour, un de Mancini, un de Rohan, un de
« Roye, un de Melin, un de Marsillac et un de Roche-
« paire. Il destina pareillement neuf escadrons de l'aile
« gauche de cette ligne, qui étoient : un de Genlis, un de
« Torigni, deux de Belin, un de Coaslin et quatre de Lor-
« rains, que commandoit le comte de Scomberg [6]. Entre
« ces deux ailes étoient sept bataillons : un de Piedmont,
« un de Rambures, un de la Marine, un d'Espagny, trois
« anglois, commandés par le marquis de Belfonds [7]. Le
« corps de réserve consistoit en quatre escadrons : de Ri-
« chelieu, de Soissons, de Nogent, et un de Lorrains,
« sous les ordres du marquis de Richelieu. [8] Le corps des
« gendarmes, à la tête duquel étoit le marquis de la Salle,
« sous-lieutenant des gensdarmes du roi, étoit entre les
« deux lignes d'infanterie, composé de sept escadrons, un
« des gendarmes du roi, un des chevau-légers de la garde,
« un des gendarmes écossois, un des gensdarmes et des
« chevaux-légers du duc d'Orléans, un des gensdarmes du
« cardinal et un de ses chevaux-légers. Toutes les troupes
« destinées pour la bataille pouvoient monter à neuf mille
« hommes d'infanterie et à six mille chevaux [9]. »

(1) Jacques de Castelnau-Mauvissière, depuis maréchal de France. (2) Roger de Nagu, marquis de Varennes. (3) François de Blanchefort, depuis maréchal de France. (4) Louis de Crevant, IVe du nom, depuis maréchal de France et duc d'Humières. (5) Eugène-Maurice de Savoie, colonel-général des Suisses et Grisons. (6) Frédéric-Armand de Schomberg, depuis maréchal de France. (7) Bernardin Gigault, depuis maréchal de France. (8) Jean-Baptiste-Amador Du Plessis, lieutenant général des armées du roi. (9) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 234.

276. SIÉGE DE DUNKERQUE; BATAILLE DES DUNES (14 juin 1658).

Par M. LARIVIÈRE en 1837. — Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Le prince de Condé, qui veillait, s'aperçut le premier du mouvement de l'armée française; il se rendit aussitôt à la tente de don Juan, pour l'en prévenir. « D. Iũan et Carracene font de leur part des diligences incroyables, et « employent merueilleusement le peu de temps qui leur « reste pour leur ordre de bataille; jugeant qu'en l'estat « où estoient les choses, vne retraite en confusion seroit « plus honteuse et plus mortelle que le combat le plus sanglant qui se feroit dans les formes (1). »

Les armées ne tardèrent pas à se trouver en présence.

« Le marquis de Castelnau, à la tête de l'aile gauche, se « trouvant par sa situation plus près des ennemis, commença le combat. Dès la première charge, il mit telle« ment en déroute l'aile droite des Espagnols que don Juan « d'Autriche, qui ètoit à la tête, ne put jamais la rallier.

« Le marquis de Gadagne (2), à la tête de l'infanterie, se« condé par le comte de Guiche (3), le comte de Soissons à la « tête des Suisses, par milord Lokart, conduisant les Anglois, « rompirent entièrement l'infanterie ennemie, qui fut char« gée avec beaucoup de valeur, l'épée à la main. M. de « Turenne se tint derrière la première ligne de son infan« terie, où il pouvoit voir tout ce qui se passoit dans les « dunes, et d'où il se porta aux endroits où il étoit néces« saire (4). »

Ayant été informé que l'aile droite, attaquée par le prince de Condé, faiblissait, il s'y rendit aussitôt, suivi de la Berge, maréchal de bataille, et l'un des meilleurs officiers de l'armée. La Berge fut tué dans le trajet. La présence du vicomte de Turenne ne tarda pas à changer la face du combat. Les troupes ralliées revinrent à la charge, et la victoire fut décidée.

« Le prince de Condé eut son cheval tué sous lui... Les « comtes de Boutteville (5) et de Coligni (6) furent faits pri« sonniers auprès de lui..... Les Espagnols eurent trois

(1) *Le Siége de Dunkerque, en l'année* 1658, par La Mesnardière, p. 169.
(2) Charles-Félix de Galéan, lieutenant général des armées du roi. (3) Armand de Gramont, depuis lieutenant général des armées du roi.
(4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I. p. 236. (5) François-Henri de Montmorency, depuis duc de Luxembourg, prince de Tingry et maréchal de France. (6) Jean de Coligny Saligny.

« mille hommes de tués dans cette occasion. Un grand « nombre se noya en voulant se sauver, et on leur fit trois « mille prisonniers (1). »

277. LE ROI ENTRE A DUNKERQUE (26 juin 1658).

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. N° 50.

Tableau du temps, d'après Vandermeulen et Lebrun, vers 1670.

« Cette grande bataille étant finie à midy, l'armée rentra « dans ses lignes. Les assiégés, durant que les armées « étoient aux mains, profitèrent de ce tems pour faire « une sortie ; mais leurs efforts ne réussirent point, parce « que le marquis de Richelieu, qui commandoit le corps « de réserve, voyant qu'il étoit inutile dans la bataille qui « se donnoit, vint au secours des troupes qui gardoient « les lignes, ce qui obligea les assiégés de se retirer. La « place tint encore neuf jours après la bataille ; mais la « garnison, voyant que le marquis de Lede, qui défendoit « la ville, avoit reçu une blessure dont il mourut, demanda « à capituler le 23 de juin, huitième jour de tranchée ; le « marquis de Lede mourut plein de gloire et d'honneur. « Il avoit défendu cette même place avec la même valeur « contre le prince de Condé, alors général de l'armée de « France, en l'année 1646. Le roi vint au siége après le « combat; il examina avec grand soin le champ de bataille, « et vit, le 25, sortir la garnison, qui étoit de treize cens « hommes sans les malades et les blessés. Le marquis de « Castelnau fut blessé en arrivant au travail que les en- « nemis avoient fait. On le porta à Calais, où il mourut ; « avant qu'il mourût le Roi lui envoya le bâton de maré- « chal de France. Le comte de Guiche fut aussi blessé « d'un coup de mousquet. On remit Dunkerque entre les « mains des Anglois, selon le traité fait entre eux (2). »

278. PRISE DE GRAVELINES (30 août 1658).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 26.

Tableau du temps.

Aussitôt après la prise de Dunkerque, les troupes du vicomte de Turenne se portèrent devant la ville de Bergues. Le Roi suivit l'armée, et peu de temps après il tomba malade à Mardick des fatigues de la campagne. On le transporta à Calais.

« La maladie fut si considérable, qu'il fut abandonné des

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 236. (2) *Idem.*

« médecins de la cour; mais un médecin d'Abbeville lui « donna l'émétique, qui le guérit entièrement.... Aussi-tôt « que le Roy fut rétably de sa grande maladie, il partit « de Calais avec la reine mère et le cardinal de Mazarin, et « alla trouver l'armée qui étoit à Bergues, pour régler avec « M. de Turenne ce que l'on feroit le reste de la cam- « pagne....... On tint un conseil dans lequel le siége de « Gravelines fut résolu : le maréchal de la Ferté fut chargé « de cette entreprise.

« Gravelines est une ville forte, et dont la garnison étoit « de trois mille hommes; elle est située sur la mer, près « la rivière d'Aa, entre Calais et Dunkerque. Elle avoit « été fortifiée par Charles-Quint d'une citadelle, et depuis « ses fortifications avoient été augmentées; de manière que « l'on regardoit cette place comme l'une des plus fortes des « Païs-Bas (1). »

La ville fut investie le 27 juillet; le 8 août le maréchal de La Ferté fit ouvrir la tranchée, et le 27 le gouverneur don Christophe Manrique demanda à capituler. Le cardinal Mazarin, qui s'était tenu à portée du siége pour donner tous les ordres nécessaires, prit lui-même possession de la place après qu'elle se fut rendue.

279. ARRIVÉE D'ANNE D'AUTRICHE ET DE PHILIPPE IV DANS L'ILE DES FAISANS (2 juin 1660).

Par M. Julien-Michel Gué en 1837,
d'après une gravure du temps.

La campagne de 1658 termina glorieusement la guerre que depuis vingt-cinq ans la France soutenait contre l'Espagne. Léopold, élu empereur à la place de son père, ne put se dérober à la nécessité de reconnaître les stipulations du traité de Munster. Philippe IV, qui avait compté sur son alliance pour continuer la guerre, était désormais hors d'état de la poursuivre seul : il fallut songer sérieusement à la paix. Des plénipotentiaires furent nommés par les deux couronnes ennemies. Le cardinal Mazarin, premier ministre du roi de France, et don Louis de Haro (2), premier ministre du roi d'Espagne, assistèrent à toutes les conférences qui eurent lieu sur les confins des deux royaumes, dans une île de la rivière de la Bidassoa, appelée alors l'île de l'Hôpital

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 238. (2) Don Louis Mendez de Haro et Guzman, marquis de Carpio, comte-duc d'Olivarez, etc., etc.

ou des Faisans, et à qui l'entrevue des deux souverains a donné depuis le nom d'île de la Concorde.

Le mariage de Louis XIV et de l'infante d'Espagne Marie-Thérèse d'Autriche, fille aînée de Philippe IV, était une des conditions du traité. La paix fut signée le 7 novembre 1659; elle devait ensuite être ratifiée par les rois de France et d'Espagne, dans le lieu même où s'étaient tenues les conférences. Louis XIV arriva, dans les premiers jours de juin de l'année 1660, à Saint-Jean-de-Luz, sur la frontière des Pyrénées, et Philippe IV se rendit également, à la même époque, sur les limites de son royaume, à Fontarabie: ces deux villes se trouvent à quelque distance de l'île des Faisans.

« Avant l'entrevue publique et déclarée, il y en eut une « particulière et secrète, autant que le peuvent être les « démarches des souverains : le roi y voulut paroître in- « cognito. Ce fut dans les mêmes appartements qui avoient « été bâtis pour les conférences que se fit l'entrevue des « deux monarques. On y avoit ajouté des galeries couvertes, « et ils avoient été embellis de tout ce qui pouvoit les « rendre magnifiques et brillants (1). »

On ne connaît pas l'ordonnateur de cette cérémonie pour la France ; mais on sait que le peintre Velasquez, alors âgé de soixante et un ans, maréchal des logis de Philippe IV, ordonna les dispositions de la partie qui se trouvait sur le territoire d'Espagne. Mademoiselle de Montpensier, dans ses Mémoires, en a conservé la description.

« Monsieur eut envie d'aller dans le lieu où se tenoient les « conférences : j'eus la même curiosité. J'allai avec lui; « c'étoit à deux lieues de Saint-Jean-de-Luz; c'est un « lieu qu'on appelle l'île du Faisan. L'on passoit un pont « qui étoit comme une galerie qu'on avoit tapissée; il y « avoit au bout un salon qui donnoit sur un pareil pont « bâti du côté d'Espagne, de même que le nôtre du côté « de France. Il y avoit une grande fenêtre qui donnoit sur « la rivière, du côté de Fontarabie, qui étoit l'endroit par « où on venoit d'Espagne: ils y arrivoient par eau. Puis il « y avoit deux portes, l'une du côté de France et l'autre du « côté d'Espagne, pour entrer dans deux chambres magni- « fiquement meublées, avec de très-belles tapisseries. Il y « avoit d'autres petites chambres tout autour avec des « cabinets, et la salle de l'assemblée étoit au milieu, à « l'autre bout de l'île. Elle me parut fort grande; il n'y

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. I, p. 646.

« avoit de fenêtre qu'à l'endroit qui avoit la vue sur la « rivière, où l'on mettoit deux sentinelles lorsque les rois « y étoient : le corps de garde se tenoit hors de l'île. Les « gardes étoient dans deux salles auprès du vestibule dont « j'ai parlé; chaque chambre n'avoit qu'une porte, à la « réserve de la salle de la Conférence, qui en avoit deux « vis-à-vis l'une de l'autre, et qui étoit, comme j'ai déjà « dit, fort grande : à proprement parler, de deux cham- « bres l'on n'en avoit fait qu'une. La tapisserie du côté « d'Espagne étoit admirable, et du nôtre aussi. Les Espa- « gnols avoient par terre, de leur côté, des tapis de Perse « à fond d'or et d'argent, qui étoient merveilleusement « beaux. Les nôtres étoient d'un velours cramoisi, cha- « marrés d'un gros galon d'or et d'argent (1). »

« Le roi d'Espagne et l'infante s'y rendirent, le 2 juin, dans « une galiote toute peinte dedans et dehors, suivie d'un « grand nombre d'autres, où étoient don Louis de Haro et « plusieurs grands d'Espagne. A la descente de la galiote, « sa majesté catholique donna la main à la princesse et « la conduisit à la chambre de la Conférence, où la reine « mère, Anne d'Autriche, attendoit le roi, son frère et sa « nièce avec toute sa suite (2). »

280. ENTREVUE DE LOUIS XIV ET DE PHILIPPE IV DANS L'ILE DES FAISANS (7 juin 1660).

Par Charles LEBRUN.

Partie centrale. R.-de-chaussee. Galerie Louis XIII, N° 50.

« Le lendemain de cette première entrevue (3 juin) les « premières cérémonies du mariage se firent à Fonta- « rabie, dans l'église cathédrale. Don Louis de Haro « épousa l'infante, en vertu de la procuration que sa ma- « jesté très-chrétienne lui avoit envoyée.

« Trois jours après, les deux rois, accompagnés chacun « de leur cour, et suivis d'une grande affluence de peuple « attiré par la nouveauté du spectacle, retournèrent à l'île « de la Conférence, pour y promettre et jurer solennelle- « ment l'exécution du traité de paix. Ils se renouvelèrent « les témoignages réciproques de leur estime, et se virent « encore, le jour suivant, qui étoit le 7 de juin, au même « lieu, pour la dernière fois. Avant que de se séparer, le « Roi d'Espagne donna sa bénédiction à la reine sa fille, et « la remit entre les mains du Roi son époux (3). »

(1) *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier*, t. V, p. 110. (2) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. I, p. 246. (3) *Idem*, p. 647.

Louis XIV était accompagné de la reine mère, de Monsieur, duc d'Orléans (1), son frère, du prince de Conty (2) et du cardinal Mazarin, premier ministre; madame de Navailles (3), dame d'honneur, était à la suite de la reine mère. Parmi les grands officiers de la couronne on remarquait le vicomte de Turenne, qui venait d'être nommé maréchal général des camps et armées du roi, et le maréchal duc de Gramont, ambassadeur extraordinaire, qui avait fait à Madrid, au nom du roi, la demande du mariage.

Philippe IV était suivi de don Louis de Haro, premier ministre d'Espagne; de don Pedro d'Aragon, capitaine de la garde bourguignonne; du marquis d'Aytone (4), du marquis de Malepique, grand-maître des cérémonies; du marquis de Lecce (5) et du comte de Monterey (6), tous deux fils de don Louis de Haro; de don Fernando Vouès de Canto-Carrero, secrétaire d'état; de Pimentel (7) et du peintre Velasquez.

L'infante arriva avec le roi d'Espagne. Elle portait, selon le récit de Mademoiselle de Montpensier, avec le *guarda-infante*, une robe de satin blanc en broderies de jais. Coiffée en cheveux, elle avait un bouquet d'émeraudes en poire, avec des diamants qui étaient un présent du roi.

Mademoiselle de Montpensier avait assisté à l'entrevue du 6 juin; mais elle ne se trouva pas à la cérémonie du 7, où, dit-elle, la reine mère se rendit *toute seule*. Elle rapporte dans ses Mémoires que le roi d'Espagne regarda longtemps M. de Turenne, et dit à plusieurs reprises: « Cet « homme m'a donné de méchantes heures. »

281. MARIAGE DE LOUIS XIV ET DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE (9 juin 1660).

Partie centrale.
1er étage.
Salon de Mars.
N° 95.

Tableau du temps, d'après Charles Lebrun.

La célébration du mariage fut renouvelée en France le 9 juin, dans l'église de Saint-Jean-de-Luz, avec tout l'éclat et la pompe que réclamait une si auguste solennité.

« Il y avoit un pont pour aller du logis de la reine à l'é-

(1) Philippe de France, précédemment duc d'Anjou. (2) Armand de Bourbon, cinquième fils de Henri de Bourbon, IIe du nom, prince de Condé. (3) Suzanne de Baudéan, duchesse de Navailles. (4) Guillaume Raynaud de Moncade. (5) Gaspard de Haro de Guzman. (6) Jean-Dominique de Haro. (7) Don Antonio Alonzo Pimentel de Herrera et Quinonez, XIe comte de Benavente.

« glise, que l'on avoit tapissé par en bas tout le long de « la rue où il falloit aller. La reine avoit un manteau royal « de velours violet, semé de fleurs de lis, un habit blanc « dessous de brocart, avec quantité de pierreries, et une « couronne sur la tête (1). »

« Le roi avoit un habit noir et mille pierreries; la reine « se mit auprès du roi, sous un haut dais de velours vio- « let, parsemé de fleurs de lis d'or, et l'estrade étoit de « même, c'est-à-dire le tapis, les chaises et les carreaux; « le tout couvert de fleurs de lis d'or. D'abord l'évêque, « avant que de commencer la messe, apporta au roi l'an- « neau, que le roi donna à la reine, et la monnoie sur un « bassin de *vermeil doré*. Quand le roi alla à l'offrande, « il fut accompagné du grand-maître des cérémonies de « Rhodes (2), de ses capitaines des gardes, de Vardes (3), « qui commandoit la garde suisse, et de d'Humières (4), « qui commandoit les gardes appelés *becs de corbin*; et Mon- « sieur, frère du roi, porta son offrande... Mademoiselle (5), « fille aînée du feu duc d'Orléans et fille unique de sa pre- « mière femme, portoit l'offrande de la reine, et mesde- « moiselles d'Alençon (6) et de Valois (7), ses sœurs, por- « toient la queue de la reine (8)..... »

La cérémonie fut d'une grande magnificence. La reine mère y assista avec l'habit de veuve : son estrade en velours noir, sous un dais de même étoffe, était séparée de celle du roi, et à sa droite. Tous les princes grands officiers de la couronne et grands du royaume, qui avaient suivi la cour à Saint-Jean-de-Luz, s'y trouvèrent : on y remarquait le duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV; le prince de Conty, les comtes de Soissons (9), l'évêque de Fréjus (10), les maréchaux de Turenne et de Gramont.

Le cardinal Mazarin remplit, dans cette occasion, les fonctions de grand aumônier.

La messe fut célébrée par l'évêque de Bayonne (11) et chantée par la musique du roi.

(1) *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier*, t. V, p. 150. (2) Henri Pot, seigneur de Rhodes, etc. (3) François-René Crespin du Bec, marquis de Vardes, lieutenant général des armées du roi. (4) Louis de Crevant, IVe du nom, depuis maréchal de France et duc d'Humières. (5) Anne-Marie-Louise d'Orléans (*mademoiselle de Montpensier*). (6) Elisabeth d'Orléans, depuis duchesse de Lorraine, de Guise, etc. (7) Françoise-Madeleine d'Orleans, depuis duchesse de Savoie. (8) *Mémoires de Madame de Motteville*, vol. X, p. 151. (9) Emmanuel-Philibert-Amédée de Savoie Carignan et Eugène-Maurice de Savoie. (10) Joseph Zongo Ondedei. (11) Jean Dolce.

282. MAZARIN PRÉSENTE COLBERT A LOUIS XIV (mai 1661).

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Galerie
Louis XIII.
N° 50.

Par M. LAFAYE en 1836,
d'après le tableau de M. Schnetz.

Colbert fut un des hommes que Mazarin employa le plus activement dans les dernières années de son ministère. Le cardinal conserva toujours, et même pendant la maladie dont il mourut, la direction des affaires : mais, sentant sa fin prochaine, il ne négligea rien pour faire connaître au Roi la vérité sur l'état de son royaume. Les finances, à la suite des longues guerres que la France avait soutenues, étaient dans un extrême délabrement ; il était instant d'y porter remède, et c'était là le sujet le plus ordinaire des entretiens du monarque et de son ministre. Colbert assistait à tous ces entretiens : Louis XIV y sut apprécier son zèle et ses talents. Aussi sa place était-elle déjà marquée dans l'estime du Roi, quand le cardinal le lui présenta officiellement comme l'homme le plus capable de rétablir l'ordre dans l'administration des revenus de l'état. L'auteur de la vie de Colbert rapporte que Mazarin, à ses derniers moments, recommandant son protégé au Roi, lui dit ces paroles : « Je vous dois tout, sire, mais je crois m'acquitter « envers Votre Majesté en lui donnant Colbert. »

Mazarin mourut le 16 mai 1661, dans la cinquante-huitième année de son âge, au château de Vincennes, où il s'était fait transporter. Louis XIV étonna alors la France et toute l'Europe en prenant lui-même les rênes de l'état pour ne les plus quitter jusqu'à sa dernière heure.

283. RÉPARATION FAITE AU ROI, AU NOM DE PHILIPPE IV, ROI D'ESPAGNE, PAR LE COMTE DE FUENTES (24 mars 1662).

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Galerie
de Louis XIII.
N° 50.

Tableau du temps, d'après Charles Lebrun.

La paix était à peine conclue qu'une question de préséance entre les ambassadeurs de France et d'Espagne fut sur le point de la rompre.

Le 10 octobre 1661, à l'entrée de l'ambassadeur extraordinaire de Suède près de la cour de Londres, le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, prétendit avoir le pas sur le comte d'Estrades (1), ambassadeur de France. Une rixe violente s'en était suivie, et plusieurs des gens de l'ambassade de France avaient été tués sur la place. Louis XIV, en

(1) Godefroy d'Estrades, depuis maréchal de France.

étant informé, donna ordre au comte de Fuensaldagne, ambassadeur d'Espagne, de quitter aussitôt la France. La réparation suivit l'offense de près. Philippe IV désavoua la conduite de son ambassadeur; le baron de Watteville fut rappelé, et le comte de Fuentes, ayant été envoyé extraordinairement près de la cour de France, fit de la part de son maître une déclaration authentique, en vertu de laquelle les ministres espagnols ne concourraient plus désormais avec ceux de France.

« Cejourd'hui, vingt-quatrième du mois de mars, sa ma-« jesté ayant eu agréable de donner audience dans son « grand cabinet audit marquis de las Fuentes, nouvelle-« ment arrivé en sa cour, et M. le comte d'Armagnac [1] « l'ayant amené à sa majesté, ledit marquis de las « Fuentes, après lui avoir présenté la lettre de créance « du Roi catholique qui le déclaroit son ambassadeur, « et fait ses compliments en la manière accoutumée, « rendit à sa majesté une seconde lettre du roi catholi-« que, aussi en créance sur lui, au sujet de l'attentat com-« mis par ledit Watteville [2]. »

Le comte de Fuentes lut ensuite cette déclaration en présence de Louis Phélipeaux, sire de La Vrillière, comte de Saint-Florentin, baron de Hervif et de Châteauneuf-sur-Loire, commandeur des ordres du Roi; Henri de Guenégaut, seigneur du Plessis, marquis de Planci, vicomte de Semoine, baron de Saint-Just, commandeur des ordres de sa majesté; Michel Le Tellier, aussi commandeur desdit ordres, et Louis-Henri de Lomenie, comte de Brienne et de Montbron, baron de Pougi, tous conseillers du roi en ses conseils.

« Je suis bien aise, répondit Louis XIV, d'avoir entendu « la déclaration que vous m'avez faite de la part du Roi « votre maître, d'autant qu'elle m'obligera de continuer « à bien vivre avec lui. »

« Ensuite, le marquis de las Fuentes s'étant retiré, sa « majesté, adressant la parole au nonce de sa sainteté et « à tous les ambassadeurs et résidents qui étoient présents, « dit :

« Vous avez ouï la déclaration que l'ambassadeur d'Es-« pagne m'a faite; je vous prie de l'écrire à vos maîtres, « afin qu'ils sachent que le Roi catholique a donné ordre à « tous ses ambassadeurs de céder les rangs aux miens en « toutes occasions. »

(1) Louis de Lorraine, grand écuyer de France. (2) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 61.

« A laquelle audience ont été présents monseigneur le duc « d'Orléans, le prince de Condé [1], le duc d'Enghien [2], le « chancelier [3], plusieurs ducs, pairs et officiers de la cou- « ronne, et autres notables personnages du conseil de sa « majesté : ensemble tous les ambassadeurs, résidents ou en- « voyés étant présentement en cette cour, lesquels y ont été « conviés, le nonce du pape, les ambassadeurs de Venise « et de Savoie, Mantoue, Modène et Parme, les ambassa- « deurs de Suède, les trois extraordinaires de Hollande, « avec l'ordinaire, les envoyés et résidents de Mayence, « Trèves, Brandebourg et Palatin, de l'archiduc d'Ins- « pruck, du duc de Neubourg, des ducs de Lunebourg, « Brunswick, du landgrave de Hesse, de l'évêque de Spire « et du prince d'Orange. Fait à Paris, ce 24 mars 1662 [4]. »

284. LES CLEFS DE MARSAL REMISES AU ROI (1er septembre 1663).

Partie centrale. 1er étage. Salon de Mercure. N° 96.

Tableau du temps, d'après Charles Lebrun.

« Encore que la France jouît d'une paix entière, et « que le Roy employât tous ses soins pour en faire goûter « les fruits à ses peuples, il eut avis néanmoins que le « duc de Lorraine [5] vouloit toujours tenir entre ses mains « Marsal, au préjudice du traité fait avec lui : ce qui « obligea sa majesté d'ordonner au comte de Guiche [6] et à « M. de Pradel d'investir cette place avec les troupes qui « étoient en Lorraine, ce qu'ils firent dans le mois d'août; « mais le Roy ayant appris que le gouverneur que le duc « de Lorraine y avoit mis, vouloit la défendre, sa majesté « résolut d'en faire le siége dans les formes; il en chargea « le maréchal de la Ferté avec un corps de troupes et y « marcha en personne. C'étoit une des meilleures places « du païs, tant par la régularité de ses fortifications que « par sa situation avantageuse. Lorsque le Roy y arriva, « on y avoit déjà ouvert la tranchée, et les travaux étoient « déjà fort avancés, quand le duc de Lorraine, après onze « jours d'attaque, envoya à sa majesté le prince de Lixen [7] « avec des lettres de sa part pour l'assurer qu'il envoyoit « ses ordres pour lui remettre cette place, ce qui fut exé- « cuté. Le maréchal de la Ferté y entra avec les troupes des- « tinées pour la garnison. Le Roy en donna le commande-

(1) Louis de Bourbon, IIe du nom (*le grand Condé*). (2) Henri-Jules de Bourbon, IIIe du nom. (3) Pierre Séguier. (4) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 32. (5) Charles IV. (6) Armand de Gramont, lieutenant général des armées du roi. (7) Jacques-Henri de Lorraine.

« ment à M. de Favri, lieutenant des gardes du corps; et
« après avoir fait la revue des troupes qui avoient été em-
« ployées à cette expédition, il rendit au duc de Lorraine
« le reste de ses états, et s'en retourna à Paris (1). »

285. LE ROI REÇOIT LES AMBASSADEURS DES TREIZE CANTONS SUISSES (novembre 1663).

Par Antoine-François VANDERMEULEN, vers 1672. — Partie centrale. 1er étage. Salle des Gardes du Corps du Roi. No 108.

« Sur la fin de cette année (1663), les treize cantons « suisses envoyèrent en France leurs ambassadeurs, pour « renouveler leur alliance avec le Roi. Cette alliance est très- « ancienne; ils la renouvellent toujours quand le temps « porté par les traités est sur le point d'expirer. Le dernier « avoit été fait sous le règne de Henri IV, pour lui et pour « le dauphin son fils, qui depuis régna sous le nom de « Louis XIII. Dès les premières années du règne du Roi, « les cantons cherchèrent à renouveler cette alliance, mais « les conjonctures des temps en avoient retardé l'exécution. « Enfin, cette année, ils envoyèrent une célèbre ambassade « à Paris : leurs ambassadeurs y reçurent les mêmes hon- « neurs que du temps de Henri IV (2). »

286. RENOUVELLEMENT D'ALLIANCE ENTRE LA FRANCE ET LES CANTONS SUISSES (18 novembre 1663).

Par Pierre SÈVE en 1670, d'après Charles Lebrun. — Partie centrale, 1er étage. Salon de Mercure. No 96.

« Le Roi, pour lui et le dauphin, son fils, jura solennel- « lement l'alliance dans l'église de Notre-Dame.

« Sa majesté, précédée des cent-suisses de sa garde, ar- « rivant à la porte de l'église, y fut reçue par les princi- « paux du chapitre, et conduite au chœur, ayant avec elle « quatre hérauts d'armes, et à ses côtés les huissiers de la « chambre portant les masses. Elle se plaça au milieu du « chœur, sur un tapis couvert de velours rouge, semé de « fleurs de lis d'or, sous un riche dais, accompagnée de « Monsieur, du prince de Condé et du duc d'Enghien. Les « évêques et autres prélats étoient en leurs rangs accou- « tumés, ainsi que les secrétaires d'état, le corps de ville, « les ambassadeurs, et autres ministres des princes étran- « gers. Les ducs et pairs et les maréchaux de France

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 262. (2) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 51.

« avoient la droite, et les quatre premiers gentilshommes « de la chambre venoient après. Les ambassadeurs des « cantons ayant pris leurs places, et le Roi les ayant sa- « lués, la messe fut célébrée par l'évêque de Chartres (1), « à laquelle toutefois les députés des cantons protestants « n'assistèrent pas. Quand ils furent revenus, les secré- « taires d'état montèrent sur l'estrade où étoit le Roi. En « même temps le sieur de Lionne, qui avoit le départe- « ment des affaires étrangères, porta le traité sur un car- « reau semé de fleurs de lis d'or, et le secrétaire de « l'ambassade des Suisses porta le même traité sur un « autre carreau; et après que le sieur de la Barde, ambas- « sadeur du Roi auprès des cantons, eut parlé sur ce su- « jet, le cardinal Antoine (2), grand aumônier de France, « s'approcha du prie-Dieu du Roi, et y tint le livre des « évangiles, sur lequel sa majesté mit la main, en même « temps que l'un des ambassadeurs, pour tous les autres, « y posa aussi la sienne. Alors le doyen du conseil « (M. d'Ormesson (3)), en l'absence du chancelier (4), fit « la lecture du serment. La cérémonie étant achevée, et « le *Te Deum* chanté, les ambassadeurs furent conduits « à l'archevêché (5). »

287. PRISE DE GIGERI PAR LE DUC DE BEAUFORT (22 juillet 1664).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore GUDIN en ....

« Les corsaires d'Alger aïant recommencé de troubler le « commerce des sujets du roy sur mer, le Roy envoya sur « les côtes de Barbarie six mille hommes sous les ordres « du duc de Beaufort (6), qui avoit sous lui le marquis de « Gadagne (7), lieutenant général, avec ordre de faire une « descente et de se saisir de quelques ports. Ils mirent « pied à terre à Gigeri, qu'ils prirent et qu'ils fortifièrent. « Ensuite ils gagnèrent un combat contre les Maures, qui « donna bien de la réputation aux armes de France, et dans « lequel le marquis de la Chastre (8) fut tué (9). »

(1) Ferdinand de Neufville de Villeroy. (2) Antoine Barberin, cardinal, archevêque et duc de Reims. (3) André Lefèvre, seigneur d'Ormesson. (4) Pierre Seguier. (5) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 51. (6) François de Vendôme, amiral de France. (7) Charles-Félix de Galéan. (8) Louis de La Châtre, comte de Nançay. (9) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 267.

288. RÉPARATION FAITE AU ROI, AU NOM DU PAPE ALEXANDRE VII, PAR LE CARDINAL CHIGI, SON NEVEU (28 juillet 1664).

Par M. Zeigler en 1835, d'après une tapisserie du temps, faite sur les dessins de Charles Lebrun. — Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. N° 50.

L'affaire des ambassadeurs de France et d'Espagne était à peine terminée, que le duc de Créquy (1), ambassadeur du Roi à Rome, fut insulté (20 août 1662) par les Corses de la garde du pape Alexandre VII (2). Se refusant à donner satisfaction, Louis XIV résolut de l'y contraindre. Ce pontife, n'étant encore que cardinal Chigi, avait été l'ennemi de Mazarin. Sa jalousie contre la France avait éclaté aux conférences de Munster; et depuis, sa médiation ayant été refusée lors de la paix des Pyrénées, il était resté toujours opposé à la politique de Louis XIV.

Pour obtenir réparation de l'insulte faite à son ambassadeur, le Roi arma et donna ordre à ses troupes d'entrer en Italie. Le cardinal Chigi, neveu du pape, fut alors envoyé en France en qualité de légat *à latere*. Il fut reçu à Fontainebleau, dans la chambre du roi, où il présenta ses lettres de créance, et fit ses excuses en présence des princes et des grands officiers de la couronne.

289. COMBAT NAVAL DE LA GOULETTE (24 juin 1665).

Par M. Théodore Gudin en .... — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Quoique la paix régnât dans le royaume, le duc de
« Beaufort, qui commandoit une escadre dans la Méditer-
« ranée, s'attachoit à nettoyer cette mer des corsaires
« d'Alger; il les alla chercher, et les rencontra, le 24 de
« juin, sous le fort de la Goulette, proche de Tunis; il les
« attaqua, et, après un combat fort opiniâtre, il les battit,
« leur coula à fond et brûla trois vaisseaux, à savoir:
« l'amiral, le vice-amiral et le contre-amiral. Cette perte
« pour les Algériens fut d'autant plus considérable, que
« leur vaisseau amiral étoit neuf, monté de six cens
« hommes et de cinquante pièces de canon; le second
« étoit de quatre cens hommes et de quarante pièces de
« canon (3). »

(1) Charles de Créquy, prince de Poix. (2) Fabio Chigi. (3) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 271.

290. FONDATION DE L'OBSERVATOIRE (1667).

COLBERT PRÉSENTE AU ROI LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Tableau du temps, d'après Charles Lebrun.

Partie centrale. 1er étage. Salon de Mercure. N° 96.

Louis XIV profita de la paix pour encourager en France l'essor des sciences et des arts. Puissamment secondé par le génie de Colbert, il n'avait qu'à commander, et des monuments de tout genre, destinés à immortaliser son nom, s'élevaient partout comme par enchantement.

« Les libéralités du monarque, dit Limiers dans son His- « toire de Louis XIV (1), attirant de toute l'Europe ce qu'il y « avoit de gens d'élite en toutes professions, il forma de ces « étrangers et des François les plus habiles, des académies « de sciences (2), de peinture, de sculpture, d'architecture « et de musique, où ces grands maîtres et leurs élèves s'ef- « forcèrent à l'envi, par mille beaux ouvrages, plus finis « les uns que les autres, d'arriver à la perfection.....

« Le Roi fit aussi bâtir de tous côtés et principalement « au Louvre, dont la façade est estimée un des morceaux « d'architecture les plus beaux qu'il y ait au monde. A « l'exemple du prince, chacun, selon ses forces, se piqua « de faire bâtir. Paris s'accrut de jour en jour, les rues « furent élargies, les carrefours ornés de fontaines, la ri- « vière bordée de quais, et presque toutes les maisons « rebâties d'un air de grandeur, de politesse et de bon « goût, qu'on n'avoit point eu jusqu'alors.

« Ce fut pendant l'année 1667, rapporte Quincy, que le « roi, malgré ses grandes occupations, fit bâtir l'Observa- « toire pour les astronomes, comme un monument de ses « soins pour la perfection des sciences dans son royaume. »

Louis XIV visita les travaux et reçut à l'Observatoire tous les membres de l'académie des sciences, qui lui furent présentés par son ministre Colbert, et dont les historiens contemporains nous ont conservé les noms :

Géomètres.

Pierre de Carcavi, conseiller au parlement de Toulouse, puis conseiller au grand conseil, garde de la bibliothèque du roi de France.

Chrétien Huyghens de Zulychem.

Gilles Personne de Roberval, professeur royal de mathématiques dans la chaire de Ramus et dans celle du collége de maître Gervais.

(1) Pages 49 et 50. (2) L'Académie des Sciences avait été fondee en 1666.

Bernard Frenich de Bessy.

Jacques Buot, ingénieur du roi et professeur de mathématiques des pages de la grande écurie.

Niquet.

De la Voye Mignot.

Astronomes.

Adrien Auzout.

Jean Picard, prêtre.

Jean Richer.

Physiciens.

Marin Cureau de la Chambre, médecin ordinaire du roi, de l'académie française.

Claude Perrault, docteur en médecine de la faculté de Paris.

Edme Mariotte, prieur de Saint-Martin-sous-Baume.

Chimistes.

Agathange Cotreau du Clos, médecin ordinaire du roi.

Claude Bourcelin, docteur-médecin.

Botanistes.

Nicolas Marchant, docteur en médecine de l'université de Padoue, premier botaniste de monseigneur Gaston de France, et directeur de la culture des plantes du Jardin royal.

Anatomistes.

Louis Gayant, chirurgien juré de Paris.

Jean-Baptiste du Hamel, aumônier du roi, secrétaire et depuis anatomiste.

Jean Pecquet, docteur en médecine de la faculté de Montpellier.

Mécaniciens.

Claude-Antoine Couplet, professeur de mathématiques des pages de la grande écurie, trésorier de l'académie.

Pivert.

291. PRISE DE CHARLEROI (2 juin 1667).

Par Antoine-François Vandermeulen. Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. No 92.

La paix des Pyrénées, en mettant un terme aux longues hostilités de la France et de l'Espagne, n'avait pu éteindre leurs inimitiés. De part et d'autre on n'attendait que l'occasion de reprendre les armes. Le cabinet de Madrid n'avait

point pardonné à la France son intervention dans les affaires du Portugal. D'un autre côté, les excuses faites trop tardivement pour l'insulte qu'avait reçue l'ambassadeur du Roi à Londres n'avaient pu satisfaire la dignité blessée de Louis XIV. Une rupture était inévitable. La mort de Philippe IV vint en fournir le prétexte.

Louis XIV réclama pour la reine Marie-Thérèse, son épouse, la possession du duché de Brabant, du Limbourg, du comté de Namur, du Cambrésis, d'une portion du Luxembourg et de la Franche-Comté, toutes provinces où régnaient des coutumes, dont les unes appelaient à succéder la fille du premier lit à l'exclusion du fils du second, les autres admettaient indistinctement tous les enfants au partage. La régente d'Espagne (1), mère et tutrice du jeune Charles II, opposa aux prétentions de Louis XIV la renonciation formelle de l'infante Marie-Thérèse à l'héritage paternel. La cour de France répondit que cette renonciation était nulle, et par l'âge de celle qui l'avait signée, et par le défaut de payement des cinq cent mille écus d'or promis en dot à Marie-Thérèse. Cette contestation diplomatique dura près de deux ans. Louis XIV la termina en écrivant le 8 mai 1667 à la reine régente d'Espagne pour demander une dernière fois « les états qui lui appartenoient, et déclarer « que, si on les refusoit, il s'en mettroit lui-même en pos- « session, ou de quelque chose d'équivalent, n'entendant « pas au reste que la paix fût rompue de son chef par son « entrée à main armée dans les Pays-Bas, puisqu'il n'y « marchoit que pour recouvrer son bien. » Trois semaines après il accomplissait sa menace.

« Le Roy étant déterminé à marcher en personne en « Flandre, partit dans le mois de may pour s'y rendre, « après avoir pris ses mesures pour être à la tête de trente- « cinq mille hommes, sans compter deux corps séparez, « dont l'un devoit agir sous les ordres du maréchal d'Au- « mont (2), du côté de Dunkerque, et l'autre sous ceux du « marquis de Créqui (3).

« Le Roy, arrivé à Avesnes, y fit la revue des troupes « qui y étoient, et se rendit à son armée campée auprès « de Charleroy, dont M. de Turenne s'étoit rendu maître... « Sa majesté en aïant examiné la situation et consulté « M. de Turenne, sur les avis duquel il se conformoit, « prit le parti de fortifier cette place, y employa M. de

(1) Anne-Marie d'Autriche. (2) Antoine d'Aumont, duc d'Aumont.
(3) François de Blanchefort, depuis maréchal de France.

« Vauban et en donna le gouvernement à M. de Mon-
« tal ([1]). »

292. PRISE D'ATH (6 juin 1667).

Par Antoine-François VANDERMEULEN. Partie centrale. 1er étage. Salle de Billard. No 126.

La ville de Bergues, assiégée par le maréchal d'Aumont, ne tarda pas à tomber en son pouvoir ; il se rendit ensuite devant Furnes, qu'il investit.

« Le Roy pendant ce tems-là, ayant réglé les fortifica-
« tions qu'on devoit faire à Charleroy, se mit en marche le
« 17 juin, à la tête de son armée, pour aller vers Ath, que
« les Espagnols abandonnèrent à son approche. Les bour-
« geois vinrent implorer sa clémence, et il reçut leurs ser-
« mens de fidélité, après leur avoir laissé une garnison
« qu'ils lui demandèrent. Il donna ses ordres pour fortifier
« cette place ([2]). »

293. L'ARMÉE DU ROI CAMPÉE DEVANT TOURNAY (21 juin 1667).

Par Antoine-François VANDERMEULEN. Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. No 92.

294. SIÉGE DE TOURNAY (21 juin 1667).

Par Charles LEBRUN et Antoine-François VANDERMEULEN. Partie centrale. 1er étage. Salon d'Apollon. No 97.

295. SIÉGE DE TOURNAY (21 juin 1667).

Par BONNARD, d'après Vandermeulen et Lebrun. Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes du Corps du Roi. No 108.

« Après que le maréchal d'Aumont se fut rendu maître
« de Furnes, il marcha vers Armentiers, et prit en pas-
« sant le fort de Saint-François, qui ne fit presque point
« de résistance. Il détacha ensuite douze cens chevaux,
« selon les ordres qu'il en avoit reçus du Roy, pour aller
« garder les avenues de Tournay d'un côté, et il fit
« défiler autant d'hommes d'infanterie vers la Bassée. Le
« Roy, qui vouloit faire le siége de cette place, avoit fait
« marcher Monsieur avec les troupes de Lorraine, pour
« l'investir de l'autre côté. Sa majesté y arriva le 21, et alla
« reconnoître la place, accompagnée de M. de Turenne. »

Les attaques commencèrent le 22, lendemain de l'arri-

([1]) Charles de Montsaulnin, comte de Montal, lieutenant général des armées du roi. ([2]) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 277.

vée du roi, et furent poussées avec une si grande vigueur, que les assiégés, « surpris de l'audace avec laquelle leur « chemin couvert avoit été attaqué et pris, et appréhen- « pant d'être emportés d'assaut, lorsque les brèches se- « roient faites par les batteries qui étoient établies sur le « chemin couvert, envoyèrent des députés au Roy de la « part du clergé et des bourgeois, pour offrir de rendre la « ville, à condition que leurs privilèges seroient conservés; « ce qui ayant été accordé, M. de Boldom, lieutenant de « Roy, se retira dans le château avec sa garnison; mais, « voyant qu'il y alloit être forcé, il se rendit le 25 de juin. « La capitulation fut signée par le marquis de Trésigni, « gouverneur de la ville. Sa majesté entra le même jour « dans Tournay, précédée de deux compagnies des mous- « quetaires en casaques bleues chamarrées d'argent et en « buffles, suivie des chevaux-légers de sa garde, en casa- « ques rouges, enrichies de six rangs de galons d'or et « d'argent, ayant tous des plumes blanches, et d'une par- « tie de ses gardes. Le Roy étoit accompagné d'un grand « nombre de princes et seigneurs magnifiquement vêtus, « et suivi d'autres gardes du corps, et de ses gendarmes, « tous fort lestes (1). »

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 11.

296. SIÉGE DE DOUAI (4 juillet 1667).

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1670.

297. SIÉGE DE DOUAI (4 juillet 1667).

Partie centrale. 1er étage. Salon d'Apollon. No 97.

Par Charles LEBRUN et Antoine-François VANDERMEULEN vers 1669.

« De Tournai le Roi se rendit devant Douai, qu'il avoit fait « investir deux jours auparavant par le comte de Duras (2). « Sa Majesté alla aussitôt reconnoître la place, marqua « les endroits les plus propres pour l'attaquer, et fit ouvrir « la tranchée le 3 juillet. Le lendemain, après avoir visité « tous les postes, on dit qu'il descendit dans la tranchée, « où demeura quelque temps, et où quelques officiers et « quelques gendarmes furent blessez assez près de sa per- « sonne. Cette démarche du Roi inspira une telle ardeur « aux troupes, que le quatrième jour du siége elles passè-

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 279-280.
(2) Jacques-Henri de Durfort, depuis maréchal de France et duc de Duras.

« rent le fossé, emportèrent la contrescarpe et firent un « logement sur la demi-lune. La ville, qui se vit sur le « point d'être forcée, capitula le même jour (1). »

298. PRISE DE COUTRAY (18 juillet 1667).

. . . . Partie centrale. 1er etage. Salle de Billard. No 126.

« Pendant que le Roy étoit occupé à la conquête de Douay, « le maréchal d'Aumont eut ordre d'assiéger Courtray. Il « s'en rendit maître le troisième jour de l'attaque (2). »

299. SIÉGE D'OUDENARDE (30 juillet 1667).

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1669. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 11.

« Le Roy marcha ensuite à Oudenarde, qu'il investit le « 28 juillet du côté de l'Escaut, pendant que le comte « de Lislebonne, avec les troupes de Lorraine, fit l'inves- « titure de l'autre. Le maréchal d'Aumont fit ouvrir la « tranchée le 29, du côté de la prairie, par les régiments « de Champagne et de Castelnau, et y fit établir une bat- « terie de cinq pièces de canon, pendant que le comte de « Lislebonne (3) faisoit une autre attaque de son côté. Le « lendemain 30 on établit dix pièces de canon à une atta- « que et quatorze à l'autre. Ces batteries firent un si grand « effet, que le gouverneur demanda à capituler dans le « temps que le Roy, qui étoit campé à une demi-lieue, « arrivoit pour visiter les tranchées; le gouverneur fut « contraint de se rendre prisonnier de guerre avec sa gar- « nison, qui étoit de cinq cens hommes. Le Roy y laissa « une forte garnison, et y mit pour gouverneur M. de « Rochepaire, qui y avoit commandé avant la paix (4). »

300. ENTRÉE DE LOUIS XIV ET DE LA REINE MARIE-THÉRÈSE A ARRAS (août 1667). Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1668.

301. ENTRÉE DE LOUIS XIV ET DE LA REINE MARIE-THÉRÈSE A DOUAI (août 1667). Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes du Corps du Roi. No 108.

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1667.

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 91. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 280. (3) François-Marie de Lorraine, lieutenant général des armées du roi. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 281.

302. ENTRÉE DE LOUIS XIV ET DE LA REINE MARIE-THÉRÈSE A DOUAI (août 1667).

Partie centrale. 1er étage. Salon d'Apollon. No 97.

Tableau du temps, d'après Antoine-François Vandermeulen.

« Le Roy partit ensuite pour Compiègne, et quelques « jours après il retourna en Flandre pour y mettre en exé- « cution le projet qu'il avoit formé ; il passa à Arras et alla « à Douay, où il fit son entrée avec la reine. Leurs ma- « jestés y furent reçues de la manière la plus galante et « la plus magnifique par les habitans de cette ville, qui « voulurent témoigner leur joie d'être devenus sujets d'un « si grand prince (1). »

Le même cérémonial qui avait été suivi pour l'entrée du Roi à Tournay fut adopté dans cette circonstance. La reine était dans son carrosse, accompagnée des dames de sa suite, et le Roi, avec Monsieur, marchait immédiatement après la voiture de la reine. Louis XIV avait pour cortége, dans ses entrées solennelles, les maréchaux de France et les officiers de sa maison qui s'étaient distingués dans cette brillante campagne. Le vicomte de Turenne y occupait le premier rang.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes du Corps du Roi. No 108.

303. SIÉGE DE LILLE (août 1667).

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1667.

Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. No 92.

304. SIÉGE DE LILLE (août 1667).

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1668.

Partie centrale. 1er étage. Appartement de la Reine. No 101.

305. SIÉGE DE LILLE (août 1667).

Par M. Pierre FRANQUE en 1836, d'après Vandermeulen et Lebrun.

306. SIÉGE DE LILLE (août 1667).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1668.

« L'entreprise que le Roy méditoit étoit le siége de Lille; « entreprise si difficile dans la conjoncture présente, que « M. de Turenne et M. de Louvois l'en voulurent dissuader; il « est vrai que les Espagnols avoient fait peu de résistance dans « l'attaque de toutes les places que le Roy venoit de leur en- « lever. Mais, comme ils avoient eu le tems de se remettre

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy; t. I, p. 281.

« de leur première surprise, ils avoient pris des mesures
« pour mettre à couvert cette grande ville ; il y avoit un gou-
« verneur brave et de réputation, une bonne garnison, des
« vivres, des munitions de guerre pour faire une bonne ré-
« sistance. L'armée du Roy étoit fort diminuée par la garni-
« son qu'on avoit été obligé de mettre dans toutes les places
« conquises, et par les pertes qu'on y avoit faites. Le comte de
« Marcin [1], qui commandoit les troupes espagnoles en Flan-
« dre, et qui avoit été excepté de l'amnistie générale, avoit
« rassemblé un corps de six mille hommes avec lesquels il
« espéroit faire entrer des secours dans cette place. La ville
« de Lille étoit très-grande, et il falloit des lignes bien éten-
« dües pour en fermer toutes les avenues. Ces difficultez
« qu'on représenta au Roy ne purent être capables de l'em-
« pêcher de finir une campagne si glorieuse, par une
« conquête dont les difficultez et la résistance augmente-
« roient sa gloire.

« Tous les préparatifs ordonnez pour cette entreprise étant
« en état, le Roy détacha le marquis d'Humières avec un
« corps de cavalerie qui investit cette place le 18 août d'un
« côté, pendant que le comte de Lislebonne avec les troupes
« de Lorraine et le comte de Lorges [2] fermèrent les passa-
« ges, d'un autre. Le comte de Croüi en étoit gouverneur ;
« sa garnison étoit de deux mille hommes d'infanterie et de
« huit cents chevaux de troupes réglées, sans un grand
« nombre de bourgeois qui avoient pris les armes.

« Le Roy arriva le 10 devant Lille, et y fit travailler aux
« lignes de circonvallation. Par leurs étendues elles étoient
« mal garnies de troupes ; de plus, il apprit que les Espa-
« gnols s'assembloient pour tenter de jeter des secours dans
« la place. Il fit donc venir le marquis de Créqui [3] avec
« son camp volant ; et à peine fût-il arrivé qu'il l'envoya
« occuper les passages par où il crut qu'ils pouvoient
« venir.

« Dès que le Roy fut arrivé au camp, il fut toujours à che-
« val pour assurer les quartiers et pour hâter les lignes [4].

« La présence du Roi, rapporte Limiers, et l'acti-
« vité avec laquelle il hâtoit sans cesse les travaux et les
« attaques, encouragèrent si bien les soldats, que cette
« grande ville, après neuf jours de tranchée ouverte, fut

(1) Jean-Gaspard-Ferdinand, comte de Marchin, précédemment lieutenant général des armées du roi. (2) Guy-Aldonce de Durfort, depuis maréchal de France et duc de Lorges-Duras. (3) François de Blanchefort, depuis maréchal de France. (4) *Histoire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 281-282.

« réduite à capituler. Il y entra le 28, d'autant plus satisfait « qu'il s'étoit engagé à ce siége contre le sentiment de la « plupart des principaux officiers de son armée, qui ju- « geoient l'entreprise trop hazardeuse. Sa Majesté, non « seulement accorda à la ville la continuation de ses an- « ciens priviléges ; mais dans la suite, par le soin qu'il prit « d'y attirer et d'y maintenir le commerce, il la rendit une « des plus riches de l'Europe [1]. »

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes du Corps du Roi. No 108.

307. COMBAT PRÈS DU CANAL DE BRUGES (août 1667).

Esquisse par Antoine-François VANDERMEULEN.

Partie centrale. 1er étage. Salle de Billard. No 126.

308. COMBAT PRÈS DU CANAL DE BRUGES (août 1667).

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

Partie centrale. 1er étage. Appartement de la Reine. No 101.

309. COMBAT PRÈS DU CANAL DE BRUGES (août 1667).

Par Antoine-François VANDERMEULEN et Charles LEBRUN.

Cependant le comte de Marchin et le prince de Ligne, généraux de l'armée espagnole, avaient rassemblé un corps de troupes de plus de huit mille hommes. Ne sachant pas que la place de Lille eût capitulé, ils s'avancèrent pour y jeter des secours.

Le Roi, qui, dès le premier avis de leur marche, avait détaché le marquis de Créquy d'un côté et le marquis de Bellefonds [2] de l'autre, s'avança avec une partie de la cavalerie vers le canal de Bruges pour les soutenir. « Mais « M. de Marcin apprenant cette marche crut qu'il devoit « éviter le combat, d'autant plus qu'il venoit d'apprendre « que Lille s'étoit rendu. Il prit donc le parti de se retirer ; « mais le marquis de Créqui, ayant joint son arrière-garde « composée de quatre escadrons, l'attaqua avec tant de « vigueur qu'il la défit entièrement, pendant que le marquis « de Bellefonds soutenu par le Roy attaquoit leur gros « corps que M. de Marcin avoit fait avancer au secours de « l'arrière-garde ; il fut pareillement battu ; on leur fit « dans ce combat quinze cens prisonniers, et on leur prit « dix-huit étendarts et cinq paires de timbales.

« Le Roy nomma, pour gouverneur de Lille et de la « Flandre françoise, le marquis d'Humières [3], lieutenant « général. Il laissa le commandement des troupes à M. de

(1) *Histoire de Louis XIV*, t. II, p. 92. (2) Bernardin Gigault, depuis maréchal de France. (3) Louis de Crevant, IVe du nom, depuis maréchal de France et duc d'Humières.

« Turenne, retourna à Arras pour y rejoindre la Reine.
« et finit ainsi une si belle campagne (1). »

310. COMBAT NAVAL ENTRE NEVIS ET REDONDE (1667).

Par M. Théodore Gudin en.... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« L'année 1677, qui avoit commencé par un traité de « paix, fut cependant suivie d'un grand nombre d'ex- « ploits; la nouvelle du traité signé à Breda entre la « France, l'Angleterre, la Hollande et le Danemark, « n'ayant pu parvenir assez tôt dans les îles, les hostilités « y continuèrent.

« M. le Fèvre de la Barre, lieutenant général pour le « roy dans l'Amérique, aïant appris que le chevalier de « Saint-Laurent, gouverneur dans l'isle Saint-Christophle, « étoit réduit à l'extrémité, parce que les Anglois le te- « noient bloqué dans cette isle depuis six semaines, il y « fit voile avec une escadre de dix-sept navires et de deux « brûlots; il rencontra la flotte angloise, qu'il attaqua « entre Nieves et Redonde, et la battit après un combat « de quelques heures fort opiniâtre de part et d'autre. Il « tua aux ennemis quatre ou cinq cens hommes, outre « deux cens, qui furent noyés, et leur fit quatre cens pri- « sonniers. Cette action sauva au Roy l'isle de Saint-Chris- « tophle, et ne lui coûta que cent hommes; elle fit d'au- « tant plus d'honneur à M. de la Barre, qu'il étoit entré « fort tard dans le service de mer, puisqu'il avoit été « conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, « intendant de Moulins et d'Auvergne en même temps, et « ensuite intendant de Paris, emplois où il avoit acquis « une grande réputation (2). »

311. PRISE DE BESANÇON (6 février 1668).

Par M. Lafaye en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

Le pape Clément IX (3), successeur d'Alexandre VII, avait interposé sa médiation pour terminer la querelle de la France et de l'Espagne. Les états-généraux de Hollande avaient joint leurs efforts à ceux du pontife, et Louis XIV avait accordé aux Espagnols un armistice, pendant lequel

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 281. (2) *Idem*, t. I, p. 275. (3) Jules de Rospigliosi.

il s'efforça d'obtenir par les négociations ce que ses armes avaient conquis. Le cabinet de Madrid lui opposa ses lenteurs accoutumées. Le Roi se décida alors à frapper le grand coup qu'il méditait. Résolu d'ajouter la Franche-Comté aux conquêtes qu'il avait faites dans la campagne précédente, il confia son dessein au prince de Condé (1), gouverneur général de la Bourgogne, et lui donna le commandement de l'armée qui devait marcher pour cette expédition.

« Ce Prince se présenta le 5 de février devant la ville de « Besançon, capitale de cette province, située sur la rivière « de Doux. En arrivant il fit sommer cette grande ville de « se soumettre au Roy; les habitans témoignèrent d'abord « qu'ils vouloient le faire et même recevoir sa majesté, « mais comme dans une ville impériale; monsieur le prince « leur aïant fait entendre que leur ville avoit cessé d'être « ville impériale par le traité de Munster, et qu'on la con- « serveroit dans tous ses priviléges s'ils ne tardoient pas à « se rendre, ils se soumirent au Roy sans nulles condi- « tions le lendemain, et remirent aux troupes du Roy la « ville et la citadelle le 6 de février.

« Le duc de Luxembourg (2) fut détaché en même tems « pour aller à Salins, qu'il fit sommer en arrivant, et qui « se rendit le même jour que Besançon (3). »

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes du Corps du Roi. No 108.

312. PRISE DE DÔLE (14 février 1668).

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1668.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

313. PRISE DE DÔLE (14 février 1668).

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

314. PRISE DE DÔLE (14 février 1668).

Partie centrale. 1er étage. Appartement de la Reine. No 101.

Par Louis TESTELIN, d'après Antoine-François Vandermeulen.

Pendant ce temps le Roi était parti de Paris. Arrivé à Dijon, il se mit à la tête des troupes et marcha sur Dôle dont il voulait entreprendre le siége. Le 10 février, il était devant la place, qui avait été investie par le duc de

(1) Louis de Bourbon, IIe du nom (*le Grand Condé*). (2) François-Henri de Montmorency, précédemment comte de Bouteville et depuis maréchal de France. (3) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 288.

Roquelaure; il alla aussitôt reconnaître les travaux, et s'entendit avec le prince de Condé sur la manière d'assiéger cette ville. La tranchée fut ouverte le 12 par trois endroits et poussée si avant que les attaques étaient les deux jours suivants arrivées aux glacis. Cette vigueur étonna si fort les assiégés, que, pour obtenir une composition plus avantageuse, ils capitulèrent le 14.

315. PRISE DE GRAY (17 février 1668).

Par M. LAFAYE en 1836. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

« Le Roy après cette conquête marcha sans perdre de « tems devant la ville de Gray. Dès le lendemain 15, sa « majesté y fit ouvrir la tranchée. Le 16 et le 17, les « habitans, voyant qu'ils ne pouvoient pas résister à une « si forte armée, demandèrent à capituler [1]. »

316. PRISE DU CHATEAU DE SAINTE-ANNE (février 1668).

Par M. LAFAYE, d'après un dessin du temps. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

« Les châteaux de Joux et de Sainte-Anne avoient été « attaqués et pris en même tems par M. de Luxembourg « (précédemment le comte de Boutteville) que le Roy avoit « détaché; ce qui rendit le Roy maître de toute la Comté, « qu'il conquit en moins d'un mois de temps et dans la « plus rude saison de l'année [2]. »

La cour d'Espagne, alarmée par la rapidité des conquêtes du Roi, consentit enfin à entrer en arrangement. La paix fut signée à Aix-la-Chapelle et ratifiée ensuite par Louis XIV, le 26 mai 1668. « Le traité fut pareillement « ratifié par sa Majesté Catholique, vérifié et enregistré « de part et d'autre dans tous les conseils et chambres « des Comptes de Paris, Madrid et Bruxelles, au désir « du traité [3].

« La paix d'Aix-la-Chapelle assura à Louis XIV la pos- « session de tout ce qu'il avoit conquis en Flandre... La « Franche-Comté seule fut rendue à l'Espagne. »

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 280. (2) *Ibid.*
(3) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 93.

317. BAPTÊME DE LOUIS DE FRANCE, DAUPHIN, FILS DE LOUIS XIV (24 mars 1668).

Partie centrale.
1er étage.
Salon de la Reine.
N° 102.

Tableau du temps, par Antoine Dieu, d'après Charles Lebrun.

« L'embarras que la guerre entraîne toujours après elle « avoit fait differer durant quelque tems les cérémonies du « bâtême de M. le Daufin. Elles furent celebrées peu après « la conclusion de la paix. Le cardinal de Vendôme (1), « légat *à latere*, pour le Pape, fut le parrain, et la prin- « cesse de Conti (2) pour la Reine-Mère d'Angleterre (3), « la maraine. Comme le Roi vouloit marquer en tout sa « magnificence, il la fit éclater encore en cette cérémonie « qui fut faite à St-Germain-en-Laïe dans la cour du « vieux château. On y avoit élevé au milieu une estrade de « quatre marches, sur laquelle, pour servir de fonts, on « avoit posé une grande cuvette d'argent, de cinq piés de « long sur quatre de large et quatre de haut, au dessous « d'un dais élevé de quatre piés, de brocard d'argent en « broderie, orné de daufins, entrelassez de palmes et de « fleurs de lis. Au dessus de la campane étoit une corniche « dorée, portant quatre grans daufins d'argent qui sou- « tenoient une couronne d'or fermée, de cinq piés de long « sur quatre de large. Cette machine paroissoit soutenue « par un ange suspendu en l'air, qui tenoit une épée. A « quelque distance de là, étoit un magnifique autel, fermé « par quatre colonnes de l'ordre corinthien, de dix-huit « piés de haut avec des contre-pilastres.

« Tout étant ainsi préparé, M. le Daufin arriva vêtu de « brocard d'argent, les chausses retroussées à l'antique, « coupées par bandes, couvertes de dentelles d'argent, « avec une toque de même, ornée de plumes blanches et d'un « cordon de diamans; il avoit un manteau aussi de brocard « d'argent, doublé d'hermine. Il étoit suivi de Monsieur (4), « en habit de chevalier de l'ordre, avec son colier, et « de la maréchale de la Mothe (5), gouvernante des Enfans « de France. Le cardinal légat en chappe marchoit en- « suite, précédé de ses officiers, dont l'un portoit la croix « devant lui. La princesse de Conti en deuil, étoit de l'au-

(1) Louis de Bourbon, duc de Vendôme. (2) Anne-Marie Martinozzi. (3) Henriette-Marie de France, fille de Henri IV. (4) Philippe de France, duc d'Orléans. (5) Louise de Prie, maréchale de La Mothe-Houdancourt.

« tre côté, et plusieurs princesses et dames de la cour,
« aussi brillantes par leur beauté que par l'éclat de leurs
« pierreries, assistèrent à cette cérémonie. Le cardinal An-
« toine, grand aumônier de France, en habits pontificaux,
« s'étant ensuite rendu à l'autel, avec l'évêque d'Orléans,
« premier aumônier du Roi, suivi des autres aumôniers,
« de deux archevêques et de six évêques, aussi pontificale-
« ment vêtus, le cardinal légat donna à Monseigneur le
« nom de Louis ; et en même temps les héraults d'armes
« crièrent par trois fois, *vive Monseigneur le Daufin* (1). »

318. LE ROI VISITE LES MANUFACTURES DES GOBELINS.

Tableau du temps, d'après Charles Lebrun. Partie centrale. 1er étage. Salon de la Reine. N° 102.

La guerre étant terminée, le Roi reprit le cours des occupations dont il remplissait les loisirs de la paix. « Il fit « bâtir de tous côtez et principalement au château de « Versailles, qu'il ne cessoit point d'embellir. Une forêt « d'orangers parut alors dans ce superbe lieu : des statues « sans nombre, du marbre le plus beau et le plus exquis ; « des vases de même, des bassins de tous côtez, ornez de « colosses de bronze ou de groupes de marbre ; une infi- « nité de jets d'eau d'une grosseur prodigieuse ; un canal à « perte de vue, et tout ce que l'on peut trouver de rare « et de surprenant, y fut rassemblé avec soin. Les dedans « du palais ne furent pas ornez avec moins de magnificence. « Ces admirables tableaux des plus grands maîtres ; ces « riches peintures où le premier homme du siècle (Charles « Le Brun) a donné l'essor à ses belles imaginations ; ces « tapisseries relevées d'or et d'une beauté de travail qu'on « ne peut assez admirer ; ces gros meubles d'argent, cette « prodigieuse diversité de coupes, de vases et de bassins « qu'on voit sur les buffets, faisoient de ces appartements « autant de palais enchantez, où l'œil, surpris de toutes « les beautés différentes qui s'offroient de toutes parts, ne « savoit à laquelle il devoit s'attacher (2). »

C'est aux Gobelins, sous les yeux mêmes du Monarque, que tous les meubles, que toutes les riches tentures étaient fabriquées. Colbert présentait à Louis XIV le résultat de ces travaux qui faisaient l'admiration de la France et de l'Europe.

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 98. (2) *Idem*, p. 99.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

319. PRISE D'ORSOY (3 juin 1672).

Tableau du temps, par Jean-Baptiste MARTIN, d'après Antoine-François Vandermeulen.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

320. PRISE DE BURICK (4 juin 1672).

Par M. DUPRESSOIR en 1837.

321. PRISE DE WESEL (5 juin 1672).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

Par M. DUPRESSOIR en 1836, d'après des dessins du temps.

Après la paix de 1668, Louis XIV s'occupa, comme il l'apprend lui-même dans ses instructions à son fils, de l'administration intérieure de son royaume. L'ordre rétabli dans les finances permit de diminuer les impôts. La police fut améliorée; l'armée reçut de sages règlements; toutes les branches de l'administration furent perfectionnées, et, en même temps qu'il donnait à sa cour un éclat jusqu'alors sans exemple, le Roi changeait l'aspect de Paris en y prodiguant les plus merveilleux embellissements.

Mais la capitale du royaume n'occupait pas seulement les pensées de Louis XIV. De tous côtés la France se fortifiait: le génie de Vauban couvrait ses frontières d'une ligne de places redoutables. Dunkerque, ce rempart avancé, si longtemps disputé à l'Espagne, pris et repris si souvent, et que Mazarin avait été dans la nécessité de céder à l'Angleterre, avait été acheté au roi Charles, en 1662, pour la somme de cinq millions, et cette ville avait été enfin rendue à la France, pour ne plus en être détachée. Vauban la fortifia de manière à en faire un des boulevards de la frontière septentrionale du royaume.

Ces soins guerriers, mêlés aux travaux de la paix et aux fêtes d'une cour brillante, annonçaient que Louis XIV méditait de nouveaux projets de conquêtes. Il n'avait point pardonné aux Provinces-Unies le traité de la triple alliance qu'elles avaient conclu avec l'Angleterre et la Suède, pour lui arracher le reste des Pays-Bas, qui allait tomber entre ses mains. Le voisinage de cette république protestante offensait d'ailleurs en Louis XIV le monarque absolu et le catholique orthodoxe. Aussi fut-il facile à Louvois de le décider à une guerre qui lui promettait la double satisfaction de reculer ses frontières et d'aller frapper l'hérésie au cœur chez cette nation de marchands où elle semblait le plus puissamment établie. L'entreprise fut conduite avec ce secret merveil-

leux et cette habileté profonde qui caractérisaient alors la diplomatie de Louis XIV. Le Roi d'Angleterre, Charles II, lui vendit les intérêts de son peuple contre un subside de vingt millions et la promesse d'une part des dépouilles de la Hollande; l'électeur de Cologne (1) et l'évêque de Munster, tous deux voisins de la république des Provinces-Unies, s'engagèrent à ouvrir au Roi leurs états, et à lui prêter toute leur assistance pour l'invasion qu'il méditait; l'Empereur, enfin, était condamné à l'immobilité par les troubles de la Hongrie et par la trahison de ses conseillers, vendus à Louis XIV. Vainement les états généraux de Hollande, avertis de l'orage qui allait fondre sur eux, s'abaissèrent, pour le détourner, jusqu'aux plus humbles supplications. Le Roi leur répondit par son manifeste de guerre, publié à Paris dans le mois d'avril 1672:

« La mauvaise satisfaction que Sa Majesté a de la con-
« duite que les Etats-Généraux des Provinces-Unies ont
« eue depuis quelque temps en son endroit, étant venue si
« avant, que Sa Majesté, sans diminution de sa gloire, ne
« peut dissimuler plus long-temps l'indignation qui lui est
« causée par une manière d'agir si peu conforme aux
« grandes obligations dont Sa Majesté et les Rois ses pré-
« décesseurs les ont comblez si généreusement; Sa Majesté
« a déclaré, comme elle déclare présentement, qu'elle a
« arrêté et résolu de faire la guerre auxdits Etats-Gé-
« néraux des Provinces-Unies, tant par mer que par
« terre, etc., etc. (2). »

Les effets répondirent aussitôt à la publication de ce manifeste. Cent douze mille hommes étaient rassemblés sur la frontière de Flandre, armement prodigieux et jusqu'alors sans exemple; trente vaisseaux de ligne étaient allés se joindre à la flotte anglaise, forte de cent voiles; les préparatifs de cette campagne n'avaient point coûté moins de cent millions. C'est avec ce formidable appareil de guerre, et des généraux tels que Condé et Turenne, Luxembourg et Vauban, que Louis XIV commença son expédition contre la république des Provinces-Unies.

Le rendez-vous général de l'armée avait été fixé à Charleroi.

« Le Roy partit de Saint-Germain le 25 avril et arriva
« le 5 de may à Charleroy, où il trouva son armée campée
« près de cette ville au deçà et le long de la Sambre; il
« en partit le 11, marchant toujours à la tête des troupes.

(1) Maximilien-Henri de Bavière. (2) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 176.

« Le maréchal de Turenne avoit pris les devans avec « vingt-cinq mille hommes, l'artillerie et près de quatre « mille chariots, prenant la route de Liége et de Mastrik. « Le Roy avec le reste de l'armée se mit en marche le 11, « les bagages marchant derrière. Il campa à Tongrenelle et le « 12 à Rosiers. Il laissa un corps de cinq mille hommes entre « Ath et Cambray, pour veiller aux mouvemens des Espa- « gnols. L'armée du Roy en cinq jours de marche alla cam- « per à Visé, sur la Meuse, le 17. Il y resta quelque tems, « montant tous les jours à cheval; il y tint un grand con- « seil de guerre sur les projets de cette campagne; il y fit « construire un pont de bateaux sur lequel il fit passer la « Meuse, le 24 de may, à son armée, qui étoit de quarante « mille hommes. Monsieur en étoit généralissime, et M. de « Turenne, général.

« Le prince de Condé commandoit une autre armée, ayant « sous ses ordres le comte de Guiche (1), le marquis de « Saint-Abre (2) et M. Foucault (3), lieutenans généraux, etc.

« Le comte de Chamilly (4) avoit sous ses ordres un corps « de troupes séparé (5). »

Il fut décidé que la campagne s'ouvrirait par l'attaque simultanée des places de Wesel, Orsoy, Burick et Rhinberg. Le prince de Condé, dont l'armée marchait en avant de celle du Roi, alla assiéger Wesel. Le Roi, arrivé devant Orsoy, laissa le soin de prendre cette ville à son frère, le duc d'Orléans, et se porta de sa personne sur Rhinberg.

« Pendant que le Roi y mettoit le siége, il envoya le « vicomte de Turenne devant Burik, qui est vis-à-vis de « Wesel de l'autre côté du Rhin. Quoique chacun connût « la puissance de Louis XIV, on ne laissa pas d'être étonné « de lui voir faire trois siéges à la fois. Cependant la « promptitude avec laquelle ils furent achevez eut lieu de « surprendre bien davantage. Orsoy ne tint que vingt- « quatre heures, Burik de même et Wesel guère plus (6). »

322. PRISE DE RHINBERG (6 juin 1672).

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Porcelaines. N° 125.

Par Jean-Baptiste MARTIN vers 1680, d'après les dessins d'Antoine-François Vandermeulen.

« Après la prise d'Orsoy, le Roy marcha à Rimberg, « place des mieux fortifiées, que le comte d'Osseri, irlan-

(1) Armand de Gramont. (2) Jean de La Cropte. (3) Antoine de Foucault. (4) Hérard Bouton, IIe du nom, lieutenant général des armées du roi. (5) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 143. (6) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 183.

« dais de nation, défendit fort mal, et qui se rendit pres-
« que sans être attaquée. Ce fut la première garnison qui
« en sortit, toutes les autres ayant été prisonnières de
« guerre. Elle fut conduite à Mastrik, où le comte d'Osseri
« fut arrêté. Le prince d'Orange(1) lui fit couper la tête (2). »

323. PRISE D'EMMERICH (8 juin 1672).

Par M. Dupressoir en 1836, d'après les dessins du temps. — Aile du Nord. R.-de-chaussee. Salle no 12.

324. PRISE DE RÉES (8 juin 1672).

Par Jean-Baptiste Martin vers 1680, d'après les dessins d'Antoine-François Vandermeulen. — Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Porcelaines. No 125.

« M. le prince (3) après la prise de Wesel alla se présenter
« devant Emeric pendant que M. de Turenne alla à Rées.
« Ces deux places ne firent point de résistance et se sou-
« mirent à leurs approches, pendant que M. de Beauvisé,
« brigadier de cavalerie, étoit en marche par ordre de
« M. le prince à Deudekom, que la garnison abandonna sur
« la nouvelle de sa marche (4). »

325. PRISE DE SANTEN (8 juin 1672).

Par Jean-Baptiste Martin vers 1680, d'après les dessins d'Antoine-François Vandermeulen. — Partie centrale. 1er étage. Salle de Billard. No 126.

Turenne fit ensuite occuper par ses troupes la petite ville de Santen, située sur la rive gauche du Rhin, à peu de distance de Buric.

326. COMBAT NAVAL DE SOLE-BAY (7 juin 1672).

Par M. Théodore Gudin en . . . . — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Ce fut dans ce tems-là, dit Quincy, que le Roy apprit
« la victoire que l'armée navale de France jointe à celle
« d'Angleterre avoit remportée sur celle de Hollande.
« Dès le mois de mars, le Roy d'Angleterre avoit déclaré la
« guerre aux Etats-Généraux ; il avoit mis en mer une flotte
« de quarante vaisseaux de guerre, de plusieurs frégattes et
« brûlots, commandés par le duc d'Yorck, son frère uni-
« que, qui a été depuis Roy d'Angleterre, sous le nom de

(1) Guillaume Henri de Nassau. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 317. (3) Louis de Bourbon, IIe du nom, prince de Condé (*le Grand Condé*). (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 317.

« Jacques II. » Le comte d'Estrées (1), vice-amiral de France, fit sa jonction avec la flotte anglaise, à l'île de Wight; il avait sous ses ordres trente vaisseaux de guerre et quelques brûlots.

Les deux flottes combinées ne tardèrent pas à rencontrer celle des États-Généraux; Ruyter la commandait; elle était forte de soixante-douze vaisseaux de guerre, de quarante autres bâtimens, tant frégates, brûlots, yachts et barques d'avis. Les armées restèrent quelque temps en présence sans combattre, et se séparèrent. Les flottes française et anglaise se rendaient à Sole-Bay, sur la côte d'Angleterre, pour faire de l'eau, lorsque Ruyter, qui avait l'avantage du vent, les attaqua. « Le duc d'Yorck fit les « signaux de bataille: le comte d'Estrées commandoit l'a- « vant-garde ayant pavillon blanc; il avoit en tête le « lieutenant-amiral Brankort. Le duc d'Yorck se mit à la « tête du corps de bataille, avec pavillon rouge, et étoit « opposé à l'amiral Ruiter; le comte Sandwick (2) eut l'ar- « rière-garde ayant pavillon bleu, contre Vanghen, lieu- « tenant-amiral de Hollande. Il étoit environ cinq heures « du matin lorsque les deux flottes étoient en présence. Le « combat commença par le vice-amiral Brankort, qui atta- « qua avec l'avant-garde le comte d'Estrées qui com- « mandoit celle de France et d'Angleterre. Le comte sou- « tint ce feu avec une fermeté qui fut admirée des Anglois « et des Hollandois; il n'avoit que neuf vaisseaux, parce « que les autres n'avoient pu se mettre sur la même ligne, « et que celle de Flessingue étoit de beaucoup plus nom- « breuse. Ruiter attaqua avec le corps de bataille de l'ar- « mée ennemie le duc d'Yorck; ils se battirent avec tant « de valeur et d'opiniâtreté, qu'ils furent obligés l'un et « l'autre, après un combat de plusieurs heures, de changer « de navire. L'arrière-garde, commandée par le comte de « Sandwick, fut attaquée par Vanghen, lieutenant-amiral « de Hollande, qui soutint pendant la journée tous les ef- « forts de cette arrière-garde, beaucoup supérieure à la « sienne; mais son vaisseau, ayant été criblé de coups « par plusieurs navires des ennemis, il fut enfin coulé à « fonds, après avoir vu tomber à ses côtés la plus grande « partie des hommes qu'il avoit sur son bord. Les Hollan- « dois soutinrent jusqu'à la nuit les grands efforts des « flottes de France et d'Angleterre, qui avoient pris si

(1) Jean d'Estrées, depuis maréchal de France. (2) Edouard Montagu.

« fort le dessus, qu'elles les contraignirent de se retirer à la
« faveur de la nuit. Les deux armées travaillèrent toute la
« nuit à remettre leurs vaisseaux en état ; les Hollandois
« avoient reçu un puissant renfort qui les avoit mis en état
« de recommencer le lendemain ; cependant, l'armée des
« deux Rois ayant fait voile pour les combattre, le comte
« d'Estrées n'eut pas plutôt approché des Hollandois que
« leur flotte revira, reprit la route de leurs côtes et alla
« mouiller à Schoneveld, rade de Zélande. Les Anglois et
« les François se retirèrent vers la Tamise, où le sieur de la
« Robinière, chef d'escadre de France, mourut d'une
« grande blessure qu'il avoit reçue. Les Hollandois perdi-
« rent deux vaisseaux de soixante-dix pièces de canon
« chacun ; entre le vice-amiral Sandwick, qui fut submergé
« avec le vaisseau qu'il commandoit pendant le combat,
« les Anglois eurent encore de tués le comte d'Igby et le
« comte d'Osseri. Les François eurent de blessés messieurs
« des Ardans et du Maignon, et les Hollandois le vice-
« amiral Gent. Le duc d'Yorck donna dans cette occasion
« des marques d'une grande intrépidité et d'une grande
« présence d'esprit, aussi bien que le comte d'Estrées, qui
« tint toujours en échec l'escadre de Zélande, et empêcha
« qu'elle ne tombât sur la flotte angloise, et sur la fin du
« combat, ayant pris le vent sur les Hollandois, il les con-
« traignit de plier et de se retirer (1). »

327. PASSAGE DU RHIN (12 juin 1672).

Par M. Pierre FRANQUE en 1835, d'après une ébauche de Charles Lebrun.

Partie centrale. 1er étage. Salon d'Hercule. N° 91.

328. PASSAGE DU RHIN (12 juin 1672).

Par Louis TESTELIN, d'après Charles Lebrun.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

329. PASSAGE DU RHIN (12 juin 1672).

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1678.

Partie centrale. 1er étage. Salon de Mercure. N° 96.

Le maréchal de Turenne, dit l'auteur des Mémoires de Louis XIV, avait représenté au Roi la nécessité de passer le Rhin entre le fort de Schenck et Arnheim, afin de pénétrer dans les Provinces-Unies. Ce projet adopté, le prince de Condé, dont l'armée campait, depuis le 8 juin,

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 317 et suiv.

à Emmerich, reçut l'ordre de l'exécuter. Il marcha le 11 à Elternberg, dans l'intention de faire jeter un pont de bateaux sur le Rhin, au-dessous du Tolhuis. La rive droite du fleuve fut bordée de troupes, et une forte batterie fut élevée pour favoriser la construction du pont. Le Roi, qui voulait être présent au passage, partit du camp de Rees avec six mille chevaux, et arriva à Elternberg le 11 juin, à dix heures. Le lendemain matin, le pont étant très-peu avancé, on risqua de traverser le fleuve à la nage; et le même jour Louis XIV écrivait à la reine Marie-Thérèse :

« . . . . . M. le Prince m'ayant rendu compte des gués « et passages que j'avois ordonné de faire reconnoître sur « le Rhin, depuis le fort de Schenck jusqu'à Arnheim, je « partis d'auprès de Rees avec ma gendarmerie, et je vins « à son camp près d'Emmerick, où je soupai; et au sortir « de table, je montai à cheval avec lui, après avoir donné « mes ordres pour un détachement de mille hommes de « son infanterie, et pour faire marcher les bateaux de cui-« vre et l'artillerie avec sa cavalerie et ses dragons; et je « suis arrivé ce matin avec le jour ici. J'avois un guide « fort pratique des gués de cette rivière, sur le rapport « duquel, ayant commandé au comte de Guiche de recon-« noître un certain endroit nommé le Tolhuis, il l'a trouvé « guéable. J'ai aussi disposé deux batteries sur le bord du « Rhin, contre tout ce qui s'opposeroit à la cavalerie, que « j'avois destinée pour passer à droite et à gauche, tandis « que je ferois faire un pont de bateaux dans le milieu, « pour faire passer l'infanterie; mais sur le rapport dudit « comte de Guiche, j'ai commandé deux mille chevaux de « l'aile gauche pour passer le Rhin, sous la conduite dudit « comte, au gué qu'il avoit reconnu devers le Tolhuis. Le « régiment des cuirassiers, qui avoit ordre de passer le pre-« mier, a détaché dix à douze cavaliers qui s'efforçoient « de passer tantôt à gué, tantôt à la nage. Ces gens-ci ont « vu venir à eux trois escadrons qui sortoient de derrière « des haies et des saules, et ont été chargés bravement par « les officiers du premier escadron; ce qui les ayant obli-« gés de reculer quelques pas dans la rivière pour attendre « leur corps, ils ont marché tous ensemble aux ennemis, « l'épée à la main, avec tant de vigueur que le second et le « troisième escadron ont tiré d'effroi leurs coups en l'air, « et ont aussitôt pris la fuite; et le premier escadron, qui « jusque là avoit tenu assez bonne contenance, a lâché le « pied comme les autres, à quoi n'a pas peu contribué le

« canon, et alors tout le reste de la cavalerie a passé la « rivière, et une partie a marché avec le comte de Guiche « aux ennemis. Le reste a demeuré en bataille sur le bord, « avec le bonheur et l'éclat que nous pouviens souhaiter, « n'ayant perdu au passage que fort peu de cavalerie, et « n'y ayant que le seul comte de Nogent (¹), de personnes « remarquables, qui a été noyé, et presque point de bles- « sés. Mais ensuite le malheur a voulu que M. le Prince, « à qui j'avois mandé de ne pas passer le Rhin, étoit parti « dans un petit bateau, avant l'arrivée de mon ordre, pour « aller voir ce que l'on mettroit de gens dans le château « de Tolhuis, et pour faire reconnoître les postes de delà « l'eau; de sorte que, n'ayant su de mon intention, et « ayant vu M. le duc d'Enghien et M. de Longueville (²) « courir à toute bride vers une batterie où les trois esca- « drons dont j'ai parlé avoient joint d'autre cavalerie et « quelque infanterie, il y est accouru aussi, et a été suivi « de quantité de gens qui n'ont plus gardé de mesure après « un tel exemple. D'abord M. le Prince et ces messieurs « ont poussé les ennemis, et M. le comte de Guiche les a « pris par derrière, en sorte qu'ils se disposoient à mettre « bas les armes, à condition d'avoir bon quartier. Mais « M. de Longueville, étant entré dans la barrière, a en ce « moment crié : *Point de quartier !* même, selon quelques- « uns, tiré un coup de pistolet. Le désespoir a fait faire une « salve aux ennemis, dont M. le Prince a eu l'os au-dessus « du poignet gauche froissé, MM. de Longueville et de « Guitri (³) tués sur-le-champ, et plusieurs dont vous verrez « la liste, Un peu de patience, il ne nous eût pas échappé « un seul de ces gens-là. Le comte de Guiche les avoit en- « veloppés d'un côté, et d'un autre nous les eussions pous- « sés avec les autres escadrons et avec l'infanterie, qui « étoit presque passée dans les bateaux, au lieu que cet « emportement nous a coûté cher; mais, à cela près, les « affaires sont en si bon état que j'y ai tout sujet de louer « Dieu de cette entreprise. »

Louis XIV écrivait en même temps au maréchal de Turenne :

Au bord du Rhin près de Tolhuis, le 12 juin 1672, à dix heures du matin.

« J'ai estimé à propos de vous dépêcher ce garde, pour

(¹) Armand de Bautru, maréchal de camp. (²) Charles-Paris d'Orléans, (³) Gui de Chaumont, marquis de Guitry, maréchal de camp.

« prévenir les fausses nouvelles. En substance, la cavalerie « a passé à gué et l'infanterie dans les bateaux, et le pont « sera fait dans deux heures. Il est vrai que nous avons eu « quelques gens de qualité blessés et tués à ce passage, et de « plus une certaine barrière delà l'eau. M. le Prince est du « nombre des premiers, et Marsillac, Vivonne, le comte « de Saulx et quelques autres; et entre ceux qui ont été « tués, MM. de Longueville, Guitri et Nogent. Ce garde « vous en pourra dire le détail. Dieu l'a permis pour tem- « pérer ma joie; car, à cela près, toutes choses sont ici en « fort bon état. Je vous écrirai ce soir encore, pour vous « faire savoir mes intentions, et quel parti je prendrai (1). »

330. PRISE DE SCHENCK (19 juin 1672).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

Par M. DUPRESSOIR en 1836.

« Sitôt que le prince d'Orange apprit qu'une partie des « troupes du Roy avoit passé le Rhin, il marcha du côté « d'Utrecht avec son armée, après avoir retiré les troupes « qui gardoient leurs retranchemens sur l'Issel, qu'on avoit « dessein de surprendre par derrière, ce qui fit que le Roy « repassa le Rhin et se rendit à son armée. Il envoia M. de « Turenne à la tête de celle du prince de Condé, que sa « blessure mettoit hors d'état d'agir.

« Le prince d'Orange se retira vers Utrecht, et jeta des « troupes dans Nimègue (2). »

Pendant ce temps, Turenne, qui s'était emparé du fort de Knotzembourg, entreprit le siége de celui de Schenck, situé entre deux rivières, et que l'on regardait comme imprenable: deux jours d'attaque lui suffirent pour s'en rendre maître. La garnison, qui était de deux mille hommes, se rendit prisonnière de guerre.

331. PRISE DE DOESBOURG (21 juin 1672).

Partie centrale. 1er étage. Salle de Billard. N° 126.

Par Jean-Baptiste MARTIN.

« Le Roy arriva le 15 de juin, avec Monsieur (3), devant « Doesbourg, place située sur l'Issel, qu'il fit investir en « arrivant du côté de la rivière; le lendemain il fit ouvrir « deux tranchées à deux endroits différens par quatre ba- « taillons des gardes-françoises, commandés par le duc de

(1) *Mémoires militaires de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. III, p. 194-195. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 323. (3) Philippe de France, duc d'Orléans.

« Rouanez (1) en qualité de colonel. Les assiégés firent un « très-grand feu pour retarder les travaux ; mais il ne fut « pas capable de les ralentir. Le lendemain on établit une « batterie de douze pièces de canon, qui firent un si grand « feu qu'il diminua le leur considérablement. Enfin le gou- « verneur, après s'être défendu jusqu'au 21 de juin, de- « manda à capituler ; mais on ne lui accorda d'autre capitu- « lation que celle d'être prisonnier de guerre avec sa gar- « nison (2). »

332. PRISE D'UTRECHT (30 juin 1672).

Par BONNARD, d'après Vandermeulen. Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

« Pendant que le Roy, M. de Turenne et d'autres « officiers-généraux pénétroient dans le païs ennemi, « M. de Luxembourg, général des troupes de Munster, « faisoit de son côté de grands progrès. Après la prise « de Groll, il assiégea Deventer, capitale du pays d'Over- « issel, dont il se rendit maître en peu de jours, aussi-bien « que des villes de Zunoll, de Kempen, d'Elbourg, de « Hardewick, de Halem, de Hasselt et d'Ommen (3). »

Le Roi fut bientôt maître de tout le cours de l'Yssel. Il détacha Monsieur, avec un corps de troupes et de l'artillerie, pour faire le siége de Zutphen. La place fut investie le 21 de juin, et la tranchée ouverte le lendemain. Le cinquième jour le gouverneur demanda à capituler, et le duc d'Orléans fit son entrée dans la ville le 25 de juin. Il envoya au Roi vingt-neuf drapeaux et quatre étendards.

« Si-tôt que le prince d'Orange se fut retiré avec ses « troupes des environs d'Utrecht, les habitans de cette « ville, après avoir tenu conseil, envoïèrent des députés « qui vinrent offrir au Roy de lui remettre cette place, et « pour le prier de leur accorder des sauvegardes. Le Roy « les reçut fort bien, et, aïant accepté leurs offres, il dé- « tacha le marquis de Rochefort (4) pour en aller prendre « possession, et lui donna ses mousquetaires avec quelques « autres troupes d'élite. Le Roy, parti de son camp de Da- « merongue, le suivit de près, et fit son entrée dans « Utrecht le 30 de juin (5). »

(1) François d'Aubusson, IIIe du nom, depuis duc de La Feuillade et maréchal de France. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 324. (3) *Idem*, p. 325. (4) Henri-Louis d'Aloigny, depuis maréchal de France. (5) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 326.

333. PRISE DE NIMÈGUE (9 juillet 1672).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 12.

Par M. PINGRET en 1837.

« Le Roy avoit laissé derrière M. de Turenne, qui con-
« tinuoit à se rendre maître des villes et des postes que les
« Hollandois tenoient encore. Le marquis d'Apremont [1]
« prit par ses ordres le fort de Saint-André le 27 juin, le fort
« de Worn, et la ville de Thiel le 28. Le comte de Cha-
« milly [2] assiégea et prit Gennep. M. de Turenne marcha
« après à Nimègue qu'il fit investir le 3 de juillet; cette
« place étoit forte et avoit une garnison de quatre mille
« hommes d'infanterie et de quatre cens chevaux [3]. »

La ville de Nimègue investie, le vicomte de Turenne somma le gouverneur de se rendre; et sur son refus, il prit aussitôt des mesures pour commencer le siége. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 4 au 5 juin, et les attaques poussées avec une si grande activité que le 9 les assiégés demandèrent à capituler. « M. de Valderen, gou-
« verneur de la place, sortit le lendemain à la tête de sa
« garnison et avec une partie des honneurs qu'il avoit de-
« mandés.... Le comte de Saulx, qui avoit encore des em-
« plâtres sur le visage et le bras en écharpe des blessures
« qu'il avoit reçues au passage du Rhin, voulut venir à
« ce siége, malgré les représentations que lui fit M. de
« Turenne, et eut part aux actions qui s'y passèrent. On
« trouva dans cette place quarante-cinq pièces de canon.
« Le Roy en donna le gouvernement au comte de Lorges [4],
« maréchal de camp et neveu de M. de Turenne [5]. »

334. PRISE DE GRAVE (14 juillet 1672).

Partie centrale.
1er étage.
Salon de Mars.
No 95.

Par BONNARD, d'après Vandermeulen.

« La prise de Nimègue acheva de jetter l'épouvante
« parmi les Hollandois. M. de Turenne étant occupé de-
« vant cette place, il détacha le comte de Chamilly pour
« assiéger Grave, place située sur la Meuse; elle étoit forti-
« fiée de terre, bien fraisée et palissadée avec de grands
« dehors, un bon chemin couvert, et un large fossé plein

(1) François de La Mothe Villebert, depuis maréchal de camp. (2) Hérard Bouton, IIe du nom, lieutenant général des armées du roi. (3) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 327. (4) Guy-Aldonce de Durfort, depuis maréchal de France et duc de Lorges-Duras. (5) *Histoire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 327.

« d'eau ; elle fut cependant obligée de se rendre après
« quelques jours d'attaque, lorsque le marquis de Joyeuse [1]
« eut défait vingt-quatre compagnies d'infanterie que le
« prince d'Orange avoit envoyées pour s'y jeter. Cela mit
« le gouverneur hors d'état de soutenir un siége dans les
« formes par la faiblesse de sa garnison [2]. »

335. PRISE DE NAERDEN (20 juillet 1672).

Par Jean-Baptiste MARTIN, d'après Vandermeulen. Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Porcelaines. N° 125.

Pendant que le maréchal de Turenne était occupé au siége de Nimègue, le Roi détacha le marquis de Rochefort, qui partit d'Utrecht avec un corps de troupes pour marcher sur Naerden qu'il attaqua, et dont il s'empara après une faible résistance.

Les Français étaient aux portes d'Amsterdam. Le grand pensionnaire de Witt proposa alors aux États-Généraux de demander la paix, et, dans la première frayeur des armes françaises, cet avis prévalut contre l'opiniâtreté guerrière du prince d'Orange. Charles II appuya de son intervention l'humble demande des États-Généraux; mais Louis XIV prétendit imposer à la Hollande de telles conditions, que c'était la rayer de la liste des nations indépendantes. On ne prit plus dès lors conseil que de l'excès du désespoir : Jean de Witt fut égorgé par la populace ameutée, le prince d'Orange mis à la tête des armées de la république, et les digues, percées de toutes parts, livrèrent la Hollande aux eaux de la mer pour l'enlever aux Français. Louis XIV en effet dut renoncer à pénétrer dans un pays inondé.

336. SIÉGE DE MAËSTRICHT (mai 1673).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Tableau du temps. Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 26.

L'empereur Léopold, alarmé des conquêtes de Louis XIV, s'était détaché de son alliance, et de concert avec le cabinet de Madrid, ainsi que les électeurs de Saxe et de Brandebourg [3], il avait conclu, dès le mois de mai 1672, avec les États-Généraux, une nouvelle ligue contre la France. Louis XIV en eut connaissance; il s'en exprime ainsi dans les Mémoires militaires :

« J'avois pris un très grand soin, pendant l'hiver, que

(1) Jean-Armand de Joyeuse-Grandpré, alors brigadier de cavalerie, et depuis maréchal de France. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 328. (3) Jean George II et Frédéric Guillaume Ier dit *le Grand*.

« mes troupes réparassent les pertes qu'elles avoient faites « par les fatigues qu'elles avoient endurées dans le cours « et par la longueur de la campagne (de 1672). Je désirois « qu'elles fussent complètes en y entrant, voulant, dès le « commencement, faire quelques progrès, et soutenir et « augmenter la puissance et la réputation de la France; « en travaillant pour elle, je travaillois pour moi; et il « m'étoit bien doux de trouver ma gloire dans celle d'un « état aussi puissant et aussi abondant qu'est ce royaume; « mais pour jouir parfaitement de mon bonheur, il falloit « former de grands desseins, et qu'ils pussent réussir de « tous côtés.

« J'avois affaire aux Allemands et aux Hollandois. Les « Espagnols étoient bien mes ennemis, mais ils étoient ca- « chés; je dissimulai donc avec eux, car je voulois qu'ils « commençassent les premiers à me faire la guerre. J'avois « porté mes conquêtes si loin l'année 1672, que j'appréhen- « dois de n'en pouvoir faire, en 1673, qui pussent y ré- « pondre; de plus, elles étoient éloignées de mon royaume, « et je n'avois pas de chemin assuré pour les soutenir. Il « n'y avoit que Maëstricht qui pût servir à mon dessein; « mais comme mes ennemis le voyoient aussi bien que « moi, ils avoient le même intérêt de le garder que j'avois « de le prendre.

« La place étoit pourvue de tout ce qu'il falloit pour sou- « tenir un siége, et une entreprise de cette conséquence ne « se pouvoit faire sans avoir une grosse armée et de grands « préparatifs.

« Mes bonnes troupes étoient en Allemagne et en Hol- « lande; je n'en avois que très-peu en Flandre et sur mes « frontières; la guerre durant et s'allumant de plus en plus, « je fus obligé d'en mettre sur pied. Je ne manquois point « de monde; mais il n'étoit pas de la qualité qu'il faut pour « prendre des places qui sont en état de se bien défendre. « Je résolus néanmoins d'attaquer Maëstricht, malgré les « difficultés que j'y voyois.

« Je composai trois armées, l'une que je commanderois, « l'autre sous le prince de Condé, et la troisième étoit « conduite par le vicomte de Turenne. Il étoit du côté « d'Allemagne, pour observer ce qui pouvoit venir des « troupes de l'Empereur et de ses alliés. J'envoyai le prince « de Condé en Hollande, afin qu'il n'y arrivât rien qui pût « donner courage à mes ennemis, et je résolus d'agir avec « mon armée, quoiqu'elle ne fût composée en partie que

« de nouvelles troupes. J'en envoyai le reste en Roussillon,
« Lorraine, Flandre, et dans les places du royaume. L'armée que je commandai n'étoit que de vingt mille hommes de pié et de douze mille chevaux. Quoiqu'elle fût si « foible, je résolus d'attaquer Maëstricht, et de tromper les « Espagnols pour les empêcher, par la crainte de perdre « quelqu'une de leurs places, de jeter un secours considé- « rable dans celles (qu'ils jugeroient) que je voulois as- « siéger. »

337. SIÉGE DE MAËSTRICHT (29 juin 1673). Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 12.

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

338. PRISE DE MAËSTRICHT (29 juin 1673).

Par Joseph PARROCEL, en 1676.

Louis XIV accompagné de la Reine avait quitté Saint-Germain-en-Laye le 1er mai. Il voyagea à petites journées, et laissa la Reine à Tournay. Le 6 juin 1673, il écrivait au maréchal de Turenne, du camp de Tervuren :

« Je vous écris ce mot de ma main pour vous dire qu'il « est de la dernière importance, pour le bien de mon ser- « vice, que vous conteniez les troupes de l'armée que vous « commandez, dans une règle très-exacte. Plus vous irez « en avant, plus cela est nécessaire, et, pour peu que vous « y pensiez, vous en verrez la raison aussi bien que moi. « Vous ne sauriez donc rien faire qui me soit si agréable « que de donner tous vos soins pour faire exécuter ce que je « désire.

« Je marche demain à Maëstricht, où j'espère qu'il n'y « entrera pas plus de troupes qu'il n'y en a. De Lorges est « déjà devant avec neuf ou dix mille hommes. Le marquis « de Louvois vous écrira plus au long; c'est pourquoi je « finis en vous assurant que mon amitié est toujours pour « vous telle que vous l'avez vue et que vous le pouvez dé- « sirer. »

Arrivé devant Maëstricht, Louis XIV écrivit, le 11 juin 1673, à son ministre Colbert :

« J'ai dit à votre fils de vous mander d'envoyer un pein- « tre, car je crois qu'il y aura quelque chose de beau à « voir. Tout va très-bien. »

« Maëstricht étoit une des places les plus considérables « qui restoient aux Hollandois, après les pertes qu'ils

« avoient faites en 1672. La Meuse la partage en deux « villes, et l'étendue de ses dehors, tous bien fortifiez, en « rendoit les approches et la circonvallation très-diffi- « ciles. Les Hollandois l'avoient munie abondamment de « toutes choses, et y avoient jeté un renfort de six mille « hommes de pié, et d'onze cents chevaux. Cette garnison, « l'élite de leurs troupes, étoit commandée par un officier « de grande réputation. Le Roi savoit l'état de la place, et « sembloit que toutes ces difficultez dussent le détour- « ner du dessein de l'assiéger. Cependant Sa Majesté le fit « en personne au mois de juin, et après que l'on eut em- « porté en plein jour les dehors l'épée à la main, on at- « taqua un grand ouvrage à corne, où les assiégez avoient « pris leur principale confiance. Ce fut aussi en ce lieu « qu'ils se défendirent avec le plus de vigueur. Ils firent « jouer coup sur coup plusieurs mines et plusieurs four- « neaux; mais, malgré cette résistance, l'ouvrage fut pris; « et cette place, qui avoit soutenu de si longs siéges contre « le duc de Parme (Alexandre Farnèse) et contre le prince « Frédéric-Henri (de Nassau, prince d'Orange), se rendit « au Roi après treize jours de tranchée ouverte (1). »

Le Roi, devant Maëstricht, reçut la lettre suivante de son ministre Colbert :

« Paris, le 4 juillet 1673.

« Toutes les campagnes de Votre Majesté ont un carac- « tère de surprise et d'étonnement, qui saisit les esprits « et leur donne seulement la liberté d'admirer, sans jouir « du plaisir de pouvoir trouver quelque exemple.

« La première, de 1667, douze ou quinze places fortes, « avec une bonne partie de trois provinces.

« En douze jours de l'hiver de 1668, une province « entière.

« En 1672, trois provinces et quarante-cinq places « fortes.

« Mais, Sire, toutes ces grandes et extraordinaires actions « cèdent à ce que Votre Majesté vient de faire. Forcer six « mille hommes dans Maëstricht, une des meilleures places « de l'Europe, avec vingt mille hommes de pié, les attaquer « par un seul endroit, et ne pas employer toutes ses forces « pour donner plus de matière à la vertu de Votre Majesté ; « il faut avouer qu'un moyen aussi extraordinaire d'acqué-

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 214.

« rir de la gloire n'a jamais été pensé que par Votre Majesté.
« Nous n'avons qu'à prier Dieu pour la conservation de
« Votre Majesté ; pour le surplus, sa volonté sera la seule
« règle de son pouvoir.

« Jamais Paris n'a témoigné tant de joie : dès dimanche « au soir, les bourgeois, de leur propre mouvement, sans « ordre, ont fait partout des feux de joie, qui seront re- « commencés ce soir après le *Te Deum* (1). »

339. COMBAT NAVAL DU TEXEL (21 août 1673).

Par M. Théodore Gudin en.... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Les flottes de France et d'Angleterre cherchaient celle de Hollande pour la forcer à combattre, et l'amiral Ruyter, après avoir quelque temps évité l'ennemi, d'après la recommandation des États, reçut tout à coup l'ordre d'accepter la bataille, afin de protéger le retour de la flotte que les Hollandais avaient envoyée aux Indes. Il suivit donc le prince Rupert (2), qui avait pris le chemin d'Amsterdam ; mais le vent étant devenu contraire aux Hollandais, ils se retirèrent dans leurs bancs, jusqu'à ce qu'un vaisseau de la flotte des Indes, richement chargé, étant venu donner au milieu de la flotte du prince Rupert, les États, craignant que le reste n'eût le même sort, expédièrent des ordres à leur amiral de tout hasarder pour prévenir ce malheur. « Il « leva l'ancre en même tems, et apprit en chemin que la « flotte d'Angleterre, après avoir tenté une descente en « plusieurs endroits, étoit devant le Texel ; il y fit voile, et « se prépara au combat. Les Anglois firent de même, et, « étant venus au-devant de lui, le prince Robert donna « ordre au comte d'Estrées de commencer le combat ; « mais, la nuit étant survenue avant que de se pouvoir « joindre, il fut remis au lendemain. Le comte d'Estrées, « à son ordinaire, aiant entrepris de couper plusieurs « vaisseaux des ennemis, fut obligé d'essuyer le feu de « presque toute la flotte ennemie, qui vint au secours de « ceux qu'il avoit entrepris. Jamais combat ne fut plus « rude ni plus long : il dura depuis le matin jusqu'au soir « sans se rallentir de part et d'autre. Le prince Robert, « qui avait l'œil à tout, voulant aller donner du secours aux « siens, fut entouré de vaisseaux ennemis, et se trouva en « si grand péril, qu'il fut obligé d'arborer pavillon bleu,

(1) *Mémoires de Louis XIV*. (2) Robert ou Rupert de Bavière, duc de Cumberland, palatin du Rhin.

« signal que les Anglois ont pour demander du secours. Mais « la fumée étant empêché pendant quelque temps que les « siens ne le pussent découvrir, le danger devint si grand, « qu'on fut obligé de mettre le signal tout au plus haut « du vaisseau, afin qu'on le pût voir de plus loin. Cette vue « ne manqua pas de faire venir plusieurs vaisseaux au se- « cours du prince; le combat recommença en cet endroit « plus furieux qu'auparavant; si bien qu'il y eut en un « moment un nombre infini de monde tué de part et d'au- « tre. Pour ce qui est du comte d'Estrées, quand il vit « qu'une escadre ennemie vouloit encore percer au travers « de la sienne pour venir accabler le prince Robert, il « s'y opposa généreusement sans avoir pu en venir à bout; « enfin le combat n'auroit point fini entre les deux chefs « qu'avec la perte de l'un et de l'autre, si l'on ne fût venu « dire au prince Robert que le vice-amiral Sprach, qui « étoit aux mains avec le vice-amiral Blankert, étoit encore « en plus grand danger que lui, ce qui obligea ce prince de « faire tant d'efforts qu'il écarta tous les vaisseaux qui l'en- « vironnoient pour lui aller donner secours; mais il arriva « un peu trop tard: car le vice-amiral Sprach, après avoir « soutenu le combat avec beaucoup de courage, et avoir « changé deux fois de vaisseau, s'étoit malheureusement « noyé. Il fut extrêmement plaint des Anglois, qui fai- « soient une grande estime de sa personne. Cependant, « comme la nuit approchoit, on ne songea plus de part et « d'autre qu'à sauver les vaisseaux qui étoient le plus en- « dommagés, et, chacun s'étant retiré de son côté, le « combat finit.

« Le comte d'Estrées soutint dans cette occasion l'honneur « de la nation françoise, aussi bien que le marquis de « Martel, à qui les Anglois et les Hollandois ne purent re- « fuser des louanges, pour s'être démêlé, avec quatre vais- « seaux, d'une grande partie de la flotte ennemie, qui avoit « entrepris de le faire périr (1). »

340. PRISE DE GRAY, FRANCHE-COMTÉ (28 février 1674).

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. N° 107.

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1675.

« Le commencement de cette année, dit Louis XIV, « dans ses instructions à son fils, ne fut pas si tranquille « que la précédente. La plupart des princes de l'Europe

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 360-361.

« s'étoient ligués et mis contre moi ; de mes alliés, ils « étoient devenus mes ennemis, et ils vouloient tous agir « de concert pour traverser mes desseins ou pour empê- « cher qu'ils ne réussissent. Tant d'ennemis puissans « m'obligèrent à prendre plus garde à moi, et à penser ce « que je devois faire, pour soutenir la réputation de mes « armes, l'avantage de l'état et ma gloire personnelle. « Pour y parvenir, je devois éviter les accidens qui, d'or- « dinaire, ont des suites fâcheuses, et me mettre en état, « par ma diligence, de ne rien craindre. Pour y réussir, « il falloit que mes résolutions fussent promptes, secrètes, « mes ordres envoyés et exécutés ponctuellement, et que « rien ne troublât l'harmonie d'un semblable concert. »

« Jamais la puissance du Roy n'avoit été plus grande qu'elle « le parut pendant l'année où nous entrons. Ce prince eut « à soutenir toutes les forces de l'Empereur, de tous les « Princes de l'empire, de l'Espagne et des Hollandois. Le « Roy d'Angleterre, son allié, à l'appui duquel il avoit « entrepris la guerre contre la Hollande, fut contraint, « par les intrigues que les Etats-Généraux formèrent dans « l'intérieur du royaume, et dans son parlement, d'aban- « donner son alliance. L'évêque de Munster et l'électeur « de Cologne (1), les seuls alliés que le Roy avoit conservés, « furent obligés de prendre le même parti ; il n'y eut que l'é- « lecteur de Bavière (2) qui garda la neutralité, et le Roy de « Suède (3) comme médiateur. Louis XIV, dans cet état, fut « contraint de tenir tête à un si grand nombre d'ennemis, et « de soutenir seul le pesant fardeau d'une guerre qui, selon « l'espérance de ses ennemis, devoit entièrement l'accabler. « Cependant au grand étonnement de l'Europe, ce fut la « plus glorieuse campagne qui se fût faite en France, de- « puis le commencement du règne du Roy (4). »

Louis XIV, en se rendant à Maëstricht dans la campagne précédente, avait laissé en Bourgogne le duc de Navailles (5), lieutenant général, pour y surveiller les mouvements des Espagnols du côté de la Franche-Comté. Aussitôt après la déclaration du cabinet de Madrid, au commencement de l'année 1674, ce général s'était empressé de réunir toutes les troupes dont il pouvait disposer. Il s'empara d'abord de quelques châteaux. Ayant reçu un renfort considérable composé de seize compagnies des gardes françaises, du régi-

(1) Maximilien-Henri de Bavière. (2) Ferdinand-Marie. (3) Charles XI. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 370. (5) Philippe de Montault de Benac, IIe du nom, depuis maréchal de France.

ment de Lorraine et de six cents chevaux, il marcha sur Gray, en chassant l'ennemi devant lui. Les troupes espagnoles se retirèrent dans la place.

« Monsieur de Navailles n'aïant plus rien qui l'empêchât « d'assiéger Gray y marcha. En s'approchant il trouva la « cavalerie des ennemis qui venoit brûler les villages où il « avoit dessein de s'établir pour faire ce siége; il y eut une « grande escarmouche, et les ennemis furent repoussés jus-« qu'à leurs postes; M. de Navailles y reçut plusieurs coups « de mousquetons qui le blessèrent légèrement. Le lende-« main qui étoit le 28 de février, il fit ouvrir la tranchée, « et malgré l'inondation qui étoit grande, les soldats aïant « de l'eau jusqu'à la ceinture, il fit attaquer le chemin cou-« vert par le régiment de Lionnois. Il s'en rendit maître « après un combat de cinq heures. Les ennemis qui se « virent pressés, demandèrent à capituler. On prit dans « cette place seize cents hommes d'infanterie, quatre « cens chevaux et six cens dragons (1). »

341. PRISE DE BESANÇON (15 mai 1674).

Partie centrale.
1er étage.
Salle de Billard.
No 126.

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

Après la prise de Gray, Vesoul se rendit à la première sommation. Le duc de Navailles prit également Lons-le-Saulnier. Dôle et Besançon n'auraient pas tardé à tomber en son pouvoir, si le roi d'Espagne n'eût envoyé le prince de Vaudemont pour sauver à tout prix la province des mains des Français. Il employa tous ses soins à mettre ces deux villes dans le meilleur état de défense.

« Le Roy ayant résolu la conquête du reste de la Fran-« che-Comté, que le duc de Navailles venoit de faciliter « par la prise de Gray et des autres villes de cette pro-« vince, envoïa le duc d'Enguien (2) en Bourgogne sous « prétexte de régler quelques affaires dans cette province. « Le duc, aïant joint avec une augmentation de troupes « M. de Navailles, marcha à Bezançon, qu'il investit le « 25 avril. Le Roy, qui vouloit faire cette conquête en « personne, étant parti de Saint-Germain le 20 de ce « mois avec la Reine et toute la cour, arriva le 2 du mois « de may. A son arrivée il visita tous les dehors de la « place, et en aïant examiné les fortifications, il régla « avec M. de Vauban, ingénieur en chef, l'attaque de la

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 374. (2) Henri-Jules de Bourbon, depuis prince de Condé.

« ville, qui est divisée en haute et basse ; la citadelle est si-
« tuée sur un rocher fort escarpé et fort haut, où l'on ne
« peut aborder que du côté de la ville. La face qui la re-
« garde avoit deux bastions environnés d'un bon fossé
« taillé dans le roc avec une demi-lune sur la droite et
« une tour à l'antique sur la gauche. Quoique la citadelle
« parût imprenable par sa situation avantageuse, le Roy,
« en l'examinant, reconnut qu'on pouvoit la battre par
« une montagne qui luy étoit opposée ; la difficulté étoit
« d'y faire conduire du canon à bras. On en chargea les
« Suisses, qui en vinrent à bout par les soins infatiga-
« bles de Sa Majesté, qui fit faire ce pénible ouvrage
« pendant la nuit à la faveur des flambeaux. Le baron de
« Soye, gouverneur de Bezançon, étoit secondé par le
« prince de Vaudemont [1], qui s'y étoit jeté avec une
« garnison de trois mille hommes [2]. »

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 6 au 7 mai.

« Les pluies et les neiges continuelles incommodèrent
« extrêmement les troupes et retardèrent beaucoup les tra-
« vaux. Ils se trouvèrent encore fort pénibles, tant par le
« grand feu des assiégez qu'il falloit essuyer, que par le ter-
« rain pierreux et difficile à creuser. D'ailleurs, les assiégez
« faisoient tous les jours des sorties qui étoient autant de
« rudes combats. Mais enfin les troupes du Roy s'étant
« logées sur la contrescarpe, la ville se rendit en peu de
« temps. Les bourgeois furent confirmez dans leurs privi-
« léges ; mais la garnison demeura prisonnière de guerre.
« Le prince de Vaudemont se retira dans la citadelle, qui
« passoit pour imprenable. Les ennemis en avoient achevé
« les fortifications sur les fondemens jetez en 1668. Elle
« est presque entièrement environnée de la rivière du Doubs
« et bâtie sur un roc escarpé. On l'attaqua en plein midi.
« Les soldats, à la faveur du canon qu'on avoit mis en
« batterie sur deux hauteurs plus élevées encore que la ci-
« tadelle, gagnèrent le haut du rocher en gravissant, et y
« plantèrent leurs drapeaux. Cette action, des plus hardies
« qu'on ait jamais vues, intimida tellement les assiégez
« qu'ils battirent la chamade sept jours après la reddition
« de la ville. La garnison sortit avec armes et bagages, et
« le Roy donna des passeports au prince de Vaudemont pour
« aller à Bruxelles [3]. »

(1) Charles-Henri de Lorraine. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 375. (3) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 256.

342. PRISE DE DOLE (6 juin 1674).

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite des Valets de pied.
N° 107.

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

Le Roi se rendit immédiatement après la prise de Besançon devant Dôle, qu'il avait fait investir le 26 de mai par le duc d'Enghien. Le gouverneur, sommé de rendre la place, ayant répondu par un refus, la tranchée fut ouverte le 28. Les assiégés firent une vigoureuse résistance; mais les troupes, encouragées par la présence du Roi, forcèrent, après huit jours de défense, la ville à capituler.

« Le jour de la reddition de Dôle, rapporte Quincy (1), « Monseigneur le dauphin, qui n'avoit que douze ans et « demi, arriva au siége; il étoit accompagné des princes de « Conti (2) et de La Roche-sur-Yon (3). »

343. COMBAT DE SINTZHEIM (16 juin 1674).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 12.

Par M. PINGRET en 1837.

Le duc de Lorraine avait tenté de porter en Franche-Comté des secours au prince de Vaudemont, son fils. N'ayant pu s'ouvrir un chemin à travers la Suisse, il fut contraint de revenir sur ses pas pour essayer de passer par l'Alsace; mais il rencontra, dans son camp d'Anzin, le vicomte de Turenne, qui lui ferma le passage. Turenne n'avait sous ses ordres qu'un faible corps d'armée; mais il sut, par d'habiles manœuvres, en grossir le nombre aux yeux de l'ennemi, et força le duc de Lorraine à se retirer. Rassemblant ensuite sur sa route toutes les troupes dispersées dans les divers quartiers, il parvint à en former un corps assez considérable pour tenter le sort d'une bataille. Il rejoignit à Sintzheim les troupes impériales sous le commandement du duc de Lorraine.

« Il les trouva postez de l'autre côté de cette petite ville, « dans un lieu fort avantageux. Les avenues en étoient diffi- « ciles et environnées d'un marais d'un côté. On n'y pou- « voit arriver qu'en défilant. Le duc de Lorraine y mit un « corps d'infanterie qui boucha les portes et répara les « brèches; puis il mit le reste de ses troupes en bataille de « l'autre côté; il se crut d'autant plus en sûreté dans cette « situation, qu'on ne pouvoit aller à lui qu'en forçant la ville, « qu'en traversant un ruisseau, et qu'on s'exposoit au feu

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, t. I, p. 378. (2) Louis-Armand de Bourbon. (3) François-Louis de Bourbon, depuis prince de Conti.

« d'une batterie de canons qu'il avoit postée sur une hau-« teur. Outre cette difficulté il y en avoit une autre qui « paroissoit aussi considérable : c'est qu'après que M. de « Turenne se seroit rendu maître de la ville, le terrain, « depuis l'endroit où il étoit en bataille, rétrécissoit insen-« siblement jusqu'à Sintzheim, et rendoit l'attaque très-« difficile ; sans compter que l'impossibilité qu'il y avoit de « former un grand front devant ses troupes le rendoit « maître de sa retraite. Toutes ces raisons avoient déter-« miné le duc de Lorraine à faire ferme en cet endroit, et « il sembloit qu'elles dussent de même obliger M. de Tu-« renne à ne pas tenter une si difficile entreprise ; mais son « expérience lui fit voir des facilités que les autres n'aper-« cevoient point. Après avoir exactement reconnu la situa-« tion des ennemis il résolut de les attaquer, ne trouvant « rien de plus avantageux pour les armes du Roy que de « chasser les impériaux du Palatinat en entrant en cam-« pagne (1). »

La bataille fut longtemps disputée; de part et d'autre l'acharnement fut extrême. Enfin le maréchal de Turenne parvint à enlever toutes les positions de l'ennemi.

« Cette action lui fut d'autant plus glorieuse qu'elle étoit « hardie, et qu'il combattit, avec douze mille hommes très-« fatigués d'une longue et pénible marche, près de quinze « mille hommes qui sortoient de leurs quartiers et qui « étoient postés dans un lieu presque inaccessible. Les enne-« mis eurent environ trois mille morts ou blessés. On leur « prit plusieurs drapeaux et étendarts, et presque tous leurs « bagages. M. de Turenne eut onze cens hommes tués ou « blessés. Parmi les premiers étoient le marquis de Saint-« Abre (2), lieutenant général, messieurs de Beauvisé et de « Coulange (3), brigadiers, et cent trente officiers. Le cheva-« lier de Bouillon, le marquis de la Ferté, le prince de « Guémené (4), le comte d'Hoquincourt et plusieurs autres « officiers y donnèrent de grandes marques de valeur (5). »

344. PRISE DE SALINS (22 juin 1674).

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1678. Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. N° 107.

« Après la réduction de Dôle, le Roy ayant laissé le « commandement des troupes au duc de la Feuillade (6),

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 392. (2) Jean de La Cropte. (3) François de Chastellux-Coulanges. (4) Charles de Rohan, IIIe du nom, depuis duc de Montbazon. (5) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. 1, p. 394. (6) François d'Aubusson, précédemment duc de Rouannois, depuis maréchal de France.

« s'en retourna avec la cour à Paris. Le duc, après avoir « fait combler les tranchées et pourvu à la sûreté de Dôle, « se mit en marche pour faire le siége de Salins. Cette « place étoit environnée de trois forts qu'il lui fallut at- « taquer, et prendre avant que d'en venir au corps de la « place ; il se rendit maître des uns et des autres en huit « jours d'attaque. Il donna pendant le cours de ce siége « des marques de sa valeur ordinaire, et d'une si grande « vigilance, qu'il monta, pour ainsi dire, lui-même toutes « les tranchées (1). »

345. PRISE DU FORT DE JOUX (juin 1674).

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. N° 107.

Par Antoine-François VANDERMEULEN vers 1678.

Le marquis de Duras (2), qui commandait un corps de troupes détaché, s'empara de son côté du château Saint-Anne et du fort de Joux.

Ainsi en moins de six semaines toute la Franche-Comté se trouva réduite sous l'obéissance du Roi.

« Cette conquête, rapporte Limiers, l'emporte d'autant « plus sur celle de l'année 1668, que les ennemis furent « surpris et se défendirent mollement à la première, au « lieu qu'à celle-ci ils s'étoient préparez et firent partout « une vigoureuse résistance (3). »

346. BATAILLE DE SENEFF (11 août 1674).

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 26.

ORDRE DE BATAILLE.

Tableau du temps.

347. BATAILLE DE SENEFF (11 août 1674).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

Par M. DUPRESSOIR en 1836.

La déclaration de guerre du roi d'Espagne avait contraint Louis XIV d'abandonner une partie de ses conquêtes en Hollande. Cependant Maëstricht, Grave, et d'autres places étaient encore occupées par les troupes françaises. Les alliés, pour les lui enlever, portèrent tout l'effort de la guerre du côté de la Flandre : leurs forces réunies n'allaient pas à moins de soixante mille hommes. Le commandement en avait été confié au prince d'Orange : Montecuculli, le jeune duc de Lorraine (4), le prince de Vaudemont, le comte de Waldeck (5), étaient sous ses ordres. L'armée française s'élevait

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 379. (2) Jacques-Henri de Durfort, depuis maréchal de France et duc de Duras. (3) *Histoire de Louis XIV*, t. II, p. 258. (4) Charles V. (5) Christian-Louis.

seulement à quarante mille hommes; mais le prince de Condé la commandait.

Le prince d'Orange, confiant dans la supériorité du nombre, manœuvrait pour amener les Français à une bataille. Il prit d'abord position entre Busseray et Arkieu, et le 11 août il ordonnait un mouvement à son armée, lorsque le prince de Condé, qui suivait tous ses mouvements d'un œil attentif, saisissant l'occasion favorable, ordonna l'attaque. Ce ne fut d'abord qu'un combat d'avant-garde; mais bientôt la mêlée devint générale. Le terrain fut disputé pied à pied, et les troupes des deux armées revinrent plusieurs fois à la charge. Le village de Seneff, pris et repris, resta au pouvoir de l'armée française, sans que la bataille fût terminée : elle recommença à l'attaque du village de Say.

« Il y avoit un marais d'un côté et un bois de l'autre, « dans lequel le prince d'Orange mit plusieurs bataillons, soutenus par toute la cavalerie allemande qui « étoit venue à son secours. Le duc de Luxembourg (1) « fut chargé de les attaquer du côté du bois avec les régimens d'Enguien, de Condé, de Conty et d'Auvergne, « pendant que le prince de Condé les fit attaquer de l'autre par les gardes françoises et suisses, soutenues d'autres régimens. Ce fut en cet endroit qu'il y eut un « combat sanglant, que la nuit ne put faire finir. Il continua deux heures au clair de la lune, et dura cinq heures « sans qu'on pût dire que l'un des partis eût avantage sur « l'autre. L'obscurité qui survint le fit cesser. Chacun « resta de son côté dans le poste où il se trouva. Il y avoit « deux heures qu'on se reposoit dans les deux camps, et « que les soldats, accablés de lassitude, et pour la plupart « couverts de blessures et de sang, tâchoient de reprendre « des forces pour recommencer à combattre dès que le « jour paroîtroit, lorsque tout à coup les deux armées firent, comme de concert, une décharge si subite et tellement de suite, qu'elle ressembloit plutôt à une salve « qu'à une décharge de troupes qui combattent. On étoit « si près des uns et des autres que quantité de soldats des « deux armées en furent tués ou blessés; et comme tous « les périls paroissent plus affreux dans l'horreur de la « nuit, l'épouvante fut si grande que les deux armées se « retirèrent avec précipitation en même tems; mais chacun s'apercevant bientôt qu'il n'étoit point poursuivi,

(1) François-Henri de Montmorency, précédemment comte de Bouteville, depuis maréchal de France.

« on s'arrêta tout court, et le prince de Condé s'étant re-« mis à la tête de son armée la fit retourner sur le champ « de bataille, où il passa le reste de la nuit, et le prince « d'Orange l'abandonna.

« Jamais bataille ne fut plus sanglante; les Hollandois « eurent cinq à six mille hommes tués ou blessés, les Es-« pagnols trois mille, et les Allemands six cens. On leur fit « six mille prisonniers, la plus grande partie Espagnols.

« Ils perdirent une grande partie de leurs équipages, « cent sept drapeaux ou étendarts, trois pièces de canon et « un mortier, deux mille chariots, trois cens mille écus des-« tinés au paiement de leurs troupes, et soixante pontons.

« Le prince de Condé se ménagea moins que le dernier « soldat. Il se portoit partout l'épée à la main, quoique « fort incommodé de la goutte; il se faisoit jour partout; « en quelque lieu qu'il adressât ses pas, aucun ennemi « n'osoit tenir ferme devant lui; il fut secondé par le duc « d'Enguien qui partagea la gloire de cette grande jour-« née avec lui, et qui fut toujours à ses côtés (1). »

Louis XIV, par une lettre datée de Versailles du 16 août 1674, félicite en ces termes le prince de Condé sur la victoire de Seneff :

« L'unique chose qui me fait de la peine est la grandeur « des périls où vous et mon cousin le duc d'Enghien avez « été continuellement exposés durant une si longue et si « meurtrière occasion; mais je me promets qu'à l'avenir « vous aurez plus d'égard, l'un et l'autre, à un sang qui « m'est si cher et qui fait partie du mien. Cependant vous « me ferez plaisir de témoigner à tous les officiers géné-« raux et particuliers qui vous ont si bien secondé, qu'il ne « se peut rien ajouter à la satisfaction que j'ai de leurs ser-« vices, en ayant appris le détail et par le récit du sieur de « Brion et par les relations écrites, avec une estime qui ne « me permettra jamais de les oublier, ni de perdre la « moindre occasion d'en récompenser le mérite (2). »

La lettre de Louis XIV au duc d'Enghien mérite d'être rapportée.

A Versailles, le 16 août 1674.

« Mon cousin, je n'ai point reçu de vos lettres sur le « combat de Seneff, mais je veux bien vous écrire le pre-« mier, pour me réjouir avec vous de cet important succès,

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 384-385. (2) *Mémoires militaires de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. III, p. 519.

« et même pour vous féliciter de la gloire que vous y avez « acquise. Croyez qu'on ne peut pas être plus touché que « je le suis, de tant de différentes louanges que vous avez « méritées, et surtout plus persuadé que l'amitié que vous « avez pour moi n'est pas le moindre motif qui vous ait « porté à faire les choses extraordinaires que vous avez « faites en cette occasion (¹). »

348. BATAILLE DE LA MARTINIQUE (21 août 1674).

L'ATTAQUE DE RUYTER EST REPOUSSÉE.

Par M. Théodore Gudin . . . . Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Les États-généraux avaient mis en mer, le 24 du mois de mai, une flotte de soixante-six vaisseaux de guerre, vingt-quatre flûtes, huit brûlots et douze barques d'avis. Cette flotte se montra quelques jours unie en une seule dans la Manche, mais elle se sépara en deux le 2 de juin; la moins nombreuse partit, sous le commandement de l'amiral Ruyter, pour les Indes Occidentales.

« Le succès ne répondit pas à la dépense d'un si puissant « armement; l'amiral Ruiter alla tenter une descente au « cul-de-sac de la Martinique, qu'il avoit espéré de surpren- « dre; mais les troupes françoises qui le gardoient, les « habitans et les vaisseaux de guerre et marchands qui s'y « trouvèrent, firent une telle défensive, et tuèrent un si « grand nombre de Hollandois qui avoient mis pied à « terre pour attaquer le fort, que l'amiral Ruiter, aïant « connu le mauvais succès de cette première tentative, où « il vit bien qu'il consumeroit inutilement son temps et ses « troupes, s'il s'obstinoit à vouloir l'emporter, les fit rem- « barquer le même jour de la descente, et reprit la route « de la Hollande, sans faire aucune autre entreprise (²). »

349. LEVÉE DU SIÉGE D'OUDENARDE (septembre 1674).

Tableau du temps. Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 26.

« Le prince d'Orange, qui étoit au désespoir de n'avoir en- « core pu mettre le pied en France comme il se l'étoit ima- « giné dès le commencement de cette campagne, fit tout ce « qu'il put pour attirer les François à un second combat; « mais le prince de Condé choisit des postes si avanta- « geux, qu'on n'auroit pu l'y forcer sans risquer beau-

(¹) *Mémoires militaires de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. III, p. 319. (²) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 413.

« coup. Enfin le prince d'Orange se détermina à faire « quelque siége, et le 14 septembre il se jeta tout à coup « sur Oudenarde. A la nouvelle de ce siége le prince de « Condé quitta ses retranchemens et résolut de tout ha- « sarder plutôt, que de laisser prendre cette place. Il as- « sembla promptement toutes les garnisons de Flandre, et « alla à grandes journées vers le camp ennemi. Le prince « d'Orange, qui croyoit avoir emporté Oudenarde avant « que le prince de Condé la pût secourir, reçut la nou- « velle de son approche avec autant de chagrin que de « surprise. Il fit assembler aussitôt le conseil de guerre, et « proposa de sortir hors des lignes et d'aller attaquer les « François avant qu'ils eussent le temps de se remettre de « la fatigue de leur marche. Les Espagnols furent du « même avis ; mais le comte de Souches s'y opposa si ou- « vertement, qu'on résolut de quitter le camp le plus tôt « qu'il seroit possible. Ainsi les Alliez évitèrent la ren- « contre du prince de Condé, quoiqu'ils eussent plus de « troupes que lui. Cependant peu s'en fallut que ce Prince « ne leur tombât sur les bras; mais il survint deux accidens « qui les délivrèrent de ce danger. Le premier fut que le « duc de Navailles (1), qui avoit l'avant-garde du Prince, « s'égara, de sorte qu'il perdit pour le moins deux heures « de temps : l'autre fut un brouillard fort épais qui s'éleva « pendant que le prince de Condé approchoit des lignes. « Tout cela donna le temps aux ennemis de faire leur re- « traite sans crainte d'être poursuivis. Le prince de Condé « s'avançant toujours passa au travers de leur camp sans « trouver aucun obstacle et entra dans Oudenarde (2).

350. BATAILLE D'ENTZHEIM (4 octobre 1674).

ORDRE DE BATAILLE.

. . . .

Après la bataille de Sintzheim, le duc de Lorraine et le comte Caprara (3) se rallièrent à Heidelberg. S'étant ensuite retranchés à Ladenbourg, entre le Mein et le Necker, ils furent attaqués par le maréchal de Turenne, et contraints de se retirer de cette position. De courtes négociations qui eurent lieu à cette époque suspendirent les hostilités, mais elles n'eurent point de suite, et la guerre reprit son cours.

« Pendant que tout cela se passoit les troupes impériales

(1) Philippe de Montault de Bénac, IIe du nom, depuis maréchal de France. (2) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 268. (3) Albert de Caprara, seigneur de Siklos, général de cavalerie, gentilhomme de la chambre de l'empereur Léopold.

« s'étoient grossies de plus de la moitié par l'arrivée de « celles de Munster sous le marckgrave de Bade (1), et de « celles de Lunebourg sous le duc de Holstein (2). L'élec- « teur de Mayence (3), qui jusqu'alors n'avoit rien osé faire « en faveur des Impériaux, leur donna passage sur son « pont et dans sa propre ville, et ceux de Strasbourg ne « tardèrent pas à suivre son exemple (4). »

Cette nouvelle, et celle de la prochaine arrivée de l'électeur de Brandebourg (5), qui accourait pour rejoindre le duc de Lorraine, furent un coup de foudre pour Turenne. Il se sentait de plus d'un tiers inférieur à l'ennemi qu'il avait devant lui, et sa seule ressource était dans les hasards d'une bataille. La prudence même lui conseillait de les courir, pour devancer l'arrivée de l'électeur, aussi n'hésita t-il pas, et, après avoir reçu d'Alsace un faible renfort, il marcha à l'ennemi.

« Arrivé le soir sur les hauteurs de Molsheim, il décou- « vrit les Impériaux campez au-delà de deux rivières qu'il « fit passer la nuit, et le lendemain, à la pointe du jour, ses « troupes se trouvèrent en bataille. La droite des ennemis « étoit bordée de grosses hayes, et leur gauche couverte « en partie par un bois, et défenduë par le village d'Entz- « heim, où ils avoient de l'infanterie et du canon. L'atta- « que commença par le bois avec beaucoup de chaleur, et « le carnage fut grand de part et d'autre. Les Allemans « furent souvent poussez et se rallièrent plusieurs fois. « Mais après huit heures de combat, ils se retirèrent en « désordre sous Strasbourg. Ils eurent dans cette troisième « bataille plus de trois mille hommes tuez; ils perdirent « dix pièces de canon, trente étendarts ou drapeaux, la « plus grande partie de leur bagage, et on fit un grand « nombre de prisonniers (6). »

351. ÉTABLISSEMENT DE L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES (1674).

Par Charles Lebrun et Pierre D'Ulin vers 1675. Partie centrale. 1er étage. Salon de la Reine. N° 102.

« De tous les établissemens que fit Louis XIV, rapporte « Quincy, le plus grand et le plus durable fut celui de l'Hô- « tel de Mars. On commença cette année (1671) ce superbe « édifice qu'on voit aujourd'hui, pour retirer les soldats et

(1) Frédéric VI, margrave de Bade-Dourlach, maréchal général des armées impériales. (2) Jean-Adolphe, duc de Holstein-Ploën. (3) Lothaire-Frédéric, evèque de Spire. (4) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 266. (5) Frédéric Guillaume Ier. (6) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 267.

« officiers qui ne sont plus en état de servir ; ils y trouvent « tout ce qui est nécessaire à leur entretien et tous les secours « spirituels qu'on peut y souhaiter. Ils y sont instruits dans « la religion, de manière que plus de trois mille tant soldats « qu'officiers invalides y vivent d'une façon si exemplaire, « qu'on ne les peut voir sans admiration. Les fonds pour « la durée de ce bel établissement sont si solidement assu- « rés qu'ils ne peuvent jamais manquer. Aussi on regarde « avec raison ce monument de la piété et de la magnifi- « cence de Louis le Grand, comme le plus digne de ce « monarque (1). »

Le Roi suivait les progrès des travaux de l'Hôtel qu'il avait ordonnés. Après la campagne de Franche-Comté, il se rendit aux Invalides, et, voulant que le souvenir de cette grande fondation fût consacré par la peinture, il en commanda le tableau à Le Brun.

Louis XIV s'y fit représenter accompagné de Monsieur, duc d'Orléans (2), du prince de Condé (3), du maréchal de Turenne (4), de Luxembourg (5), Rochefort (6), Schomberg (7), etc. Louvois (8), secrétaire d'état, présente les plans.

352. PRISE DE MESSINE (11 févr. 1675).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en....

Depuis longtemps la Sicile, mécontente de la domination Espagnole, attendait l'occasion de s'en affranchir : la guerre allumée entre la France et l'Espagne lui en fournit les moyens. La ville de Messine donna le signal, les habitants réclamèrent la protection de Louis XIV et arborèrent l'étendard de la France. Ils avaient déjà reçu un premier secours conduit en septembre 1674 par le marquis de Valavoire (9) et le chevalier de Valbelle (10), qui occupait la ville au nom du Roi, lorsque le duc de Vivonne (11), nommé vice-roi de la Sicile, parut en vue de Messine le 11 janvier 1675.

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, t. V, p. 308. (2) Philippe de France. (3) Louis de Bourbon, IIe du nom (*le grand Condé*). (4) Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne. (5) François-Henri de Montmorency, duc de Luxembourg, depuis maréchal de France. (6) Henri-Louis d'Aloigny, marquis de Rochefort, depuis maréchal de France. (7) Frédéric Armand, comte de Schomberg, depuis maréchal de France. (8) François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois. (9) François-Auguste de Valavoire, lieutenant général des armées du roi. (10) Jean-Baptiste de Valbelle, chef d'escadre des armées navales. (11) Louis-Victor de Rochechouart, depuis maréchal de France.

« Il y trouva les Espagnols, qui aïant joint à leurs vais-
« seaux et à leurs galères ceux du royaume de Sicile, de
« Naples et de Sardaigne, composoient ensemble une flotte
« de vingt vaisseaux de guerre et de dix-sept galères, avec
« laquelle ils fermoient entièrement l'entrée de la ville. La
« flotte étoit commandée par le marquis de Viso.

« Le duc de Vivonne n'avoit que neuf vaisseaux de guerre,
« une frégate et trois brûlots ; il étoit accompagné d'un
« grand nombre de bâtimens chargés de troupes, de vivres,
« d'armes et d'autres secours qu'il portoit aux habitans, et
« voïant qu'il n'étoit pas possible d'entrer dans Messine
« sans combattre les Espagnols, il résolut de le faire, mal-
« gré leur grande supériorité.

« Le marquis de Valavoir, qui avoit été instruit du
« secours que le duc de Vivonne amenoit, avoit fait armer
« tous les vaisseaux qui étoient dans le port de Messine ;
« il ordonna au chevalier de Valbelle de se préparer à aller
« au-devant de lui.

« Les Espagnols voïant que le duc de Vivonne s'apprêtoit
« à combattre, se préparèrent de leur côté à se défendre.
« A peine le duc de Vivonne eut mis son armée en bataille
« que les Espagnols, se confiant sur le nombre de leurs
« vaisseaux et de leurs galères, vinrent sur lui à hautes
« voiles. Le combat fut opiniâtre et sanglant de part et
« d'autre, et l'avantage fut quelque temps douteux ; mais
« le chevalier de Valbelle, étant sorti du phare au plus fort
« du combat avec les six vaisseaux qu'il commandoit,
« tomba sur les Espagnols par derrière, et commença à les
« mettre en désordre ; en même temps le duc de Vivonne,
« secondé par M. du Quesne et le marquis de Preuilly
« d'Humières (1), profitant du mouvement qu'ils furent obli-
« gés de faire, les attaqua avec tant de vigueur que toute
« leur armée fut obligée de prendre la fuite et de se retirer
« à toutes voiles à Naples, après avoir eu quatre vaisseaux
« coulés à fond et avoir perdu un monde considérable.

« Le duc de Vivonne entra le lendemain dans Messine,
« et y fut reçu et reconnu en qualité de vice-roi (2). »

353. ENTRÉE DE LOUIS XIV A DINANT (PAYS-BAS) (23 mai 1675).

Par Antoine-François VANDERMEULEN. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

« Une campagne aussi glorieuse pour la France que la

(1) Jacob de Crevant d'Humières, chef d'escadre. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 460.

« précédente, et qui renversa tous les projets des princes « ligués, ne fut pas encore capable de les disposer à la paix. « L'Empereur, que cette guerre regardoit plus particulière-« ment que personne, n'oublia rien pour se faire de nou-« veaux alliés et pour porter ceux qui l'étoient déjà à « augmenter leurs forces; car il ne s'agissoit plus de porter « la guerre au cœur de la France, comme c'étoit leur pre-« mier dessein, mais de défendre leur propre païs (1). »

Aucun des commandements de l'année précédente n'avait été changé; Turenne était en Allemagne et Schomberg en Catalogne. Le prince de Condé était toujours à la tête de l'armée de Flandre, où le Roi devait cette année commander en personne.

Avant l'ouverture de la campagne, le comte d'Estrades (2), gouverneur de Maestricht, avait enlevé par surprise, le 23 mars, la ville de Liége, dont l'armée de l'Empereur voulait s'emparer pour faciliter aux Hollandais le siége de Maestricht.

Louis XIV partit de Saint-Germain-en-Laye le 11 mai; le 31 il était entre Huy et Hennut, près de la Meuse, à peu de distance de Liége. Le maréchal de Créquy (3), qui commandait un corps d'armée détaché de celui du Roi, reçut ordre de se porter devant Dinant.

« Cette place, située sur le bord de la Meuse, fut in-« vestie le 22 mai; la ville dont il s'empara le deuxième « jour est commandée de tous les côtez; ainsi elle fit fort peu « de résistance. Il attaqua ensuite le château, qui ne tint « que quatre jours de tranchée, quoique sa situation soit « bonne, étant sur une montagne presque de roc. Le duc « de Lorraine n'eut pas plutôt avis du siége de Dinant, « qu'il rassembla tous ses quartiers pour venir à son se-« cours; mais elle fut prise avant qu'il pût y arriver, « c'est-à-dire le 29 mai (4). »

354. PRISE DE HUY (6 juin 1675).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 12.

Par M. PINGRET en 1836.

« Le Roi fit dans ce tems-là avancer son armée sur les « frontières du Brabant pour arrêter la marche du prince « d'Orange, qui s'approchoit avec les Espagnols et les Hol-« landois. Il envoya peu après le maréchal de Créquy « pour agir sur la Moselle et dans le païs de Trèves, et

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 427. (2) Godefroy d'Estrades, depuis maréchal de France. (3) François de Blanchefort, marquis de Créquy. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 432.

« donna ordre au marquis de Rochefort d'aller faire le « siége de Hui entre Namur et Liége. La ville ouvrit ses « portes aussitôt, et le château, après s'être défendu du- « rant quelques jours, capitula. La prise de ces deux places « (Huy et Dinant) assura tout le pays et ouvrit un chemin « libre pour envoyer les secours nécessaires à Maes- « tricht (1). »

355. SIÉGE ET PRISE DE LIMBOURG (22 juin 1675).

Par Antoine-François VANDERMEULEN. Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

« A peine Hui et Dinant eurent capitulé, que le Roi se « posta avec son armée à Neuf-Château pour observer les « ennemis, pendant que le prince de Condé formeroit le « siége de Limbourg, investi par le marquis de Roche- « fort. Les ennemis connoissoient l'importance de la place. « Ils s'assemblèrent sur la Meuse, près de Ruremonde, au « nombre de quarante mille hommes, et sous la conduite « du prince d'Orange; ils s'avancèrent jusques à Hams- « berg, résolus de tenter le secours. Le Roi, sur l'avis de « leur marche, fit reconnoître un poste dans la plaine de « Clermont pour les combâttre, s'ils s'opiniâtroient dans « leur dessein. Cependant le duc d'Enguien (2), à qui le « prince de Condé, son père, avoit remis la conduite du « siége, pressa vivement les attaques. La tranchée fut ou- « verte le 14 juin. On attaqua ensuite la contrescarpe, qui « fut emportée le même jour; et les assiégeans se logèrent « dans la demi-lune nonobstant la vigoureuse résistance « des assiégez. Le prince de Condé fit ensuite attacher le « mineur à un des bastions qu'il fit battre avec huit pièces « de canon. La brèche se trouvant assez grande pour y « faire monter quinze hommes de front, le duc d'Enguien « y fit donner l'assaut, après que le prince de Condé son « père, pour lui laisser la gloire de cette action, se fut « retiré à l'armée du Roi. On se logea donc sur la pointe « de ce bastion; et le Prince de Nassau-Sigen demanda à « capituler (3). »

356. MORT DE TURENNE (27 juillet 1675).

Par M. CHABORD en 1819. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

« Comme les affaires d'Allemagne demandoient un

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 294. (2) Henri-Jules de Bourbon IIIe du nom. (3) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 294.

« prompt secours, Sa Majesté ordonna avant son départ au « maréchal de Créqui de s'y en retourner avec les troupes « qu'il avoit commandées dès le commencement de la cam- « pagne, et de prendre de plus avec lui cinq ou six régi- « mens de l'armée de M. le prince. Ce renfort arriva fort à « propos, premièrement pour repousser le duc de Lorraine « qui s'étoit avancé sur la Sarre, afin de faire diversion « de ce côté-là, et puis pour aider au maréchal de Turenne « à s'opposer aux desseins du comte Montecuculli [1]. »

Le général de l'armée impériale, qui avait des intelligences dans la ville de Strasbourg, voulait approcher pour l'entraîner dans le parti de l'Empereur. Connaissant l'habile clairvoyance de Turenne, il mit tous ses efforts à le tromper par de fausses manœuvres, et à lui faire croire que son attention était de porter le siége devant Philisbourg. Mais sa pensée avait été devinée, et Turenne, après avoir passé le Rhin à Altenheim, était allé se poster entre Strasbourg et l'armée impériale.

Alors s'engagea entre ces deux grands capitaines une lutte qui depuis lors a fait l'admiration de tous les gens de guerre. Pendant six semaines on les vit manœuvrer dans l'étroit espace de quelques lieues, avec des forces à peu près égales, l'œil toujours fixé sur le Rhin, dont l'un voulait forcer, l'autre défendre le passage. Enfin Turenne venait d'obtenir un avantage, en contraignant l'ennemi de quitter un poste qu'il occupait sur le ruisseau de Rinchen; et Montecuculli [2], replié sur la hauteur de Sasbach, allait être forcé d'accepter la bataille avec des chances inégales. Ainsi le succès couronnait les grandes opérations de Turenne. « Je les tiens, avait-il dit en parlant des Impériaux; ils ne m'échapperont plus. » Il attendait pour le lendemain la victoire; on sait comment elle lui fut enlevée.

Il faut emprunter ici les paroles si connues de madame de Sévigné.

« Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir « mangé ; et, comme il y avoit bien des gens avec lui, il « les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit « aller, et dit au petit d'Elbeuf [3] : « Mon neveu, demeurez « là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me « feriez reconnoître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 295. (2) Raimond de Montecuculli, prince de Melphe, général des armées de l'empereur d'Allemagne. (3) Henri de Lorraine, depuis duc d'Elbeuf, lieutenant général des armées du roi.

« de l'endroit où il alloit, lui dit : « Monsieur, venez par « ici, on tirera du côté où vous allez. » « Monsieur, lui « dit-il, vous avez raison, je ne veux point du tout être « tué aujourd'hui ; cela sera le mieux du monde. » Il eut « à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire « (lieutenant de l'artillerie), le chapeau à la main, qui lui « dit: « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie, que je « viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans « l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracas- « sés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenoit « le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le re- « gardoit toujours, ne le voit point tomber : le cheval l'em- « porte où il avoit laissé le petit d'Elbeuf; il étoit penché « le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête, le « héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois « de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille « pour jamais. Songez qu'il étoit mort, et qu'il avoit une « partie du cœur emportée. »

Le même coup qui frappa Turenne emporta le bras de Saint-Hilaire ; et comme son fils tout en larmes le serrait entre ses bras, on connaît la réponse qu'il lui fit : « Ce n'est pas moi, c'est ce grand homme qu'il faut pleurer. » Montecuculli rendit à son rival un hommage, s'il est possible, plus précieux encore : « Il est mort, dit-il, un homme qui faisait « honneur à l'homme » Le deuil fut universel en France, et Louis XIV, s'associant à la douleur de son peuple, fit ensevelir les reste de Turenne dans l'église de Saint-Denis, à côté de ceux des rois de France.

357. PRISE D'AUGUSTA, EN SICILE (23 août 1675).

Par M. Théodore Gudin en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Louis XIV continuait à faire passer des secours en Sicile, pour donner au duc de Vivonne le moyen de s'y établir. Le vice-roi, de son côté, s'attachait de faire occuper les principaux points de l'île qui pouvaient assurer son occupation. La ville d'Augusta, entre Syracuse et Catane, pouvait protéger la navigation et la communication de ses troupes: il l'attaqua avec sa flotte et la prit après six jours de siége. Il s'empara ensuite de la petite ville de Lentini, et se rendit maître d'une partie du pays des environs, qui est le plus fertile de la Sicile.

358. COMBAT EN VUE DE L'ILE DE STROMBOLI (8 janvier 1676).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore GUDIN en ....

Les armements maritimes de Louis XIV devenaient de plus en plus considérables. Duquesne venait de quitter les côtes de Provence, et, au commencement de janvier 1676, il conduisait une flotte composée de vingt vaisseaux et d'un grand nombre de brûlots et de bâtiments de transport. De leur côté, les alliés n'avaient pas fait de moindres efforts. Ruyter commandait la flotte combinée des Hollandais et des Espagnols, composée de vingt-six vaisseaux de guerre et de neuf galères, et le 7 janvier 1676 les deux escadres étaient en présence, près de l'île de Stromboli.

« Le marquis de Preuilly, chef d'escadre, qui se trou-
« voit pour lors à l'arrière-garde avec la division qu'il
« commandoit, revira au large dès qu'il vit les ennemis,
« pour étendre la ligne, qui étoit trop serrée par les isles,
« de manière que sa division se trouva à l'avant-garde,
« celle de M. du Quesne au corps de bataille, et celle de
« M. Gabaret à l'arrière-garde.

« L'armée de France demeura tout le jour et toute la
« nuit en cet état à la vue des ennemis sans qu'ils profi-
« tassent de l'avantage du vent qu'ils avoient pour com-
« mencer l'attaque; mais le vent aïant un peu changé le 8,
« à la pointe du jour, M. du Quesne fit revirer et gagna
« le vent. Dès qu'au moïen de ce mouvement le marquis
« de Preuilly eut attrapé la tête des ennemis, il commença
« le combat, environ sur les neuf heures du matin : il fut
« si opiniâtre et si long qu'il dura jusqu'à deux heures
« après midi; il fit enfin plier l'avant-garde des ennemis,
« qui lui étoit opposée, où le contre-amiral Veischoor, qui
« la commandoit, fut tué.

« M. du Quesne, aïant, de son côté, combattu avec
« beaucoup de valeur le corps de bataille, avoit pressé si
« vivement l'amiral Ruiter, qu'il avoit été obligé de se
« couvrir de ses deux matelots, lorsqu'il survint un calme
« qui empêcha l'armée de France de profiter du désordre
« où elle avoit commencé à mettre celle des ennemis, et
« donna le moïen aux galères d'Espagne, que le gros tems
« avoit obligées de se retirer à Lipari à la pointe du jour,
« de venir remorquer les vaisseaux hollandois qui étoient
« endommagez, et qui ne purent être enlevez par eux de

« France, à cause du calme; elles ne purent pourtant pas « empêcher qu'un vaisseau de l'avant-garde ennemie ne « coulât à bas du grand nombre de coups de canon dont il « avoit été percé. L'arrière-garde, commandée par « M. Gabaret, trouva plus de résistance, mais elle con- « traignit enfin celle des ennemis de se retirer avec le reste « de la flotte. L'armée de France y perdit seulement deux « brûlots, qui se consumèrent sans aucun effet. M. de « Villeneuve-Ferrière, qui commandoit un des vaisseaux « de l'arrière-garde, et quelques officiers subalternes, y « furent tués; MM. de Bellefontaine, de la Fayette, de « Relinghem (1) et Septème, eurent part à ce combat (2). »

359. COMBAT NAVAL D'AUGUSTA, EN SICILE (21 avril 1676).

Par M. Louis GARNERAY en 1836. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Duquesne avait introduit dans Messine le secours qu'il conduisait. La flotte combinée, après cet échec, alla chercher un refuge dans la baie de Naples, mais Ruyter, ayant été rejoint par le comte de Montesarchio, qui lui amena dix vaisseaux espagnols, reparut sur les côtes de la Sicile au mois d'avril 1676. Le duc de Vivonne, informé que l'escadre ennemie se trouvait à peu de distance d'Augusta, envoya ordre à Duquesne de mettre à la voile avec toute sa flotte et de l'attaquer.

« M. du Quesne partit des environs de Messine le 19 avril, « et dès que l'amiral Ruiter en eut avis, il s'avança avec « toute sa flotte et celle d'Espagne, à mesure que M. du « Quesne approchoit. Les flottes se rencontrèrent le 21, sur « le midi, environ à trois lieües d'Angousta, par le travers « du golphe de Catane; celle de France étoit composée de « trente vaisseaux et de sept brûlots. Le marquis d'Almeras « commandoit l'avant-garde, M. du Quesne le corps de ba- « taille, aïant avec lui le marquis de Preüilly, et le cheva- « lier de Tourville, chef d'escadre; M. de Gabaret, aussi « chef d'escadre, commandoit l'arrière-garde. Celle des en- « nemis étoit de vingt-neuf vaisseaux, tant espagnols que « hollandois, de neuf galères et de quelques brûlots. L'ami- « ral Ruyter se mit à l'avant-garde des ennemis; le pavillon « et les vaisseaux du Roy d'Espagne étoient au corps de « bataille, et le vice-amiral Haën commandoit l'arrière- « garde. Pendant que les flottes s'approchoient, le chevalier

(1) Ferdinand, comte de Relingue, depuis lieutenant général des armées navales du roi et premier écuyer du comte de Toulouse. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. 1, p. 502.

« de Bethune [1] sortit du port d'Angousta, et passa avec son « seul vaisseau entre les deux lignes pour joindre l'armée « de France.

« Les deux avant-gardes commencèrent le combat sur « les quatre heures après midi, et s'attaquèrent avec tant « de valeur et d'opiniâtreté, que presque tous les vaisseaux « de part et d'autre furent endommagez; le canon y fut « servi avec une vitesse presque égale aussi bien que la « mousqueterie, et l'action fut une des plus sanglantes qui « se fût vue à la mer depuis cette guerre. Le marquis d'Al- « meras fut tué dans le fort du combat, étant sur le tillac, « et le chevalier de Tambonneau, qui commandoit un des « vaisseaux de cette avant-garde, fut emporté d'un coup « de canon. Le chevalier de Valbelle après la mort de « M. d'Almeras prit le commandement, et continua le com- « bat avec la même vigueur. L'amiral Ruyter eut le devant « du pied gauche emporté d'un éclat, et les deux os de « la jambe droite brisez, ensorte qu'il tomba du coup, et « se fit une légère blessure à la tête; ce qui ne l'empêcha « pas de continuer à donner ses ordres le reste du jour [2]. »

Les blessures de l'amiral hollandais firent perdre aux ennemis une partie de leur audace, et donnèrent le temps au chevalier de Valbelle, qui avait remplacé d'Almeras dans son commandement, de rallier l'avant-garde des Français qui était ébranlée. Sur ces entrefaites, Duquesne s'étant avancé avec le corps de bataille, il se fit, de part et d'autre, un feu épouvantable. Le combat dura jusqu'à la nuit qui sépara les deux armées. Le lendemain, l'armée hollandaise se retirait; elle fut poursuivie par la flotte française jusque dans le port de Syracuse, où l'amiral Ruyter mourut le 29 avril.

360. PRISE DE CONDÉ (26 avril 1676).

Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. N° 92.

Par M. Antoine-François VANDERMEULEN.

« Pendant que les plénipotentiaires des princes de l'Eu- « rope qui étoient en guerre s'assemblèrent à Nimègue « pour y traiter de la paix, le Roy de France, qui la dési- « roit véritablement, prenoit des mesures pour rendre ses « troupes complettes, et faisoit travailler à des préparatifs « pour être en état de faire en personne de nouvelles con- « quêtes, afin d'obliger ses ennemis de ne plus troubler

(1) François-Annibal de Béthune, chevalier de Malte, chef d'escadre.
(2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 504.

« les négociations de paix, et de donner les mains pour « finir une guerre qui avoit coûté tant de sang de part et « d'autre (1). »

Les grands armements des puissances coalisées forcèrent encore Louis XIV à entretenir quatre armées : la première, sur le Rhin, fut destinée au maréchal de Luxembourg, et la seconde, en Catalogne, au maréchal de Navailles ; la troisième entre la Sambre et la Meuse, avait été confiée au maréchal de Rochefort ; enfin la quatrième, qui devait se porter sur les Pays-Bas, était commandée par le Roi en personne, qui avait sous ses ordres les maréchaux de Créquy, d'Humières, de Schomberg, de La Feuillade et de Lorges. Cette dernière armée était forte environ de cinquante mille hommes.

« Les troupes françoises faisoient des progrès considé- « rables dans les Païs-bas. Le Roi y marcha en personne « sur la fin de mars, à la tête de cinquante mille hommes, « accompagné du duc d'Orléans (2), ayant sous lui pour « généraux les maréchaux de Crequi, d'Humières, de « Lorges, de Schomberg et de la Feuillade. Il prévint « ainsi les alliez, dont les troupes dispersées et les fonds « incertains ne leur permettoient pas de se mettre en « campagne avant la belle saison. Ce prince ayant déta- « ché le maréchal d'Humières avec quelques troupes « pour faire une invasion dans le païs de Vaës, celui-ci « prit le fort Saint-Donk, où il y avoit quatre cens Es- « pagnols et quelque cavalerie. Le maréchal de Crequi eut « en même temps ordre d'investir Condé entre Tournai et « Valenciennes ; et le Roi s'étant rendu devant la place le « 11 avril pour en faire le siége en personne, il le com- « mença le lendemain par l'ouverture de la tranchée à la « portée du mousquet de la contrescarpe ; la nuit suivante « les batteries, ayant commencé à tirer, en brisèrent toutes « les palissades. La même nuit, trois cens Espagnols se je- « tèrent dans la place par le païs inondé, mais ce renfort « n'ayant pas empêché les assiégeans d'avancer leurs tra- « vaux, le Roi fit attaquer les dehors la nuit du 25. Le ma- « réchal d'Humières commandoit à la droite. Le maréchal « de Lorges à la gauche, et le maréchal de Crequi une « troisième attaque. Le signal ayant été donné par la dé- « charge de toutes les batteries, tous les dehors furent « insultez et emportez en peu de temps ; ce qui jetta l'épou-

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 478. (2) Philippe de France (*Monsieur*).

« yante dans la ville, et obligea la garnison de capituler et « de se rendre prisonnière. Le prince d'Orange, et le duc « de Villa-Hermosa, qui s'étoient avancez jusqu'à Mons « avec l'armée des alliez, ayant appris la destinée de Condé, « retournèrent se poster entre Mons et Saint-Guillain, pour « observer les mouvemens du Roi de France (1). »

Après la prise de cette ville, Louis XIV ayant reçu une lettre de félicitations du prince de Condé, lui répondit du camp de Sébourg, le 3 mai 1676.

« Mon cousin, c'est beaucoup pour des gens qui com- « mencent à faire la guerre, qu'une approbation comme « la vôtre; mais rien ne me touche davantage dans le « compliment que vous m'avez fait sur la prise de Condé, « que l'amitié que j'y remarque. Conservez-la-moi, et « croyez que j'y répondrai toujours avec l'estime qu'elle « mérite (2). »

361. PRISE DE BOUCHAIN (12 mai 1676).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 12.

Par M. PINCRET en 1836.

« Le Roy qui avoit fait le projet d'assiéger Bouchain après « la prise de Condé, aïant appris la marche du prince « d'Orange, détacha de son armée vingt bataillons, qua- « rante escadrons et vingt pièces de canon de batterie, « qu'il fit partir le 28 avril aux ordres de Monsieur (3) pour « faire le siége de cette place. Il ne s'en chargea qu'à condi- « tion qu'il joindroit l'armée du Roy, en cas d'une action « générale, pendant que le Roy avec son armée qui étoit « de cinquante mille hommes, l'aïant augmentée par des « troupes du maréchal de Rochefort, s'avança du côté des « ennemis pour les combattre s'ils vouloient s'opposer à « cette entreprise. Mais le prince d'Orange décampa sur la « nouvelle qu'il en eut (4). »

Pendant ce temps Monsieur avait marché sur Bouchain, avec vingt bataillons et quarante escadrons: le maréchal de Créquy, qui était sous ses ordres, investit la place le 2 mai; la marche du prince d'Orange ayant empêché de commencer aussitôt la tranchée; elle ne fut ouverte que dans la nuit du 6 au 7.

« Le 8, les travaux furent poussés près du chemin cou- « vert par les soins infatigables que se donnoit Monsieur,

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 319. (2) *Mémoires militaires de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 80. (3) Philippe de France, duc d'Orléans. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 476.

« qui visitoit exactement les gardes et les tranchées..... Le « 10, les dehors aïant été emportés et le fossé étant passé, « on attacha le mineur au corps de la place : le gouver- « neur demanda à capituler (1)...»

362. BATAILLE NAVALE DEVANT PALERME (2 juin 1676).

Par M. Théodore Gudin en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Quelque temps après la bataille d'Augusta (le 21 mai), le duc de Vivonne (2), ayant reçu à Messine les galères de France et trois vaisseaux de guerre, monta lui-même sur la flotte pour aller à la recherche de l'ennemi.

« Il sortit le 28 may du port de Messine avec vingt- « huit vaisseaux, vingt-cinq galères et neuf brûlots. La flotte « ennemie, après s'être raccommodée, étoit sortie de Si- « racuse et s'arrêtoit pour lors auprès de Palerme : le « maréchal de Vivonne la rencontra le 31 ; il envoïa une fe- « louque soutenue des galères pour connoître leur disposi- « tion ; on lui rapporta que leur flotte, composée de vingt- « sept vaisseaux de guerre, de dix-neuf galères rangées « dans les intervalles et de quatre brûlots, étoit en ba- « taille sur une ligne aïant le môle de Palerme à sa gauche, « le fort de Castelmare derrière la ligne, et une grosse « tour avec les bastions de la ville à sa droite.

« Sur cet avis le maréchal de Vivonne fit attaquer le 2 de « juin leur avant-garde par un détachement de neuf vais- « seaux commandés par le marquis de Preüilly (3), et de « sept galères aux ordres des chevaliers de Breteuil (4) et de « Béthomas, accompagnés de sept brûlots. Ces vaisseaux « et ces galères approchèrent ceux des ennemis à la lon- « gueur d'un câble, et essuyèrent tout leur feu sans tirer « un coup de canon, jusqu'à ce qu'ayant mouillé dans le « même lieu où étoient leurs ancres, et ayant fait avancer « les brûlots à la tête des galères, ils commencèrent le com- « bat avec une si grande vivacité que trois de leurs brû- « lots ayant abordé et mis le feu à trois des vaisseaux des « ennemis, le reste de leur avant-garde coupa les câbles et « alla échouer aux terres les plus proches ; le maréchal de « Vivonne, pour profiter de l'avantage que lui donnoit ce « premier désordre, tomba, avec le gros de la flotte, sur

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 479. (2) Louis-Victor de Rochechouart, maréchal de France. (3) Antoine Le Tonnelier de Breteuil, d'abord chevalier ensuite commandeur de Malte, et chef d'escadre des galères de France. (4) Eléonore de Beaulieu-Béthomas, chevalier de Malte et chef d'escadre des galères de France.

« le corps de bataille et sur l'arrière-garde des ennemis,
« où étoient les amiraux de Hollande et d'Espagne ; le feu « fut grand de part et d'autre, et le combat fut toujours « fort opiniâtre ; mais deux brûlots de l'armée de France « ayant embrasé l'amiral d'Espagne, son vice-amiral et le « contre-amiral furent obligés de couper leurs câbles pour « éviter l'embrasement de l'amiral, et le reste des deux « flottes suivit incontinent leur exemple ; une partie alla « échoüer sous Palerme, et l'autre se sauva dans le port : « ceux qui commandoient leurs quatre brûlots y mirent le « feu de peur d'être pris, et quatre autres brûlots de la « flotte de France, ayant été poussés dans le port par « l'impétuosité du vent, portèrent le feu au vice-amiral « d'Espagne, au contre-amiral de Hollande et à sept autres « vaisseaux qui y étoient échoués l'un sur l'autre. L'incen- « die de ces vaisseaux et des brûlots, et les efforts de la « poudre qui y étoit enfermée, poussant en l'air des pièces « de fer et des parties entières du navire, abîmèrent *la « Reale d'Espagne, la Patronne de Naples* et quatre autres « galères, sans compter un grand nombre d'officiers, de « soldats et de matelots tués et estropiés. Le port fut ra- « vagé ; plusieurs édifices de Palerme furent ruinés : ce fut, « en un mot, le plus horrible et le plus affreux spectacle « que l'imagination puisse se représenter. Les ennemis « perdirent en ce combat sept gros vaisseaux de guerre, « six galères, sept brûlots et quelques autres petits bâti- « mens ; sept cents pièces de canon et près de cinq mille « hommes. Cette victoire, la plus complette qui ait été « remportée sur la mer pendant cette guerre, ne coûta « que deux enseignes et très-peu de soldats : elle fut ga- « gnée le 2 juin (1). »

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

363. SIÉGE DE LA VILLE D'AIRE (juillet 1676).

. . . .

364. PRISE DE LA VILLE D'AIRE (31 juillet 1676).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Par Jean-Baptiste MARTIN, *d'après* Vandermeulen.

Le prince d'Orange évitait de livrer bataille et se retirait. Le Roi, après le siége de Bouchain, fit encore quelques marches en Flandre, puis il quitta son armée, qu'il laissa sous les ordres du maréchal de Schomberg (4 juillet). « Il avoit fait démolir la citadelle de Liége et le

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 506.

« château de Huy, de peur que les ennemis ne les atta-
« quassent et qu'ils ne fissent avec plus de facilité le siége de « Maestricht, que le prince d'Orange sembloit menacer. » Cette entreprise sur Maestricht n'inquiétait pas le Roi; il connaissait la force de cette place qu'il avait conquise en personne, il connaissait la fermeté et le courage du maréchal de camp de Calvo ([1]), qui la commandait. « Il ne se « pressa pas de la secourir, jugeant bien que le maréchal « d'Humières, qu'il avoit chargé de faire le siége d'Aire, « auroit pris cette place assés tôt pour mettre le maréchal « de Schomberg, aidé d'une partie des troupes qui étoient « sous les ordres de M. d'Humières, en état de marcher à « son secours. Aire, l'une des deux seules places qui res- « toient pour lors à l'Espagne dans le païs d'Artois, est « considérable par sa situation; elle est environnée de « marais de trois côtés; les fortifications étoient excellentes « du côté qui pouvoit être attaqué. Le maréchal d'Hu- « mières, qui fut chargé de cette entreprise, y marcha le « 18 de juillet avec quinze mille hommes, trente pièces de « canon et neuf mortiers ([2]).

« Le marquis de Louvois ([3]) se rendit devant Aire avec « l'armée. Le maréchal d'Humières, après l'avoir investie, « fit attaquer le 21 juillet le fort Saint-François, à la tête « des travaux; du côté où la place étoit accessible; et « l'ayant emporté le lendemain, il ouvrit la tranchée de- « vant la ville. Le marquis de Louvois la fit ensuite fou- « droyer si continuellement de bombes, de carcasses et de « coups de canon, que les assiégez furent contraints de se « rendre le 31, quoiqu'ils eussent reçu un secours de trois « cents Espagnols. Cette prise fut suivie de celle de Bour- « bourg et de quelques forts dans la Flandre ([4]). »

365. PRISE DE LA VILLE ET DU CHATEAU DE L'ESCALCETTE (8 novembre 1676).

Par M. Renoux en 1836. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

« Après la bataille de Palerme, les Espagnols ne paru- « rent plus à la mer le reste de la guerre, et les Hollandois « n'employèrent leurs vaisseaux qu'au secours de leurs « alliés du Nord, et à tenter quelques entreprises dans « l'Amérique, où ils ne furent pas long-temps sans éprou-

([1]) Jean-Sauveur ou François de Calvo, depuis lieutenant général des armées du roi. ([2]) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 481. ([3]) François-Michel Le Tellier, ministre secrétaire d'état de la guerre. ([4]) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 321.

« ver encore une disgrace presque semblable à celle de « Palerme. Cet éloignement des forces maritimes des Hol- « landois donnant lieu au maréchal de Vivonne d'em- « ployer toutes les troupes du Roy à terre, il prit avant la « fin de l'année la ville de Merilly dans le païs de Carlen- « tino, celle de Taormine avec son château, où le prince « Cincinelli, Napolitain, fut blessé et fait prisonnier, et la « forteresse de Scaletta (Escalcette) (1). »

Escalcette est une place assez forte entre Messine et Taormine, que le duc de Vivonne assiégea en personne malgré la rigueur de la saison extrêmement froide et pluvieuse. Les ennemis s'y défendirent bravement pendant quinze jours; mais enfin, foudroyés de tous côtés par le canon des galères et par une batterie qu'on avait trouvé moyen de faire élever sur une montagne extrêmement haute, ils furent obligés de capituler, et le fort Sainte-Placide se rendit aussi le même jour, 8 novembre 1676 (2).

366. PRISE DE CAYENNE (17 décembre 1676).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Théodore GUDIN en ....

Les Etats-Généraux avaient essayé d'enlever à la France les colonies d'Amérique; ils espéraient que le grand nombre d'ennemis que le Roi avait en Europe l'empêcheraient de s'occuper de la conservation de possessions aussi éloignées, et « dans cette vue ils y avoient « envoyé le vice-amiral Binkes au printemps de cette an- « née, avec onze vaisseaux de guerre et des troupes avec « lesquels il prit sur les François l'isle de Cayenne avec « assés de facilité, d'autant plus que M. de la Barre (3), « qui en étoit gouverneur, étoit pour lors en France, et « qu'il y avoit laissé, pour y commander, le chevalier de « Lezi, son frère, qui étoit fort jeune.

« Le Roy ayant reçu la nouvelle de la perte de cette « isle, donna une escadre de six vaisseaux et de trois fré- « gates au comte d'Estrées (4), qui y fit voile. Y étant arrivé « le 17 de décembre, il fit attaquer le lendemain le fort de « cette isle, dans lequel le vice-amiral Binkes avoit laissé « une garnison hollandoise. Il l'emporta la nuit du 19 au « 20, par assaut; le chevalier de Lezi, étant à la tête, y « monta le premier; en sorte que toute l'isle retourna sous

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 508. (2) *Petites conquêtes de Louis XIV*. (3) Antoine Lefevre de La Barre, lieutenant général des armées du roi. (4) Jean d'Estrées, vice-amiral, depuis maréchal de France.

« l'obéissance du Roy, avec la même facilité qu'elle avoit « été perdue (1). »

367. COMBAT NAVAL DE TABAGO (27 février 1677).

Par M. Théodore Gudin en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Le comte d'Estrées, après avoir repris l'île de Cayenne, partit le 11 février de la Martinique, avec six vaisseaux et quatre frégates, pour aller chercher la flotte hollandaise, commandée par le vice-amiral Binkes, qui était à l'île de Tabago. Après avoir fait reconnaître le fort et la rade, il choisit le 27 février, jour du mercredi des Cendres, pour faire attaquer le fort par M. Hérouard, pendant qu'il occuperait les ennemis à la défense de leurs vaisseaux.

« L'escadre des ennemis, composée de dix vaisseaux de « guerre, d'un brûlot et de trois petits bâtimens, étoit « amarée dans un espèce de cul-de-sac, où les vaisseaux « du comte d'Estrées ne pouvoient entrer qu'un à un à la « file. Outre le canon qui tiroit de dessus les forts, il y avoit « encore des batteries à fleur d'eau qu'il falloit essuïer pour « entrer dans le port. M. de Gabaret, qui y entra le pre- « mier, alla mouiller à la portée du pistolet des ennemis, « et la blessure dangereuse qu'il reçut en y entrant, ne « l'empêcha pas de demeurer sur son pont, et de combattre « jusqu'à tant qu'un second coup de canon l'eut emporté. « M. de Montortier et le comte de Blenac (2) le suivirent ; « le dernier alla mouiller entre les vaisseaux des ennemis et « leurs batteries. Le comte d'Estrées, étant entré dans le « même tems avec le reste de son escadre, commença un « des plus furieux combats qui ait jamais été donné sur mer. « Le vaisseau de M. de Lesine, qui fut le premier brûlé, « mit le feu à deux vaisseaux hollandois qui étoient à ses « côtés : deux flûtes, sur lesquelles les ennemis, qui n'a- « voient pas cru qu'on pût les venir attaquer dans le port, « avoient mis les femmes, les enfans et les nègres qui étoient « dans le fort, furent embrasés par les débris enflammés de « ces deux vaisseaux ; les hurlemens des femmes et les cris « des enfans, se joignant au bruit effroyable du canon et des « vaisseaux que le feu faisoit sauter en l'air, firent que ce « port ne fut rempli que d'horreur et de carnage. Le canon « du vaisseau du comte d'Estrées mit le feu au contre-ami- « ral de Hollande, qu'il avoit abordé, et dont il s'étoit

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 508. (2) Charles de Courbons, lieutenant général des armées navales du roi.

« rendu maître. Ce vaisseau sauta en l'air et couvrit de « flammes le vaisseau du comte d'Estrées, auquel le feu « prit incontinent de tous côtés, et, comme il étoit déjà « blessé à la tête et à la jambe, et qu'il avoit une partie des « officiers, des matelots et des soldats de son vaisseau tuez « auprès de lui, il ne sauva sa vie, dans ce péril extrême, « qu'à la faveur d'un canot que M. Bertier, garde de la ma-« rine, eut la hardiesse d'aller enlever à la nage, sous l'é-« peron d'un vaisseau ennemi.

« A peine le comte d'Estrées fut entré dans ce canot, que « les ennemis le criblèrent de coups de canon, mais, s'é-« tant trouvé assés près de terre lorsqu'il coula bas, les ma-« telots se jetèrent dans l'eau et le portèrent, et ceux de ses « officiers qui étoient avec lui, jusqu'à terre. Quelques Hol-« landois, qui étoient au rivage, effrayés de l'horreur du « carnage, et du bruit terrible qu'on entendoit de toutes « parts, se crurent perdus dès qu'ils le virent approcher « d'eux, et lui demandèrent quartier, quoiqu'ils fussent « bien armés, et que le comte d'Estrées et ceux qui le « suivoient n'eussent aucunes armes.

« D'un autre côté, trois vaisseaux des ennemis, pressés « par les frégates et les vaisseaux du roy, furent contraints « de s'aller échouer. Deux vaisseaux françois eurent un « pareil sort et furent presque entièrement brûlés. Enfin, « après sept heures d'un des plus sanglants combats qu'on « puisse imaginer, le comte d'Estrées, aïant reçu avis que « le trop d'ardeur et de précipitation avec laquelle M. Hé-« rouard avait fait attaquer le fort, en avoit fait manquer « le succès, fit retirer ses vaisseaux du port et embarqua « ses troupes.

« Tous les vaisseaux des ennemis furent ou brûlés ou « coulés à fond ou échoués, et l'échec qu'ils reçurent dans « le combat fut si considérable, qu'ils ne parurent plus à « la mer, du reste de la guerre, dans les îles de l'Améri-« que (1). »

368. SIÉGE DE VALENCIENNES (4 mars 1677).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 26.

Tableau du temps.

Les conférences de Nimègue n'avaient encore eu aucun résultat, et la paix semblait plus éloignée que jamais; malgré tous leurs revers de l'année précédente, les alliés étaient

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 565-567.

parvenus à s'emparer de Philipsbourg. Fiers d'avoir enlevé à la France ce poste avancé qu'elle avait conquis en Allemagne, ils reculaient de jour en jour le terme des négociations, dans l'espoir de ramener vers eux la fortune. Mais Louis XIV, qui avait compris qu'il n'obtiendrait la paix qu'avec de nouveaux efforts et de nouvelles victoires, employa l'hiver à faire des préparatifs considérables, puis, avant même que le printemps fût commencé, il étonna ses ennemis par la vigueur imprévue de ses attaques sur les Pays-Bas. C'était là qu'il voulait porter les grands coups : il n'avait dirigé du côté de l'Allemagne que de simples corps d'observation. La prise de Condé et de Bouchain rendait plus facile le siége de Valenciennes. Le Roi en projeta la conquête. Les maréchaux d'Humières et de Luxembourg reçurent l'ordre d'entrer en campagne dès le mois de février, et de se diriger sur cette ville.

« Cette place, fameuse par les siéges qu'elle avoit soutenus, étoit estimée une des plus fortes des Pays-Bas espagnols... Les fortifications en étoient excellentes, et elle étoit munie de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue résistance. Le marquis de Richebourg [1], frère du prince d'Epinoi, en étoit gouverneur; il avoit sous lui M. Desprez, officier d'infanterie, le plus expérimenté des troupes du roy d'Espagne. Il avoit deux mille cinq cens hommes d'infanterie, Espagnols, Italiens ou Walons, et douze cens chevaux de troupes réglées, avec toute la bourgeoisie, qui étoit aguerrie et qui avoit pris les armes [2]. »

Louis XIV, pour ôter aux ennemis la pensée qu'il voulût faire quelque entreprise pendant cet hiver, donnait à sa cour des fêtes d'une magnificence extraordinaire; et, dans le moment que toute l'Europe et ses courtisans le croyaient le plus occupé aux plaisirs du carnaval, il n'eut pas plus tôt appris que ses troupes étaient devant Valenciennes, qu'il quitta Saint-Germain et arriva avec beaucoup de diligence devant cette place, le 4 du mois de mars, malgré la rigueur de la saison. Il distribua aussitôt des quartiers et prit le sien à Famas, avec les maréchaux d'Humières et de La Feuillade; le maréchal de Schomberg eut son quartier à Saint-Sauve, le maréchal de Luxembourg à Annoy, et le maréchal de Lorges à Anzin. Le Roi fit faire des ponts sur la rivière pour avoir la communication des quartiers les uns avec les autres, et les

(1) François Philippe de Melun. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 526.

visita tous pour connaître leur état. Cependant, la place étant d'une grande étendue, il fit travailler à des lignes de circonvallation, et y occupa ses troupes en attendant que son artillerie fût arrivée. Quoiqu'il y eût beaucoup de neiges et de glaces sur la terre, ce grand prince était continuellement à cheval, et par son exemple apprenait à ses troupes à mépriser les fatigues et les rigueurs de la saison.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes du corps du Roi. No 108.

369. SIÉGE DE VALENCIENNES (16 mars 1677).

Esquisse faite sur les lieux, par Antoine-François VANDERMEULEN.

Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. No 92.

370. SIÉGE DE VALENCIENNES (16 mars 1677).

LOUIS XIV RANGE SES TROUPES EN BATAILLE POUR L'ATTAQUE DU CHEMIN COUVERT.

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

371. SIÉGE DE VALENCIENNES (16 mars 1677).

Partie centrale. 1er étage. Salle de Billard. No 126.

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

La tranchée avait été ouverte le 9 mars : les travaux furent poussés avec une activité si grande que le 15 on était arrivé, malgré le dégel et les pluies, au pied du glacis du chemin couvert.

Vauban, qui avait toute la confiance du Roi, conduisait les opérations du siége. L'attaque du chemin couvert fut arrêtée pour le 16. « Le roi, dit l'auteur du siècle de « Louis XIV, tint conseil de guerre pour attaquer les ou- « vrages du dehors. C'était l'usage que ces attaques se « fissent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux « ennemis sans être aperçu, et d'épargner le sang du soldat. « Vauban proposa de faire l'attaque en plein jour. Tous les « maréchaux de France se récrièrent contre cette propo- « sition. Louvois la condamna. Vauban tint ferme, avec la « confiance d'un homme certain de ce qu'il avance...... Le « roi se rendit aux raisons de Vauban, malgré Louvois et « cinq maréchaux de France [1]. »

372. VALENCIENNES PRISE D'ASSAUT PAR LE ROI (17 mars 1677).

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Par M. Jean ALAUX en 1837.

« Sa Majesté (rapporte le comte de Louvigny [2], dans

(1) *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire. (2) Antoine-Charles de Gramont, VIe du nom, depuis duc de Gramont.

« une lettre qu'il écrivoit de Valenciennes à son père, le « maréchal de Gramont (1), sous la date du 17 mars, le « jour même de la prise de cette ville) s'est enfin résolue « de faire attaquer la contrescarpe le matin, estimant « qu'elle seroit emportée plus facilement et avec moins de « perte de jour que de nuit, les ennemis ne s'y attendant « pas et la chose devant leur paroître impraticable. Il « y a eu quatre attaques disposées de la manière que je « vais vous dire : les mousquetaires gris par le flanc de « l'ouvrage couronné, ayant à leur tête la moitié de la « compagnie des grenadiers à cheval ; les mousquetaires « noirs par le flanc de la gauche de l'ouvrage, ayant à « leur tête l'autre moitié des grenadiers à cheval ; le ré- « giment des gardes à la droite de l'ouvrage par la tête, « et le régiment de Picardie à la gauche du même ouvrage « par la tête ; tous les grenadiers de l'armée à la gauche de « la tranchée, pour s'en servir en cas de besoin. Les quatre « attaques ont commencé en même temps, après le signal « qui était neuf coups de canon. L'on a emporté la contres- « carpe sans résistance, puisque tout ce qui étoit dans « l'ouvrage couronné a été tué. Quelques fuyards se sont « mis dans la demi-lune revêtue ; les mousquetaires, gre- « nadiers et un grand nombre d'officiers sont entrés pêle- « mêle avec eux dans la demi-lune. Les ennemis y ont « encore perdu beaucoup de gens. Ceux qui ont pris le « parti de se sauver dans la ville n'ont pas eu un sort plus « heureux que leurs confrères ; ils y ont été poussés l'épée « dans les reins, et les mêmes mousquetaires et gens que je « viens de vous nommer, après avoir fait main-basse par- « tout, sont entrés dans le guichet du pâté, et ensuite « ont gagné le rempart de la ville, se sont rendus maîtres « du canon, et l'ont tiré sur les ennemis, après avoir fait « une espèce de retranchement. Ce que je vous mande est « la vérité, et moi qui le viens de voir, j'ai peine encore « à le croire. Cependant rien n'est plus assuré, que le Roy « a pris d'assaut, en plein jour, Valenciennes, et en deux « heures, étant à vingt pas de la contrescarpe, quand on « a commencé à marcher. M. le maréchal de Luxembourg « était de jour ; la Trousse et Saint-Geran, officiers géné- « raux ; les chevaliers de Vendôme (2) et d'Anjou, aides de « camp (du Roy), qui se portent tous fort bien. Bourle-

(1) Antoine de Gramont, IIIe du nom, duc de Gramont. (2) Philippe de Vendôme, second fils de Louis, cardinal, duc de Vendôme, et de Laure Mancini, et frère de Louis-Joseph, duc de Vendôme.

« mont (1) est le seul qui a été tué d'un coup de fauconneau,
« en arrivant à la palissade : Champigni, capitaine aux
« gardes, est blessé : un capitaine de Picardie tué et qua-
« rante hommes tués ou blessés, tant mousquetaires que
« soldats. Les ennemis ont perdu tout ce qu'il y avoit dans
« les dehors, dont il en est resté plus de six cents sur la
« place. Il y a près de six cents prisonniers. Le comte de
« Saure, cinq colonels, près de douze cents chevaux,
« enfin les bourgeois et la garnison ; tous pris à discrétion.
« Voilà ma narration et celle de la matinée qu'a eue Sa
« Majesté, qui peut être comptée comme une des belles
« qu'elle aura dans sa vie (2). »

La ville, emportée d'assaut, allait être livrée au pillage ; Louis XIV s'empressa d'envoyer Louvois pour l'en préserver.

378. PRISE DE LA VILLE DE CAMBRAI (7 avril 1677).

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite des
Porcelaines.
N° 125.

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

Le prince d'Orange (3) avait donné rendez-vous à ses troupes à Dendermonde, où il apprit avec un profond étonnement la prise de Valenciennes.

« Le Roy, qui sans perdre de tems voulut mettre ses pro-
« jets à exécution, fit un détachement de son armée qui
« investit Cambray le 22e de mars, et donna en même
« tems un corps d'armée à Monsieur (4) pour faire le siége
« de Saint-Omer. Sa Majesté suivit de près le premier dé-
« tachement, et étant arrivée à Cambray, il visita exacte-
« ment les environs de la place, presqu'à la portée du
« mousquet. Il fit travailler ses troupes aux lignes de cir-
« convallation ; et pendant que six mille paisans, qu'il
« avoit fait venir de Picardie, faisoient aussi ces lignes qui
« furent achevées le 27, il distribua ses troupes en
« différens quartiers.

« Cette ville est située sur l'Escaut, qui la traverse d'un
« côté ; les murailles étoient défendues par de bons bastions
« et des demi-lunes ; il y a une excellente citadelle sur une
« élévation qui commande toute la ville ; ses fossés sont
« taillés dans le roc ; c'est un quarré régulier dont les bas-
« tions sont bien revêtus, et toutes les courtines couvertes

(1) Henri d'Anglure, marquis de Bourlemont, brigadier général. (2) *Recueil de pièces d'histoire, etc.* par l'abbé Grenet et le P. Desmolets, vol III, p. 129, édition de Paris, 1738. (3) Guillaume-Henri de Nassau, depuis Guillaume III, roi d'Angleterre. (4) Philippe de France, duc d'Orléans.

« de bonnes demi-lunes. Cette place étoit défendue par « Dom Pedro Savala, qui en étail gouverneur ; elle étoit « pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour sa défense, « et avoit une forte garnison.

« Le Roy fit ouvrir la tranchée dans la nuit du 28 au 29, à « la ville, du côté de la porte Notre-Dame en sa présence ; « il fut jour et nuit à cheval pendant le siége, et fit si bien « que la tranchée fut poussée, malgré la rigueur de la saison, « à plus de cinq cens pas, sans avoir perdu qu'un soldat.

« Le 2 avril, le Roy aïant fait faire, par M. de Vauban, « les dispositions pour attaquer les trois demi-lunes en « même tems, et le signal aïant été donné à dix heures du « soir, elles furent attaquées avec tant de valeur que les « troupes s'emparèrent de deux et s'y logèrent; la troisième « fut manquée. Le Roy fit ensuite attacher le mineur au « corps de la place, ce qui obligea le gouverneur de de- « mander à capituler. Les ôtages aïant été envoïés de part « et d'autre, le Roy accorda aux assiégés une trève de « vingt-quatre heures pour se retirer dans la citadelle (1). »

374. SIÉGE DE SAINT-OMER (avril 1677).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M. BAPTISTE en 1839. Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 26.

Pendant que le Roi s'emparait avec cette heureuse rapidité de Valenciennes et de Cambrai, Monsieur, qu'il avait envoyé devant Saint-Omer, pour en faire le siége, était arrivé sous les murs de cette ville. Après avoir fait investir cette place et tracé ses lignes de circonvallation, il avait déjà commencé les opérations du siége par l'attaque du fort aux Vaches, dont il s'était rendu maître, lorsqu'il apprit que le prince d'Orange avait quitté son camp de Dendermonde, et se dirigeait, à la tête d'une armée de trente mille hommes, vers Saint-Omer, pour en faire lever le siége. A la nouvelle de ce mouvement, le Roi s'empressa d'envoyer à son frère ses deux compagnies de mousquetaires, avec plusieurs régiments d'infanterie, qu'il mit sous les ordres du maréchal de Luxembourg. Le duc d'Orléans, dès qu'il eut reçu ce renfort, pourvut à la défense de ses lignes devant Saint-Omer, et marcha avec décision au-devant de l'ennemi.

375. BATAILLE DE CASSEL (11 avril 1677).

ORDRE DE BATAILLE.

. . . .

« Le 10 à midy, les deux armées se trouvèrent en pré-

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 531-532.

« sence auprès du mont Cassel, n'étant séparées que par « deux petits ruisseaux, par des hayes vives et par quelques « watergans qui environnoient des prés et des jardins. Ce « même jour M. de Tracy (1) joignit cette armée avec les neuf « bataillons que le Roy y avoit envoiés, et qui vinrent d'au- « tant plus à propos qu'avec ce secours elle étoit encore « inférieure à celle des ennemis.

« Le 11, jour du dimanche des Rameaux, le prince d'O- « range passa à la pointe du jour le ruisseau de Piennes, « et s'empara de l'abbaye du même nom, où le maréchal « de Luxembourg avoit laissé la veille un sergent et vingt « soldats seulement, Monsieur y fit conduire quatre pièces « de canon et la fit attaquer par M. de la Melonnière, lieu- « tenant-colonel du régiment d'Anjou, soutenu de M. Larré, « mestre de camp du régiment de Conty, qui la reprit « après un combat sanglant et fort opiniâtre.

« Son Altesse Royale mit ensuite son armée en bataille « sur deux lignes avec un corps de réserve. Sa droite « étoit apuïée au mont d'Aplinghen, et sa gauche alloit « jusqu'à l'abbaye de Piennes, dont il venoit de s'em- « parer. L'aile droite étoit commandée par le maréchal « d'Humières (2), qui avoit sous ses ordres M. de la Cordon- « nière et le chevalier de Sourdis (3), maréchaux de camp. « Le maréchal de Luxembourg étoit à l'aile gauche, aïant « sous lui le prince de Soubise (4) et le marquis d'Albret (5), « maréchaux de camp. Monsieur se mit au centre avec le « comte du Plessis (6), lieutenant général, et le comte de la « Mothe (7), maréchal de camp. L'armée du prince d'Orange « étoit pareillement sur deux lignes. Le comte d'Horn « commandoit l'aile droite, le prince de Nassau l'aile gau- « che, et ce prince étoit au centre avec le comte de Wal- « deck (8). Ce prince, voïant que Monsieur s'étoit rendu « maître de l'abbaye de Piennes, dégarnit la gauche de son « armée pour fortifier sa droite. S. A. R. voulant profiter « de ce mouvement, résolut de commencer la bataille. On « peut dire toutesfois que les ennemis étoient avantageu- « sement postez, puisque pour aller à eux il falloit passer « un ruisseau et des hayes qui les couvroient; c'est ce qui « fit prendre le parti à Monsieur d'étendre ses troupes sur

(1) Henri Bonneau de Tracy, maréchal de camp. (2) Louis de Crevant, IVe du nom, duc d'Humières. (3) François d'Escoubleau, depuis comte de Sourdis et lieutenant général des armees du roi. (4) François de Rohan, lieutenant général des armées du roi. (5) Charles Amaujeu d'Albret, maréchal de camp. (6) César-Auguste de Choiseul, lieutenant général des armées du roi. (7) Charles-Guillaud de La Mothe, maréchal de camp. (8 Christian-Louis, général-feld-maréchal dans les armées de l'empereur.

« la droite et sur la gauche. Le régiment colonel de dra-
« gons étoit hors de la ligne à la droite ; les deux compa-
« gnies des mousquetaires du Roy et six escadrons de gen-
« darmerie formoient l'aile droite de la première ligne,
« faisant dix escadrons. L'aile droite de la seconde ligne
« consistoit en la brigade de Monrevel, au nombre de huit
« escadrons. Elle avoit à sa droite le régiment de dragons-
« Dauphin, hors la ligne; les gardes françoises, les régi-
« mens de Navarre, de Revel de Lionnois, du Royal, et
« des Vaisseaux, étoient dans le centre de la première ligne,
« soutenus des régimens de Fifer, du Bordage, et du Rous-
« sillon, qui étoient dans le centre de la seconde ligne. La
« gauche de la première ligne étoit composée des brigades
« de cavalerie de Gournay et de Bulonde, faisant dix esca-
« drons et aïant sa gauche hors la ligne. Le régiment de
« Listenoy dragons, et la brigade de Grignan consistant
« en dix escadrons, étoient à la seconde ligne de cette aile.
« Le corps de réserve étoit formé du régiment de dragons
« et de quatre bataillons, et l'artillerie étoit commandée
« par le marquis de la Fressellière (1), lieutenant général de
« l'artillerie (2). »

376. BATAILLE DE CASSEL (11 avril 1677). — Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. N° 107.

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

377. BATAILLE DE CASSEL (11 avril 1677). — Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. N° 50.

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1836.

378. BATAILLE DE CASSEL (11 avril 1677). — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

Par M GALLAIT en 1837, d'après une tapisserie du temps.

Le combat commença par la droite où se trouvait le maréchal d'Humières ; il fut vif et opiniâtre, mais tous les efforts des ennemis étaient dirigés sur le centre, où commandait le duc d'Orléans.

« La brigade de Tracy et deux autres bataillons, après
« avoir battu l'infanterie qui leur avoit disputé le passage
« du ruisseau, furent mises en désordre par la cavalerie des
« ennemis ; mais Monsieur ayant fait avancer en diligence
« quelques bataillons de la seconde ligne, il les mena lui-

(1) François Frezeau, depuis maréchal de camp. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 533.

« même à la charge pour rétablir le désavantage ; sa pré-« sence fit renouveler le combat en ce lieu avec tant de « chaleur, et S. A. R. s'y exposa de manière qu'elle reçut « deux coups dans ses armes, le chevalier de Lorraine [1] « fut blessé à ses côtés, le chevalier de Silly, un de ses cham-« bellans, y fut tué, et plusieurs de ses domestiques fu-« rent blessés assés près de sa personne [2]. »

Le maréchal de Luxembourg, à la gauche de l'armée française, avait été opposé à la droite de l'armée hollandaise. Après avoir emporté l'abbaye de Piennes, il attaqua successivement tous les postes occupés par l'ennemi ; il éprouva une grande résistance, mais il s'en empara après plusieurs charges consécutives ; « en sorte que, le centre de « notre armée et l'aile droite poussant de leur côté les « ennemis, le désordre devint si général dans leur armée, « qu'il ne fut plus au pouvoir du prince d'Orange, malgré « tous les efforts qu'il fit et les mouvemens qu'il se donna, « de la rallier, et tout y prit la fuite ; elle abandonna le « champ de bataille, et se retira vers Poperingen. Cette « victoire, arrivée le 11 avril, fut complette, et sanglante « de la part des ennemis; ils y laissèrent trois mille hommes « sur le champ de bataille, et ils eurent un si grand nombre « de blessés qu'on en trouva huit cens des leurs parmi « les nôtres. De ce nombre étoient soixante officiers ; l'on « eut grand soin des uns et des autres. On leur fit quatre « mille prisonniers, on leur prit treize pièces de canon, « deux mortiers, quarante-quatre drapeaux, dix-sept « étendarts et tous leurs bagages et chariots de vivres [3]. »

Le prince de Condé félicita le Roi sur la victoire de Cassel ; il en reçut la réponse suivante :

Au camp, devant la citadelle de Cambrai, le 16 avril 1677.

« Mon cousin, c'est avec justice que vous me félicitez de « la bataille de Cassel. Si je l'avois gagnée en personne, « je n'en serois pas plus touché, soit pour la grandeur de « l'action, ou pour l'importance de la conjoncture, surtout « pour l'honneur de mon frère : au reste, je ne suis pas « surpris de la joie que vous avez eue en cette occasion. Il « est naturel que vous sentiez à votre tour ce que vous « avez fait sentir aux autres par de semblables succès [4]. »

(1) Louis-Philippe de Lorraine d'Armagnac, maréchal de camp.
(2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 536. (3) *Idem*.
(4) *Mémoires militaires de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 117.

379. REDDITION DE LA CITADELLE DE CAMBRAI (18 avril 1677). Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. N° 30.

Par M. Mauzaisse en 1835, d'après l'esquisse de Testelin faite sur l'original de Vandermeulen.

380. REDDITION DE LA CITADELLE DE CAMBRAI (18 avril 1677).

Tableau du temps, par Charles Lebrun et Antoine-François Vandermeulen. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

« Le Roy étant maître de la ville de Cambray, et la suspension d'armes que Sa Majesté avoit accordée à la garnison, étant expirée le 7 avril, il fit ouvrir le soir même la tranchée sur l'esplanade, sans que les assiégez fissent aucune sortie, s'étant contentez de faire un grand bruit de mousqueterie et de leur artillerie. Le grand nombre de troupes qui y étoient entrées, la résolution que les assiégés avoient pris de tuer leurs chevaux, à l'exception de dix par compagnie, afin que le fourrage ne manquât pas,....... auroit dû faire croire que ce siége seroit une entreprise de longue haleine.

« Le Roy fit continuer du côté de la campagne les travaux qui avoient servi pour l'attaque de la ville, et fit jeter dans la citadelle un si grand nombre de bombes et de carcasses, que le 9, les assiégez furent obligez de se retirer dans leurs souterrains, où ils étoient les uns sur les autres.

« Le 16 le Roy fit sçavoir au gouverneur que la mine du bastion neuf étoit prête à jouer, et qu'il l'avertissoit de prendre ses mesures, afin de ne pas courir le risque de la perte de sa garnison; mais comme il répondit qu'il lui restoit encore trois bastions entiers à un bon retranchement sur celui qui étoit ouvert, et qu'il prioit Sa Majesté de trouver bon qu'il fit son devoir jusqu'au bout, on fit jouer la mine, et les batteries achevèrent pendant le jour d'élargir la brèche à coups de canon. On fit la disposition des troupes pour y donner l'assaut le lendemain, jour du vendredy saint : comme le maréchal de la Feuillade (1), qui étoit chargé de cette action, alla reconnoître dès la pointe du jour la brèche, et qu'il ne la trouva pas encore assés grande, il la fit élargir par un grand feu de canon, qui l'augmenta en peu d'heures de quarante pieds; ce qui obligea le gouverneur de faire battre la chamade. La ca-

(1) François d'Aubusson, IIIe du nom, duc de La Feuillade.

« pitulation aïant été signée, la garnison sortit le lende-
« main 18, par la brèche avec deux pièces de canon, deux
« mortiers et tous les autres honneurs de la guerre. Le
« Roy, qui avoit fait mettre ses troupes en bataille et
« qui étoit présent pour la voir défiler, aborda le carosse
« de don Pedro Zavala, gouverneur, qui avoit été blessé à
« la jambe d'un éclat de grenade, et qui étoit couché dedans.
« Il fit son compliment à Sa Majesté, qui lui donna beau-
« coup de loüanges sur sa valeur et sur sa fermeté (1). »

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes-du-Corps du Roi. No 108.

381. PRISE DE SAINT-OMER (22 avril 1677).

Esquisse faite sur les lieux par Antoine-François VANDERMEULEN.

382. PRISE DE SAINT-OMER (22 avril 1677).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

Par M. PINGRET en 1836.

« Après que Monsieur eut demeuré assés de tems sur « le champ de bataille pour faire enlever les morts et les « blessez, il retourna devant Saint-Omer pour en achever « le siége (2). »

Les opérations recommencèrent le 16; le prince dirigea les travaux, anima les troupes par sa présence, et dès le 19 on s'était déjà emparé du chemin couvert. « Les assiégez, « intimidez par la perte de la bataille de Cassel, battirent la « chamade, et sortirent le 22 avril par capitulation. Le « prince de Robec (3) y commandoit comme gouverneur géné- « ral de ce qui restoit au Roy d'Espagne dans l'Artois, et le « comte de Saint-Venant, comme gouverneur particulier de « la place. La reddition de Saint-Omer acheva de rendre le « Roy entièrement maître de cette province (4). »

Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. No 92.

383. SIÉGE DE FRIBOURG (novembre 1677).

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

384. SIÉGE DE FRIBOURG (novembre 1677).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

Le maréchal de Créquy (5) avait été nommé pour commander l'armée d'Allemagne, et s'opposer aux tentatives du duc

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 538-540. (2) *Idem*, p. 537. (3) Philippe de Montmorency, prince de Robecque. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 538. (5) François de Blanchefort, marquis de Créquy.

Charles de Lorraine (1). Ce prince, qui avait sous ses ordres une nombreuse armée, voulait rentrer en possession de ses états, et de là pénétrer en France. La possession de Trèves et de Philipsbourg, dont les alliés s'étaient emparés dans les campagnes précédentes, lui en fournissait les moyens. Trèves et Luxembourg donnaient passage sur la Sarre et sur la Meuse, et Philipsbourg ouvrait les portes de la haute Alsace.

Le duc de Lorraine passa en effet la Sarre et s'avança jusqu'à Metz. Mais le maréchal de Créquy, quoique avec une armée fort inférieure, suivait tous ses mouvements, et, en le harcelant sans cesse et interceptant ses convois, il l'empêcha de rien entreprendre. Le prince se porta alors sur la Meuse pour y chercher un passage, et lier ses opérations à celles du prince d'Orange (2); mais il apprit là que le stathouder, pressé à la fois par les deux armées du maréchal de Luxembourg et du maréchal d'Humières, avait renoncé à prendre Charleroi. Informé en même temps que le duc de Saxe-Eisenach (3), qui venait se joindre à lui à la tête de l'armée des cercles de l'empire, était bloqué par le maréchal de Créquy dans une île du Rhin, il revint précipitamment sur ses pas, et se dirigea sur l'Alsace pour porter secours à son malheureux allié. Mais il n'était plus temps : le duc Georges (4) avait capitulé, et s'était engagé par serment à ne plus porter, pendant toute cette année, les armes contre la France. Le duc de Lorraine se trouva alors en face du maréchal de Créquy, presque sur le théâtre où, deux ans auparavant, Turenne avait fait la glorieuse campagne qui termina sa vie. Créquy sembla s'inspirer des exemples de ce grand capitaine, et le 7 octobre il remporta à Kochersberg un avantage signalé sur l'armée impériale; puis feignant de vouloir rentrer en Alsace pour y faire hiverner ses troupes, il trompa sur ses projets le duc de Lorraine, qui dispersa son armée dans les quartiers où elle devait passer l'hiver.

« Sitôt que le maréchal de Créqui en eut nouvelle, « dit Quincy, il voulut mettre en exécution le projet qu'il « avoit formé de faire le siége de Fribourg sur la fin de la « campagne. »

Il donna ordre à tous les quartiers de se mettre en marche le 8 octobre pour se rendre aux environs d'Ajeb-

(1) Charles V, fils de Nicolas-François de Lorraine, duc de Lorraine, et neveu de Charles IV, duc de Lorraine. (2) Guillaume-Henri de Nassau, depuis Guillaume III, roi d'Angleterre. (3) Jean-Georges. (4) Jean-Georges, duc de Saxe-Eisenach.

seim, et partit la nuit, suivi du régiment du roi. Le 9 il étoit arrivé devant Fribourg, et le 13 l'armée française attaquait « le faubourg de Neubourg, qui fut emporté, « malgré la vigoureuse résistance que firent le marquis « de Bade (¹), le comte de Fortia et le comte de Kaunitz, « qui commandoient les troupes qui le défendoient. On « y établit des batteries pour battre en brèche le corps « de la place ; ce qui obligea le général major Schultz, qui « en étoit gouverneur, de faire battre la chamade le 16 sur « les cinq heures du soir. Il fut arrêté par la capitulation « que la garnison sortiroit de la ville et du château le 27 « au matin, tambour battant, enseignes déploïées, avec « ses bagages, pour être conduite à Rhinfeld. Elle étoit « encore de douze cents hommes d'infanterie et de quatre « cents chevaux.

« Le maréchal de Créqui après avoir donné tous les or- « dres nécessaires pour assurer la conquête de Fribourg, « et y avoir laissé pour garnison les deux bataillons d'Or- « léans, ceux de Plessis-Bellière, de la Fère et de Ven- « dôme, et le marquis de Boufflers (²) pour y commander, « décampa le 19, et alla repasser le Rhin à Brisac. Il envoïa « ensuite toutes les troupes de son armée dans des quar- « tiers d'hyver, et finit cette longue campagne avec la « gloire de l'avoir conduite et terminée d'une manière « digne de M. de Turenne.

« La nouvelle de cette conquête jeta une grande cons- « ternation à la cour de Vienne. On ne pouvoit compren- « dre que ce fussent là les progrès de cette puissante ar- « mée que l'Empereur et l'Empire avoient formée avec « tant d'efforts. La France, maîtresse d'une place si consi- « dérable au delà du Rhin, donna à penser aux confédé- « rés, et allarma extrêmement les princes qui en étoient les « plus à portée (³). »

385. PRISE DE TABAGO (7 décembre 1677).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin.

« Le Roy aïant fait équiper une nouvelle escadre de « huit vaisseaux de guerre et de huit moindres bâtimens, « renvoya le comte d'Estrées tenter une seconde fois l'en- « treprise de Tabago. Il partit de Brest le 1er d'octobre, et

(¹) Louis-Guillaume Ier, margrave de Bade. (²) Louis-François de Boufflers, alors maréchal de camp, et depuis duc de Boufflers et maréchal de France. (³) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 560.

« étant arrivé le 20 à l'isle du Cap Verd, il en fit dès le « lendemain canonner les forts, dont le gouverneur, après « s'être retiré de l'un à l'autre, et fait tirer quelques coups « de canon, se rendit à discrétion avec deux cens hom- « mes qui les gardoient. Le comte d'Estrées fit voile en- « suite aux Barbades, où il arriva le 1er de décembre, et y « aïant trouvé un secours de la Martinique qui le devoit « joindre, il prit la route de Tabagò, où il arriva le 7. Il « débarqua dès le même jour du canon, deux mortiers « et les troupes qu'il avoit destinées à l'attaque du fort ; « mais les chemins pour y arriver, par le côté où il vou- « loit l'attaquer, n'étant point fraïés, il fut obligé d'em- « ploïer tout le huitième à passer un bois qu'il falloit « occuper à mesure qu'il avançoit. Lorsqu'il se trouva à « six cens pas du bois, il fit sommer M. Binkes, qui y « commandoit, et qui répondit qu'il étoit en état de se « défendre long-temps. Il fit commencer les approches, et « mit quelques mortiers en batterie. La troisième bombe « qu'il fit jeter, tomba sur le magasin à poudre . . et le fit « sauter aussi bien que M. Binkes qui étoit à table avec « plusieurs officiers ; ils furent tous enlevez, à l'exception « de deux. Le comte d'Estrées, profitant de ce bonheur et « de cette occasion, fit dans le moment attaquer le fort l'épée « à la main et l'emporta; et, comme il avoit fait fermer le « port par une partie de ses vaisseaux, pour empêcher « que ceux des ennemis n'en pussent sortir pendant qu'il « attaquoit le fort, il se rendit maître, sans résistance, des « vaisseaux hollandois qui y étoient restez, et recouvra un « de ceux du Roy qui avoit échoué au dernier combat, et « que les Hollandois avoient relevé.

« Ce fut par ce dernier avantage que finit l'année 1677 si « glorieusement commencée par le Roy, et si heureuse à la « France, pendant tout son cours, en Flandre, en Allemagne, « en Catalogne et dans les îles de l'Amérique (1).

386. PRISE DE GAND (12 mars 1678).

Par M. RENOUX en 1836. Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle n° 12.

Le roi d'Angleterre, Charles II, entraîné par l'opinion de ses peuples, venait d'abandonner Louis XIV, et de signer avec les États-Généraux de Hollande (10 janvier 1678) un traité destiné à arracher les Pays-Bas espagnols aux armes françaises. Louis XIV n'en ralentit point ses

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 560.

préparatifs pour la campagne de cette année : il les poussa au contraire avec plus de vigueur, et concentra toutes ses forces sur le terrain qu'on lui voulait disputer. Voici comme il s'exprime à ce sujet dans ses instructions à son fils, le grand dauphin (1) :

« Les efforts que mes ennemis ligués ensemble, et les « envieux de ma prospérité vouloient faire contre moi, « m'obligèrent de prendre de grandes précautions ; et pour « commencer je résolus, en finissant la campagne de 1677, « de n'employer mes forces que dans les lieux où elles « seroient absolument nécessaires.

« J'avois impatience de commencer la campagne de « 1678, et une grande envie de faire quelque chose d'aussi « glorieux et de plus utile que ce qui avoit déjà été fait ; « mais il n'étoit pas aisé d'y parvenir et de passer l'éclat « que donnent la prise de trois grandes places (2) et le gain « d'une bataille (3). J'examinai ce qui étoit faisable, et je « travaillai à surmonter les difficultés qui se rencontrent « d'ordinaire dans les grandes choses. Si elles donnent de « la peine, on en est bien récompensé dans les suites. Un « cœur bien élevé est difficile à contenter, et ne peut être « pleinement satisfait que par la gloire. »

Le Roi partit de Versailles et « se rendit le 4 de mars « devant Gand, qui avoit été investi dès le 1er du mois. Sa « Majesté en fit le siége avec une armée de près de quatre-« vingt mille hommes. Don Francisco Pardo, qui en étoit « gouverneur, se mit en état de défense, quoique les trou-« pes qui composoient sa garnison fussent en petit nombre. « Il commença par lâcher les écluses, qui inondèrent les en-« virons de la ville ; mais cela n'empêcha pas les François « d'ouvrir la tranchée la nuit du 5 au 6 de mars. Le « prince d'Harcourt (4), aide de camp du roi, et le sieur de « Rubantel (5) furent blessez en cette occasion. La ville se « rendit au bout de cinq jours, et la citadelle deux jours « après suivit son exemple (6). »

Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. N° 92.

387. PRISE D'YPRES (19 mars 1678).

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

(1) *Mémoires militaires de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 143-144. (2) *Valenciennes*, *Cambrai* et *Saint-Omer*. (3) La bataille de Cassel. (4) Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, comte de Montlaur, etc. (5) Denis-Louis de Rubentel de Mondetour, maréchal de camp. (6) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 351.

388. PRISE D'YPRES (19 mars 1678).

Par Jean-Baptiste MARTIN, d'aprés Vandermeulen.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 11.

« La ville d'Ypres eut bien-tôt le même sort, malgré la « vigoureuse résistance de la garnison. Le Roi fit ouvrir la « tranchée le 18 mars, du côté de la citadelle; mais les « pluies ayant fait retarder les travaux, le marquis de « Conflans, qui commandoit dans la place, fit un feu si « continuel aux aproches du canon, qu'il tua beaucoup « de monde; le marquis de Chamilli (1) fut blessé encette « occasion, et le duc de Villeroi (2) reçut un coup qui lui « emporta quelques boutons de son justaucorps. Ce même « jour le Roi fit ouvrir la tranchée d'un autre côté pour « obliger les assiégez à une diversion, et rendre leur dé- « fense plus foible du côté de la citadelle. Les deux atta- « ques se trouvant avancées jusqu'à quinze pas de la con- « trescarpe, le Roi la fit attaquer. La résistance ne fut pas « grande à la défense de la contrescarpe de la ville; mais « comme le marquis de Conflans avoit mis tous les officiers « réformez à celle de la citadelle, le combat y fut opiniâtre « et sanglant, surtout à l'attaque de la gauche où étoient « les grenadiers à cheval, dont vingt-deux furent tuez, « sans les officiers qui furent ou tuez ou dangereusement « blessez. Enfin la contrescarpe fut emportée, et le gou- « verneur capitula le lendemain à la pointe du jour (3). »

Les négociations de Nimègue, qui semblaient abandonnées, reprirent alors avec plus d'activité. La prise de Gand et d'Ypres avait porté le découragement chez les alliés, et de tous côtés on demandait la paix. Le Roi put alors en dicter les conditions.

« Les ambassadeurs des Etats-Généraux à Nimègue eurent « ordre de déclarer à ceux de France qu'ils les acceptoient, « mais qu'ils demandoient seulement dix jours de délay, « au-delà du 10 may, pour porter leurs alliez à faire la « même chose, ce qui leur fut accordé. Ils envoïèrent sans « perdre de temps en Angleterre et à Bruxelles pour « représenter au roy d'Angleterre les raisons qui les « avoient portez à cette résolution, et pour obliger les « Espagnols à embrasser le seul parti qu'ils avoient à « prendre pour sauver le reste des Païs-Bas (4). »

(1) Noël Bouton, depuis maréchal de France. (2) François de Neufville, lieutenant général des armées du roi, depuis maréchal de France. (3) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 351. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 587.

Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. N° 92.

389. PRISE DE LEEWE (4 mai 1678).

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

390. PRISE DE LEEWE (4 mai 1678).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 11.

Par Jean-Baptiste MARTIN, d'après Vandermeulen.

Avant la fin de la guerre, « le comte de Calvo (1) qui com« mandoit dans Maëstricht, fit le projet de surprendre « Leaw, où il étoit informé qu'il n'y avoit que six cens « hommes de garnison; elle est située entre Liége, « Mastricht et Louvain. Elle avoit une citadelle de quatre « bastions de terre fraisée et palissadée; elle étoit environ« née d'un fossé de douze pieds de profondeur, et dont on « ne pouvoit approcher que par une chaussée très-étroite, « défendüe par une barrière et un bon retranchement; le « reste étant environné d'eau (2). »

Le comte de Calvo chargea de cette entreprise La Bretèche, colonel de dragons. La citadelle fut d'abord enlevée par surprise dans la nuit du 3 au 4 mai.

« Pendant ce temps-là Dom Hermandez, gouverneur de « la place, assembloit le reste de la garnison sur l'espla« nade, entre la ville et le château, pour marcher au « secours de ceux qui étoient attaqués; mais le canon de « la citadelle, que les François pointèrent contre la ville, le « fit retirer dans la grande église, où il fut contraint peu « d'heures après, de se rendre prisonnier de guerre, avec « quatre cens soldats et trente-cinq officiers qui s'y étoient « renfermés avec lui. Ce fut par une action si hardie et si « heureusement conduite, que la prise d'une place, qui par « sa situation paroissoit imprenable, ne coûta que vingt « soldats et une nuit de tems (3). »

Enfin la paix se fit à Nimègue. « Il y eut trois traités « dit le président Hénault: l'un entre la France et la « Hollande, signé le 10 août; le second avec l'Espagne, « signé le 17 septembre; et le troisième avec l'empereur « et l'Empire, à la réserve de l'électeur de Brandebourg « et de quelques autres princes. Ce qu'il y a de remar« quable dans le traité signé avec les Hollandois, aux« quels on rendit Maëstricht, c'est qu'après avoir été

(1) Jean Sauveur de Calvo, lieutenant général des armées du roi. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 588. (3) *Ibid*, p. 589.

« l'unique objet de la guerre de 1672, ils furent les seuls « à qui tout fut rendu. Par le traité conclu avec l'Es- « pagne, il fut convenu que la Franche-Comté resteroit « au Roy, ainsi que les villes de Valenciennes, Condé, « Bouchain, Cambray, Aire, Saint-Omer, Ypres, Warvick, « Varneton, Poperingue, Bailleuil, Cassel, Menin, Bavay, « Maubeuge et Charlemont....... La base du traité avec « l'Empereur, qui ne fut signé que le 4 février 1679, fut « celui de Munster (1). »

391. COMBAT DE CHIO (1681).

Par M. Théodore GUDIN en ... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

En l'année 1681 la marine française remporta un avantage sur les pirates de la Méditerranée.

« Les Tripolins continuant à pirater sur les côtes de Pro- « vence, M. du Quesne, qui commandoit un escadre du « Roy dans la Méditerranée, canonna et coula à fond un « grand nombre de vaisseaux de Tripoli, dans le port de « Chio, et endommagea considérablement le château, qui « est de la domination du Grand-Seigneur (2). »

392. LOUIS DE FRANCE, DUC DE BOURGOGNE, EST PRÉSENTÉ AU ROI (août 1682).

Par Antoine DIEU vers 1690. Partie centrale. 1er étage. Salon du Grand Couvert. N° 103.

Aussitôt après la signature du traité de Nimègue, les négociations avaient été reprises pour le mariage du grand dauphin avec la princesse Anne-Marie-Christine, fille de l'électeur de Bavière. Ce mariage fut célébré le 8 mars 1680, dans l'église cathédrale de Châlons. La princesse apportait pour dot six places fortes enlevées à son père par l'électeur palatin, que celui-ci refusa de rendre, et dont Louis XIV fut forcé de se saisir par les armes.

Le duc de Bourgogne, fils aîné du grand Dauphin, naquit le 6 août 1682, et fut nommé Louis. Suivant l'usage, il fut présenté au Roi aussitôt après sa naissance.

C'était la coutume que les princes du sang reçussent la croix de l'ordre du Saint-Esprit et le cordon bleu en venant au monde. Le Roi voulut recevoir le duc de Bourgogne avec les mêmes cérémonies qui avaient été observées à la naissance du grand Dauphin. « Sa Majesté nomma

(1) *Abrégé chronologique de l'histoire de France.* (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 676.

« Monsieur (1) et le duc d'Enguien (2) pour accompagner « Monseigneur dans cette cérémonie, selon ce qui est porté « dans les statuts de l'ordre. Le président de Mêmes (3), « prévôt et grand-maître des cérémonies, alla prendre « ce prince dans son apartement et le conduisit dans la « chambre du Roy. Sa Majesté fit entrer d'abord les che- « valiers de l'ordre dans son cabinet, pour y tenir cha- « pitre, et il fut arrêté que Monseigneur seroit reçu che- « valier. Ensuite, le président de Mêmes conduisit encore « ce prince dans le cabinet, où s'étant mis à genoux, Sa « Majesté tira son épée, et lui en donna un coup sur les « épaules, en disant : *Par Saint Georges et Saint Michel « je te fais chevalier*. Cette cérémonie se fit au château de « Saint-Germain-en-Laye (4). »

393. BOMBARDEMENT D'ALGER PAR DUQUESNE (27 juin 1683).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. BIARD en 1837.

Les pirates d'Alger avaient plusieurs fois violé leurs traités avec la France. Louis XIV, résolu de les châtier, chargea Duquesne de cette redoutable mission. En peu de jours l'amiral français balaya devant lui la faible flottille de ces forbans, et les contraignit de se réfugier dans leur port; puis, arrivé devant Alger, le 27 juin 1683, il en commença aussitôt le bombardement. La ville fut incendiée et en partie détruite; et les habitants, réduits à l'extrémité, eurent recours à la clémence du vainqueur.

Duquesne, avant d'écouter aucune proposition, exigea que les prises faites sur les sujets du Roi fussent rendues, et que les esclaves européens fussent remis à son bord.

394. BOMBARDEMENT DE GÈNES (26 mai 1684).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore GUDIN en 1839.

« La ville de Gènes éprouva aussi à son tour le danger « qu'il y avoit d'irriter un Roi puissant et promt à venger « les moindres offenses. On soupçonnoit les Gènois d'avoir « tramé quelques pratiques secrètes avec les ennemis de « l'état, et Sa Majesté, pour en avoir raison, envoïa sur

(1) Philippe de France, duc d'Orléans. (2) Henri-Jules de Bourbon, IIIe du nom. (3) Jean-Antoine de Mesmes, comte d'Avaux. (4) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II p. 404.

« leurs côtes une armée navale, pour leur apprendre que « la protection d'Espagne ne pouvoit les mettre à couvert « de son ressentiment. Le marquis de Seignelai (1), secrétaire-« d'état, s'embarqua sur la flotte commandée par le mar-« quis du Quesne, lieutenant général, et arriva devant « Gènes le 17 de mai. Le lendemain il exposa aux sénateurs « députez pour le complimenter, les sujets que le Roi pré-« tendoit avoir de se plaindre de leur conduite, et leur dé-« clara que, s'ils ne le désarmoient par leur soumission, ils « alloient sentir les effets de sa colère. Les Gènois, pour « toute réponse, firent une décharge générale de toute « leur artillerie sur la flotte de France. Les François irri-« tez jetèrent aussitôt dans Gènes une quantité de bom-« bes qui causèrent un désordre affreux. L'embrasement, « joint aux cris des habitans, fit espérer au marquis de « Seignelai que ce châtiment les auroit rendus plus trai-« tables. Il envoya les sommer encore de donner au Roi « la satisfaction qu'il avoit demandée. Mais ils persistèrent « dans leur résolution. Les galiotes recommencèrent à « tirer. On fit une descente au faubourg de Saint-Pierre-« d'Arène, et on réduisit en cendres une partie des ma-« gnifiques palais dont il étoit composé.

« Les Gènois, dans la crainte d'un second bombarde-« ment, eurent recours au Pape (2), pour fléchir par son « entremise la colère du Roi. Sa Majesté déféra à la « prière du pontife, et promit de leur pardonner, pourvu « que le Doge (3), accompagné de quatre sénateurs, vînt « faire des excuses de la part de sa république. Quelque « répugnance qu'eussent les Gènois à subir une loi si « humiliante, il fallut obéir (4). »

395. PRISE DE LUXEMBOURG (3 juin 1684). Partie centrale. 1er étage.

Par Antoine-François VANDERMEULEN. Salle de Billard. N° 126.

396. PRISE DE LUXEMBOURG (3 juin 1684).

Par Antoine-François VANDERMEULEN. Partie centrale. 1er étage. Salon de Mars. N° 95.

Le traité de Nimègue avait agrandi la France et porté à son plus haut point la gloire de Louis XIV. Le Roi cependant songeait à d'autres conquêtes qui lui restaient à accom-

(1) Jean-Baptiste Colbert. (2) Innocent XI (Benoît-Odescalchi). (3) François-Marie Impériali. (4) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 428.

plir, non plus par les armes, mais en vertu des vieilles maximes du droit féodal. Une *chambre royale de réunion* fut adjointe au parlement de Metz, en même temps qu'un *conseil souverain d'Alsace*, établi à Brisach, pour adjuger à la couronne tous les territoires relevant autrefois des fiefs nouvellement conquis. C'est ainsi que la ville impériale de Strasbourg, la principauté de Montbéliard, Sarrebruck, etc., furent judiciairement attribuées à la France. En même temps Louis XIV réclamait du roi d'Espagne la ville d'Alost, en Flandre, ou tout au moins en échange celle de Luxembourg; et, comme le cabinet de Madrid résistait à ses demandes, il résolut de se faire justice lui-même.

Le 31 août, le baron d'Asfeld (1) s'était rendu à Bruxelles, et avait déclaré, au nom de Louis XIV, au marquis de Grana, gouverneur général des Pays-Bas, que les troupes françaises y allaient entrer pour y subsister jusqu'à ce que la cour de Madrid eût satisfait aux demandes du Roi.

Cette déclaration et le commencement des hostilités n'ayant pu lui faire obtenir satisfaction, il résolut d'ouvrir la campagne par une action d'éclat qui forcerait enfin les Espagnols à faire droit à ses justes réclamations.

« Le Roy partit de Versailles au commencement du « printems, et se rendit à Condé, où il trouva une ar« mée de quarante mille hommes, pour opposer à celle « que le roy d'Espagne avoit en campagne avec les trou« pes hollandoises que les Provinces-Unies lui avoient « fournies. Le Roy avoit dessein de faire assiéger, par le « maréchal de Gréqui (2), Luxembourg, place des plus fortes « de l'Europe. On prit de si justes mesures pour assembler « tout ce qui étoit nécessaire à cette grande entreprise, et « pour empêcher que les Hollandois ne s'y opposassent « par les secours qu'ils pouvoient donner, et le secret fut « si bien observé, que cette place fut investie sans que les « ennemis s'y fussent attendus.

« La ville de Luxembourg est bâtie sur un roc; la ri« vière d'Alsitz l'environne presque entièrement: la partie « du roc qui est du côté de la rivière est extrêmement « escarpée; ainsi sa situation naturelle lui sert de def« fense, et il y a peu de travaux de ce côté-là : quatre « bastions taillez dans le roc, aussi-bien que leurs fossez « qui sont très-profonds, couvrent la partie qui regarde le « couchant, et qui n'est pas environnée de la rivière. Il y

(1) Alexis-Bidal, alors brigadier de dragons, et depuis maréchal de camp. (2) François de Blanchefort, marquis de Créquy.

« a devant les bastions des contre-gardes et des demies lunes « taillées aussi dans le roc, et au devant de ces ouvrages « sont deux chemins couverts, deux glacis et quatre re- « doutes de maçonnerie dans les angles saillans de la con- « trescarpe, qui deffendent le premier de ces chemins cou- « verts. On ne peut attaquer la place que par cette tête où « est la porte neuve du côté du septentrion, vers l'endroit « où la rivière commence à quitter la ville. On trouve un « chemin creux par lequel on peut approcher près de la « contrescarpe, et ce fut par cet endroit qu'on ouvrit la « tranchée. Cette place, commandée par le prince de Chi- « may [1], avoit pour lors une forte garnison, et étoit « munie de tout ce qui étoit nécessaire pour faire une « forte résistance [2]. »

Les opérations du siége commencèrent le 29 avril; elles furent dirigées par Vauban, et les attaques conduites avec autant d'activité que de persévérance par le maréchal de Créqui. Les assiégés firent une vigoureuse résistance; mais la brèche étant devenue praticable, la garnison se rendit par capitulation, après vingt-cinq jours de tranchée ouverte.

« Les principaux articles de la capitulation, étoient « que la garnison sortiroit par la brèche avec armes « et bagages, tambours battans, enseignes déployées, « avec quatre pièces de canon, un mortier et les muni- « tions, à raison de six coups par pièce; qu'on leur four- « niroit des chevaux pour l'artillerie, outre trois cens pour « les bagages et les blessez, et qu'on donneroit des vivres « à la garnison pour cinq jours.

« Elle sortit le 7 en vertu de la capitulation : elle étoit « encore d'environ treize cens hommes de pied, la plu- « part Espagnols ou Walons, et, de plus, de cinq cens « chevaux croates ou dragons. Les troupes du Roy entrè- « rent en même temps dans la place, et M. le marquis de « Lambert [3] fut nommé pour y commander [4]. »

Enfin, le cabinet de Madrid, à la sollicitation des États-Généraux, fit droit aux demandes du Roi. Il accepta le traité de Ratisbonne, qui fut signé le 10 août entre la France et l'Espagne, et le 16 entre la France et l'Empereur. En vertu de ce traité, Luxembourg resta à la France.

[1] Ernest-Dominique de Ligne, duc d'Aremberg, comte de Beaumont, etc. [2] *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 53-54. [3] Henri de Lambert, lieutenant général des armées du roi. [4] *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 84.

397. COMBAT D'UN VAISSEAU FRANÇAIS CONTRE TRENTE-CINQ GALÈRES D'ESPAGNE (1684).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en 1839.

Avant la conclusion de ce traité, un glorieux fait d'armes était venu relever encore l'éclat des armées françaises sur mer :

« M. de Relingue [1], commandant un vaisseau du Roy « dans la Méditerranée, fut rencontré et attaqué pendant « un calme par trente-cinq galères d'Espagne : il se déf- « fendit avec tant de valeur, qu'après en avoir désemparé « plusieurs, il leur donna la chasse et poursuivit ensuite « sa route [2]. »

398. LA SALLE DÉCOUVRE LA LOUISIANE. (1684).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en....

La marine française, déjà illustrée depuis plusieurs années par tant d'éclatants succès, y joignit, en 1684, l'honneur d'une importante découverte. Robert de La Salle, voyageur français, était né à Rouen. Il se rendit au Canada [3], vers 1670, pour chercher fortune ou se distinguer par quelque entreprise honorable. Là le voyage du père Marquette au Mississipi lui inspira l'idée de chercher, en remontant ce fleuve, un passage au Japon ou à la Chine par le nord du Canada. Il revint en France, où Seignelay, qui venait de succéder à Colbert, son père, dans le ministère de la marine, goûta les projets de La Salle, et lui fit obtenir des lettres de noblesse avec des pouvoirs fort étendus pour le commerce et les nouvelles découvertes qu'il pourrait faire. Après avoir parcouru le Mississipi depuis son embouchure jusqu'à la rivière des Illinois, il vint rendre compte de son expédition au ministre qui l'avait envoyé. « Seignelay ap- « prouva son plan de reconnaître par mer l'embouchure « du Mississipi et d'y former un établissement, et le char- « gea des préparatifs. Sa commission le nommait comman- « dant de l'expédition. Quatre bâtiments de différentes « grandeurs furent armés à Rochefort; deux cent quatre- « vingts personnes y furent embarquées. La petite escadre « partit le 24 juillet 1684. »

Après quelques dissensions entre les chefs de l'entre-

(1) Ferdinand, comte de Relingue, depuis lieutenant général des armées navales du roi. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 95. (3) Jacques Marquette, de la compagnie de Jésus.

prise, et la perte d'un navire chargé de munitions, la Salle parvint heureusement à doubler le cap Saint-Antoine, pointe occidentale de Cuba, et le 28 décembre on découvrit les terres de la Floride. En cherchant à l'ouest l'embouchure du Mississipi, il vint mouiller à cent lieues de là, dans la baie de Saint-Bernard, où une belle rivière terminait son cours. La Salle, s'imaginant que ce pouvait être un des bras du Mississipi, résolut de le remonter : c'était le Rio Colorado, qui vient d'un côté opposé. Un navire se perdit avec une partie des provisions; les sauvages en pillèrent un autre, enlevèrent et tuèrent plusieurs Français. Tous ces malheurs rebutèrent une partie de ceux qui s'étaient engagés dans cette expédition, et le 15 mars la principale frégate reprit la route de France. Resté seul avec deux cent vingt hommes, La Salle ne se rebuta pas, fit jeter les fondements d'un fort à l'embouchure de la rivière, chargea Joutel, son compatriote, de l'achever, et voulut remonter le fleuve aussi loin qu'il pourrait [1]. Il découvrit un beau pays, où il bâtit un second fort; le premier fut abandonné, et le nouveau fut achevé au mois d'octobre. Jusqu'en 1687 il fit trois voyages. Il marchait vers l'est et commençait à entrer dans un pays plus peuplé, lorsque trois scélérats de sa troupe, qui avaient déjà assassiné son neveu, le tuèrent pendant qu'il faisait une reconnaissance avec un récollet et un chasseur. « Telle fut, dit le P. Charlevoix, « la fin tragique d'un homme à qui la France doit la décou- « verte d'un des plus beaux pays du nouveau monde [2]. »

399. RÉPARATION FAITE AU ROI PAR LE DOGE DE GÊNES, FRANÇOIS-MARIE IMPERIALI (1er mai 1685).

Par Claude Guy HALLÉ en 1690. Partie centrale. 1er étage. Salon du Grand Couvert. No 103.

« Les Génois, après avoir éprouvé combien il leur en « avoit coûté pour avoir eu le malheur de déplaire au Roy, « mirent tout en usage pour appaiser la colère de Sa Majesté. « Ils firent agir auprès du Pape pour y parvenir, et le nonce « qui étoit en France eut ordre de solliciter cet accommode- « ment. Le Roy, voyant qu'ils se mettoient à la raison, lui « prescrivit la satisfaction dont il vouloit bien se contenter, « que les Génois acceptèrent. Ils envoyèrent pour cet effet « un pouvoir au marquis de Marini, envoyé de la Républi-

(1) Il existe encore à l'embouchure du Mississipi une balise, destinée à marquer le passage des bâtiments, que l'on dit avoir été placée par La Salle. (2) *Biographie universelle*, t. XL, p. 177.



« que en France, pour signer un traité sur les articles que « le nonce leur avoit communiquez. Le Roy nomma M. de « Croissy [1] pour y travailler [2]. »

On régla les articles du traité qui furent signés à Paris, le 12 février 1685, et il fut arrêté que « le doge « pour lors en charge, et quatre sénateurs, se rendroient « au commencement de cette année à Marseille, d'où ils « viendroient au lieu où seroit Sa Majesté ; qu'ils seroient « admis à son audience, revêtus de leurs habits de céré- « monies; que le doge, portant la parole au nom de la « République, témoigneroit l'extrême regret qu'elle avoit « d'avoir déplu à Sa Majesté ; qu'ils employeroient les ex- « pressions les plus soumises et les plus respectueuses et « qui marqueroient mieux le désir sincère qu'elle avoit de « mériter à l'avenir la bienveillance de Sa Majesté.

« Quelque tems après le doge partit de Gènes avec quatre « sénateurs et huit gentilshommes camarades, que le sé- « nat avoit nommez pour l'accompagner.

« Ils passèrent par les états du duc de Savoye [3] et arri- « vèrent à Lyon, d'où ils se rendirent à Paris incognito « pour faire préparer leurs équipages, afin de représenter « toute la République, et de donner plus d'éclat à la sou- « mission qu'ils devoient faire.

« Leurs équipages étant en état, et le jour marqué pour « paroître devant le Roy, à sçavoir le premier de may, « M. de Bonneuil, introducteur des ambassadeurs, alla « prendre le doge dans les carrosses du Roy à Paris, les- « quels furent suivis par ceux du doge, qui étoient au « nombre de trois des plus magnifiques qu'on eût encore « vûs, et de quantité d'autres pour sa suite. Il avoit douze « pages et soixante et dix valets de pied avec une magnifi- « que livrée chargée de gallons d'or avec des agrémens « bleus, et cent gentilshommes qui marchoient après les « gentilshommes camarades. Le Doge paroissoit ensuite, « ayant un sénateur à sa droite et M. de Bonneuil à sa « gauche, suivi des trois autres sénateurs. M. le maréchal « de Duras [4] le reçut à l'entrée de la salle des gardes et « le conduisit au trône du Roy, qui étoit au bout de la « grande gallerie et d'une magnificence extraordinaire. « Monseigneur étoit à la droite de Sa Majesté et Monsieur

(1) Charles Colbert, marquis de Croissy, ministre et secrétaire d'etat. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 95. (3) Victor Amédée II, depuis roi de Sardaigne. (4) Jacques-Henri de Durfort, duc de Duras.

« à sa gauche; tous les princes et grands du royaume
« étoient aux environs. Le doge avoit une robe de velours
« cramoisi avec des allerons; son bonnet étoit de même
« étoffe, à quatre côtez aboutissant à une houpe de même
« couleur, et une corne par devant; il avoit une fraise
« fort petite; l'habit des quatre sénateurs étoit de velours
« noir et de même façon.

« Dès que le doge eut aperçu le Roy, il se découvrit; il
« avança quelques pas et fit deux profondes révérences.
« Le Roy se leva, ôta un peu son chapeau et lui fit signe
« de la main de s'approcher. Le doge monta ensuite sur
« le premier degré du trône, et fit une troisième révé-
« rence aussi bien que les quatre sénateurs. Il se couvrit
« ensuite; les princes en firent de même et les quatre sé-
« nateurs demeurèrent découverts (1). »

Le discours du doge fut dans les termes les plus respectueux et les plus soumis, et s'humilia jusqu'à implorer le pardon du roi pour la république dont il était le chef : « L'au-
« dience finie, ajoute Quincy, le Roy en saluant le doge
« baissa son chapeau plus qu'il n'avoit fait lorsqu'il était
« arrivé, et le doge fit trois profondes révérences en se reti-
« rant, et ne se couvrit que quand il ne fut plus vu du Roy.

« Le 26 il eut son audience de congé avec les cérémo-
« nies accoutumées, et le Roy lui envoya son portrait en-
« richi de diamans, et deux pièces de tapisseries rehaus-
« sées d'or, de la manufacture des Gobelins; il envoya
« aussi à chacun des sénateurs son portrait enrichi de dia-
« mans, et une pièce de tapisserie de même (2). »

400. BOMBARDEMENT DE TRIPOLI (22 juin 1685).

Par M. Théodore Gudin en.... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Les corsaires de Tripoli malgré la paix que le Roy
« leur avoit accordé dans l'année 1683, avoient fait des
« courses sur les vaisseaux marchands sujets du Roy, dont
« ils avoient enlevé quelques-uns, ce qui contraignit Sa
« Majesté de faire quelque armement cette année pour les
« châtier et les obliger à demander la paix, à rendre les
« esclaves chrétiens, et à réparer le tort qu'ils avoient fait
« à ses sujets. . . . .

« La flotte destinée pour cette expédition étoit comman-
« dée par M. le maréchal d'Estrées (3), vice-amiral. Elle
« partit le 17 de juin de l'île de Lampedouze, et arriva le 19

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 97. (2) *Idem*, p. 99. (3) Jean d'Estrées, comte d'Estrées.

« devant Tripoli, où le marquis d'Amfreville (1) croisoit « avec M. de Nesmont.

Après quelques jours passés en préparatifs, « M. de « Tourville (2) qui commandoit l'attaque, fit poster les bâ- « timents armez à l'entrée du port, pour empêcher les en- « treprises des ennemis; et les galiotes à bombes, étant à « l'endroit marqué, commencèrent à tirer des bombes « dans la ville le 22 juin, vers dix heures du soir. »

Le 24 M. le maréchal d'Estrées fit sonder les approches de la ville, et reconnaitre l'écueil le plus voisin, afin de voir s'il y aurait assez de terre pour y dresser une batterie, d'où l'on pût ruiner la place et les forteresses. M. de Landouillet et M. de Pointy, avec cinq chaloupes armées, s'acquittèrent de cette périlleuse commission sous le canon de l'ennemi. Quelques bombes tombèrent dans la ville tandis que le peuple étoit assemblé, et tuèrent environ trente hommes; ce fracas fit pousser des cris épouvantables.

Les Tripolitains, déconcertés par l'effet des bombes et par l'intrépidité de ceux qui, en plein jour, et malgré un feu continuel, avaient abordé à un endroit dont ils se croyaient entièrement les maitres, envoyèrent Triek, ancien bey d'Alger, dont il avait été chassé deux ans auparavant, demander la paix de la part du divan de Tripoli. M. Reymond, major de l'armée, et M. Delacroix, interprète, se rendirent avec lui chez le bey le 25, pour lui porter les conditions. Les principales étaient le payement de deux cent mille écus pour le dédommagement des prises qu'ils avaient faites sur les marchands français, et la délivrance de tous les esclaves chrétiens pris sous la bannière de France. La somme à payer fut réduite à cinq cent mille livres, et dix des principaux de Tripoli furent donnés en otage.

Comme les Tripolitains éludaient le payement de la somme convenue, les galiotes à bombes se rapprochèrent de la ville; cette disposition les effraya, et le bey, voyant qu'on allait recommencer, imposa une taxe et fit couper la tête à quatre récalcitrants des plus riches.

« Le 27 ils apportèrent une partie de l'argent dont on « étoit convenu; ils rendirent aussi un vaisseau marchand « de Marseille qu'ils avoient pris quelques jours aupara- « vant. Ils eurent jusqu'au 9 de juillet à fournir le reste de « la somme, soit en argent ou en marchandises. M. d'Estrées

(1) François-Davy, capitaine de vaisseau, depuis lieutenant général des armées navales du roi. (2) Anne-Hilarion de Costentin, comte de Tourville, alors lieutenant général des armées navales du roi, et depuis maréchal de France.

« envoya son secrétaire au bey, qui, de son côté, lui « envoya un chaoux pour ratifier la paix.

« Il y eut plusieurs maisons abattuës par le bombarde- « ment, et trois cens personnes de tuées. Ils demandèrent « un consul de la nation française, et M. le maréchal « d'Estrées, en nomma un en attendant les ordres de la « cour. C'est ainsi que finit l'affaire de Tripoli et que le « Roy mit à la raison ces corsaires (1). »

401. SOUMISSION DE TUNIS (1685).

Par M. Théodore GUDIN en.... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Après cette expédition, le maréchal d'Estrées fit voile « à Tunis, et obligea les corsaires de ce païs à rendre tous « les esclaves chrétiens qu'ils avoient pris sur les François; « il les contraignit de demander la paix et de payer au Roy « les frais de l'armement (2). »

402. BOMBARDEMENT D'ALGER PAR LE MARÉCHAL D'ESTRÉES (1er juillet 1688).

Par M. Théodore GUDIN en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Les Algériens, qui vivoient toujours de piraterie, « malgré les châtimens qu'ils en avoient reçus de la France, « ayant encore enlevé cette année quelques vaisseaux mar- « chands françois, le Roy fut obligé, pour les réprimer, de « mettre en mer une escadre dont il donna le commande- « ment au maréchal d'Estrées. Il fit voile vers Alger dans « le mois de juin, et il y arriva sur la fin de ce mois; il fut « quelques jours à faire les préparatifs nécessaires pour « bombarder cette ville, et il ne discontinua point d'y jeter « des bombes depuis le 1er de juillet jusqu'au 16. On en « jetta près de dix mille, qui bouleversèrent tellement cette « ville, qu'il n'y resta pas une maison entière; on coula à « fonds cinq vaisseaux de ces corsaires dans leur port, et on « en brûla un (3). »

403. PRISE DE PHILIPSBOURG (29 octobre 1688).

Par M. RENOUX en 1836. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

Le prince d'Orange (4), toujours ardent à susciter des ennemis à la France, avait provoqué dès l'année 1686 l'alliance

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 99-104. (2) *Idem*, p. 104. (3) *Idem*, p. 147. (4) Guillaume-Henri de Nassau (Guillaume III, roi d'Angleterre).

connue sous le nom de *Ligue d'Augsbourg*, entre l'Empereur (1), les principaux états de l'Empire, l'Espagne, les Provinces-Unies, la Suède et le duc de Savoie, à l'effet de maintenir les traités de Westphalie, de Nimègue et de Ratisbonne, contre les entreprises de Louis XIV. Le Roi, instruit de cette ligue, ne négligea rien pour la dissoudre; mais, voyant que le prince d'Orange continuait ses armements, et que l'Empereur se préparait à attaquer la France, il résolut de prévenir ses ennemis aussitôt qu'il pourrait trouver un prétexte, et ce prétexte ne tarda pas à s'offrir. La succession de l'électeur Palatin (2), frère de la duchesse d'Orléans, deuxième femme de Monsieur, venait de s'ouvrir. On refusa de reconnaître les droits de cette princesse à l'héritage du Palatinat. En même temps l'élection irrégulière du prince Joseph-Clément de Bavière à l'archevêché de Cologne, au préjudice du prince de Furstemberg, dévoué à la France, avait été approuvée par le pape Innocent XI (3), ennemi de Louis XIV et secrètement d'accord avec les puissances signataires de la ligue d'Augsbourg; et par suite l'Empereur avait accordé l'investiture.

Dans l'état où se trouvaient les choses, ces deux griefs furent plus que suffisants pour motiver la guerre, et pendant que de tous côtés on publiait des manifestes, Louis XIV fit marcher ses armées. Il savait que l'Empereur, qui venait de terminer la guerre contre les Turcs, avait l'intention d'envoyer ses troupes et celles de l'Empire sur le Rhin, pour pénétrer ensuite en France. Il résolut de le prévenir et de rendre au royaume le boulevard de Philipsbourg, qu'il avait perdu dans la guerre précédente. Cent mille hommes sous les ordres du grand dauphin, marchèrent sur l'Allemagne.

« Le maréchal duc de Duras (4) commanda sous le prince, « dont les autre conseillers étoient M. de Catinat (5), lieutenant général, Vauban (6), Chamlai, pour certains détails « militaires, et Saint-Pouange (7) pour les affaires administratives. Le dauphin, parti de Versailles le 25 septembre, arriva au camp devant Philipsbourg le 6 octobre. « En l'attendant on avoit pris toutes les mesures relatives au « siége, et attaqué le fort du Rhin dès le 3 au soir. Mais

(1) Léopold, roi de Hongrie et de Bohême. (2) Charles, duc de Bavière, dernier électeur palatin de la branche de Simmeren. (3) Benoît Odeschalchi. (4) Jacques-Henri de Durfort. (5) Nicolas de Catinat, depuis maréchal de France. (6) Sébastien Le Prestre, seigneur de Vauban, lieutenant général des armées du roi, depuis maréchal de France. (7) Gilbert Colbert, marquis de Saint-Pouange, secrétaire du cabinet du roi.

« on ouvrit en sa présence la tranchée de la principale « attaque, la nuit du 10 au 11 octobre. Il montra beaucoup « de sang-froid, voulant tout voir par lui-même, et s'ex- « posant au feu sans avoir l'air d'y prendre garde. Le « comte de Stahremberg (1), qui défendait Philipsbourg, « capitula le 30 octobre, et sortit de la place le 1er no- « vembre (2). »

404. PRISE DE MANHEIM (10 novembre 1688).

Par M. PINGRET en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

« Monseigneur ne se contenta pas de cette conquête; et « quoique la saison fût fort avancée, il voulut exécuter les « ordres qu'il avoit reçus de Sa Majesté pour faire faire jus- « tice à Madame des droits qu'elle avoit sur Manheim et sur « Franckendal, comme étant fiefs appartenans aux successions « des électeurs palatins. Il partit de Philipsbourg le 2 novem- « bre, et arriva devant Manheim le 4. Il l'avoit fait investir « de l'autre côté du Nekre, par le baron de Montclar (3); et le « marquis de Joyeuse (4) avoit fait l'investiture de ce côté-ci.

« Cette place étoit fortifiée très régulièrement, et située « dans un lieu fort avantageux, à sçavoir dans le confluent « du Nekre et du Rhin, quatre lieues au-dessous d'Heidel- « berg. C'étoit une ville nouvelle que l'électeur palatin (5), « père de Madame, avoit fait bâtir pour servir de retraite « aux protestans (6). »

Les travaux du siége furent aussitôt commencés: on ouvrit la tranchée le 8 novembre, et le 10 la ville capitula. La citadelle, attaquée le 11, se rendit dans la même journée. Le prince fit ensuite occuper Heilborn et Heidelberg, et entra dans Franckenthal le 18 novembre. La saison ne permettant plus de tenir la campagne, le grand dauphin quitta l'armée pour retourner à Versailles.

Pendant la campagne de 1688, le marquis de Louvois écrivait à l'intendant général de l'armée du prince:

« Le Roy a la dernière joie d'apprendre comment mon- « seigneur se comporte au siége, et de voir dans toutes les « lettres que les courtisans reçoivent, et qu'ils prennent « soin de lui montrer, combien on se loue de sa bonté, « et l'opinion que tout le monde a de sa valeur. Sa Ma-

(1) Guido-Balde, depuis feld-maréchal autrichien. (2) *Mémoires militaires de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 286. (3) Joseph de Pons de Guimera, lieutenant général des armées du roi. (4) Jean-Armand de Joyeuse-Grandpré, lieutenant général des armées du roi, depuis maréchal de France. (5) Charles-Louis, Ier du nom, duc de Bavière. (6) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 138.

« jesté cite aussi souvent ses lettres et ne peut se lasser d'ad-
« mirer la netteté des ordres qu'il donne, et la clarté du
« compte qu'il lui rend de tout ce qui se passe; le respect
« m'empêche de me donner l'honneur de lui écrire pour
« lui en témoigner ma joie. Je vous prie de prendre l'occa-
« sion de l'assurer que personne n'en a plus que moi, de le
« voir en état de soutenir la réputation des armes du Roy,
« et de maintenir les grandes conquêtes que Sa Majesté a
« faites (1). »

405. COMBAT NAVAL DE LA BAIE DE BANTRY (12 mai 1689).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en ....

Jacques II, roi d'Angleterre, avait soulevé contre lui l'esprit de ses peuples par ses efforts imprudents pour faire triompher la religion catholique et le pouvoir absolu. Il avait suffi de quelques semaines (2) au prince d'Orange pour voir fuir devant lui le Roi son beau-père, et s'asseoir ensuite sur le trône vacant de la Grande-Bretagne. Mais Louis XIV n'avait pas reconnu la révolution qui venait de s'accomplir en Angleterre; Guillaume III n'était toujours pour lui que le stathouder de Hollande, tandis qu'il prodiguait à Jacques II les bienfaits d'une hospitalité toute royale, et l'aidait de ses armées et de ses flottes.

Le comte de Châteaurenaut (3) partit de Brest le 6 mai avec vingt-quatre vaisseaux, pour porter des secours au monarque détrôné qui avait confié sa fortune à la loyauté des Irlandais, et tâchait, avec leur aide, de reconquérir ses royaumes perdus d'Angleterre et d'Écosse. L'escadre française arriva le 9 en vue des côtes d'Irlande, entre le cap de Clare et de Kinsal. La flotte anglaise l'y attendait depuis quinze jours. Dans un conseil que tint M. de Châteaurenaut, il fut arrêté que l'on ferait voile vers la baie de Bantry pour y tenter un débarquement, et le 10 mai on mouilla à cinq lieues de ce bourg. On commençait à débarquer les troupes et les munitions lorsqu'on eut avis que la flotte ennemie approchait.

« Le 11 on commença à découvrir les ennemis à la
« pointe de l'est, et l'on compta vingt-huit voiles, parmi,
« lesquelles on remarqua vingt et un vaisseaux, dont quatre
« parurent bien plus gros qu'aucun de ceux de notre flotte,

(1) *Mémoires militaires de Louis XIV*, t. IV, p. 287. (2) Du 5 novembre au 19 décembre 1688. (3) Louis Rousselet, lieutenant général des armées navales du roi, depuis maréchal de France.

« une frégate et sept sayques, qu'on crut être des brû-
« lots... L'ordre de bataille fut réglé de cette manière :

« La seconde division, qui étoit celle de M. de Gabaret,
« étoit à la tête, composée de huit vaisseaux.

« La première, que commandoit M. de Château-Renault,
« étoit au corps de bataille, composée de pareil nombre.

« La troisième, qui étoit commandée par M. Forant, fai-
« soit l'arrière-garde, et étoit aussi de huit vaisseaux. »

Le combat commença par l'avant-garde, qui s'approcha sans tirer jusqu'à portée de mousquet; alors les Français firent une décharge de mousqueterie, qui obligea les ennemis de fermer les sabords, et les empêcha de faire feu de leur canon. Chaque vaisseau français tira le sien, et l'avant-garde ennemie se retira fort maltraitée et ne se battit plus.

Les vaisseaux des autres divisions se mirent en ligne et firent grand feu sur ceux des ennemis qui se trouvaient à leur travers.

« Le vice-amiral Herbert étoit au corps de bataille de
« son armée, où M. de Château-Renault alla l'attaquer avec
« sa division, en faisant la contre-marche et revirant des
« eaux de M. Pannetier. Mais le combat avoit à peine
« duré un quart d'heure, que le vaisseau de l'amiral Her-
« bert arriva vent arrière, et changea ses amarres; et
« comme il faisoit force voile, il se trouva à la tête de la
« ligne. M. de Château-Renault, s'en étant apperçu, fit
« aussi force de voiles sur le même bord, pour se trouver
« toujours opposé à cet amiral, qui ne paroissoit pas avoir
« envie de combattre de près, et qui se trouvoit vent ar-
« rière toutes les fois que M. de Château-Renault arrivoit
« sur lui, ce qu'il fit cinq ou six fois.

« Les ennemis ayant fait force de voiles pendant tout le
« combat on ne put les approcher de si près qu'on auroit
« voulu. L'arrière-garde eut le même avantage sur eux
« que les autres divisions; de sorte qu'elle les chassoit en
« tirant toujours sur eux, lorsque la première division lui
« donnoit du jour pour cela, à quoy ils répondoient
« foiblement. Il s'y fit un feu considérable pendant une
« heure et demie. L'amiral Herbert parut bien désem-
« paré; mais son matelot le couvroit pour essuyer le feu,
« en lui donnant par ce moyen le tems de se raccommoder
« Deux vaisseaux de notre arrière-garde, qui étoit sous le
« vent lorsque le combat commença, et qui heureusement
« n'avoient pas encore pu prendre, leurs poste repous-
« sèrent avec beaucoup de vigueur deux vaisseaux anglois

« qui étoient sous le vent du côté de l'armée, et qui fai-
« soient leurs efforts pour entrer dans la baye. Le com-
« bat étant cessé, ces deux vaisseaux plièrent et firent
« vent arrière.

« Le vaisseau *le François*, commandé par M. Panne-
« tier, après s'être distingué et avoir causé beaucoup de
« dommage aux ennemis, voyant ses mâts prêts à tomber,
« fut obligé de sortir de la ligne pour se raccommoder.

« *Le Diamant*, que le chevalier de Coëtlogon [1] comman-
« doit, remédia avec une diligence extrême au désordre
« que lui causa le feu qui prit dans la chambre du conseil
« à des grenades et à des barils de poudre, et qui fit sau-
« ter la chambre, la dunette et les mousquetaires qui
« étoient dessus. Il demeura peu de temps hors de la
« ligne et revint combattre.

« M. de Château-Renault, ayant pris la tête de la ligne
« sur le midi, suivit toujours l'amiral anglois en le com-
« battant, et en arrivant souvent sur lui, ce qui dura
« jusques sur les cinq heures du soir. Toute l'arrière-
« garde de la flotte du Roy marchoit dans ses eaux, et
« tiroit des bordées sur les Anglois, qui, dans ce même
« temps, n'étoient pas moins maltraitez par M. de Gabaret,
« et par la division qu'il commandoit, de sorte que leur
« amiral se trouva souvent entre deux feux [2]. » Dès que
le combat fut cessé, M. de Châteaurenaut revint mouiller
dans le même endroit d'où l'on était parti. On y arriva
sur les dix heures du soir.

406. BATAILLE DE FLEURUS (1er juillet 1690).

Partie centrale.
1er étage
Salle dite des
Valets de pied.
N° 107.

Tableau du temps attribué à Martin.

Les troupes auxiliaires que Louis XIV avait envoyées en Irlande à Jacques II, dans l'année 1689 « furent cause « que la France, dans cette campagne, fut obligée de se « tenir sur la deffensive. Mais le Roy prit des mesures pour « avoir pendant celle-cy des armées non seulement capa- « bles d'empêcher les progrès des ennemis, mais encore « pour en faire sur eux [3]. »

Le maréchal de Luxembourg avait reçu le commandement de l'armée dirigée sur la Flandre. Il arriva le 5 mars à Saint-Amand, passa la revue des troupes le 11, marcha ensuite au-devant de l'ennemi, et parvint, le 2 juin, jusqu'aux

(1) Alain-Emmanuel de Coëtlogon, capitaine de vaisseau, depuis marquis de Coëtlogon et maréchal de France. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 156 et suiv. (3) *Idem*, p. 237.

portes de Gand, sans avoir été inquiété sur sa route. Ayant ensuite été rejoint par les renforts que lui amenait le marquis de Boufflers (1), il marcha sur la Sambre, et vint chercher, dans sa position de Fleurus, le prince de Waldeck (2), général de l'armée impériale. Là, les deux armées se déployèrent en face l'une de l'autre, et l'on se prépara à la bataille pour le lendemain.

« M. le prince de Valdeck avoit mis son armée en ba-« taille dès le soir du 30 juin; il avoit appuié sa droite à « Heppenie, village sur une petite hauteur, et sa gauche « s'étendoit dans la plaine où elle étoit à découvert, ayant « devant elle les châteaux de Saint-Amant où il avoit mis « des troupes. Il avoit au front de son armée deux ruisseaux « difficiles à passer, l'un venant de Fleurus qui avoit ses « bords fort relevez, et l'autre venant de Saint-Amant qui « enfermoit ce château, et avoit sa source un peu au-« dessus. Le prince de Valdeck, dont l'armée montoit à « trente-sept mille huit cens hommes, la mit sur deux li-« gnes: le prince de Nassau, général de la cavalerie, avoit « le commandement de la droite; et sous ses ordres M. d'Hu-« buy et le prince de Birchenfeld, lieutenans généraux; le « prince de Nassau, gouverneur de Frise et maréchal de « camp général: MM. d'Ailva et de Webbemuna étoient à « la gauche et au centre.

« L'armée des ennemis étant dans cette situation, M. le « maréchal de Luxembourg fit marcher la sienne sur cinq « colonnes. Les deux de la droite étoient composées de la « cavalerie et de l'infanterie de la première ligne: les deux « de la gauche, de la cavalerie et de l'infanterie de la se-« conde ligne; l'artillerie marchoit dans le centre. Lorsqu'il « fut à portée des ennemis, il fit marcher les deux colonnes « de la première pour les poster auprès de Fleurus, où « il jetta un corps d'infanterie, parce qu'elles étoient plus « près de la droite. Il mit ensuite l'armée en bataille en « doublant toujours sur cette gauche, et s'étendant sur la « droite du côté de Saint-Amant. Il n'étoit pas possible « d'attaquer les ennemis par leur front, trop d'obstacles s'y « opposoient....... »

Le maréchal de Luxembourg résolut alors de tourner la position; et, pendant que le comte de Gournay (3) faisait,

(1) Louis-François de Boufflers, lieutenant général des armées du roi, depuis maréchal de France et duc de Boufflers. (2) George-Fréderic, feld-maréchal et prince de l'empire. (3) Jean-Christophe de Gournay, lieutenant général des armées du roi.

sur le front des Impériaux une fausse attaque, qui occupait toute leur attention, il fit, avec le reste de son armée, un long détour pour se porter à l'improviste sur leur flanc gauche.

« Lorsqu'il eut marché aussi loin qu'il vouloit, il trouva « à surmonter le passage d'un marais qui parut impraticable; mais un curé qu'il trouva, l'assura qu'on le pouvoit passer. M. de Luxembourg lui promit une récompense si cela étoit, ou de le faire pendre s'il n'accusoit pas juste. La chose se trouva comme le curé l'avoit « dit, et les troupes passèrent quoique avec beaucoup de « difficulté. »

Cette marche imprévue déconcerta l'ennemi, dont la cavalerie plia au premier choc : son infanterie quoique abandonnée, ne se déconcerta pas, et opposa une vigoureuse résistance.

« La vivacité de ces premières actions dura depuis onze « heures et demie jusque vers deux heures après midy. « Dès que le maréchal de Luxembourg eut vu la pluspart de « ses troupes occupées à poursuivre les fuyards, à combattre ceux qui se rassembloient et à garder les prisonniers, « il fit remettre, autant que cela se put, toute l'armée en « ordre de bataille pour s'opposer au reste des troupes « ennemies qui formoient un gros corps d'infanterie de quatorze bataillons, dont ils n'en faisoient qu'un seul quarré, « soutenu de six escadrons qui se trouvoient sur leur droite « et sur leur gauche.......

« Ce bataillon quarré soutint, sans pouvoir être rompu, « trois attaques dans lesquelles on fit une très-grande perte. « Enfin M. de Luxembourg voyant cette grande fermeté, « et craignant que cela ne donnât le temps à la cavalerie ennemie de se rallier et de revenir à la charge, il fit avancer d'autre infanterie, et en forma une ligne qu'il mit en « bataille à la portée du pistolet de ce bataillon quarré, et « lui ayant donné ordre de charger, on marcha avec tant « de fierté, que si-tôt qu'on fut à vingt pas d'eux, ils tournèrent le dos, et marchèrent par leur flanc sans se mettre « en désordre pour gagner la hauteur de Saint-Fiacre; ce « qui donna lieu à nos gens d'entrer dans cette colonne « et de passer tout au fil de l'épée, excepté huit cens qui « se sauvèrent dans la chapelle de Saint-Fiacre et dans des « hayes; ceux-là furent faits prisonniers. Pour lors il ne « parut plus d'ennemis et les troupes du roy firent une « décharge générale en reconnoissance d'une victoire si

« importante. C'est ainsi que finit la bataille de Fleurus « vers les six heures du soir [1]. »

« Les alliez perdirent dans cette défaite sept à huit mille « hommes tuez, sans les prisonniers. Les François en per- « dirent trois à quatre mille et un grand nombre d'offi- « ciers...... Ils n'eurent en quelque manière que le champ « de bataille ; car quoique l'artillerie et le bagage fussent « d'abord tombez entre leurs mains, le sieur Pimentel, « gouverneur de Charleroi, reprit quelques pièces de ca- « non, plusieurs pontons et quantité de chariots de mu- « nitions. Le cheval du duc du Maine [2] y fut tué sous lui, « et à ses côtés le sieur Sussac, son gouverneur, qui l'avoit « été de M. de Vendôme [3]. »

407. BATAILLE NAVALE DE BEVEZIERS (10 juillet 1690).

Par M. Théodore Gudin en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Peu de jours après la bataille de Fleurus, les Français remportèrent sur mer une victoire qui causa à l'Europe un bien plus grand étonnement.

Le 10 juillet 1690 la flotte française, composée de soixante et douze vaisseaux de haut bord, rencontra les deux flottes combinées d'Angleterre et de Hollande, un peu inférieures en nombre, à la hauteur du cap de Beveziers, près de Dieppe. Les Français étaient commandés par l'amiral de Tourville [4], digne successeur de Duquesne, et par les chefs d'escadre de Châteaurenaut [5], d'Estrées [6], de Nesmond et d'Amfreville [7]. Les ennemis avaient à leur tête l'amiral anglais Herbert et les vice-amiraux hollandais Evertzen et Van Calemburg. Après une action vivement disputée, la flotte des alliés fut battue, dispersée et perdit dix-sept bâtiments brûlés ou échoués à la côte. Le reste alla se réfugier dans la Tamise ou parmi les bancs de la Hollande, abandonnant la mer aux Français, qui firent ensuite une descente à Teignmouth, et y brûlèrent un grand nombre de bâtiments de commerce. C'était la première fois que la marine française triomphait, dans un

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 252-258. (2) Louis-Auguste de Bourbon, maréchal de camp, commandant la cavalerie, depuis grand-maître de l'artillerie de France. (3) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 522. (4) Anne Hilarion de Costentin, comte de Tourville, depuis maréchal de France. (5) Louis Rousselet, lieutenant général des armées navales du roi, depuis maréchal de France. (6) Victor-Marie d'Estrées, d'abord comte de Cœuvres, depuis maréchal de France et duc d'Estrées. (7) François Davy, marquis d'Amfreville, lieutenant général des armées navales du roi.

même combat, des deux nations à qui jusqu'alors avait appartenu l'empire de la mer. Le succès couronnait ainsi les efforts persévérants de Colbert et de son jeune fils, le marquis de Seignelay (1).

408. BATAILLE DE STAFFARDE (18 août 1690).

La guerre, si vive et si acharnée à la frontière des Pays-Bas, se faisait en même temps au pied des Alpes, où le maréchal de Catinat commandait les troupes françaises. Il contribua pour sa part aux succès qui, dans cette glorieuse année, couronnèrent les armes de Louis XIV.

« Il avait en tête, dit Voltaire, le duc de Savoie, Victor-Amédée, guerrier plein de courage, conduisant « lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant « aussi bien que personne cette guerre de chicane, qui se « fait sur des terrains coupés et montagneux, tels que son « pays; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des « fautes et comme prince et comme général. Il en fit une, « en disposant mal son armée devant celle de Catinat. Le « général français en profita, et gagna une pleine victoire « à la vue de Saluces, près de l'abbaye de Staffarde, dont « cette bataille a eu le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de « morts d'un côté et presque point de l'autre, c'est une « preuve incontestable que l'armée battue était dans un « terrain où elle devait être nécessairement accablée. « L'armée française n'eut que trois cents hommes de tués; « celle des alliés, commandée par le duc de Savoie, en « eut quatre mille (2). »

Le célèbre prince Eugène (3) combattait à côté du duc de Savoie, chef de sa maison : il apprenait alors par des défaites à remporter plus tard des victoires. « Catinat, selon « le récit de Quincy, s'exposa au plus grand feu tant « que dura la bataille, et reçut plusieurs coups dans ses « habits. Il dut, ajoute le même historien, le succès de la « journée à l'opiniâtre intrépidité de son infanterie, qui, « après avoir soutenu le feu des ennemis avec une fer« meté extraordinaire, alla les chercher derrière les « marais où ils étoient retranchés et les en délogea par une « charge impétueuse. »

La bataille de Staffarde donna aux armes de Louis XIV toute la Savoie, excepté Montmélian.

(1) Jean-Baptiste Colbert, ministre secrétaire d'état de la marine.
(2) *Siècle de Louis XIV*, ch. XVI. (3) Eugène-François de Savoie.

409. SIÉGE DE MONS (avril 1691).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Tableau du temps.

L'expédition de Jacques II en Irlande avait appelé dans cette île toutes les forces de Guillaume III (1), et opéré ainsi en faveur des armes de Louis XIV, une importante diversion. Mais la bataille de la Boyne (11 juillet 1690) renversa la dernière espérance du Roi détrôné; et pendant qu'il reprenait la route de Saint-Germain, Guillaume achevait la soumission de l'Irlande, pour tourner ensuite contre la France toute sa puissance et tous les efforts de sa haine. Le 5 février il se rendit à La Haye, où l'attendaient les ministres des puissances alliés.

Louis XIV voulut prévenir ses ennemis : le siége de Mons, entrepris dans un moment où ils ne pouvaient s'y opposer, déconcerta leurs projets.

« Mons est la capitale du Haynault, place très forte par « sa situation et par ses fortifications. Le prince de Ber- « gues en étoit gouverneur, et y avoit une grosse garni- « son, avec des munitions pour soutenir un long siége.....

« Le Roy, accompagné de Mgr. le dauphin, de Mon- « sieur et de tous les princes et seigneurs de la cour, partit « de Versailles le 17 de mars..... Sa Majesté arriva « le 21 devant Mons, suivie des deux compagnies des « mousquetaires, et fit le même jour le tour de la place. « Le Roy ne permit qu'à Monseigneur le dauphin, à Mon- « sieur, à M. le duc de Chartres (2) et à M. de Vauban, de « le suivre, et ordonna à tous les autres de se tenir à une « certaine distance, avec défense d'avancer. Sa Majesté « s'approcha à la portée du mousquet de la place d'où l'on « tira plusieurs coups de canon, dont un boulet passant « auprès d'elle, tua le cheval de M. le marquis de la Chai- « naye, aide de camp de Monseigneur, qui étoit derrière « lui un peu éloigné. Après que le Roy eut fait le tour de « la place et qu'il en eut examiné la situation, il alla à « l'abbaye de Bethléem, entre Suplie et la Maison-Dieu, « où l'on avoit marqué son quartier (3). »

Le grand Dauphin, Monsieur, M. le duc de Chartres, M. le prince (4) et tous les grands officiers de la maison

(1) Guillaume-Henri de Nassau, prince d'Orange. (2) Philippe d'Orléans, depuis duc d'Orléans et regent du royaume. (3) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 343. (4) Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, grand-maître de France.

avaient également leurs logements au quartier du roi. Les maréchaux de Luxembourg et de La Feuillade commandaient sous les ordres de Sa Majesté.

M. de Rosen (1), lieutenant général, et M. de Congis (2), maréchal de camp, occupaient Gumappe jusqu'à Frameries. Les lignes entre Frameries, jusqu'à la digue de la Trouille, étaient défendues par le marquis de Boufflers (3), lieutenant général, et par M. le duc du Maine (4), maréchal de camp.

M. le duc de Vendôme (5), lieutenant général, et M. le grand-prieur de France (6), maréchal de camp, étaient à la Maison-Dieu. Venaient ensuite le marquis de Joyeuse (7), lieutenant général, avec M. le prince de Conti (8), maréchal de camp, à la belle maison, près Saint-Antoine, regardant le mont Barizelle, et M. le prince de Soubise (9), lieutenant général, avec M. le Duc (10), maréchal de camp, à Nimy. Enfin Glain était défendue par M. de Rubentel (11), lieutenant général, et par M. le marquis de Villars (12), maréchal de camp.

Partie centrale. 1er étage. Salon d'Apollon. No 97.

410. PRISE DE MONS (avril 1691).

Tableau du temps.

411. PRISE DE MONS (avril 1691).

Partie centrale. 1er étage. Salon de Mars. No 95.

Tableau du temps, d'après Antoine-François VANDERMEULEN.

Après que le Roi eut reconnu la situation de la place, la tranchée fut ouverte le 24. Tous les princes successivement y firent la garde; les travaux, encouragés par la présence du Roi, avancèrent avec rapidité, malgré toutes les contrariétés de la saison.

« Pendant toute la nuit du 5 au 6 d'avril et tout le 6 on « eut des nouvelles du prince d'Orange (13). Un prisonnier « assura qu'il étoit campé à Hall, et M. de Rosen manda

(1) Conrad de Rosen, comte de Bolweiller, depuis maréchal de France. (2) Louis-Henri de Montigny, marquis de Montigny, depuis lieutenant général des armées du roi. (3) Louis-François, de Boufflers, depuis maréchal de France et duc de Boufflers. (4) Louis-Auguste de Bourbon. (5) Louis-Joseph de Bourbon. (6) Philippe de Vendôme, depuis lieutenant général des armées du roi. (7) Jean-Armand de Joyeuse-Grandpré, depuis maréchal de France. (8) François-Louis de Bourbon. (9) François de Rohan (10) Louis de Bourbon, IIIe du nom, depuis prince de Condé. (11) Denis-Louis de Rubentel de Mondetour. (12) Louis-Claude-Hector, depuis duc de Villars et maréchal de France. (13) Guillaume-Henri de Nassau (Guillaume III, roi d'Angleterre).

« qu'un des partis qu'il avoit envoyés, avoit rapporté la « même chose, et que son armée pouvoit être de quarante « mille hommes.

« Le 7 on étendit les logemens de la contrescarpe des « demies-lunes, et M. de Vauban marqua une nou- « velle batterie. On eut avis que les ennemis faisoient « travailler à trois chemins qui regardoient les quartiers « de M. de Luxembourg et de M. d'Humières (1), et à ceux « qui étoient à Nivelle, Soignies et Enguien.

« Toute la cavalerie qu'on attendoit au camp y arriva « dans un très-bon état et campa dans les lignes. Le Roy, « après avoir entendu tous les avis qui lui venoient de « toutes parts de la marche du prince d'Orange, fit un « détachement de dix-huit mille chevaux, composé de « quatre escadrons des gardes-du-corps, de quatre de la « gendarmerie, de trois mille dragons et du reste de ca- « valerie légère, avec deux mille grenadiers sous le com- « mandement de M. de Luxembourg, pour protéger les « opérations du siége.

« Le 8, du grand matin, une batterie de deux pièces de « vingt-quatre et de quatre pierriers qu'on avoit établie « sur la contrescarpe de la demie-lune de la gauche, com- « mença à tirer.

« Le Roy étant monté à cheval à deux heures après midi « pour voir monter les gardes des deux attaques, avoit vu « défiler celle de la grande, et voyoit marcher celle de la « fausse, lorsque M. de Vendôme lui envoya dire, sur les « cinq heures du soir par un de ses aides de camp, que les « assiégez avoient battu la chamade et demandoient à ca- « pituler.

« Le 10, la garnison sortit de la place et défila devant « Monseigneur le Dauphin entre deux hayes de la gendar- « merie.

« Il sortit quatre mille cinq cens cinquante-huit soldats « avec deux cent quatre-vingts officiers; la garnison étoit « d'environ six mille hommes au commencement du siége. « Pendant ce tems-là le Roy passoit son armée en revue, « afin de ne point perdre de tems.

« Le 11, Sa Majesté fit le tour des remparts, où il se « trouva un nombre considérable de pièces de canon avec « de mauvais affûts : mais le magasin des poudres étoit

(1) Louis de Crevant, IVe du nom, duc d'Humières, maréchal de France.

« assés bien garni. C'est ainsi que le Roy se rendit maître
« en si peu de tems d'une des plus fortes places de l'Eu-
« rope et de tout le Hainault; la quantité de travaux qui
« avoient été faits devant cette ville, étoit incroyable, et fit
« connoître de plus en plus la grande capacité de M. de
« Vauban, qui a mérité avec justice la réputation qu'il
« s'est acquise du plus habile ingénieur de l'Europe, outre
« l'estime et les récompenses de son prince.

« Jamais on n'avoit vu une si grande quantité de trou-
« pes devant une place, sans que les ennemis en eussent
« eu le moindre soupçon; jamais on n'avoit vu ensemble
« un aussi grand attirail de guerre, ni une artillerie mieux
« exécutée. M. de Vigny (1), qui la commandoit, y donna des
« marques d'une grande vigilance et d'une activité extraor-
« dinaire. Il travailla pendant tout l'hiver aux grands ap-
« prêts qui étoient nécessaires pour cette entreprise avec
« un secret impénétrable.

« Le Roy ayant donné ses ordres pour réparer les
« fortifications de Mons, et pour y mettre les munitions
« nécessaires, en partit le 12 d'avril (2). »

Il laissa l'armée sous les ordres du maréchal de Luxembourg. Le marquis de Boufflers reçut en même temps le commandement d'un autre corps d'armée qui devait concerter ses opérations avec celles du maréchal de Luxembourg, en se portant sur la Moselle.

412. JEAN BART SORT DU PORT DE DUNKERQUE, AVEC SON ESCADRE A TRAVERS UNE FLOTTE ANGLAISE (26 juillet 1691).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en....

Jean Bart, simple mousse dans la marine marchande de Dunkerque, s'était élevé, à force d'audace et d'habileté, jusqu'au commandement des escadres royales. Bloqué dans le port de Dunkerque par une flotte anglaise, il résolut de forcer la ligne de vaisseaux qui le tenait enfermé, et dans la nuit du 26 juillet 1691 il exécuta cet audacieux projet.

M. Patoulet, intendant de Dunkerque, rend ainsi compte de ce fait dans une lettre adressée à M. de Villermont :

«.....Je vous donnerai avis du passage de l'escadre de
« M. Bart, cette nuit, à travers trente-sept vaisseaux des

(1) Jean-Baptiste de Vigny, maréchal de camp. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 367 à 371.

« ennemis, dont dix-huit ou vingt lui donnent à présent « chasse, je crois assez inutilement.

« M. Bart a été près de quinze jours dans la rade sans « que les ennemis aient jugé à propos de venir l'attaquer ; « les vaisseaux de son escadre n'étant que de quarante « pièces de canon (les plus forts), *ils sont sortis du port « le boute-feu à la main.*

« Je ne saurois bien vous dire la force des vaisseaux en- « nemis qui occupent les passes de cette rade ; il y en a de- « puis soixante jusqu'à vingt-quatre canons. »

Jean Bart échappa facilement aux navires qui lui donnaient la chasse, et dans la soirée du jour qui suivit sa sortie, ayant rencontré quatre bâtiments anglais richement chargés, qu'escortaient deux vaisseaux de guerre, il les captura et les envoya en Norwége.

413. COMBAT DE LEUZE (18 septembre 1691). Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

Par Joseph PARROCEL.

414. COMBAT DE LEUZE (18 septembre 1691). Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. N° 107.

Par PARDOU, d'après Joseph Parrocel.

« Si-tôt que le prince d'Orange (1) apprit la prise de Mons, « il augmenta considérablement la garnison de Bruxelles « et celles des autres places qui étoient à portée d'être as- « siégées, et renvoya le reste des troupes qu'il avoit à Na- « mur, à Malines, à Louvain, à Gand, et dans les autres « places de Flandre, et partit ensuite pour aller à La Haye, « où il arriva le 16 d'avril, et d'où il partit le 21 pour aller « en Angleterre, en attendant le temps propre pour la « campagne ; mais après que le Roy fut parti et qu'on eut « mis Mons en état de défense, on envoya une partie des « troupes de France sur le Rhin, une autre sur la Moselle, « quelques autres sur les côtes, et le reste qui étoit des- « tiné pour former l'armée qui devoit agir en Flandre, « fut mis dans les places de ce païs en attendant que la sai- « son fût plus avancée pour entrer en campagne (2). »

Louis XIV, de Versailles où il était, dictait ses ordres ; il avait recommandé au maréchal de Luxembourg de veiller à ses communications avec ses places, et d'éviter de confier le sort de l'armée aux hasards d'une bataille générale, à

(1) Guillaume-Henri de Nassau (Guillaume III, roi d'Angleterre).
(2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 372.

moins qu'il ne se tint assuré du succès. Presque toute la campagne se passa donc en marches et contre-marches de la part du maréchal de Luxemboug et du Roi d'Angleterre. On s'observait, on coupait les convois, et l'on n'en venait aux mains que dans des engagements partiels.

Le 28 juillet, Louis XIV écrivait de Versailles au maréchal de Luxembourg : « J'approuve tous les ordres que « vous avez donnés au marquis de Boufflers et au mar- « quis d'Harcourt. Nous n'avons au moins pas perdu un « moment et nous n'aurons rien à nous reprocher, quoi « qu'il arrive.

« Vous faites bien de laisser les deux régimens de dragons « pour garder les lignes. Je me remets à vous, s'il n'y a « point de troupes de ces côtés-là, de les retirer ou de les « laisser ; vous ferez là dessus ce que vous croirez pour le « mieux. Je ne crois pas qu'avec les précautions que nous « avons prises, vous manquiez de cavalerie. Essayez de « combattre dans les plaines et d'y attirer le prince d'O- « range, s'il vient à vous; je crois que vous y aurez beau- « coup de peine. Je voudrois que vous eussiez plus d'infan- « terie, mais cela n'est pas possible présentement (1). »

Enfin le 17 septembre, le maréchal de Luxembourg, certain que l'armée ennemie, qui avait quitté son camp de Guilinghen, s'était portée sur Leuze, et que le prince d'Orange était parti pour Loo, laissant le commandement au prince de Waldeck, se rendit de son côté à Tournay, où il établit son camp, afin d'entretenir la sécurité de l'ennemi. Mais pendant qu'il semblait ne songer qu'à se retrancher, par une manœuvre soudaine et hardie, n'emmenant avec lui qu'une portion de sa cavalerie, il tourna la position de Leuze, où il arriva lorsque le Prince de Waldeck était en marche pour se retirer. On ne pouvait croire que le maréchal de Luxembourg, parti de Lessine, le 17, pût être arrivé le 19, « ce qui fut cause que le prince de Valdeck fit « repasser le plus promptement qu'il put l'aile gauche « de son armée qui ne faisoit que d'achever de passer de « l'autre côté du ruisseau. Il forma plusieurs lignes derrière « son arrière-garde, à mesure que ses troupes arrivoient, « et fit avancer dans les hayes et les marais qui étoient sur « la gauche de ses troupes, cinq bataillons qu'il avoit sur « le ruisseau pour soutenir son arrière-garde...

(1) *Mémoires militaires de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 310.

« Le maréchal de Luxembourg voyant que les ennemis « grossissoient, ne voulut pas attendre que l'aile gauche de « son armée commandée par M. de Rosen (1), qui étoit en « marche pour le joindre fût arrivée, il prit la résolution « de charger les ennemis; pour cet effet il fit ébranler sa « première ligne, composée de la maison du roy, et des « trois escadrons de Merinville (2) qui s'approcha fort près « d'eux, et qui ayant une petite ravine devant, fit qu'ils « l'attendirent fort fièrement, et ne firent leur décharge « qu'à bout portant. La maison du roy essuia cette dé- « charge avec son intrépidité ordinaire. Elle passa le ra- « vin pour se mêler avec eux. Cette première charge fut « une des plus belles et des plus vigoureuses qu'on eût « jamais vûes, et digne de ce célèbre corps. Les ennemis « plièrent, et la maison du roy trouva en les poussant « une seconde ligne formée derrière cette première. Elle « les chargea de même et les culbuta, ce qu'elle fit aussi « des autres lignes à mesure qu'elle en trouva; mais « comme en poussant toujours vers le ruisseau de la Ca- « toire, M. de Luxembourg s'apperçut que les ennemis « avoient encore beaucoup de troupes en ordre, il fit faire « halte à la maison du roy, et la fit remettre en ligne. Il « fit passer ensuite la gendarmerie et la brigade de Coad « dans ces intervalles. Si tôt qu'elle fut passée, il alla lui- « même le long de la ligne, et donna ordre aux comman- « dans des troupes de se mettre en mouvement dans le « même temps que la droite marcheroit; il fit cette dan- « gereuse promenade à la demie-portée du pistolet des « ennemis. La fierté avec laquelle se présenta la gendar- « merie fit que les ennemis s'enfuirent après avoir fait « leurs décharges. La gendarmerie les poussa en bon ordre « quelque tems; mais M. de Luxembourg voyant de « l'infanterie des ennemis sur la hauteur, qui arrivoit et « commençoit à descendre dans le fond, ordonna aux trou- « pes de ne pas s'engager plus loin et prit le parti de se « retirer au petit pas; ce qui fut exécuté sans que les en- « nemis repassassent le ruisseau, en sorte que nos troupes « restèrent plus d'une heure sur le champ de bataille pour « retirer les morts et les blessez. »

« Plusieurs circonstances rendirent ce combat glorieux, « tant pour les troupes en général que pour les particu-

(1) Conrad de Rosen, comte de Bolweiller, depuis maréchal de France.
(2) François-Louis de Monstiers, comte de Merinville, depuis maréchal de camp.

« liers qui y firent des actions de valeur et d'intrépidité « dont on n'a guère vu d'exemple. M. de Luxembourg y « fit paroître tout ce qu'on peut attendre d'un grand capi- « taine, et montra dans cette occasion une grande intrépi- « dité accompagnée de prudence et d'activité.

« M. le duc de Chartres (1) s'étoit mis d'abord à la tête des « gardes du corps pour y combattre ; mais M. de Luxem- « bourg fut obligé de se servir de son autorité de général « pour le faire retirer ; il ne laissa pas de donner à la fin du « combat avec M. le duc du Maine (2), et d'aller à la charge « à la tête des escadrons qui vinrent se rallier pour enfon- « cer la dernière ligne des ennemis.

« Jamais on n'avoit vu une intrépidité pareille à celle des « troupes dont vingt-deux escadrons en combattirent « soixante-et-douze. Il est vray qu'il y en avoit vingt-huit, « dont six de dragons étoient occupés contre les cinq ba- « taillons ennemis, qui étoient dans les hayes. Il ne s'est « jamais vu une si grande action exécutée avec tant de « sang-froid, et jamais troupes ne combattirent avec tant « d'ordre, ne conservèrent si bien leur rang, et ne se tin- « rent si bien serrées.

« Dans le tems de la première charge un garde du « prince d'Orange de la compagnie du duc d'Ormond, « ayant reconnu M. de Luxembourg, vint à toutes jambes « le pistolet à la main et l'épée pendue à son bras, et s'ap- « procha pour tuer ce général qui avoit dix ou douze per- « sonnes avec lui ; mais il détourna le pistolet avec sa canne « et en donna quelques coups au garde (3). »

415. SIÉGE DE NAMUR (mai 1692).

INVESTISSEMENT DE LA VILLE ET DES CHATEAUX

Par M. BAPTISTE en 1838.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 26.

« Le roi d'Angleterre (4), que le Roi avoit toujours pré- « venu dans les campagnes précédentes, assembla de bonne « heure son armée, et crut qu'avec cent mille hommes « il viendroit au moins à bout de mettre en sûreté les « principales villes des Pays-Bas espagnols. Ce dessein « n'empêcha pourtant pas celui que le Roi avoit formé

(1) Philippe d'Orléans, depuis duc d'Orléans et régent du royaume (2) Louis-Auguste de Bourbon. (3) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 390-392. (4) Guillaume III, précédemment prince d'Orange.

« d'attaquer Namur, capitale du comté de ce nom, située « au confluent de la Sambre et de la Meuse (1). »

Louis XIV partit de Versailles le 10 mai pour se rendre à Gévries, près de Mons, où, en présence des dames de la cour, il passa une revue générale de son armée. Elle était composée de quarante bataillons et de quatre-vingt-dix escadrons. Il en remit les deux tiers au maréchal de Luxembourg, pour couvrir le siége et fermer le chemin de Namur à l'armée ennemie rassemblée près de Bruxelles, et marcha en personne sur Namur.

« L'entreprise étoit grande; cette place avoit une bonne « citadelle bâtie sur des rochers, et couverte d'un nou- « veau fort, appelé le *fort Guillaume* qui valoit une autre « citadelle; néanmoins le succès en fut heureux.

« Le Roi, à la tête de l'armée qui devoit faire ce siége, « campa le 24 de mai, dans la plaine de Saint-Amand, en- « tre Ligni et Fleurus. Le même jour, il partagea ses trou- « pes en plusieurs quartiers pour investir la place. Le prince « de Condé (2) avec six à sept mille chevaux ou dragons « avoit son quartier depuis le ruisseau de Verderin jusqu'à « la Meuse; celui du marquis de Boufflers avec quatorze « bataillons et soixante escadrons, étoit d'un autre côté. « Ximenès avec six bataillons et vingt escadrons, depuis « la Meuse jusqu'à la Sambre; Craf avec une brigade de « cavalerie, d'un autre côté. Et le quartier du roi, étoit « près de la Sambre, et s'étendoit jusqu'au ruisseau de « Verderin. Le maréchal de Luxembourg avec un corps « d'armée, couvroit le siége pour empêcher le secours. Sa « Majesté reconnut elle-même les environs de la place, « depuis la basse Meuse jusqu'à la Sambre, et les endroits « propres à y faire des ponts de bateaux pour la commu- « nication des quartiers (3). »

« Le célèbre Vauban, dit Saint-Simon (4), l'âme de tous « les siéges que le Roi a faits, emporta que la ville seroit « attaquée séparément du château, contre le baron de « Bressé, qui vouloit qu'on fît le siége de tous les deux à « la fois, et c'étoit lui qui avoit fortifié la place. »

416. SIÉGE DE LA VILLE ET DES CHATEAUX DE NAMUR (juin 1692). Partie centrale. 1er étage. Salon de Mars. No 95

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 542. (2) Henri-Jules de Bourbon, IIIe du nom. (3) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 542. (4) Tome I, p. 7.

417. SIÉGE DE LA VILLE ET DES CHATEAUX DE NAMUR (juin 1692).

Partie centrale.
1er étage.
Salon du Grand Couvert.
No 103.

Tableau du temps, d'après Vandermeulen.

La tranchée fut ouverte en trois endroits dans la nuit du 29 au 30, et le lendemain on se rendit maître du faubourg d'Iambe. Deux jours après le Roi fit attaquer, l'épée à la main, la contrescarpe, et le 5 juin la ville se rendit. On attaqua ensuite les forts. Des pluies continuelles, qui survinrent et causèrent de grands dommages à l'armée, ne firent cependant pas discontinuer les travaux. Ils furent poussés avec une persévérance sans exemple et toujours animés par la présence du Roy.

« Le Roi ayant résolu d'attaquer un ouvrage appelé « l'Hermitage, se fit porter en chaise à la tranchée, « parce qu'il avoit la goute. Les alliez le défendirent opi- « niâtrément; mais enfin ils en furent chassez, et les Fran- « çois s'y logèrent en présence du Roi. Pendant cette « action, rapporte Bussi Rabutin, le comte de Toulouse (1) « appuyé sur la chaise de S. M. reçut un coup de mous- « quet au dessous du coude qui lui fit une contusion. « Le duc de Bourbon demeura long-temps à la tête de ce « détachement, exposé au grand feu des ennemis, et se « signala fort en cette rencontre.

« Quelques jours après, le roy d'Angleterre ayant fait « un mouvement du côté de Charleroi, S. M. T. C. envoya « le marquis de Boufflers avec quarante escadrons, à la dé- « couverte, et il trouva que ce prince s'étoit retiré (le 23). « Le Roi étant allé à la tranchée, accompagné à l'ordi- « naire de M. le Dauphin et de M. le duc de Chartres (2), « ordonna d'attaquer l'ouvrage à corne, nommé le fort « Guillaume, et commanda au sieur de Vauban de faire « tout préparer pour cela : ce qui fut exécuté. Les Fran- « çois délogèrent les ennemis de tous les postes qui cou- « vroient ce fort: et ceux qui étoient dedans demandèrent « à capituler le 24 ; ce qui leur fut accordé. Ils furent « conduits à Gand au nombre de quatre-vingts officiers et « de douze cens soldats (3). »

Le château se rendit ensuite le 30 : la garnison, qui

(1) Louis-Alexandre de Bourbon. (2) Philippe d'Orléans, depuis duc d'Orléans et régent du royaume. (3) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 543-544.

était de huit mille hommes au commencement du siége, était alors réduite de plus de moitié; elle sortit avec les honneurs de la guerre, et fut conduite à Louvain.

418. BATAILLE DE STEINKERQUE (4 août 1692).

. . . .

La prise de Namur fut bientôt suivie de la bataille de Steinkerque. Guillaume III (1), réduit par le maréchal de Luxembourg à demeurer spectateur immobile du fait d'armes qui venait d'honorer Louis XIV, brûlait de laver cette honte dans le sang français. Il trompe le maréchal par de fausses intelligences, l'endort, malade et souffrant, dans une fatale sécurité, et, le 4 août, à la pointe du jour, vient fondre sur son camp.

« Déjà, dit Voltaire, une brigade est mise en fuite, et « le général le sait à peine. Sans un excès de diligence et « de bravoure, tout était perdu..... Le danger rendit des « forces à Luxembourg : il fallait des prodiges pour n'être « point vaincu, et il en fit. Changer de terrain, donner un « champ de bataille à son armée qui n'en avait point, « rétablir la droite tout en désordre, rallier trois fois ses « troupes, charger trois fois à la tête de la maison du Roi, « fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son « armée Philippe d'Orléans, alors duc de Chartres, depuis « régent du royaume, petit-fils de France, qui n'avait pas « encore quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup « décisif; mais c'était beaucoup pour animer les soldats « qu'un petit-fils de France, encore enfant, chargeant avec « la maison du roi, blessé dans le combat, et revenant encore « à la charge malgré sa blessure. »

Le duc de Bourbon (2), le prince de Conty (3), le duc de Vendôme (4), et son frère le grand-prieur (5), contribuèrent également, par leur courage, à entraîner la maison du Roi contre un corps d'Anglais qui, continue Voltaire, « occu- « pait un poste dont le succès de la bataille dépendait... Le « carnage fut grand. Les Français l'emportèrent enfin : le « régiment de Champagne défit les gardes anglaises du « Roi Guillaume; et quand les Anglais furent vaincus, il « fallut que tout le reste cédât.

(1) Guillaume-Henri de Nassau, prince d'Orange. (2) Louis de Bourbon IIIe du nom, depuis prince de Condé. (3) François-Louis de Bourbon. (4) Louis-Joseph de Bourbon. (5) Philippe de Vendôme, grand prieur de l'ordre de Malte en France.

« Boufflers, depuis maréchal de France, accourait dans « ce moment même, de quelques lieues du champ de ba- « taille, avec des dragons, et acheva la victoire [1]. »

419. INSTITUTION DE L'ORDRE MILITAIRE DE SAINT-LOUIS (mai 1693).

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite des Gardes du Corps du Roi.
N° 108.

Par Charles LEBRUN vers 1693.

« Le Roy, établit le 10 de may un nouvel ordre de « chevalerie sous le nom de l'ordre militaire de Saint- « Louis, pour récompenser les officiers de ses troupes qui « s'étoient distinguez, et afin de les animer à le faire « encore par la suite. Sa Majesté s'en déclara chef souve- « rain, et en unit et incorpora la grand'maîtrise à la « couronne [2]. »

Le tableau de Lebrun représente Louis XIV recevant des chevaliers de Saint-Louis dans sa chambre à Versailles. Barbezieux [3], fils de Louvois, secrétaire d'état de la guerre depuis la mort de son père, est auprès du Roi.

420. PRISE DE ROSES (9 juin 1693).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 12.

Par M. BENOUX en 1836.

Le maréchal de Noailles commandait depuis quatre ans sur la frontière des Pyrénées, chargé d'observer les mouvements des Espagnols. Jusqu'alors il n'avait pu faire aucune entreprise. En 1693 il reçut l'ordre d'entrer en Catalogne, et commença la campagne par le siége de Roses, ville maritime, et l'une des places fortes de cette province.

Le golfe auquel la ville donne son nom « est un enfon- « cement de mer dans la terre, lequel a plus de quatre « lieues de circuit. Ce golfe commence au bout des monts « Pirénées où est bâti ce château, et finit à peu près à la « petite ville d'Empias. Il n'y a point de port dans tout ce « golfe, mais seulement une plage, où ni les vaisseaux, ni « les bâtimens, pas même les galères, ne sauroient abor- « der, parce qu'il n'y a pas assez d'eau [4]. »

Le golfe de Roses est défendu par le château de la Trinité, qui se trouve à peu de distance de la ville, qui est une bonne place à cinq bastions revêtus de pierres de taille.

(1) *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, ch. XVI. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 611. (3) Louis-François-Marie Le Tellier, marquis de Barbezieux. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 699.

« Il n'y a point de fossé, parce que la mer est proche, « mais seulement une palissade tout du long à dix toises « du corps de la place. Le fossé qui l'environne de l'autre « côté est parfaitement beau, de deux cens toises de lar« ge, et a une très belle et haute contrescarpe revêtue. Le « fossé est ordinairement sec; mais on peut le remplir « d'eau quand on veut. Il y a un bon glacis et cinq de« mies-lunes revêtues avec leurs fossez. Les approches de la « place sont très difficiles, parce qu'elle est enterrée et « rasante.

« On arma de bonne heure pour cette expédition une « escadre dans la Méditerranée, dont on donna le com« mandement à M. le comte d'Etrées (1), qui alla mouiller « devant Roses le 27 may (2). »

Roses fut attaquée par les armées de terre et de mer. Le maréchal de Noailles fit ouvrir la tranchée dans la nuit du 1er au 2 juin; elle se rendit au bout de huit jours. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre; on s'empara ensuite du château de la Trinité, qui fit quelque résistance.

421. COMBAT NAVAL DE LAGOS OU DE CADIX (27 juin 1693).

TOURVILLE DISPERSE ET BRULE LA FLOTTE ANGLAISE ET HOLLANDAISE DE SMYRNE, SUR LES CÔTES DU PORTUGAL.

Par M. Théodore GUDIN en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Le 17 juin le comte d'Estrées sortit du golfe de Roses pour aller joindre M. de Tourville (3), qui l'attendait au cap Saint-Vincent avec soixante et onze navires de guerre et d'autres bâtiments de charge. L'armée s'y rafraîchit jusqu'au 26. Le soir de ce jour deux navires de garde vinrent annoncer à M. de Tourville l'approche d'une flotte d'environ cent quarante voiles. Ne sachant si c'était la flotte marchande expédiée par les Anglais et les Hollandais, à Cadix et à Smyrne, ou l'armée ennemie, le maréchal de Tourville fit lever l'ancre, et l'on mit à la voile sur les sept heures du soir: « On alla vent arrière toute la nuit, et le « lendemain on se trouva à douze lieues de Lagos, dans un « parage à pouvoir à volonté donner ou éviter le combat.

« A sept heures du matin on entendit sauter deux bâti-

(1) Victor-Marie d'Estrées, depuis maréchal de France et duc d'Estrées. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 700. (3) Anne-Hilarion de Costentin, comte de Tourville, maréchal de France.

« mens de charge que M. le chevalier de Ste Maure
« avoit brûlés, n'ayant pu les emmener, parce qu'il s'étoit
« trouvé seul, et que les navires de l'escorte le suivoient
« de près. Cette escorte étoit de vingt-sept vaisseaux de
« ligne, dont le moindre étoit de cinquante canons; il y
« avoit un amiral de quatre-vingts pièces, un vice-amiral,
« et un contre-amiral de soixante-dix chacun. Le chevalier
« de Ste Maure emmena les deux capitaines des deux
« navires qu'il avoit brûlés : l'un étoit hollandois, chargé
« de toiles pour six cens mille livres, et l'autre anglois,
« chargé de draps, valant cinquante mille écus. Lorsque
« l'on eut été assuré par eux que c'étoit la flotte marchande,
« M. de Tourville fit le signal à toute l'armée, et força lui-
« même de voiles pour aller aux ennemis; mais, comme
« les vaisseaux étoient sous le vent et qu'il falloit louvoyer
« pour les joindre, les meilleurs voiliers furent les seuls
« qui, à l'entrée de la nuit, joignirent l'arrière-garde.
« Après qu'on les eut canonnés pendant une heure, on mit
« entre deux feux deux navires hollandois de soixante-
« quatre canons, qui, ayant été contraints d'amener le
« pavillon, se rendirent, l'un à M. Gabaret, et l'autre à
« M. Pannetier. Chacun essaya toute la nuit de gagner le
« vent, et les plus légers vaisseaux qui s'y trouvérent, firent
« si bien, qu'ils enfermèrent presque la moitié de la flotte
« entre eux et la terre, de sorte que le jour suivant l'ar-
« mée fit un demi-cercle fort spacieux, dans lequel l'on
« prit ou brûla tous ceux qui se trouvèrent enveloppés;
« les vaisseaux ennemis étoient au milieu du demi-cercle,
« et au moins à quinze lieues de terre, dont ils s'appro-
« choient toujours; et à toute heure on voyoit sauter des
« navires, tantôt sur la côte et tantôt au large; et dans le
« même tems qu'on approcha de la terre de quatre ou cinq
« lieues, on en vit brûler environ vingt autres. On amena
« outre cela plusieurs flûtes à l'amiral, à mesure qu'on les
« prenoit. La plupart étoient chargées de mâts du nord,
« de cordages, et de plusieurs autres bois propres à la
« construction des navires. Les vaisseaux de l'armée de
« France, qui étoient tous dispersées, revinrent peu à peu
« rendre compte à M. le maréchal de Tourville, et la plu-
« part avec des prises. Il en revint un, entre autres, qui
« avoit pris un gros bâtiment hollandois, de ceux qu'ils
« nomment pinasses, qui portoit jusqu'à cinquante-huit
« canons, et sur lesquels ils mettent leurs plus riches
« marchandises. Ce bâtiment, qu'on estimoit cent cin-

« quante mille livres, étoit chargé de draps d'Angleterre, « d'étain et de quelque argent monnoyé. L'on y trouva « aussi des montres d'or et d'argent. Les navires qui « étoient plus avant ayant reviré, apprirent à M. de Tour- « ville que les vaisseaux ennemis qui n'avoient pu doubler, « avoient gagné le large, au nombre de plus de cinquante, « parmi lesquels il pouvoit y avoir quinze navires de « guerre. Cet avis fit qu'on mit le signal pour rallier l'ar- « mée, qui étoit fort dispersée; et après qu'on eut détaché « trois ou quatre navires pour achever de netoyer la côte, « et brûler tous les vaisseaux ennemis qu'on y rencon- « treroit, et qu'on ne pourroit emmener, on fit route du « côté de Cadix, pour en fermer le passage aux débris « de la flotte, dont on savoit que la plupart des marchan- « dises étoient pour cette ville. »

Le lendemain la flotte ennemie se réfugia à Cadix, à l'exception de deux vaisseaux, qui furent brûlés par deux des nôtres sous le canon de la ville. « On comptoit alors « vingt-sept bâtimens de pris, et quarante-cinq de brûlés. « Le capitaine Jean Bart en prit ou brûla six, dont le moin- « dre étoit de vingt-quatre canons. On évalua la perte des « ennemis à trente-six millions au moins. Ces prises furent « envoyées à Toulon (1). »

422. EXPÉDITION DE COËTLOGON A GIBRALTAR (1693).

Par M. Théodore Gudin en . . . . Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« M. le chevalier de Coëtlogon (2) fut détaché avec huit « vaisseaux et huit galiottes, pour en aller brûler douze « qui étoient entrés dans le vieux Gibraltar. Il brûla et « coula à fond cinq navires anglois, depuis trente-six « jusqu'à cinquante canons, qui faisoient partie de la flotte « de Smirne, avec deux autres bâtimens, et on en prit « neuf autres, qui étoient chargés pour le camp des en- « nemis (3). »

423. EXPÉDITION DE MALAGA (19 juillet 1693).

Par M. Théodore Gudin en 1840. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Le 19 juillet la flotte française arriva en vue de Malaga, et le maréchal de Tourville, qui la commandait, ayant ré-

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 708 et suiv.
(2) Alain-Emmanuel de Coëtlogon, chef d'escadre, depuis maréchal de France. (3) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 710.

solu d'aller attaquer les vaisseaux ennemis jusque dans le môle, ce qui ne pouvait se faire sans chaloupes, fit faire signal à tous les vaisseaux d'envoyer les leurs armées à bord de l'amiral. « M. de Chammeslin, capitaine en second du « *Soleil Royal*, pria M. de Tourville de luy en accorder le « commandement, ce qu'il obtint. ».... Deux capitaines de vaisseaux génois qu'il rencontra lui dirent « qu'il y avoit dans « le môle deux vaisseaux anglois, trois corsaires de Fles-« singue, et une frégatte turque qu'ils avoient prises, avec « plusieurs bâtimens espagnols, que les Anglois et les « Hollandois avoient mis du canon à terre, et faisoient « quelques retranchemens le long du môle, pour défendre « leurs vaisseaux.... » Tourville ayant été averti, « arriva « dans un canot, et M. de Chammeslin alla avec luy recon-« noître l'entrée du môle à la portée du mousquet.... On « fit approcher *le Magnifique*, *l'Arrogant*, *le Prompt*, « *l'Eclatant*, *l'Aquilon*, *l'Eole* et *le Phénix*, et M. de « Tourville passa tout le jour à faire mouiller ses vaisseaux « dans l'ordre qu'il crut le meilleur pour battre en dedans « du môle ceux des ennemis et les batteries qui les dé-« fendoient..... M. de Tourville fit mouiller les frégattes « *l'Héroïne* et *la Prompte* autour du brûlot de M. de « Longchamps, afin qu'il fût conduit plus facilement sur « les ennemis. A six heures du soir du 20 il s'en re-« tourna...... et laissa à M. de Chammeslin l'ordre de « brûler les vaisseaux ennemis le lendemain, dès que le « jour paroîtroit.

« Quand la nuit parut, M. le maréchal de Tourville en-« voya ordre par M. de Mesière de faire avancer quel-« ques chaloupes à l'entrée du môle, pour donner l'a-« larme aux ennemis et les inquiéter pendant la nuit : ce « qui fut exécuté par M. de Caffare, avec quatre cha-« loupes, sur lesquelles les ennemis firent un grand feu « de canon et de mousqueterie.

« Le 21, à la pointe du jour, M. de Chammeslin en dé-« tacha quatre, commandées par M. de Greffin, sur les-« quelles les vaisseaux ennemis et les batteries de la ville « firent un grand feu, croyant que c'étoit dans ce mo-« ment qu'on les vouloit attaquer. Ce n'étoit cependant « que pour les amuser, et pour connoître d'où sortiroit « le plus grand feu, afin d'y faire tirer tous les vaisseaux « du roy..... A peine fut-il jour, que M. de Tourville « arriva, et fit presser les vaisseaux de commencer la « canonnade, mais les ennemis les prévinrent et firent

« feu sur les vaisseaux et sur un grand nombre de cha-
« loupes qui étoient avancées près du *Magnifique*, où
« M. de Tourville venoit d'arriver. Il en partit dans le mo-
« ment pour faire le signal du pavillon rouge, ce qui fut
« fait d'abord; et les vaisseaux commencèrent à canonner.
« M. de Chammeslin fit partir dans ce moment le brûlot
« remorqué par six chaloupes commandées pour cet effet.
« Celle de M. des Gemeaux étoit à la tête, il fit marcher
« toutes les autres dans le même tems, et on avança ainsi
« sous les murailles de la ville, jusqu'au fond du môle,
« malgré le feu du canon des ennemis et des batteries de la
« ville. Le brûlot alla aborder un des vaisseaux hollandois
« et se déborda un peu après, n'ayant mis au beaupré
« qu'un feu léger qu'il auroit été facile d'éteindre; mais
« il se trouva touché, et les chaloupes ne purent le remor-
« quer. Elles entrèrent toutes en même tems dans le
« môle, et se saisirent de tous les autres vaisseaux, que
« les ennemis étonnés de leur approche s'étoient vus obligés
« d'abandonner. On avoit ordre de ne les point brûler,
« et on avoit fait prendre des amarres à plusieurs cha-
« loupes, pour remorquer les vaisseaux dehors; mais
« tous ces soins furent inutiles, les uns étant touchés et les
« autres coulant bas d'eau. Cependant M. de Chammeslin
« fit ranger toutes les chaloupes qui n'étoient pas occu-
« pées, pour faire un feu continuel sur les batteries de
« la ville et sur celle du port, d'où l'on tiroit à brûle-
« pourpoint de haut en bas des coups de canon à mi-
« traille sur elles. A la faveur de ce feu, qui interrompit
« celui du canon et du mousquet de l'ennemi, on fit ce
« qu'on avoit dessein de faire, en remettant le feu plu-
« sieurs fois en divers endroits aux vaisseaux ennemis,
« dont on fit amarrer deux ensemble, afin qu'ils brûlas-
« sent plus facilement. Toute cette exécution dura depuis
« cinq à six heures du matin jusqu'à près de neuf.

« Pendant ce tems-là M. le maréchal de Tourville qui
« avoit toujours été à demie-portée du canon de la ville,
« envoya ordre deux fois par M. le chevalier Lanion de
« brûler plutôt les vaisseaux què de s'arrêter plus long-
« tems à tâcher de les sauver. Ces ordres ayant été exé-
« cutez sans qu'il en restât aucun, M. de Chammeslin fit
« retirer les chaloupes. On eut près de deux cens hommes
« tuez ou blessez, et sans le feu que les chaloupes faisoient
« sur les batteries, on auroit fait une plus grande perte.

« Après l'expédition de Malaga, M. de Tourville alla à

« Toulon avec la flotte du Roy, pour y prendre des rafraî-« chissemens (1). »

424. BATAILLE DE NERWINDE (29 juillet 1693).

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite des Valets de pied.
No 107.

Tableau du temps attribué à Martin.

Le Roi voulut encore cette année se mettre à la tête de ses troupes ; il partit de Versailles le 15 mai. Il était accompagné du grand Dauphin (2), de Monsieur (3), du duc de Chartres (4), de tous les princes et de plusieurs dames de la cour. Le 21 il était à Compiègne, où il annonça qu'il avait donné ordre au maréchal de Lorges (5) de s'emparer de Heidelberg, et que la ville de Roses en Catalogne avait été investie par le maréchal de Noailles. Le 2 juin il arriva au Quesnoy et se rendit le lendemain à Aubour où il passa la revue de son armée.

Les immenses préparatifs faits pour cette campagne étaient dirigés contre l'importante ville de Liége, dont Louis XIV voulait s'emparer, pour se rendre maître du cours de la Meuse. Mais il tomba malade ; Guillaume (6) jeta dix-huit mille hommes dans Liége, et il fallut renoncer à cette grande entreprise. Tout le poids de la guerre resta alors sur le maréchal de Luxembourg (7). Pendant que le Roi retournait à Versailles et que le grand Dauphin emmenait sur les bords du Rhin près de la moitié de la formidable armée rassemblée dans les Pays-Bas, Luxembourg resta en face du Roi d'Angleterre, et il voulut renouveler contre Liége la tentative abandonnée par Louis XIV. Mais l'armée ennemie couvrait cette ville, et il fallut livrer une bataille. Ce fut la plus sanglante et la plus disputée de toute cette guerre.

Guillaume avait employé la nuit à se fortifier dans sa position, que couvraient cent pièces d'artillerie, et dont les flancs s'appuyaient aux deux villages de Nerwinde et de Neerlanden. L'action commença par une effroyable canonnade dont les Français, plus à découvert que leurs ennemis, eurent beaucoup plus à souffrir. Le maréchal de Luxembourg

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 710 et suiv. (2) Louis de France. (3) Philippe de France, duc d'Orléans. (4) Philippe d'Orléans, depuis duc d'Orléans et régent du royaume. (5) Guy-Aldonce de Durfort, duc de Lorges-Duras. (6) Guillaume III, roi d'Angleterre (Guillaume-Henri de Nassau). (7) François-Henri de Montmorency, duc de Luxembourg.

avait donné l'ordre d'attaquer le village de Nerwinde, et c'était là que s'était porté tout l'effort de la bataille. L'infanterie française venait à peine de s'y établir quand elle en fut repoussée. On lui demanda un nouvel effort. « Sou« venez-vous de la gloire de la France, » leur dit le maréchal pour ranimer leurs forces épuisées, et Nerwinde fut repris. Ce fut alors, après des prodiges de valeur faits de part et d'autre, après que le roi Guillaume et Luxembourg eurent chargé chacun à la tête de leur cavalerie, que l'arrivée du marquis d'Harcourt ([1]) vint décider la victoire en faveur des Français. L'aile droite des alliés, qui avait défendu Nerwinde, fut coupée par cette manœuvre et jetée dans la Gheete, où se noyèrent une foule de soldats. Le retranchement qui couvrait le centre ennemi fut tourné par la cavalerie française, le corps de bataille fut débordé et renversé à son tour, et Guillaume n'eut plus qu'à songer à la retraite. Il laissait sur le champ de bataille douze mille morts et deux mille prisonniers. Les vainqueurs perdirent de sept à huit mille hommes, parmi lesquels un grand nombre de gentilshommes des premières maisons de France.

« Le duc de Chartres, dit Saint-Simon dans ses Mé« moires ([2]), chargea plusieurs fois à la tête de ses braves « escadrons de la maison du roi avec une présence d'es« prit et une valeur dignes de sa naissance, et il y fut « une fois mêlé et y pensa demeurer prisonnier. Le « marquis d'Arcy, qui avoit été son gouverneur, fut « toujours auprès de lui en cette action, avec le sang« froid d'un vieux capitaine et tout le courage de la jeu« nesse, comme il l'avoit fait à Steinkerque. M. le Duc ([3]), « à qui principalement fut imputé le parti de cette der« nière tentative des régimens des gardes françoises et « suisses pour emporter le village de Neervinde, fut tou« jours entre le feu des ennemis et le nôtre.

« M. le prince de Conti ([4]), maître enfin de tout le village « de Neervinde (où il avoit reçu une contusion au côté et « un coup de sabre sur la tête, que le fer de son chapeau « para), se mit à la tête de quelque cavalerie, la plus proche « de la tête de ce village, avec laquelle il prit à revers en flanc « le retranchement du front, aidé par l'infanterie qui avoit « emporté enfin le village de Neervinde, et acheva de « faire prendre la fuite à ce qui étoit derrière ce long re« tranchement. »

(1) Henri d'Harcourt, lieutenant général des armées du roi, depuis duc d'Harcourt et maréchal de France. (2) Tome I, p. 106. (3) Louis de Bourbon, IIIe du nom, depuis prince de Condé. (4) François-Louis de Bourbon.

325. BATAILLE DE LA MARSAILLE (4 octobre 1693).

Aile du Midi.
1er étage.
Galerie des Batailles.
N° 137.

Par M. Eugène Devéria en 1837.

Le duc de Savoie (1), vaincu à Staffarde et dépouillé d'une portion considérable de ses états, avait pris l'offensive en 1692, quand l'armée du maréchal de Catinat eut été affaiblie pour renforcer celles d'Allemagne et des Pays-Bas. Pendant que Catinat, avec quelques milliers d'hommes, était réduit à couvrir Suse et Pignerol, ces deux clefs des Alpes, pour les conserver à la France, Victor-Amédée avait pénétré sur le territoire français, à travers les montagnes du Dauphiné, et y avait porté l'incendie et le pillage. Mais, arrêté dans ses succès par la maladie et bientôt harcelé par les paysans dauphinois, qui lui faisaient une redoutable guerre de partisans, il repassa les Alpes, et fut forcé par l'hiver d'ajourner à la campagne suivante ses projets de conquête. En effet, au retour du printemps il vint attaquer Pignerol; mais tous ses efforts échouèrent contre l'héroïque résistance du comte de Tessé (2). C'est alors que Catinat, jusqu'alors renfermé dans son camp de Fenestrelles, reçut enfin quelques renforts, et descendit dans les plaines du Piémont pour y chercher l'ennemi. A son approche, le duc de Savoie s'était replié sur le village de la Marsaille, près de la petite rivière de Cisola. Catinat alla l'y chercher, et le 4 octobre lui présenta la bataille.

Avant de l'engager, le maréchal de Catinat fit publier l'ordre suivant dans son armée :

« MM. les brigadiers auront soin de faire un peu de « halte en entrant dans la plaine qui est devant nous, « pour se redresser, et observeront de ne point déborder « la ligne, afin que tous les bataillons puissent charger « ensemble. Ils ordonneront dans leurs brigades que les « bataillons mettent la baïonnette au bout du fusil et ne « tirent pas un coup.

« Les compagnies de grenadiers seront sur la droite des « bataillons, et le piquet sur la gauche, lesquels on fera « tirer, selon que les commandants de bataillon le jugeront à propos, et tout le bataillon marchera en même « temps pour entrer dans celui de l'ennemi qui lui sera « opposé, s'il l'attend sans se rompre. En cas que le ba- « taillon ennemi se rompe avant que le nôtre l'ait chargé, « il faut le suivre avec un grand ordre sans se rompre (3). »

(1) Victor-Amédée II, depuis roi de Sardaigne. (2) René de Froulay, IIIe du nom, lieutenant général des armées du roi, depuis maréchal de France. (3) *Mémoires militaires de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 415.

« M. de Catinat, s'étant mis à la tête de l'aile droite, fit « avertir M. le duc de Vendôme et tous les officiers géné-« raux qui étoient à la gauche, qu'il alloit faire charger. « Toute la ligne, s'étant ébranlée en même tems, marcha « dans un si bel ordre et avec tant de fierté, qu'elle en-« fonça tout ce qu'elle trouva devant elle.

« La droite de l'armée du roy tomba sur le flanc gau-« che de celle des ennemis, et la fit plier. En même tems « toute la ligne les chargea en face, et les renversa les uns « sur les autres. Pendant ce tems-là la droite de l'armée « ennemie marcha sur la gauche de celle de France qu'ils « débordoient, et la fit plier ; mais la gauche de la seconde « ligne, que commandoit M. le grand-prieur ([1]), les chargea « si à propos et les renversa de telle sorte, que les deux « armées se trouvèrent mêlées.

« On connut, par la résistance que firent les troupes que « les ennemis avoient opposées à notre gauche et qui vin-« rent plusieurs fois à la charge, qu'on avoit fait un coup « capital en y faisant passer la gendarmerie, qui y fit tout « ce qu'on peut attendre d'un corps de cette réputation. « Il est vrai que cette gauche fut d'abord repoussée avec « quelque perte ; mais la gendarmerie, ayant fait ensuite « plier leur aile droite, attaqua par le flanc et par derrière « leur infanterie, qui n'avoit plus de cavalerie à leur gau-« che, parce qu'elle étoit engagée avec la nôtre qui l'atta-« quoit vivement. Cette manœuvre décida l'affaire. Elle « dura quatre heures et demie, qui ne furent employées « qu'à tuer. La victoire, dès le commencement du combat, « s'étoit déclarée pour nous. Les charges des troupes du « roy furent si vives, qu'elles renversèrent tout ce qui leur « étoit opposé, de sorte que l'infanterie des ennemis fut « presque entièrement ruinée ([2]). »

Les historiens militaires ont justement observé que cette victoire fut la première que l'infanterie française dut à l'usage de la baïonnette, devenue depuis une arme si redoutable entre ses mains.

Lorsque Louis XIV eut appris la victoire remportée à la Marsaille, il écrivit au maréchal de Catinat, le 29 novembre 1693 :

« Mon cousin, le succès de mes armes, sur lesquelles il « paroît bien que la bénédiction de Dieu continue de se

([1]) Philippe de Vendôme, grand-prieur de France, lieutenant général des armées du roi. ([2]) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 689.

« répandre, n'a point effacé de mon cœur le désir que j'ai « toujours eu de faire une bonne paix. Je ne vous parlerai « point de la générale, parce que les affaires dont vous êtes « chargé pour mon service regardent l'Italie à laquelle « j'ai toujours souhaité de donner le repos, et vous savez « bien qu'il n'a pas tenu à moi que mon frère le duc de « Savoie ne contribuât à cette paix que je désirois. Pré-« sentement que Dieu m'a fait la grâce, malgré tout ce qui « s'est passé, de conserver encore pour lui les sentimens « que vous me connoissez......, et comme il ne dépend que « de moi de réduire en pitoyable état la meilleure partie « de ses états, mon intention est que vous lui fassiez dire, « que pour lui donner le loisir de prendre le parti que je « crois qui lui convient et à son pays, je vous ai ordonné « d'épargner l'incendie des villes de Saluces, de Fossano « et des autres ; et que pour donner, comme je viens de « vous dire, le moyen à mon dit frère, le duc de Savoie, « de faire tranquillement les mûres réflexions qui convien-« nent à l'état auquel je pourrois réduire son pays, mon « intention est que vous fassiez repasser mon armée en « France, et qu'au même temps vous fassiez entendre à mon « dit frère le duc de Savoie, que, passé cette occasion, dans « laquelle je donne à lui et à toute l'Italie des marques du « désir sincère que j'ai de contribuer à son repos, je pren-« drai toutes les mesures que je croirai nécessaires, pour « faire ressentir à ce prince le grand tort qu'il a de ne « vouloir pas contribuer au bien de son peuple, de son état « et de toute l'Italie (1). »

426. PRISE DE CHARLEROI (11 octobre 1693).

Partie centrale.
1er étage.
Salon du Grand Couvert.
N° 103.

Par Antoine-François VANDERMEULEN.

« La prise de Charleroi fut le fruit de la bataille de Ner-« winde ; le marquis de Villeroi (2), ayant été chargé d'en « faire le siége, y fit ouvrir la tranchée le 15 septembre « par le duc de Roquelaure (3), et poussa les attaques avec « beaucoup de vigueur ; il ne put pourtant obliger le gou-« verneur de la place à se rendre, qu'au bout de trois se-« maines (4). »

(1) *Mémoires militaires de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 415. (2) Nicolas de Neufville, VIe du nom, brigadier d'infanterie, depuis duc de Villeroy, lieutenant général des armées du roi et capitaine des gardes du corps. (3) Antoine-Gaston-Jean-Baptiste de Roquelaure, maréchal de camp, depuis maréchal de France. (4) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 553.

427. PRISE DE PALAMOS (juin 1694).

Par M. Renoux en 1836. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 12.

Le maréchal de Noailles (1) avait été continué dans le commandement de l'armée de Catalogne. Maître de Roses, dont il s'était emparé l'année précédente, et fortifié par les recrues qui étaient venues grossir son armée, il pouvait donner une extension plus grande à ses opérations. Il passa donc la revue de ses troupes, le 16 juin, près du Boulou, dans la plaine de Roussillon, et se mit en marche se dirigeant sur Girone et sur Palamos, dont il devait entreprendre le siége. Il traversa les montagnes par le col de Pertuis, alla camper sous Bellegarde, se rendit à Figuières sans rencontrer d'obstacles, et arriva sur le Ter, près de Girone. L'ennemi qui s'était fortifié dans son camp de l'autre côté de la rivière, en face de Torella de Mongri, tenta vainement de lui disputer le passage. Le combat du Ter facilita le siége de Palamos, où le maréchal de Noailles se rendit aussitôt, et il arriva le 31 mai devant cette place, en même temps que l'amiral Tourville qui commandait l'escadre.

Palamos est une place maritime assez forte. La garnison s'élevait à trois mille hommes, sous le commandement du gouverneur Pignatelli; vivement attaquée par terre et par mer, elle fut défendue avec courage, et le dixième jour de la tranchée, les assiégés ayant été contraints de capituler, la garnison se rendit prisonnière de guerre.

428. LA FLOTTE ANGLAISE REPOUSSÉE DE DEVANT BREST (18 juin 1694).

Par M. Théodore Gudin en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

La flotte anglaise, sous le commandement de lord Barkley, avait embarqué à Portsmouth dix régiments d'infanterie et quelques dragons, dans l'intention de faire une descente sur les côtes de France. Averti qu'ils avaient dessein d'aller du côté de Brest, M. de Vauban mit cette ville en état de défense. Cependant lord Barkley doubla l'île d'Ouessant le 16 juin, et entra le jour suivant dans la baie de Camaret, avec trente-six vaisseaux de guerre, douze galiotes à bombes et environ quatre-vingts petits bâtiments. Lord Talmash et le marquis de Camarthen vinrent, aussi avant que possible, reconnaître la baie

(1) Anne-Jules, duc de Noailles.

dans une galère à vingt rames; et dans le conseil qui fut tenu à leur retour on décida que le marquis de Camarthen irait le 18, à la pointe du jour, avec sept frégates, dans la baie, pour battre un fort et deux batteries qui étaient à l'ouest, pendant que leurs troupes débarqueraient dans une autre baie sablonneuse d'un demi-quart de lieue de longueur, qui avait aux deux bouts des rochers. Un gros brouillard les ayant retenus jusqu'à dix heures, ils commencèrent l'entreprise dès qu'il fut dissipé, quoique les chaloupes envoyées à la reconnaissance eussent rapporté que les endroits propres à faire une descente étaient bien gardés. Le marquis de Camarthen s'avança avec ses frégates dans la baie, où il se trouva environné de nos batteries, qui le prenaient de tous côtés. « En même tems les chaloupes avec les troupes de « débarquement arrivèrent, et le général Talmach, s'étant « mis à la tète d'un bataillon de grenadiers, donna ordre à « chaque chaloupe de faire prendre terre aux troupes qui « étoient dessus, le plus promtement qu'elles pourroient. « Cette action commença à peu près à midi, par une ca- « nonade qui dura deux heures, pendant lesquelles les en- « nemis essuyèrent le feu des batteries et des retranche- « mens, qui étoient garnis d'un bataillon de la marine et « de quelques milices commandées par le marquis de Lan- « geron.

« Après cette manœuvre, tous les petits bâtimens firent « voile pour se rendre dans l'anse de Camaret, où les « plus avancez mirent à terre huit ou neuf cens hommes. « Le feu dura assez longtems de part et d'autre. M. Be- « noise, capitaine d'une compagnie franche de la marine, « ayant remarqué quelque désordre parmi les troupes des- « cendues, qui sembloient incertaines du parti qu'elles de- « voient prendre, sortit l'épée à la main, à la tête de cin- « quante hommes soutenus par M. de la Cousse, capitaine « d'une compagnie de la marine, avec un pareil nombre de « soldats. Il chargea les ennemis d'une manière si vi- « goureuse, que, les ayant renversez, il en tua un grand « nombre, et les poursuivit jusqu'à leurs chaloupes, dont « il ne restoit plus que sept, les autres s'étant retirées. Ils « s'y jettèrent en si grand nombre, que, la mer baissant « en même tems, ils demeurèrent échouez. Alors M. le « comte de Servon (1), maréchal de camp, M. de la Vais- « se (2), brigadier d'infanterie, et M. du Plessis, briga-

(1) Henri de Lyonne. (2) Pierre de Villette de La Vaisse, depuis lieutenant général des armées du roi.

« dier de cavalerie, qui s'étoient rendus sur les retran-
« chemens avec le régiment de cavalerie de du Plessis,
« sur l'avis qu'ils avoient eu par les signaux, firent mar-
« cher un escadron sur la grève; ce qui obligea les
« troupes qui se trouvèrent dans les bâtimens échouez à
« demander quartier. Celles qui n'avoient pas encore dé-
« barqué craignirent la même destinée, se retirèrent
« avec beaucoup de précipitation, à la faveur de leurs
« vaisseaux, qui continuoient de canoner les retranche-
« mens et les batteries, qui leur répondoient sans cesse
« avec supériorité. Un vaisseau hollandois, s'étant ap-
« proché trop près de la terre, s'échoua. Aussitôt M. de
« la Gondinière, capitaine d'une compagnie de marine,
« s'alla poster avec quelques mousquetaires sur les ro-
« chers voisins qui le dominoient, et l'obligea de se
« rendre. On y trouva quarante hommes tuez, du nombre
« desquels étoit le capitaine. Il en restoit soixante-quatre
« autres, qu'on fit prisonniers. Les ennemis laissérent sur
« la place près de quatre cens hommes, parmi lesquels
« étoit le général Talmach, qui commandoit les troupes
« de débarquement. On leur fit cinq cent quarante-huit
« prisonniers et quarante officiers. Ils eurent outre cela
« un grand nombre de soldats tuez. Quoique leurs vais-
« seaux fussent presque hors de la portée des bombes, il
« en tomba cependant une sur une galiote chargée de cinq
« cens soldats, et une autre sur un bateau plat. Ces deux
« bâtimens coulèrent à fond, ce qui fit juger que cette
« entreprise leur coûta près de deux mille hommes. On
« remarqua, la nuit après l'action, qu'ils brûlèrent un de
« leurs vaisseaux, qu'on jugea être celui qui fut dématté
« de son mâst de mizaine, et un autre de son hunier (1). »

429. COMBAT NAVAL DU TEXEL (29 juin 1694).

Par M. Eugène Isabey en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Jean Bart était parti de Brest le 27 juin, avec six vaisseaux et deux flûtes, pour aller à la recherche d'une flotte qui venait du Nord, chargée de blé pour la France. Mais le 29, lorsqu'il la rencontra, elle était déjà tombée au pouvoir des Hollandais, et, pour la délivrer, il fallait combattre un ennemi supérieur en forces. Voici comment Jean Bart, dans son rapport au ministre de la marine, rend compte de cette action glorieuse :

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. III, p. 79.

A Dunkerque, le 3 juillet 1694.

« J'ai l'honneur, monseigneur, de vous rendre compte « que, le 29 du mois passé, je rencontrai, entre le Texel « et la Meuse, douze lieues au large, huit navires de « guerre hollandois, dont un portoit pavillon de contre-« amiral. J'envoyai les reconnoître : on me rapporta « qu'ils avoient arrêté la flotte de grains destinée pour la « France, et avoient amariné tous les vaisseaux qui la « composoient, après en avoir tiré tous les maîtres. Je « crus, dans cette conjoncture, devoir les combattre pour « leur ôter cette flotte. J'assemblai tous les capitaines des « vaisseaux de mon escadre, et, après avoir tenu conseil de « guerre, où le combat fut résolu, j'abordai le contre-ami-« ral, monté de cinquante-huit pièces de canon, lequel j'en-« levai à l'abordage après demi-heure de combat. Je lui ai « tué ou blessé cent cinquante hommes. Ce contre-amiral, « nommé Hyde de Frise, est du nombre des blessés : il a « un coup de pistolet dans la poitrine, un coup de mous-« quet dans le bras gauche, qu'on a été obligé de lui cou-« per, et trois coups de sabre à la tête. Je n'ai perdu en « cette occasion que trois hommes et vingt-sept blessés.

« *Le Mignon* a pris un de ces huit vaisseaux, de cin-« quante pièces de canon.

« *Le Fortuné* en a pris un autre de trente pièces ; les « cinq autres restant des huit, dont un est de cinquante-« huit pièces, un autre de cinquante-quatre, deux de « cinquante et un de quarante, ont pris la fuite après m'a-« voir vu enlever leur contre-amiral.

« J'ai amené ici trente navires de la flotte, lesquels « sont en rade.

« J'ai donné ce combat à la vue des vaisseaux de guerre « danois et suédois, qui ont été témoins de cette action sans « s'y mêler. Ils sont passés aujourd'hui avec le reste des « vaisseaux de charge, au nombre de soixante-six voiles, « pour aller en France (1). »

430. LOUIS XIV REÇOIT LE SERMENT DE DANGEAU, GRAND-MAITRE DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL ET DE SAINT-LAZARE (18 déc. 1695).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 12.

Par Antoine PEZEY.

« Le Roi, dit Saint-Simon (2), donna à Dangeau (3) la grande

(1) *Histoire de la marine française*, par M. E. Sue, t. V, p. 153. (2) *Mémoires de Saint-Simon*, t. I, p. 129. (3) Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau.

« maîtrise de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de
« Saint-Lazare unis, comme l'avoit Nerestang [1] lorsqu'il la
« remit entre les mains du Roi, qui en fit M. de Louvois
« son grand-vicaire. L'hiver précédent, le Roi avoit ins-
« titué l'Ordre de Saint-Louis, et c'est ce qui donna lieu à
« donner à un particulier la grande maîtrise de Saint-La-
« zare. »

La cérémonie se passa dans l'ancienne chapelle du château de Versailles le 18 décembre 1695. Dangeau est représenté à genoux devant le Roi, prêtant serment. Louis XIV est accompagné du grand Dauphin, des princes et des grands seigneurs de sa cour.

431. COMBAT DANS LA MER DU NORD (18 juin 1696).

Par M. Théodore Gudin en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Vingt vaisseaux anglais et hollandais tenaient Jean Bart bloqué dans le port de Dunkerque. « Son escadre étoit de
« sept vaisseaux de guerre et de deux brûlots : mais, s'étant
« impatienté de se voir si longtems assiégé, il monta sur
« un lieu fort élevé pour examiner leur situation. Il résolut
« de sortir dans le moment, ayant entrevu qu'il pourroit le
« faire malgré les ennemis. Il fut joint par quelques ar-
« mateurs, et rencontra, le 18 de juin, la flotte hollandoise,
« qui venoit de la mer Baltique, composée de plus de cent
« voiles, sous l'escorte de cinq frégates ; elle étoit com-
« mandée par M. Bachiry, qui montoit une frégate de
« trente-huit pièces de canon. Le capitaine Vanderberg
« en avoit une de quarante-quatre ; celles des capitaines
« Swrin et Mesnard le jeune étoient chacune de trente-huit,
« et celle du capitaine Alvin, de vingt-quatre.

« Le chevalier Bart crut pouvoir mieux surprendre cette
« flotte en l'attendant proche du port où elle devoit entrer.
« Il envoya plusieurs petits bâtimens pour la reconnoître :
« les ennemis en eurent beaucoup d'inquiétude ; et comme
« les ordres du commandant de cette flotte étoient de se
« rendre incessamment en Hollande, il poursuivit sa route
« assez heureusement, et crut être hors de tout péril,
« lorsqu'il apperçut les côtes d'Hollande, peu de jours
« après le 18 du même mois. Mais il vit l'escadre du che-
« valier Bart, dont les vaisseaux attaquèrent les frégattes
« ennemies, et, après un assez rude combat, les abordèrent
« et s'en rendirent maîtres, pendant que les autres navires

(1) Achille de Nérestang, grand-maître de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare.

« et les armateurs coupèrent les vaisseaux marchands, et « en prirent trente, les autres qui étoient au-dessus du « vent s'étant échapez.

« M. de Bachiry, qui commandoit la flotte ennemie, reçut « un coup mortel au-dessus de la mamelle gauche; le « capitaine Vanderberg eut sur son bord trente-quatre « hommes tuez et dix-huit blessez; le capitaine Swrin « fut blessé au bras, et le capitaine Alvin fut tué (1). »

432. DUGUAY-TROUIN DISPERSE UNE FLOTTE ESCORTÉE PAR TROIS VAISSEAUX DE GUERRE HOLLANDAIS (1696).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin.

Au même temps où Jean Bart donnait ainsi à son nom une popularité immortelle dans la marine française, un jeune et intrépide armateur de Saint-Malo, Duguay-Trouin, commençait à se faire connaître par des faits d'armes d'une audace et d'un bonheur non moins remarquables.

« Il arma, selon son propre récit, les vaisseaux *le Saint-« Jacques, le Sans-Pareil*, et la frégate *la Léonore*, de « quarante-six, quarante et seize canons, et, s'étant joint à « deux autres frégates de Saint-Malo, attaqua une flotte « escortée par trois vaisseaux de guerre hollandois, de cin-« quante-quatre, cinquante-deux et trente-six canons, com-« mandés par le baron de Warsenart, vice-amiral de Hollande. « Dans le commencement de ce combat, le feu ayant mal-« heureusement pris au vaisseau *le Sans-Pareil*, et fait « sauter toute sa poupe, Duguay-Trouin fut forcé d'aborder « avec son vaisseau seul les deux gros convois, qu'il en-« leva l'un après l'autre après un sanglant combat où la « moitié de son équipage périt; le troisième convoi et « une partie de cette flotte fut pris par les frégates qui s'é-« taient jointes à lui (2). » Le Roi récompensa cette belle action par un brevet de capitaine de frégate.

C'est ici le lieu de citer un calcul consigné dans l'histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras. Il rapporte que, d'après les registres de l'amirauté britannique, les corsaires de Saint-Malo, de 1688 à 1697, enlevèrent aux Anglais et aux Hollandais cent soixante-deux navires de guerre et trois mille trois cent quatre-vingt-quatre bâtiments marchands.

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. III, p. 278. (2) États de services de Duguay-Trouin, dressés par lui-même pour sa justification, et cités dans l'Histoire de la marine française, par M. E. Sue, t. V, p. [illegible].

433. QUATRE VAISSEAUX FRANÇAIS DISPERSENT UNE FLOTTE ANGLAISE (13 avril 1697).

Par M. Théodore Gudin en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Quatre armateurs de France, montant des vaisseaux du « roy de soixante-dix, de cinquante, de trente-six et de « vingt-quatre pièces de canon, rencontrèrent le 13 d'a-« vril, à la hauteur des îles de Silley, les vaisseaux anglois « *le Norvich, le Château, l'Eschernesse, le Schafort*, et « le brûlot de *la Blare*, servant de convois à la flotte mar-« chande angloise, qui alloit aux Indes occidentales. Les « armateurs de France les attaquèrent, et, après un « combat de deux heures, pendant lequel la flotte mar-« chande se dispersa, ils s'emparèrent du vaisseau *le Scha-« fort*, qu'ils furent obligez de brûler, parce qu'il étoit « tout percé; mais ils gardèrent le brûlot de *la Basse*, « qu'ils avoient pris. Après le combat, les armateurs pour-« suivirent cette flotte pendant trois jours, et la rejoignirent « le 18. Le combat recommença, et dura trois heures; mais « les vaisseaux anglois, se trouvant fort mal traités dans « leurs agrès, ils furent contraints de prendre le large. Les « armateurs les abandonnèrent pour suivre les bâtimens « marchands, dont une partie se sauva à Plimouth, d'au-« tres aux isles de Silley, et en d'autres ports. Les arma-« teurs de France en prirent quelques-uns, qu'ils amenèrent « dans les ports de l'Océan (1). »

434. BOMBARDEMENT DE CARTHAGÈNE (mai 1697).

Par M. Théodore Gudin en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Le pavillon français, malgré la triple rivalité de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Espagne, continuait à soutenir son honneur sur toutes les mers. « Le Roi catholique « en ressentit des effets dans ses états du Nouveau-Monde... « Le sieur de Pointis (2) étoit parti des côtes de France au « commencement de l'année, avec une escadre de sept « vaisseaux de guerre et plusieurs autres bâtimens. Il « arriva devant Carthagène, ville du nouveau royaume de « Grenade dans l'Amérique méridionale, où les Espagnols « tenoient la plus grande partie des richesses qu'ils ti-« roient du Pérou. Il attaqua cette place avec tant de

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. III, p. 389. (2) Jean-Bernard Desjeans, baron de Pointis.

« vigueur, assisté des troupes que lui amena le gouverneur « de Saint-Domingue, qu'il la prit de force en peu de « jours et la pilla. Les immenses richesses qu'il en tira « redressèrent un peu les finances épuisées de la France, « et mirent le Roi en état de continuer la guerre aux « dépens de ses ennemis (1). »

435. PRISE D'ATH (5 juin 1697).

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 26.

Par M. BAPTISTE en 1838.

« Après la paix d'Italie, les alliez devoient s'attendre de « voir en Flandre de plus nombreuses armées, et les avan- « tages que la France se promettoit d'en retirer ne contri- « buèrent pas peu à ce dessein. En effet le Roi y envoya « trois maréchaux de France, dont chacun avoit un corps « d'armée séparé sous sa conduite; ces trois maréchaux « étoient MM. de Catinat, de Villeroy et de Boufflers. Le « premier fit l'ouverture de la campagne par le siége « d'Ath, avec une armée de quarante mille hommes, pen- « dant que les deux autres le couvroient; le Roi d'Angle- « terre (2) et l'électeur de Bavière (3) firent divers mouvemens « pour secourir la place; mais, considérant qu'il auroit fallu « hazarder une bataille contre une armée de beaucoup su- « périeure à la leur, dans un tems où la France seroit obli- « gée de rendre Ath, ils jugèrent plus à propos de faire « choix d'un camp qui mît le païs à couvert le reste de la « campagne. Le gouverneur de la place, se voyant donc « par là sans espérance de secours, se rendit le 5 de juin, « après treize jours de tranchée ouverte (4). »

436. M. DE POINTIS AVEC CINQ VAISSEAUX ATTAQUE SEPT VAISSEAUX ANGLAIS (24 août 1697).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore GUDIN en 1839.

Au retour de sa glorieuse expédition de Carthagène, Pointis eut à combattre une escadre de sept bâtiments anglais, cinq vaisseaux de ligne de soixante et douze et soixante et dix canons, et deux frégates de trente-six. Il n'avait sous ses ordres que cinq vaisseaux : *le Furieux*, *le Vermandois*, *le Sceptre-Amiral*, *le Saint-Michel* et *le*

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 635. (2) Guillaume III. (3) Maximilien-Emmanuel de Bavière. (4) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 633.

Saint-Louis. Sa position était critique : la maladie avait ravagé ses équipages ; les trois quarts des officiers et des matelots étaient hors d'état d'agir, et à peine avait-il de quoi fournir au service de la moitié des batteries. Ce fut dans cet état que, le 24 août, à la pointe du jour, il découvrit l'ennemi qui faisait force de voile pour l'atteindre. Pointis lui épargna la moitié du chemin, et la division française alla canonner les vaisseaux anglais avec autant de résolution que si les équipages complets avaient garni tous les sabords. L'engagement dura jusqu'à la nuit ; les bâtiments français reçurent courageusement les bordées d'un ennemi qui leur était de tout point supérieur, et eurent l'honneur de poursuivre, en face de lui, leur route sans dommage.

437. PRISE DE TROIS VAISSEAUX ANGLAIS PAR M. DE NESMOND (28 août 1697).

Par M. Théodore Gudin en 1840. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Le marquis de Nesmond, lieutenant général des « armées navales du Roy, avoit armé une escadre de six « vaisseaux pour aller en course. Il rencontra trois vais- « seaux anglois qui revenoient des Indes. Il les attaqua « avec tant de vigueur, qu'après une médiocre résistance, « la partie n'étant pas égale, ils ne purent éviter de tomber « entre ses mains. Ils étoient tous trois chargez de mar- « chandises pour plus de six millions [1]. »

438. COMBAT DE M. D'IBERVILLE CONTRE TROIS VAISSEAUX ANGLAIS (5 septembre 1697). — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en 1839.

439. PRISE DU FORT DE BOURBON PAR M. D'IBERVILLE (13 septembre 1697).

Par M. Théodore Gudin en 1840. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée

« Les vaisseaux du Roy *le Pélican*, *le Palmier*, *le* « *Wecsph* et *le Profond*, commandés par M. d'Iberville, « reçurent des ordres du Roy de reprendre le fort de Nel- « son, dit Bourbon, situé à cinquante-sept degrés trente

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. III, p. 388.

« minutes de latitude nord, en la baye d'Huton (Hudson),
« au nord du Canada. M. d'Iberville partit avec ces quatre
« vaisseaux le 8 de juillet. Ces vaisseaux se trouvèrent
« renfermés dans les glaces du détroit de cette baye l'es-
« pace de vingt sept jours. Les courans en firent débou-
« quer, le 15 d'aoust, *le Pélican*, que montoit M. d'Iber-
« ville, qui étoit à six lieues de Digue, situé à soixante-
« trois degrés huit minutes, à l'extrémité du détroit. Ce
« vaisseau arriva seul devant le fort Nelson le 5 de septem-
« bre. Étant mouillé à deux lieues de terre, il aperçut
« trois vaisseaux sous le vent, que M. d'Iberville crut
« être les autres navires. Après avoir levé l'ancre sur les
« sept heures du matin, il chassa sur eux, et, leur ayant
« fait les signaux de reconnaissance, ausquels ils ne ré-
« pondirent point, il connut qu'ils étoient anglois, comme
« cela se trouva vray. L'un étoit *le Hampshire* de guerre,
« de trente six pièces de canon, et de cent cinquante
« hommes d'équipage, et les autres *le Deriny*, et *le Hab-
« sousbaye*, de trente deux. M. d'Iberville, malgré l'iné-
« galité des forces, se disposa à les attaquer. Les trois vais-
« seaux anglois s'attachèrent à démâter le vaisseau du roy.
« Après trois heures et demie de combat, le commandant
« du *Hampshire* prolongea *le Pélican* pour le couler à
« fond, et il se fit à bout portant, de part et d'autre, une
« décharge générale de mousqueterie et de canons à mi-
« traille de toutes les batteries. Les canons du *Pélican*
« furent pointés si à propos, que *le Hampshire* en fut
« coulé bas, et sombra dans le moment sous voiles. *Le
« Habsousbaye* amena aussitôt pavillon, et *le Deriny* prit
« la fuite. Mais le temps devint si rude, que *le Habsous-
« baye* s'échoua sur une basse, et *le Pélican* fit naufrage
« d'un vent du nord-est, qui le jeta à la côte. On se sauva
« à terre en canot et en radeaux.

« Les troupes formèrent un camp à leur arrivée, et trois
« jours après M. d'Iberville attaqua le fort de Bourbon.
« Il commença le 11 à faire faire des escarmouches à la
« faveur de quelques petits ruisseaux et de quelques troncs
« d'arbres brûlez. Il étoit en cet état lorsque les autres
« vaisseaux arrivèrent. *Le Palmier* lui envoya, le 12, un
« mortier, que l'on tenta de mener à une batterie qui
« avoit été faite à deux cens pas du fort, dans un bois
« taillis, nonobstant le grand feu que les ennemis firent.
« On les bombarda depuis dix heures du matin jusqu'à
« quatre heures du soir; et pendant ce tems-là on les harcela

« par des escarmouches. Ils firent un feu continuel de ca-
« nons et de bombes.

« M. d'Iberville fit sommer le gouverneur de se rendre, et lui fit dire que, s'il s'exposoit à souffrir un assaut, on ne recevroit aucune proposition de sa part. On travailla à dresser une nouvelle batterie, qui auroit fait un furieux désordre, si, sur les quatre heures du soir, le gouverneur n'eût envoyé trois députés à M. d'Iberville, qui lui apportèrent une capitulation par laquelle il demandoit tout le quartier qui appartenoit à la compagnie de Londres. Cette proposition étant trop avantageuse pour des gens qui étoient à sa discrétion, il la refusa. Le gouverneur envoya, sur les huit heures du soir, un député avec une lettre pour M. d'Iberville, par laquelle il demandoit deux mortiers de fonte et quatre pièces de canon du même métal, qu'il avoit apportés l'année précédente, lorsque les Anglois prirent ce fort sur les Canadiens : ce qu'il refusa. Enfin, le lendemain 13, le gouverneur lui envoya trois otages, pour lui dire qu'il lui rendoit la place, le priant d'en laisser faire l'évacuation à une heure après midi.

« MM. de la Poterie et de Serigny s'en rendirent les maîtres, et le gouverneur en sortit à une heure, à la tête de la garnison, tambour battant, mèches allumées, enseignes déployées et avec les bagages. M. de Boisbriant se trouva à sa rencontre à la tête de plus de deux cens Canadiens.

« Ce fort étoit composé de trois bastions et demi-bastions, dont il y en eut un qui sauta en l'air de deux bombes qu'on y jetta. Une autre bombe renversa une galerie qui entouroit un grand corps de logis, et une quatrième tomba au milieu de la place, et blessa trois hommes. On ne perdit à ce siége qu'un Canadien, qui fut tué (1). »

440. MARIAGE DE LOUIS DE FRANCE, DUC DE BOURGOGNE, ET DE MARIE-ADÉLAIDE DE SAVOIE (7 décembre 1697).

Par Antoine Dieu, vers 1700. Partie centrale. 1er étage. Salon du Grand Couvert. No 103.

Le traité de Ryswick rendit encore une fois la tranquillité à l'Europe. La France victorieuse, mais épuisée, dut

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. III, p. 389.

renoncer à la plupart de ses nouvelles conquêtes. La paix, que l'état du royaume rendait si nécessaire, fut publiée à Paris le 4 novembre 1697, suivant le cérémonial d'usage, et accueillie avec les plus grandes démonstrations d'enthousiasme.

Cependant le mariage de Louis de France, duc de Bourgogne, avec la princesse Marie-Adélaïde de Savoie, avait été une des stipulations du traité de Ryswick. Malgré le jeune âge des deux époux, dont l'un avait quinze ans et l'autre onze, leur union fut célébrée sans retard.

« On n'étoit occupé que de la magnificence qui devoit « éclater à ces noces : on en pressoit extraordinairement « les préparatifs, et l'on prétendoit surpasser tout ce qui « avoit été fait en de pareilles occasions. Les dames surtout « n'y épargnoient aucunes dépenses. Elles devoient avoir « six habits différens, et ces habits étoient tellement char- « gez de dorures que l'on eut assez de peine à les porter. « L'habit de M. le duc de Bourgogne étoit de velours noir, « tout couvert de perles...... L'habit de la princesse étoit « d'un drap d'argent, tout couvert de pierreries. Le Roi « étoit habillé d'un drap d'or, sur les coutures duquel il y « avoit un point d'Espagne d'or, large de quatre doigts. « M. le dauphin et tous les princes étoient aussi magnifi- « quement vêtus, et tous ces habits étoient relevez de bro- « deries d'or, et éclatans de pierreries agréablement « diversifiées et mises en œuvre.

« Tout étant prêt pour la cérémonie, elle fut célébrée à « Versailles le 7 de décembre par le cardinal de Coislin [1], « en la manière suivante : M. des Granges [2], maître des « cérémonies, alla sur les onze heures du matin prendre « M. le duc de Bourgogne dans son apartement, et le « conduisit en celui du Roi. Sa Majesté se rendit ensuite « chez madame la duchesse de Bourgogne, et la mena à « la chapelle, accompagnée des princes et princesses du « sang, de la duchesse de Verneuil [3], des cardinaux d'É- « trées [4], de Janson [5] et de Furstemberg [6], et de l'ar- « chevêque de Reims [7]. Le cardinal de Coislin, premier « aumônier du Roi, dit la messe en mitre, revêtu de ses « habits pontificaux, et fit la cérémonie du mariage après

(1) Pierre de Cambout, grand aumônier de France. (2) Nicolas Le Camus, seigneur de la Grange-Bligny. (3) Charlotte Séguier. (4) César d'Estrées, évêque et duc de Laon. (5) Toussaint de Forbin, évêque et comte de Beauvais. (6) Guillaume Egon de Furstemberg, évêque de Strasbourg. (7) Charles-Maurice Le Tellier.

« laquelle Sa Majesté donna un magnifique dîné aux nou-
« veaux mariez (1). »

441. PHILIPPE DE FRANCE, DUC D'ANJOU, DÉCLARÉ ROI D'ESPAGNE (PHILIPPE V) (16 novembre 1700).

Par le baron GÉRARD en 1824. Partie centrale. 1er étage. Salon du Grand Couvert. N° 103.

Charles II, roi d'Espagne, mourut sans postérité, le 1er novembre de l'année 1700. Déjà, depuis plusieurs années, sa succession était convoitée par des prétendants divers, et deux traités même l'avaient partagée. Mais la fierté espagnole se révolta contre le démembrement de la monarchie de Charles-Quint, et les principaux conseillers de Charles II, le cardinal Porto Carrero (2) et le comte de Monterey (3), firent violence à ses affections de famille, pour décider le prince mourant à laisser à un petit-fils de Louis XIV son vaste héritage. Charles II, en effet, après avoir consulté le pape Innocent XI (4), fit un testament par lequel il léguait tous ses royaumes à Philippe de France, duc d'Anjou, sous la condition que la couronne d'Espagne ne pourrait jamais être unie à celle de France. Ce fut le 2 octobre 1700, un mois avant sa mort, qu'en signant ce testament, il signa, selon la belle expression de Saint-Simon, « la ruine de sa maison et la grandeur de la France. »

Cependant Louis XIV, qui comprenait quel fardeau de guerre il fallait accepter avec le legs de Charles II, ne voulut point prendre seul une si grave décision. Il convoqua son conseil, et, après une longue délibération, dans laquelle le grand Dauphin défendit les droits de son fils avec une énergie de langage inaccoutumée, il fut résolu que le testament serait accepté.

On était impatient à la cour de Madrid de voir arriver le nouveau Roi. « L'ambassadeur d'Espagne reçut de nou-
« veaux ordres et de nouveaux empressements pour de-
« mander M. le duc d'Anjou. Le lundi, 15 novembre, le
« Roy partit de Fontainebleau entre neuf et dix heures,
« n'ayant dans son carrosse que monseigneur le duc de
« Bourgogne, Madame la duchesse de Bourgogne, Ma-
« dame la princesse de Conti (5) et la duchesse de Lude (6).
« Il arriva à Versailles vers quatre heures.

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. III, p. 2. (2) Louis-Emmanuel-Fernandez de Porto-Carrero, archevêque de Tolède. (3) Jean-Dominique de Haro. (4) Benoît Odescalchi. (5) Marie-Thérèse de Bourbon (*Mademoiselle de Bourbon*). (6) Marguerite-Louise-Susanne de Béthune.

« Le lendemain, mardi 16 novembre, le Roi, au sortir
« de son lever, fit entrer l'ambassadeur d'Espagne dans
« son cabinet, où M. le duc d'Anjou s'étoit rendu par les
« derrières. Le Roi, le lui montrant, lui dit qu'il le pou-
« voit saluer comme son Roi. Aussitôt il se jeta à genoux
« à la manière espagnole, et lui fit un assez long compli-
« ment en cette langue. Le Roi lui dit qu'il ne l'entendoit
« pas encore, et que c'étoit à lui à répondre pour son pe-
« tit-fils. Tout aussitôt après le Roi fit, contre toute cou-
« tume, ouvrir les deux battants de la porte de son cabi-
« net, et commanda à tout le monde, qui étoit là presque
« en foule, d'entrer; puis passant majestueusement les
« yeux sur la nombreuse compagnie : « Messieurs, leur
« dit-il en montrant le duc d'Anjou, voilà le Roi d'Es-
« pagne. La naissance l'appeloit à cette couronne, le feu
« Roi aussi par son testament, toute la nation l'a souhaité
« et me l'a demandé instamment; c'étoit l'ordre du ciel;
« je l'ai accordé avec plaisir. » Et se tournant à son
petit-fils : « Soyez bon Espagnol, c'est présentement
« votre premier devoir; mais souvenez-vous que vous êtes
« né François pour entretenir l'union entre les deux na-
« tions; c'est le moyen de les rendre heureuses et de con-
« server la paix de l'Europe (1). »

Ce fut alors aussi que Louis XIV prononça le mot si connu : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

442. PRISE DE QUINZE VAISSEAUX HOLLANDAIS PAR NEUF VAISSEAUX FRANÇAIS (21 avril 1703).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en 1839.

Quand Louis XIV eut notifié aux diverses cours de l'Europe l'avénement de son petit-fils au trône d'Espagne, la première impression qui s'y manifesta fut celle d'une profonde stupeur. Guillaume III, qui ne pouvait entraîner à son gré le parlement anglais dans les projets de sa politique haineuse, commença par reconnaître Philippe V au nom de la Grande-Bretagne et des Provinces-Unies. L'empereur Léopold se borna à protester et à négocier, pendant que l'électeur de Bavière et le duc de Savoie, se déclarant en faveur de Louis XIV, abdiquaient entre ses mains leurs prétentions à la succession espagnole. Mais cet état de choses dura peu : il ne fallait à la cour de Vienne pour

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, t. III, p. 38.

éclater que le temps de former une nouvelle coalition contre la France. Louis XIV aida le roi Guillaume à y faire entrer l'Angleterre, en donnant imprudemment au fils de Jacques II, mort, le titre de Jacques III (1). Dès lors la guerre, qui d'abord, en 1701, n'avait eu que le Milanais pour théâtre, se fit à la fois en Italie, en Allemagne, et dans les Pays-Bas; la France, à qui quatre années de paix avaient à peine donné le temps de respirer, eut contre elle les armées de l'empire, de l'Angleterre et de la Hollande, commandées par Marlborough et le prince Eugène.

Cependant les succès se balancèrent dans la campagne de 1702. Le duc de Vendôme tint tête en Italie au prince Eugène (2), et l'électeur de Bavière (3), avec Catinat et Villars (4), assura en Allemagne la supériorité des armes françaises.

L'année 1703 fut également marquée par d'heureux faits d'armes sur terre et sur mer. Dans cette guerre, en effet, comme dans la précédente, Louis XIV avait à combattre les deux puissantes marines de la Grande-Bretagne et des Provinces-Unies; et en même temps qu'il entretenait de formidables armées au pied des Alpes, sur les bords du Rhin et du Danube, et sur ceux de la Meuse et de l'Escaut, il fallait qu'il armât des flottes considérables pour défendre les côtes de son royaume, et soutenir l'honneur du pavillon français sur l'Océan et la Méditerranée. Si, pendant ces douze ans d'une lutte non interrompue, la France ne remporta pas sur mer d'éclatantes victoires, les succès du moins furent partagés entre elle et ses ennemis. Épuisée par de si longs et si prodigieux efforts, c'était tout ce qu'elle pouvait prétendre.

« La flotte des vaisseaux marchands d'Hollande sortit « de la Meuse le 19 avril, pour aller à la rivière de Londres « avec quelques yacaths d'Angleterre, où étoit milord Paget et le baron de Baisan, ministre du Roy de Pologne (5). « Cette flotte fut attaquée le 21 par trois vaisseaux de guerre « du Roy, et par six capres de Dunkerque, d'Ostende et « du Havre. Après un rude combat, deux vaisseaux de « guerre, qui servoient de convoi à la flotte, furent pris, « et les armateurs, pendant le combat, prirent treize vais« seaux marchands (6). »

(1) Jacques-Édouard-François Stuart, prince de Galles (*le chevalier de Saint-Georges*). (2) Eugène-François de Savoie, feld-maréchal, général en chef des armées impériales. (3) Maximilien-Emmanuel. (4) Louis-Claude-Hector, duc de Villars, maréchal de France. (5) Frédéric Auguste Ier. (6) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 211.

443. M. DE COËTLOGON PREND QUATRE VAISSEAUX HOLLANDAIS ET EN COULE A FOND UN CINQUIÈME A LA HAUTEUR DE LISBONNE (mai 1703).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en 1839.

« Le marquis de Coëtlogon (1) qui étoit parti de Brest le « 13 de mai, avec cinq gros vaisseaux, rencontra, à la « hauteur de Lisbonne, une flotte angloise et hollandoise « de près de cent voiles, escortée par cinq vaisseaux de « guerre ausquels il s'attacha d'abord, et, après quelques « heures d'un combat fort opiniâtre, il en prit quatre et « coula à fond le cinquième. On trouva sur un de ces vais- « seaux le comte de Vallenstein, ambassadeur de l'Em- « pereur auprès du Roy de Portugal. Pendant le combat « tous les vaisseaux marchands se sauvèrent, et retournè- « rent dans les ports de Portugal, d'où ils étoient partis. Le « marquis de Coëtlogon rentra dans le port de Toulon avec « les quatre vaisseaux de guerre qu'il avoit pris (2). »

444. PRISE D'AQUILÉE PAR M. DUQUESNE-MONIER (23 juillet 1703).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en .....

« M. du Quesne-Monier, qui commandoit dans la Médi- « terranée *le Fortuné* et *l'Éclair*, avec deux barques de « pêcheurs du païs, qui portoient deux petits mortiers, « et des chaloupes qu'on lui avoit envoïées de Toulon, « apprit qu'il y avoit dans Aquilée, ville qui apartenoit à « l'Empereur, un gros magazin de bled, d'huile, de vin, « de fromage et de porc salé, qui étoit destiné pour l'armée « de l'Empereur en Italie. Il résolut d'aller attaquer cette « place avec les troupes qu'il avoit sur sa petite flotte. Cette « ville est située dans le Frioul, environ à sept lieues dans « les terres. L'on n'y pouvoit aller par eau qu'avec de « petits bateaux plats, et l'on étoit obligé de passer par « de petits canaux fort étroits, où il y avoit très-peu « d'eau. Il partit pour cette expédition la nuit du 22 de « juillet, et arriva le 23, à dix heures du matin, à trois « quarts de lieue de la ville, après avoir été cent fois prêt « à s'en retourner, parce qu'il ne pouvoit faire passer ses

(1) Alain-Emmanuel de Coëtlogon, lieutenant général des armées navales du roi, depuis maréchal de France. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 211.

« bâtimens par le peu d'eau qu'il trouvoit. Il découvrit « une redoute environnée d'un petit fossé plein d'eau, avec « un corps-de-garde qui étoit nouvellement fait, et une « maison vis-à-vis mais à une petite portée de mousquet; « le canal étoit si étroit, que deux chalouppes avoient « beaucoup de peine à y passer. Il apperçut en même « temps cinquante ou soixante hommes qui étoient au « pied de la redoute. Il fit avancer deux chalouppes avec « chacune une pièce de canon, et la compagnie de grena- « diers commandée par M. de Beaucaire, pour la canonner, « et fit débarquer en même tems pour l'enlever. Ils ne « jugèrent pas à propos de les attendre. Les grenadiers « mirent pied à terre et bouleversèrent la redoute le plus « promptement qu'ils purent. A un quart de lieue de là, « M. du Quesne, qui avoit marché avec les troupes, trouva « un retranchement soutenu d'une redoute et entouré « d'une haye vive, à l'endroit le plus étroit du canal, où il « ne pouvoit passer qu'une chalouppe: les avirons même « touchoient au bord. M. du Quesne l'aïant reconnu, prit « le parti, la nuit approchant, de faire mettre pied à terre « à cent vingt soldats qu'il avoit amenés avec lui, dont il « y avoit cinquante grenadiers, et de poster une chalouppe « à canon devant, et une barque de pêcheurs qui avoit « deux petits mortiers derrière pour bombarder, canonner « et faire en même temps attaquer, ce qui leur parut « très-difficile, étant obligés, pour y aller, de passer « quantité de hayes vives par un endroit où l'on ne pouvoit « défiler que l'un après l'autre. Cependant, comme l'af- « faire étoit pressante, il ordonna à M. de Beaucaire de « donner avec ses grenadiers et le reste du bataillon, pen- « dant qu'il feroit bombarder et canonner par ses barques « de pêcheurs et ses chaloupes: pour lui, il n'étoit pas « en état de sauter dans un retranchement, parce qu'il « avoit perdu un bras. Les petites bombes et les canons, « qui incommodoient beaucoup les ennemis, et les troupes « qu'ils voyoient venir droit à leurs retranchements en « bon ordre, les obligèrent de prendre la fuite de l'autre « côté du canal, et M. du Quesne fut fort surpris, sur les « sept heures et demie du soir, étant à une portée du « canon de la ville, de voir venir un officier que M. de « Beaucaire lui envoïoit pour lui dire que les troupes du « Roy étoient en bataille dans la ville. Elles avoient « marché avec beaucoup de fierté, et avoient exécuté ses « ordres avec une extrême diligence. Les ennemis avoient

« quelques troupes réglées, avec un nombre considérable « de milices. M. du Quesne trouva dans la ville beaucoup de « vivres, et en emporta tout ce qu'il put. Il fit brûler une « quantité de bled en gerbes qui étoient dans la ville et « dans la campagne, et se retira ensuite sans avoir fait « aucune perte (1). »

445. COMBAT A LA HAUTEUR D'ALBARDIN (10 août 1703).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en 1839.

« Le comte de la Luzerne, qui s'embarqua le premier « d'août sur le vaisseau *l'Amphitrite*, aïant sur son bord le « marquis de Lanquetot, capitaine en second, avoit « ordre d'aller croiser dans le nord d'Ecosse avec les na- « vires *le Jersey* et *les Jeux*, commandés par MM. de « Camilly et de Beaujeu. Ils joignirent le 9 une escadre « que commandoit M. de S. Pol (2) à la hauteur d'Albardin « et de Boucanes. Ils découvrirent, le 10 au matin, la « flotte de la pêche du hareng de la Meuse, composée de « deux cens voiles, et escortée de quatre vaisseaux de « guerre hollandois, de quarante ou de cinquante canons « chacun. Ils firent force de voiles pour les joindre, ce qui « fut fait en très-peu de tems. M. de S. Pol n'allant pas « si bien que M. de la Luzerne, et voïant que la nuit « s'aprochoit, prit le parti de les faire attaquer par *le Jersey* « et *les Jeux*, qui étoient deux vaisseaux pris ci-devant « par les armateurs de Dunkerque. M. de la Luzerne « attaqua le commandant du convoi, lequel se rendit « après avoir essuïé deux bordées de près. M. de Camilly « et M. de Roquefeuille (3) en firent autant des deux autres, « qu'ils amenèrent de même; mais le quatrième, étant « bon voilier, échapa, et se sauva à la faveur de la nuit. « Les vaisseaux de flotte s'écartèrent pendant le combat; « on en prit et brûla trente et un, sans ceux qui furent ran- « çonnés par plusieurs armateurs. M. de S. Pol fit mettre « sur quatre de ces bâtimens huit cens Hollandois qu'on « avoit fait prisonniers dans cette action, et qu'il renvoïa « à Calais par M. de Lanquetot, qui y arriva le 24 (4). »

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 209. (2) Marc-Antoine, chevalier de Saint-Pol, chef d'escadre. (3) Jacques-Aymar de Roquefeuil, depuis lieutenant général des armées navales du roi. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 215.

446. PRISE DE BRISACH (6 septembre 1703).

Par Jean-Augustin FRANQUELIN en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussee. Salle no 12.

« Monsieur le comte de Toulouse (1) étoit parti pour Tou-
« lon, et monseigneur le duc de Bourgogne (2) pour aller
« prendre le commandement de l'armée du maréchal de
« Tallard (3) sur le Rhin, où le prince Louis de Bade et les
« autres généraux en chef de l'Empereur, occupés à la tète
« de divers corps à s'opposer aux progrès déjà faits de l'élec-
« teur de Bavière (4), et à ceux qu'ils en craignoient bien
« plus depuis que Villars (5) l'avoit joint, n'étoient pas en état
« de s'opposer beaucoup aux projets du maréchal de Tal-
« lard, qui fut assez longtemps à observer le prince Louis
« et à subsister, tandis que l'Empire trembloit dans son
« centre par les avantages que l'électeur avait remportés
« sur les Impériaux, et que la Diète de Ratisbonne ne s'y
« continuoit que sous ses auspices.

« Monseigneur le duc de Bourgogne, après plusieurs
« camps, avoit passé le Rhin. Le maréchal de Vauban par-
« tit de Paris, le joignit peu après, et le 15 août,
« Brisach fut investi. Marsin avoit paru le matin du
« même jour devant Fribourg. Le gouverneur, se croyant
« investi, brûla ses faubourgs, et celui de Brisach lui en-
« voya quatre cents hommes de sa garnison et soixante canon-
« niers. Tous deux en furent les dupes, et Brisach se trouva
« investi le soir. Il tint jusqu'au 6 septembre, et Denonville,
« fils d'un des sous-gouverneurs des trois princes, en apporta
« la nouvelle, et Mioneur la capitulation. La garnison, qui
« étoit de quatre mille hommes, étoit encore de trois mille
« cinq cents qui sortirent par la brèche avec les honneurs
« de la guerre et furent conduits à Rhinfel; la défense
« fut médiocre. Monseigneur le duc de Bourgogne s'y
« acquit beaucoup d'honneur par son application, son assi-
« duité aux travaux, avec une valeur simple et naturelle
« qui n'affecte rien et qui va partout où il convient et où
« il y a à voir, à ordonner, à apprendre, et qui ne s'aper-
« çoit pas du danger. Marsin (6), qui prenoit jour de lieute-
« nant-général, mais que le Roi avoit attaché à sa per-
« sonne pour cette campagne, lui faisoit souvent là-dessus
« des représentations inutiles. La libéralité, le soin des

(1) Louis-Alexandre de Bourbon de France. (2) Louis de France, depuis dauphin. (3) Camille d'Hostun, comte de Tallard, depuis duc d'Hostun. (4) Maximilien-Emmanuel. (5) Louis-Claude-Hector, marquis de Villars, maréchal de France, depuis duc de Villars. (6) Ferdinand, comte de Marsin, depuis maréchal de France.

« blessés, l'affabilité et sa mesure suivant l'état des per-
« sonnes et leur mérite, lui acquirent les cœurs de toute
« l'armée. Il la quitta à regret sur les ordres réitérés du
« Roi, pour retourner en poste à la cour, où il arriva le
« 22 septembre à Fontainebleau (1). »

447. BATAILLE DE SPIRE (14 novembre 1703).

. . . .

Pendant que le duc de Bourgogne retournait à la cour, le maréchal de Tallard marcha vers Landau, pour mettre le siége devant cette ville. L'opiniâtre résistance de la garnison, qui se prolongea pendant un mois, donna le temps aux Impériaux d'accourir au secours de la place. Tallard, à la nouvelle de leur approche, quitta son camp pour marcher à leur rencontre, et leur livra bataille près de Spire. Le choc fut rude et le carnage affreux. L'infanterie française, fidèle au nouveau système de guerre qu'elle commençait à pratiquer avec tant de succès, essuya le feu des alliés sans tirer un seul coup, fondit sur leurs bataillons en colonnes serrées, la baïonnette au bout du fusil, les enfonça et les tailla en pièces. La cavalerie ennemie fut également renversée par les escadrons français. Les Impériaux perdirent au moins cinq mille morts et trois ou quatre mille prisonniers. Le prince de Hesse-Cassel (2) et le comte de Nassau-Weilbourg (3), qui s'étaient flattés d'arracher Landau aux mains des Français, virent cette ville ouvrir le lendemain ses portes au maréchal de Tallard.

448. BATAILLE NAVALE DE MALAGA (24 août 1704).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore GUDIN en 1839.

On avait fait dans les ports d'Angleterre et de Hollande de grands préparatifs pour soutenir les prétentions de l'archiduc Charles (4) à la couronne d'Espagne. Louis XIV, qui sur terre comme sur mer balançait encore la fortune de ses ennemis, arma de son côté; il confia le commandement de sa flotte au comte de Toulouse, grand amiral de France; le maréchal de Cœuvres (5) était sous ses ordres. Le prince, à la tête d'une flotte de vingt-trois vaisseaux de guerre, partit de Brest le 16 de mai, se portant à la recherche de la flotte ennemie qui avait quitté Lisbonne quelques

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, t. IV, p. 28 et 36. (2) Charles, prince d'Hirsfeld etc. (3) Frédéric-Louis. (4) Charles, archiduc d'Autriche, depuis Charles VI, empereur d'Allemagne. (5) Victor-Marie d'Estrées, comte de Cœuvres, depuis duc d'Estrées.

jours auparavant, et par un heureux coup de main s'était emparée de Gibraltar. Les vaisseaux de Toulon et les galères ayant rejoint l'armée, le comte de Toulouse se trouva à la tête de trente-deux vaisseaux, dix-neuf galères, huit galiotes à bombes, six brûlots et plusieurs bâtiments de transport. La flotte anglo-hollandaise ne comptait pas moins de soixante et quatorze voiles. L'amiral Showel (1) commandait l'avant-garde, le corps de bataille était sous les ordres de l'amiral Rook (2), et l'amiral van Calemburg avec les vaisseaux hollandais était à l'arrière-garde. Le 24 août, les deux armées étaient en présence. « Il étoit alors dix heures, et le feu commença générale« ment par toute la ligne. Les armées étoient à onze lieues « au nord et sud de Malaga. Les ennemis ayant toujours « le vent sur les François. L'amiral Rook alla attaquer « M. le comte de Toulouse; mais il ne soutint pas long« temps son feu. Il fit arriver deux vaisseaux frais, pour le « relever; et quand il les vit bien battus, il reprit leur « place. On n'avoit jamais vu un feu pareil à celui de « l'amiral de France. M. le comte de Toulouse combattit « avec tant de force et de valeur l'amiral d'Angleterre, « qu'il l'obligea de plier, et de quitter prise avec sa divi« sion. Le maréchal de Cœuvres eut beaucoup de part à « cette glorieuse action, et conduisit toutes choses avec « autant de prudence que de capacité. Le bailly de Lor« raine (3) avoit placé son navire le plus près des ennemis « qu'il avoit pu. Il y fut blessé si dangereusement qu'il « mourut à minuit avec la même constance et la même fer« meté qu'il avoit témoignée dans le combat. M. de Grand« Pré, qui se trouva commander son vaisseau après lui, « se comporta si bien qu'on ne s'aperçut point de sa perte, « et ce vaisseau fit tout ce qu'on pouvoit désirer. Il soutint « le feu de trois frégates de soixante-dix canons jusqu'à » quatre heures; après quoi l'amiral Rook, lassé du feu de « M. le comte de Toulouse, passa à lui, et il le reçut de « son mieux (4). »

On se battit sur toute la ligne avec un acharnement sans égal, et le combat ne fut pas moins vif à l'avant qu'à l'arrière-garde. Il ne cessa qu'à la fin de la journée. Les armées restèrent en présence pendant toute la nuit qui suivit la bataille et échangèrent encore des coups de canon. Enfin, le lendemain matin, la flotte anglo-hollandaise se retira.

(1) Sir Clowdesley Showel. (2) Sir George Rooke. (3) Louis-Alphonse-Ignace de Lorraine, chef d'escadre. (4) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 432.

« Sitôt que le Roy d'Espagne (1) eut appris le gain de « cette bataille, il voulut en témoigner à M. le comte de « Toulouse sa satisfaction, et lui envoïa l'ordre de la « Toison, aussi bien qu'au maréchal de Cœuvres, à qui il « envoïa son portrait enrichi de diamans (2). »

449. COMBAT NAVAL LIVRÉ PAR LE CHEVALIER DE SAINT-POL CONTRE LES ANGLAIS (31 mai 1705).

MORT DU CHEVALIER DE SAINT-POL.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussee.

Par M. Théodore GUDIN en 1839.

« Le chevalier de S. Pol sortit de Dunkerque le 30 mai « avec une escadre de quatre vaisseaux. Il découvrit, à « la pointe du jour, huit navires anglois chargés de mo- « rue, et le 31 il vit la flotte angloise de la mer Baltique, « qui étoit de douze vaisseaux marchands, escortés par « trois vaisseaux de guerre, savoir deux de soixante ca- « nons chacun, et le troisième de quarante. Il trouva à « propos d'envoïer M. Bart, qui commandoit la frégate « *l'Héroïne*, et cinq armateurs qui étoient avec lui, pour « se rendre maîtres des vaisseaux marchands, ce qui fut « si bien exécuté qu'il ne s'en échapa qu'un petit bâti- « ment. Il réserva les quatre vaisseaux du Roy pour com- « battre les trois vaisseaux ennemis; mais aïant attendu « longtems *le Triton*, commandé par le chevalier de « Cayeux, qui ne pouvoit le joindre parce qu'il étoit mau- « vais voilier, il se détermina à les aborder sans lui. Le « signal aïant été fait, M. de S. Pol, qui montoit *le* « *Salisbury*, fut sur le commandant, nommé *le Pendet*; « M. de Roquefeuille avec *le Prothée* s'attacha au vaisseau « *le Pescoal*, et M. Hennequin, commandant *le Jersey*, « attaqua le troisième, nommé *les Sorlingues*. Le combat « fut rude et opiniâtre. M. de Roquefeuille joignit et « aborda le sien le premier, après en avoir essuïé un « grand feu. Le chevalier de S. Pol aïant été tué d'un « coup de mousquet, le comte d'Illiers pris le comman- « dement, et acheva le combat avec beaucoup de valeur. « Il fit tout son possible pour aborder le commandant; « mais ce vaisseau, prenant soin de l'éviter, et *le Salisbury* « étant un peu tombé sous le vent, le commandant ennemi « prit le parti de venir aborder M. de Roquefeuille, le

(1) Philippe V (Philippe de France, précédemment duc d'Anjou).
(2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 438.

« mettant entre son camarade et lui. Il s'étoit rendu maître
« du vaisseau, et le second fut fort surpris de le trouver
« en état de le recevoir à son arrivée, n'aiant point encore
« tiré son canon de ce côté-là. Le feu qu'il fit avec le peu
« de monde qui lui restoit lui donna le temps d'appeler
« à son secours une partie de l'équipage qui avoit sauté
« dans le premier vaisseau, et qui, animé par l'exemple
« des officiers, alla à l'abordage de ce second, dont il se
« rendit aussi maître.

« Quelque bonne volonté que témoignât M. de Cayeux,
« commandant *le Triton*, pour joindre les autres, il ne
« put y réussir qu'à la fin de l'action, qui dura trois heures.
« Il n'avoit essuïé qu'un coup de canon, dont il eut le mal-
« heur d'avoir le bras emporté. Ainsi le vaisseau *le Pro-*
« *thée*, qui n'étoit monté que de quarante pièces de canon,
« dont le plus gros étoit de douze livres de balles, eut l'a-
« vantage d'en prendre deux, dont l'un étoit percé pour
« soixante canons, et l'autre pour cinquante-huit, quoi-
« qu'ils n'en eussent chacun que cinquante. M. Hennequin
« aborda et enleva le troisième.

« Toutes ces prises et les trois vaisseaux de guerre furent
« conduits à Dunkerque. Il y avoit neuf cens prisonniers
« dessus; elles furent estimées un million, et causèrent
« beaucoup de dommage aux négocians d'Angleterre, dont
« quelques-uns firent banqueroute (1). »

450. BATAILLE DE CASSANO (16 août 1705).

Tableau du temps. Partie centrale. 1er étage. Salle de Billard. N° 126.

Victor-Amédée, duc de Savoie, après avoir pendant deux ans prêté aux armes françaises une assistance douteuse, avait signé un traité d'alliance avec l'Empereur (2), et s'était déclaré contre Louis XIV. Dès lors ses états devinrent le théâtre de la guerre, et les villes de Nice, de Verue, de Chivasso, passèrent successivement aux mains des Français (1705). Toutes ces opérations devaient préparer le siége de Turin, but de la campagne. Mais, pour parer ce coup, le prince Eugène accourut des bords de l'Adige sur ceux de l'Adda, où il trouva le duc de Vendôme, avec son frère le grand prieur (3). « La première tentative qu'il fit
« pour passer l'Adda fut auprès de Treso; mais y ayant
« trouvé des obstacles insurmontables, plus par la rapi-

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 662.
(2) Joseph Ier. (3) Philippe de Vendôme, grand prieur de France, lieutenant général des armées du roi.

« dité et la profondeur du fleuve que par l'opposition du
« duc de Vendôme, qui se présenta de l'autre côté, il
« marcha vers Treviglio et Cassano, précédé par un dé-
« tachement sous les ordres du baron de Ried, dans la
« pensée de prévenir l'armée françoise. Cependant, le duc
« de Vendôme, ayant fait une marche forcée, se trouva
« encore à l'autre bord, ce qui ne détourna point le
« prince Eugène du dessein qu'il avoit formé. Il attaqua
« sans balancer l'armée françoise avec tant de violence,
« que ses troupes gagnèrent le pont sur le canal Ri-
« torta, et poussèrent les François dans l'eau. Ceux-ci étant
« revenus à la charge, obligèrent les Impériaux de le re-
« passer ; mais les François furent repoussez de nouveau
« avec perte, pendant une heure, par la droite de l'armée
« impériale, au-delà de l'Adda, malgré les efforts du duc
« de Vendôme qui se mit deux fois à la tête des troupes
« pour les ramener au combat. L'attaque ne fut pas moins
« rude d'abord à la gauche des Impériaux contre la droite
« des François, dont plusieurs bataillons furent renversez.
« Mais ceux-là n'ayant pu soutenir leur première attaque,
« après avoir passé un canal, où leurs armes à feu s'étoient
« mouillées, furent repoussez par les François, des bords
« d'un autre canal qu'ils ne purent traverser à cause de
« sa profondeur; il s'y noya même un grand nombre de
« soldats pour s'être jetés dans l'eau par une bravoure
« excessive. Le prince Eugène, qui se trouva durant l'ac-
« tion au plus fort du feu pour animer les troupes, leur
« ordonna alors de s'arrêter, et resta sur le champ de ba-
« taille durant plus de trois heures, quoique les François
« fissent de la tête de leur pont et du château de Cassano,
« un feu extraordinaire de canon et de mousqueterie (1). »

« L'action commença à une heure après midi et ne finit
« qu'à cinq heures au soir. Les ennemis n'aïant point été
« poursuivis par delà le Naviglio, se retirèrent à Treviglio.
« La nuit du combat, le prince Eugène fit porter à Palaz-
« zuolo tous les blessés qu'il avoit pu sauver, lesquels mon-
« toient, suivant l'état du commissaire impérial, à quatre
« mille trois cens quarante-sept. Il laissa sur le champ de
« bataille six mille cinq cens quatre-vingt-quatre hommes.
« On leur fit dix-neuf cens quarante-deux prisonniers le
« jour du combat, ou le lendemain matin, parce qu'on en
« trouva plusieurs que leurs blessures avoient empêchés
« de suivre leur armée, et pour lesquels M. de Vendôme

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. III, p. 179.

« donna ses ordres afin qu'on en eût soin. On prit aux « ennemis sept pièces de canon, sept drapeaux et deux « étendarts. Parmi les blessés étoient le prince Joseph de « Lorraine et le prince de Wirtemberg, qui moururent « de leurs blessures. Le prince Eugène fut aussi blessé « dans l'action.

« Le gain de la bataille de Cassano rompit toutes les « mesures que le prince Eugène avoit prises pour péné- « trer en Piémont et pour secourir le duc de Savoye qui « étoit fort pressé, et le contraignit par plusieurs marches « hardies que M. de Vendôme fit devant lui, et par plu- « sieurs belles manœuvres, d'aller prendre des quartiers « d'hyver dans le même païs, où les Impériaux avoient « commencé la guerre : cela donna lieu au duc de Berwick [1] « de terminer cette campagne par la prise du château de « Nice, qui ôta toute espérance au duc de Savoye de rece- « voir aucun secours [2]. »

451. COMBAT LIVRÉ PAR LE CHEVALIER DES AUGERS CONTRE LES HOLLANDAIS (13 avril 1706).

Par M. Théodore GUDIN en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Le chevalier des Augers partit de Brest le 7 de mars, « par un vent très-favorable, avec une escadre composée « du vaisseau *l'Elisabeth*, de soixante et dix canons, de « *l'Achille*, de soixante, de la frégatte *le Griffon*, de qua- « rante-quatre, et de *la Nayade*, de dix-huit.

« Le 13 d'avril il se battit contre trois vaisseaux hollan- « dois qu'il avoit vus la veille tout le jour. Après cinq « heures de combat M. des Augers, ayant coupé le mât « de celui contre lequel il se battit, et lui ayant tué « soixante hommes et blessé un plus grand nombre, l'o- « bligea de se rendre. Ce navire s'appelait *le Rochetel*. Il « envoya aussi-tôt prendre connaissance de cette prise, « sur laquelle il y avoit six caisses contenant chacune « sept lingots d'argent pesant chacun huit marcs, et « vingt-quatre autres caisses pleines d'escalins d'Hollande, « montant à deux cens mille livres ou florins d'Hollande. « M. Lappé, qui commandoit *l'Achille*, prit aussi le « sien, sur lequel il y avoit environ quarante mille écus « de Flandre dans deux caisses. Le troisieme, qui s'étoit

(1) Jacques de Fitz-James, depuis maréchal de France. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 612 et 671.

« battu avec *le Griffon*, se sauva la nuit, après avoir été « mis en fort mauvais état. M. de Soudelin, capitaine de « ce dernier vaisseau, reçut un coup de mousquet dans « la poitrine (1). »

452. COMBAT DANS LA MER DU NORD (2 octobre 1706).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en 1839.

Le chevalier de Forbin (2) commandait une escadre de sept navires, tant vaisseaux de guerre que frégates.

« Le 2 d'octobre il découvrit, à la pointe du jour, une « flotte hollandoise qui venoit de la mer Baltique, envi- « ron trois lieues sous le vent, composée de soixante voiles « et convoyée par six vaisseaux de guerre ennemis, qui « étoient au vent des marchands. Ils se mirent en ligne et en « panne pour attendre ceux du Roy. M. de Forbin fit aussi- « tôt signal à ses vaisseaux d'aborder chacun le sien. Le « combat commença sur les huit heures du matin, M. de « Forbin joignit l'amiral hollandois; *le Blakoüal*, com- « mandé par M. Lanquetot, qui étoit de l'avant, aborda « avec lui. Il y eut beaucoup de fracas entre ces deux vais- « seaux, qui étoient à bord du commandant hollandois, « lorsque le feu y prit; mais ils s'en retirèrent, et l'amiral « hollandois sauta en l'air deux heures après. Le vaisseau « que *le Blakoüal* devoit combattre étant venu avec un « troisième au secours de celui que *le Salisburi* alloit « aborder, il ne jugea pas à propos de le faire, ayant à « essuyer le feu de ces trois vaisseaux, dont il fut entière- « ment désemparé; il y eut cependant très-peu de monde « tué, et les coups portèrent plus dans les mâts et dans les « manœuvres que dans le corps du vaisseau. MM. Henne- « quin et Bart, qui commandoient les frégates *les Sor- « lingues* et *l'Héroïne*, abordèrent un vaisseau de cin- « quante canons, qu'ils prirent; les trois autres se « sauvèrent, et toute la flotte marchande échapa pen- « dant le combat. Le chevalier Forbin eut cent hommes « tuez ou blessez dans cette action, qui fut des plus vi- « goureuses; car les ennemis étoient supérieurs par la « force des vaisseaux et des équipages. M. de Bresme, « capitaine d'un de ses vaisseaux, fut tué; M. de Ligondez « eut une jambe emportée, et MM. de Gourville et de

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. V, p. 264. (2) Claude de Forbin, depuis chef d'escadre et comte de Forbin.

« Sillery furent dangereusement blessez. Le vaisseau de « cinquante canons que prirent *les Sorlingues* et *l'Héroïne* « fut conduit à Brest (1). »

453. BATAILLE D'ALMANZA (25 avril 1707).

Par M. DAUZATS en 1841,
d'après un tableau du temps.

L'année 1706 avait été fatale aux armées françaises. Dans les Pays-Bas le maréchal de Villeroy avait perdu la sanglante bataille de Ramillies; en Espagne, Philippe V se retirait devant l'archiduc, qui venait d'être proclamé roi à Madrid. Louis XIV plia sous les coups redoublés de la fortune, et se résigna à demander la paix : elle lui fut refusée. Il réclama alors de la France un nouvel effort, espérant qu'il serait décisif. Pendant que Villars et Vendôme allaient arrêter l'ennemi sur le Rhin et à la frontière de Flandre, trente bataillons et vingt escadrons furent envoyés en Castille au maréchal de Berwick (2), qui s'était maintenu dans cette province. Avec ces renforts, l'armée des deux couronnes reprit aussitôt l'offensive, et en moins de quelques mois les deux Castilles furent entièrement reconquises; Philippe V rentra victorieux dans Madrid, et la guerre fut reportée aux frontières des royaumes de Murcie et de Valence. C'est là que fut livrée, le 25 avril 1707, la célèbre bataille d'Almanza.

Le maréchal de Berwick cherchait, par de prudentes manœuvres, à éviter le combat. Il attendait le duc d'Orléans (3), qui arrivait avec des renforts pour prendre le commandement de l'armée, et qui, à son grand regret, ne le rejoignit que le surlendemain de la victoire. Les ennemis ne voulurent pas l'attendre. Trente-cinq mille combattants étaient réunis sous les ordres du marquis de las Minas, général portugais, et du réfugié français Ruvigny, comte de Galloway. L'armée française ne comptait que trente mille hommes.

On vint la chercher jusque dans son camp... « Le duc « de Berwick, dit Saint-Simon, ne songea plus alors qu'à « combattre. Le début en fut heureux. Bientôt après il « se mit quelque désordre dans notre aile droite, qui « souffrit un furieux feu. Le maréchal y accourut, la ré- « tablit, et la victoire ne fut pas longtemps après à se dé- « clarer pour lui. L'action ne dura pas trois heures, elle fut

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. V, p. 264.
(2) Jacques de Fitz-James, duc de Berwick. (3) Philippe d'Orléans, depuis régent du royaume.

« générale; elle fut complète... Les ennemis, en fuite et « poursuivis jusqu'à la nuit, perdirent tous leurs canons « et tous leurs équipages, avec beaucoup de monde..... « On eut en tout huit mille prisonniers, parmi lesquels « deux lieutenants généraux, six maréchaux de camp, « six brigadiers, vingt colonels, force lieutenants-colonels « et majors, avec une grande quantité d'étendards et de « drapeaux [1]. »

454. COMBAT DANS LA MANCHE (13 mai 1707).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en 1839.

Une escadre de dix vaisseaux, une frégate et quatre barques longues, armée à Dunkerque et commandée par le chevalier de Forbin, mit à la voile le 11 mai, et fit route du côté de la Manche.

« Il eut avis, le lendemain 12, qu'il y avoit passé une « flotte sortie des dunes, composée de cinquante voiles, « vaisseaux marchands et autres bâtiments chargés de pro- « visions, qui allôient en Portugal et aux Indes occiden- « tales. Il la suivit et la joignit le soir. Il la garda pen- « dant la nuit, et le lendemain il se mit en devoir de « l'attaquer, quoiqu'il lui parût qu'elle avoit beaucoup de « navires de force : elle étoit escortée de trois vaisseaux de « guerre, qui étoient *le Hamptoncourt*, de soixante et « dix pièces de canon, *le Graffton* de même force, *le* « *Chesne Royal*, de soixante-dix-neuf, et de deux fré- « gates. Les autres navires qui lui avoient paru gros, et « dont il y en avoit un de trois ponts, ne se mirent pas « en ligne.

« *Le Blakoal*, commandé par M. de Tourouvre, attaqua « le premier, et fut fort incommodé. M. de Roquefeuille « avec *la Dauphine*, et le chevalier de Nangis [2] avec *le* « *Griffon*, enlevèrent ce navire. Le chevalier de Forbin « attaqua le commandant, mais il déborda et perdit beau- « coup de monde. *Le Gersey* et *le Protée*, l'un com- « mandé par M. Bart, et l'autre par le comte d'Illiers, « ne purent arrêter ce navire, qui força de voiles sans être « poursuivi, et joignit le navire de la tête, que MM. Hen- « nequin et de Vesins alloient combattre. Il avoit reviré « sur son commandant, pour être plus près du secours. « M. Hennequin le suivit et combattit le commandant

(1) *Mémoires de Saint-Simom*, t. IV, p. 330. (2) Pierre-César de Brichanteau-Nangis, depuis capitaine de vaisseau.

« anglois, afin que M. de Vesins n'eût pas ces deux na-
« vires sur le corps. M. de Vesins n'y tint pas et passa
« de l'avant. Le navire anglois mit tous ses soins à
« acculer sur le commandant, qui alloit aborder; de
« sorte qu'il pouvoit ne pas trouver M. Hennequin entre
« deux. Il retint un peu le vent et continua son feu sur
« le commandant, en faisant tirer aussi sur l'autre na-
« vire. Il coupa la vergue d'artimon et ensuite le grand
« mast du commandant, puis il arriva pour l'aborder et
« le vaisseau se rendit. Le navire que M. de Vesins
« avoit combattu et qu'il canonnoit encore se trouva par
« le travers de M. Hennequin, qui le canonna aussi. Une
« de ses vergues de hune fut coupée, et il se détermina
« à arriver pour prendre la fuite, suivi du *Salisbury*.
« M. Hennequin, voulant retenir le vent pour lui couper
« le chemin, la mer étant fort grosse, sa batterie ouverte,
« et ses canons dehors, on l'avertit qu'il s'emplissoit
« d'eau; et comme il vit que ses canons labouroient la
« mer, il fit amener ses huniers pour dresser le navire,
« avant que de faire rentrer ses canons dedans, et il fit
« fermer les sabords. Ce navire prit beaucoup d'avance
« sur lui, de sorte qu'il ne chassa plus. Il envoya au vais-
« seau qu'il venoit de prendre M. de Conserac, pour le
« commander. Les vaisseaux qui donnèrent la chasse au
« navire anglois qui fuyoit ne purent le joindre étant trop
« près de terre. Ce combat se donna sous le cap de Be-
« vesiers.

« Le soir cette escadre fit route vers Brest, où elle arriva
« à onze heures du matin le lendemain, et y amena
« trente-quatre vaisseaux marchands pris [1] ».

455. PRISE DES LIGNES DE STOLHOFFEN (23 mai 1707).

. . . .

La campagne de 1707, ouverte par la victoire d'Almanza, fut heureuse sur presque tous les points pour les armes de Louis XIV. Le maréchal de Villars, ayant passé le Rhin, au mois de mai, surprit les lignes de Stolhoffen, que les Allemands regardaient comme imprenables, dispersa les troupes qui les gardaient, et s'empara de la nombreuse artillerie, ainsi que des approvisionnements de tout genre, que renfermaient ces retranchements. Il envahit ensuite le

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. V, p. 459.

marquisat de Bade, le duché de Wurtemberg, le Palatinat, une partie de la Franconie, et étendit ses contributions jusqu'au delà d'Ulm. Il eut enfin la gloire de rendre à la France plus de huit cents prisonniers et trente-cinq pièces de canon, qu'elle avait perdues à la fatale journée d'Hochstett. Marlborough (1), alarmé des progrès de Villars, détacha une partie de ses troupes des Pays-Bas pour secourir l'armée impériale, et se condamna ainsi à une inaction profitable pour la France.

456. LEVÉE DU SIÉGE DE TOULON (23 août 1707).

. . . .

Les alliés comptaient prendre leur revanche de tous ces échecs par le grand coup qu'ils allaient frapper au midi de la France. En effet, le duc de Savoie et le prince Eugène, après avoir chassé les Français de Nice, étaient entrés en Provence, et avaient mis le siége devant Toulon, qui n'était défendu alors que par de mauvais ouvrages, et cinq ou six bataillons de troupes de terre et de mer. L'alarme fut grande à Versailles en voyant la France ainsi *prise à revers*, et une flotte anglaise prête à se saisir du second port du royaume. Mais le petit nombre de bras que renfermait la ville suffit, par des prodiges d'activité et de courage, pour la mettre en état de défense. Un vaste retranchement, élevé en quelque jours sur les hauteurs de Sainte-Catherine, arrêta les premiers efforts du duc de Savoie, et donna le temps à plus de soixante bataillons de se rassembler sous les murs de Toulon, de manière à former une armée en face de l'armée ennemie. Ce fut en vain que l'amiral Showel avec sa flotte parut devant le port comme pour le forcer : « La marine, dit Saint-Simon, qui fit merveille des mains « et de la tête, avoit désarmé tous ses bâtiments, en avoit en- « foncé le plus grand nombre à l'entrée du port pour le bou- « cher. » Les attaques du duc de Savoie contre les hauteurs de Sainte-Catherine ne furent pas plus heureuses. Le 15 août, le maréchal de Tessé (2) emporta les retranchements élevés par l'ennemi en face des lignes françaises, et lui tua quatorze cents hommes, parmi lesquels le prince de Saxe-Gotha (3), lieutenant général des armées impériales. Ces échecs, la nouvelle de la prochaine arrivée du duc de Bourgogne avec

(1) John Churchill, duc de Marlborough, général en chef des armées anglaises. (2) René Froulay, IIIe du nom, comte de Tessé. (3) Jean-Guillaume.

des forces considérables, enfin « la maladie, la désertion, « la disette même, qui diminuoient les troupes alliées de « jour en jour, déterminèrent le duc de Savoie et le prince « Eugène à la retraite. Ils l'exécutèrent dans la nuit du 22 « au 23 août, » après un mois de siége. C'était la seconde fois que le duc de Savoie, comme avant lui Charles-Quint, apprenait par sa propre expérience combien il est difficile d'entamer la France par cette frontière des Alpes.

457. SIÉGE DE LÉRIDA (9 septembre 1707).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

. . . .

Le duc d'Orléans avait rejoint l'armée française deux jours après la bataille d'Almanza.

« Le duc de Berwick, dit Saint-Simon, alla au-devant « de M. le duc d'Orléans, bien en peine de la réception « qu'il lui feroit et du dépit qu'il auroit de trouver « besogne faite. L'air ouvert de M. le duc d'Orléans, « et ce qu'il dit d'abordée au maréchal, sur ce qu'il étoit « déjà informé qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour « l'attendre, le rassurèrent. Il y joignit de justes louan- « ges; mais il ne put s'empêcher de se montrer fort « touché de son malheur, qu'il avoit tâché d'éviter « par toute la diligence imaginable, et par ne s'être pas « même arrêté à Madrid autant que la plus légère bien- « séance l'auroit voulu. Enfin le prince, persuadé avec « raison qu'il n'avoit pu être attendu plus long-temps par « l'attaque des ennemis dans le camp même du maréchal, « et le maréchal à l'aise, ils ne furent point brouillés, et « cette campagne jeta entre eux les fondemens d'une « estime et d'une amitié qui ne s'est depuis jamais « démentie (1). »

Le duc d'Orléans prit aussitôt le commandement général de l'armée, soumit les provinces de Valence et d'Aragon, et termina la campagne par le siége de Lérida.

« Cette ville, située sur la Sègre, est, par sa position, « une des plus importantes de la monarchie d'Espagne. « Outre son assiette avantageuse, qui la fait regarder « comme le rempart de la Catalogne, les ingénieurs an- « glois et hollandois avoient commencé à en augmenter les « fortifications en 1705, sans discontinuer d'y travailler

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, t. V, p. 332.

« depuis ce tems-là. Les ennemis s'attendoient depuis « long-tems que M. le duc d'Orléans en feroit le siége, « et ils en furent bien plus persuadés, lorsqu'ils sçurent « les apprêts que l'on avoit faits en France et en Espagne: « c'est pourquoi ils n'oublièrent rien pour la munir de « tout ce qui étoit nécessaire pour y faire une longue ré- « sistance. Ils eurent tout le tems de travailler aux for- « tifications et d'y mettre une bonne garnison. Elle étoit « composée de deux bataillons anglois, d'un hollandois, de « deux portugais et de deux de miquelets. Elle étoit com- « mandée par le prince de Darmstat (1). Outre la ville « qui étoit forte par elle-même, il y a un fort situé du « côté de l'ancien château de la place, très peu accessible, « étant situé sur un rocher fort escarpé, excepté du côté « de la ville, où il y a une pente de terre que les enne- « mis avoient fortifiée par un grand ouvrage, avec un « chemin couvert. M le duc d'Orléans trouva beaucoup de « difficultés à rassembler toute l'artillerie et les munitions « nécessaires pour cette entreprise, parce que l'Espagne « en étoit pour lors fort dénuée. On fut contraint d'en faire « venir la plus grande partie de France; ce qui coûta bien « du temps et de la dépense, et fut exécuté en partie pen- « dant que les troupes étoient en quartier de rafraîchis- « sement. Le tems de se mettre en campagne étant arrivé, « ce prince détacha le 9 de septembre quelques troupes « pour investir la place d'un côté (2). »

458. PRISE DE LÉRIDA (13 octobre 1707).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 12.

Par M. Auguste Couder en 1837.

« La tranchée fut ouverte devant Lérida dans la nuit du « 2 au 3 octobre. Hasfeld (3) s'y chargea des vivres et des « munitions, et M. le duc d'Orléans donna lui-même tous « les autres détails du siége, rebuté des difficultés qu'il « rencontroit dans chacun. Il fut machiniste pour remuer « son artillerie, faire et refaire son pont sur la Sègre, qui « se rompit et ôta la communication de ses quartiers. Ce « fut un travail immense.

« Lérida étoit, après Barcelone, le centre, le refuge des « révoltés qui se défendirent en gens qui avoient tout à « perdre et rien à espérer. Aussi la ville fut-elle prise

(1) Ernest-Louis, landgrave de Hesse-Darmstadt. (2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. V, p. 427. (3) Claude-François Bidal, marquis d'Asfeldt, depuis maréchal de France.

« d'assaut le 13 octobre, et entièrement abandonnée au « pillage pendant vingt-quatre heures.... La garnison se « retira au château où les bourgeois entrèrent avec elle. « Ce château tint encore long-temps; enfin il capitula « le 11 novembre, et le chevalier de Maulévrier en ap- « porta la nouvelle au Roi le 19 (1). »

450. COMBAT DU CAP LÉZARD, (21 octobre 1707).

Par M. Théodore Gudin en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Je mis à la voile le 19 du mois passé, écrit Duguay- « Trouin au ministre de la marine, avec l'escadre de M. le « comte de Forbin; je me séparai de lui par un accident « qui arriva au vaisseau *l'Achille*, lequel se démâta, la « nuit, de son premier mât de hune. Nous nous rejoignîmes « le 21, et eûmes connoissance d'une flotte de quatre-vingts « voiles, escortée par cinq vaisseaux de guerre anglois, « savoir : *le Cumberland*, de quatre-vingt-quatre canons, « commandant; *le Revincheim*, de quatre-vingt-six; *le* « *Royal-Oak*, de soixante et quatorze; *le Chester*, de « cinquante-quatre, et *le Ruby*, de cinquante-deux. Nous « chassâmes sur les ennemis, qui nous attendoient en tra- « vers; mais, étant à une lieue et demie au vent d'eux, « M. de Forbin jugea à propos de tenir au vent pour prendre « ses ris: je fis de même, par déférence pour lui; cela « donna le temps aux ennemis de reconnoître nos forces, « puisqu'un moment après que nous eûmes arrivé sur eux, « le commandant fit signe à la flotte de se sauver, et les « convois commencèrent eux-mêmes à plier. J'étois pour lors « de l'avant de M. le comte de Forbin, avec les vaisseaux « de mon escadre, et je l'avois attendu jusque-là avec mes « basses voiles carguées et mes deux huniers tout bas; mais, « voyant que la flotte s'écartoit insensiblement et étoit même « à près d'une lieue et demie des convois, je connus bien que « c'étoit une nécessité de commencer le combat avec ce que « j'avois de vaisseaux, et que je ne pouvois plus différer sans « donner occasion aux ennemis de se sauver, d'autant « plus que la journée étoit fort avancée. Ce parti étant « pris, j'ordonne aux vaisseaux *l'Achille*, *le Jason*, et « la frégate *l'Amazone*, qui étoient à portée de la voix, « d'attaquer et aborder *le Royal-Oak* et *le Chester*, qui « étoient l'arrière; je destinai la frégate *la Gloire* pour me

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, t. V, p. 336.

« suivre dans le dessein où j'étois d'aborder le comman-
« dant, afin que, me remplaçant les hommes que je pou-
« vois perdre dans cet abordage, je pusse être en état
« d'aller secourir mes camarades. Les vaisseaux *le Black-*
« *coal* et *le Maure* n'étoient pas assez près de moi pour
« pouvoir leur donner une destination; mais; selon les
« apparences, ils ne pouvoient prendre d'autre parti que
« celui d'attaquer les vaisseaux *le Revincheim* et *le Ruby*,
« qui étoient de l'avant, pour donner le temps aux autres
« vaisseaux de M. de Forbin de venir les seconder. Ce
« fut dans cet ordre à peu près, qu'étant à la tête de ma
« petite troupe j'abordai le commandant, après avoir es-
« suyé, sans tirer, la bordée du vaisseau *le Chester*.
« M. de la Jaille, commandant la frégate *la Gloire*, qui
« avoit ordre de me suivre, le fit avec beaucoup de va-
« leur, et, voyant que j'avois mis le beaupré de l'ennemi
« dans mes grands haubans, il ne balança pas à l'aborder
« par le même côté que je l'avois rangé dans le moment
« même que je faisois battre la charge pour sauter à bord,
« après avoir vu que le vaisseau ennemi étoit en désordre,
« et qu'il ne paroissoit sur son pont et sur ses gaillards
« qu'un amas de morts et de blessés. Le sieur de la Ca-
« landre, servant de capitaine en second sur *la Gloire*,
« se trouva des premiers à bord, et me fit signe avec un
« mouchoir qu'ils étoient les maîtres. Je vis aussi un de
« mes contre-maîtres amener le pavillon anglois, ce qui
« me fit prendre le parti de déborder pour aller au se-
« cours de ceux qui pouvoient en avoir besoin. Le vais-
« seau *l'Achille* aborda dans ce temps-là même *le Royal-*
« *Oak*; mais, étant à bord et prêt à s'en rendre maître,
« le feu prit malheureusement dans plusieurs gargousses,
« qui enfonça le pont et mit hors de combat plus de cent
« vingt hommes; en sorte que ce fut une nécessité de dé-
« border pour l'éteindre et réparer un si cruel accident.

« Le vaisseau *le Jason* aborda *le Chester*; mais ses grap-
« pins ayant rompu, la frégate *l'Amazone* prit sa place, et
« déborda ensuite par le même accident. *Le Jason* re-
« tourna à la charge, et, l'ayant abordé, l'enleva; le
« vaisseau *le Blackcoal* pensa même le prévenir dans ce
« second abordage; mais, ayant connu qu'il n'y pouvoit
« pas être à temps, il alla attaquer *le Revincheim*; le vais-
« seau *le Maure* s'attacha aussi à combattre *le Ruby*.

« Les choses étoient dans cet état lorsque je débordai,
« et M. le comte de Forbin, arrivant sur ces entrefaites,

« vint aborder par la poupe le vaisseau *le Ruby*, qui se « rendit et fut amariné par *le Maure*. Pour moi, je de« meurai dans l'incertitude si je devois aller au *Royal-« Oak*, qui s'enfuyoit avec son beaupré et son bâton de « pavillon bas, ou si je devois aller secourir M. de Tou« rouvre, qui osoit attaquer un vaisseau de quatre-vingt-« six canons ; il est vrai que sa valeur et son audace me « touchèrent si sensiblement, que je ne balançai pas long« temps à suivre ce dernier parti. M. de Tourouvre fit « bien tout ce qu'il put pour aborder l'ennemi, essuyant un « feu continuel de mousqueterie et plusieurs coups de ca« non tirés par derrière ; mais ce vaisseau manœuvra si bien « qu'il lui fut impossible d'en venir à bout, son beaupré « ayant rompu sur la poupe de l'anglois, ce qui lui fit « prendre le parti de venir au vent pour lui tirer sa bordée. « J'étois pour lors à portée de fusil de lui, faisant force « de voiles dans l'intention de l'aborder ; mais la fumée « épaisse qui sortoit de sa poupe à deux ou trois reprises « modéra mon impatience, et me fit changer ce dessein « dans celui de le battre à portée de pistolet, pour être « toujours près de l'aborder ou de l'éviter. Ce combat, « qui dura trois quarts d'heure, fut très-sanglant, par « le feu continuel de canon et de mousqueterie qui sortoit « des deux vaisseaux. Enfin, ennuyé de cette manière de « combattre, je fis pousser mon gouvernail pour l'aborder, « et je me trouvai si près qu'à peine j'eus le temps de « changer mes voiles et mon gouvernail pour l'éviter, le « feu ayant repris dans sa poupe avec tant de violence « que, dans un moment, ce vaisseau fut tout embrasé. « M. Dar, qui me suivoit de près, et qui commençoit à lui « tirer, se trouva de même fort embarrassé, et eut toutes « les peines du monde à éviter son abordage ; mais heu« reusement il s'en tira, et le combat finit par la perte « du vaisseau, à qui nous ne pûmes donner aucun se« cours, et dont tout l'équipage périt par le feu, à l'excep« tion de trois hommes, qui se sauvèrent à la nage, et qui « se sont trouvés dans mon bord.

« J'ai perdu, dans ces deux actions, cent cinquante « hommes, tant tués que blessés, et je suis resté dans un « si grand désordre que j'ai été trois jours en travers pour « mettre mon vaisseau en état de naviguer [1]. »

[1] *Histoire de la marine française*, par M. E. Sue, t. V, p. 293-295.

460. PRISE DU VAISSEAU LE GLOCESTER PAR DUGUAY-TROUIN (6 novembre 1707).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Théodore GUDIN en.....

Quelques jours après, Duguay-Trouin ajouta encore, par un heureux combat, un nouvel éclat à la gloire qu'il venait d'acquérir dans celui du cap Lézard. Voici comment il en rend compte dans son rapport au ministre de la marine :

« Je me suis approché de la côte d'Irlande, pour croiser « au-devant des flottes ennemies et des vaisseaux des « Grandes-Indes, que je sais que l'on attend en Angle- « terre, me réglant sur les vents pour tenir le large ou « m'approcher de terre, depuis les 49 jusqu'à 51 degrés « de latitude nord; et cela sans avoir vu aucun vaisseau « ennemi *jusqu'au 6 novembre de ce mois*, qu'ayant eu « connoissance d'un vaisseau de guerre, le hasard voulut « que je le joignisse le premier, et que je m'en rendisse « maître après une heure et demie de combat, avant que « mes camarades, qui forçoient de voiles, eussent pu nous « joindre. Ce vaisseau se nomme *le Glocester*, monté de « soixante canons, percé à soixante-dix, et armé de cinq « cents hommes d'équipages; mais, selon l'apparence, « il avoit pris une augmentation de monde pour donner « aux vaisseaux des Grandes-Indes, au-devant desquels « ce vaisseau devoit croiser avec un autre de la même « force, dont il s'étoit depuis peu séparé en donnant « chasse. Voilà ce que j'en ai pu juger par le rapport des « prisonniers, que j'ai fait exactement interroger.

« .....La prise de ce vaisseau nous a mis vingt-cinq « hommes hors de combat. Le sieur de la Poterie, garde « de la marine, y a été tué ; le sieur de Nogent, à qui j'ai « donné le commandement de ce vaisseau, et tous mes « officiers ont fait des merveilles dans cette action : tout « l'honneur leur en est dû (1)..... »

461. BATAILLE DE VILLAVICIOSA (10 décembre 1710).

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

Par M. Jean ALAUX en 1837.

Les campagnes de 1708 et de 1709 avaient été désastreuses pour la France : Louis XIV, réduit à défendre son

(1) *Histoire de la marine française*, par M. E. Sue, t. V, p. 276 et 279.

royaume envahi, avait rappelé ses armées d'Espagne, et Philippe V, abandonné à ses propres ressources, avait, comme son aïeul, essuyé une suite cruelle de revers. Vaincu à Saragosse, le 20 août 1710, il s'était retiré à Valladolid avec les débris de ses troupes, spectateur impuissant des progrès de son ennemi. Tout semblait annoncer que l'archiduc-Charles, maître de l'Aragon et de la Castille, et rentré vainqueur à Madrid, devait rester maître de l'Espagne. Mais cette fois, au défaut d'une armée, Philippe V avait demandé à son aïeul un général, et ce général suffit à relever sa fortune désespérée. Le duc de Vendôme (1) arriva à Valladolid, au mois de septembre. Les Espagnols reprirent confiance, et déployèrent, pour sauver leur Roi, toutes les ressources de la plus héroïque fidélité.

« On vit alors en Espagne le plus rare et le plus grand « exemple de fidélité, d'attachement et de courage, en « même temps le plus universel qui se soit jamais vu ni « lu. Prélats et le plus bas clergé, seigneurs et le plus bas « peuple, bénéficiers, bourgeois, communautés ensemble, « et particuliers à part, noblesse, gens de robe et de tra- « fic, artisans, tout se saigna de soi-même jusqu'à la der- « nière goutte de sa substance pour former en diligence de « nouvelles troupes, former des magasins, porter avec « abondance toutes sortes de provisions à la cour et à tout « ce qui l'avoit suivie. Chacun, selon ce qu'il put, donna « peu ou beaucoup, mais ne se réserva rien; en un mot, « jamais corps entier de nation ne fit des efforts si surpre- « nans, sans taxe et sans demande, avec une unanimité et « un concert qui agirent et effectuèrent de toutes parts à « la fois. La Reine vendit tout ce qu'elle put (2). »

Cet élan national eut bientôt donné à Philippe V les

(1) Après la bataille de Luzzara, le duc de Vendôme s'était retiré à Anet. C'est dans cette residence qu'il reçut de Louis XIV l'ordre de prendre le commandement de l'armée qu'il envoyait en Espagne pour appuyer les droits de son petit-fils Philippe V.

L'envoyé du Roi rencontra le prince dans la campagne. Le duc de Vendôme montait alors un cheval de charrette. Après avoir pris connaissance des ordres de Louis XIV et répondu à l'envoyé du Roi, il ajouta, en s'adressant à son cheval : *Eh bien! puisqu'il en est ainsi, tu feras la campagne avec moi*. Effectivement, pendant toute cette campagne, le prince n'eut pas d'autre cheval; il le montait à la bataille de Villaviciosa. La guerre terminée, il fit faire son portrait et celui de son cheval. Ce portrait équestre a été longtemps placé dans le château d'Anet, propriété du duc de Vendôme. Il se trouve actuellement au château d'Eu. (2) *Mémoires de Saint-Simon*, t. IX, p. 22.

moyens de rentrer en campagne. Il marcha sur Madrid, y entra sans coup férir, et, s'attachant à la poursuite de l'ennemi, l'atteignit le 8 décembre à Brihuega. Là, le général anglais Stanhope (1), surpris avec un corps de dix mille hommes qu'il commandait, se rendit prisonnier. Il était trop tard quand Stahremberg (2), chef de l'armée de l'archiduc, arriva pour le secourir. Il vint chercher une défaite à son tour.

« Il étoit trois heures après midi; les deux armées étoient « séparées par des ravins, par un terrain pierreux, de « vieilles masures, quelques restes de murailles de pierres « sèches. Cette situation étoit très-désavantageuse pour le « premier qui attaqueroit. Cependant le Roy d'Espagne, « appuyé du sentiment du duc de Vendôme, étant per- « suadé que si on remettoit à attaquer le comte de Sta- « remberg au lendemain, il profiteroit de la nuit pour se « retirer, donna ordre de commencer le combat. Dès qu'il « fut arrivé à la droite, il se mit à la tête, passa un grand « ravin, et se forma en présence des ennemis du côté de « Villa-Viciosa. Il attaqua l'aile gauche des ennemis avec « tant de vigueur, qu'après une médiocre résistance il la « rompit, la mit en fuite, et renversa quelques bataillons « qui soutenoient une batterie dont il se rendit maître.

« Le duc de Vendôme chargea en même tems l'aile « droite des ennemis, qui fit une très belle résistance. « Les charges de part et d'autre furent très vives et très « fréquentes. »

On combattit tout le reste du jour, et lorsque la nuit arriva, il ne restait plus sur le champ de bataille qu'un bataillon carré au milieu duquel le comte de Staremberg s'était placé et résistait encore.

« Il ne se seroit pas sauvé un seul homme de cette in- « fanterie sans la nuit qui favorisa la retraite de ce qui put « échaper, et qui mit fin à ce combat. M. de Staremberg « quoique vaincu, s'acquit beaucoup de gloire dans cette « occasion. Il fit la retraite du côté de Siguença avec tant « de précipitation, qu'il laissa sur le champ de bataille son « artillerie et plusieurs chariots chargez de munitions, « avec un grand nombre d'autres chariots longs attelez de « huit mulets, qu'on nommoit galères. Il s'y trouva huit « mille soldats. M. Mahoni prit de son côté sept cens mu-

(1) Jacques, comte de Stanhope. (2) Guido Balde, comte de Stahremberg, feld-maréchal des armées autrichiennes.

« lets chargez, et les troupes d'Espagne s'enrichirent du « butin que les ennemis avoient fait dans la Castille. Un « soldat porta à M. de Vendôme un étendart qu'il avoit « pris, et refusa l'argent que ce prince voulut lui donner, « en lui montrant une bource pleine d'or; et lui disant : « *Voilà ce qu'on gagne en combattant pour son Roy.* Les « ennemis laissèrent environ quatre mille morts sur le « champ de bataille, et on leur fit trois mille prison- « niers [1]. »

Le duc de Vendôme, après la victoire, présenta à Philippe V les étendards pris sur l'ennemi. Le Roi et le duc couchèrent sur le champ de bataille et continuèrent le lendemain à poursuivre l'archiduc fugitif.

Philippe V, dans cette journée, combattit en roi qui veut conquérir ses états. Il rallia plusieurs fois ses troupes et les ramena lui même à la charge : ce qui donna lieu au duc de Vendôme de lui dire, après la bataille, qu'il s'était conduit en soldat. La journée de Villaviciosa fut décisive : elle affermit sans retour la couronne d'Espagne sur la tête du petit-fils de Louis XIV.

462. PRISE DE SEPT VAISSEAUX ANGLAIS, HOLLANDAIS ET CATALANS PAR M. DE L'AIGLE (2 mars 1711).

Par M. Théodore Gudin en ... : Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Le 2 de mars, M. de Laigle prit, après un combat de « quelques heures, sept vaisseaux, tant anglois que hol- « landois et catalans, dont il mena une partie à Malthe, et « l'autre à Toulon [2]. »

463. PRISE DE RIO JANEIRO (23 septembre 1711).

Par M. Théodore Gudin en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

En 1711 une escadre, sous les ordres du commandant Duclerc, avait été chargée d'aller attaquer Rio-Janeiro. Cette expédition n'avait pas réussi, et Duclerc, prisonnier avec les officiers qui l'accompagnaient, avait été ensuite massacré avec eux. Louis XIV résolut de tirer une vengeance éclatante de cette violation du droit des gens. Il confia à Duguay-Trouin le commandement d'une flotte qui partit de la Rochelle le 9 juin. Elle était composée de dix-

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. VI, p. 448. (2) *Ibid*, p. 588.

sept vaisseaux, et portait environ trois mille cinq cents hommes de débarquement. Arrivé au Brésil dans les premiers jours de septembre, Duguay-Trouin demanda satisfaction au gouverneur Don Francisco de Castro-Marias. N'ayant pu l'obtenir il força l'entrée de la baye de Rio-Janeiro. « Elle « est fermée, dit Quincy, par un grand goulet beaucoup « plus étroit que celui de Brest. Elle est défendue du côté « de Stribord par le fort de Sainte-Croix, qui étoit garni « de quarante-quatre pièces de canon de tout calibre, « d'une autre batterie de six pièces, qui est en dehors de « ce fort ; et du côté de Bas-bord par le fort de S. Jean, « et par deux autres batteries, où il y avoit quarante-huit « pièces de gros canons qui croisoient l'entrée, au milieu de « laquelle se trouve une isle ou gros rocher, qui peut avoir « quatre-vingt ou cent brasses de longueur. »

L'escadre de Duguay-Trouin passa dans ce goulet défendu par près de trois cents pièces de canon, dont il essuya le feu avec une intrépidité extraordinaire. Il s'empara de l'île et entra dans le port. « Ayant mis à terre environ « trois mille cinq cens hommes de débarquement, ils « attaquèrent des forts bien fortifiez, et obligèrent les « Portugais à les abandonner, aussi bien que la ville, « quoiqu'ils eussent plus de quinze mille hommes de « troupes, dont la plus grande partie avoit servi en Espa- « gne et s'étoit trouvée à la bataille d'Almanza. M. du « Guay-Trouin, s'étant emparé de la ville, marcha aux « Portugais pour les combattre, et les obligea, quoiqu'ils « fussent bien postez, de racheter par de grosses sommes « leur ville qu'ils ne pouvoient garder faute de vivres. « Cette entreprise coûta aux Portugais plus de vingt mil- « lions, et causa un grand préjudice à la cause commune « des alliez, puisque le Roy de Portugal se trouva hors « d'état de contribuer autant qu'il avoit fait jusques-là, à « soutenir la guerre sur les frontières de son royaume « contre l'Espagne, et obligea les Anglois et les Hollandois « d'y suppléer en sa place (1). »

464. LA FIDÈLE, LA MUTINE ET LE JUPITER CONTRE TROIS VAISSEAUX HOLLANDAIS (1711).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en.....

« Trois vaisseaux hollandois venant de Curasso (Cu-

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. VI, p. 612 et 652.

« raçao) furent pris, après un combat de peu de résis-
« tance, par *la Fidèle* et *la Mutine*, qui avoient été armées
« à Dunkerque, accompagnées du *Jupiter*, armé à Bayonne.
« Ces vaisseaux furent menez à Painbœuf. Ils étoient char-
« gez de riches marchandises et de trois cens mille piastres,
« le tout de la valeur de douze cens mille livres (1). »

465. BATAILLE DE DENAIN (24 juillet 1712).

Par M. Jean ALAUX en 1839.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137

Les revers éprouvés dans les campagnes précédentes avaient rendu le maréchal de Villars plus prudent. Le prince Eugène, au contraire, ayant vu son heureuse témérité couronnée du succès, était devenu plus aventureux. Les troupes des confédérés occupaient Lille, Tournay, Bouchain et Maubeuge; le Quesnoy venait de tomber en leur pouvoir, et Landrecies était investie.

La reine Anne ayant conclu la paix avec la France, avait retiré ses troupes de la coalition, et des commissaires s'étaient rendus à Utrecht pour traiter de la paix: « il sembloit, « dit Quincy, qu'après cette diminution de troupes dans « l'armée des Alliés, le prince Eugène ne songeroit plus à de « nouvelles entreprises; mais ce prince, enflé des progrès « qu'il avoit faits depuis quelques années sur la France, et « de la prise du Quesnoy qu'il venoit de réduire en peu « de tems; et se persuadant que le maréchal de Villars « avoit des ordres de ne rien hazarder, dans la crainte « qu'un événement désavantageux ne rompît les négocia- « tions qui se faisoient à Utrecht, entreprit de faire le « siége de Landrecies, comptant que s'étant rendu maître « en très peu de tems de cette place, qui d'elle-même « n'est pas bonne, et qui est une clef de la Champagne, « ce seroit le véritable moïen de continuer la guerre avec « succès, sans le secours des Anglois, ou bien d'obliger la « Reine Anne, par le succès de ces projets, à rompre les « traités qu'elle venoit de faire avec la France; et c'étoit « là le véritable but qu'il se proposoit.....

« Cependant comme les mouvemens du maréchal de « Villars, et l'importance de cette place qui par les progrès « des Alliés étoit devenue une des principales clefs du « royaume de France, faisoient craindre au prince Eugène « que ce général n'en tentât le secours, il fit couvrir le

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. VI, p. 600.

« camp des assiégeans par un retranchement dont le fosse
« avoit seize pieds de largeur sur quatre de profondeur,
« qui fut bordés d'artillerie chargée à cartouche, et le
« général Fagel eut ordre de veiller à la défense de ce
« retranchement. Le prince Eugène avec la grande armée
« bien retranchée dans toutes les avenües, couvroit le
« siége, et veilloit à tous les mouvemens du maréchal de
« Villars.

« Le comte d'Albemarle (1) étoit posté à Denain pour
« couvrir le transport de l'artillerie, des munitions et des
« vivres qu'ils tiroient des magazins de la Flandre Wa-
« lonne, qu'ils mettoient en entrepos à Marchienne sur
« la Scarpe, où il y avoit plusieurs bataillons pour leur
« sûreté. Le comte d'Albemarle fit travailler en diligence
« à une double ligne de communication qui s'étendoit au
« travers de la plaine de Denain jusqu'à l'abbaye de Beau-
« repaire. Ces lignes étoient de deux lieues et demie de
« longueur, et défendües de distance en distance par des
« redoutes et des corps-de-garde, pour assurer les passages
« des convois qui devoient aller à l'armée, et pour s'oppo-
« ser aux partis et aux entreprises que pourroient faire,
« d'un côté, l'armée du maréchal de Villars, ou le prince
« de Tingry (2) du côté de Valenciennes (3). »

Ces dispositions annonçaient un grand mépris de l'ennemi. Le prince Eugène avait présumé que les Français, intimidés par une longue suite de revers, n'oseraient jamais prendre l'offensive Cette présomption lui coûta cher. Villars, rassemblant quatre-vingt mille hommes, feignit de vouloir se porter au secours de Landrecies, puis, reculant brusquement vers l'Escaut, il franchit ce fleuve à Neuville et vint fondre sur les lignes de Denain avec une promptitude si inattendue, que le comte d'Albemarle ne connut le mouvement des Français qu'à l'instant où il allait être attaqué.

« La prière étant faite et le signal donné, toute la ligne
« s'avança et marcha sept ou huit cens pas vers les retran-
« chemens sans tirer un seul coup. Quand elle fut arrivée
« à la demi-portée du fusil, les ennemis qui bordoient
« les retranchemens, firent une décharge de six pièces de
« canon chargées à cartouches, qu'ils avoient dans leur
« centre, et trois décharges de leur mousqueterie, sans

(1) Arnold Joost Van Keppel. (2) Christian-Louis de Montmorency-Luxembourg, depuis maréchal de France. (3) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. VII, p. 62 et 63.

« qu'aucun bataillon en fût ébranlé. Étant arrivés à cin-
« quante pas des retranchemens, les piquets et les grena-
« diers se jettèrent dans le fossé, suivis des bataillons.
« Ils grimpèrent les retranchemens qui étoient fort haut
« sans le secours des fascines, et entrent dans le camp,
« faisant main basse sur tout ce qui leur voulut résister.
« Les ennemis aïant été chassés des retranchemens, se
« retirèrent dans le village et dans l'abbaye de Denain,
« et furent poursuivis de si près, que des bataillons presque
« entiers se jettèrent dans l'Escaut. Le carnage fut fort
« grand, et on eut beaucoup de peine à arrêter le soldat,
« de manière que des seize bataillons qui y étoient, il ne
« se sauva pas quatre cens hommes, tout le reste aïant été
« tué, noïé ou pris (1). »

Le prince Eugène accourut au commencement de l'action, mais, de l'autre rive de l'Escaut, il ne put que contempler la défaite du comte d'Albemarle, sans lui porter secours. Il était trop tard, et la défaite était consommée quand le gros de son armée arriva, et fit un effort pour reprendre sur les Français le pont de Prouvy. Leur attaque fut repoussée, et Villars put recueillir en toute sécurité les fruits de sa victoire, lorsque, six jours après, il s'empara de Marchiennes, et y prit, avec cent pièces de canon, tous les approvisionnements de l'armée du prince Eugène. La levée du siège de Landrecies, et la reprise de Douai, de Bouchain et du Quesnoy, furent les conséquences immédiates de la victoire de Denain. On a justement dit qu'elle sauva la France.

466. CONGRÈS DE RASTADT (mars 1714).

Tableau du temps par Jean Rudolf Huber. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

La paix avait été conclue à Utrecht : l'Angleterre, la Hollande, le duc de Savoie, le Portugal et l'électeur de Brandebourg (2), devenu roi de Prusse, avaient traité avec les rois de France et d'Espagne. L'empereur Charles VI s'obstinait seul à rester les armes à la main. Cette opiniâtreté lui fut funeste. Toutes les forces de la France et de l'empire s'étaient portées sur le Rhin, et là, le prince Eugène, campé sous Philipsbourg, n'avait pu empêcher Villars de prendre, presque sans coup férir, Spire, Worms, Kaiserslautern, Landau et d'autres places. Ayant ensuite passé le

(1) *Histoire militaire de Louis XIV*. par Quincy, t. VII, p. 71. (2) Frédéric-Guillaume II.

Rhin à Strasbourg, et trompé son ennemi par une manœuvre audacieuse, il était allé attaquer devant Fribourg une division de l'armée impériale, l'avait taillée en pièces, et assiégeait la ville sans qu'Eugène pût la secourir. Déjà il en était maître, et la citadelle seule avait échappé à ses coups, lorsque tant de revers donnèrent enfin de meilleurs conseils à l'Empereur. Il consentit à entrer en négociation, et envoya le prince Eugène comme son plénipotentiaire à Rastadt, pendant que Louis XIV donnait, de son côté, à Villars, la même mission. Après de longues conférences, la paix fut enfin signée, le 6 mars 1714. Landau rendu à la France fut le fruit de la dernière et glorieuse campagne de Villars (1).

467. PHILIPPE, DUC D'ORLÉANS, VA RECEVOIR AU PARLEMENT LE TITRE DE RÉGENT DU ROYAUME. (2 septembre 1715).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par M. Jean ALAUX en ....

Louis XIV était mort le 1er septembre 1715. A la manière calme et solennelle dont il avait vu sa fin approcher, on avait pu croire qu'il avait voulu faire de la mort le dernier des actes de représentation royale qui remplirent son grand règne.

« Aussitôt, raconte M. Lemontey, l'historien de la ré-« gence, tous les grands du royaume entrent dans la « chambre du duc d'Orléans, et le saluent du nom de « régent. Une partie d'entre eux le presse d'en accepter « le titre, de le notifier au parlement, et de saisir, sans « autre formalité, les rênes du pouvoir. Philippe sourit au « zèle de ces nouveaux d'Epernon ; mais, ayant peine à « reconnaître, dans la courtoisie de quelques habitués du « château de Versailles, le pavois du champ de mars et « le droit des guerriers de Clovis, il ordonne sagement « de convoquer le parlement, et entraîne le cortége aux « pieds de l'enfant Louis XV.

(1) Descamps rapporte, dans la *Vie des peintres Flamands, Allemands et Hollandois*, t. IV, page 130, que « le comte du Luc appela Huber « (Jean Rudolf) à Bade, où étoient pour lors assemblés les plénipoten-« tiaires nommés pour terminer les différends et qui conclurent la paix. « Notre peintre eut ordre de peindre dans un seul tableau les plénipoten-« tiaires de la part de la France : le maréchal de Villars, M. de Saint-« Contest, le comte du Luc et M. du Theil, secrétaire d'ambassade : ceux « de la part de l'Empire étoient le prince Eugène, les comtes de Goës, « de Seilern et M. de Bendenrieth, secrétaire de légation. »

« Tout se prépare, ou plutôt tout était prêt pour la « séance du lendemain. Les gardes françaises et les gardes « suisses environnent le palais. Villeroy, de Guiche, Con- « tades, Reynolds et Saint-Hilaire dirigent, en faveur « du duc d'Orléans, toutes les mesures que Louis XIV a « prescrites contre lui. D'Aguesseau et Joly de Fleury ont « composé les harangues. L'ambassadeur d'Angleterre (1) « étale dans une tribune l'apparence d'un crédit qu'il n'a » pas. La grand'salle et les vestibules sont inondés d'une « foule d'officiers déguisés, de militaires réformés, et de « ces aventuriers dont les grandes villes sont le rendez- « vous. La plupart portent des armes cachées sous leurs « habits, mais sans aucun dessein arrêté. Tous obéissent « à cette curiosité française qui aime à saisir les événé- « ments dans leur source, à la vanité de jouer un rôle « dans toutes les affaires, ou, peut-être au plaisir puéril « de figurer une scène de la Fronde.

« Le parlement, impatient de sentir sa liberté, s'était « rassemblé dès la pointe du jour..... Philippe put recon- « naître, à son entrée dans la grand' chambre, tout l'ascen- « dant de son parti. Le premier président de Mesmes (2), « son ennemi, fut obligé lui-même de le haranguer avec « soumission. » Le prince n'en éprouva pas moins un grand trouble quand ce fut à lui de prendre la parole : l'autorité de Louis XIV était si imposante encore, même dans la lettre morte de son testament! Le discours du duc d'Orléans était habilement composé : il supposa au feu roi des dispositions contraires à celles que le testament renfermait; puis « il promit un gouvernement sage, économe, réparateur, « et toujours éclairé par les remontrances du parlement, etc. « A ces derniers mots, tous les cœurs tressaillirent de « joie. Aussi, quand il proposa de prononcer, séparément « et en premier lieu, sur le droit que sa naissance et les « lois du royaume lui donnaient à la régence, un empresse- « ment sans frein dépouilla l'assemblée de la gravité d'un « corps délibérant. Le testament fut apporté, un con- « seiller nommé Dreux le lut d'une voix basse et rapide, « et personne ne daigna l'écouter, Les têtes bouillantes « des enquêtes ne souffrirent même pas qu'on recueillît les « voix dans la forme accoutumée, et une impétueuse « acclamation nomma le duc d'Orléans régent, en vertu « de sa naissance et des lois du royaume (3). »

(1) Lord Stairs. (2) Jean-Antoine de Mesmes, comte d'Avaux. (3) *Histoire de la Régence*, par Lemontey, ch. 1, p. 32-35.

468. LIT DE JUSTICE DE LOUIS XV (18 sept. 1715).

Tableau du temps par DUMÉNIL.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 13.

Le duc d'Orléans s'empressa de faire confirmer par la royauté, dans son plus solennel appareil, l'arrêt du parlement qui venait de détruire le testament de Louis XIV. Il fut décidé que le jeune roi (1) âgé seulement alors de cinq ans, se rendrait au Palais pour y tenir un lit de justice où serait enregistré l'acte qui conférait la régence à son oncle le duc d'Orléans. Cette cérémonie, fixée d'abord au 7 septembre, n'eut lieu que le 12, par suite d'une indisposition qui alarma un moment la cour, et le régent plus que tout le monde, pour l'enfance débile de Louis XV.

Le parlement était assemblé dans la salle de la grand' chambre, lorsque le Roi arriva : Louis XV, accompagné du régent et des princes du sang, fut reçu au bas des degrés de la Sainte-Chapelle par la députation, ayant à sa tête le premier président, et conduit jusqu'au trône qui se trouvait dans un angle de la salle. Le premier chambellan, comme grand écuyer, le porta depuis le carrosse jusqu'à la porte de la grand' chambre, où le duc de Tresmes (2) le prit et le mit sur son trône. Le Roi étant assis, chacun prit place, ainsi que l'indique Saint-Simon (3).

Le régent et les princes du sang à sa droite ;

Le grand chambellan était sur les marches du trône ;

Le prévôt de Paris couché sur les degrés ;

Les huissiers de la chambre du Roi à genoux plus bas, leurs masses de vermeil sur le col, et les héraults d'armes en costume avec leur cotte.....

La Cour portait le deuil ; après les princes venaient ensuite sur les gradins élevés de la salle, et au-dessous du trône, les pairs laïques à la droite et les pairs ecclésiastiques à la gauche du Roi.

Le Conseil d'État, sous le gradin des pairs laïques et plus bas.

Devant les pairs ecclésiastiques les présidents des chambres, en robes rouges avec leurs fourrures. Les conseillers de toutes les chambres, en robes rouges, en face des pairs laïques et plus bas ; et enfin, en retour de la salle et en face des pairs ecclésiastiques, encore les conseillers. Derrière

(1) Louis XV, né en 1710, était fils du duc de Bourgogne, fils aîné du grand dauphin, et par conséquent arrière-petit-fils de Louis XIV.
(2) François-Bernard Potier de Gesvres. (3) Tome XVII, p. 132.

eux, les gens du Roi, après les spectateurs de marque et de considération.

Les dames de la Cour occupaient les lanternes ou loges. « Il n'y eut, dit Saint-Simon (¹), point de foi et hom-
« mage et rien de particulier, sinon que la duchesse de
« Ventadour (²) y eut un petit siége, et que le maréchal de
« Villeroy en eut un aussi fort bas, hors de rang, entre
« le trône et la première place des pairs ecclésiastiques.
« Ce fut une tolérance, car il ne pouvoit être en fonctions
« tant que le Roi étoit entre les mains des femmes. »

469. DÉPART DU ROI APRÈS LE LIT DE JUSTICE (12 sept. 1715).

Tableau du temps par Jean-Baptiste MARTIN. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

La séance étant levée, le Roi fut reconduit jusqu'à son carrosse au bas des degrés de la Sainte-Chapelle, par la même députation qui l'avait reçu à son arrivée. Le duc d'Orléans, le duc de Bourbon et tous les princes du sang marchaient immédiatement devant lui. Ensuite le cortége se mit en marche pour retourner aux Tuileries.

470. LOUIS XV VISITE PIERRE LE GRAND A L'HOTEL DE LESDIGUIÈRES (10 mai 1717).

Par Mme HERSENT en 1840. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

Le czar Pierre avait commencé ses voyages en Europe dans l'année 1698; dès cette époque, il témoigna l'intention de venir en France; mais Louis XIV ne voulut point lui montrer le royaume attristé par les malheurs qui finirent son règne. Ce prince étant mort, et le Czar ayant de nouveau manifesté l'intention de passer par la France avant de retourner dans ses états, le régent choisit le maréchal de Tessé pour l'accompagner pendant son séjour à Paris.

Pierre le Grand arriva à Calais, où il fut d'abord reçu par le marquis de Nesle; le maréchal de Tessé alla au-devant de lui jusqu'à Beaumont. « Il arriva à Paris le 7
« mai. Il descendit d'abord au Louvre, entra partout dans
« l'appartement de la Reine-mère. Il le trouva trop ma-
« gnifiquement tendu et éclairé, remonta tout de suite en

(¹) Tome XVII, p. 137. (²) Charlotte-Eléonore-Madeleine de La Mothe Houdancourt.

« carrosse et s'en alla à l'hôtel de Lesdiguières, où il vou-
« lut loger.

« Le lundi suivant, 10 mai, le Roi alla voir le Czar, « qui le reçut à la portière, le vit descendre de carrosse, et « marcha de front à la gauche du Roi jusque dans sa « chambre, où ils trouvèrent deux fauteuils égaux. Le « Roi s'assit dans celui de la droite, le Czar dans celui de « la gauche, le prince Kourakin servit d'interprète. On « fut étonné de voir le Czar prendre le Roi sous les deux « bras, le hausser à son niveau, l'embrasser ainsi en l'air, « et le Roi, à son âge, et qui n'y pouvoit pas être pré- « paré, n'en avoir aucune frayeur. On fut fort frappé de « toutes les grâces qu'il montra devant le Roi, de l'air de « tendresse qu'il prit pour lui, de cette politesse qui cou- « loit de source, et toutefois mêlée de grandeur, d'égalité « de rang, et légèrement de supériorité d'âge; car tout « cela se fit très-distinctement sentir. Il loua fort le Roi, « il en parut charmé, et il en persuada tout le monde. Il « l'embrassa à plusieurs reprises. Le Roi lui fit très-joli- « ment son petit et court compliment, et M. du Maine[1], le « maréchal de Villeroy, et ce qui se trouva là de distingué, « fournirent à la conversation. La séance dura un petit « quart d'heure. Le Czar accompagna le Roi comme il l'a- « voit reçu, et le vit monter en carrosse[2]. »

471. PIERRE LE GRAND ET LE RÉGENT A LA REVUE DE LA MAISON MILITAIRE DU ROI (16 juin 1717).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 13.

Par M. Lestang-Parade en 1837.

Le mercredi, 16 juin, le Czar se rendit à cheval à la revue des deux régiments des gardes, des gendarmes, des chevau-légers et des mousquetaires; le régent lui fit les honneurs de cette revue. Le Czar était suivi du maréchal de Tessé et du prince Kourakin, qui l'accompagna partout dans son voyage en France.

472. PRISE DE FONTARABIE (16 juin 1719).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 13.

Par M. Hippolyte Lecomte en ....

(1) Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine. (2) *Mémoires de Saint-Simon*, t. XV, p. 81 et 84.

473. CAMP DE L'ARMÉE FRANÇAISE ENTRE SAINT-SÉBASTIEN ET FONTARABIE (juin 1719).

QUARTIER DU PRINCE DE CONTI.

Tableau du temps par Jean-Baptiste MARTIN. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

Philippe V en montant sur le trône d'Espagne avait renoncé à tous ses droits sur l'héritage de Louis XIV ; cependant, depuis la mort de ce prince, le cabinet espagnol ne cessait d'agiter la France de ses intrigues. Une révolte avait éclaté en Bretagne, et tout avait prouvé qu'elle était l'œuvre du cardinal Alberoni. On découvrit, peu de temps après, la conspiration ourdie à Paris par le prince de Cellamare (1), ambassadeur d'Espagne, dont le but était de faire passer la régence des mains du duc d'Orléans dans celles de Philippe V. Il importait d'assurer le repos de la France et celui de l'Europe contre la politique turbulente d'Albéroni. Son renvoi fut demandé, et, sur le refus du roi d'Espagne, la France, unie à l'Empereur, au roi d'Angleterre et aux États-Généraux de Hollande par le traité de la quadruple alliance, déclara la guerre à Philippe V.

Le maréchal de Berwick reçut le commandement de l'armée française, avec l'ordre d'entrer immédiatement en Espagne; le 27 mai il était devant Fontarabie, dont il entreprit le siége.

Le prince de Conty (2) se rendit à l'armée du maréchal de Berwick, et l'accompagna pendant toute la campagne.

« L'armée d'Espagne étoit vers Tafalla, à trois lieues de « Fontarabie. Coigny (3), par ordre du duc de Berwick, vi- « sitoit cependant avec un léger détachement les gorges et « les passages de toute la chaine des Pyrénées pour les « bien reconnoître. Fontarabie capitula le 16 juin. Tresnel, « gendre de Le Blanc, en apporta la nouvelle. Le duc de « Berwick fit aussitôt après le siége de Saint-Sébastien. Il « y eut quelque désertion dans ses troupes, mais pas d'au- « cun officier. L'armée d'Espagne n'étoit pas en état de se « commettre avec celle du maréchal de Berwick : Saint- « Sébastien capitula le 1er août. Bulkley, frère de la maré- « chale de Berwick, en apporta la nouvelle. Quinze jours « après M. de Soubise (4) apporta celle du château, et qu'on

(1) Antoine Guidice, duc de Giovenazzo. (2) Louis-Armand de Bourbon.
(3) François de Franquetot, depuis maréchal de France et duc de Coigny.
(4) Louis-François-Jules de Rohan, prince de Soubise, capitaine-lieutenant des gendarmes de la garde du roi.

« avoit brûlé, dans un petit port près de Bilbao, nommé « Santoña, trois gros vaisseaux espagnols qui étoient sur le « chantier près d'être lancés à la mer (1). »

Le maréchal de Berwick se porta ensuite en Catalogne. La flotte espagnole fut défaite par celle de l'Angleterre près de Messine, et Philippe V fut forcé d'accepter la paix aux conditions qui lui furent dictées par le régent. Alberoni quitta le ministère et l'Espagne. La Sicile fut cédée à l'Empereur, et la Sardaigne donnée en échange au duc de Savoie.

Le mariage de Louis XV avec l'Infante d'Espagne, fille de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, sa seconde femme, fut une des conventions de ce traité; signé à la Haye, le 17 février 1720. L'Infante était alors âgée de six ans: elle devait être conduite en France pour y achever son éducation. Les événements qui suivirent mirent au néant cet article du traité.

On convint également du mariage de mademoiselle de Montpensier, Louise-Elisabeth d'Orléans, fille du régent, avec Louis, prince des Asturies, fils aîné du roi d'Espagne et héritier du trône. Ce dernier mariage eut lieu dans la ville de Lerma, le 20 janvier 1722.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

474. MÉHÉMET-EFFENDI, AMBASSADEUR TURC, ARRIVE AUX TUILERIES (21 mars 1721).

Tableau du temps par Charles PARROCEL.

Partie centrale. 1er étage. Escalier des Ambassadeurs.

475. MÉHÉMET-EFFENDI, AMBASSADEUR TURC, ARRIVE AUX TUILERIES (21 mars 1721).

Tableau du temps par Charles PARROCEL.

476. MÉHÉMET-EFFENDI, AMBASSADEUR TURC, SORT DES TUILERIES APRÈS SA RÉCEPTION PAR LE ROI (21 mars 1721).

Partie centrale. 1er étage. Escalier des Ambassadeurs.

Tableau du temps par Charles PARROCEL.

On lit dans les mémoires du duc de Saint-Simon (2): « Le « Grand Seigneur, qui n'envoie jamais d'ambassadeur aux « premières puissances de l'Europe, sinon si rarement à « Vienne, à quelque occasion de traité de paix, en réso-« lut une sans être sollicité, pour féliciter le Roi sur son

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, t. XVII p. 371. (2) Tome XVIII, p. 346.

« avénement à la couronne, et fit aussitôt partir Mehemet-« Effendi Tefderdar, c'est-à-dire grand trésorier de l'em-« pire, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, avec « une grande suite, qui s'embarquèrent sur des vaisseaux « du Roi, qui se trouvèrent fortuitement dans le port de « Constantinople. Il débarqua au port de Cette en Langue-« doc. » Arrivé à Paris, il fut logé à l'hôtel des Ambassadeurs extraordinaires, rue de Tournon.

« Le vendredi 21 du mois de mars, le prince de Lambesc[1] « et Rémond, introducteurs des ambassadeurs, allèrent « dans le carrosse du Roi prendre l'ambassadeur à son « hôtel; et aussitôt ils se mirent en marche pour aller à « l'audience du Roi : la compagnie de la police avec ses « timbales et ses trompettes à cheval, le carrosse de « l'introducteur, celui du prince de Lambesc, entourés « de leurs livrées, précédés de six chevaux de main et de « huit gentilshommes à cheval, trois escadrons d'Orléans, « douze chevaux de main, menés par des palfreniers du « Roi à cheval, trente-quatre Turcs à cheval, deux à « deux, sans armes, puis Merlin, aide-introducteur, et « huit des principaux Turcs à cheval, le fils de l'ambassa-« deur à cheval, seul, portant sur ses mains la lettre du « Grand Seigneur dans une étoffe de soie, six chevaux de « main, harnachés à la turque, menés par six Turcs à che-« val, quatre trompettes du Roi à cheval. L'ambassadeur « suivoit entre le prince de Lambesc et l'introducteur, tous « trois de front à cheval, environnés de valets de pied « turcs et de leurs livrées, côtoyés de vingt maitres du « régiment Colonel-général, ce même régiment précédé « des grenadiers à cheval; puis le carrosse du Roi et la « Connétablie. Les mêmes escouades et compagnies, ci-de-« vant nommées à l'entrée, se trouvèrent postées dans les « rues du Passage, dans la rue Dauphine, sur le Pont-« Neuf, dans les rues de la Monnoie et Saint-Honoré, à « la place Vendôme, devant le Palais-Royal, à la porte « Saint-Honoré, avec leurs trompettes et timbales; de-« puis cette porte en dehors jusqu'à l'Esplanade, le régi-« ment d'infanterie du Roi en haie des deux côtés, et dans « l'Esplanade les détachements des gardes-du-corps, des « gendarmes, des chevau-légers, et les deux compagnies « entières des mousquetaires. Arrivées en cet endroit, les « troupes de la marche et les carrosses allèrent se ranger « sur le quai, sous la terrasse des Tuileries : l'ambassa-

(1) Louis de Lorraine, comte de Brionne et de Braine, brigadier des armées du roi.

« deur, avec tout ce qui l'accompagnoit et toute sa suite à « cheval, entra par le Pont-Tournant dans le jardin des « Tuileries, depuis lequel, jusqu'au palais des Tuileries, « les régiments des gardes françoises et suisses étoient en « haie des deux côtés, les tambours rappelant et les dra- « peaux déployés. L'ambassadeur et tout ce qui l'accom- « pagnoit passa ainsi à cheval le long de la grande allée, « entre ces deux haies, jusqu'au pied de la terrasse, où il « mit pied à terre, et fut conduit dans un appartement en « bas, préparé pour l'y faire reposer, en attendant l'heure « de l'audience.

« Après l'audience, continue Saint-Simon, le prince de « Lambesc conduisit l'ambassadeur à l'appartement où « il était entré d'abord, et prit congé de lui. Il s'y reposa « un peu : puis, l'introducteur à côté de lui, à sa gauche, « il traversa la terrasse du palais des Tuileries, monta à « cheval avec tout ce qui l'accompagnoit, trouva, dans la « grande allée, au Pont-Tournant, à l'esplanade, les mêmes « troupes dans les mêmes postes, et les mêmes honneurs « qu'en venant. »

477. SACRE DE LOUIS XV A REIMS (25 octobre 1722).

COURONNEMENT DU ROI.

Tableau du temps par Jean-Baptiste MARTIN.

478. SACRE DE LOUIS XV A REIMS (25 octobre 1722).

COURONNEMENT DU ROI.

Par M. Émile SIGNOL en 1837.

Partie centrale.
1er étage.
Chambre de
Louis XV.
N° 117.

Louis XV fut sacré le 25 octobre 1722, à l'âge de treize ans. La cérémonie eut lieu à Reims dans l'église cathédrale; le cardinal duc de Rohan (1), archevêque de Strasbourg et grand aumônier de France, officia; il était assisté des évêques de Laon et de Beauvais (2).

L'église avait été tendue et ornée comme au sacre de Louis XIV. Le cardinal de Rohan alla chercher le Roi à l'archevêché, et le cortége se rendit à l'église dans l'ordre et la marche indiqués par le cérémonial.

Les premières cérémonies du sacre étant achevées, « le « Roy s'étant levé, le grand chambellan (3) lui présenta les « vêtemens que Sa Majesté devoit mettre par-dessus sa « camisole, la tunique, la dalmatique et le manteau royal.

(1) Armand-Jules de Rohan. (2) Charles de Saint-Albin, depuis archevêque de Cambray et François-Honorat-Antoine de Beauvillier Saint-Aignan. (3) Frédéric-Maurice de La Tour-Bouillon, dit le prince de Turenne.

« Lorsque le Roy en fut revêtu, il se mit à genoux de-« vant l'archevêque, et reçut les deux dernières onctions « aux deux mains que Sa Majesté joignit pendant qu'on « bénissoit les gans et l'anneau qui lui furent présentez « par l'archevêque.

« Ce prélat prit sur l'autel le sceptre et la main de jus-« tice, et mit l'un dans la main droite du Roy et l'autre « dans la gauche; aussitôt le Chancelier (1) ayant appelé les « douze pairs selon leur rang, l'archevêque prit sur l'autel « la couronne de Charlemagne, et après en avoir fait la « bénédiction, il s'approcha du Roy pour la mettre sur la « tête de Sa Majesté (2). »

« Les pairs laïcs : Le duc d'Orléans (3) représentant le duc « de Bourgogne; le duc de Chartres (4) représentant le duc « de Normandie; le duc de Bourbon (5) représentant le duc « d'Aquitaine; le comte de Charolois (6) représentant le « comte de Toulouse; le comte de Clermont (7) représentant « le comte de Flandre, et le prince de Conti (8) représentant « le comte de Champagne; les trois premiers, portant la « couronne ducale, et les trois autres celle de comte, sont du « côté de l'Evangile, et les pairs ecclésiastiques, l'évêque et « duc de Laon; l'évêque comte de Châlons (9) représentant « l'évêque et duc de Langres; l'évêque et comte de Beau-« vais, l'évêque comte de Noyon (10) représentant l'évêque « et comte de Châlons; l'ancien évêque de Fréjus (11) repré-« sentant l'évêque et comte de Noyon du côté de l'Epître.

« Derrière les pairs laïcs viennent les trois maréchaux de « France d'Estrées (12), d'Huxelles (13) et de Tessé (14); auprès « d'eux, les ministres et secrétaires d'état, le marquis de la « Vrillière (15), le comte de Maurepas (16) et M. Leblanc; les « seigneurs et les principaux officiers de Sa Majesté. De-« vant les secrétaires d'état se trouvoit le duc de Charost (17), « gouverneur du Roi.

« Du côté des pairs laïcs et selon leur rang, les cardi-

(1) Joseph-Jean-Baptiste Fleuriau, seigneur d'Armenonville, garde des sceaux de France. (2) *Description du sacre de Louis XV.* (3) Philippe d'Orléans, régent du royaume. (4) Louis d'Orléans, depuis duc d'Orléans. (5) Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé, (*Monsieur le Duc*). (6) Charles de Bourbon, frère du précédent. (7) Louis de Bourbon. (8) Louis-Armand de Bourbon. (9) Nicolas de Saulx-Tavannes, depuis aumônier de la reine. (10) Charles-François de Châteauneuf de Rochebonne. (11) André-Hercule de Fleury, depuis cardinal et premier ministre. (12) Victor-Marie d'Estrées, duc d'Estrées. (13) Nicolas Du Blé, marquis d'Huxelles (14) René de Froulay, IIIe du nom, comte de Tessé. (15) Louis Phélypeaux, IIe du nom, comte de Saint-Florentin et secrétaire d'etat. (16) Jérôme Phélypeaux, comte de Pontchartrain, et secrétaire d'etat. (17) Armand de Béthune, lieutenant général des armées du roi.

« naux, les évêques, les abbés, les conseillers d'état, les « ministres des requêtes et les secrétaires du roi. Dans le « milieu du sanctuaire, du côté de l'Epître auprès du fau- « teuil et du prie-dieu du roi, on voit le capitaine des « gardes écossoises, le duc de Villeroy [1], le prince Charles « de Lorraine [2], grand écuyer, et le capitaine des cent- « suisses, le marquis de Courtenvaux [3], et du côté de l'E- « vangile, l'autre capitaine des gardes, le duc d'Harcourt [4].

« Au bout des degrés du sanctuaire, le Connétable, « dont les fonctions étoient remplies par le maréchal duc de « Villars [5] en habit de pair, et à ses côtés les deux huissiers de « la chambre. Après le Connétable, le Chancelier, repré- « senté par M. d'Armenonville, garde des sceaux, et der- « rière lui les trois grands officiers.

« Le prince de Rohan [6], avec le bâton de grand-maître « dont il faisoit les fonctions, à sa droite le prince de Tu- « renne, grand chambellan, et à sa gauche, le duc de Vil- « lequier [7], premier gentilhomme de la chambre, tous trois « en habits de pairs avec des couronnes de comte sur la « tête et sur la même ligne.

« Les gardes-du-corps sont placés au bas des degrés « du sanctuaire, et les hérauts d'armes se tiennent près des « stalles des chanoines.

« Les chanoines de la cathédrale sont dans les hautes « et basses stalles. Les quatre chevaliers de l'ordre du « Saint-Esprit, le maréchal duc de Tallard [8], le comte de « Matignon [9], le comte de Médavy [10], le marquis de Goës- « briant [11] portant les offrandes, occupent les quatre pre- « mières hautes stalles du côté de l'Epître, et les quatre « seigneurs otages les quatre hautes stalles du côté de l'É- « vangile ; leurs écuyers tenant leurs bannières se tiennent « dans les quatre stalles au-dessous [12]. »

479. SACRE DE LOUIS XV A REIMS.

CAVALCADE DU ROI (26 octobre 1722).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 13.

Tableau du temps par Jean-Baptiste MARTIN.

Un des jours qui suivirent le sacre, Louis XV monta à

(1) Louis-François-Anne de Neufville. (2) Charles de Lorraine, dit *le prince Charles*, comte d'Armagnac. (3) Michel-François Le Tellier (4) François de Harcourt. (5) Louis-Claude-Hector de Villars, prince de Martigues, etc. (6) Hercule Meriadec de Rohan, duc de Rohan-Rohan, prince de Soubise, lieutenant général des armées du roi. (7) Louis-Marie d'Aumont de Rochebaron. (8) Camille d'Hostun, duc d'Hostun. (9) Jacques de Goyon, IIIe du nom. (10) Jacques-Léonor Rouxel, comte de Médavy et de Grancey, depuis maréchal de France. (11) Louis-Vincent de Goesbriant, lieutenant général des armées du roi. (12) Extrait du sacre de Louis XV.

cheval pour accomplir la cérémonie de la grande cavalcade. Il était accompagné du régent, des grands officiers de sa maison, des maréchaux de France et des officiers de l'ordre du Saint-Esprit.

Voici l'ordre dans lequel le cortége sortit de l'archevèché : les hautbois, tambours et trompettes marchaient en tête ; venaient ensuite le comte de Monsoreau, grand prévòt de l'hôtel ; puis les gardes du corps, avec leurs officiers, parmi lesquels se trouvaient de la Billarderie, lieutenant ; de Fauvel, enseigne, et de la Grange, exempt, qui avaient été nommés pour assister à la cérémonie du sacre.

Le cortége se rendit d'abord à Saint-Marcou et ensuite à Saint-Remy, où le roi mit pied à terre. « Le 27 octobre, ajoute le maréchal de Villars, il fit chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit. M. le duc de Chartres et M. le comte de Charolais. Les chevaliers se trouvèrent à cette cérémonie en habit de l'ordre. Le Roi alla voir les troupes le 28, et le 29 il toucha, suivant l'usage immémorial, deux mille cinq cents malades des écrouelles (1). »

480. MARIAGE DE LOUIS XV ET DE MARIE LECZINSKA (15 août 1725).

LOUIS, DUC D'ORLÉANS, FILS DU RÉGENT, ÉPOUSE A STRASBOURG. AU NOM DU ROI, MARIE-CHARLOTTE-SOPHIE-FÉLICITÉ LECZINSKA, PRINCESSE DE POLOGNE.

. . . .

Louis-Philippe d'Orléans, régent pendant la minorité du roi Louis XV, était mort le 2 décembre 1723 et le duc de Bourbon, plus connu sous le nom de Monsieur le Duc, lui avait succédé dans le ministère.

Le Roi avait alors quinze ans, et l'Infante d'Espagne (2) qui avait été amenée en France pour lui être unie, n'en avait que sept. Il fallait donc attendre plusieurs années encore avant leur mariage. Le conseil trouva que le délai était trop long dans l'intérêt de l'état, qui voulait que le roi fût promptement marié. En conséquence, il fut décidé que l'infante serait rendue à sa royale famille. Elle quitta Versailles le 5 avril, et fut remise, le 17 mai, à Saint-Jean-Pied-de-Port, sur la frontière des deux royaumes, aux envoyés de la cour d'Espagne.

(1) *Mémoires du maréchal de Villars*, t. III, p. 141. (2) Marie-Anne-Victoire, fille de Philippe V.

Le 15 août, Louis, duc d'Orléans, fils aîné du régent, épousa à Strasbourg, au nom du roi de France, Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne. Le mariage fut célébré dans l'église cathédrale de cette ville; le cardinal de Rohan donna aux deux époux la bénédiction nuptiale.

481. SIÉGE DE PHILIPSBOURG (15 mai 1734).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

. . . .

L'ancien évêque de Fréjus, depuis cardinal Fleury, précepteur du Roi, ne tarda pas à remplacer M. le duc dans la direction des affaires. Le Roi, dans l'année 1727, ayant supprimé le titre de premier ministre, nomma son ancien précepteur, principal ministre d'état.

L'Europe était en paix depuis quatorze ans lorsque la mort du roi de Pologne, Auguste II, électeur de Saxe, vint y rallumer la guerre. Deux prétendants se disputèrent les suffrages de la diète assemblée à Varsovie. Stanislas reçut d'une seconde élection, le 12 septembre 1733, la couronne qu'il avait déjà portée; mais Charles VI, empereur d'Allemagne, et l'impératrice de Russie (1) appuyèrent les prétentions de l'électeur de Saxe, fils d'Auguste II, et leurs troupes marchèrent sur Varsovie. La diète convoquée de nouveau appela alors au trône par une décision contraire l'électeur de Saxe, et la Pologne se trouva ainsi partagée entre deux rois.

Cependant Stanislas, cédant à la force, s'était retiré à Dantzick. Louis XV arma pour soutenir les droits de son beau-père, et fit partir une flotte, qui ne lui porta que de tardifs et inutiles secours. Il fallut alors que la France entrât en campagne avec toutes ses forces (1733): alliée avec les rois d'Espagne et de Sardaigne, elle attaqua l'empire à la fois sur le Rhin et en Italie. Pendant que le maréchal de Villars, à quatre-ving-deux ans, achevait glorieusement sa carrière par la prise de Milan, le vainqueur d'Almanza, le duc de Berwick, allait aussi terminer la sienne sous les murs de Philipsbourg.

Berwick, à la fin de l'année 1733, s'était emparé du fort de Kehl: au printemps de l'année suivante, malgré le prince Eugène, qui lui était opposé, il avait rapidement conquis l'électorat de Trèves, forcé les lignes d'Ettlingen, occupé

(1) Catherine Ire, veuve de Pierre le Grand.

le pays de Spire et pris Haguenau. Eugène, menacé d'être coupé, fut contraint de se replier sur le Necker, et laissa le maréchal de Berwick s'approcher de Philipsbourg pour y mettre le siége, La place fut investie le 2 juin ; mais, six jours après, au milieu des opérations de la tranchée, un coup de canon vint frapper Berwick à la tête, et mettre fin à sa vie.

Cinq jours après, le 17 juin, Villars mourait à Turin. Avec eux finit la dernière génération des grands hommes de guerre qui avaient illustré le nom de Louis XIV.

482. PRISE DE PHILIPSBOURG (18 juillet 1734).

Par M. Auguste Couder en 1838. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

« Après la mort du maréchal de Berwick, le siége de « Philipsbourg ne fut pas moins continué par le mar- « quis d'Asfeld (1) et le duc de Noailles (2); et, après six se- « maines de tranchée ouverte, malgré les obstacles qu'op- « posoient des pluies continuelles, l'inondation, des tran- « chées et la présence de l'armée impériale, les assiégés « capitulèrent et rendirent la ville. »

Vainement le prince Eugène marcha-t-il au secours des assiégés, avec les renforts que lui avait amenés le roi de Prusse, accompagné de son fils, depuis le grand Frédéric ; les retranchements français étaient trop redoutables pour qu'il osât les assaillir.

483. BATAILLE DE PARME (29 juin 1734).

. . . . Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

« Les armées des trois puissances continuaient de faire « les plus grands progrès en Italie. La ville de Novarre se « rendit au marquis de Coigny, et le maréchal de Maille- « bois prit le château de Serravalle. Le maréchal de « Coigny, qui avait succédé au maréchal de Villars, gagna « la bataille de Parme contre les Impériaux qui y per- « dirent huit mille hommes avec leur général Mercy (3). « La prise de Modène fut une des suites de cette vic- « toire (4). »

La bataille de Parme fut suivie de celle de Guastalla, éga-

(1) Claude-François Bidal, maréchal de France. (2) Adrien-Maurice de Noailles, maréchal de France. (3) Florimond-Claude de Mercy. (4) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 18.

lement gagnée par le maréchal de Coigny sur l'armée impériale. En même temps le duc de Montemar, général espagnol, faisait subir à la maison d'Autriche un nouvel échec à Bitonto, dans le royaume de Naples. Ces défaites multipliées décidèrent l'empereur Charles VI à ne pas tenter plus longtemps la fortune. En échange du triste honneur d'avoir imposé un roi à la Pologne, il fut contraint de céder le royaume des Deux-Siciles à l'infant don Carlos, un des fils de Philippe V, et les cantons de Novarre et de Tortone, au roi de Sardaigne (1). Le duché de Lorraine, avec la condition de retour à la couronne de France, fut donné à Stanislas Leczinski, en dédommagement de la royauté de la Pologne, et l'héritage du dernier des Médicis attribué, par compensation, au duc François de Lorraine (2). Telles furent les principales stipulations du traité conclu à Vienne en 1738, qui ne rendit que pour deux ans la paix à l'Europe.

484. PRISE DE PRAGUE (novembre 1741).

Par M. Auguste Couder en 1838.

« La paix que la France avait procurée à tous les états « de l'Europe fut bientôt troublée par la querelle de l'Es- « pagne et de l'Angleterre pour le commerce d'Amérique. « La mort de l'empereur Charles VI, arrivée au mois « d'octobre 1740, acheva de tout brouiller. Il n'était aucun « souverain en Europe qui ne prétendît avoir des droits à « la succession de ce prince. Marie-Thérèse, sa fille aînée, « et épouse du grand duc de Toscane, François de Lor- « raine, se fondait sur le droit naturel qui l'appelait à « l'héritage de son père, et sur la pragmatique sanction, « par laquelle Charles VI avait ordonné l'indivisibilité de « toutes les terres de sa maison, dispositions qui avaient « été garanties par presque toutes les puissances de l'Eu- « rope. Charles-Albert, électeur de Bavière, Auguste, « roi de Pologne, électeur de Saxe, le roi d'Espagne, « Philippe V, se croyaient fondés à réclamer cette « succession en tout ou en partie. Le roi de Prusse, de « son côté, Frédéric II, qui venait de monter sur le « trône, réclamait quatre duchés en Silésie. Louis XV au- « rait pu prétendre à cette succession à aussi juste titre « que personne, puisqu'il descendait en droite ligne de la « branche aînée masculine d'Autriche, par la femme de

(1) Charles-Emmanuel III. (2) François-Étienne.

« Louis XIII et par celle de Louis XIV; mais ce prince aima mieux être arbitre que protecteur ou concurrent. « Déjà la France, l'Espagne, la Bavière, la Saxe se remuaient pour faire un Empereur. La France voulait élever à l'Empire le duc de Bavière, et l'enrichir des dépouilles d'une maison puissante, si long-temps rivale de la « France. Le maréchal de Belle-Isle fut envoyé en Allemagne pour ce sujet, et il convint, avec le roi de Prusse et « la cour de Saxe, des mesures à prendre pour faire réussir ce projet (1). »

Marie-Thérèse, voyant l'orage qui grondait contre elle, se mit aussitôt en possession de tout le domaine que son père avait laissé. Elle reçut l'hommage des états d'Autriche à Vienne; les provinces d'Italie et de Bohême lui prêtèrent serment de fidélité. En vertu de ses droits de succession, elle demandait l'Empire pour François de Lorraine, son mari, et cherchait partout à se faire de nouveaux alliés. Elle fit entrer dans ses intérêts le roi d'Angleterre et les états généraux de Hollande. Le roi de Prusse, (le grand Frédéric), lui offrit son alliance; mais il la lui offrit après s'être jeté sur la Silésie, à laquelle les électeurs de Brandebourg prétendaient avoir quelques droits, et se l'être adjugée par les armes. Marie-Thérèse refusa une assistance qui lui coûtait une de ses provinces, et Frédéric mit alors du côté de la France et de la Bavière son génie guerrier, ses trésors et son armée. La bataille de Molwidz sur la Neiss, qu'il livra aux Autrichiens, fut le signal d'un embrasement universel. Le cardinal de Fleury essaya vainement de conserver à la France une attitude pacifique en ne déclarant point la guerre à Marie-Thérèse, et ne faisant paraître les Français en Allemagne que comme auxiliaires de l'électeur Charles-Albert. Le mouvement de la guerre emporta tout, et pendant qu'une armée française, prête à fondre sur le Hanovre, observait les mouvements de l'Angleterre, une autre armée française, commandée par le comte Maurice de Saxe, se joignait à l'électeur de Bavière, qui venait de prendre Lintz et Passau, et marchait sur la capitale de la Bohême.

« Il fallait, dit l'auteur des *Campagnes de Louis XV*, ou « prendre Prague en peu de jours, ou abandonner l'entreprise. La saison était avancée, et l'armée manquait « de vivres. Cette grande ville, quoique mal fortifiée, pou-

(1) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, . 21.

« vait soutenir les premières attaques. Le général Ogilvi, « Irlandais de naissance, qui commandait dans la place, « avait trois mille hommes de garnison, et le grand-duc « marchait à son secours avec une armée de trente mille « hommes. Il était déjà arrivé à cinq lieues de Prague, le « 25 novembre 1741; mais la nuit même les Français et « les Saxons donnèrent l'assaut.

« Ils firent deux attaques avec un grand fracas d'artil- « lerie qui attira toute la garnison de leur côté. Pendant « que tous les esprits se portaient de ce côté-là, le comte « de Saxe fit préparer en silence une seule échelle vers les « remparts de la ville neuve, à un endroit très-éloigné de « l'attaque. M. de Chevert (1), alors lieutenant-colonel du « régiment de Beauce, monte le premier; le fils aîné du « maréchal de Broglie (2) le suit : on arrive au rempart où « l'on ne trouve qu'une sentinelle; on monte en foule, et « l'on se rend maître de la ville. Toute la garnison met bas « les armes. Ogilvi se rend prisonnier de guerre avec ses « trois mille hommes. Le comte de Saxe préserva la ville « du pillage; et, ce qu'il y eut d'étrange, c'est que les « conquérans et le peuple conquis demeurèrent confondus « sans qu'il y eût une goutte de sang de répandu (3). »

Le comte de Saxe présenta les clefs de Prague à l'électeur de Bavière qui y fit son entrée le 26 novembre 1741. Charles-Albert, couronné roi de Bohême dans cette ville, le 19 décembre suivant, fut élu roi des Romains par la diète de Francfort, sans aucune concurrence sérieuse, le 24 janvier 1742, et reçut la couronne impériale le 11 février de la même année. Il prit le nom de Charles VII.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 13.

485. PRISE DE MENIN (4 juin 1744).

Tableau du temps par Pierre LENFANT.

486. PRISE DE MENIN (4 juin 1744).

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite de la Vaisselle d'or.
N° 127.

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Marie-Thérèse semblait perdue : elle l'était, en effet, sans l'indomptable courage qu'elle opposa à ses revers. Laissant Vienne, que menaçait l'armée française, elle alla se jeter, son fils entre les bras, au milieu des vaillantes popu-

(1) François de Chevert, depuis lieutenant général des armées du roi.
(2) Victor-François de Broglie, depuis duc de Broglie et maréchal de France. (3) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 25.

lations de la Hongrie, et implora leur assistance en jurant le maintien de leurs priviléges. Un rapide mouvement d'enthousiasme entraîne alors à sa suite toute la nation hongroise, puis toutes les peuplades slaves de la Moravie, de la Bohême et des bords de l'Adriatique. En peu de temps elle redevint maîtresse de tous les états héréditaires de la maison d'Autriche, et bientôt la paix qu'elle conclut avec le roi de Prusse (juillet 1742) en lui cédant la Silésie la mit en état de tenir tête partout à ses ennemis.

Au milieu de ce mouvement national, les Français ne purent plus tenir en Allemagne, et, assiégé dans Prague, le maréchal de Belle-Isle fut réduit à la triste gloire de faire, au cœur de l'hiver (17 décembre 1744), une retraite que les écrivains du temps ont comparée à celle des Dix mille. En même temps l'électeur de Bavière, naguère triomphant, était chassé de sa capitale, et réduit à cacher sa misère dans la ville libre de Francfort, théâtre des pompes de son couronnement. Mais Marie-Thérèse, non contente de son glorieux retour de fortune, voulut davantage. Avide de vengeance, et confiante dans la double alliance de la Hollande et de l'Angleterre, elle rêvait l'invasion et le partage des provinces françaises, et jeta le prince Charles de Lorraine sur l'Alsace, pendant que le féroce Mentzel, avec ses bandes esclavonnes, allaient dévaster les états du roi Stanislas. Ces tentatives furent victorieusement repoussées par les troupes françaises; la guerre fut formellement déclarée au roi de la Grande-Bretagne et à la reine de Hongrie ; le prince Charles-Edouard, le dernier des Stuarts, appelé de Rome pour aller en Angleterre redemander à la maison de Hanovre l'héritage de ses aïeux ; le roi de Prusse rattaché par d'habiles négociations à l'alliance française, et d'immenses préparatifs furent faits enfin sur terre et sur mer pour résister avec toutes les ressources de la France aux deux redoutables ennemis qu'elle avait à combattre.

Quatre armées furent mises sur pied. Le Roi, à la tête de quatre-vingt mille hommes, se dirigea sur la Flandre; le maréchal de Coigny marcha sur le Rhin avec cinquante mille, et le duc d'Harcourt (1) sur la Meuse avec dix mille hommes. Le prince de Conti (2) commanda l'armée de Piémont qui s'élevait à vingt mille hommes. Le comte de Saxe, nouvellement nommé maréchal de France, était destiné à

(1) François de Harcourt, depuis maréchal de France. (2) Louis-François de Bourbon.

servir en Flandre sous le Roi ; il arriva à Valenciennes le 20 avril, et s'empara aussitôt de Courtray, dont il fit son quartier général. Louis XV avait quitté Versailles le 3 mai ; il passa la revue de l'armée le 15 mai dans la plaine de Cisoin, près de Lille, accompagné du ministre de la guerre, le comte d'Argenson [1].

Le Roi quitta Lille le 22 à midi pour se porter sur Menin, où il arriva le 23. « On ouvrit la tranchée en sa « présence, le 28, à dix heures du soir, du côté de la porte « d'Ypres : Sa Majesté ne se retira qu'à deux heures du « matin.

« Le comte de Clermont-Prince [2], chargé d'une seconde « attaque à la rive droite de la Lys, ouvrit la tranchée la « même nuit, devant l'ouvrage à corne de la porte de Lille.

« Le maréchal de Saxe alla, le 28, reconnaître le pays « jusqu'auprès d'Oudenarde ; il revint par Deynse et le « long de la Lys : ce fut alors qu'il commença à se servir « avantageusement des partis d'infanterie.

« Le Roi étant allé, le 31, visiter la tranchée devant « l'ouvrage à corne, en ordonna l'attaque, pour la nuit « suivante : on le fit reconnaître par un lieutenant et six « grenadiers qui le trouvèrent abandonné.

« Le chemin couvert de Menin étant pris, le baron « d'Echten, commandant de la place, demanda, le 4 juin, « à capituler : il obtint les honneurs de la guerre [3]. »

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 13.

487. PRISE D'YPRES (27 juin 1744).

Par M. VAN YSENDYCK en 1837.

488. PRISE D'YPRES (27 juin 1744).

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite de la Vaisselle d'or.
N° 127.

Gouache par VAN BLARENBERG.

« Le siége d'Ypres suivit immédiatement. Les troupes « arrivèrent devant la place le 10 juin, dans la position « indiquée par le maréchal de Noailles. « Ce fut le prince « de Clermont [2], abbé de Saint-Germain-des-Prés, qui « commanda les principales attaques de ce siége On vit « les Français, assurés de la victoire, monter la tran- « chée avec leurs drapeaux ; l'investissement avait été

(1) Marc-Pierre de Voyer de Paulmy d'Argenson, comte de Weill-Argenson. (2) Louis de Bourbon. (3) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, année 1775, t. II, p. 6.

« ordonné le 16 juin ; la capitulation fut signée le 27 du « même mois (1).

Le Roi avait visité les tranchées le 21 et le 24 : « ce « même jour, sur le soir, M. d'Arnaud de l'Estang, aide-« major d'artillerie, servant comme volontaire dans la « tranchée, sous les ordres du duc de Biron (2), obtint la « permission d'aller avec deux mineurs, reconnaître ce qui « se passait dans la basse ville : il se glissa dans le fossé ; « et après avoir escaladé la petite demi-lune vis-à-vis de « la poterne, il fit grater et arracher par ses deux mineurs, « une porte de communication pratiquée dans l'épaisseur « du rempart : il y monta seul, l'épée à la main, en criant : « *vive le Roi!* ce qui fut répété par toute la tranchée : cet « officier revint tout de suite demander au duc de Biron « des grenadiers à la tête desquels il marcha, et s'empara « de toute la basse ville ainsi que la porte royale (3). »

489. PRISE DE FURNES (11 juillet 1744).

Par M. RAVERAT en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

« Le prince Charles de Lorraine et les Autrichiens « avaient repassé le Rhin. Le maréchal de Coigny les « poursuivit, s'arrêta à Vesseimbourg qu'il emporta sans « avoir employé le canon ; l'épée et les baïonnettes des « officiers et soldats avaient suffi. Trois mille Autrichiens « y périrent : six cents furent faits prisonniers ; c'était le « 15 juillet 1744.....

« Tandis que les Français entraient dans la ville d'Ypres, « le duc de Boufflers prenait la Knoque, et pendant « que le Roi allait, après ces expéditions, visiter les places « frontières, le prince de Clermont faisait le siége de « Furnes, qui le 11 juillet 1744, arbora le drapeau blanc « au bout de cinq jours de tranchée ouverte (4). »

490. BATAILLE DE CONI (30 septembre 1744).

Par M. SERRUR en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

Les hostilités avaient commencé du côté de l'Italie, le 22 février 1744, et les flottes réunies de France et d'Espagne avaient été attaquées dans la Méditerranée par l'escadre anglaise commandée par l'amiral Matthews. L'issue du combat était restée indécise. Cependant le prince de

(1) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 33. (2) Armand-Charles de Gontaut, maréchal de France. (3) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 8. (4) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 33 et 34.

Conti ayant rejoint l'Infant dom Philippe; les armées combinées de France et d'Espagne passèrent le Var, elles s'emparèrent de Villefranche et Montalban et forcèrent ensuite les passages de la Stura. On s'empara du château Dauphin et du fort Demont. On assura ainsi la libre communication de l'armée d'Italie avec le Dauphiné et la Provence.

Le prince de Conti écrivait à Louis XV après la prise du château Dauphin : « C'est une des plus brillantes et des « plus vives actions qui se soient passées. Les troupes y ont « montré une valeur au-dessus de l'humanité. La brigade « de Poitou, ayant M. d'Agénois [1] à sa tête, s'est couverte « de gloire.

« La bravoure et la présence d'esprit de M. de Chevert « ont principalement décidé l'avantage. Je vous recom- « mande M. de Solemi et le chevalier de Modène [2]. La « Carte [3] a été tué. Votre Majesté, qui connait le prix de « l'amitié, sent combien j'en suis touché [4]. »

Les armées réunies se portèrent ensuite ensemble sur Coni, dont le siége fut aussitôt commencé.

Cette ville, située au confluent de la rivière de Gesse avec la Stura, à quatorze lieues de Turin, est une des places fortes de l'Italie. La tranchée était à peine ouverte que le roi de Sardaigne se présenta pour en faire lever le siége et livra bataille le 30 septembre. On se canonna d'abord pendant quelque temps, et vers une heure après midi, les grenadiers du roi de Sardaigne [5] s'étant portés sur la porte de la Madona del Ulmo, l'attaque fut vive et sanglante.

« Les Français et les Espagnols combattirent en cette « occasion comme des alliés qui se secourent, et comme « des rivaux qui veulent chacun donner l'exemple. Le roi « de Sardaigne perdit près de cinq mille hommes et le « champ de bataille. Les Espagnols ne perdirent que neuf « cents hommes, et les Français eurent onze cents hommes « tués ou blessés. Le prince de Conti, qui était général et « soldat, eut sa cuirasse percée de deux coups, et deux « chevaux tués sous lui [6]. »

La prise de Coni fut le résultat de la bataille.

(1) Emmanuel-Armand de Vignerot Du Plessis-Richelieu, depuis duc d'Aiguillon et lieutenant général des armées du roi. (2) Pierre de Raymond de Villeneuve de Pomerols, depuis maréchal de camp. (3) Jean-François-Marie de Thibault, marquis de La Carte, brigadier général. (4) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 35. (5) Charles-Emmanuel III. (6) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 36.

491. ENTRÉE DU ROI A STRASBOURG (5 octobre 1744).

Par M. SERRUR en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

Après la prise de Furnes, le maréchal de Noailles (1) reçut l'ordre de se diriger sur l'Allemagne pour opérer sa jonction avec le maréchal de Coigny (2). Le Roi suivait le mouvement de l'armée. Arrivé à Metz, le 8 août, il y tomba malade, et le 14, lorsqu'on désespérait de ses jours, il se faisait encore rendre compte de la situation de ses armées. C'est alors, rapporte Voltaire, qu'il dit au comte d'Argenson (3), ministre de la guerre : « Écrivez au maréchal de Noailles « que, pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le « prince de Condé gagna une bataille. »

Le maréchal de Noailles répondit par des succès : étant arrivé à Suffelheim, il fit sa jonction avec le maréchal de Coigny, força les retranchements de l'ennemi et obligea les Impériaux à repasser le Rhin.

Le Roi, étant rétabli, quitta Metz pour se rendre en Allemagne, et se dirigea sur Strasbourg, où il arriva le 5 octobre.

« Sur les quatre heures après midy son carrosse parut « environné de ses officiers et de ses gardes. Aussitôt l'air « retentit du bruit des instrumens et des acclamations re« doublées de *vive le Roi!* Les cavaliers mirent le sabre à « la main. M. le prêteur royal salua le Roi à son poste. Les « autres officiers eurent le même honneur.

« Sa Majesté étant arrivée au pied du glacis reçut les trois « clefs de vermeil, qui lui furent présentées dans un bassin « de même métal par M. le baron de Trélans (4), lieutenant de « Roi de la ville. En même temps le corps du magistrat se « présenta devant le Roi et eut l'honneur de complimenter « Sa Majesté.

« Le Roi entra ensuite dans la ville au bruit de toutes « les cloches et de l'artillerie des remparts.

« A l'extrémité du faubourg de Saverne étoit placé un « arc de triomphe de soixante pieds d'élévation.

« En dehors de cet arc de triomphe, sous lequel le Roi « passa, étoient placés les petits cent-suisses (5) qui se pré-

(1) Adrien-Maurice de Noailles, duc de Noailles. (2) François de Franquetot, duc de Coigny. (3) *Voir la note* p. 406. (4) Henri Du Roux, brigadier général. (5) Les petits cent-suisses étaient composés de jeunes garçons de douze à quinze ans, habillés en cent-suisses d'un uniforme de camelot bleu, chargé, sur toutes les tailles, de rubans de soies rouges et blancs, avec la fraise, la hallebarde, le chapeau, le plumet et le reste de l'ajustement à la suisse.

« sentèrent devant Sa Majesté, et lui firent le salut avec « une assurance également noble et modeste. De là le Roi « marcha vers l'église cathédrale au milieu d'une double « haye des troupes de la garnison. Les ruës, qui de ce côté là « sont droites et spacieuses, étoient sablées, jonchées de « verdure, et tapissées, à droite et à gauche, des plus belles « tapisseries, que les habitans de tout état avoient fournies « à l'envie.

« Sa Majesté étant arrivée devant le principal portail de « l'église cathédrale descendit du carrosse, et fut reçue par « M. le cardinal de Rohan (1) qui étoit à la tête de tout son « clergé, avec M. le cardinal de Soubise (2) son coadjuteur, et « M. l'évêque d'Uranople son suffragant. Son Éminence fit « au Roi un très-beau discours, après lequel Sa Majesté fut « conduite jusqu'au pied du maître-autel à un prie-Dieu « couvert d'un tapis de soye et de velours, où M. le prince « Camille de Rohan Guémené, fils de M. le prince de « Montauban, et chanoine domicellaire de cette cathédrale, « présenta le carreau à Sa Majesté. Le Roi, après avoir fait « sa prière, se rendit à pied au palais épiscopal, où il avoit « choisi son logement.

« Les petits cent-suisses se trouvèrent rangés en haye « dans la cour : les troupes bourgeoises, qui fermoient le « cortége, suivirent jusqu'à l'entrée, et passèrent en revûe « devant Sa Majesté qui se mit aux fenestres pour les voir « défiler. Tous les corps furent ensuite admis à complimen- « ter Sa Majesté. »

Les fêtes qui suivirent l'arrivée du Roi furent toutes de la plus grande magnificence.

« Le 10 octobre, le Roi partit au son de toutes les « cloches de la ville et au bruit de toute l'artillerie des « remparts, laissant tous les cœurs pénétrés de la joye « d'avoir vu et du regret de perdre sitôt ce *monarque bien* « *aimé* (3). »

492. SIÉGE DE FRIBOURG (11 octobre 1744).

LE ROI ARRIVE AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

Par Pierre Lenfant vers 1760.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 13.

Le maréchal de Coigny (4) ayant passé le Rhin, donna ordre

(1) Armand-Gaston-Maximilien de Rohan, grand aumônier de France. (2) Armand de Rohan, depuis grand aumônier de France. (3) Extrait de l'ouvrage intitulé : *Représentation des fêtes données par la ville de Strasbourg pour l'arrivée et pendant le séjour de Sa Majesté en cette ville.* (4) *Voir la note* p. 409.

au duc d'Harcourt (1) de se porter sur le vieux Brisach, tandis qu'il marchait avec le reste de ses troupes vers Fribourg en Brisgau. Arrivé devant cette ville depuis le 19 septembre, il l'avait fait investir, lorsque le roi, arrivé de Strasbourg, prit le commandement de l'armée.

Le siége de Fribourg fut long et pénible, surtout à cause de l'abondance des eaux du Treisam qu'il fallait arrêter et détourner. Les assiégés qui avaient reçu des secours se défendirent avec courage et opiniâtreté ; ils tentèrent plusieurs sorties.

« Le maréchal de Coigny rendoit compte au Roi tous « les jours du progrès des travaux, et en recevoit les ordres : « les eaux devenues basses, on sçut profiter habilement de « cette heureuse circonstance; on fit passer de l'autre côté de « la rivière des canons, des pierriers et des mortiers pour « répondre et pour imposer à ceux des assiégés ; d'autres « batteries furent établies contre les faces du bastion du « Roi, contre celle de la demi-lune et contre chaque « flanc (2). »

493. SIÉGE DE FRIBOURG (17 au 18 octobre 1744).

ATTAQUE DE NUIT.

Par Louis LEPAON en 1777. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

Déjà les travaux étaient arrivés à peu de distance du chemin couvert; on crut pouvoir l'attaquer : une nuit obscure (du 17 au 18 octobre) favorisait ce projet; mais il survint une pluie si considérable, qu'on ne put s'occuper, même le jour suivant, que de perfectionner les ouvrages.

« Le 29 octobre Sa Majesté, visitant les travaux pour re- « connoitre les ouvrages de la tranchée et le progrès des « batteries qui battoient en brèche, s'apperçut que les « descentes du fossé de la gauche étoient fort avancées ; en « sorte qu'il décida que celles de la droite qui avoient été « abandonnées seroient reprises, et que le travail des mi- « nes qui avoit été dérangé, seroit réparé. Les ordres du « Roi ponctuellement exécutés, les batteries furent éta- « blies sur le chemin couvert : à peine eurent-elles com- « mencé à battre en brèche, que le feu des ennemis redou- « bla, et qu'ils démasquèrent une nouvelle batterie qui fit « un feu continuel sur celle des François et sur leurs ou- « vrages. Les nouvelles forces des assiégés n'empêchèrent

(1) Voir la note p. 405. (2) *Histoire des conquêtes de Louis XV*, par Dumortous, p. 20.

« pas l'artillerie du chemin couvert de faire deux brèches
« au bastion du Roi, ni plusieurs compagnies de grenadiers
« d'y monter (1). »

494. PRISE DE LA VILLE ET DES CHATEAUX DE FRIBOURG (5 et 25 novembre 1744).

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1781.

La ville se rendit enfin le 5 novembre ; on signa le 6 les articles de la capitulation dans la tente même du Roi. Les châteaux furent livrés ensuite le 25 novembre, et la garnison resta prisonnière de guerre.

Après la prise de Fribourg le Roi quitta l'armée pour retourner à Paris.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 14.

495. SIÉGE DE TOURNAY (26 avril 1745).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE, CAMP DE LA RIVE DROITE DE L'ESCAUT.

Tableau du temps par Ignace PARROCEL.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 14.

496. SIÉGE DE TOURNAY (26 avril 1745).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE. CAMP DE LA RIVE GAUCHE DE L'ESCAUT.

Tableau du temps par Ignace PARROCEL.

497. SIÉGE DE TOURNAY (8 mai 1745).

LE ROI VISITE LE CAMP DEVANT TOURNAY.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 14.

Par Louis LEPAON en 1777.

« L'empereur Charles VII (2) mourut à Munich le 20 jan-
« vier 1745 : la France n'ayant agi que pour les intérêts de
« ce prince, il y avait lieu de croire que les puissances
« belligérantes se prêteraient aux propositions de paix de
« Sa Majesté très-chrétienne ; elles furent sans effet, et ce
« monarque dut continuer la guerre avec plus de vigueur
« qu'auparavant.

« Le Roi ayant déclaré qu'il irait en Flandre avec M. le
« Dauphin, le maréchal de Saxe fut nommé pour com-
« mander sous ses ordres. La campagne devait s'ouvrir par

(1) *Histoire des conquêtes de Louis XV*, par Dumortous, p. 21. (2) Charles-Albert, précédemment électeur de Bavière.

« le siége de Tournay. Le chevalier d'Espagnac [1], aide-« maréchal-général des logis de l'armée, avait été envoyé « secrettement à Condé pour examiner l'emplacement des « premiers camps que les troupes devaient prendre entre « Maubeuge et la Haisne : il devait aussi s'assurer des fa-« cilités pour la paille, le bois et les transports des vivres. « M. Thomassin [2], capitaine d'ouvriers, avait été chargé « de voir les endroits les plus commodes pour faire des « ponts sur la Haisne.

« Le maréchal de Saxe ayant reçu ses dernières instruc-« tions, se rendit à Valenciennes le 15 avril. Il s'occupa, « en y arrivant, de l'exécution des ordres nécessaires pour « l'ouverture de la campagne [3]. »

On devait entreprendre le siége de Tournay. Le Maréchal de Saxe avait trompé l'ennemi sur le véritable but de ses dispositions, et Tournay était déjà investi sur les deux rives de l'Escaut, lorsque l'armée des alliés se dirigeait du côté de Mons et de Maubeuge qu'elle croyait menacés. Le duc de Cumberland [4] s'empressa de se porter sur Tournay.

Le maréchal de Saxe, prévoyant qu'il pourrait être inquiété pendant le siége, avait fait protéger les travaux par une armée d'observation. Son projet, était de combattre les alliés sans discontinuer le siége de Tournay. Il avait fait occuper le village de Fontenoy, jugeant ce poste de la dernière importance.

Sur la nouvelle de la marche de l'ennemi, le Roi avait quitté Versailles le 6 mai ; le 8 il avait rejoint l'armée, et était au camp, où il se fit rendre compte du siége de Tournay.

498. BATAILLE DE FONTENOY (11 mai 1745). Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

ATTAQUE DU VILLAGE D'ANTHOIN.

Tableau du temps par Pierre LENFANT.

499. BATAILLE DE FONTENOY (11 mai 1745). Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

Tableau du temps par H. PEGNA.

500. BATAILLE DE FONTENOY (11 mai 1745). Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

Par Pierre LENFANT vers 1757.

(1) Jean-Baptiste-Joseph Damazit de Sahuguet, depuis baron d'Espagnac et maréchal de camp. (2) Etienne-Jean Thomassin, depuis maréchal de camp. (3) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 28. (4) Guillaume-Auguste, fils de Georges II, roi d'Angleterre.

501. BATAILLE DE FONTENOY (11 mai 1745).

Partie centrale.
1er étage
Salle dite de la Vaisselle d'or.
N° 127.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1779.

« Le 10, au matin, Sa Majesté se rendit avec M. le Dau-« phin, à la tête des troupes ; le maréchal de Saxe y était ; « il faisait exécuter les ordres donnés dans la nuit. Le Roi « lui avait permis de se tenir dans une voiture d'osier par « rapport à l'état où il était : il ne monta à cheval qu'au « moment de l'action.....

Le lendemain, à quatre heures du matin, le Roi se mit à la tête des troupes. « Les gardes du corps étaient « encore dans leur camp : le maréchal de Saxe envoya dire « au comte d'Argenson, que, si le Roi et M. le Dauphin « avaient passé le pont, on ne fît marcher les gardes du « corps que quand le Roi et M. le Dauphin l'auraient re-« passé. Le maréchal de Saxe sentait l'importance de ne « pas exposer à la destinée d'un combat incertain, deux « têtes aussi précieuses. Le Roi et M. le Dauphin étaient « alors en deçà de l'Escaut. Sa Majesté s'étant fait rendre « compte de ce que désirait le maréchal : on peut dès à « présent, dit ce prince, faire venir mes gardes du corps, « car très-certainement je ne repasserai pas l'Escaut. Il « alla se placer près de la Justice de Notre-Dame-aux-« Bois, d'où il pouvait tout voir et donner ses ordres.....

« Le canon de l'ennemi commença à tirer avec une viva-« cité extrême un peu avant cinq heures du matin.....

« Le maréchal de Noailles (1) était alors avec le maréchal « de Saxe auprès de Fontenoy : il lui faisait voir l'ouvrage « qu'il avait fait faire à l'entrée de la nuit pour la commu-« nication du village de Fontenoy, avec la redoute la plus « près de ce poste. Il lui servit ce jour-là de premier aide « de camp, sacrifiant la jalousie du commandement au bien « de l'état, et s'oubliant soi-même pour un général étran-« ger et moins ancien. Le maréchal de Saxe sentait tout le « prix de cette magnanimité, et jamais, comme l'observe « très-bien M. de Voltaire, on ne vit une union si grande « entre deux hommes, que l'amour-propre semblait devoir « éloigner l'un de l'autre (2). »

« Les deux armées se canonnèrent pendant plus de trois « heures ; enfin les alliés se déterminèrent à attaquer Fon-« tenoi : leur infanterie avança sur cinq colonnes. Deux

(1) *Voir la note* p. 409. (2) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 55-59.

« colonnes hollandaises tentèrent deux fois de rompre les
« troupes qui étaient entre Anthoin et Fontenoi; deux
« autres voulurent emporter Fontenoi. Les attaques furent
« vives; une seconde attaque sur Fontenoi et sur la re-
« doute de la gauche ne fut pas plus heureuse. Ils for-
« mèrent alors deux lignes d'infanterie fort épaisses et
« marchèrent en très-bon ordre pour attaquer le centre de
« l'armée du Roi. Ils firent un feu si vif et si terrible,
« qu'ils ébranlèrent le front de l'armée française qui fut
« obligée de céder quelque terrein.

« La première ligne de cavalerie française donna, pour
« laisser à l'infanterie le tems de se reformer; mais le feu
« soutenu des alliés la força de plier et de se rallier der-
« rière la seconde ligne qui la soutenait. Celle-ci fut égale-
« ment forcée de céder à l'épouvantable feu qu'elle essuya.
« La cavalerie française ne perdit cependant point courage
« et revint plusieurs fois à la charge (1). »

« Le maréchal de Saxe, dit le baron d'Espagnac, n'avait
« d'inquiétude que pour le Roi : il lui fit dire par le mar-
« quis de Meuse (2), qu'il le conjurait de repasser l'Escaut
« avec M. le Dauphin; mais on ne put jamais l'obtenir.
« Cependant, malgré leurs avantages, les lignes anglaises
« souffraient beaucoup : leurs flancs étaient exposés au feu
« du canon et de la mousqueterie, tant de la redoute de la
« pointe des bois de Barry, que des troupes françaises qui
« étaient près de Fontenoy : le duc de Cumberland (3) crut
« devoir resserrer ses deux lignes pour les éloigner du feu
« qui les maltraitait. Ayant fait marcher en même temps les
« quatre régimens qui étaient sur sa droite et le long de la
« lisière du bois, il s'en servit pour fermer le vuide qui se
« trouvait entre ses deux lignes : il présentait ainsi un ba-
« taillon quarré, dont trois faces pleines : ce bataillon, com-
« posé de l'élite de l'infanterie anglaise et hanovrienne,
« était d'environ quinze mille hommes. Les régimens de
« cavalerie de la gauche les plus à portée eurent ordre de
« l'attaquer (4). »

Cette formidable colonne résistait à toutes les charges; son feu terrible et soutenu enlevait des lignes entières de régiments. La bataille allait être perdue; le maréchal de Saxe voulut faire un dernier effort, mais il sentait que la défaite totale de l'armée française dépendait de cette der-

(1) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 42
(2) Henri-Louis de Choiseul, lieutenant général des armées du roi. (3) *Voir la note* p. 413. (4) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, t. II, p. 70.

nière attaque ; il prévit tout pour la retraite qui eût été impraticable si les Hollandais avaient passé entre les redoutes qui étaient vers Fontenoy et Anthoin, et s'ils étaient venus donner la main aux Anglais.

« Le duc de Richelieu (1), lieutenant général et qui servait « en qualité d'aide de camp du Roi, arriva en ce moment. « Il venait, rapporte Voltaire, de reconnaître la colonne « près de Fontenoi. Ayant ainsi couru de tous côtés sans « être blessé, il se présente hors d'haleine, l'épée à la main « et couvert de poussière. Quelle nouvelle apportez-vous ? « lui dit le maréchal de Noailles, quel est votre avis ? Ma « nouvelle, dit le duc de Richelieu, est que la bataille est « gagnée si l'on veut ; et mon avis est qu'on fasse avancer « dans l'instant quatre canons contre le front de la co- « lonne : pendant que cette artillerie l'ébranlera, la maison « du Roi et les autres troupes l'entoureront ; il faut tomber « sur elle comme des fourrageurs (2). »

Le maréchal approuva l'avis du duc de Richelieu ; on prit les ordres du Roi. L'artillerie fut dirigée sur le front du bataillon carré ; la maison du Roi avance, le duc de Richelieu en tête.

« Le maréchal de Saxe avait commandé que la cavalerie « touchât les Anglais avec le poitrail des chevaux ; il fut « bien obéi. Les officiers de la Chambre chargeaient pêle- « mêle avec les gardes et les mousquetaires : les pages du « Roi y étaient l'épée à la main. Il y eut une si exacte éga- « lité de temps et de courage, un ressentiment si unanime « des échecs qu'on avoit reçus, un concert si parfait ; la « cavalerie, le sabre à la main, l'infanterie, la baïonnette « au bout du fusil ; que la colonne anglaise fut foudroyée « et disparut : ce qui put s'en échapper, repassa les ravins « dans le plus grand désordre, laissant le champ de ba- « taille couvert de morts et de blessés. Les Hollandais vou- « lant faire une diversion en faveur des troupes anglaises « et hanovriennes, s'ébranlèrent dans le moment de l'at- « taque de la colonne ; mais l'infanterie et les dragons qui « étaient sur la droite vers Anthoin, se disposant à les « charger, ils se retirèrent précipitamment, abandonnant « vingt pièces de canon et leurs blessés. Ce dernier succès « rendit la victoire complette (3). »

(1) Louis-François-Armand de Vignerot Du Plessis, depuis maréchal de France. (2) *Précis du siècle de Louis XV*. (3) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 80.

502. BATAILLE DE FONTENOY (11 mai 1745).

LOUIS XV VISITE LE CHAMP DE BATAILLE.

Par M. Horace VERNET en 1837. Aile du Midi. 1er étage. Galerie. des Batailles. N° 137.

Le maréchal de Saxe, qui était malade, se fit porter vers le Roi : « Sire, j'ai assez vécu ; je ne souhaitais de vi-
« vre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse.
« Ce qui rend encore, dit Voltaire, cette bataille à jamais
« mémorable, c'est qu'elle fut gagnée lorsque le général,
« affaibli et presque expirant, ne pouvait plus agir. Le
« maréchal avait fait la disposition, et les officiers français
« remportèrent la victoire (1). »

« Le Roi, s'étant rendu sur le champ de bataille, re-
« commanda qu'on prît un soin égal des blessés des en-
« nemis comme de ceux de ses troupes. Il fit l'honneur au
« maréchal de Saxe de l'embrasser ; il eut la bonté de lui
« ordonner d'aller prendre du repos : ce soulagement lui
« était essentiel dans l'état affreux où il se trouvait, et à
« la suite des fatigues d'une pareille journée. Sa Majesté
« passa à la tête de tous les régimens qui avaient combattu ;
« elle témoigna à chacun en particulier sa satisfaction de
« leurs services (2).

503. BATAILLE DE FONTENOY (11 mai 1745).

PRISE DU VILLAGE DE VEZON.

Tableau du temps par Pierre LENFANT. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

« Les alliés laissèrent un gros corps d'infanterie dans les
« haies de Vezon, et leur cavalerie en bataille devant ce
« village ; cette précaution et la nuit qui survint favori-
« sèrent leur retraite. M. de Grassin (3) s'étoit tenu, pen-
« dant la bataille, dans les bois de Barry, avec son régiment.
« Il se porta après le combat sur le flanc de la cavalerie
« ennemie formée devant Vezon ; il l'obligea, par son feu,
« de s'éloigner de ce village ; il y prit huit cents hommes y
« compris les blessés, vingt-deux pièces de canon, tous les
« chariots d'artillerie, l'hôpital ambulant et beaucoup de
« bagages.

« Les alliés eurent environ quinze mille hommes tués ou
« blessés ; on leur fit nombre de prisonniers, parmi les-

(1) *Précis du siècle de Louis XV*. (2) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 81. (3) Simon-Claude de Grassin de Glaugny, depuis maréchal de camp.

« quels plusieurs officiers de marque. On leur enleva quarante pièces de canon et cent cinquante chariots chargés de toutes sortes de munitions de guerre (1). »

Le comte d'Argenson (2), du champ de bataille même, fit connaître à Voltaire la victoire de Fontenoy, et Voltaire présenta au Roi à son retour à Paris l'ode qu'il avait faite pour la célébrer.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 15.

504. SIÉGE DE TOURNAY (11 mai 1745).

LE ROI DONNE DES ORDRES POUR L'ATTAQUE DE TOURNAY.

Par Pierre LENFANT en 1755.

505. SIÉGE DE TOURNAY (14 mai 1745).

LE ROI DONNE DES ORDRES POUR L'ATTAQUE DE TOURNAY.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1781.

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite de la Vaisselle d'or.
N° 127.

« Le lendemain de la bataille de Fontenoy, le 12 mai, les troupes françaises rentrèrent dans la circonvallation devant Tournay; le Roi retourna à son quartier au château de Chin. Le 14, il se rendit à la tranchée, accompagné de Monseigneur le Dauphin, et en examina tous les travaux malgré le grand feu de l'ennemi. Le comte d'Argenson, ministre et secrétaire d'état de la guerre suivait Sa Majesté (3). »

« En moins de six jours la brèche fut faite au corps de la place; l'ouvrage à corne fut emporté d'assaut, et les Français se logèrent sur l'angle et sur une partie de l'attaque gauche du chemin couvert de la demi-lune. Le gouverneur de Tournay jugea convenable de capituler; mais ses propositions parurent inadmissibles; on recommença les hostilités. En peu de jours Tournay allait être ensevelie sous ses ruines. Le gouverneur fut obligé de rendre la place, et s'enferma dans la citadelle qu'il défendit jusqu'à la dernière extrémité et dont il sortit, ainsi que la garnison, avec les honneurs de la guerre; il ne s'était rendu qu'après que toutes les batteries de la citadelle furent presque démontées, que les puits furent infectés, et que la poudre eut commencé à lui manquer (4). »

« La garnison de la citadelle de Tournay ayant défilé le

(1) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 82. (2) *Voir la note* p. 406. (3) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 85. (4) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 44.

« 24 au matin, devant le Roi, Sa Majesté, accompagnée de « Monseigneur le Dauphin fit son entrée dans Tournay. Les « magistrats de la ville se trouvèrent à la porte pour lui « rendre leurs hommages (1). »

506. COMBAT DE MELLE (9 juillet 1745). Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 14.

Tableau du temps par IGNACE PARROCEL.

507. COMBAT DE MELLE (9 juillet 1745). Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. Nº 127.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1784.

« Les alliés avaient rassemblé dans Gand de gros maga- « sins ; les Anglais y avaient déposé leurs équipages, et « une grande partie de leurs munitions de guerre ; ils y « avaient aussi le canon arrivé d'Angleterre, pour rem- « placer celui perdu à Fontenoy ; plusieurs officiers et « soldats blessés y avaient été conduits ; cette place faisait « leur communication avec les îles Britanniques, par « Ostende et Nieuport...

« Le Roi, instruit qu'il y avait peu de monde, résolut de « s'en rendre maître ; il en concerta les moyens avec le « comte d'Argenson (2) et le maréchal de Saxe ; le secret n'en « fut confié qu'au comte de Lowendal (3), chargé de l'en- « treprise (4). »

« L'armée ayant quitté le camp et passé l'Escaut, mar- « cha sur cinq colonnes, et arriva dans la plaine de « Leuze, où elle campa sur le bord de la Teure. Les alliés « avaient passé la Dendre : notre armée vint occuper « le camp de Vanbeck et celui de la Chartreuse de Gra- « mont et ensuite celui de Bost. M. du Chayla (5) marcha à la « tête de son détachement avec vingt pontons et vingt piè- « ces de canons, pour jeter un pont sur l'Escaut, afin d'em- « pêcher six mille Anglais postés à Alost d'entrer dans la « ville de Gand et d'en augmenter la garnison. Un petit « détachement de hussards ennemis voulut reconnaître le « chemin de Gand ; les Grassins, qui tenaient la même « route, les battirent et les obligèrent à se retirer. Les six « mille Anglais, informés de cette déroute, s'avancèrent « pour envelopper les Grassins qui couvraient la marche de

(1) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 91. (2) *Voir la note* p. 406. (3) Ulric-Frédéric-Woldemar de Lowendal, depuis maréchal de France. (4) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 91. (5) Nicolas-Joseph-Balthazar de Langlade, vicomte Du Chayla, lieutenant général des armées du roi.

« M. du Chayla. Ce fut en cette occasion que M. Grassin (1)
« donna des preuves de sa valeur et de son expérience. Ce
« brave commandant fit un feu si vif, qu'il força les Anglais
« à le bloquer. Leur confiance les trahit : au lieu d'atta-
« quer les Grassins, ils attendirent; et dans cet intervalle
« M. du Chayla arriva près de l'abbaye de Melle avec les
« troupes qu'il commandait. Ils s'avancèrent vers M. du
« Chayla et se portèrent à Melle ; ils avaient déjà enlevé
« les pontons et les canons qu'ils faisaient marcher du côté
« de Gand. La brigade de Crillon les arrêta et soutint avec
« MM. de Granville (2) et de Souvré (3) le premier choc. Celle
« de Normandie s'y joignit. Le régiment de Laval suivit de
« près, reprit les vingt pontons et les vingt pièces de canon
« qui furent pointées à l'instant contre les ennemis. Les
« Grassins tombèrent à leur tour sur les Anglais qu'ils mi-
« rent entre deux feux. Ce combat fut opiniâtre ; les An-
« glais furent entièrement rompus (4). »

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. N° 127.

508. SURPRISE DE LA VILLE DE GAND (10 au 11 juil. 1745).

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1787.

509. PRISE DE GAND (11 juillet 1745.)

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

Par M. GIGOUX en 1837.

La marche de l'armée française entre l'Escaut et la Dendre semblait menacer Oudenarde ; elle couvrait celle du comte de Lowendal (5) et cachait son expédition.

« Le pont d'Espières, si renommé dans l'histoire par la
« marche extraordinaire de l'armée commandée par le
« maréchal de Luxembourg en 1688, sous les ordres de
« Monseigneur (le grand dauphin), deviendra célèbre à
« jamais par le poste que le comte de Lowendal y prit
« pour marcher à la fameuse escalade de Gand.

« Ce fut là que ce général reçut les derniers ordres de Sa
« Majesté; M. du Chayla (6) fut aussi chargé par le Roi de la
« même expédition; ces deux généraux, autant connus par
« leur expérience que par leur bravoure, se portèrent sur
« Gand, l'un par la droite et l'autre par la gauche de

(1) *Voir la note* p. 417. (2) Etienne-Julien Loquet de Granville, lieutenant général des armées du roi (3) François-Louis Le Tellier, marquis de Souvré, lieutenant général des armées du roi. (4) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 44-45. (5) *Voir la note* p. 419. (6) *Voir la note* p. 419.

« l'Escaut : lorsque le comte de Lowendal fut arrivé à « portée de Gand, il fit insulter le front de cette place, en- « tre la porte Saint-Pierre et l'Escaut; quoique le fossé fût « large, profond et rempli d'eau, les troupes commandées « pour une si grande entreprise, où il paroissoit de la té- « mérité, se jettèrent néanmoins dans ce fossé avec autant « de hardiesse que de vivacité, et la place fut emportée « l'épée à la main. Ce succès important ne coûta aux « François qu'un lieutenant tué d'un coup de fusil et deux « dragons noyés.

« Le feu des François servit de signal à M. du Chayla « pour s'approcher de la ville ; ce général fit tirer quel- « ques coups de canon du côté de la porte impériale, qui « lui fut bientôt ouverte par le détachement de M. Lowen- « dal : la garnison, composée de huit cens hommes, se re- « tira avec précipitation dans le château, sous les ordres « du baron de Kiseghcim, ou quatre jours après elle fut « faite prisonnière de guerre ; les généraux françois don- « nèrent ensuite des ordres si sages et si précis, pour em- « pècher le désordre que les troupes victorieuses auroient « pu faire, que les habitans de Gand, qui s'étoient couchés « Autrichiens, furent moins surpris en se réveillant, de se « voir sous la domination françoise, que du bon ordre qui « avoit été établi dans leur ville ; le calme qui y régnoit « leur représentoit une véritable paix, quoiqu'ils fussent au « milieu de la guerre.

« Les François trouvèrent dans la ville de Gand de « nombreux effets appartenant aux Anglois qui s'y « étoient réfugiés après la bataille de Fontenoy ; ils y trou- « vèrent aussi des magasins de farine, un armement con- « sidérable de fusils, d'épées, de sabres, et l'habillement « neuf et complet de plusieurs régimens ; plus de cinq cent « mille rations de fourrage et quatorze mille sacs d'avoine, « beaucoup de canons avec ceux que les Anglois avoient « fait venir de chez eux pour remplacer ceux qu'ils avoient « perdus à la bataille de Fontenoy, dont vingt-sept pièces « étoient en batterie sur le rempart et le reste dans des « bélandres sur le canal, pour être conduites à Bruxelles ; « on y fit aussi plus de six cens prisonniers, tant Anglois « qu'Hanovriens qui s'y étoient retirés après la bataille, « pour se faire panser des blessures qu'ils y avoient re- « çues (1). »

(1) *Conquêtes de Louis XV*, par Dumortous, p. 78-80.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 14.

510. SIÉGE D'OUDENARDE (17 juillet 1745).

Tableau du temps par Ignace PARROCEL.

511. PRISE D'OUDENARDE (21 juillet 1745).

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite de la Vaisselle d'or.
N° 127.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1783.

Après que le comte de Lowendal (1) eut occupé la ville de Gand, il marcha sur Oudenarde, fit ouvrir la tranchée le 17 et jouer les batteries, qui furent si bien servies, que dès la première canonnade elles démontèrent deux de celles des assiégés. On capitula le 21 juillet.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 14.

512. SIÉGE D'OSTENDE (août 1745).

Par M. RIOULT en 1837.

513. SIÉGE D'OSTENDE (août 1745).

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite de la Vaisselle d'or.
N° 127.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1783.

Le comte de Lowendal (1) s'empara de Dendermonde; et marcha ensuite sur Ostende. « A peine la garnison eut-« elle aperçu les Français dans les dunes du côté de « Nieuport, qu'elle fit un feu terrible pour empêcher « leur approche. La vivacité du feu de la place n'intimida « point les troupes destinées à la conquérir, et que le « comte de Lowendal commandait. Les batteries furent « bientôt dressées et on ne cessa de tirer sur la ville et sur « le port. On écoula les eaux; et en moins de trois jours, on « tira contre le corps de la place, et on était à l'abri du « canon des vaisseaux anglais qui côtoyaient les dunes. « Ces vaisseaux entrèrent dans le port d'Ostende, où ils ne « furent pas long-tems en sûreté. Une bombe que les Fran-« çais y jetèrent pendant la nuit coula un de ces vaisseaux « à fond, et les autres se retirèrent; et la même nuit les « assiégeans se rendirent maîtres de l'avant-chemin cou-« vert.

« Le Roi examina lui-même les dispositions du siége et « du camp, renforça les brigades, et fixa l'attaque du che-« min couvert. Les assiégés se défendirent avec la plus « extraordinaire intrépidité. Ils se retirèrent avec précipi-« tation dans la place, où ils furent pressés par les Fran-« çais, et d'où ils arborèrent le drapeau blanc (2). »

(1) *Voir la note* p. 419. (2) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 46.

514. SIÉGE D'ATH (2 au 8 octobre 1745).

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1788.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

Le comte de Lowendal s'étant emparé de Nieuport, « de « tout le pays que la reine de Hongrie possédait depuis la « Dendre jusqu'à la mer, il ne lui restait plus que la ville « d'Ath. Le maréchal de Saxe fit toutes les dispositions « pour le siége de cette place, dont il confia la conduite au « comte de Clermont-Gallerande (1). Les ennemis voulant « secourir cette place, firent avancer un corps de troupes « aux environs de Halle; mais le comte d'Estrées (2), qui « marchait à Enghien à la tête de vingt-huit escadrons, se « replia sur M. de Clermont-Gallerande, et leur jonction « forma un corps de vingt-trois mille hommes bien en « état de résister à toutes les entreprises des ennemis. Le « duc de Cumberland (3) augmenta de huit mille hommes le « corps de troupes qu'il avait déjà fait avancer du côté de « Halle. Le maréchal de Saxe fit échouer tous ces projets « en se portant aux endroits d'où l'on pouvait secourir la « place qui se rendit le 8 octobre 1745 (4). »

515. SIÉGE DE BRUXELLES (février 1746).

Par M. RUBIO en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 14.

516. SIÉGE DE BRUXELLES (février 1746).

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1781.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

« Pendant que les prospérités de la France semblaient « devoir chasser pour jamais la Maison Autrichienne de la « Flandre, la reine de Hongrie (5) rassemblait toutes ses « forces sous les murs de Francfort. Cette princesse fit élire « Empereur, dans cette ville, le grand-duc de Toscane (6), « son époux, sous le nom de François Ier; cette cérémonie se « fit le 12 septembre 1745. Le roi de Prusse (7) fit protester « de nullité par ses ambassadeurs; l'Électeur Palatin (8), « dont l'armée autrichienne avait ravagé les terres, protesta « de même. Les ambassadeurs électoraux de ces deux

(1) Pierre-Gaspard de Clermont, marquis de Clermont-Gallerande, lieutenant général des armées du roi. (2) Louis-Charles-César Le Tellier, marquis de Louvois et de Courtenvaux, depuis maréchal de France. (3) *Voir la note* p. 418. (4) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 47. (5) Marie-Thérèse d'Autriche, impératrice d'Allemagne. (6) François-Étienne de Lorraine. (7) Frédéric II (*le Grand Frédéric*). (8) Charles-Théodore, prince palatin de Sultzbach.

« princes se retirèrent dans Francfort; mais l'élection ne
« fut pas moins faite dans les formes, aux termes de la Bulle
« d'or, qui dit que « si les électeurs ou leurs ambassadeurs
« se retirent du lieu de l'élection, avant que le roi des
« Romains, futur Empereur, soit élu, ils seront privés cette
« fois de leur droit de suffrage, comme étant censés l'avoir
« abandonné.....

« Cette élévation de François Ier à l'empire ne devait pas
« ralentir les hostilités; et la France, abandonnée par
« le roi de Prusse, qui avait fait sa paix particulière
« avec la reine de Hongrie, n'en suivit pas moins ses
« conquêtes (1). »

Le maréchal de Saxe fit les dispositions du siége de Bruxelles au milieu d'un hiver rigoureux. Les troupes réparties dans les différentes garnisons de la Flandre, eurent ordre de se rendre à Maubeuge, Ath, Tournai, Oudenarde, Gand et Dendermonde. Le maréchal de Saxe se porta ensuite sur Bruxelles et laissa un corps de troupes pour observer les mouvements des garnisons de Mons et de Charleroi et les empêcher de faire aucune tentative qui pût arrêter sa marche.

La tranchée fut ouverte devant Bruxelles le 7 février, vis-à-vis de l'ouvrage à cornes de la porte de Schaerbeck : « Les
« efforts furent si heureux, que les travaux s'élevèrent avec
« une activité prodigieuse; bientôt deux batteries menacè-
« rent la ville et commencèrent à lancer des boulets et des
« mortiers. Le feu des assiégés était vif et bien servi ; mais
« l'ardeur des assiégeans ne se ralentissait point : les brè-
« ches du corps de la place et de l'ouvrage à corne étaient
« devenues praticables. Les assiégés pour prévenir l'assaut
« arborèrent le drapeau blanc le 20 février, et la capitula-
« tion fut signée le même jour ; la garnison se rendit pri-
« sonnière de guerre (2). »

517. SIÉGE D'ANVERS (mai 1746).

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1789.

« Tout le Brabant, Louvain, Malines, Lierre, Arschot,
« et le fort Sainte-Marguerite étaient conquis. Le siége
« d'Anvers fut résolu; la ville fut bientôt abandonnée, et
« le siége de la citadelle ne fut point différé.

« M. le comte de Clermont (3) était chargé du siége d'An-
« vers. M. le maréchal de Saxe et le comte d'Argenson,

(1) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 51.
(2) *Ibid*, p. 52. (3) *Voir la note* p. 406.

« ministre de la guerre, vinrent reconnaître ses travaux,
« et leur suffrage le détermina à ordonner l'ouverture de
« la tranchée le 26 mai 1746. Trois mille six cents travail-
« leurs étaient employés à cette opération, soutenus de
« douze compagnies de grenadiers, de deux bataillons du
« régiment d'Auvergne et du régiment suisse de Bettens,
« commandés par M. Thomé (1), maréchal de camp, et le
« marquis de Berville (2), brigadier.

« Quatorze pièces de canon attaquèrent la citadelle sans
« relâche : bientôt de nouvelles batteries furent établies ;
« les sappes étaient avancées jusqu'aux palissades. Le che-
« min couvert fut à la disposition des Français, et le gou-
« verneur d'Anvers, après une courageuse résistance,
« capitula le 31 mai. Il obtint pour la garnison les honneurs
« de la guerre. Il fut aussi obligé de rendre le fort Sainte-
« Marie, situé sur la rive gauche de l'Escaut, vis-à-vis le
« fort Saint-Philippe (3). »

518. ENTRÉE DE LOUIS XV A ANVERS (4 juin 1746).

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

« Pendant ce tems le Roi parcourt le pays qu'il vient
« de conquérir par la seule terreur de ses armes, verse
« partout ses bienfaits et fait chérir son humanité. Lorsqu'il
« entra dans Malines, le Cardinal Archevêque (4), prélat dis-
« tingué par ses mœurs et ses lumières, lui tint ce discours
« éloquent :

« Sire, le Dieu des armées est aussi le Dieu de miséri-
« corde. Tandis que Votre Majesté lui rend des actions de
« grâces pour ses victoires, nous lui offrons des vœux pour
« les faire heureusement cesser par une paix prompte et
« durable. Le sang de Jésus-Christ est le seul qui coule
« sur nos autels ; tout autre nous alarme. Un Prince de
« l'Eglise doit avoir le courage d'avouer cette peur devant
« un Roi très-chrétien. »

« Monsieur l'archevêque, répondit Louis XV, vos vœux
« sont conformes à mes désirs, qui ne tendent qu'à porter
« mes ennemis à la paix ; c'est l'unique but de mes démar-
« ches et le succès que j'attends de mes efforts (5). »

Louis XV fit ensuite son entrée à Anvers le 4 juin 1746.

(1) Pierre de Thomé, depuis lieutenant général des armées du roi. (2) Pierre-Hyacinthe Le Gendre, depuis lieutenant général des armées du roi. (3) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 53-54. (4) Philippe-Thomas d'Alsace de Bossu de Chimay. (5) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 53.

Tout le clergé et les magistrats allèrent au-devant du Roi hors des portes de la ville.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

519. SIÉGE DE MONS (juillet 1746).

Par Pierre Lenfant en 1753

520. SIÉGE DE MONS (juillet 1746).

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. N° 127.

Gouache par Van Blarenberghe en 1790.

Louis XV, ayant achevé de réduire le Brabant sous son obéissance, résolut de conquérir tout ce qui restait encore dans le Hainaut à l'impératrice Marie-Thérèse. Le siége de Mons fut entrepris; le prince de Conty (1), qui s'était fait si honorablement connaître à la bataille de Coni, en eut la conduite.

« Ce prince enflamma, par son exemple, les troupes et « redoubla leur zèle. Le 7 juin, il fit investir la place d'un « côté par le duc de Boufflers (2) avec seize bataillons et vingt- « quatre escadrons, de l'autre par le comte d'Estrées (3) « avec trente bataillons.

« Les attaques furent ordonnées vingt-quatre heures « après l'établissement des batteries. Dans la nuit du 24 au « 25 juin, la tranchée fut ouverte en deux endroits, l'une « sur le front de Bertamont, l'autre sur celui de Nimy.....

« Les assiégés, harcelés de toutes parts, se défendaient « avec une opiniâtreté égale à l'ardeur des assiégeants. « Leurs efforts étaient vains : les mines du demi-bastion « furent éventées, on avança la sappe, on multiplia les « tranchées. Les assiégés, hors d'état de pouvoir ralentir « l'impétuosité d'un feu aussi terrible, furent forcés de ca- « pituler le 10 juillet 1746. La garnison, composée de six « bataillons des troupes de la reine de Hongrie, de six « bataillons hollandais et quelques escadrons, fut faite pri- « sonnière de guerre (4). »

521. SIÉGE DE SAINT-GUILHAIN (juillet 1746).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

Tableau du temps par Verdussen.

Le siége de Saint-Guilhain suivit de près la prise de Mons. Le maréchal de Saxe, s'étant chargé de cette expédition, avait fait investir la place le 14 juillet. La redoute de

(1) *Voir la note* p. 405. (2) Joseph-Marie de Boufflers, lieutenant général des armées du roi. (3) *Voir la note* p. 423. (4) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 55.

Bourdon fut enlevée dans la nuit du 17 au 18, la tranchée ouverte du 21 au 22, et les grenadiers s'emparèrent de l'ouvrage avancé dans la nuit du 23 au 24. L'attaque fut continuée pendant le jour, et les assiégés, forcés dans leurs retranchements, demandèrent à capituler le 25. La garnison se rendit prisonnière de guerre.

522. SIÉGE DE CHARLEROI (2 août 1746).

Tableau du temps par Ignace PARROCEL. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

La ville de Charleroi sur la Sambre avait été investie le 14 juillet, aussitôt après la prise de Mons. Le prince de Conty (1) commanda ce siége; la tranchée ayant été ouverte dans la nuit du 28 au 29, on ne tarda pas à attaquer la place, qui fut vivement défendue.

« Ce fut vers la porte de Bruxelles que toutes les hor-« reurs d'un siége cruel parurent se réunir. Les assiégés, « qui défendaient cette porte avec la plus grande intré-« pidité, cédèrent enfin à la fureur des grenadiers fran-« çais, qui, maîtres du chemin couvert et déjà répandus « dans la ville, la menaçaient de l'emporter d'assaut. Le « drapeau blanc qu'on arbora sur le bastion gauche dis-« sipa ce dernier orage; la capitulation fut signée le 2 août, « après trois attaques vigoureuses. La garnison, composée « de trois bataillons, fut faite prisonnière de guerre (2). »

523. SIÉGE DE LA VILLE DE NAMUR (septembre 1746).

Tableau du temps par Ignace PARROCEL. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

524. SIÉGE DE LA VILLE DE NAMUR (septembre 1746).

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1782. — Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. N° 127.

« Il ne restait plus à la reine de Hongrie (3), entre la mer « et la Meuse, que la ville de Namur, d'où elle pouvait « menacer les anciennes frontières de France et pénétrer « dans les nouvelles conquêtes du Roi : cette dernière « ville attira toute la vigilance du prince Charles de Lor-« raine, qui fit tout ce qu'il pouvait pour la conserver : il « rassembla toutes ses forces dans un camp avantageuse-« ment placé; il s'y retrancha par des travaux multipliés, « et rendit impénétrables toutes les issues qui menaient à « Namur. Les obstacles semblaient s'entasser et s'élever « à chaque pas.

(1) *Voir la note* p. 405. (2) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 56. (3) *Voir la note* p. 423.

« Le maréchal de Saxe marcha contre lui; sa marche « fut si bien concertée, il choisit des postes si avantageux, « qu'il parvint à couper toutes les subsistances au prince « Charles de Lorraine. Cette adresse fut heureuse; elle « obligea les alliés d'abandonner leur camp et de chercher « un autre asile au delà de la Meuse.

« Namur fut investi le 9 septembre. Cinquante-neuf ba- « taillons et cinquante-six escadrons, commandés par le « comte de Clermont, attaquèrent la ville. Cinq batteries « de canon ouvrirent le siége par un feu aussi vif que « meurtrier. La ville capitula le 19 septembre (1). »

525. PRISE DES CHATEAUX DE NAMUR (30 sept. 1746).

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1782.

« Le commandant se retira avec sa garnison dans les « châteaux, qu'on assiégea cinq jours après. Le feu des « assiégés était violent et continu; mais celui des assié- « geants, devenu plus terrible par l'établissement de nou- « velles batteries, les força de capituler le 30 septembre. « La garnison se rendit prisonnière de guerre (2). »

526. BATAILLE DE ROCOUX (11 octobre 1746).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 15.

Par M. ROQUEPLAN en ....

527. BATAILLE DE ROCOUX (11 octobre 1746).

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1784.

Le maréchal de Saxe avait offert au prince Charles de Lorraine, pour ménager le sang du soldat, de mettre de part et d'autre les troupes en quartier d'hiver. Cette offre, faite par un ennemi supérieur en nombre, et dans l'entraînement de la victoire, fut rejetée par le général autrichien. Il s'était flatté, dans son orgueilleuse obstination, d'arrêter sous Liége la marche victorieuse de l'armée française. Son camp était assis entre Houtain et Grasse. Le maréchal de Saxe poursuivait ses avantages, « et allait bien- « tôt attaquer le prince Charles de Lorraine. L'armée fran- « çaise avait passé le Jaar et occupait le terrain qui sépare « les deux chaussées qui conduisent à Liége; elle était « rangée sur quatre lignes; la droite était appuyée à

(1) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 57.
(2) *Ibid.*

« Hognoul, la gauche sur Neudorp. Un corps de réserve « formait la troisième ligne derrière le village de Houté ; et « celui que commandait le marquis de Contades (1) formait « la quatrième. Les troupes détachées aux ordres du comte « de Clermont (2) et du comte d'Estrées (3) campèrent en « avant de l'armée sur la chaussée de Saint-Tron à Liége, « et celles commandées par MM. de Clermont-Gallerande (4) « et de Mortagne (5) se placèrent à la gauche.

« L'ordre le plus exact régnait dans tous les rangs : le « jour convenu étant arrivé, le maréchal de Saxe fit bat- « tre la générale, et l'armée marcha sur dix colonnes pa- « rallèles jusqu'à la hauteur du village de Lointain, qui « avait été donné pour le point de direction de la marche « de chaque colonne. A cet endroit la cavalerie des deux « ailes se mit en ordre de bataille, et l'infanterie, chargée « des attaques, resta en colonnes par bataillons.

« Le prince Charles de Lorraine s'avança à cinq cents « pas environ de son camp, sans abandonner les différents « postes qu'il occupait sur les hauteurs, et fit ses disposi- « tions pour le combat.

« Le feu du canon placé à la droite de l'armée française « en donna le signal. L'action s'engagea dans le faubourg « de Sainte-Valburge et dans le village d'Ance. Le comte « de Clermont et le comte d'Estrées, à la tête des brigades « de Picardie, de Champagne, de Monaco, de Ségur, de « la Fère, de Bourbon, poussèrent les alliés si vivement « qu'ils furent chassés de ces deux postes.

« Le maréchal de Saxe s'exposa comme le moindre sol- « dat, et parut à la tête de toutes les brigades, bravant le « feu du mousquet et du canon. Il se signala personnelle- « ment comme officier, au camp de Varoux, et c'est cette « bravoure qui enflammait l'âme du soldat. Les alliés, en- « core chassés de ce nouveau poste, étaient consternés : ils « se replièrent contre le village de Rocoux, où le marquis « d'Hérouville (6) conduisit les brigades de Navarre, d'Au- « vergne, de Royal, de Montmorin. Elles y firent des pro- « diges de valeur, et battirent entièrement les alliés : le « maréchal de Saxe les avait suivies à la tête de six batail- « lons. Tout pliait devant lui : la cavalerie hollandaise ef- « frayée jeta la confusion dans l'armée alliée, et occasionna

(1) Louis-Georges Erasme de Contades, depuis maréchal de France. (2) *Voir la note* p. 406. (3) *Idem*, p. 423. (4) *Voir la note* p. 423. (5) Ernest-Louis de Mortany, comte de Mortagne, lieutenant général des armées du roi. (6) Antoine de Ricouart d'Hérouville de Claye, depuis lieutenant général des armées du roi.

« une désertion générale ; la fuite fut la ressource des « vaincus. Les alliés eurent dans ce combat sept mille hom- « mes tant tués que blessés : on leur fit mille prisonniers, « et on leur enleva cinquante pièces de canon et dix dra- « peaux. Du côté des Français il y eut trois mille hommes « tués ou blessés (1). »

528. ENTRÉE DE LOUIS XV A MONS (30 mai 1747).

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite de la Vaisselle d'or.
N° 127.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1783.

Quelques avantages remportés en Italie, et les victoires navales de l'Angleterre, rendirent aux alliés la confiance. Ils firent de nouveaux efforts, et Maëstricht fut rempli de prodigieux approvisionnements de guerre. Louis XV cependant, maître de la Flandre autrichienne, proposait encore la paix : elle fut refusée. Le maréchal de Saxe à qui Louis XV avait donné, après la bataille de Rocoux, le titre de maréchal général des armées du roi, porté seulement avant lui par Turenne, fut chargé de poursuivre une guerre qu'il avait si glorieusement commencée. Il était convenu qu'il porterait ses armes dans la Flandre hollandaise : on voulait ainsi forcer les États-Généraux à se détacher de l'alliance impériale.

Le 20 avril, Maurice (2) fit une revue générale de l'armée dans les différents cantonnements qu'elle occupait. Le comte de Lowendal, qui était sous ses ordres, se mit aussitôt après en marche ; il s'empara des villes de l'Ecluse, d'Issendick et du Sas de Gand, les 22, 25 et 30 avril. D'un autre côté, le marquis de Montmorin (3) se rendit maître de Philippine presque en vue de la flotte anglaise qui se trouvait à l'embouchure de l'Escaut, où elle couvrait Flessingue et Middelbourg. Hulst capitula le 1er mai, et Axel le 16; en moins d'un mois presque toute la Flandre hollandaise se trouvait occupée par les Français.

En 1672 la Hollande, menacée par Louis XIV, avait remis ses destinées aux mains de Guillaume, en le nommant stathouder. L'influence anglaise fit, en 1749, parodier cette grande mesure de patriotisme ; et, pour sauver l'indépendance hollandaise, on nomma stathouder héréditaire Guillaume de Nassau qui ne fit rien pour elle.

Cependant le duc de Cumberland (4), qui était venu du

(1) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 58-59.
(2) Arminius Maurice, comte de Saxe, maréchal de France. (3) Jean-Baptiste-François de Montmorin, marquis de Montmorin Saint-Hérem, lieutenant général des armées du roi. (4) *Voir la note* p. 413.

champ de bataille de Culloden prendre le commandement des armées alliées, après avoir fait une démonstration contre Anvers, s'était porté sur Maëstricht pour protéger cette ville, menacée par les armes françaises. Le maréchal de Saxe, suivant les mouvements de l'armée ennemie, manœuvra alors pour la rencontrer. Une bataille était inévitable. Louis XV accourut de Versailles pour y prendre part. Le 30 mai il était à Mons, où il fit son entrée, et fut reçu par le clergé et tous les corps de la ville qui étaient allés à sa rencontre.

529. BATAILLE DE LAWFELD (2 juillet 1747).

Par M. Auguste Couder en 1836. — Aile du Midi. 1er etage. Galerie des Batailles. nº 137.

530. BATAILLE DE LAWFELD (2 juillet 1747).

Par Pierre Lenfant en 1751. — Aile du Nord. R.-de-chaussee. Salle nº 15.

531. BATAILLE DE LAWFELD (2 juillet 1747).

Tableau commencé par Charles Parrocel, et terminé par M. Pierre Franque en 1837. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 15.

532. BATAILLE DE LAWFELD (2 juillet 1747).

Gouache par Van Blarenberghe en 1780. — Partie centrale. 1er etage. Salle dite de la Vaisselle d'or. Nº 127.

Le lendemain Louis XV arriva à Bruxelles, où il avait été précédé de quelques jours par le maréchal de Noailles (1). Le comte de Lowendal (2) resta dans cette ville avec quelques bataillons pour la défendre en cas d'attaque. L'armée alliée ayant fait un mouvement pour se porter aux environs de Lawfeld, le maréchal de Saxe, saisissant l'occasion, s'empressa de prendre les ordres du Roi pour livrer bataille.

Il faut citer ici les propres paroles du maréchal de Saxe faisant au roi de Prusse (3) le récit de cette journée. L'auteur d'un si beau fait d'armes en est le meilleur historien, comme le meilleur juge en était alors le grand Frédéric.

« Les ennemis étaient sur la Nèthe et nous derrière la Dyle, entre Louvain et Malines : des armées « ne peuvent guères quitter ces sortes de positions sans « qu'il n'en résulte quelque événement : les alliés avaient « pris cette position intermédiaire pour couvrir Berg-op-Zoom et Maëstricht, deux points fort éloignés, et où « nous conduisaient l'Escaut et la Meuse : je n'osais quitter « le bassin de Bruxelles pour me porter à Maëstricht, parce « que si les ennemis avaient une fois passé la Dyle, et s'é-

(1) *Voir la note* p. 405. (2) *Idem*, p. 419. (3) *Idem*, p. [illegible]

« taient placés derrière cette rivière, je n'aurais pu les en
« déloger....

« J'ai temporisé dans cette position jusqu'en juin, dans
« l'espérance que le défaut de subsistances obligerait nos
« ennemis à se déplacer: je voulais aussi donner aux grains
« le temps de mûrir, afin de conserver ma cavalerie en bon
« état pour le reste de la campagne ; mais, les ennemis ne
« bougeant point, je poussai le 12 juin M. le comte d'Es-
« trées (1) avec un corps à Tirlemont et M. le comte de
« Clermont (2) du côté de Jodoigne, pour voir quels mou-
« vements les ennemis feraient...... »

Après avoir parlé des dispositions prises successivement par les deux armées, le maréchal ajoute : « Je m'ébran-
« lais pour attaquer le camp de La Commanderie, lorsque
« je vis toute l'armée des ennemis se déployer dans la
« plaine : le Roi était à trois lieues de moi avec le reste de
« l'armée qui avançait à tire d'aile : je ne voulus point me
« charger de l'événement de ce combat, ayant mon maître
« si près de moi, je le fis avertir : les ennemis me tâtèrent,
« je ne fis que me soutenir jusqu'à l'arrivée du Roi, qui me
« joignit à quatre heures après midi : le corps de l'armée
« resta en delà de Tongres pour mettre les tentes bas,
« repaître et recueillir les traineurs : à sept heures du
« soir les troupes se mirent en marche et arrivèrent à dix
« heures du soir. Les ennemis employèrent le reste du jour
« à se former, et restèrent avec leur droite au Vieux-Jonc,
« la gauche tirant sur Maëstricht ou plutôt au Jaar, vers
« les hauteurs du camp Saint-Pierre ; nous avions notre
« gauche sur les hauteurs de Hëerderen et la droite à Es-
« maël. L'on pouvait espérer qu'en battant les ennemis ils
« seraient obligés de se retirer le long de la Meuse vers
« Ruremonde ; ce qui nous donnait les moyens de jeter
« nos ponts au-dessus de Maëstricht et de faire le siége de
« cette place, c'est ce qui nous détermina à les attaquer.
« Leur droite, où était M. de Bathiany avec les Autrichiens,
« était avantageusement placée, appuyant à la Commanderie
« du Vieux-Jonc qui a une grande enceinte murée et for-
« tifiée, et au grand Spauwen retranché en amphithéâtre :
« ils avaient devant leur centre le hameau de Lawfeld, et
« leur première ligne en était distante d'une demi-portée
« de fusil. Ce hameau n'était occupé au commencement
« que par quelques pandours; je résolus de m'en emparer,
« parce que de là je pouvais fort incommoder leur centre

(1) *Voir la note* p. 423. (2) *Idem*, p. 406.

« en m'établissant dans les haies de ce village, qui sont re-
« vêtues de terre et garnies de fortes épines : je fis donc
« en conséquence mes dispositions : pendant ce temps-là,
« les ennemis mirent le feu au village de Vlitingen et au
« hameau de Lawfeld.....

« Comme mon objet principal était de percer les enne-
« mis par le centre, tandis que je faisais attaquer leur
« gauche et tenais leur droite en échec, j'y mis toute mon
« attention : les ennemis commencèrent d'abord par nous
« canonner fort violemment, ayant près de deux cens
« pièces de canons de tous calibres : insensiblement l'in-
« fanterie du comte de Clermont s'approcha du hameau de
« Lawfeld, et l'attaqua par trois colonnes en face et dans
« les deux flancs : la colonne de la droite y entra, celle du
« centre y pénétra aussi, mais celle de la gauche ne put
« avancer, l'ennemi étant plus en force vis-à-vis d'elle. »

Le village de Lawfeld résistait à toutes les attaques qui avaient été dirigées contre lui.

Alors, ajoute le maréchal : « Nous attaquâmes, la
« baïonnette au bout du fusil sans tirer, les troupes qui
« soutenaient le village, et les mîmes en désordre : dans ce
« moment, les ennemis qui soutenaient le combat dans le
« village, entendant tirer derrière eux, abandonnèrent les
« haies: nos troupes qui les attaquaient par l'autre extrémité
« les suivirent, et dans un instant toute la bordure du village
« fut occupée par notre infanterie avec des cris et un feu épou-
« vantables: la ligne des ennemis en fut ébranlée : deux bri-
« gades de notre artillerie qui m'avaient suivies se mirent à
« tirer, ce qui augmenta le désordre : il nous était arrivé
« sur la gauche deux brigades de cavalerie, j'en pris deux
« escadrons, et ordonnai au marquis de Bellefonds (1), qui
« les commandait, de pousser à toutes jambes dans l'infan-
« terie ennemie, et criai aux cavaliers : *Comme au fourage,*
« *mes enfans*.....

« Mon canon, qui avait passé avec moi à la gauche de
« Lawfeld, tourna ce hameau et s'établit sur une éléva-
« tion d'où il battait toute cette infanterie qui marchait
« devant nous, et y causait un grand dommage ; elle avait
« entre nous et elle une ligne de cavalerie qui favorisait sa
« retraite : je dis au comte d'Estrées de la pousser sur leur
« infanterie ; mais comme je donnais cet ordre, cette ca-
« valerie, sentant la nécessité de sauver son infanterie mise

(1) Armand-Louis-François de Gigault, maréchal de camp.

« en désordre, nous sauta au visage et nous causa quelque « trouble : elle fut étrillée d'importance, mais elle sauva « cette infanterie que nous ne revîmes plus : M. de Ligon- « nier, qui fit cette prompte et belle manœuvre, y fut pris « prisonnier : les escadrons gris qui chargèrent avec lui et « quelques escadrons hessois furent taillés en pièces. Ne « voyant presque plus d'ennemis à cette droite, le reste se « retirant en déroute vers la basse Meuse, je recommandai « à M. le comte de Clermont de les suivre, et je m'en fus « à notre gauche où était le Roi, et vis-à-vis de lui M. de « Bathiany avec vingt-sept mille hommes : il était trois « heures après-midi ; ainsi cette attaque avait duré envi- « ron cinq heures, ayant commencé entre neuf et dix « heures du matin (1). »

Au moment où arrivait le maréchal, le comte de Clermont venait « de mettre en déroute l'aile gauche des « ennemis. Le Roi faisait attaquer alors l'aile droite, « composée des troupes de la reine de Hongrie (2), qui « jusque-là n'avaient pris aucune part à l'action. Le maré- « chal de Saxe, à la tête des brigades d'infanterie que « commandait le marquis de Senectère (3), porta les pre- « miers coups. Le comte de Clermont-Tonnerre (4), le « marquis de Gallerande (5) poursuivirent les ennemis « assez loin, et firent un carnage affreux de tout ce qu'ils « atteignirent.

« Cette bataille se donna le 2 juillet 1747 ; la perte des « Français fut évaluée à six mille hommes, tant tués que « blessés, et celle des ennemis à dix mille : on leur fit « douze cents prisonniers dans le village de Lawfeld, et « plus de neuf cents dans la poursuite ; on leur prit vingt- « neuf pièces de canon, deux paires de timbales, neuf « drapeaux et sept étendarts (6). »

Louis XV, rapporte Voltaire, rendit cette bataille célèbre par le discours qu'il tint au général Ligonnier qu'on lui amena prisonnier : « Ne vaudrait-il pas mieux, dit-il « en lui montrant le village de Lawfeld qui était la proie « des flammes, songer sérieusement à la paix que de faire « périr tant de braves gens (7). »

(1) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 349-360. (2) *Voir la note* p. 423. (3) Jean-Charles de Saint-Nectaire, dit *Senneterre*, depuis maréchal de camp. (4) Gaspard de Clermont, depuis duc de Clermont-Tonnerre et maréchal de France. (5) *Voir la note* p. 423. (6) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 68. (7) *Précis du siècle de Louis XV*, chap. XXVI.

533. SIÉGE DE LA VILLE DE BERG-OP-ZOOM (juill. 1747). Partie centrale. R.-de-chaussee. Salle n° 25.
INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M. Siméon Fort en 1841.

534. SIÉGE DE LA VILLE DE BERG-OP-ZOOM (14 juill. au 15 septembre 1747).

Gouache par Van Blarenberghe en 1786. Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. N° 127.

La prise de Maëstricht était le but de la bataille de Lawfeld; mais l'armée ennemie s'étant retirée de l'autre côté de la Meuse sous les murs de cette place, le maréchal de Saxe ajoute dans sa lettre au roi de Prusse (1) :

« Notre projet sur Maëstricht étant manqué j'écrivis « au comte de Lowendal, qui était resté à Louvain avec « seize bataillons et trente-deux escadrons, de marcher à « Berg-op-Zoom pour en faire le siége : les alliés ayant fait « passer depuis, et envoyant journellement des troupes de « leur armée vers Berg-op-Zoom, le Roi a renforcé le « comte de Lowendal de plusieurs bataillons et escadrons, « de sorte qu'il a actuellement sous ses ordres quarante-« deux bataillons et soixante-dix escadrons, un bataillon « de Royal-artillerie et les volontaires Bretons.

« La tranchée a été ouverte devant Berg-op-Zoom le « 14; et comme la place peut être rafraîchie, n'étant pas « investie, ce siége pourrait être meurtrier, d'autant que « les assiégés ne manqueront pas d'employer tout ce que « l'art indique en pareil cas (2). »

« Le comte de Lowendal, prévenu que l'ennemi était « en force près de Berg-op-Zoom, s'attendait à livrer un « combat avant d'en pouvoir faire le siége; mais voyant « que les ennemis, au lieu d'en défendre les approches, « s'étaient retirés derrière leurs retranchemens, il jugea « qu'il aurait moins à combattre la résistance des troupes « que la bonté de la place et les difficultés inséparables de « l'exécution d'un projet aussi extraordinaire.

« Berg-op-Zoom, le chef-d'œuvre du fameux ingénieur « hollandais Cohorn (3), avait la réputation d'avoir été « vainement assiégé dans les temps antérieurs, et passait « dans l'Europe pour imprenable; il ne pouvait être investi « que par un seul côté, où le rival du maréchal de Vauban « avait employé son sçavoir : deux cens bouches à feu dé-

(1) *Voir la note* p. 423. (2) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 262. (3) Menno, baron de Cohorn, lieutenant général.

« fendaient les remparts : la place était abondamment
« pourvue de munitions de bouche et de guerre, et elle
« avait la facilité de s'en procurer par mer et par terre : sa
« garnison communiquait avec un corps considérable de
« troupes, campé derrière des lignes, protégées par des
« marais qui régnaient sur tout leur front, et qui dans les
« endroits accessibles, d'ailleurs très-étroits, étaient défen-
« dus par des forts revêtus, dont chacun exigeait un siége.
« Les alliés avaient à portée de cette ville un corps de
« troupes nombreux, et qui pouvait être renforcé, et par ce
« qu'ils avaient derrière les lignes de Steenberg, et par
« leur grande armée. Il était aisé de juger que s'ils ne
« pouvaient faire lever le siége par un acte de vigueur,
« ils étaient du moins en état, ou de le prolonger ou de
« forcer les Français à l'abandonner. Il était en effet dif-
« ficile de commencer ce siége avant la mi-juillet, et il
« fallait qu'il fût fini avant la fin de septembre, à cause
« des fièvres biliaires qui dans l'arrière-saison sont le fléau
« annuel des habitans du pays. Il n'y avait pas moins à
« craindre que les mauvais temps ne rendissent les che-
« mins des convois impraticables. Cette entreprise enfin
« était faite contre les principes de guerre accrédités;
« aussi le succès en parut-il impossible à bien du
« monde (1). »

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 14 au 15 juillet; les attaques furent poussées avec la plus grande vigueur; les assiégés se battirent en désespérés et opposèrent la plus opiniâtre résistance.

535. PRISE D'ASSAUT DE LA VILLE DE BERG-OP-ZOOM (16 septembre 1747).

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1786.

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite de la Vaisselle d'or.
N° 127.

Le 16 août le comte de Lowendal ordonna l'assaut.

« Les soldats enfoncèrent tout ce qui s'opposait à leur
« passage, forcèrent les retranchements et se mirent en
« bataille sur chaque bastion et sur le rempart à droite et à
« gauche. Le carnage fut affreux; aucun officier ni soldat
« n'échappa à leur fureur; ils se rendirent maîtres de la
« ville, taillèrent en pièces et dispersèrent tout ce qu'ils
« rencontrèrent dans les rues; le reste de la garnison se
« rendit, ainsi que ceux qui défendaient les forts de

(1) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 345.

« Mormont, de Pinsem, de Rouvers. Le pillage, qui fut « permis, mit le comble aux malheurs de Berg-op-Zoom.

« Ce siége fut récompensé par le bâton de maréchal de « France, que le Roi donna au comte de Lowendal ([1]). »

536. **COMBAT DU VAISSEAU L'INTRÉPIDE CONTRE PLUSIEURS VAISSEAUX ANGLAIS (17 octobre 1747).**

Par M. GILBERT en 1835, d'après un tableau du temps. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Pendant que les armes de la France triomphaient ainsi sur le continent, elles étaient moins heureuses sur mer. Les flottes réunies de la Hollande et de l'Angleterre avaient presque détruit la marine française, tristement déchue depuis les dernières années de Louis XIV. C'étaient des particuliers, de simples armateurs, qui seuls relevaient alors l'honneur du pavillon national; et tandis que les escadres anglaises, sous les amiraux Anson et Hawke, dominaient sans contestation dans l'Atlantique, deux hommes, à force de talent et de courage, étaient parvenus à maintenir la supériorité de la France dans les mers de l'Inde. La prise de Madras, capitale des possessions anglaises, en 1746, immortalisa le nom de La Bourdonnais ([2]), et Dupleix ([3]) ne se signala pas moins, la même année, par sa belle défense de Pondichéry. Trop heureux si une basse jalousie n'eût point souillé sa gloire!

Il faut citer aussi, parmi les faits glorieux qui vinrent rompre alors la triste continuité de nos revers maritimes, l'action hardie du commandant du vaisseau *l'Intrépide*.

Une escadre de huit bâtiments de l'État, sortie de l'île d'Aix, escortait deux cent cinquante vaisseaux marchands. Le 17 octobre 1747, à la hauteur du cap Finistère, elle rencontra une flotte anglaise composée de vingt-trois vaisseaux et commandée par l'amiral Hawke. « Le chef d'esca- « dre, rapporte l'auteur des Campagnes de Louis XV, « manœuvra pour favoriser la fuite des navires mar- « chands; mais leur mauvaise disposition, leur marche « inégale, leur trouble à l'aspect d'une flotte supérieure à « celle qui les défendait, en laissèrent une partie à la por- « tée des Anglais. Ils furent enveloppés, l'escadre s'a- « vança pour les dégager, et le combat commença. Les

([1]) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 69.
([2]) Bertrand-François Mahé de La Bourdonnais, gouverneur général des îles de France et de Bourbon. ([3]) Joseph, marquis Dupleix, gouverneur de Pondichéry.

« vaisseaux de guerre s'y virent bientôt investis eux-
« mêmes, tellement que chacun d'eux en combattait plu-
« sieurs d'une force supérieure. Il leur était impossible de
« se porter un mutuel secours. *Le Neptune*, *le Monarque*, *le*
« *Fougueux*, *le Sévère*, ne se rendirent que lorsqu'ils fu-
« rent entièrement désemparés. *Le Tonnant* que montait
« M. l'Etenduère (1), commandant de l'escadre, avait suc-
« cessivement essuyé le feu de toute la ligne anglaise; plu-
« sieurs fois il s'était vu au milieu de trois ou quatre vais-
« seaux qu'il avait repoussés; mais après la réduction des
« quatre vaisseaux français, tous les efforts de l'amiral
« Hawke se réunirent contre lui. Ses manœuvres furent
« hachées, ses voiles criblées; son mât de perroquet de
« fougue tomba; la chute de son artimon paraissait inévi-
« table; il allait se rendre ou périr lorsque M. de Vau-
« dreuil, qui commandait *l'Intrépide*, traversa la flotte
« anglaise et vint le secourir. *Le Terrible* et *le Trident*
« veulent suivre cet exemple; mais il leur est funeste, et
« ils sont forcés de se rendre. *L'Intrépide* et *le Tonnant*
« restent donc exposés seuls à tout le feu de l'artillerie
« d'une flotte entière. Déjà cinq vaisseaux anglais désem-
« parés sont contraints de se retirer; d'autres reviennent
« à la charge, puis s'éloignent aussi pour réparer leur
« dommage. Tandis qu'ils se préparent à un nouveau
« combat, M. de l'Etenduère fait fausse route, leur
« échappe à la faveur des ténèbres, et *le Tonnant* rentre
« dans Brest, remorqué par *l'Intrépide* (2). »

537. SIÈGE DE MAËSTRICHT (7 mai 1748).

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite de la Vaisselle d'or.
N° 127.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1787.

Après la prise de Berg-op-Zoom, qui avait frappé de consternation les Provinces-Unies, Louis XV offrit encore la paix aux alliés. Ils s'obtinèrent à la refuser, et il fallut la leur imposer par les armes. « La paix est dans Maës-« tricht, » dit le maréchal de Saxe; et le siége de cette ville fut décidé.

C'était une grave et difficile opération que de venir assiéger une place aussi forte et aussi puissamment défendue, en face d'une armée de quatre-vingt mille ennemis. Tout l'ef-

(1) Henri-François Desherbiers, marquis de L'Etanduère, chef d'escadre des armées navales. (2) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 79.

sort du génie du maréchal de Saxe fut de tromper sur ses intentions le duc de Cumberland (1), qui de la Haye observait ses mouvements. Il envoya son lieutenant, le maréchal de Lowendal, opérer dans le Luxembourg, pour se rabattre ensuite sur Maëstricht par la rive droite de la Meuse, tandis que lui-même faisait semblant de se porter sur Breda, et, revenant brusquement sur la rive gauche du fleuve, investissait de ce côté la ville qu'il voulait assiéger. Cette savante manœuvre réussit à souhait : le 9 avril le maréchal de Saxe était sous les murs de Maëstricht, et Lowendal y arriva quatre jours après.

Aussitôt les travaux du siége commencèrent, et ils furent poussés avec la plus grande activité. Dans la nuit du 15 au 16 la tranchée fut ouverte, et les deux maréchaux encouragèrent cette opération de leur présence. Elle était nécessaire aux troupes, qui avaient à subir à la fois le feu de l'ennemi et les rigueurs d'une saison contraire. Enfin, malgré la résistance courageuse des assiégés et leur fréquentes sorties, malgré les menaces du duc de Cumberland, qui vint se présenter devant les lignes françaises sans oser les assaillir, les travaux furent poussés avec une telle vigueur, que le 4 mai au matin le maréchal de Saxe ordonna pour la nuit l'attaque du chemin couvert.

« Mais à midi, le lord Sackville (2), aide de camp du
« duc de Cumberland, arriva à l'abbaye d'Hochten, avec
« une lettre de ce prince, où il donnait avis au maréchal
« de Saxe que les préliminaires de paix venaient d'être
« signés à Aix-la-Chapelle ; il lui proposait en même temps
« de lui céder Maëstricht, s'il voulait accorder à la garni-
« son les honneurs de la guerre.

« Le baron d'Aylwa, gouverneur de Maëstricht, ne ju-
« gea pas que la lettre du duc de Cumberland fût une au-
« torité suffisante pour lui faire rendre une place qui lui
« avait été confiée par les Etats-Généraux ; il demanda un
« délai de quarante-huit heures, pour envoyer à Bréda
« savoir les intentions du prince d'Orange ; le général ma-
« jor, comte de Wied, en étant revenu, avec les ordres au
« baron d'Aylwa de remettre Maëstricht, le drapeau fut
« arboré et la capitulation fut signée le 7 ; elle portait que
« la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre, et
« sans chariots couverts ; mais que par considération par-
« ticulière pour le baron d'Aylwa, commandant de la place

(1) *Voir la note* p. 413. (2) Lord George Germain, vicomte Sackville.

« et pour le baron de Marshal, commandant des Autri-
« chiens, ils pourraient emmener, l'un et l'autre, quatre
« pièces de canon et deux mortiers (¹). »

Le lendemain, les hostilités furent suspendues, et la paix, signée le 18 octobre à Aix-la-Chapelle, fut publiée à Paris, le 12 février de l'année suivante.

538. PRISE DE PORT MAHON (juin 1756).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

. . . .

Le traité d'Aix-la-Chapelle, en rendant la paix à l'Europe, n'avait terminé ni les luttes lointaines de l'Inde, ni les entreprises réciproques des colons français et anglais de l'Amérique septentrionale. Dupleix (²), avec son énergique activité, faisait une guerre redoutable à la compagnie britannique des Indes orientales, et sur les frontières du Canada et de la Nouvelle-Angleterre, les limites mal définies de l'une et l'autre de ces grandes colonies donnaient lieu à de continuelles escarmouches. Le lâche assassinat du parlementaire français Jumonville et la prise de trois cents navires marchands, saisis sans déclaration de guerre, épuisèrent la patience du pacifique gouvernement de Louis XV. On demanda satisfaction à l'Angleterre, et, sur son refus de l'accorder, la guerre lui fut déclarée par la France. Trois escadres furent aussitôt armées. Le maréchal de Belle-Isle reçut le commandement des côtes de l'Océan, pendant que le maréchal de Richelieu allait prendre à Toulon celui de la flotte de Méditerrannée.

Cette flotte, composée de douze vaisseaux de ligne, de cinq frégates et d'un grand nombre de bâtiments de transport, sous les ordres de La Galissonnière (³), avec quinze mille hommes de débarquement, partit des îles d'Hyères le 12 avril 1756. Elle fit voile vers l'île de Minorque, où elle occupa sans coup férir la ville de Mahon.

A cette nouvelle, quatorze vaisseaux anglais, commandés par l'amiral Byng, se dirigèrent vers Minorque pour la secourir. L'action s'engagea, et le succès en fut très-vivement disputé. L'escadre anglaise fut enfin dispersée et contrainte de se réfugier à Gibraltar.

(¹) *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 478. (²) *Voir la note* p. 437. (³) Rolland-Michel Barrin, marquis de La Galissonnière, lieutenant général des armées navales.

538 *bis*. SIÉGE DU FORT SAINT-PHILIPPE (PORT MAHON) (juin 1756).

Tableau du temps.

539. SIÉGE ET PRISE DU FORT SAINT-PHILIPPE (PORT-MAHON) (28 juin 1756).

Par M. Wachsmut en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 15.

« Il restait aux Anglais l'espérance de défendre la cita-
« delle de Port-Mahon (le fort Saint-Philippe), qu'on
« regardait après Gibraltar comme la place de l'Europe la
« plus forte par sa situation, par la nature de son terrain
« et par trente ans de soins qu'on avait mis à la fortifier.
« C'était partout un roc uni, c'étaient des fossés profonds
« de vingt pieds et en quelques endroits de trente, taillés
« dans ce roc; c'étaient quatre-vingts mines sous des ou-
« vrages devant lesquels il était impossible d'ouvrir la
« tranchée. Tout était impénétrable au canon, et la cita-
« delle entourée partout de ces fortifications extérieures
« taillées dans le roc vif.

« Le maréchal de Richelieu tenta une entreprise plus
« hardie que n'avait été celle de Berg-op-Zoom: ce fut
« de donner à la fois un assaut à tous les ouvrages qui
« défendaient le corps de la place. Il fut secondé dans cette
« entreprise audacieuse par le comte de Maillebois (1), qui,
« dans cette guerre, déploya toujours de grands talents,
« déjà exercés dans l'Italie. C'est par cette ardeur difficile
« à comprendre qu'ils se rendirent maîtres de tous les
« ouvrages extérieurs. Les troupes s'y portèrent avec d'au-
« tant plus de courage, qu'elles avaient affaire à près de
« trois mille Anglais, secondés de tout ce que la nature
« et l'art avaient dû faire pour les défendre. Le lendemain
« (28 juin) la place se rendit (2). »

La garnison sortit avec les honneurs de la guerre et se retira à Gibraltar. Le 29 juin l'armée française prit possession du fort Saint-Philippe.

540. BATAILLE D'HASTEMBECK (26 juillet 1757).

Par M. Rioult en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 15.

« Tandis que les Français combattaient en Canada, plu-
« sieurs puissances de l'Europe s'unissaient par des traités

(1) Jean-Baptiste-François Desmaretz, maréchal de France. (2) *Précis du Siècle de Louis XV*, par Voltaire, ch. XXXI.

« pour rapprocher le théâtre de la guerre. Le roi de « Prusse (1), instruit par la cour de Londres que la France « avait le dessein de porter ses forces vers la principauté « de Hanovre, se ligua avec l'Angleterre et jura de s'op- « poser de tout son pouvoir à l'entrée de toute armée « étrangère dans l'empire. Elizabeth, impératrice de « Russie, ennemie de Frédéric; Auguste III, roi de Po- « logne et électeur de Saxe, qui avait des indemnités à « répéter pour les ravages commis par les Prussiens pen- « dant la guerre de 1741; l'impératrice-reine, Marie-Thé- « rèse, qui voulait rentrer dans la Silésie, que les circon- « stances l'avaient forcée d'abandonner, s'unirent contre « Frédéric II. »

Louis XV entra alors, contre les anciennes habitudes de la politique française, dans l'alliance autrichienne.

« On se promettait une garantie réciproque (le cas de la « présente guerre excepté); on s'engageait à se rendre de « bons offices mutuels, pour prévenir toute invasion de « quelque puissance ennemie, soit dans les états de la mai- « son d'Autriche, soit dans ceux de la maison de France. « Dans le cas où, par les voies de la négociation, l'une ou « l'autre des puissances contractantes ne pourrait pas em- « pêcher une irruption dans les états de son alliée, elle s'o- « bligeait à lui fournir pour sa défense vingt-quatre mille « hommes effectifs (2). »

Le roi de Prusse, menacé de tous côtés, fit tête à l'orage. Avec une armée de cent cinquante mille hommes, la plus forte et la mieux organisée de l'Europe, avec les trésors amassés par son économie et celle de son père, il crut pouvoir braver la redoutable coalition formée contre lui; et, n'attendant pas qu'on l'attaquât, il se jeta sur les états de l'électeur de Saxe. Marie-Thérèse le fit mettre au ban de l'empire. Il s'en vengea en battant les Autrichiens accourus au secours d'Auguste III, et enferma les Saxons dans leur camp de Pyrna.

« Jamais, dit Voltaire, on ne donna tant de batailles « que dans cette guerre. Les Russes entrèrent dans les « états prussiens par la Pologne; les Français, devenus « auxiliaires de la reine de Hongrie, combattirent pour « lui faire rendre cette même Silésie, dont ils avaient « contribué à la dépouiller quelques années auparavant, « lorsqu'ils étaient les alliés du roi de Prusse. Le roi

(1) *Voir la note* p. 423. (2) *Campagnes de Louis XV, par* Pencolin de La Roche-Tilhac, p. 108.

« d'Angleterre[1], qu'on avait vu le partisan le plus déclaré « de la maison d'Autriche, devint l'un de ses plus dange- « reux ennemis. La Suède, qui avait autrefois porté de si « grands coups à cette maison impériale d'Autriche, la servit « alors contre le roi de Prusse, moyennant 900,000 livres « que le ministère français lui donnait, et ce fut elle qui « causa le moindre ravage. L'Allemagne se vit ainsi dé- « chirée par beaucoup plus d'armées nationales et étran- « gères qu'il n'y en eut dans la fameuse guerre de trente ans.

« Tandis que les Russes venaient au secours de l'Autriche « par la Pologne, les Français entraient en Allemagne par « le duché de Clèves et par Vesel. De son côté, le roi de « Prusse allait chercher l'armée autrichienne en Bohême. « Il opposait un corps considérable aux Russes. Les trou- « pes de l'empire, qu'on appelait les troupes d'exécution, « étaient commandées pour pénétrer dans la Saxe, tom- « bée tout entière au pouvoir des Prussiens; ainsi l'Alle- « magne était en proie à six armées formidables qui la dé- « voraient en même temps. »

Le maréchal d'Estrées, à la tête de l'armée française, avait passé le Rhin à Dusseldorf. « Il suivait pas à pas le « duc de Cumberland[2], et il atteignit ce prince vers les « bords de la Hamel. On ne pouvait choisir une position « plus avantageuse que celle des Hanovriens près de « Hameln : leur droite se prolongeait vers cette ville. « Leur front était défendu par un marais imperméable; « leur gauche s'élevait sur des montagnes couvertes de « bois, entrecoupées de ravins très-profonds; elle était « terminée d'un côté par une batterie, de l'autre par le « village de Hastembeck. On ne pouvait attaquer que ce « flanc gauche, et de cette attaque dépendait la victoire; « M. de Chevert[3] en fut chargé.

« Le duc de Cumberland, qui connaissait l'importance de « sa gauche et de sa batterie, y avait porté l'élite de ses « troupes, commandée par M. le comte de Schullemberg. « Tous les chemins étaient rompus; il fallait tourner les « bois et les montagnes pour parvenir à cette aile des Ha- « novriens. M. de Chevert partit à la tête des brigades de « Picardie, de la marine et d'Eu; après une marche lon- « gue et pénible, entreprise pendant la nuit, il arriva enfin; « il était neuf heures du matin, et la bataille était commen- « cée depuis six heures. Chevert prend sa place, s'avance « à la tête des grenadiers et pénètre dans les rangs des en-

(1) George II. (2) *Voir la note* p. 413. (3) François de Chevert, lieutenant général des armées du roi.

« nemis; il est suivi et bien secondé par ses premières « brigades, par celles de Champagne, du Roi, des gre- « nadiers de France et par les Autrichiens qui étaient ac- « courus pour le soutenir. Champagne s'empara de cette « batterie retranchée qui faisait la sûreté du camp des en- « nemis. On les poursuivit de poste en poste, tandis que « l'artillerie continuait à les foudroyer de front. Le pas- « sage étant frayé, M. de Contades (1) pénétra jusqu'à Has- « tembeck et chassa les Hanovriens de ce village, qu'ils « défendaient encore. Le duc de Cumberland donna le si- « gnal de la retraite (2). »

541. BATAILLE DE LUTZELBERG (10 octobre 1758).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 15.

Par M. DEMAHIS en 1837.

La bataille d'Hastembeck et la capitulation de Closter-Seven qui suivit quelque temps après, n'eurent pas les résultats heureux que l'on devait en attendre. Cette capitulation n'ayant pas été reconnue par l'Angleterre, le duc de Cumberland (3) perdit son commandement, et la guerre se ralluma avec plus de fureur au commencement de 1758. Les journées de Crevelt et de Rosbach avaient porté une rude atteinte à l'honneur des armes françaises; mais le maréchal de Broglie le rétablit par la victoire qu'il remporta à Sundershausen le 23 juillet 1758; et, après avoir chassé devant lui les Hessois commandés par le prince d'Isembourg, il se rendit maître de toute la Hesse et pénétra en Westphalie.

Le prince de Soubise (4), de son côté, avait également rencontré l'ennemi à Lutzelberg. Les armées, qui ne demandaient que l'occasion de se mesurer, furent bientôt en présence. « Le prince de Soubise devait attaquer le front « des ennemis, le duc de Fitz-James (5) leur gauche; le duc « de Broglie (6) devait détourner leur attention par des ma- « nœuvres et de fausses attaques, tandis que par un long « détour M. de Chevert (7), à la tête des Saxons et des Pala- « tins, viendrait les prendre en flanc. Quoique celui-ci « eût un long espace à parcourir, il fut le premier aux « mains avec les ennemis. Toutes les autres divisions mon- « trèrent beaucoup d'ardeur, leurs chefs un concert par- « fait; mais toute l'armée convint que c'était principale-

(1) *Voir la note* p. 429. (2) *Campagnes de Louis XV*, par Ponoelin de La Roche-Tilhac, p. 108-112. (3) *Voir la note* p. 413. (4) Charles de Rohan, duc de Rohan-Rohan, alors lieutenant général des armées du roi et depuis maréchal de France. (5) Jean-Charles de Fitz-James, depuis maréchal de France. (6) Victor-François de Broglie, depuis maréchal de France. (7) *Voir la note* p. 443.

« ment là M. de Chevert que la gloire de cette journée « était due. Les alliés y perdirent trois à quatre mille « hommes tués ou blessés et huit cents prisonniers. Le « baron de Zastrow, neveu du général de ce nom, fut du « nombre des derniers. La perte des Français fut très-mé- « diocre en comparaison de celle des ennemis ; ils n'eurent « pas plus de six cents hommes tués ou blessés. Huit jours « après cette bataille, le prince de Soubise fut élevé au « grade de maréchal de France, et de son côté le roi « de Pologne envoya à M. de Chevert le cordon de l'Aigle « blanc (1). »

542. BATAILLE DE BERGHEN, (13 avril 1759).

. . . .

Les avantages remportés vers la fin de l'année précédente à Sundershausen et à Lutzelberg inquiétaient le roi de Prusse et lui faisaient craindre pour ses frontières ; il résolut d'éloigner la guerre du Hanovre et de la Hesse, et de la reporter dans le milieu de l'Allemagne.

« Les Prussiens firent en conséquence des mouvements « qui furent combinés avec ceux de l'armée aux ordres du « duc Ferdinand de Brunswick. Dès le commencement du « mois de mars, la Thuringe était inondée de Prussiens, « et le prince Ferdinand de Brunswick marcha droit à « l'armée française, commandée par le duc de Broglie (2). « Ce général assembla aussitôt son armée et prit une po- « sition avantageuse à Berghen, près de Francfort-sur-le- « Mein, où, le 13 avril, il fut attaqué par le prince Fer- « dinand. Le combat fut vif et opiniâtre ; mais enfin le « prince fut obligé de se retirer. L'armée des alliés était « composée de quarante mille combattants, et celle du duc « de Broglie n'excédait pas vingt-cinq mille. La perte des « premiers monta à près de six mille hommes, tant tués « que blessés ; les Hessois souffrirent le plus ; le prince « d'Issembourg (3), leur général, y fut tué. Les Français « perdirent trois à quatre mille hommes ; plusieurs officiers « furent tués ou dangereusement blessés. Le baron d'Hirn, « général des troupes saxonnes, qui mourut à Francfort « des suites de ses blessures, fut généralement regretté. « Cette action, qui combla de gloire le duc de Broglie, « facilita la réunion des armées françaises du Haut et du

(1) *Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 126.
(2) *Voir la note* p. 444. (3) Wolfang Ernest, IIe du nom.

« Bas-Rhin, et leur ouvrit les portes de Cassel, de Gottengen, de Rittberg, de Menden et de Munster (1). »

543. BATAILLE DE JOHANNISBERG (30 août 1762).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 15.

Par M. Amédée Faure en 1837.

Cette longue guerre, entreprise dans l'intérêt de l'Allemagne et dont la France ne pouvait espérer aucun avantage, épuisait les finances du royaume. Quels qu'eussent été les succès obtenus, les revers avaient été plus grands encore. Le commerce surtout était en souffrance; la marine, presque anéantie, se trouvait hors d'état de le protéger, et les colonies, en partie occupées par l'ennemi, étaient dans la situation la plus déplorable.

C'est alors que le duc de Choiseul (2), secrétaire d'état des affaires étrangères, conclut le traité connu sous le nom de *pacte de famille* qui fut signé le 15 août 1761 par les rois de France, d'Espagne, des Deux-Siciles et par l'infant duc de Parme, et qui devait avoir une si grande influence sur la paix générale.

On vit donc les hostilités commencer entre l'Espagne et l'Angleterre pendant que la guerre continuait en Allemagne. « Selon les nouvelles de l'armée du Roi (3), les « ennemis s'étant approchés de Friedberg pendant la journée du 28 du mois dernier, les maréchaux d'Estrées (4) et « de Soubise (5) réunis au corps commandé par le prince « de Condé (6), résolurent de marcher à eux le 30, pour ne « pas leur laisser le temps de se fortifier dans une position « si essentielle.

« Leur objet principal étoit de s'emparer de la montagne « de Johannisberg ou Johansberg, près les salines de Nanheim à une demi-lieue de Friedberg. Le marquis de « Lévis (7) l'occupoit avec l'avant-garde du prince de « Condé. Les colonnes de l'armée étoient encore loin : les « maréchaux d'Estrées et de Soubise, voyant la nécessité « de renforcer ce poste, y portèrent le comte de Stainville (8) avec l'avant-garde à ses ordres.

« La marche des ennemis fut si rapide qu'avant l'arrivée

(1) *Campagnes de Louis XV*, par Pesselin de La Roche-Tilhac, p. 127.
(2) Étienne-François de Choiseul-Stainville. (3) *Gazette de France*, du 6 septembre 1762. (4) Louis-César Le Tellier, comte d'Estrées, marquis de Louvois et de Courtenvaux. (5) Charles de Rohan, duc de Rohan-Rohan, prince de Soubise. (6) Louis-Joseph de Bourbon. (7) François-Gaston de Lévis, depuis duc de Levis et maréchal de France. (8) Jacques-Philippe de Choiseul, depuis duc de Choiseul-Stainville et maréchal de France.

« du comte de Stainville ils eurent le temps de gagner le « sommet de la montagne. »

Cependant le prince de Soubise parvint à les en déloger, pendant que le maréchal d'Estrées faisait attaquer leur flanc gauche. La position fut emportée.

« La cavalerie des ennemis, étoit postée dans la plaine « de Nidermelle, pour y recevoir leur infanterie. Le « prince de Condé la fit charger par ses dragons. Elle « plia; mais, s'étant ralliée au delà d'un ravin, elle re- « vint avec une grande célérité. La seconde charge que « fit le comte de Stainville fut vive et obstinée; elle nous « réussit entièrement. Les ennemis y ont beaucoup perdu. « On y a fait une grande quantité de prisonniers, dont « plusieurs colonels et quelques officiers supérieurs. Le « régiment de Conflans a pris l'étendard d'un régiment « hanovrien. L'infanterie des ennemis, dispersée et mise « en un extrême désordre par cette charge, a regagné le « ravin dans lequel coule le Veter. Les ennemis nous ont « abandonné une grande partie de leur artillerie, et nous « avons quinze pièces de différents calibres. On avoit ras- « semblé, le 31, plus de quinze cents hommes prisonniers « des différentes nations qui composent l'armée des alliés. »

Ce fut la dernière action de cette guerre de sept ans, qui rapporta si peu de gloire à la France, et lui coûta si cher. Le 1er novembre 1762 des préliminaires de paix furent arrêtés à Fontainebleau, et le 10 février de l'année suivante un traité fut signé à Paris, qui rendit encore une fois le repos à l'Europe.

544. LIT DE JUSTICE DE LOUIS XVI (12 novembre 1774).

RENTRÉE DU PARLEMENT RAPPELÉ PAR LOUIS XVI.

Par M. Auguste Couder en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Louis XV était mort le 10 mai 1774. La première pensée de Louis XVI, son petit-fils et son successeur, fut de réconcilier avec la royauté l'opinion publique, aigrie par les scandales et les dilapidations du dernier règne. Un des principaux griefs de cette opinion mécontente était la suppression des parlements, sacrifiés trois ans auparavant aux fantaisies de la cour par le chancelier Maupeou (1). Louis XVI résolut de les rétablir, et, pour solenniser ce grand acte de justice, il vint à Paris présider lui-même à la restauration de la magistrature dans ses anciens priviléges.

(1) René-Nicolas-Charles-Augustin de Maupeou, garde des sceaux de France.

Voici en quels termes la Gazette de France de lundi 14 novembre 1774 raconte cette cérémonie :

« Le 12 de ce mois, à neuf heures moins un quart du « matin, le Roi, après avoir entendu la messe à la Sainte-« Chapelle, est arrivé à la grand'chambre du parlement, « précédé de Monsieur (1) et de monseigneur le comte « d'Artois (2), du duc d'Orléans (3), du duc de Chartres (4), « du prince de Condé (5), du duc de Bourbon (6), du prince « de Conty (7) et du comte de La Marche (8), princes du « sang. Les ducs et pairs, les grands officiers de la cou-« ronne et les autres personnes ayant séance au lit de « justice, avoient devancé le Roi, qui étoit suivi du sieur « de Miroménil (9), garde des sceaux de France, et des « magistrats du conseil, qui l'accompagnoient. Le Roi « ayant ordonné qu'on prît séance, Sa Majesté a déclaré « que son intention étoit de rétablir dans leurs fonctions « les anciens magistrats du parlement; et le garde des « sceaux, de l'ordre de Sa Majesté, ayant expliqué plus « amplement les volontés du Roi, Sa Majesté a ordonné « au grand-maître des cérémonies d'aller chercher à la « chambre de Saint-Louis les anciens membres du parle-« ment, qui s'y étoient réunis en vertu d'ordres parti-« culiers. Ils ont pris à la grand'chambre les places qu'ils « sont dans l'usage d'y occuper lors des lits de justice, « après quoi on a fait la lecture des édits, les portes « ouvertes, et Sa Majesté en a ordonné l'enregistrement. »

545. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA BELLE POULE CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE L'ARÉTHUSE (17 juin 1778).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. JUGELET en 1837, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine.

La querelle engagée entre l'Angleterre et les colonies de l'Amérique du Nord était devenue irréconciliable par l'aveugle obstination de Georges III et de ses ministres. Le 4 juillet 1776 le congrès national, rassemblé à Philadelphie, proclama l'indépendance américaine, et l'acte qui la noti-

(1) Louis-Stanislas-Xavier de France, comte de Provence, depuis Louis XVIII. (2) Charles-Philippe de France, depuis Charles X. (3) Louis-Philippe d'Orléans. (4) Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, depuis duc d'Orléans. (5) *Voir la note* p. 446. (6) Louis-Henri-Joseph de Bourbon, depuis prince de Condé. (7) Louis-François de Bourbon. (8) Louis-François-Joseph de Bourbon, depuis prince de Conti. (9) Armand-Thomas Hue de Miroménil.

fiait fut un manifeste de guerre lancé par les treize États contre la mère-patrie. Washington reçut le commandement suprême de l'armée des États-Unis, pendant que Franklin allait solliciter l'appui de la France pour la cause de la nouvelle république. La présence de ce vieillard excita en France un enthousiasme qui entraîna le gouvernement lui-même. L'indépendance de l'Amérique fut solennellement reconnue par Louis XVI, et un traité de paix et de commerce, signé le 2 février 1778 avec les États confédérés. C'était rompre avec l'Angleterre : la marine française, qui avait à venger les affronts de la guerre de sept ans, saisit cette espérance avec une ardeur incroyable. Cependant l'acte de déclaration de guerre resta quelques mois suspendus : on armait de part et d'autre, et l'on s'observait avant d'engager les hostilités.

« L'Angleterre venait d'équiper à la hâte une flotte « de trente vaisseaux de ligne, dont elle avait donné le « commandement à l'amiral Keppel (1). Cette flotte était sor- « tie depuis quelques jours. On avait envoyé de Brest pour « l'observer trois frégates, *la Belle-Poule*, de vingt-six ca- « nons, *la Licorne*, de trente-deux, *la Pallas*, de dix-huit, « et le lougre *le Coureur*, de douze. La première était « commandée par M. de La Clocheterie, la seconde par « M. de Balisal, la troisième par M. de Rausanne, et le « lougre par M. de Razilli.

« Ces quatre vaisseaux, à la suite d'un coup de vent, se « trouvèrent presque tous au milieu de la flotte anglaise ; « *la Licorne* baissa pavillon après avoir lâché une seule « bordée ; *la Pallas* se rendit, sans pouvoir se défendre, se « trouvant enveloppée de plusieurs vaisseaux ennemis ; *la* « *Belle-Poule*, avec le lougre, trouva moyen de se déga- « ger. Poursuivie par la frégate anglaise *l'Aréthuse*, de « quarante-quatre canons, elle s'arrêta dès qu'elle se vit à « une demi-lieue de la flotte ennemie. Le capitaine anglais « Marshall lui donne ordre de venir parler à l'amiral ; le « Français répond qu'il n'a d'ordre à recevoir que de son « prince ; l'Anglais fait tirer un coup de canon, auquel La « Clocheterie répond par toute sa bordée : le combat est » engagé. De son côté le lougre se bat avec vigueur con- « tre un cutter anglais de même force que lui.

« Le combat, après avoir duré deux heures, tourne au « désavantage de *l'Aréthuse*, qui par des signaux appelle

(1) Auguste, vicomte de Keppel, amiral anglais.

« la flotte à son secours. Deux gros vaisseaux accourent à « force de voiles; *la Belle-Poule* fait retraite et rentre à « Brest couverte de gloire [1]. »

546. COMBAT NAVAL D'OUESSANT (27 juillet 1778).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en 1837.

Il fallait un prodigieux effort pour remettre la marine française en état de lutter avec celle de l'Angleterre. Le gouvernement de Louis XVI déploya toute l'activité que réclamait une si haute entreprise: en peu de temps le nombre des vaisseaux à flot fut considérable, celui des bâtiments en construction plus grand encore, et les escadres françaises se trouvèrent partout où il y avait à rencontrer le pavillon britannique.

L'engagement des quatre bâtiments dont nous parlions tout à l'heure, au milieu de toute l'escadre anglaise, le 17 juin 1778, fut le signal de la guerre. Le comte d'Orvilliers [2] sortit alors de Brest à la tête d'une flotte de trente-deux vaisseaux de ligne. Il avait sous ses ordres le duc de Chartres [3] et Duchaffault [4], lieutenants généraux de marine. La flotte était divisée en trois escadres: *la Blanche* au corps de bataille, *la Blanche* et *la Bleue* à l'avant-garde, et *la Bleue* à l'arrière-garde.

Le comte d'Orvilliers, généralissime, sur *la Bretagne* de cent dix canons, était au corps de bataille, le comte de Guichen [5] avec lui.

Duchaffault, sur *la Couronne* de quatre-vingts canons, dirigeait l'avant-garde avec le capitaine de vaisseau Rochechouart. Le duc de Chartres, monté sur *le Saint-Esprit* de quatre-vingts canons, conduisait l'arrière-garde; le comte de Grasse [6] était sous ses ordres. Les armées navales de France et d'Angleterre se rencontrèrent le 23 juillet.

Dès qu'elles furent en vue l'une de l'autre, elles manœuvrèrent durant quatre jours consécutifs, le comte d'Orvilliers pour conserver l'avantage du vent qu'il avait enlevé aux Anglais, l'amiral Keppel pour le recouvrer. Enfin, le 27 juillet, à neuf heures du matin, le temps paraissant favorable, la flotte française offrit le combat à

(1) *Histoire de Louis XVI*, par [illegible], t. I, p. 207. (2) Louis Guillouet, lieutenant général des armées navales. (3) *Voir la note* p. 448. (4) Louis-Charles de Bezay, comte Duchaffault, depuis amiral. (5) Luc-Urbain Du Bouexic, chef d'escadre et depuis lieutenant général des armées navales. (6) François-Joseph-Paul de Grasse, capitaine de vaisseau et depuis lieutenant général des armées navales.

l'ennemi. Les Anglais savaient qu'un prince du sang royal de France commandait l'escadre bleue, qui, avant le combat, formait l'arrière-garde de la flotte française. L'amiral Keppel manœuvrant dans l'intention de couper cette division du reste de l'armée navale, le comte d'Orvilliers fit virer de bord, et l'escadre bleue se trouva former l'avant-garde. *Le Saint-Esprit* fut exposé, à demi-portée de canon, au premier feu des Anglais. Voici les termes dans lesquels le ministre de la marine s'exprimait sur ce combat, en écrivant au duc de Penthièvre (¹), grand amiral, beau-père du duc de Chartres : « M. d'Orvilliers a donné des preuves de « la plus grande habileté; M. le duc de Chartres, d'un cou« rage froid et tranquille et d'une présence d'esprit éton« nante. Sept gros vaisseaux, dont un à trois ponts, ont « successivement combattu celui de M. le duc de Char« tres, qui a répondu avec la plus grande vigueur, quoique « privé de sa batterie basse; un vaisseau de notre armée « a dégagé *le Saint-Esprit* dans le moment le plus vif, et a « essuyé un feu si terrible qu'il a été absolument désemparé « et obligé de se retirer. » La flotte étant entrée à Brest, le duc de Chartres vint à Paris et à Versailles : il y fut reçu avec enthousiasme par le public. La bataille d'Ouessant, en effet, relevait la gloire navale de la France, tristement flétrie durant la guerre de sept ans.

547. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA CONCORDE CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE LA MINERVE (22 août 1778).

Par M. Théodore Dubois en 1837, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine.

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Le 22 août, *la Concorde*, frégate de vingt-six canons, commandée par M. Le Gardeur de Tilly, rencontra du côté du Cap Français la frégate anglaise *la Minerve*, de trente-deux canons. Le combat commença à neuf heures et demie et fut soutenu pendant deux heures, à la portée du mousquet, avec une égale fermeté de part et d'autre. A onze heures et demie, sir John Scott, capitaine de *la Minerve*, étant trop maltraité dans ses manœuvres et sa mâture pour tenter plus longtemps le sort des armes, fit signal qu'il se rendait. Sa frégate fut amarinée et conduite au Cap (²).

(¹) Louis-Jean-Marie de Bourbon (²) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 194.

548. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA JUNON CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE LE FOX (11 sept. 1778).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. GILBERT en 1837, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine.

« Le vicomte de Beaumont, capitaine de vaisseau, « commandant la frégate *la Junon*, rencontra, le 11 sep- « tembre 1778, à quarante lieues sud-ouest de l'île d'Oues- « sant, la frégate anglaise *le Fox*; il l'attaqua et la com- « battit pendant trois heures et demie à portée de pistolet. « Lorsqu'elle fut entièrement démâtée et hors d'état de se « défendre davantage, le capitaine Windsor, n'ayant plus « même de pavillon, fit signe avec son chapeau qu'il ame- « nait. Il avait quarante-neuf hommes hors de combat, « et lui-même était grièvement blessé au bras; la frégate « francaise n'eut que quatre hommes tués et quinze bles- « sés (1). »

549. COMBAT DU VAISSEAU FRANÇAIS LE TRITON CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS LE JUPITER ET LA FRÉGATE ANGLAISE LA MÉDÉE (20 octobre 1778).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. GILBERT en 1837, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine.

« *Le Triton*, commandé par M. de Ligondès, capitaine « de vaisseau, fut attaqué, à la hauteur du Cap-Finistère, « par un vaisseau et une frégate anglaise. A huit heures du « soir, après trois heures de combat, la frégate abandonna « la partie et profita de l'obscurité pour se soustraire au « feu dont elle était criblée. Le vaisseau anglais continua « le sien encore pendant une heure et parut plier trois « fois; il finit par prendre la fuite et disparut dans la « nuit (2). »

550. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA MINERVE CONTRE DEUX VAISSEAUX ANGLAIS ET DEUX FRÉGATES ANGLAISES (7 février 1779).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. GILBERT en 1837, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine.

« Le chevalier de Grimoard, commandant la frégate *la*

(1) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 195. (2) *Ibid*, p. 196.

« *Minerve*, en sortant de la baie des Baradaires, le 7 fé-
« vrier, aperçut au point du jour deux bâtiments ennemis
« sous le vent à lui; ces bâtiments étaient *le Ruby*, de
« soixante-quatre, et la frégate *le Lowestone*. Il ne balança
« pas à envoyer toute sa bordée au vaisseau qui se trouvait
« alors par son travers, et qui lui riposta par toute la
« sienne, haute et basse. *Le Ruby* continua sa route en ti-
« rant sur *la Minerve* pour virer dans ses eaux. En même
« temps le chevalier Grimoard eut connaissance du *Bris-
« tol*, de cinquante, et de la frégate *l'Æolus*, qui cher-
« chaient à l'envelopper. Il attaqua la frégate, et après
« trois quarts d'heure de combat, elle fut forcée de l'a-
« bandonner. Le calme vint quelque temps après et dura
« jusqu'à une heure. Lorsque la brise s'éleva du nord-
« nord-ouest, les vaisseaux qui l'entouraient commencè-
« rent à le chasser; mais il força de voiles, et la nuit tomba
« sans qu'ils pussent l'atteindre : il en profita pour faire
« fausse route et se soustraire à leur poursuite. Le lende-
« main, n'apercevant plus aucun des bâtiments contre les-
« quels il avait combattu la veille, il prit le parti de re-
« monter jusqu'à la hauteur d'Inagne, dans l'espérance de
« trouver quelques corsaires dans ce passage. En effet il
« rencontra la frégate *la Providence*, de vingt-quatre ca-
« nons, lui livra combat et s'en rendit maître sans perdre
« un seul homme (1). »

551. PRISE DE L'ILE DE LA GRENADE (4 juillet 1779).

Par Jean-François Hue en 1789. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussee.

« La prise de l'île Saint-Vincent ne tarda pas à être sui-
« vie d'une conquête beaucoup plus importante, celle de
« la Grenade. Le comte d'Estaing (2), après avoir réuni à
« son armée navale l'escadre du chevalier de La Motte-
« Piquet (3), appareilla du Fort-Royal de la Martinique avec
« vingt-cinq vaisseaux, et parut, le 2 juillet au matin,
« à la vue de la Grenade. Il mouilla le soir devant l'anse
« Molenier, et mit de suite à terre treize cents hommes,
« qui occupèrent les hauteurs voisines.

« La journée du 3 fut employée à examiner les positions
« de l'ennemi et à concerter le plan d'attaque. Le comte

(1) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 198.
(2) Charles-Henri-Théodat d'Estaing, depuis amiral. (3) Toussaint-Guillaume de La Motte Picquet, depuis comte de La Motte Picquet et lieutenant général des armées navales.

« d'Estaing, à la tête des grenadiers, fit une marche très-« longue pour tourner le môle de l'hôpital, où les Anglais « avaient réuni leurs richesses et leurs forces. Après cette « reconnaissance, il commence l'attaque dans la nuit du « 3 au 4, saute un des premiers dans les retranchements « anglais, se porte avec rapidité au sommet du Morne, et « s'en empare de vive force. Il y trouva quatre pièces de « vingt-quatre, et en fit tourner une, au point du jour, « contre le fort dans lequel s'était retiré le gouverneur. « Ainsi menacé d'être foudroyé à chaque instant par une « artillerie qui dominait le lieu de sa retraite, lord Ma-« cartney fut obligé, deux heures après, de se rendre à « discrétion.

« On fit sept cents prisonniers, et l'on prit sur les ennemis « trois drapeaux, cent deux pièces de canon et seize « mortiers (1). »

552. COMBAT NAVAL DE L'ILE DE LA GRENADE (6 juil. 1779).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par Jean-François Hue en 1789.

« Le lendemain, pendant que le comte d'Estaing était « occupé à faire désarmer les habitants et à indiquer l'em-« placement des batteries, il reçut l'avis de l'approche de « l'armée navale anglaise; le vent, qui soufflait de l'est et « de l'est-nord-est, ne lui permettant pas de sortir à sa « rencontre, il rappela au mouillage ceux de ses vaisseaux « que la mauvaise qualité du fond de l'anse Molenier avait « fait dérader et s'étendre jusque dans la baie pour y trou-« ver une meilleure tenue. En même temps il envoya quel-« ques frégates croiser au vent de son armée. Le 6, à la « pointe du jour, il fit signal à une partie de ses vaisseaux, « qui n'avaient pas encore appareillé, de couper leurs câbles « et de se former en ligne, l'amure à tribord, sans avoir « égard ni à leurs postes ni à leur rang.

« L'armée anglaise, qui avait l'avantage du vent, s'appro-« chait alors, toutes voiles dehors, dans l'ordre de bataille « suivant:

« A l'avant-garde, le vice-amiral Barrington, sur *le* « *Prince de Galles,* de soixante-quatorze canons.

« Au corps de bataille, l'amiral Byron, sur *la Princesse* « *Royale*, de quatre-vingt-dix.

(1) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 204.

« Et l'arrière-garde, sous les ordres du contre-amiral « Hyde-Parker, embarqué sur *le Conquérant*, de soixante-« quatorze canons.

« L'armée française, qui courait à bord opposé, devait « être ainsi formée :

« A l'avant-garde, le comte de Breugnon commandant, « sur *le Tonnant*, de quatre-vingts canons.

« Le comte d'Estaing, général, au corps de bataille sur « *le Languedoc*, de quatre-vingts canons.

« Et à l'arrière-garde, M. de Broves, sur *le César*, de « soixante-quatorze canons.

« Il n'y eut d'abord que quinze vaisseaux français qui « purent prendre part au combat, les courants ayant fait « tomber les autres sous le vent. Cependant l'armée an-« glaise, sans cesser de combattre, continuait de courir « avec confiance vers la baie de Saint-Georges, dans l'es-« poir d'arriver encore assez à temps pour secourir l'île de « la Grenade : mais à la vue du feu des forts sur son chef « de file, l'amiral Byron, convaincu que cette île n'était « plus au pouvoir des Anglais, fit revirer son armée vent « arrière et mit au même bord que les Français. Le « combat continua avec la plus grande vivacité jusqu'à « midi un quart; il cessa alors, parce que l'armée an-« glaise forçait toujours de voiles et serrait le vent pour « rejoindre son convoi, tandis que l'amiral français arri-« vait insensiblement pour rallier ses vaisseaux sous le « vent.

« Lorsque l'armée française fut bien formée en ligne, le « comte d'Estaing la fit revirer vent devant tout à la fois. « L'objet de cette évolution était de couper *le Grafton, le* « *Cornwall* et *le Lion*, vaisseaux de l'arrière-garde an-« glaise, qui semblaient fort désemparés, et qui se trou-« vaient à une grande distance en arrière et plus sous le « vent. Mais l'amiral anglais ayant fait, peu de temps « après, la même manœuvre, le comte d'Estaing fit refor-« mer son armée en ligne sur son vaisseau de queue. Alors « *le Grafton* et *le Cornwall* ne purent rejoindre leur esca-« dre qu'en passant au vent de la ligne française ; ils es-« suyèrent le feu de tout son corps de bataille. Pour *le* « *Lion*, qui était extraordinairement dégréé et absolument « coupé, il fit vent arrière et alla se réfugier à la Jamaï-« que dans l'état d'un vaisseau naufragé (1). »

(1) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 205-208.

553. COMBAT DES FRÉGATES FRANÇAISES LA JUNON ET LA GENTILLE CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS L'ARDENT (17 août 1779).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Gilbert en 1837, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine.

« La frégate *la Junon*, commandée par le chevalier de « Marigny, découvrit le 17 août, à huit heures du matin, « sur la pointe de Good-Start, deux bâtiments, dont l'un « donnait chasse à l'autre, et le visitait après l'avoir at- « teint. Le chevalier de Marigny reconnut que le bâtiment » visité était danois et que l'autre était un vaisseau de li- « gne anglais. Il en donna aussitôt le signal à l'escadre « dont il faisait partie, et qui était aux ordres du comte de « La Touche-Tréville (1). Ce général marqua qu'il entendait « le signal, et fit en même temps à son escadre celui de « forcer de voiles.

« *La Junon* avait profité du temps que le vaisseau an- « glais avait employé à visiter le bâtiment danois pour « courir un bord et s'élever dans le vent, et elle était « parvenue à se mettre dans les eaux de l'ennemi. Lorsque « le chevalier de Marigny en fut à la petite portée du ca- « non, il arbora la flamme et le pavillon français, et l'as- « sura d'un coup de canon. L'ennemi fit alors ouvrir les « sabords de sa première batterie du côté qu'il présentait « à *la Junon*, mais sans arborer le sien. Le chevalier de « Marigny ne doutant plus que ce ne fût un vaisseau an- « glais, et, revenant sur tribord, envoya deux volées à ce « vaisseau qui lui présentait la hanche. Jugeant ensuite « qu'il ne pouvait être préparé au combat que d'un seul « bord, il l'abandonna du côté de babord, et dirigea son « attaque du côté de tribord. En exécutant cette manœuvre, « il lui envoya deux nouvelles bordées dans la hanche et « dans la poupe.

« En ce moment, la frégate *la Gentille*, commandée par « M. Mengaud de La Haye, lieutenant de vaisseau, arriva « à portée de combattre, et fit le feu le plus vif. Le vaisseau « anglais commença alors à tirer sur les deux frégates et « leur envoya deux bordées. Il ne leur fit aucun mal, et « après cette courte défense, le capitaine amena son pavil-

(1) Louis-René-Madeleine Levassor de La Touche Tréville, depuis vice-amiral.

« lon et nous laissa maîtres du vaisseau l'*Ardent* de soixante-
« quatre canons, destiné à augmenter l'armée de l'amiral
« Hardy [1]. »

554. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA SURVEILLANTE CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE LE QUÉBEC (7 octobre 1779).

Par M. GILBERT en 1817. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« La frégate *la Surveillante* de vingt-six canons, com-
« mandée par M. du Couëdic [2], lieutenant de vaisseau, croi-
« sait à la hauteur de l'île d'Ouessant avec le cutter *l'Expé-*
« *dition*, commandé par le vicomte de Roquefeuil ; on dé-
« couvrit, le 7 octobre, à la pointe du jour, une frégate et
« un cutter qui furent soupçonnés ennemis. M. du Couëdic
« fit signal à *l'Expédition* de se préparer au combat, força
« de voiles et serra le vent pour s'approcher des Anglais.
« Dès qu'il fut parvenu à demi-portée de canon, il arbora
« son pavillon et l'assura d'un coup de canon à boulet. Les
« bâtiments ennemis mirent en panne sans arborer leurs
« couleurs, et ayant reçu, dans cette position, la bordée de
« la frégate française, ils arrivèrent en déployant le pavil-
« lon anglais. *La Surveillante* revira aussitôt pour se met-
« tre au même bord que la frégate et l'attaquer, tandis que
« le vicomte de Roquefeuil combattrait le cutter.

« L'action s'engagea bord à bord à dix heures et demie ;
« elle fut soutenue, de part et d'autre, avec la même viva-
« cité et le même courage. A une heure après midi, *la Sur-*
« *veillante* fut dématée de tous ses mâts, et peu de minutes
« après, la mâture de la frégate anglaise éprouva le même
« sort. Ces deux bâtiments, privés de tous leurs mâts et hors
« d'état de manœuvrer, continuèrent à combattre avec la
« même chaleur. M. du Couëdic, quoique blessé très-
« grièvement, n'abandonna point le gaillard de sa frégate.
« Lorsqu'il vit que les deux bâtiments étaient assez rappro-
« chés pour tenter l'abordage, il ordonna à son équipage
« de sauter à bord. Déjà le beaupré de *la Surveillante* était
« engagé dans les débris des mâts de son ennemi, lors-
« qu'on vit tout le gaillard de la frégate anglaise en feu.
« L'incendie se communiqua rapidement au beaupré de *la*
« *Surveillante*. M. du Couëdic manœuvra avec assez d'ha-

(1) *Relations des événements et combats de la guerre maritime de* 1778, *etc.*, par le contre-amiral Kerguelen, p. 95. (2) Charles-Louis, vicomte Du Couëdic de Kergoualer, depuis capitaine de vaisseau.

« bileté et de précision pour s'éloigner du bâtiment en-
« flammé, à l'aide de quelques avirons : il parvint à étein-
« dre le feu de son beaupré, et dès lors il ne s'occupa plus
« qu'à sauver quelques Anglais qui s'étaient jetés à la mer.
« Quarante-trois seulement purent gagner son bord, et à
« quatre heures, la frégate anglaise sauta en l'air. On ap-
« prit par eux qu'elle se nommait *le Québec*, qu'elle portait
« trente-deux canons et était commandée par le capitaine
« Farmer [1]. »

555. COMBAT NAVAL D'UNE DIVISION FRANÇAISE CONTRE UNE ESCADRE ANGLAISE (18 décembre 1779).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par le marquis de ROSSEL en 1787.

« Un convoi de vingt-six navires, destiné pour les îles
« du Vent, et parti de Toulon sous l'escorte de la frégate
« *l'Aurore*, que commandait M. de La Flotte, était sur le
« point d'entrer au Fort-Royal, lorsqu'on aperçut quatorze
« vaisseaux ennemis qui lui donnaient chasse. M. de La
« Flotte fit serrer le vent et la côte à son convoi. Il espérait
« pouvoir le faire entrer dans le port avant que l'ennemi
« fût à portée de l'intercepter; mais le vent, manquant à
« la côte, tandis que les vaisseaux anglais en avaient en-
« core au large, un d'eux, *l'Élisabeth*, de soixante-qua-
« torze canons, fut bientôt à portée de *l'Aurore*, qui fit feu
« de ses canons de retraite pour protéger les bâtiments de
« la tête du convoi.

« A deux heures après midi, on vit du Fort-Royal le
« combat inégal que *l'Aurore* était obligée de soutenir.
« Aussitôt M. de La Motte-Piquet [2], chef d'escadre, appa-
« reilla avec le vaisseau *l'Annibal*, de soixante-quatorze,
« pour aller au secours de la frégate et du convoi. Il fut
« bientôt suivi de deux vaisseaux de soixante-quatre, *le
« Vengeur*, commandé par M. le chevalier de Retz, et
« *le Réfléchi*, par M. Cillart de Suville. M. de La Motte-
« Piquet se présenta d'abord seul au combat contre trois
« vaisseaux ennemis qui avaient coupé le convoi, et déga-
« gea la frégate *l'Aurore*, et avec elle huit des navires mar-
« chands, qui eussent été infailliblement pris sans cette
« manœuvre aussi hardie que bien exécutée.

« Lorsque les deux autres vaisseaux français eurent
« joint *l'Annibal*, ils engagèrent un combat des plus vifs

(1) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 214. (2) *Voir la note* p. 453.

« contre sept vaisseaux ennemis ; mais malgré tous leurs « efforts, ils ne purent empêcher que ceux des vaisseaux « anglais qui restaient sans combattre, ne s'emparassent « de plusieurs bâtiments du convoi. La nuit d'ailleurs mit « un terme au combat, et M. de La Motte-Piquet, voyant « que ceux des navires du convoi qui ne s'étaient pas « échoués à la côte, étaient déjà amarinés derrière l'es- « cadre anglaise, se détermina à rentrer au Fort- « Royal [1]. »

556. **COMBAT NAVAL EN VUE DE LA DOMINIQUE (17 avril 1780).**

Par M. GILBERT en 1837, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

L'Angleterre, menacée dans ses possessions des Antilles, avait envoyé l'ordre à l'amiral Rodney [2] de quitter, avec une partie de sa flotte, la Méditerranée pour se rendre en Amérique. La France, de son côté, avait armé à Brest quinze vaisseaux de ligne, qui partirent sous les ordres du comte de Guichen [3].

L'amiral Hyde-Parker, en station dans les Antilles, y commandait en maître, lorsque le comte de Guichen arriva à la Martinique le 23 mars 1780, et réunit aussitôt sous ses ordres toutes les forces navales qui se trouvaient dans ces parages. Les escadres détachées, commandées par le chevalier de La Motte-Piquet [4], le comte de Grasse [5], le marquis de Vaudreuil [6], s'étaient jointes à lui. Le marquis de Bouillé [7] était sur la flotte à la tête des troupes de débarquement. Des deux côtés on cherchait à reprendre les colonies qui avaient pu être enlevées dans la précédente campagne. Le comte de Guichen voulut tenter une attaque sur l'île de Sainte-Lucie, et le 16 avril il débouchait par le canal de la Dominique pour remonter au vent de la Martinique, « lorsqu'il eut connaissance de « l'armée anglaise. Alors il signala l'ordre de bataille ainsi « que les manœuvres propres à lui procurer l'avantage du « vent et à le rapprocher de l'ennemi.

« Il parut d'abord que l'amiral Rodney, sous le comman-

(1) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 217. (2) Georges Bridge Rodney, depuis baron et pair d'Angleterre. (3) Luc-Urbain Du Bouexic, lieutenant général des armées navales. (4) *Voir la note p. 453.* (5) François-Joseph-Paul de Grasse, chef d'escadre, depuis lieutenant général des armées navales. (6) Louis-Philippe de Rigaud, chef d'escadre, depuis lieutenant général des armées navales. (7) François-Claude-Amour de Bouillé, maréchal de camp, depuis lieutenant général des armées du roi.

« dement duquel la Grande-Bretagne avait mis toutes ses « forces navales aux Antilles, ne voulait qu'observer les « Français; mais le comte de Guichen, le voyant se poster à « huit heures du soir sur son arrière-garde, fit aussitôt re- « virer son armée vent devant, et prendre les mêmes amu- « res que les vaisseaux anglais, qui tinrent alors le vent et « mirent au bord opposé [1]. »

L'amiral Rodney, qui avait fait sa jonction avec les amiraux Rowley, Walsingham et Hyde-Parker, se rendit dans la rade de Saint-Pierre, et ferma l'accès de l'île au comte de Guichen.

Les armées navales étaient en présence dans l'ordre suivant :

Flotte anglaise, à l'avant-garde, sept vaisseaux de haut bord; le vice-amiral Hyde-Parker; commandant, sur *la Princesse Royale,* de quatre-vingt-dix canons ; au corps de bataille sept vaisseaux, l'amiral Rodney, généralissime, sur *le Sandwich,* de quatre-ving-dix canons ; à l'arrière-garde, six vaisseaux, dont quatre de soixante-quatorze, un de soixante-quatre et un de soixante.

La flotte française était rangée dans l'ordre inverse :

A l'arrière-garde, sept vaisseaux de haut bord ; le comte de Grasse, commandant sur *le Robuste,* de soixante quatorze canons ; au corps de bataille, sept vaisseaux de haut bord ; le comte de Guichen, général en chef, sur *la Couronne,* de quatre-vingts canons ; et à l'avant-garde, huit vaisseaux de haut bord; le chevalier de Sade, commandant, sur *le Triomphant*, de quatre-vingts canons.

« En forçant de voiles depuis onze heures du matin, l'ar- « mée française avait d'autant plus étendu sa ligne, que les « vaisseaux qui composaient l'avant-garde étaient moins « bons voiliers. La lacune qui s'était nécessairement faite « entre cette escadre et le corps de bataille devint encore « plus grande par la dérive de *l'Actionnaire,* qui, quoique « forçant de voiles, tomba sous le vent de la ligne. Ce fut « cet instant que l'amiral Rodney saisit pour tenter de cou- « per l'arrière-garde ; mais l'audace du *Destin*, vaisseau « français, à tenir *le Sandwich* par son travers et à le com- « battre obstinément à demi-portée de fusil, et les manœu- « vres que faisait le corps de bataille français pour exécu- « ter le signal de virer lof pour lof tout à la fois, rompirent « toutes ses mesures et le contraignirent de reprendre « ses amures. Dans cette position, ne pouvant plus com- « battre l'avant-garde, qui était tombée sous le vent, parce

(1) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 373.

« qu'elle avait été fort dégréée, l'amiral anglais fit voiles « pour attaquer le corps de bataille français; mais à quatre « heures du soir, voyant la mâture de son vaisseau endom- « magée, et la ligne française se reformer, il amura sa « grande voile, retint le vent, et le fit serrer à toute son ar- « mée: cette dernière manœuvre mit fin au combat.

« Entre autres vaisseaux anglais, *le Sandwich,* qui avait « été combattu successivement par les vaisseaux français *le* « *Vengeur, le Destin* et *le Palmier,* fut si maltraité, que peu « s'en fallut qu'il ne coulât. *Le Sphinx* et *l'Artésien* soutin- « rent pendant plus d'une heure, et avec fermeté, le feu su- « périeur des plus gros vaisseaux de l'avant-garde anglaise, « parmi lesquels se trouvait *la Princesse Royale,* jusqu'à ce « que *le Robuste,* après avoir viré de bord, fût venu à leurs « secours et les eût dégagés (1). »

557. COMBAT NAVAL DE LA PRAYA (16 avril 1781).

Par M. GILBERT en 1837, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

La Hollande, qui était parvenue à rester neutre pendant les trois premières années de la guerre, avait été entraînée, en 1781, dans l'alliance francaise. Le gouvernement anglais mit alors une escadre sous les ordres du commodore Johnstone, pour aller attaquer la colonie du cap de Bonne-Espérance, avec mission de se rallier ensuite dans l'Inde à la flotte de l'amiral Hughes, et d'y détruire les établissements hollandais. A cette terrible menace, les États-Généraux avaient réclamé l'appui de la France.

« A la demande des Hollandais, le gouvernement fran- « çais expédia, sous les ordres de M. de Suffren (2), une « petite flotte pour porter des troupes et des munitions de « guerre au cap de Bonne-Espérance, qui était menacé « par les Anglais.

« M. de Suffren approchait de la baie de la Praya, dans « l'île de Sant-Iago, où il se proposait de faire de l'eau, « lorsque *l'Artésien,* qui marchait en avant, découvrit à « l'entrée de la rade un bâtiment avec pavillon anglais, et « revira sur son commandant avec signal de voiles en- « nemies (3). »

Suffren reconnut l'escadre anglaise : voyant qu'il avait été prévenu, il prit aussitôt le parti de l'attaquer. « Le

(1) *Annales maritimes et coloniales,* par M. Bajot, t. II, p. 376.
(2) Pierre-André de Suffren Saint-Tropez, alors commandeur de l'ordre de Malte, depuis bailli du même ordre et vice-amiral. (3) *Annales maritimes et coloniales,* par Bajot, t. II, p. 391.

« vaisseau *le Héron* qu'il montait alla mouiller sur la
« bouée de l'ennemi, et fut suivi par *l'Annibal* com-
« mandé par M. de Tremignon l'aîné, capitaine de vais-
« seau. *L'Artésien*, commandé par M. de Cardaillac, vint
« ensuite et manqua le mouillage; mais il aborda deux
« bâtiments de la compagnie, dont il se rendit maî-
« tre. *Le Sphinx* et *le Vengeur*, aux ordres du comte de
« Forbin et du vicomte du Chilleau, ne purent tenir sur
« leurs ancres et se battirent sous voiles: leur feu eut
« moins d'effets et les cinq vaisseaux anglais profitèrent
« de leur éloignement pour diriger le leur sur *le Héron* et
« et *l'Annibal*. Ce dernier en fut tellement écrasé, qu'il
« perdit tous ses mâts et fut obligé de couper son câble
« pour gagner le large. *Le Héron* fut bientôt obligé d'en
« faire autant, et fut suivi par les autres vaisseaux qu'il
« avait sous ses ordres. Le commodore Johnstone fit signal
« à son escadre d'appareiller et de poursuivre les vaisseaux
« français; mais elle était trop maltraitée pour pouvoir les at-
« teindre, et fut obligée de regagner la rade de la Praya.
« Le parti courageux que prit le commandeur de Suffren
« dans cette circonstance lui procura l'avantage inappré-
« ciable d'arriver dans l'Inde avant les Anglais, dont le
« départ avait précédé le sien, et c'est à juste titre qu'on
« doit lui attribuer tout l'honneur de cette journée (1). »

558. COMBAT NAVAL EN VUE DE LOUISBOURG (22 juil. 1781).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par le marquis de ROSSEL en 1788.

Les frégates *l'Astrée*, de vingt-six canons, commandée par le capitaine de vaisseau de La Pérouse (2), et *l'Hermione*, sous les ordres du capitaine de vaisseau comte de La Touche Tréville (3), étant en croisière le 22 juillet 1781, à six lieues dans le sud-est du cap Nord de l'île Royale sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, furent informées qu'un convoi ennemi, escorté par des bâtiments de guerre était dans ces parages. Le capitaine La Pérouse donna ordre de se porter de ce côté. Les deux frégates eurent bientôt à se défendre contre cinq bâtiments ennemis : *l'Allegeance*, de vingt-quatre canons, *le Vernon*, de vingt-quatre, *le Charlestown*, de vingt-huit, *le Jack*, de vingt-quatre, et *le Vautour*, de vingt, tandis qu'un sixième, *le Thompson*, de dix-huit canons, resta constamment au vent.

« *L'Astrée* s'attacha particulièrement au *Charlestown*;

(1) *Relations des événements et combats de la guerre maritime de* 1778, *etc.*, par le contre-amiral Kerguelen, p. 177. (2) Jean-François Galaup de La Pérouse. (3) *Voir la note* p. 456.

« *l'Hermione* combattit cette frégate à son tour, après « avoir tiré plusieurs bordées au *Vautour* et au *Jack*. Le « combat avait commencé à six heures et demie; une de-« mi-heure après, *le Charlestown*, alternativement com-« battu par M. de La Pérouse et le comte de La Touche, « brassa à culer, et retomba par le travers de *l'Astrée* qui « lui ayant cassé son grand mât de hune, le força d'ame-« ner son pavillon. *Le Jack* se trouvait alors par le travers « du commandant de *l'Hermione*, qui l'écrasa de son feu « et le força à se rendre. Le combat était même engagé de « manière que les trois autres bâtiments ennemis eussent « été obligés d'en faire autant, si la nuit ne fût pas tombée « si vite. M. de La Pérouse, voyant que tout annonçait « qu'elle serait très-obscure, ne voulut pas poursuivre « *l'Allegeance* et *le Vernon* qui forçaient de voiles et pre-« naient la fuite. Les deux commandants français virèrent « de bord pour amariner *le Charlestown* et *le Jack* qui res-« taient de l'arrière : le dernier de ces bâtiments le fut en « effet; mais le premier qui avait laissé tomber sa misaine, « au lieu d'arriver pour se laisser amariner, échappa à la « faveur de la nuit aux recherches du comte de La Touche « qui avait viré sur lui.

« Nos deux frégates se rejoignirent à neuf heures et de-« mie. *L'Astrée* mit en panne, dans l'espoir que *le Charles-« town* prendrait ce parti pour se laisser dépasser; mais « elle n'en eut point connaissance à la pointe du jour, et « les vents d'ouest ayant porté les frégates du Roi à qua-« torze lieues sous le vent de la baye des Espagnols, elles « firent voiles pour Boston (1). »

559. SIÉGE D'YORK-TOWN.

COMBAT NAVAL DEVANT LA CHESAPEAK (5 septem. 1781).

Par M. Théodore Gudin en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Depuis trois ans que la France s'était engagée dans la guerre de l'Indépendance américaine, rien de décisif encore ne s'était passé sur terre ni sur mer. Le général Rochambeau (2), débarqué à New-Port dans l'état de Rhode-Island (juillet 1780) à la tête de six mille Français, attendait, avant d'agir, les renforts que devait lui amener le comte de Guichen (3). Washington (4), retranché dans son

(1) *Relations des événements et combats de la guerre maritime de* 1778, *etc.*, par le contre-amiral Kerguelen, p. 199. (2) Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, depuis maréchal de France. (3) *Voir la note* p. 459. (4) George Washington, général en chef des troupes américaines, depuis président de la république des États-Unis.

camp de West-Point, épiait l'occasion de se joindre au général français: mais sir Henri Clinton (1) de son quartier général de New-York l'observait, prêt à suivre tous ses mouvements. Pendant ce temps la guerre se faisait avec acharnement dans les provinces du Sud. Lord Cornwallis (2), qui y commandait les troupes anglaises, avait d'abord marché de succès en succès; mais bientôt les Américains lui opposèrent Greene, un de leurs capitaines les plus habiles et les plus résolus. Les journées de Cowpens, de Guildford-House, de Eutaw-Springs, firent reculer de proche en proche l'armée anglaise, qui, dépossédée presque entièrement de la Géorgie et des deux Carolines, concentra toutes ses forces dans la Virginie. C'est là que devaient se porter enfin des coups décisifs.

Sir Henri Clinton avait donné l'ordre à lord Cornwallis, en attendant qu'il lui envoyât des secours, de fortifier un des ports de la Virginie, qui pût lui servir de place d'armes dans le Sud, et celui-ci avait choisi York-Town, ville située à la pointe de la péninsule formée par les rivières d'York et de James. M. de La Fayette (3), à la tête d'un corps de Français et de milices américaines, arriva le premier devant cette place; le comte de Rochambeau et Washington ne tardèrent pas à l'y rejoindre. Mais, avant de se mettre en marche, Rochambeau avait eu soin de réclamer l'assistance de la flotte française des Antilles: il fit connaître sa position au comte de Grasse (4), en lui demandant de conduire en Amérique toutes les troupes dont il pourrait disposer. L'amiral français s'empressa de déférer à la demande qui lui était adressée. Il sut cacher sa marche à la flotte anglaise, et il parut le 28 août devant le cap Henri, en dehors de la baie de Chesapeak, le même jour que le contre-amiral Samuel Hood arrivait des îles du Vent avec quatorze vaisseaux de ligne. Deux jours après il jeta l'ancre devant Linn-Haven; ayant pris position à l'entrée des rivières James et d'York pour en former le blocus, il donna connaissance de son arrivée aux généraux des armées combinées, et fit débarquer à James-Town trois mille cinq cents hommes de troupes qu'il avait embarqués au cap. Ces troupes rejoignirent bientôt de l'autre côté de la rivière un corps d'Américains qui interceptait les communications de l'armée anglaise entre la Virginie et la Caroline du Nord.

(1) Sir Henri Clinton, commandant en chef de l'armée anglaise. (2) Charles, marquis de Cornwallis, depuis gouverneur-général du Bengale. (3) Gilbert Motier, marquis de La Fayette, depuis lieutenant général et général en chef. (4) *Voir la note* p. 459.

« Pendant que le comte de Grasse attendait à son mouil-
« lage les nouvelles de la marche du généralissime améri-
« cain et le retour de ses embarcations, sa frégate de dé-
« couverte lui signala vingt-sept voiles dans l'est, dirigeant
« leur route sur la baie : les vents soufflaient alors du nord-
« est. A l'instant l'amiral rappela ses bâtiments à rames,
« qui faisaient aiguade, et ordonna de se préparer au com-
« bat, en se tenant prêt à appareiller. A midi, la marée lui
« permettant de mettre sous voiles, il fit signal de cou-
« per les câbles et de former en appareillant, une ligne de
« vitesse. Ces ordres furent exécutés avec tant de célérité,
« que nonobstant l'absence de quinze cents hommes et
« quatre-vingt-dix officiers employés au débarquement des
« troupes dans la rivière James, l'armée navale française
« fut sous voiles en moins de trois quarts d'heure et sa
« ligne formée dans l'ordre suivant :

« Avant-garde, de Bougainville (1), commandant, sur
« *l'Auguste*, de quatre-vingts canons.

« Au corps de bataille, le comte de Grasse, sur *la Ville*
« *de Paris*, de cent quatre canons.

« L'arrière-garde, sous les ordres du chevalier de Monteil,
« embarqué sur le *Languedoc*, de quatre-vingts canons.

« L'armée anglaise avait l'avantage du vent; elle mar-
« chait dans l'ordre de bataille inverse :

« Le contre-amiral Drake, sur *la Princesse*, de soixante-
« dix canons, marchait à l'arrière-garde.

« L'amiral Graves était au corps de bataille, sur le
« *London*, de quatre-vingt-dix-huit canons.

« L'avant-garde était commandée par le vice-amiral Sa-
muel Hood (2), sur *le Barfleur*, de quatre-vingt-dix canons.

« L'action s'engagea par un feu très-vif et dans l'ordre
« inverse entre les avant-gardes des deux armées, et à la
« portée de la mousqueterie entre leurs vaisseaux de tête.
« Quelques vaisseaux des deux corps de bataille prirent
« aussi part à ce combat, mais à une grande distance; l'ar-
« rière-garde anglaise, en tenant constamment le vent,
« évita l'attaque de celle des Français, qui faisait tous ses
« efforts pour l'approcher, ainsi que le corps de bataille
« anglais. Le combat dura jusqu'à six heures et demie du
« soir, et ce fut en vain que les Français cherchèrent, pen-
« dant quatre jours, à le rengager. Les vents variables et

(1) Louis-Antoine de Bougainville, comte de Bougainville, depuis vice-amiral. (2) Samuel, lord vicomte Hood, baron de Catherington, depuis amiral.

« les temps orageux, qui ne cessèrent de les contrarier, fi-
« nirent par leur faire perdre de vue l'armée anglaise :
« alors, dans la crainte qu'à la faveur de quelque variation
« de vent elle ne le devançât dans la baie de Chesapeak, l'a-
« miral français revint y mouiller. En y rentrant, il s'empara
« des frégates anglaises *l'Iris* et *le Richmond*, qui avaient
« été envoyées par l'amiral Graves pour couper les bouées
« des vaisseaux français au mouillage de Linn-Haven. »

Les vaisseaux anglais *le Shrewsbury*, *le Montagu*, *l'Ajax*, *l'Intrépide* et *le Terrible* furent considérablement endommagés dans leurs corps et dans leurs mâtures, et le 11 septembre, l'amiral Graves fut obligé de faire mettre le feu à ce dernier vaisseau, parce qu'il ne pouvait plus résister à la lame (1).

560. SIÉGE D'YORK-TOWN (6 octobre 1781.)

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 25.

Par M. Siméon Fort en 1841.

« Cependant l'armée française si longtemps bloquée à
« Rhode-Island en sort le 1er septembre. Clinton (2), persua-
« dé qu'elle marche sur New-York, pour en faire le siége
« conjointement avec Washington (3), se renferme dans la
« place, où il se fortifie. Le comte de Rochambeau (4), par
« une marche habile, quitte la route de New-York et se
« porte vers Philadelphie, où il arrive le 2 octobre. Cette
« armée comptait au nombre de ses principaux officiers
« MM. de Vioménil (5), de Custine (6), de Lauzun (7) de
« Dillon (8), de Chastellux (9), Berthier (10), Dumas (11), de
« Damas (12), de Lameth (13) et de Rochambeau (14), fils
« du général. On y voyait plusieurs étrangers et entre

(1) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 401-403.
(2) *Voir la note* p. 464. (3) *Voir la note* p. 463. (4) *Idem* p. 463.
(5) Charles-Joseph-Hyacinthe Du Houx, depuis maréchal de France et marquis de Vioménil. (6) Adam-Philippe de Custine, comte de Custine, depuis général en chef de l'armée du Rhin et du Nord. (7) Armand-Louis de Gontaut, d'abord duc de Lauzun, ensuite duc de Biron, depuis lieutenant général et général en chef de l'armée du Rhin. (8) Arthur de Dillon, comte de Dillon, depuis général en chef de l'armée du Nord. (9) Jacques-François de Chastellux, marquis de Chastellux, maréchal de camp. (10) Louis-Alexandre Berthier, depuis prince de Neufchâtel et de Wagram, maréchal de France, etc. (11) Mathieu Dumas, depuis comte et lieutenant général. (12) Charles de Damas, comte de Damas, depuis lieutenant général. (13) Charles-Malo-François de Lameth, comte de Lameth, aide-maréchal général des logis, depuis lieutenant général; Alexandre de Lameth, aide de camp du comte de Rochambeau, depuis baron et lieutenant général, et Théodore de Lameth, depuis maréchal de camp. (14) Donatien-Marie-Joseph de Vimeur, depuis comte de Rochambeau et général de division.

« autres le comte des Deux-Ponts (1). L'armée défila « devant le président du congrès, auquel elle rendit de « grands honneurs militaires.

« Après s'être concertée avec le comte de Grasse (2), dont « la flotte interceptait le passage de la baie de Chesapeak et « de l'embouchure du James, elle s'unit à l'armée de Wa- « shington ; les Américains et les Français marchèrent de « suite à Williamsbourg, où ils arrivèrent le 4 octobre ; ils y « trouvèrent MM. de Chastellux (3), de La Fayette (4) et de « Saint-Simon (5), et toutes les forces des armées combinées « se rassemblèrent sur ce point. Elles formaient un corps « effectif de dix-sept mille hommes. »

« York-Town fut investi le 6 ; la tranchée fut ouverte « le 8 (6). »

561. SIÉGE D'YORK-TOWN (12 octobre 1781).

ATTAQUE DES REDOUTES.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1785. Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

« Deux redoutes, rapporte Bourniseaux (7), furent em- « portées d'assaut le 12 : l'une fut prise par les Américains, « conduits par les généraux Lincoln, Lawrence et Hamil- « ton; l'autre fut conquise par le régiment d'Auvergne, com- « mandé par le marquis de Saint-Simon (5), MM. de Viomé- « nil (8), de Dillon (9), de Rochambeau (10) et de Lameth (11). »

562. SIÉGE D'YORK-TOWN (19 octobre 1781).

LE GÉNÉRAL ROCHAMBEAU ET WASHINGTON DONNENT LES DERNIERS ORDRES POUR L'ATTAQUE.

Par M. Auguste COUDER en 1836. Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

La place de York-Town, défendue par une armée, opposait une vive résistance. Cornwallis (11) tenta plusieurs fois des sorties qui furent toutes repoussées. Les généraux de l'armée combinée, informés que sir Henri Clinton (12), à la tête de ses troupes, avait quitté New-York, pressaient de plus en plus les attaques. Lord Cornwallis résistait toujours, mais « sa position déjà très-critique, devint insoutenable. « Les assiégeants ayant élevé, dans la nuit du 11 au 12 oc- « tobre, une seconde parallèle à cent cinquante toises du « corps de la place, ne l'eurent pas plutôt perfectionnée,

(1) Guillaume de Forbach. (2) *Voir la note* p. 459. (3) *Idem* p. 466. (4) *Idem* p. 464. (5) Claude-Anne de Saint-Simon, maréchal de camp. (6) *Histoire de Louis XVI*, par Bourniseaux, p. 440. (7) *Idem*, p. 441. (8) *Voir la note* p. 466. (9) *Voir la note* p. 466. (10) *Voir la note* p. 466. (11) *Voir la note* p. 466.

« qu'ils résolurent d'attaquer les deux redoutes détachées « de la gauche des assiégés. Le marquis de La Fayette ([1]), à « la tête des Américains, et le baron de Vioménil ([2]) avec « le régiment de Gâtinais et quatre cents grenadiers fran- « çais aux ordres du comte Guillaume de Forbach des « Deux-Ponts et de M. de l'Estrades, les emportèrent « l'épée à la main, tuèrent ou blessèrent la plus grande « partie des troupes qui les défendaient, et firent cent « soixante-huit prisonniers. Dans la même nuit, les assié- « geants enfermèrent ces deux redoutes dans la seconde « parallèle, à laquelle ils les firent servir de point d'appui. « Ils travaillèrent avec tant d'ardeur que dès le lende- « main, à la pointe du jour, ils les avaient déjà remises « en état de défense. Resserrés de plus en plus et menacés « d'être canonnés avec des batteries à ricochet, qu'ils « voyaient établies contre la ville d'York, les assiégés, « au nombre de six cents hommes, firent une sortie, « la nuit du 15 au 16, et enclouèrent deux pièces de « canon dans la seconde parallèle; mais elles furent re- « mises en état de servir six heures après. Le feu de l'ar- « tillerie des assiégeants était si vif, qu'il n'était pas « possible aux défenseurs d'York-Town de monter un seul « canon sur tout le front attaqué. Hors d'état d'opposer dé- « sormais une plus longue résistance, lord Cornwallis de- « manda, le 17 octobre, une suspension d'armes pendant « un jour. Deux heures seulement lui furent accordées; « alors il se décida à parlementer ([3]). »

563. SIÉGE D'YORK-TOWN (19 octobre 1781).

SORTIE DE LA GARNISON ANGLAISE.

Gouache par VAN BLARENBERGHE en 1784.

Partie centrale
1er étage.
Salle dite de la
Vaisselle d'or.
N° 127.

« Le jour suivant fut employé à discuter les articles de « la capitulation, qui fut rédigée par le colonel américain « Lawrence, dont le père était captif en Angleterre, et par « le vicomte de Noailles ([4]), conjointement avec deux offi- « ciers supérieurs de l'armée anglaise. Les troupes de « terre se rendaient prisonnières de guerre aux Etats-Unis, « et celles de mer à l'armée navale française. Cette capitu- « lation, qui fut signée le 19 octobre 1781, portait encore « que les troupes ennemies défileraient l'arme au bras, les « drapeaux dans leurs étuis, les tambours battant une « marche anglaise ou allemande, et qu'elles viendraient

(1) *Voir la note* p. 464. (2) *Idem* p. 466. (3) *Histoire de l'indépendance américaine*, par Leboucher. (4) Louis-Marie de Noailles, depuis général de brigade.

« déposer les armes sur les glacis non loin d'York-Town,
« en présence des armées alliées.....

« Le nombre des prisonniers monta à six mille cinq cent « quatre-vingt-onze, y compris deux mille quatre-vingt-« neuf malades et environ huit cents matelots. On trouva « dans ces deux postes cent soixante canons de tout calibre, « dont la moitié était en fonte, huit mortiers, vingt-deux « drapeaux et quarante bâtiments de transport, dont vingt « avaient été coulés bas [1]. »

564. **PRISE DES ILES SAINT-CHRISTOPHE ET NÉVIS** (3 fév. 1782).

Par le marquis de ROSSEL en 1789. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Après la prise d'York-Town, le comte de Grasse [2] était retourné dans les Antilles. Ayant pris à son bord le marquis de Bouillé [3], avec six mille hommes de troupes de débarquement, il sortit de la Martinique le 17 décembre 1781 dans le dessein d'attaquer la Barbade. Le mauvais temps qu'il essuya dans le canal de Sainte-Lucie ne lui permit pas d'entreprendre cette expédition ; il se dirigea alors sur l'île Saint-Christophe. Ayant rencontré l'armée navale de l'amiral Hood [4] il lui livra combat et poursuivit sa route « vers les îles Saint-Christophe et Névis. Le 3 février, les « armées de terre et de mer, aux ordres de M. le marquis « de Bouillé et de M. le comte de Grasse, s'emparèrent de ces « deux îles après trente-trois jours de siége [5]. »

565. **COMBAT NAVAL EN VUE DE NÉGAPATNAM** (6 juil. 1782).

Par M. Théodore DUBOIS en 1836, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Après l'affaire de la Praya, Suffren [6] fit une telle diligence, que non seulement il dépassa le commodore Johnstone, mais qu'il précéda de plusieurs mois dans l'Inde l'amiral Bickerton qui était parti d'Europe en même temps que lui. Il se rallia à l'escadre française du lieutenant général d'Orves, qui stationnait dans ces parages, et qui, étant mort le 3 février 1782, lui laissa bientôt le commandement de toutes les forces navales de la France dans ces mers.

Les Hollandais avaient déjà perdu la plus grande partie

(1) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 578. (2) *Voir la note* p. 459. (3) *Voir la note* p. 459. (4) *Idem* p. 465. (5) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 578. (6) *Voir la note* p. 461.

de leurs possessions; les Anglais leur avaient enlevé Sumatra, une partie de l'île de Ceylan, de Négapatnam et de Trinquemalé sur la côte de Coromandel. L'amiral Hughes, à la tête d'une escadre composée de onze vaisseaux de ligne, de plusieurs frégates et quelques autres bâtiments, dominait dans les mers de l'Inde. L'arrivée du bailli de Suffren changea la face des choses; il comptait sous ses ordres un même nombre de vaisseaux, plusieurs frégates et d'autres bâtiments de transport sur lesquels il y avait trois mille hommes destinés à renforcer l'armée d'Hyder-Aly, ou Haïder-Aly, nabab du Benguelour, etc., etc.

Déjà l'escadre française s'était emparée le 22 janvier, près de la côte de Coromandel, du vaisseau anglais *l'Annibal*, de cinquante canons. Elle s'était ensuite mesurée avec la flotte anglaise, dans la rencontre du 7 février et du 8 avril; mais ce fut le 6 juillet, en vue de Négapatnam, qu'elles engagèrent un véritable combat. Le bailli de Suffren commandait sur *le Héros*, de soixante-quatorze canons; l'amiral anglais montait *le Superbe*, également de soixante-quatorze.

« Le combat s'engagea à dix heures trois quarts, entre « les deux avant-gardes, au même bord, à un quart de « portée de canon, et aux arrière-gardes, à une plus « grande portée, parce que celle des Anglais, qui était au « vent, ne cessa pas de se tenir à cette distance. Il dura en- « viron deux heures, avec la plus grande vigueur. Alors « quelques vaisseaux français étant entièrement dégréés, « et *le Brillant* ayant perdu son grand mât, *le Héros*, qui « avait déjà fait de la voile pour le secourir, fit le signal « d'arriver à *l'Annibal* qui combattait de très-près et au « vent de la ligne française. »

Une forte brise éloigna les deux armées encore en bataille, et y mit quelque désordre. « La ligne anglaise était « rompue et plusieurs de ses vaisseaux étaient pêle-mêle « à différents bords. Son chef de file avait quitté le combat « et serrait la terre en arborant le pavillon de détresse. « *Le Monarch*, entièrement désemparé, ne pouvait plus « gouverner; et *le Worcester*, après avoir reçu, sans « riposter, plusieurs bordées de l'amiral français, au « vent duquel il avait passé de très-près et à bord opposé, « continuait à courir au large sans se rallier. Dans cette po- « sition, les deux escadres, plus occupées de leur rallie- « ment que de la continuation du combat, s'éloignèrent « respectivement à deux heures et demie, et allèrent jeter

« l'ancre, les Anglais entre Négapatnam et Naour, les Fran-
« çais à Karikal (1). »

L'amiral Hughes débarqua six cents blessés, le bailli de Suffren n'en comptait que deux cent cinquante.

566. COMBAT DU VAISSEAU FRANÇAIS LE SCIPION CONTRE LES VAISSEAUX ANGLAIS LE LONDON ET LE TORBAY (16 octobre 1782).

Par M. Gilbert en 1837, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Le 16 octobre 1782, M. de Grimoard, capitaine de vaisseau, commandant *le Scipion* de soixante-quatorze canons, revenait d'escorter avec la frégate *la Sibylle* un convoi sorti du cap Français, lorsqu'il fut rencontré à la hauteur de la baie de Samana par les vaisseaux anglais *le London* de quatre-vingt-dix-huit canons, et le *Torbay* de soixante-quatorze. Il aborda le premier, l'enfila de long en long et le mit entièrement hors de combat.

567. COMBAT DES FRÉGATES FRANÇAISES LA NYMPHE ET L'AMPHITRITE CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS L'ARGO (11 février 1783).

Par M. Gilbert en 1837, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Les frégates françaises *la Nymphe*, de quarante ca-
« nons, et *l'Amphitrite*, de pareille force, s'emparent, à
« la hauteur de Tortola, du vaisseau *l'Argo*, de cinquante-
« deux canons. Ce vaisseau fut repris le même jour par
« deux vaisseaux ennemis, de soixante-quatorze canons
« chacun; mais les deux frégates françaises, commandées
« par M. le vicomte de Mortemart (2), capitaine de vaisseau,
« et de Saint-Ours, lieutenant, parvinrent à leur échap-
« per. Elles eurent quatre hommes tués et vingt-trois
« blessés (3). »

568. COMBAT NAVAL EN VUE DE GONDELOUR (20 juin 1783).

Par M. Jugelet en 1836, d'après un tableau de la galerie du ministère de la Marine. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Tandis que les armées d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saëb, sultan de Mysore, appuyées par les troupes européennes,

(1) *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 595.
(2) Victurnien-Henri-Elzear de Rochechouart. (3) *Relations des événements et combats de la guerre maritime de* 1778, *etc.*, par le contre-amiral Kerguelen, p. 336.

reprenaient sur les Anglais les possessions dont ils s'étaient emparés, le bailli de Suffren (1) continuait à promener victorieusement le pavillon français dans les mers de l'Inde. Le 31 août il se rendit maitre de Trinquemalé, et le 3 septembre, en vue de cette ville, il soutint un nouveau combat contre la flotte anglaise. Grâce à sa puissante protection, toute la côte de Coromandel était rangée sous les lois de la France.

Cependant, depuis près d'un an, sa flotte qui avait beaucoup souffert, ne recevait aucun renfort, et ce fut dans cet état que, devant Gondelour, il fut contraint d'accepter une nouvelle bataille, que l'amiral anglais vint lui présenter avec des forces supérieures. Le bailli de Suffren avait sous ses ordres quinze vaisseaux, dont cinq de soixante-quinze canons, huit de soixante-quatre et deux de cinquante. L'escadre anglaise comptait dix-huit vaisseaux, dont un de quatre-vingts canons, sept de soixante-quatorze, sept de soixante-quatre et un de cinquante.

« Conformément à l'ordre qu'il en avait reçu, le bailli « de Suffren avait transporté son pavillon sur une frégate, « et parcourait sa ligne, en se tenant par le travers de son « avant-garde. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à demi-portée « du canon, il arbora le signal de commencer le combat. « Tous ses vaisseaux tinrent le vent pour l'exécuter, et « l'action s'engagea à quatre heures vingt minutes du « soir, entre les deux escadres, au même bord, et par « une canonnade très-vive de part et d'autre. Elle dura « environ deux heures et demie; alors la nuit sépara les « combattants (2). »

Cependant l'escadre francaise qui avait l'avantage du vent, força les Anglais de se retirer devant elle avec plusieurs de leurs vaisseaux dématés. Cette action fut la dernière de la guerre.

569. PUBLICATION DU TRAITÉ DE PAIX DE VERSAILLES ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE (25 nov. 1783).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 15.

Par M. VAN YSENDYCK en 1837.

Le docteur Franklin avait été accrédité, comme ministre plénipotentiaire des États-Unis d'Amérique, près de la cour de France, et M. Adams avait été reconnu en la même qualité près des Provinces-Unies. Ces deux ministres, par l'intermédiaire de la France et de la Hollande,

(1) *Voir la note* p. 461. (2) *Annales maritimes*, t. II, p. 616.

pressaient la reconnaissance de l'indépendance américaine. De son côté le parlement anglais demandait la paix, et l'administration belliqueuse du marquis de Rockingham avait été remplacée par celle de lord Shelburne, qui pour finir cette longue querelle, réclama l'intervention du cabinet de Versailles. Le 30 novembre 1782 les préliminaires de la paix furent arrêtés à Paris, et, par un traité conclu quelque temps après entre sir Richard Howard et le docteur Franklin, l'indépendance des États-Unis fut reconnue par l'Angleterre.

Des traités définitifs entre les cours de France, d'Espagne, d'Angleterre et de Hollande, furent ensuite signés les 3 et 22 septembre 1783, et la paix fut publiée dans Paris le 25 novembre 1783, avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance. Le prévôt des marchands et les échevins, le lieutenant général de police, les lieutenants procureurs du Châtelet et les autres officiers y assistèrent. Ils parcoururent la ville précédés des archers du guet, des huissiers à cheval et à pied, accompagnés du Roi d'armes, des six hérauts et du corps de musique de la ville.

Le cortége, suivant l'usage, partit de l'Hôtel-de-Ville à midi, s'arrêta sur toutes les places publiques, devant le Palais-Royal, aux Tuileries, sur la place Vendôme, traversa les boulevarts et rentra à cinq heures.

Il y eut ensuite des feux de joie et de grandes illuminations dans les rues et à la façade de tous les établissements publics.

570. LOUIS XVI DONNE DES INSTRUCTIONS A M. DE LA PÉROUSE POUR SON VOYAGE AUTOUR DU MONDE (juill. 1785).

Par Nicolas-André MONSIAU en 1817.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée,
Salle n° 15.

« Louis XVI avait conçu, en 1785, l'idée d'une grande
« entreprise dans l'intérêt de l'humanité, de la naviga-
« tion et du commerce. Le capitaine Cook, envoyé par le
« Roi d'Angleterre (1) dans la mer du Sud pour y découvrir
« un passage d'Asie en Europe par le nord, avait fait trois
« voyages : le premier en 1769, le second en 1772, et le
« dernier en 1775. Il fut tué, lors de son dernier voyage,
« dans l'île d'Owyhée par des sauvages qu'il avait comblés
« de bienfaits, laissant après lui un nom immortel et à sa
« patrie l'avantage de plusieurs importantes découvertes.
« Ce fut pour compléter ce que ce grand homme avait

(1) Georges III.

« laissé imparfait que Louis résolut d'envoyer deux frégates sur les traces du capitaine anglais pour rechercher le passage qu'il n'avait pas trouvé, faire des découvertes dans le continent austral et dans la mer du Sud, explorer des côtes peu connues, observer des volcans, rechercher des minéraux inconnus à l'Europe, des plantes nouvelles, étudier de nouveaux peuples et chercher au commerce de nouveaux débouchés.

« Dans cette intention, il fit préparer les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*, et nomma pour chef de l'expédition Jean-François Galaup de La Pérouse, capitaine de vaisseau (1). »

Avant le départ de l'expédition, le Roi reçut dans son cabinet à Versailles La Pérouse, en présence du maréchal de Castries (2), ministre de la marine, et lui donna lui-même ses dernières instructions.

La Boussole et *l'Astrolabe* partirent de Brest le 1er août 1785. La Pérouse ne donna de ses nouvelles que le 25 juillet de l'année suivante.

571. VOYAGE DE LOUIS XVI A CHERBOURG (juin 1786).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 15.

Par M. Crépin en 1814.

Depuis longtemps le ministère de la marine avait reconnu la nécessité d'ouvrir aux vaisseaux français un refuge entre Brest et Dunkerque. La rade de Cherbourg fut choisie comme celle qui pouvait le mieux offrir cet avantage, et en 1781 Louis XVI alla lui-même encourager les premiers travaux de sa présence.

Ces travaux marchèrent avec rapidité. « On devait lancer en mer, le 24 juin, un cône énorme; le Roi voulut jouir de ce spectacle. Il partit de Rambouillet, le 21 juin, avec le prince de Poix (3), les ducs d'Harcourt (4), de Villequier (5) et de Coigny (6); il arriva à Cherbourg le 22, et le cône fut lancé aux cris de *vive le Roi* (7)! »

Le maréchal de Castries, ministre de la marine, avait précédé Louis XVI à Cherbourg. Le lendemain de son

(1) *Histoire de Louis XVI*, par Bourniseaux, t. II, p. 228. (2) Charles-Eugène-Gabriel de La Croix, marquis de Castries. (3) Louis-Philippe-Marc-Antoine de Noailles, capitaine des gardes du corps du roi, depuis lieutenant général. (4) François-Henri d'Harcourt, lieutenant général des armées du roi. (5) Louis-Alexandre-Céleste de Villequier, premier gentilhomme de la chambre du roi, lieutenant général des armées du roi. (6) Marie-François-Henri de Franquetot, premier écuyer du roi, depuis maréchal de France. (7) *Histoire de Louis XVI*, par Bourniseaux, t. II, p. 237.

arrivée, le Roi se rendit au port à l'heure de la marée montante. « Il était, rapporte l'auteur d'un voyage publié « par Lacourière (1), vêtu d'un habit écarlate, ayant la « broderie des lieutenants généraux. Il s'embarqua à trois « heures et demie du matin; en cinq heures et demie de « remorque, le cône parvint au point donné pour son « échouage. M. de Cessart (2), créateur de cette glorieuse « entreprise, demanda les ordres du Roi pour l'immer- « sion, qui fut exécutée en vingt-huit minutes. »

Le Roi lui témoigna toute sa satisfaction; il parcourut ensuite la rade, débarqua à l'île Pelée pour y prendre connaissance des fortifications; de là se rendit à la fosse du Gallet, et il rentra enfin après avoir tenu la mer plus de quinze heure consécutives.

Le retour du Roi fut signalé par une triple salve des forts et de l'escadre, et à son débarquement il fut porté dans son canot par les marins et le peuple, au milieu des acclamations universelles.

572. LOUIS XVI ABANDONNE LES DROITS DU DOMAINE SUR LES LAIS DE MER AUX RIVERAINS DE LA GUYENNE (1786).

Par M. BERTHON en 1817. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 15.

Les eaux de la mer s'étant retirées sur l'un des points de la côte de Guyenne, avaient laissé à découvert une portion de terrain qui, selon le principe du droit alors existant, était dévolue à la couronne. Cependant les riverains prétendaient, en vertu de quelques exceptions, avoir un droit particulier sur la propriété de ces terres. La cause ayant été portée au conseil du Roi, Louis XVI décida contre lui-même en faveur des habitants de la côte.

Le parlement de Bordeaux vint en corps pour adresser des remerciments au Roi, au nom de tous les habitants.

573. ASSEMBLÉE DES NOTABLES (22 février 1787).

Par M. Jean ALAUX en .... Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. N° 129.

Louis XVI, pour remédier aux embarras financiers du royaume, qui s'aggravaient chaque jour convoqua à Versailles une assemblée de notables, suivant l'exemple qui lui en avait été donné par plusieurs de ses prédécesseurs.

Voici en quels termes la Gazette de France raconte l'ouverture de cette assemblée :

(1) *Voyage de Louis XVI en Normandie*, p. 53 et 61. (2) Louis-Alexandre de Cessart, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, inspecteur général des ponts et chaussées, depuis commandant de la Légion d'honneur.

« Sa Majesté sortit de chez elle pour se rendre à l'Assemblée, étant accompagnée, dans sa voiture, de « Monsieur [1], de Monseigneur comte d'Artois [2], du « duc d'Orléans [3], du prince de Condé [4] et du duc de « Bourbon [5]. Le prince de Conti [6] et le duc de Penthièvre [7], ne pouvant se placer dans la voiture du Roi, « s'y rendirent dans les leurs. Le Roi, qui étoit dans son « grand carrosse de cérémonie, fut accompagné d'un détachement de quarante-huit de ses gardes du corps et de « leurs officiers, précédé d'un détachement de vingt-cinq « chevau-légers de la garde ordinaire de Sa Majesté commandés par le duc d'Agénois [8], capitaine-lieutenant de « cette compagnie, en survivance, et suivi d'un pareil détachement des gendarmes de la garde, les officiers de « chacun de ces corps occupant les places qui leur sont « marquées. La fauconnerie, commandée par le chevalier « de Forget, commandant-général des fauconneries, du « cabinet du Roi, marchoit immédiatement devant la voiture de Sa Majesté, et derrière celle de service, dans laquelle étoient le prince de Lambesc [9], grand-écuyer de « France; le duc de Coigny [10], premier écuyer de Sa Majesté; le duc de Fleury [11] premier gentilhomme de la « chambre du Roi, représentant le grand-chambellan; le « duc de Liancourt [12], grand-maître de la garde-robe de « Sa Majesté; le duc d'Ayen [13], capitaine des gardes du « corps du Roi, en quartier, et le duc de Brissac [14], capitaine-colonel des cent-suisses...... »

Le Roi s'adressa en ces termes à l'assemblée :

« Messieurs, je vous ai choisis dans les différents ordres « de l'état, et je vous ai rassemblés autour de moi pour « vous faire part de mes projets.

« C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs de mes prédécesseurs, et notamment le chef de ma branche, dont le nom « est resté cher à tous les François, et dont je me ferai « gloire de suivre toujours les traces.

« Les projets qui vous seront communiqués de ma part

(1) *Voir la note* p. 448. (2) *Voir la note* p. 448. (3) Louis-Philippe-Joseph d'Orléans. (4) *Voir la note* p. 446. (5) *Idem* p. 448. (6) Louis-François-Joseph de Bourbon. (7) Louis-Jean-Marie de Bourbon, amiral de France. (8) Armand-Désiré Vignerot Du Plessis-Richelieu, depuis duc d'Aiguillon et député d'Agen aux États-Généraux en 1789. (9) Charles-Eugène de Lorraine, prince de Lambesc, depuis feld-maréchal lieutenant au service de l'Autriche. (10) *Voir la note* p. 474. (11) André-Hercule de Rosset, Ier du nom, lieutenant général des armées du roi. (12) François-Alexandre-Frédéric de la Rochefoucauld. (13) Jean-Louis-Paul-François de Noailles, lieutenant général des armées du roi. (14) Louis-Hercule-Timoléon de Cossé, lieutenant général des armées du roi.

« sont grands et imposants. D'une part, améliorer les re-
« venus de l'état, et assurer leur libération entière par une
« répartition plus égale des impositions ; de l'autre, libé-
« rer le commerce de différentes entraves qui en gênent
« la circulation, et soulager autant que les circonstances me
« le permettront, la partie la plus indigente de mes sujets.
« Telles sont, messieurs, les vues dont je me suis occupé
« et auxquelles je me suis fixé après le plus mûr examen.
« Comme elles tendent toutes au bien public, et connais-
« sant le zèle pour mon service dont vous êtes tous animés,
« je n'ai point craint de vous consulter sur leur exécution ;
« j'entendrai et j'examinerai attentivement les observations
« dont vous les croirez susceptibles. Je crois que vos avis,
« conspirant tous au même but, s'accorderont facilement,
« et qu'aucun intérêt particulier ne s'élèvera contre l'inté-
« rêt général. »

Sa majesté revint avec le même cérémonial et le même cortége.

574. LOUIS XVI DISTRIBUE DES SECOURS AUX PAUVRES (hiver de 1788).

Par M. Hersent en 1817. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 15.

La fin de l'année 1788 fut remarquable par un hiver des plus rigoureux ; depuis celui de 1709, devenu célèbre par la charité de l'archevêque de Cambrai, on n'en avait pas vu d'aussi cruel. « Tous les riches de la capitale et des pro-
« vinces se signalèrent par d'abondantes aumônes. L'arche-
« vêque de Paris [1] donna plus de six cent mille francs et
« greva ses revenus pour alimenter et réchauffer les mal-
« heureux. D'autres évêques, dans les provinces, après avoir
« épuisé leurs ressources, vendirent leur mobilier et se
« dépouillèrent pour vêtir ceux qui étaient nus et nourrir
« ceux qui avaient faim ; les curés de Paris se distinguè-
« rent dans cette circonstance par tout ce que la charité a
« de plus héroïque ; le Roi, la Reine, les princes du sang,
« le duc de Penthièvre [2], la duchesse d'Orléans [3], la
« princesse de Lamballe [4] multiplièrent les dons en tout
« genre, et dépensèrent plus de cinq millions pour le sou-
« lagement des malheureux [5]. »

Louis XVI ne se contentait pas de ces largesses publiques que son trésor répandait sur les victimes trop nombreuses de ce cruel hiver ; on le vit plusieurs fois parcourir les en-

(1) Antoine-Éléonor Leclerc de Juigné. (2) *Voir la note* p. 476. (3) Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon. (4) Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan. (5) *Histoire de Louis XVI*, par Bourniseaux, t. II, p. 359.

virens de Versailles, pour y chercher l'indigence et la soulager lui-même.

575. PROCESSION DES ÉTATS-GÉNÉRAUX (4 mai 1789).

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux No 129.

Par M. Louis Boulanger en 1837.

Lorsqu'en 1789, Louis XVI convoqua à Versailles les derniers États-Généraux de la monarchie, il ne prétendait faire autre chose que d'aviser à un moyen sûr et décisif de remettre l'ordre dans les finances du royaume. En effet les dépenses de la guerre d'Amérique, succédant aux prodigalités du règne de Louis XV, avaient épuisé le trésor, et depuis six ans le gouvernement se consumait en d'inutiles efforts pour combler le déficit. L'Assemblée des notables, réunie en 1787, avait opiné pour l'établissement de nouvelles taxes; mais l'autorité lui manquait pour les ériger en lois du royaume et en assurer la perception : il avait fallu demander au parlement de les enregistrer, et le parlement, fidèle à ses vieilles habitudes de guerre contre la cour, n'avait consenti à l'enregistrement que sous l'empire de la force, et en protestant de son incompétence en matière d'impôt. C'est alors que, par un mouvement unanime et spontané, s'était réveillé dans les esprits le souvenir des anciens États-Généraux du royaume, que près de deux siècles de désuétude semblaient avoir effacé. Mais dans ce retour à l'une des institutions fondamentales de la monarchie, les vœux de la nation française allaient au delà d'une réforme financière; le besoin d'une réforme politique se faisait impérieusement sentir, et les cahiers remis, selon l'ancienne coutume, aux députés par leurs bailliages témoignaient de la mission que la France leur avait donnée de mettre un terme aux abus sous lesquels elle gémissait depuis tant de siècles.

Cependant M. Necker (1) venait de succéder au cardinal de Brienne (2) dans l'administration des finances. Sa popularité était grande alors : il avait suffi de sa présence pour relever le crédit public, et le doublement des députés du tiers-état, accordé à l'impatience du vœu national, était attribué à son heureuse influence dans les conseils du Roi. Ce fut donc avec un sentiment de joie universelle que la France, confiante et inexpérimentée, comme on l'est aux premiers jours des révolutions, vit arriver le moment où allait s'ouvrir une assemblée qu'elle croyait appelée à réaliser toutes ses espérances de liberté et de bonheur.

(1) Jacques Necker, contrôleur-général des finances. (2) Etienne-Charles de Loménie de Brienne.

L'ouverture des Etats-Généraux avait été fixée au 5 mai 1789, conformément au cérémonial en usage; elle fut précédée d'une solennité religieuse qui eut lieu la veille.

Les députés ayant été invités à assister le 4 mai, en habit de cérémonie, à la procession générale du Saint-Sacrement, ils se rendirent de bonne heure dans l'église Notre-Dame, paroisse du château de Versailles. Le Roi sortit à dix heures pour se rendre à cette église. Ses carrosses, ceux de la reine, des princes ses frères, des autres princes et princesses du sang, etc., etc., tout le cortége enfin et la pompe qui entourent les rois de France dans les grandes cérémonies se montrèrent à celle-ci. Un peuple nombreux répandu dans les rues, les croisées garnies de spectateurs, et le beau temps, concoururent à la magnificence de ce spectacle. Sa Majesté avait dans son carrosse Monsieur (comte de Provence) (1), M. le comte d'Artois (2), M. le duc d'Angoulême (3), M. le duc de Berri (4) et M. le duc de Chartres (5); la Reine et les autres princesses venaient à la suite de Sa Majesté. Après une courte prière à Notre-Dame, la procession commença à se former; il était alors onze heures; elle était ouverte par les Récollets, seul corps de religieux qui fût à Versailles; venait ensuite le clergé des deux paroisses de Versailles; puis venaient tous les députés des trois ordres composant les États-Généraux. Ils marchaient sur deux files; chacun d'eux portant un cierge à la main. L'ordre de préséance étant renversé suivant l'usage des processions où les rangs inférieurs précèdent les rangs supérieurs, les députés du tiers-état se trouvaient les premiers dans le costume de leur ordre. On remarquait parmi eux un laboureur breton (6), qui avait conservé le costume des paysans de sa province, et qui n'en a jamais porté d'autre pendant toute la durée de son mandat. Les députés de la noblesse suivaient ceux du tiers-état, et ceux du clergé fermaient la marche. Les évêques étaient placés immédiatement avant le dais du Saint-Sacrement, porté par M. l'archevêque de Paris (7) M. l'archevêque de Rouen (8), à grand'chape de cardinal,

(1) *Voir la note* p. 448. (2 *Voir la note* p. 448. (3) Louis-Antoine d'Artois. (4) Charles-Ferdinand d'Artois. (5) Louis-Philippe d'Orléans, depuis duc d'Orléans, et ensuite roi des Français (Louis-Philippe Ier). — M. le duc de Chartres occupait dans la voiture du roi la place de M. le duc d'Orléans, son père, qui, nommé aux États-Généraux par la noblesse du bailliage de Crépy en Valois, marchait dans la procession à son rang de député. (6) Michel Gérard, surnommé *le Père Gérard*, député de Saint-Martin de Rennes. (7) *Voir la note* p. 477. (8) Dominique de La Rochefoucauld, cardinal.

avait la place d'honneur. Le dais était porté par les grands officiers et les gentilshommes d'honneur des princes frères du roi, qui se relevaient successivement. Les cordons du dais étaient tenus par Monsieur, M. le comte d'Artois, M. le duc d'Angoulême, M. le duc de Berri. Le Roi, placé au centre des files qui suivaient, marchait immédiatement derrière le dais, entouré des grands officiers de sa maison. La Reine était à la tête de la file de gauche, composée des princesses et des dames de leurs maisons, chacune à son rang respectif. La file de droite était composée des princes et des ducs et pairs. M. le duc de Chartres marchait à la tête de cette file comme l'aîné des princes qui s'y trouvaient ; il était suivi de M. le prince de Condé (1), M. le duc de Bourbon (2), M. le duc d'Enghien (3) et M. le prince de Conti (4). Les ducs et pairs venaient ensuite.

576. OUVERTURE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX A VERSAILLES (5 mai 1789).

Partie centrale.
1er étage.
Salle des États-Généraux.
N° 129.

Par M. Auguste Couder en 1839.

On avait disposé la salle des Menus-Plaisirs à Versailles, pour la cérémonie des États-Généraux. « Cette salle, rap-« porte le Moniteur (5), de cent vingt pieds de longueur, « et de cinquante-sept de largeur en dedans des colonnes, « est soutenue sur des colonnes cannelées d'ordre ionique, « sans piédestaux, à la manière grecque ; l'entablement « est enrichi d'ogives, et au-dessus s'élève un plafond percé « en ovale dans le milieu. Le jour principal vient par cet « ovale, et est adouci par une espèce de tente en taffetas « blanc. Dans les deux extrémités de la salle on a ménagé « deux jours pareils qui suivent la direction de l'enta-« blement et la courbe du plafond. Dans les bas côtés « on a disposé, pour les spectateurs, des gradins, et à « une certaine hauteur des murs, des travées ornées de « balustrades.

« La partie de la salle destinée à former l'estrade pour « le Roi et pour la cour est surmontée d'un magnifique « dais, dont les retroussis sont attachés aux colonnes, et « tout le derrière du trône forme une vaste enceinte tapis-« sée de velours semé de fleurs de lys.

« Le trône était placé sous le grand baldaquin ; au côté « gauche du trône était un fauteuil pour la Reine, et en-« suite des tabourets pour les princesses. A droite il y

(1) *Voir la note* p. 446. (2) *Idem* p. 448. (3) Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé. (4) *Voir la note* p. 476. (5) Ier vol., p. 235.

« avait des pliants pour les princes ; auprès du marche-pied « du trône, une chaise à bras pour le grand chambellan. « Au bas de l'estrade était adossé un banc pour les secré- « taires d'État, et devant eux une longue table couverte « d'un tapis de velours violet, semé de fleurs de lis.

« Les banquettes à la droite étaient destinées aux quinze « conseillers d'État et aux vingt maîtres des requêtes in- « vités à la séance : les banquettes de la gauche ont été oc- « cupées par les gouverneurs et lieutenants généraux des « provinces

« Dans la longueur de la salle à droite étaient d'autres « banquettes pour les députés du clergé ; à gauche il y en « avait pour la noblesse ; et dans le fond, en face du trône, « étaient celles destinées aux communes. Tous les plan- « chers de la salle et de l'estrade étaient recouverts de ma- « gnifiques tapis de la Savonnerie. »

L'ouverture des États-Généraux eut lieu le 5 mai 1789 ; ils se composaient de onze cent quatre vingt-trois députés, savoir : deux cent quatre-vingt onze du clergé, deux cent soixante-dix de la noblesse, et six cent vingt-deux du tiers-état.

« Vers une heure, les hérauts d'armes annoncèrent « l'arrivée du Roi. Aussitôt tous les députés se lèvent, et « des cris de joie retentissent de toutes parts.

« Bientôt le Roi paraît ; les applaudissements les plus « vifs se font entendre, accompagnés des cris de *vive le* « *Roi!* Sa Majesté monte sur son trône. On remarque que « ses regards se promènent avec un air de satisfaction sur « la réunion imposante des députés du royaume. La « Reine s'asseoit à la gauche du Roi, hors du dais sur un « fauteuil inférieur au trône et placé quelques degrés plus « bas. Deux rangées de pliants se trouvaient de chaque « côté du trône. Ceux de droite étaient occupés par les « princes et ceux de gauche par les princesses. Les « princes présents étaient Monsieur (comte de Provence)(1), « M. le comte d'Artois (2), M. le duc d'Angoulême (3), M. le « duc de Berri (4), M. le duc de Chartres (5), M. le prince de « Condé (6), M. le duc de Bourbon (7), M. le duc d'Enghien (8) « et M. le prince de Conti (9). Les princesses placées à la gau- « che de la Reine étaient Madame (10), Mme Elisabeth (11), « Mme la duchesse d'Orléans (12), Mme la duchesse de

(1) *Voir la note* p. 448. (2) *Voir la note* p. 448. (3) *Idem* p. 479. (4) *Voir la note* p. 479. (5) *Voir la note* p. 479. (6) *Idem* p. 446. (7) *Idem* p. 448. (8) *Idem* p. 480. (9) *Idem* p. 476. (10) Marie-Joséphine-Louise de Savoie, comtesse de Provence. (11) Elisabeth-Philippine-Marie-Hélène de France. (12) Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon.

« Bourbon (1) et Mme la princesse de Lamballe (2) Les « ducs et pairs occupaient une rangée de tabourets « derrière les princes, et le cortége royal garnissait tout le « fond de l'estrade. Le garde des sceaux (3) (le chancelier « étant absent) était assis sur un carreau, sur la seconde « marche du trône, et les ministres au pied de l'estrade. »

Le Roi s'étant couvert, et le garde des sceaux ayant pris ses ordres, dit à haute voix : « Messieurs, le Roi permet « qu'on s'asseye et qu'on se couvre ; » et tous les députés s'étant aussitôt assis et couverts, Louis XVI prononça un discours dans lequel il conseillait le désintéressement aux uns, la sagesse aux autres, et parlait à tous de son amour pour ses peuples. Le garde des sceaux, M. de Barentin prit ensuite la parole, et après lui M. Necker (4) lut un long mémoire sur l'état du royaume, où il parlait surtout de la situation des finances, et accusait un déficit de cinquante-six millions. Quand il eut achevé, le Roi leva la séance, en laissant l'injonction aux députés de chaque ordre de se rendre le lendemain dans le local qui leur était destiné, pour y commencer le cours de leurs délibérations.

577. SERMENT DU JEU DE PAUME (20 juin 1789).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
1er étage.

Par M. Auguste Couder en ....

Le lendemain même de l'ouverture des États-Généraux une violente scission éclata entre les trois ordres. Les deux ordres privilégiés, d'accord en cela avec la cour, voulaient une salle des séances distincte et des votes séparés ; le tiers état, confiant dans la force que lui donnaient le nombre et la faveur de l'opinion, prétendait appeler sur les bancs où il siégeait le clergé et la noblesse, et y voter en commun. Après un mois passé en délibérations sans issue et en vains essais de conciliation, les communes tranchèrent le débat en se constituant souverainement sous le grand nom d'*Assemblée nationale* (16 juin). Cette démarche, aussi habile que hardie, effraya d'abord la cour : puis, avec cette imprudente légèreté qui passe presque sans transition des angoisses de la peur aux plus téméraires résolutions, on se décida à un coup d'état. Il fut convenu que Louis XVI, dans tout l'appareil de la majesté royale, irait signifier ses volontés à l'assemblée par une ordonnance de réformation, qui poserait les limites des concessions qu'il prétendait faire, et arrêterait ainsi dans le principe toutes les en-

(1) Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans. (2) *Voir la note* p. 477.
(3) Charles-Louis-François de Paule de Barentin. (4) *Voir la note* p. 478.

treprises de l'esprit d'innovation. La séance royale fut fixée au 22 juin : un ordre du Roi suspendait jusque-là les séances de l'assemblée.

Cependant « Bailly (1), se croyant obligé d'obéir à « l'assemblée, qui, le vendredi 19, s'était ajournée au « lendemain samedi, se rend à la porte de la salle : des « gardes-françaises l'entouraient, avec ordre d'en défendre « l'entrée. L'officier de service reçoit Bailly avec respect, « et lui permet de pénétrer dans une cour pour y ré- « diger une protestation. Quelques députés jeunes et « ardents veulent forcer la consigne. Bailly accourt, les « apaise et les emmène avec lui pour ne pas compromettre « le généreux officier qui exécutait avec tant de modéra- « tion les ordres de l'autorité. On s'attroupe en tumulte, « on persiste à se réunir; les uns proposent de tenir « séance sous les fenêtres mêmes du roi; les autres propo- « sent la salle du jeu de paume; on s'y rend aussitôt : le « maître la cède avec joie.

« La salle était vaste, mais les murs en étaient sombres « et dépouillés; il n'y avait point de siéges; on offre un « fauteuil au président, qui le refuse, et veut demeurer « debout avec l'assemblée; un banc sert de bureau; « deux députés sont placés à la porte pour la garder, et « sont bientôt relevés par la prévôté de l'hôtel, qui vient « offrir ses services. Le peuple accourt en foule, et la dé- « libération commence. On s'élève de toutes parts contre « cette suspension des séances, et l'on propose divers « moyens pour l'empêcher à l'avenir. L'agitation augmente, « et les partis extrêmes commencent à s'offrir aux imagi- « nations. On propose de se rendre à Paris : cet avis « accueilli avec chaleur, est agité vivement; déjà même « on parle de s'y transporter en corps et à pied. Bailly « est épouvanté des violences que pourrait essuyer l'as- « semblée pendant la route; redoutant d'ailleurs une scis- « sion, il s'oppose à ce projet. Alors Mounier (2) propose « aux députés de s'engager par serment à ne pas se séparer « avant l'établissement d'une constitution. Cette proposi- « tion est accueillie avec transport; la formule du serment « est aussitôt rédigée. Bailly demande l'honneur de s'en- « gager le premier, et lit la formule ainsi conçue : « Vous « prêtez le serment solennel de ne jamais vous sépa- « rer, de vous rassembler partout où les circonstances

(1) Jean-Sylvain Bailly, président des Etats-Généraux, depuis maire de Paris. (2) Jean-Joseph Mounier, secrétaire-général des Etats-Généraux, depuis conseiller d'état.

« l'exigeront, jusqu'à ce que la constitution du royaume « soit établie et affermie sur des fondements solides. » « Cette formule, prononcée à haute et intelligible voix, « retentit jusqu'au dehors. Aussitôt toutes les bouches « profèrent le serment; tous les bras sont tendus vers « Bailly, qui, debout et immobile, reçoit cet engage- « ment solennel d'assurer par des lois l'exercice des droits « nationaux. La foule pousse aussitôt des cris de *vive* « *l'assemblée! vive le roi!* comme pour prouver que, sans « colère et sans haine, mais par devoir, elle recouvre ce « qui lui est dû. Les députés se disposent ensuite à signer « la déclaration qu'ils viennent de faire (1). »

578. FÉDÉRATION DES GARDES NATIONALES ET DE L'ARMÉE AU CHAMP DE MARS, A PARIS (14 juillet 1790).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
1er étage.

Par M. Auguste Couder en....

La cour, toujours aveugle, malgré les premières leçons que lui avaient données les événements, continuait à aigrir l'esprit public par ses imprudentes résistances. Bientôt la prise de la Bastille, l'institution de la garde nationale et l'adoption de la cocarde tricolore, les événements des 5 et 6 octobre, qui transportèrent à Paris la résidence du Roi et de l'Assemblée; enfin les grands travaux de l'Assemblée elle-même, qui portait hardiment la réforme dans chacune des parties de l'ordre social, tout s'unit pour précipiter le cours de la révolution. Elle était pure et glorieuse encore : à peine quelques excès étaient venus se mêler aux grandes choses qu'elle avait faites : mais déjà au-dedans comme au-dehors des ennemis commençaient à la menacer. C'est alors que la municipalité de Paris, dit M. Thiers, « proposa une fé- « dération générale de toute la France, qui serait célébrée « le 14 juillet au milieu de la capitale par les députés de toutes « les gardes nationales et de tous les corps de l'armée. »

L'Assemblée nationale ayant accueilli cette proposition, et le Roi ayant sanctionné son décret, les députés fédérés arrivèrent de toutes parts à Paris, formant une réunion d'environ cent trente mille hommes. Dès l'aube du jour fixé, cette grande armée fédérale était en bataille sur les boulevards, formée par départements et par districts, chaque département portant sa bannière. Les bataillons de chaque département étaient classés en légion départementale et placées dans la ligne de son ordre alphabétique; en sorte

(1) *Histoire de la révolution française*, par M. Thiers, t. I, p. 68-69.

que le département de l'Ain était à la droite, près de la Madeleine et le département de l'Yonne à la gauche sur la place de la Bastille, l'armée de ligne était au centre. Tous ces députés, le sabre à la main, se mirent en marche au signal donné, et, au milieu des acclamations générales, en se dirigeant sur le Champ-de-Mars. L'Assemblée nationale constituante, réunie dans le jardin des Tuileries, sortit par le Pont-Tournant, et s'interposa au milieu de la colonne sur la place Louis XV. Un pont temporaire, construit sur l'emplacement actuel du pont d'Iéna, servit au passage de cette imposante armée, qui se déploya dans le Champ-de-Mars, pendant que l'Assemblée se rendait sur les gradins qui avaient été érigés devant l'École-Militaire et où le Roi s'était rendu de son côté. Assis sur son trône au centre de cette solennelle réunion, il avait à sa droite le président (1), pour lequel un fauteuil de moindre dimension avait été préparé, mais qui se tint respectueusement debout pendant toute la cérémonie.

« Un balcon élevé derrière le Roi portait la Reine et la « cour. Les ministres étaient à quelque distance du Roi, « et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille « spectateurs chargeaient les amphithéâtres latéraux; « soixante mille fédérés armés faisaient leurs évolutions « dans le champ intermédiaire; et au centre s'élevait, sur « une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la « Patrie. Trois cents prêtres, revêtus d'aubes blanches et « d'écharpes tricolores, en couvraient les marches, et de- « vaient servir la messe.

« Enfin la cérémonie commence; le ciel, par un hasard « heureux, se découvre et éclaire de son éclat cette scène « solennelle. L'évêque d'Autun (2) commence la messe; les « chœurs accompagnent la voix du pontife; le canon y « mêle ses bruits solennels. Le saint sacrifice achevé, La « Fayette (3) descend de cheval, monte les marches du trô- « ne, et vient recevoir les ordres du Roi, qui lui confie la « formule du serment. La Fayette la porte à l'autel, et, « dans ce moment, toutes les bannières s'agitent, tous les « sabres étincellent. Le général, l'armée, le président, les « députés crient : *Je le jure!* Le Roi debout, la main « étendue vers l'autel, dit : *Moi, Roi des Français, je*

(1) Charles-François de Bonnay, marquis de Bonnay, depuis pair de France, ministre d'état et membre du conseil privé. (2) Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, depuis prince de Bénévent, pair de France, etc. (3) *Voir la note* p. 464.

« *jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte consti-*
« *tutionnel de l'État, à maintenir la constitution décrétée*
« *par l'Assemblée nationale et acceptée par moi* (1). »

579. LA GARDE NATIONALE DE PARIS PART POUR L'ARMÉE (septembre 1792).

Partie centrale.
1er étage.
Salle de 1792.
N° 135.

Par M. Léon Cogniet en 1837.

La révolution de 1789 avait répandu l'alarme dans toutes les cours de l'Europe. Elles s'étaient flattées d'abord que la cour de France trouverait dans ses propres ressources les moyens de la comprimer et d'en détruire les résultats; mais plus ces tentatives se renouvelaient, plus elles recevaient d'échecs, et, à mesure que l'impuissance de la cour et son impéritie devenaient chaque jour plus évidentes à tous les yeux, l'irritation de la nation devenait d'autant plus forte et le danger de la chute du trône d'autant plus imminent. Malheureusement, au lieu de voir le remède à cet état de choses dans un acquiescement sincère aux vœux de la nation, au lieu de chercher à obtenir d'elle cet attachement et ce concours auxquels, dans tous les siècles, le trône de France avait dû sa stabilité, la cour, toujours aveugle, ne connaissait de salut pour elle que dans la coopération des puissances étrangères, et ce n'était plus que dans leurs armées qu'on se flattait de trouver les moyens de force que l'armée française ne donnait plus pour comprimer le vœu national et maintenir le système de gouvernement que ce vœu repoussait. Mais aussi on se croyait certain du succès si l'on parvenait à déterminer les cours de l'Europe à faire marcher leurs armées pour opérer en France ce qu'on appelait alors *la contre-révolution*. On s'efforça donc de persuader aux puissances que leur existence serait compromise, si elles ne prenaient pas ce parti. Tout fut mis en œuvre pour les y entraîner, et on en vint à bout. D'une part, les progrès rapides et effrayants que l'esprit révolutionnaire faisait en France, de l'autre, ces nombreuses fuites ou désertions de la plupart des propriétaires fonciers et des officiers (alors presque tous nobles) de l'armée française, qu'on a pompeusement appelé *l'émigration*, répandaient partout les illusions et les déceptions qui fascinaient leurs yeux. Ils partaient dans la confiance que l'armée française, privée de l'avantage d'être commandée par eux, serait hors d'état d'opposer aucune résistance à l'invasion des armées étrangères, et que leur retour, *à leur suite*, ne

(1) *Histoire de la révolution française*, par M. Thiers, t. I, p. 241 et 248.

serait qu'*une marche triomphante sur Paris*, ou plutôt *une simple promenade militaire*.

Cependant, bien loin d'intimider, cette jactance et ces menaces ralliaient tous les Français autour du drapeau de la patrie, et produisaient, pour la défense de l'indépendance nationale, cette énergie et cet élan général dont le résultat a été aussi glorieux pour la France que fatal aux malheureux qui s'étaient laissés égarer par les forfanteries de l'émigration. Aussi, dès que la fuite de Varennes en 1791 eut confirmé les soupçons de la nation sur les projets concertés entre la cour et les puissances étrangères, la France mit sur pied quatre-vingt-onze mille hommes de volontaires nationaux, en addition à ses troupes de ligne. La formation des rassemblements d'émigrés armés à Coblentz, en Belgique et sur le Rhin, la protection qui leur était accordée, la connaissance des traités conclus et du concert arrêté entre la plupart des souverains de l'Europe, ne permettaient plus de douter que les puissances étrangères ne fussent résolues à attaquer la France aussitôt que leurs armées seraient prêtes à entrer en campagne.

L'inquiétude et la colère que ces préparatifs excitaient en France provoquaient de toutes parts la demande de mesures de rigueur contre les émigrés et ceux qu'on soupçonnait ou qu'on accusait d'être de leur parti, et celle d'une déclaration de guerre aux puissances, afin que les armées françaises pussent prendre l'initiative et devancer l'attaque qui se préparait contre la France.

En effet, dès le 20 avril 1792, Louis XVI, entraîné par le ministère du général Dumouriez (1), s'était rendu à l'Assemblée nationale législative, et aux termes de la Constitution de 1791 alors en vigueur, il y avait proposé le décret qui autorisait *la déclaration de guerre au Roi de Hongrie et de Bohême* (2), c'est-à-dire à l'Autriche; et ce décret avait été rendu immédiatement. Néanmoins, toutes les mesures qui devaient suivre ce grand acte furent partiellement et même souvent complétement annulées. La mauvaise volonté de la cour, et d'autres influences non moins actives, paralysèrent tout ce que le ministère s'était flatté d'entreprendre. Une résistance tacite, mais invincible, empêchait que les armées françaises ne fussent réunies en grandes masses. A peine avait-on rassemblé sur la frontière du Nord quelques faibles corps de troupes, qu'on se refusait

(1) Charles-François Dumouriez, lieutenant général, ministre des affaires étrangères, depuis général en chef de l'armée du Nord. (2) François II, empereur d'Allemagne, depuis François Ier, empereur d'Autriche.

même à laisser agir, lorsque rien ne semblait pouvoir s'opposer à leurs opérations au-dehors. Mais plus ce grand mouvement national pour la défense de la patrie rencontrait d'obstacles dans son développement, plus la violence des passions augmentait en intensité, et plus le parti révolutionnaire acquérait de moyens et de forces pour l'exécution de ses détestables projets.

A la fin de juillet 1792 le trop fameux manifeste du duc de Brunswick (1) vint révéler à la France les intentions et les projets des puissances armées contre elle, et la prochaine arrivée sur ses frontières d'une armée de cent vingt mille hommes destinée à les mettre à exécution. Aussitôt un décret de l'Assemblée nationale encore sanctionné par le Roi déclara *que la patrie était en danger*. La proclamation de ce décret fut faite partout avec une grande solennité ; mais elle ne fut accompagnée d'aucune de ces grandes mesures que l'opinion publique réclamait avec force, et qui pouvaient seules mettre la France en état de résister à l'attaque dirigée contre elle. La catastrophe du 10 août ne se fit pas attendre longtemps dans cette déplorable inaction, et aussitôt qu'elle eut brisé les entraves qui arrêtaient le déploiement des forces nationales, la garde nationale de Paris donna le grand exemple de partir en masse pour l'armée, et en peu de jours, la seule ville de Paris vit sortir de ses murs quarante-huit bataillons armés et équipés, formant un total de trente-cinq mille hommes qui volaient à la défense de la patrie.

Mais s'il est glorieux pour la France de rappeler ce grand acte de patriotisme, il est douloureux de penser que lorsque tant de bras s'armaient pour combattre et repousser l'invasion étrangère, il ne s'en est point trouvé pour s'opposer aux massacres qu'une poignée de misérables brigands faisaient froidement devant les portes des prisons, où la puissance révolutionnaire avait amoncelé les nombreuses victimes destinées à tomber sous leurs coups !

Partie centrale. 1er étage. Salle de 1792. N° 135.

580. COMBAT DANS LES DÉFILÉS DE L'ARGONNE (sept. 1792).

Par M. Eugène Lami en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Salle de 1792. N° 135.

581. BATAILLE DE VALMY (20 septembre 1792).

Par M. Mauzaisse en 1834, d'après le tableau de M. Horace Vernet, de la galerie du Palais-Royal.

(1) Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, commandant les armées combinées de l'empereur d'Allemagne et du roi de Prusse.

581 *bis*. BATAILLE DE VALMY (20 septembre 1792, onze heures du matin). — Partie centrale 1er étage. Galerie des aquarelles. No 140.

Aquarelle par M. Théodore JUNG en 1838.

581 *ter*. BATAILLE DE VALMY (20 septembre 1792 trois heures du soir). — Partie centrale. 1er étage. Galerie des aquarelles. No 140.

Aquarelle par M. Théodore JUNG en 1838.

« Le territoire français était envahi. Une armée com-« binée de Prussiens, d'Autrichiens, de Hessois, etc., mar-« chait sur Paris sous les ordres du duc de Brunswick (1). « Le roi de Prusse (2) y était en personne, et un groupe « nombreux de princes se faisait remarquer dans son « état-major. Le général Dumouriez (3) venait de remplacer « le général Lafayette (4) dans le commandement de l'ar-« mée française qui était campée près de Sedan, tandis que « le général Kellermann (5) succédait au maréchal Luck-« ner (6) dans le commandement de celle qui était campée « sous Metz. L'armée de Dumouriez ne comptait que trente-« trois mille hommes dans ses rangs, et celle de Keller-« mann n'en comptait que vingt-sept mille; mais la pro-« clamation du danger de la patrie avait fait partir de « toutes parts des bataillons de volontaires et de fédérés, « qui arrivaient à marches forcées pour s'opposer aux « progrès de l'armée étrangère qui pénétrait en France. « En trois jours la seule ville de Paris avait mis sur pied, « armé, équipé et envoyé à l'armée quarante-huit ba-« taillons d'infanterie, formant trente-cinq mille hommes « effectifs. Cependant ces troupes, plus ardentes qu'aguer-« ries et disciplinées, étaient presque toutes retenues à « Châlons-sur-Marne par des ordres que dictait la crainte « qu'elles ne devinssent nuisibles au bon ordre des armées « agissantes; Luckner, décoré du vain titre de généralis-« sime, était chargé du commandement de cette grande « réserve, qui paraissait destinée plutôt à imposer à l'en-« nemi par sa masse, qu'à le combattre réellement.

« Aussitôt que le général Dumouriez avait pris le com-« mandement de l'armée campée près de Sedan, il s'é-« tait porté sur l'Argonne, dont les défilés lui paraissaient la « ligne de défense la plus efficace pour arrêter la marche « rapide de l'armée ennemie. Ce fut en y prenant position

(1) *Voir la note* p. 488. (2) Frédéric-Guillaume II. (3) *Voir la note* p. 487. (4) *Idem* p. 464. (5) François-Christophe Kellermann, depuis duc de Valmy, maréchal de France, etc. (6) Nicolas Luckner, baron de Luckner, maréchal de France.

« à Grandpré, qu'il apprit la perte de Verdun, et qu'il
« écrivit au conseil exécutif cette lettre remarquable que
« les événements postérieurs ont rendue si glorieuse :
« Verdun est pris et j'attends les Prussiens. Le camp
« de Grandpré et celui des Islettes sont les Thermopyles
« de la France; mais je serai plus heureux que Léonidas.»
« Il le fut en effet; mais différentes causes ébranlaient
« la confiance que méritait le plan de défense qu'il avait
« conçu, et pour le soutenir il fut obligé de lutter cons-
« tamment avec le conseil exécutif et avec plusieurs de
« ses généraux, qui considéraient la Marne comme la vé-
« ritable ligne de défense, et qui s'efforçaient de lui faire
« prendre cette timide attitude, en sorte qu'au lieu de pres-
« ser la jonction de l'armée de Kellermann avec la sienne,
« le Conseil exécutif engageait Kellermann à rester sur la
« Haute-Marne, tantôt à Saint-Dizier, et tantôt à Vitry-le-
« Français. Il est probable qu'on espérait, par cette inac-
« tion, amener Dumouriez à adopter le système qu'on pré-
« férait à Paris, et à se replier derrière la Marne; mais il
« resta seul et inébranlable dans ses camps de Grandpré et
« des Islettes, jusqu'à ce que son aile gauche eût été battue
« et enfoncée à la Croix-aux-Bois, le 14 septembre. Ce suc-
« cès ouvrait à l'armée du duc de Brunswick un débou-
« ché dans les plaines de la Champagne, où il se jeta
« aussitôt avec la plus grande partie de ses forces; Dumou-
« riez fut obligé d'abandonner Grandpré; mais il conserva
« les Islettes et la Chalade, et il se replia sur Sainte-
« Menehould, en prenant ces deux postes importants
« pour pivot, et faisant un grand quart de conversion
« en arrière. En faisant ce mouvement rétrograde dans
« la journée du 16 septembre, une terreur panique se ré-
« pandit dans l'armée; la cavalerie passa au galop sur l'in-
« fanterie, tous les corps se mêlèrent, et le désordre de-
« vint général; mais les ennemis ne s'en aperçurent point :
« le chaos fut débrouillé avant qu'ils en eussent connais-
« sance, et l'armée occupa en bon ordre le camp de Sainte-
« Menehould. Par cette nouvelle position Dumouriez res-
« tait maître de la grande route de Verdun à Châlons, et
« forçait les Prussiens à établir leurs communications par
« des chemins et dans un pays que la mauvaise saison com-
« mençait à rendre impraticables.
« Ce fut dans cette position que Dumouriez pressa de
« nouveau son collègue Kellermann de se joindre à lui,
« et que celui-ci s'y décida enfin; l'armée de Kellermann

« prit donc position sur la gauche de celle de Dumouriez, « le 19 septembre au soir, entre Valmy et Dammartin-la-« Planchette. Elle campa sur deux lignes, la première sous « les ordres du lieutenant général Valence (1), la seconde « sous ceux du lieutenant général duc de Chartres (2). « L'avant-garde de Kellermann, commandée par le général « Desprez de Crassier (3), prit poste à Hans, ayant derrière « elle à Valmy le général Stengel (4) avec un corps de troupes « légères de l'armée de Dumouriez. Gisaucourt fut occupé « par le colonel Tolozan avec le 1er régiment de dragons.

« Cependant l'armée prussienne, défilant par Grandpré « et la Croix-aux-Bois, s'avançait dans les plaines de la « Champagne, et pénétrait jusqu'à la route de Châlons, en « sorte qu'elle s'interposait entre l'armée française et Paris.

« Le 20 septembre, avant le jour, les hussards prus-« siens de Kœhler surprirent le premier régiment de dra-« gons dans Gisaucourt, qui, comme on l'a déjà dit, était « derrière le camp de Kellermann. Le colonel Tolozan « n'eut que le temps de faire monter son régiment à che-« val et de sortir du village, où il perdit tous ses équipages. « Heureusement les hussards prussiens n'avaient point « d'infanterie avec eux, en sorte qu'ils n'osèrent pas rester « à Gisaucourt, et que ce poste important, ayant été peu « après repris par les troupes françaises, ne leur fut plus « enlevé. Vers six heures et demie du matin, on entendit « une forte canonnade du côté de Hans, où était l'a-« vant-garde, et on battit la générale au camp. Desprez « de Crassier fit avertir Kellermann qu'étant attaqué « par des forces considérables, il allait se replier : il « ajoutait que le brouillard épais de cette matinée ne lui « permettait pas de bien reconnaître le corps qui l'atta-« quait, mais qu'il croyait que c'était toute l'armée prus-« sienne qui s'avançait en masse. Desprez de Crassier sui-« vit de près cet avis, et revint au camp avec toute l'a-« vant-garde. Kellermann le dirigea aussitôt sur Gisau-« court, afin d'assurer la conservation de ce poste impor-« tant. En même temps il plaça sa première ligne sous « les ordres du général Valence, devant Orbeval, entre la « rivière d'Auve et la colline de Valmy, perpendiculai-« rement à la chaussée de Châlons. La seconde ligne, « commandée par le duc de Chartres, fut placée parallè-

(1) Jean-Baptiste-Cyrus-Marie-Adélaïde de Timbrune-Thiembronne, comte de Valence, depuis pair de France. (2) *Voir la note* p. 479. (3) Jean-Étienne Desprez de Crassier, lieutenant général. (4) Henri-Christian, baron de Stengel, depuis général de division.

« lement à la chaussée et perpendiculairement à la pre-
« mière, sur la crête de la colline de Valmy, en sorte
« que les deux lignes formaient une équerre. Une forte
« batterie d'artillerie de position fut établie au moulin de
« Valmy, qui était le point le plus élevé de ces coteaux.
« Quelle qu'eût été la promptitude du duc de Chartres à
« se mettre en mouvement, la nécessité de détendre le
« camp et de charger les chevaux de bât lui avait fait
« perdre tant de temps qu'il était près de huit heures
« lorsqu'il arriva au moulin de Valmy avec la tête de son
« infanterie. « Arrivez donc, arrivez donc, lui dit le gé-
« néral Stengel, car je ne peux pas quitter le poste où
« je suis sans y être relevé, et pourtant si je ne devance
« pas les Prussiens là-dessus, ajouta-t-il, en montrant la
« côte de l'Hyron, nous serons écrasés ici tout à
« l'heure. » En même temps, après avoir ordonné à son
« infanterie de le suivre comme elle pourrait, il partit
« au grand trot avec quelques escadrons de troupes légè-
« res qu'il avait sous ses ordres et les deux compagnies
« d'artillerie à cheval des capitaines Barrois et Anique,
« traversa rapidement le village de Valmy et le vallon qui
« le séparait de la côte de l'Hyron, et y arriva au moment
« où une colonne prussienne s'avançait pour l'occuper.
« Il repoussa cette colonne et défendit l'Hyron pendant
« toute la journée avec la plus grande vigueur.

« Le général Dumouriez, voyant que l'attaque se diri-
« geait sur l'armée de Kellermann, vint trouver son col-
« lègue et l'instruisit lui-même des dispositions qu'il avait
« faites pour le soutenir. Il avait partagé son armée en
« trois corps qu'il avait mis en mouvement sur-le-champ,
« sans compter la réserve qu'il avait laissée dans le camp
« de Sainte-Menehould, et le corps du général Arthur
« Dillon (1), qui occupait les Islettes. Le corps de gauche,
« fort de neuf bataillons et de huit escadrons, sous les
« ordres du général Chazot, se porta, par la chaussée de
« Châlons, sur les hauteurs de Dampierre-sur-Auve et de
« Gisaucourt, pour soutenir le général Desprez de Cras-
« sier et la gauche du général Valence. Celui du centre,
« de seize bataillons, sous les ordres du général Beur-
« nonville (2), fut dirigé sur la côte de l'Hyron pour soute-
« nir le général Stengel; et celui de droite, de douze
« bataillons et de huit escadrons, sous les ordres du gé-
« néral Leveneur, fut chargé de s'étendre sur la droite de

(1) *Voir la note* p. 466. (2) Pierre de Riel, depuis maréchal de France et marquis de Beurnonville.

« Beurnonville, afin de tâcher d'entamer l'arrière-garde « des Prussiens, et de tomber sur leurs équipages.

« La canonnade, qui avait déjà commencé au moulin « de Valmy, avant que le duc de Chartres y eût relevé le « général Stengel, devint très-vive vers dix heures. Les « Prussiens établirent contre le moulin deux batteries « principales, qu'ils renforcèrent ensuite successivement. « L'une d'elles était sur le prolongement de la colline du « moulin, et l'autre sur la colline en face du côté de la « chaussée, devant la cense dite de *la Lune*, que cette « journée a rendue célèbre, et où le roi de Prusse fixa le « lendemain son quartier général. Ces batteries firent per- « dre beaucoup de monde à l'armée française; mais cette « perte n'ébranla point la fermeté des troupes, et il n'y « eut qu'un instant de désordre dans deux bataillons de « la division commandée par le duc de Chartres, entre « lesquels un obus fit sauter deux caissons pleins de car- « touches. Cette explosion les dispersa momentanément, « mais ils se rallièrent promptement, malgré le feu au- « quel ils étaient exposés, et reprirent immédiatement « leur place dans la ligne. L'ardeur des troupes était « même si grande ce jour-là que tous les cavaliers, cara- « biniers et dragons, dont les chevaux étaient tués ou « blessés, couraient aussitôt, la carabine sur l'épaule, « se placer dans les rangs de l'infanterie.

« Vers onze heures, le brouillard s'étant entièrement « dissipé, on découvrit l'armée ennemie qui s'avançait « dans le plus grand ordre sur plusieurs colonnes, et qui « se déploya avec autant de précision qu'elle aurait pu le « faire sur une esplanade, dans la grande plaine qui s'é- « tend de Somme-Bionne vers la Chapelle-sur-Auve. L'œil « pouvait alors embrasser plus de cent mille hommes prêts « à se livrer bataille, et ce spectacle était d'autant plus im- « posant qu'on n'était pas encore habitué à voir des armées « aussi nombreuses que celles qu'on a vues depuis, et qu'à « cette époque il y avait trente ans que l'Europe n'avait mis « sur pied une aussi grande réunion de combattants.

« Le déploiement de l'armée prussienne fut très-lent, « et ce ne fut que vers deux heures, quelque temps après « qu'il eût été complétement achevé, qu'on la vit se « rompre en colonnes d'attaque. Il semblait alors qu'elle « allait engager le combat, et des cris de : *vive la nation!* « *vive la France!* se firent entendre aussitôt dans tous les « rangs de l'armée française; mais, soit que la belle con- « tenance des troupes ait fait pressentir au duc de Bruns-

« wick qu'il éprouverait plus de résistance qu'il ne l'avait « calculé d'abord ; soit, ce qui est assez probable, qu'il ait « voulu attendre le corps autrichien du général Clerfayt (1), « qui n'arriva que dans la nuit, les colonnes prussiennes « se formèrent et se déployèrent trois fois successivement, « sans jamais se décider à l'attaque : le combat se réduisit « à une simple canonnade qui dura toute la journée, et qui « ne cessa que lorsque l'obscurité de la nuit eut rendu im- « possible de la continuer davantage.

« Les officiers d'artillerie évaluèrent le nombre de coups « de canon tirés par les deux armées à plus de quarante « mille, et les munitions du parc d'artillerie de l'armée de « Kellermann furent presque épuisées.

« Tel fut le premier succès des armées françaises dans cette « longue guerre où elles recueillirent ensuite tant de lau- « riers. Considéré en lui-même, on peut n'y voir qu'une « canonnade où chacune des armées belligérantes se main- « tint dans sa position ; mais l'armée prussienne manqua « son but, tandis que l'armée française atteignit le sien ; et « lorsqu'on raisonne sous le point de vue stratégique ; « lorsqu'on considère l'époque, les circonstances, l'effet « moral et politique de cette canonnade, les conséquences « qu'elle a entraînées, on doit reconnaître qu'elle a bien « mérité d'être considérée comme une bataille et comme « une victoire. En effet, ce fut dans cette glorieuse journée « que les armées étrangères commencèrent à éprouver « combien la résistance d'une grande nation, qui défend « son indépendance et sa liberté, peut devenir formidable. « Valmy décida le roi de Prusse et le duc de Brunswick « à demander immédiatement un armistice aux généraux « français ; cet armistice fut bientôt suivi de l'évacuation to- « tale du territoire français, et de l'abandon d'une entreprise « dans laquelle ils s'étaient si imprudemment engagés.

« Le moment représenté dans le tableau est celui où Kel- « lermann eut un cheval tué sous lui ; ce général, renversé « par la chute de son cheval, porte un grand cordon tri- « colore, qui était alors celui de l'ordre de Saint-Louis, de- « venu la décoration militaire. L'officier général qu'on voit « à sa gauche est le général Pully (2) qui commandait les cui- « rassiers, et une brigade de grosse cavalerie faisant partie « de la division du duc de Chartres. Derrière lui, et à pied,

(1) François-Sébastien-Charles-Joseph de Croix, comte de Clerfayt, général d'artillerie, depuis feld-maréchal au service de l'Autriche.
(2) Charles-Joseph Randon, comte de Pully, maréchal de camp, depuis lieutenant général.

« est le capitaine Sénarmont (1), de l'artillerie, blessé à la « cuisse; sur la droite du général Kellermann, est un groupe « d'officiers généraux où se trouvent le général Valence, le « duc de Chartres et le duc de Montpensier (2), son frère, qui « était alors son aide de camp (3). Le général Schauenbourg, « chef de l'état-major du général Kellermann et plusieurs « autres, et plus loin les généraux Linch et Muratel, qui « commandaient des brigades d'infanterie dans la division « du duc de Chartres. C'est cette division qui entoure le « plateau du moulin de Valmy, dont la défense lui était « confiée, et qui forme le premier plan du tableau. C'est « ce moulin qu'on voit sur la gauche du tableau ; l'ambu- « lance est établie auprès de la maison du meunier. Les « troupes qu'on voit se prolonger entre le moulin et le vil- « lage de Gisaucourt étaient de la division du général Va- « lence ; celles qui s'étendent depuis le moulin jusqu'à la « droite du tableau étaient de la division du duc de Char- « tres. Le bataillon de volontaires nationaux qu'on voit en « colonne auprès du moulin est le premier bataillon de « Saône-et-Loire ; devant lui se trouvent le trentième, « (Perche) colonel de Baudre, le quarante-quatrième (Or- « léans) colonel Lagrange, le quatre-vingt-unième (Conty), « colonel Dupuch, le quatre-vingt-dixième (Chartres), le « quatre-vingt-quatorzième (Salm-Salm), colonel Rothen- « bourg, le quatre-vingt-seizième (Nassau), colonel Rew- « bell, etc. ; et enfin le bataillon qui marche en bataille « sur la droite du tableau est le premier régiment de ligne « (colonel général) commandé par le colonel Bris de Mon- « tigny.

« L'armée française fait face vers Châlons et Paris. De- « vant elle sont les batteries prussiennes, derrière lesquel- « les on voit la cense de la Lune et toutes les lignes et les « colonnes de l'armée du duc de Brunswick (4). »

(1) Alexandre-Antoine Hureau, baron de Sénarmont, depuis général de division. (2) Antoine-Philippe d'Orléans. (3) Le duc de Montpensier se conduisit dans cette bataille de manière à mériter l'honorable témoignage que Kellermann a consigné dans la relation officielle dont voici l'extrait :

« Du quartier général de Dampierre-sur-Auve, le « 21 septembre 1792, à 9 heures du soir.

« Embarrassé du choix, je ne citerai parmi ceux qui ont montré un « grand courage que M. Chartres et son aide de camp, M. Montpensier, « dont l'extrême jeunesse rend le sang-froid, à l'un des feux les plus « soutenus qu'on puisse voir, extrêmement remarquable. »

(Moniteur, 22 septembre 1792.)

(4) *Notices historiques sur les tableaux de la galerie du Palais-Royal*, par M. Vatout, t. II, p. 484-495.

582. PRISE DE CHAMBÉRY (25 septembre 1792).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 131.

Par M. Adolphe Roehn en 1837.

Malgré la déclaration de guerre du roi de Sardaigne (1), le gouvernement français ne s'était pas hâté de commencer les hostilités à la frontière de la Savoie. Ce ne fut qu'à la fin du mois de septembre que le général Montesquiou (2), commandant en chef l'armée du Midi, ayant réuni au fort Barreaux le peu de forces dont il pouvait disposer, se décida à entrer en campagne.

Les Piémontais avaient mis à profit le temps qu'on leur avait laissé pour construire trois redoutes qui dominaient le seul passage conduisant en Savoie; ces redoutes allaient être terminées et garnies de canons. Deux colonnes, sous les ordres du maréchal de camp Laroque, furent mises en mouvement pour tourner les positions ennemies; mais leur marche fut contrariée par le mauvais temps; l'armée du roi de Sardaigne prévint l'attaque en battant en retraite, et les trois redoutes furent occupées et détruites par les Français.

Les Piémontais évacuèrent précipitamment les châteaux des Marches, de Bellegarde, d'Aspremont, de Notre-Dame, de Mians, et, par un mouvement rapide, le général Montesquiou se portant sur le centre de l'armée sarde, la sépara en deux corps dont l'un se retira sur Montmélian, qui, le lendemain même, ouvrit ses portes; l'autre se replia sur Annecy. Bientôt tout fut au pouvoir des Français depuis le lac de Genève jusqu'au bord de l'Isère, et, le 25 septembre, Montesquiou fit son entrée solennelle à Chambéry.

583. PRISE DE VILLEFRANCHE, ET INVASION DU COMTÉ DE NICE (29 septembre 1792).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 131.

Par M. Hippolyte Lecomte en 1839.

Tandis que Montesquiou (2), commandant en chef de l'armée du Midi, s'emparait de Chambéry, le général Anselme (3), chargé de l'invasion du comté de Nice, préparait sur la rive droite du Var les moyens de l'exécuter. Il rassembla d'abord tout le matériel qu'il put réunir, et bientôt, renforcé par l'arrivée de six mille hommes de gardes

(1) Victor-Amédée III. (2) Anne-Pierre de Montesquiou, marquis de Montesquiou-Fezensac. (3) Joseph-Jacques-Bernard d'Anselme, lieutenant général, commandant l'armée du Var.

nationales des départements voisins, il se mit en marche et passa le Var le 29 septembre 1792. La ville de Nice fut aussitôt évacuée par les troupes piémontaises et occupée le même jour par les Français. Montalban, dont le siége avait arrêté si long-temps le prince de Conty en 1744, se rendit sans résistance, et Villefranche capitula sans avoir été assiégée.

« Villefranche, dit Jomini, où se trouvaient les arsenaux « de la faible marine sarde, ne laissait pas d'être un point « important dans les circonstances ; c'était un bon mouil- « lage de plus à une époque où l'on était encore maître de « la mer ; et ces deux petites places (Villefranche et Mon- « talban), mises en état, paraissaient susceptibles de dé- « fense : on y prit trois cents hommes et cent pièces de ca- « non, dont la majeure partie en fer, outre des approvi- « sionnements assez considérables (1). »

584. PRISE DE SPIRE (30 septembre 1792).

. . . .

Au commencement de la campagne, l'armée autrichienne avait formé sur le Rhin un cordon de troupes, qui s'étendait de Rhinfeld à Philipsbourg. Les Français de leur côté, avaient formé deux camps opposés aux forces ennemies.

L'armée française, sous le nom d'armée du Rhin, était divisée en deux camps : l'un, aux ordres du général Biron (2), était à Strasbourg; l'autre, commandé par Custine (3), se trouvait à Landau, et occupait les lignes de Weissembourg. Le prince d'Esterhazy (4) occupait le Brisgau avec douze mille hommes, et le comte d'Erbach (5) était avec treize mille hommes entre Mayence et Spire.

« Le comte d'Erbach, ayant reçu l'ordre de remplacer « le corps du prince de Hohenlohe (6) devant Thionville, « s'était mis en marche par les défilés de Turckeim, le « 11 septembre, abandonnant la garde du magasin de « Spire et de toutes les communications de l'armée, à mille « Autrichiens et deux mille Mayençais, sous les ordres « du colonel Winckelmann.

« Le général Custine, instruit dans son camp de Landau du « mouvement du comte d'Erbach, se porta aussitôt sur Spire. « Le colonel Winckelmann voulut d'abord se mettre en

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, t. II, p. 199. (2) *Voir la note* p. 466. (3) *Voir la note* p. 466. (4) Nicolas, prince d'Esterhazy, magnat de Hongrie, feld-maréchal au service de l'Autriche. (5) Charles-Eugène comte d'Erbach-Schœnberg, général au service de l'Autriche. (6) Frédéric-Guillaume, prince de Hohenlohe-Langenbourg-Kirchberg, général d'artillerie au service de l'Autriche.

« bataille en avant de la ville. Bientôt sa petite troupe, « écrasée par une artillerie supérieure, et sur le point « d'être tournée, se dirigea vers le Rhin, où se trouvaient « les embarcations nécessaires à son transport : mais les « bateliers, qu'on n'avait pas eu la précaution de surveil- « ler, s'étant enfuis sur la rive droite avec leurs barques, « le colonel, enveloppé, se vit dans la dure nécessité de « mettre bas les armes avec deux mille sept cents hommes. « L'armée française s'empara, les jours suivants, de Worms « et de Frankenthal (1). »

585. LEVÉE DU SIÉGE DE LILLE (8 octobre 1792).

. . . .

En quittant la Flandre pour se porter rapidement à la rencontre de l'armée du duc de Brunswick (2) qui entrait en France par la Lorraine, le général Dumouriez (3) avait ramassé toutes les troupes qui étaient disponibles, et n'ayant laissé que de faibles garnisons dans les places de la frontière du Nord, il en avait donné le commandement au général Moreton de Chabrillant. Cette belle et riche frontière restait ainsi exposée aux attaques de l'armée autrichienne, réunie dans les Pays-Bas sous les ordres du duc Albert de Saxe-Teschen (4). Ce prince, après s'être emparé successivement des postes de Lannoy, Roubaix, Turcoing et d'une grande partie du pays intermédiaire entre Douai, Valenciennes et Lille, se porta rapidement sur cette dernière place, et en forma l'investissement, le 23 septembre 1792.

« Cette ville commerçante, industrieuse, peuplée de « soixante mille âmes, située sur la Deule, près du con- « fluent de la Lys, dans une contrée riche et fertile, est la « place d'armes la plus importante de toute la frontière du « Nord. Son enceinte de quatorze bastions est entourée de « la Deule, qui ajoute à sa force. La citadelle passe pour le « chef-d'œuvre de Vauban (5). »

Le général Duhoux avait pris le commandement de Lille. Sous ses ordres était le maréchal de camp Ruault, et parmi les officiers chargés de la défense de la place, se trouvait le capitaine du génie Marescot (6), destiné plus tard à prendre un rang si élevé dans son arme. Cependant

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. II, p. 150. (2) *Voir la note* p. 488. (3) *Idem* p. 487. (4) Albert-Casimir-Ignace-Pierre-François-Xavier, duc de Saxe-Teschen, gouverneur général des Pays-Bas Autrichiens. (5) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. II, p. 169. (6) Armand-Samuel Marescot, depuis lieutenant général du génie, comte et pair de France.

le duc Albert, qui, à la tête de quinze mille hommes, ne pouvait prétendre à s'emparer d'une place restée imprenable pour de grands capitaines et de puissantes armées, songea à la réduire en lui faisant subir les horreurs d'un bombardement. Il établit, sur le seul point de la ville qu'il pût aborder, une batterie d'obusiers, et commença à y faire le feu le plus redoutable.

« Pendant sept jours et sept nuits le bombardement con-« tinua avec une effroyable activité : l'incendie se propagea, « près de deux cents maisons furent brûlées, et plus de « mille criblées par les projectiles; un grand nombre d'ha-« bitans, cherchant dans les caves un abri contre la bombe, « y trouvèrent la mort et furent ensevelis sous les ruines. « Toutes ces calamités n'amenèrent pourtant pas la sou-« mission à laquelle le duc Albert s'était attendu; au « contraire elles animèrent d'une nouvelle ardeur depuis « l'enfant jusqu'au vieillard. La garnison rivalisa avec les « bourgeois; partout on travailla pour arrêter les ravages du « feu et répondre en même temps à celui des Autrichiens[1]. »

L'héroïque résistance des Lillois vainquit enfin la cruelle obstination du duc Albert. Les moyens de destruction commençaient à lui manquer, et en même temps, le général Labourdonnaye[2], arrivant de Soissons, et Beurnonville[3], revenant de la Champagne, marchaient à sa rencontre. Il se décida donc, le 8 au matin à abandonner les murs de Lille, laissant derrière lui, avec le souvenir de ses inutiles cruautés, un nouvel aliment à cet ardent patriotisme qui enflammait alors la France pour la défense de son territoire.

586. REPRISE DE VERDUN (14 octobre 1792).

La bataille de Valmy ayant changé la face des affaires, et le roi de Prusse[4] s'étant décidé, quelques jours après, à commencer sa retraite, les généraux en chef Dumouriez[5] et Kellermann[6] partagèrent l'armée française en plusieurs corps pour se mettre à sa poursuite. Bientôt après, lorsque l'armée prussienne eut évacué la Champagne et repassé ceux des défilés de l'Argonne qui étaient tombés en son pouvoir, Dumouriez, prévoyant que l'armée autrichienne sous les ordres du général Clerfayt[7], allait se porter sur les

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. II, p. 173-174.
(2) Anne-François-Augustin Labourdonnaye, vicomte de Labourdonnaye, lieutenant général. (3) *Voir la note* p. 492. (4) *Idem* p. 489. (5) *Idem* p. 487. (6) *Idem* p. 489. (7) *Idem* p. 494.

Pays-Bas autrichiens pour en disputer aux Français la conquête, détacha trente mille hommes qui partirent à marches forcées du Chêne-Populeux pour Valenciennes, en deux colonnes, la première sous les ordres du lieutenant général Beurnonville ([1]), et la seconde sous ceux du lieutenant général duc de Chartres ([2]). Pendant que ce mouvement s'exécutait, le général Dumouriez se rendit à Paris pour y concerter avec le gouvernement les opérations ultérieures, tandis que le général Kellermann, renforcé par les corps des généraux Valence ([3]) et Arthur Dillon ([4]), était chargé de suivre l'armée du duc de Brunswick ([5]) dans sa retraite, et de la contraindre à évacuer le territoire français, ce qui fut heureusement et habilement terminé le 20 octobre 1792.

Le général Dillon, débouchant par les Islettes et par Clermont en Argonne, arriva devant Verdun, lorsque l'armée ennemie commençait à passer la Meuse, et que son arrière-garde entrait dans la ville. Il se porta aussitôt en avant avec neuf escadrons, cinq bataillons, six pièces de douze et quatre de huit, fit mettre ses pièces en batteries sur le mont Saint-Barthélemy, qui domine la citadelle, et somma alors le commandant de livrer la place, en lui envoyant son aide de camp suivi d'un trompette.

On suspendit les hostilités ; la place fut remise à la condition qu'il serait accordé trois jours à l'armée prussienne pour achever d'évacuer la place et de faire transporter les malades sur des voitures du pays. Le 14 octobre le général Dillon entra dans la ville à la tête de ses troupes, et en reprit possession pour la France.

587. LEVÉE DU SIÉGE DE THIONVILLE (16 octobre 1792).

. . . .

En même temps que le roi de Prusse ([6]), au début de la campagne, s'était emparé de Verdun, le général autrichien Clerfayt ([7]) avait bombardé et pris Longwy, et le prince de Hohenlohe-Kirchberg ([8]) était allé mettre le siége devant Thionville. « On avait espéré, dit Jomini ([9]), que « cette place ne tiendrait pas long-temps. Mais le général « Félix de Wimpfen ([10]), qui y commandait, avait eu le « temps de faire de bonnes dispositions ; il ripostait non « seulement avec vivacité aux diverses attaques, mais en-

([1]) *Voir la note* p. 492. ([2]) *Idem* p. 479. ([3]) *Idem* p. 491. ([4]) *Idem* p. 466. ([5]) *Idem* p. 488. ([6]) *Idem* p. 489. ([7]) *Idem* p. 494. ([8]) *Idem* p. 497. ([9]) *Histoire des guerres de la révolution*, t. II, p. 117. ([10]) Georges-Félix, baron de Wimpfen, lieutenant général.

« core il faisait des sorties. Les approvisionnements du « siége étant épuisés, une partie du corps du Prince de « Hohenlohe se retira; on ne laissa devant la place qu'un « faible détachement aux ordres du général Wallis, en « attendant celui du comte d'Erbach (1), qui reçut ordre « de venir de Spire pour former un blocus plus res-« serré. »

Le général Wimpfen, assiégé de nouveau par les troupes autrichiennes, sous les ordres du comte d'Erbach, fut bientôt cerné de tous côtés, et se trouva dans la position la plus critique. Il fit une vigoureuse résistance. « Le 16 sep-« tembre (2) les assiégés font une sortie, tombent sur les « travailleurs, les égorgent, et, protégés par l'artillerie « des remparts, ils pénètrent dans le camp ennemi, y font « un grand carnage, et forcent les Autrichiens à renoncer, « pour cette fois, à l'attaque qu'ils projetaient. Cette sortie, « à laquelle ils étaient loin de s'attendre, leur coûta quatre « cent cinquante hommes, et le prince de Waldeck (3), qui « combattit avec un grand courage, eut un bras emporté « par un boulet de canon. »

Le siége de Thionville, commencé le 25 août, fut levé le 16 octobre.

588. REPRISE DE LONGWY (20 octobre 1792).

. . . .

Après la reddition de Verdun, Longwy était la dernière place de France qui restât encore au pouvoir des coalisés; le général Kellermann (4) vint prendre position en vue de cette place à Cosne le 20 octobre, sur les hauteurs de Rouvroy et de Longuyon. Il la fit sommer de se rendre: les deux bataillons prussiens qui l'occupaient encore s'étant retirés, le général Kellermann fit alors son entrée dans la ville de Longwy à la tête de ses troupes.

589. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MAYENCE (21 oct. 1792).

Par M. Victor ADAM en 1837. Partie centrale 1er étage. Salle n° 131.

« Après la prise de Spire le général Custine (5) se porta « aussitôt sur Mayence, dans la nuit du 14 au 15 octobre.

(1) *Voir la note* p. 497. (2) *Victoires et Conquêtes*, t. I. p. 60. (3) Frédéric, prince de Waldeck, depuis lieutenant général au service de Hollande. (4) *Voir la note* p. 489. (5) *Idem* p. 466.

« Il marcha le 19 octobre, à la tête d'un fort détachement « de cavalerie, sur Weissenau, au-dessus de Mayence. Il fut « bientôt suivi par le reste de l'armée, qui compléta l'in- « vestissement sur la rive gauche du Rhin, en occupant « Hechsheim, Marienborn, Genenheim et Monbach. Cus- « tine, parcourant le front de sa position, ordonna plusieurs « mouvements, dont le but était d'en imposer à l'ennemi « sur le nombre de ses troupes. »

Arrivé devant Mayence, il envoya son aide de camp le colonel, depuis général en chef, Houchard [1], sommer la ville de se rendre. Le commandant, qui n'avait qu'une faible garnison sous ses ordres, fit d'abord semblant de vouloir se défendre; mais, sommé de nouveau, « après deux conseils « de guerre, le baron de Gimnich se décide à capituler, « et le 21 octobre, la garnison sort de la place avec les « honneurs de la guerre et la promesse de ne pas servir « pendant un an contre la France [2]. »

590. PRISE DE FRANCFORT-SUR-LE-MEIN (23 octobre 1792).

. . . .

Custine [3], maître de Mayence, résolut aussitôt de porter ses armes contre la ville libre de Francfort-sur-le-Mein.

Il dirigea deux corps de troupes commandés par les généraux Neuwinger et Houchard sur les deux rives du fleuve. A l'arrivée des Français les magistrats firent baisser les ponts-levis et parurent vouloir se défendre; mais le général Neuwinger ayant fait diriger ses canons sur la porte de Sachsenhausen, les habitants s'empressèrent d'ouvrir leurs portes. On prit aussitôt possession de la ville, et Custine y laissa une garnison.

591. PRISE DE KŒNIGSTEIN (DUCHÉ DE NASSAU, ALORS ÉLECTORAT DE MAYENCE) (26 octobre 1792).

. . . .

Le 26 octobre, le général Custine [3] s'empara de Kœnigstein, petite place assez forte, située à peu de distance et au nord de Francfort-sur-le-Mein. Elle appartenait alors à l'É-

(1) Jean-Nicolas Houchard, maréchal de camp, depuis lieutenant général et commandant en chef des armées du Rhin, de la Moselle et du Nord.
(2) *Victoires et conquêtes*, t. I, p. 65. (3) *Voir la note p. 466.*

lecteur de Mayence (1), et fait aujourd'hui partie du duché de Nassau. Le général Meunier, auquel la défense en fut confiée, y soutint en 1793 un siége de trois semaines, et la garnison française en sortit avec les honneurs de la guerre sans être prisonnière.

592. COMBAT DE BOUSSU (3 novembre 1792).

. . . .

L'armée française, commandée par Dumouriez (2), était campée près de Quiévrain, derrière la Ronelle, sur le territoire français, mais son avant-garde occupait plusieurs villages sur le territoire alors autrichien et aujourd'hui belge. On se décida, assez imprudemment, à étendre ces cantonnements, et le 1er novembre 1792, le village de Thulin, qui était à quelque distance sur la gauche, fut occupé par deux ou trois bataillons belges au service de France, et composés en grande partie de déserteurs autrichiens. Le général Staray (3), qui commandait l'avant-garde autrichienne à Boussu, les y attaqua le lendemain avec de l'artillerie. Ils n'en avaient pas, et ils furent fort maltraités. Dumouriez résolut de venger cet affront, et dès le lendemain 3 novembre, il se mit à la tête de son avant-garde, et la renforça d'une partie de la division du duc de Chartres qui, débouchant par Quévrechin, devait opérer sur la droite de la chaussée, tandis que, sur la gauche, le village de Thulin devait être attaqué et repris, ce qui fut fait. Le duc de Chartres (4), n'éprouvant point d'obstacles dans sa marche, la continua en se dirigeant sur le moulin de Boussu, où les Autrichiens avaient une batterie retranchée qui salua l'approche des troupes françaises d'un feu assez vif. Cependant ce feu n'arrêta point leur marche. La colline fut gravie rapidement, et les Autrichiens se retirèrent à la hâte en emmenant leurs pièces par le bois qui est derrière le moulin, où ils avaient fait des abatis qui furent à peine défendus.

Tandis que le duc de Chartres s'avançait ainsi sur la droite, Dumouriez avec les généraux Beurnonville (5), Dampierre (6), Stengel (7) et Henri de Frégeville (8), délogeait les

(1) Frédéric-Charles-Joseph, archevêque de Mayence, baron d'Erthal. (2) *Voir la note* p. 487. (3) Antoine, comte de Staray. (4) *Voir la note* p. 479. (5) *Idem* p. 492. (6) Auguste-Henri-Marie Picot, comte de Dampierre, lieutenant général, depuis général en chef de l'armée du Nord. (7) *Voir la note* p. 401. (8) Henri, marquis de Frégeville, maréchal de camp, depuis lieutenant général.

Autrichiens de poste en poste au centre et sur la gauche, et poussait le soir même ses avant-postes jusqu'à Saint-Ghislain après s'être emparé du bourg de Boussu.

Dumouriez établit son quartier général dans l'auberge du Grand-Cerf d'où le général Staray était parti depuis si peu de temps que son souper allait être servi. En s'asseyant à la table qu'on avait préparée pour lui, Dumouriez, dit à ses généraux et à son état-major: « Cette journée est si « belle qu'elle doit mettre un terme à toutes les incertitudes. « Que toute l'armée se mette en mouvement demain à la « pointe du jour, et, dans deux jours, nous livrerons ba- « taille à l'armée autrichienne sur les hauteurs de Mons, « et nous la gagnerons. »

En effet cette bataille fut livrée et gagnée. C'est la bataille de Jemmapes.

593. BATAILLE DE JEMMAPES (6 novembre 1792).

Partie centrale.
1er étage.
Salle de 1792.
No 135.

Par M. Henri SCHEFFER en 1835, d'après le tableau de M. Horace Vernet, de la galerie du Palais-Royal.

Lorsque l'armée du duc de Brunswick (1) se retirait de la Champagne, Dumouriez (2) avait prévu, avec la justesse ordinaire de son coup d'œil, que le corps autrichien de trente mille hommes qui en faisait partie, sous les ordres du général Clerfayt (3), se porterait rapidement sur Namur, Mons et Tournay, pour couvrir et défendre la Belgique. Ce qu'il avait prévu s'était accompli. Les deux colonnes de troupes françaises qu'il avait dirigées sur la Flandre, pendant son voyage à Paris, étaient partis du Chêne-Populeux le 10 et le 12 octobre : la première, sous les ordres du lieutenant général Beurnonville (4); la seconde, sous ceux du lieutenant général duc de Chartres (5). Ces deux divisions, retardées dans leur marche par l'état des chemins, par le mauvais temps et surtout par le parc d'artillerie qu'elles amenaient avec elles, arrivèrent le 26 octobre, sous les murs de Valenciennes, presque en même temps que le général Clerfayt faisait entrer ses troupes dans Mons et dans Tournay.

Le général Dumouriez, en arrivant de Paris à Valenciennes, éprouva de grandes difficultés pour mettre son armée en état d'entreprendre la conquête de la Belgique; car cette armée manquait de tout, et principalement d'habillements

(1) *Voir la note* p. 488. (2) *Idem* p. 487. (3) *Idem* p. 494. (4) *Idem* p. 492. (5) *Idem* p. 479.

et de chaussures. Les manufactures de Sedan fournirent des draps dont on fit des capotes de diverses couleurs ; et des réquisitions, faites de plusieurs côtés, procurèrent un certain nombre de souliers. Mais la difficulté principale était le manque de numéraire ; il n'y avait que des assignats, qui perdaient déjà beaucoup, et comme, aux termes des décrets alors en vigueur, ce n'était qu'en France qu'on pouvait payer l'armée en assignats, et qu'on était obligé de la payer en numéraire, ainsi que toutes ses fournitures, aussitôt qu'elle passait la frontière, le général Dumouriez se trouvait dans le plus grand embarras pour mettre son armée en mouvement et entrer en Belgique, où de leur côté les Autrichiens profitaient de chaque jour de retard pour ajouter à leurs retranchements et à leurs moyens de défense.

« Après avoir subvenu aux divers besoins des places fortes « et du petit corps d'armée réuni à Lille, sous les ordres du gé- « néral Labourdonnaye (1), le général Dumouriez organisa « l'armée qui devait agir sous ses ordres immédiats. Cette ar- « mée se composait de quarante-huit bataillons d'infanterie, « dont environ le tiers était d'anciennes troupes de ligne, et « les autres des volontaires nationaux de nouvelle levée. « Pour les amalgamer le mieux possible, le général Dumou- « riez avait réglé son ordre de bataille de manière que chaque « bataillon de ligne était placé au centre des deux bataillons « de volontaires avec lesquels il était embrigadé, ce qui fut « l'origine des *demi-brigades* devenues depuis si célèbres.

« Il n'y avait d'autre cavalerie dans cette armée que des hus- « sards et des chasseurs à cheval, qui formaient l'avant-garde « avec quelques bataillons d'infanterie légère sous les ordres « des généraux Beurnonville et Dampierre (2), plus, deux pe- « tits corps de flanqueurs de droite et de gauche commandés « par les généraux Stengel (3) et Henri de Frégeville (4). Le « général Dumouriez partagea son corps d'armée en deux ai- « les de vingt-quatre bataillons chacune. La droite était sous « les ordres du duc de Chartres, qui la commandait comme « lieutenant général, ayant sous lui les maréchaux de camp « Desforêts, Drouet et Stetenhoff. La gauche devait être sous « les ordres du lieutenant général Miranda (5) et des maré- « chaux de camp Ferrand (6), Blottefière et Berneron ; mais « le général Miranda n'étant pas encore revenu de Paris, « le commandement de l'aile gauche fut dévolu au général

(1) *Voir la note* p. 499. (2) *Idem* p. 503. (3) *Idem* p. 491. (4) *Idem* p. 503.
(5) François Miranda, depuis général en chef de l'armée du Nord.
(6) Jean-Henri Begays Ferrand de La Caussade, depuis général de division.

« Ferrand qui était le plus ancien. Ces différents corps for-
« maient un total d'environ vingt-sept mille hommes, non
« compris la division du lieutenant général d'Harville ([1]),
« campée sous Maubeuge et forte de six mille hommes,
« mais qui n'arriva qu'après le gain de la bataille.

« Un petit combat, peut-être imprudemment engagé le 2
« novembre 1792, près le village de Thulin, décida le général
« Dumouriez à renforcer son avant-garde d'une partie de la di-
« vision du duc de Chartres, qui, opérant sur la droite, attaqua
« l'ennemi le 3, emporta le moulin de Boussu avec la batterie
« qui le défendait, tandis que les généraux Beurnonville,
« Dampierre, Stengel et Frégeville délogeaient les Autri-
« chiens de poste en poste, et les repoussaient jusqu'à Saint-
« Ghislain.

« Ce succès décida le général Dumouriez à ne pas différer
« davantage l'attaque générale sur la position de l'armée au-
« trichienne devant Mons. L'armée française reçut le soir
« même l'ordre de se mettre en mouvement le lendemain,
« 4 novembre, à la pointe du jour. La journée du 4 et celle du 5
« furent employées à se porter en avant; cette marche fut péni-
« ble et laborieuse surtout pour l'artillerie, les Autrichiens
« ayant pris la précaution de dépaver la chaussée et de cou-
« vrir la route des pavés isolés, en sorte qu'on fut obligé de
« marcher par la plaine, coupée par de nombreux fossés, et
« détrempée par les pluies; et telle était l'ardeur des troupes,
« qu'indépendamment de vingt chevaux sur les pièces de
« gros calibre, les soldats s'y attelaient eux-mêmes pour les
« retirer du bourbier. Cependant, dans la soirée du 5, l'armée
« était au bivouac devant les hauteurs de Jemmapes.

« Le général Dumouriez avait fixé l'heure de l'attaque à
« midi, afin de donner à la division du général d'Harville le
« temps d'arriver de Maubeuge pour agir sur la droite de l'ar-
« mée; mais après une canonnade de trois heures, voyant que
« le régiment autrichien des dragons de Cobourg descendait
« au grand trot et paraissait se diriger sur notre artillerie, le
« général Dumouriez résolut de ne pas attendre le général
« d'Harville, et donna l'ordre à toute l'armée d'attaquer im-
« médiatement. Aussitôt le duc de Chartres, qui commandait
« le centre, rompit sa division en colonnes de bataillons et
« marcha sur le bois de Flénu, qui couvrait le centre des Au-
« trichiens. Il mit six de ses bataillons en réserve, et avec les
« dix-huit autres il culbuta l'infanterie légère autrichienne
« qui défendait les abatis, traversa le bois et arriva sur le

([1]) Louis-Auguste Jouvenel des Ursins, depuis comte de Harville et pair de France.

« plateau. Mais l'infanterie autrichienne, soutenue par « l'artillerie des redoutes qui tirait à mitraille, fit un tel « ravage dans la tête des colonnes qu'il devint impossible « de les faire déboucher : elles rentrèrent dans le bois et « le traversèrent rapidement dans le plus grand désordre. « C'est là que furent frappés le colonel Dubouzet, du 104e « régiment de ligne, qui fut tué sur la place ; le général « Drouet (1), qui eut les deux jambes emportées et mourut « peu d'heures après ; les colonels Dupont de Chaumont (2) « et Gustave de Montjoye, adjudants généraux, qui reçurent « des coups de feu.. Tout était perdu si les Autrichiens « avaient su profiter de cet avantage momentané ; mais « leur infanterie resta immobile, et ils se contentèrent de « lancer quelques hussards et quelques chasseurs à pied, « qui ne parvinrent point à traverser le bois ; en sorte que « tandis qu'ils étaient contenus par la résistance des deux « bataillons du 83e (Foix), commandés par le colonel Cham- « pollon et le lieutenant-colonel Villars ; du 98e (Bouillon), « colonel Leclerc ; du 29e (Dauphin), colonel Laroque (3), et « de quelques autres, le duc de Chartres, formant derrière « le bois une chaîne de chasseurs à cheval du troisième ré- « giment pour arrêter les fuyards, parvint enfin à les ral- « lier. Ce fut alors que, leur adressant quelques-unes « de ces paroles si puissantes sur le cœur du soldat, il fit « succéder l'enthousiasme à la terreur. Les bataillons « s'étaient mêlés ; il en fit une colonne à laquelle il donna « le nom de *bataillon de Mons*, y plaça les cinq drapeaux « qu'il tenait dans ses bras, et dont les bataillons étaient « dispersés, puis, renforcé des six bataillons qu'il avait mis « en réserve à l'entrée du bois, il fit de nouveau battre la « charge, et ces mêmes soldats, que la frayeur venait d'em- « porter un moment loin du champ d'honneur, attaquèrent « avec intrépidité l'infanterie autrichienne qui remplissait « l'intervalle des redoutes, y pénétrèrent la baïonnette en « avant, et s'emparèrent d'une partie de l'artillerie ennemie, « que la cavalerie autrichienne s'efforçait vainement de faire « rentrer dans Mons. De ce moment la victoire n'est plus « douteuse ; les prodiges de valeur se multiplient dans nos « rangs. A l'aile gauche, le colonel Thouvenot et le général « Ferrand, qui eut un cheval tué sous lui ; à l'aile droite, « Beurnonville et Dampierre, à la tête du 19e (Flandre), colo-

(1) N...., Richer-Drouet, maréchal de camp. (2) Pierre-Antoine Dupont de Chaumont, depuis lieutenant général, gouverneur de l'école royale militaire de Saint-Cyr, comte, etc. (3) Jean-Louis, vicomte de La Roque, depuis général de brigade.

« nel Desponchez, et lieutenant-colonel d'Armenonville (1),
« du 71e (Vivarais), colonel de Bannes, et des bataillons de Pa-
« ris; Dumouriez qui charge lui-même à la tête d'un escadron;
« partout enfin les soldats français prodiguent leur sang et
« leur courage. L'ennemi, chassé de toutes les positions,
« abandonne enfin le champ de Jemmapes, en le laissant
« couvert de ses morts et de ses canons. »

« Le tableau d'Horace Vernet est une représentation fidèle
« de cette mémorable victoire; le paysage, peint d'après na-
« ture, est d'une parfaite exactitude. La houillère ou fosse
« de charbon de terre qui est incendiée, dans le coin
« droit du tableau, est celle du village de Frameries, de-
« vant lequel le spectateur est placé. On voit dans le fond
« la ville de Mons, le village de Cuesme et le village de
« Quarégnon sur la gauche. Le village de Jemmapes, qui
« a donné son nom à la bataille, est situé entre Cuesme
« et Quarégnon; mais on ne l'aperçoit pas parce qu'il est
« masqué par la colline sur laquelle l'armée autrichienne
« était retranchée. Le général Dumouriez, suivi de quel-
« ques officiers de l'état-major et d'un groupe d'ordonnances,
« est sur le premier plan. Il est arrêté dans son mouvement
« par la rencontre de quelques prisonniers autrichiens qu'on
« lui présente, et surtout par l'aspect du général Drouet
« blessé, que des soldats portent à l'ambulance.

« Parmi les officiers qui suivent le général Dumouriez,
« on remarque Macdonald (2), qui était alors un de ses aides
« de camp, et auquel la victoire devait donner un titre dans
« les champs de l'Italie; Belliard (3), qui était officier d'é-
« tat-major, et que la gloire a tant de fois retrouvé sous
« nos étendards; le duc de Montpensier (4), qui était lieu-
« tenant-colonel, adjudant général, et qui, du champ de
« bataille où il avait servi la patrie, devait passer dans les
« cachots de Marseille, dont il a laissé une peinture si tou-
« chante et quelquefois si énergique. Près du chirur-
« gien qui rend compte au général Dumouriez de la bles-
« sure du général Drouet, un jeune guerrier attire l'atten-
« tion par l'élégance de son uniforme et la grâce de sa figure:
« la douceur de ses regards, la délicatesse de ses traits ré-
« vèlent une autre Clorinde; c'est la jeune Fernig, entraî-
« née aux combats par l'enthousiasme de la liberté (5).

(1) Lecouturier d'Armenonville, depuis maréchal de camp et vicomte d'Armenonville. (2) Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre Macdonald, capitaine, depuis duc de Tarente, maréchal de France, etc. (3) Augustin-Daniel Belliard, capitaine, depuis comte, lieutenant général, pair de France, etc. (4) *Voir la note* p. 495. (5) On voit aussi derrière elle, à cheval, son père, qui l'accompagna à Jemmapes. Il demeurait à

« On voit sur un plan plus éloigné l'attaque de la gauche « de l'armée autrichienne par l'avant-garde française, sous « les ordres du lieutenant général Beurnonville et du ma- « réchal de camp Dampierre. Les dragons de Cobourg, « après avoir été repoussés par l'infanterie française, sont « chargés par le premier régiment de hussards (Berchiny), « qui prit la redoute qu'on voit devant lui.

« On aperçoit dans le lointain la division du duc de « Chartres attaquant le bois de Flénu, et, plus loin encore, « quelques bataillons de celle du général Ferrand, se por- « tant sur l'extrême droite des Autrichiens.

« On se demande pourquoi le peintre a placé sur un « point aussi éloigné le Prince qui a contribué à cet impor- « tant succès. Un fait l'explique : c'est que le tableau de la « bataille où se signala le jeune duc de Chartres a été com- « mandé par le duc d'Orléans. On doit aussi regretter que « dans cette magnifique composition, M. Horace Vernet « n'ait pas eu la faculté de faire ressortir les traits d'une « foule de nos guerriers qui, confondus dans les rangs à « Jemmapes, ont pris bientôt après un si brillant essor vers « les honneurs militaires, et dont la victoire a inscrit les « noms sur les murs de toutes les capitales de l'Europe. Là « étaient Davout [1], depuis maréchal, prince d'Eckmühl, « Mortier [2], duc de Trévise, Moreau [3], Serurier [4], Jour- « dan [5], Augereau [6], Maison [7], Gérard [8], et ce général « Foy [9] qui a laissé de si beaux souvenirs à la France [10]. »

594. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MONS (7 NOV. 1792).

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en 1836.

Partie centrale.
1er étage.
Salle de 1792.
N° 135.

Lorsqu'après avoir chassé l'armée autrichienne des hau-

Mortagne, et là, harcelé tous les jours par les maraudeurs autrichiens, il avait appris à ses filles à faire le coup de fusil. Lors de la formation du camp de Maulde, deux d'entre elles s'attachèrent à la fortune de Dumouriez. La troisième, qui est aujourd'hui la femme du général Guilleminot, était seule restée dans la maison paternelle. (1) Louis-Nicolas Davout, chef de bataillon, depuis prince d'Eckmühl, maréchal de France, etc. (2) Édouard Adolphe-Casimir-Joseph Mortier, capitaine, depuis duc de Trévise, maréchal de France, etc. (3) Victor Moreau, lieutenant-colonel, depuis général de division et commandant en chef l'armée du Rhin. (4) Jean-Mathieu-Philibert Serurier, lieutenant-colonel, depuis comte Serurier, maréchal de France, etc. (5) Jean-Baptiste Jourdan, lieutenant-colonel, depuis comte Jourdan, maréchal de France, etc. (6) Pierre-François-Charles Augereau, adjudant-major, depuis duc de Castiglione, maréchal de France. (7) Nicolas-Joseph Maison, capitaine, depuis marquis Maison, maréchal de France, etc. (8) Maurice-Étienne Gérard, sergent-major, depuis comte Gérard, maréchal de France, etc. (9) Maximilien-Sébastien Foy, lieutenant d'artillerie, depuis comte, lieutenant général et membre de la Chambre des Députés. (10) *Notices sur les tableaux du Palais-Royal*, par M. Vatout, t. IV, p. 322-330.

teurs de Jemmapes l'armée française découvrit la ville de Mons qui se présentait devant elle, un cri général retentit aussitôt dans tous les rangs pour demander l'assaut. Dumouriez (1) se crut obligé de résister à cette noble ardeur, et il eut raison, car l'assaut n'aurait eu aucune chance de succès. Cependant il fit sommer la place dans la soirée, et dans la nuit les Autrichiens l'évacuèrent entièrement. Le lendemain, 7 novembre, il se mit à la tête de quelques bataillons d'infanterie de la division du duc de Chartres, et se dirigea sur la porte de la ville, où une foule immense s'était réunie. Le général Dumouriez y fut reçu par le corps municipal, en ancien costume flamand, qui lui présenta les clefs sur un plat d'argent, en déclarant que la ville de Mons se mettait sous la protection de l'armée française. Derrière eux et sur deux files se trouvaient les Capucins, les Récollets et les communautés religieuses de la ville, qui réclamèrent également la protection du général en chef. Après quoi les troupes entrèrent dans la ville au milieu des acclamations des habitants.

595. COMBAT D'ANDERLECHT (13 novembre 1792).

Partie centrale.
1er étage.
Salle de 1792.
No 135.

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en 1836.

La victoire de Jemmapes avait décidé la conquête de la Belgique ; les villes ouvraient leurs portes sans résistance, et l'armée autrichienne ne songeait plus qu'à se retirer de l'autre côté de la Meuse, et même derrière la Roër. Cependant, toutes les fois que l'avant-garde française cherchait à entamer l'arrière-garde des Autrichiens, il s'engageait des combats plus ou moins vifs. Celui d'Anderlecht, près de Bruxelles fut de ce nombre. Le village de Saint-Peters Woluve, sur la grande route, opposa une résistance qui ne fut surmontée que lorsque Dumouriez (1) eut fait avancer une partie des divisions du duc de Chartres et du général d'Harville pour renforcer son avant-garde, que ce jour-là il commandait en personne. Après que le village de Saint-Peters Woluve eut été enlevé par les troupes françaises, celui d'Anderlecht fut encore défendu par les Autrichiens, qui ne rentrèrent à Bruxelles qu'à la nuit. Alors le maréchal Bender (2) envoya un trompette au général Dumouriez pour lui demander que les troupes françaises n'entrassent dans Bruxelles que quand il ferait jour, ce qui fut accordé, et le lendemain, 14 novembre, l'armée française y fit son entrée solennelle.

(1) *Voir la note* p. 487. (2) Blaise Colombeau, baron de Bender, feld-maréchal au service de l'Autriche.

596. COMBAT DE VAROUX (27 novembre 1792).

Par M. Victor Adam en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle no 131.

Le 27 novembre, à sept heures du matin, le général Dumouriez (1) attaqua l'arrière-garde des Autrichiens, commandée par le général Staray (2) qui devait couvrir Liége avec douze mille hommes. « Je n'en avais pas autant pendant une partie de la journée, dit le général Dumouriez « dans sa relation officielle ; mais, lorsque l'armée nationale que je commande s'est déployée, l'ennemi a été successivement forcé à Rocoux, à Varoux, dans six villages « et dans tous les retranchements. Le général Staray a été, « dit-on, grièvement blessé. La brièveté du jour et la prudence m'ont empêché d'entrer le soir même dans la « ville de Liége; j'y suis depuis neuf heures du matin, et « il m'est impossible de peindre l'ivresse de ce brave peuple et l'accueil qu'il a fait à nos troupes (3). »

597. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A LIÉGE (28 nov. 1792.)

. . . .

« Les Français entrèrent à Liége le 28 et y furent reçus « avec acclamations (4). »

598. CAPITULATION DE LA CITADELLE D'ANVERS (29 novembre 1792).

Par M. Philippoteaux en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle no 131.

Pendant les opérations militaires dont l'est de la Belgique était le théâtre, le corps commandé par le général Labourdonnaye (5) avait reçu l'ordre de traverser la partie occidentale pour aller former le siége d'Anvers. Labourdonnaye envoya d'abord en avant les généraux Lamarlière (6) et Champmorin à la tête de l'avant-garde et de trois mille gendarmes. Ces deux généraux arrivèrent le 28 novembre à quelques heures de distance, le premier par la rive droite et le deuxième par la rive gauche de l'Escaut. Le général Lamarlière, qui se trouva le premier au rendez-vous, fit prévenir de suite les magistrats d'Anvers de la présence des Français devant leur ville. A cette époque la presque totalité des Belges, fatigués du joug autrichien, regardaient les Français comme des libérateurs, et les habitants d'Anvers le prouvèrent dans cette circonstance, en ouvrant leurs portes au général Lamarlière, et le

(1) *Voir la note* p. 487. (2) *Idem* p. 503. (3) Extrait du *Moniteur*. (4) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. II, p. 243. (5) *Voir la note* p. 499. (6) Antoine-Nicolas Collier, comte de Lamarlière, général de brigade, depuis général de divison.

recevant avec empressement dans leur ville. Les Autrichiens s'étaient déjà renfermés dans la citadelle et paraissaient décidés à opposer une forte résistance.

« Le général Labourdonnaye arriva bientôt lui-même « avec le reste de ses troupes, formant à peu près douze « mille hommes. Mais il fut bientôt remplacé dans son « commandement par le général Miranda (1). Les travaux « de siége devaient être dirigés par les officiers du génie « Dejean (2) et Marescot (3). L'artillerie était commandée « par le capitaine Sénarmont (4), sous les ordres du général « Guiscard (5). Les travaux offraient de grandes difficultés. « L'armée de siége n'était pas familiarisée avec ce genre « d'exercice. La pénurie des ingénieurs était telle qu'on « fut obligé de prendre des officiers d'infanterie pour di- « riger les travailleurs. Le sol, d'ailleurs, se refusait à « ce qu'on donnât aux tranchées la profondeur néces- « saire; on ne pouvait creuser à plus de deux pieds sans « trouver l'eau, et on fut obligé de racheter sur la lar- « geur le déblai destiné à former les parapets. Cependant « l'ardeur des soldats français surmonta ces obstacles; « les ouvrages se trouvèrent terminés le 28 novembre. « Les batteries commencèrent aussitôt à faire jouer leur « feu. Par un hasard singulier, le premier boulet lancé « emporta la table du gouverneur, au moment où ce der- « nier allait s'y placer pour dîner. Les assiégés inquiétaient « et troublaient les travaux par un feu continuel; mais celui « des Français fut si bien nourri et si bien dirigé, qu'au bout « de quelques heures il alluma un violent incendie dans la « citadelle. Deux corps de casernes et la moitié de l'arsenal « devinrent la proie des flammes. Le gouverneur de la place, « effrayé de ces ravages, envoya le capitaine Devaux deman- « der une capitulation. Elle fut conclue le lendemain 29; et « le même jour la garnison, forte de onze cents hommes, « sortit de la place avec les honneurs de la guerre et la per- « mission de se retirer au quartier général du duc de Saxe- « Teschen (6). Cent deux canons, soixante-sept obusiers, « treize cents fusils et d'abondantes munitions de guerre de « tout genre tombèrent entre les mains des Français (7). »

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 25.

599. SIÉGE DE NAMUR (novembre 1792).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M. Siméon Fort en 1841.

(1) *Voir la note* p. 505. (2) Jean-François-Aimé Dejean, capitaine, depuis lieutenant général, comte, pair de France, etc. (3) *Voir la note* p. 498. (4) *Voir la note* p. 495. (5) Georges Guiscard de Bar, général de brigade. (6) *Voir la note* p. 498. (7) *Victoires et conquêtes*, t. I, p. 81.

600. SIÉGE ET PRISE DES CHATEAUX DE NAMUR (2 déc. 1792).

Par M. Clément Boulanger en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle no 131.

« Les deux généraux autrichiens Schroeder (1) et Beau-
« lieu (2) s'étant retirés après le combat de Bois-d'Asche, Va-
« lence (3) dès le lendemain, 19 novembre, s'approcha de
« Namur pour en former le siége. Quelques volées de ca-
« non suffirent pour engager les habitants à ouvrir leurs
« portes. La garnison autrichienne, forte de six mille
« hommes, se jette dans la citadelle, décidée à s'y défendre
« courageusement. Cependant, le 20 novembre, Valence
« la fait sommer de se rendre; mais son commandant,
« Moitelle, répond qu'il connaît son devoir, et qu'il saura
« garder la forteresse qui lui est confiée. Valence n'avait
« point avec lui d'artillerie de siége : il est obligé d'en
« faire venir; elle n'arrive qu'à force de bras à travers
« les montagnes. Les batteries sont dressées et foudroient
« la place avec une infatigable activité. Secondé par la va-
« leur des soldats qu'il commande, le général donne plu-
« sieurs assauts et parvient à s'emparer des forts le Camus
« et la Cassate. De leur côté les Autrichiens faisaient un
« feu terrible ; mais malgré les décharges multipliées de
« la redoutable artillerie qui garnissait les remparts,
« les travaux de siége furent poussés avec tant de vigueur,
« que le 29 novembre la tranchée était ouverte et déjà les
« boulets et les bombes écrasaient la citadelle. On savait
« que le fort Villate, qui défend le château, avait sous ses
« glacis des fourneaux préparés, en cas d'attaque de vive
« force, pour faire sauter les assiégeants. Le général Le-
« veneur, qui commandait sous les ordres de Valence,
« conçoit le projet hardi de s'en emparer en surprenant la
« garnison et tournant le fort par sa gorge. Entre cette
« gorge et la citadelle il y avait une caponnière au che-
« min de communication, garnie de palissades et de pa-
« rapets, à travers lesquels on arrive au fort par deux
« voûtes, dont une seule était gardée. A minuit, le 30
« novembre, le général Leveneur sort de la tranchée, à la
« tête de mille deux cents hommes déterminés ; conduits
« par un déserteur autrichien, les Français franchissent
« les palissades dans le plus grand silence ; ils marchent à
« la première voûte qui se trouve en effet déserte. A la

(1) Charles Schrœber, depuis lieutenant général et commandant de Cracovie. (2) Jean-Pierre, baron de Beaulieu, depuis feld-maréchal commandant en chef de l'armée d'Italie. (3) *Voir la note* p. 491.

« seconde les sentinelles crient et font feu. Au même instant Leveneur, qui ne pouvait franchir la palissade, dit « à un officier très-grand et très-fort, qui se trouvait à côté « de lui : « Jetez-moi par dessus. » L'officier le lance, en « effet, de l'autre côté de la barrière et s'y précipite après « lui ; plusieurs grenadiers s'empressent d'imiter leur général. Leveneur atteint le commandant du poste, qui « cherchait à rassembler son monde : « Conduis-moi à tes « mines, lui crie-t-il d'une voix terrible et en lui appuyant « son épée sur la poitrine. » L'Autrichien hésite et balbutie quelques mots ; Leveneur lui répète son ordre en « le pressant davantage : l'officier se décide à marcher. Le « général arrache lui-même les mèches, les éteint et s'empare du fort Villate..

« Pendant cette action intrépide, le feu de la ligne assiégeante redoublait ; vingt-quatre canons, placés en « batteries, produisent un effet si meurtrier, que le commandant Moitelle, désespérant de pouvoir s'y défendre « plus long-temps, demande à se rendre ; et le 2 décembre il conclut avec le général français une capitulation « par laquelle il est convenu que la garnison toute entière « sortira avec les honneurs de la guerre, mais restera prisonnière, et sera dirigée dans l'intérieur de la France. « Deux bataillons du superbe régiment autrichien de Kinski « et un de celui de Vierzet en faisaient partie. Valence s'empressa d'envoyer à la Convention les huit drapeaux déposés sur les glacis de Namur. Ils furent les premiers dont « on fit hommage au gouvernement républicain ([1]). »

601. PRISE DE BRÉDA (24 février 1793).

Partie centrale.
1er étage.
Salle no 131.

Par M. Hippolyte Lecomte en 1837

La guerre ayant été déclarée à l'Angleterre, le 1er février 1793, par le gouvernement français, il fut aussitôt arrêté que la neutralité de la Hollande cesserait d'être respectée. On savait que le gouvernement britannique ne manquerait pas de s'appuyer sur cette république, son alliée, et on résolut de le prévenir. Le siége de Maëstricht fut décidé, en même temps qu'une invasion au cœur de la Hollande. Dumouriez ([2]), qui avait conçu ce plan, fut chargé de l'exécuter. Le moment était pressant : la coalition qui venait de se former contre la France était la plus formidable qu'elle eût jamais eue à combattre. Il ne restait de

([1]) *Victoires et conquêtes*, t. I, p. 83. ([2]) *Voir la note* p. 487.

puissances neutres que la Suède, le Danemarck, la Porte Ottomane, la Suisse et les républiques de Venise et de Gênes. La France allait donc être attaqué à la fois au midi, par les armées espagnoles et portugaises; sur les Alpes, par celles de l'Autriche et des puissances italiennes; et sur toute la frontière, depuis Huningue jusqu'à la mer, par les armées autrichiennes, prussiennes, anglaises, hollandaises, réunies à toutes les forces de l'empire germanique. La Russie n'envoyait pas encore ses soldats; mais elle était entrée dans la coalition, et devait prendre part à la guerre, si ses secours devenaient nécessaires. Ce n'était pas trop de toute la puissance et de tout le courage de la France pour tenir tête à tant et de si redoutables ennemis.

Toutes les forces françaises dans la Belgique étaient alors en cantonnements sur la Meuse et derrière la Roër. Le général Miranda (1) fut chargé du siége de Maëstricht, avec les divisions du duc de Chartres sur la rive gauche, et du général Leveneur sur la rive droite de la Meuse, tandis que les généraux Valence (2) et Lanoue étaient chargés de le couvrir.

Dumouriez devait commander en personne les opérations contre la Hollande. Il arriva le 10 février 1793 à Anvers. Il n'y trouva aucune des ressources qui lui étaient nécessaires: ni artillerie, ni munitions, ni magasins, rien enfin de ce que réclament les besoins d'une armée. Le corps de troupes qu'il parvint à y réunir était à peine de quinze mille hommes. Cependant il n'hésita pas à se porter en avant, et ce fut avec cette faible armée qu'il alla audacieusement attaquer Bréda, et qu'il en commença le bombardement. Tel était le dénûment de sa petite armée, que le 24 février, à la pointe du jour, le général d'Arçon qui dirigeait le siége, vint l'avertir que si on ne ralentissait pas le feu, il manquerait de munitions à *deux heures*. « Tirez toujours, lui répondit Dumouriez, et surtout ne « diminuez pas le feu, car ce serait avertir les Hollandais « que nous allons être obligés de le cesser. » Cette résolution eut un plein succès. A *onze heures*, le général hollandais, comte de Byland, envoya un parlementaire pour demander à capituler. Aussitôt Dumouriez donna pompeusement l'ordre de cesser le feu; la capitulation fut signée; à *deux heures*, les grenadiers français prenaient possession des portes de la ville. Bréda était pris, et Dumouriez y trouvait une artillerie immense, un arsenal bien approvisionné, et les moyens de continuer la grande entreprise qu'il avait commencée avec tant de courage et de résolution.

(1) *Voir la note* p. 505. (2) *Idem* p. 491.

602. PRISE DE GERTRUYDENBERG (5 mars 1793).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 131.

Par M. Hippolyte Lecomte en 1837.

Après la prise de Breda et de Klundert, le général Dumouriez (1) se porta sur Gertruydenberg pour en faire le siége. Cette ville importante, dont il voulait faire une place d'armes qui protégeât son passage du Moërdyk, était dans le meilleur état de défense. Outre la forte garnison qu'elle renfermait, elle était hérissée de forts avancés et entourée d'une multitude d'inondations qui ne laissaient, pour arriver au corps de la place, que des digues enfilées par les feux de ses batteries. Cependant l'attaque fut conduite avec tant de vigueur, que le lendemain de l'investissement, le fort de Steelinve, qui n'était accessible que par une seule digue, et dont les inondations couvraient les approches, tomba au pouvoir des Français.

Dumouriez s'empara ensuite du fort Donk, et battait en brèche celui de Spuy, situé sur la gauche de la place, lorsque, le 5 mars, le gouverneur hollandais demanda à capituler, et Gertruydenberg se rendit aux mêmes conditions que Breda.

Le général Dumouriez, outre des munitions considérables, trouva dans Gertruydenberg une marine qui aurait été suffisante pour opérer le passage du Moërdyk.

603. COMBAT DE TIRLEMONT ET DE GOIZENHOVEN (16 mars 1793).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 132.

Par M. Jouy en 1836.

Le 1er mars 1793 l'armée autrichienne, sous les ordres du feld-maréchal prince de Saxe-Cobourg (2), s'était mise en marche sur trois colonnes et avait passé la Roër. Contraintes de se retirer devant des forces supérieures, les troupes françaises s'étaient repliées sur la Meuse; la ville d'Aix-la-Chapelle avait été évacuée; le siége de Maëstricht avait été abandonné. Liége était retombée au pouvoir de l'armée impériale. Les revers que les Français venaient d'éprouver réclamaient la présence du général en chef, et Dumouriez (1), ayant remis au général de Flers (3) le commandement du corps d'armée qui occupait Breda et Gertruydenberg, partit à la hâte pour Bruxelles, et le 12 mars il rejoignit à Louvain la grande armée française qui s'y trou-

(1) *Voir la note* p. 487. (2) Frédéric-Josias, prince de Saxe-Cobourg-Saalfeld, feld-maréchal au service de l'Autriche. (3) Charles de Flers, général de division, depuis général en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales.

vait sous les ordres des généraux Valence (1) et Miranda (2). Ces deux chefs, se regardant comme indépendants l'un de l'autre, étaient peu d'accord entre eux, et le retour du général Dumouriez était d'autant plus nécessaire, que les troupes commençaient à tomber dans le découragement. Sa présence ranima tout, et lorsqu'il annonça à l'armée qu'elle allait reprendre l'offensive, cette nouvelle fut accueillie avec acclamations. En effet, ayant appris le 15 mars par les rapports de son avant-garde, qui était à Cumptich sous les ordres du général Lamarche (3), que la grande armée autrichienne marchait sur lui, et que son avant-garde venait de s'emparer de Tirlemont, il résolut de la prévenir, et, faisant battre la générale le 15, à neuf heures du soir, il mit l'armée en mouvement. Elle marcha toute la nuit en plusieurs colonnes, et le lendemain 16 mars, à la pointe du jour, le général Dumouriez attaqua Tirlemont. Les Autrichiens s'y défendirent vigoureusement dans les rues, dans les maisons, sur la grande place; mais la ville finit par être reprise, et le général Valence déboucha vaillamment par la porte de Liége, quoiqu'elle fût enfilée par les batteries que les Autrichiens avaient établies sur la chaussée, et près des monticules ou tombes antiques, situés à droite de la grande route, en sortant de Tirlemont. Après avoir éteint le feu de ces batteries, l'armée continua son mouvement, et alla se déployer hors de Tirlemont, dans la plaine qui se trouve sur la droite de la chaussée de Saint-Tron. Le général Dumouriez ordonna d'attaquer sur-le-champ le village de Goizenhoven, où les Autrichiens étaient retranchés. Les deux premières attaques furent repoussées, mais à la troisième, le dix-septième de ligne (l'ancien régiment d'Auvergne), commandé par le colonel Marcel Dumas, fit une charge brillante à la baïonnette, et pénétra dans le village, qui fut bientôt emporté. Ce succès décida le mouvement rétrograde de l'armée autrichienne, qui repassa la petite Gette en plusieurs colonnes, et se retira sur la position de Nerwinde, où cent ans auparavant (le 29 juillet 1693), le maréchal de Luxembourg (4) avait battu Guillaume III (5). Le même bonheur n'était pas réservé à Dumouriez, lorsque, deux jours après, il y livra bataille au prince de Cobourg.

(1) *Voir la note* p. 491. (2) *Idem* p. 505. (3) Joseph Drouot Lamarche, général de division, depuis général en chef de l'armée du Nord. (4) François-Henri de Montmorency, duc de Luxembourg. (5) Guillaume-Henri de Nassau, précédemment prince d'Orange.

604. PRISE DU CAMP DE PÉRULLE (19 avril 1793).

Par M. Adolphe Roehn en 1836.

Partie centrale.
1er étage.
Salle no 132.

Les ennemis, qui avaient été délogés de leur camp retranché de Pérulle le 17, revinrent en force dans la journée du 19, et s'ébranlèrent sur trois colonnes. L'attaque commença à deux heures. Ils furent reçus avec vigueur par les grenadiers des Bouches-du-Rhône et les chasseurs de Marseille, qui les culbutèrent, les poursuivirent, et, sans la nuit qui termina le combat, eussent forcé leur camp pour la troisième fois depuis trois jours. Les ennemis eurent cent hommes tués et blessés et vingt-un prisonniers, les Français n'eurent que trois hommes tués et onze blessés.

605. COMBAT DU MAS DE ROZ (17 juillet 1793).

Par M. Renoux en 1836 (1).

Partie centrale.
1er étage.
Salle no 132.

Lorsque, au commencement de l'année 1793, les armées de la république étaient entrées en campagne à la frontière du nord, l'Espagne, quoiqu'elle fit partie de la coalition, n'avait encore rien entrepris contre la France. On se flattait que sa faiblesse ne lui permettrait aucune démonstration hostile, et cependant elle s'épuisait en préparatifs de guerre. La convention nationale se décida alors, comme toujours à prendre une téméraire initiative, et elle déclara la guerre à l'Espagne. Mais la France, forcée de se défendre à chacune de ses frontières, ne pouvait songer à prendre l'offensive. Elle se réduisit à former des camps, et l'ombre même en existait à peine malgré les décrets de la Convention qui avait ordonné la création de deux armées, des Pyrénées orientales et occidentales. Les généraux de Flers (2) et Servan (3), investis de ces deux commandements, avaient à peine réuni sous leurs ordres quelques nouvelles recrues. Les chefs de l'armée espagnole, Riccardos (4) et le comte de La Union (5) profitèrent de la faible attitude de la France pour entamer la frontière

(1) Ce tableau a été exécuté d'après une esquisse faite dans le temps par M. Gamelin, peintre, qui suivait, à cette époque, l'armée des Pyrénées-Orientales. Cette esquisse est déposée à l'hôtel de la préfecture des Pyrénées-Orientales à Perpignan. (2) *Voir la note* p. 516. (3) Joseph Servan, précédemment ministre de la guerre. (4) Don Antonio Riccardos Carillo, commandant en chef de l'armée espagnole. (5) Don Louis-Firmin de Carvajal y Vargas, lieutenant général, depuis commandant en chef.

des Pyrénées. Dagobert [1], incapable de tenir devant des forces supérieures, leur abandonna le fort des Bains et celui de Bellegarde, et aussitôt la terreur se répandit dans Perpignan. On s'attendait à y voir de jour en jour arriver l'armée espagnole. Cependant, après quelques hésitations, Riccardos se décida à attaquer le général de Flers dans son camp du Mas de Roz, où il se tenait retranché.

« L'armée espagnole, après avoir laissé un corps « d'observation devant les places de Collioure et Port-Vendre qu'une escadre de quatorze voiles bloquait par mer « depuis plusieurs jours, s'était ébranlée sur trois colonnes. « L'aile droite aux ordres du lieutenant général Cagigal « dans la direction de Niel, le centre conduit par le marquis de Las Amarillas, et l'aile gauche commandée par « le prince de Monteforte sur les deux extrémités du village de Canhoës. Ces trois colonnes s'élevaient à plus « de quinze mille combattants ; elles traînaient avec elles « un train d'artillerie considérable. »

Le général espagnol ayant investi le camp presque sur tous les points, commença ses attaques le 17; elles réussirent d'abord. Les avant-postes français se retirèrent du Mas de Serres, où le lieutenant général espagnol Cagigal avait établi une grande batterie d'où il soutenait les attaques. « Cependant le chef de brigade Lamartillière [2], ayant « mis en action la grosse artillerie du camp, foudroya en « peu d'heures la grande batterie du Mas de Serres. Cagigal ayant eu plus de moitié de ses pièces démontées « jugea prudent de retirer les autres, et n'en vint à bout « qu'à force de bras. Dès que ce point important fut évacué, les Français y amenèrent quatre pièces qui firent un « feu très-vif contre les colonnes ébranlées. Cette canonnade augmentant de moment en moment son intensité, « Ricardos ne voulut point hasarder l'assaut, et donna l'ordre de la retraite ; à peine fut-elle prononcée que Dagobert s'élance hors du camp à sa poursuite, avec l'infanterie qui se trouve sous sa main ; son adversaire pour l'arrêter prescrit à La Union de la couvrir avec sa cavalerie. « Dagobert dirige aussitôt contre elle ses pièces de bataillon; « mais leur effet ne répondant pas à son ardeur, il ordonne « à une brigade d'infanterie de charger ces escadrons à la « baïonnette. »

(1) Louis-Auguste-Simon Dagobert de Fontenille, général de division.
(2) Jean Fabre, depuis lieutenant général, comte de La Martillière et pair de France.

Telle fut la glorieuse journée du 17 juillet, dans laquelle l'armée espagnole, bien supérieure à l'armée française, fut cependant contrainte de se retirer devant elle.

« Ce serait une grande erreur, de juger son importance par les trophées recueillis sur le champ de bataille; elle produisit, à l'égard des Espagnols, l'effet « que dans la campagne précédente Valmy avait opéré « sur les Prussiens, et Jemmapes sur les Autrichiens; « elle leur inspira plus de circonspection, en même temps « qu'elle accrut la confiance et l'ardeur belliqueuse des « jeunes volontaires des départements voisins [1]. »

606. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE L'EMBUSCADE CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE LE BOSTON (30 juillet 1793).

Aile du Nord.
Pavillon du roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en...

« La frégate *l'Embuscade*, commandée par le capitaine « Bompard [2], avait été expédiée de Rochefort pour transporter le premier ambassadeur chargé de représenter la « république française auprès du gouvernement des États-Unis. Vers la fin de juillet 1793 le capitaine Bompard se « trouvait dans le port de New-York, attendant les instructions et les dépêches de l'ambassadeur pour retourner en « France. Dans une croisière qu'il venait de faire, il avait « capturé ou détruit plus de soixante navires anglais. Le « commandant des forces navales britanniques stationnées « dans les mers de l'Amérique septentrionale résolut de « s'emparer d'une frégate qui avait fait tant de tort au « commerce de sa nation. Il expédia à cet effet la frégate « *le Boston*, commandée par le capitaine Courtenay, et « armée d'une manière qu'il jugeait propre à assurer son « succès, si elle en venait aux prises avec *l'Embuscade*.

« Depuis plusieurs jours *le Boston* était à son poste, « épiant la sortie de la frégate française; mais celle-ci ne « paraissait pas faire de préparatifs pour mettre à la « voile. Impatient de voir arriver l'instant d'un triomphe « qu'il regardait comme certain, le capitaine Courtenay « s'arrêta à une idée que lui suggérèrent les sentiments « chevaleresques qui de tout temps ont distingué la nation « française. Il adressa au capitaine Bompard un cartel « dans lequel il proposait un combat singulier entre *le* « *Boston* et *l'Embuscade*.

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, t. III, p. 321 - 327.
(2) J.-B.-F. Bompard, depuis contre-amiral.

« Le bruit courait alors à New-York, qu'avant de ve-
« nir prendre sa station devant ce port, le capitaine du
« *Boston* était entré à Halifax pour y augmenter son ar-
« mement, qu'il avait échangé douze de ses canons de 12
« contre autant de 18, qu'il avait ajouté à son artillerie
« deux caronades de 24 et vingt-deux pierriers, et enfin
« qu'il s'était composé un équipage de trois cent quatre-
« vingts hommes d'élite. On disait encore que les dames
« d'Halifax s'étaient cotisées pour donner une fête aux
« marins du *Boston*, et avaient promis une gratification
« de dix guinées à chaque matelot, si *l'Embuscade* était
« prise et amenée en triomphe à Halifax.

« Bompard, sans s'informer de la réalité de ces circon-
« stances, qui devaient rendre la chance inégale, accepta
« le défi du capitaine anglais. Il se hâta de sortir du port,
« se mit à la recherche du *Boston*, et le 30 juillet, à cinq
« heures du matin, il le joignit en arborant le signal con-
« venu pour se faire reconnaître. En ce moment les hau-
« teurs voisines de la côte étaient couvertes de spectateurs,
« et quantité de citoyens de New-York, montés sur des
« bâtiments légers et même sur de frêles embarcations,
« avaient suivi *l'Embuscade* pour observer de plus près
« ce duel étrange. De part et d'autre on était parfaitement
« préparé; mais les deux frégates, parvenues à portée
« de fusil, continuaient de s'approcher sans brûler une
« amorce : c'était à qui ne tirerait pas la première. Enfin,
« ne pouvant plus maîtriser son impétuosité, le capitaine
« du *Boston*, contre l'usage des officiers de sa nation,
« commença le feu, et Bompard se trouva, en cette occa-
« sion, avoir l'avantage que les Anglais se réservent soi-
« gneusement. Après avoir reçu la bordée de l'ennemi,
« il lâcha la sienne et s'efforça par ses manœuvres de
« prendre les positions les plus avantageuses pour accabler
« la frégate anglaise. L'action ainsi engagée se prolongea
« pendant deux heures avec le plus grand acharnement;
« mais la victoire, si vivement disputée, demeura au pa-
« villon français. *Le Boston*, en partie démâté et désem-
« paré de presque toutes ses voiles, ayant eu son capitaine
« tué et tous ses officiers blessés, prend la fuite. *L'Embus-
« cade* le poursuit pendant plus d'une heure; mais à raison
« de l'état de délabrement des agrès et des voiles, la
« poursuite aurait nécessairement été longue, et la mission
« de Bompard ne lui permettait pas de trop s'éloigner de
« New-York. Il leva la chasse, et, escorté de la petite

« flottille de curieux qui était sortie sur les traces de « *l'Embuscade*, il rentra dans le port aux acclamations « des habitants de la ville et de la campagne, accourus de « toutes parts pour le féliciter de sa victoire.

« Une des sociétés populaires de New-York fit frapper « une médaille d'or en commémoration de ce brillant com- « bat, et la décerna solennellement au capitaine Bompard.

« Ce brave officicier ne tarda pas à recevoir une autre « récompense. Le contre-amiral Sercey ([1]), parti de Saint- « Domingue après l'incendie du Cap, vint relâcher à « New-York avec une division navale, et donna à Bom- « pard le commandement du vaisseau de soixante et qua- « torze canons *le Jupiter* ([2]). »

607. BATAILLE DE HONDSCHOOTE (8 septembre 1793).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 131.

Par M. Eugène LAMI en 1836.

L'Angleterre ayant conclu des traités particuliers avec la Prusse, l'Autriche, la Sardaigne, l'Espagne, les Provinces-Unies et le roi des Deux-Siciles ([3]), s'était placée à la tête de la coalition. L'impératrice Catherine y était entrée activement, et les flottes de la Russie avaient contraint la Suède et le Danemarck à renoncer aux droits des neutres. Ainsi, vers la fin de l'année 1793, la France, menacée au dedans par l'insurrection de la Vendée, voyait en même temps, au dehors, l'Europe entière armée contre elle. Sa situation paraissait désespérée. La levée en masse et d'autres mesures énergiques décrétées par la Convention la sauvèrent.

En face des armées coalisées qui, en six mois, avaient reconquis la Hollande et la Belgique tout entières, avaient repris Mayence et s'étaient emparées de Condé et de Valenciennes, la république française n'avait plus qu'une armée découragée, retranchée dans le camp de Gavarelle. Le général Houchard ([4]) fut envoyé à cette armée pour en prendre le commandement. Il laisse le prince de Cobourg ([5]) et le duc d'York ([6]) séparer leurs forces pour se porter, l'un sur le Quesnoy, l'autre sur Dunkerque; et, décidé à obéir aux injonctions du comité de salut public, qui lui écrit que *le salut de la république est dans cette dernière*

(1) Pierre-César-Charles-Guillaume, marquis de Sercey, depuis vice-amiral. (2) Travaux de la section historique de la marine. (3) Ferdinand IV. (4) *Voir la note* p. 502. (5) *Idem* p. 516. (6) Frédéric, duc d'York, second fils de George III, roi d'Angleterre.

ville, il manœuvre pour occuper l'ennemi jusqu'au moment où lui arriveront les renforts qu'il attend de l'armée du Rhin, et qui le mettront en état de l'attaquer. Puis, après que Jourdan [1] est allé secourir Lille, et que lui-même a rassemblé à Cassel ses moyens d'action, il marche sur Dunkerque pour en opérer la délivrance.

« Le 6 septembre au matin l'armée française se met en « mouvement. Le général Dumesnil avec sa division est « chargé d'observer la garnison d'Ypres. L'avant-garde « aux ordres du général Hédouville [2], estimée à dix mille « combattants, doit s'avancer sur Rosbrugge pour menacer « la retraite des alliés. Jourdan se porte avec la sienne « sur Hout-Kerke; l'ennemi en est délogé par la brigade « Collaud qui se dirige ensuite vers Proven pour faciliter « les attaques du général Hédouville sur Poperingue et « Rosbrugge. Houchard conduit lui même le reste des trou- « pes de Jourdan par la route de Herzeele. Le général « Landrin avec une division contient Walmoden sur la « gauche dans les environs de Wormhout. »

Le général Jourdan qui avait précédé l'armée venait d'enlever le poste de Rosbrugge le 7 septembre; tout se disposait pour une action générale. Le général Souham [3] renfermé dans Dunkerque reçut l'ordre de faire des sorties pour inquiéter l'ennemi, « et le 8 au matin l'armée française se « mit en mouvement, la droite commandée par Hédouville « et Colaud [4], entre Bevern et Killem, le centre com- « mandé par Jourdan, en avant de Killem, la gauche entre « ce village et le canal de Furnes. Les deux armées se « trouvérent ainsi engagées de front, et le seul corps du « colonel Leclerc, parti de Bergues, dut se porter sur le « flanc droit de l'ennemi.

« Jourdan s'avançant contre Hondschoote donna sur le « taillis qui couvrait la position ennemie, et où les tirail- « leurs s'engagèrent vivement; les deux partis envoyèrent « successivement le gros de leurs forces au soutien. Le ré- « giment de Brentano et une brigade hessoise y furent « maltraités; le général Cochenhausen étant blessé à mort, « ses troupes se virent enfin obligées de l'abandonner.

« Les retranchements à la droite ayant été aussi empor- « tés par les gendarmes à pied, le général Walmoden, qui

(1) *Voir la note* p. 509. (2) Gabriel-Marie-Joseph-Théodore de Hédouville depuis lieutenant général, comte et pair de France. (3) Joseph Souham, depuis lieutenant général et comte. (4) Claude-Sylvestre Colaud, depuis lieutenant général, comte et pair de France.

« remplaçait le maréchal Freytag (1), ordonna la retraite;
« celle de la droite s'effectua par Hontem sur Furnes, la
« gauche se retira par Hoghestade en longeant le canal de
« Loo. L'armée prit une position en crochet pour couvrir
« le corps du siége; elle s'appuya la droite à Bulscamp, la
« gauche à Steenterque.

« Les alliés perdirent dans ces trois journées près de trois
« mille tués, blessés et prisonniers; la perte des Français
« fut à peu près égale. Les généraux Jourdan et Colaud (2) y
« furent blessés (3). »

Le duc d'York, s'étant retiré sur son camp de Furnes dans la nuit qui suivit cette bataille, abandonna son artillerie de marine et une partie de ses équipages.

608. BATAILLE DE PEYRESTORTES (17 septembre 1793).

Partie centrale.
1er etage.
Salle n° 132.

Par M. Renoux en 1836 (4).

Les premiers succès obtenus le 17 juillet au Mas de Roz n'avaient pas eu de suite, et l'armée des Pyrénées-Orientales composée de nouvelles recrues ne pouvait opposer qu'une faible résistance aux troupes espagnoles du comte Ricardos (5), qui avaient envahi le territoire français; « leur
« droite masquait Collioure, Port-Vendre et Saint-Elme;
« leur centre occupait Mas d'Eu, Truillas et Pontella; leur
« gauche, prolongée le long du Tet, venait s'appuyer au
« camp de la Perche qui observait Mont-Louis. » Par suite de ces manœuvres, Villefranche était tombée au pouvoir du général espagnol, et malgré les avantages partiels remportés par Dagobert (6) dans la Cerdagne, la marche de l'ennemi n'avait pas été retardée, et la ville de Perpignan était menacée.

« Après la prise de Ville-Franche les ennemis passèrent
« le Tet et se portèrent de Thuir à Peyrestortes; ils établi-
« rent leur camp sur les hauteurs au sud du village. La
« communication avec Narbonne fut interceptée, les Fran-
« çais rejetés sur Salces et dans la place de Perpignan,
« contre laquelle des batteries, élevées au Vernet, lancè-
« rent des boulets.

« Dans la nuit du 17 au 18 le général d'Aoust (7) résolut

(1) Feld-maréchal au service de Hanovre. (2) Voir la note p. 523. (3) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IV, p. 55-60. (4) Ce tableau a été exécuté d'après une esquisse faite dans le temps par M. Gamelin, peintre, qui suivait, à cette époque, l'armée des Pyrénées-Orientales. Cette esquisse est déposée à l'hôtel de la préfecture des Pyrénées-Orientales à Perpignan. (5) *Voir la note* p. 518. (6) *Idem* p. 519. (7) Eustache d'Aoust, depuis général de division.

« d'enlever ce camp, où dix mille hommes d'infanterie et « deux mille de cavalerie étaient protégés par des retran- « chements et quarante pièces de canon. On tira six mille « hommes du camp de l'Union et à peu près le même nom- « bre de la garnison de Perpignan et du corps de Salces. « L'affaire réussit au-delà de toute espérance : tentes, ca- « nons, équipages, tout resta en notre pouvoir. La perte « de l'ennemi fut énorme ; la nôtre eût été insignifiante, si, « par une fatale méprise assez ordinaire dans les combats « de nuit et surtout avec des hommes de nouvelle levée, le « corps de Salces n'eût fusillé long-temps celui venu de « Perpignan. Les Espagnols repassèrent le Tet, et le champ « de bataille depuis cette époque fut transporté entre le « Tech et les montagnes de la frontière, jusqu'à ce que « l'arrivée de Dugommier [1] rétablissant l'équilibre des « forces, l'armée française, après des succès éclatants, « envahit à son tour le territoire espagnol [2]. »

609. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MOUTIERS (4 oct. 1793).

Par M. Clément Boulanger en 1836. Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

Toulon étant tombé au pouvoir de la flotte anglaise, le roi de Sardaigne [3] crut le moment favorable pour rentrer en possession de ses états, dont une partie avait été envahie par les armées de la république. Il se rendit à Fontan, où il trouva ses troupes réunies, et donna aussitôt l'ordre d'attaquer l'armée française sur tous les points. Déjà les Français pressés par un ennemi supérieur en nombre, avaient été repoussés de toute la Maurienne, lorsque Kellermann [4] arriva à Chambéry pour prendre le commandement et s'opposer aux progrès de l'ennemi. Kellermann n'avait sous ses ordres qu'une faible armée de douze mille hommes, le roi de Sardaigne n'en comptait pas moins de vingt mille. Après avoir livré, le 11 septembre les combats d'Argentines et d'Espierre, dans lesquels il repoussa les troupes sardes, commandées par le général Gordon, et s'être emparé, le 15, du col de la Madeleine, Kellermann força le général Gordon à se retirer sur Saint-Michel.

« Deux petites colonnes renforcées de gardes nationales « s'emparaient sur sa droite des vallées de Sallenche et de

(1) Jacques-Christophe Coquille Dugommier, général de brigade, depuis général en chef de l'armée des Pyrenées-Orientales. (2) Note communiquée par la préfecture des Pyrénées-Orientales. (3) Victor Amédée III. (4) *Voir la note* p. 489.

« Beaufort, ainsi que des hauteurs du Mont-Cormet ; le
« détachement piémontais qui avait si vaillamment attaqué
« Saint-Martin au commencement de l'invasion, s'enfuit
« dispersé jusqu'au Saint-Bernard.

« Alors les petites colonnes de gauche descendirent sur
« Saint-Maurice vers lequel le corps de bataille, conduit
« par Kellermann, se dirigea de son côté par Moutiers et
« Ayme, afin de ne pas lui laisser le temps de s'établir au
« pied des versants de la Savoie, et de le rejeter entière-
« ment sur les Alpes. Le 4 octobre les Sardes furent atta-
« qués, et forcés par une artillerie supérieure à se retirer
« sur le petit Saint-Bernard [1]. »

Le prince de Montferrat ayant évacué la ville de Moutiers, le général Kellermann en prit aussitôt après possession.

610. BATAILLE DE WATIGNIES (16 octobre 1793).

Partie centrale.
1er etage.
Salle n° 131.

Par M. Eugène Lami en 1836.

La victoire de Hondschoote, qui avait excité en France des transports d'allégresse, et enflammé l'enthousiasme national, n'avait eu, au reste, d'autre résultat que la levée du siége de Dunkerque. Les frontières restaient ouvertes, et les ennemis ralliés les menaçaient encore. Tandis que le duc d'York [2], après avoir recueilli ses débris, tenait la campagne entre Ypres et Tournay, avec cinquante mille Anglais, Hollandais et Hanovriens, le prince de Cobourg [3], à la tête d'une armée de soixante et dix mille Autrichiens, poursuivait ses succès. Le 11 septembre il avait forcé le Quesnoy à capituler, malgré les secours qu'on avait essayé d'y introduire, et, quatre jours après, Beaulieu [4] avait dispersé, près de Billeghem, les troupes de Houchard [5], égarées par une terreur panique. C'est dans ces circonstances que la Convention nationale rendit le terrible décret par lequel elle ordonnait à ses généraux de vaincre avant le 20 octobre. Jourdan [6] fut mis à la place de Houchard, à la tête de l'armée du Nord, et Carnot [7] s'y rendit en personne pour imprimer aux opérations une plus puissante unité. Avant tout il fallait débloquer le corps de l'armée des Ardennes qui était enveloppée par l'ennemi dans le camp retranché de Maubeuge.

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IV, p. 202-203.
(2) *Voir la note* p. 522. (3) *Idem* p. 516. (4) *Idem* p. 513. (5) *Idem* p. 502.
(6) *Idem* p. 509. (7) Lazare-Hippolyte-Marguerite Carnot, depuis gouverneur de la place d'Anvers et ministre de l'intérieur.

« Déjà le défaut de vivres s'y faisait vivement sen-
« tir ; les troupes étaient réduites depuis le 10 à moitié « de la ration ; les hôpitaux établis seulement pour la « garnison ordinaire se trouvaient encombrés. L'abat-« tement avait succédé au premier mouvement d'enthou-« siasme. Pour comble d'embarras, l'ennemi démasqua « ses batteries, dans la nuit du 14 au 15, à si grande « proximité, qu'elles jetèrent la terreur dans la ville. On « pouvait tout craindre de la disposition des esprits.

« Instruits de ces événements, Jourdan, investi d'une « portion de la dictature du comité du salut public, jugea « toute l'importance de voler au secours d'un corps consi-« dérable qui, malgré les ouvrages dont il était protégé, « menaçait de ne pas se soutenir longtemps.

« Son premier soin fut de rassembler à Guise une ar-« mée de quarante-cinq mille hommes tirée des camps de « Gavarelle, de Cassel et de Lille. Redoutant d'exposer « une partie de la frontière aux coups de l'ennemi, il « laissa dix mille hommes à Gavarelle pour couvrir Arras, « et quarante mille environ furent employés à garder la « ligne depuis Douai et Lille jusqu'à Dunkerque. »

Il appela cinq mille hommes de l'armée du Nord, et, à la tête de ce corps de quarante-cinq mille hommes, il marcha à l'ennemi pour entreprendre de délivrer Maubeuge.

« Jourdan, dit l'auteur des Campagnes du Nord [1], « avait fait un long détour pour dérober sa marche aux en-« nemis, et ses divisions s'avançaient par la route d'Aves-« nes, tandis que cinq mille hommes de l'armée des Ar-« dennes, qui étaient restés dans les environs de Philip-« peville, sous le commandement du général Elie [2], « manœuvraient pour venir se rallier à sa droite. »

Les alliés, prévenus de la marche de l'armée française, avaient réuni leurs moyens de défense. Le 14 octobre les avant-postes du corps d'armée du comte de Clerfayt [3] qui défendait la route d'Avesnes eurent quelques engagements ; ils se replièrent pendant la nuit sur le corps principal du prince de Cobourg.

« Ses positions étaient formidables. Renforcé par deux « divisions hollandaise et hanovrienne que commandait le « prince d'Orange [4], le prince de Cobourg présentait à

(1) Page 234. (2) Jean Jacques Elie, général de division. (3) *Voir la note* p. 494 (4) Guillaume-Frédéric de Nassau, depuis Guillaume Ier, roi des Pays-Bas.

« cinquante mille Français une ligne de quatre-vingt mille
« combattants. Postés sur des collines boisées, ils étaient
« couverts par des fossés palissadés, par des abatis im-
« menses, par des retranchements hérissés d'artillerie qui
« doublaient leurs forces (1). »

Cependant le prince de Cobourg avait placé les Hollandais, au nombre de douze mille, sur la rive gauche de la Sambre, et s'attachait à faire incendier les magasins de Maubeuge pour augmenter la disette. En même temps il avait porté le général Collardo sur la rive droite, et l'avait chargé d'investir le camp retranché. En avant de Collardo, Clerfayt, avec trois divisions, formait le corps d'observation, et devait s'opposer à la marche de Jourdan. Les coalisés comptaient à peu près soixante-cinq mille hommes.

Il fallait que Jourdan avec ses quarante-cinq ou cinquante mille hommes de nouvelles recrues, encore mal organisées, attaquât cette armée, si supérieure par le nombre et la discipline, dans les formidables positions qu'elle occupait. Une première attaque eut lieu dans la journée du 15 octobre. Dirigée sur les trois points de Saint-Waast, Dourlers et Watignies, elle ne réussit que sur le dernier, qui était le plus faible. Mais les Français y avaient gagné de mieux connaître la position de l'ennemi, et il fut résolu que l'attaque du lendemain, qui devait être décisive, se porterait sur Watignies, d'où l'on se rendrait infailliblement maître de Dourlers.

Le 16 au matin l'action commença, Jourdan, avec les commissaires de la Convention, s'était transporté à l'aile droite.

« Par ses ordres, la division Beauregard, rappelée de
« sa position trop lointaine d'Eules, dut se rabattre sur
« Obrechies; le général Duquesnoy renforcé reçut l'ordre
« d'aborder le camp de Wattignies sur trois colonnes,
« par Choisy, Dimechaux et Dimont. Le corps des Ar-
« dennes, sorti de Philippeville, devait continuer sa
« démonstration sur Beaumont, mais sans trop s'en-
« gager.

« Ces attaques combinées avec sagesse et ensemble eu-
« rent le succès qu'on a raison de se promettre toutes les
« fois qu'on applique les principes de l'art; Watignies est
« bientôt enlevé par un effort concentrique auquel le gé-

(1) *Campagnes du Nord*, par M. Viennet, t. I, p. 235.

« néral Terzy ne saurait rien opposer. L'infanterie débou-
« che de ce village, attaque à revers les grenadiers autri-
« chiens qui défendaient la lisière du bois, et se liaient au
« centre de Clerfayt; elle les met dans l'obligation de se
« retirer, la baïonnette basse, jusque sous le bois du Prince :
« la cavalerie accourt au soutien, et menace à son tour
« les bataillons un peu ébranlés des républicains. Mais
« douze pièces heureusement placées par Jourdan et con-
« duites par le frère de Carnot ([1]), semant l'épouvante dans
« les escadrons ennemis, les obligent à la retraite sur Beau-
« fort ([2]). »

Cependant, au milieu de cette attaque si heureusement combinée, le général Beauregard ([3]) avait seul mal réussi. Surpris par une brigade autrichienne, il s'était exagéré la force de l'ennemi, et sa division s'était mise en désordre. Le prince de Cobourg ne sut pas profiter de cet avantage : il laissa Jourdan rallier ses bataillons dispersés, et les ramener au feu avec le reste de l'armée. Craignant d'ailleurs que les vingt-mille hommes du camp de Maubeuge ne vinssent s'unir à l'armée française et achever la défaite de l'armée impériale, il se hâta de passer sur la rive droite de la Sambre, malgré l'arrivée du duc d'York, qui accourait à marches forcées du côté de la rive gauche. Maubeuge fut ainsi délivré par la victoire de Watignies, comme Dunkerque l'avait été par celle de Hondschoote.

611. COMBAT DE GILLETTE (19 octobre 1793).

Par M. Alphonse Roehn en 1836. Partie centrale. 1er étage. Salle n° 132.

« Huit mille Austro-Sardes, aux ordres du général de
« Wins, venaient de descendre par la vallée de la Biure sur
« Gillette et le Broc. Le général Dugommier ([4]), qui comman-
« dait les troupes dans cette partie, avait son quartier gé-
« néral à Utelle. Le but du général ennemi, en s'emparant
« de ces deux postes, surtout de celui de Gillette, était d'y
« former des magasins et d'en faire la base de ses opérations
« ultérieures. Étant maître de passer le Var à volonté, il
« pouvait se porter sur les derrières du corps français,
« occupant le comté de Nice, faire une pointe en France,
« et couper les communications avec l'intérieur. Gillette fut

([1]) Claude-Marie Carnot Feulins, capitaine du génie, depuis lieutenant général. ([2]) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IV, p. 131. ([3]) Victor Beauregard, général de brigade. ([4]) *Voir la note* p. 525.

« donc occupé par quatre mille Autrichiens, Croates et Pié-
« montais, et six pièces de canon. Dugommier, à la nou-
« velle de cette invasion, prend avec lui trois cents chasseurs
« et grenadiers, confie la défense d'Utelle à l'adjudant
« général Despinois (1), et fait passer l'ordre au chef de ba-
« taillon Martin de marcher de Broc sur Gillette. Martin
« surprend l'ennemi dans le village de la Roque qu'il était
« occupé à piller, l'en chasse, et délivre une compagnie
» de son bataillon qui s'était retranchée dans un vieux châ-
« teau auprès du village, quand les Austro-Sardes s'étaient
« présentés pour s'emparer de ce village. Quatre-vingt-huit
« Autrichiens furent faits prisonniers dans cette attaque
« partielle. Dugommier, qui venait de faire une marche de
« sept lieues pendant la nuit, et qui, chemin faisant, avait
« réuni tous les détachements qui se trouvaient sur son pas-
« sage ou à proximité, se trouve en présence de l'ennemi,
« le 19 octobre, au point du jour. Il n'avait pas mille hom-
« mes sous ses ordres; mais cette grande infériorité ne
« l'arrête point. Il attaque avec la plus grande impétuosité
« et culbute les Austro-Sardes, qui le croyaient bien éloi-
« gné. Tout cède à ce choc aussi vigoureux qu'imprévu.
« Gillette est évacué; l'artillerie, les munitions, les tentes
« du corps d'armée du général de Wins restent au pouvoir
« des Français. Huit cents morts, sept cents prisonniers
« sont le résultat du combat; la province est garantie d'une
« invasion, et la sûreté des troupes françaises, dans le
« comté de Nice, n'est point compromise (2). »

612. PRISE DE MENIN (24 octobre 1793).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 131.

Par M. Victor Adam en 1836.

Le général Souham (3), qui commandait le camp de la Madeleine, près Lille, reçut immédiatement après la bataille de Watignies l'ordre de se mettre en marche; il partit avec les brigades Macdonald, Michel et Dumonceau, et se porta sur les routes de Menin, de Werwick et de Tournay. Le 23 il s'empara des villages de Wilhem et de Saiffy. Macdonald (4) entra dans Werwick, et le 24 Dumonceau s'empara de Menin pendant que Michel forçait les retranchements de Néchin et de Templeuve, sur la droite du camp de Cisoing (5).

(1) Hyacinthe-François-Joseph Despinois, depuis lieutenant général et comte. (2) *Victoires et conquêtes*, t. VIII, p. 98-99. (3) *Voir la note* p. 523. (4) *Idem* p. 508. (5) *Campagnes du Nord*, par M. Viennet, p. 246.

613. SIÉGE DE TOULON (novembre 1793). Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 25.

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M. Siméon Fort en 1841.

614. REPRISE DE LA VILLE ET DU PORT DE TOULON (19 décembre 1793).

Par M. Péron en 1836. Partie centrale. 1er étage. Salle n° 131.

La ville et le port de Toulon étaient tombés au pouvoir de la flotte anglaise. L'amiral Hood (1), sentant bien qu'on ne le laisserait pas longtemps paisible possesseur d'une position aussi importante, s'empressa de la mettre en état de défense. Toutes les fortifications de la ville furent réparées et augmentées, et on y débarqua un corps nombreux de troupes anglaises, espagnoles ou napolitaines, dont le commandement fut donné au général anglais O'Hara.

« Vers la fin de novembre, le général Dugommier (2), di-
« visionnaire de l'armée des Alpes, fut investi du com-
« mandement en chef de l'armée de siége, alors compo-
« sée de vingt-cinq à vingt-huit mille hommes, dont un
« tiers de recrues. L'artillerie ne lui manquait pas, mais
« la disette de poudre se faisait sentir. A son arrivée, le
« nouveau général en chef convoqua un conseil où l'on dé-
« cida, vu la faiblesse des moyens de l'armée assiégeante,
« qu'on commencerait par attaquer la redoute anglaise si-
« tuée sur la hauteur, à l'ouest de l'Eguillette, la monta-
« gne de Faron et enfin le fort Malbousquet, tandis qu'on
« ferait vers la gauche une démonstration sur le cap Brun;
« on devait ensuite attaquer le corps de place si la fortune
« se montrait favorable.

« Bientôt le chef de bataillon Bonaparte (3), commandant
« en second l'artillerie de siége, établit sur la colline des
« Arènes une batterie de six pièces de vingt-quatre, qui
« commença à tirer contre le fort Malbousquet. »

Cette batterie inquiétait les assiégés : ils tentèrent une sortie le 30 novembre ; on se battit avec acharnement; le général anglais O'Hara fut blessé et fait prisonnier. Le général en chef Dugommier reçut également deux coups de feu, qui ne le mirent cependant pas hors de combat. Il résolut d'attaquer la redoute anglaise, et reconnut l'ouvrage

(1) *Voir la note* p. 465. (2) *Idem* p. 525. (3) Napoléon Bonaparte, depuis empereur des Français (Napoléon).

conjointement avec les chefs du génie et de l'artillerie, Marescot ([1]) et Bonaparte.

« Cette formidable redoute, élevée au milieu de la lan- « gue de terre appelée l'Eguillette, formait le centre d'une « ligne de retranchements et d'abatis qui couvraient un camp « d'environ cinq mille hommes, Anglais et Espagnols. Les « Anglais l'avaient baptisée *le petit Gibraltar*. Elle consis- « tait en un vaste ouvrage, d'un profil fort élevé, et dont « l'escarpe était revêtue en pierres sèches, environnée « d'un large fossé; elle avait été élevée sur les dessins d'un « ingénieur français et on la croyait imprenable ([2]). »

La redoute fut enlevée dans la nuit du 16 au 17 par les généraux Labarre et Victor ([3]) l'attaque du fort Faron, confiée au général Lapoype ([4]), suivit bientôt. Cette attaque fut également couronnée de succès. Dans la journée du 18, les forts des Pommets, de Saint-Antoine, de Saint-André, de Malbousquet, le camp de Saint-Elme, furent successivement évacués, et il ne resta plus aux alliés que le fort Lamalgue. Enfin, dans la nuit du 18 au 19, toute l'armée combinée dut évacuer la ville, mais en se retirant elle entreprit d'incendier la flotte française et mit le feu à l'arsenal.

« Des trente et un vaisseaux de ligne et vingt-cinq frégates « qui se trouvaient à Toulon au moment où les alliés y « entrèrent, seize vaisseaux et cinq frégates devinrent la « proie des flammes, ou en furent fortement endommagés; « trois vaisseaux et neuf frégates furent emmenés, sept « vaisseaux et onze frégates restèrent intacts dans la Darse.

« L'armée française entra à Toulon le 19 décembre, et « son premier soin fut d'arrêter les progrès de l'incen- « die ([5]). »

615. COMBAT DE WERDT (22 décembre 1793).

Par M. Victor ADAM en 1836.

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 131.

L'armée prussienne, commandée par le duc de Brunswick ([6]), et le général Wurmser ([7]) avaient de nouveau passé la frontière. Les lignes de Wissembourg avaient été forcées : Landau était investi ; les armées du Rhin et de la

([1]) *Voir la note* p. 408, ([2]) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IV, p. 221. ([3]) Claude-Victor Perrin depuis duc de Bellune, maréchal de France, etc. ([4]) Jean-François de Lapoype, depuis comte, lieutenant général et membre de la Chambre des Députés. ([5]) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IV, p. 226. ([6]) *Voir la note* p. 488. ([7]) Dagobert-Sigismond, baron de Wurmser, feld-maréchal au service d'Autriche.

Moselle n'avaient plus de chefs. On nomma Pichegru (¹) au commandement de la première, et Hoche (²), qui s'était distingué pendant le siége de Dunkerque, fut placé à la tête de la seconde avec l'ordre de délivrer la place de Landau.

Les premières tentatives du général Hoche pour secourir la place assiégée, avaient été infructueuses mais loin de se décourager, il redoublait d'efforts, lorsqu'enfin il fut rejoint « par les premières colonnes de la division des Ar-
« dennes ; il déboucha des Vosges, le 22 décembre avec trois
« divisions de l'armée de la Moselle, et écrasa le corps du
« général Hotze à Freschweiler et à Werdt : il parvint à
« la faveur d'un brouillard épais à lui enlever plusieurs
« redoutes garnies de vingt pièces de canon, à détruire
« quatre bataillons qui les gardaient, le contraignit ainsi à
« quitter les hauteurs importantes de Lieb-Frauenberg, et
« obligea la division prussienne postée à Lembach à se
« retirer sur le Pigeonnier, près de Weissembourg. Le
« reste de l'armée de Wurmser fut alors contraint à quitter
« la position de la Motter, où il eût été compromis, et à se
« retirer derrière la Surbach, après avoir jeté garnison à
« Fort-Vauban (³). »

616. COMBAT DE GEISBERG (28 décembre 1793).

Par M. Eugène LAMI en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle n° 131.

« Immédiatement après ce premier succès dans les gor-
« ges, les armées de la Moselle et du Rhin s'avancèrent
« de concert contre Wurmser (⁴), qui, déjà débordé sur la
« Surbach, prit le parti de se retirer le 24 derrière Weis-
« sembourg, où il fut suivi pied à pied. »

Les deux armées du Rhin et de la Moselle venaient d'être réunies et mises sous le commandement de Hoche. Il se dispose sur-le-champ à reprendre Weissembourg. « Il
« marcha à la rencontre de l'ennemi sur trois colonnes ;
« la droite de l'armée du Rhin, aux ordres de Desaix (⁵),
« assaillit Lauterbourg et l'emporta ; la division Michaud
« se dirigea sur Schleithal ; celles de Ferino, Hatry et
« Taponier, réunies au centre, marchèrent sur le Geisberg
« et Weissembourg, tandis que les divisions de l'armée de
« la Moselle durent tourner la droite des Prussiens par les

(1) Jean-Charles Pichegru, général en chef de l'armée du Rhin, et depuis des armées du Nord et de Rhin-et-Moselle. (2) Lazare Hoche, général en chef de l'armée de la Moselle, et depuis des armées de l'Ouest et de Sambre-et-Meuse. (3) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IV, p. 172. (4) *Voir la note* p. 532. (5) Louis-Charles-Antoine Desaix de Veigoux, général de division.

« gorges des Vosges. Si les alliés avaient quelque intérêt
« à reprendre l'initiative dès qu'ils se voyaient prévenus
« par l'ennemi, ils n'étaient nullement en mesure d'accepter
« une bataille défensive sur la droite de la Lauter. L'avant-
« garde de sept bataillons et seize escadrons autrichiens
« se trouva néanmoins engagée entre Schleithal et le
« Geisberg ; tournée par sa gauche, elle se rejeta sur cette
« hauteur, où elle fut abordée par la division Ferino et
« rejetée sur Weissembourg. La retraite se fit en désor-
» dre [1]. »

L'occupation instantanée de Weissembourg pouvait être désastreuse pour les coalisés, et elle était imminente. Mais le duc de Brunswick [2], qui était au Pigeonnier, accourut sur ce point, « prit avec lui une brigade prussienne, et re-
« joignant d'une course rapide les huit bataillons autri-
« chiens de Wartensleben, il leur communiqua sa résolution
« et son courage, et revint avec eux contre les hauteurs
« de Roth. La division Hatry ne peut résister à la vigueur
« du premier choc, et cède un moment à l'impétuosité
« de Brunswick. Hoche y conduit à son tour les brigades
« de Lefebvre et de Taponier, et fait ordonner à la cava-
« lerie du général Donnadieu de charger les flancs de la
« colonne ennemie ; mais cet ordre n'est point exécuté.

« Cependant le duc de Brunswick oppose un obstacle in-
« vincible aux divisions qui l'assaillent. Ses bataillons et ses
« bagages, chassés du Pigeonnier, se replient sur Weis-
« sembourg, sous la protection de l'arrière-garde dont sa
« présence soutient le courage. Brunswick et Wartensle-
« ben y laissent la moitié de leurs soldats ; mais ils sau-
« vent le reste de l'armée et ne se replient enfin que lors-
« qu'ils n'ont plus à sauver que les débris de leur colonne.

« Toute la ligne ennemie fut enfoncée. Hoche, Ferino [3]
« et Taponier [4] entrèrent dans Weissembourg, et la forte-
« resse fut débloquée le 28 décembre [5]. »

617. COMBAT DE MONTEILLA (10 avril 1794).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 132.

Par M. Renoux en 1837.

Vers la fin de décembre 1793, l'armée des Pyrénées-Orientales s'élevait à moins de trente-cinq mille hommes, tous malades, dit Jomini, dans les cantonnements, ou dans les hô-

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IV, p. 18?.
(2) *Voir la note* p. 488. (3) Pierre-Marie-Barthélemi Ferino, général de division, depuis gouverneur de la ville d'Anvers. (4) Alexandre-Camille Taponier, général de division. (5) *Campagnes du Nord*, par M. Viennet, p. 287.

pitaux : Dugommier (1), qui la commandait en chef, employa l'hiver à la réorganiser.

Dès le 27 mars il ouvrit la campagne. « L'armée fit un « mouvement général pour attaquer l'armée espagnole. La « droite, aux ordres du général Augereau (2), vint s'établir « au Monestier et à Mas-d'Eu, poussant ses chasseurs à « Pulla, Fourques et Villemolac. Le centre, commandé « par le général Pérignon (3), s'étendit des cabanes du Réart, « près de la grande route, jusqu'au mamelon qui commande « Brouillas, ayant sa réserve sous le général Victor Perrin (4), « auprès de Bayde. Le général Sauret, à la gauche, jeta « six bataillons à Ortaffa, et se tint prêt à passer le Tech « au premier ordre.

« Le corps de la Cerdagne ne devait faire aucun mouve- « ment ; mais Dagobert (5), qui s'indignait de l'inaction, se « porta en trois colonnes avec environ six mille hommes sur « Monteilla, y battit le comte de Saint-Hilaire, le poussa « jusqu'à Castel-Ciudad, lui prit sept pièces de canon, im- « posa cent mille francs de contribution à la Seu-d'Urgel, « et ne pouvant, faute d'artillerie, en assiéger la citadelle « où la garnison s'était réfugiée, revint chargé de butin à « Puycerda. Une fièvre maligne l'y emporta peu de jours « après, à la soixante-seizième année de son âge, craint de « l'ennemi, chéri de ses soldats qui le regardaient avec ad- « miration, estimé du général en chef dont il avait toute « la confiance (6). »

618. COMBAT D'ARLON (17 avril 1794).

Par M. DESPINASSY en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

D'après le plan conçu pour la campagne de 1794, Jourdan (7), qui avait reçu le commandement de l'armée de la Moselle, devait se porter avec un corps de troupes en avant de Longwy pour intercepter les communications de Namur et de Liége avec le Luxembourg.

« Le général Hatry (8) réunit, le 15 avril, les divisions Le- « febvre, Morlot et Championnet, formant environ vingt « mille hommes, et se dirigea le lendemain en deux co- « lonnes vers Arlon. L'avant-garde, conduite par Lefeb- « vre (9), ayant rencontré l'ennemi au pont d'Aubange, le

(1) *Voir la note* p. 525. (2) *Idem* p. 509. (3) Dominique-Catherine Pérignon, général de division, depuis maréchal de France, marquis de Pérignon, etc. (4) *Voir la note* p. 532. (5) *Idem* p. 519. (6) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. V, p. 226. (7) *Voir la note* p. 509. (8) Jacques-Maurice Hatry, général de division, depuis général en chef de l'armée de Mayence. (9) François-Joseph Lefebvre, général de brigade, depuis duc de Dantzick, maréchal de France, etc.

« culbuta, et entraînée par trop d'ardeur, le poursuivit contre « ses instructions jusqu'au delà des hauteurs de Bubange, où « elle se trouva seule en présence du corps de Beaulieu. Une « vive canonnade s'engagea ; et Jourdan, qui n'en attendait « aucun résultat, fit replier Lefebvre sur ces hauteurs.

« Beaulieu [1], renforcé de quelques bataillons de la garni« son de Luxembourg, s'était établi, la droite sur les hau« teurs de Tornich, le centre sur celles d'Arlon, la gauche « en arrière du ruisseau de Nieder-Elter.

« Le 17, Championnet [2] marcha en plusieurs colonnes « sur Tornich ; Lefebvre attaqua Sessling et Weyler, tandis « que Morlot, après avoir nettoyé le bois d'Ober-Elter, se « portait sur la route de Luxembourg. Le général Cham« pionnet s'étant emparé des hauteurs de Tornich qui plon« geaient toute la position, et Morlot menaçant sa gauche, « Beaulieu prit le parti de la retraite qu'il n'effectua pour« tant pas sans perte, étant obligé de défiler sous le feu de « l'artillerie française [3]. »

619. PRISE DU PETIT SAINT-BERNARD (24 avril 1794).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 134.

Par M. PINGRET en 1836.

Malgré tous les avantages remportés depuis deux ans sur la frontière d'Italie par les armées françaises, il leur restait toujours à établir leur ligne de défense sur la grande chaîne des Alpes, à se saisir des postes du petit Saint-Bernard et du Mont-Cenis. Pendant que Bonaparte [4], élevé au grade de général de brigade, préludait aux grandes choses qu'il devait deux ans après accomplir en Italie, par une habile manœuvre qui enlevait aux Autrichiens la petite ville d'Oneille, et débusquait successivement les Piémontais de Saorgio et du col de Tende, l'armée des Alpes, piquée d'émulation, faisait un grand effort pour forcer les passages du petit Saint-Bernard.

« Le général Dumas [5], qui commandait alors l'armée des « Alpes, ordonna au général de brigade Basdelaune, qui « occupait la Tarentaise, de se porter sur le Mont-Valaisan, « et de s'en emparer, ainsi que du petit Saint-Bernard. « Basdelaune, après avoir marché pendant deux jours au « milieu des neiges et des précipices les plus effrayants, at-

(1) *Voir la note* p. 513. (2) Jean-Etienne Championnet, général de division, depuis général en chef des armées de Rome, de Naples, des Alpes et d'Italie. (3) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. V, p. 115. (4) *Voir la note* p. 531. (5) Alexandre-Davy Dumas, général de division, depuis général en chef des armées de l'Ouest, du Tyrol, etc.

» taqua, le 24 avril, par leur droite et par leur gauche, les « trois fortes redoutes du Mont-Valaisan au-dessus du Seer. « Après une défense très-opiniâtre, et malgré le feu d'une « artillerie à laquelle ils n'avaient à opposer que leur mous- « queterie et leurs baïonnettes, les soldats français empor- « tèrent ces retranchements, et forcèrent les Piémontais à « une retraite précipitée. La position du Mont-Valaisan est « à peu près au même niveau de celle du petit Saint-Bernard « qui l'avoisine. Basdelaune fit diriger les canons dont il « venait de s'emparer dans les redoutes du Valaisan sur « celle de la chapelle du petit Saint-Bernard. Les Pié- « montais qui occupaient ce poste, ainsi foudroyés par leur « propre artillerie, ne purent résister à ses effets meurtriers, « et n'attendirent point que les troupes françaises, con- « tinuant leur marche victorieuse, vinssent les chasser de « cette dernière position. Le général Basdelaune fit pour- « suivre les Piémontais à travers les rochers, l'espace de trois « lieues... Vingt pièces de canon, plusieurs obusiers, treize « pièces d'artillerie de montagnes, deux cents fusils et deux « cents prisonniers, parmi lesquels se trouva le comman- « dant piémontais, restèrent au pouvoir des Français[1]. »

620. COMBAT DE MOUCROEN (29 avril 1794).

Par M. Charles MOZIN en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle n° 132.

Vers le même temps, Pichegru [2], qui avait reçu le commandement de l'armée du Nord, commençait en Flandre ses opérations. Les généraux Souham [3] et Moreau [4], partant de Lille avec deux divisions, reçurent ordre d'enlever, sous les yeux de Clerfayt [5], Menin et Courtray. Ces deux places sont situées à la suite l'une de l'autre sur la Lys : « Moreau « investit la première, Souham s'empara de la seconde. « Clerfayt, trompé sur la marche des Français, les cher- « chait où ils n'étaient pas. Bientôt, cependant, il apprit « l'investissement de Menin et la prise de Courtray, et « voulut essayer de faire rétrograder l'armée française, en « menaçant ses communications avec Lille. Le 9 floréal « (28 avril), en effet, il se porta à Moucroen avec dix-huit « mille hommes et vint s'exposer imprudemment aux « coups de cinquante mille Français qui auraient pu l'é- « craser en se repliant. Moreau et Souham, ramenant aus- « sitôt une partie de leurs troupes vers leurs communica-

(1) *Victoires et conquêtes*, t. II, p. 228. (2) *Voir la note* p. 533. (3) *Idem* p. 523. (4) *Idem* p. 509. (5) *Idem* p. 494.

« tions menacées, marchèrent sur Moucroen et résolurent
« de livrer bataille à Clerfayt. Il était retranché sur une
« position à laquelle on ne pouvait parvenir que par cinq
« défilés étroits, défendus par une artillerie formidable.
« Le 10 floréal (29 avril), l'attaque fut ordonnée. Nos
« jeunes soldats, dont la plupart voyaient le feu pour la
« première fois, n'y résistèrent pas d'abord; mais les
« généraux et officiers bravèrent tous les dangers pour les
« rallier; ils y réussirent, et les positions furent enlevées.
« Clerfayt perdit douze cents prisonniers, dont quatre-
« vingt-quatre officiers, trente-trois pièces de canon,
« quatre drapeaux et cinq cents fusils [1]. »

621. PRISE DU CAMP DU BOULOU (1er mai 1794).

Partie centrale.
1er étage.
Salle no 133.

Par M. RENOUX en 1836.

Le général Pérignon [2] avait passé le Tech dans la nuit du 29 au 30 d'avril. D'après les ordres du général en chef Dugommier [3], il devait tourner le camp du Boulou, s'emparer de toutes les routes et venir ensuite occuper le pont de Ceret pour couper la retraite de l'ennemi. Mais le comte de La Union [4], nouvellement appelé au commandement de l'armée espagnole, y était arrivé dans cette même nuit. Informé de la marche des Français, et reconnaissant la fausse position de son camp, il avait aussitôt ordonné la retraite. Il fut prévenu par la prompte décision du général français.

Pérignon attaque le camp à la pointe du jour et enlève à l'ennemi, malgré sa résistance, presque toutes ses positions. L'ensemble et la rapidité des mouvements de l'armée française portent le trouble et le désordre dans les rangs espagnols.

« Cependant les malheurs étaient réparables; lorsque
« le général Augereau [5], prévenu du trouble et de la dé-
« tresse des Espagnols, ayant assailli les ouvrages du
« pont de Ceret, l'ouvrit à la cavalerie de Labarre, qui
« le traversa au trot pour se porter sur la colonne d'artil-
« lerie, attaquée par le général Rénel dans le défilé de
« Maureillas. Le combat ne fut pas long : quelques volées
« d'artillerie légère dissipèrent l'escorte; cent quarante
« pièces de canon, huit cents mulets, tous les bagages de

(1) *Histoire de la révolution française*, par M. A. Thiers, t. VI, p. 288.
(2) *Voir la note* p. 535. (3) *Idem* p. 525. (4) *Idem* p. 518. (5) *Idem* p. 509.

« l'armée, des effets de campement pour vingt mille hom-
« mes, quinze cents prisonniers furent les fruits de
« cette victoire, qui ne coûta pas mille hommes aux
« Français (1). »

622. COMBAT DE COURTRAY (11 mai 1794).

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en. . . . . Partie centrale. 1er étage. Salle n° 132.

Clerfayt (2), après l'échec qu'il avait essuyé à Moucroen s'était rejeté dans la Flandre occidentale, entre la mer et la colonne française échelonnée de Lille à Courtray. Pressé de se réunir au duc d'York (3), qui était posté à Lamain devant Tournay, il vint subitement (10 mai) attaquer devant Courtray le général Vandamme (4), qui couvrait cette ville avec sa brigade. Vandamme ne put soutenir le choc, et, s'étant enfermé dans la ville, il donna avis au général Souham de la situation critique où il se trouvait.

« Souham se mit aussitôt en marche dans la soirée
« pour revenir au secours de Vandamme, et reprit à cet
« effet son camp d'Aelbeck. Le 11 au matin, les brigades
« Malbrancq et Macdonald devaient se diriger vers Me-
« nin pour y passer la Lys, et tomber ensuite par Mor-
« seèle sur le flanc droit et les derrières de l'ennemi. Les
« brigades Daendels et Dewinter retournèrent à Courtray,
« où elles arrivèrent le 11 au matin.

« Lorsqu'on eut achevé ces préparatifs, les troupes sor-
« tirent de Courtray, à trois heures après-midi : la colonne
« de Vandamme déboucha à droite par la chaussée de Bru-
« ges, et Daendels à gauche par celle de Menin. Clerfayt
« avait pris une fort bonne position, ses ailes appuyées à
« chacune de ces chaussées. Ses avant-gardes disputèrent
« vivement les débouchés ; après un combat assez meur-
« trier, les colonnes françaises parvinrent toutefois à se
« former, particulièrement à la droite. Clerfayt fit avancer
« sa réserve : la cavalerie autrichienne exécuta une belle
« charge sur celle de Daendels au moulin de Stampcott.
« On se battit jusqu'à dix heures du soir, et les Autrichiens
« profitèrent de la nuit pour se retirer sur Thielt. Ce com-
« bat, qui fit honneur aux deux partis, leur coûta près de
« quatre mille hommes (5). »

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. V, p. 235.
(2) *Voir la note* p. 494. (3) *Idem* p. 522. (4) Dominique Vandamme, général de brigade, depuis général de division et comte d'Unebourg.
(5) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. V, p. 67.

623. BATAILLE DE TURCOING (18 mai 1794).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 132.

Par M. JOLLIVET en 1836.

L'armée du Nord, victorieuse à son aile gauche, avait été moins heureuse à la droite, et deux fois elle avait essayé vainement de passer la Sambre. La fortune restait donc indécise, lorsque, pour la fixer, on conçut dans l'état-major autrichien ce fameux *plan de destruction*, qui avait pour but de couper l'armée française de Lille, de l'envelopper et de l'anéantir. Pichegru (1) avait alors quitté le gros de son armée pour se porter sur la Sambre, et réparer les échecs que son aile droite y avait essuyés. Ce fut Souham (2) et Moreau (3), qui, en son absence, eurent l'honneur de déconcerter *le plan de destruction*.

Le prince de Cobourg (4) avait ordonné un mouvement concentrique de toutes les divisions de son armée sur Turcoing. L'archiduc Charles (5), le duc d'York (6), Clerfayt (7), de Busch, Otto (8) et Kinsky (9), devaient ensemble se porter sur ce point, et, en l'occupant, séparer les deux corps de Souham et de Moreau, qui étaient à Menin et Courtray, de celui du général Bonnaud, qui s'appuyait sur Lille. Les deux généraux français prirent alors une résolution prompte et habile : ce fut de diriger un effort sur Turcoing pour s'emparer de cette position décisive.

« Moreau se chargea de contenir Clerfayt avec la seule « brigade de Vandamme qui allait rentrer de son expédi- « tion sur Ingelmunster. La brigade Malbrancq vint à Roncq « et Blanc-Four, celle de Macdonald repassa aussi sur la « rive droite de la Lys à Mont-Halluin; le reste de la divi- « sion Souham campait devant Courtray, vers Pollenberg; « les brigades Compère et Thierry étaient vers Mou- « croen (10). »

« Les dispositions des généraux français eurent un plein « succès. Clerfayt n'avait pu passer que lentement : re- « tardé à Werwick, il n'avait pu arriver à Limelles au « jour convenu. Le général de Busch s'était d'abord em- « paré de Moucroen, mais avait reçu un léger échec, « et Otto, s'étant morcelé pour le secourir, n'était pas « resté assez en forces à Turcoing; enfin le duc d'York « s'était avancé à Roubaix et à Mouveaux, sans voir

(1) *Voir la note* p. 533. (2) *Idem* p. 523. (3) *Idem* p. 509. (4) *Idem* p. 516. (5) Charles-Louis, archiduc d'Autriche, deuxième frère de l'empereur François II, feld-maréchal. (6) *Voir la note* p. 522. (7) *Idem* p. 494. (8) N..., Otto, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (9) N..., Kinski, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis général d'infanterie. (10) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. V, p. 92.

« arriver Clerfayt, et sans pouvoir se lier à lui; Kinsky « et l'archiduc Charles n'étaient arrivés sur Lille que fort « tard dans la journée du 17 mai. Le lendemain matin « Souham marcha vivement sur Turcoing, culbuta tout « ce qui se rencontra devant lui; et s'empara de cette « position importante. De son côté, Bonnaud, marchant « de Lille sur le duc d'York, qui devait s'interposer entre « Turcoing et Lille, le trouva morcelé sur une ligne éten- « due. Les Anglais, quoique surpris, voulurent résister; « mais nos jeunes réquisitionnaires, marchant avec ardeur, « les obligèrent à céder, et à fuir en jetant leurs armes. « La déroute fut telle, que le duc d'York, courant à toute « bride, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. « Dès ce moment, la confusion devint générale chez les « coalisés, et l'empereur d'Allemagne (1), de la hauteur de « Templeuve, vit son armée en fuite. Pendant ce temps « l'archiduc Charles, mal averti, mal placé, restait inactif « au-dessous de Lille, et Clerfayt, arrêté vers la Lys, « était réduit à se retirer. Telle fut l'issue de ce *plan de « destruction*. Il nous valut plusieurs mille prisonniers, « beaucoup de matériel, et le prestige d'une grande « victoire, remportée par soixante et dix mille hommes « sur près de cent mille (2). »

624. COMBAT SOUS CHARLEROI (26 mai 1794).

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

L'armée des Ardennes, commandée par le général Charbonnier (3), avait reçu l'ordre de traverser la Sambre pour se diriger sur Mons et combiner ses mouvements avec ceux de l'armée du Nord, sous les ordres de Pichegru (4). Un premier passage fut tenté le 9 mai, mais les Français, maîtres de l'autre rive, n'avaient pu s'y maintenir et avaient repassé la Sambre en désordre.

Kléber (5) et Marceau (6) eussent voulu attendre la coopération de l'armée de la Moselle commandée par Jourdan (7), mais l'inflexible volonté des commissaires de la Convention nationale ne permettait pas les retards, et il fallut quelques jours après, essayer un nouveau passage.

« On forma une division d'avant-garde de neuf batail-

(1) *Voir la note* p. 485. (2) *Histoire de la révolution française*, par M. A. Thiers, t. VI, p. 295-296. (3) Louis Charbonnier, général de division. (4) *Voir la note* p. 533. (5) Jean-Baptiste Kléber, général de division, depuis général en chef de l'armée d'Orient. (6) François-Severin Marceau, général de division, depuis général en chef de l'armée de l'Ouest (7) *Voir la note* p. 509.

« lons d'élite et de quatre régiments de cavalerie légère
« pour les deux armées, et l'on en confia le commande-
« ment au général Marceau, qui eut sous ses ordres les
« généraux de brigade Duhesme (1) et d'Hautpoul (2).

« Le 26 mai cette avant-garde, soutenue de la division
« Vézu, fut chargée d'attaquer le camp de la Tombe,
« au-dessus de Marchiennes-au-Pont, tandis que la
« division Mayer le tournerait par la route de Philippeville
« à Charleroi, et que celle de Fromentin, après avoir
« forcé le passage de la Sambre à Lernes, s'emparerait
« des hauteurs à gauche (3). »

« On marchait sur Charleroi, et il fallait déboucher d'un
« bois dans une plaine battue par la mitraille et défen-
« due par une forte ligne de cavalerie. Le général Du-
« hesme, qui commandait l'avant-garde de la division,
« voyant les grenadiers hésiter à l'aspect d'un danger aussi
« imminent, descend de cheval, prend le fusil d'un soldat,
« se met en ligne avec le premier peloton d'un bataillon
« serré en masse, et le mène ainsi, à travers une nuée
« de tirailleurs ennemis, jusqu'à une position d'où il pût
« protéger le débouché du reste de la colonne française.
« Le combat continua avec acharnement; plusieurs batail-
« lons furent rompus, ralliés de suite par le général Duhesme,
« qui seconda si bien le général Marceau dans cette jour-
« née, que l'ennemi fut obligé d'abandonner le terrain (4). »
Le lendemain 27 mai l'armée passa la Sambre.

625. COMBAT DE MARCHIENNES (29 mai 1794).

PASSAGE DE LA SAMBRE.

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 132.

Par M. DESPINASSY en 1838.

« Le 29 mai, le général Marceau (5) chargea le général
« Duhesme (1) d'attaquer Marchiennes. Ce poste était d'un
« difficile accès; les maisons du faubourg de la rive gau-
« che de la Sambre étaient crénelées; de fortes batteries
« en défendaient les approches. Le général français, ne
« voulant pas s'exposer à essuyer les mêmes pertes que la
« veille, fit avancer son artillerie derrière des épaule-
« ments mobiles, et la plaça si avantageusement, malgré
« le feu le plus violent de mousqueterie et de mitraille,
« qu'en un instant les retranchements des Autrichiens

(1) Philibert-Guillaume Duhesme, depuis lieutenant général et comte.
(2) Jean-Baptiste d'Hautpoul, depuis général de division et comte.
(3) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. V, p. 106.
(4) *Galerie militaire*, t. III, p. 236. (5) *Voir la note* p. 541.

« furent ruinés. Sur ces entrefaites, quelques nageurs « ayant été enlever des planches sur la rive gauche, l'on « travailla à la construction d'un pont. Dès lors les Impé- « riaux battirent en retraite. L'avant-garde passa la ri- « vière sans obstacle et fut suivie par la division Fromen- « tin. La première prit position en arrière de Fontaine- « l'Évêque, l'autre en arrière de Gosselies, ayant sa « gauche à cheval sur la route de Charleroi à Bruxelles. »

« De son côté le général Vézu, soutenu de la division « Mayer, se dirigea sur Lernes, où il rencontra quel- « ques bataillons autrichiens, qui furent chargés avec « succès par les cuirassiers et le seizième de chasseurs. Ces « deux généraux prirent position face à Fleurus, appuyant « leur droite à la Sambre près du Chatelet [1]. »

626. COMBAT D'HOOGLÈDE (13 juin 1794).

Par M. JOLLIVET en 1836. Partie centrale. 1er étage. Salle n° 122.

Après le combat de Turcoing, Pichegru [2] était allé mettre le siége devant Ypres. Le prince de Cobourg [3] qui s'était retranché sous les murs de Tournay, et Clerfayt [4] qui était rentré dans son camp de Thielt, s'ébranlèrent l'un et l'autre pour secourir la ville assiégée. Mais pendant que des troupes sorties de Lille arrêtent la marche du prince de Cobourg, Pichegru court à la rencontre du comte de Clerfayt qui s'avançait vers Rousselaer et Hooglède : « ses mouvements « prompts et bien conçus lui fournissaient l'occasion de « battre encore Clerfayt isolément. Par malheur, une divi- « sion s'étant trompée de route, Clerfayt eut le temps de se « reporter à son camp de Thielt, après une perte légère. « Mais trois jours après le 25 prairial (13 juin), Clerfayt, « renforcé par le détachement qu'il attendait, il se déploya « à l'improviste en face de nos colonnes avec trente mille « hommes. Nos soldats coururent rapidement aux armes; « mais la division de droite, attaquée avec une grande im- « pétuosité, se débanda et laissa la division de gauche « découverte sur le plateau d'Hooglède. Macdonald [5] « commandait cette division; il sut la maintenir contre les « attaques réitérées de front et de flanc auxquelles elle fut « longtemps exposée. Par cette courageuse résistance, il « donna à la brigade Dewinter le temps de le rejoindre, et « il obligea alors Clerfayt à se retirer avec une perte con-

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. V, p. 106-109.
(2) *Voir la note* p. 533. (3) *Idem* p. 516. (4) *Idem*, p. 494. (5) *Idem* p. 508.

« sidérable. C'était la cinquième fois que Clerfayt, mal « secondé, était battu par notre armée du Nord (1). »

627. PRISE D'YPRES (17 juin 1794).

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 133.

Par M. PHILIPPOTEAUX en 1836.

Le siége d'Ypres avait été poussé vivement, et le 11 Moreau (2) avait fait sommer le général Salis, qui commandait dans cette place, de la lui rendre. Sur son refus, « le feu « recommença avec plus de vigueur, et les travaux furent « continués avec une grande activité (3). »

Le combat d'Hooglède décida du sort d'Ypres; la place, n'étant plus secourue, capitula le 17 juin, et la garnison, forte de six mille hommes, se rendit prisonnière.

628. COMBAT DE LA CROIX DES BOUQUETS (23 juin 1794).

PYRÉNÉES OCCIDENTALES.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 133.

Par M. RENOUX en 1837.

« L'armée des Pyrénées-Occidentales, réduite, après le « départ de ses deux meilleures demi-brigades pour le « Roussillon, à moins de vingt mille hommes disponibles, « fut renforcée par un nombre à peu près égal de recrues, « qui figurèrent au nombre des combattants, mais ne furent « en état d'entrer en ligne que dans le courant du mois de « juin. Elle comptait alors quarante bataillons répartis en « cinq divisions aux ordres des généraux Moncey (4), Fré- « geville (5), Delaborde (6), Mauco et Marbot (7), tenant « toutes les têtes des vallées qui conduisent en France, de- « puis Yeropil aux sources de la Nive, jusqu'à la chaussée « de Saint-Jean-de-Luz.

« L'armée espagnole, aux ordres du capitaine général « Ventura-Caro (8), affaiblie par les troupes qu'elle avait en- « voyées à l'armée du Roussillon, ne comptait pas, dans « les premiers jours de février, au delà de vingt mille hom- « mes dont la moitié de milices. Sa droite, sous le duc d'Os- « suna, était appuyée à Burguette; le centre, commandé « par le lieutenant général Urrutia (9), s'étendait dans la « vallée du Bastan; et sa gauche, aux ordres du lieutenant

(1) *Histoire de la révolution française*, par M. A. Thiers, t. VI, p. 393-394. (2) *Voir la note* p. 509. (3) *Victoires et conquêtes*, t. III, p. 35. (4) Bon-Adrien-Jeannot de Moncey, depuis duc de Conégliano, maréchal de France, etc. (5) *Voir la note* p. 503. (6) Henri-François, depuis comte Delaborde. (7) Jean-Antoine Marbot, général de division. (8) Don Ventura ou Bonaventure Caro. (9) Joseph de Urrutia, depuis capitaine général des armées.

« général Gil, bordait les rives de la Bidassoa jusqu'au « camp de Saint-Martial.

« Le front des deux armées était hérissé de retranche- « ments, que chacune d'elles avait mis sa gloire à perfection- « ner pendant l'hiver (1). »

Il ne se passa rien d'important pendant les premiers mois, quelques postes attaqués furent seulement pris et repris de part et d'autre. Les deux armées gardaient toujours les mêmes positions, lorsque le général Muller (2) tenta d'entrer sur le territoire espagnol, et dirigea quelques troupes sur la vallée du Bastan. Le général Caro, de son côté, voulant également prendre l'offensive, ordonna un mouvement général sur toute la ligne.

Attaqués le 23 juin, avant le jour, les Français furent d'abord repoussés, par le général Escalante, de la montagne de Mandale jusqu'au calvaire d'Urrugne ; mais revenus de leur première surprise, ils reprirent bientôt sur l'ennemi les postes qu'ils avaient perdus. Le marquis de La Romana, qui attaquait le camp de la Croix des Bouquets, ne réussit pas davantage. Les grenadiers de la Tour d'Auvergne se maintinrent jusqu'à l'arrivée du général Merle, qui culbuta l'ennemi. Les Espagnols perdirent de sept à huit cents hommes tués ou blessés dans cette affaire.

629. PRISE DE CHARLEROI (25 juin 1794).

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en....

Les Français avaient été pour la troisième fois rejetés sur la rive gauche de la Sambre, lorsque Jourdan (3), à la tête des armées de la Moselle et des Ardennes, réunies sous le nom d'armée de Sambre-et-Meuse, fit un nouvel et décisif effort contre Charleroi, et assis dans de fortes positions, poussa le bombardement de cette ville avec une extrême vigueur. Le prince de Cobourg (4), à cette nouvelle, quitta son camp de Tournay et se mit en marche vers la Sambre. Il importait aux Français de prendre Charleroi avant l'arrivée du secours qu'allait recevoir l'armée autrichienne. « Le « colonel du génie Marescot (5) dirigea si vivement les tra- « vaux qu'en huit jours les feux de la place furent éteints « et que tout fut préparé pour l'assaut. Le 25 juin, le com- « mandant envoya un officier avec une lettre pour par- « lementer. Saint-Just (6), toujours représentant auprès de

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. V, p. 248.
(2) Léonard Muller, général en chef de l'armée des Pyrénées-Occidentales.
(3) *Voir la note* p. 509. (4) *Idem* p. 516. (5) *Idem* p. 498. (6) Antoine Saint-Just, membre de la convention nationale.

« l'armée, refusa d'ouvrir la lettre et renvoya l'officier « en disant : Ce n'est pas un chiffon de papier, c'est la « place qu'il nous faut. » La garnison sortit de la place, le « soir même, au moment où le prince de Cobourg arrivait « en vue des lignes françaises. La reddition de Charleroi « resta ignorée des ennemis, et assura la position de « l'armée française à l'instant où allait se livrer une bataille « décisive (1). »

Aile du Midi.
1er étage.
Galerie
des Batailles.
No 137.

630. BATAILLE DE FLEURUS (26 juin 1794.).

Par M. MAUZAISSE en 1837.

631. BATAILLE DE FLEURUS (26 juin 1794).

Partie centrale.
1er étage.
Salle no 132.

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en 1836.

Les deux armées du prince de Cobourg (2) et du prince d'Orange (3), réunies au nombre d'environ quatre-vingt mille hommes, présentèrent dès le lendemain la bataille à l'armée française. Jourdan (4), dont l'armée atteignait à peu près le même nombre, attendit l'ennemi dans des positions qu'il avait prises sous les murs de Charleroi, et ses lignes, ordonnées pour l'attaque d'une place, présentaient extérieurement un front demi-circulaire.

« La prise de Charleroi rendant la division Hatry dis- « ponible, Jourdan la plaça en réserve à Ransart, et fit « renforcer sa gauche par la brigade Daurier que Schérer « consentit à détacher à cet effet. Son intention était « aussi de resserrer sa ligne et de porter sa gauche der- « rière le Piéton, en abandonnant les hauteurs de Cour- « celles, moins nécessaires depuis que Charleroi assurait « un point de retraite au centre. Mais n'ayant pas eu le « temps de faire lever les pontons qui étaient sur la « Sambre, ni d'abriter le parc de réserve qui se trouvait à « Montigny, il laissa la division Montaigu sur les hauteurs « de Courcelles avec l'instruction d'opérer sa retraite en « deux colonnes sur Lernes et le pont de Marchiennes ; « puis il établit Kléber (5) en réserve sur le plateau de « Jumel (6). »

Le prince de Cobourg forma ses troupes en cinq corps, divisés en neuf colonnes qui furent disposées sur un demi-cercle intérieur, de manière à embrasser toute l'étendue de la ligne de l'armée française ; toutes devaient attaquer

(1) *Histoire de la révolution française*, par M. A. Thiers, t. VI, p. 398.
(2) *Voir la note* p. 516. (3) *Idem* p. 527. (4) *Idem* p. 509. (5) *Idem* p. 541.
(6) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. V, p. 136.

en même temps. Le premier corps à droite, sous les ordres du prince d'Orange et du général Latour [1], formait trois colonnes. Le second corps était commandé par le général Quasdanowitch [2]. Le troisième corps placé au centre, dirigé par le prince de Kaunitz [3], devait lier ses opérations avec le quatrième corps, sous les ordres de l'archiduc Charles [4], et marcher sur Fleurus. Enfin le corps de gauche, sous Beaulieu [5], divisé en trois colonnes, devait agir sur Charleroi.

L'action s'engagea le 26, à la pointe du jour. Conformément aux ordres du prince de Cobourg, les lignes françaises furent attaquées sur tous les points. Le prince d'Orange et le général Latour, par l'impétuosité de leur charge, firent d'abord reculer l'aile gauche, sous les ordres de Kléber, jusqu'à Marchiennes-au-Pont, sur les bords de la Sambre. Mais, avec la rapidité de son coup d'œil et son sang-froid héroïque, Kléber eut bientôt rétabli l'action : il poste des batteries sur les hauteurs, enveloppe les Autrichiens dans le bois de Monceaux, et les fait attaquer en tous sens. Ceux-ci, qui s'aperçoivent alors que Charleroi est aux mains des Français, hésitent, et, chargés avec vigueur, finissent par abandonner en désordre Marchiennes-au-Pont.

Tandis que Kléber sauvait ainsi une des extrémités, Jourdan en faisait autant au centre et à la droite. Morlot, qui était en avant de Gosselies, avait été tourné par Quasdanowich; Championnet [6], trompé par un faux avis, avait abandonné la redoute d'Heppignies, et la division de Marceau, repoussée par Beaulieu, s'était dispersée dans les bois qui bordent la Sambre : une partie même des fuyards s'étaient jetés sur l'autre rive. Marceau, sans songer au reste de la division fugitive, ramassa quelques bataillons, et s'établit à Lambusart pour y mourir plutôt que d'abandonner ce poste, appui indispensable de l'extrême droite.

C'est alors que Jourdan envoya le général Hatry [7] avec sa division pour soutenir Marceau, et Lefebvre [8], qui s'était joint à lui, dans le village de Lambusart, devenu le point décisif de la bataille.

Trois fois les troupes revinrent à la charge. « La der-« nière attaque fut la plus meurtrière; l'artillerie tirait si

(1) N...., comte Baillet de Latour, général de cavalerie au service d'Autriche. (2) N...., Quasdanowitch, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (3) N...., prince de Kaunitz, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis général d'infanterie. (4) *Voir la note* p. 540. (5) *Idem* p. 513. (6) *Idem* p. 536. (7) *Idem* p. 535. (8) *Voir la note* p. 585.

« vivement de part et d'autre, qu'on ne distinguait plus « les coups. Les obus enflammèrent les blés et les bara- « ques du camp. Le général Lefebvre mit à profit cette « circonstance pour dérober un mouvement à Beaulieu. « Il prescrivit à la seconde ligne de se former à sa droite « en colonne d'attaque et de marcher sur Lambusart. Pa- « reil ordre fut donné aux corps qui formèrent le crochet « dont on a fait mention. Ces derniers abordèrent le vil- « lage par sa droite, tandis que les autres l'attaquaient de « front. Un tel effort devait avoir des résultats d'autant « plus certains, que le surplus de la division Hatry s'a- « vançait de Ransart pour prendre part à ce combat. Ce- « pendant les Impériaux, quoique surpris par cette double « attaque, firent une honorable résistance et n'abandon- « nèrent le poste qu'après l'avoir jonché de cadavres. »

Il fallait aussi rétablir le combat au centre, où Championnet avait commencé un mouvement de retraite qui pouvait être fatal à l'armée tout entière.

« Déjà la grande redoute était désarmée, et la division « en pleine retraite sous la protection de la brigade Le- « grand qui tenait encore le cimetière, lorsque le général « en chef arrêta ce mouvement rétrogade qui pouvait avoir « des conséquences si funestes.

« Les tirailleurs autrichiens s'étaient déjà emparés des « haies et des jardins qui environnent Heppignies. Leur « corps de bataille, s'avançant sur deux lignes avec plus « d'aplomb que de vigueur, les en laissa chasser. Bientôt « même le feu de la grande redoute et de l'artillerie lé- « gère porta la mort et le désordre dans ses rangs.

« Jourdan ordonna alors une charge de cavalerie; la « première ligne autrichienne ne put résister : elle est « enfoncée; l'infanterie n'a que le temps de se former en « carrés, et plus de cinquante pièces de canon restent « abandonnées; mais cette colonne, résultat du hasard, se « trouvant un peu en désordre et n'étant point appuyée « par une réserve, le prince de Lambesc (1) l'assaillit à son « tour avec les carabiniers et les cuirassiers impériaux, et « parvient à reprendre son artillerie. Cette charge, qui eut « lieu vers sept heures, fut le dernier effort des coalisés (2). »

En effet Beaulieu venait d'apprendre sur la Sambre ce que le prince d'Orange y avait appris déjà, que Charleroi était aux mains de l'armée française. Le prince de Cobourg

(1) *Voir la note* p. 476. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. V, p. 145 et suiv.

commanda alors un mouvement de retraite général. La bataille de Fleurus coûta à l'ennemi dix mille hommes tués, et trois mille prisonniers. La perte de l'armée française ne passa pas six mille hommes.

« On sait, rapporte Jomini, qu'à cette bataille on fit le « premier essai des aérostats (1). »

Les coalisés, laissant la Belgique ouverte de toute part aux armées françaises, se replièrent sur Bruxelles, qu'ils ne tardèrent pas à évacuer. Le 10 juillet les armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, au nombre de cent cinquante mille hommes, se trouvèrent réunies sous les murs de cette capitale. Jourdan et Pichegru (2) y entrèrent en même temps.

632. PRISE D'ANVERS (17 juillet 1794).

Par M. CAMINADE en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle no 133.

« Trois mille hommes de troupes ennemies occupaient « encore le fort Lillo, et Pichegru (2), dans son rapport, « assure qu'il s'attendait à une vigoureuse résistance de « leur part. Mais à peine eut-il fait filer son avant-garde « sous les murs de la place et sommé le commandant de « la garnison d'évacuer le fort, que les Anglais commen- « cèrent à opérer leur retraite, et au point du jour la ville « d'Anvers était entièrement libre. Les ennemis, en se « retirant, avaient rompu l'une des digues de l'Escaut, et « cette rupture avait suffi pour inonder un espace de « terrain de plus de trois lieues de circonférence. Mais « cet obstacle fut bientôt franchi par les Français qui en- « trèrent aussitôt dans la place, en prirent possession et « s'emparèrent de trente pièces d'artillerie, de soixante « mille sacs d'avoine, et d'une grande quantité de vivres « et de munitions que les Anglais n'avaient pas eu le « temps d'emporter (3). »

633. REPRISE DE BELLEGARDE (17 septembre 1794).

Par M. RENOUX en 1837. Partie centrale. 1er étage. Salle no 133.

Aussitôt après le combat du camp du Boulou, le général Dugommier (4), profitant des avantages qu'il avait remportés, s'empressa de se porter devant Bellegarde qu'il fit investir. Le général La Union (5) tenta plusieurs fois de secourir cette place ; mais toutes ses tentatives échouèrent. Enfin

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. V, p. 149.
(2) *Voir la note* p. 533. (3) *Victoires et conquêtes*, t. III, p. 103. (4) *Idem* p. 525. (5) *Idem* p. 518.

réduite par la famine, elle se rendit le 17 septembre après un blocus de cent trente-quatre jours.

634. COMBAT D'ALDENHOVEN; PRISE DE JULIERS ET PASSAGE DE LA ROER (2 octobre 1794).

Partie centrale.
1er étage.
Salle no 132.

Par M. Charles Mozin en 1837.

Lorsque le prince de Cobourg (1) quitta le commandement de l'armée coalisée, le 28 août 1794, pour le remettre au comte de Clerfayt (2), l'armée de Sambre-et-Meuse, qui lui était opposée, sous les ordres de Jourdan (3), se trouvait entre Liége et Maëstricht, tandis que Pichegru (4), à la tête de l'armée du Nord, observait en avant d'Anvers le duc d'York (5). Pendant quelque temps les deux armées se contentèrent de s'affermir dans leurs conquêtes; mais étant parvenues à s'emparer des places restées en arrière et qui pouvaient interrompre leurs communications, elles continuèrent bientôt à se porter en avant à la poursuite de l'ennemi. Quelques avantages remportés le 18 septembre au passage de la rivière d'Ayvaille et à la Chartreuse avaient donné au soldat une ardeur dont Jourdan désirait ardemment de profiter. En faisant occuper la ville d'Aix-la-Chapelle que le comte de Clerfayt avait évacuée, le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse avait en même temps détaché Kléber (6) avec quatre divisions de l'aile gauche pour investir Maëstricht.

« Carnot, ministre de la guerre, attachait, dit Jomini, « la plus grande importance aux places, et surtout à celle « de Maëstricht : il avait fait envoyer le représentant « Bellegarde pour en presser la conquête, au nom du « comité de salut public. Mais Clerfayt se disposant, contre « l'attente de Jourdan, à défendre la ligne de la Roer, le « général en chef prit sur lui d'ajourner le siége de cette « place, malgré les instances de ce commissaire, et résolut « sagement de ne laisser que quinze mille hommes au « blocus, d'attirer à lui le reste du corps de Kléber, et « d'éloigner à jamais, par une bataille décisive, l'ennemi « des bords de la Meuse. »

Ayant ainsi réuni toutes ses forces, Jourdan, le 2 octobre, à cinq heures du matin, ordonna à l'armée de s'ébranler en colonnes serrées par brigades. L'aile droite, commandée par Schérer (7), ayant avec lui le général Mar-

(1) *Voir la note* p. 516. (2) *Idem* p. 494. (3) *Idem* p. 509. (4) *Idem* p. 533. (5) *Idem* p. 522. (6) *Idem* p. 541. (7) Barthélemy-Louis-Joseph Schérer, général de division, depuis général en chef des armées d'Italie, des Pyrénées-Orientales et de Naples, et ministre de la guerre.

ceau (1), enleva à la baïonnette les retranchements autrichiens, tandis que l'aile gauche, où se trouvaient les chefs de brigade Ney (2) et Bernadotte (3), sous les ordres du général Kléber, repoussant l'ennemi de toutes ses positions, le força à battre en retraite.

« Au centre de l'armée, l'attaque commença un peu « avant celle des ailes. Clerfayt, ayant rassemblé une par- « tie de ses forces autour et dans le bourg d'Aldenhoven, « et paraissant vouloir s'y défendre, le général Championnet (4) l'en fit chasser par les tirailleurs de la cinquante- « neuvième demi-brigade.

« Cependant le centre des Autrichiens voyant son flanc « droit menacé par la division Lefebvre, qui faisait mine « de passer à Linnich, et craignant que Hatry (5) n'exécutât « son mouvement vers Altrop contre sa gauche, prit le « parti d'abandonner le plateau d'Aldenhoven, et fut pour- « suivi par la cavalerie française jusque sur les glacis de « Juliers.

« Sur toute la ligne le combat dura jusqu'à la fin du jour. « On travailla pendant toute la nuit à construire des ponts, « et le gros du corps de Kléber ne passa qu'au jour. L'af- « faire coûta aux Français de quatorze à quinze cents hom- « mes : ils firent à l'ennemi huit cents prisonniers et lui « mirent près de trois mille hommes hors de combat.

« Tel fut le résultat de la bataille sur la Roer, qui décida « du sort de la Belgique, et rejeta l'armée impériale sur la « rive droite du Rhin.

« La nuit qui suivit la bataille fut très-tranquille. Le 23 « octobre, à la pointe du jour, les généraux se portèrent « devant Juliers avec l'avant-garde, et on trouva la place « évacuée; Clerfayt, décidé à repasser le Rhin, n'ayant pas « cru devoir y compromettre une garnison, les magistrats « en apportèrent les clefs au vainqueur (6). »

635 COMBAT DE LA PRUDENTE ET DE LA CYBÈLE CONTRE DEUX VAISSEAUX ANGLAIS. (22 octobre 1794).

Par M. Théodore Gudin en..... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Deux vaisseaux de ligne anglais, *le Centurion* et *le Diomède*, croisaient sur les côtes de l'Ile-de-France ; les subsis-

(1) *Voir la note* p. 541 (2) Michel Ney, depuis duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, maréchal de France, etc. (3) Jean-Baptiste Bernadotte, depuis roi de Suède (Charles-Jean). (4) *Voir la note* p. 536. (5) *Idem* p. 535. (6) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VI, p. 33-43.

tances commençaient à être rares, et dans le conseil il fut décidé que la division française, composée de deux frégates, *la Prudente* et *la Cybèle* et du brick *le Coureur*, iraient attaquer les deux vaisseaux ennemis, pour tâcher de les forcer à la retraite.

Malgré l'effrayante disproportion entre les forces navales de la république et celles de l'ennemi, l'intrépide Renaud, commandant la division française, reçoit avec joie l'ordre d'aller combattre, et jure de périr ou de forcer les deux vaisseaux à s'éloigner des côtes. Les équipages partagent l'enthousiasme de leur chef, et le 1er brumaire (22 octobre) on appareille aux cris mille fois répétés de *vive la république! mort aux Anglais!* Tout présage en ce moment, sinon un succès complet, au moins une lutte opiniâtre et glorieuse. Bientôt l'on découvre les deux vaisseaux ennemis au vent, à environ huit lieues de la côte, et à trois heures et demie on se trouve à un quart de portée de canon de ces vaisseaux; *la Prudente* par le travers du *Centurion*, et *la Cybèle* par le travers du *Diomède*. Alors commence un combat terrible, où, pour racheter la faiblesse de nos bâtiments, et pour remplir le but proposé de faire aux vaisseaux anglais des avaries telles qu'ils soient contraints de s'éloigner de l'île pour aller se réparer, nos canonniers s'attachent peu à tuer du monde à l'ennemi; ils pointent au contraire tous leurs coups, en rivalisant d'adresse, les uns sur les mâts et les vergues du vaisseau qu'ils ont par le travers, d'autres sur son gouvernail, d'autres enfin sur un même point de sa coque au-dessous de la flottaison, pour le percer à l'eau. Malgré cette habile manœuvre, le combat était par trop inégal, et après une heure du feu le plus nourri et le mieux dirigé, les frégates se trouvant elles-mêmes un peu maltraitées dans leurs agrès, le commandant, dont le guidon est déployé à bord de *la Prudente*, fait forcer de voiles à cette frégate, en hissant le signal de s'éloigner de l'ennemi, pour s'assurer le temps de se regréer, afin de revirer de bord ensuite, et tâcher de gagner le vent aux vaisseaux. *La Cybèle*, qui a le plus souffert dans son gréement, tente vainement d'obéir à cet ordre : elle ne peut réussir à dépasser *le Centurion*. C'est également en vain que le commandant lui fait alors le signal de laisser arriver, en faisant cette manœuvre lui-même; couverte par le feu et la fumée de trois bâtiments, elle ne l'aperçoit pas, et d'ailleurs son capitaine sent bien toute l'imprudence qu'il y aurait à exécuter ce mouvement, qui lui ferait pré-

senter l'arrière à l'ennemi, dont les boulets enfileraient sa batterie. Elle se voit donc obligée de continuer seule le combat le plus périlleux, car la retraite de *la Prudente* la laisse aux prises avec les deux vaisseaux, dont l'un la canonne par la hanche, tandis que l'autre la foudroie par le travers. Pendant assez longtemps elle essuie tout leur feu, auquel elle riposte de la manière la plus vigoureuse; soutenue par le petit brick, qui la seconde avec une audace d'autant plus admirable, qu'une seule volée du *Diomède*, qu'il a osé approcher, le coulerait à fond; mais sa petitesse même le dérobe aux coups, et le bon état de son gréement lui permet de prendre une position avantageuse pour faire du mal à l'ennemi, sans courir beaucoup de danger. Enfin, *le Centurion*, démâté de ses mâts, démonté de son gouvernail et faisant eau de toutes parts, quitte la ligne. *La Cybèle* peut alors effectuer son mouvement d'arrivée et force de voiles. En vain *le Diomède* veut lui donner la chasse, en lui tirant quelques volées; il est trop désemparé pour pouvoir la suivre, et bientôt ses boulets n'arrivent plus à bord; en ce moment *la Prudente*, qui avait viré pour retourner au feu, rejoint *la Cybèle*, lui donne la remorque, et la division rentre triomphante dans le port, aux acclamations de tous les colons qui couvraient le rivage. Dans l'action de *la Cybèle* il y eut vingt-deux hommes tués et soixante-deux blessés; *la Prudente* eut quinze hommes tués et vingt-huit blessés; *le Coureur*, un homme tué et cinq blessés. Le brave commandant Renaud fut renversé de son banc de quart, et reçut quelques blessures, heureusement fort légères.

Le résultat de cette brillante affaire fut tel qu'on l'avait eu en vue, sans cependant oser trop se flatter de pouvoir l'obtenir; les vaisseaux anglais disparurent; les subsistances attendues arrivèrent, et tous les corsaires qui étaient en mer firent leur rentrée, amenant dans le port quantité de prises richement chargées.

636. COMBAT ET PRISE DE COBLENTZ (23 oct. 1794).

Par M. Raffet en. . . Partie centrale. 1er étage. Salle n° 132.

« L'armée impériale, dit Jomini, constamment battue « et menacée d'être prévenue à Coblentz et à Cologne, « ne se crut en sûreté qu'au delà du Rhin, et repassa ce « fleuve à Mulheim, le 5 octobre, après avoir encore sa- « crifié trois mille hommes dans les champs de Juliers. »

Le général Jourdan (1), en se mettant à la poursuite de l'ennemi après la bataille d'Aldenhoven, avait divisé son armée en trois grandes colonnes: la première se porta sur Bonn, dont les portes lui furent ouvertes le 20; lui-même, à la tête de la seconde, entra le 6 à Cologne, où il fut accueilli avec enthousiasme par les habitants.

Marceau (2), pendant ce temps, avec la troisième colonne, se dirigeait sur Coblentz. Cette ville était défendue par une forte division autrichienne campée hors des murs et occupant, sur les hauteurs, des redoutes très-fortes. N'ayant pu attirer l'ennemi en plaine, Marceau fit attaquer les redoutes.

« Les nombreuses décharges de l'artillerie ennemie ne « purent défendre l'entrée des retranchements. Ils furent « emportés en un moment, à la baïonnette, et les Autri- « chiens abandonnèrent leur position dans le plus grand « désordre, pour passer sur la rive droite du Rhin, en lais- « sant un grand nombre de morts et de blessés sur le champ « de bataille, et environ cinq à six cents prisonniers dans « les mains des Français. Ceux-ci entrèrent dans Coblentz « le 23 octobre (3). »

637. PRISE DE MAËSTRICHT (4 novembre 1794).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 133.

Par M. Eugène Lami en 1836.

« Le général Kléber (4) retourna devant Maëstricht avec les « troupes qui avaient contribué à la victoire. Cette place « avait été investie immédiatement après le combat de « l'Ourthe ; mais rien de ce qu'il faut pour un siége n'était « prêt à cette époque. Le comité en avait cependant pres- « crit l'envoi ; et le représentant Gillet partit en poste pour « le presser. Grâce à son activité et à ses soins, un bel « équipage de deux cents pièces descendant la Meuse ar- « riva le 23 octobre. Les travaux furent dès lors poussés, « tant du côté du fort Saint-Pierre que de Vick, avec l'ac- « tivité qui distinguait Kléber et Marescot (5). L'artillerie « française, servie avec habileté, fit des merveilles : une grêle « de bombes et autres projectiles fut lancée sur cette ville « et en réduisit une partie en cendres. Le prince de Hesse, « apitoyé sur le sort de ses habitants, désespérant d'obtenir « aucun secours, consentit le 4 novembre à rendre la place

(1) *Voir la note* p. 509. (2) *Idem* p. 541. (3) *Victoires et conquêtes*, t. III, 194. (4) *Voir la note* p. 541. (5) *Idem* p. 496.

« et à déposer les armes, à condition que sa garnison, forte
« de huit mille hommes, serait renvoyée sur parole jusqu'à
« parfait échange. On trouva dans la place trois cent cin-
« quante et une bouches à feu [1]. »

638. **ATTAQUE DES LIGNES DE L'ARMÉE ESPAGNOLE (17 novembre 1794).**

BATAILLE DE LA MUGA.

Par M. GRENIER en 1837. Partie centrale — 1er étage. Salle n° 132.

Après la reddition de Bellegarde, les armées française et espagnole restèrent en présence et sans rien entreprendre jusque vers la moitié du mois de novembre. C'est alors que le général Dugommier [2] résolut une attaque générale sur toute la ligne.

Cette entreprise présentait de grandes difficultés; l'armée espagnole était parfaitement retranchée. « Soixante-
« dix-sept redoutes ou batteries armées de deux cent cin-
« quante pièces et disposées sur une double ligne, depuis
« Espolla au pied du col de Bagnols, par Campmani,
« jusqu'à Saint-Laurent-de-la-Muga, présentaient toutefois
« un front d'autant plus redoutable, qu'elles avaient un
« profil assez élevé et semblaient à l'abri de l'attaque la
« plus audacieuse. Le camp retranché de Figuères, en
« cas de malheur, offrait encore un dernier refuge.

« Dans la nuit du 16 au 17 novembre, les colonnes s'é-
« branlèrent, et avant l'aube du jour, les batteries de gros
« calibre, placées sur la Montagne-Noire, commencèrent à
« jouer pour protéger la marche de la division de gauche.

« A l'extrémité opposée, le général Davin, parti de Cous-
« tonge, ayant forcé successivement les postes de Notre-
« Dame del Fau, des chapelles de Carbonils et de Saint-Geor-
« ges, parvint, après dix-huit heures de marche et de combat
« dans les rochers, à opérer sa jonction avec le général Auge-
« reau [3], en débouchant près de la chapelle de la Madeleine.
« Celui-ci, filant à la faveur de l'obscurité, entre la fonderie
« de la Muga et Massanet, tourne les camps de l'ennemi,
« égorge le poste de la Muga à Saint-Sébastien, et gravit
« audacieusement la montagne, qui lui est disputée par
« une fusillade assez vive. Les troupes redoublent d'ardeur;
« la Madeleine est enfin emportée; les colonnes réunies
« se dirigent sur le Roc-Blanc. »

Mais les succès de l'armée française n'étaient pas les

[1] *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VI, p. 44.
[2] *Voir la note* p. 525. [3] *Idem* p. 509.

mêmes sur toute la ligne. Au centre elle éprouvait la plus grande résistance; à la gauche, repoussée sur plusieurs points, elle avait même perdu quelques positions, et Dugommier, qui s'était transporté aux batteries de la Montagne-Noire pour encourager les troupes par sa présence, y avait été tué par un éclat d'obus à dix heures du matin. Cependant Pérignon ([1]), investi du commandement supérieur par les représentants, rallia bientôt les bataillons ébranlés, et fit rentrer, avant la fin de la journée, la gauche et le centre dans toutes les positions dont elles avaient été repoussées par les Espagnols. Augereau, plus heureux à la droite, continuait ses attaques.

« La grande redoute établie pour couvrir la fonderie, « défendue par douze cents hommes, opposait à la colonne « de Guyeux une résistance que celle-ci ne pouvait vaincre.

« Le général Beaufort reçut ordre de la seconder, et d'at- « taquer ce formidable ouvrage de front, en même temps « qu'il serait tourné par les chasseurs. Les Espagnols cédè- « rent enfin à un effort si bien combiné; Courten rallia les « débris de la division entre Escaulas et Figuères, aban- « donnant cinq redoutes, son artillerie, ses effets de cam- « pement et douze cents prisonniers ([2]). »

639. ATTAQUE DES LIGNES DE L'ARMÉE ESPAGNOLE (20 novembre 1794).

COMBAT DE NOTRE-DAME-DEL-ROUR ET LLERS.

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 133.

Par M. Renoux en 1836.

Le général Pérignon ([1]) voulant continuer le mouvement ordonné par Dugommier, prit de nouvelles dispositions, et pendant que le comte de La Union ([3]), à Figuères, arrêtait aussi de son côté des mesures pour reprendre l'offensive, il sut le prévenir et attaqua de nouveau les lignes espagnoles.

« Le 20 novembre l'adjudant général Bon ([4]) avec ses chas- « seurs défila par des sentiers pour ainsi dire impratica- « bles, passa plusieurs fois la Muga dans l'eau jusqu'à la « ceinture, gravit la montagne d'Escaulas sous le feu ter- « rible des batteries espagnoles, et enleva à la baïonnette « la fameuse redoute du centre. L'intrépide Bon, de con- « cert avec le général Guillot, appuyé de la brigade « Guyeux, comme réserve, s'élança sur la redoute de No- « tre-Dame-del-Rour, revêtue en maçonnerie, armée de

([1]) *Voir la note* p. 535. ([2]) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VI, p. 126-130. ([3]) *Voir la note* p. [illegible]. ([4]) Louis-André Bon, depuis général de division

« vingt-cinq pièces de canon, et défendue par des détache-
« ments aux ordres de Cagigal et de Godoy. Le comte de « La Union, apprenant à Figuères que l'action était enga- « gée sur toute sa ligne, accourut en toute hâte à la redoute « del Rour, au moment où elle était ainsi assaillie. Voulant « faire une sortie sur les Français, il tomba frappé d'une « balle, et ses troupes découragées par cet événement au- « tant que par ce qui se passait à la gauche, et par l'audace « des assaillants, prirent en désordre le chemin de Figuères.

« Pendant ce temps la colonne de Verdier (1) et de Cha- « bert aborda le camp de Llers à la baïonnette, mit en fuite « les brigades Perlasca et Puerto qui le défendaient, et « leur laissa à peine le temps d'enclouer l'artillerie. En « vain un corps considérable venant de Figuères voulut ré- « tablir le combat; entraîné par les fuyards, il fut refoulé « dans la place et y entra pêle-mêle avec eux. »

La déroute et la confusion furent portées au comble dans l'armée espagnole, privée de chef pendant plusieurs heures, et la journée du 20 novembre ouvrit les portes de l'Espagne à l'armée française : le lendemain de la bataille elle campa « à la vue de Figuères. Augereau (2) appuya sa droite « à la Madeleine et sa gauche à Pont de Molins. Un corps « considérable de sa division, établi à Villa-Franca, coupa « les communications de cette forteresse avec les débris de « l'armée battue. Le général Beaufort, commandant le cen- « tre, couvrit le pont de Ricardel et la grande route. Sau- « ret prit poste à Saint-Clémente. La brigade Victor s'a- « vança vers la côte entre Llanca et Cadaquès, puis occupa « les hauteurs qui dominent Roses (3). »

640. PRISE DE L'ILE DE BOMMEL (28 décembre 1794).

Par M. Charles Mozin en 1837. Partie centrale, 1er étage. Salle no 133.

L'armée du Nord, dans son rapide mouvement d'invasion, était arrivée sur le Wahal, en face de l'île de Bommel. A partir de Grave sur la Meuse et de Nimègue sur le Wahal, les deux fleuves coulent vers la mer presque parallèlement se joignent un moment au-dessous de Thiel, se séparent de nouveau et se réunissent un peu au-dessus de Gorcum. Le terrain qu'elles renferment pendant leur séparation est ce qu'on appelle l'île de Bommel. Cette île prise, la Hollande était ouverte à l'invasion. Pendant que Piche-

(1) Jean-Antoine Verdier, capitaine, depuis général de division, comte, etc. (2) *Voir la note* p. 509. (3) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VI, p. 133-138.

gru (1), atteint de la maladie, comme ses soldats, se donnait à Bruxelles quelques soins nécessaires, Moreau (2) et Reynier (3) le remplaçaient dans le commandement; tous deux conseillaient le repos et les quartiers d'hiver. Mais le général Daendels (4), réfugié hollandais, proposait avec instance une première tentative sur l'île de Bommel. Cette tentative n'ayant pas réussi, on donna à l'armée les quartiers d'hiver dont elle avait tant besoin..... Mais un hasard presque miraculeux lui réservait de nouvelles destinées: « Le froid « avait déjà commencé à être très-vif; bientôt il augmenta « jusqu'à faire espérer que peut-être les grands fleuves « seraient gelés. Pichegru quitta Bruxelles et n'acheva « pas de se faire guérir, afin d'être prêt à saisir l'occasion « de nouvelles conquêtes, si la saison la lui offrait. En « effet l'hiver devint bientôt plus rude et s'annonça comme « le plus rigoureux du siècle. Déjà la Meuse et le Wahal « charriaient, et leurs bords étaient pris. Le 3 nivôse « (23 décembre) la Meuse fut entièrement gelée, et de « manière à pouvoir porter du canon.

« Pichegru, profitant de l'occasion que lui offrait la for- « tune de surmonter des obstacles ordinairement invinci- « bles, se prépara à franchir la Meuse sur la glace. Il se « disposa à la passer sur trois points et à s'emparer de « l'île de Bommel, tandis que la division qui bloquait « Breda attaquerait les lignes qui entouraient cette place. « Ces braves Français, exposés presque sans vêtements au « plus rude hiver du siècle, marchant avec des souliers « auxquels il ne restait que l'empeigne, sortirent aussitôt « de leurs quartiers, et renoncèrent gaîment au repos dont « ils commençaient à peine de jouir. Le 8 nivôse (28 dé- « cembre), par un froid de dix-sept degrés, ils se pré- « sentèrent sur trois points, à Crèvecœur, Empel et le « fort Saint-André; ils franchirent la glace avec leur ar- « tillerie, surprirent les Hollandais presque engourdis par « le froid, et les défirent complétement.

« Pichegru, maître de l'île de Bommel, dans laquelle « il avait pénétré en passant sur les glaces de la Meuse, « franchit le Wahal sur différents points, mais n'osa pas « s'aventurer au delà du fleuve, la glace n'étant pas assez « forte pour porter du canon (5). »

(1) *Voir la note* p. 533. (2) *Idem* p. 509. (3) Jean-Louis-Ebenezer Reynier, général de brigade, depuis général de division et comte. (4) Herman-Guillaume Deandels, depuis général de division et ensuite gouverneur des possessions hollandaises sur la Côte-d'Or en Guinée. (5) *Histoire de la révolution française*, par M. A. Thiers, t. VII, p. 181-183.

641. LA CAVALERIE FRANÇAISE PREND LA FLOTTE BATAVE ARRÊTÉE PAR LES GLACES DANS LES EAUX DU TEXEL (21 janvier 1795).

Par M. Charles Mozin en 1836. Partie centrale. 1er étage. Salle no 134.

Après l'occupation de l'île de Bommel, le général Pichegru (1) fut bientôt maître de toute la Hollande; il passa le Wahal, et en quelques jours ses troupes occupèrent les villes de Nimègue, Dordrecht, La Haye et Utrecht. Le 20 janvier l'armée française entra à Amsterdam.

« Pichegru, dit Jomini, avait envoyé dans la Nord-« Hollande des détachements de cavalerie et d'artillerie « légère, avec ordre de traverser le Texel, de s'approcher « des vaisseaux de guerre hollandais qu'il savait être à « l'ancre et de s'en emparer. C'était la première fois qu'on « imaginait de prendre une flotte avec des hussards : « cependant cette tentative réussit au delà de toute espé-« rance (2). »

Le chef de bataillon Lahure (3), commandant l'avant-garde de la brigade du général Salvi, à la tête d'un escadron du huitième de hussards, de deux pièces d'artillerie légère, des troisième et cinquième bataillons francs, se dirigeant à marches forcées sur Harlem, arriva à Alkmaer, où il apprit que la flotte hollandaise était retenue dans les glaces en face du Helder. Il partit le soir après avoir fait prendre à chacun de ses hussards un tirailleur en croupe, arriva dans les dunes avant le jour, ordonna aussitôt toutes ses dispositions, et aborda sur la glace les vaisseaux surpris, qui ne firent qu'un vain semblant de résistance. Toute la flotte hollandaise tomba ainsi au pouvoir de la république.

642. PRISE DE ROSES (3 février 1795).

. . . .

Le général Pérignon (4) avait fait occuper les hauteurs qui dominent la ville de Roses; et à la fin du mois de novembre 1794 il avait commencé à établir ses cantonnements autour de la place.

Cette ville n'avait jamais été assiégée jusqu'alors sans une flotte qui secondât les opérations de l'armée de terre. Cette

(1) *Voir la note* p. 533. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VI, p. 208. (3) Louis-Joseph Lahure, depuis baron et lieutenant général. (4) *Voir la note* p. 535.

ressource manquait au chef de l'armée des Pyrénées-Orientales; mais, selon le langage des rapports du temps, « Pérignon connaissait toute l'intrépidité des soldats qu'il « commandait, et il n'hésita point à entreprendre un siége « qui eût paru à d'autres d'une exécution impossible. »

Les rigueurs de l'hiver, pas plus que la résistance acharnée des assiégés, ne ralentirent un instant les travaux. On était au 31 janvier 1795; les officiers du génie avaient déclaré qu'ils ne pouvaient continuer « les travaux du siége si « les retranchements n'étaient pas emportés. « Qu'on se « prépare donc, dit le général Pérignon; je serai demain « à la tête de mes grenadiers. »

« Le lendemain, à cinq heures du matin, la colonne de « grenadiers, ayant à leur tête leur digne général en chef, « sort de la tranchée; à huit heures, tous les retranche- « ments en avant de la place étaient enlevés, malgré la « plus vive résistance et le feu le plus meurtrier. »

Le 3 février la place capitula. Roses tomba au pouvoir des Français après soixante et dix jours de siége.

« La place de Roses, dit-on dans le rapport, tira sur les « assiégeants treize mille six cent trente-trois boulets, trois « mille six cent deux bombes et mille deux cent quatre- « vingt-dix-sept obus. Les chaloupes canonnières ou bom- « bardes lancèrent quatre mille sept cent soixante et dix- « sept boulets, deux mille sept cent trente-six bombes et « deux mille quatre cent quatre-vingts obus ou grenades. « On estime à quarante mille les boulets, bombes ou gre- « nades envoyés par les assiégeants.

« A la lecture du rapport du siége de Roses, la Conven- « tion, d'après la proposition de Cambacérès (1), membre du « comité de salut public, décréta que l'armée des Pyré- « nées-Orientales ne cessait pas de bien mériter de la « patrie (2). »

643. PRISE DE LUXEMBOURG (12 juin 1795).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 134.

Par M. Renoux en 1837.

De toutes les villes de la rive gauche du Rhin, Luxembourg et Mayence étaient les seules qui ne fussent pas tombées au pouvoir des armées françaises. Luxembourg avait été investi dans les derniers jours du mois de novembre 1794. Le feld-maréchal baron de Bender (3) y com-

(1) Jean-Jacques-Régis Cambacérès, depuis archi-chancelier de l'empire, prince et duc de Parme. (2) *Victoires et conquêtes*, t. IV, p. 38-42. (3) *Voir la note* p. 510.

mandait et n'avait pas moins de quinze mille hommes sous ses ordres.

Cette nombreuse garnison, jointe à la force de la place et à l'immense matériel qu'elle renfermait, promettait qu'elle opposerait une longue résistance. L'armée française, au contraire, manquait de tout, comme c'était alors le sort de toutes les armées de la république.

Moreau (1), qui la commandait, avait fait inutilement sommer la place de se rendre. On lui donna, au mois de mars 1795, le général Hatry (2) pour successeur.

« Dans les derniers jours d'avril, le général Hatry, « averti par plusieurs déserteurs que les assiégés commen- « çaient à souffrir beaucoup dans la place, se décida à renou- « veler au gouverneur la sommation que lui avait déjà faite « le général Moreau. Mais, sur la réponse également néga- « tive du feld-maréchal Bender, le général français ordonna « aussitôt de mettre à exécution les menaces qu'il avait fai- « tes de brûler la place. En conséquence il donna les or- « dres nécessaires pour qu'il fût construit sur une hauteur « boisée, située vis-à-vis et à une petite distance du fort « Saint-Charles, une batterie blindée, qui devait être ar- « mée d'un grand nombre de mortiers.

« On mit à la construction de cette batterie une telle ac- « tivité, que peu de jours suffirent pour qu'elle fût en état « de foudroyer la place. »

Le gouverneur tenta plusieurs sorties pour détruire les ouvrages des assiégeants, et n'ayant pu y parvenir, « les ha- « bitants effrayés, et craignant déjà de voir leurs maisons « réduites en cendres, et eux-mêmes écrasés sous leurs dé- « bris, s'assemblèrent tumultairement autour du gouver- « nement, et demandèrent à grands cris qu'on épargnât à « leur ville les horreurs d'un bombardement en consentant « une capitulation.

« Le feld-maréchal Bender, gagné enfin par leurs solli- « citations, et d'ailleurs désespérant plus que jamais de se « voir délivré par l'arrivée de quelques secours, se décida « à capituler. Le 1er juin il envoya au général Hatry un « parlementaire chargé de lui demander à entrer en ac- « commodement, et, par une circonstance qui nous paraît « digne d'être remarquée, c'était aussi le 1er juin 1684 que « cette même place de Luxembourg, assiégée par le maré- « chal de Créqui, demanda aussi à entrer en capitulation.

« Le général de division Hatry rendait compte de son

(1) *Voir la note* p. 500. (2) *Idem* p. 535.

« importante conquête dans une lettre datée de son quar-
« tier général d'Itzig, le 13 juin. Il disait : « Enfin elle est
« à la république cette première forteresse de l'Europe, et la
« dernière colonne autrichienne l'a évacuée hier, 12, à cinq
« heures du matin : je vous envoie vingt-quatre drapeaux
« et un étendard que l'adjudant général Charpentier vous
« remettra. Je ne puis assez faire l'éloge des troupes dont le
« commandement m'est confié : officiers et soldats, tous y
« ont mis le plus grand dévouement; et, malgré le feu con-
« tinuel des plus vifs et de toute espèce que la place faisait
« jour et nuit, soit sur les travailleurs, soit sur les différents
« camps, jamais les travaux n'ont été ralentis un *seul ins-*
« *tant.* (1) »

644. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A BILBAO (23 juil. 1795).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 134.

Par M. RENOUX en .....

L'armée des Pyrénées-Occidentales, après la campagne de 1794, avait pris ses quartiers d'hiver sur le territoire espagnol.

Elle devait l'année suivante se porter en avant et tenter l'invasion. Tout était ordonné pour ce mouvement décisif, et le général Moncey (2) n'attendait pour se mettre en marche que les renforts qui lui étaient annoncés. Leur tardive arrivée, en le condamnant à l'inaction pendant les mois de mai et de juin, accrédita dans l'armée française les bruits de paix qui commençaient à s'y répandre. L'armée espagnole, de son côté, se tenait en observation.

« L'aile gauche de l'armée du prince de Castel-Franco (3)
« occupait, sous le lieutenant général Crespo, les bords
« de la Déba, depuis Bergara jusqu'à son embouchure ;
« l'aile de Crespo se liait d'assez loin avec le centre aux
« ordres du lieutenant général Filangieri; leur jonction
« avait lieu au port de Lecumbery, que traverse la route
« de Tolosa à Pampelune (4). »

Enfin, le 25 juin, la première colonne dirigée de l'intérieur ayant rejoint l'armée des Pyrénées-Occidentales, ses bataillons se mirent en mouvement. Dans un combat du 6 juillet à Irurzun, le général Moncey parvint à séparer l'armée espagnole. Le 12 il défit complétement le général Crespo, et prit position, le 13, à Villaréal, tandis que son avant-garde entrait à Vittoria.

(1) *Victoires et conquêtes*, t. IV, p. 147-151. (2) *Voir la note* p. 544. (3) Don Pablo Sangro y de Merode, vice-roi de Navarre, commandant de l'armée de Navarre et de Guipuscoa. (4) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VII, p. 20.

Crespo, retiré dans les montagnes de la Biscaye, ne songeait plus qu'à couvrir Bilbao; mais, poursuivi sans relâche, il fut contraint de l'abandonner. Le général Moncey s'empara de la capitale de la Biscaye le 23 juillet; il y trouva des magasins considérables, et il se préparait à poursuivre une campagne aussi heureusement commencée, lorsqu'il reçut l'ordre de suspendre les hostilités. La paix avait été conclue le 12 juillet entre la république française et le roi d'Espagne. (1)

645. PASSAGE DU RHIN A DUSSELDORF (6 sept. 1795).

Par M. BEAUME en 1836. Partie centrale. 1er étage. Salle n° 133.

L'armée de Rhin-et-Moselle (2), arrêtée depuis longtemps sous les murs de Mayence, avait investi cette ville du côté de la rive gauche du fleuve. Mais l'investissement ne pouvait être complet, et le siége ne pouvait commencer tant qu'on ne se serait point rendu maître de l'autre rive.

Le général Jourdan (3) avec l'armée de Sambre-et-Meuse était dans les environs de Cologne; il devait subordonner ses mouvements à ceux de l'armée de siége, passer le fleuve et compléter l'investissement de la place sur la rive opposée. Mais Clerfayt (4), maître de toute la rive droite du Rhin, en occupait les points principaux, et ses troupes, réparties dans une longue ligne de cantonnements, depuis Dusseldorf jusqu'à Bâle, étaient parfaitement retranchées.

Le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse ordonna le passage du fleuve sur la ligne de Dusseldorf; mais il fallait pour réussir tromper la vigilance de l'ennemi et lui donner le change en masquant ses opérations. Jourdan fit en conséquence quelques démonstrations du côté de Weisenthurn, et dirigea tout un équipage de pont sous le feu de la forteresse d'Ehrenbreistein et de toutes les batteries dont la rive droite était hérissée en face de Coblentz. Pendant ce temps l'armée française faisait ses préparatifs pour passer le Rhin à Dusseldorf.

Kléber (5) avait proposé au général en chef de s'emparer de cette ville, aussitôt après le passage du fleuve; l'exécution de cette entreprise était difficile et périlleuse. « Dusseldorf était fortifiée, défendue par une garnison de deux « mille hommes, protégée par un camp retranché où se « trouvaient douze à quinze mille Autrichiens, et par une « citadelle dont les remparts, hérissés de plus de cent bouches à feu, semblaient défier les plus courageux efforts. »

(1) Charles IV. (2) Commandée par Pichegru (3) *Voir la note* p. 509. (4) *Idem* p. 494. (5) *Idem* p. 541.

C'était là que Championnet (1), avec une partie de sa division, devait traverser le fleuve. Quatorze compagnies de grenadiers entrèrent dans des barques qui avaient été préparées. Le silence le plus absolu fut recommandé ; la peine de mort était prononcée contre tout soldat qui ferait feu pendant la traversée.

« A onze heures du soir la flottille se mit en mouvement. « Les ennemis pouvant distinguer à la clarté de la lune les « mouvements de l'armée française, la flottille ne tarda pas à « éprouver le feu de l'artillerie ennemie ; l'artillerie fran- « çaise, placée sur la rive gauche du Rhin, protégea le pas- « sage et fit taire le feu des Autrichiens. Les grenadiers exé- « cutèrent en silence les ordres du général Championnet. « Enfin la flottille touche au rivage opposé, les grenadiers « s'élancent aussitôt avec la plus grande impétuosité, culbu- « tent l'ennemi et s'emparent de ses positions. Champion- « net suit l'armée et donne ordre au général Legrand (2) de « bloquer sur-le-champ Dusseldorf. Le gouverneur, sur « la sommation qui lui fut faite, se rendit avec la gar- « nison (3). »

646. COMBAT DE SUCCARELLO (18 septembre 1795).

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 134.

Par M. Clément Boulanger en 1837.

Au mois de septembre 1795 l'armée française appuyait la droite de sa ligne à Borghetto, village sur la rivière de Gênes, environné de murs et défendu par un camp retranché : « De là passant sur les montagnes du Saint-Esprit « et de Monte-Vento, couronnées de plusieurs étages de « batteries, elle se prolongeait vers les mamelons des Deux- « Frères, entre lesquels était un petit camp retranché. Ce- « lui-ci se rattachait au Petit-Gibraltar, rocher barrant la « côte du contre-fort de Sambucco, qu'on n'aurait pu oc- « cuper sur tout son développement sans s'exposer à se « faire couper. Le poste du Petit-Gibraltar était soutenu « d'un côté par un ouvrage en crémaillère sur une queue « de rocher ; et de l'autre par le camp dit du Champ- « des-Prêtres (Campo dei Preti) (4). »

La ligne de l'armée austro-sarde commençait à Loano, petite ville en face de Borghetto, se prolongeant ensuite

(1) Voir la note p. 536. (2) Claude-Just-Alexandre Legrand, général de brigade, depuis lieutenant général, comte et pair de France. (3) *Victoires et conquêtes*, t. IV, p. 302. (4) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VII, p. 207.

vers l'Apennin, jusque sur les hauteurs à droite et à gauche du Tanaro. Voici comment les cantonnements de cette armée étaient répartis :

Le général Wallis, pendant la maladie de de Wins, commandait à Loano la droite toute composée de troupes autrichiennes ; la gauche, sous les ordres du marquis de Colli (1), formée de Piémontais, était du côté du Tanaro, et le général d'Argenteau (2) se trouvait au centre avec les troupes allemandes, les régiments italiens au service de l'Autriche et quelques bataillons piémontais.

La position de Borghetto offrait à l'armée française de grands avantages pour prendre l'offensive, et il y avait nécessité pour le général Wedins, qui pouvait être inquiété dans Loano, de s'en emparer. Le 17 septembre il renforça le comte d'Argenteau de deux mille hommes d'élite, et lui ordonna d'établir une batterie de six bouches à feu pour protéger l'attaque qui devait avoir lieu le lendemain au point du jour et commencer sur le point de Succarello. On se battit avec acharnement, et déjà les Autrichiens espéraient la victoire, « lorsque le général Sejean ordonna à « l'adjudant général Saint-Hilaire (3) de sortir du camp des « Deux-Frères et de marcher avec les éclaireurs et les grenadiers sur le flanc gauche de l'ennemi. Un brouillard « fort épais couvrit ce mouvement, en assura la réussite, et « les Impériaux furent repoussés jusque dans les redoutes « de Sambucco (4). »

647. BATAILLE DE LOANO (23 et 24 novembre 1795).

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en 1838. Partie centrale. 1er étage. Salle n° 134.

La paix conclue avec l'Espagne avait permis d'envoyer à l'armée des Alpes une portion des troupes employées jusque-là sur la frontière des Pyrénées. Les nouveaux bataillons arrivèrent vers les premiers jours d'octobre, et à la même époque le général Kellermann (5), appelé à un autre commandement, remit à Schérer (6) celui de l'armée d'Italie. L'avantage remporté à Succarello promettait de nouveaux succès : Schérer se mit en mesure de les obtenir. La grande quantité de neige qui était tombée dans les mon-

(1) N...., marquis de Colli, lieutenant général, commandant l'armée piémontaise. (2) N...., comte Mercy d'Argenteau, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis général d'infanterie. (3) Louis-Vincent-Joseph Leblond, depuis général de division et comte de Saint-Hilaire. (4) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VII, p. 300. (5) *Voir la note* p. 489. (6) *Idem* p. 550.

tagnes ayant forcé les avant-postes des deux armées à se retirer dans les vallées, il dut renoncer à attaquer les positions que les Piémontais occupaient dans les montagnes, et lorsque l'ennemi croyait les troupes françaises à la veille d'entrer dans leurs cantonnements, Schérer songeait, rapporte Jomini, à accabler les Autrichiens dans la rivière de Gênes. Ayant ordonné d'attaquer l'ennemi dans sa position de Loano le 23 novembre, il arrêta les dispositions suivantes :

« La division Augereau, à la droite, fut chargée de se « porter entre Loano et le Monte-Carmelo, et de faire effort particulièrement de ce côté; la tâche de Masséna (1) au « centre consistait à enlever les hauteurs de Roccabarbène « et de Monte-Lingo avec les divisions Laharpe et Charlet; « tandis qu'à la gauche Serurier (2), avec sept mille hommes, « tiendrait en échec le corps de Colli (3) dans le camp de San-« Bernardo et de la Planetta, jusqu'au moment où Masséna, « maître des sommités de l'Apennin, pourrait, en lui en-« voyant du renfort, le mettre en état de prendre l'offen-« sive à son tour, et de forcer le passage des gorges de Ga-« ressio.

« Un brick et neuf chaloupes canonnières prirent poste « sur la plage, entre Borghetto et la Pietra, pour inquiéter « le flanc gauche de l'ennemi, et l'attaque commença au « signal de deux fusées lancées du mont Saint-Esprit. »

Ce fut Augereau (4) qui, avec vigueur, mais sans précipitation, commença l'attaque. Il enleva les trois mamelons qui formaient les avant-postes autrichiens, malgré l'héroïque résistance du général Roccavina. Pendant ce temps « Masséna, avec sa vigueur et son audace accoutumées, « franchissait les crêtes de l'Apennin, et faisait attaquer « les flancs d'Argenteau (5) par les généraux Laharpe (6) et « Charlet (7). Le premier repoussa de Malsabocco les régi-« ments italiens de Belgiojoso et de Caprara, et fit un « grand carnage de deux bataillons piémontais qui vou-« lurent lui résister; l'autre enleva aux Impériaux Banco « et toute l'artillerie qui le garnissait. Ces deux opérations « terminées, Masséna réunit ses troupes, et marcha en « toute diligence sur Bardinetto, où Argenteau avait rallié « ses forces, et l'attaqua de front et sur les flancs. Le

(1) André Masséna, depuis duc de Rivoli, prince d'Essling, maréchal de France. (2) *Voir la note* p. 509. (3) *Idem* p. 565. (4) *Idem* p. 509. (5) *Idem* p. 565. (6) André-Emmanuel-François Laharpe, général de division. (7) Étienne Charlet, général de division.

« combat devint opiniâtre, Charlet tomba blessé à mort; « mais Masséna décida la victoire, en chargeant à propos « à la tête de la réserve ; les Impériaux, battus, se reti- « rèrent de peur d'être enfoncés. A peine aperçut-il leur « mouvement rétrograde, qu'il envoya le général Cervoni [1] « avec trois bataillons, par des sentiers très-difficiles, « s'emparer des hauteurs de Settepani et de Melogno, tan- « dis qu'il harcellerait leurs derrières. Mais ces précautions « devinrent inutiles, Argenteau s'étant retiré dans le plus « grand désordre à Murialto, derrière la Bormida. »

Malgré la fatigue de ses troupes Masséna poussa alors l'adjudant général Joubert [2] avec quinze cents hommes sur les hauteurs de San-Pantaleone, se disposant à le suivre avec le gros de ses forces.

« Schérer, instruit des brillants succès de Masséna et « de l'arrivée de Joubert sur ces hauteurs, se mit au point « du jour à la poursuite des Autrichiens. Augereau re- « monta l'Apennin avec deux de ses brigades, tandis que « l'autre longea la côte. De son côté Masséna, prévoyant « que la retraite des Impériaux allait s'opérer par la gorge « de San-Giacomo, donna l'ordre à Joubert de s'en em- « parer avec ses meilleurs marcheurs, et se disposa à le « suivre avec le reste de son avant-garde [3]. »

Un orage de vent et de neige empêcha la poursuite d'être aussi redoutable à l'ennemi qu'elle pouvait l'être. Cependant plusieurs milliers de morts qu'il laissa sur le champ de bataille, cinq mille prisonniers, quarante pièces de canon, et des magasins immmenses furent le fruit de cette victoire. Elle jeta l'épouvante en Italie, et prêta quelque force au gouvernement du Directoire, qui venait de succéder à celui de la Convention nationale.

648. VILLE ET CHATEAU DE NICE (27 mars 1796). — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE PREND LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

649. VILLE ET CHATEAU DE NICE (27 mars 1796).

LE GÉNÉRAL BONAPARTE PREND LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Par MM. Jean ALAUX et GUIAUD en 1835. — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 61.

La Convention nationale venait de finir sa redoutable dic-

(1) Jean-Baptiste Cervoni, depuis général de division. (2) Barthélemi-Catherine Joubert, depuis général en chef des armées de Mayence et d'Italie. (3) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VII, p. 307-317.

tature (26 octobre 1795). Avant de se dissoudre, elle avait promulgué la constitution dite de l'an III, qui partageait la puissance publique entre deux conseils législatifs et un directoire exécutif, composé de cinq membres. Assaillie aux derniers jours de son existence par les sections insurgées de Paris, qui l'accusaient de vouloir, sous un autre nom, perpétuer au sein des deux conseils son odieuse existence, elle avait repoussé victorieusement leur attaque, et la journée du 13 vendémiaire (5 octobre) avait assuré le tranquille établissement de la nouvelle forme du gouvernement républicain. En même temps cette journée avait mis en lumière un homme à peine connu jusqu'alors par quelques services subalternes rendus au siége de Toulon et dans la guerre des Alpes. Bonaparte (1), pour prix de l'assistance qu'il avait prêtée à l'autorité expirante de la Convention nationale, reçut du Directoire le commandement de l'armée d'Italie. Ainsi s'ouvrit devant lui l'immense carrière de puissance et de gloire qu'il devait parcourir.

Jusque-là les armées françaises, dans une incertaine et lente offensive, s'étaient arrêtées au pied des Alpes : nous allons les voir courir du rapide pas de la conquête.

« Le général en chef arriva à Nice le 27 mars ; ses pre-
« miers moments furent consacrés à pourvoir aux besoins
« qui auraient pu nuire à ses opérations, et à prendre con-
« naissance de l'état de ses troupes, ainsi que des positions
« ennemies. Portant un œil sévère sur les administrations,
« il leur imprima bientôt toute son activité, assura les
« différents services, et, secondé par le zèle et le crédit
« d'un banquier fournisseur, parvint à faire payer aux
« troupes un à-compte sur leur solde, qui ranima bientôt
« leur confiance, et les attacha irrévocablement au chef
« qui savait améliorer leur sort (2). »

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

650. ARRIVÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A ALBENGA (5 avril 1796).

PREMIER QUARTIER DU GÉNÉRAL BONAPARTE POUR L'OUVERTURE DE LA CAMPAGNE.

Aquarelle d'après Bagetti, par Morel.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

651. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A SAVONE (9 avril 1796).

Par MM. Jean Alaux et Guiaud en 1835.

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 61.

652. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A SAVONE (9 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre Bagetti.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

« Ces premières dispositions achevées, il transféra son « quartier général à Albenga, le 5 avril, puis à Savone « le 9; cheminant avec le nombreux train des parcs et « tout le personnel des administrations par l'horrible « route de la Corniche, sous le feu des canonnières an- « glaises, il montra dès ce début l'audace qui devait carac- « tériser ses entreprises (1). »

653. COMBAT DE VOLTRI (9 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre Bagetti.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

« Bonaparte (2) trouva son armée éparse dans une ligne « de cantonnement trop étendue. La division Laharpe, « qui gardait Savone, avait poussé la brigade Cervoni en « avant-garde sur Voltri, afin de menacer Gênes et d'ap- « puyer les sommations du ministre de France. Le général « Masséna (3) prit position à Cadibono; Augereau (4) au « centre, près le mont San-Giacomo; la gauche, aux ordres « de Sérurier (5), vers Ormea et Garessio. Les divisions « Macquart et Garnier furent détachées depuis Tende au « col de Cerise.

« L'ennemi occupait une ligne à peu près parallèle, « mais encore plus étendue: Beaulieu (6) avec la gau- « che à Voltagio et Ovada, le centre vers Sassello, la « droite dans la vallée de la Bormida. L'armée de Colli (7), « non moins disséminée, avait la garde depuis ce point « jusqu'à l'Argentière: la brigade Christ défendait les « vallées de Vermegnana, du Gesso et de la Stura, contre « le général Macquart; le général Leyne occupait la Cur- « saglia, l'Ellero, les aboutissants du Tanaro, les environs « de Mondovi et Vico; le comte de Flaye défendait la « Haute-Bormida, le camp retranché de Ceva et Mula- « zanna; enfin Provera (8) à la gauche, gardant Millesimo et « Cairo, devait lier cette armée avec celle des Impériaux,

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 61.
(2) *Voir la note* p. 531. (3) *Idem* p. 566. (4) *Idem* p. 509. (5) *Voir la note* p. 509.
(6) *Idem* p. 513. (7) *Idem* p. 565. (8) N...., marquis de Provera, lieutenant-maréchal au service d'Autriche.

« et s'assurer des hauteurs de Cossaria, qui dominent et « séparent les deux vallées de la Bormida (1). »

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 61.

654. LE COLONEL RAMPON, A LA TÊTE DE LA 32e DEMI-BRIGADE, DÉFEND LA REDOUTE DE MONTE-LEGINO (10 avril 1796).

Par M. BERTHON en 1812.

655. LE COLONEL RAMPON, A LA TÊTE DE LA 32e DEMI-BRIGADE, DÉFEND LA REDOUTE DE MONTE-LEGINO (10 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Les premiers avantages remportés par l'armée française en Italie avaient éveillé toutes les craintes du cabinet de Vienne. Aussitôt le comte de Beaulieu (2) avait été rappelé des bords du Rhin pour remplacer le général Wedins dans son commandement, en même temps que l'armée austro-sarde était augmentée et portée au nombre de soixante et treize mille hommes. Beaulieu, avec des forces doubles de celles de l'armée française, s'empressa de prendre l'offensive : déjà il avait attaqué les troupes françaises à Voltri, et le général Cervoni (3), après un engagement assez vif, avait éte contraint à se retirer devant la supériorité de l'ennemi.

« Dans le moment où Beaulieu entrait à Voltri, le géné-« ral Argenteau (4) commandant le centre, fort de dix mille « Autrichiens, s'était ébranlé en trois colonnes, avec le « gros de ses troupes, pour forcer les positions retranchées « qu'occupait un détachement de la division Labarpe sur « les sommités de Montenotte et Monte-Legino. Argen-« teau conduisit son corps de bataille de Paretto sur le « mont Traversin, où il devait se réunir au général Roc-« cavina (5), parti de Dego avec deux mille cinq cents « hommes d'élite. »

Montenotte se compose d'une petite chaîne de hauteurs, située au sommet de l'Apennin, qui en s'abaissant forme le col de même nom : Monte-Legino, placé en avant, du côté de Savone, domine le chemin direct du col de Montenotte à Savone. La jonction du centre et de l'aile gauche de l'armée ennemie devaient avoir lieu dans les plaines au-dessus de Savone. « Monte-Legino, selon l'expression du

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 61.
(2) *Voir la note* p. 513. (3) *Idem* p. 567. (4) *Idem* p. 565. (5) N... Roccavina, lieutenant-maréchal au service d'Autriche.

« général Jomini, était la clef de l'entreprise des coalisés. »

« Les deux colonnes réunies, montant à douze mille cinq « cents hommes n'avaient qu'un pas à faire pour gagner le « Monte-Legino, quand le colonel Rampon (1), détaché pour « recueillir Cervoni, vint s'y établir et défendre ces hau- « teurs pied à pied. Les Impériaux, maîtres des positions « dominantes et n'ayant plus qu'un dernier assaut à livrer « pour s'emparer de ce contre-fort qui plonge sur Savone, « lancent plusieurs colonnes sur la redoute; Roccavina se « met à leur tête et les encourage par son exemple. Le co- « lonel Rampon, qui sait apprécier l'importance de son « poste, jure de s'y ensevelir, et fait répéter ce serment « au milieu du feu aux douze cents braves qu'il com- « mande : différentes attaques très-vives sont repoussées, et « la nuit seule vient mettre un terme à la fureur des deux « partis (2). »

656. BATAILLE DE MONTENOTTE (11 avril 1796).

Aquarelle d'après BAGETTI, par PARENT.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

657. BATAILLE DE MONTENOTTE (11 avril 1796).

Par MM. Jean ALAUX et GUIAUD en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

Pendant que le colonel Rampon (1) arrêtait à Monte-Legino les efforts de l'ennemi, le général en chef Bonaparte (3) prescrivait à Savone des dispositions pour l'attaque.

« Bien qu'une nuit pluvieuse et une matinée obscure de « brouillards rendissent les mouvements des républicains « plus pénibles, elles en garantirent d'autant mieux le « succès, en prolongeant l'incertitude de l'ennemi.

« Les brigades conduites par le général Laharpe (4) fu- « rent les premières à les aborder vers cinq heures du ma- « tin, et réussirent parfaitement à leur donner le change « sur le point où se dirigeait l'effort. On combattit avec « assez de vivacité sur le front de la position de Monte- « notte.... » Bonaparte, parti de Savone à une heure du matin, dans la nuit du 11 avril, avait joint Masséna (5) sur les hauteurs d'Altare. « Il s'établit sur un plateau, au centre « de ses divisions, pour mieux juger de la tournure des « affaires et prescrire les manœuvres qu'elles nécessite- « raient (6). »

(1) Antoine-Guillaume Rampon, depuis lieutenant général, comte et pair de France. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 67-69. (3) *Voir la note* p. 531. (4) *Idem* p. 566. (5) *Voir la note* p. 566. (6) *Histoire des guerres de la révolution*, p. Jomini, t. VIII, p. 71-72.

L'ennemi, repoussé sur tous les points, abandonna ses positions, et le désordre, ajoute Jomini, s'introduisit dans ses rangs : il fut rejeté sur Puetto et Dego avec perte de douze cents hommes hors de combat et autant de prisonniers. Il n'en arriva à Ponte-Ivrea qu'environ huit à neuf cents : le reste fut dispersé.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

658. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A CARCARE (12 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI et MOREL.

« Le général en chef[1] ordonna à la division Laharpe de « poursuivre l'ennemi d'abord jusqu'à Sassello, afin de don- « ner des inquiétudes au corps qui s'y trouvait, mais de « se rabattre aussitôt sur la Bormida. Lui-même se dirigea « avec le centre et la gauche sur la route de Dego, et le « quartier général vint s'établir à Carcare[2]. »

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

659. BLOCUS DU CHATEAU DE COSSARIA (13 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 61.

660. BLOCUS DU CHATEAU DE COSSARIA (13 avril 1796).

Par MM. Jean ALAUX et PARMENTIER en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 61.

661. ATTAQUE DU CHATEAU DE COSSARIA (14 avril 1796).

Par Nicolas Antoine TAUNAY en 1800.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

662. ATTAQUE DU CHATEAU DE COSSARIA (14 avril 1796).

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL PROVERA, SOMMÉ DE SE RENDRE, DEMANDE A CAPITULER.

Aquarelle d'après BAGETTI, par MOREL.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

663. REDDITION DU CHATEAU DE COSSARIA (15 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

« Le 13 avril, au point du jour, la division Augereau « força les gorges de Millesimo, tandis que les brigades « Joubert et Ménard, au centre, délogeaient les ennemis « des hauteurs environnantes, et coupaient la retraite à « Provera[3], qui se vit contraint de se réfugier sur le som-

(1) Bonaparte, *voir la note* p. 531. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 74. (3) *Voir la note* p. 569.

« met de la montagne de Cossaria, où il se retrancha dans « les ruines d'un vieux château. Ce château est assis sur « la montagne la plus élevée de l'Apennin, au nœud de « trois contre-forts qui, à la distance de trois à quatre « cents toises, forment un glacis gazonné d'une pente ré- « gulière, quoique très-roide, dont le pied est tapissé « d'épaisses broussailles. »

Le général Provera, sommé de se rendre, voulait sortir avec armes et bagages. Ces conditions n'ayant pas été acceptées, « Augereau [1] résolut d'emporter Cossaria. Déjà « ses colonnes d'attaque, aux ordres du général Bannel [2] « et des adjudants généraux Joubert [3] et Quesnel, étaient « formées sur chacun des contre-forts. Elles en suivirent « les crêtes, et furent accueillies par un feu de mous- « queterie très-vif. Joubert, presque au milieu du glacis, « ayant jugé à propos de profiter d'un pli du terrain pour « faire reprendre haleine à sa troupe, afin de la réunir et « d'assaillir ensuite les retranchements avec plus d'en- « semble et de vivacité, les deux autres colonnes s'arrêtè- « rent aussi. Alors les ennemis, prenant cette halte pour « de l'hésitation, firent rouler des quartiers de rochers « qui renversèrent et écrasèrent tout ce qu'ils rencon- « traient. En moins d'un quart d'heure, près de mille « hommes furent tués ou mis hors de combat : Bannel et « Quesnel étaient du nombre des premiers. Néanmoins « Joubert, après avoir rétabli l'ordre dans sa troupe, était « parvenu au pied des retranchements que quelques bra- « ves avaient déjà escaladés, quand deux coups de pierre « le firent tomber sans connaissance et rouler en bas du « glacis. Les soldats, rebutés par les obstacles qui sem- « blaient se multiplier sous leurs pas, et privés de tous « leurs chefs, cherchèrent alors dans les broussailles un « faible abri contre le feu dont ils étaient accablés. La « nuit suspendit le combat sur ce point : Augereau, « craignant que son adversaire ne se fît jour dans l'obscu- « rité, fit établir des épaulements et des batteries d'obusiers « à demi-portée de fusil du château, et la division passa la « nuit du 13 au 14 sur le qui-vive [4]. »

Mais Provera était au bout de sa résistance : manquant de vivres et de munitions, il fut forcé de se rendre le 15 avril avec les quinze cents hommes qu'il commandait.

(1) *Voir la note* p. 509. (2) Pierre Bannel, général de brigade. (3) *Voir la note* p. 567. (4) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 75-78.

664. LE GÉNÉRAL BONAPARTE REÇOIT A MILLESIMO LES DRAPEAUX ENLEVÉS A L'ENNEMI (avril 1796).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 61.

Par M. Adolphe ROEHN en 1812.

Bonaparte (1) était à Millesimo, où il avait établi son quartier général dans la Villa Caretti. Il dictait ses ordres à Berthier (2), chef de l'état-major d'Italie, lorsque ses aides de camp Marmont (3) et Junot (4) vinrent lui présenter les premiers drapeaux enlevés à l'armée des Austro-Sardes à la bataille de Montenotte et à la prise du château de Cossaria.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

665. ATTAQUE GÉNÉRALE DE DÉGO (14 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

666. COMBAT DE DEGO (16 avril 1796).

ATTAQUE DE LA REDOUTE DE MONTE-MAGLIONE.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

667. COMBAT DE DEGO (16 avril 1796).

Aquarelle d'après BAGETTI, par MOREL.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 61.

668. COMBAT DE DEGO (16 avril 1796).

LE GÉNÉRAL BONAPARTE RENCONTRE LE GÉNÉRAL CAUSSE BLESSÉ MORTELLEMENT.

Par M. MULARD en 1812.

669. PRISE DE DÉGO (16 avril 1796).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Pendant que Provera (5) s'efforçait d'arrêter l'armée française devant le château de Cossaria, Beaulieu (6) avait renforcé à Dego le comte d'Argenteau (7) d'un corps de troupes ramené de Gênes, et lui avait ordonné de se maintenir dans cette position jusqu'à la dernière extrémité.

« Le 14 avril, au matin, les deux armées se trouvèrent « en présence. Les troupes sardes, établies dans la vallée « de la Bormida et sur les hauteurs du Cencio, cherchant à « délivrer Provera, attaquèrent au centre la brigade Ménard;

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Idem* p. 466. (3) Auguste-Frédéric-Louis Viesse de Marmont, chef de bataillon, depuis duc de Raguse, maréchal de France, etc. (4) Jean-Andoche Junot, capitaine, depuis colonel-général des hussards et duc d'Abrantès. (5) *Voir la note* p. 560. (6) *Idem* p. 513. (7) *Idem* p. 565.

« mais elles furent vigoureusement accueillies et repous-
« sées avec perte. Alors Bonaparte (1) fit appuyer le général
« Ménard (2) à droite, afin de renforcer l'attaque que la di-
« vision Laharpe devait exécuter sur Dego, de concert avec
« le reste des troupes de Masséna (3). »

Cette attaque fut couronnée d'un plein succès : après plusieurs assauts repoussés et recommencés avec une égale vigueur, la position resta aux Français avec quatre mille prisonniers et une portion de l'artillerie ennemie. Les troupes, fatiguées de quatre jours de combats, se reposaient à peine quand il fallut reprendre les armes. C'était le général Wukassowitch qui, égaré dans sa marche (16 avril), était tombé au milieu de l'armée francaise avec six mille grenadiers qu'il commandait, et qui, pour se sauver, venait de tenter un coup d'audace.

« La colonne autrichienne se jetant avec impétuosité sur
« les postes les surprit à la faveur d'un épais brouillard et
« d'une assez forte pluie ; en vain le général Lasalcette
« voulut s'opposer à ses progrès ; l'ennemi replia l'avant-
« garde et s'empara de Dego, ainsi que des redoutes voi-
« sines. »

Le général en chef, informé de cet incident, ordonna de nouveau d'attaquer cette position. « Le général Causse (4)
« s'avance à la tête de la quatre-vingt-dix-neuvième sur la
« grande redoute de Magliani, que Masséna, secondé par
« le reste de la division Laharpe, doit assaillir en même
« temps. Les troupes cheminaient péniblement sous un
« feu meurtrier : Causse, impatient, se précipite à la tête
« de quelques centaines d'hommes, essuie la décharge
« meurtrière des Autrichiens, et tombe mort avec une
« partie de ses braves ; le reste fuit sur la tête de colonne
« où il jette l'incertitude. Les Autrichiens s'élancent de la
« redoute à sa poursuite, et les troupes républicaines,
« ébranlées, reviennent en désordre, quand le général en
« chef, arrivant avec la quatre-vingt-neuvième, sous le
« commandement du général Victor (5), reçoit le choc des
« Impériaux, et ordonne à son escadron d'escorte de rallier
« les fuyards (6). »

Bonaparte passant près de l'endroit où le général Causse avait été frappé à mort, s'arrêta près de lui : « Dego est-il

(1) *Voir la note* p. 531. (2) Philippe-Romain Ménard, général de brigade, depuis général de division. (3) *Voir la note* p. 566. (4) Jean-Jacques Causse, général de brigade. (5) *Voir la note* p. 532. (6) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 83-84.

« repris ? » demanda le mourant, et sur la réponse affirmative du général en chef, il ajouta : *Vive la République!* je meurs content.

Les résultats de cette bataille de six jours, ou de cette série de combats livrés à Millesimo, Montenotte et Dego, furent la prise de quarante pièces de canon et une perte pour l'armée ennemie d'environ dix mille hommes hors de combat.

670. PRISE DES HAUTEURS DE MONTE-ZEMOLO (15 avril 1796).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Aussitôt que la capitulation de Cossaria eut rendu disponible la division du général Augereau, Bonaparte [1] lui ordonna de marcher sur les hauteurs de Monte-Zemolo et de s'en emparer, pour achever de séparer les Piémontais de l'armée autrichienne.

Le général Augereau [2] exécuta les ordres du général en chef, et en même temps que la division Masséna reprenait la position de Dégo, il s'empara des hauteurs de Monte-Zemolo.

671. PRISE DE LA VILLE DE CEVA (16 avril 1796).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

ÉVACUATION DU CAMP RETRANCHÉ PAR LES PIÉMONTAIS.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

672. PRISE DE LA VILLE DE CEVA (16 avril 1796).

LES PIÉMONTAIS SE RETIRENT DANS LE FORT.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Le plan du directeur Carnot [3] ordonnait à Bonaparte [1] de négliger l'armée piémontaise et de poursuivre l'anéantissement des Autrichiens. Mais Bonaparte savait qu'à la guerre il n'y a point de plan qui ne doive se subordonner à l'empire des circonstances, et que souvent un général doit, sous sa responsabilité, avoir le courage de désobéir. Il ne pouvait consentir à laisser sur ses derrières une armée aussi brave, et qui, déjà entamée, devait lui coûter si peu à anéantir. En conséquence il laissa le général Laharpe [4] au camp de San-Benedetto pour observer Beaulieu [5], et par un de ces prodiges d'activité dont il commençait alors le merveilleux exemple, il entraîna ses jeunes soldats vers

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Idem* p. 509. (3) *Idem* p. 526. (4) *Idem* p. 546. (5) *Idem* p. 513.

Ceva, où le général Colli (1) s'était retranché. Ce fut dans cette marche mémorable que, du haut du Monte-Zemolo, Bonaparte montra à son armée les riches plaines de l'Italie qui s'ouvraient devant elle, et, lui faisant voir en même temps par derrière les Alpes avec leurs hautes cimes, s'écria dans un transport d'enthousiasme : « Annibal avait franchi « les Alpes, nous, nous les avons tournées. »

« La division Augereau quitta, sans perdre une minute, « les hauteurs de Monte-Zemolo (16 avril), et descendit « sur Ceva, où elle opéra sa jonction avec la division Seru- « rier et la brigade Rusca. Le quartier général fut trans- « porté le 18 à Salicetto ; la division Masséna vint prendre « position vers Monte-Barcaro ; celle de Laharpe resta à « San-Benedetto, entre le Belbo et la Bormida, pour ob- « server l'armée autrichienne. Victor (2), avec une brigade « de réserve, couvrait Cairo et la route de Savone. »

Le général Bonaparte fit attaquer de front le camp de Ceva et la position de Pedagiéra par les trois brigades de la division Augereau. Les généraux Masséna (3) et Serurier (4), dirigés sur la droite et la gauche de ces positions, furent chargés de les tourner et de les investir.

« Le général Colli, dont les postes avaient été reployés, « tint avec assez de fermeté les redoutes extérieures qui « couvraient son camp, et qui étaient défendues par sept à « huit mille hommes. Les brigades Joubert et Beyrand les « attaquèrent à plusieurs reprises avec leur vigueur accou- « tumée, sans obtenir néanmoins un succès décidé. Mais « le général piémontais, informé que la division Serurier « débordait sa droite par Monbasilico, et que Masséna, dé- « bouchant des montagnes de Bascaro, menaçait de lui en- « lever sa dernière communication par Castellino, résolut « prudemment de se retirer dans la nuit, laissant quelques « bataillons dans la citadelle de Ceva (5). »

673. ATTAQUE DE SAINT-MICHEL (20 avril 1796). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

PASSAGE DU TANARO SOUS LE FEU DES PIÉMONTAIS.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

674. ATTAQUE DE SAINT-MICHEL (20 avril 1796). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

Par MM. Jean ALAUX et GUYON en 1835.

(1) *Voir la note* p. 565. (2) *Idem* p. 532. (3) *Idem* p. 566. (4) *Idem* p. 509.
(5) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 88-89.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

675. PRISE DES HAUTEURS DE SAINT-MICHEL (20 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

676. PRISE DES HAUTEURS DE SAINT-MICHEL (20 avril 1796).

Par MM. Jean ALAUX et GUYON en 1835.

Le général Colli (1), en se retirant du camp retranché de Ceva, « avait pris pour couvrir Mondovi une excellente « position sur les hauteurs qui encaissent la rive gauche de la « Cursaglia jusqu'à son confluent dans le Tanaro ; sa droite, « sous le général Bellegarde (2), appuyant à Notre-Dame de « Vico ; le centre, sous Dichat, à Saint-Michel ; sa gauche, « commandée par Vitali, jusque vers Lesegno ; une ré- « serve à la Bicocque. La gauche, couverte par le Tanaro et « la Cursaglia, n'était pas abordable, les Sardes ayant rompu « le pont de Pra, vis-à-vis Lesegno : à la vérité, ceux de « Saint-Michel au centre, et de la Torre à la droite, exis- « taient encore ; mais, outre que c'étaient de méchants ponts, « leurs débouchés se trouvaient hérissés de batteries ra- « santes parfaitement disposées. Malgré ces obstacles Bo- « naparte prescrivit d'assaillir l'ennemi partout où il se « présenterait.

« La position de Saint-Michel est un contre-fort de la « grande chaine des Alpes, qui a d'un côté pour fossé la « Cursaglia, torrent impétueux, dont les bords, coupés à pic « dans une terre argileuse, présentent un escarpement « d'autant plus dangereux qu'on ne l'aperçoit que de très- « près. Le Tanaro, qui baigne le pied de l'autre revers du « contre-fort, est aussi rapide, mais bien plus profond.

« Augereau (3), arrivé près du Tanaro, chargea Joubert (4) « de le reconnaître et de le passer. Ce brave officier, après « en avoir cherché inutilement un gué, se jeta, quoique « blessé, au milieu du torrent, et parvint, après des efforts « inouïs, sur l'autre bord ; mais ses grenadiers ne pouvant « le suivre, on fut obligé de retirer sa colonne hors de « portée.

« Sur la gauche le général Guyeux (5), ayant trouvé un « passage au-dessus de la Torre, força bientôt Bellegarde

(1) *Voir la note* p. 565. (2) N..., comte de Bellegarde, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis feld-maréchal. (3) *Voir la note* p. 509. (4) *Idem* p. 567. (5) Jean-Joseph Guyeux, général de brigade, depuis général de division.

« à la retraite : Serurier (1) et Fiorella franchirent le pont « de Saint-Michel, et se logèrent dans le bourg; mais Di- « chat, quoique débordé et assailli de front, leur opposant « une barrière impénétrable, donna le temps à Colli de « voler à son secours avec des renforts et de diriger la ré- « serve sur le flanc des Français groupés autour du bourg. « Les Piémontais, ranimés par l'arrivée de ces troupes, se « précipitent sur leurs adversaires avec une valeur peu « commune, et malgré les efforts de ceux-ci, les obli- « gent à repasser le pont en désordre (2). »

Mais Bonaparte ayant ordonné de nouvelles dispositions pour l'attaque, le général Colli n'attendit pas l'événement.

677. BATAILLE DE MONDOVI (22 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

678. BATAILLE DE MONDOVI (22 avril 1796).

Par MM. Jean ALAUX et GUYON en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

679. BATAILLE DE MONDOVI (22 avril 1796).

MORT DU GÉNÉRAL STENGEL.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

En se retirant ainsi devant les Français, le général piémontais (3) ne cherchait qu'à gagner du temps, afin d'opérer, s'il le pouvait, sa jonction avec l'armée autrichienne. Mais Bonaparte (4), qui devinait sa pensée, n'en était que plus pressé de l'atteindre et de lui porter des coups décisifs. L'extrême fatigue de ses troupes l'arrêtait seulement. « Il « tint alors un conseil de guerre auquel les divisionnaires « furent mandés. Il y exposa l'état des choses sans rien « déguiser; et les généraux, convaincus que l'armée serait « perdue si on donnait le temps à l'ennemi de se recon- « naître, décidèrent unanimement une seconde attaque, « malgré la fatigue et le découragement des troupes. »

Cependant le général Serurier (1), qui suivait tous les mouvements de l'armée piémontaise, ne tarda pas à l'atteindre près de Vico. Le général Colli prit alors position à Mondovi, où il fut bientôt attaqué.

« La brigade Dommartin marcha droit sur le centre au « poste de Briquet, défendu par Dichat, qui, selon son usage,

(1) *Voir la note* p. 560. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 89-91. (3) Colli, *voir la note* p. 565. (4) *Voir la note* p. 531.

« l'accueillit chaudement. Les bataillons républicains hési-
« tent;.... Colli se précipite sur eux avec la réserve, et les ra-
« mène tambour battant, de manière à faire concevoir des
« craintes au général Serurier. Celui-ci ne voit de ressour-
« ces qu'en appelant à son secours la brigade Fiorella,
« chargée d'abord d'attaquer le flanc de l'ennemi, et ce
« mouvement réussit d'autant mieux que Colli, dans ces
« entrefaites, était forcé de voler à l'extrême droite où
« Guyeux menaçait de gagner Mondovi. Dichat, privé de
« soutien à l'instant où les deux brigades républicaines
« formées en colonnes profondes allaient se précipiter sur
« lui, ne s'en défendit pas moins bien ; mais ce général
« ayant été frappé d'un coup mortel, la perte d'un chef si
« estimé mit la consternation parmi ses soldats qui se reti-
« rèrent en désordre. Forcé ainsi sur le centre, et menacé
« sur les deux flancs par Meynier [1] et Guyeux [2], *Colli* se
« décida alors à repasser l'Ellero sous Mondovi, où il jeta
« quelques bataillons, avec ordre de l'évacuer dès que la
« retraite serait assurée. Il rassembla ses forces à Fossano.
« Le général Stengel [3], voulant le harceler à la tête de
« quelques escadrons qui avaient franchi l'Ellero et gagné
« le flanc gauche, devint victime de trop d'impétuosité.
« Chargé lui-même par les dragons de la Reine, qui le cul-
« butèrent, il tomba expirant aux mains des Piémontais
« avec une partie de son détachement ; le reste ne trouva
« de salut qu'en repassant le torrent à la hâte. Les Piémon-
« tais perdirent dans cette journée environ mille hommes,
« huit canons et onze drapeaux. Le magistrat de Mondovi
« apporta les clefs de la ville au vainqueur [4]. »

680. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A BENE (24 avril 1796).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Le 23 avril, le lendemain de la bataille de Mondovi, le général Colli [5] proposa une suspension d'hostilités. Il faisait espérer la paix, mais le général Bonaparte [6], « fidèle à son « plan, savait que, pour en assurer l'exécution et en ob- « tenir tous les résultats possibles, il ne fallait pas laisser « aux alliés le temps de se reconnaître, et qu'à aucun prix

(1) Jean-Baptiste Meynier, général de division. (2) *Voir la note* p. 578. (3) *Idem* p. 491. (4) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 95. (5) *Voir la note* p. 565. (6) *Idem* p. 531.

« il ne devait ralentir la rapidité de ses opérations. Il ré-
« pondit que les négociations n'éprouveraient aucun ob-
« stacle à Paris, où l'on souhaitait la paix aussi vivement
« qu'à Turin; mais que ne pouvant perdre le fruit de
« ses victoires, il ne suspendrait sa marche que dans
« le cas où l'on mettrait à sa disposition deux des trois
« forteresses de Coni, Tortone ou Alexandrie.

« Le 24, la cavalerie du général Beaumont, suivie de la
« division Masséna, occupa la ville de Bene (1). »

681. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A CHERASCO (25 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Le 25, Serurier (2) marcha à Fossano, où se trouvait le
« général Colli (3); les deux corps séparés par la Stura se
« canonnèrent pendant quelques heures. La division Mas-
« séna se dirigea sur Cherasco, ville revêtue d'une bonne
« enceinte palissadée et garnie de vingt-huit pièces de
« canon, que l'ennemi abandonna pendant la nuit. L'ac-
« quisition de cette petite place, importante à cause de
« sa position au confluent de la Stura et du Tanaro, pro-
« cura un poste à l'abri d'un coup de main, très-propre à
« établir les dépôts de première ligne (4). »

682. BOMBARDEMENT ET PRISE DE FOSSANO (26 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Colli (3) s'étant retiré sur Carignan, la division Serurier
« passa la Stura et entra à Fossano; celle du général Au-
« gereau s'empara d'Alba (5). »

683. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A ALBA POMPÉIA (26 avril 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Le 26 le général en chef (6) se porta en avant de la ville d'Alba, après en avoir pris possession.

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 98.
(2) *Voir la note* p. 509. (3) *Idem* p. 565. (4) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 99. (5) *Ibid.* (6) Bonaparte, *voir la note* p. 531.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 61.

684. PRISE DE CONI (nuit du 28 au 29 avril 1796).

Par MM. Jean Alaux et Lafaye en 1835.

685. PRISE DE CONI (29 avril 1796).

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE PAR LA PORTE DE NICE.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre Bagetti.

Enfin le général Colli [1] fit connaître le 27 que la cour de Turin avait accédé aux conditions proposées : le lendemain 28 avril l'armistice fut conclu avec le roi de Sardaigne [2]. « Les clauses portaient en substance que ce prince ferait « remettre sur-le-champ les forteresses de Coni et d'Alexan- « drie ; que ses troupes évacueraient le fort de Ceva et « remettraient Tortone aussitôt que cela serait possible ; « et aussitôt le général Despinois [3] prit possession de « Coni [4]. »

686. PRISE DE LA CITADELLE DE TORTONE (3 mai 1796).

PASSAGE DE LA SCRIVIA ET ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre Bagetti.

« Quelques jours après l'occupation de Coni le général « Miollis [5] entra dans le fort de Ceva, et Meynier [6] dans « le fort Saint-Victor de Tortone [7]. »

687. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A ALEXANDRIE (PIÉMONT) (5 mai 1796).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre Bagetti.

Les hostilités cessant avec la cour de Sardaigne, l'armée d'Italie ne comptait plus d'ennemis que les Autrichiens. Après avoir pris possession des places fortes qui lui étaient cédées et s'être assuré de toutes ses communications avec la France, le général Bonaparte [8] se mit en mesure de repousser au delà de l'Adige les troupes du général Beaulieu [9].

(1) *Voir la note* p. 565. (2) *Idem* p. 496. (3) *Idem* p. 530. (4) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 101. (5) Sextus-Alexandre-François Miollis, général de brigade, depuis comte, gouverneur de Rome et des États de l'Église, et lieutenant général. (6) *Voir la note* p. 580. (7) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 102. (8) *Voir la note* p. 581. (9) *Idem* p. 513.

« L'armée française se porta sur Alexandrie; le géné-
« ral Masséna (1) y arriva assez à temps (le 5 mai) pour
« s'emparer des magasins considérables amassés par les
« Autrichiens (2). »

688. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A PLAISANCE (7 mai 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Le 6 mai le général Bonaparte (3) se porta par une mar-
« che forcée à Castel-San-Giovanni, avec trois mille
« grenadiers et quinze cents chevaux. Des officiers d'état-
« major côtoyèrent, avec un parti de cavalerie, toute la
« rive gauche du Pô, pour enlever les embarcations jus-
« qu'à Plaisance; ils prirent plusieurs bateaux chargés
« de cinq cents malades et de la pharmacie de l'armée.
« Le 7 mai le corps des grenadiers, conduit par le gé-
« néral Lannes (4), arriva vis-à-vis de Plaisance, et se pré-
« cipita de suite dans les embarcations. Deux escadrons
« autrichiens étaient en bataille sur la rive opposée; le
« général Lannes débarqua avec audace, et fit bientôt re-
« plier cette cavalerie. Les troupes françaises se formèrent
« avec la rapidité de l'éclair (5). »

689. PASSAGE DU PÔ SOUS PLAISANCE (7 mai 1796).

Par Didier BOGUET en 1799.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

690. PASSAGE DU PÔ SOUS PLAISANCE (7 mai 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Aussitôt après le mouvement sur San-Giovanni, et Plai-
« sance démasqué, toutes les divisions disposées en échelons
« s'ébranlèrent et forcèrent de marche pour arriver; elles
« commencèrent à passer dans la journée: celles des géné-
« raux Laharpe et Masséna vers Plaisance, celle d'Auge-
« reau à Verato (6). »

Le 7 mai le général Bonaparte (3) arriva devant Plaisance; il se rendit au bord de la rivière, où il demeura jusqu'à ce que le passage fût effectué, et l'avant-garde sur la rive gauche. Beaulieu (7) était alors à Pavie, où il faisait fortifier la

(1) *Voir la note* p. 566. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 114. (3) *Voir la note* p. 531. (4) Jean Lannes, chef de brigade, depuis maréchal de l'empire et duc de Montebello. (5) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 116. (6) *Ibid.* (7) *Voir la note* p. 513.

ville; instruit du mouvement de l'armée française, il donna ordre au général Liptay (1) de se porter à sa rencontre.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

691. COMBAT DE FOMBIO (8 mai 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

« Le 8 mai le général Liptay (1) se trouvait à Fombio avec « trois mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux. « Il avait pris une position assez avantageuse, dont il im- « portait de le déloger avant que Beaulieu (2) pût le rejoindre. « Bonaparte (3) donna ses ordres à cet effet. Le général Dalle- « magne (4), avec les grenadiers, attaqua par la droite; l'ad- « judant général Lanusse (5) marcha au centre, sur la chaus- « sée; le général Lannes (6) à la gauche.

« Après une résistance assez vive le corps de Liptay fut « chassé de Fombio, puis de Codogno; et, soit qu'il y fût « forcé, soit que ses instructions lui en donnassent l'ordre, « il se rejeta sur Pizzighettone, où il passa l'Adda. La perte « des Autrichiens dans cette rencontre se monta à cinq « ou six cents hommes (7). »

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles, N° 140.

692. SURPRISE DU BOURG DE CODOGNO (8 mai 1796).

MORT DU GÉNÉRAL LAHARPE.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

« La division Laharpe dirigée sur Codogno pour éclairer « l'armée s'était emparée de ce bourg. Informé à Casal de « ce mouvement des Français, Beaulieu (2) marcha aussitôt « pour les surprendre. La colonne autrichienne donna sur « les avant-postes de la division Laharpe, et les surprit « complétement. Laharpe (8) rassembla ses troupes, se « rendit à ses avant-postes, chargea sur les Autrichiens « qu'il repoussa, mais par malheur il tomba dans cette « charge frappé à mort d'un coup de feu (9). »

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

693. PRISE DE CASAL (9 mai 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

« Cependant l'alarme était donnée, et les troupes sous les « armes. Le général Berthier (10) se rendit à Codogno et mar-

(1) N... Liptay, général-major au service d'Autriche, depuis lieutenant-maréchal. (2) *Voir la note* p. 513. (3) *Idem* p. 531. (4) Claude Dallemagne, général de brigade, depuis général de division et baron. (5) François Lanusse, depuis général de division. (6) *Voir la note* p. 583. (7) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 117. (8) *Voir la note* p. 566. (9) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 119. (10) *Voir la note* p. 466.

« cha sur-le-champ, à la tête de la division Laharpe, sur « Casal, où il entra sans résistance [1]. »

694. COMBAT EN AVANT DE LODI (10 mai 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Beaulieu [2] avait espéré que le Pô lui servirait de barrière contre l'armée française, et déjà ce fleuve était passé. Il se dirigea alors sur Lodi pour disputer le passage de l'Adda. Bonaparte [3] se hâta de l'y chercher, avant que deux divisions, attendues par le général autrichien, fussent venues le rejoindre.

« Le général en chef partit de Plaisance dans la soirée « du 9 mai, après avoir signé l'armistice avec le duc ; « il arriva le 10 à trois heures du matin à Casal, et « en repartit de suite pour se porter à l'avant-garde, qui « se mettait à la poursuite de Beaulieu sur Lodi.... Arri- « vant à la tête des grenadiers de Dallemagne, ses éclai- « reurs engagèrent une fusillade à l'approche de la ville « avec les derniers pelotons de Wukassowitch. Après que « la colonne eut défilé, le détachement chargé de garder la « ville, étonné de l'audace des grenadiers républicains, « qui se précipitaient jusqu'au pied des murailles et mena- « çaient de les escalader, prit le parti de repasser l'Adda « sous la protection d'une artillerie nombreuse placée sur « la rive gauche [4]. »

695. BATAILLE DE LODI (10 mai 1796).

PASSAGE DE L'ADDA.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

696. BATAILLE DE LODI (10 mai 1796).

PASSAGE DE L'ADDA.

Par MM. Jean ALAUX et LAFAYE en 1835. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 61.

Le général Bonaparte [3], ayant repoussé à Lodi l'arrière-garde des troupes autrichiennes, « se rendit sur- « le-champ à l'entrée du pont, et, afin d'empêcher les tra- « vailleurs autrichiens de le rompre, il fit placer lui- « même, au milieu d'une grêle de mitraille, les deux « pièces légères attachées à l'avant-garde de la division « Masséna. Cependant pour assurer le succès de la journée,

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 119.
(2) *Voir la note* p. 513. (3) *Idem* p. 531. (4) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 122-124.



« il n'y avait pas une minute à perdre ; Bonaparte ordonna
« au général Masséna ([1]) de former tous les bataillons de
« grenadiers en colonne serrée, et de les faire suivre par
« sa division ; celle du général Augereau, qui avait passé
« la nuit à Casal-Pusterlengo, reçut l'ordre d'accélérer sa
« marche pour venir prendre part au combat et soutenir
« les efforts de la première. Cette redoutable masse de
« grenadiers, ayant le deuxième bataillon de carabiniers
« en tête, s'élança au débouché du pont : la mitraille, que
« vingt pièces vomissaient dans ses rangs, y causa un
« moment d'incertitude, et le rétrécissement du défilé
« pouvant changer cette incertitude en désordre, les gé-
« néraux se mirent à la tête des troupes et les enlevèrent
« avec enthousiasme. Parvenus au milieu du lit, les sol-
« dats français aperçoivent que le côté opposé, loin d'of-
« frir autant de profondeur que l'autre, pouvait presque
« se passer à pied sec ; aussitôt une nuée de tirailleurs
« se glisse en bas du pont, et avec autant d'intelligence
« que de courage se jette sur l'ennemi pour faciliter la
« marche de la colonne. Ainsi favorisée, celle-ci redouble
« d'ardeur et de confiance, se précipite au pas de charge
« sur le pont, le franchit à la course, aborde et culbute
« dans un instant la première ligne de Sebottendorf,
« enlève ses pièces et disperse ses bataillons ([2]). »

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

697. PRISE DE CRÉMA (11 mai 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

698. PRISE DE PIZZIGHETTONE (12 mai 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

699. PRISE DE CRÉMONE (12 mai 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

700. PRISE DE CRÉMONE (12 mai 1796).

Par MM. Jean ALAUX et Oscar GUÉ en 1835.

« Après l'affaire de Lodi, Beaulieu ([3]) se retira derrière
« le Mincio. La division Augereau et la cavalerie mar-
« chèrent à sa poursuite sur Créma, où elles entrèrent
« le 11 mai.

([1]) *Voir la note* p. 566. ([2]) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 125. ([3]) *Voir la note* p. 513.

« Celle de Serurier reçut ordre de se rabattre sur Piz-
« zighettone, pour l'attaquer par la rive droite de l'Adda,
« tandis que Masséna (1) s'y porterait sur la rive gauche.
« L'apparition du général Masséna, le 12 mai, du côté de
« Regone, décida le commandant de Pizzighettone à se
« rendre.

« La ville de Crémone ouvrit en même temps (le 12
« mai) ses portes à l'avant-garde de cavalerie du général
« Beaumont. La division Serurier vint ensuite y prendre
« position (2). »

701. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A PAVIE PAR LA PORTE DE LODI (13 mai 1796).

Aquarelle d'après BAGETTI par MOREL. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

De Pizzighettone le général Augereau (3) se rendit à Pavie dont il prit possession le 13 mai.

702. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MILAN (15 mai 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

703. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MILAN (15 mai 1796).

Par MM. Jean ALAUX et LAFAYE en 1835. — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

« Le 13 mai le général Masséna (1) se porta de Lodi sur
« Milan. La division Augereau y marcha de Pavie : Bo-
« naparte (4) fit son entrée solennelle le 15; le comte de
« Melzi (5) vint à sa rencontre à Melezuollo. Arrivé à la
« porte Romaine, il y trouva la garde urbaine et presque
« toute la population de cette grande cité. Les compa-
« gnies de milices baissèrent les armes, les citoyens
« reçurent le général en chef avec des acclamations uni-
« verselles; la noblesse alla au-devant de lui : il se rendit
« au palais de l'archevêque, escorté par la garde mila-
« naise. »

La citadelle de Milan avait une garnison autrichienne. Bonaparte la fit investir et ordonna d'en presser le siége.

« Le général Despinois (6) fut chargé de cette tâche et du

(1) *Voir la note* p. 566. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 128. (3) *Voir la note* p. 509. (4) *Idem* p. 531. (5) François, comte de Melzi-d'Éril, depuis chancelier du royaume d'Italie, garde des sceaux de la couronne et duc de Lodi. (6) *Voir la note* p. 530.

« commandement de la capitale. On convint avec les Au-
« trichiens qu'ils ne tireraient point sur la ville, mais
« seulement sur les troupes employées à l'attaque (1). »

704. PRISE DE SONCINO (24 mai 1796).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

L'avant-garde de l'armée se mit en marche pour effectuer le passage de l'Oglio. Le général Kilmaine (2), qui la commandait, arriva le 24 à Soncino dont il s'empara.

705. PRISE DE BINASCO (25 mai 1796).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle d'après BAGETTI par MOREL.

Le 25 mai le général en chef de l'armée d'Italie (3) quitta Milan pour se rendre à Brescia par Lodi : arrivé dans cette dernière ville, il apprend du général Despinois (4) que trois heures après son départ on avait sonné le tocsin dans toute la Lombardie.

« A peine Bonaparte fut-il instruit de ce mouvement, « qu'il retourna sur ses pas avec trois cents chevaux et « un bataillon de grenadiers... Une colonne mobile, aux « ordres du général Lannes (5), se porta sur Binasco, où sept « à huit cents paysans armés étaient rassemblés ; il les mit « en fuite, en tua une centaine et brûla le village (6). »

706. PAVIE ENLEVÉE D'ASSAUT (26 mai 1796).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

C'était Pavie qui avait été le principal théâtre de l'insurrection : cinq à six mille paysans avaient été introduits dans la ville, et la garnison contrainte à se retirer dans le château.

« Le général en chef (3), voulant empêcher le désastre qui « résulterait de la résistance de cette ville, envoya l'ar- « chevêque de Milan porter au peuple soulevé une pro- « clamation pour le faire rentrer dans l'ordre. La dé- « marche du prélat resta sans effet. Bonaparte se porta « alors le 26 mai sur les lieux. La ville était garnie de

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 129.
(2) Charles-Joseph Kilmaine, général de brigade, depuis général de division et général en chef de l'armée d'Helvétie. (3) Bonaparte, *voir la note* p. 531. (4) *Voir la note* p. 530. (5) *Idem* p. 583. (6) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 135-137.

« beaucoup de monde et semblait en état de se défendre;
« le château avait été forcé de capituler faute de vivres et
« de munitions. Quelques coups de canon furent tirés et
« la ville sommée; mais l'aveuglement des insurgés étant
« à son comble, le général Dommartin (1) fit placer de suite
« le sixième bataillon de grenadiers en colonne serrée, la
« hache à la main, avec deux pièces de canon en tête : les
« portes furent enfoncées, la foule se dispersa et se sauva
« dans les maisons et sur les toits, essayant inutilement
« d'empêcher les troupes françaises de pénétrer dans les
« rues, en les accablant de pierres. Bonaparte voulait
« faire mettre le feu à la ville, lorsque la garnison du
« château revint saine et sauve, et lui épargna un acte
« aussi terrible (2). »

707. BATAILLE D'ALTENKIRCHEN (4 juin 1796).

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en 1839. Partie centrale. 1er étage. Salle n° 134.

L'armistice arrêté, par la convention de 1796, entre les armées françaises et autrichiennes sur les bords du Rhin, avait suspendu les hostilités pendant quelque temps; mais le rappel du comte de Clerfayt (3) semblait prouver que cette convention n'avait pas obtenu l'assentiment du cabinet de Vienne. Cependant les opérations de la guerre n'avaient pas encore repris leur cours, lorsque le général Wurmser (4) reçut l'ordre de se rendre en Italie avec un corps d'élite de vingt-cinq mille hommes. En même temps l'armée impériale opposée aux Français en Allemagne passait sous les ordres de l'archiduc Charles (5), à qui l'on avait adjoint le général Latour (6) et le duc de Wurtemberg (7).

Du côté des Français, Jourdan (8) était toujours à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, et le général Moreau (9) avait succédé à Pichegru (10) dans le commandement de celle du Rhin.

Lorsque le moment d'agir fut enfin marqué par la dénonciation que les Autrichiens firent de l'armistice, le général Jourdan se mit en devoir de prendre l'initiative. A cet effet il ordonna à Kléber (11) d'attaquer le corps du duc de Wurtemberg et de le pousser avec toute la vigueur possible sur la Lahn.

(1) Éléazar-Auguste Dommartin, général de brigade, depuis général de division. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 138. (3) *Voir la note* p. 494. (4) *Idem* p. 532. (5) *Idem* p. 540. (6) *Idem* p. 547. (7) Frédéric-Guillaume-Alexandre-Ferdinand, duc de Wurtemberg, feld-maréchal au service d'Autriche. (8) *Voir la note* p. 509. (9) *Voir la note* p. 509. (10) *Idem* p. 533. (11) *Idem* p. 541.

Kléber manœuvra quelques jours en vue des troupes autrichiennes, et eut avec elles quelques engagements. Le 4 juin il était devant le corps principal du duc de Wurtemberg, qui occupait les positions avantageuses de Kroppach et d'Altenkirchen.

« Un combat assez vif, mais inégal, s'engagea ; la cava-
« lerie du général Lefebvre, conduite par l'intrépide Ri-
« chepance [1], traversant le ravin devant Altenkirchen, cul-
« buta quelques escadrons autrichiens sur les bataillons de
« Jordis ; cette infanterie, déjà menacée à gauche, voulut se
« retirer, mais la tête de la colonne fut bientôt gagnée de
« vitesse, chargée et forcée à mettre bas les armes. Le géné-
« ral Soult [2] s'était avancé en même temps sur Kroppach,
« comme il en avait l'ordre ; bien qu'il n'eût aucun enga-
« gement sérieux, son mouvement contint la réserve que
« le duc de Wurtemberg avait établie sur ce point, et qui,
« se trouvant menacée elle-même, ne put prendre aucune
« part au combat. Les Autrichiens rassemblèrent alors
« leurs troupes vers Hochstebach et se retirèrent dans la
« nuit jusqu'à Freilingen, en abandonnant quinze cents
« prisonniers, douze pièces de canon et quatre dra-
« peaux [3]. »

708. PASSAGE DU RHIN A KEHL (24 juin 1796).

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 134.

Par M. Toussaint CHARLET en 1838.

Le général Moreau [4] avait pour instruction de passer le Rhin et de porter la guerre en Allemagne, aussitôt après la reprise des hostilités. Il avait profité de l'armistice pour se préparer à cette importante opération, et s'était décidé à traverser le Rhin à Strasbourg. Cette grande place lui offrait un point de départ excellent, et le fort de Kehl, qu'il trouvait en face de lui, était facile à surprendre. Aussitôt donc que finit la suspension d'armes, il alla faire contre le camp retranché de Manheim une fausse attaque qui lui réussit à merveille, et resserra l'ennemi dans ses lignes ; puis une partie de l'armée française fut dirigée sur Strasbourg, pendant que d'autres troupes s'y rendaient d'Huningue. De faux bruits trompèrent les Autrichiens sur leur destination. Il était résolu que le passage s'effectuerait sur deux points : dix mille hommes devaient le

(1) Antoine Richepance, depuis général de division et commandant en chef de l'armée de la Guadeloupe. (2) Jean-de-Dieu Soult, général de brigade, depuis duc de Dalmatie, maréchal de France, etc. (3) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 178-182. (4) *Voir la note* p. 509.

tenter à Gambsheim, au-dessous de Strasbourg, et quinze mille à Kehl. L'armée de Sambre-et-Meuse, à l'extrême gauche de celle du Rhin, ayant la première attaqué l'ennemi le 31 mai, le général Moreau, qui devait lier toutes ses opérations avec celles de Jourdan (1), se prépara à effectuer le passage : le mouvement de retraite que Jourdan avait été dans la nécessité d'ordonner lui en faisait une loi.

« Le 23 juin, après midi, les portes de Strasbourg furent « tout à coup fermées, et l'on s'occupa en toute diligence « des derniers préparatifs de l'entreprise, différés jusqu'a- « lors pour mieux en garder le secret.

« Trois fausses attaques exécutées à Misesnheim, à la « redoute d'Isaac et à Beclair, furent destinées à diviser « l'attention et la résistance de l'ennemi.

« Le 23, à l'entrée de la nuit, les corps destinés au pas- « sage se trouvèrent rassemblés sur deux points princi- « paux : seize mille hommes au polygone et sur les glacis « de la ville de Strasbourg, sous les ordres de Ferino (2), et « douze mille près de Gambsheim, sous ceux du général « Beaupuy (3). Le tout était commandé par Desaix (4).

« A minuit les embarcations étaient descendues de l'Ill « dans le bras Mabile, qu'elles remontèrent ; les trou- « pes s'y jetèrent avec vivacité, en observant néanmoins « le plus profond silence : le nombre des combattants sur ce « premier transport était de deux mille cinq cents hommes.

« A une heure et demie le général donna le signal du « départ : le canon des fausses attaques se faisait déjà en- « tendre et aurait dû donner l'éveil à l'ennemi ; cependant « ce trajet s'exécuta très-heureusement. Les troupes dé- « barquèrent sans tirer un coup de fusil ; les postes en- « nemis n'eurent que le temps de faire une première dé- « charge et de s'enfuir.

« L'adjudant général Decaen (5) emporta la batterie d'Er- « lenrhin malgré quelques coups de canon. »

Moreau, dès qu'il eut réuni sur la rive droite des forces suffisantes pour commencer l'attaque, lança aussitôt ses bataillons contre Kehl. On aborda à la baïonnette les deux redoutes autrichiennes, et elles furent promptement enle-

(1) *Voir la note* p. 509. (2) *Idem* p. 534. (3) Michel-Armand Bachartier-Beaupuy, général de division. (4) *Voir la note* p. 533. (5) Charles-Mathieu-Isidore Decaen, depuis capitaine général des îles de France et de la Réunion, commandant en chef de l'armée de Catalogne, comte et lieutenant général.

vées. L'artillerie trouvée dans le fort fut aussitôt tournée contre le général Stein ([1]), qui arrivait de son camp de Wilstett pour repousser les Français, et qui fut repoussé lui-même.

« Le pont de bateaux commencé le 24, à six heures du « soir, fut achevé le 25 juin au matin. Les communica- « tions étant alors assurées, on fit défiler sur la rive droite « les troupes à cheval, l'artillerie légère des deux divi- « sions et le reste de l'infanterie du général Beaupuy ([2]). »

709. COMBAT DE LIMBOURG (7 juillet 1796).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 76.

Par M. Léon Cogniet en....

Jourdan ([3]), attaqué à Wetzlar par l'archiduc Charles ([4]), avait été forcé de rentrer dans son camp retranché de Dusseldorf. Là il attendait pour reprendre l'offensive que Moreau ([5]) eût passé le Rhin. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, il surprit les Autrichiens, qu'il repoussa à Bendorf le 3 juillet, et les força de se retirer derrière la Lahn, où ils prirent position.

Le général Bernadotte ([6]), à l'avant-garde, avait été dirigé le 7 juillet sur Limbourg, par les deux rives de l'Elz ; il était chargé d'en couvrir le débouché et de faire observer celui de Dietz. « En arrivant sur les hauteurs d'Offheim, « ce général se trouva en présence d'un gros corps de la « réserve de Werneck, qui avait quitté sa position en ar- « rière de Limbourg et traversé cette ville pour venir in- « quiéter la queue de la division Championnet, qui ache- « vait à peine le mouvement ordonné pour la veille. Il « s'engagea de suite un combat assez vif, à la suite duquel « les Français prirent possession de toute la partie de la « ville de Limbourg située sur la rive droite de la Lahn. « Les grenadiers de Bernadotte se battirent avec un « grand courage et repoussèrent plusieurs fois le régiment « de Royal-Allemand qui tenta de charger ([7]). »

710. COMBAT DE SALO (31 juillet 1796).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle no 61.

Par M. Hippolyte Lecomte en 1836.

([1]) N.... Stein, général major au service d'Autriche, depuis lieutenant-maréchal d'artillerie. ([2]) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 205-211. ([3]) *Voir la note* p. 509. ([4]) *Idem* p. 540. ([5]) *Idem* p. 509. ([6]) *Idem* p. 551. ([7]) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 271.

711. COMBAT DE SALO (31 juillet 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

La citadelle de Milan venait de se rendre; et, sauf la ville de Mantoue, la Lombardie entière était occupée par les armes françaises. Mais, à force de vaincre, Bonaparte (1) avait vu son armée s'affaiblir, et neuf mille hommes de renfort qu'il venait de recevoir la portaient à peine à quarante mille combattants, tandis que le feld-maréchal Wurmser (2), qui avait remplacé Beaulieu (3) dans le commandement, descendait avec soixante et dix mille hommes des montagnes du Tyrol. La ligne de l'Adige allait donc devenir le théâtre de la guerre.

Bonaparte avait placé à Salo, où aboutissait une des routes du Tyrol, le général Sauret avec trois mille hommes. Quasdanowitch (4), après avoir tourné le lac de Garda, arrive à Salo avec la droite de l'armée autrichienne qu'il commandait, surprend le général Sauret, et le repousse du poste qu'il occupe. Le général Guyeux (5) y reste seul avec quelques centaines d'hommes, et s'enferme dans un vieux bâtiment, d'où il refuse de sortir, quoiqu'il n'ait ni pain, ni eau, et à peine quelques munitions.

Bonaparte, dans son quartier général de Castelnuovo, reçut cette nouvelle en même temps que celle de la marche des Autrichiens sur Brescia, qui lui fermait la route de Milan. Sa situation était alarmante : les deux rives du lac de Garda étaient occupées par l'ennemi, dont les divisions en se réunissant allaient l'envelopper. Se porter sur la pointe du lac pour empêcher la jonction des Autrichiens, rappeler Serurier (6) du siége de Mantoue, au moment où cette ville allait tomber entre ses mains, ramener toutes les troupes du bas Adige et du bas Mincio, et avec leur masse rassemblée faire un grand effort sur Quasdanowitch, l'écraser, et de là se reporter sur le gros de l'armée de Wurmser, tel fut le plan que Bonaparte conçut, et qu'il exécuta avec autant de rapidité que de bonheur.

« La brigade Dallemagne fut dirigée sur Lonato, le « général en chef se rendit sur les hauteurs en arrière de « Dezenzano, fit remarcher Sauret sur Salo pour dégager « le général Guyeux, compromis dans le mauvais poste

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Idem* p. 532. (3) *Idem* p. 513. (4) *Idem* p. 547. (5) *Idem* p. 578. (6) *Idem* p. 509.

« où ce général l'avait laissé ; cependant il s'y était battu « quarante-huit heures contre toute une division en-« nemie, qui cinq fois lui avait livré l'assaut, et cinq fois « avait été repoussée ; Sauret arriva au moment même où « l'ennemi tentait un dernier effort ; il tomba sur ses « flancs, le défit entièrement, lui prit des drapeaux, « des canons et des prisonniers (1). »

712. VUE DU LAC DE GARDA (août 1796).

LES CHALOUPES ENNEMIES FONT FEU SUR LES VOITURES DE MADAME BONAPARTE.

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1806.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 61.

Joséphine de La Pagerie (2), femme du général en chef (3), allait à Dezenzano, lorsque sa voiture fut arrêtée par des officiers de l'armée française, qui l'avertirent que l'ennemi était sur la route, et lui offrirent des chevaux pour retourner plus promptement à Peschiera. Pendant ce temps des chaloupes canonnières, en croisière sur le lac de Garda, firent feu sur sa voiture.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

713. BATAILLE DE LONATO (3 août 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

714. BATAILLE DE LONATO (3 août 1796).

Par MM. Jean ALAUX et Hippolyte LECOMTE en 1835.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 61.

Pendant que le maréchal Wurmser (4) se dirigeait sur Mantoue pour en faire lever le siége, Bonaparte (3) allait chercher Quasdanowitch (5) à Lonato.

« Le 3 eut lieu la bataille de Lonato ; elle *fut donnée* « par les deux divisions de Wurmser, qui passèrent le « Mincio sur le pont de Borghetto, celle de Liptay en était, « et par la division de Bayalitsch qu'il avait laissée devant « Peschiera, ce qui, avec la cavalerie, formait un corps « de trente mille hommes ; les Français en avaient vingt à « vingt-trois mille. Le succès ne fut pas douteux. Wurm-« ser, avec deux divisions d'infanterie et la cavalerie qu'il « avait conduite à Mantoue, non plus que Quasdanowitch, « qui était déjà en retraite, ne purent s'y trouver. »

(1) *Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. III, p. 279. (2) Marie-Françoise-Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve du général Alexandre, vicomte de Beauharnais, depuis impératrice des Français et reine d'Italie. (3) Bonaparte, *voir la note* p. 531. (4) *Voir la note* p. 582. (5) *Idem* p. 547.

D'abord l'avant-garde de la division Masséna qui occupait Lonato fut repoussée ; mais le général en chef, qui était à Ponte-di-San-Marco, accourut se placer à la tête des troupes : l'ennemi fut attaqué par le centre, Lonato repris au pas de charge, et la ligne autrichienne coupée. « Une partie se replia sur le Mincio, l'autre se jeta sur « Salo ; mais prise en front par le général Sauret qu'elle « rencontra, et en queue par le général Saint-Hilaire (1), « tournée de tous côtés, elle fut obligée de mettre bas les « armes (2). »

715. COMBAT DE CASTIGLIONE (3 août 1796).

PRISE DU BOURG ET DU CHATEAU DE CASTIGLIONE.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Tandis que le général en chef (3) rétablissait le combat à « l'avant-garde de Masséna, Augereau (4) avait attaqué celle « de Wurmser, conformément à ses instructions. Après « avoir replié les avant-postes de l'ennemi, on rencontra « la division du général Liptay dans une assez bonne posi- « tion, à droite et à gauche de Castiglione.

« Après un combat très-vif, les Autrichiens furent re- « poussés ; mais voyant le petit nombre des troupes qui les « suivaient, ils se reformèrent bientôt. Une nouvelle charge « les força une seconde fois à la retraite et les jeta sous le « feu de la cinquante-unième... La surprise qu'elle leur « causa augmenta leur désordre et leur perte (5). »

716. COMBAT DE CASTIGLIONE (3 août 1796).

PRISE DES HAUTEURS DE FONTANA PRÈS CASTIGLIONE.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le général Augereau (4) attaqua ensuite le pont de Casti- « glione avec une partie de sa réserve, soutenue d'un ba- « taillon de la quatrième demi-brigade que Bonaparte (3) « avait détaché de Lonato. Kilmaine (6) accélérait son mou- « vement pour prendre part au combat. D'un autre côté, « la tête de colonne de Wurmser commençait à arriver par « Guirdizzo.

« Le combat fut vif ; l'avant-garde des Autrichiens fit

(1) *Voir la note* p. 565. (2) *Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. III, p. 282-283. (3) Bonaparte, *voir la note* p. 531. (4) *Voir la note* p. 509. (5) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 323-325. (6) *Voir la note* p. 588.



« une très-belle défense, car elle était inférieure en nombre : il est vrai qu'elle se sentait soutenue par la prochaine arrivée de l'armée de Wurmser, et que les Français au contraire croyaient avoir à combattre le gros de cette armée. La perte que ces derniers essuyèrent prouva également leurs efforts et la vigoureuse résistance des Impériaux.

« Ces deux combats de Lonato et de Castiglione assurèrent le succès de toute l'opération, et les suites en furent des plus importantes : les Autrichiens y perdirent trois mille hommes tués, blessés ou prisonniers, indépendamment de vingt pièces de canon (1). »

717. PRISE DE GAVARDO (4 août 1796).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
No 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Le général Quasdanowitch (2) s'était retiré sur les hauteurs de Gavardo, où le général en chef (3) le fit poursuivre sans relâche.

« Saint-Hilaire (4) fut renvoyé avec quelques renforts de la division Masséna au général Guyeux (5) à Salo pour tenter le 4 un effort mieux combiné par la montagne sur Gavardo, tandis que le centre ferait des démonstrations sur les hauteurs de Bedizzole, en vue de le seconder.

« A la suite d'un combat assez vif, les Français occupèrent Gavardo. Le général autrichien se voyant menacé en même temps par Saint-Ozetto et par Salo, ses troupes étant d'ailleurs exténuées par des fatigues et des marches excessives dans un pays difficile et dépourvu de ressources, se décida à remonter le Val Sabia par Volarno, afin de se retirer sur Riva, laissant le prince de Reuss en arrière-garde sur le lac d'Idro, vers Rocca-d'Anfo et Lodrone (6). »

718. BATAILLE DE CASTIGLIONE (5 août 1796).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle no 62.

Par M. Victor ADAM en 1836.

719. BATAILLE DE CASTIGLIONE (5 août 1796).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
No 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Ayant ainsi rejeté Quasdanowitch (2) dans les montagnes de Salo, et certain que désormais le corps de bataille de

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 323-325. (2) *Voir la note* p. 547. (3) Bonaparte, *voir la note* p. 531. (4) *Voir la note* p. 565. (5) *Idem* p. 578. (6) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 325-326.

l'armée autrichienne était incapable d'entreprendre un mouvement offensif sur le Pô, Bonaparte (1) avait arrêté une attaque générale contre le général Wurmser (2). Le 5 août, avant le jour, l'armée française, forte de vingt mille hommes, occupait les hauteurs de Castiglione.

Voici, d'après Jomini (3), quel fut l'ordre de bataille des deux armées :

« La division Augereau se forma sur deux lignes en « avant de Castiglione. La réserve, aux ordres du général « Kilmaine (4), était placée en échelons à sa droite. La « division Masséna tint la gauche, partie déployée, partie « en colonnes. D'un autre côté on enjoignit à Despinois (5) « d'envoyer quelques bataillons de Brescia.

« L'armée impériale se forma en bataille sur deux li- « gnes, la gauche au mamelon de Medolano, la droite au « delà de Salferino. Elle n'était plus que de vingt-cinq « mille hommes environ, non compris la division qui blo- « quait Peschiera, la colonne de Quasdanowitch et quel- « ques troupes détachées vers Mantoue et sur les bords du « Pô. »

« La division Serurier, dit Napoléon dans ses Mé- « moires (6), forte de cinq mille hommes, avait reçu « ordre de partir de Marcaria, de marcher toute la nuit, « et de tomber au jour sur les derrières de la gauche de « Wurmser ; son feu devait être le signal de la bataille : « on attendait un grand succès moral de cette attaque « inopinée, et, pour la rendre plus sensible, l'armée fran- « çaise feignit de reculer ; mais aussitôt qu'elle entendit « les premiers coups de canon du corps de Serurier, « qui, étant malade, était remplacé par le général Fio- « rella, elle marcha vivement à l'ennemi, et tomba sur des « troupes déjà ébranlées dans leur confiance, et n'ayant « plus leur première ardeur. Le mamelon de Medole, au « milieu de la plaine, était l'appui de la gauche ennemie; « l'adjudant général Verdier (7) fut chargé de l'attaquer. « L'aide de camp Marmont (8) y dirigea plusieurs batteries « d'artillerie. Le poste fut enlevé; Masséna (9) attaqua la « droite, Augereau (10) le centre; Fiorella prit la gauche à « revers, la cavalerie légère surprit le quartier général, « et faillit de prendre Wurmser. Partout l'ennemi se mit « en pleine retraite. »

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Idem* p. 532. (3) Tome VIII, p. 328. (4) *Voir la note* p. 588. (5) *Idem* p. 530. (6) Tome III, p. 287. (7) Jean-Antoine Verdier, depuis comte, lieutenant général, etc. (8) *Voir la note* p. 574. (9) *Idem* p. 566. (10) *Idem* p. 509.

« L'ennemi repassa le Mincio et coupa ses ponts, vi-
« vement harcelé par la cavalerie de Beaumont et par les troupes de la division Serurier. Il perdit vingt pièces de canon et environ mille prisonniers, outre deux mille hommes tués et blessés (1). »

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

720. PRISE DE CALIANO SUR L'ADIGE (4 septembre 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 61.

721. PRISE DU CHATEAU DE LA PIETRA (4 sept. 1796).

Par M. MAUZAISSE en 1836.

722. PRISE DU CHATEAU DE LA PIETRA (4 sept. 1796).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

L'armée d'Italie avait enfin reçu, dans les derniers jours du mois d'août 1796, quelques renforts venus, soit de l'armée des Alpes, soit de l'intérieur, et ses cadres étaient au complet. « Serurier (2) avait remplacé Vaubois (3) « à Livourne; celui-ci prit le commandement des onze mille « combattants de l'aile gauche, cantonnés sur la rive occi- « dentale du lac de Garda. La division Masséna, portée à « treize mille hommes, s'établit au centre, et Augereau (4) « forma la droite avec neuf mille. Sahuguet (5) commanda les « dix mille hommes laissés devant Mantoue : on donna à « Kilmaine (6) deux bataillons et sa faible division de cava- « lerie, pour éclairer le bas Adige et défendre Vérone. « Sauret avec les dépôts de l'armée, réunis à deux ou trois « bataillons attendus incessamment des Alpes, devait « maintenir la police à Brescia et sur les derrières (7). »

Pendant ce temps l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par Jourdan, et celle de Rhin-et-Moselle, commandée par Moreau, s'avançaient rapidement au cœur de l'Allemagne. Bonaparte (8) conçut la pensée que Wurmser (9), du Tyrol où il s'était retiré pour recruter son armée affaiblie, pouvait se porter sur les derrières des troupes françaises en Allemagne, et surprendre Moreau à l'instant où il venait de passer le Danube. Pour rendre l'exécution de ce projet impossible, il forma le hardi dessein de passer

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 331.
(2) *Voir la note* p. 509 (3) Claude-Henri Belgrand de Vaubois, général de division, depuis gouverneur de Malte, etc. (4) *Voir la note* p. 508. (5) Jean-Joseph-François-Léonard Mazille-Laroche-Sahuguet, général de division, depuis commandant de l'île de Tabago. (6) *Voir la note* p. 588. (7) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IX, p. 102. (8) *Voir la note* p. 531. (9) *Idem* p. 532.

la Brenta, et d'aller chercher le feld-maréchal autrichien dans ses montagnes. Ce serait lui qui de la sorte pourrait lier ses opérations avec celles de Moreau, et achever la destruction des armées impériales.

Les divisions de l'armée d'Italie se mirent donc en marche pour se porter dans le Tyrol. La colonne de Masséna, ayant repoussé les avant-postes autrichiens à Alla, s'empara de Serravalle le 17 août au soir, et de San-Marco le 18, pendant que Rampon (1) et Victor (2) se rendaient maîtres de Roveredo, que le général autrichien Quasdanowitch (3) abandonnait pour s'établir dans la position de Coliano, et opérer sa jonction avec le général Wukassowitch (4).

« Arrivées à Roveredo, les divisions Masséna et Augereau prirent position. Dans ce moment, le général en chef s'aperçut que l'ennemi établissait un point de défense à la position du château de la Pietra ou Coliano, appuyant sa gauche à une montagne inaccessible, et sa droite à l'Adige, par une forte muraille crénelée, et où il établit plusieurs pièces d'artillerie.....

« La division du général Masséna, qui était en avant de Roveredo, était excédée de fatigue : mais un mot du général en chef lui fait oublier qu'elle marchait depuis deux jours et demi, et se battait continuellement; et nos braves, confiants dans les dispositions de Buonaparte, animés par l'exemple du général Masséna (5), brûlent du désir de joindre l'ennemi. Ils arrivent devant la position qu'il défend : c'est là que notre artillerie, placée avec avantage, que des colonnes disposées, l'une pour gravir quelques parties de rocher à peine accessibles, l'autre tournant par l'Adige, forcent l'ennemi, frappé de terreur, à fuir de sa position. La porte du retranchement est enfoncée ; notre cavalerie s'élance à la poursuite de l'ennemi : l'infanterie, oubliant toute sa fatigue, la suit au pas de course. L'ennemi fuyant est atteint ; il est culbuté et renversé, et poursuivi jusqu'à trois milles de Trente, où les troupes sont obligées de faire halte par l'épuisement de leurs forces. Cette dernière action, qui termine la journée, laisse en notre pouvoir cinq mille prisonniers, vingt-cinq pièces de canon, une quantité immense de fourgons, sept drapeaux et beaucoup de chevaux tant de cavalerie que d'artillerie (6). »

(1) *Voir la note* p. 571. (2) *Idem* p. 532. (3) *Idem* p. 547. (4) N.... Wukassowitch, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis général d'infanterie. (5) *Voir la note* p. 566. (6) *Campagne du général Buonaparte en Italie* (par F.-R.-J. baron de Pommereul), 1797, p. 132.

723. COMBAT DU PONT DE LAVIS (5 septembre 1796).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Bonaparte (1) était entré à Trente le 5 septembre, à huit heures du matin : c'est dans cette capitale du Tyrol italien, quartier général de Wurmser, qu'il apprend que le généralissime des troupes autrichiennes s'est dirigé avec une partie de l'armée qu'il commande sur Bassano ; il donne ordre de suivre ses traces.

« Le général en chef, prévenu que l'ennemi tient une po-« sition formidable à Lavis sur la route de *Botzen*, sent « combien il est important de le forcer dans cette position « pour l'exécution de ses mouvemens ultérieurs : il fait « activer la marche du général Vaubois (2); il marche lui-« même avec l'avant-garde, qui attaque l'ennemi à six heu-« res du soir. L'avant-garde est arrêtée par la défense « opiniâtre de l'ennemi ; mais la tête de la division arrive : « le général ordonne le passage du pont et l'attaque du vil-« lage au pas de charge et l'arme au bras, et aussitôt le « pont de Lavis est passé et le village forcé, et par une « manœuvre hardie, cent hussards de Wurmser, un guidon « et trois cents hommes d'infanterie sont faits prisonniers. « La nuit mit fin à la poursuite de l'ennemi (3). »

724. PRISE DU VILLAGE DE PRIMOLANO (7 sept. 1796).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

« La division du général Augereau s'est rendue le 20 « à Borgo du Val di Sugana, Martello et *Val Soiva* ; la « division du général Masséna s'y est également rendue « par Trente et Levico.

« Le 21 au matin, l'infanterie légère faisant l'avant-« garde du général Augereau, commandée par le général « Lanusse (4), rencontre l'ennemi qui s'est retranché dans « le village de Priémolan (Primolano), la gauche appuyée à « la Brenta et la droite à des montagnes à pic : le général « Augereau (5) fait sur-le-champ ses dispositions ; la brave « cinquième demi-brigade d'infanterie légère attaque « l'ennemi en tirailleurs ; la quatrième demi-brigade d'in-« fanterie de bataille, en colonnes serrées et par bataillons,

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Idem* p. 598. (3) *Campagne du général Buonaparte en Italie* (par F.-R.-J. baron de Pommereul), 1797, p. 133. (4) *Voir la note* p. 584. (5) *Idem* p. 509.

« droit à l'ennemi, protégée par le feu de l'artillerie lé-
« gère : le village est emporté ([1]). »

725. **PASSAGE DE LA BRENTA ET PRISE DU FORT DE COVELO (7 septembre 1796).**

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Mais l'ennemi se rallie dans le petit fort de Covelo, « qui barrait le chemin et au milieu duquel il fallait passer : la cinquième demi-brigade d'infanterie légère « gagne la gauche du fort, et établit une vive fusillade dans « le temps où deux ou trois cents hommes passent la « Brenta, gagnent les hauteurs de droite et menacent de « tomber sur les derrières de la colonne. Après une ré« sistance assez vive, l'ennemi évacue ce poste : le cin« quième régiment de dragons, auquel j'ai fait restituer « les fusils, soutenu par un détachement des chasseurs du « dixième régiment, se met à sa poursuite, atteint la tête « de la colonne, qui par ce moyen se trouve toute pri« sonnière.

« Nous avons pris dix pièces de canon, quinze caissons, « huit drapeaux, et fait quatre mille prisonniers ([2]). »

726. **LA DIVISION DE FRÉGATES SOUS LES ORDRES DE L'AMIRAL SERCEY COMBAT DEUX VAISSEAUX DANS LE DÉTROIT DE MALAC (9 septembre 1796).**

Par M. Théodore GUDIN en.... — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

L'amiral Sercey ([3]) croisait à l'entrée du détroit de Malac : le 8 septembre, au point du jour, on aperçut deux voiles à toute vue sous le vent de l'escadre française; on ne tarda pas à les reconnaître pour de grands bâtiments armés. Pour s'assurer si c'étaient des vaisseaux de la compagnie des Indes ou des vaisseaux de ligne, l'amiral Sercey leur fit alors les signaux des vaisseaux du roi d'Angleterre à ceux de la compagnie des Indes : ils n'y répondirent pas.

A midi la division française arbora ses pavillons : les vaisseaux ne firent point voir les leurs, et virèrent de bord comme pour fuir. Les frégates françaises leur donnèrent la chasse avec ardeur. En approchant les vaisseaux ennemis, on vit que c'étaient deux vaisseaux de soixante et

(1) *Campagne du général Buonaparte en Italie* (par F.-R.-J., baron de Pommereul), 1797, p. 137. (2) *Ibid* p. 138. (3) *Voir la note* p. 522.

quatorze, nommés *l'Arrogant* et *le Victorieux*. Vers deux heures et demie l'amiral Sercey fit reprendre aux frégates la route qu'elles tenaient auparavant, et les disposa en deux colonnes, afin d'être à même de mettre l'ennemi entre deux feux s'il venait attaquer les forces françaises. Les vaisseaux, qui avaient continué de s'éloigner des frégates, firent porter sur elles à quatre heures et demie, et se couvrirent de voiles pour leur appuyer chasse à leur tour.

Le général forma alors sa ligne de bataille avec les quatre plus fortes frégates dans cet ordre: *la Cybèle*, *la Forte*, *la Seine* et *la Vertu*, conservant un peu au vent de cette ligne *la Prudente* et *la Régénérée*, désignées comme escadre légère sous le commandement de Magon (1), capitaine de *la Prudente*, pour envelopper l'ennemi. Les vaisseaux ennemis se formèrent bientôt en ligne au vent des frégates, et se mirent à courir le même bord qu'elles. Ils parurent avoir l'intention d'attaquer pendant la nuit, espérant profiter de quelque désordre causé par l'obscurité dans l'escadre française, mais elle manœuvra avec ensemble et précision. A dix heures, la sonde ayant amené vingt brasses, le général fit virer de bord vent devant à *la Cybèle*, afin de l'éloigner de la terre, et les autres frégates imitèrent cette manœuvre par la contre-marche. Les Anglais imitèrent cette évolution, et le lendemain 9, au point du jour, ils se trouvaient à petite portée de canon des frégates de queue. A cinq heures et demie, l'amiral Sercey, voyant que le combat devenait inévitable, résolut d'attaquer l'ennemi. En conséquence il fit virer de bord, et former l'ordre de bataille renversé, *la Vertu* en tête. Dans cet ordre il poussa sa bordée de manière à gagner le vent aux vaisseaux. *La Prudente* et *la Régénérée* échangèrent pour mot d'ordre en cas d'abordage *Magon* et *Willaumez*. A six heures et demie, le général fit le signe de commencer le feu dès qu'on serait à portée. Les vaisseaux anglais hissèrent alors leur pavillon. Le vaisseau de tête commença le combat à sept heures et quelques minutes, en tirant plusieurs volées à *la Vertu*. Celle-ci ne put lui riposter que lorsqu'il laissa arriver pour prolonger la ligne française à contre-bord, suivi de son compagnon.

Ce mouvement s'exécuta lentement, à cause du peu de vent; et les frégates *la Vertu* et *la Seine* demeurèrent longtemps exposées seules au feu des vaisseaux; elles

(1) Charles-René Magon, depuis vice-amiral.

souffrirent toutes deux beaucoup, *la Vertu*, dans sa mâture et ses voiles, *la Seine*, par la quantité d'hommes qu'on lui mit hors de combat. Bientôt l'action devint générale; mais les deux frégates de l'escadre légère ne purent d'abord y prendre une part très-active, à cause de leur position à portée de fusil au vent de *la Forte* et de *la Cybèle*, qu'elles doublaient. Un quart d'heure environ avant que l'on tirât les premiers coups de canon, *la Prudente* avait fait à *la Régénérée* le signal dont l'expression est: « aborder l'ennemi. » L'équipage de celle-ci l'accueillit aux cris cent fois répétés de *vive la République!* et attendit impatiemment le signal d'exécution. Il ne fut pas fait, sans doute à cause du calme, qui empêchait de manœuvrer, et qui laissait à peine assez d'air aux frégates pour gouverner et se tenir en ligne. *La Régénérée* alors se laissa culer, *la Prudente* fit de même, et ces deux frégates, formant ainsi une seconde ligne édentée avec celle des quatre autres, elles purent tirer sur l'ennemi, *la Régénérée*, en dirigeant tout son feu entre *la Forte* et *la Cybèle*, et *la Prudente*, en dirigeant le sien en arrière de cette dernière. *La Vertu* en ce moment paraissait très-maltraitée; une de ses vergues avait été coupée par les boulets de l'ennemi. *La Régénérée* allait demander à donner la remorque à cette frégate, lorsque le général fit signal à l'escadre légère d'arriver et de serrer l'ennemi au feu. Il faisait alors calme plat, et les frégates ne gouvernaient plus. *La Régénérée* mit un canot à la mer pour se faire abattre; mais tout ce qu'elle put faire fut de parvenir à prendre poste, à neuf heures, dans la première ligne, en arrière de la frégate du général. Dans cet instant, le premier vaisseau ennemi arriva tout plat; il avait une vergue coupée. Une épaisse fumée sortait de tous les côtés de ce vaisseau: il avait le feu à bord, et ne s'occupait plus qu'à tâcher de l'éteindre. Tous les efforts des frégates purent se réunir sur le vaisseau de queue. Il ne riposta que faiblement au feu de toute la division française, et fut bientôt dégréé, criblé et forcé de se retirer. A onze heures, le feu cessa entièrement. Les deux vaisseaux anglais, tout délabrés, se traînaient péniblement. La division française, bien ralliée, reprit, sans forcer de voiles, sa route de la veille, formée sur deux colonnes. La division française eut quarante-deux hommes tués et cent quatre blessés. On jugea par la lenteur des travaux à bord des vaisseaux ennemis qu'ils avaient perdu beaucoup de monde.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 25.

727. SIÉGE DE MANTOUE (septembre 1796).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M. Siméon Fort en . . . .

728. SIÉGE DE MANTOUE. BATAILLE DE SAINT-GEORGES (19 septembre 1796).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre Bagetti.

« Tout ce que la prudence, la vigilance et l'activité « pouvaient tenter pour cerner Wurmser (1) et le forcer « à se rendre prisonnier avec le reste de son armée, *fut* « entrepris par le général en chef de l'armée d'Italie. « Ses infatigables divisions n'eurent pas un instant de re- « pos, et les quatre jours qui suivirent la bataille de « Bassano ne furent qu'une suite perpétuelle de mouve- « ments et de combats. »

Tel est le témoignage de Berthier (2) sur la série d'opérations dont il a été le témoin et l'historien.

Mais si Bonaparte (3) était parvenu à disperser l'armée du feld-maréchal Wurmser, il n'avait pu l'empêcher de se réfugier dans Mantoue avec six mille hommes qui lui restaient. La garnison de cette ville se trouvait alors de trente-trois mille hommes; cinq mille étaient dans les hôpitaux, et cinq mille dans la ville pour la garde de la place. Le reste tenait la campagne. Les armées française et autrichienne étaient en présence ; chaque jour elles préludaient par des engagements partiels à une grande et dernière bataille.

Les troupes de Wurmser « occupaient la Favorite et « Saint-Georges; leur ligne appuyait sa droite à la route « de Legnago vers Motella, et la gauche vers Saint-An- « toine, sur la route de Mantoue à Vérone ; de nombreux « escadrons couvraient leur front. L'armée française était « en position comme il suit:

« La division de blocus, aux ordres de Sahuguet (4), con- « sistant en trois demi-brigades et six escadrons, formait « la droite à cheval sur la route qui conduit de la citadelle « à Roverbella... La division Masséna, qui comptait six fai- « bles demi-brigades et quelques escadrons, formait le « centre à la hauteur de Due-Castelli... La division Auge- « reau, commandée provisoirement par le général Bon (5),

(1) *Voir la note* p. 532. (2) *Idem* p. 466. (3) *Idem* p. 531. (4) *Idem* p. 598. (5) *Idem* p. 556.

« et destinée à former la gauche, n'avait comme la pre-
« mière que trois demi-brigades et six escadrons (1). »

« L'affaire de Saint-Georges eut lieu le 19 septembre.
« Le combat fut d'abord engagé par la division Auge-
« reau : il ne tarda pas à devenir très-vif; les Autrichiens
« y envoyèrent leur réserve. Bon fut non-seulement ar-
« rêté, mais même perdit un peu de terrain. Sahuguet
« s'engagea de son côté sur la droite ; l'ennemi croyait
« que toute la ligne était aux prises, quand Masséna (2) dé-
« boucha en colonne sur le centre et porta le désordre
« dans l'armée ennemie, qui se jeta en toute hâte dans la
« ville, après avoir perdu trois mille prisonniers, dont un
« régiment de cuirassiers tout monté, trois drapeaux,
« onze pièces de canon (3). »

729. COMBAT D'ALTENKIRCHEN (20 septembre 1796).

MORT DU GÉNÉRAL MARCEAU.

Par M. Auguste COUDER en 1835. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 61.

L'armée de Sambre-et-Meuse, après avoir pénétré au cœur de l'Allemagne, fut contrainte de se retirer devant les forces supérieures et les habiles manœuvres de l'archiduc Charles (4), et elle opéra son mouvement de retraite sur le Rhin, vers Neuwied. Au combat d'Altenkirchen, le 20 septembre 1796, « le général Marceau (5), rapporte Jo-
« mini (6), sut contenir un ennemi nombreux et acharné,
« jusqu'à ce que l'armée eût entièrement passé le défilé et
« pris ses positions sur la rive droite de la Wiedbach. »

Les troupes légères du corps d'armée qu'il commandait étaient engagées dans la forêt d'Hochsteinball. Marceau, voulant mieux reconnaître l'ennemi qui s'avançait, s'approche parmi les premiers éclaireurs, accompagné seulement du capitaine de génie Souhait et de deux ordonnances. Un hussard du régiment de Kayser, qui caracolait devant lui, l'amuse et le distrait par les divers mouvements qu'il fait faire à son cheval, et pendant ce temps Marceau est ajusté par un chasseur tyrolien caché derrière une haie, qui lui tire un coup de carabine à peu de distance. L'intrépide général avance encore de quelques pas ; mais bientôt il sent qu'il est blessé à mort, se fait descendre de

(1) *Histoire des guerres de la révolution,* par Jomini, t. IX, p. 126-127. (2) *Voir la note* p. 566. (3) *Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène,* par le général Montholon, t. III, p. 313. (4) *Voir la note* p. 540. (5) *Idem* p. 541. (6) *Histoire des guerres de la révolution,* t. IX, p. 44.

cheval, et tombe dans les bras de ceux qui sont accourus pour le recevoir.

736. LE GÉNÉRAL AUGEREAU AU PONT D'ARCOLE (15 novembre 1796).

Aile du Midi.
Rez-de-chaussée.
Salle n° 61.

Par Charles Thévenin en 1796.

Bonaparte (1) écrivait aux directeurs du quartier général de Vérone, le 29 brumaire an V (19 novembre 1796) :

« Informé que le feld-maréchal Alvinzi (2), commandant « l'armée de l'Empereur, s'approchait de Vérone, afin « d'opérer sa jonction avec les divisions de son armée qui « sont dans le Tyrol, je filai le long de l'Adige avec les di- « visions d'Augereau et de Masséna ; je fis jeter, pendant la « nuit du 24 au 25, un pont de bateaux à Ronco, où nous « passâmes cette rivière. J'espérais arriver dans la matinée « à Villa-Nova, et par là enlever les parcs d'artillerie de « l'ennemi, ses bagages, et attaquer l'armée ennemie « par le flanc et ses derrières. Le quartier général du gé- « néral Alvinzi était à Caldiero. Cependant l'ennemi, qui « avait eu avis de quelques mouvemens, avait envoyé un « régiment de Croates et quelques régimens hongrois dans « le village d'Arcole, extrêmement fort par sa position au « milieu des marais et des canaux.

« Ce village arrêta l'avant-garde de l'armée pendant « toute la journée. Ce fut en vain que tous les généraux, « sentant l'importance du temps, se précipitèrent à la « tête pour obliger nos colonnes à passer le petit pont « d'Arcole : trop de courage nuisit ; ils furent presque tous « blessés. Augereau (3), empoignant un drapeau, le porta « jusqu'à l'extrémité du pont ; il resta là plusieurs minutes « sans produire aucun effet. Cependant il fallait passer ce « pont ou faire un détour de plusieurs lieues qui nous au- « rait fait manquer toute notre opération (4). »

(1) *Voir la note* p. 531. (2) N..., baron d'Alvinzi, général d'infanterie au service d'Autriche, commandant en chef l'armée d'Italie. (3) *Voir la note* p. 509. (4) *Campagne du général Buonaparte en Italie* (par F.-R.-J., baron de Pommereul), 1797, p. 201.

731. LE GÉNÉRAL BONAPARTE AU PONT D'ARCOLE (15 novembre 1796).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Le général Berthier (1) ajoute dans son rapport, qui suit la lettre de Bonaparte (2) :

« Le général en chef se porta avec tout son état-major à « la tête de la division d'Augereau ; il rappela à nos frères « d'armes qu'ils étaient les mêmes qui avaient forcé le pont « de Lodi. Il crut s'apercevoir d'un moment d'enthou-« siasme et voulut en profiter. Il se jette à bas de son che-« val, saisit un drapeau, s'élance à la tête des grenadiers « et court sur le pont en criant : *Suivez votre général*. La « colonne s'ébranle un instant, et l'on était à trente pas du « pont lorsque le feu terrible de l'ennemi frappa la colonne, « la fit reculer au moment même où l'ennemi allait prendre « la fuite. C'est dans cet instant que les généraux Vignolle (3) « et Lannes (4) sont blessés, et que l'aide de camp du géné-« ral en chef, Muiron, fut tué.

« Le général en chef et son état-major sont culbutés ; le « général en chef lui-même est renversé avec son cheval « dans un marais, d'où, sous le feu de l'ennemi, il est re-« tiré avec peine ; il remonte à cheval ; la colonne se rallie « et l'ennemi n'ose sortir de ses retranchemens.

« La nuit commençait lorsque le général Guyeux (5) arrive « sur le village d'Arcole avec valeur, et finit par l'emporter ; « mais il se retira pendant la nuit après avoir fait beaucoup « de prisonniers et enlevé quatre pièces de canon (6). »

732. BATAILLE D'ARCOLE (16 et 17 novembre 1796).

Par Louis-Albert-Ghislain, baron BACLER D'ALBE, en 1804. — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

Le résultat de cette première journée avait été de forcer Alvinzi (7) à quitter sa redoutable position de Caldiero, d'où il menaçait Vérone, et à redescendre dans la plaine. Désormais les deux armées avaient pour champ de bataille les deux chaussées étroites qui, à travers les marais, conduisent à Vérone, et sur lesquelles le nombre devait perdre ses avantages.

(1) *Voir la note* p. 466. (2) *Idem* p. 531. (3) Martin Vignolle, général de brigade, depuis comte, lieutenant général, préfet de la Corse, membre de la Chambre des députés. (4) *Voir la note* p. 583. (5) *Idem* p. 578. (6) *Campagne du général Buonaparte en Italie* (par F.-R.-J., baron de Pommereul), 1797, p. 206. (7) *Voir la note* p. 606.

On s'y rencontra le lendemain 16 novembre. Les Français chargent à la baïonnette, enfoncent les Autrichiens, en jettent un grand nombre dans le marais, et font beaucoup de prisonniers. Ils prennent des drapeaux et du canon. La nuit arrivée, Bonaparte (1) replie encore ses colonnes, les ramène de dessus les digues, et les rallie sur l'autre rive de l'Adige, en attendant des nouvelles de Vaubois (2), qui tient à Rivoli contre le général Davidowich. Ces nouvelles sont rassurantes. Le parti est pris alors de tenter un troisième effort pour consommer la défaite d'Alvinzi.

« La nuit suivante, continue Berthier (3), le général en « chef ordonna qu'on jetât un pont sur le canal, et une « nouvelle attaque fut combinée pour le 17. La division du général Masséna devait attaquer sur la chaus« sée de gauche, et celle du général Augereau, pour la « troisième fois, le célèbre village d'Arcole, tandis qu'une « autre colonne devait traverser le canal pour tourner ce « village. Une partie de la garnison de Porto-Legnago, « avec cinquante chevaux et quatre pièces d'artillerie, re« çut l'ordre de tourner la gauche de l'ennemi, afin d'éta« blir une diversion.

« L'attaque commença à la pointe du jour; le combat fut « opiniâtre; la colonne de Masséna trouva moins d'obsta« cles; mais celle d'Augereau fut encore repoussée à Ar« cole, et se reployait en désordre sur le pont de Ronco « lorsque la division de Masséna, qui avait suivi le mouve« ment rétrograde de la division d'Augereau, se trouva en « mesure de se rejoindre à elle pour attaquer de nouveau « l'ennemi, qui fut mis en fuite cette fois, et qui, se « voyant tourné par sa gauche, fut forcé à Arcole : alors la « déroute fut complète; il abandonna toutes ses positions « et se retira pendant la nuit sur Vicence.....

« Dans ces différens combats nous avons fait à l'ennemi « environ cinq mille prisonniers, dont cinquante-sept offi« ciers, tué ou blessé une énorme quantité d'hommes, « enlevé quatre drapeaux et pris dix-huit pièces de canon, « beaucoup de caissons, plusieurs haquets chargés de « pontons, et une multitude d'échelles que l'armée autri« chienne s'était procurées dans le dessein d'escalader « Vérone (4). »

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Idem* p. 598. (3) *Idem* p. 466. (4) *Campagne du général Buonaparte en Italie* (par F.-R.-J., baron de Pommereul), 1797, p. 207.

733. **BATAILLE DE RIVOLI (12 janvier 1797).** Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

DÉFENSE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A FERRARA.

Aquarelle d'après BAGETTI, par PARENT.

734. **BATAILLE DE RIVOLI (14 janvier 1797).** Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

PRISE DES MONTS CORONA ET PIPOLO.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

735. **BATAILLE DE RIVOLI (14 janvier 1797).** Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

LE GÉNÉRAL JOUBERT REPREND LE PLATEAU DE RIVOLI.

Par M. Auguste DEBAY, en 1838.

736. **BATAILLE DE RIVOLI (14 janvier 1797).** Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

Par M. Léon COGNIET en. . . .

737. **BATAILLE DE RIVOLI (14 janvier 1797).** Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

Par Louis-Albert-Ghislain, baron BACLER D'ALBE, en 1804.

738. **BATAILLE DE RIVOLI (14 janvier 1797).** Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 62

Par M. LEPAULLE, en 1835, d'après le tableau de Carle Vernet.

739. **BATAILLE DE RIVOLI (14 janvier 1797).** Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

740. **CHAMP DE BATAILLE PRÈS DE MONTEMOSCATO (14 janvier 1797).** Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

741. **COMBAT DANS LE DÉFILÉ DE LA MADONA DELLA CORONA (14 janvier 1797).** Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Alvinzi (1), retiré dans le Tyrol, avait été renforcé de vingt mille hommes, dernier effort de la monarchie autrichienne pour conserver l'Italie. La garnison de Vienne avait marché tout entière, et la capitale elle-même avait fourni

(1) *Voir la note* p. 606.

quatre mille volontaires, jeune élite plus vaillante qu'expérimentée. Avec cette nouvelle armée de soixante mille combattants, Alvinzi, prenant la route qui circule entre l'Adige et le lac de Garda, devait se porter sur la position occupée par les Français à Rivoli, et l'attaquer à la fois par toutes ses issues. Bonaparte [1], de son côté, depuis la bataille d'Arcole, avait reçu les renforts qu'il eût dû recevoir avant cette journée. Son armée était forte de quarante-cinq mille hommes : la masse était en observation sur l'Adige, pendant que Serurier [2] avec dix mille hommes bloquait Mantoue.

Bonaparte arrivait de Bologne à l'instant même où il apprit que Joubert [3] venait d'être attaqué et forcé à Rivoli, et qu'Augereau [4] avait vu se déployer devant Legnago des forces considérables. Il faut ici le laisser parler lui-même :

« Le 23 nivôse (12 janvier 1797), à six heures du « matin, les ennemis se présentèrent devant Vérone, et « attaquèrent l'avant-garde du général Masséna [5], pla- « cée au village Saint-Michel. Ce général sortit de Vé- « rone, rangea sa division en bataille et marcha droit à « l'ennemi qu'il mit en déroute, lui enleva trois pièces de « canon et lui fit six cents prisonniers. Les grenadiers de « la soixante-quinzième enlevèrent les positions à la baïon- « nette ; ils avaient à leur tête le général Brune [6], qui « a eu ses habits percés de sept balles..... »

Cette division occupait une ligne défensive sur les hauteurs en arrière du torrent du Ri, et s'appuyait par la gauche à la droite de Cingie-Rossi, dans le revers oriental du Montebaldo, et par sa droite à des batteries retranchées. Elle repoussa les attaques de l'armée autrichienne, débouchant en nombreuses colonnes par les cols Campion, Cocca et Corno-Albave, près du village de Ferrara, et se maintint jusqu'à ce que le général Bonaparte arrivât avec son armée dans le bassin de Rivoli.

« Je fis aussitôt, continue Bonaparte, reprendre au gé- « néral Joubert la position intéressante de San-Marco ; je « fis garnir le plateau de Rivoli d'artillerie, et je disposai « le tout afin de prendre à la pointe du jour une offensive « redoutable, et de marcher moi-même à l'ennemi. A la « pointe du jour, notre aile droite et l'aile gauche de l'en-

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Idem* p. 509. (3) *Idem* p. 567. (4) *Idem* p. 509. (5) *Idem* p. 566. (6) Guillaume-Marie-Anne Brune, général de brigade, depuis comte, maréchal de France, etc.

« nemi se rencontrèrent sur les hauteurs de San-Marco;
« le combat fut terrible et opiniâtre. Le général Joubert,
« à la tête de la trente-troisième, soutenait son infanterie légère que commandait le général Vial (1).

« Cependant M. Alvinzi, qui avait fait ses dispositions « le 24 pour enfermer toute la division du général Joubert, continuait d'exécuter son même projet: il ne se « doutait pas que pendant la nuit j'y étais arrivé avec des « renforts assez considérables pour rendre son opération « non-seulement impossible, mais encore désastreuse pour « lui. Notre gauche fut vivement attaquée; elle plia, et « l'ennemi se porta sur le centre. La quatorzième demi-brigade soutint le choc avec la plus grande bravoure....

« Cependant il y avait déjà trois heures que l'on se battait, et l'ennemi ne nous avait pas encore présenté toutes « ses forces. Une colonne ennemie, qui avait longé l'Adige, « sous la protection d'un grand nombre de pièces, marche « droit au plateau de Rivoli pour l'enlever, et par là menace de tourner la droite et le centre. J'ordonnai au « général de cavalerie Leclerc (2) de se porter pour charger « l'ennemi, s'il parvenait à s'emparer du plateau de Rivoli, et j'envoyai le chef d'escadron Lasalle (3), avec cinquante dragons, prendre en flanc l'infanterie ennemie « qui attaquait le centre, et la charger vigoureusement. « Au même instant le général Joubert avait fait descendre « des hauteurs de San-Marco quelques bataillons qui plongeaient dans le plateau de Rivoli. L'ennemi qui avait « déjà pénétré sur le plateau, attaqué vivement et de « tous côtés (4), laisse un grand nombre de morts, une « partie de son artillerie, et rentre dans la vallée de « l'Adige. A peu près au même moment, la colonne ennemie, qui était déjà depuis longtemps en marche pour « nous tourner et nous couper toute retraite, se rangea en « bataille sur des pitons derrière nous. J'avais laissé la « soixante-quinzième en réserve, qui non-seulement tint « cette colonne en respect, mais encore en attaqua la gauche qui s'était avancée, et la mit sur-le-champ en déroute. La dix-huitième demi-brigade arriva sur ces en-

(1) Honoré Vial, général de brigade, depuis général de division (2) Charles-Emmanuel Leclerc, général de brigade, depuis général de division et général en chef de l'armée de Saint-Domingue. (3) Antoine-Charles-Louis Lasalle, depuis général de division, etc. (4) C'est alors que le général Joubert prit un fusil et se mit lui-même à la tête d'un peloton pour charger l'ennemi.

« trefaites, dans le temps que le général Rey (1) avait pris
« position derrière la colonne qui nous tournait.

« Je fis aussitôt canonner l'ennemi avec quelques pièces
« de douze ; j'ordonnai l'attaque, et en moins d'un quart
« d'heure toute cette colonne, composée de plus de quatre
« mille hommes, fut faite prisonnière. L'ennemi, partout
« en déroute, fut partout poursuivi, et pendant toute la
« nuit on nous amena des prisonniers. Quinze cents hom-
« mes, qui se sauvaient par Guarda, furent arrêtés par
« cinquante hommes de la dix-huitième, qui, du moment
« qu'ils les eurent reconnus, marchèrent sur eux avec con-
« fiance, et leur ordonnèrent de poser les armes.

« L'ennemi était encore maître de la Corona ; mais il ne
« pouvait plus être dangereux. Il fallait s'empresser de mar-
« cher contre la division de M. le général Provera (2), qui
« avait passé l'Adige, le 24, à Anghiari ; je fis filer le gé-
« néral Victor (3) avec la brave cinquante-septième et ré-
« trograder le général Masséna qui, avec une partie de sa
« division, arriva à Roverbella le 25.

« Je laissai l'ordre, en partant, au général Joubert
« d'attaquer, à la pointe du jour, l'ennemi, s'il était assez
« téméraire pour rester encore à la Corona.

« Le général Murat (4) avait marché toute la nuit avec
« une demi-brigade d'infanterie légère ; il devait paraître
« dans la matinée sur les hauteurs de Montebaldo qui do-
« minent la Corona. Effectivement, après une résistance
« assez vive, l'ennemi fut mis en déroute ; et ce qui était
« échappé à la journée de la veille, fut fait prisonnier :
« la cavalerie ne put se sauver qu'en traversant l'Adige
« à la nage, et il s'en noya beaucoup.

« Nous avons fait, dans les deux journées de Rivoli,
« treize mille prisonniers, et pris neuf pièces de canon :
« les généraux Sandos et Mayer ont été blessés en combat-
« tant vaillamment à la tête des troupes (5). »

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 62.

742. COMBAT D'ANGHIARI (14 janvier 1797).

Par MM. Jean ALAUX et Oscar GUÉ en 1835.

(1) Antoine-Gabriel Rey, général de division, depuis baron. (2) *Voir la note* p. 569. (3) *Idem* p. 532. (4) Joachim Murat, général de brigade, depuis roi des Deux-Siciles (Joachim Napoléon). (5) *Campagne du général Buonaparte* (par F.-R.-J. baron de Pommereul), 1797, p. 229 à 232.

743. COMBAT D'ANGHIARI (14 janvier 1797).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Pendant l'action générale qui s'engageait à Rivoli, Provera (1), ayant jeté un pont sur l'Adige à Anghiari, avait échappé à Augereau (2) chargé de le contenir, et se portait à marche forcée sur Mantoue, pour se joindre à la garnison de cette ville.

« Mais le général Augereau, qui s'était mis, le 14 janvier, « à la poursuite des corps détachés du général Provera, « tomba sur l'arrière-garde de cette division, et après un « combat très-vif enleva toute cette arrière-garde à l'en- « nemi, lui prit seize pièces de canon, lui fit deux mille « prisonniers et détruisit le pont qui avait été jeté par « l'ennemi sur l'Adige (3). »

744. LE GÉNÉRAL BONAPARTE VISITE LE CHAMP DE BATAILLE LE LENDEMAIN DE LA BATAILLE DE RIVOLI (15 janvier 1797).

Par Nicolas-Antoine TAUNAY en 1801. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 62.

Le lendemain de la bataille de Rivoli le général en chef (4) de l'armée d'Italie se rendit sur le champ de bataille, accompagné des officiers de son état-major, pour s'assurer par lui-même si les blessés avaient reçu tous les soins que leur état réclamait.

745. BATAILLE DE LA FAVORITE (16 janvier 1797).

ENVIRONS DE MANTOUE ENTRE LE FAUBOURG SAINT-GEORGES ET LA CITADELLE.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le général Provera (1) arriva le 15 janvier devant Man- « toue, du côté du faubourg Saint-Georges. Le général « Miollis (5) occupait avec douze cents hommes ce faubourg « aussi bien retranché du côté de la ville que du côté de la « campagne. Après avoir vainement sommé le commandant « et essuyé une volée de coups de canon qui lui ôta tout « espoir de le forcer, le général autrichien se décida à « porter ses pas du côté de la citadelle (6). »

Mais pendant ce temps Bonaparte (4), craignant que le corps de blocus ne se trouvât entre deux feux, avait pris avec lui la division Masséna, et du champ de bataille même

(1) *Voir la note* p. 569. (2) *Idem* p. 509. (3) *Rapport du général Berthier*, p. 238. (4) Bonaparte, *voir la note* p. 531. (5) *Idem* p. 582. (6) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IX, p. 291.

il s'était élancé sur Mantoue, marchant jour et nuit, pour arriver devant cette ville en même temps que Provera. Il l'y suivit en effet de quelques heures.

« Le lendemain, le général Wurmser (1) sortit avec la gar-« nison et prit position à la Favorite. A une heure du ma-« tin, Bonaparte plaça le général Victor (2) avec les quatre « régiments qu'il avait amenés, entre la Favorite et Saint-« Georges, pour empêcher la garnison de Mantoue de se « joindre à l'armée de secours. Serurier (3), à la tête des « troupes du blocus, attaqua la garnison. La division Vic-« tor attaqua l'armée de secours. C'est à cette bataille que « la cinquante-septième mérita le nom de *Terrible*. Elle « aborda la ligne autrichienne et renversa tout ce qui vou-« lut résister. A deux heures après midi, la garnison ayant « été rejetée dans la place, Provera capitula et posa les « armes. Beaucoup de drapeaux, des bagages, des parcs, « six mille prisonniers et plusieurs généraux tombèrent au « pouvoir du vainqueur. Pendant ce temps-là une ar-« rière-garde que Provera avait laissée à la Molinella fut « attaquée par le général Point (4) de la division Augereau, « battue et prise ; il ne s'échappa du corps de Provera que « deux mille hommes qui restaient au delà de l'Adige ; « tout le reste fut pris ou tué. Cette bataille fut appelée « bataille de la Favorite, du nom d'un palais des ducs de « Mantoue, situé près du champ de bataille (5). »

746. COMBAT DE LAVIS (2 février 1797).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Après la bataille de Rivoli, la division Joubert avait été dirigée sur les gorges du Tyrol à la poursuite de l'armée autrichienne. Le 28 janvier le général Joubert (6) avait livré le combat de Mori, à la suite duquel il était entré à Roveredo et à Trente. « Mais pour assurer la possession des « gorges de la Brenta, il ne fallait pas s'en tenir là : la li-« gne du Lavis était indispensable aussi bien que le point « important de Segonzano. En conséquence, Joubert y fit « marcher sa division le 2 février ; Vial (7), à la tête de son « infanterie légère, attaqua les hauteurs qui dominent le « village à droite, soutenu par le quatorzième de ligne; l'en-« nemi fut forcé à la retraite ; on le poursuivit jusqu'à

(1) *Voir la note* p. 532. (2) *Voir la note* p. 532. (3) *Idem* p. 509. (4) Hilarion Point, général de brigade. (5) *Mémoires écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. III, p. 461. (6) *Voir la note* p. 567. (7) *Idem* p. 611.

« Saint-Michel et on lui fit grand nombre de prison-
« niers (1). »

747. REDDITION DE MANTOUE (2 février 1797).

Par M. Hippolyte Lecomte en 1812. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 62.

La victoire de Rivoli décida du sort de Mantoue : la famine était dans la place et il était impossible qu'elle pût tenir plus longtemps.

Enfin le 2 février, « ce dernier boulevard de l'Italie « tomba après six mois d'une résistance qui fit honneur « aux troupes autrichiennes. La garnison avait alors la « moitié de son monde aux hôpitaux; elle avait mangé tous « les chevaux de sa nombreuse cavalerie; la misère et la « mortalité y exerçaient les plus grands ravages. La capitu-« lation, en donnant un témoignage d'estime à Wurmser (2), « ajouta un nouveau lustre à la gloire de son vainqueur. « Le maréchal sortit librement de la place avec tout son « état-major, et défila devant le général Serurier (3), com-« mandant les troupes françaises; on lui accorda une es-« corte de deux cents cavaliers, cinq cents hommes à son « choix et six pièces de canon ; mais la garnison déposa « les armes, et fut conduite à Trieste pour être échangée : « on l'estimait encore à treize mille hommes.

« Cette conquête rendit à l'armée d'Italie l'équipage de « siége qu'elle avait abandonné avant la bataille de Casti-« glione, et lui procura, outre l'artillerie de la place, tou-« tes les pièces de campagne du corps d'armée de Wurm-« ser, ce qui formait plus de cinq cents bouches à feu. Elle « recueillit encore un équipage de pont et cinquante à « soixante drapeaux ou étendards, qu'Augereau (4) fut « chargé d'aller présenter au Directoire (5). »

748. PRISE D'ANCÔNE (9 février 1797).

Par Didier Bogret en 1800. Aile du Midi. R.-de chaussée. Salle n° 62.

« La reddition de Mantoue, dit Jomini, accéléra l'ex-« pédition projetée contre Rome. Bonaparte (6) la dirigea « de Bologne où sa présence doublait l'effet qu'elle devait « produire sur toute l'Italie. »

Par le traité d'armistice signé le 20 juin 1796, le Pape (7)

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IX, p. 303. (2) *Voir la note* p. 532. (3) *Idem* p. 509. (4) *Voir la note* p. 509. (5) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IX, p. 304. (6) *Voir la note* p. 531. (7) Pie VI (Jean-Ange Braschi).

avait déclaré renoncer à l'alliance avec l'Autriche: il cédait en même temps à la France les légations de Bologne et de Ferrare.

« La lutte d'Arcole ayant ranimé les espérances de la cour « de Rome, le pape Pie VI s'était de nouveau déclaré « contre la France; un courrier du cabinet papal instruisit « Bonaparte de ses desseins. » Une nouvelle alliance était conclue avec la cour de Vienne, et le général Colli (1), passant du service du Piémont à celui de l'Autriche, était désigné pour commander les troupes pontificales augmentées de nouvelles levées.

Victor (2) fut aussitôt dirigé avec sa division *sur les états du* pape : « Sa marche n'éprouva aucun obstacle jusqu'à An- « cône où il arriva le 9 février. Ici un corps d'environ douze « cents hommes avait pris position sur les hauteurs en « avant de la place, s'y croyant sans doute à l'abri de toute « attaque; Victor l'enveloppa et le força à mettre bas les « armes. Alors Ancône ouvrit ses portes. On y trouva plu- « sieurs milliers de beaux fusils envoyés par l'Autriche pour « l'armement des milices, un arsenal bien approvisionné et « cent vingt bouches à feu (3). »

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 62.

749. PASSAGE DU TAGLIAMENTO SOUS VALVASONE (16 mars 1797).

Par M. Hippolyte Lecomte en 1835.

750. PASSAGE DU TAGLIAMENTO (16 mars 1797).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre Bagetti.

Ce n'était plus désormais sur le Rhin, c'était en Italie qu'allait se décider la grande querelle de la révolution française avec l'Europe. Les éclatantes victoires de Bonaparte (4) avaient opéré cet important changement, et le gouvernement directorial, quoique trop tard, avait fini par s'en convaincre. « Lors de la bataille d'Arcole, dit Napoléon dans ses « Mémoires, le gouvernement français crut l'Italie perdue, « ce qui lui fit faire de sérieuses réflexions sur le contre- « coup que cela produirait sur l'état de la France. L'opi- « nion s'indignait et ne comprenait pas pourquoi on lais- « sait tout le fardeau et dès lors toute la gloire à une « seule armée. L'armée d'Italie elle-même se plaignait très- « haut, et l'on songea enfin à la secourir sérieusement. Le « Directoire ordonna à une division de six régiments d'in-

(1) *Voir la note* p. 565. (2) *Idem* p. 532. (3) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. IX, p. 309. (4) *Voir la note* p. 531.

« fanterie et de deux de cavalerie de l'armée de Sambre-« et-Meuse et à une pareille force de l'armée du Rhin « de passer les Alpes pour mettre l'armée d'Italie à même « de combattre avec égalité dans la nouvelle lutte qui se « préparait : elle était alors menacée par l'armée qui fut « détruite à Rivoli. La marche de ces renforts éprouva des « retards ; Mantoue, vivement pressée, hâta les opérations « d'Alvinzi (1); de sorte qu'ils atteignaient seulement le pied « des Alpes, lorsque les victoires de Rivoli, de la Favorite, « et la reddition de Mantoue mirent l'Italie à couvert de « tout danger. Ce ne fut qu'au retour de Tolentino (2) que « Napoléon passa la revue de ses nouvelles troupes. Elles « étaient belles, en bon état et bien disciplinées (3). » La division de Sambre-et-Meuse était commandée par Bernadotte (4), celle du Rhin par Delmas (5). Ce détachement, évalué à trente mille hommes, n'était effectivement que de dix-neuf mille. Mais c'était assez pour mettre l'armée d'Italie en état de tout entreprendre ; elle seule pouvait forcer enfin le cabinet de Vienne à renoncer à l'alliance de l'Angleterre.

La cour de Vienne, de son côté, fit de nouveaux armements. L'archiduc Charles (6), qui avait arrêté en Allemagne les succès des armes de Jourdan (7) et de Moreau (8), fut opposé à Bonaparte en Italie. Il prit le commandement des troupes impériales ; le 7 février 1797, il établit son quartier général à Inspruck, capitale du Tyrol autrichien ; de là il se porta à Villach et ensuite à Gorizia sur l'Isonzo.

L'aile droite des Autrichiens, sous les ordres des généraux Kerpen (9) et Laudon (10), avait pris position entre le Lavis et la Noss, dans le Tyrol italien ; les restes de l'armée d'Alvinzi s'établirent derrière le Tagliamento. La brigade Lusignan était à Feltre ; le prince de Hohenzollern (11) observait la Piave.

L'armée française fut réunie dans la Marche Trévisane à la fin de février. La division de Masséna se trouvait à Bassano, et celle de Serurier à Castel-Franco ; la division Augereau, commandée par Guyeux (12), à Trévise, et le général Bernadotte arrivait à Padoue. Joubert (13), avec l'aile

(1) *Voir la note* p. 606. (2) Bonaparte était allé y imposer la paix au pape Pie VI. (3) *Mémoires de Napoléon*, t. IV, p. 28. (4) *Voir la note* p. 551. (5) Antoine-Guillaume Delmas, général de division. (6) *Voir la note* p. 540. (7) *Idem* p. 509. (8) *Idem* p. 509. (9) N... Kerpen, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis général d'infanterie. (10) N... Laudon, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (11) N..., prince de Hohenzollern, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis feld-maréchal. (12) *Voir la note* p. 578. (13) *Idem* p. 567.

gauche, était opposé dans le Tyrol aux corps de Kerpen et de Laudon.

Le 9 mars le général Bonaparte avait transporté son quartier général à Bassano; après avoir passé la Piave et forcé une partie de la brigade Lusignan de mettre bas les armes, il arriva le 16 à neuf heures du matin à Valvasone; il y établit son quartier général.

« La division du général Guyeux, écrivait le général en « chef de l'armée d'Italie, dépasse Valvasone et arrive sur « le bord du Tagliamento à onze heures du matin. L'armée « ennemie est retranchée de l'autre côté de la rivière dont « elle prétend disputer le passage; le chef d'escadron « Croisier va, à la tête de vingt-cinq guides, la reconnaître « jusqu'aux retranchements : il est accueilli par la mi- « traille.

« La division du général Bernadotte arrive à midi; Bo- « naparte ordonne sur-le-champ au général Guyeux de se « porter sur la gauche pour passer la rivière à la droite « des retranchements ennemis, sous la protection de douze « pièces d'artillerie. Le général Bernadotte doit la passer « sur sa droite. L'une et l'autre de ces divisions forment « leurs bataillons de grenadiers, se rangent en bataille, « ayant chacune une demi-brigade d'infanterie légère en « avant, soutenue par deux bataillons de grenadiers, et « flanquée par la cavalerie. L'infanterie légère se met en « tirailleurs. Le général Dommartin (1) à la gauche et le « général Lespinasse (2) à la droite font avancer leur artil- « lerie, et la canonnade s'engage avec la plus grande « vivacité. Le général Bonaparte ordonne que chaque demi- « brigade ploie en colonne serrée sur les ailes de son second « bataillon, ses premier et troisième bataillons.

« Le général Duphot (3), à la tête de la vingt-septième « d'infanterie légère, se jette dans la rivière; il est bientôt « de l'autre côté; le général Bon (4) le soutient avec les gre- « nadiers de la division Guyeux. Le général Murat (5) fait le « même mouvement sur la droite et est également soutenu « par les grenadiers de la division Bernadotte. Toute la « ligne se met en mouvement; chaque demi-brigade par « échelons, des escadrons de cavalerie en arrière des in- « tervalles. La cavalerie ennemie veut plusieurs fois char-

(1) *Voir la note* p. 589. (2) Augustin de Lespinasse, général de division, depuis commandant supérieur de l'artillerie de l'armée d'Angleterre, comte et pair de France. (3) Léonard Duphot, général de brigade. (4) *Voir la note* p. 556. (5) *Idem* p. 612.

« gea notre infanterie, mais sans succès; la rivière est pas-
« sée, et l'ennemi partout en déroute [1].

751. PRISE DE GRADISCA SUR L'ISONZO (16 mars 1797). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

752. PASSAGE DE L'ISONZO (16 mars 1797). Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

Par MM. Léon COGNIET et GUYON en 1837.

« Après le passage du Tagliamento, la division Berna-
« dotte se présenta devant Gradisca, pour y passer l'Isonzo,
« pendant que le général Serurier [2] se portait sur la rive
« gauche du torrent par le chemin de Mont-Falcone; il
« avait fallu un temps précieux pour construire un pont.
« Le colonel Andréossy [3], directeur des ponts, se jeta le
« premier dans l'Isonzo pour le sonder; les colonnes sui-
« virent son exemple; les soldats passèrent, ayant de l'eau
« jusqu'à mi-corps, sous la fusillade de deux bataillons de
« Croates qui furent mis en déroute. Après ce passage, la
« division Serurier se porta vis-à-vis Gradisca où elle
« arriva à cinq heures du soir. Pendant cette marche la
« fusillade était vive sur la rive droite, où Bernadotte [4]
« était aux prises. Lorsque le gouverneur de Gradisca vit
« Serurier sur les hauteurs, il capitula et se rendit pri-
« sonnier de guerre avec trois mille hommes, deux dra-
« peaux, vingt pièces de canon de campagne attelées.
« Le quartier général se porta le lendemain à Gorizia.
« La division Bernadotte marcha sur Laybach; le gé-
« néral Dugua [5] avec mille chevaux prit possession de
« Trieste; Serurier, de Gorizia, remonta l'Isonzo par Ca-
« poretto et la Chiusa autrichienne, pour soutenir le gé-
« néral Guyeux [6], et regagner, à Tarwis, la chaussée de
« la Carinthie [7]. »

753. PRISE DE LAYBACH (1er avril 1797). Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

Par M. Léon COGNIET en....

De Gradisca le général Bonaparte [8] se dirigea sur Clagenfurth; pendant ce temps la division Bernadotte s'était jetée

(1) *Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. IV, p. 82. (2) *Voir la note* p. 509. (3) Antoine-François Andréossy, depuis comte, lieutenant général, membre de la Chambre des Députés, etc. (4) *Voir la note* p. 551. (5) Charles-François-Joseph Dugua, général de division, depuis chef d'état-major de l'armée de St-Domingue. (6) *Voir la note* p. 578. (7) *Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. IV, p. 83. (8) *Voir la note* p. 531.

sur la droite, vers Laybach, dont il prit possession le 1er avril.

754. PRÉLIMINAIRES DE LA PAIX SIGNÉS A LÉOBEN (17 avril 1797).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 62.

Par Guillaume-Guillon LETHIÈRE en 1802.

De Clagenfurth, le général Bonaparte (1) avait, le 5 avril, transporté son quartier général à Sudenbourg: il y reçut le 7 les généraux Bellegarde (2) et Merfeldt (3), qui étaient chargés de proposer un armistice.

« Bonaparte, après avoir annoncé cet heureux événe-« ment au Directoire et mandé le général Clarke (4) de « Turin, transféra son quartier général à Léoben. Il ne « tarda pas à apprendre l'arrivée du corps de Joubert dans « la vallée de la Drave....

« L'armée prit alors ses cantonnements. Le général « Serurier (5) occupa Gratz, l'une des plus florissantes villes « des états de l'Empereur; Guyeux (6) s'établit à Léoben; « Masséna (7) à Bruck; la division Bernadotte resta campée « en avant de Saint-Michel: Joubert (8), échelonné de Vil-« lach à Clagenfurth, poussa la division Baraguey-d'Hil-« liers jusqu'à Gemona, autant pour assurer ses subsis-« tances que pour surveiller les Vénitiens. Victor (9), en « marche pour rejoindre l'armée, arrivait à Trévise. L'ar-« mée ainsi disposée se trouvait à même, en cas de rup-« ture, de reprendre aussitôt l'offensive, et de déboucher « en quelques marches dans les plaines de Vienne (10). »

La signature des préliminaires de la paix eut lieu le 17 avril, au château d'Ekwald, près de Léoben, entre le marquis de Gallo et le général Merfeldt, *stipulant* pour l'Autriche, et Bonaparte au nom de la République.

755. BATAILLE DE NEUWIED (18 avril 1797).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 62.

Par M. Victor ADAM en 1836.

Pendant que Bonaparte (1) à la frontière d'Italie terminait la guerre par des succès aussi décisifs, les armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse, commandées, l'une par

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Idem* p. 578. (3) N..., comte de Merfeldt, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (4) Henri-Jacques-Guillaume Clarke, général de division, depuis comte d'Hunebourg, duc de Feltre, maréchal de France, etc. (5) *Voir la note* p. 509. (6) *Idem* p. 578. (7) *Idem* p. 566. (8) *Idem* p. 567. (9) *Idem* p. 532. (10) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. X, p. 66.

Moreau [1] et l'autre par Hoche [2], avaient repassé le Rhin. Moreau occupait la rive gauche en face de Kehl et Huningue jusqu'aux environs de Deux-Ponts ; Hoche était cantonné depuis Dusseldorf jusqu'à Coblentz. Il gardait la première de ces places et le pont de Neuwied. En face de lui était l'armée autrichienne sous les ordres du général Latour [3]; en face de Moreau se trouvait le baron de Werneck [4]. D'après les ordres du Directoire, les deux armées devaient passer le Rhin le même jour et marcher ensuite sur la capitale de l'empire par l'intérieur de l'Allemagne.

L'armée de Sambre-et-Meuse avait reçu une organisation nouvelle : Ney [5] y commandait les hussards, Richepance [6] les chasseurs, Klein [7] les dragons ; la réserve était sous les ordres du général d'Hautpoul [8]. Grenier [9] prit le commandement du centre ; l'aile droite fut confiée à Lefebvre [10] et l'aile gauche à Championnet [11].

L'armée autrichienne s'était mise en mouvement le 17 avril.

« Vers huit heures du matin, toutes les troupes qui « avaient débouché de Neuwied s'ébranlèrent sous la « protection d'une forte canonnade pour chasser les Au- « trichiens de leur position. Elle s'étendait en ligne droite, « de Zollengers près du Rhin, jusqu'à Heddersdorf, village « fortement retranché, où elle appuyait son flanc droit ; le « front en était couvert, entre ces deux villages, par six re- « doutes élevées en avant du chemin de Neuwied à Ehren- « breitstein : trois autres redoutes, placées sur le plateau « de Heddersdorf, étaient destinées à prendre d'écharpe « les troupes qui, après avoir dépassé le chemin d'Ehren- « breitstein, voudraient s'avancer sur celui de Dierdorf. « Ces ouvrages bien défilés, palissadés, fraisés, étaient ar- « més de grosse artillerie [12]. »

Le feu commença aussitôt sur toute la ligne ; le général Lefebvre, qui commandait l'aile droite, s'empara des villages de Zollengers et de Bendorf. « Les troupes impériales op- « posèrent une résistance assez ferme, mais les chasseurs à « cheval de Richepance les culbutèrent à la suite d'une « charge brillante. L'ennemi s'étant retiré perdit sur ce « point sept pièces de canon, cinq drapeaux ou guidons « et cinquante caissons. Le général Grenier, à la tête des

(1) *Voir la note* p. 509. (2) *Idem* p. 533. (3) *Idem* p. 547. (4) N....., baron de Werneck, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (5) *Voir la note* p. 551. (6) *Idem* p. 590. (7) Dominique-Louis-Antoine Klein, général de brigade, depuis lieutenant général, comte et pair de France. (8) *Voir la note* p. 542. (9) Paul Grenier, général de division, depuis comte, membre de la Chambre des députés. (10) *Voir la note* p. 535. (11) *Idem* p. 536. (12) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. X, p. 92.

« deux divisions du centre, força le village de Heddersdorf. « Une dernière redoute, armée de cinq bouches à feu, fut « enlevée par la division Watrin; les troupes pénétrèrent « à l'arme blanche dans l'ouvrage, où elles firent prisonniers « les cent cinquante hommes qui le défendaient (1). »

756. COMBAT DE DIERDORF (18 avril 1797).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 77.

Par MM. Léon COGNIET et GIRARDET en 1838.

« A peine les retranchements élevés dans la plaine furent-ils « enlevés que Hoche (2) dirigea son centre contre Dierdorf. « Une compagnie d'artillerie légère et les hussards de Ney, « en poursuivant les fuyards, atteignirent bientôt le corps « de Werneck, qui occupait une position assez avantageuse « derrière un ruisseau, qu'il fit mine de vouloir défendre. « Le combat s'engagea, mais ne fut pas de longue durée : « les hussards français ayant été soutenus par l'infanterie « de Grenier et la réserve de d'Hautpoul, les troupes de « Werneck prirent la fuite et furent poursuivies l'épée dans « les reins par les hussards sur la route de Hachenbourg « jusqu'à la chute du jour... Les Autrichiens perdirent dans « la journée de Neuwied près de cinq mille hommes hors « de combat ou prisonniers, six drapeaux, vingt-sept piè- « ces de canon et soixante caissons (3). »

757. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A ROME (15 févr. 1798).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 62.

Par MM. Jean ALAUX et Hippolyte LECOMTE en 1835.

Pie VI (4) ne cherchait qu'une occasion favorable de rompre le traité de Tolentino. Ses ministres, instruits, dit-on, que le peuple de Rome méditait un soulèvement, loin de chercher à le prévenir, se déterminèrent à le laisser éclater. Joseph Bonaparte (5), frère du général Bonaparte, était alors ambassadeur à Rome.

« Le 27 décembre, le palais de l'ambassadeur fut en- « touré par la populace, aux cris de *vive la République ro-* « *maine !* Les séditieux, parés de cocardes tricolores, ré- « clamaient l'appui de la France. Plusieurs individus si- « gnalés comme espions du gouvernement, mêlés parmi « eux, les excitaient de la voix et du geste. Joseph Bona-

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. X, p. 93 à 95. (2) *Voir la note* p. 532. (3) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. X, p. 95. (4) *Voir la note* p. 615. (5) Depuis roi d'Espagne (comte de Survilliers).

« parte, accompagné de plusieurs officiers, les somma de « se retirer ; mais, au même instant, les troupes papales « ayant forcé la juridiction de l'ambassade, débouchèrent « de tous côtés et firent feu sur les mutins. Le général « Duphot (1) s'élança au milieu des troupes pour les arrêter ; « il fut massacré, et l'ambassadeur aurait éprouvé le même « sort, si la fuite ne l'eût dérobé aux coups des assassins. « Cette scène tragique dura cinq heures, pendant lesquel- « les les ministres romains ne prirent aucune mesure pour « tirer la légation française de l'horrible position où elle se « trouvait. Leur complicité, dont on aurait peut-être douté, « se manifesta par le silence obstiné que le cardinal « Doria opposa aux réclamations itératives de Joseph Bo- « naparte, qui prit enfin le parti de se retirer à Florence...

« Les troupes qui rentraient en France reçurent ordre de « rétrograder; et Berthier (2), qui commandait l'armée « d'Italie, celui de marcher sur Rome.... Il ne perdit pas « un instant pour faire ses préparatifs; il donna au général « Serurier (3) le commandement supérieur de toutes les trou- « pes stationnées sur la rive gauche du Pô, pour s'opposer « aux Autrichiens, en cas qu'ils voulussent s'immiscer dans « les affaires de Rome. Six mille Cisalpins ou Polonais « furent placés à Rimini, pour couvrir la république Cisal- « pine. Le général Rey (4) prit le commandement d'un corps « de réserve qui s'établit à Tolentino, devant le débouché « d'Ascoli, et tint les communications des Apennins entre « Tolentino et Foligno. Huit demi-brigades d'infanterie « et trois régiments de cavalerie, formant à peu près dix- « huit mille hommes, furent dirigés sur Ancône, où le « général en chef arriva le 25 janvier 1798. Après avoir « réuni ses troupes et laissé dans cette ville le général Des- « solles (5) avec des forces suffisantes pour contenir le duché « d'Urbin toujours prêt à se révolter, il continua sa mar- « che sur Rome. Cervoni (6) commandait l'avant-garde, et « Dallemagne (7) le corps de bataille. Les troupes légères ne « rencontrèrent d'autres ennemis qu'un gouverneur pa- « pal, qui fut enlevé à Lorette avec deux cents hommes; et « le 10 février, l'armée française arriva devant l'ancienne « capitale du monde (8). »

(1) *Voir la note* p. 618. (2) *Idem* p. 466. (3) *Idem* p. 509. (4) *Idem* p. 612. (5) Jean-Joseph-Paul-Augustin Dessolles, général de brigade, depuis lieutenant général, pair de France, marquis, etc. (6) *Voir la note* p. 567. (7) *Idem* p. 584. (8) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. X, p. 333-335.

758. PRISE DE L'ILE DE MALTE (13 juin 1798).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 63.

Par MM. Jean Alaux et Guiaud en 1835.

Le traité de Campo Formio avait mis un terme à la longue guerre de la France avec l'empereur d'Allemagne ([1]). Bonaparte ([2]) de retour à Paris y avait joui quelques instants de sa gloire ; mais, fatigué bientôt de l'oisiveté, son active imagination se mit à enfanter de nouveaux projets de guerre et de conquête. La grande idée du Directoire était alors de porter des coups décisifs à la puissance et au commerce de l'Angleterre ; ce fut en Égypte que Bonaparte résolut d'aller l'attaquer. La France, disait-il, maîtresse d'Alexandrie et de la mer Rouge, ruinerait infailliblement le commerce et la puissance britanniques dans l'Inde. Et, se retournant vers lui-même, il ajoutait, dans l'essor de ses pensées ambitieuses : *Les grands noms ne se font qu'en Orient.*

Le secret de cette entreprise, renfermé entre Bonaparte et les cinq directeurs ([3]), fut gardé merveilleusement. La France et l'Europe, les yeux fixés sur les immenses préparatifs qui se faisaient à Toulon, à Gênes, à Bastia, se demandaient avec une inquiète curiosité où iraient aborder ces vaisseaux et ces régiments rassemblés sous les ordres du vainqueur de l'Italie ; elles ne le surent qu'en apprenant que l'armée française était débarquée en Égypte.

L'Égypte obéissait alors aux beys des Mameluks, Mourad et Ibrahim. On se flatta que la Porte Ottomane, qui exerçait à peine sur ces deux chefs une autorité nominale, verrait sans trop d'ombrage leur domination remplacée par celle de la France. On s'engageait d'ailleurs à respecter les droits de souveraineté. Mais ce n'était qu'après la conquête faite, qu'on devait lui demander la permission de la faire.

Cependant Bonaparte désigna tous les officiers généraux de terre et de mer qui devaient l'accompagner « Le vice-amiral « Brueys ([4]) commandait la flotte et avait pour contre-amiraux « Gantheaume ([5]), Villeneuve ([6]), Decrès ([7]) et Blanquet-Du-« chayla ([8]). Au nombre des lieutenants du général en chef on

(1) François II, *voir la note* p. 487. (2) *Voir la note* p. 531. (3) Barras, Merlin (de Douai), François de Neufchâteau, Reubell et Laréveillière-Lépeaux. (4) François-Paul, comte de Brueys d'Aigailliers. (5) Honoré Gantheaume, depuis vice-amiral, comte et pair de France. (6) Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Silvestre Villeneuve, depuis vice-amiral. (7) Denis Decrès, depuis vice-amiral, duc et ministre de la marine. (8) Armand-Simon-Marie de Blanquet-Duchayla, depuis vice-amiral honoraire.

« comptait Kléber (1), Desaix (2), Reynier (3). Une foule de « savants et d'artistes, ingénieurs géographes, astronomes, « naturalistes, antiquaires, littérateurs, empressés de par- « tager sa fortune, s'embarquèrent pour aller explorer, « instruire, civiliser, au profit de leur patrie, cette terre « classique, berceau des arts et des sciences.

« Les troupes de l'expédition montaient à environ trente- « six mille hommes, dont deux mille huit cents de cava- « lerie non montée.

« L'escadre, forte de treize vaisseaux de ligne, de dix- « sept frégates ou corvettes, et d'environ trois cents bâti- « ments de transport, était montée par dix mille matelots « français, italiens ou grecs (4). »

L'expédition sortit de Toulon le 19 mai : elle rallia en route les divisions Baraguey-d'Hilliers et Vaubois, parties de Gènes et de Bastia, et cingla vers l'île de Malte, devant laquelle elle parut, le 9 juin, sans avoir rencontré l'ennemi.

« Huit jours avoient suffi à Bonaparte pour prendre « possession de l'isle de Malte, y organiser un gouverne- « ment provisoire, se ravitailler, faire de l'eau, et régler « toutes les dispositions militaires et administratives. Il « avoit paru devant cette isle le 22 prairial ; il la quitte le « 1er messidor, après en avoir laissé le commandement au « général Vaubois (5). »

759. DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ÉGYPTE (2 juillet 1798).

Par M. Pingret en 1836. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 63.

Le 19 juin le général Bonaparte (6) quitta l'île de Malte.

« Les vents de nord-ouest souffloient grand frais. Le 25 « la flotte est à la vue de l'isle de Candie, le 29 elle est sur « les côtes d'Afrique ; le lendemain au matin, elle dé- « couvre la tour des Arabes ; le soir elle est devant « Alexandrie.

« Bonaparte fait donner l'ordre de communiquer avec « cette ville, pour y prendre le consul français, et avoir « des renseignements tant sur les Anglais que sur la situa- « tion de l'Égypte.....

(1) *Voir la note* p. 541. (2) *Idem* p. 533. (3) *Idem* p. 558. (4) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. X, p. 391. (5) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 7. (6) *Voir la note* p. 531.

« Tout devoit faire craindre que l'escadre anglaise, pa-
« roissant d'un moment à l'autre, ne vînt attaquer la flotte
« et le convoi dans une position défavorable. Il n'y avoit
« pas un instant à perdre. Le général en chef donna donc,
« le soir même, l'ordre du débarquement : il en avoit dé-
« cidé le point au Marabou... La distance de l'endroit du
« mouillage, éloigné de trois lieues de la terre; le vent du
« nord, qui souffloit avec violence, une mer agitée qui se
« brisoit contre les ressifs dont cette côte est bordée; *tout*
« rendoit le débarquement aussi difficile que périlleux.

« Bonaparte veut être à la tête du débarquement. Il monte
« une galère, et bientôt il est suivi d'une *foule de canots*,
« sur lesquels les généraux Bon [1] et Kléber [2] avoient
« reçu l'ordre de faire embarquer une partie de leurs divi-
« sions, qui se trouvoient à bord des vaisseaux de guerre.

« Les généraux Desaix [3], Reynier [4] et Menou [5], dont
« les divisions étoient sur les bâtiments du convoi, reçoivent
« l'ordre d'effectuer leur débarquement sur trois colon-
« nes, vers le Marabou.

« La mer, en un instant, est couverte de canots qui lut-
« tent contre l'impétuosité et la fureur des vagues. La ga-
« lère que montoit Bonaparte s'étoit approchée le plus
« près du banc de ressifs où l'on trouve la passe qui conduit
« à l'anse du Marabou. Là il attend les chaloupes sur les-
« quelles étoient les troupes qui avoient eu ordre de se
« réunir à lui; mais elles ne parviennent à ce point qu'a-
« près le coucher du soleil, et ne peuvent traverser que
« pendant la nuit le banc de ressifs. Enfin, à une heure
« du matin, le général en chef débarque à la tête des
« premières troupes qui se forment successivement dans
« le désert à trois lieues d'Alexandrie.

« Bonaparte envoie des éclaireurs en avant, et passe
« en revue les troupes débarquées. Elles se composoient
« d'environ mille hommes de la division Kléber, dix-huit
« cents de la division Menou, et quinze cents de celle du
« général Bon.....

« Bonaparte marchoit à pied avec l'avant-garde, accom-
« pagné de son état-major, » les chevaux n'ayant pu être
encore débarqués; le général Caffarelli [6] le suit à pied
malgré sa jambe de bois.

(1) *Voir la note* p. 556. (2) *Idem* p. 541. (3) *Idem* p. 533. (4) *Idem* p. 558. (5) Jacques-François Menou, général de division, depuis commandant en chef de l'armée d'Egypte. (6) Louis-Marie-Joseph-Maximilien Caffarelli-Dufalga, général de brigade, commandant l'arme du génie.

« Le général Bon commandoit la colonne droite; le général Kléber, celle du centre; celle de gauche étoit sous « les ordres du général Menou, qui côtoyoit la mer. Une « demi-heure avant le jour, un des avant-postes est attaqué par quelques Arabes, qui tuent un officier. Ils s'approchent; une fusillade s'engage entre eux et les tirailleurs de l'armée. A une demi-lieue d'Alexandrie, leur « troupe se réunit au nombre de trois cents cavaliers environ, mais à l'approche des Français ils s'enfoncent dans « le désert [1]. »

760. PRISE D'ALEXANDRIE (BASSE-ÉGYPTE) (3 juill. 1798).

Par M. Pingret en 1836.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 63.

« Bonaparte [2] se voyant près de l'enceinte de la vieille « ville des Arabes, donne l'ordre à chaque colonne de s'arrêter à la portée du canon. Désirant prévenir l'effusion « du sang, il se dispose à parlementer; mais des hurlements « effroyables d'hommes, de femmes et d'enfants, et une « canonnade qui démasque quelques pièces, font connaître les intentions de l'ennemi.

« Réduit à la nécessité de vaincre, Bonaparte fait battre « la charge; les hurlements redoublent avec une nouvelle fureur. Les Français s'avancent vers l'enceinte, « qu'ils se disposent à escalader malgré le feu des assiégés, et une grêle de pierres qu'on fait pleuvoir sur eux: « généraux et soldats escaladent les murs avec la même « intrépidité.

« Le général Kléber [3] est atteint d'une balle à la tête; le « général Menou [4] est renversé du haut des murailles, « qu'il avoit gravies, et est couvert de contusions. Le soldat « rivalise avec les chefs. Un guide, nommé Joseph Cala, « devance les grenadiers et monte un des premiers sur le « mur, où, malgré le feu de l'ennemi, il aide les grenadiers Sabathier et Labruyère à escalader le rempart. Les « murs sont bientôt couverts de Français, les assiégés « fuient dans la ville; cependant ceux qui sont dans les « vieilles tours continuent leur feu, et refusent obstinément de se rendre.

« D'après les ordres de Bonaparte, les troupes ne de-

(1) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 11. (2) *Voir la note* p. 531. (3) *Idem* p. 541. (4) *Idem* p. 626.

« voient point entrer dans la ville... mais le soldat, furieux « de la résistance de l'ennemi, s'étoit laissé entraîner par « son ardeur. Déjà une grande partie se trouvoit engagée « dans les rues de la ville, où il s'établissoit une fusillade « meurtrière. Bonaparte fait battre à l'instant la générale. « Il mande vers lui le capitaine d'une caravelle turke qui « étoit dans le port vieux ; il le charge de porter aux ha- « bitants d'Alexandrie des paroles de paix, de les rassurer « sur les intentions de la république française, de leur « annoncer que leurs propriétés, leur liberté, leur religion, « seront respectées ; que la France, jalouse de conserver « leur amitié et celle de la Porte, ne prétend diriger ses « forces que contre les Mamloûks. Ce capitaine, suivi de « quelques officiers français, se rend dans la ville, et en- « gage les habitants à se rendre, pour éviter le pillage et la « mort (1). »

761. LE GÉNÉRAL BONAPARTE DONNE UN SABRE AU CHEF MILITAIRE D'ALEXANDRIE (juillet 1798).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

Par M. MULARD en 1808.

Après la prise d'Alexandrie, « les Imâms, les Cheikhs, « les Chérifs viennent se présenter à Bonaparte (2), qui leur « renouvelle l'assurance des dispositions amicales et pa- « cifiques de la république française. »

Le général en chef, voulant honorer la valeur avec laquelle ils avaient défendu leur ville, fait présent d'un sabre à leur chef militaire. Celui-ci le reçut à genoux, jurant sur sa tête de ne s'en servir que pour la cause des Français. « Ils se retirent pleins de confiance dans ces dispositions ; « les forts du Phare sont remis aux Français, qui prennent « en même temps possession de la ville et des deux « ports (1). »

762. BATAILLE DE CHEBREISS (13 juillet 1798).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

Par M. LÉON COGNIET en....

Bonaparte (2), maître d'Alexandrie, s'empressa d'y établir un gouvernement favorable à ses vues, et laissa pour y commander le général Kléber (3), qui avait été blessé à l'attaque de la ville. Puis, sans plus tarder, il commença son

(1) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 11 à 13. (2) *Voir la note* p. 531. (3) *Idem* p. 541.

mouvement sur le grand Caire. Desaix (1) reçut l'ordre de traverser le désert pour se rendre à Demenhour.

Les troupes se mirent en marche le 7 et le 8 juillet avec l'artillerie de campagne et la cavalerie, « si toutefois « on peut donner ce nom à trois cents cavaliers montés sur « des chevaux qui, épuisés par une traversée de deux « mois, pouvaient à peine porter leurs cavaliers. L'artil- « lerie par la même raison était mal attelée. Le 9 juillet « les divisions arrivent à Demenhour (2). »

Après deux jours d'une marche pénible, épuisée par les privations et la fatigue, l'armée, continuellement harcelée par les Arabes, parvient enfin à Rahmanié. Le général en chef prit le parti d'y séjourner le 11 et le 12, pour attendre le chef de division Perrée, commandant de la flottille qu'il avait dirigée sur Rosette. Le 13, avant le jour, les troupes quittèrent Miniet-Salanie : « Les Mamloùks, « au nombre de quatre mille, étoient à une lieue plus loin. « Leur droite étoit appuyée au village de Chebreiss, dans « lequel ils avoient placé quelques pièces de canon, et au « Nil, sur lequel ils avoient une flottille composée de cha- « loupes canonnières et de djermes armées.

« Bonaparte avoit donné ordre à la flottille française de « continuer sa marche en se dirigeant de manière à pou- « voir appuyer la gauche de l'armée sur le Nil et attaquer « la flotte ennemie au moment où l'on attaqueroit les « Mamloùks et le village de Chebreiss. Malheureusement « la violence des vents ne permit pas de suivre en tout ces « dispositions. La flottille dépasse la gauche de l'armée, « gagne une lieue sur elle, se trouve en présence de « l'ennemi, et se voit obligée d'engager un combat d'autant « plus inégal qu'elle avoit à la fois à soutenir le feu des « Mamloùks et à se défendre contre la flotte ennemie....

« Cependant le bruit du canon avoit fait connoître au « général en chef que la flottille étoit engagée ; il fait mar- « cher l'armée au pas de charge ; elle s'approche de Che- « breiss et apperçoit les Mamloùks rangés en bataille en « avant de ce village. Bonaparte reconnoît la position et « forme l'armée. Elle étoit composée de cinq divisions, « chaque division forme un quarré qui présente à chaque face « six hommes de hauteur ; l'artillerie est placée aux an-

(1) *Voir la note* p. 533. (2) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 18.

« gles, aux centres sont les équipages et la cavalerie. Les « grenadiers de chaque quarré forment des pelotons qui « flanquent les divisions et sont destinés à renforcer les « points d'attaque.

« Les sapeurs, les dépôts d'artillerie prennent position « et se barricadent dans deux villages en arrière, afin de « servir de point de retraite en cas d'événement.

« L'armée n'étoit plus qu'à une demi-lieue des Mam-« loùks. Tout à coup ils s'ébranlent par masses, sans « aucun ordre de formation et caracolent sur les flancs et « les derrières. D'autres masses fondent avec impétuosité « sur la droite et le front de l'armée. On les laisse appro-« cher jusqu'à la portée de la mitraille. Aussitôt l'artillerie « se démasque et les met en fuite.....

« Animée par ce premier succès, l'armée s'ébranle au « pas de charge et marche sur le village de Chebreiss, « que l'aile droite a l'ordre de déborder. Ce village est « emporté après une très-foible résistance. La déroute « des Mamloùks est complète; ils fuient en désordre « vers le Caire. Leur flottille prend également la fuite, en « remontant le Nil, et termine ainsi un combat qui duroit « depuis deux heures avec le même acharnement. C'est « surtout à la valeur des hommes de troupes à cheval em-« barqués sur la flottille qu'est due la gloire de cette « journée. La perte de l'ennemi a été de plus de six cents « hommes tant tués que blessés : celle des Français d'en-« viron soixante-dix (1). »

763. BATAILLE DES PYRAMIDES (21 juillet 1798).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 63.

Par le baron GROS en 1810.

Après la bataille de Chebreiss, l'armée continua sa marche vers le Caire; le 20 juillet 1798, elle quittait Omm-el-Dinar à deux heures du matin.

« Au point du jour, la division du général Desaix, qui for-« moit l'avant-garde, a connoissance d'un corps d'environ « six cents Mamloùks et d'un grand nombre d'Arabes, qui « se replient aussitôt. A deux heures après midi, l'armée ar-« rive aux villages d'Ebverach et de Boutis : elle n'étoit plus « qu'à trois quarts de lieue d'Embabé et apercevoit de « loin le corps de Mamloùks qui se trouvoient dans le

(1) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 20-21.

« village. La chaleur étoit brûlante, le soldat extrêmement « fatigué. Bonaparte [1] fait faire halte ; mais les Mamloùks « n'ont pas plus tôt aperçu l'armée qu'ils se forment en avant « de sa droite dans la plaine. Un spectacle aussi imposant « n'avoit point encore frappé les regards des Français. La « cavalerie des Mamloùks étoit couverte d'armes étince- « lantes. On voyoit en arrière de sa gauche ces fameuses « pyramides dont la masse indestructible a survécu à tant « d'empires, et brave depuis trente siècles les outrages du « temps. Derrière sa droite étoient le Nil, le Caire, le Mokat- « tam et les champs de l'antique Memphis [2].»

Les troupes, impatientes d'en venir aux mains, sont aussitôt rangées en bataille : Bonaparte appelle les principaux chefs de l'armée, parcourt les rangs, dicte les ordres : « Soldats, s'écrie-t-il, souvenez-vous que du haut de ces « monuments quarante siècles vous contemplent. » On voyait alors autour de lui Berthier [3], Desaix [4], Dugua [5], généraux de division; Murat [6], Belliard [7], généraux de brigade Duroc [8], chef de bataillon d'artillerie; Eugène Beauharnais [9] et Lavalette [10], tous destinés plus tard à des fortunes si imprévues et si diverses.

764. BATAILLE DES PYRAMIDES (21 juillet 1798). — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 63.

Par François-André VINCENT en 1802.

765. BATAILLE DES PYRAMIDES (21 juillet 1798).

Par Philippe-Auguste HENNEQUIN en 1806. — Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

La ligne formée dans l'ordre par échelons et par divisions qui se flanquent reçoit l'ordre de s'ébranler; « mais « les Mamloùks, qui jusqu'alors avoient paru indécis, « préviennent l'exécution de ce mouvement, menacent le « centre et se précipitent avec impétuosité sur les divisions « Desaix et Reynier qui formoient la droite ; ils chargent « intrépidement les colonnes, qui, fermes et immobiles,

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 25. (3) *Voir la note* p. 466. (4) *Idem* p. 538. (5) *Idem* p. 549. (6) *Idem* p. 612. (7) *Voir la note* p. 508. (8) Gérard-Christophe-Michel Duroc, depuis général de division, grand maréchal du palais et duc de Frioul. (9) Eugène de Beauharnais, (le prince Eugène), depuis vice-roi d'Italie, prince d'Eichstaedt, duc de Leuchtenberg. (10) Antoine-Marie-Amant Lavalette, capitaine, depuis directeur général des postes, conseiller d'état et comte.

« ne font usage de leur feu qu'à demi-portée de la mitraille « et de la mousqueterie ; la valeur téméraire des Mamloùks essaie en vain de renverser ces murailles de feu, « ces remparts de baïonnettes : leurs rangs sont éclaircis par le grand nombre de morts et de blessés qui « tombent sur le champ de bataille, et bientôt ils s'éloignent en désordre sans oser entreprendre une nouvelle charge.

« Pendant que les divisions Desaix et Reynier repoussoient avec tant de succès la cavalerie des Mamloùks, les divisions Bon et Menou, soutenues par la « division Kléber, commandée par le général *Dugua* (1), « marchoient au pas de charge sur le village retranché « d'Embabé.

« Les Mamloùks attaquent sans succès les pelotons « des flanqueurs ; ils font jouer et démasquent quarante « mauvaises pièces d'artillerie. Les divisions se précipitent alors avec plus d'impétuosité et ne laissent pas à l'ennemi le temps de recharger ses canons. Les retranchements sont enlevés à la baïonnette ; le camp et le village d'Embabé sont au pouvoir des Français. Quinze « cents Mamloùks à cheval et autant de Fellâhs, auxquels « les généraux Marmont (2) et Rampon (3) ont coupé toute « retraite en tournant Embabé et prenant une position retranchée derrière un fossé qui joignoit le Nil, font en « vain des prodiges de valeur : aucun d'eux ne veut se rendre, aucun d'eux n'échappe à la fureur du soldat ; ils sont « tous passés au fil de l'épée ou noyés dans le Nil. Quarante pièces de canon, quatre cents chameaux, les bagages « et les vivres de l'ennemi tombent entre les mains du « vainqueur. »

« Mourad-bey (4), voyant le village d'Embabé emporté, « ne songe plus qu'aux moyens d'assurer sa retraite. Déjà « les divisions Desaix et Reynier avoient forcé sa cavalerie « de se replier ; l'armée, quoiqu'elle marchât depuis deux « heures du matin et qu'il fût six heures du soir, le poursuit encore jusqu'à Gizeh. Il n'y avoit plus de salut pour « lui que dans une prompte fuite ; il en donne le signal, et « l'armée prend position à Gizeh, après dix-neuf heures « de marche ou de combats (5). »

(1) *Voir la note* p. 619. (2) *Idem* p. 574. (3) *Idem* p. 571. (4) Mourad-Bey, chef de mameluks, depuis prince gouverneur des provinces d'Assouan et de Djirdjeh dans le Saïd (Haute-Égypte). (5) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 25-27.

766. BATAILLE DE SÉDINAM (HAUTE-ÉGYPTE) (7 oct. 1798).

Par MM. Léon COGNIET et Jules VIGNON en 1837. Aile du Nord. 1er étage. Salle no 77.

Après la bataille des Pyramides, le Caire ouvrit ses portes au vainqueur. Ibrahim, chef de l'administration civile, alla chercher un asile en Syrie près de Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, son collègue. Mourad-Bey (1), qui avait mené les Mameluks au combat, se retira dans la haute Égypte, où Desaix (2) eut ordre de le poursuivre. Il partit du Caire le 25 août 1798, s'embarqua sur le Nil, et alla rejoindre sa division le 29, à Al-Fiéli d'où il se mit aussitôt en marche.

Les Mameluks s'étaient réfugiés dans le Faioum, d'où ils suivaient tous les mouvements de l'armée française. Harcelée par un ennemi qui se présentait sans cesse devant elle et qui refusait toujours le combat, elle eut à surmonter des obstacles et à supporter des privations de tous genres. Le général Desaix prit successivement possession de Béné, d'Aba-Girgé, de Siouth, de Menekia et de Manzoura, le 6 octobre 1798. « Informé par ses espions que Mourad-« bey avoit l'intention de l'attendre à Sediman et de lui « livrer bataille, il se dispose à l'attaquer lui-même.

« Le 16, au lever du soleil, la division se met en mouve-« ment ; elle est formée en carré, avec des pelotons de « flanc : elle suit l'inondation et le bord du désert. A huit « heures on aperçoit Mourad-bey à la tête de son armée, « composée d'environ trois mille Mamloùks, et huit à dix « mille Arabes. L'ennemi s'approche, entoure la division, « et la charge avec la plus grande impétuosité, sur toutes ses « faces ; mais de tous côtés il est vivement repoussé par le feu « de l'artillerie et de la mousqueterie ; les plus intrépides des « Mamloùks, désespérant d'entamer la division, se pré-« cipitent sur l'un des pelotons de flanc commandé par le « capitaine Lavallette(3), de la vingt-unième légère. Furieux « de la résistance qu'ils éprouvent et de l'impuissance où « ils sont de l'enfoncer, les plus braves se jettent en déses-« pérés dans les rangs, où ils expirent après avoir vainement « employé à leur défense les armes dont ils sont couverts, « leurs carabines, leurs javelots, leur lance, leur sabre et « leurs pistolets. Ils tâchent du moins de vendre chèrement « leur vie, et tuent plusieurs chasseurs.

« De nouveaux détachements de Mamloùks saisissent

(1) *Voir la note* p. 632. (2) *Idem* p. 533. (3) *Idem* p. 631.

« ce moment pour charger deux fois le peloton entamé ; les
« chasseurs se battent corps à corps, et, après des prodiges
« de valeur, se replient sur le carré de la division. Dans
« cette attaque les Mamloùks perdent plus de cent
« soixante hommes; elle coûte aux braves chasseurs treize
« hommes morts et quinze blessés.

« Mourad-bey, après avoir fait charger les autres pelotons
« sans plus de succès, divise sa nombreuse cavalerie, qui
« n'avoit encore agi que par masse, et fait entourer la di-
« vision. Il couronne quelques monticules de sable, sur
« l'un desquels il démasque une batterie de plusieurs piè-
« ces de canon placées avec avantage, et qui font un feu
« meurtrier.

« Le général Desaix, devant un ennemi six fois plus fort
« que lui, et dans une position où une retraite difficile sur
« ses barques le forçoit à abandonner ses blessés, juge
« qu'il faut ou vaincre ou se battre jusqu'au dernier homme.
« Il dirige sa division sur la batterie ennemie, qui est en-
« levée à la baïonnette.

« Maître des hauteurs et de l'artillerie de Mourad-bey,
« Desaix fait diriger une vive canonnade sur l'ennemi qui
« bientôt fuit de toutes parts. Trois beys et beaucoup de
« kiachefs restent sur le champ de bataille, ainsi qu'une
« grande quantité de Mamloùks et d'Arabes. La division
« ramène ses blessés, prend quelque repos et se met en
« marche à trois heures après midi pour Sedinam, où elle
« s'empare d'une partie des bagages de l'ennemi, que les
« Arabes commençoient à piller (1). »

767. QUATRIÈME ET CINQUIÈME COMBAT DE LA FRÉGATE LA LOIRE (17 et 18 octobre 1798).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en. . . .

Épuisée par trois combats, démâtée de ses deux mâts de perroquet, la frégate *la Loire* était poursuivie par *la Mermaid*, frégate anglaise de la même force qu'elle. Le 17 octobre, au point du jour, *la Mermaid* se couvrit de voiles pour atteindre et détruire enfin son ennemie. Celle-ci, réduite à ses basses voiles et à ses huniers, ne pouvait espérer de s'échapper. Segond (2), qui la commandait, se prépara au combat, et fit clouer le pavillon national au

(1) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 126. (2) Adrien-Joseph Segond, depuis capitaine de vaisseau.

mât d'artimon. Il harangua son équipage, rappela aux marins et aux soldats leur brillante conduite dans les trois affaires précédentes, et leur témoigna la confiance de les voir triompher sans peine d'une frégate dont la force n'était pas supérieure à celle de *la Loire*. Toutes ses dispositions prises, il établit sa frégate au plus près du vent, et fit carguer la grande voile pour attendre l'ennemi. Cette contenance ferme dut donner aux Anglais une idée de la résistance qu'ils allaient éprouver, et ce qui ajouta sans doute à leur étonnement fut qu'on les laissa approcher sans tirer un seul coup de canon. Segond savait que chez eux c'est une espèce de point d'honneur de ne pas tirer les premiers : il résolut de ne faire feu que lorsque son adversaire se jugerait lui-même assez proche. Il était près de huit heures; *la Mermaid* avait cargué ses basses voiles et s'avançait sous une voilure commode pour le combat. Parvenue à portée de pistolet, elle vint au vent pour prendre position et présenter le travers à *la Loire*. Celle-ci, profitant de ce moment, lui lâcha toute sa bordée, accompagnée d'une décharge de mousqueterie. *La Mermaid* riposta vivement; mais, au lieu de demeurer par le travers de la frégate française, elle voulut profiter de l'avantage que lui donnait le bon état de sa mâture et de ses voiles pour la contourner et tâcher de l'enfiler, soit par l'avant, soit par l'arrière. Excellent manœuvrier lui-même, Segond rendit vaines toutes les tentatives du capitaine anglais, et le força à reprendre sa première position. Les deux frégates se canonnèrent alors avec le plus grand acharnement; mais comme *la Mermaid* s'était replacée un peu plus au large, l'avantage n'était pas pour les canonniers de *la Loire*, qui, faute d'adresse, ou, ce qui est plus croyable, par trop de précipitation, n'ajustaient pas aussi bien leurs coups que les Anglais. Au bout de quelques heures, *la Loire* avait perdu ses trois mâts de hune, et ne conservait plus que ses deux basses voiles, tandis que la frégate ennemie n'avait pas le plus petit morceau de bois coupé. Le capitaine français résolut alors de tenter à son tour une manœuvre qui pût changer la face du combat : il fait cesser le feu partout, donne l'ordre de mettre deux boulets ronds dans chaque canon et de réserver la bordée pour le moment où il jugerait à propos de l'envoyer. Lorsque toutes les pièces sont chargées comme il l'a ordonné, il fait mettre la barre au vent et ordonne une grande arrivée, pour persuader à son ennemi qu'il ne peut plus soutenir son feu. Celui-ci, trompé par ce mouvement,

laisse arriver à son tour, afin de suivre *la Loire* et de lui envoyer une bordée qu'il regarde comme devant mettre fin au combat ; mais tout à coup Segond lance sa frégate dans le vent, et, par cette évolution, fait croire à l'Anglais qu'il veut l'aborder. *La Mermaid*, qui redoute d'autant plus l'abordage qu'elle sait que *la Loire* est chargée de troupes, revient au vent elle-même avec promptitude et perd presque toute sa vitesse Segond, qui dans ces différentes manœuvres a l'avantage de primer son ennemi, reprend la sienne avant lui, et, par un nouveau mouvement, vient le ranger à poupe et lui lâche la double bordée qu'il a réservée. L'effet en est terrible. Le mât d'artimon et le grand mât de hune de *la Mermaid* tombent en même temps, et les cris de l'équipage anglais annoncent le carnage qui vient d'avoir lieu. Pendant quelques minutes on semble avoir perdu la tête à bord de cette frégate, et Segond lui hèle d'amener ce qui lui reste de voiles; mais la position de ces voiles sur l'avant, et la perte de celles de l'arrière la font arriver toute seule : elle reprend de la vitesse et s'éloigne d'autant plus facilement de *la Loire*, que les voiles hautes qu'elle conserve au mât de misaine sont plus favorables, par le faible vent qui règne, que les basses voiles de la frégate française. L'équipage anglais revient alors de sa stupeur, et profite de cette circonstance heureuse pour fuir et abandonner la victoire aux républicains. En vain Segond, qui désespère d'atteindre *la Mermaid* dans sa fuite, dirige sur elle un feu bien nourri, pour tâcher de la désemparer de quelqu'une de ses voiles, il n'a pas le bonheur d'y réussir et elle lui échappe.

Après ce beau combat, *la Loire* était cependant réduite à l'état le plus déplorable, et n'avait plus à bord ni bois ni cordages pour remplacer ses mâts supérieurs. Tout ce que put faire le capitaine fut de boucher de son mieux les trous de boulets reçus à la flottaison, de jumeller ses bas mâts et de bosser les ralingues des basses voiles coupées en plusieurs endroits.

Le 18, au point du jour, elle découvrit deux bâtiments qui la chassèrent aussitôt. A neuf heures, ils furent reconnus pour le vaisseau rasé *l'Anson* et la corvette *le Kanguroo*. Tout espoir de leur échapper eût été vain, et il n'y avait plus à combattre que pour l'honneur du pavillon : Segond et son équipage se disposèrent à l'honorer par une vigoureuse résistance. A neuf heures et demie le vaisseau rasé, parvenu à demi-portée de *la Loire*, n'avait pas encore commencé le feu; il continuait sa route toutes voiles

hautes, pour s'en approcher davantage. Lorsqu'il fut tout à fait proche, le capitaine de *la Loire* s'élança tout à coup au vent, comme s'il eût voulu aborder le vaisseau par l'avant, et profita de ce moment pour lui envoyer une bordée d'enfilade. *L'Anson* masqua une partie de ses voiles pour éviter l'abordage, et cette manœuvre permit à la frégate française de lui lâcher, dans une position avantageuse, deux autres bordées qui eussent été très-meurtrières, si la mer avait été moins grosse. Le vaisseau remit bientôt le vent dans ses voiles, et vint engager *la Loire* à portée de pistolet par le travers au vent, pendant que la corvette la combattait en poupe : le combat dura une heure dans cette position, et l'équipage français y déploya une bravoure au-dessus de tout éloge; enfin le grand mât et le mât d'artimon de la frégate ayant été abattus, et le mât de misaine ne tenant presque plus à rien, le commandant du vaisseau anglais cria au capitaine Segond qu'il était inouï qu'il persistât encore à se défendre dans une pareille situation, et qu'il avait assez combattu pour sa gloire. Sur le refus que fit celui-ci de se rendre, le combat dura encore un quart d'heure; mais le vaisseau ennemi ne pointa plus qu'à couler bas. Bientôt l'eau remplit la cale de *la Loire*. Lorsqu'il y en eut six pieds, et que le capitaine Segond crut d'ailleurs la frégate dans un délabrement tel, qu'il paraissait douteux qu'elle pût servir aux ennemis, il amena son pavillon. Quoique les efforts héroïques des défenseurs de *la Loire* n'aient pu l'empêcher d'être prise, eux et leurs concitoyens n'ont pas moins le droit de s'en enorgueillir. De pareilles défaites sont aussi glorieuses que des succès.

768. RÉVOLTE DU CAIRE (21 octobre 1798).

Par Anne-Louis GIRODET-TRIOSON en 1810. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 63.

Depuis deux mois que Bonaparte (1) était au Caire, la plus grande tranquillité n'avait cessé d'y régner. « Les notables « de toutes les provinces délibéroient avec calme, et d'après « les propositions des commissaires français Monge (2) et « Berthollet (3), sur l'organisation définitive des divans, sur « les lois civiles et criminelles, sur l'établissement et la ré- « partition des impôts et sur divers objets d'administration

(1) *Voir la note* p. 531. (2) Gaspard Monge, membre de l'institut national (1re classe, — arts mécaniques), depuis sénateur et comte de Péluse. (3) Claude-Louis Berthollet, membre de l'institut national (1re classe, — chimie), depuis comte et pair de France.

« et de police générale. Tout à coup des indices d'une sédition « prochaine se manifestent. Le 21 octobre, à la pointe « du jour, des rassemblements se forment dans divers « quartiers de la ville et surtout à la grande mosquée. Le « général Dupuy (1), commandant la place, s'avance à la tête « d'une faible escorte pour les dissiper; il est assassiné « avec plusieurs officiers et quelques dragons au milieu de « l'un de ces attroupements. La sédition devient aussitôt « générale: tous les Français que les révoltés rencontrent « sont égorgés; les Arabes se montrent aux portes de la « ville.

« La générale est battue; les Français s'arment et se forment en colonnes mobiles; ils marchent contre les re« belles avec plusieurs pièces de canon. Ceux-ci se retran« chent dans leurs mosquées, d'où ils font un feu violent; « les mosquées sont aussitôt enfoncées; un combat terrible « s'engage entre les assiégeants et les assiégés; l'indigna« tion et la vengeance doublent la force et l'intrépidité « des Français. Des batteries, placées sur différentes hau« teurs, et le canon de la citadelle tirent sur la ville; le « quartier des rebelles et la grande mosquée sont incen« diés (2). »

769. LE GÉNÉRAL BONAPARTE, COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE D'ÉGYPTE, FAIT GRACE AUX RÉVOLTÉS DU CAIRE (23 octobre 1798).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 63.

Par le baron GUÉRIN en 1808.

« Les chérifs et les principaux du Caire viennent enfin « implorer la générosité des vainqueurs et la clémence de « Bonaparte (3). » Le général en chef les reçut sur la place d'El-Bekir. « Un pardon général est aussitôt accordé à la « ville, et le 23 octobre 1798, l'ordre est entièrement ré« tabli. Mais, pour prévenir dans la suite de pareils excès, « la place est mise dans un tel état de défense qu'un seul « bataillon suffit pour la mettre à l'abri des mouvements « séditieux d'une population nombreuse. Des mesures sont « prises aussi pour la garantir à l'extérieur contre toute « entreprise de la part des Arabes (2). »

(1) Dominique Dupuy, général de brigade. (2) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 44-45. (3) *Voir la note* p. 531.

770. COMBAT DE MONTEROSI (4 décembre 1798).

Par M. Léon Cogniet en. . . . Aile du Nord, 1er étage. Salle no 77.

« La cour de Naples, placée au bord du volcan révolu-
« tionnaire depuis l'érection des États de l'Église en répu-
« blique, embrassa avec transport l'idée d'une nouvelle
« guerre continentale, qui, selon toute apparence, devait
« amener l'évacuation de l'Italie, et la débarrasser de
« l'anxiété perpétuelle dans laquelle elle vivait.

« Le roi de Naples Ferdinand IV ayant accueilli les pro-
« positions qui lui avaient été faites par la Russie et l'An-
« gleterre, certain d'être soutenu par l'Autriche, qui venait
« d'envoyer près de lui le général Mack[1], s'était empressé
« d'entrer en campagne et de prendre l'offensive. Les États
« Romains furent bientôt envahis, et le roi de Naples
« s'était emparé de Rome.

« Le Directoire, en apprenant les dernières levées opé-
« rées dans le royaume de Naples et le rassemblement
« des troupes sur la frontière des États Romains, se hâta
« d'envoyer le général Championnet[2] prendre le comman-
« dement des troupes françaises stationnées dans les envi-
« rons de Rome. Il lui fut recommandé de ne rien compro-
« mettre et de se retirer sur l'armée que commandait Jou-
« bert[3] dans la république cisalpine.

« Le général Championnet, ajoute Jomini, jeta huit
« cents hommes dans le château Saint-Ange, puis se replia,
« conformément à ses instructions, sur Civita-Castellana. »

Le roi de Naples ne tarda pas à prendre possession de la capitale des États de l'Église. Pendant ce temps Championnet se préparait à se défendre dans les Apennins. Ses troupes se trouvaient disposées la droite à Civita-Castellana, la gauche à Civita-Ducale, et le centre à Cantalupo.

« Le 4 décembre, les avant-postes français furent assaillis
« de toutes parts. La division du chevalier de Saxe, pour-
« suivant deux objets, marchait sur deux colonnes; l'une
« se portait directement sur Nepi, l'autre fila à gauche par
« le chemin qui conduit de Santa-Maria-di-Fallari à Bor-
« ghetto, en vue de tourner Civita-Castellana. La première
« attaque fut conduite avec vigueur; mais Kellermann[4],
« après avoir laissé amortir le premier feu des Napolitains,

(1) Charles, baron de Mack, lieutenant-maréchal au service d'Autriche.
(2) *Voir la note* p. 536. (3) *Idem* p. 567. (4) *Voir la note* p. 489

« les chargea à son tour et les repoussa sur le chemin de « Monterosi, où bientôt les dragons français les poursuivi- « rent : deux mille cinq cents prisonniers, quinze pièces « de canon et tous les bagages tombèrent au pouvoir des « républicains (1). »

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

771. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA BAYONNAISE CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE L'EMBUSCADE (14 décembre 1798).

Par M. Crépin en 1801.

772. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA BAYONNAISE CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE L'EMBUSCADE (14 décembre 1798).

Par Jean-François Hue en 1802.

La frégate *la Bayonnaise*, de vingt-quatre pièces de canon de 8, et huit de 4 sur ses gaillards, commandée par le lieutenant de vaisseau Edmond Richer, venait de Cayenne, le 14 décembre 1798, et n'était plus qu'à trente-cinq ou quarante lieues de Rochefort. Tout à coup elle fut attaquée par la frégate anglaise *l'Embuscade*, de vingt-six pièces de canon de 16, six caronades de 32 et huit de 9 sur les gaillards; l'action s'engagea; on combattit quelque temps bord à bord, ensuite à douze toises de distance. Le feu devint terrible et dura cinq heures sans être décisif. La position de sa frégate au vent de l'ennemi décida le commandant français à tenter l'abordage. Dans le choc des deux bâtiments, le beaupré de *la Bayonnaise* se brise et tombe à la mer, ainsi que le mât d'artimon de *l'Embuscade*. Le contre-coup sépare les deux vaisseaux. Richer saisit l'occasion et lâche dans le travers de son adversaire quatre coups de canon qui balayent sa batterie et lui mettent trente ou quarante hommes hors de combat. Au même instant les marins français sautent à bord de l'ennemi. Richer, gravement blessé, est contraint de rester à son bord, le feu y gagnait de toute part; ce capitaine oublie ses blessures, et parvient à le faire éteindre; enfin, après quarante minutes d'efforts, de courage et de valeur, les Anglais, débusqués de leurs gaillards d'arrière et d'avant, furent forcés de se rendre.

La Bayonnaise avait perdu tous ses mâts dans ce combat,

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. XI, p. 33-50.

son commandant employa toutes ses ressources et parvint à se rendre à Rochefort.

773. LE GÉNÉRAL BONAPARTE VISITE LES FONTAINES DE MOISE PRÈS LE MONT SINAÏ (28 décembre 1798).

Par Jean-Simon BERTHELEMY en 1808. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

« Bonaparte (1) après avoir imprimé à tout le pays la ter-« reur de ses armes, continue de suivre ses plans d'admi-« nistration intérieure, sans oublier ce qu'il doit à l'intérêt « des sciences, du commerce et des arts.

« Le général Bon (2) reçoit ordre de traverser le désert à « la tête de quinze cents hommes avec deux pièces de ca-« non, et de marcher vers Suez, où il entre le 7 novem-« bre 1798.

« Bonaparte, accompagné d'une partie de son état-major, « des membres de l'institut Monge (3) et Berthollet (4), de « Costaz (5), de Bourienne (6) et d'un corps de cavalerie, part « lui-même du Caire le 24 décembre 1798 et va camper à « Birket-el-Hadj, ou lac des Pèlerins; le 25 il bivouaque à « dix lieues dans le désert; le 26 il arrive à Suez; le 27 il « reconnoît la côte et la ville, et ordonne les ouvrages et « les fortifications qu'il juge nécessaires à sa défense.

« Le 28 il passe la mer Rouge près de Suez, à un gué qui « n'est praticable qu'à la marée basse; il se rend aux fon-« taines de Moïse, situées en Asie, à trois lieues et demie de « Suez. Cinq sources forment ces fontaines, qui s'échappent « en bouillonnant du sommet de petits monticules de « sable. L'eau en est douce et un peu saumâtre. On y trouve « les vestiges d'un petit aqueduc moderne qui conduisoit « cette eau à des citernes creusées sur le bord de la « mer, dont les fontaines sont éloignées de trois quarts de « lieue (7). »

774. PRISE DE NAPLES PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (21 janv. 1799).

Par Jacques TAUREL en 1799. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 72.

Championnet (8), après les combats de Monterosi et Civita-

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Idem* p. 556. (3) *Idem* p. 637. (4) *Voir la note* p. 637. (5) Louis Costaz, depuis baron et directeur général des ponts et chaussées (6) Louis-Antoine Fauvelet de Bourienne, secrétaire du général en chef, depuis ministre d'état. (7) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 46. (8) *Voir la note* p. 536.

Castellana, reprit aussitôt l'offensive. Il rentra dans Rome dix-sept jours après en être sorti, et, poursuivant sa marche, se dirigea sur les états de Naples, qu'il ne tarda pas à envahir. Malgré la résistance des troupes napolitaines, il arrivait devant Capoue dans les premiers jours de janvier.

Mais autour de lui tout commençait à s'ébranler; et pendant que les paysans prenaient partout les armes, interceptaient les courriers de l'armée française, et lui faisaient une guerre de partisans redoutable, la populace de Naples, qu'on avait eu l'imprudence d'armer, commençait à se porter aux excès les plus épouvantables. Le général Mack (1), qui commandait l'armée napolitaine, ayant accepté l'armistice que Championnet lui proposait, et par lequel la ligne du Volturne et de l'Ofanto était abandonnée aux Français, cette convention déchaîna plus violemment encore dans la capitale les fureurs populaires. Naples fut livré trois jours durant à l'insurrection des lazzaroni, et Mack, pour sauver ses jours, fut réduit à chercher un asile dans le camp français.

Cependant l'approche de Championnet menaçant la *ville*, loin d'intimider les lazzaroni ameutés, ne fit qu'accroître leur rage. Il fallut attaquer de vive force cette grande cité, et, après plusieurs jours de combat, le fort *Saint-Elme* étant tombé aux mains des Français, le canon en fut tourné contre la ville. « Toutes les colonnes se mirent aussitôt en « mouvement sur les points qui leur étaient assignés. « Quoique surpris par l'occupation du château, les lazza« roni opposèrent la plus vive résistance; mais elle ne « pouvait servir qu'à retarder leur perte. Broussier (2) et « Rusca (3) refoulèrent les flots de la multi*tude qui s'opposait* « à leur passage, et allaient escalader le fort Del Carmine « lorsque la garnison mit bas les armes et demanda « quartier Le rassemblement qui défendait la porte de « Nola ne fut pas plus heureux, et abandonna toute son « artillerie. »

« La marche de Kellermann (4) éprouva plus d'obstacles; « il avait en tête le fameux Paggio, lequel, retranché à la « hâte assez près de Serraglio, le tint long-temps en échec « avec quelques centaines d'Albanais et de canonniers de « marine qui servaient son artillerie avec dextérité. Ce rem-

(1) *Voir la note* p. 639. (2) Jean-Baptiste Broussier, général de brigade, depuis général de division et comte. (3) Jean-Baptiste Rusca, général de brigade, depuis général de division et baron. (4) *Voir la note* p. 489.

« part forcé, il lui disputa le terrain pied à pied, jusqu'au « Largo del Castello.

« Le général de brigade Calvin, quoique protégé par « une sortie vigoureuse de Girardon, gagnait peu de ter- « rain. Les deux colonnes, secondées par quelques Napo- « litains, combattirent au pied du fort; et de ce côté là « victoire était encore incertaine.

« Cependant le général Rusca, près duquel étaient ve- « nus se ranger une foule d'habitants, rencontra au Stud, « Michel le Fou, aussi peu disposé que son collègue à cé- « der le terrain; mais son zèle l'ayant trop exposé, il fut « fait prisonnier et conduit au quartier général, sur la place « Delle Pigne (1). »

775. L'ARMÉE FRANÇAISE TRAVERSE LES RUINES DE THÈBES (HAUTE-ÉGYPTE) (janvier 1799).

Par M. PINGRET en 1837. — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 63.

Le général Desaix (2), après avoir séjourné quelque temps à Siout et à Girgé, continua sa marche dans la Haute-Égypte.

« La division, en traversant l'Égypte supérieure, trouve « une quantité prodigieuse de monuments antiques de la « plus grande beauté. Les ruines de Thèbes, les débris du « temple de Tentira étonnent les regards des voyageurs, et « méritent encore l'admiration du monde (3). »

776. HALTE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A SYÈNE (HAUTE-ÉGYPTE (2 février 1799).

Par Jean-Charles TARDIEU en 1812. — Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

Après avoir traversé les ruines de Thèbes, l'armée se dirigea sur Hesney; elle y était le 28 janvier 1799, et se rendit ensuite à Syène, où elle arriva le 1er février, après avoir essuyé des fatigues excessives en traversant les déserts et chassant toujours l'ennemi devant elle (4). ...

« Le second jour de notre établissement, raconte Volney, « il y avait déjà dans les rues de Syène des tailleurs, des « cordonniers, des orfèvres, des barbiers français avec « leur enseigne, des traiteurs et des restaurateurs à prix

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. XI, p. 83. (2) *Voir la note* p. 533. (3) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 140. (4) *Idem*. p. 139.

« fixe. La station d'une armée offre le tableau du déve-
« loppement le plus rapide des ressources de l'industrie ;
« chaque individu met en œuvre tous ses moyens pour le
« bien de la société ; mais ce qui caractérise particulière-
« ment une armée française, c'est d'établir le superflu en
« même temps et avec le même soin que le nécessaire ; il
« y avait jardins, cafés et jeux publics, avec des cartes
« faites à Syène. Au sortir du village une allée d'arbres
« alignés se dirigeait au nord ; les soldats y mirent une
« colonne milliaire avec l'inscription : *route de Paris,*
« *n° onze cent soixante sept mille trois cent quarante* :
« c'était quelques jours après avoir reçu une distribution
« de dattes pour toute ration qu'ils avaient des idées si
« plaisantes et si philosophiques. »

777. COMBAT EN AVANT D'HESNEY (12 février 1799).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

Par M. Léon Cogniet en ....

Le général Desaix (1) avait établi son quartier général à Hesney, d'où il dirigeait ses troupes sur tous les points où les Mameluks pouvaient l'attaquer.

« Différents rapports lui annonçaient aussi qu'Osman-« bey Hassan étoit revenu sur les bords du fleuve, et con-« tinuait d'y faire vivre sa troupe. Desaix, ne voulant pas « lui permettre de séjourner aussi près de lui, envoie à sa « poursuite le général Davout (2), avec le vingt-deuxième « de chasseurs et le quinzième de dragons.

Le 12 février, le général Davout était en présence de l'ennemi. « Il forme sa cavalerie sur deux lignes, et « s'avance avec rapidité sur les Mamloûks, qui d'abord « ont l'air de se retirer. Mais tout à coup ils font volte-« face, et fournissent une charge vigoureuse sous le feu « meurtrier du quinzième de dragons. Plusieurs Mamloûks « tombent sur la place. Le chef d'escadron Fontette est « tué d'un coup de sabre. Osman-bey a son cheval tué « sous lui : il est lui-même dangereusement blessé. Le « vingt-deuxième de chasseurs se précipite avec impé-« tuosité sur l'ennemi. On combat corps à corps ; le car-« nage devient affreux ; mais, malgré la supériorité des « armes et du nombre, les Mamloûks sont forcés d'aban-« donner le champ de bataille, où ils laissent un grand « nombre des leurs et plusieurs kiachefs ; ils se retirent

(1) *Voir la note* p. 533. (2) *Idem* p. 509.

« rapidement vers leurs chameaux, qui, pendant le com-
« bat, avoient continué leur route dans le désert.

« Parmi les beaux traits qui ont honoré cette mémorable « journée, on remarque celui de l'aide de camp du général « Davout, le citoyen Montélégier (1), qui, blessé dans le fort « du combat, et ayant eu son cheval tué sous lui, se saisit « du cheval d'un Mamloùk, et sortit ainsi de la mêlée (2). »

778. COMBAT D'ABOUMANA (HAUTE-ÉGYPTE) (17 fév. 1799).

Par M. PINGRET en 1837. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 63.

A la voix de Mourad-Bey (3), qui les appelait à soutenir jusqu'au bout la lutte nationale contre les Français, tous les habitants de l'Égypte supérieure, depuis les cataractes jusqu'à Girgé s'étaient mis en armes : les cheiks d'Yambo et de Geda passent la mer Rouge. Osman-Bey réunit les Mameluks; de tous côtés de nouvelles troupes viennent rejoindre leurs chefs. Défait à Samanhout, à Kené, par le général Desaix (4), l'ennemi se représente sans cesse.

« Après le combat de Kené, les Arabes d'Yambo s'é« toient retirés dans les déserts d'Aboumana : leur chérif « Hassan, fanatique exalté et entreprenant, les entrete« noit dans l'espoir d'exterminer les infidèles aussitôt que « les renforts qu'il attendoit seroient arrivés. Provisoire« ment il mettoit tout en œuvre pour soulever tous les vrais « croyants de la rive droite. A sa voix toutes les têtes s'é« chauffent, tous les bras s'arment; déjà une multitude « d'Arabes est accourue à Aboumana. Des Mamloùks fu« gitifs et sans asyle s'y rendent également.

« Le 17 février, le général Friant (5) arrive près d'A« boumana, qu'il trouve rempli de gens armés. Les Arabes « d'Yambo sont en avant rangés en bataille. Ses gre« nadiers le sont déjà en colonne d'attaque, comman« dée par le chef de brigade Conroux. Après avoir reçu « plusieurs coups de canon, et à l'approche des grena« diers, la cavalerie et les paysans prennent la fuite; « mais les Arabes tiennent bon. Le général Friant forme « alors deux colonnes pour tourner le village et leur enle-

(1) Jean-Gaspard-Gabriel-Adolphe Bernon, depuis vicomte de Montélégier et lieutenant général. (2) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Egypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 141-145. (3) *Voir la note* p. 632. (4) *Idem* p. 533. (5) Louis Friant, général de brigade, depuis général de division et colonel commandant les grenadiers à pied de la garde impériale.

« ver leurs moyens de retraite. Ils ne peuvent résister au « choc terrible des grenadiers; ils se jettent dans le village « où ils sont assaillis et mis en pièces.

« Les Arabes d'Yambo ont perdu dans cette journée quatre cents morts et ont eu beaucoup de blessés. Une grande « quantité de paysans furent tués dans les déserts. Les « Français n'ont eu que quelques blessés (1). »

779. COMBAT DE BENOUTH (8 mars 1799).

Aile du Nord, 1er étage. Salle no 7?.

Par M. Charles LANGLOIS en 1818.

Le général Belliard (2), détaché du corps d'armée du général Desaix, était resté à Syène avec la 21e légère. « Tous « les rapports réunis et le bruit général du pays firent juger au général Desaix (3) que le point de ralliement des ennemis étoit à Sioùt; en conséquence il rassemble ses « troupes, ordonne au général Belliard, qui était descendu « de Sienne à la suite des Mamloùks, de laisser une garnison de quatre cents hommes à Hesney et de continuer « à descendre en observant bien les mouvements des Arabes d'Yambo, qu'il doit combattre partout où il les rencontrera. »

En même temps, pour ne pas donner à Mourad-Bey le temps de se réunir à Elphi-Bey, il se dirige sur Siouth. Le « 8 mars au matin, le général Belliard, après avoir passé « le Nil à Elkamouté, arrive près de l'ancienne Cophtos, « et, après avoir repoussé les Mamloùks, il fait continuer « la marche, et il arrive près de Benouth. Le canon tiroit « déjà sur les tirailleurs. Belliard reconnoît la position des « ennemis, qui avoient placé quatre pièces de canon de « l'autre côté d'un canal extrêmement large et profond. Il « fait former les carabiniers en colonne d'attaque, et ordonne que l'on enlève ces pièces au moment où le carré « passeroit le canal, et menaceroit de tourner l'ennemi. »

Après un combat très-vif, les carabiniers s'emparent des pièces et s'en servent aussitôt contre les ennemis, « qui se « jetoient dans une mosquée, dans une grande barque, « dans plusieurs maisons du village, surtout dans une maison de Mamloùks dont ils avoient crénelé les murailles, « et où ils avoient tous leurs effets et leurs munitions de « guerre et de bouche. Alors le général Belliard ferme

(1) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 145-147. (2) *Voir la note* p. 508. (3) *Voir la note* p. 587.

« deux colonnes, l'une destinée à cerner de très-près la « grande maison, l'autre à entrer dans le village et à enle- « ver de vive force la mosquée et toutes les maisons où il y « aurait des ennemis

« Les Arabes d'Yambo font feu de toutes parts : les « Français entrent dans la barque et mettent à mort tout ce « qui s'y trouve. Le chef de brigade Eppler, excellent offi- « cier, et d'une bravoure distinguée, commandoit dans le « village ; il veut entrer dans la mosquée, il en sort un feu « si vif qu'il est obligé de se retirer. Alors on embrase « cette mosquée, et les Arabes d'Yambo qui la défendent « y périssent dans les flammes ; vingt autres maisons su- « bissent le même sort : en un instant le village ne présente « que des ruines, et les rues sont comblées de morts (1). »

780. LE GÉNÉRAL BONAPARTE VISITE LES PESTIFÉRÉS DE JAFFA (11 mars 1799).

Par le baron Gros en 1804. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

La Porte Ottomane avait déclaré la guerre à la république française, et une armée turque se formait en Syrie pour aller attaquer Bonaparte (2) en Égypte. Il résolut alors, suivant son usage, d'étonner son ennemi en le prévenant, et au mois de février 1799 il se mit en route avec treize mille hommes pour envahir la Syrie. Le 3 mars il arriva sous les murs de Jaffa, l'ancienne Joppé, qui fut emportée d'assaut. De là il marcha sur Saint-Jean-d'Acre.

« Cependant avant de quitter Jaffa, Bonaparte y établit « un divan, une garnison et un grand hôpital. Des symp- « tômes de peste s'étaient manifestés ; plusieurs hommes « de la 32e demi-brigade en avaient été atteints, et un rapport « des généraux Bon (3) et Rampon (4) alarma sérieusement « le général en chef sur la propagation de ce fléau. Bona- « parte visita l'hôpital, entra dans toutes les salles, accom- « pagné des généraux Berthier (5) et Bessières, (6) de l'or- « donnateur en chef Daure (7), et du médecin en chef Desge- « nettes (8). Le général parla aux malades, les encouragea, « toucha leurs plaies en leur disant : « Vous voyez bien que

(1) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 149-154. (2) *Voir la note* p. 631. (3) *Idem* p. 566. (4) *Idem* 571. (5) *Idem* p. 466. (6) Jean-Baptiste Bessières, chef de brigade, depuis maréchal de l'empire et duc d'Istrie. (7) Jean-Pierre-Paulin-Hector Daure, depuis intendant militaire et comte. (8) Réné-Nicolas Dufriche Desgenettes, depuis baron, médecin en chef des armées, et inspecteur général du service de santé militaire.

« cela n'est rien. » Lorsqu'il sortit, on lui reprocha vive-
« ment son imprudence; il répondit froidement : « C'est
« mon devoir, je suis le général en chef. » Cette visite et la
« générosité de Desgenettes, qui, s'inoculant la contagion
« en présence de nos soldats, se guérissait par les remèdes
« qu'il leur prescrivait, rassurèrent le moral de l'armée,
« singulièrement ébranlé par l'invasion d'une aussi horrible
« calamité; et dès ce moment tous les hôpitaux furent
« soumis au même régime sans distinction (1). »

781. COMBAT DE NAZARETH (avril 1799).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 77.

Par Nicolas-Antoine TAUNAY en 1802.

Pendant que l'armée française faisait le siége de Saint-Jean-d'Acre, « Bonaparte (2) est informé par des chrétiens « de Damas qu'un rassemblement considérable, composé « de Mamloùks, de janissaires de Damas, de Deleti, d'Ale-« pins, de Maugrabins, se mettoit en marche pour passer « le Jourdain, se réunir aux Arabes et aux Naplouzins et « attaquer l'armée devant Acre, en même temps que « Djezzâr feroit une sortie soutenue par le feu des vais-« seaux anglais. »

« Le général de brigade Junot (3) avoit été envoyé à Naza-« reth pour observer l'ennemi; il apprend qu'il se forme « sur les hauteurs de Loubi, à quatre lieues de Nazareth, « dans la direction de Tabarié, un rassemblement dont les « partis se montrent dans le village de Loubi. Il se met en « marche avec une partie de la 2e légère, trois compagnies « de la 19e, formant environ trois cent cinquante hommes, « et un détachement de cent soixante chevaux de différents « corps pour faire une reconnoissance. A peu de distance « de Ghafar-Kana il aperçoit l'ennemi sur la crête des hau-« teurs de Loubi; il continue sa route, tourne la montagne « et se trouve engagé dans une plaine, où il est environné, « assailli par trois mille hommes de cavalerie. Les plus bra-« ves se précipitent sur lui; il ne prend alors conseil que « des circonstances et de son courage. Les soldats se mon-« trent dignes d'un chef aussi intrépide, et forcent l'ennemi « d'abandonner cinq drapeaux dans leurs rangs. Le géné-« ral Junot, sans cesser de combattre, sans se laisser enta-« mer, gagne successivement les hauteurs jusqu'à Nazareth;

(1) *Histoire de Napoléon*, par M. de Norvins, t. I, p. 468. (2) *Voir la note* p. 531. (3) *Idem* p. 574.

« il est suivi jusqu'à Ghafar-Kana, à deux lieues du champ « de bataille. Cette journée coûte à l'ennemi, outre les cinq « drapeaux, cinq à six cents hommes tués ou blessés (1). »

782. **BATAILLE DU MONT THABOR** (16 avril 1799).

Par MM. Léon Cogniet et Philippoteaux en 1837. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

« Le combat de Nazareth avoit dispersé mais non dé- « truit ce rassemblement de populations arabes qui deve- « noit de jour en jour plus menaçant pour l'armée françoise. « Le général Kléber (2), qui avoit été détaché du camp pour « soutenir le détachement sous les ordres du général Ju- « not (3), annonça que l'ennemi, au nombre de plus de « dix-huit à vingt mille hommes, descendoit de toutes les « hauteurs pour déboucher dans la plaine. Les troupes du « général Junot et les siennes étoient rentrées dans la « position de Safarié et de Nazareth. »

« Bonaparte (4) juge qu'il faut une bataille générale et dé- « cisive pour éloigner une multitude qui, avec l'avantage « du nombre, viendroit le harceler jusque dans son camp. « Il laisse devant Saint-Jean-d'Acre les divisions Reynier « et Lannes ; il part le 26 germinal (15 avril 1799) avec le « reste de sa cavalerie, la division Bon et huit pièces d'ar- « tillerie. Le 27, au point du jour, il marche sur Fouli ; à « neuf heures du matin il arrive sur les dernières hauteurs, « d'où il découvre Fouli et le mont Thabor. Il aperçoit, « à environ trois lieues de distance, la division Kléber, qui « étoit aux prises avec l'ennemi, dont les forces paroissoient « être de vingt-cinq mille hommes de cavalerie, au milieu « desquels se battoient deux mille François.

« Le général Kléber avoit formé deux carrés d'infan- « terie, et avoit fait occuper quelques ruines où il avoit placé « son ambulance. L'ennemi occupoit le village de Fouli « avec l'infanterie naplouzaine, et deux petites pièces de « canon portées à dos de chameaux. Toute la cavalerie, au « nombre de vingt-cinq mille hommes, environnoit la pe- « tite armée de Kléber ; plusieurs fois elle l'avoit chargée « avec impétuosité, mais toujours sans succès ; toujours « elle avoit été vigoureusement repoussée par la mousque- « terie et la mitraille de la division, qui combattoit avec « autant de valeur que de sang-froid.

(1) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 79-81. (2) *Voir la note* p. 541. (3) *Idem* p. 574. (4) *Idem* p. 531.

« Bonaparte, arrivé à une demi-lieue de distance du gé-
« néral Kléber, fait aussitôt marcher le général Rampon [1] à
« la tête de la trente-deuxième, pour soutenir et dégager
« la division Kléber en prenant l'ennemi en flanc et à dos.
« Au moment où les différentes colonnes prennent leur
« direction, Bonaparte fait tirer un coup de canon de douze.
« Le général Kléber, averti par ce signal de l'approche de
« Bonaparte, quitte la défensive ; il attaque et enlève à la
« baïonnette le village de Fouli, passe au fil de l'épée tout
« ce qu'il rencontre, et continue sa marche au pas de
« charge sur la cavalerie, qui est aussi chargée par la
« colonne du général Rampon : celle du général Vial la
« coupe vers les montagnes de Naplouze, et les guides à
« pied fusillent les Arabes qui se sauvent vers Jenin.
« Le désordre est dans tous les rangs de la cavalerie de
« l'ennemi ; il ne sait plus à quel parti s'arrêter : il se voit
« coupé de son camp, séparé de ses magasins, entouré de
« tous côtés. Enfin il cherche un refuge derrière le mont
« Thabor ; il gagne pendant la nuit et dans le plus grand
« désordre le pont de el-Mékanié, et un grand nombre
« se noie dans le Jourdain en essayant de le passer à
« gué.
« Le résultat de la bataille d'Esdrelon, ou du mont
« Thabor, est la défaite de vingt-cinq mille hommes de
« cavalerie et de dix mille d'infanterie, par quatre mille
« François ; la prise de tous les magasins de l'ennemi, de
« son camp, et sa fuite en désordre vers Damas. Ses pro-
« pres rapports font monter sa perte à plus de cinq mille
« hommes [2]. »

783. BATAILLE D'ABOUKIR (25 juillet 1799).

ORDRE DE BATAILLE.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 25.

Par M. Siméon Fort en 1842.

« Cependant la saison des débarquements en Égypte y
« rappeloit impérieusement l'armée pour s'opposer aux
« descentes et aux tentatives de l'ennemi. La peste faisoit
« des progrès effrayants en Syrie ; déjà elle avoit enlevé
« sept cents hommes aux François, et, d'après les rapports
« recueillis à Sour, il mouroit journellement plus de
« soixante hommes devant la place d'Acre [3]. » Bonaparte [4]

(1) *Voir la note* p. 571. (2) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 79-84. (3) *Ibid.* p. 103. (4) *Voir la note* p. 531.

leva donc le siége de cette ville le 20 mai 1799, et reprit la route de l'Égypte.

A peine de retour au Caire, il apprend « qu'une flotte « turque de cent voiles avoit mouillé à Aboukir le 23 mes- « sidor (11 juillet 1799), et annonçoit des vues hostiles « contre Alexandrie. Il part au moment même pour se « rendre à Gizeh ; il y passe la nuit à faire ses dispositions ; « il ordonne au général Murat [1] de se mettre en marche « pour Rahmanié avec sa cavalerie, les grenadiers de la « soixante-neuvième, ceux des dix-huitième et trente- « deuxième, les éclaireurs, et un bataillon de la treizième « qu'il avoit avec lui.[2] »

En même temps Desaix [3] est rappelé de la Haute-Égypte. Il laisse des garnisons dans les places principales, et vient rejoindre l'armée à Rahmanié, où le général en chef arrive aussi de son côté. Là Bonaparte est informé que « les « cent voiles turques avoient débarqué environ trois mille « hommes et de l'artillerie, et avoient attaqué le 27 mes- « sidor (15 juillet 1799) la redoute, qu'ils avoient enlevée de « vive force ; » que le fort d'Aboukir, dont le commandant avait été tué, ainsi que la ville, étaient tombés en leur pouvoir, et qu'enfin l'ennemi avait le projet de faire le siége d'Alexandrie.

Le général en chef se rend aussitôt dans cette ville où il arrive le 24 juillet 1799 (6 thermidor), visite les fortifications, et ordonne toutes les dispositions pour l'attaque de l'ennemi ; il est instruit que « Mustapha pacha, comman- « dant l'armée turque, avoit débarqué avec environ quinze « mille hommes, beaucoup d'artillerie, une centaine de « chevaux, et s'occupoit à se retrancher.

« Dans l'après-midi, Bonaparte part d'Alexandrie avec « le quartier général, et prend position au Puits, entre « Alexandrie et Aboukir. La cavalerie du général Murat, « les divisions Lannes et Rampon ont ordre de se rendre à « cette même position; elles y arrivent dans la nuit du 6 « au 7 à minuit, ainsi que quatre cents hommes de cava- « lerie venant de la Haute-Égypte.

« Le 7 thermidor, à la pointe du jour, l'armée se met en « mouvement; l'avant-garde est commandée par le général « Murat, qui a sous ses ordres quatre cents hommes de

(1) *Voir la note* p. 612. (2) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 172. (3) *Voir la note* p. 533.

« cavalerie et le général de brigade Destaing ([1]), avec trois
« bataillons et deux pièces de canon.

« La division Lannes formoit l'aile droite, et la division
« Lanusse l'aile gauche. La division Kléber, qui devoit
« arriver dans la journée, formoit la réserve. Le parc, cou-
« vert d'un escadron de cavalerie, venoit ensuite.

« Le général de brigade Davout ([2]), avec deux escadrons
« et cent dromadaires, a ordre de prendre position entre
« Alexandrie et l'armée, autant pour faire face aux Arabes
« et à Mourad-Bey, qui pouvoit arriver d'un moment à
« l'autre, que pour assurer la communication avec Alexan-
« drie.

« Le général Menou ([3]), qui s'étoit porté à Rosette, avoit eu
« l'ordre de se trouver, à la pointe du jour, à l'extrémité
« de la barre de Rosette à Aboukir, au passage du lac Ma-
« dié, pour canonner tout ce que l'ennemi auroit dans le
« lac, et lui donner de l'inquiétude sur sa gauche.

« Mustapha pacha avoit sa première ligne à une demi-lieue
« en avant du fort d'Aboukir; environ mille hommes occu-
« poient un mamelon de sable retranché à sa droite, sur
« le bord de la mer, soutenu par un village à trois cents
« toises, occupé par douze cents hommes et quatre pièces
« de canon. Sa gauche étoit sur une montagne de sable,
« à gauche de la presqu'île isolée, à six cents toises en
« avant de la première ligne : l'ennemi occupoit cette po-
« sition qui étoit mal retranchée, pour couvrir le puits le
« plus abondant d'Aboukir. Quelques chaloupes canon-
« nières paroissoient placées pour défendre l'espace de cette
« position; à la seconde ligne, il y avoit deux mille hommes
« environ et six pièces de canon.

« L'ennemi avoit sa seconde position en arrière du vil-
« lage à trois cents toises; son centre étoit établi à la re-
« doute qu'il avoit élevée. Sa droite étoit placée derrière
« un retranchement prolongé depuis la redoute jusqu'à la
« mer, pendant l'espace de cent cinquante toises; sa gau-
« che, en partant de la redoute vers la mer, occupoit des
« mamelons et la plage, qui se trouvoit à la fois sous les
« feux de la redoute et sous ceux des chaloupes canonniè-
« res; il avoit, dans cette seconde position, à peu près
« sept mille hommes et douze pièces de canon. A cent
« cinquante toises derrière la redoute se trouvoient le vil-
« lage d'Aboukir et le fort, occupés ensemble par environ

([1]) Jacques-Zacharie Destaing. ([2]) *Voir la note* p. 509. ([3]) *Idem* p. 626.

« quinze cents hommes ; quatre-vingts hommes à cheval « formoient la suite du pacha commandant en chef.

« L'escadre étoit mouillée à une demi-lieue dans la rade.

« Après deux heures de marche, l'avant-garde se trouve « en présence de l'ennemi ; la fusillade s'engage avec les « tirailleurs [1]. »

784. BATAILLE D'ABOUKIR (25 juillet 1799).

Aquarelle par M. AUBRY en 1836.

L'engagement devient bientôt général sur toute la ligne.

« Le village est emporté, l'ennemi est poursuivi jusqu'à « la redoute, centre de sa seconde position : cette position « est très-forte.....

« Pendant que les troupes reprennent haleine, on met « des canons en position au village et le long de la mer ; « on bat la droite de l'ennemi et sa redoute. »

En vain les troupes attaquent ce formidable retranchement, les Turcs s'y défendent avec une intrépide obstination.

« Le chef de brigade Duvivier [2] y est tué ; l'adjudant gé- « néral Roze [3], qui dirige les mouvements avec autant de « sang-froid que de talent, le chef de brigade des guides « à cheval Bessières [4], l'adjudant général Leturcq [5], sont « à la tête des charges.....

« Le général Fugières [6], l'adjudant général Leturcq font « des prodiges de valeur. Le premier reçoit une blessure « à la tête ; il continue néanmoins à combattre ; un boulet « lui emporte le bras gauche ; il est forcé de suivre le « mouvement de la dix-huitième, qui se retire sur le vil- « lage dans le plus grand ordre en faisant un feu très- « vif. L'adjudant général Leturcq avoit fait de vains efforts « pour déterminer la colonne à se jeter dans les retran- « chements ennemis. Il s'y précipite lui-même, mais il s'y « trouve seul ; il y reçoit une mort glorieuse ; le chef de « brigade Morangié [7] est tué.

(1) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 174-180. (2) Léopold-Charles-Maximilien Duvivier, chef de brigade au 14e régiment de dragons. (3) Nicolas-Marie Roze. (4) *Voir la note* p. 647. (5) François-Charles-Michel Leturcq. (6) Jean-Urbain Fugières, général de brigade, depuis commandant en chef la succursale de l'hôtel impérial des Invalides à Avignon. (7) Jean-Baptiste Demolette de Morangié, chef de la 18e demi-brigade de ligne. (Les états de service de cet officier au ministère de la guerre, constaten qu'il n'a été que blessé à la bataille d'Aboukir, que depuis il a été nommé général de brigade le 30 novembre 1801, et ensuite baron.)

« Une vingtaine de braves de la dix-huitième restent « sur le terrain. Les Turcs, malgré le feu meurtrier du « village, s'élancent des retranchements pour couper la *tête* « des morts et des blessés, et obtenir l'aigrette d'argent « que leur gouvernement donne à tout militaire qui ap-« porte la tête d'un ennemi (1). »

Le général en chef (2) ordonne alors au général Lannes (3) de se porter sur cette formidable position. « Mustapha « pacha était dans la redoute : aussitôt qu'il s'aperçut « que le général Lannes était sur le point d'arriver au re-« tranchement et de tourner sa gauche, il fit une sortie, « déboucha avec quatre ou cinq mille hommes, et *par là* « sépara notre droite de notre gauche, qu'il *prenait* en « flanc en même temps qu'il se trouvait sur les derrières « de notre droite. Ce mouvement aurait arrêté court Lan-« nes; mais le général en chef, qui se trouvait au *centre*, « marcha avec la 69e, contint l'attaque de Mustapha, lui fit « perdre du terrain, et par là rassura entièrement les « troupes du général Lannes, qui continuèrent leur mou-« vement; la cavalerie, ayant alors débouché, se *trouva* « sur les derrières de la redoute. L'ennemi se voyant « coupé se mit aussitôt dans le plus affreux désordre. Le « général Destaing (4) marcha au pas de charge sur les re-« tranchements de droite. Toutes les troupes de la deuxième « ligne voulurent alors regagner le fort : mais elles se ren-« contrèrent avec notre cavalerie, et il ne se *fût point* « sauvé un seul Turc sans l'existence du village : un assez « grand nombre eurent le temps d'y arriver; trois ou qua-« tre mille Turcs furent jetés dans la mer (5). »

785. BATAILLE D'ABOUKIR (25 juillet 1799).

Partie centrale.
1er étage.
Salle du Sacre de Napoléon.
No 130.

Par le baron *Gros* en 1806.

« Le général Murat (6), qui commandoit l'avant-garde, « qui suivoit tous les mouvements, et qui étoit constam-« ment aux tirailleurs, saisit le moment où le général « Lannes (3) lançoit sur la redoute les bataillons de la 22e et « de la 69e, pour ordonner à un escadron de charger et de « traverser toutes les positions de l'ennemi, jusque sur les

(1) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 182-184. (2) Bonaparte, *voir la note* p. 531. (3) *Voir la note* p. 588. (4) *Voir la note* p. 652. (5) *Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, p. 335. (6) *Voir la note* p. 612.

« fossés du fort. Ce mouvement est fait avec tant d'impétuo-
« sité et d'à-propos, qu'au moment où la redoute est forcée,
« cet escadron se trouvoit déjà pour couper à l'ennemi
« toute retraite dans le fort. La déroute est complète, l'en-
« nemi en désordre et frappé de terreur, trouve partout
« les baïonnettes et la mort. La cavalerie le sabre : il ne
« croit avoir de ressource que dans la mer ; dix mille hom-
« mes s'y précipitent : ils y sont fusillés et mitraillés. Ja-
« mais spectacle aussi terrible ne s'est présenté. Aucun ne
« se sauve; les vaisseaux étoient à deux lieues dans la
« rade d'Aboukir. Mustapha pacha, commandant en chef
« l'armée turque, est pris avec deux cents Turcs; deux mille
« restent sur le champ de bataille : toutes les tentes, tous
« les bagages, vingt pièces de canon, dont deux angloises,
« qui avoient été données par la cour de Londres au Grand
« Seigneur, restent au pouvoir des François : deux canots
« anglois se dérobent par la fuite. Le fort d'Aboukir ne tire
« pas un coup de fusil ; tout est frappé de terreur. Il en
« sort un parlementaire qui annonce que ce fort est dé-
« fendu par douze cents hommes. On leur propose de se
« rendre ; mais les uns y consentent, les autres s'y oppo-
« sent. La journée se passe en pourparlers ; on prend po-
« sition ; on enlève les blessés.

« Cette glorieuse journée coûte à l'armée françoise cent
« cinquante hommes tués et sept cent cinquante blessés.
« Au nombre des derniers est le général Murat, qui a pris
« à cette victoire une part si honorable ; le chef de brigade
« du génie Cretin, officier du premier mérite, meurt de
« ses blessures, ainsi que le citoyen Guibert, aide de
« camp du général en chef (1). »

786. BATAILLE DE ZURICH (25 septembre 1799).

Par François Bouchot en 1837.

Aile du Midi.
1er étage.
Galerie
des Batailles.
N° 137.

La paix, dont les préliminaires avaient été signés à Léoben, et qui plus tard avait été conclue à Campo-Formio entre la France et l'Autriche, laissait bien des points litigieux à régler avec l'empire germanique. Un congrès s'ouvrit à Rastadt; mais loin d'atteindre le but pacifique qu'on se proposait, ces conférences célèbres ne servirent qu'à raf-

(1) *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par le général de division Berthier, p. 185.

lumer la guerre avec plus de fureur. Toute l'Europe était encore en armes . et la Russie , nouvelle alliée de l'Angleterre et de l'Autriche, prit part à la coalition.

Suwarow (1) descendit en Italie avec Mélas (2) et Kray (3), qui commandaient sous lui les Autrichiens, et par une suite de victoires presque aussi rapides que l'avaient été celles de Bonaparte, il enleva l'Italie aux Français. Le conseil aulique, qui dirigeait toutes les opérations de la guerre, arrache alors le général russe au théâtre de ses exploits, et lui ordonne de se rendre en Suisse pour y lier ses opérations avec celles de l'archiduc Charles (4).

La république française trembla alors non plus pour ses conquêtes, mais pour son existence même. Hoche n'était plus; Joubert venait d'être tué à Novi, Championnet de mourir à Nice, et Bonaparte était en Égypte. Ce fut le plus habile des lieutenants du vainqueur de l'Italie qui fut chargé de tenir tête à la redoutable invasion qui menaçait les frontières de la France : Masséna (5) avait reçu le commandement de l'armée française en Suisse.

Informé de l'arrivée prochaine de Suwarow, Masséna résolut de livrer bataille avant qu'il eût passé les Alpes pour se joindre à l'armée coalisée. Ses forces étaient en partie réunies autour de Zurich. Trouvant une occasion favorable de prendre l'offensive sur ce point, il ordonna pour le 26 septembre le passage de la Limmat, qui se fit à Closter-Fahr, où Korsakof avait à peine laissé quelques bataillons.

Aussitôt cette opération accomplie, « Masséna donna « l'ordre à son chef d'état-major Oudinot (6) de marcher à « Hongg avec une partie de la division Lorges et l'avant-« garde de Gazan. La brigade Bontems, soutenue par une « partie de celle de Quétard, se dirigea sur Dellikon et « Regensdorf, pour intercepter toute communication entre « l'aile droite et le quartier général des Russes : deux « bataillons s'établirent dans le même but, en arrière du « village d'Ottweil : le reste des troupes de Quétard garda « le pont et servit de réserve.

« Cette manœuvre contraignit les Russes de s'enfermer « dans Zurich, où l'armée française les enveloppa. Le len-« demain ils renouvelèrent la bataille pour se faire jour au

(1) Alexandre Suwarow-Rimniski, feld-maréchal au service de Russie. (2) N.... Mélas, général de cavalerie au service d'Autriche, depuis commandant en Bohême. (3) Pierre, baron de Kray, feld-marechal au service d'Autriche. (4) *Voir la note* p. 540. (5) *Idem* p. 566. (6) Nicolas-Charles Oudinot, général de division, depuis duc de Reggio, pair et maréchal de France, etc.

« travers des rangs ennemis. Le combat fut acharné et sanglant. Korsakof fit un prodigieux effort pour se retirer « par la route de Wintershut. Formant de son armée une « longue colonne, il chargea avec furie contre les rangs « français, et s'ouvrit d'abord un passage ; mais dès que « l'infanterie et une partie de la cavalerie eurent filé, les « escadrons français assaillirent l'artillerie et les bagages. « Les hussards russes firent de vaines charges pour les dé« livrer, et ne purent y réussir ; ils furent culbutés, et leur « général Likoschin dangereusement blessé : cent pièces « de canon, le trésor de l'armée, tous les équipages, ainsi « que tout ce qui se trouvait encore dans Zurich, devinrent « la proie des vainqueurs (1). »

En même temps Soult (2), chargé de passer la Lind au-dessus du lac de Zurich, exécutait ce passage avec bonheur, et tombait sur les Autrichiens. Leur général Hotze (3) ayant été tué, Petrasch (4) prit le commandement à sa place ; mais il fut bientôt forcé de se replier en toute hâte sur Saint-Gall et le Rhin, laissant trois mille prisonniers et une partie de son artillerie.

Ainsi sur tous les points la victoire était complète, et la république sauvée d'un des plus grands dangers qu'elle eût courus.

787. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA PRENEUSE, CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS LE JUPITER (11 octobre 1799.)

Par M. Théodore GUDIN en .... Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-Chaussée.

Dans l'automne de 1799 le capitaine de vaisseau L'Hermitte (5), qui depuis plusieurs années s'était signalé par de beaux faits d'armes dans les mers de l'Inde, où il avait commandé successivement les frégates *la Vertu* et *la Preneuse*, croisait avec cette dernière sur la côte d'Afrique, entre Madagascar et le cap de Bonne-Espérance, et y inquiétait vivement le commerce anglais. Le gouverneur du Cap expédia de Cable-Bay, à la recherche de la frégate française, le vaisseau *le Jupiter*, nominalement de cinquante canons, mais portant réellement soixante bouches à feu. Le 10 octobre, par 34° 41′ latitude sud, et 25° 34′ lon-

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. XII, p. 252 et 257. (2) *Voir la note* p. 590. (3) N... Hotze, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (4) N... Petrasch, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (5) Jean-Marthe-Adrien L'Hermitte, depuis contre-amiral et baron.

gitude est, *le Jupiter* découvrit *la Preneuse ;* celle-ci l'aperçut également, et, voulant s'assurer si ce n'était pas un vaisseau de la compagnie des Indes, capture riche et facile pour elle, qui en avait naguère pris deux à la fois, elle se porta à sa rencontre ; mais, l'ayant reconnu pour vaisseau de guerre à deux batteries, elle jugea prudent de se dérober à un adversaire d'une force aussi supérieure, et vira de bord pour prendre chasse. Il ventait fort, la mer était grosse, et, par suite des avaries qu'avait éprouvées *la Preneuse* quelques jours auparavant, dans un combat nocturne de plus de six heures contre cinq bâtiments de guerre anglais, dans la baie de Lagoa, elle n'eût pu, sans danger pour sa mâture, porter autant de voiles que *le Jupiter*. D'un autre côté, depuis sa précédente campagne, cette frégate avait beaucoup perdu de sa marche, et bien que pendant la chasse le vent se fût calmé graduellement, et eût assez faibli pour qu'elle pût mettre dehors toutes ses voiles, le vaisseau ennemi l'approchait de plus en plus. Bientôt elle dut chercher à le retarder dans sa poursuite en le dégréant par quelque coup heureux de ses canons de retraite, et elle commença le feu. *Le Jupiter*, au lieu de riposter avec ses canons de chasse, venait de temps en temps en travers pour envoyer une bordée à la frégate, puis reprenait sa route directement sur elle, manœuvre que lui permettait sa grande supériorité de vitesse. Cet échange de boulets, tout en fuyant d'une part, et en chassant de l'autre, dura depuis neuf heures du soir jusque vers quatre heures du matin. En ce moment le vaisseau anglais avait tellement approché la frégate française, que celle-ci fut contrainte de diminuer de voiles, et de manœuvrer pour lui présenter le côté. Peu d'instants après, la canonnade s'engagea avec une vivacité extraordinaire. Continué de cette manière, le combat ne pouvait avoir une issue douteuse, et la frégate devait inévitablement succomber ; mais le capitaine L'Hermitte, profitant habilement de la fumée qui, à la suite des premières bordées, enveloppait les deux bâtiments, tente une manœuvre hardie pour prendre le vaisseau d'enfilade : son audace est couronnée de succès. En vain *le Jupiter* s'efforce de lui faire quitter cette position, et de mettre *la Preneuse* par son travers, afin de l'écraser, le capitaine français, le primant toujours de manœuvre, déjoue tous ses efforts, le maltraite considérablement et enfin l'oblige à prendre la fuite. *La Preneuse* change alors de rôle, et le capitaine L'Hermitte se met à la poursuite du vaisseau,

non sans doute dans l'intention de l'attaquer à son tour, et de le réduire, mais simplement pour constater sa victoire : au bout de trois quarts d'heure il lève chasse.

Le Jupiter, au lieu de se réparer en mer et de persister à remplir la mission qu'il avait reçue de prendre la frégate française ou de l'expulser des parages où elle avait établi sa croisière, retourna précipitamment au port d'où il était parti, et y rentra tout délabré. Le capitaine L'Hermitte continua de croiser encore une quinzaine de jours sous la côte Natal, et ne la quitta que par la nécessité où il se trouvait d'aller ravitailler sa frégate à l'île de France.

788. LE DIX-HUIT BRUMAIRE (9 novembre 1799). Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par François Bouchot en 1840.

788 bis. LE DIX-HUIT BRUMAIRE (9 novembre 1799).

Par MM. Jean-Alaux et Lestang-Parade en 1836. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 64.

Bonaparte[1] avait appris en Égypte l'état de la France sous l'administration du Directoire. Sa détermination fut prise aussitôt, et le 22 août 1799 il s'embarqua en secret sur la frégate *la Muiron*. Après avoir échappé miraculeusement aux croiseurs anglais, il arriva le 9 octobre à Fréjus, et se rendit aussitôt à Paris. Objet d'une attente universelle, et bientôt après d'un enthousiasme extraordinaire, il sembla ne songer d'abord qu'à dérober aux regards sa personne et ses desseins. Puis, après avoir tout disposé avec Sieyes et Roger Ducos, deux des membres du Directoire, et avoir mis dans l'intérêt de sa politique le conseil des Anciens, il se fit donner le commandement des troupes assemblées à Paris. Pendant ce temps le corps législatif était transporté à Saint-Cloud, comme pour échapper aux violences dont les conspirateurs menaçaient la capitale. C'était là le théâtre réservé à la grande scène du 18 brumaire.

Les Anciens étaient réunis dans la galerie du château, et les Cinq-Cents dans l'orangerie. La séance des conseils commença à deux heures. Chez les Anciens on se contenta de donner notification aux Cinq-Cents de la constitution régulière de l'assemblée qui était en majorité et prête à délibérer. Aux Cinq-Cents, la proposition de former une commission chargée de faire un rapport sur les dangers de

(1) Voir la note p. 591.

la république et les moyens d'y pourvoir fut accueillie par de violentes réclamations. Les cris de *point de dictateur! à bas les dictateurs!* sont poussés de toutes parts avec fureur.

Cependant Bonaparte, qui comptait sur un tout autre mouvement des esprits, comprend que le moment est venu d'agir, et de se présenter aux deux conseils à la tête de son état-major et dans l'appareil menaçant de la force.

Il se rend d'abord à la barre des Anciens; « il leur « peint l'état où la France est placée, les engage à prendre « des mesures qui puissent la sauver. Environné, dit-il, « de mes frères d'armes, je saurai vous seconder; j'en « atteste ces braves grenadiers, dont j'aperçois les baïon- « nettes, et que j'ai si souvent conduits à l'ennemi; j'en « atteste leur courage, nous vous aiderons à sauver la « patrie; et si quelque orateur, ajoute Bonaparte d'une « voix menaçante, si quelque orateur payé par l'étranger « parlait de me mettre hors la loi, alors j'en appellerais à « mes compagnons d'armes. Songez que je marche accom- « pagné du dieu de la fortune et du dieu de la guerre.

« Bonaparte descendit de la salle et se rendit à celle des « Cinq-Cents. A peine avait-il franchi la porte que les cris « de hors la loi se font entendre..... Vainement il tâche de « prendre la parole, il ne peut y parvenir; ses plus ardents « ennemis, au nombre desquels on distingue Arena et « Destrem, s'avancent contre lui, armés de poignards. »

« Les grenadiers qu'il avait laissés à la porte accou- « rent, repoussent les députés, et le saisissent au milieu « du corps [1]. »

Pendant qu'il monte à cheval et se rend auprès de ses troupes, l'orage continue de plus en plus violent dans l'assemblée. Le cri de *hors la loi!* se fait partout entendre: on veut forcer Lucien Bonaparte, président de l'assemblée, à prononcer ce terrible décret contre son frère. C'était le moment pour prendre un parti: six grenadiers sont envoyés dans la salle pour arracher Lucien aux violences qui le menacent. Celui-ci monte à cheval avec son frère, et harangue les troupes: « Le conseil des Cinq-Cents est dis- « sous, leur dit-il, c'est moi qui vous le déclare. Des as- « sassins ont envahi la salle des séances, et ont fait violence « à la majorité; je vous somme de marcher pour la dé- « livrer. » Lucien jure ensuite que lui et son frère seront

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. XII, p. 406.

« les défenseurs fidèles de la liberté. Murat (1) et Leclerc (2) « ébranlent alors un bataillon de grenadiers et le con- « duisent à la porte des Cinq-Cents ; ils s'avancent jusqu'à « l'entrée de la salle. A la vue des baïonnettes, les Députés « poussent des cris affreux, comme ils avaient fait à la vue « de Bonaparte ; mais un roulement de tambours couvre « leurs cris. *Grenadiers, en avant!* s'écrient les officiers. « Les grenadiers entrent dans la salle et dispersent les Dé- « putés qui s'enfuient les uns par les couloirs, les autres « par les fenêtres (3). »

Le gouvernement ne tarda pas à être reconstitué sur de nouvelles bases. Le Consulat remplaça le Directoire. Le général Bonaparte (4) fut reconnu premier Consul de la République française, Cambacérès (5), second, et Lebrun (6), troisième Consul. Les Conseils des Anciens et des Cinq-Cents furent remplacés par un Sénat conservateur, un Tribunat et un Corps-Législatif : le Sénat de quatre-vingts membres, le Tribunat de cent, et le Corps-Législatif de trois cents.

789. PRISE DE VIVE FORCE DES HAUTEURS A L'EST DE GÊNES (30 avril 1800).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le vainqueur de Zurich avait été désigné par le premier consul pour aller en Italie prendre le commandement de l'armée qui disputait aux Autrichiens les faibles restes de la domination française dans cette belle contrée. Mélas (7) commandait l'armée impériale. Masséna (8), ne pouvant tenir la campagne devant des forces supérieures, avait été contraint de se retirer dans les murs de Gênes, « où, dit Jomini, « les débris de l'armée d'Italie, exténués de misère et de « fatigues, allaient subir, dans les angoisses de la famine, « les dernières épreuves du courage et du patriotisme. »

Mélas, posté sur la rivière de Gênes, avait laissé le général Ott (9) devant la place, pour en former l'investissement pendant que l'amiral Keith (10) la bloquait du côté de la mer. Une attaque générale fut combinée entre les Autrichiens et la flotte anglaise.

Les Autrichiens réussirent d'abord à se rendre maîtres

(1) *Voir la note* p. 612. (2) *Idem* p. 611. (3) *Histoire de la révolution française*, par M. Thiers, t. X, p. 474-481. (4) *Voir la note* p. 531. (5) *Idem* p. 560. (6) Charles-François Lebrun, depuis duc de Plaisance, pair de France, etc. (7) *Voir la note* p. 656. (8) *Idem* p. 566. (9) Pierre-Charles, baron Ott, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (10) Georges Elphinstone, lord Keith, vice-amiral, depuis amiral et vicomte.

des postes des Trois-Frères et de celui de Quezzi; ils avaient fait en même temps occuper Saint-Pierre d'Arène : le fort du Diamant était cerné et l'ennemi descendait le Bisagno. On se battit partout avec un acharnement sans égal. Le fort de Quezzi fut attaqué à deux reprises. « Les Autri- « chiens soutinrent de pied ferme cette seconde attaque ; « on s'y mêla au point de ne pouvoir plus se servir des « armes à feu. Masséna chargea lui-même avec les der- « nières compagnies de sa réserve : il se jeta dans la « mêlée avec ses officiers au moment où l'on ne combattait « plus qu'à coups de crosse et à coups de pierre. Les Au- « trichiens furent forcés d'abandonner la position ; le gé- « néral Miollis (1), qui avait aussi enfoncé et traversé leur « ligne, fit sa jonction en avant du fort de Quezzi ; et, se- « condé par une sortie de la garnison du fort Richelieu, il « poursuivit son avantage, enleva les deux dernières re- « doutes du Monte-Ratti, et fit mettre bas les armes à un « bataillon qui se trouva enveloppé du côté du Nord (2). »

790. DÉFENSE DU FORT DE L'ÉPERON ET DES HAUTEURS AU NORD DE GÊNES (30 avril 1800).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Pendant que le général Masséna (3) dirigeait les attaques contre le fort de Quezzi, le général Soult (4) se préparait à reprendre la position des Trois-Frères ; « il s'était rendu « au fort de l'Éperon, d'où il observait attentivement l'issue « de l'action principale, dans la rivière du Levant. Vers les « cinq heures du soir, voyant que les Autrichiens étaient « repoussés sur toute la ligne, et ramenés jusqu'à leurs « anciennes positions, il saisit cet instant et fit attaquer les « Trois-Frères par le général Spital (5), avec la 106e demi- « brigade. L'ardeur des soldats s'était accrue par l'exem- « ple de la 1re division ; la résistance fut vigoureuse, mais « les Autrichiens ne purent soutenir un choc si violent. »

Le combat fut sanglant ; « l'avantage de la journée resta « aux Français; elle coûta plus de quatre mille hommes « aux Autrichiens : ils avaient d'abord attaqué et enlevé « tous les postes avec un tel élan, qu'ils avaient tout en- « traîné ; ils ne s'attendaient pas à être attaqués à leur

(1) *Voir la note* p. 582. (2) *Précis des événemens militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 237. (3) *Voir la note* p. 566. (4) *Idem* p. 590. (5) Nicolas-Philippe-Xavier Spital, général de brigade.

« tour et sur-le-champ avec tant de fureur. Ainsi faillit « cette grande entreprise, le projet audacieux de prendre « Gênes, comme les Russes avaient autrefois pris Is-« maïlow (1). »

791. REVUE DU PREMIER CONSUL BONAPARTE DANS LA COUR DES TUILERIES (1800).

Par MM. Jean ALAUX et LESTANG-PARADE en 1836. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 64.

« L'événement inattendu, qui venait de changer le sort « de la France en replaçant l'intérêt du gouvernement dans « l'intérêt de l'état, occupait l'Europe et tenait les esprits « en suspens; on espérait qu'à la fin de cette campagne la « force des choses amènerait les deux partis à des ouvertures.

« Bonaparte (2), qui fixait tous les regards, saisit l'avantage « de cette tendance commune et s'empressa de se rendre « l'organe de l'opinion et du vœu général pour la paix. Ac-« coutumé à se prendre dès l'abord aux dernières difficul-« tés, il écarta les formes, négligea les convenances d'usage « et proposa directement, et par une lettre publique au « roi d'Angleterre (3), de traiter de la paix (4) ..... »

Le cabinet anglais refusa la paix; mais la démarche du premier consul avait suffi pour rendre la guerre populaire en France. L'empereur Paul venait d'ailleurs de se retirer de la coalition, et la république française n'avait plus contre elle que l'Angleterre et la maison d'Autriche. La nation, fatiguée du long règne de l'anarchie, et respirant à l'ombre d'un gouvernement réparateur, se porta avec ardeur vers l'idée d'un grand et dernier effort qui terminât par de nouveaux triomphes sa longue lutte avec l'Europe. Venger le nom français humilié par une suite honteuse de défaites était le seul vif sentiment qui régnât alors, la seule trace de l'exaltation républicaine. Aussi ce fut un empressement universel lorsque retentirent dans les villes et dans les campagnes le bruit du tambour et la voix du premier consul appelant sous les drapeaux jeunes et vieux soldats, pour relever l'honneur de la France et conquérir une paix glorieuse.

« Tout reprit en France un air de guerre, continue l'his-« torien que nous citions tout à l'heure; un meilleur ton « militaire, le luxe même dans les camps, les grands spec-

(1) *Précis des événemens militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 27. (2) *Voir la note* p. 531. (3) Georges III. (4) *Précis des événemens militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. II, p. 348 à 351.

« tacles, les revues de parade réveillèrent le goût des armes « dans presque toutes les classes de la nation. »

Le premier Consul passait d'ordinaire ses revues particulières ou parades dans la cour des Tuileries. Là les officiers lui étaient présentés, il voyait les troupes, leur rappelait leurs victoires, leur en promettait de nouvelles, et ne négligeait aucun moyen pour enflammer l'imagination du soldat.

792. COMBAT DE STOCKACH (DUCHÉ DE BADE) (3 mai 1800).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 78.

Par M. PHILIPPOTEAUX en 1838.

Pendant que le premier Consul (1) se disposait dans le plus profond secret à porter la guerre en Italie, il cherchait à attirer l'attention de la cour de Vienne sur les bords du Rhin.

« Les rapports sur la force toujours croissante de l'armée « du général Moreau (2) réveillèrent le Conseil aulique; « l'ordre d'ouvrir la campagne fut expédié vers le 15 avril « au général Kray (3), à peu près en même temps que le « général Moreau reçut du Gouvernement consulaire celui « de passer le Rhin. »

L'armée française traverse le fleuve le 25 avril sur trois points. Le général Lecourbe (4), à l'aile droite, s'était transporté, suivant les ordres qu'il avait reçus, *vers Stein, entre* Constance et Schaffhouse, où il passa le Rhin à son tour le 1er mai, après que l'aile gauche de l'armée, le centre et la réserve eurent achevé leur mouvement. Par cette manœuvre le général Moreau prévenant l'ennemi, gagnait deux jours de marche, et, étant parvenu à diviser la ligne du général Kray, pendant qu'il était occupé à rallier ses troupes, il le fit attaquer à Stockach.

« Le 3 mai, à sept heures du matin, le général Lecourbe « mit ses colonnes en mouvement *et manœuvra pour* « envelopper la position de Stockach. Le corps qui la dé- « fendait, sous les ordres du prince de Vaudemont (5), était « fort d'environ douze mille hommes; tous les détache- « ments qui observaient le Rhin entre Constance et Schaff- « house s'y étaient ralliés, et le général Kray, dès qu'il « avait vu ce point important menacé par le corps du gé- « néral Lecourbe, s'était pressé d'y jeter un gros corps de « cavalerie et beaucoup d'artillerie.

(1) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531. (2) *Voir la note* p. 560. (3) *Idem* p. 656. (4) Claude-Jacques Lecourbe, général de division. (5) Joseph-Marie, prince de Vaudemont, lieutenant-maréchal au service d'Autriche.

« L'attaque commença au débouché des bois près de « Steiflingen, Wahlwies et Bodman, où le prince de Vaudemont avait porté son avant-garde; elle fut promptement rejetée sur la ligne de bataille formée en avant de « Stockach, et couverte par un déploiement de cavalerie que « le général Nansouty (1), par une charge des plus hardies, « à la tête de la réserve, força bientôt à se replier.

« Le combat s'engagea de toutes parts; l'infanterie autrichienne, soutenue par une artillerie nombreuse et « bien servie, tint ferme jusqu'au moment où le succès « de l'habile manœuvre et des attaques réitérées du général « Molitor (2) sur le flanc gauche de la position, permit au général Vandamme (3) de la déborder et de menacer le point « de retraite; alors la ligne autrichienne s'ébranla; le général Montrichard (4) saisit ce moment, aborda et fit plier « le centre; la cavalerie française entra dans la ville de « Stockach pêle-mêle avec l'ennemi, la traversa et gagna « les hauteurs. Enfoncé de toutes parts et séparé du reste « de l'armée par la colonne d'infanterie française qui s'était portée sur Aach, et de là sur Indelwangen, le prince « de Vaudemont, qui ne pouvait plus rejoindre le général « Kray, se retira précipitamment sur Moeskirch et Pfullendorf, laissant entre les mains des Français de trois à « quatre mille prisonniers, quelques pièces de canon et des « magasins considérables (5). »

793. **L'ARMÉE FRANÇAISE, AU BOURG SAINT-PIERRE, TRAVERSE LE GRAND SAINT-BERNARD** (20 mai 1800). — Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

Par Charles THÉVENIN en 1806.

794. **PASSAGE DU GRAND SAINT-BERNARD PAR L'ARMÉE FRANÇAISE** (20 mai 1800). — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 74.

Par Charles THÉVENIN en 1806.

795. **PASSAGE DU GRAND SAINT-BERNARD PAR L'ARMÉE FRANÇAISE** (20 mai 1800). — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

(1) Étienne-Antoine-Marie Champion de Nansouty, général de brigade, depuis général de division et ensuite capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires de la garde. (2) Gabriel-Jean-Joseph Molitor, général de division, depuis comte, pair et maréchal de France. (3) *Voir la note* p. 539. (4) Joseph-Élie-Désiré Montrichard, général de division, depuis gouverneur du duché de Lunebourg. (5) *Précis des événemens militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 93, 106, 107 et 108.

796. PASSAGE DU GRAND SAINT-BERNARD PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (20 mai 1800).

Par MM. Jean Alaux et Hippolyte Lecomte en 1835.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle
de Marengo.
N° 74.

« Le 7 janvier 1800 (17 nivôse an VIII), un arrêté « des Consuls ordonna la formation d'une armée de ré- « serve. Un appel fut fait à tous les anciens soldats pour « venir servir la patrie sous les ordres du premier Consul. « Une levée de trois cent mille conscrits fut ordonnée pour « recruter cette armée. Le général Berthier ([1]), ministre de « la guerre, partit de Paris le 2 avril, pour la comman- « der, car les principes de la Constitution de l'an VIII ne « permettaient pas au premier Consul d'en prendre lui- « même le commandement. La magistrature consulaire « étant essentiellement civile, le principe de la division « des pouvoirs et de la responsabilité des ministres ne vou- « lait pas que le premier magistrat de la république com- « mandât immédiatement en chef une armée ; mais aucune « disposition, comme aucun principe, ne s'opposait à ce « qu'il y fût présent. Dans le fait le premier Consul ([2]) « commanda l'armée de réserve, et Berthier, *son major* « *général*, eut le titre de général en chef.

« Le 13 mai le premier Consul passa à Lauzanne la re- « vue de la véritable avant-garde de l'armée de réserve ; « c'était le général Lannes ([3]) qui la commandait : elle était « composée de six vieux régiments d'élite parfaitement ha- « billés, équipés et munis de tout. Elle se dirigea aussitôt « sur Saint-Pierre pour traverser le Mont-Saint-Bernard ; « les divisions suivaient en échelons : cela formait une « armée de trente-six mille combattants, en qui l'on pou- « vait avoir confiance ; elle avait un parc de quarante bou- « ches à feu. »

« Le passage prompt de l'artillerie paraissait une chose « impossible. On s'était pourvu d'un grand nombre de « mulets ; on avait fabriqué une grande quantité de petites « caisses pour contenir les cartouches d'infanterie et les « munitions des pièces. Ces caisses devaient être portées « par les mulets, ainsi que des forges de campagne ; de « sorte que la difficulté réelle à vaincre était le transport « des pièces. Mais on avait préparé à l'avance une centaine « de troncs d'arbres, creusés de manière à pouvoir rece- « voir les pièces qui y étaient fixées par les tourillons : à

(1) *Voir la note* p. 466. (2) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531.
(3) *Voir la note* p. 583.

« chaque bouche à feu ainsi disposée cent soldats devaient « s'atteler; les affûts devaient être démontés et portés à dos « de mulets. Toutes ces dispositions se firent avec tant « d'intelligence par les généraux d'artillerie Gassendi (1) et « Marmont (2), que la marche de l'artillerie ne causa aucun « retard : les troupes mêmes se piquèrent d'honneur de ne « point laisser leur artillerie en arrière, et se chargèrent « de la traîner. Pendant toute la durée du passage la mu- « sique des régiments se faisait entendre; ce n'était que « dans les pas difficiles que le pas de charge donnait une « nouvelle vigueur aux soldats. Une division entière aima « mieux, pour attendre son artillerie, bivouaquer sur le « sommet de la montagne, au milieu de la neige et d'un « froid excessif, que de descendre dans la plaine, quoi- « qu'elle en eût eu le temps avant la nuit. Deux demi- « compagnies d'ouvriers d'artillerie avaient été établies « dans les villages de Saint-Pierre et de Saint-Remi, avec « quelques forges de campagne, pour le démontage et le « remontage de diverses voitures d'artillerie. On parvint « à passer une centaine de caissons (3). »

797. **LE PREMIER CONSUL PASSE LES ALPES (20 mai 1800).**

Par Jacques-Louis DAVID en 1805. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 74.

« Le 16 mai le premier Consul (4) alla coucher au couvent « de Saint-Maurice, et toute l'armée passa le Saint- « Bernard les 17, 18, 19 et 20 mai. Le premier Consul le « passa lui-même le 20 (5). »

798. **LE PREMIER CONSUL VISITE L'HOPITAL DU MONT SAINT-BERNARD (20 mai 1800).**

Par Charles-Jacques LEBEL en 1816. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

« Sur un espace de six milles, de Saint-Pierre au sommet « du Saint-Bernard, l'étroit sentier qui borde le torrent « sans cesse détourné par des rochers entassés, toujours « roide et souvent périlleux, est encombré de neiges et de « glaces; à peine est-il frayé, que la moindre tourmente « agitant les flots de nouvelle neige dans ces déserts aériens,

(1) Jean-Jacques-Basilien de Gassendi, général de brigade d'artillerie, depuis comte, etc. (2) *Voir la note* p. 574. (3) *Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 203-204. (4) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531. (5) *Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 204.

« efface toutes les traces, et qu'il faut chercher des points « indicateurs dans ce chaos de masses uniformes, où la « natu e presque inanimée n'offre plus de végétation.

« C'est là que gravissant péniblement, n'osant prendre « le temps de respirer, parce que la colonne eût été ar- « rêtée, près de succomber sous le poids de leur bagage et « de leurs armes, les soldats s'excitaient les uns les autres « par des chants guerriers et faisaient battre la charge. »

« Après six heures de marche, ou plutôt d'efforts et « de travail continus, la première avant-garde arriva à « l'hospice fameux dont la fondation immortalise Bernard « Menthon, et rend depuis huit siècles son nom cher aux « amis d l'humanité; toutes les troupes des divisions qui « se succédaient, rivalisant avec celles qui les avaient pré- « cédees, reçurent des mains de ces religieux, victimes « volontaires dévouées aux rigueurs de la *pénitence* et « d'un éternel hiver, les secours qu'ils vont au loin re- « cueillir de la charité des fidèles, et que leur vigilante « charité prodigue aux voyageurs.

« Plus heureux qu'Annibal, Bonaparte ne rencontra pas « de hordes sauvages sur ces cimes glacées, mais *de pieux* « cénobites dont il récompensa le généreux empresse- « ment (1). »

799. L'ARMÉE FRANÇAISE DESCEND LE MONT SAINT-BERNARD (20 mai 1800).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

Par Nicolas-Antoine TAUNAY en 1800.

« Après cette halte, avec une nouvelle ardeur et non « moins de fatigues, mais avec encore plus de *danger*, la « colonne se précipita sur les pentes rapides du côté du « Piémont. Selon les sinuosités et les diverses *expositions*, « les neiges commençaient à fondre, se crevassaient en « s affaissant, et le moindre faux pas entraînait et faisait « disparaître dans les précipices, dans des gouffres de nei- « ge, les hommes et les chevaux (2). »

800. L'ARMÉE FRANÇAISE S'EMPARE DU DÉFILÉ FORTIFIÉ DE LA CLUSE (21 mai 1800).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 74.

Par MM. Jean ALAUX et Victor ADAM en 1835.

(1) *Précis des événemens militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 170. (2) *Idem*, p. 171.

801. **L'ARMÉE FRANÇAISE S'EMPARE DU DÉFILÉ FORTIFIÉ DE LA CLUSE** (21 mai 1800). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

802. **MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE POUR ENTRER DANS LA VALLÉE D'AOSTE** (21 mai 1800).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Le général Lannes (1) arriva bientôt à Étroubles : il ne s'y « arrêta que le temps nécessaire pour rallier ses troupes. Il « poursuivit ensuite sa route jusqu'à Aoste, et arriva le 19 « devant Châtillon : il y trouva quinze cents Croates occu- « pant, à l'embranchement des deux vallées, une position « resserrée et bien appuyée à la rive gauche de la Dora; « il la fit tourner par la droite, et l'attaquant en même « temps de front, il déposta les Autrichiens, leur prit trois « cents hommes, trois pièces de canon, et poursuivit le « reste jusque sous le fort de Bard (2). »

803. **BATAILLE D'HÉLIOPOLIS (BASSE-ÉGYPTE)** (20 mai 1800).

Par MM. Léon COGNIET et Karll GIRARDET en 1837. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

Bonaparte (3) en quittant l'Egypte avait laissé à Kléber (4) le commandement de l'armée. La victoire d'Aboukir, en faisant respecter les vainqueurs, avait rendu le grand vizir (Jussouf-Pacha) plus prudent, et il s'était empressé d'écouter les propositions de paix qui avaient été précédemment adressées à la Sublime Porte et renouvelées par le général Bonaparte avant son départ. Il y mit la condition de ne rien stipuler sans le concours de l'Angleterre et de la Russie. « Tous les obstacles ayant été aplanis, la « négociation alla vite, et le 24 janvier les plénipoten- « tiaires respectifs signèrent, à El-Arich, la convention « définitive d'évacuation, qui fut ratifiée quatre jours « après par le général en chef. »

Mais alors qu'en vertu de ce traité l'armée française se disposait à quitter le Caire, le général Kléber apprend

(1) *Voir la note* p. 583. (2) *Précis des événemens militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 172. (3) *Voir la note* p. 531. (4) *Idem* p. 541.

qu'une formalité ayant été omise, l'Angleterre se refuse à reconnaître le traité.

« La position était critique, l'armée ottomane ne campait « qu'à une demi-marche du Caire, les forts étaient désar- « més et les munitions de guerre en route pour Alexan- « drie.....

« L'armée s'établit en avant de la ville et apprit le chan- « gement qui venait de s'opérer, par la mise à l'ordre de la « lettre de Keith (1), à laquelle le général en chef n'avait « joint que ce peu de mots : « *On ne répond à de tels refus* « *que par la victoire; préparez-vous à combattre.* »

C'est également, ajoute Jomini (2), dans le même temps que le général Kléber apprit par le colonel Latour-Maubourg (3), qui arrivait de France, l'événement du 18 brumaire et la nomination de Bonaparte au consulat.

Pour gagner du temps Kléber chercha à ouvrir de nouvelles conférences avec le grand vizir; il le somma de reprendre la route de Syrie et demanda que les deux armées respectives rentrassent dans les positions qu'elles occupaient avant la convention.

Ayant reçu une réponse négative il marche à l'ennemi.

« L'armée française, rangée dans les plaines de la Cou- « bée, aux portes du Caire, s'avança dans le silence de la « nuit.

« Les deux divisions d'infanterie étaient formées en « quatre bataillons carrés, chacun d'une brigade. L'artil- « lerie légère était placée dans les intervalles des bataillons. « La réserve avec le parc suivait de près.

« C'est dans cet ordre que Kléber, à la tête de dix mille « hommes environ, marchait à la rencontre des Ottomans « forts de près de quatre-vingt mille hommes. Mourad- « Bey avait amené tous ses Mameloucks, et, comme une « neutralité armée, faisant cette fois des vœux pour les in- « fidèles, dont il préférait la domination à celle de ses « vieux et irréconciliables ennemis, il attendit la décision « de la bataille sans y prendre part.

« L'affaire fut promptement décidée. Les Français s'é- « lancèrent avec une ardeur égale au danger, car c'était « bien là qu'il fallait vaincre ou mourir. Pendant qu'ils « renversaient devant eux tout ce qui s'opposait à leur

(1) *Voir la note* p. 661. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 402-405. (3) Marie-Victor-Nicolas de Fay de Latour-Maubourg, depuis lieutenant-général, pair de France, marquis, gouverneur de l'hôtel royal des Invalides, etc.

« marche, une immense cavalerie, composée d'Osmanlis « et des Mamelucks d'Ibrahim-Bey, sans trop s'inquiéter « de ce qui se passait, se jeta sur les derrières de l'armée « française, et, faisant un détour dans les terres, vint s'em- « parer du Caire.

« Kléber, poursuivant ses succès avec acharnement, « força le grand vizir à prendre la fuite. Yousef-Pacha ne « put parvenir une seule fois à rallier ses troupes éparses et « dans une confusion inexprimable. Nassif-Pacha, instruit « du mouvement d'Ibrahim-Bey sur le Caire et voyant le « grand vizir dans une position désespérée, prit également « le parti de se jeter dans cette ville.

« Les deux mille hommes, restés à la garde des forts et « du quartier général, sous les ordres des généraux Ver- « dier (1) et Zayoncheck (2), firent résistance. Le général « Kléber, averti par la canonnade, envoya des secours et « se hâta de se diriger sur le Caire, à mesure qu'il dispersait « devant lui les dernières masses des Ottomans.

Kléber et Mourad-Bey eurent une entrevue après la bataille. « Ils se jurèrent une alliance que Mourad maintint « religieusement jusqu'à sa mort.

« Kléber lui confia le gouvernement de la Haute-Égypte « qu'il occupa comme tributaire, et au nom de l'armée « française (3). »

804. L'ARMÉE FRANÇAISE TRAVERSE LE DÉFILÉ D'ALBAREDO PRÈS DU FORT DE BARD (21 mai 1800).

Par Pierre-Antoine MONGIN en 1812.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 78.

L'armée française, après le passage du Saint-Bernard, croyait avoir franchi tous les obstacles, « lorsque tout à coup elle fut arrêtée par le canon du fort de Bard.

« Ce fort, entre Aoste et Ivrée, est situé sur un mame- « lon conique et entre deux montagnes, à vingt-cinq toi- « ses l'une de l'autre ; à son pied coule le torrent de la Dora « dont il ferme absolument la vallée ; la route passe dans « les fortifications de la ville de Bard qui a une enceinte et « est dominée par le feu du fort. Les officiers du génie, at- « tachés à l'avant-garde, s'approchèrent pour reconnaître « un passage, et firent le rapport qu'il n'en existait pas d'au- « tre que celui de la ville. Le général Lannes (4) ordonna

(1) *Voir la note* p. 597. (2) Joseph Zayoncheck, depuis général de division. (3) *Précis des événemens militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. IV, p. 136-143. (4) *Voir la note* p. 583.

« dans la nuit une attaque pour tâter le fort, mais il était « partout à l'abri d'un coup de main.

« Mais le premier Consul [1] déjà arrivé à Aoste se porta « aussitôt devant Bard : il gravit sur la montagne de gauche « le rocher Albaredo qui domine à la fois et la ville et le « fort, et bientôt reconnut la possibilité de s'emparer de la « ville. Il n'y avait pas un moment à perdre : le 21, à la « nuit tombante, la cinquante-huitième demi-brigade, « conduite par le chef Dufour [2], escalada l'enceinte et s'em- « para de la ville qui n'est séparée du fort que par le tor- « rent de la Dora. Vainement, toute la nuit, il plut une « grêle de mitraille à une demi-portée de fusil sur les « Français qui étaient dans la ville ; ils s'y maintinrent.

« L'infanterie et la cavalerie passèrent un à un par le « sentier de la montagne de gauche, qu'avait gravie le pre- « mier Consul, et où jamais n'avait passé aucun cheval ; « c'était un sentier connu seulement des chevriers [3]. »

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

805. PASSAGE DE L'ARTILLERIE FRANÇAISE SOUS LE FORT DE BARD (21 mai 1800).

Par Rodolphe GAUTIER en 1801.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

806. PASSAGE DE L'ARTILLERIE FRANÇAISE SOUS LE FORT DE BARD (21 mai 1800).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 74.

807. PASSAGE DE L'ARTILLERIE FRANÇAISE SOUS LE FORT DE BARD (21 mai 1800).

Par MM. Jean ALAUX et Victor ADAM en 1835.

« Cependant le général Lannes [4] qui, dès le 20 mai, avait « porté le corps d'avant-garde sur Ivrée, pouvait être atta- « qué, et n'avait point encore d'artillerie. L'encombrement « au-dessus du fort de Bard s'augmentait. Le général en « chef Berthier [5] ne prit conseil que du désespoir et de la « nécessité, et secondé par la décision et l'intrépide activité « du général Marmont [6], il osa faire passer les pièces et les « caissons à travers la ville, sous le feu du fort, à demi-por- « tée de fusil ; la route fut jonchée de fumier, les rouages

(1) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531. (2) Pierre-Charles-Antoine Dufour. (3) *Mémoires de Napoléon écrits à Saint-Hélène*, t. VI, p. 206. (4) *Voir la note* p. 583. (5) *Idem* p. 466. (6) *Idem* p. 574.

« garnis de paille et les pièces traînées à la prolonge, chacune « par cinquante braves, dans le plus grand silence, et dans « les instants que la profonde obscurité semblait rendre « plus favorables. Ces moments étaient toujours trop courts, « et la vigilance de l'ennemi dont le tir était fixé et éprouvé « sur les divers points de la route, et qui d'ailleurs pour « l'éclairer et la fouiller ne cessait de lancer des obus, des « grenades et des pots à feu, rendirent cette belle opéra- « tion très-périlleuse [1]. »

808. PRISE DE LA VILLE ET DE LA CITADELLE D'IVRÉE (21 mai 1800).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

809. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE DANS IVRÉE (21 mai 1800).

Par M. Jean ALAUX et Victor ADAM en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 74.

« Le 21 le général Lannes [2], avec l'avant-garde, arriva « devant Ivrée; il y trouva une division de cinq à six « mille hommes : depuis huit jours on avait commencé « l'armement de cette place et de la citadelle, quinze bou- « ches à feu étaient déjà en batterie ; mais sur cette divi- « sion de six mille hommes, il y en avait trois mille de ca- « valerie qui n'étaient pas propres à la défense d'Ivrée, et « l'infanterie était celle qui avait déjà été battue à Châtillon. « La ville, attaquée avec la plus grande intrépidité, d'un « côté, par le général Lannes, et de l'autre, par le général « Watrin [3], fut bientôt enlevée ainsi que la citadelle où l'on « trouva de nombreux magasins de toute espèce. L'en- « nemi se retira derrière la Chiusella et prit position à « Romano pour couvrir Turin, d'où il reçut des renforts « considérables [4]. »

810. DÉFENSE DE GÊNES (25 mai 1800).

BOMBARDEMENT DE LA VILLE PAR LES ANGLAIS.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Le général Masséna [5], enfermé dans Gênes, y avait

(1) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. III, p. 182. (2) *Voir la note* p. 583. (3) Pierre-Joseph Watrin, général de division. (4) *Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 210. (5) *Voir la note* p. 566.

appris la formation de l'armée de réserve et l'arrivée du premier Consul (1) en Italie. Soutenu par l'espoir d'être secouru, il opposait la plus vive résistance aux attaques sans cesse renouvelées de l'ennemi. Après avoir tenté tous les efforts pour faire lever le siége, il s'était vu contraint de songer à la sûreté intérieure de la ville ; le 20 mai il avait évacué tous ses postes extérieurs pour concentrer ses forces dans la place.

« Pendant les dix jours qui suivirent du 20 au 30 mai, « il ne se passa aucun événement qui dût changer le sort « de cette malheureuse ville et la situation des débris de « l'armée française ; le blocus fut plus resserré et le bom- « bardement fut aussi plus fréquent (2). »

811. COMBAT DU PONT DE LA CHIUSELLA ENTRE IVRÉE ET TURIN (26 mai 1800).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 78.

Par Rodolphe GAUTIER en 1802.

« Malgré ses premiers succès, l'armée française n'était « point solidement établie, et il importait surtout de « lui procurer une base plus large, autant pour assurer « son approvisionnement que pour donner plus de champ « à ses opérations. Lannes (3) ne resta donc pas longtemps « oisif à Ivrée ; soutenu par une *division de réserve*, sous « les ordres du général Boudet (4), il marcha à l'ennemi, qui « comptait vainement sur la protection de la Chiusella, « pour couvrir l'avenue de Turin et y attendre des renforts. Le général Haddick (5), qui défendait le passage de la Chiusella, avait divisé ses troupes en cinq détachements ; le premier gardait San-Martino, le deuxième éclairait Verceil, le troisième couvrait Vische et Chivasso, *le quatrième* et le cinquième défendaient les hauteurs de Romano et l'autre le pont de la Chiusella.

« Lannes fit attaquer ce dernier poste par la sixième lé- « gère ; les Autrichiens, la voyant un peu ébranlée par le « feu de cinq pièces, eurent l'imprudence de passer le « pont pour la charger ; et, après un succès passager con- « tre les premiers pelotons, ils furent vigoureusement ra- « menés (6). »

(1) Le général Bonaparte, voir la note p. 384. (2) *Précis des événements militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. III, p. 254. (3) Voir la note p. 583. (4) Jean Boudet, général de division. (5) N... Haddick, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis général de cavalerie. (6) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, tome XIII, p. [illegible].

812. PASSAGE DE LA CHIUSELLA (26 mai 1800). — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

813. PASSAGE DE LA CHIUSELLA (26 mai 1800). — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 74.

Par MM. Jean ALAUX et Hippolyte LECOMTE en 1835.

Le colonel du sixième léger (1), irrité des obstacles que son régiment éprouvait au passage du pont de la Chiusella, s'étant jeté dans la rivière, força l'ennemi à lui abandonner le poste. « Palfy (2), accouru des hauteurs de Romano pour le « reprendre, se précipite à la tête de quatre escadrons sur « les Français ; mais il tombe frappé à mort, et ses trou- « pes ébranlées reprennent le chemin de Romano (3). »

L'ennemi repoussé sur tous les points se retira en désordre sur Turin, « et l'avant-garde de l'armée française « prit aussitôt la position de Chivasso, d'où elle intercepta « le cours du Pô, et s'empara d'un grand nombre de « barques chargées de vivres, de blessés, et enfin de toute « l'évacuation de Turin (4). »

814. PASSAGE DE LA SESIA ET PRISE DE VERCEIL (27 mai 1800). — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles, N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

815. PASSAGE DE LA SESIA ET PRISE DE VERCEIL (27 mai 1800). — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 74.

Par MM. Jean ALAUX et Hippolyte LECOMTE en 1835.

Cependant le général Mélas (5) ne pouvait plus douter de l'arrivée de l'armée française en Italie. Les Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, racontent qu'un parlementaire autrichien, qui connaissait le premier Consul (6), avait été envoyé aux avant-postes par le général Mélas, et que son étonnement fut extrême en reconnaissant Bonaparte si près de l'armée autrichienne. Mélas s'empressa alors de diriger des renforts sur tous les points, et réunit ses troupes pour marcher au-devant du premier Consul et s'opposer aux entreprises de l'armée française.

(1) Pierre Macon, depuis général de brigade. (2) N.... Palfy, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (3) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 198. (4) *Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 221. (5) *Voir la note* p. 656. (6) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531.

« Le général Murat (¹) reçut l'ordre de se porter à San-« thia, avec une avant-garde de quinze cents chevaux ; il « y fut joint par les divisions Boudet et Loyson, et marcha « sur Verceil (²). »

Le pont sur la Sesia étant brûlé, il passa la rivière à gué, et n'éprouva qu'une faible résistance pour s'emparer de la ville.

816. PRISE DES HAUTEURS DE VARALLO (28 mai 1800).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Pendant ce temps le premier Consul (³) *se dirigeait sur* Milan.

Après le combat de Châtillon, le général Lecchi (⁴), qui commandait un corps de deux mille Italiens, s'était porté le 21 mai sur la haute Sesia ; il eut un engagement assez vif contre les troupes autrichiennes, et il s'empara des hauteurs de Varallo qui commandaient les débouchés du Simplon (⁵).

817. PASSAGE DU TÉSIN A TURBIGO (31 mai 1800).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

« Le 31 mai le premier Consul (³) se porta rapidement sur « le Tésin ; les corps d'observation que le général Mélas (⁶) « avait laissés contre les débouchés de la Suisse, et les di-« visions de cavalerie et d'artillerie qu'il n'avait pas menées « avec lui au siége de Gênes, se réunirent pour défendre « le passage du fleuve et couvrir Milan ; le Tésin est extrê-« mement large et rapide (⁷). »

« Ils ne purent arrêter l'avant-garde du général Murat (¹). « L'adjudant général Girard (⁸) se *jette sur la rive gauche* ; « soutenu peu à peu par un bataillon *de la soixante-dixième*, « et protégé par les batteries qui foudroient les cinq « pièces autrichiennes placées pour défendre le passage, il « aborde audacieusement la cavalerie de Festenberg, dont « les escadrons, n'osant s'engager dans un terrain fourré,

(1) *Voir la note* p. 612. (2) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. III, p. 190. (3) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531. (4) Joseph Lecchi, général de division, depuis gouverneur de Barcelone. (5) *Extrait des mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, t. I, p. 271. (6) *Voir la note* p. 656. (7) *Extrait des mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, t. I, p. 271. (8) Jean-Baptiste Girard, depuis baron et général de division.

« où leur ruine serait certaine, repassent le canal et se re-
« plient sur Turbigo (¹). »

« Le général Laudon (²) arriva de sa personne avec un
« renfort de trois mille hommes, au moment où les Autri-
« chiens se renfermaient dans Turbigo. Ce secours rendit
« le combat plus sanglant, mais ne prolongea que de quel-
« ques heures la défense de la ligne du Tésin. Quoique
« attaqué par des forces jusqu'à ce moment inférieures aux
« siennes, Laudon fut contraint d'évacuer Turbigo, et se
« retira pendant la nuit après avoir eu quatre cents hom-
« mes hors de combat, et laissé douze cents prison-
« niers au pouvoir de l'ennemi (³). »

818. ATTAQUE DU FORT D'ARONA (1er juin 1800). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

819. ATTAQUE DU FORT D'ARONA (1er juin 1800). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 74.

Par MM. Jean ALAUX et Hippolyte LECOMTE en 1835.

« La marche et l'attaque du général Murat (⁴) sur Turbigo
« favorisaient celles de la colonne du général Lecchi (⁵) sur
« le fort d'Arona, où il força l'ennemi de se renfermer et
« de lui livrer le passage du Tésin à Sesto-Calende (⁶). »

820. PRISE DE CASTELLETTO (1er juin 1800). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Le général Lecchi (⁵) s'empara de Castelletto et poursuivit les Autrichiens qui traversèrent la Sesia près de Sesto-Calende.

« L'ordre donné à ce général de suivre ainsi avec ses
« troupes italiennes le pied des montagnes, par les com-
« munications courtes, mais difficiles, d'une vallée à
« l'autre, du Val d'Aoste au Val Sesia, du Val Sesia au
« lac Majeur, avait le double motif de flanquer la route de
« l'armée, en menaçant le flanc droit de l'ennemi sur le
« Tésin, et de se lier le plus tôt possible avec le corps du
« général Moncey. Celui-ci avait dépassé le Saint-Gothard,
« et se trouvait déjà à Bellinzona, à la tête du lac Majeur,

(1) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, tome XIII, p. 209.
(2) *Voir la note* p. 617. (3) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. III, p. 266. (4) *Voir la note* p. 612. (5) *Idem* p. 676. (6) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. III, p. 266.

« tandis que le général Béthancourt, descendu par le Simplon, s'avançait par Domo-d'Ossola, sans rencontrer aucun obstacle (1). »

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

821. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MILAN (2 juin 1800).

INVESTISSEMENT DU CHATEAU.

Aquarelle par Joseph-Pierre Bagetti.

« Ayant assuré son premier pont par la prise de Turbigo, « le général Murat (2) se hâta d'exécuter un *second passage à* « Buffalora, sur la grande route, espérant atteindre le gé-« néral Laudon (3), ou du moins son arrière-garde. Il la joi-« gnit à peine aux portes de Milan, le 2 juin, et n'enleva « que quelques traîneurs. La ville avait été évacuée la « veille par les Autrichiens, qui conservèrent le château « où ils laissèrent une garnison de deux mille hommes, « sous les ordres du général Nicoletti. Le général français « Monnier (4) fut chargé de l'investissement, et il fut con-« venu qu'aucun acte d'hostilité ne serait commis de part « ni d'autre du côté de la ville.

« Le même jour, Bonaparte (5), avec son état-major, entra « dans la capitale de la Lombardie, et le commandement « de la ville fut confié au général Vignolles (6). »

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

822. ATTAQUE ET PRISE DU PONT DE PLAISANCE (6 juin 1800).

Aquarelle par Joseph-Pierre Bagetti.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle
de Marengo.
N° 74.

823. ATTAQUE ET PRISE DU PONT DE PLAISANCE (6 juin 1800).

Par MM. Jean Alaux et Victor Adam en 1835.

Dans le temps où le général Lecchi (7) se portait sur Lecco, les quinze mille hommes que conduisait le général Moncey (8) arrivèrent : le premier Consul (9) en passa la revue le 6 et le 7 ; le 9 il s'était dirigé sur Pavie dans le dessein d'agir au delà du Pô. Le 6 juin le général Murat (2) s'était porté devant Plaisance, l'ennemi y avait un pont et une

(1) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. III, p. 266. (2) *Voir la note* p. 612. (3) *Idem* p. 617. (4) Jean-Charles Monnier, général de division. (5) *Voir la note* p. 531. (6) *Idem* p. [illegible]. (7) *Idem* p. 676. (8) *Idem* p. 544. (9) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531.

tête de pont; Murat eut le bonheur de surprendre la tête de pont et de s'emparer de la presque totalité des bateaux (1).

824. PASSAGE DU PÔ A NOCETO (6 juin 1800).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Cependant les Autrichiens, dans la nuit du 5 au 6 juin, avaient coupé le pont sur le Pô vis-à-vis Plaisance; les armées française et autrichienne se canonnèrent quelque temps sur les deux rives. Alors le général Murat (2), ayant rassemblé à Noceto, au-dessous de la ville, une vingtaine de barques, effectua le passage du fleuve, et fit aussitôt attaquer Plaisance.

825. PASSAGE DU PÔ EN FACE BELGIOJOSO (6 juin 1800).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« De son côté le général Lannes (3), après avoir réuni « toutes les barques disponibles, venait aussi de passer le « fleuve du Pô, en face de Belgiojoso (4). »

826. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A PLAISANCE (6 juin 1800).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

La ville de Plaisance fut aussitôt attaquée par les colonnes réunies devant ses murs. Les Français venaient de s'emparer des faubourgs. « Un combat très-vif s'engagea à la porte de Parme; Musnier (5), soutenu par des débarquements successifs, en demeura maître; le régiment « de Klebeck fut dispersé, partie sur la route de Bobbio, « partie sur celle de Stradella; la moitié fut refoulée dans « la ville, et y tomba au pouvoir du vainqueur. Les débris « de ce régiment ayant rejoint le reste de la brigade dans « la vallée de Bobbio, errèrent avec elle, sans ordre, durant plusieurs jours. La garnison, laissée par le général « Mosel à son départ pour Parme, se jeta en partie dans le « château (6). »

(1) *Extrait des mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, t. I, p. 237. (2) *Voir la note* p. 612. (3) *Idem* p. 583. (4) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 248. (5) Louis-François-Félix Musnier La Converserie, général de brigade, depuis comte et lieutenant-général. (6) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 252.

827. INVESTISSEMENT DE LA CITADELLE DE PLAISANCE (6 juin 1800).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

La division Boudet reçut immédiatement l'ordre d'investir la citadelle de Plaisance.

828. PRISE DU PONT DE LECCO (6 juin 1800).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

Le général Lecchi (1), à la tête de la légion cisalpine, continuait sa marche dans la partie supérieure de la Lombardie : le 6 mai il se rendit maître du pont de Lecco et occupa la tête de la vallée de l'Adda.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

829. BATAILLE DE MONTEBELLO (8 juin 1800).

PREMIÈRE ATTAQUE EN VUE DE CASTEGGIO.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

830. BATAILLE DE MONTEBELLO (8 juin 1800).

PREMIÈRE ATTAQUE EN VUE DE CASTEGGIO.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 74.

Par MM. Jean ALAUX et Victor ADAM en 1835.

L'avant-garde française avait pris position au delà du Pô, et le reste de l'armée effectuait son passage lorsque le premier Consul (2) apprit la capitulation de Gênes. « Il lui « importait de livrer bataille avant la réunion de toutes « les forces qui devaient assurer à l'ennemi l'*avantage du* « *nombre* et dans une proportion presque double en ca- « valerie : aussi voyant que le général Ott (3), *qui amenait de* « *Gênes le renfort le plus considérable et surtout* l'ex- « cellente infanterie qui avait combattu contre Masséna, « lui offrait l'occasion qu'il souhaitait le plus ardemment, « celle d'un engagement partiel, il se hâta d'en profiter. « Les corps des lieutenants généraux Lannes, Murat et « Victor, se trouvant déjà sur la rive droite, il n'attendit « pas que le reste de l'armée eût achevé de passer le Pô, « et décida le mouvement en avant. »

« Le 7 juin le général Lannes (4) reçut l'ordre de marcher

(1) *Voir la note* p. 676. (2) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 581. (3) *Voir la note* p. 661. (4) *Idem* p. 583.

« avec son corps sur Casteggio : il fit d'abord attaquer « l'aile droite du général Ott ; l'attaque fut vive ; les Au- « trichiens, d'abord repoussés de leur position, étaient par- « venus à les occuper de nouveau : attaqués cinq fois dans « le même ordre et avec le même succès, ils furent cul- « butés ; ils passèrent le torrent de Coppo, et se retirèrent « sur les hauteurs de Montebello.

« Pendant ce combat contre l'aile droite du général Ott, « le général Lannes marchait à la tête de sa colonne du « centre par la grande route et directement sur Casteggio ; « sa droite était aussi sérieusement engagée. Le général « Ott, voulant reprendre sa première position, fit des ef- « forts extraordinaires pour soutenir son aile gauche. Il « ralliait l'infanterie derrière son artillerie, tirant à mi- « traille et à découvert avec une admirable fermeté ; l'ar- « tillerie de la garde des Consuls la suivait constamment, « recevait et rendait ce feu épouvantable à trente pas de « distance : Casteggio fut deux fois pris et repris. La cava- « lerie autrichienne, formée à gauche du bourg, couverte « par de fortes haies qu'on avait coupées par intervalles, « combattait avec avantage, pouvant se rallier et réitérer « ses charges, lorsqu'elle était vivement poussée par la « cavalerie française.

« Après cinq heures de combat, le général Lannes resta « maître de Casteggio [1]. »

831. BATAILLE DE MONTEBELLO (8 juin 1800). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

DEUXIÈME ATTAQUE, PASSAGE DU COPPO.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

832. BATAILLE DE MONTEBELLO (8 juin 1800).

DEUXIÈME ATTAQUE, PASSAGE DU COPPO.

Par MM. Jean ALAUX et Victor ADAM en 1835. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. No 74.

Repoussé à Casteggio, « le général Ott [2] tenait encore « dans sa seconde position à Montebello. Le premier Con- « sul [3] fit soutenir le corps d'avant-garde par une réserve « de six bataillons sous le commandement du général Vic- « tor [4]. La nouvelle attaque du centre fut extrêmement « vive ; les Français, voulant forcer un pont garni d'artil-

(1) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. III, p. 293-296. (2) *Voir la note* p. 680. (3) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531. (4) *Voir la note* p. 532.



« lerie et opiniâtrément défendu, s'élancèrent trois fois
« sous le feu de mitraille pour enlever les pièces à la baïon-
« nette, et furent trois fois repoussés. Alors le général (1)
« Gency, qui avait fait plier la gauche des Autrichiens, passa
« le torrent au-dessous de Casteggio avec cinq bataillons et
« un régiment de hussards, tourna cette batterie et se réunit
« à l'attaque centrale. Le général Rivaud (2) ayant continué
« de combattre et d'avancer par les hauteurs jusque dans
« le village de Montebello, le corps d'armée autrichien al-
« lait être enveloppé, le sort de la bataille était enfin décidé.
« Le général Ott ordonna la retraite, trop tard sans
« doute, puisque, indépendamment des trois mille hom-
« mes qu'il avait sacrifiés sur ces deux champs de bataille,
« cinq mille prisonniers, six pièces de canon et plusieurs
« drapeaux restèrent entre les mains des Français (3). »

Le général Ott ne put rallier que la moitié de son corps d'armée sous les murs de Tortone.

833. BATAILLE DE MARENGO (14 juin 1800).

PREMIER ENGAGEMENT DES ARMÉES.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle d'après Bagetti, par Morel.

Le premier Consul (4) conserva quelques jours la position de Montebello; il se portait ensuite sur *Tortone*, *lorsqu'il* fut rejoint par le général Desaix (5), qui avait quitté l'Égypte aussitôt après la capitulation conclue entre le général Kléber (6) et le grand vizir (Jussouf-Pacha).

Le 13 juin 1800 (24 prairial) l'armée était à Castel-Nuovo: on battit la plaine de Marengo où se trouvaient les avant-postes de l'ennemi. Le premier Consul fit attaquer le village de Marengo et s'en empara. « Cependant Mélas (7) avait
« son quartier général à Alexandrie : toute son armée y
« était réunie depuis deux jours; sa position était cri-
« tique, parce qu'il avait perdu sa ligne d'opérations. Plus
« il tardait à prendre un parti, plus sa position empirait,
« parce que d'un côté le corps de Suchet arrivait sur ses
« derrières, et que d'un autre côté l'armée du premier Con-
« sul se fortifiait et se retranchait chaque jour davantage
« à sa position de la Stradella. »

L'existence de l'armée de réserve en Italie était incon-

(1) Claude-Ursule Gency, général de brigade, depuis baron et lieutenant général. (2) Olivier-Macoux Rivaud de La Raffinière, depuis lieutenant général, comte, etc. (3) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. III, p. 296-297. (4) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531. (5) *Voir la note* p. 533. (6) *Idem* p. 541. (7) *Idem* p. 656.

mée à Vienne, lorsque Mélas avait pris le commandement. Ses instructions lui prescrivaient d'agir contre les troupes de Masséna et de Suchet, et depuis il n'avait reçu aucune nouvelle de sa cour. Il se trouvait placé dans la plus fausse position ; « mais, ainsi que son conseil, il « pensait que dans cette circonstance imprévue, de braves « soldats devaient faire leur devoir ; qu'il fallait donc « passer sur le ventre de l'armée du premier Consul, et « ouvrir ainsi les communications avec Vienne ; que si « l'on réussissait, tout était gagné, puisque l'on était maî- « tre de la place de Gênes, et qu'en retournant très-vite « sur Nice, on exécuterait le plan d'opérations arrêté à « Vienne (1). »

Le général Mélas ayant résolu de livrer la bataille, son premier effort dut se porter vers Marengo. « Le 14, dès « six heures du matin, l'armée autrichienne débouche « par ses ponts de la Bormida, et elle porte le gros de sa « cavalerie, sous les ordres du général Elnitz, sur sa gau- « che : son infanterie était composée de deux lignes aux « ordres des généraux Haddick (2) et Kaim (3), et d'un corps « de grenadiers commandé par le général Ott (4).

« L'armée française se trouvait en échelons par division, « la gauche en avant ; la division Gardanne formait l'éche- « lon de gauche à la cassine Pedrabona, la division Cham- « barlach le second échelon à Marengo, et la division du « général Lannes formait le troisième, tenant la droite de « la ligne et en arrière de la droite de la division Cham- « barlach ; les divisions Carra-Saint-Cyr et Desaix en ré- « serve, la dernière en marche venant de Rivalta, d'où elle « avait été rappelée aussitôt que le projet de l'ennemi avait « été connu.

« Le lieutenant général Murat (5), commandant la cava- « lerie, avait placé la brigade Kellermann sur la gauche, « celle de Champeaux sur la droite, et le vingt-unième « régiment de chasseurs, ainsi que le douzième de hus- « sards, à Salé, sous les ordres du général de brigade Ri- « vaud (6), pour surveiller les mouvements de l'ennemi sur « le flanc droit, et devenir au besoin le pivot de la ligne. »

« Les lignes autrichiennes, après quelques escarmouches « d'avant-postes, se mirent en mouvement à huit heures du

(1) *Extrait des mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, t. I, p. 283-288. (2) *Voir la note* p. 674. (3) N.... Kaim, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (4) *Voir la note* p. 680. (5) *Idem* p. 6[illegible]. (6) *Idem* p. 682.



« matin. » Un combat vif et meurtrier s'engagea en avant de Marengo; ce village était devenu le centre de l'attaque. « Plusieurs fois les Autrichiens y entrent avec fureur, mais « ne peuvent s'y établir : nos troupes, par des prodiges de « valeur, conservent cet important appui du centre de la « ligne (1). »

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 74.

834. BATAILLE DE MARENGO (14 juin 1800).

ARRIVÉE DE LA RÉSERVE CONDUITE PAR DESAIX.

Par Carle Vernet en 1806.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 74.

835. BATAILLE DE MARENGO (14 juin 1800).

LE GÉNÉRAL DESAIX BLESSÉ MORTELLEMENT.

Par Jean-Baptiste Regnault en 1804.

836. BATAILLE DE MARENGO (14 juin 1800).

LE GÉNÉRAL DESAIX BLESSÉ MORTELLEMENT.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle d'après Bagetti, par M. Parent.

Cependant la cavalerie ennemie, s'étant déployée sur toute la droite de l'armée française, menace de la prendre en arrière; c'est alors que le premier Consul (2) ordonne un mouvement de conversion et fait continuer cette manœuvre par les grenadiers de la garde consulaire avec leurs canons; « isolés à plus de trois cents toises de la droite de notre « ligne, ils paraissent une redoute de granit au milieu « d'une plaine immense. »

L'ennemi, cherchant toujours à tourner l'armée française sur la gauche et à lui couper le chemin de Tortone, forme « alors cette colonne de cinq mille grenadiers qui se por- « tent sur la grande route, afin de prévenir et d'empêcher « le ralliement des corps de l'armée française qu'il suppose « en désordre.

« Cependant, pendant les quatre heures que notre armée « mit à faire ce mouvement de conversion, elle offrit le « spectacle le plus majestueux et le plus terrible.

« L'armée autrichienne dirigeait ses principales forces « sur notre centre et sur notre gauche ; elle suivait le mou- « vement de retraite de la première ligne, laissant à sa ca- « valerie le soin de déborder notre droite au delà de « Castel-Ceriolo.

(1) *Relation de la bataille de Marengo*, par le général Alex. Berthier, etc., p. 24-27. (2) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531.

« Nos échelons faisaient leur retraite en échiquier par « bataillon dans le silence le plus profond ; on les voyait « sous le feu de quatre-vingts pièces de canon manœu- « vrer comme à l'exercice, s'arrêter souvent et présenter « des rangs toujours pleins, parce que les braves se ser- « raient, quand l'un d'eux était frappé.

« Bonaparte s'y porta plusieurs fois pour donner au gé- « néral Desaix (1) le temps de prendre la position qui lui « était désignée. Il était six heures du soir ; Bonaparte ar- « rête le mouvement de retraite dans tous les rangs ; il les « parcourt, s'y montre avec ce front serein qui présage « la victoire, parle aux chefs, aux soldats, et leur dit que « pour des Français c'est avoir fait trop de pas en ar- « rière, que le moment est venu de faire un pas décisif en « avant : *Soldats*, ajouta-t-il, *souvenez-vous que mon habi- « tude est de coucher sur le champ de bataille.*

« Au même instant il donne l'ordre de marcher en « avant ; l'artillerie est démasquée ; elle fait pendant dix « minutes un feu terrible : l'ennemi étonné s'arrête, la « charge est battue en même temps sur toute la ligne.

« La division Desaix, qui n'avait pas encore combattu, « marche la première à l'ennemi..... Une légère éléva- « tion de terrain couverte de vignes dérobait à ce général « une partie de la ligne ennemie : impatient, il s'élance « pour la découvrir ; l'intrépide neuvième légère le suit à « pas redoublés : l'ennemi est abordé avec impétuosité, la « mêlée devient terrible ; plusieurs braves succombent, et « Desaix n'est plus : son dernier soupir fut un regret vers la « gloire, pour laquelle il se plaignit de n'avoir pas assez « vécu (2). »

837. BATAILLE DE MARENGO (14 juin 1800).

Aquarelle d'après BAGETTI, par M. PASQUIERI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

838. BATAILLE DE MARENGO (ALLÉGORIE) (14 juin 1800).

Par Antoine-François CALLET en 1804.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

« Les Autrichiens surpris s'arrêtent ébranlés : la division « Desaix, passée aux ordres du général Boudet, charge « avec impétuosité l'ennemi.... A peine a-t-elle poussé et mis « en retraite les Autrichiens, que le général Bonaparte (3)

(1) *Voir la note* p. 533. (2) *Relation de la bataille de Marengo*, par le général Alex. Berthier, etc., p. 29-32. (3) *Voir la note* p. 531.

« ordonne à la cavalerie qu'il avait conservée en réserve « de passer au galop par les intervalles, et de charger « avec impétuosité cette formidable colonne de grena- « diers.

« Cette manœuvre hardie s'exécute à l'instant, avec autant « de résolution que d'habileté. Le général Kellermann [1] « se porte au galop hors des vignes, se déploie sur le flanc « gauche de la colonne ennemie, et par un quart de con- « version à gauche lance sur elle la moitié de sa brigade, « tandis qu'il laisse l'autre moitié en bataille pour contenir « le corps de cavalerie ennemie qu'il avait en face, et lui « masquer le coup hardi qu'il allait porter.

« Les ennemis furent repoussés sur tous les points, et « l'armée autrichienne profita de la nuit pour repasser les « ponts; les Français, au milieu de leurs sanglants trophées, « bivouaquent sur la position qu'ils occupaient avant la ba- « taille.

« Les Autrichiens eurent dans cette journée quatre mille « cinq cents morts, huit mille blessés et sept mille prison- « niers; ils perdirent douze drapeaux et trente pièces de ca- « non.

« Les Français eurent onze cents hommes tués, trois mille « six cents blessés et neuf cents prisonniers [2]. »

839. CONVENTION APRÈS LA BATAILLE DE MARENGO (15 juin 1800).

DOUZE PLACES FORTES REMISES À L'ARMÉE FRANÇAISE.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. N° 71.

Par M. Michel-Martin Drolling en 1837.

« Le soir même de la bataille de Marengo, Bonaparte [3] « fit des dispositions pour enlever la *tête de pont et passer* « la Bormida de vive force. Le lendemain *15 juin*, à la « pointe du jour, la fusillade était déjà engagée aux avant- « postes, lorsqu'un parlementaire annonça que le général « Mélas [4] demandait à faire passer un officier de son état- « major chargé de propositions; celui-ci fut conduit au « quartier général français. Après une première confé- « rence, le général en chef Berthier [5], muni de pleins pou- « voirs pour traiter avec M. de Mélas, se rendit à Alexan-

(1) François-Étienne Kellermann, alors général de brigade, depuis lieutenant général, duc de Valmy et pair de France. (2) *Relation de la bataille de Marengo*, par le général Alex. Berthier, etc., p. 32-35. (3) *Voir la note* p. 531. (4) *Idem* p. 650. (5) *Idem* p. 486.

« drie, et revint quelques heures après présenter, à l'ac-
« ceptation du premier Consul, la capitulation connue
« sous le titre de *Convention entre les généraux en chef des*
« *armées française et impériale en Italie* (1). »

Il y eut suspension d'hostilités entre les deux armées jusqu'à la réponse de la cour de Vienne. Les châteaux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Pizzighettone, d'Arona, de Plaisance, la place de Coni, les châteaux de Ceva, Savone, la ville de Gênes et le fort Urbain furent remis à l'armée française. Enfin l'armée autrichienne dut se retirer sur Mantoue.

840. **REPRISE DE GÊNES PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (16 au 24 juin 1800).**

Par Jean-François HUE en 1804. — Aile du Nord. 1er étage. Salle no 78.

« Le général Suchet (2), qui, peu de jours avant la bataille
« de Marengo, avait porté son avant-garde au delà d'Ac-
« qui, jusqu'à Castel-Spino, à la vue d'Alexandrie, était si
« près de communiquer avec la gauche de l'armée du pre-
« mier Consul (3), et de prendre part à l'action, que le géné-
« ral Mélas (4) avait détaché une forte division de cavalerie,
« pour observer ses mouvements. Aussitôt après la conven-
« tion d'Alexandrie, il fut chargé de reprendre possession
« de Gênes, que les Anglais auraient voulu retenir, et
« qu'ils n'abandonnèrent qu'avec dépit. Ils n'entendaient
« point être liés par les concessions du général Mélas; et
« pour assurer l'exécution des clauses stipulées, telles que
« la remise des magasins et la conservation de l'artillerie de
« la place, il ne fallut rien moins que la fermeté du géné-
« ral Suchet et la droiture du général autrichien le prince de
« Hohenzollern (5), qui montra autant de loyauté dans cette
« pénible circonstance qu'il avait montré de valeur dans
« les combats du blocus de Gênes (6). »

L'armée française prit possession de cette ville le 24 juin.

841. **MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ITALIE PENDANT LA CAMPAGNE DE MARENGO (1800).**

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

(1) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. III, p. 325. (2) Louis-Gabriel Suchet, général de division, depuis duc d'Albufera, maréchal et pair de France. (3) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531. (4) *Voir la note* p. 656. (5) *Idem* p. 617. (6) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. IV, p. 3.

842. MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ITALIE PENDANT LA CAMPAGNE DE MARENGO (1800).

Aquarelle d'après BAGETTI,
par M. Justin OUVRIÉ en 1837.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 25.

L'armée de réserve formée à Dijon, avait été dirigée à marches forcées sur Genève, dans les derniers jours d'avril 1800. Le général Berthier (1), commandant en chef, y était le 1er mai, et le premier Consul (2), qui avait quitté Paris le 6, y arriva le 8.

Les troupes françaises, ayant immédiatement reçu l'ordre d'entrer dans le Valais, s'étaient mises en mouvement du 15 au 18. L'armée, ayant le premier Consul à sa tête, passa le grand Saint-Bernard dans les journées du 18 au 20 mai. Bonaparte arriva le 20 au bourg Saint-Pierre et le traversa le même jour.

Pendant ce temps l'avant-garde, sous les ordres du général Lannes (3), livrait le combat d'Aoste, s'emparait de cette ville, entrait à Châtillon le 19 mai et faisait occuper les défilés de la Cluse le 20 mai.

Le 21 l'armée passe sous le fort de Bard, prend possession de la ville, et le premier Consul traverse les défilés d'Albaredo. On assiége et on prend la ville d'Ivrée le 21 mai.

Le combat de la Chiusella et de Romano eut lieu le 26 mai.

Le général Lannes entra à Chivasso le 27, tandis que le corps du général Moncey, détaché de l'armée d'Allemagne, arrivait par le Saint-Gothard à Bellinzona, en tête du lac Majeur. Pendant que les troupes commandées par le général Murat (4) passaient la Sesia, le Tésin, et livraient le combat de Turbigo, un autre corps de troupes sous les ordres du général Lecchi (5) passait également le Tésin à Sesto-Calende le 1er juin.

Le premier Consul, ayant fait son entrée à Milan le 2 juin, ordonna l'investissement de la citadelle.

L'armée dans la journée du 6 juin passe alors le Pô sur plusieurs points à Crémone, à Plaisance, à Belgiojoso, et le premier Consul établit le quartier général à Pavie, d'où il dirigea le général Lannes sur Casteggio. Le 8 juin Bonaparte livre la bataille de Casteggio, fait ensuite déboucher

(1) *Voir la note* p. 466. (2) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531. (3) *Voir la note* p. 583. (4) *Idem* p. 612. (5) *Idem* p. 676.

ses troupes par San-Giuliano, et le 13 il attaque le village de Marengo dont il s'empare.

Enfin le même jour, l'armée autrichienne, qui avait pris position sous Alexandrie, derrière la Bormida, passa cette rivière, et la bataille de Marengo se livra le 14 juin.

L'armée française, par suite de la convention d'Alexandrie en date du 15 juin, prend possession des villes et forts de Gênes, Tortone, Alexandrie, Milan, Turin, Pizzighettone, Arona, Plaisance, Coni, Ceva, Savone et Urbain.

843. BATAILLE DE HOCHSTETT (19 juin 1800).

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1838. — Aile du Nord. 1er étage. Salle no 78.

L'armée d'Allemagne, après avoir passé le Rhin et livré les batailles d'Engen, de Moeskirch, de Biberach, le combat de Stockach et celui de Memmingen, forcé l'armée autrichienne à se retirer sur la rive gauche du Danube et dans le camp retranché d'Ulm, s'était avancée jusqu'au delà de l'Iller. Cet heureux début de la campagne promettait de plus décisifs avantages. Mais le général Moreau (1) ayant détaché de son armée douze mille hommes de troupes d'élite, demandés par le premier Consul (2) pour renforcer l'armée de réserve en Italie, se vit alors contraint d'arrêter sa marche et de se borner à conserver les positions qu'il occupait dans l'Allemagne. Cependant, « l'armée française subsistait difficilement; elle avait épuisé les ressources du pays compris entre le Danube et le Tyrol; celles de la Haute-Souabe avaient été détruites ou dévorées dès l'ouverture de la campagne : la Suisse n'en pouvait fournir que de très-faibles et trop éloignées, tandis que l'armée autrichienne était au contraire abondamment pourvue. Ses magasins à Ulm étaient alimentés par le duché de Wurtemberg, le haut Palatinat, la Bavière et même par la Bohême, dont les convois ne pouvaient être inquiétés. Le général Moreau, jugeant bien que dans ce système de temporisation prescrit au baron de Kray (3), la balance allait pencher en faveur de celui qui pourrait subsister le plus longtemps sur son terrain, hâta l'exécution du plan qu'il avait conçu.

« Passer le Danube au-dessus de Donawert, couper la ligne d'opérations de l'armée autrichienne, la forcer, en

(1) *Voir la note* p. 509. (2) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531.
(3) *Voir la note* p. 656.

« l'isolant de ses magasins et de sa base, à abandonner la
« place d'Ulm, à combattre sur un terrain où les chances
« seraient égales, à faire une retraite excentrique en li-
« vrant la Bavière au vainqueur, tel était ce projet si hardi
« que sans les motifs pressants que nous venons d'exposer
« on pourrait le taxer de témérité (1). »

Moreau commença par se rendre maître du cours du Loch : cette rivière, grossie par la fonte des neiges, n'étant plus guéable, il en détruisit tous les ponts, et pendant qu'il dirigeait la plus grande partie de ses troupes du côté de Donawert, il faisait agir sa gauche sur l'Iller, où, en attaquant les postes avancés de l'armée autrichienne, il attirait l'attention du général Kray et l'isolait dans son camp retranché d'Ulm. Le 16 juin, l'armée française avait pris position, en avant de Laz, en face de la rive droite du Danube, et cependant l'armée autrichienne occupait Güntzbourg et Wertingen, et Kray restait toujours immobile dans Ulm.

Le général Moreau fit alors attaquer les postes autrichiens qui défendaient la rive droite du Danube, et pendant qu'il ordonnait des démonstrations d'un côté à *Güntzbourg*, et de l'autre entre Lauengen et Dillingen, il se portait, avec une partie de ses forces et sa réserve, derrière les bois vis-à-vis Blindheim et Gremheim. »

Enfin le 19, à la pointe du jour, l'armée française ayant attaqué sur différents points et commencé le passage du Danube à Blendheim, « l'alarme fut donnée sur toute la li-
« gne, et les commandants autrichiens ne purent plus avoir
« de doute sur le véritable point d'attaque ; ceux des places
« les plus voisines, Dillingen et Donawert, accoururent avec
« tout ce qu'ils purent rassembler de forces.

« Le général Kray, promptement averti à Ulm, avait
« détaché la plus grande partie de sa cavalerie sous les or-
« dres du général Klinglin (2) et toute son artillerie légère
« pour soutenir l'infanterie qui, plus rapprochée du lieu de
« l'action, s'était déjà mise en mouvement vers les cinq
« heures du soir. Lorsque ces troupes arrivèrent, une partie
« de l'armée française avait passé le Danube à Lauengen ;
« l'action devint bientôt générale ; on se battait avec achar-
« nement. Le général Moreau pressait le passage de ses trou-
« pes sur la rive gauche, il voulait prévenir l'arrivée des

(1) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. IV, p. 30. (2) N...., baron de Klinglin, général major au service d'Autriche.

« colonnes d'infanterie que le général Kray pouvait tirer « de son camp d'Ulm et qui pouvaient arriver pendant la « nuit ; il se porta de sa personne avec la réserve de cava- « lerie à son aile droite qui formait alors son avant-garde. « Il restait à peine deux heures de jour, lorsque cette ré- « serve étant réunie à la cavalerie du général Lecourbe, le « général en chef la forma par échelons, fit soutenir ses « flancs par l'artillerie et ordonna d'attaquer.

« La cavalerie française s'avança en bon ordre : elle « aborda franchement celle des Autrichiens qui resserra « ses lignes pour la recevoir ; le combat s'engagea sur tous « les points, il fut sanglant, opiniâtre et se prolongea bien « avant dans la nuit. La cavalerie autrichienne soutint dans « cette grande mêlée sa réputation de valeur et de solidité ; « la cavalerie française y fonda la sienne, et, quoique infé- « rieure en nombre, prit, par la précision de ses mouve- « ments, par sa force d'impulsion, par la prestesse de ses « ralliements et la vivacité de ses attaques, une supériorité « décidée. Les généraux Moreau et Lecourbe (1), au plus fort « de l'action, chargèrent eux-mêmes plusieurs fois, et ne « s'arrêtèrent qu'après avoir forcé les Autrichiens à re- « passer la Brentz : ceux-ci ne pouvaient se soutenir plus « longtemps dans cette position avancée, le corps d'in- « fanterie qui servait d'appui de pivot à leur aile droite « ayant été repoussé, et Gundelfengen enlevé de vive « force.

« Ainsi finit cette longue bataille ou plutôt cette suite de « grands combats dans un espace de sept à huit lieues, sur « la rive gauche du Danube, dans les plaines d'Hochstett. « C'est une circonstance digne de remarque, qu'à la même « époque, seulement à trois jours de différence, du 16 au 19 « juin, Moreau, qui aurait pu recevoir à Hochstett la nou- « velle de la bataille de Marengo, remportait sur le Da- « nube, et par la même manœuvre, un avantage pareil à ce- « lui que Bonaparte remportait sur le Pô.

« Les trophées des combats d'Hochstett sur le champ de « bataille ne furent pas moindres pour les Français que « ceux de Marengo, puisque cinq mille prisonniers, vingt « pièces de canon, plusieurs drapeaux et étendards restè- « rent entre leurs mains (2). »

(1) *Voir la note* p. 664. (2) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. VI, p. 53-56.

844. BATAILLE DE HOHENLINDEN (3 décembre 1800).

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Par M. Schopin en 1837.

La bataille d'Hochstett, ainsi que celle de Marengo, ne tarda pas à être suivie d'un armistice. Les hostilités furent successivement suspendues en Italie et en Allemagne. On ouvrit des négociations, on parla de paix; mais ces négociations n'ayant point eu le résultat qu'on en attendait, on se prépara de part et d'autre à recommencer la guerre.

La France avait profité de l'armistice pour porter au complet toutes ses armées : celle d'Allemagne avait reçu de nombreux renforts : elle occupait sur la rive gauche de l'Inn tout le pays compris entre les gorges du Tyrol, depuis le Vorarlberg jusqu'au delà de la forêt d'Ebersberg en avant de Munich.

L'armée impériale avait été aussi considérablement augmentée : elle ne comptait pas moins de cent vingt mille hommes et s'étendait sur la rive droite de la rivière également jusqu'au Tyrol.

L'archiduc Jean (1) la commandait, et, fort de sa supériorité, il avait résolu de prendre l'offensive.

« Lors de la dénonciation de l'armistice, les deux ar-« mées se trouvant dans ces positions, séparées par le « cours de l'Inn, et les Autrichiens étant maîtres des pas-« sages à cause de la forte domination de la rive droite, « depuis Wasserbourg jusqu'à Passau, il était difficile de « pénétrer leurs desseins et de juger s'ils prendraient l'of-« fensive en avant de cette rivière, ou s'ils se borneraient « à en défendre le passage.

« L'Inn, sortant du Tyrol après s'être ouvert un passage « par la gorge de Kuffstein, coule avec la rapidité des « torrents à travers les débris de la barrière qu'il a forcée, « dans la direction du sud au nord, jusqu'à Wasserbourg; « il fléchit et dévie ensuite à l'est, au-dessous de Cray-« bourg. L'intervalle entre le lit profond et resserré de « cette grande rivière et celui de l'Iser, à la hauteur de « Munich, est de douze à quinze lieues. Vers le milieu de « cet intervalle, et précisément au partage des eaux, se « trouvent la forêt ou plutôt les bois de Hohenlinden, qui, « jetés, pour ainsi dire, par masses presque contiguës,

(1) Jean-Baptiste-Joseph-Fabien-Sébastien, archiduc d'Autriche, cinquième frère de l'empereur François II, etc.

« forment parallèlement aux cours des deux rivières une « ligne, une estacade naturelle de six à sept lieues d'éten- « due et d'une profondeur moyenne d'une lieue et demie. « Les deux chaussées de Munich à Wasserbourg et de Mu- « nich à Mühldorf traversent cette forêt de sapins, épaisse « et serrée dans plusieurs parties, et principalement entre « le hameau de Hohenlinden, où se trouve la poste, et le « village de Mattenpot, qui est dans une éclaircie, à l'en- « trée du défilé, en venant de Mühldorf. Le village « d'Ebersberg, sur la chaussée de Wasserbourg, à deux « lieues sur la droite de Hohenlinden, est sur la lisière de « la forêt et à la tête du second défilé. On ne trouve entre « ces deux routes que des chemins vicinaux, des commu- « nications pour les coupes de bois, et qui sont presque « impraticables en hiver.

« A la gauche de Hohenlinden, la forêt continue, bor- « dant la route qui va à Mosbourg et Landshut par Hartof « et Erding.

« Depuis Mühldorf jusqu'à Hohenlinden, qui est le « point central entre l'Inn et l'Iser, le pays est montueux, « tourmenté, coupé par des ruisseaux, parsemé de bou- « quets de bois; et ce n'est qu'après avoir traversé la forêt « et dépassé Hohenlinden, qu'on entre dans la belle plaine « qui s'étend jusqu'aux bords de l'Iser. »

Le général Moreau (1) dans la position de Hohenlinden attendait le résultat des premières opérations de l'armée impériale. Il s'était retiré avec une partie de ses troupes, l'aile gauche de son armée, entre Hohenlinden et Hartof. Une division, celle du général Richepance, occupait Ebersberg en dehors de la forêt sur la droite de Hohenlinden; une autre, celle du général Decaen, se trouvait en arrière.

L'armée autrichienne était en marche; « le mouvement « des principales forces de l'ennemi, décidément dirigé « sur Munich par la grande chaussée de Mühldorf, et ceux « des corps détachés de son aile droite indiquant l'effort « qu'il méditait de faire contre la gauche de l'armée fran- « çaise, le général Moreau envoya au général Richepance (2), « à Ebersberg, l'ordre de se mettre en mouvement à la « pointe du jour, et de marcher par Saint-Christophe sur « Mattenpot, pour tomber sur les derrières de l'armée au- « trichienne, lorsqu'elle serait engagée dans le défilé. Le

(1) *Voir la note* p. 509. (2) *Idem* p. 590.

« général Decaen (1) reçut à Zornottingen celui de suivre le
« général Richepance.

« Le 3 décembre, l'armée impériale sur trois colonnes
« suivait son mouvement sur Munich ; elle marchait à travers la forêt d'Ebersberg, traversant Mattenpot, et arriva
« à Hohenlinden où elle rencontra les troupes françaises.

« Le général Moreau, qui lui barrait le passage avec le
« corps du général Grenier, y soutint tous les efforts de l'armée impériale. »

Pendant ce temps on se battait à Mattenpot. Le général Richepance parti d'Ebersberg avait porté sa division à Saint-Christophe suivant l'ordre qu'il en avait reçu ; « il
« marchait à la tête de sa colonne à travers les bois, par des
« chemins affreux, dont les guides ne pouvaient même re-
« connaître la direction, parce que la neige, qui tombait
« comme par nuées, effaçait toutes les traces et ne per-
« mettait pas de démêler les objets à dix pas devant soi.
« La moitié de la division (la huitième et la quarante-
« huitième de ligne, et le premier régiment de chasseurs)
« avait dépassé Saint-Christophe, » lorsque Richepance rencontra un corps considérable de l'armée autrichienne, qui, en l'attaquant par le flanc, l'avait séparé de la moitié de ses troupes : ne s'arrêtant pas à combattre et suivant l'ordre qu'il avait reçu, après avoir recommandé au général Drouet de tenir jusqu'à l'arrivée du général Decaen qui venait sur les derrières et pouvait le dégager, il suivit sa route à travers les bois, marchant toujours dans la direction qui lui était ordonnée.

Le général Richepance arrivant à Mattenpot y rencontra l'arrière-garde de l'armée impériale, qui défendait l'entrée de la forêt ; il n'avait plus que cinq mille hommes sous ses ordres, le régiment de chasseurs par qui il avait fait commencer l'attaque ayant été ramené. « Le général Ri-
« chepance se détermine alors à se jeter en masse dans le dé-
« filé pour porter le désordre sur les derrières de l'ennemi.

« Cette manœuvre fut exécutée avec la rapidité de la
« foudre. Le général Walther (2), prenant le commandement
« de la droite, en se dirigeant vers la forêt, contint la ca-
« valerie, lui faisant tête et combattant en arrière-garde,
« pendant que Richepance, à la tête de la quarante-hui-
« tième, pénétra dans la forêt de Hohenlinden.

(1) Voir la note p. 591. (2) Frédéric-Henri Walther, général de brigade, depuis général de division, comte et colonel commandant les grenadiers à cheval de la garde impériale.

« Plusieurs décharges à mitraille et la mousqueterie des
« tirailleurs, répandus dans le bois des deux côtés de la
« route, ne firent qu'accélérer le mouvement des Français.
« Trois bataillons de grenadiers hongrois réunis en colonne
« serrée, barrant la chaussée, s'avancèrent au pas de charge.»
Dans ce moment décisif, Richepance, à la tête des grenadiers
de la quarante-huitième, chargea à la baïonnette. « Le choc
« fut terrible, les Hongrois furent culbutés; l'impulsion
« une fois donnée, la colonne française renversa toutes les
« masses qui lui furent successivement opposées.

« Ceci se passait au moment même où le général Ney en-
« fonçait à la sortie du défilé, vers Hohenlinden, les ba-
« taillons qui tentaient de s'y maintenir. On vit alors cette
« énorme colonne, pressée de toutes parts dans le défilé,
« tourbillonner, rompre ses rangs et se précipiter en dés-
« ordre dans la forêt..... Quatre-vingt-sept pièces d'artil-
« lerie furent abandonnées sur la chaussée couverte de ca-
« davres, de blessés, de chevaux épouvantés, d'armes et
« de débris de toute espèce. Ce fut au milieu de cette
« scène de carnage que les troupes de Ney et de Riche-
« pance se reconnurent, et annoncèrent par leurs cris de
« victoire que la réunion était opérée.

« A quatre heures du soir, onze mille prisonniers, dont
« cent soixante-dix-neuf officiers, les généraux Deroy (1) et
« Spanocchi (2), cent pièces de canon étaient entre les mains
« des Français (3). »

845. PASSAGE DU MINCIO, BATAILLE DE POZZOLO (25 déc. 1800).

Par M. JOUY en 1837, d'après le tableau de M. Bellangé.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

L'armistice ne fut dénoncé en Italie que le 5 décembre, et les hostilités étaient à peine commencées que déjà la nouvelle de la victoire de Hohenlinden avait parcouru tous les rangs de l'armée.

Le général Brune (4) remplaçait le général Masséna (5) dans le commandement général. Les troupes françaises étaient établies en avant de l'Oglio et de la Chièse, séparée de l'armée impériale par le Mincio. Le général Delmas (6) commandait l'avant-garde, Dupont (7) l'aile droite, Suchet (8)

(1) Bernard-Érasme Deroy, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (2) N... Spanocchi, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (3) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. V, p. 98-129. (4) *Voir la note* p. 610. (5) *Idem* p. 566. (6) *Idem* p. 617. (7) Pierre Dupont-de-l'Etang, général de division, depuis ministre de la guerre, etc. (8) *Voir la note* p. 687.



le centre, Moncey [1] la gauche, et Michaud [2] la réserve.

La ligne autrichienne, sur la rive gauche du Pô, entre cette rivière et le lac de Garda, était soutenue par trois places fortes, Borghetto, Peschiera et Mantoue, hérissées de redoutes et de forteresses munies d'une nombreuse artillerie.

Le général Brune, qui voulait porter la guerre au delà de l'Adige, avait résolu d'exécuter le passage du Mincio de vive force, « près du lac Garda et du pied des monta-« gnes, pour s'assurer l'avantage des positions avant et « après le passage, afin de n'avoir qu'un moindre intervalle « à franchir entre cette rivière et l'Adige, et de manœuvrer « sur un terrain moins propre au déploiement de la nom-« breuse cavalerie des Autrichiens. »

Il avait en conséquence transmis ses ordres à tous les commandants des divers corps de son armée. Le général Dupont devait se porter à la Volta avec le sien composé d'environ huit à neuf mille hommes, destiné à exécuter une fausse manœuvre, « en jetant un pont à Molino della Volta, « en face de Pozzolo, pendant que le grand passage s'exé-« cuterait le même jour, 25 décembre, à *Montezambano*; « le lieutenant général Suchet, en quittant la Volta pour « remonter le fleuve et se réunir à l'aile gauche, à l'avant-« garde et à la réserve pour le passage de *Montezambano*.

« Un retard survenu dans la réunion des troupes au ren-« dez-vous général, suspendant le passage à Montezambano, « le général Dupont reçut l'ordre de ne commencer au-« cune action importante sur la rive gauche; mais il était « trop tard, l'affaire était fortement engagée; il fallait « livrer ou recevoir la bataille; la moindre hésitation en-« traînait la perte totale de tout ce qui avait passé le pont. »

On se trouvait en présence d'un corps de l'armée autrichienne, fort de quarante-cinq bataillons et douze régiments de cavalerie (environ quarante mille hommes), et on se battait déjà à Pozzolo.

Le corps d'armée du général Dupont, engagé contre des forces supérieures, fut à plusieurs intervalles secouru pendant l'action par quelques divisions du général Suchet. Le général Bellegarde [3] ayant concentré ses attaques sur Pozzolo était parvenu à s'en emparer. « Le pont était à découvert, « une colonne autrichienne longeant le Mincio n'en était « pas éloignée de plus de cent toises. Dans cette situation

(1) *Voir la note* p. 544. (2) Claude-Ignace-François Michaud, général de division, depuis gouverneur de Magdebourg et baron. (3) *Voir la note* p. 578.

« presque désespérée, le général Dupont, ralliant la divi-
« sion Monnier, que celle de Gazan vint soutenir, et sai-
« sissant un moment d'hésitation de l'ennemi, ordonna
« une charge générale sur toute la ligne; elle fut exécutée
« avec tant d'ensemble et d'impétuosité, et si bien secon-
« dée par les feux bien dirigés de la rive droite, que les
« Autrichiens perdirent en un instant tout le terrain qu'ils
« avaient gagné. Le général Watrin ([1]) leur enleva près de
« mille prisonniers, un drapeau et cinq pièces de canon.
« Le général Gazan ([2]) attaqua à la baïonnette et reprit le
« village de Pozzolo. »

On se battait de part et d'autre avec un acharnement sans égal; les succès de Hohenlinden animaient les troupes françaises d'une généreuse émulation : le combat commencé dès le matin ne se termina que dans la nuit; le village de Pozzolo fut pris et repris jusqu'à trois fois.

« Les Autrichiens eurent dans cette journée plus de
« quatre mille hommes hors de combat, parmi lesquels se
« trouvait le lieutenant général Kaim ([3]), grièvement blessé;
« deux mille prisonniers et neuf pièces de canon tombèrent
« au pouvoir des Français, qui firent aussi dans cette jour-
« née des pertes très-sensibles, quoique dans une moindre
« proportion, eu égard à leur infériorité numérique : ils
« eurent de mille à douze cents tués ou blessés ([4]). »

846. ATTAQUE DE VÉRONE (30 décembre 1800).

L'ARMÉE FRANÇAISE, RANGÉE EN BATAILLE, MARCHE A L'ENNEMI QUI REFUSE LE COMBAT.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Cinq jours après la bataille de Pozzolo, les Français étaient sur l'Adige; le général Brune ([5]) en avait ordonné le passage pour le 31 décembre.

« Le 30 décembre le général Dupont ([6]) fit des démons-
« trations sur le bas Adige et devant Vérone. Pour dé-
« tourner l'attention de l'ennemi, le général en chef ([7]) avait
« ordonné une reconnaissance générale sur toute la ligne
« pendant laquelle il fit jeter quelques obus dans Vérone.
« Le feu prit à divers endroits, mais ne fit aucun progrès.

([1]) *Voir la note* p. 673. ([2]) Honoré-Théophile-Maxime Gazan de La Peyrière, général de division, depuis comte, etc. ([3]) *Voir la note* p. 683. ([4]) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc. t. V, p. 252-266. ([5]) *Voir la note* p. 610. ([6]) *Idem* p. 695. ([7]) Berthier, *voir la note* p. 466.

« Les Autrichiens se montrèrent en force sur tous les points
« de la rive gauche qui pouvaient être menacés, et l'on dut
« croire qu'ils se tenaient en mesure de défendre le pas-
« sage. »

Ce passage fut à peine disputé; les Autrichiens opposèrent peu de résistance. Le 2 janvier l'armée française était réunie sur la rive gauche du fleuve. « S'étant rendu maître
« du débouché de la vallée de l'Adige, le général Brune,
« après avoir laissé dans le plat pays un gros corps de ca-
« valerie pour contenir les garnisons de Mantoue et de
« Porto-Legnago, et couvrir sa ligne d'opération, détacha
« son aile gauche vers le haut Adige, sous le commande-
« ment du général Moncey (1), dont il rendit la manœuvre
« indépendante, et poursuivit sa marche sur Vérone avec
« tout le reste de son armée.

« L'avant-garde gagna les hauteurs pour tourner la
« place et déterminer la retraite de l'ennemi en occupant
« la principale sommité. Cette marche fut très-pénible;
« il fallut ouvrir une route entre les rochers, traîner et
« porter à bras les pièces et les caissons sur les neiges et
« sur les glaces.... Les autres divisions et les réserves sui-
« virent la grande route et poussèrent les arrières jusque
« sous le canon de Vérone, et firent quelques centaines
« de prisonniers. L'armée autrichienne avait déjà levé son
« camp de San-Martino pour prendre position sur les
« hauteurs de Caldiero; Vérone fut évacuée pendant la
« nuit, et le lendemain, 3 janvier, le général Rièze, som-
« mé de rendre la place, se retira avec sa garnison de
« mille sept cents hommes dans les forts de Vérone, Saint-
« Félix et Saint-Pierre, et fit ouvrir les portes de la
« ville (2). »

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

847. COMBAT NAVAL DANS LA BAIE D'ALGÉSIRAS (5 juil. 1801).

PREMIÈRE POSITION.

Aquarelle par M. Roux (de Marseille), vers 1806.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

848. COMBAT NAVAL DANS LA BAIE D'ALGÉSIRAS (5 juil. 1801).

DEUXIÈME POSITION.

Aquarelle par M. Roux (de Marseille), vers 1806.

(1) *Voir la note* p. 644. (2) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc. t. V, p. 278-283.

849. COMBAT NAVAL DANS LA BAIE D'ALGÉSIRAS (6 juil. 1801).

Par M. Morel-Fatio en 1836. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Le contre-amiral Linois (1), à la tête d'une division navale, faisait voile vers Cadix où il devait faire sa jonction avec l'escadre espagnole. Arrivé dans le détroit de Gibraltar, il apprit que Cadix était étroitement bloqué, et que l'amiral Saumarez (2) marchait à sa rencontre avec des forces supérieures. Il se retira alors à Algésiras, où il se plaça sous la protection des batteries de terre pour se défendre en cas d'attaque.

L'escadre anglaise composée de six vaisseaux de ligne: *le Vénérable*, *le Pompée*, vaisseau amiral; *l'Audacious*, *le Cesar*, *le Spencer* et *l'Annibal*, arriva devant Algésiras le 6 juillet.

L'amiral Linois n'avait que trois vaisseaux et une frégate: *le Formidable*, *le Desaix*, *l'Indomptable* et *le Muiron*. Il donna l'ordre de s'embosser.

« La droite des Français appuyait à une batterie de sept « pièces de vingt-quatre, placée sur une île rocailleuse, « nommée l'île Verte, et la gauche se trouvait dans la di- « rection d'une autre batterie qui portait le nom de Saint- « Jacques; mais dont elle se trouvait assez éloignée pour « rendre possible la manœuvre du général anglais.

« Linois, qui s'était placé lui-même à cette extrémité « de sa ligne, ne balança pas un moment pour la replier « obliquement, faisant échouer ses vaisseaux entre les « deux batteries; et, afin de mieux assurer ce flanc gau- « che, huit chaloupes canonnières espagnoles furent dis- « posées au nord de la batterie de Saint-Jacques.

« Ses adversaires se présentèrent au combat avec l'assu- « rance que leur donnait une supériorité de plus du dou- « ble. Linois les reçut avec la même résolution.

« Le parti qu'il venait de prendre avait mis l'avant- « garde ennemie dans l'impossibilité de le doubler: *l'An- « nibal*, qui en formait la tête, tombé sous le triple feu « des canonnières espagnoles, du *Formidable* que mon- « tait Linois, et de la batterie de Saint-Jacques, servit

(1) Charles-Alexandre-Léon Durand de Linois, depuis vice-amiral honoraire, etc. (2) Sir James Saumarez, contre-amiral anglais, depuis gouverneur de l'île de Guernesey.

« par le général Devaux (1), avec des troupes de terre fran-
« çaises, fut démâté et mis hors de combat ; le vaisseau qui
« suivait, presque aussi maltraité, dut se faire remorquer
« par une frégate.

« A l'aile opposée, le vaisseau anglais *le Pompée* ne
« fut pas plus heureux, *l'Indomptable* l'accueillit par un
« feu aussi vif que bien dirigé, et la batterie de l'île Verte
« le seconda d'abord de son mieux. Cependant les Espa-
« gnols se relâchant de leur zèle, et les Anglais ayant paru
« vouloir enlever l'île, la frégate *la Muiron* fit débarquer
« les troupes qu'elle avait à bord, et ses braves fantassins
« servirent la batterie avec tant de vivacité, que le vais-
« seau anglais, foudroyé de tous côtes, perdit ses mâts et
« tomba en dérive. Saumarez fit cesser le combat, et se
« replia sur Gibraltar avec les quatre vaisseaux qui lui
« restaient (2). »

850. COMBAT NAVAL DEVANT CADIX (13 juillet 1801).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Gilbert en 1832.

L'escadre espagnole était sortie de Cadix et avait opéré sa jonction à Algésiras avec la division du contre-amiral Linois (3); l'armée combinée faisait route pour rentrer à Cadix. Le vaisseau *le Formidable*, commandé par le capitaine Troude (4), n'ayant pu suivre la marche à cause du mauvais état où se trouvait sa mâture depuis le combat d'Algésiras, se trouva, le 13 juillet, à la pointe du jour, en présence de trois vaisseaux anglais, *le César*, *le Spencer*, *le Vénérable* et la frégate anglaise *la Tamise* faisant partie de l'escadre de l'amiral Saumarez (5). Le vent étant venu à tomber, « *le Vénérable* put seul s'engager avec *le Formidable*.
« Le feu commença à sept heures et demie, et la distance
« entre les deux vaisseaux diminua jusqu'à portée de pis-
« tolet. Après une heure d'engagement le grand mât du
« *Vénérable* tomba, et les deux autres étaient criblés. *Le*
« *Formidable*, débarrassé de ce vaisseau, qui pouvait seul
« retarder sa marche, fit voile et gagna le large. *Le Vé-*
« *nérable* ne pouvant plus gouverner alla à la côte, près
« de Santi-Petri. Il en fut retiré par la frégate *la Tamise*

(1) Pierre Devaux, adjudant général, depuis général de brigade d'artillerie et baron. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. XIV, p. 366 368. (3) *Voir la note* p. 699. (4) Amable-Gilles Troude, capitaine de frégate, depuis contre-amiral. (5) *Voir la note* p. 699.

« et les canots des autres vaisseaux anglais, qui le remor-
« quèrent jusqu'à Gibraltar (1). »

851. SIGNATURE DU CONCORDAT ENTRE LA FRANCE ET LE SAINT-SIÉGE (15 juillet 1801).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 110.

Dessin à la sépia par le baron GÉRARD en 1803.

852. SIGNATURE DU CONCORDAT ENTRE LA FRANCE ET LE SAINT-SIÉGE (15 juillet 1801).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

Par MM. Jean ALAUX et LESTANG-PARADE en 1835.

Le gouvernement du premier Consul (2) s'affermissait tous les jours sur des bases plus solides. L'Autriche, forcée de renoncer pour la seconde fois à l'alliance anglaise, venait de conclure la paix à Lunéville, et d'abandonder à la France de nouvelles dépouilles. L'Angleterre seule persistait à demeurer les armes à la main. « Pour achever l'entière pacification de l'intérieur, dit Jomini, il ne restait « qu'à relever les autels renversés dans les mouvements « de la plus violente anarchie. Le clergé était dans un « schisme complet, les églises étaient désertes et tombaient « en ruines. Bonaparte crut devoir rétablir la religion « catholique..... » Depuis long-temps il négociait avec la cour de Rome : le cardinal Consalvi (3) se rendit en France; les bases du concordat furent discutées et arrêtées à Paris entre les conseillers d'Etat Joseph Bonaparte (4), Cretet (5) et l'abbé Bernier (6), docteur en théologie, d'une part, et le cardinal Consalvi de l'autre.

Le ministre des cultes Portalis (7) ayant été mandé aux Tuileries, les commissaires furent reçus dans le cabinet du premier Consul, qui signa le concordat le 15 juillet 1801.

(1) *Annales maritimes*, par M. Bajot, t. II, p. 726. (2) Le général Bonaparte, *voir la note*, p. 531. (3) Hercule Consalvi, cardinal-diacre, secrétaire d'état. (4) Joseph Bonaparte, depuis roi d'Espagne (comte de Survilliers). (5) Emmanuel Cretet, depuis ministre de l'intérieur et comte de Champmol. (6) Etienne-Alexandre Bernier, depuis évêque d'Orleans. (7) Jean Étienne-Marie Portalis, depuis comte, etc.

853. **COMBAT NAVAL, DEVANT BOULOGNE, D'UNE PARTIE DE LA FLOTTILLE FRANÇAISE CONTRE LA FLOTTE ANGLAISE (nuit du 15 au 16 août 1801).**

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Crépin en 18??.

Le traité de Lunéville amena la retraite de M. Pitt (1) des conseils du roi George III. On en conçut quelques espérances de rapprochement entre la France et la Grande-Bretagne; mais les premières ouvertures faites par le nouveau cabinet anglais n'étaient pas admissibles : le gouvernement consulaire les rejeta.

Des préparatifs furent ordonnés à Boulogne pour exécuter une descente en Angleterre. « Les bateaux plats « et les canonnières construits depuis trois ans furent « réunis en flottille, et on en augmenta le nombre par de « nouvelles constructions et par tous les transports qu'on « put rassembler. Cette flottille de bâtiments légers, « organisée à Boulogne et dans les trois ports les plus « voisins par les soins de l'amiral Latouche-Tréville (2), se « composait de neuf divisions. Plusieurs demi-brigades ti- « rées de l'armée du Rhin et de la Hollande s'exercèrent « à des simulacres d'embarquement et de débarquement. »

L'Angleterre était dans l'attente, et se préparait à repousser l'invasion ; mais en même temps elle redoublait ses armements, et sa flotte ne tarda pas à être dirigée sur les côtes de France. L'amiral Latouche-Tréville était instruit de ces préparatifs, et lorsque Nelson (3) vint se présenter le 4 août devant Boulogne avec quarante voiles composées de trois vaisseaux, quatre frégates, de brûlots, de bombardes et de canonnières, on était disposé à le recevoir, et il fut bientôt forcé de se retirer.

« Soit que cette première tentative ne fût qu'un essai, soit « pour toute autre cause, dit Jomini, Nelson remit à « la voile au bout de quelques jours, avec un renfort de « trente bâtiments et de trois à quatre mille soldats de « marine, destinés à enlever la flottille à l'abordage ou à « l'incendier. »

L'attaque eut lieu de nuit. « La division du capitaine

(1) William Pitt, depuis premier lord de la trésorerie et chancelier de l'Échiquier. (2) *Voir la note* p. 456. (3) Horace, vicomte Nelson, vice-amiral, depuis commandant en chef la flotte de la Méditerranée, etc.

« Parker (1), engagée la première, fut vivement reçue par la « canonnière *l'Etna* ; la mitraille et surtout le feu de l'in- « fanterie placée à bord des bâtiments français, tua ou « blessa en peu de minutes la moitié des soldats qui « montaient les péniches anglaises, et le capitaine Parker « lui-même fut blessé à mort. Le combat, devenu général, « offrit partout le même résultat ; la division de réserve « tenta vainement de se glisser entre la ligne et la terre : « elle fut accablée sous le feu des batteries de côte, et « contrainte à s'éloigner promptement. A la pointe du jour, « c'est-à-dire vers quatre heures, le combat cessa, et Nelson « donna le signal de la retraite, après avoir perdu deux « cents hommes d'élite (2). »

854. LA CONSULTA DE LA RÉPUBLIQUE CISALPINE, RÉUNIE EN COMICES A LYON, DÉCERNE LA PRÉSIDENCE AU PREMIER CONSUL BONAPARTE (26 janvier 1802).

Par Nicolas-André MONSIAU en 1808. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 64.

« Le 14 novembre 1801 une proclamation de la com- « mission extraordinaire du gouvernement annonça au « peuple cisalpin la convocation d'une consulta extraor- « dinaire à Lyon, pour fonder les bases de la république « sous les auspices et en présence du premier Consul (3) de « la république française. »

Tous les membres de la consulta, au nombre de quatre cent cinquante-deux, furent réunis le 31 décembre. Elle ouvrit ses séances le 4 janvier 1802, et le 26 du même mois le premier Consul vint assister à la séance de clôture.

« On avait élevé dans la salle destinée à l'assemblée gé- « nérale, en face du fauteuil du président, une tribune « pour le premier Consul ; elle était ornée de trophées qui « rappelaient ses victoires en Italie et en Égypte.

« Le général Bonaparte, accompagné de ses ministres « et d'un nombreux cortége civil et militaire, se rendit à « la séance de la consulta (4). »

Après le discours du premier Consul, Regnaud de Saint-Jean d'Angely (5), conseiller d'Etat, donna lecture de

(1) William Parker, capitaine de vaisseau. (2) *Histoire des guerres de la révolution*, par Jomini, t. XIV, p. 380-87. (3) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531. (4) Cette séance eut lieu à Lyon, dans l'ancienne église des jésuites. (5) Michel-Louis-Etienne Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, depuis ministre d'état, secrétaire de l'état civil de la famille impériale et comte.

la constitution de la république cisalpine. Les membres de la consulta demandèrent ensuite à l'unanimité qu'elle prît le nom de république italienne, et avant la clôture de la séance on proclama les listes des colléges et les noms des principaux membres du gouvernement.

« Le général Bonaparte, président ;

« De Melzi, vice-président ;

« Guicciardi, secrétaire d'état ;

« Et Spanocchi, grand juge (1). »

855. COMBAT DE LA FRÉGATE LA POURSUIVANTE CONTRE LE VAISSEAU L'HERCULE (29 juin 1803).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en ....

« Le chef de division Willaumez (2) revenait de la station « de Saint-Domingue sur *la Poursuivante*, frégate portant « du vingt-quatre en batterie, mais dont l'artillerie n'était « pas au complet, puisqu'elle n'était armée que sur le « pied de paix ; elle n'était manœuvrée que par un équi- « page de cent cinquante hommes, dont trente noirs. « Parti du Cap le 27 juin avant le jour, de conserve avec « la corvette *la Mignonne*, le commandant Willaumez, « bien qu'on ne fût pas encore en guerre, se tint constam- « ment sur ses gardes. Le 29, au point du jour, étant dans « les parages du môle Saint-Nicolas, à environ deux lieues « de terre, entre la plate-Forme et le Cap-à-Fou, il eut « connaissance d'un convoi de plus de cinquante voiles, « fortement escorté. Peu de temps après il aperçut plu- « sieurs des bâtiments de l'escorte qui se détachèrent du « convoi et se dirigèrent vers *la Poursuivante*, toutes voi- « les dehors : il ne tarda pas à les reconnaître pour des « vaisseaux de ligne anglais, qui lui donnèrent la chasse et « le gagnaient considérablement. Le commandant Willau- « mez prit alors le parti de longer la côte à environ une « lieue de distance sous toutes voiles, afin de gagner le « môle et de pouvoir s'y réfugier s'il était attaqué par les « vaisseaux anglais. Dès le matin le signal de liberté de ma- « nœuvre avait été fait à la corvette *la Mignonne*, qui mar- « chait mieux que *la Poursuivante*, et le capitaine de cette « corvette avait jugé à propos de serrer la terre plus que

(1) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc. t. VIII, p. 46-57. (2) Jean-Baptiste-Philibert Willaumez, capitaine de vaisseau, depuis vice-amiral, pair de France, etc.

« la frégate. A huit heures *l'Hercule*, le vaisseau anglais
« qui s'avançait le premier, était parvenu à portée de ca-
« non de *la Poursuivante*, et conservait toute la voilure
« possible. A huit heures et demie il fit des signaux avec
« ses voiles aux bâtiments qui le suivaient; un quart
« d'heure après il hissa pavillon anglais : la frégate arbora
« aussitôt les couleurs nationales. A neuf heures *l'Hercule*
« tira sur *la Poursuivante* un coup de canon dont le bou-
« let passa entre les mats de cette frégate. Tout était dis-
« posé pour le combat, et le commandant Willaumez or-
« donna de passer tous les canons en retraite; mais cette
« disposition devint inutile, la marche supérieure du vais-
« seau anglais l'ayant promptement amené par la hanche de
« *la Poursuivante*. Dans toute autre circonstance le brave
« et habile Willaumez n'eût pas laissé prendre ni conser-
« ver au vaisseau ennemi cette position avantageuse; mais
« il y était forcé alors, afin de ne pas se déranger de la route
« qu'il suivait pour gagner le môle, et aussi pour éviter
« d'être joint par deux autres vaisseaux qui l'approchaient
« sensiblement. Cependant, fatigué d'essuyer à portée de
« fusil les bordées du vaisseau ennemi, qui causaient d'au-
« tant plus de dommage à sa frégate que la mer était si
« unie, qu'il n'y avait pas un coup à perdre, il fit un mou-
« vement et présenta audacieusement le travers à son for-
« midable adversaire. Un combat en règle s'engagea de la
« sorte entre une frégate française délabrée par une longue
« campagne et presque sans équipage, et un vaisseau de
« ligne anglais qui, outre l'avantage de ses dimensions et
« de sa solidité, avait une artillerie plus que double et un
« équipage au moins quadruple. Les bordées se succé-
« daient rapidement des batteries de *l'Hercule*, tandis que
« la pénurie des munitions obligeait *la Poursuivante* à ne
« faire qu'un feu lent : toutefois il n'en était que mieux di-
« rigé, et, vers onze heures, le vaisseau ennemi avait déjà
« éprouvé des avaries notables. En ce moment la brise
« tomba; les deux bâtiments perdirent presque toute leur
« vitesse, et le vent même prit sur leurs voiles. Le com-
« mandant Willaumez, en marin expérimenté, se hâta de
« profiter de cette circonstance. Pourvu d'un équipage trop
« peu nombreux pour tirer et manœuvrer en même temps,
« il fit entièrement cesser le feu, afin d'employer tout son
« monde à la manœuvre. Il parvint par ce moyen à prendre
« une position qui lui permit d'envoyer toute sa bordée
« dans la poupe de *l'Hercule*. Cette bordée fut décisive. Le

« dommage qu'en reçut le vaisseau anglais, joint à la proximité de la côte et au danger d'y échouer, le força à reprendre le large et à abandonner *la Poursuivante*. Cette frégate entra bientôt après dans la baie du môle, où le commandant et les officiers vinrent complimenter le commandant Willaumez et son brave équipage. La frégate avait reçu quantité de boulets dans sa coque et plusieurs dans sa mâture; toutes ses voiles étaient criblées et une grande partie de ses manœuvres courantes et dormantes coupées. Ses pertes se montaient à dix hommes tués et quinze blessés. Les pertes de *l'Hercule* s'élevaient à une quarantaine d'hommes : son capitaine fut tué (1). »

856. ENTRÉE DE BONAPARTE, PREMIER CONSUL, A ANVERS (18 juillet 1803).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 64.

Par M. VAN BRÉE en 1807.

On lit dans le *Moniteur* du 6 messidor an XI (25 juin 1803) : « Le premier Consul (2) est parti aujourd'hui pour les départements du Nord; il arrivera samedi soir (25 juin 1803) à Amiens. »

Le général Bonaparte se rendit ensuite à Abbeville, Boulogne, Dunkerque et Lille, où il *séjourna quelques jours*; il se dirigea ensuite sur Gand, et il arriva à Anvers le 18 juillet, à 5 heures du soir; il était accompagné de Madame Bonaparte (3). Le général Bonaparte fut reçu dans le port à son débarquement par toutes les autorités : le général Paradis (4), commandant de la ville d'Anvers, M. d'Herbouville (5), préfet du département des Deux-Nèthes, les conseillers de préfecture, M. Werenbrouck, maire de la ville, les membres du corps municipal, les présidents et les juges des tribunaux.

Le premier Consul et Madame Bonaparte, accompagnée de Mesdames de Talhouet (6) et de Rémusat, étaient dans un canot avec l'amiral Decrès (7), ministre de la marine, le général Duroc (8), M. Maret (9), secrétaire d'état, et M. Salma-

(1) *Victoires et conquêtes des Français*, t. XVI, p. 4-6. (2) Le général Bonaparte, *voir la note* p. 531. (3) *Voir la note* p. 594. (4) Joseph-Paradis, général de brigade. (5) Charles-Joseph-Fortuné d'Herbouville, depuis lieutenant général, pair de France et marquis. (6) N...., Baulde de La Vieuville, depuis comtesse de Talhouet et dame du palais de l'impératrice Marie-Louise. (7) *Voir la note* p. 624. (8) *Idem* p. 631. (9) Hugues-Bernard Maret, depuis duc de Bassano, ministre des relations extérieures et pair de France.

toris (1) préfet du palais. Dans le même canot, dirigé par le capitaine Hourt, se trouvait aussi le mameluck Roustan.

M. de Talleyrand (2), ministre des affaires étrangères, M. Chaptal (3), ministre de l'intérieur, les généraux Caulaincourt (4), Savary (5), Lauriston (6) et le colonel Lebrun (7), aides de camp du premier consul, le général Soult (8), colonel général de la garde, le conseiller d'état Forfait (9), les généraux Belliard (10) et de Tilly (11) débarquèrent avant le premier Consul.

Les chasseurs à cheval, commandés alors par Eugène Beauharnais (12), formaient l'escorte; ils passèrent la rivière dans plusieurs canots.

857. LA FRÉGATE FRANÇAISE LA POURSUIVANTE, FORCE L'ENTRÉE DU PERTUIS D'ANTIOCHE QUE LUI DISPUTAIT UN VAISSEAU DE LIGNE ANGLAIS (2 mai 1804).

Par M. Théodore GUDIN en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Un an après le combat qu'il avait soutenu avec la frégate *la Poursuivante* contre le vaisseau anglais de soixante et quatorze canons *l'Hercule*, le chef de division Willaumez (13) ramenait cette même frégate d'Amérique en France.

Arrivé dans le golfe de Gascogne, la position des croisières anglaises ne lui permettant pas de faire route pour un de nos trois grands ports militaires de l'Océan, il prit le parti de chercher un refuge momentané dans la Gironde. Le ministre (14) instruit de sa rentrée, lui ayant fait connaître combien il importait qu'il conduisît le plus promptement possible *la Poursuivante* à Rochefort, le commandant

(1) N..., Salmatoris, depuis maître des cérémonies, intendant des biens de la Couronne au delà des Alpes et comte de Salmatoris-Rossillion. (2) *Voir la note* p. 485. (3) Jean-Antoine Chaptal, depuis comte de Chanteloup et pair de France. (4) Armand-Augustin-Louis de Caulaincourt, général de brigade, depuis général de division, duc de Vicence, ministre des relations extérieures, etc. (5) Anne-Jean-Marie-René Savary, général de brigade, depuis duc de Rovigo, lieutenant général, etc. (6) Jacques-Alexandre-Bernard Law, général de brigade, depuis marquis de Lauriston, pair et maréchal de France, etc. (7) Anne-Charles Lebrun, depuis général de division, duc de Plaisance et pair de France. (8) *Voir la note* p. 590. (9) Pierre-Alexandre-Laurent Forfait, précédemment ministre de la marine. (10) *Voir la note* p. 566. (11) Jacques Delaistre-Tilly, général de division, depuis comte. (12) *Voir la note* p. 631. (13) *Voir la note* p. 704. (14) L'amiral Decrès, *voir la note* p. 624.

Willaumez eut recours à la ruse pour tromper la vigilance de l'ennemi. Il dégréa entièrement sa frégate, envoya même à Bordeaux une partie de sa mâture, qui avait besoin de réparation, et fit répandre le bruit que l'état de délabrement de *la Poursuivante* ne permettait pas de longtemps sa sortie. Ce faux avis, transmis aux Anglais par les bâtiments neutres venant de Bordeaux, leur fit lever provisoirement la croisière établie à l'embouchure du fleuve. Le capitaine de *la Poursuivante* se hâta de profiter de cette circonstance. Il fit secrètement toutes ses dispositions pour sortir. On lui expédia de nuit sa mâture réparée; il se regréa avec une promptitude extraordinaire, et le lendemain, au point du jour, tout était près pour tenter l'aventure. On leva l'ancre et l'on se dirigea vers la haute mer. En marin expérimenté, le commandant Willaumez combine, d'après l'état du vent et de la marée, l'instant précis de sa sortie de la Gironde. Un vaisseau de ligne anglais était à l'ancre à une assez grande distance au large de la pointe nord-ouest de l'île d'Oleron. « Vous voyez ce vais-« seau, dit le commandant français à ses officiers, si dans « un quart d'heure il n'est pas sous voiles, *nous donnerons* « dans le pertuis en dépit de tous ses efforts. Il y aura cer-« tainement des coups de canon à échanger, mais nous en-« trerons. » Le vaisseau anglais, apercevant *la Poursuivante* qui franchit l'embouchure du fleuve, appareille en effet mais trop tard. Par une habile manœuvre elle lui gagne le vent, essuie son feu à petite distance, et en ripostant lui fait dans son gréement des avaries qui l'empêchent de virer de bord en même temps que la frégate: celle-ci, débarrassée de son formidable adversaire, donne dans le pertuis, et se dirige à petites voiles vers la rade de Rochefort (1).

858. PRISE DE LA CORVETTE ANGLAISE LE VIMIEJO PAR UNE SECTION DE LA FLOTTILLE IMPÉRIALE. (8 mai 1804).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en ....

Une section de canonnières commandée par le lieutenant de vaisseau Tourneur, qui se rendait à Lorient, fut rencontrée en mer, le 8 mai 1804, par une forte corvette (*le Vimiejo*), un lougre anglais. Le combat se soutint

(1) *Travaux de la section historique de la marine.*

longtemps avec acharnement, quoique le nombre des bouches à feu des bâtiments ennemis fût plus que double de celui des canonnières; mais le calibre plus fort dont ces dernières étaient armées, joint à l'ardeur des marins, compensa bientôt cette différence, et donna l'avantage aux bâtiments français. Ecrasés par les boulets et la mitraille que vomissaient les canons de vingt-quatre des canonnières, la corvette et le lougre prirent le large en forçant de voiles. Le commandant des canonnières donna ordre de les poursuivre, et, les ayant atteints, il les contraignit à amener leur pavillon.

859. NAPOLÉON REÇOIT A SAINT-CLOUD LE SÉNATUS-CONSULTE QUI LE PROCLAME EMPEREUR DES FRANÇAIS, (18 mai 1804).

Par M. ROUGET en 1837. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 65.

Bonaparte (1), secondé par le vœu presque unanime de la France, qui redemandait la monarchie, avait résolu de relever le trône abattu, pour s'y asseoir. Il fut convenu que le titre d'empereur des Français lui serait déféré par le tribunat et le sénat conservateur.

« Le Sénat, présidé par le consul Cambacérès (2), a décreté « dans la séance de ce jour, à laquelle assistait le consul « Lebrun (3) et où les ministres étaient présents, le sénatus-« consulte organique qui défère le titre d'Empereur au « premier Consul.

« Il a été arrêté de se transporter sur l'heure à Saint-« Cloud à l'effet de présenter le sénatus-consulte orga-« nique à l'EMPEREUR. Il s'est mis en marche immédiate-« ment après la fin de la séance. Le cortége était accom-« pagné de plusieurs corps de troupes.

« Le Sénat à son arrivée a été admis aussitôt à l'au-« dience de l'EMPEREUR (4). »

La réception eut lieu dans la grande galerie: le premier Consul était accompagné de Madame Bonaparte (5), de ses aides de camp et des officiers généraux de service auprès de sa personne.

(1) *Voir la note* p. 531. (2) *Idem* p. 560. (3) *Idem* p. 661. (4) *Moniteur* du 29 floréal an XII (19 mai 1804). (5) *Voir la note* p. 594.

860. NAPOLÉON AUX INVALIDES DISTRIBUE LES CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR (15 juillet 1804).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 65.

Par M. Jean-Baptiste Debret en 1813.

Une loi, en date du 19 mai 1802, avait institué l'ordre de la Légion d'honneur. Les membres nommés n'étaient pas encore reçus. La première cérémonie de réception eut lieu le 15 juillet 1804 dans l'église des Invalides.

« Avant midi, l'Impératrice (1) est partie du palais, accom-
« pagnée des princesses sœurs et belles-sœurs de l'Empe-
« reur ; des dames du palais, du premier chambellan (2) et
« du premier écuyer (3)........

« A midi l'Empereur est parti à cheval des Tuileries,
« précédé par les maréchaux de l'empire, par le prince
« connétable (4), et suivi des colonels généraux de sa garde
« et des grands officiers de la couronne, de ses aides de
« camp et de l'état-major du palais.

« La marche était ouverte par les chasseurs et fermée
« par les grenadiers à cheval de la garde impériale.

« Le gouverneur des Invalides (5) est venu dehors de
« la grille recevoir Sa Majesté et lui présenter les clefs de
« l'hôtel.

« Les grands dignitaires, les ministres et les grands
« officiers de l'empire qui n'étaient pas venus à cheval,
« ainsi que les membres du grand conseil, le grand Chan-
« celier (6) et le grand trésorier de la Légion d'Honneur (7),
« se sont réunis au même lieu et ont pris leur rang dans
« le cortége.

« Le cardinal (8) archevêque de Paris avec son clergé a
« reçu Sa Majesté à la porte de l'église et lui a présenté
« l'encens et l'eau bénite. Le clergé a conduit procession-
« nellement Sa Majesté sous le dais jusqu'au trône im-
« périal, au bruit d'une marche militaire et des plus vives
« acclamations.

« Sa Majesté s'est placée sur le trône, ayant derrière elle

(1) Marie-Françoise-Joséphine Tascher de la Pagerie, *voir la note* p. 594. (2) Le général Nansouty, *voir la note* p. 665. (3) Le général d'Harville, *voir la note* p. 506. (4) Louis Napoléon, depuis roi de Hollande (comte de Saint-Leu). (5) Le maréchal Serurier, *voir la note* p. 509. (6) Bernard-Germain-Etienne de La Ville, depuis comte de Lacépède, pair de France, etc. (7) Jean-François-Aimé Dejean, général de division, directeur de l'administration de la guerre, depuis comte et pair de France (8) Jean-Baptiste de Belloy, sénateur.

« les colonels généraux de la garde, le gouverneur des In-
« valides et les grands officiers de la couronne.

« Aux deux côtés et à la seconde marche du trône se
« sont placés les grands dignitaires, plus bas à droite, les
« ministres; à gauche les maréchaux de l'empire; au pied
« des marches du trône, le grand maître (1) et le maître des
« cérémonies (2); en face du grand maître, le grand chance-
« lier et le grand trésorier de la Légion-d'Honneur. Les
« aides de camp de l'Empereur étaient debout en haie sur
« les degrés du trône.

« A droite de l'autel le cardinal-légat (3) s'est placé sous
« un dais et sur un fauteuil qui lui avaient été préparés.

« A gauche de l'autel le cardinal archevêque de Paris
« avec son clergé.

« Derrière l'autel, sur un immense amphithéâtre étaient
« rangés sept cents invalides et deux cents jeunes élèves
« de l'École Polytechnique.

« Toute la nef était occupée par les grands officiers,
« commandants, officiers et membres de la Légion-d'Hon-
« neur.

« Le cardinal-légat célébra la messe.

« Après l'Évangile, les grands officiers de la Légion-
« d'Honneur, appelés successivement par le grand chan-
« celier, se sont approchés du trône et ont prêté leur ser-
« ment.

« L'appel des grands officiers fini, l'Empereur s'est
« couvert, et, s'adressant aux commandants, officiers et
« légionnaires, a prononcé d'une voix forte et animée
« ces mots :

« Commandants, officiers, légionnaires, citoyens et sol-
« dats, vous jurez sur votre honneur de vous dévouer au
« service de l'empire et à la conservation de son territoire,
« dans son intégrité; à la défense de l'Empereur, des lois
« de la République et des propriétés qu'elles ont con-
« sacrées; de combattre par tous les moyens que la justice,
« la raison et les lois autorisent, toute entreprise qui ten-
« drait à rétablir le régime féodal; enfin vous jurez de
« concourir de tout votre pouvoir au maintien de la liberté
« et de l'égalité, bases premières de nos constitutions.
« Vous le jurez! »

« Tous les membres de la Légion, debout, la main élevée,

(1) Louis-Philippe de Ségur, depuis comte, pair de France, etc. (2) N...., Salmatoris, *voir la note* p. 707. (3) Jean-Baptiste Caprara.

« ont répété à la fois : *Je le jure*. Les cris de *vive l'Empereur*
« se sont renouvelés de toutes parts.

« La messe finie, les décorations de la Légion ont été
« déposées au pied du trône dans des bassins d'or.

« M. de Ségur, grand maître des cérémonies, a pris les
« deux décorations de l'ordre et les a remises à M. de
« Talleyrand (1), grand chambellan. Celui-ci les a présentées
« à S. A. I. Monseigneur le prince Louis (2) qui les a atta-
« chées à l'habit de Sa Majesté.

« De nouveaux cris de *vive l'Empereur* se sont fait en-
« tendre à plusieurs reprises.

« M. le grand chancelier de la Légion a invité *MM. les*
« grands officiers à s'approcher du trône pour recevoir
« successivement des mains de Sa Majesté la décoration
« que lui présentait sur un plat d'or le grand maître des
« cérémonies.

« Ensuite M. le grand chancelier a appelé d'abord les
« commandeurs, puis les officiers et enfin les légionnaires,
« qui sont tous venus au pied du trône recevoir individuel-
« lement la décoration des mains de l'Empereur.

« La fête a été terminée par un *Te Deum*, et à *trois*
« heures l'Empereur est sorti de l'église pour retourner
« aux Tuileries (3). »

861. NAPOLÉON VISITE LE CAMP DE BOULOGNE (juill. 1804).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 78.

Par Jean-François HUE en 1805.

« S. M. l'Empereur, dit le *Moniteur* du 22 juillet 1804,
« est arrivé à Boulogne le 30 messidor à une heure après
« midi. Les habitants lui avaient préparé des arcs de
« triomphe et une réception brillante ; mais il était déjà au
« milieu du port, visitant les différents travaux qu'il avait
« ordonnés, avant qu'on sût son arrivée. Une multitude
« immense de soldats de terre et de mer, et d'habitants, l'a
« accueilli et suivi partout au milieu des acclamations. Il a
« passé la soirée en rade, et a fait faire des évolutions aux
« différentes parties de la flottille. »

862. CAMP DE BOULOGNE (juillet 1804).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

NAPOLÉON OBSERVE LES MOUVEMENTS DE LA FLOTTILLE ANGLAISE.

Aquarelle par Rodolphe GAUTIER en 1805.

(1) *Voir la note* p. 485. (2) *Idem* p. 710. (3) *Moniteur* du 28 messidor an 12 (17 juillet 1804).

863. INTÉRIEUR DU CAMP. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Rodolphe GAUTIER en 1805.

864. FORT DE BOULOGNE. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par M. DE VÈZE en 1836.

865. TRAVAUX DU PORT. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Rodolphe GAUTIER en 1805.

866. PORT DE BOULOGNE. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Rodolphe GAUTIER en 1805.

« L'Empereur, rapporte le *Moniteur* du 23 juillet 1804, « est allé hier en rade à sept heures du matin. Il a monté « sur plusieurs bâtiments de la flottille. Une division an- « glaise, qui était au large, a paru un moment vouloir at- « taquer la ligne; mais avant d'être arrivée à la portée du « canon, elle a viré de bord.

« A midi l'Empereur a reçu dans sa tente, à la Tour- « d'Ordre, les corps de l'armée. A quatre heures il a visité « dans le plus grand détail les magasins de l'arsenal, les « établissements de l'artillerie et les différents travaux du « port. »

867. NAPOLÉON VISITE LES ENVIRONS DU CHATEAU DE BRIENNE (4 août 1804). Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

Par LEROY DE LIANCOURT en 1806.

« Napoléon, étant à Brienne dans le mois d'août 1804, « prit des informations sur une bonne femme qui occu- « pait une chaumière au milieu du bois, et chez laquelle, « pendant son séjour à l'École Militaire, il allait quelque- « fois prendre du lait. Assuré qu'elle existait encore, il se « présenta seul chez elle et lui demanda si elle reconnai- « trait Bonaparte : à ce nom, la bonne femme est tombée « aux genoux de l'Empereur qui l'a relevée avec la bonté « la plus touchante, en lui demandant si elle n'avait rien « à lui offrir. « Du lait et des œufs, » répondit-elle. L'Em- « pereur prit deux œufs et ne quitta son hôtesse qu'après « l'avoir assurée de sa bienveillance (1). »

(1) *Livret du salon de* 1806.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 64.

868. NAPOLÉON, AU CAMP DE BOULOGNE, DISTRIBUE LES CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR (16 août 1804).

Par Philippe-Auguste HENNEQUIN en 1806

869. NAPOLÉON, AU CAMP DE BOULOGNE, DISTRIBUE LES CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR (16 août 1804).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle d'après BAGETTI, par M. PARENT.

Napoléon, parti d'Ostende le 15 août 1804, arriva dans la nuit à Boulogne.

« Hier 16, à midi, rapporte le *Moniteur* du 19 août 1804, « Sa Majesté s'est rendue au camp de la Tour-d'Ordre, « accompagnée des ministres et des grands officiers qui se « trouvent à l'armée.

« L'armée de Saint-Omer, celle de Montreuil et la ré- « serve de la cavalerie étaient réunies en colonnes serrées, « et occupaient un espace peu étendu autour du trône, « placé au milieu d'un vallon en amphithéâtre demi-circu- « laire terminé par la mer.

« L'Empereur a fait prêter le serment aux membres de « la Légion-d'Honneur, et il a reçu un instant après celui de « toute l'armée. Il a ajouté à la formule ordinaire du serment « ces mots : « Et vous, soldats, vous jurez de défendre au « péril de votre vie, l'honneur du nom français, votre patrie « et votre Empereur. » Cent mille bouches ont répété avec « énergie : *Nous le jurons* ; et au même instant, pour mani- « fester d'une manière plus sensible les sentiments dont « ils étaient pénétrés, tous les soldats, par un mouvement « spontané, ont élevé et agité leurs bonnets et leurs cha- « peaux au-dessus de leurs baïonnettes, en poussant le cri « cent mille fois répété : *Vive l'Empereur !*

« Les décorations de la Légion-d'Honneur ont été remises « par l'Empereur à chacun des militaires qui les avaient « obtenues, et aux fontionnaires ecclésiastiques et civils « qui avaient été admis à les recevoir de ses mains dans « cette solennité.

« L'armée a ensuite défilé devant le trône, au pas accé- « léré, et cette marche a duré plus de trois heures : l'Em- « pereur n'est descendu du trône qu'à sept heures.

« Au moment où l'armée défilait, on voyait une flottille

« de quarante-sept voiles arriver en rade; elle était com-
« mandée par le capitaine Daugier (1). »

870. ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DU PAPE PIE VII DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU (26 novembre 1804).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

Par Jean-Louis DEMARNE et H. DUNOUI en 1808.

871. ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DU PAPE PIE VII DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU (26 novembre 1804).

Par MM. Jean ALAUX et GIBERT en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. N° 65.

« Aujourd'hui dimanche 4 frimaire (26 novembre), Sa « Sainteté (2) est arrivée à Fontainebleau à midi et demi.

« S. M. l'Empereur, qui était sortie à cheval pour « chasser, ayant été avertie de l'approche du Pape, a été « au-devant de Sa Sainteté, et l'a rencontrée à la croix de « Saint-Herem. L'Empereur et le Pape ont mis pied à « terre à la fois; ils ont été l'un au-devant de l'autre et se « sont embrassés. Six voitures de S. M. se sont alors « approchées : l'Empereur est monté le premier en voi- « ture pour placer Sa Sainteté à sa droite, et ils sont ar- « rivés au château au milieu d'une haie de troupes et au « bruit des salves de l'artillerie (3). »

872. SACRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON ET COURONNEMENT DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE DANS L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE PARIS (2 décembre 1804.)

Partie centrale. 1er étage. Salle du Sacre de Napoléon. N° 130.

Par Jacques-Louis DAVID en 1808.

873. SACRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON ET COURONNEMENT DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE DANS L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE PARIS (2 décembre 1804).

Par MM. Jean ALAUX et GIBERT en 1835, d'après le tableau de David.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 65.

Le 2 décembre 1804, jour fixé pour le sacre de Napo-

(1) François-Henri-Eugène Daugier, depuis comte, vice-amiral, etc. (2) Pie VII Barnabé Chiaramonti). (3) *Moniteur* du lundi 5 frimaire an XII (26 novembre 1804).

léon, le Pape [1] partit à neuf heures du palais des Tuileries pour aller à l'Archevêché, où il se rendit en grand cortége : il précéda ainsi l'Empereur qui ne quitta les Tuileries qu'à dix heures, et se mit en marche suivant l'ordre réglé par le cerémonial. Une salve d'artillerie annonça le départ.

La voiture de l'Empereur, dans laquelle étaient Leurs Majestés Impériales et les princes Louis [2] et Joseph [3], était attelée de huit chevaux blancs. Une nouvelle salve d'artillerie annonça l'arrivée de Leurs Majestés au portail de l'église métropolitaine.

« L'eau bénite a été présentée à l'Impératrice *par le* « cardinal Cambacérès [4], et à l'Empereur par le cardinal [5] « archevêque de Paris. » Ces deux prélats ont complimenté Leurs Majestés, et les ont conduites sous un dais jusqu'aux fauteuils qui avaient été préparés dans le sanctuaire. « Les « places autour des trônes de Leurs Majestés ont été « occupées ainsi qu'il suit :

« Derrière l'Empereur les princes Joseph et Louis, et « les grands dignitaires Cambacérès [6] et Lebrun [7].

« Derrière les princes les colonels généraux *de la garde* : « Soult [8], Bessières [9], Davout [10] et Mortier [11], le grand « maréchal du palais Duroc [12], *le colonel général Beauhar-* « *nais* [13] portant l'anneau, le maréchal Bernadotte [14] por- « tant le collier de l'Empereur, et le maréchal Berthier [15] « portant le globe impérial.

« A droite des princes, en obliquant en avant, M. de « Talleyrand [16], grand chambellan, et M. le général Cau- « laincourt [17], grand écuyer.

« Derrière eux deux chambellans; derrière l'Impéra- « trice les princesses Joseph [18], Louis [19], Elisa [20], Pau- « line [21] et Caroline [22] ; derrière les princesses *mesdames* « de Lucay, de Rémusat, de Talhouet [23], de *Lauriston* [24] ;

(1) Pie VII, *voir la note* p. 715. (2) *Voir la note* p. 710. (3) *Idem* p. 701. (4) Etienne-Hubert Cambacérès, archevêque de Rouen, depuis sénateur et comte. (5) Le cardinal de Belloy, *voir la note* p. 710. (6) *Idem* p. 560. (7) *Idem* p. 661. (8) *Idem* p. 590. (9) *Idem* p. 647. (10) *Idem* p. 509. (11) *Voir la note* p. 509. (12) *Idem* p. 631. (13) *Idem* p. 631. (14) *Idem* p. 551. (15) *Idem* p. 466. (16) *Idem* p. 485. (17) *Voir la note* p. 707. (18) Marie-Julie Clary, depuis reine d'Espagne. (19) Hortense-Eugénie de Beauharnais, depuis reine de Hollande (comtesse de St.-Leu). (20) Marie-Anne-Elisa Bonaparte, princesse de Lucques et de Piombino, depuis grande-duchesse de Toscane. (21) Marie-Pauline Bonaparte, princesse Borghèse, depuis duchesse de Guastalla. (22) Marie-Annunciade-Caroline Bonaparte, depuis reine des Deux-Siciles. (23) *Voir la note* p. 706. (24) Antoinette-Claudine-Julie Leduo, depuis maréchale marquise de Lauriston.

« la maréchale Ney (1), Dalberg, Duchâtel, de Séran, de « Colbert et Savary, dames du palais.

« A gauche des princesses, et en obliquant en avant, la « dame d'honneur, Madame de Larochefoucault, la dame « d'atours, Madame de La Valette ; derrière elles, le pre- « mier écuyer M. le sénateur d'Harville (2), et le premier « chambellan M. le général Nansouty (3). A gauche de la « dame d'atours, et en obliquant en avant, les trois grands « officiers portant les honneurs de l'Impératrice. MM. les « maréchaux Serurier (4), Moncey (5) et Murat (6). A la droite « près de l autel, le grand maître des cérémonies M. de Sé- « gur (7) et un maître des cérémonies, M. de Salmatoris (8). « Un autre maître des cérémonies M. de Cramayel (9), à « gauche près le trône du Pape et l'autel. Les aides des céré- « monies Aignan et Dargainaratz à droite et à gauche, à « l'entrée du sanctuaire.

« Madame Mère (10) était placée dans la tribune impériale, « à droite du trône ; le corps diplomatique occupait la tri- « bune à gauche du trône.

« L'Empereur et l'Impératrice étant placés, les maréchaux « Kellermann (11), Pérignon (12) et Lefebvre (13), grands of- « ficiers qui portaient les honneurs de Charlemagne, sont « allés se ranger de front et en face de l'autel au bas de la « dernière marche du sanctuaire. »

Le Pape est alors descendu de son trône et s'est rendu à l'autel.

Toutes les cérémonies pendant le couronnement, les onctions, la bénédiction de l'épée impériale, celle des manteaux, des anneaux impériaux, des couronnes de l'Empereur et de l'Impératrice, étant terminées, « Leurs Majes- « tés se sont rendues au pied de l'autel, conduites par S. E. « Monseigneur le cardinal Fesch (14), grand aumônier de « France ; S. E. Monseigneur le cardinal de Belloy (15), le « premier des cardinaux français archevêques ; Monsei- « gneur de Rohan, premier aumônier de l Impératrice, le « plus ancien archevêque ; Monseigneur de Beaumont, « évêque de Gand, le plus ancien évêque français, et par

(1) N...., Anguié, depuis princesse de la Moskowa. (2) *Voir la note* p. 506. (3) *Idem* p. p. 665. (4) *Idem*, p. 509. (5) *Idem* p. 544. (6) *Idem* p. 665. (7) *Idem* p. 711. (8) *Idem* p. 707. (9) Fontaine de Cramayel. (10) Marie-Lætitia Ramolino, madame de Bonaparte, mère de l'empereur Napoléon. (11) *Voir la note* p. 480. (12) *Idem* p. 535. (13) *Voir la note* p. 585. (14) Joseph Fesch, archevêque de Lyon. (15) *Voir la note* p. 710.

« M. l'abbé de Pradt(1), aumônier ordinaire de l'Empereur.
« La tradition des ornements de l'Empereur a été faite « par le Pape à S. M. dans l'ordre qui suit :

« L'anneau ;

« L'épée que S. M. a mise dans le fourreau ;

« Le manteau, qui lui a été attaché par le grand chambellan et le grand écuyer ;

« Le globe, que l'Empereur a remis à l'instant au grand « officier chargé de le recevoir ;

« La main de justice ;

« Le sceptre.

« L'Empereur, portant dans ses mains ces deux derniers « ornements, a fait sa prière.

« Pendant le temps de la prière, la tradition des orne- « ments de l'Impératrice a été faite à S. M. par le Pape, « dans l'ordre suivant :

« L'anneau ;

« Le manteau, qui a été attaché par la dame d'honneur « et la dame d'atours.

« Ensuite l'Empereur a remis la main de justice à l'ar- « chichancelier, et le sceptre à l'architrésorier, est monté « à l'autel, a pris la couronne et l'a placée sur sa tête ; il « a pris dans ses mains celle de l'Impératrice, est revenu « se mettre auprès d'elle, et l'a couronnée. L'Impératrice « a reçu à genoux la couronne, pendant ce temps le Pape « a fait les prières du couronnement, etc. (2). »

Partie centrale. 1er étage. Salle du Sacre de Napoléon. N° 130.

874. NAPOLÉON DONNE DES AIGLES A L'ARMÉE (5 déc. 1804).

Par Jacques-Louis David en 1810.

875. NAPOLÉON DONNE DES AIGLES A L'ARMÉE (5 déc. 1804).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 65.

Par MM. Jean Alaux et Gibert en 1835, d'après le tableau de David.

« Le troisième jour des fêtes du couronnement était « consacré aux armes, à la valeur, à la fidélité. L'Empe-

(1) Dominique Dufour de Pradt, depuis archevêque de Malines, baron, ambassadeur de France dans le grand-duché de Varsovie, etc.
(2) *Extrait du procès-verbal de la cérémonie du sacre et du couronnement de leurs majestés l'empereur Napoléon et l'impératrice Joséphine.*

« reur a distribué à l'armée et aux gardes nationales de « l'empire les aigles qu'elles doivent toujours trouver sur « le chemin de l'honneur.

« Cette imposante et auguste cérémonie a eu lieu au « Champ de Mars ; nul autre lieu n'était préférable : ce « vaste champ, couvert de députations qui représentaient « la France et l'armée, offrait le spectacle d'une valeu- « reuse famille réunie sous les yeux de son chef.

« La façade principale de l'Ecole-Militaire était décorée « d'une grande tribune représentant plusieurs tentes à la « hauteur des appartements du premier étage du palais. « Celle du milieu, fixée sur quatre colonnes qui portaient « des figures de victoires, exécutées en relief et dorées, « couvrait le trône de l'Empereur et celui de l'Impéra- « trice. Les princes, les dignitaires, les ministres, les ma- « réchaux de l'empire, les grands officiers de la couronne, « les officiers civils, les princesses, les dames de la cour et « le conseil d'Etat étaient placés à la droite du trône.

« Les galeries qui occupaient la façade principale de « l'édifice étaient divisées en huit parties de chaque côté; « elles étaient décorées d'enseignes militaires couronnées « par des aigles. Elles représentaient les seize cohortes de « la Légion-d'Honneur.

« Le sénat, les officiers de la Légion-d'Honneur, la cour « de cassation et les chefs de la comptabilité nationale « étaient à la droite; le corps-législatif et le tribunat « étaient à la gauche.

« La tribune impériale, destinée aux princes étrangers, « occupait le pavillon à l'extrémité du côté de la ville.

« Le corps diplomatique et les étrangers étaient placés « dans l'autre tribune, faisant pavillon à l'extrémité opposée.

« Les présidents de canton, les préfets, les sous-préfets « et le conseil municipal se trouvaient au-dessous des tri- « bunes, sur le premier rang des gradins dans toute la façade.

« On descendait au Champ de Mars par un grand escalier « dont les gradins étaient occupés par les colonels des ré- « giments et les présidents des colléges électoraux de dépar- « tement, qui portaient les aigles impériales. On voyait aux « deux côtés de cet escalier les figures colossales de la « France donnant la paix, et de la France faisant la guerre. « Les armes de l'empire, répétées partout sous différentes « formes, avaient fourni les motifs de tous les ornements.

« A midi, le cortége de LL. MM. II., dans l'ordre ob- « servé pour la cérémonie du couronnement, s'est mis en

« marche du palais des Tuileries, précédé par les chasseurs « de la garde et l'escadron des mamelucks, et suivi des gre« nadiers à cheval et de la légion d'élite ; il marchait entre « deux haies de grenadiers de la garde et de pelotons de « la garde municipale.

« Des décharges d'artillerie ont salué LL. MM. à leur « départ, à leur passage devant les Invalides, à leur arrivée « au Champ de Mars.

« Des membres du corps diplomatique, introduits dans « les grands appartements de l'École Militaire, ont été ad« mis à présenter leurs hommages à LL. MM.

« Après cette audience elles ont revêtu les ornements « impériaux et ont paru sur leur trône, au bruit des dé« charges réitérées de l'artillerie, et des acclamations « unanimes des spectateurs et de l'armée.

« Les députations de toutes les armes de l'armée, celle « de la garde municipale, étaient placées conformément « au programme ; les aigles, portées par les présidents des « colléges électoraux pour les départements et par les co« lonels pour les corps de l'armée, étaient rangées sur les « degrés du trône.

« Au signal donné, toutes les colonnes se sont mises en « mouvement, se sont serrées et se sont approchées au « pied du trône.

« Alors se levant, l'Empereur a prononcé d'une voix « forte, expressive et accentuée, ces paroles qui ont porté « dans toutes les âmes la plus vive émotion et l'enthou« siasme le plus noble.

« Soldats, voilà vos drapeaux : ces aigles vous serviront « toujours de point de ralliement ; elles seront partout où « votre Empereur les jugera nécessaires pour la défense « de son trône et de son peuple.

« Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre, « et de les maintenir constamment par votre courage sur « le chemin de la victoire : Vous le jurez. »

« Nous le jurons ! ont à la fois répété avec un cri una« nime les présidents des colléges et tous les chefs de l'ar« mée, en élevant dans les airs les aigles qui allaient « être confiées à leur vaillance.

« Nous le jurons ! ont répété l'armée entière par ses en« voyés d'élite, et les départements, par les députés de leurs « gardes nationales, en agitant leurs armes, et en confon« dant leurs acclamations avec le bruit des instruments et « des fanfares militaires.

« Après ce mouvement, qui s'était rapidement commu-
« niqué aux spectateurs pressés sur les gradins qui for-
« ment l'enceinte du Champ de Mars, les aigles ont été
« prendre la place qui leur était assignée ; l'armée, formée
« par divisions, les députations, formées par pelotons ont
« défilé devant le trône impérial.

« Le cortége est rentré au palais à cinq heures [1]. »

876. NAPOLÉON REÇOIT AU LOUVRE LES DÉPUTÉS DE L'ARMÉE APRÈS SON COURONNEMENT (8 décembre 1804).

Par SERANGELI en 1808. — Aile du Midi R.-de-chaussée. Salle nº 65.

« Hier, 17 frimaire (8 décembre 1804), les députations
« de tous les corps des armées de terre et de mer, celles
« des gardes d'honneur et celles des gardes nationales,
« au nombre de plus de sept mille hommes, se sont réu-
« nies dans le Musée Napoléon (galeries des tableaux et
« des antiques), sous les ordres de M. le maréchal Murat [2],
« gouverneur de Paris. Le grand maître des cérémonies [3],
« ayant informé l'Empereur que le maréchal avait réuni
« toutes les députations, S. M. s'est rendue dans les
« galeries, précédée par le grand maître des cérémonies,
« par M. le maréchal Murat, par S. A. I. Monseigneur le
« Connétable [4].

« Après avoir passé la revue de toutes les députations,
« l'Empereur s'est ensuite rendu dans la salle du trône, où
« elles ont défilé devant lui [5]. »

877. BELLE DÉFENSE DU NAVIRE LA PSYCHÉ, CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE LA SAN-FIORENZO (14 février 1805).

Par M. Théodore GUDIN en .... — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Le capitaine de vaisseau Bergeret [6] se trouvait à l'Ile-
« de-France lorsque la guerre fut déclarée. Le général De-
« caen [7], gouverneur de l'île, acheta pour l'état son bâti-
« ment, et lui en laissa le commandement, en le chargeant
« d'une mission dans l'Inde. C'était *la Psyché*, navire de

(1) *Moniteur* du 15 frimaire an XIII (6 décembre 1804). (2) *Voir la note* p. 612. (3) M. de Ségur, *voir la note* p. 711. (4) Louis Napoléon, *voir la note* p. 710. (5) *Moniteur* du 19 frimaire an XIII (10 décembre 1804). (6) Jacques Bergeret, depuis vice-amiral, vice-président du conseil d'amirauté et pair de France. (7) *Voir la note* p. 591.

« commerce armé en corvette, et qui portait vingt-six ca-
« nons de huit. Il fut rencontré dans les eaux du Gange par
« la frégate anglaise *la San-Fiorenzo*, portant quarante-
« quatre canons de douze et dix-huit. Le brave Bergeret
« soutint pendant sept heures, et à la portée du pistolet, ce
« combat inégal. Après avoir tenté plusieurs fois l'abor-
« dage, et avoir perdu tout son état-major et plus de cent
« cinquante hommes, et voyant *la Psyché* près de cou-
« ler bas, il capitula verbalement avec le capitaine an-
« glais (1). »

878. PRISE A L'ABORDAGE DE LA FRÉGATE ANGLAISE LA CLÉOPATRE PAR LA FRÉGATE FRANÇAISE LA VILLE-DE-MILAN (17 février 1805).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en . . . .

La frégate *la Ville-de-Milan*, de concert avec quelques autres frégates, avait rempli heureusement une mission dont l'objet était le ravitaillement de la Martinique; elle revenait en France porteur de dépêches importantes du gouverneur de cette colonie. Le capitaine de vaisseau Reynaud (2), commandant *la Ville-de-Milan*, avait reçu l'ordre formel d'effectuer son retour avec la plus grande diligence, de ne faire aucune prise, et d'éviter toute espèce d'engagement, afin de n'éprouver aucun retard.

Le 16 février 1805 cette frégate fut aperçue par la frégate anglaise *la Cléopâtre*. Quoique le capitaine Reynaud, conformément à ses ordres, fit tout ce qui dépendait de lui pour éviter le combat, il fut cependant rejoint le 17 février au matin par la frégate anglaise. L'engagement fut vif, et on se battit pendant plus de deux heures avec acharnement. Le feu de *la Ville-de-Milan* ayant pris une grande supériorité sur celui de son adversaire, *la Cléopâtre* voulut alors quitter le travers de la frégate française et gagner de l'avant, mais *la Ville-de-Milan*, poursuivant son avantage, ne tarda pas à monter à l'abordage, malgré tous les efforts de l'ennemi, et *la Cléopâtre* tomba au pouvoir des Français. Le capitaine Reynaud, ayant été tué pendant le combat, fut remplacé par le capitaine provisoire de frégate Guillet, qui, bien que grièvement blessé, prit encore une part très-active à cette action glorieuse.

(1) *Biographie des contemporains*, t. II, p. 377. (2) Ignace-Jean-Marie Reynaud.

879. PRISE DE LA DOMINIQUE (22 février 1805).

Par M. Théodore GUDIN en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

L'amiral Missiessy (1), porteur d'instructions qui lui prescrivaient de ravitailler les colonies françaises des Antilles et de ravager celles de la Grande-Bretagne dans ces parages, donna, le 21 février, dans le canal qui sépare la Martinique de Sainte-Lucie, et mouilla avant le soir dans la rade du fort de France.

L'amiral Missiessy et le général Lagrange (2) descendirent aussitôt à terre, pour conférer avec l'amiral Villaret (3), capitaine général de la colonie, et il fut décidé, d'après le conseil de ce dernier, que les opérations commenceraient par l'attaque de l'île de la Dominique, dont la position entre deux colonies françaises, la Martinique et la Guadeloupe, gênait les communications.

De retour à bord du vaisseau amiral, les deux généraux dressèrent leur plan d'attaque; d'après ce plan, l'escadre devait se présenter le lendemain 22, au point du jour, devant la Dominique, et opérer aussitôt un débarquement sur trois points différents. Les troupes avaient, en conséquence, été partagées en trois colonnes : la première forte de neuf cents hommes, et commandée par le général Lagrange en personne, devait prendre terre entre la pointe sud-est de l'île et la ville du Roseau, s'emparer d'une batterie située sur ce point, et marcher rapidement sur le fort qui défend la ville du côté de l'est; la seconde colonne, composée de cinq cents hommes, sous les ordres de l'adjudant commandant Barbot (4), chef d'état-major du corps expéditionnaire, devait débarquer au pied d'une montagne nommée le Morne-Daniel, à une demi-lieue au nord-ouest du Roseau, tourner un fort qui domine la ville, et couper la retraite à la garnison qui l'occupait; la troisième colonne, forte d'environ neuf cents hommes, et commandée par le général Claparède (5), devait opérer son débarquement à

(1) Edouard-Thomas Missiessy, contre-amiral, depuis vice-amiral, comte de Burgues et vice-président du conseil d'amirauté. (2) Joseph Lagrange, général en chef de l'expédition de Saint-Domingue, depuis comte et membre de la Chambre des Députés. (3) Louis-Thomas Villaret de Joyeuse, vice-amiral, depuis gouverneur de Venise. (4) Marie-Etienne Barbot, adjudant-commandant, depuis général de brigade et baron. (5) Michel Claparède, général de brigade, depuis lieutenant général, comte et pair de France.

deux portées de canon d'un morne situé à l'extrémité nord-ouest de l'île, et marcher sur cette position pour l'enlever à la baïonnette. Ces dispositions arrêtées dans le conseil, l'escadre mit à la voile et fit route vers la Dominique précédée par deux goëlettes qui lui servaient d'éclaireurs. A minuit l'escadre se trouva par le travers de la pointe sud-est de l'île; le fort établi sur cette pointe tira le canon d'alarme; bientôt après des feux furent allumés sur divers points de la côte. L'amiral Missiessy, continuant sa route à pleines voiles, parut avant le jour devant la ville du Roseau. Il fit alors arborer le pavillon anglais à ses bâtiments, et tout préparer pour la descente. Plein de *sécurité à la vue* de cette escadre, qu'il croyait anglaise, le brigadier général Prévost, gouverneur de l'île, envoya le capitaine de port à bord du vaisseau amiral, pour le conduire au mouillage. On peut juger de la surprise et du désappointement de cet officier en se trouvant à bord d'un bâtiment français.

Quelques instants après, le pavillon national fut substitué aux couleurs anglaises, et toutes les embarcations de l'escadre, chargées de troupes, partirent pour *se porter sur* les divers points où le débarquement devait s'opérer: alors les forts ouvrirent sur l'escadre un feu auquel les vaisseaux et les autres bâtiments de guerre français répondirent de la manière la plus vive. *Le Majestueux*, *le Jemmapes*, *le Lion*, *l'Actéon* et une des goëlettes, s'étant approchés de terre autant que le calme pouvait le permettre, protégèrent la descente. Tandis que *le Magnanime*, *le Suffren* et les frégates qui avaient pris position sous la ville la foudroyaient de leur artillerie, *le Lynx* s'occupait à amariner vingt-deux navires anglais qui se trouvaient au mouillage du Roseau.

La colonne conduite par le général Lagrange en personne débarqua en présence de deux cents hommes, qui étaient rangés en bataille sur le rivage, mais qui n'opposèrent qu'une faible résistance avant de se retirer vers un poste établi au pied d'un morne très-escarpé et que cette position rendait formidable. Malgré les obstacles que présentait l'escarpement du morne, ce poste fut tourné, et l'ennemi obligé de faire sa retraite sur un morne plus éloigné. Quoique contrarié par un calme plat, qui ne permit pas aux vaisseaux de s'approcher assez de terre pour protéger son débarquement, la seconde colonne réussit à l'opérer, poursuivit l'ennemi, et lui coupa la retraite sur une forte

redoute armée de quatre pièces de canon, et défendue par cent cinquante hommes. L'adjudant commandant Barbot fit harceler par ses tirailleurs l'ennemi qu'il venait de déposter du rivage, et qui se retirait dans l'intérieur de l'île; en même temps il se porta vers la redoute, qu'il attaqua sur deux points différents, et l'enleva à la baïonnette : il n'y trouva que seize canonniers, l'infanterie qui la défendait ayant réussi à s'échapper et à se jeter dans un défilé où il était difficile de la poursuivre. Après avoir laissé un détachement dans la redoute, cet officier supérieur se mit en marche pour se réunir à la colonne du général Lagrange, contre laquelle le gouvereneur de l'île cherchait à rassembler toutes ses forces. Le général Claparède avait été contrarié par le calme, au point qu'il n'avait pu se rendre à sa destination. Le général Lagrange lui donna ordre de réunir sa colonne à la seconde, et de se porter avec toutes ses troupes vers un morne d'où il pourrait être à même de couper la retraite au général anglais, qui semblait ne pouvoir tenir longtemps contre la première colonne. Le général Claparède exécuta ce mouvement avec promptitude, gravit le morne, et s'empara du fort qui le défendait. Trois cents hommes des milices de l'île, qui composaient la garnison de ce fort, mirent bas les armes. Cependant le brigadier général Prévost avait déjà pris ses précautions; il n'avait feint de résister plus vigoureusement au général Lagrange que pour mieux masquer sa retraite, disons mieux, sa fuite. Après avoir exhorté les milices à tenir ferme à leur poste, et donné secrètement ordre qu'on lui amenât toutes les troupes de ligne au fort du Prince-Rupert, de l'autre côté de l'île, il s'enfuit, accompagné seulement de deux officiers, vers ce fort, où les débris de ses troupes ne le joignirent qu'au bout de quatre jours, et après avoir éprouvé toutes sortes de misères. A quatre heures du soir les trois colonnes françaises entrèrent au Roseau : cette capitale de l'île était alors la proie des flammes. L'incendie avait été allumé par la bourre d'un canon des batteries anglaises qui dominaient la ville, et ses progrès avaient été extrêmement rapides. Les soldats français employèrent sur-le-champ tous leurs efforts pour éteindre le feu, mais ils ne purent sauver que quelques cases habitées par des nègres libres.

Le rapport du général Lagrange au ministre de la marine fait monter la perte des Anglais, dans la journée du 22 février, à deux cents hommes, tant tués que blessés et

prisonniers, et celle des Français à trois officiers et trente-deux soldats tués, six officiers et soixante et dix-sept soldats blessés.

880. NAPOLÉON REÇOIT AUX TUILERIES LA CONSULTA DE LA RÉPUBLIQUE ITALIENNE QUI LE PROCLAME ROI D'ITALIE (17 mars 1805).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 66.

Par GOUBAUD en 1807.

La députation de la République italienne, qui avait été appelée à Paris pour assister à la cérémonie du *sacre*, fut reçue aux Tuileries le 19 mars 1805 pour présenter à l'Empereur le statut constitutionnel, arrêté par la consulta.

« Aujourd'hui, à une heure après midi (1), S. M. étant « sur son trône, entourée des grands dignitaires, des « ministres et des grands officiers, et les membres du « conseil d'État présents, ont été introduits par le grand « maître des cérémonies (2); M. Melzi (3), vice-président de la « République italienne; MM. Marescalchi (4), Caprara (5), Pa- « radisi, Fonaroli, Costabile, Luosi et Guicciardi, membres « de la consulta d'État; et MM. Guastavillani du conseil « législatif, Lambertenghi, *idem*, Carlotti, *idem;* Dom- « browski (6), général de division; Rangone, orateur du « Corps-Législatif; Calepio, membre du Corps-Législatif; « Litta, du collége électoral des Possidenti, Fè, *idem;* « Alessandri, *idem;* Salembeni, général des brigades du « collége des Dotti; Appiani, du collége des Dotti, Busti, « du collége des Commercianti, Giulini, *idem;* Negri, « commissaire près le tribunal de cassation; Sopranzi, « président du tribunal de révision à Milan; Waldrighi, « président du tribunal de révision à Bologne, députés « pour les colléges et corps constitués. »

M. Melzi porta la parole, exposa d'abord la situation de la République italienne, les dangers dont elle était environnée, et présenta l'établissement d'un gouvernement monarchique comme l'unique moyen de salut.

Il fit ensuite lecture de l'acte fondamental qui conférait à l'Empereur Napoléon le titre de Roi d'Italie.

(1) *Moniteur* du 27 ventôse an XIII. (2) M. de Ségur, *voir la note* p. 711. (3) *Idem* p. 587. (4) Ferdinand, comte de Marescalchi, depuis ministre d'état et ambassadeur d'Autriche près le duc de Modène. (5) *Voir la note* p. 711. (6) Jean-Henri Dombrowski, général de division, alors au service de la république italienne, depuis colonel général de la cavalerie polonaise et sénateur-palatin.

Après sa réponse « l'Empereur étant descendu de son « trône est entré dans son cabinet. Il a fait appeler M. le « vice-président et les membres de la consulta de la Répu- « blique italienne, et il a tenu un conseil qui a duré une « heure et demie. »

Quelques jours après Napoléon annonça son couronnement pour le 23 mai, et il partit de Fontainebleau le 2 avril avec l'Impératrice pour se rendre à Milan.

881. PRISE DU ROCHER LE DIAMANT (25 mai 1805).

(PRÈS LA MARTINIQUE.)

Par M. Auguste MAYER en 1837.

L'amiral Villaret de Joyeuse (1) commandait à la Martinique, lorsqu'une escadre partie de Toulon le 30 mars 1805, sous les ordres de l'amiral Villeneuve, vint mouiller le 13 mai dans la rade du Fort-Royal à la Martinique.

L'amiral Villaret, capitaine général de cette île, avait tenté plusieurs fois de reprendre sur les Anglais le rocher le Diamant, situé au sud-ouest de la Martinique, à peu de distance du Fort-Royal. Ce rocher, armé de quatre canons de vingt-quatre, de deux de dix-huit et d'une caronade de trente-deux, et défendu par une garnison de deux cents soldats et marins, avait toujours opposé la plus vive résistance.

Persuadé que le succès était impossible si les attaques n'étaient protégées par des bâtiments de guerre, le capitaine général Villaret s'empressa de profiter de la présence de l'escadre de l'amiral Villeneuve (2), et réclama son assistance. Une division composée des vaisseaux *le Pluton* et *le Berwick*, de la frégate *la Syrène*, et de trois corvettes commandées par le contre-amiral Cosmao-Kerjulien (3), ayant été mise à sa disposition, il lui donna ses instructions pour l'attaque du Diamant.

La division française, à bord de laquelle on avait embarqué environ deux cents hommes de troupes, appareilla de la rade du Fort-Royal le 29 mai au soir. Le 30, les vaisseaux ayant fait taire les batteries qui défendaient le seul point de débarquement, les chaloupes et canots, chargés de soldats et de marins, quittèrent les bâtiments, et malgré le feu des batteries élevées, et la fusillade des Anglais

(1) *Voir la note* p. 728. (2) *Voir la note* p. 694. (3) Julien-Marie Cosmao-Kerjulien, contre-amiral, depuis baron.

dans les crevasses du rocher, le débarquement s'effectua sous les ordres du colonel Boyer [1], chef d'état-major du capitaine général, chargé de diriger l'attaque. Le quatrième jour après le débarquement, le 2 juin, les Anglais se virent forcés de capituler. Le Diamant fut remis aux Français, et la garnison anglaise conduite à la Grenade pour être échangée.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

882. L'ARMÉE FRANÇAISE PASSE LE RHIN A STRASBOURG (25 septembre 1805).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

883. L'ARMÉE FRANÇAISE PASSE LE RHIN A STRASBOURG (25 septembre 1805).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 66.

Par MM. Jean ALAUX et MAY en 1835.

L'Angleterre était parvenue à entraîner dans sa politique les cabinets d'Autriche et de Russie. Des traités ayant été conclus à Pétersbourg et à Vienne, une troisième coalition fut décidée et la guerre recommença.

« Le mouvement général de l'infanterie autrichienne « sur l'Adige et sur l'Inn, les rassemblements de cavale- « rie aux camps de Raab et de Minkendorff, l'artillerie « de campagne attachée aux corps, les régiments des fron- « tières mis sur pied, les levées extraordinaires ne laissèrent « plus aucun doute sur les résolutions de l'Autriche, de « prendre la principale part dans les opérations de guerre « déjà concertées avec l'empereur de Russie [2]. »

Le 23 août, Napoléon donna l'ordre de la levée des camps de Boulogne, d'Ambleteuse et de Saint-Valery. A dater de ce jour il ne fut plus question de descente en Angleterre: toutes les pensées, tous les efforts de l'Empereur se dirigèrent vers la guerre continentale. L'armée fut aussitôt mise sur le pied de guerre : les corps détachés en Hollande et en Hanovre, l'un sous le commandement du général Marmont [3], l'autre sous celui du maréchal Bernadotte [4], reçurent l'ordre de se mettre en marche vers le midi de l'Allemagne et de s'arrêter, le premier à Wurtzbourg, le second à Mayence ; « et le même jour où l'Empereur

(1) Eugène-Edouard Boyer Peyreleau, depuis adjudant-commandant, chef d'état-major de la garde impériale, et ensuite commandant en second de la Guadeloupe, etc. (2) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XII, p. 111. (3) *Voir la note* p. 574. (4) *Idem* p. 551.

« ordonnait la levée du camp de Boulogne, il arrêta l'or-
« ganisation de la grande armée française en huit corps;
« sur ce nombre, sept devaient agir en Allemagne;
« l'armée d'Italie, sous le commandement du maréchal
« Masséna [1], formait le huitième corps [2]. »

Lorsqu'à la fin du mois de septembre toutes les troupes furent en marche, Napoléon quitta Paris.

Voici en quels termes l'*Introduction aux Bulletins de la grande armée* raconte le grand mouvement militaire qui s'accomplit alors en France :

« On n'a jamais vu un tel mouvement d'artillerie et de « chevaux : au premier appel, vingt mille voitures de ré- « quisition se sont trouvées sur tous les points. Soldats, « dit l'Empereur en s'adressant à l'armée, la guerre « de la troisième coalition est commencée, l'armée autri- « chienne a passé l'Inn......., attaqué notre allié dans sa « capitale.......; vous-mêmes, vous avez dû accourir à « marches forcées à la défense de nos frontières. Mais déjà « vous avez passé le Rhin : nous ne nous arrêterons plus « que nous n'ayons assuré l'indépendance du corps ger- « manique, secouru nos alliés..... Soldats, nous avons des « marches forcées à faire, des fatigues et des privations de « toute espèce à endurer; quelques obstacles qu'on nous « oppose, nous les vaincrons.

« Toute l'armée a passé le Rhin; hier, 30 septembre, « nous avons vu partir les derniers détachements de la « garde impériale. Cette nuit M. le général Berthier [3] et « son état-major se sont mis en route, et l'Empereur lui- « même est parti ce matin à 11 heures [4]. »

684. NAPOLÉON REÇU A ETTLINGEN PAR LE PRINCE ÉLECTEUR DE BADE (1er octobre 1805).

Par Jean-Victor BERTIN en 1812. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 66.

« S. M. l'Empereur, parti de Strasbourg le 9 vendé- « miaire (1er octobre) à trois heures après midi, est arrivé « à huit heures du soir à Ettlingen. L'Électeur de Bade [5], « le prince Frédéric, fils de Son Altesse Électorale, et le « prince électoral [6], son petit-fils, s'y étaient rendus, et lui « ont été présentés. »

(1) Voir la note p. 566. (2) *Précis des évènemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XII, p. 133. (3) Voir la note p. 466. (4) *Introduction aux Bulletins de la grande armée*. (5) Charles-Frédéric. (6) Charles-Frédéric-Louis, depuis grand-duc de Bade.

885. NAPOLÉON REÇU AU CHATEAU DE LOUISBOURG PAR LE DUC DE WURTEMBERG (2 octobre 1805).

Par M. WATELET en 1812.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 66.

« L'Empereur est parti d'Ettlingen le 10 vendémiaire « (2 octobre) à midi ; il est arrivé à Louisbourg à neuf heu- « res du soir. Sur les limites des états de Wurtemberg, il « a trouvé des corps de troupe. Les chevaux de ses voitures « ont été changés et remplacés par ceux de l'Électeur (1). « Lorsqu'il est entré à Louisbourg, la garde électorale à « pied et à cheval était sous les armes, *et la ville illumi-* « née. La réception de Sa Majesté dans le palais électoral, « où toute la cour était réunie, a été de la plus grande « magnificence (2). »

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 66.

886. COMBAT DE WERTINGEN (8 octobre 1805).

Par M. Eugène LEPOITTEVIN en 1836.

887. COMBAT DE WERTINGEN (8 octobre 1805).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N. 140.

« Le 16 vendémiaire an XIV (8 octobre 1805), à la pointe « du jour, le prince Murat (3), à la tête des divisions de « dragons des généraux Beaumont et Klein, et de la divi- « sion de carabiniers et de cuirassiers, commandée par le « général Nansouty (4), s'est mis en marche pour couper la « route d'Ulm à Augsbourg. Arrivé à Wertingen, il aper- « çut une division considérable d'infanterie ennemie, ap- « puyée par quatre escadrons de cuirassiers d'Albert. Il « enveloppe aussitôt tout ce corps. Le maréchal Lannes (5), « qui marchait derrière ces divisions de cavalerie, arrive « avec la division Oudinot, et après un engagement de « deux heures, drapeaux, canons, bagages, officiers et « soldats, toute la division ennemie est prise (6). »

888. ENTRÉE DES FRANÇAIS A MUNICH (8 octobre 1805).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Pendant que Napoléon entourait l'armée autrichienne

(1) Frédéric II, depuis roi de Wurtemberg (Frédéric). (2) *Introduction aux Bulletins de la grande armée.* (3) *Voir la note* p. 612. (4) *Idem* p. 665. (5) *Idem* p. 583. (6) *Deuxième Bulletin de la grande armée.*

sous les remparts d'Ulm, son avant-garde, composée du premier corps venant de Hanovre, et des Bavarois reçus à Wurtzbourg, entrait à Munich.

889. COMBAT D'AICHA PRÈS AUGSBOURG (8 octobre 1805).

Par M. JOLLIVET en 1836. — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 66.

Aicha, petite ville dans la Haute-Bavière est à huit lieues d'Augsbourg et sur la route de cette ville à Munich.

Le rapport du maréchal commandant du 4e corps de la grande armée (1), sous la date du 16 vendémiaire an XIV (8 octobre 1805), raconte ainsi l'action dont la ville d'Aicha fut le théâtre : « En avant du village de Walahofen, il y a « eu une charge de cavalerie dans laquelle le huitième ré- « giment d'hussards, deux escadrons du onzième chas- « seurs et le vingt-sixième régiment de chasseurs ainsi « qu'un escadron du troisième de dragons, que le général « Sébastiani (2) avait amenés, ont été engagés. On a tué une « vingtaine de uhlans, blessé un très-grand nombre et « fait une douzaine de prisonniers. Le huitième de hus- « sards s'est particulièrement distingué; tous les autres « corps ont parfaitement fait, et les généraux Margaron (3) « et Sébastiani ont mérité que je les cite à Votre Majesté.

« A huit heures, on se battait encore entre Aicha et « Walahofen : en ce moment les divisions qui arrivaient « seulement prennent position ; l'artillerie n'a pu tirer que « quelques coups de canon, n'ayant pu arriver assez à « temps pour nuire à l'ennemi.

« Les Autrichiens avaient trois pièces de canon, mais « ils n'ont pu s'en servir ; en sortant du bois, nous avons « trouvé quelques postes d'infanterie. »

890. ATTAQUE DU PONT DE GUNTZBOURG (9 octobre 1805).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 110.

891. ATTAQUE DU PONT DE GUNTZBOURG (9 octobre 1805).

Par MM. Jean ALAUX et LESTANG-PARADE en 1835. — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 66.

« Le combat de Wertingen a été suivi, à vingt-quatre

(1) Le maréchal Soult, *voir la note* p. 590. (2) François-Horace Sébastiani, général de brigade, depuis comte et maréchal de France. (3) Pierre Margaron, général de brigade de cavalerie, depuis général de division et baron.



« heures de distance, du combat de Güntzbourg. Le maré-
« chal Ney ([1]) a fait marcher son corps d'armée, la division
« Loyson sur Longenau, et la division Malher sur Güntz-
« bourg. L'ennemi, qui a voulu s'opposer à cette marche,
« a été culbuté partout. C'est en vain que le prince Ferdi-
« nand ([2]) est accouru en personne pour défendre Güntz-
« bourg. Le général Malher ([3]) l'a fait attaquer par le cin-
« quante-neuvième régiment; le combat est devenu opi-
« niâtre, corps à corps. Le colonel Lacuée a été tué à la tête
« de son régiment, qui, malgré la plus vigoureuse résis-
« tance, a emporté le pont de vive force; les pièces de
« canon qui le défendaient ont été enlevées, et la belle posi-
« tion de Güntzbourg est restée en notre pouvoir. Les trois
« attaques de l'ennemi sont devenues inutiles; il s'est retiré
« avec précipitation; la réserve du prince Murat arrivait à
« Burgau, et coupait l'ennemi dans la nuit.

« L'ennemi a perdu plus de deux mille cinq cents hom-
« mes au combat de Güntzbourg. Nous avons fait douze
« cents prisonniers et pris six pièces de canon.

« Nous n'avons eu que quatre cents hommes tués ou
« blessés ([4]). »

892. PRISE DE GUNTZBOURG (9 octobre 1805).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 66.

Par MM. Jean Alaux et Lestang-Parade en 1835.

Le maréchal Ney ([1]), à la tête du sixième corps de l'armée française, a pris possession de la ville de Güntzbourg le 9 octobre 1805.

893. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A AUGSBOURG (9 octobre 1805).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre Bagetti.

« Ce matin, à la pointe du jour, les deuxième et troi-
« sième divisions du corps d'armée se sont mises en mouve-
« ment pour se diriger sur Augsbourg en passant par Ai-
« cha et Friedberg; à six heures, l'avant-garde est entrée
« à Aicha (l'ennemi avait évacué cette ville depuis deux
« heures).

(1) *Voir la note* p. 551. (2) Ferdinand-Charles-François d'Autriche-Modène, archiduc d'Autriche, général de cavalerie, depuis feld-maréchal, fils de Ferdinand d'Autriche, duc de Brisgau, oncle de l'empereur François II. (3) Jean-Pierre-Firmin Malher, général de division. (4) *Quatrième Bulletin de la grande armée.*

« A midi elle était à Augsbourg où elle a joint celle de « la première division et la division du général Wathier, « qui y entraient en même temps (1). »

894. COMBAT DE LANDSBERG (11 octobre 1805).

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en 1836. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 66.

Le maréchal Soult (2) s'était porté avec son corps d'armée à Landsberg, pour couper une des principales communications de l'ennemi : il y arriva le 11 octobre à quatre heures après midi, et y rencontra un régiment de cuirassiers autrichiens, accompagné de six pièces de canon, qui se rendait à Ulm à marches forcées. L'ayant fait aussitôt attaquer par le vingt-sixième régiment de chasseurs, il resta maître du champ de bataille, s'empara de deux pièces de canon et fit à l'ennemi cent vingt soldats prisonniers, un lieutenant-colonel et deux capitaines (3).

895. COMBAT D'ALBECK (11 octobre 1805).

Par MM. Jean ALAUX et Victor ADAM en 1836. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 66.

La division Dupont faisant partie du quatrième corps, commandé par le maréchal Soult (2), avait été dirigée sur Ulm.

« Elle occupait la position d'Albeck le 19 vendémiaire « an XIV (11 octobre), l'ennemi fit une sortie du côté « d'Ulm et attaqua cette division. Le combat fut des plus « opiniâtres ; cernés par vingt-cinq mille hommes, ces six « mille braves firent face à tout, et firent quinze cents pri- « sonniers (4). »

896. NAPOLÉON HARANGUE LE DEUXIÈME CORPS DE LA GRANDE ARMÉE SUR LE PONT DU LECH A AUGSBOURG (12 octobre 1805).

Par Claude GAUTHEROT en 1808. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 66.

« Napoléon, rapporte l'auteur du *Précis des événemens* « *militaires*, quitta Augsbourg pour se diriger sur Burgau, « lorsqu'il rencontra sur le pont du Lech le corps d'armée

(1) *Rapport du 17 vendémiaire an* XIV; Augsbourg, 9 octobre 1805.
(2) *Voir la note* p. 590. (3) *Extrait du cinquième Bulletin de la grande armée*. (4) *Cinquième Bulletin* (bis) *de la grande armée*.

« du général Marmont. Le temps était affreux, la neige tom-
« bait à gros flocons, le froid était vif, et les soldats sur-
« chargés, parce qu'ils portaient leurs vivres pour plusieurs
« jours, marchaient péniblement sur une route dégradée.
« L'Empereur ordonna de faire halte, fit serrer la colonne
« en masse, et former le cercle autant qu'il fut possible à la
« portée de la voix : il félicita, remercia ses soldats de leur
« constance dans les marches pénibles qu'ils venaient de
« faire ; il leur dit quel en était le résultat, expliqua, comme
« il l'eût fait à ses généraux, la situation de l'ennemi ; dé-
« montra l'imminence d'une grande bataille, et leur pro-
« mit une victoire aussi certaine que la confiance qu'il
« avait en leur valeur et leur dévouement (1). » Cette courte harangue électrisa tous ceux qui l'entendirent.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

897. CAPITULATION DE MEMMINGEN (14 octobre 1805).

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 66.

898. CAPITULATION DE MEMMINGEN (14 octobre 1805).

Par MM. Jean Alaux et Victor Adam en 1835.

899. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MEMMINGEN (14 octobre 1805).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 66.

Par MM. Jean Alaux et Oscar Gué en 1835.

Le maréchal Soult (2) avec son corps d'armée avait traversé la droite de l'armée autrichienne réunie autour d'Ulm, et coupait ses communications avec le Tyrol.

« Il arriva le 21 vendémiaire an XIV (14 octobre 1805)
« devant Memmingen, cerna sur-le-champ la place, et
« après différents pourparlers, le commandant capitula :
« neuf bataillons, dont deux de grenadiers, faits prison-
« niers, un général major, trois colonels, plusieurs offi-
« ciers supérieurs, dix pièces de canon, beaucoup de
« bagages et beaucoup de munitions de toute espèce ont
« été le résultat de cette affaire. Tous les prisonniers ont
« été au moment même dirigés sur le quartier général.
« Le maréchal Soult prit possession de Memmingen et
« se mit aussitôt en marche sur Biberach (3). »

(1) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIII, p. 68. (2) *Voir la note* p. 590. (3) *Cinquième Bulletin de la grande armée.*

900. COMBAT D'ELCHINGEN (15 octobre 1805).

Par M. Camille ROQUEPLAN e

901. COMBAT D'ELCHINGEN, PASSAGE DU DANUBE L'ARMÉE FRANÇAISE (15 octobre 1805).

Aquarelle par Joseph-Pierre B

De tous côtés l'armée française arrivait à marches fo devant Ulm : le 13 octobre, « elle était autour de la p « deux lieues de rayon, et partout en présence des « avancés de l'ennemi, lorsque l'empereur Napoléon « l'ordre d'attaquer le lendemain sur tous les points ; « lui-même, le 14 au matin, faire une reconnaissan « s'avança jusqu'au château d'Adelhausen, à quinze « toises de la tête de pont. Pendant qu'il observait de ce « élevé, à l'ouvert du vallon de l'Iller, le mouvement des « breux tirailleurs français, qui dans toutes les dire « refoulaient vers la place les avant-postes de l'enne « maréchal Ney (1) attaquait le pont et la position d'El « gen. Le soixante-neuvième régiment de ligne, qui « chait en tête de la colonne de la division Loyson, « le passage, culbuta un régiment autrichien qui, fa « par les bois dans un chemin étroit et sinueux, défe « les accès du pont ; les Français ne laissèrent pas le « de le couper, et le traversèrent au pas de course, « mêle avec les fuyards. Ils se formèrent en bataille au « de l'escarpement sous le feu plongeant des Autrich « la colonne qui remontait la rive gauche se déplo « s'étendant par la droite.

« Toutes les troupes rivalisèrent d'intrépidité : « charges successives furent repoussées par des feux d « taillons exécutés avec la plus grande fermeté. En « la troisième attaque, et après trois heures de com « le général Laudon (2) voyant sa ligne rompue et débo « et le poste de l'Abbaye emporté, évacua la position « chingen ; il se retira et fut poursuivi jusqu'aux re « chements du Mont Saint-Michel ou Mont Saint-Jea « avant d'Ulm (3). »

(1) *Voir la note* p. 551. (2) *idem*. p. 617. (3) *Précis des événeme litaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIII, p. 72-74.

902. CAPITULATION DE LA DIVISION AUTRICHIENNE DU GÉNÉRAL WERNECK, A NORDLINGEN (18 oct. 1805).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 66.

Par M. Victor ADAM en 1833.

L'archiduc Ferdinand [1], qui commandait un corps de l'armée autrichienne, sous les ordres du général Mack [2], voyant que l'attaque de la position d'Elchingen aurait pour résultat de renfermer cette armée dans Ulm, se décida à en sortir à tout risque pendant le combat, et il parvint à gagner la Franconie avec une portion de sa cavalerie. Mais la division commandée par le général Werneck [3] n'eut pas le même bonheur. Napoléon était si loin de s'attendre au mouvement de l'archiduc Ferdinand, « que pendant qu'il faisait attaquer la position d'Elchingen par le maréchal « Ney [4], il fit donner ordre au général Dupont [5] de déboucher de son camp d'Albeck, et de rejeter dans Ulm ou « d'envelopper le corps qui se trouvait devant lui, et qu'il « croyait être de deux ou trois bataillons. Cependant les « rapports du général Dupont lui donnant quelque inquiétude, il envoya le général Mouton [6], l'un de ses aides de « camp, pour s'assurer de leur exactitude et de la force « réelle de l'ennemi sur ce point. Ce général arriva au moment où le combat allait s'engager.

« Le combat commença vivement ; il durait depuis une « heure, lorsque Napoléon, mieux informé et voyant la « division Dupont compromise de nouveau dans un engagement si inégal, envoya le prince Murat [7] avec sa cavalerie et deux divisions d'infanterie pour la soutenir [8]. »

Le prince Murat ayant réussi à cerner la division Werneck, ce général avait demandé à capituler. « Les lieutenants généraux Werneck, Baillet [9], Hohenzollern [10], « les généraux Vogel [11], Mackery, Hohenfeld, Wöber [12] « et Dienesberg sont prisonniers sur parole, avec la réserve « de se rendre chez eux. Les troupes sont prisonnières « de guerre et se rendent en France. Plus de deux mille « hommes de cavalerie ont mis pied à terre, et une brigade de dragons à pied a été montée avec leurs chevaux [13]. »

(1) *Voir la note* p. 732. (2) *Idem* p. 639. (3) *Idem* p. 621. (4) *Idem* p. 551. (5) *Idem* p. 695. (6) Georges Mouton, général de brigade, depuis comte de Lobau, maréchal et pair de France, etc. (7) *Voir la note* p. 612. (8) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIII, p. 76. (9) *Voir la note* p. 547. (10) *Idem* p. 617. (11) N... Vogel, général major au service d'Autriche. (12) N..... Wöber, général major au service d'Autriche. (13) *Septième Bulletin de la grande armée.*

903. **ATTAQUE ET PRISE DU PONT DU VIEUX CHATEAU DE VÉRONE** (18 octobre 1805).

Par MM. Jean ALAUX et LAFAYE en 1835. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 68.

Les armées française et autrichienne en Italie, commandées par le maréchal Masséna (1) et l'archiduc Charles (2), étaient en présence. La ville et le vieux château de Vérone, sur la rive droite de l'Adige, appartenaient aux Français; les faubourgs de la ville et Véronette sur la rive gauche étaient occupés par les Autrichiens.

Dans la nuit du 17 au 18 octobre, le maréchal Masséna partit seul de son quartier général d'Alpo, et se rendit au château de Vérone.

« A quatre heures du matin, le général en chef a fait « attaquer le pont du vieux château de Vérone; le mur « qui en barrait le milieu a été renversé par l'effet d'un « pétard; les deux coupures que les Autrichiens avaient « faites ont été rendues praticables à l'aide de planches « et de madriers, et vingt-quatre compagnies de voltigeurs « se sont élancées de l'autre côté du fleuve, où elles ont été « suivies par la première division.

« L'ennemi a vivement défendu le passage; il a été cul- « buté et chassé de toutes ses positions, après un combat « qui a duré jusqu'à six heures du soir : il a perdu sept « pièces de canon et dix-huit caissons.

« Nous lui avons fait quatorze à quinze cents prison- « niers, et tué ou blessé un nombre d'hommes à peu près « égal; il n'a péri de notre côté qu'un petit nombre de « combattants.

« Nous avons environ trois cents blessés qui le sont peu « dangereusement.

« Il a été construit sur-le-champ une tête de pont au « pont du vieux château (3). »

904. **REDDITION D'ULM** (20 octobre 1805). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 66.

Par Charles THÉVENIN en 1815.

905. **REDDITION D'ULM** (20 octobre 1805). Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

Par M. BERTHON en 1806.

(1) *Voir la note* p. 566. (2) *Idem* p. 540. (3) *Premier Bulletin de l'armée d'Italie.*



906. REDDITION D'ULM (ALLÉGORIE) (20 octobre 1805).

Aile du Midi.
1er étage.
Salle n° 78.

Par Antoine-François CALLET en 18[illegible]

L'Empereur avait réuni toutes ses forces devant Ulm et pendant qu'il faisait intercepter le pont d'Elchingen par le maréchal Ney (1), et que le général Marmont (2) se portait sur Nordlingen, il complétait l'investissement de la place et donnait des ordres pour l'attaquer.

Le général Mack (3), n'ayant pu suivre le mouvement du corps d'armée de l'archiduc Ferdinand, se trouvait renfermé dans la place avec une grande partie de l'infanterie et de la cavalerie. « Il avait fait couronner, par des « redoutes et des retranchements qui n'étaient point en-« core achevés, les hauteurs qui, sur la rive gauche, cou-« vrent la ville d'Ulm et la dominent à demi-portée de « canon; il occupait en force cette position; elle lui avait « servi à protéger la sortie et la retraite du corps du gé-« néral Werneck et de l'archiduc Ferdinand. Napoléon se « hâta de faire attaquer cette position retranchée, et de « rejeter dans la place les troupes qui la défendaient.

« La pluie tombait par torrents, et le soldat, animé par « l'espoir de joindre l'ennemi, auquel toute retraite était « coupée, n'en montrait que plus d'ardeur.

« L'Empereur partageait toutes les fatigues et dirigeait « lui-même toutes les manœuvres : il chargea son aide de « camp, le général Bertrand (4), d'attaquer le Michelsberg « avec trois bataillons : cet ouvrage fut enlevé à la baïon-« nette, et les troupes qui s'y appuyaient furent prompte-« ment rejetées dans le faubourg par les colonnes du ma-« réchal Ney, qui marchaient à hauteur. Napoléon pres-« sait le mouvement et se dirigeait avec son escorte sur « le Michelsberg, lorsque l'ennemi, qui se maintenait « sur Frauenberg, ayant sa retraite assurée par la porte « du Danube, démasqua, devant le groupe à demi-portée, « une batterie de cinq pièces qui prenait en flanc l'attaque « du maréchal Ney. Ce fut dans cette circonstance que le « maréchal Lannes (5), ne pouvant dissuader l'Empereur de « rester en butte aux canonniers autrichiens, saisit la « bride de son cheval pour le forcer à s'éloigner.

« Napoléon, arrivé sur le penchant de l'escarpement du

(1) *Voir la note* p. 551. (2) *Idem* p. 574. (3) *Idem* p. 639. (4) Henri-Gratien Bertrand, général de brigade et inspecteur général du génie, depuis comte, lieutenant général, etc. (5) *Voir la note* p. 583.

« Michelsberg, vit à ses pieds la ville d'Ulm, dominée de « toute part à demi-portée de canon par les positions où « l'armée française était établie. Satisfait d'y avoir étroite- « ment renfermé le gros de l'armée autrichienne, réduite « en huit jours à trente mille combattants, il fit retirer au « pied des hauteurs, en deçà du faubourg, les troupes qui « s'étaient engagées trop avant : on établit devant lui une « batterie d'obusiers dont il fit essayer le tir. Les géné- « raux rectifièrent leurs lignes et leurs communications ; les « soldats demandaient à grands cris qu'on livrât l'assaut. »

Dans la situation désespérée où se trouvait l'armée des assiégés, il n'y avait plus pour elle d'autre parti à prendre que celui de capituler.

« L'Empereur fit sommer le général Mack de lui ren- « dre la place et l'armée prisonnière. Il reçut le prince de « Lichtenstein ([1]), envoya ensuite à Ulm le maréchal Ber- « thier ([2]), major général, pour arrêter la capitulation. Au- « cune des réserves proposées ne fut acceptée. Napoléon « accorda seulement, sans difficultés, la clause que le feld- « maréchal considérait comme le dégageant, aux yeux de « son souverain, de toute responsabilité, et qu'il rédigea « lui-même dans les termes suivants :

« Si jusqu'au 25 octobre, à minuit, inclusivement, des « troupes autrichiennes ou russes débloquaient la ville, de « quelque côté ou porte que ce soit, la garnison sortira « librement avec ses armes, son artillerie et sa cavalerie, « pour joindre les troupes qui l'auront débloquée. »

Le général Mack ayant eu connaissance de la capitulation du général Werneck ([3]) à Nordlingen, ne tarda pas à être convaincu qu'il lui était impossible de recevoir aucun secours, et le 19 octobre il signa une nouvelle convention en vertu de laquelle « les troupes renfermées dans Ulm, au nombre « de trente mille hommes, dont deux mille de cavalerie, « sortirent avec les honneurs de la guerre. Soixante pièces « de canon attelées, et quarante drapeaux, dix-huit géné- « raux à la tête de leurs divisions et brigades, défilèrent « devant l'armée française en bataille sur les hauteurs du « Michelsberg et du Frauenberg. Napoléon, entouré de « son état-major et de sa garde, placé devant un feu de « bivouac, sur un rocher escarpé du côté de la ville, vit, « pendant cinq heures, passer à ses pieds cette belle ar-

(1) Jean-Joseph, prince de Lichtenstein, général d'infanterie au service d'Autriche, depuis commandant général de la Haute et Basse-Autriche.
(2) *Voir la note* p. 466. (3) *Idem* p. 621.

« mée : il fit appeler près de lui tous les généraux autri-
« chiens, et les y retint jusqu'à ce que la colonne eût
« achevé de défiler, leur témoignant beaucoup d'égards,
« et conversant alternativement avec eux. Il accueillit par-
« ticulièrement ceux qu'il avait connus dans les guerres
« d'Italie, les lieutenants généraux Klenau (1), Giulay (2),
« Gottesheim (3), l'ami et l'ancien compagnon d'armes du
« maréchal Ney, les princes de Lichtenstein et plusieurs
« autres (4). »

907. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MUNICH (24 oct. 1805).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

Par Nicolas-Antoine TAUNAY en 1808.

« Peu de temps après la capitulation d'Ulm, l'Empereur avait appris que l'armée russe commandée par le général Kutusow (5) était arrivée sur les bords de l'Inn. Le quartier général était alors à Augsbourg (le 22 octobre), il n'y resta que deux jours. « Le 2 brumaire an XIV (24 octobre 1805), « l'Empereur arriva à Munich à neuf heures du soir : la « ville était illuminée (6). »

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 68.

908. PRISE DE LINTZ (3 novembre 1805).

Par MM. Jean ALAUX et GUIAUD en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

909. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A LINTZ (3 nov. 1805).

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

910. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A LINTZ (3 nov. 1805).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 68.

Par MM. Jean ALAUX et GUYON en 1835.

L'Empereur n'avait pas tardé à quitter Munich, et les différents corps de la grande armée continuaient leur marche. Le maréchal Lannes (7) s'était emparé de Braunau; « il avait pris la route de Scharding, et poussé une avant-

(1) Jean, baron de Janowitz, comte de Klenau, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis général de cavalerie. (2) Ignace, comte de Giulay, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis général d'infanterie. (3) N... Gottesheim, général-major, au service d'Autriche, depuis lieutenant-maréchal. (4) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIII, p. 78-99. (5) Michel-Lavrionowitch-Golenitcheff Kutusow de Smolensk, depuis prince, feld-maréchal et généralissime des armées russes. (6) *Onzième Bulletin de la grande armée*. (7) *Voir la note* p. 583.

« garde sur Efferding, près de Lintz; il reçut l'ordre d'
« cuper cette capitale de la Haute-Autriche et en prit p
« session le 3 novembre (1). »

911. COMBAT DE STEYER (5 novembre 1805).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1835, d'ap
les minutes du dépôt général de la guerre.

« L'Empereur Napoléon, arrivé à Lambach le 4 nove
« bre, alla faire une reconnaissance aux avant-postes,
« s'étant assuré que l'ennemi avait, sur les différentes d
« rections, replié tous les siens au delà de l'Ens, il se re
« dit à Lintz, où son quartier général fut établi, et re
« depuis le 4 jusqu'au 10 novembre. »

L'armée austro-russe, en se retirant devant l'armée fra
çaise, avait brûlé ou détruit les ponts de toutes les rivièr
Le maréchal Davoust (2) attaqua la ville de Steyer, situ
au confluent de l'Ens et de la Steyer, et rétablit les po
sous le feu de l'ennemi.

« Le pont de Steyer servit successivement de passa
« au corps du général Marmont (3), qui de Volklabruck ét
« venu à Lambach, et au corps du maréchal Bernadotte (
« qui avait aussi marché de Salzbourg, par Volklabru
« et Lambach sur Steyer (5). »

912. COMBAT D'AMSTETTEN (6 novembre 1805).

Par M. Jean ALAUX et LAFAYE en 18

913. COMBAT D'AMSTETTEN (6 novembre 1805).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1835, d'ap
les minutes du dépôt général de la guerre

« Après le passage de l'Ens, le prince Murat (6) poursui
« vivement, avec la cavalerie légère et le corps de gren
« diers d'Oudinot, l'arrière-garde qui couvrait la retrai
« de l'armée russe sur la chaussée de Vienne. C'était
« même corps autrichien de Kienmayer, qu'il avait to
« jours poussé devant lui depuis le passage de l'Inn. Ma
« après avoir passé le village de Stremberg, cette arrièr
« garde se replia sur un gros corps d'infanterie russe

(1) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, et
t. XIII, p. 269. (2) *Voir la note* p. 509. (3) *Idem* p. 574. (4) *Idem* p. 5
(5) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, et
t. XIII, p. 275-278. (6) *Voir la note* p. 612.

« position sur les hauteurs d'Amstetten, sous les ordres « du prince Bagration (1). La position était forte; la cavale- « rie russe occupait la route qui était très-large dans cet « endroit, et l'infanterie était à droite et à gauche avanta- « geusement postée dans des bois de sapin. Après quel- « ques charges que la cavalerie russe, bien appuyée sur « les flancs, soutint avec fermeté, le prince Murat fit « avancer la division de grenadiers; le général Oudinot (2) « forma ses bataillons en colonne, et, malgré le feu meur- « trier des Russes, il fit charger sur divers points à la « baïonnette, pénétra dans les bois, et déposta cette in- « fanterie qui se retira en désordre (3). »

914. NAPOLÉON REND HONNEUR AU COURAGE MALHEUREUX (6 novembre 1805).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 68.

Par M. Jean-Baptiste DEBRET en 1806.

« Les prisonniers autrichiens en défilant devant l'Em- « pereur témoignaient un extrême empressement de le « voir. Ils se rappelaient qu'un jour à l'armée d'Italie, dans « une circonstance pareille, voyant passer *devant* lui des « chariots remplis d'Autrichiens blessés, il avait ôté son « chapeau, en disant: Honneur au courage malheureux (4). »

915. LE MARÉCHAL NEY REMET AUX SOLDATS DU SOIXANTE-SEIZIÈME RÉGIMENT DE LIGNE LEURS DRAPEAUX RETROUVÉS DANS L'ARSENAL D'INSPRUCK (7 nov. 1805).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 68.

Par Charles MEYNIER en 1808.

On lit dans le *vingt-cinquième Bulletin de la Grande Armée:* « Le maréchal Ney (5) avait eu la mission de s'emparer « du Tyrol: il s'en est acquitté avec son intelligence et son « intrépidité accoutumées.

« Le 16 brumaire an XIV (7 novembre 1805), à cinq « heures après midi, il a fait son entrée à Inspruck; il y a « trouvé un arsenal rempli d'une artillerie considérable, « seize mille fusils et une immense quantité de poudre.

« Mais un trophée plus précieux, ajoute l'auteur du « *Précis des événemens militaires* (6), fut la prise que fit un

(1) Pierre Bagration, lieutenant général au service de Russie. (2) *Voir la note* p. 656. (3) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIII, p. 301. (4) *Journal de Paris* du 15 brumaire an XIV. (5) *Voir la note* p. 551. (6) T. XIII, p. 288.

« des régiments de son corps d'armée (le soixante-seizième), « des drapeaux qu'il avait perdus dans le pays des Grisons, et qui avaient été déposés à l'arsenal d'Inspruck. »

« Lorsque le maréchal Ney les leur a fait rendre avec « pompe, des larmes coulaient des yeux de tous les vieux « soldats. Les jeunes conscrits étaient fiers d'avoir servi à « reprendre ces enseignes enlevées à leurs aînés par les « vicissitudes de la guerre. L'Empereur a ordonné que « cette scène touchante soit consacrée par un tableau. Le « soldat français a pour ses drapeaux un sentiment qui « tient de la tendresse. Ils sont l'objet de son culte (1). »

916. L'ARMÉE FRANÇAISE MARCHANT SUR VIENNE TRAVERSE LE DÉFILÉ DE MOLK (10 novembre 1805).

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Après le combat d'Amstetten, l'armée française se dirigea sur Vienne du 7 au 10 novembre; elle traversa le défilé de Molk; le corps du maréchal Mortier (2) suivit la rive gauche du Danube; une flottille entretenait les communications sur les deux rives du fleuve.

917. OCCUPATION DE L'ABBAYE DE MOLK PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (10 novembre 1805).

Par M. Adolphe Roehn en 1808.

« Les Russes ont depuis accéléré leur retraite ; ils ont « en vain coupé les ponts sur l'Ips ; ils ont été promptement rétablis : le prince Murat (3) est arrivé jusqu'auprès « de l'abbaye de Molk. Le 10 novembre il a établi son « quartier général ; ses avant-postes sont à Saint-Hippolyte. »

« L'abbaye de Molk, où est logé l'Empereur, est une « des plus belles de l'Europe. Il n'y a en France ni en « Italie aucun couvent ni abbaye qu'on puisse lui comparer. Elle est dans une position forte et domine le « Danube. C'était un des principaux postes des Romains, « qui s'appelait *la Maison de Fer*, bâtie par l'empereur « Commode (4). »

(1) *Vingt-cinquième Bulletin de la grande armée.* (2) *Voir la note* p. 509. (3) *Idem* p. 612. (4) *Vingtième et vingt et unième Bulletin de la grande armée.*

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 66.

918. COMBAT DE DIERNSTEIN (11 novembre 1805).

Par M. Beaume en 1836.

919. COMBAT DE DIERNSTEIN (11 novembre 1805).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

L'armée russe ayant passé le Danube à Krems, le maréchal Mortier (1) se trouva avec la division Gazan entouré par l'armée ennemie et par le corps de Smith.

« Le 11 novembre 1805, à la pointe du jour, le maréchal « Mortier, à la tête de six bataillons, s'est *porté sur Stein* ; il « croyait y trouver une arrière-garde ; mais toute l'armée « russe y était encore, ses bagages n'ayant pas filé ; alors « s'est engagé le combat de Diernstein (2), à jamais mémora- « ble dans les annales militaires. Depuis six heures du matin « jusqu'à quatre heures de l'après midi, ces quatre mille « braves firent tête à l'armée russe.

« Maîtres du village de Léoben, ils croyaient la journée « finie ; mais l'ennemi, irrité d'avoir perdu dix drapeaux, « six pièces de canon, neuf cents hommes *faits prisonniers* « et deux mille hommes tués, avait fait diriger deux co- « lonnes par des gorges difficiles, pour tourner les Fran- « çais. Aussitôt que le maréchal Mortier s'aperçut de cette « manœuvre, il marcha droit aux troupes qui l'avaient « tourné, et se fit jour au travers des lignes de l'ennemi, « dans l'instant même où le neuvième régiment d'infante- « rie légère et le trente-deuxième d'infanterie de ligne, « ayant chargé un autre corps russe, avaient mis ce corps « en déroute, après lui avoir pris deux drapeaux et quatre « cents hommes.

« Cette journée a été une journée de massacre. Des mon- « ceaux de cadavres couvraient un champ de *bataille* étroit ; « plus de quatre mille Russes ont été tués ou blessés : « treize cents ont été faits prisonniers ; parmi ces der- « niers se trouvent deux colonels.

« De notre côté la perte a été considérable. Le qua- « trième et le neuvième d'infanterie légère ont le plus « souffert. Les colonels des centième et cent-troisième ont « été légèrement blessés. Le colonel Wattier, du quatrième « régiment de dragons, a été tué (3). »

(1) *Voir la note* p. 509. (2) On voit encore à Diernstein, les ruines du château fort où Richard-Cœur-de-Lion avait été retenu prisonnier en 1193 par les ordres de Léopold, duc d'Autriche. (3) *Vingt-deuxième Bulletin de la grande armée.*

920. PASSAGE DU TAGLIAMENTO (13 novembre 18

Par MM. Jean ALAUX et PHILIPPOTEAUX

Dans sa marche de la Piave au Tagliamento, l'a
française ne rencontra que de faibles obstacles.

« C'est au Tagliamento que l'ennemi parut v
« nous attendre. Il avait réuni sur la rive gauche si
« giments de cavalerie et quatre régiments d'infant
« et sa contenance faisait présumer qu'il défendrait
« ment le passage. Le général Espagne [1], command
« division des chasseurs à cheval, les dragons aux o
« du général Mermet [2] et les cuirassiers aux ordr
« général Pully [3] s'étaient portés sur le fleuve; tandi
« les divisions Duhesme et Seras marchaient sur S
« Vilto, celles des généraux Molitor et Gardanne s
« rigaient sur Valvasone.

« Le général Espagne avait reçu l'ordre de pousse
« reconnaissances : le 21, à six heures du matin, un esca
« qu'il avait fait passer fut chargé par un régimen
« cavalerie autrichienne. Il soutint l'attaque avec intı
« dité, et donna le temps au général Espagne de se p
« au-devant de l'ennemi qui bientôt fut repoussé et
« en fuite. Notre artillerie cependant s'étant mise en
« sition, la canonnade commença d'une rive à l'autre ;
« fut très-vive et se prolongea toute la journée. L'enı
« avait placé trente pièces de canon derrière une di
« nous n'en avions que dix-huit, et nos artilleurs con
« vèrent leur supériorité ordinaire. Les divisions
« fanterie arrivèrent vers le soir. Le général en chef
« satisfait des avantages qu'il avait obtenus et qui lu
« assuraient de nouveaux, ne voulut pas de suite effec
« le passage : il se contenta de faire ses dispositions pou
« lendemain, persuadé qu'il pourrait porter des coups
« décisifs. Les divisions étaient réunies aux points
« diqués, à Saint-Vilto et à Valvasone : c'est sur ces d
« points qu'elles devaient passer le fleuve, tourner et c
« per l'ennemi. Le prince Charles [5] craignit sans d

(1) Jean-Louis-Brigitte Espagne, général de division, depuis co
(2) Julien-Augustin-Joseph Mermet, général de division, depuis vico
et gentilhomme de la chambre du roi. (3) *Voir la note p.* 491. (4) Mass
voir la note p. 566. (5) *Voir la note* p. 540.

« l'exécution de ce plan; il ne jugea pas devoir attendre « le jour dans sa position, et dès minuit il était en retraite « sur le chemin de Palma-Nova. L'armée passa le Tagliamento avec le regret de n'avoir plus d'ennemis à combattre (1). »

921. PASSAGE DU DANUBE PRÈS DE VIENNE (13 novembre 1805).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1837, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Le prince Murat (2), avec la réserve de la cavalerie, le maréchal Lannes (3) avec son corps d'armée, se portèrent le 13 novembre 1805 au delà du Danube.

922. NAPOLÉON REÇOIT LES CLEFS DE LA VILLE DE VIENNE (13 novembre 1805).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 69.

Par Girodet-Trioson en 1808.

Napoléon était à Saint-Polten lorsqu'il apprit par un aide de camp du maréchal Mortier les détails de l'affaire de Diernstein. D'après les ouvertures qui lui avaient été faites à Lintz, par le comte de Giulay (4), il espérait terminer promptement la guerre.

Il était à peu de distance de la capitale de l'Autriche, lorsqu'il reçut à son quartier général une députation des magistrats de la ville, conduite par le prince de Sinzendorf. (5) Napoléon leur donna l'assurance que les propriétés seraient respectées, et il fut convenu que la garde bourgeoise, qui formait seule la garnison de Vienne, conserverait ses armes et son arsenal particulier, qu'elle continuerait son service et partagerait les postes intérieurs avec les troupes françaises.

L'Empereur fut reçu à la porte du Danube par la députation de la ville, composée du prince de Sinzendorf, du prélat de Seidenstetten, du comte de Veterani (6), du baron de Kees, du bourgmestre de la ville, M. de Wohlleben, et du général Bourgeois (7) du corps du génie.

(1) *Sixième Bulletin de l'armée d'Italie.* (2) *Voir la note* p. 612. (3) *Idem* p. 583. (4) *Idem* p. 740. (5) N.... de Sinzendorf, lieutenant-maréchal, au service d'Autriche, depuis général d'infanterie. (6) N.... comte de Veterani, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (7) N.... Bourgeois, lieutenant-maréchal du génie au service d'Autriche.

923. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A VIENNE (13 novembre 1805).

Par MM. Jean ALAUX et GUIAUD en 1835. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 68.

L'armée prit ensuite possession de la ville où l'empereur Napoléon ne s'arrêta que quelques instants : « il se « rendit presque aussitôt son arrivée au château impérial « de Schœnbrünn, où il établit son quartier général. »

« Nous avons trouvé dans Vienne plus de deux mille « pièces de canon, une salle d'armes garnie de cent mille « fusils ; des munitions de toutes espèces ; enfin de quoi « former l'équipage de campagne de trois ou quatre ar- « mées (1). »

924. COMBAT DE GUNTERSDORF (16 novembre 1805).

Par M. FÉRON en 1837. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 68.

« Les bruits d'armistice et de paix que le passage réi- « téré du comte Giulay (2) avait accrédités à Vienne s'étaient « promptement répandus dans les armées : loin de les dé- « mentir chaque parti en tirait avantage suivant sa posi- « tion. Si les Français obtinrent celui du passage et de la « conservation du beau pont de Vienne, une colonne de « quatre mille hommes d'infanterie autrichienne et un ré- « giment de cuirassiers détachés de l'armée de Kutusow, et « coupant la route de Bohême, avaient traversé les postes « français, qui les avaient laissé passer sur le faux « bruit d'une suspension d'armes. Ce fut sur la même as- « surance que le général autrichien de Noslitz (3), atteint « le 15 novembre entre Hollabrünn et Schœngraben par « l'avant-garde du prince Murat (4), n'opposa aucune résis- « tance, et fournit à la nombreuse cavalerie française le « moyen d'attaquer presque à l'improviste le prince Ba- « gration (5). Une convention d'armistice avait été signée à la « suite de cette journée entre le prince Murat et le géné- « ral Kutusow (6). Cette convention devait être soumise à « l'empereur Napoléon, et en attendant la notification, « l'armée russe et le corps d'armée du prince resteraient

(1) *Vingt-troisième Bulletin de la grande armée.* (2) *Voir la note* p. 740.
(3) N.... Noslitz, lieutenant-maréchal, depuis général de cavalerie. (4) *Voir la note* p. 612. (5) *Idem* p. 742. (6) *Idem* p. 740.

« dans les mêmes positions qu'ils occupaient : en cas de « non-acceptation, on devait se prévenir quatre heures « avant de rompre l'armistice (1). »

« Mais le prince Murat, instruit que les généraux « russes, immédiatement après la signature de la conven- « tion, s'étaient mis en marche avec une portion de leur « armée sur Znaïm, et que tout indiquait que l'autre partie « allait la suivre, leur a fait connaître que l'Empereur « n'avait pas ratifié la convention, et qu'en conséquence « il allait attaquer. En effet le prince Murat a fait ses dis- « positions, a marché à l'ennemi et l'a attaqué le 25 bru- « maire an XIV (16 novembre 1805), à quatre heures « après midi ; ce qui a donné lieu au combat de Gun- « tersdorf, dans lequel la partie de l'armée russe qui « formait l'arrière-garde a été mise en déroute, a perdu « douze pièces de canon, cent voitures de bagages, deux « mille prisonniers et deux mille hommes restés sur le « champ de bataille. Le maréchal Lannes (2) a fait attaquer « l'ennemi de front ; et tandis qu'il le faisait tourner par « la gauche par la brigade de grenadiers du général Du- « pas, le maréchal Soult (3) le faisait tourner par la *droite* « par la brigade du général Levasseur de la division « Legrand, composée du troisième et du dix-huitième « régiment de ligne. Le général de division *Walther* (4) a « chargé les Russes avec une brigade de dragons, et a fait « trois cents prisonniers.

« La brigade de grenadiers du général Laplanche-Mor- « tier s'est distinguée. Sans la nuit rien n'eût échappé. « On s'est battu à l'arme blanche plusieurs fois. Des ba- « taillons de grenadiers russes ont montré de l'intrépidité : « le général Oudinot (5) a été blessé ; ses deux aides de « camp, chefs d'escadron Demengeot (6) et Lamotte (7), l'ont « été à ses côtés (8). »

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

925. BIVOUAC DE L'ARMÉE FRANÇAISE LA VEILLE AU SOIR DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ (1er déc. 1805).

Par Louis-Albert-Ghislain, baron Bacler d'Albe en 1806.

(1) *Précis des évènemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIV, p. 47. (2) *Voir la note* p. 583. (3) *Idem* p. 590. (4) *Idem* p. 694. (5) *Idem* p. 656. (6) Jean-Baptiste Demengeot, depuis colonel du 13e régiment de chasseurs et baron. (7) Etienne-Auguste Gourlet Lamotte, depuis lieutenant général et baron. (8) *Vingt-sixième Bulletin de la grande armée.*

Par MM. Jean ALAUX et BROCAS en 1836, d'après le tableau de Bacler d'Albe.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 69.

« Après l'affaire de Guntersdorf le général Kutusow [1] « se retira pour opérer sa jonction avec la seconde armée « russe, et il était vraisemblable qu'elle s'effectuerait sous « la place de Brünn, en Moravie, où l'on savait que l'em- « pereur Alexandre [2], venant de Berlin, devrait rencon- « trer l'empereur d'Autriche [3].

« Après avoir veillé à la sûreté de Vienne, l'empereur « Napoléon transporta le quartier général à Pohrlitz, où « il apprit l'évacuation de la place de Brünn et du fort de « Spielberg, qui la commande. L'empereur d'Autriche « en était parti depuis deux jours avec toute sa cour, pour « se retirer à Olmütz. L'empereur Alexandre avait été « l'y joindre, après avoir rencontré à son passage à Brünn « le général Kutusow, qui prit alors le commandement « général de l'armée combinée [4]. »

Le 20 novembre 1805 Napoléon arriva à Brünn à dix heures du matin.

Deux plénipotentiaires autrichiens ne tardèrent pas à y arriver pour proposer un armistice ; mais l'Empereur savait qu'on ne voulait que gagner du temps pour attendre l'arrivée de toutes les troupes russes. Il lui fallait une bataille et non des négociations.

Il se rendit le 29 novembre au bivouac, que depuis on appela *la Butte de l'Empereur*, « détermina sa ligne de « bataille coupant perpendiculairement la grande route « d'Olmütz, la droite au lac de Menitz, la gauche au « pied de la masse de montagnes qui séparent le bassin « de Schwartza de celui de la March, ayant devant elle « et pour appui le Bosenitz-Berg, montagne détachée « et escarpée, que Napoléon fit retrancher et armer d'une « forte batterie. Cette montagne, qui lui rappelait une « position d'Egypte toute semblable, et sur laquelle il « avait aussi fait élever des retranchements, s'appelait

(1) *Voir la note* p. 740. (2) Alexandre Paulowitz, empereur de toutes les Russies. (3) *Voir la note* p. 487. (4) *Précis des événements militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIV, p. 55 et 60.



« le Santon, à cause d'un tombeau que les Turcs y avaient « autrefois construit [1]. »

Le soir de la veille de la bataille, rapporte le *trentième bulletin de la Grande Armée*, « Napoléon voulut vi« siter à pied et incognito tous les bivouacs ; mais à peine « eut-il fait quelques pas qu'il fut reconnu Il serait im« possible de peindre l'enthousiasme des soldats en le « voyant. Des fanaux de paille furent mis en un instant « au haut de milliers de perches, et quatre-vingt mille « hommes se présentèrent au-devant de l'Empereur, en « le saluant par des acclamations ; les uns pour fêter l'an« niversaire de son couronnement, les autres disant que « l'armée donnerait le lendemain son bouquet à l'Empe« reur. Un des plus vieux grenadiers s'approcha de lui et « lui dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer Je te « promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'au« ras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons « demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour « célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »

927. NAPOLÉON DONNANT L'ORDRE AVANT LA BATAILLE D'AUSTERLITZ (2 décembre 1805).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 69.

Par CARLE VERNET en 1808.

Le jour de la bataille, l'Empereur était à cheval avant le jour, entouré de tous ses généraux, Murat [2], Bernadotte [3], Soult [4], Lannes [5], Davoust [6], Duroc [7] et Bessières [8]. Napoléon attendait, pour donner ses derniers ordres, que l'horizon fût bien éclairci. Aux premiers rayons du jour, s'apercevant que l'armée combinée quittait les hauteurs de Pratzen, il donna ordre au maréchal Soult de s'en emparer.

928. BATAILLE D'AUSTERLITZ (2 décembre 1805).

ATTAQUE DES HAUTEURS DE PRATZEN, A DIX HEURES DU MATIN, PAR LE CENTRE DE L'ARMÉE, COMPOSÉ DU QUATRIÈME CORPS. — FORMATION DE LA GAUCHE ET DÉFENSE VERS LA DROITE DU VILLAGE DE SOKOLNITZ.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

« Un instant après, la canonnade se fit entendre à l'ex-

(1) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIV, p. 139. (2) *Voir la note* p. 612. (3) *Idem* p. 551. (4) *Idem* p. 590. (5) *Idem* p. 583. (6) *Idem* p. 509. (7) *Idem* p. 631. (8) *Idem* p. 641.

« trémité de la droite que l'avant-garde ennemie avait déjà « débordée ; mais la rencontre imprévue du maréchal « Davoust ([1]) arrêta l'ennemi tout court, et le combat « s'engagea.

« Le maréchal Soult ([2]) s'ébranle au même instant, se « dirige sur les hauteurs du village de Pratzen avec les di- « visions des généraux Vandamme et Saint-Hilaire ([3]). »

« Après deux heures de combat, les alliés perdirent les « hauteurs de Pratzen et toute l'artillerie qu'ils y montrè- « rent. Dès ce moment ils n'eurent plus d'espoir de réta- « blir la bataille ([4]). »

929. BATAILLE D'AUSTERLITZ (2 décembre 1805).

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

« Le prince Murat ([5]) s'ébranle avec sa cavalerie. La « gauche, commandée par le maréchal Lannes ([6]), marche « en échelons par régiments, comme à l'exercice. Une ca- « nonnade épouvantable s'engage sur toute la ligne ; deux « cents pièces de canon et près de deux cent mille hom- « mes faisaient un bruit affreux.

« Un bataillon du quatrième de ligne fut chargé par la « garde impériale russe à cheval, et culbuté ([7]). »

930. BATAILLE D'AUSTERLITZ (2 décembre 1805).

Par le baron Gérard en 1808.

« L'empereur Napoléon, qui était à peu de distance sous « Blasowitz, en avant de sa réserve, impatiente de com- « battre, fut bientôt informé de cet événement. Il ordonna « sur-le-champ au général Rapp ([8]) de se mettre à la tête « de ses Mameluks, de deux escadrons de chasseurs et d'un « escadron de grenadiers de sa garde.

« Je fis mon mouvement dans un clin d'œil, dit le « général Rapp, dans ses Mémoires ; je partis au galop, « et à deux portées de canon j'aperçus le désordre de « nos troupes ; quelques fuyards me confirmèrent ce qui

([1]) *Voir la note* p. 509. ([2]) *Idem* p. 590. ([3]) *Trentième Bulletin de la grande armée.* ([4]) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIV, p. 176 ([5]) *Voir la note* p. 612. ([6]) *Idem* p. 583. ([7]) *Trentième Bulletin de la grande armée.* ([8]) Jean Rapp, général de brigade, depuis comte, lieutenant général et pair de France.

« s'était passé, c'est-à-dire que la cavalerie russe était
« au milieu de nos carrés, sabrant nos soldats. Nous
« aperçûmes derrière ce champ de carnage la réserve
« ennemie, composée de fortes masses d'infanterie et de
« cavalerie, qui arrivait. Je mis mes troupes en bataille
« à mi-portée de fusil de l'ennemi qui, de son côté,
« quitta notre infanterie sabrée pour se ranger en ba-
« taille. Quatre pièces d'artillerie arrivèrent au galop et
« furent mises en batterie devant moi ;........ je chargeai
« de suite l'artillerie russe qui fut enlevée. La cavalerie
« de la garde russe nous attendait de pied ferme : nous
« l'enfonçâmes; elle fut mise en déroute et se sauva en
« désordre, repassa, ainsi que nous, sur le corps de nos
« carrés enfoncés. Tous ceux qui n'étaient pas blessés se
« relevèrent et se rallièrent. Un escadron de grenadiers à
« cheval vint me renforcer pendant que les réserves arri-
« vaient au secours de la garde russe; je ralliai mes troupes
« au moment où les troupes se formaient de nouveau en ba-
« taille : j'exécutai une nouvelle charge et nous enfonçâmes
« tout ce qui se trouva sur notre passage. Les Russes se bat-
« tirent avec une valeur digne d'admiration, mais ne purent
« résister au sang-froid et à l'intrépidité de nos soldats.
« Nous nous battîmes constamment corps à corps, l'infan-
« terie russe n'osant tirer dans la mêlée : tout à coup la
« garde russe plia et alla chercher un refuge dans son in-
« fanterie, qui avait déposé ses havre-sacs pour mieux se
« battre. Nous enfonçâmes tout : le carnage devint terri-
« ble; le brave colonel Morland fut tué, le général Dalle-
« magne (1), les officiers et les soldats se battirent avec une
« rare intrépidité; je reçus un coup de pointe de sabre
« dans la tête, qui fit tomber mon chapeau sur le champ de
« bataille : mon cheval reçut cinq blessures. *La défaite de*
« *la garde impériale russe eut lieu en présence de l'empe-*
« *reur Alexandre* (2) et de l'empereur d'Autriche (3) qui
« étaient sur une élévation à peu de distance du champ
« de carnage. Le prince Repnin (4), commandant les che-
« valiers-gardes, fut fait prisonnier (5).... »

« Le corps de l'ennemi, qui avait été cerné et déposté de
« toutes ses hauteurs, se trouvait dans un bas-fond et acculé
« à un lac. L'Empereur s'y porta avec vingt pièces de ca-

(1) *Voir la note* p. 584. (2) *Idem* p. 749. (3) *Idem* p. 487. (4) Nicolas, prince Repnin, général-major au service de Russie, depuis administrateur général de la Saxe, gouverneur-général de Pultawa, etc. (5) *Mémoires du général Rapp*, t. VI, p. 192-195.

« non. Ce corps fut chassé de position en position,
« vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à
« vingt mille hommes se jetant dans l'eau et se noy
« les lacs.

« Deux colonnes, chacune de quatre mille Russ
« tent bas les armes et se rendent prisonnières;
« parc de l'ennemi est pris. Les résultats de cette
« sont quarante drapeaux russes, parmi lesquels
« étendards de la garde impériale, un nombre co
« ble de prisonniers; l'état-major ne les connaît pa
« tous; on avait déjà la note de vingt mille, douze o
« généraux, au moins quinze mille Russes tués
« sur le champ de bataille. Quoiqu'on n'ait pas en
« rapports, on peut, au premier coup d'œil, évalu
« perte à huit cents hommes tués et quinze à sei
« blessés. Cela n'étonnera pas les militaires qui sav
« ce n'est que dans la déroute qu'on perd des hom
« nul autre corps que le bataillon du quatrièm
« rompu. Parmi les blessés sont les généraux de
« Kellermann (1) et Walther (2); les généraux de
« Valhubert (3), Thiébault (4), Sébastiani (5), Com
« et Rapp (7), aide de camp de l'Empereur; le
« Saint-Hilaire (8), qui, blessé au commencement
« tion, est resté toute la journée sur le champ de b
« il s'est couvert de gloire (9). »

931. MORT DU GÉNÉRAL VALHUBERT (2 décembre

Par Jean-François-Pierre PEYRON

932. MORT DU GÉNÉRAL VALHUBERT (2 décembre

Par MM. Jean ALAUX et BRISSET
d'après le tableau de Peyron.

933. BATAILLE D'AUSTERLITZ (ALLÉGORIE.) (2 déc.

Par Antoine-François CALLET

« Pendant cinq heures de combat de pied ferme,
« baïonnette croisée, une foule de braves se sign

(1) *Voir la note* p. 686 (2) *Idem* p. 694. (3) Jean-Marie-Melo Valhubert. (4) Paul-Charles-François-Adrien-Henri-Dieudonné Tl depuis baron et lieutenant général. (5) *Voir la note* p. 731. (Dominique Compans, depuis comte, lieutenant général et France. (7) *Voir la note* p. 751 (8) *Idem* p. 565. (9) *Trentième Bu la grande armée.*



« par des actions d'éclat, l'histoire militaire n'en devrait « laisser aucune en oubli, et les vainqueurs et les vaincus « ont droit à cette commémoration; mais pouvons-nous « soutenir l'attention et l'intérêt du lecteur sur l'ensemble « de la bataille, si nous nous laissons entraîner à les en dis- « traire à chaque pas par le récit de tant de glorieux faits « d'armes? Que du moins le petit nombre de ceux que « nous citons comme de mémorables exemples de vertus « guerrières attestent nos regrets de ne pouvoir les men- « tionner tous dans ce précis. Le général français Valhu- « bert (1), mortellement blessé, rappela aux grenadiers, qui « accoururent pour l'enlever, l'ordre de l'Empereur *de ne* « *pas quitter le champ de bataille pour secourir les blessés*, « et les renvoya à leur poste; le soir, ayant été transporté « à Brünn, il écrivit à l'Empereur: « Je voudrais avoir « fait plus pour vous; dans une heure je ne serai plus; « je n'ai donc pas besoin de vous recommander ma femme « et mes enfants (2). »

934. ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE FRANÇOIS II APRÈS LA BATAILLE D'AUSTERLITZ (4 décembre 1805).

Ai'e du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 60.

Par le baron GROS en 1812.

Le lendemain de la bataille d'Austerlitz, l'empereur d'Autriche (3) envoya le prince Jean de Lichtenstein (4) au quartier général français pour demander un armistice et proposer à l'empereur Napoléon une entrevue où les conditions en seraient réglées. Napoléon accueillit gracieusement le prince de Lichtenstein et accepta l'entrevue pour le lendemain 4 décembre, avec l'empereur François II. Il fut convenu qu'il se rendrait sur la route d'Austerlitz à Goeden, au point où se trouvaient les avant-postes de l'armée française.

« L'empereur Napoléon s'était rendu à ses avant-postes « près de Sarutschitz, et avait fait établir son bivouac au- « près d'un moulin, à côté de la grande route; il y attendit « l'empereur d'Autriche, alla au-devant de lui dès qu'il « eut mis pied à terre, et l'invitant à s'approcher du feu « de son bivouac: « Je vous reçois, lui dit-il, dans le seul « palais que j'habite depuis deux mois. » — « Vous tirez

(1) *Voir la note* p. 753. (2) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIV, p. 288. (3) *Voir la note* p. 487. (4) *Idem* p. 739.

« si bon parti de cette habitation, qu'elle doit vous plaire,»
« répondit en souriant François II (1). »

935. ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE L'ARCHIDUC CHARLES A STAMERSDORFF (17 décembre 1805).

Par Marie-Nicolas Ponce Camus en 1812. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

On lit dans le *trente-septième Bulletin de la Grande Armée* : « Le prince Charles (2) a demandé à voir l'Empereur.
« Sa Majesté aura demain une entrevue avec ce prince, à
« la maison de chasse de Stamersdorff, à trois lieues de
« Vienne. »

Napoléon, voulant laisser à Son Altesse Royale un témoignage de son affection particulière, lui donna son épée.

936. LE PREMIER BATAILLON DU QUATRIÈME RÉGIMENT DE LIGNE REMET A L'EMPEREUR DEUX ÉTENDARDS PRIS SUR L'ENNEMI A LA BATAILLE D'AUSTERLITZ (24 décembre 1805).

Par M. Gamnier en 1840. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

Après la bataille d'Austerlitz et pendant les négociations, Napoléon étant revenu à son quartier général de Schœnbrünn, passa successivement la revue des différents corps de la grande armée.

« Mardi 3 nivôse (24 décembre 1805), rapporte le *trente-*
« *sixième Bulletin de la Grande Armée*, Sa Majesté a passé
« la revue de la division Vandamme. L'Empereur a chargé
« le maréchal Soult (3) de faire connaître qu'il a été satisfait
« de cette division, et de revoir, après la bataille d'Auster-
« litz, en si bon état et si nombreux les bataillons qui ont
« acquis tant de gloire et qui ont tant contribué au succès
« de cette journée.

« Arrivé au premier bataillon du quatrième régiment
« de ligne qui avait été entamé à la bataille d'Austerlitz
« et y avait perdu son aigle, l'Empereur lui dit : Soldats,
« qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous ai donnée? Vous
« aviez juré qu'elle vous servirait de point de ralliement et
« que vous la défendriez au péril de votre vie : comment
« avez-vous tenu votre promesse? Le major a répondu que
« le porte-drapeau ayant été tué dans une charge au mo-

(1) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIV, p. 214. (2) *Voir la note* p. 540. (3) *Idem* p. 590.



« ment de la plus forte mêlée, personne ne s'en était « aperçu au milieu de la fumée ; que cependant la division « avait fait un mouvement à droite ; que le bataillon avait « appuyé ce mouvement, et que ce n'était que long-temps « après que l'on s'était aperçu de la perte de son aigle ; « que la preuve qu'il avait été réuni et qu'il n'avait point « été rompu, c'est qu'un moment après il avait culbuté « deux bataillons russes et pris deux drapeaux dont il fai- « sait hommage à l'Empereur, espérant que cela leur méri- « terait qu'il leur rendît une autre aigle. L'Empereur a été « un peu incertain, puis il a dit : « Officiers et soldats, « jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte « de son aigle, et que si vous vous en étiez aperçus vous « vous seriez précipités pour la reprendre, ou vous auriez « péri sur le champ de bataille ; car un soldat qui a perdu « son drapeau a tout perdu ? » Au même moment mille « bras se sont élevés : « Nous le jurons, et nous jurons « aussi de défendre l'aigle que vous nous donnerez avec la « même intrépidité que nous avons mise à prendre les « deux drapeaux que nous vous présentons. » En ce cas, a dit « en souriant l'Empereur, je vous rendrai donc votre aigle. »

937. LE SÉNAT REÇOIT LES DRAPEAUX PRIS DANS LA CAMPAGNE D'AUTRICHE (1er janvier 1806).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 79.

Par Jean-Baptiste REGNAULT en 1808.

« Aujourd'hui à midi, rapporte le *Moniteur* du 2 jan- « vier 1806, le Tribunat est sorti en corps de son palais « pour porter les cinquante-quatre drapeaux qu'il a été « chargé de remettre au Sénat, de la part de Sa Majesté « l'Empereur et Roi. La marche était ouverte dans l'ordre « suivant :

« Un groupe de trompettes, un escadron de chasseurs « à cheval ;

« Un escadron de dragons à cheval ;

« Un groupe de musiciens à cheval,

« L'état-major de la place de Paris, un peloton d'of- « ficiers de toutes armes, à cheval, portant les drapeaux « pris sur l'ennemi ; ce peloton était entouré de militaires « à cheval ;

« Les huissiers du Tribunat, les messagers du Tribunat, « M. le président du Tribunat, les voitures de Messieurs « les tribuns ;

« Le corps du Tribunat était escorté par cent hommes à « cheval ; un corps de gendarmerie à cheval fermait la « marche. Des décharges d'artillerie ont annoncé le mo- « ment de son départ ; d'autres décharges ont annoncé le « moment de son arrivée au palais du Sénat.

« Le Sénat voulant témoigner sa reconnaissance à Sa « Majesté l'Empereur et Roi, pour le gage précieux qu'il « reçoit de la bienveillance de Sa Majesté, dans les dra- « peaux dont elle lui a fait don,

« Decrète ce qui suit (1) :

« Art. Ier La lettre de Sa Majesté l'Empereur et Roi, « datée d'Elchingen, le 26 vendémiaire an XIV, et par « laquelle Sa Majesté fait don au Sénat de quarante dra- « peaux conquis par son armée, sera gravée sur des ta- « bles de marbre qui seront placées dans la salle des « séances du Sénat ;

« Art. II. A la suite de cette lettre sera pareillement « gravé ce qui suit :

« Les quarante drapeaux et les quatorze autres ajoutés « aux premiers par Sa Majesté ont été apportés au Sénat « par le Tribunat en corps, et déposés dans cette salle, le « mercredi 1er janvier 1806. Le prince archichancelier de « l'Empire (2) présidait la séance, et parmi les membres « présents on distinguait Monge (3), Bertholet (4), La- « place (5), Vien (6), etc. »

938. MARIAGE DU PRINCE EUGÈNE DE BEAUHARNAIS ET DE LA PRINCESSE AMÉLIE DE BAVIÈRE, A MUNICH (14 janvier 1806).

Par François-Guillaume MÉNAGEOT en 1807. Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

« Le *Moniteur* du 22 janvier 1806 rapporte que l'empe- « reur Napoléon et le roi de Bavière (7) ayant arrêté entre « eux le mariage du prince Eugène (8), vice-roi d'Italie, et « de la princesse royale Auguste-Amélie de Bavière, les « cérémonies du mariage eurent lieu à Munich les 13 et « 14 janvier 1806, en présence de l'Empereur et de l'Im- « pératrice.

(1) *Moniteur* du 4 janvier. (2) Cambacérès, *voir la note* p. 560. (3) *Voir la note* p. 637. (4) *Idem* p. 637. (5) Pierre-Simon Laplace, chancelier du sénat, membre de l'Institut (1re classe, mathématiques), depuis pair de France, marquis, etc. (6) Joseph-Marie Vien, membre de l'Institut (4e classe, beaux-arts) sénateur, depuis comte. (7) Maximilien-Joseph. (8) *Voir la note* p. 631.

« Le 13, à une heure après midi, les deux familles im-
« périale et royale se sont rendues en cortége dans la
« grande galerie du palais, disposée à cet effet. Leurs
« Majestés impériales et royales étaient entourées de leur
« cour; la nef de la galerie qui se prolongeait en face des
« trônes était occupée par toutes les personnes de distinc-
« tion qui se trouvaient à Munich, et parmi lesquelles un
« grand nombre était venu tant des états de S. M. le roi
« de Bavière que des états voisins.

« Leurs Majestés ayant pris place, le ministre secrétaire
« d'État (1) de l'empire a fait la lecture du contrat de ma-
« riage, qui a ensuite été signé suivant les formes qui
« avaient été précédemment réglées. Le ministre secré-
« taire d'État a présenté la plume à S. M. l'Empereur et à
« S. M. l'Impératrice. Il a remis ensuite le contrat de ma-
« riage au ministre secrétaire d'État des affaires étrangères
« du Roi de Bavière qui, après l'avoir présenté à LL. MM.
« le Roi et la Reine de Bavière, le lui a rendu.

« Ce contrat ayant été présenté successivement et dans
« les mêmes formes au prince Eugène, à la princesse
« Auguste, au prince royal de Bavière (2) et à S. A. S. le
« prince Murat (3), grand amiral, a ensuite été signé par
« MM. Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord (4), minis-
« tre des relations extérieures; Michel Duroc (5), grand
« maréchal du palais; Armand-Augustin-Louis de Caulain-
« court (6), grand écuyer; Jean-Baptiste Bessières (7), ma-
« réchal de l'empire, colonel général de la garde; Louis-
« Auguste Juvenal d'Harville (8), sénateur, premier écuyer
« de S. M. l'Impératrice, témoins du prince Eugène; par
« MM. le comte Théodore Tapor de Mourwiski, ministre
« d'État; le comte Antoine de Forring Seefeld, grand
« maître; le baron Maximilien de Rechberg, grand cham-
« bellan; le baron Louis de Gohren, grand maréchal, et
« le baron Charles de Kesling, grand écuyer, témoins de
« la princesse Auguste. Le contrat a alors été contre-signé
« par le ministre secrétaire d'État de l'empire et par le
« ministre secrétaire d'État des affaires étrangères de Ba-
« vière. Ce dernier l'a ensuite remis au ministre secrétaire
« d'État de l'empire. Cet acte sera déposé dans les archi-
« ves impériales.

« La cérémonie de la signature étant ainsi terminée, le

(1) Maret, *voir la note* p. 706. (2) Louis-Charles-Auguste, depuis roi de Bavière. (3) *Voir la note* p. 612. (4) *Idem* p. 485. (5) *Idem* p. 631. (6) *Idem* p. 707. (7) *Idem* p. 647. (8) *Idem* p. 506.

« prince Eugène et la princesse Auguste-Amélie
« vière se sont placés devant le trône, et le ministre
« taire d'État de l'empire, en conséquence de l'au
« tion expresse qu'il en avait reçue par décret impé
« même jour, et remplaçant S. A. S. le prince archic
« lier de l'Empire, Cambacérès [1], a procédé à l'ac
« du mariage. Après avoir fait aux illustres époux l
« mandes prescrites par la loi, il a prononcé les par
« après : S. M. l'Empereur et Roi, entendant que l
« malités observées ci-dessus satisfassent pleineme
« qu'exigent les lois de l'empire pour consacrer l'ét
« des illustres conjoints, et pour les autoriser en
« quence à appeler sur leur union les bénédictions de
« sainte mère l'Église catholique, apostolique et ron
« en vertu de l'autorisation expresse que nous en
« reçue de Sa Majesté, nous déclarons au nom de
« LL. AA. I. et R. le prince Eugène et la pri
« Auguste-Amélie de Bavière unis par les liens d
« riage.

« L'acte civil a ensuite été présenté par le minist
« crétaire d'État à la signature des illustres époux
« leurs augustes familles. Les témoins qui avaient eu
« neur de signer le contrat ont signé cet acte qui l'
« ensuite par le ministre secrétaire d'État, en préser
« Leurs Majestés.

« S. A. S. l'archichancelier de l'empire german
« primat d'Allemagne [2], est entré alors avec son cle
« a occupé un fauteuil placé en face des trônes. Le
« Eugène et la princesse Auguste se sont présenté
« vant lui, et S. A. S. E. l'archevêque primat a procé
« bénédiction des anneaux et à la cérémonie des fianç

« La cérémonie du mariage devant l'Église fut cél
« le lendemain par le prince Primat [3]. »

929. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA CANON CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS LE TREMENDOU avril 1806).

Par M. GILBERT e

Le 21 avril 1806, à six heures et demie du mati

(1) *Voir la note* p. 560. (2) Charles-Théodore-Antoine-Marie Ka de Worms, baron de Dalberg, depuis archevêque, prince primat confédération du Rhin, grand duc de Francfort, etc. et archevêq Ratisbonne. (3) *Moniteur* du 22 janvier 1806.

frégate de quarante canons *la Canonnière*, commandée par le capitaine de vaisseau César Bourayne (1), en croisière sur la côte sud-est de l'Afrique, aperçut treize voiles sur lesquelles elle se dirigea pour les reconnaître. Le capitaine Bourayne, après s'être assuré que deux de ces bâtiments appartenaient à la compagnie des Indes et formaient un convoi escorté par un vaisseau de ligne, *le Tremendous*, de soixante-quatorze canons, capitaine John Osborn, jugea prudent de se retirer devant des forces aussi supérieures. Mais *le Tremendous*, après avoir fait à *la Canonnière* des signaux auxquels elle ne put pas répondre, prit chasse sur elle, la joignit vers quatre heures du soir et la força à accepter le combat. Malgré l'énorme disproportion de forces entre les deux adversaires, l'action dura une heure et demie. L'équipage de la frégate y déploya une ardeur et un courage extraordinaires. Le vaisseau anglais fut tellement maltraité, qu'il lui fut impossible de poursuivre la frégate qui, heureuse de n'avoir pas succombé, s'éloigna du champ de bataille.

940. LE VAISSEAU LE FOUDROYANT, ATTAQUÉ PAR UNE DIVISION ANGLAISE, RELACHE A LA HAVANE (14 septembre 1806).

Par M. Théodore Gudin en ....

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Le contre-amiral Willaumez (2) croisait à la hauteur des débouquements de Bahama, lorsque son escadre fut surprise dans cette position par une affreuse tempête qui s'éleva dans la nuit du 19 au 20 août. Au milieu de cette tourmente, telle que l'amiral lui même dit n'en avoir jamais vu de semblable, les vaisseaux furent dispersés et coururent les plus grands dangers. Presque tous démâtèrent complétement et perdirent leur gouvernail. *Le Foudroyant* et *l'Impétueux* éprouvèrent à la fois ce double accident. Ces deux vaisseaux, sans aucun moyen de se diriger et poussés en travers par le vent et la mer, demeurèrent trois jours à la vue l'un de l'autre, sans pouvoir se communiquer même au porte-voix. Enfin *le Foudroyant* parvint à fabriquer une espèce de gouvernail et à établir des mâtereaux à la place des mâts qu'il avait perdus. Dans ce déplo-

(1) César-Joseph Bourayne, depuis baron et major général de la marine à Brest. (2) *Voir la note* p. 704.

rable état, Willaumez se dirigea vers la Havane. Dans les environs de ce port, *le Foudroyant* fut attaqué par une division anglaise, à la tête de laquelle se trouvait le vaisseau rasé *l'Anson*. Malgré la difficulté qu'éprouvait le vaisseau français pour manœuvrer, en moins d'une demi-heure il mit son ennemi en fuite, et bientôt après entra dans le port.

941. **ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DU PRINCE PRIMAT A ASCHAFFENBOURG** (2 octobre 1806).

Par Constant BOURGEOIS en 1812. — Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

« Leurs Majestés Impériales et Royales sont parties de « Saint-Cloud dans la nuit du mercredi au jeudi. On croit « que S. M. l'Empereur se dirige sur Mayence.

« Mayence, 2 octobre.

« S. M. l'Empereur et Roi, arrivée ici le 28 septembre, « en est partie hier, à neuf heures du soir, pour Wurtz- « bourg (1). »

L'Empereur est passé par Aschaffenbourg, où il a été reçu par le prince-Primat (2).

942. **ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DU GRAND-DUC DANS LES JARDINS DU PALAIS A WURTZBOURG.**

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1812. — Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

A son arrivée à Würtzbourg, Napoléon a été également reçu par le grand-duc (3); il a eu avec lui une entrevue dans le jardin du palais.

943. **COMBAT DE SAALFELD** (10 octobre 1806).

Par M. DESMOULINS en 1837. — Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

944. **COMBAT DE SAALFELD** (10 octobre 1806).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Napoléon quitta Wurtzbourg le 6 octobre pour se rendre

(1) *Bulletin de la grande armée et Moniteur.* (2) *Voir la note* p. 759.
(3) Ferdinand-Joseph-Jean, archiduc d'Autriche, frère puiné de l'empereur François II.

à Bamberg. Le 7 octobre il écrivit de son quartier général la lettre suivante au Sénat :

« Sénateurs,

« Nous avons quitté notre capitale pour nous rendre au « milieu de notre armée d'Allemagne, dès l'instant que « nous avons su avec certitude qu'elle était menacée sur « ses flancs par des mouvements inopinés. A peine arrivé « sur les frontières de nos états, nous avons eu lieu de re- « connaître combien notre présence y était nécessaire, et « de nous applaudir des mesures défensives que nous avions « prises avant de quitter le centre de notre empire. Déjà « les armées prussiennes, portées au grand complet de « guerre, s'étaient ébranlées de toutes parts ; elles avaient « dépassé leurs frontières, la Saxe était envahie ; et le sage « Prince qui la gouverne était forcé d'agir contre sa vo- « lonté, contre l'intérêt de nos troupes. Les armées prus- « siennes étaient arrivées devant les cantonnements de nos « troupes.

« Notre premier devoir a été de passer le Rhin nous- « mêmes, de former nos camps et de faire entendre le cri « de guerre.

« Aucun sacrifice personnel ne nous sera pénible, au- « cun danger ne nous arrêtera, toutes les fois qu'il s'agira « d'assurer les droits, l'honneur et la prospérité de nos « peuples. »

En même temps qu'il écrivait ces lignes, Napoléon mettait en mouvement la grande armée.

« L'armée, dit *le premier Bulletin de la campagne de Prusse et de Pologne*, doit se mettre en marche par trois débouchés.

« La droite, composée des corps des maréchaux Soult et « Ney, et d'une division de Bavarois, part d'Arberg et de « Nuremberg, se réunit à Bayreuth, et doit se porter sur « Hoff, où elle arrivera le 9.

« Le centre, composé de la réserve du grand-duc de « Berg, du corps du maréchal prince de Ponte-Corvo et du « maréchal Davoust, et de la garde impériale, débouchera « par Bamberg sur Cronach, arrivera le 8 à Saalbourg, « et de là se portera par Saalbourg et Schleitz sur Géra.

« La gauche, composée des corps des maréchaux Lannes « et Augereau, doit se porter de Schwenfurth sur Cobourg, « Graffental et Saalfeld. »

Le 10 d'octobre le corps du maréchal Lannes était à

Saalfeld, où il attaqua l'avant-garde du prince de Hohenlohe, commandée par le prince Louis de Prusse (1). La canonnade n'a duré que deux heures; la moitié de la division Suchet a donné. La cavalerie prussienne a été repoussée par les neuvième et dixième régiments de hussards. On a fait mille prisonniers; six cents hommes sont restés sur le champ de bataille; trente pièces de canon sont tombées au pouvoir de l'armée (2).

Le prince Louis, au milieu de la mêlée, cherchait à rallier ses soldats. Près de tomber dans les mains des troupes françaises, « il s'aperçut que ses décorations et le « plumet très-élevé qu'il portait à son chapeau le faisaient « remarquer et poursuivre personnellement : il couvrit « ses ordres avec son chapeau, et voulut sortir de la mêlée « en franchissant une haie; son cheval s'entrava, il fut at- « teint d'un coup de sabre sur la tête; le maréchal des « logis Guindet (3) qui le joignit, combattant corps à corps, « et le reconnaissant à ses décorations, le somma plusieurs « fois et inutilement de se rendre; le prince, s'obstinant « à combattre avec son épée, et forçant le maréchal des « logis à défendre sa vie, reçut dans la poitrine un coup « mortel; il tomba en brave sur le champ de bataille, « dans les bras de ses aides de camp qui accouraient à son « secours, et ne purent enlever son corps aux Français. « Ainsi périt glorieusement, victime de sa témérité, ce « prince, l'espoir et l'idole de l'armée prussienne (4). »

945. BATAILLE D'IÉNA (14 octobre 1806 midi).

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Voici, d'après le *cinquième Bulletin de la Grande Armée*, quelle était la position des Français dans la journée du 13 octobre « Le grand-duc de Berg (5) et le maréchal Da- « voust (6), avec leurs corps d'armée, étaient à Naumbourg, « ayant des partis sur Leipsick et Halle.

« Le corps du maréchal prince de Ponte-Corvo était en « marche pour se rendre à Dornbourg. Le corps du ma- « réchal Lannes arrivait à Iéna. Le corps du maréchal « Augereau était en position à Kala.

(1) Frédéric-Louis-Christian, second fils du prince Auguste-Ferdinand, frère de Frédéric II roi de Prusse et grand oncle de Frédéric-Guillaume III. (2) *Deuxième Bulletin de la grande armée.* (3) Guindet a été tué depuis à la bataille de Hanau. (4) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIV, p. 54. (5) Murat, *voir la note* p. 612. (6) *Voir la note* p. 509.

« Le corps du maréchal Ney était à Roda. Le quartier « général à Géra.

« L'Empereur, en marche pour se rendre à Iéna.

« Le corps du maréchal Soult, de Géra était en marche « pour prendre une position plus rapprochée, à l'embran« chement des routes de Naumbourg et de Iéna. »

Le quartier général de l'Empereur fut successivement transporté de Bamberg à Auma et de Auma à Géra.

Voici, d'un autre côté, quels avaient été les mouvements de l'armée prussienne « Le roi de Prusse (1) voulant « commencer les hostilités au 9 octobre, en *débouchant* « sur Francfort par sa droite, sur Wurtzbourg *par son* « centre, et sur Bamberg par sa gauche, toutes les divisions « de son armée étaient disposées pour exécuter ce plan ; « mais l'armée française, tournant sur l'extrémité de sa « gauche, se trouva en peu de jours à Saalbourg, à Lo« benstein, à Schleitz, à Géra, à Naumbourg. L'armée « prussienne, tournée, employa les journées des 9, 10, « 11 et 12 à rappeler tous ses détachements, et le 13 elle « se présenta en bataille entre Capeldorf et Auerstaëdt, « forte de près de cent cinquante mille hommes.

« Le 13, à deux heures après midi, l'Empereur arriva à « Iéna ; et sur un petit plateau qu'occupait notre avant« garde il aperçut les dispositions de l'ennemi qui parais« sait manœuvrer pour attaquer le lendemain, et forcer les « divers débouchés de la Saale (2). »

« Vers les quatre heures du matin, l'Empereur fit appe« ler à son bivouac le maréchal Lannes (3), lui donna ses « dernières instructions et ordonna de prendre les armes, « et se rendit aussitôt devant le front des régiments et « leur dit : Soldats, l'armée prussienne est coupée comme « celle de Mack (4) l'était à Ulm, *il y a aujourd'hui un an.* « Cette armée ne combat plus que pour se faire jour et « pour regagner ses communications. Le corps qui se « laisserait percer se déshonorerait. Ne redoutez pas cette « célèbre cavalerie ; opposez-lui des carrés fermés à la « baïonnette. »

Cette courte harangue électrisa les troupes : on se battit toute la journée ; à une heure l'affaire était générale sur toute la ligne ; à la fin du jour l'Empereur écrivait : « La bataille d'Iéna a lavé l'affront de Rosbach (2). »

(1) Frédéric-Guillaume III. (2) *Cinquième Bulletin de la grande armée.* (3) *Voir la note* p. 583. (4) *Idem* p. 639.

946. BATAILLE D'IÉNA (14 octobre 1806).

Par M. Horace VERNET en 1

« Le Bulletin rapporte qu'au fort de la mêlée, l'Empere
« voyant ses ailes menacées par la cavalerie, se portait au
« lop pour ordonner des manœuvres et des changements
« front en carrés ; il était interrompu à chaque instant
« des cris de *vive l'Empereur !* La garde impériale à p
« voyait avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler tou
« monde aux mains et elle dans l'inaction. Plusieurs voix
« rent entendre les mots, *en avant!* « Qu'est-ce, dit l'E
« pereur ; ce ne peut être qu'un jeune homme qui n'a
« de barbe qui peut vouloir préjuger ce que je dois fai
« qu'il attende qu'il ait commandé dans trente batail
« rangées avant de prétendre me donner des avis. » C
« tait effectivement des vélites dont le jeune courage é
« impatient de se signaler. »

947. REDDITION D'ERFURT (16 octobre 1806).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1837, d'ap
les minutes du dépôt général de la gue

« Le grand-duc de Berg (1) a cerné Erfurt le 15 dans
« matinée. Le 16 la place a capitulé. Par ce moyen qu
« torze mille hommes, dont huit mille blessés et six mi
« bien portants, sont devenus prisonniers de guerre (2).
« L'Empereur a nommé le général Clarke (3) gouverne
« de la ville et citadelle d'Erfurt et du pays environna
« La citadelle d'Erfurt est un bel octogone bastionné av
« casemates et bien armé (4). »

948. LA COLONNE DE ROSBACH RENVERSÉE PAR L'ARM
FRANÇAISE (18 octobre 1806).

Par Pierre-Antoine-Augustin VAFFLARD en 181

949. LA COLONNE DE ROSBACH RENVERSÉE PAR L'ARMÉ
FRANÇAISE (18 octobre 1806).

Par MM. Jean ALAUX et BAILLIF en 183
d'après le tableau de Vafflard.

Le *onzième Bulletin de la Grande Armée*, daté de Me

(1) Murat, *voir la note* p. 612. (2) *Septième Bulletin de la gran*
armée. (3) *Voir la note* p. 620. (4) *Neuvième Bulletin de la grande arm*

sebourg du 19 octobre 1806, rapporte : « L'Empereur a tra-
« versé le champ de bataille de Rosbach ; il a ordonné
« que la colonne qui y avait été élevée fût transportée
« à Paris. »

950. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A LEIPSICK (18 oct. 1806).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1837, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Quatre jours après la bataille d'Iéna, le maréchal Davoust (1) marchant sur Berlin à la tête du troisième corps de la grande armée, entra dans Leipsick.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 79.

951. NAPOLÉON AU TOMBEAU DU GRAND FRÉDÉRIC (25 octobre 1806).

Par Marie-Nicolas PONCE CAMUS en 1808.

952. NAPOLÉON AU TOMBEAU DU GRAND FRÉDÉRIC (25 octobre 1806).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 70.

Par MM. Jean ALAUX et BAILLIF en 1837, d'après le tableau de Ponce Camus.

L'Empereur fut curieux de voir le tombeau du grand Frédéric. Les restes de cet illustre monarque sont renfermés dans un cercueil de bois recouvert en cuivre, et déposés dans un des caveaux de Postdam.

953. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A BERLIN (27 oct. 1806).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 70.

Par Charles MEYNIER en 1810.

De Postdam, Napoléon se dirigea sur Charlottembourg, où il séjourna le 26 octobre.

Il visita en passant la forteresse de Spandau, et « le 27
« octobre il fit une entrée solennelle à Berlin. Il était en-
« vironné du prince de Neufchâtel (2), des maréchaux Da-
« voust (1) et Augereau (3), de son grand maréchal du pa-
« lais (4), de son grand écuyer (5) et de ses aides de camp. Le
« maréchal Lefebvre (6) ouvrait la marche à la tête de la
« garde impériale à pied; les cuirassiers de la division Nan-

(1) *Voir la note* p. 509. (2) Berthier, *voir la note* p. 466. (3) *Voir la note* p. 509. (4) Duroc, *voir la note* p. 631. (5) Caulaincourt, *voir la note* p. 707. (6) *Voir la note* p. 535.

« souty étaient en bataille sur le chemin. L'Empereur mar-
« chait entre les grenadiers et les chasseurs à cheval de sa
« garde. Il est descendu au palais à trois heures après
« midi. Il a été reçu par le grand maréchal du palais
« Duroc. Une foule immense était accourue sur son pas-
« sage. L'avenue de Charlottembourg à Berlin est très-
« belle ; l'entrée par cette porte est magnifique. La journée
« était superbe. Tout le corps de la ville, présenté par le
« général Hulin (1), commandant de la place, est venu à la
« porte offrir les clefs de la ville à l'Empereur. Ce corps
« s'est rendu ensuite chez Sa Majesté ; le général, prince
« d'Hatzfeld, était à la tête.

« L'Empereur a ordonné que les deux mille bourgeois,
« les plus riches, se réunissent à l'Hôtel-de-Ville, pour
« nommer soixante d'entre eux qui formeront le corps
« municipal. Les vingt cantons fourniront une garde de
« soixante hommes chacun, ce qui fera douze cents des
« plus riches bourgeois pour garder la ville et en faire la
« police (2). »

954. NAPOLÉON ACCORDE A LA PRINCESSE D'HATZFELD LA GRACE DE SON MARI (28 octobre 1806).

Par Charles de BOISFREMONT en 1810.

Le prince d'Hatzfeld avait été chargé par Napoléon du gouvernement civil de Berlin. Des lettres interceptées aux avant-postes firent connaître qu'il instruisait le prince Hohenlohe (3) des mouvements des Français. En conséquence, il fut arrêté et allait être traduit devant une commission militaire, quand la princesse d'Hatzfeld vint se jeter aux pieds de l'Empereur, protestant de l'innocence de son mari, dont elle était elle-même persuadée.

« Vous connaissez l'écriture de votre mari, lui dit l'Em-
« pereur ; je vais vous faire juge, » et il lui remit la lettre interceptée. La princesse, grosse de plus de huit mois, pâlissait à chaque mot qui lui découvrait la trahison de son mari, et elle était au moment de s'évanouir. L'Empereur fut touché de son état. « Eh bien ! lui dit-il, vous tenez cette lettre,
« jetez-la au feu ; cette pièce anéantie, je ne pourrai plus
« faire condamner votre mari (4). »

(1) Pierre-Augustin Hulin, général de brigade, depuis comte, général de division, commandant la 1re division militaire et la place de Paris. (2) *Vingt et unième Bulletin de la grande armée.* (3) *Voir la note* p. 497. (4) *Extrait du vingt-deuxième Bulletin de la grande armée.*

955. CAPITULATION DE PRENTZLOW (28 octobre 1806).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1837, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

« Il n'y a rien de fait, tant qu'il reste à faire », écrivait le 29 octobre 1806, Napoléon au grand-duc de Berg (1), en le félicitant sur l'affaire de Prentzlow.

« Le grand-duc de Berg, qui avait marché pendant toute « la nuit du 27 octobre avec les divisions de dragons « Grouchy et Beaumont, précédées et éclairées par la ca- « valerie légère du général Lasalle arrivé à huit heures du « matin devant Prentzlow, en couronna les hauteurs, et « à la faveur du brouillard, les premiers hussards de son « avant-garde ayant pénétré sans obstacle dans les fau- « bourgs de la ville......

« Le grand-duc de Berg ordonna au général Lasalle (2) de « pénétrer dans les faubourgs et de charger tout ce qui se « trouverait devant lui ; il le fit soutenir par les généraux « Grouchy (3) et Beaumont (4), et fit avancer une batterie « d'artillerie à cheval. Cette batterie, avantageusement pla- « cée, foudroyait l'avant-garde prussienne qui protégeait le « mouvement de la colonne d'infanterie : en même temps « trois régiments de dragons traversèrent la rivière à Gol- « nitz, pour attaquer par le flanc, tandis qu'une autre bri- « gade tournait la ville.

« Les Prussiens firent aussi de leur côté avancer une « batterie sous la protection de quelques escadrons et d'un « bataillon de grenadiers, pour répondre au feu des Fran- « çais, et la canonnade s'engagea vivement pendant que « l'infanterie continuait sa marche à travers la ville. Mais « l'attaque de flanc, conduite par le général Grouchy, « ayant complétement réussi, la batterie prussienne fut « enlevée ; les trois escadrons du régiment de *Prittwitz*, « après une courte et honorable résistance, furent char- « gés, rompus, poursuivis dans le faubourg, et jetés pêle- « mêle sur un régiment d'infanterie qui, coupé de la co- « lonne, fut mis en désordre, et forcé de mettre bas les « armes.

« La position était tournée, et de tous côtés les troupes « prussiennes furent repoussées.

(1) Murat, *voir la note* p. 612. (2) *Voir la note* p. 611. (3) Emmanuel de Grouchy, général de division, depuis marquis, maréchal et pair de France. (4) Marc-Antoine Beaumont de La Bonninière, général de division, depuis pair de France.

« sien, qui y commandait, de se rendre.

« Seize mille hommes d'infanterie, et soixante-quatre « pièces d'artillerie sont tombés en notre pouvoir (1). »

956. REDDITION DE STETTIN (29 octobre 1806).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Après l'occupation de Prentzlow, le grand-duc de « Berg (2) avait immédiatement dirigé le général Lasalle (3) « sur Stettin avec la division d'avant-garde ; il somma la « place et le fort de Preussen le 29 novembre 1806. Le refus « du gouverneur (le lieutenant général, baron de Romberg) « fut suivi de la demande d'une capitulation en vertu de « laquelle la garnison, qui était forte de six mille hommes, « sortirait de la place avec armes et bagages, pour se ren- « dre soit dans la Prusse orientale et septentrionale, soit « en Silésie. Le général Lasalle rejeta ces propositions. « Pendant la conférence, le général Belliard (4), envoyé par « le grand-duc, vint annoncer son arrivée et celle du ma- « réchal Lannes (5); il appuya par la menace d'un bombar- « dement la seconde sommation ; il offrit à la garnison les « mêmes conditions qu'avait acceptées le prince de Hohen- « lohe (6), et l'on exigea que tout ce qui se trouvait dans la « place appartenant au roi de Prusse (7), fût remis aux « armes françaises. La capitulation fut signée le soir « même, et le lendemain la porte de Berlin, le fort de « Preussen et le pont de l'Oder furent occupés par les « troupes du général Lasalle (8). »

957. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A POSEN (4 nov. 1806).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le colonel Excelmans (9), commandant le premier ré- « giment de chasseurs du maréchal Davoust, est entré à « Posen, capitale de la grande Pologne. Il y a été reçu « avec un enthousiasme difficile à peindre ; la ville était « remplie de monde, les fenêtres parées comme un jour de

(1) *Vingt-deuxième Bulletin de la grande armée.* (2) Murat, *voir la note* p. 612. (3) *Voir la note* p. 611. (4) *Idem* p. 508. (5) *Idem* p. 583. (6) *Idem* p. 497. (7) *Idem* p. 764. (8) *Précis des évènemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XVI, p. 300. (9) Remi-Joseph-Isidore Excelmans, depuis comte, lieutenant général et pair de France.



« fête ; à peine la cavalerie pouvait-elle se faire jour pour « traverser les rues (1).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 79.

958. **CAPITULATION DE MAGDEBOURG** (8 novembre 1806).

Par M. VAUCHELET en 1837.

959. **CAPITULATION DE MAGDEBOURG** (8 novembre 1806).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

La ville de Magdebourg avait été investie *le 22 octobre*. « Le maréchal Ney (2), chargé du siége de cette place, a *fait* « bombarder la ville ; plusieurs maisons ont été brûlées.... « Le commandant a demandé à capituler. »

« La garnison de Magdebourg a défilé le 11, à neuf heu- « res du matin, devant le corps d'armée du maréchal Ney. « Nous avons vingt généraux, huit cents officiers, vingt- « deux mille prisonniers, parmi lesquels deux mille artil- « leurs, cinquante-quatre drapeaux, cinq étendards, huit « cents pièces de canon, un million de poudre, un grand « équipage de pont et un matériel immense d'artillerie (3). »

960. **NAPOLÉON REÇOIT AU PALAIS-ROYAL DE BERLIN LES DÉPUTÉS DU SÉNAT** (19 novembre 1806).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 70.

Par M. BERTHON en 1808.

« Le Sénat conservateur ayant délibéré, le 14 octobre « 1806, qu'une députation de trois de ses membres se « rendrait auprès de l'Empereur à Berlin, pour lui offrir « l'hommage du dévouement du Sénat et du peuple fran- « çais, le 18 novembre, les sénateurs d'Aremberg (4), Fran- « çois de Neufchâteau (5) et Colchen (6) arrivèrent à Berlin « pour remplir cette mission ; le 19 l'Empereur les reçut « au retour de la parade ; M. François de Neufchâteau « porta la parole au nom du Sénat. L'Empereur, en répon- « dant qu'il remerciait le Sénat de sa démarche, chargea « la députation de rapporter à Paris les trois cent quarante « drapeaux et étendards pris dans cette campagne sur l'ar-

(1) *Vingt-huitième Bulletin de la grande armée.* (2) *Voir la note* p. 551. (3) *Vingt-neuvième et trente-unième Bulletin de la grande armée.* (4) Louis Engelbert, duc et prince d'Aremberg. (5) Nicolas-Louis-François de Neufchâteau, depuis comte, etc. (6) Jean-Victor Colchen, depuis comte et pair de France.

« sent déposés au Sénat jusqu'à ce que le monument qu'il
« avait ordonné d'élever fût terminé et en état de les re-
« cevoir. L'Empereur fit aussi remettre à la députation
« l'épée, l'écharpe, le hausse-col et le cordon du grand
« Frédéric, pour être transportés aux Invalides, remis au
« gouverneur et gardés à l'Hôtel.

« Les députés du Sénat se retirèrent et furent accom-
« pagnés à leurs demeures par trois cent quarante gre-
« nadiers de la garde impériale, qui portaient les trois
« cent quarante drapeaux et étendards (1). »

961. REDDITION DE GLOGAU (2 décembre 1806).

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Une suspension d'armes avait été signée à Charlottembourg entre le général Duroc (2), le marquis de Lucchesini, et le général Zastrow, plénipotentiaires français et prussiens. Mais le roi de Prusse (3) ayant fait connaître qu'il ne pouvait ratifier la suspension d'armes conclue par ses plénipotentiaires parce que les stipulations en étaient pour lui inexécutables, Napoléon marcha sur Kœnigsberg. « L'empereur,
« dit *le trente-cinquième Bulletin*, est parti de Berlin le 25,
« à deux heures du matin.

« Le grand-duc de Berg (4), avec une partie de sa réserve
« de cavalerie et les corps des maréchaux Davoust, Lan-
« nes et Augereau, est entré à Varsovie. Le général russe
« Beningsen (5), qui avait occupé la ville avant l'approche
« des Français, l'a évacuée, apprenant que l'armée française
« venait à lui et voulait tenter un engagement.

« Tout le reste de l'armée est arrivé à Posen, ou est en
« marche par différentes directions pour s'y rendre.

« Pendant que l'Empereur dirigeait toute l'armée sur la
« Pologne et faisait attaquer les places de la Silésie, les
« troupes alliées arrivèrent devant Glogau dans les derniers
« jours de novembre.

« Le prince Jérôme (6) commandant ce corps d'armée,
« après avoir resserré le blocus de Glogau et fait construire
« des batteries autour de cette place, se porta, avec les divi-
« sions bavaroises de Wrède et Deroi, du côté de Kalisch, à

(1) *Moniteur* du 30 novembre 1806. (2) *Voir la note* p. 631. (3) *Idem* p. 764. (4) Murat, *voir la note* p. 612. (5) N... comte de Beningsen, général d'infanterie et aide de camp général de l'empereur de Russie. (6) Jérôme Bonaparte, depuis roi de Westphalie (prince de Montfort).



« la rencontre des Russes, et laissa le général Vandamme (1)
« et le corps wurtemburgeois continuer le siége de Glo-
« gau. Des mortiers et plusieurs pièces de canon arrivèrent
« le 29 novembre ; ils furent sur-le-champ mis en batterie
« et après quelques heures de bombardement la place s'est
« rendue, et la capitulation a été signée le 2 décembre (2). »

962. PASSAGE DE LA VISTULE A THORN (6 décem. 1806).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Pendant que l'armée française passait la Vistule à Varsovie et au-dessus de cette ville, le maréchal Ney (3) exécutait dans la matinée du 6 décembre un passage de vive force au-dessus de Thorn ; il fit aussitôt réparer le pont sous la protection de l'Isle qu'il avait occupée la veille. « Cette affaire, « offrit un trait remarquable.

« La rivière, large de quatre cents toises, charriait des « glaçons ; le bateau qui portait notre avant-garde, retenu « par les glaces, ne pouvait avancer ; de l'autre rive, des « bateliers polonais s'élancèrent au milieu d'une grêle de « balles pour les dégager. Les bateliers prussiens voulu- « rent s'y opposer ; une lutte à coups de poing s'engagea « entre eux. Les bateliers polonais jetèrent les Prussiens « à l'eau, et guidèrent nos bateaux jusqu'à la rive droite. « L'Empereur a demandé le nom de ces braves gens pour « les récompenser (4). »

963. COMBAT D'EYLAU (7 février 1807).

ATTAQUE DU CIMETIÈRE.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

« Le 6 février, au matin, l'armée se met en marche « pour suivre l'armée russe et prussienne combinées ; le « grand-duc de Berg (5) avec le corps du maréchal Soult sur « Landsberg, le corps du maréchal Davoust sur Heilsberg ; « celui du maréchal Ney sur Worendit, pour empêcher le « corps coupé à Deppen de s'élever.

« Le 7, à la pointe du jour, l'avant-garde française se « mit en marche et rencontra l'arrière-garde de l'armée

(1) *Voir la note* p. 539. (2) *Extrait des trente-cinquième et trente-huitième Bulletins de la grande armée.* (3) *Voir la note* p. 551. (4) *Quarantième Bulletin de la grande armée.* (5) Murat, *voir la note* p. 612.

« combinée entre le bois et la petite ville d'Eylau
« sieurs régiments de chasseurs à pied ennemis qui l
« fendaient furent chargés et en partie pris. On n
« pas à arriver à Eylau et à reconnaître que l'ennen i
« en position derrière cette ville à un quart de lieu
« petite ville de Preussich-Eylau (1). »

964. BATAILLE D'EYLAU (8 février 1807).

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1836, (
les minutes du dépôt général de la g

« A la pointe du jour les armées combinées, r
« prussienne, commencèrent l'attaque par une vi
« nonnade sur la ville d'Eylau et sur la division Sa
« laire. L'Empereur se porta à la position de l'égli
« l'ennemi avait tant défendue la veille. Il fit ava
« corps du maréchal Augereau et fit canonner le
« cule par quarante pièces d'artillerie de sa gard
« épouvantable canonnade s'engagea de part et d

« Trois cents bouches à feu ont vomi la mort p
« douze heures. La neige, qui plusieurs fois dans la j
« obscurcissait le temps, retardait aussi la marche e
« semble des colonnes.... La victoire long-temps ince
« fut décidée et gagnée lorsque le maréchal Davoust
« boucha sur le plateau et déborda l'ennemi qui,
« avoir fait de vains efforts pour le reprendre, battit
« traite. Au même moment le corps du maréchal N
« bouchait par Altorff sur la gauche, et poussait dev
« le reste de la colonne prussienne échappée au comb
« Deppen.

« Le maréchal Augereau (3) a été blessé d'une ball
« généraux Desjardins (4), Heudelet (5) et Lochet (6)
« blessés. Le général Corbineau (7) a été enlevé p
« boulet. Le colonel Lacuée, du soixante-troisième,
« colonel Lemarrois, du quarante troisième, ont été
« par des boulets. Le colonel Bouvières, du onzième
« ment de dragons, n'a pas survécu à ses blessures.
« sont morts avec gloire. Notre perte se monte e
« ment à dix neuf cents morts et à cinq mille sept

(1) *Cinquante-septième Bulletin de la grande armée.* (2) *Voir* l
p. 509. (3) *Voir la note* p. 509. (4) Jacques Desjardins, général
vision. (5) Etienne Heudelet, général de division, depuis comte et
France. (6) Pierre Charles Lochet, général de brigade. (7) Claude-Constant-Esprit-Gabriel Corbineau, général de brigade.

« blessés, parmi lesquels un millier qui le sont grièvement,
« seront hors de service.

« Ainsi l'expédition offensive des armées combinées, qui « avait pour but de se porter sur Thorn en débordant la « gauche de la grande armée, leur a été funeste. Douze à « quinze mille prisonniers, autant d'hommes hors de com- « bat, dix-huit drapeaux, quarante-cinq pièces de canon « sont les trophées trop chèrement payés sans doute par le « sang de tant de braves (1). »

965. NAPOLÉON SUR LE CHAMP DE BATAILLE D'EYLAU (9 février 1807).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 70.

Par M. Mauzaisse en 1810,
d'après le tableau du baron Gros.

Le lendemain de la bataille d'Eylau, le 9 février à midi, l'Empereur passa en revue plusieurs divisions, et parcourut toutes les positions que les deux armées avaient occupées la veille. Napoléon était accompagné du grand-duc de Berg (2), du prince de Neufchâtel (3), des maréchaux Davoust (4), Soult (5), Bessières (6), et de M. Percy (7), chirurgien en chef. La campagne était couverte d'une neige épaisse. L'Empereur fit donner des secours aux Russes blessés; un jeune chasseur lithuanien lui en témoigna sa reconnaissance.

966. BIVOUAC D'OSTERODE (mars 1807).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 70.

Par M. Hippolyte Lecomte en 1808.

Immédiatement après la bataille d'Eylau, l'armée rentra dans ses cantonnements. Le quartier général était à Osterode, l'Empereur y séjourna jusqu'au commencement d'avril.

967. NAPOLÉON A OSTERODE ACCORDE DES GRACES AUX HABITANTS (mars 1807).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 79.

Par Marie-Nicolas Ponce Camus en 1810.

Napoléon accueillit les familles polonaises qui vinrent se mettre sous sa protection, et accorda des grâces aux

(1) *Cinquante-huitième Bulletin de la grande armée.* (2) Murat, *voir la note* p. 612. (3) Berthier, *voir la note* p. 466. (4) *Voir la note* p. 589. (5) *Idem* p. 590. (6) *Idem* p. 647. (7) Pierre-François Percy, inspecteur général du service de santé des armées, depuis membre de l'Académie des sciences et baron.

habitants dont les biens avaient été ravagés par les armées ennemies.

968. SIÉGE DE DANTZICK (avril 1807).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M. Siméon Fort en 1841. Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 25.

Pendant que les différents corps de l'armée réparaient leurs pertes et recevaient des renforts, Napoléon s'occupa sérieusement du siége de Dantzick, et de son quartier général d'Osterode il en dirigea les opérations.

Le 4 mars il faisait écrire au maréchal Lefebvre (1) pour presser le siége de Dantzick : « Quand les Saxons seront « arrivés, disait le major général au maréchal, l'Em- « pereur pense que vous aurez dix-huit mille hommes; « il est important que dès que les Saxons auront rejoint, « vous vous approchiez de Dantzick et que vous fassiez « couper la communication par la langue de terre qui va sur « Pillau ; je vous envoie trois ingénieurs, faites faire des « redoutes ; avec des troupes de nouvelle levée il faut re- « muer beaucoup de terre pour leur donner de l'assurance. « L'Empereur attache beaucoup d'importance à ce que la « correspondance de Dantzik à Pillau soit coupée ; don- « nez fréquemment des nouvelles de ce qui se passe devant « Colberg..... »

« La ville de Dantzick, autrefois l'une des anséatiques, « était échue en partage au roi de Prusse en 1795, époque « du dernier démembrement de la Pologne. Elle avait « beaucoup perdu de son commerce et de sa population par « ce changement de domination ; située sur la mer Balti- « que, à l'embouchure de la Vistule, cette place est traver- « sée du sud au nord par la Moltau, petite rivière qui vient « se jeter dans la Vistule, et qui sert de canal pour la « communication des bateaux marchands. Un bras de cette « rivière forme l'île appelée Speicherstadt, et ses eaux « servent beaucoup à la défense de la place. Avant la « guerre de 1807, la position de Dantzick ne pouvant lais- « ser présumer qu'elle dût avoir à soutenir un siége, l'en- « tretien de ses fortifications avait été fort négligé ; mais « depuis que les batailles d'Iéna et d'Auerstaëdt avaient « entraîné la destruction de l'armée prussienne et ouvert « le royaume, le général Manstein, qui commandait à Dant-

(1) *Voir la note* p. 535.

« zick en l'absence du feld-maréchal Kalkreuth (1), gouver-
« neur titulaire, avait fait travailler avec activité au per-
« fectionnement des ouvrages extérieurs ; il s'était surtout
« appliqué à les faire fortement palissader.

« Le 12 mars le maréchal Lefebvre se trouva en me-
« sure de resserrer la place ; et les troupes de la garnison
« ayant reculé, il distribua les siennes dans les positions
« suivantes : un bataillon d'infanterie légère française fut
« placé à Ohra, un bataillon saxon à Saint-Halbrecht, dans le
« Burgfeld, et deux autres à Tiefensée et Kemlade. »

« Le corps polonais occupa Schonfeld, Kowald et Zun-
« kendin. Des bataillons prirent poste à Wonnenberg,
« Neukau, Schudelkau, Sniekau. Les cuirassiers saxons et
« les chevau-légers à Guirsehkens et Saint-Halbrecht.

« Le dix-neuvième régiment de chasseurs français à
« Burgfeld, et le vingt-troisième à Schudelkau.

« Les dragons et les hussards badois à Wonnenberg.

« Les lanciers polonais à Langenfurt.

« Le front de cette ligne était couvert en partie par la
« rivière de Radanne Le grand parc d'artillerie fut établi
« à Langenau. Le général Dupas (2), qui commandait dans
« cette partie, fit retrancher la tête de ce faubourg de
« Dantzick, et lia ses postes avec ceux de Neuschottland
« et de Schelmüll (3). »

Le général Drouet (4) remplissait les fonctions de chef de l'état-major général. Le général Kirgener (5), chargé dans le principe de diriger les opérations du génie, céda sa place au général Chasseloup (6), à qui ce commandement fut confié. Le général La Riboissière (7) était à la tête de l'artillerie; il avait sous ses ordres les généraux d'Anthouard (8) et Lamartinière (9).

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 1er au 2 avril; le général Kalkreuth qui avait repris le commandement de

(1) Adolphe-Frédéric, comte Kalkreuth, feld-maréchal au service de Prusse. (2) Pierre-Louis Dupas, général de division, depuis comte et gouverneur du palais impérial de Stupinis, en Piémont. (3) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc, t. XVIII, p. 125-132. (4) Jean-Baptiste Drouet, général de division, depuis comte d'Erlon et pair de France. (5) François-Joseph Kirgener, général de brigade, depuis baron de Planta, général de division et colonel du génie de la garde impériale. (6) François de Chasseloup-Laubat, général de division du génie, depuis pair de France et marquis. (7) Jean-Ambroise Baston de La Riboissière, général de division, depuis comte et premier inspecteur général de l'artillerie. (8) Charles-Nicolas d'Anthouard, général de brigade, depuis comte, lieutenant général et pair de France. (9) Thomas Mignot Lamartinière, général de brigade, depuis baron et général de division.

la place, recevant des secours du côté de la mer, longtemps la plus vive résistance aux attaques san renouvelées des troupes françaises.

969. NAPOLÉON REÇOIT A FINKENSTEIN L'AMBASS DE PERSE (27 avril 1807).

Par M. MULARD

970. NAPOLÉON REÇOIT A FINKENSTEIN L'AMBASS DE PERSE (27 avril 1807).

Par MM. Jean ALAUX et RUBIO d'après le tableau de M. Mula

La saison commençant à devenir favorable à la des opérations militaires, Napoléon voulut rapproch quartier général de ses conquêtes, et il le transporta kenstein. « Le château de Finkenstein a été constr « M. de Finkenstein, gouverneur de Frédéric II : « partient maintenant à M. de Dohna, grand maré « la cour de Prusse [1]. »

C'est dans cette résidence que Napoléon reçut l'a sadeur de Perse, et qu'il lui donna son audience de « Il a apporté de très-beaux présents à l'Empereur « part de son maître, et a reçu en échange le portr « S. M. enrichi de très-belles pierreries. Il retour « Perse directement : c'est un personnage très-co « rable de son pays, et un homme d'esprit et de bea « de sagacité; son retour dans sa patrie est nécessair « été réglé qu'il y aurait désormais une légation nomb « de Persans à Paris et de Français à Téhéran [2]. »

971. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A DANTZIC mai 1807).

Par M. Adolphe ROEHN e

972. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A DANTZICI mai 1807).

Par M. Jean ALAUX et GUIAUD e

Le maréchal Lefebvre [3] étant enfin parvenu à se r maître de toutes les positions qui environnent Dantzi ayant en même temps enlevé à l'ennemi toutes ses comn

(1) *Soixante-onzième Bulletin de la grande armée.* (2) *Soi treizième Bulletin de la grande armée.* (3) *Voir la note* p. 535.

cations du côté de la mer, ordonna un assaut le 21 mai du côté de Hagelsberg.

« On se battait corps à corps sur les derniers débris des « défenses de l'ennemi : tout était prêt pour la descente « des fossés ; les assiégés se préparaient de leur côté à sou- « tenir et repousser l'assaut. Ils avaient disposé trois fortes « pièces de bois retenues par des cordes sur le talus exté- « rieur de l'escarpe, afin de renverser les colonnes d'at- « taque. Un instant avant l'heure fixée, François Vattet, « soldat du douzième d'infanterie légère, qui avait déjà « arraché des palissades dans le fossé, alla seul couper les « cordes qui retenaient les poutres. Il fut blessé d'un coup « de feu après avoir exécuté ce coup d'audace. Cependant « le maréchal Lefebvre, avant de donner le signal de l'as- « saut, crut devoir faire au brave gouverneur de Dantzick « une dernière sommation, et lui offrir une honorable ca- « pitulation. Le feld-maréchal Kalkreuth (1), n'ayant plus « aucun espoir d'être secouru, et reconnaissant que les as- « siégeants pouvaient se rendre maîtres du fort de Hagels- « berg, à la glorieuse défense duquel il avait presque « épuisé ses dernières ressources, se montra disposé à ca- « pituler.

« Enfin le 24 mai, après trois jours de négociations, la « capitulation fut arrêtée, et il fut convenu que la garnison « sortirait avec armes et bagages, drapeaux déployés, tam- « bour battant, mèche allumée, avec deux pièces d'artille- « rie légère et leurs caissons attelés de six chevaux. Le « 27 mai, à midi, le maréchal Lefebvre fit son entrée à la « tête de son corps d'armée (2). »

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 79.

973. COMBAT DE HEILSBERG (11 juin 1807).

Par M. Jouy en 1838.

974. COMBAT DE HEILSBERG (11 juin 1807, sept heures du soir).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

« Des négociations de paix avaient eu lieu pendant tout « l'hiver », mais ces négociations n'ayant amené aucun résultat, le 5 juin l'armée russe se mit en mouvement.

(1) *Voir la note* p. 776. (2) *Précis des événements militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XVIII, p. 186-189.

Après les combats de Spanden, de Lomitten et (pen, eut lieu l'affaire de Heilsberg. On commen(battre le 10 juin pendant tout le jour. « L'En « passa la journée du 11 sur le champ de batail « plaça les corps d'armée et les divisions pour doni « bataille qui fût décisive, et telle qu'elle pût mett « la guerre. Toute l'armée russe était réunie. Elle « Heilsberg tous ses magasins; elle occupait une : « position que la nature avait rendue très-forte, « l'ennemi avait encore fortifiée par un travail de « mois.

« A quatre heures après midi, l'Empereur ordc « maréchal Davoust (1) de faire un changement de fr « son extrémité de droite, la gauche en avant; ce « ment le porta sur la basse Alle et intercepta co « ment le chemin d'Eylau. Chaque corps d'armée a « postes assignés; ils étaient tous réunis, hormis « mier corps, qui continuait à manœuvrer sur l: « Passarge. Ainsi les Russes, qui avaient les premi « commencé les hostilités, se trouvaient comme « dans leur camp retranché; on venait leur prése « bataille dans la position qu'ils avaient eux-mêm(« sie. On crut long-temps qu'ils attaqueraient (« journée du 11.

« Mais le 12, à la pointe du jour, tous les corps (« s'ébranlèrent et prirent différentes directions.

« Le résultat de ces différentes journées, depı « jusqu'au 12, a été de priver l'armée russe d' « trente mille combattants. Elle a laissé dans nos « trois ou quatre mille hommes, sept à huit drap(« neuf pièces de canon. Au dire des paysans et des « niers, plusieurs des généraux russes les plus ma « ont été tués ou blessés.

« Notre perte se monte à six ou sept cents hc « deux mille ou deux mille deux cents blessés, (« trois cents prisonniers. Le général de division Esp « a été blessé. Le général Roussel (3), chef de l'état-m « la garde, qui se trouvait au milieu des fusiliers, « tête emportée par un boulet de canon. C'était un « très-distingué (4). »

(1) *Voir la note* p. 509. (2) *Idem* p. 745. (3) François-Xavier général de division. (4) *Soixante-dix-huitième Bulletin de la armée.*

975. BATAILLE DE FRIEDLAND (14 juin 1807).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

« Le 12, à quatre heures du matin, l'armée française entra à Heilsberg : à cinq heures après midi l'Empereur « était à Eylau. Il se mit aussitôt en marche pour Friedland et ordonna au grand-duc de Berg (1), aux maréchaux « Soult (2) et Davoust (3), de manœuvrer sur Kœnigsberg ; « et avec les corps des maréchaux Ney, Lannes, Mortier, « avec la garde impériale et le premier corps commandé « par le général Victor, il marcha en personne sur Friedland.

« Le 13 le neuvième de hussards entra à Friedland ; « mais il en fut chassé par trois mille hommes de cavalerie.

« Le 14 l'ennemi déboucha sur le pont de Friedland. A « trois heures du matin des coups de canon se firent entendre : « C'est un jour de bonheur, dit l'Empereur ; « c'est l'anniversaire de Marengo. »

« Les maréchaux Lannes (4) et Mortier (5) furent les premiers engagés : ils étaient soutenus par la division de « dragons du général Grouchy et par les cuirassiers du « général Nansouty. Différents mouvements, différentes « actions ont eu lieu. L'ennemi fut contenu et ne put « pas dépasser le village de Posthenem.

« A 5 heures du soir les différents corps d'armée étaient « à leur place : à la droite, le maréchal Ney ; au centre, « le maréchal Lannes ; à la gauche, le maréchal Mortier ; « à la réserve, le corps du général Victor et la garde.

« La cavalerie, sous les ordres du général Grouchy (6), « soutenait la gauche. La division de dragons du général « Latour-Maubourg était en réserve derrière la droite ; la « division du général La Houssaye et les cuirassiers saxons « étaient en réserve derrière le centre.

« Cependant l'ennemi avait déployé toute son armée. Il « déployait sa gauche à la ville de Friedland, et sa droite « se prolongeait à une lieue et demie.

« L'Empereur, après avoir reconnu la position, décida « d'enlever sur-le-champ la ville de Friedland, en faisant « brusquement un changement de front, la droite en

(1) Murat, *voir la note* p. 612. (2) *Voir la note* p. 590. (3) *Idem* p. 508. (4) *Idem* p. 583. (5) *Voir la note* p. 509. (6) *Idem* p. 768.

« avant, et fit commencer l'attaque par l'extrémité de sa « droite. »

« Friedland fut forcé et ses rues jonchées de morts. Tous « les efforts de la bravoure des Russes furent inutiles. Ils « ne purent rien entamer et vinrent trouver la mort sur « nos baïonnettes. Le champ de bataille est un des plus « horribles qu'on puisse voir. Ce n'est pas exagérer que de « porter le nombre des morts, du côté des Russes, de « quinze à dix-huit mille hommes. Du côté des Français, « la perte ne se monte pas à cinq cents morts, ni à plus « de trois mille blessés. Nous avons pris quatre-vingts piè- « ces de canon et une grande quantité de caissons. Plu- « sieurs drapeaux sont restés en notre pouvoir. Les Rus- « ses ont eu vingt-cinq généraux tués, pris ou blessés. « Leur cavalerie a fait des pertes immenses [1]. »

976. **BATAILLE DE FRIEDLAND** (14 juin 1807).

Par M. Horace VERNET en 1836. — Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

Les maréchaux Ney[2], Lannes[3] et Mortier[4], qui avaient eu la plus grande part au succès de cette journée, allèrent prendre les ordres de l'Empereur et marchèrent à la poursuite de l'armée Russe. « On l'a suivie jusqu'à onze heures « du soir. Le reste de la nuit les colonnes qui avaient été « coupées ont essayé de passer l'Alle à plusieurs gués. « Partout, le lendemain, à plusieurs lieues, nous avons « trouvé des caissons, des canons et des voitures perdus « dans la rivière.

« La bataille de Friedland est digne d'être mise à côté « de celle de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. L'ennemi « était nombreux, avait une belle et forte cavalerie, et s'est « battu avec courage [5]. »

977. **PRISE DE KŒNIGSBERG** (14 et 15 juin 1807).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Pendant qu'on se battait à Friedland, le grand-duc « de Berg [6], arrivé devant Kœnigsberg, prenait en flanc le « corps d'armée du général Lestocq.

« Le 13 le maréchal Soult [7] eut à Creutzbourg un en- « gagement avec l'arrière-garde prussienne.

(1) *Soixante-dix-neuvième Bulletin de la grande armée.* (2) *Voir la note* p. 551. (3) *Idem* p. 583. (4) *Idem* p. 509. (5) *Soixante-dix-neuvième Bulletin de la grande armée.* (6) Murat, *voir la note* p. 612. (7) *Voir la note* p. 590.

« Le 14 l'ennemi fut obligé de s'enfermer dans la place « de Kœnigsberg. Vers le milieu de la journée, deux co- « lonnes ennemies coupées se présentèrent pour entrer « dans la place. Six pièces de canon et trois ou quatre « mille hommes qui composaient cette troupe furent pris. « Tous les faubourgs de Kœnigsberg furent enlevés.

« Le 15 et le 16 le corps d'armée du maréchal Soult fut « contenu devant les retranchements de Kœnigsberg ; « mais la marche du gros de l'armée sur Wehlau obligea « l'ennemi à évacuer Kœnigsberg, et cette place tomba « en notre pouvoir.

« Ce qu'on a trouvé à Kœnigsberg en *subsistances* est « immense. Deux cents gros bâtiments, venant de Russie, « sont encore tout chargés dans le port (1). »

978. HOPITAL MILITAIRE DES FRANÇAIS ET DES RUSSES A MARIENBOURG (juin 1807).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 79.

Par M. Adolphe Roehn en 1808.

Après la bataille de Friedland, le réfectoire du château de Marienbourg fut choisi pour en faire un hôpital militaire. On y transporta indistinctement *les Français et* les Russes.

979. ENTREVUE DE NAPOLÉON ET D'ALEXANDRE SUR LE NIÉMEN (25 juin 1807).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 79.

Par M. Adolphe Roehn en 1808.

La bataille de Friedland ne tarda pas à être suivie d'une suspension d'hostilités ; un armistice fut proposé, « et le 23 « juin le grand maréchal du palais Duroc (2) s'est rendu au « quartier général des Russes, au delà du Niémen, pour « échanger les ratifications de l'armistice *qui* a été ratifié « par l'empereur Alexandre (3).

« Le 24, le prince Lobanoff (4), ayant fait demander une « audience à l'Empereur, y a été admis le même jour à deux « heures après midi. Il est resté long-temps dans le cabi- « net de Sa Majesté.

« Le général Kalkreuth (5) est attendu au quartier général « pour signer l'armistice du roi de Prusse (6).

« Le 25 juin, à une heure après midi, l'Empereur, accom-

(1) *Quatre-vingtième Bulletin de la grande armée.* (2) *Voir la note* p. 631. (3) *Idem* p. 749. (4) N... prince Lobanoff de Rostow, général d'infanterie et aide de camp général de l'empereur de Russie. (5) *Voir la note p.* 778. (6) *Quatre-vingt-quatrième Bulletin de la grande Armée.*

« pagné du grand-duc de Berg (1), du prince de Neufchâtel (2), « du maréchal Bessières (3), du grand maréchal du palais Duroc et du grand écuyer Caulaincourt (4), s'est embarqué sur « les bords du Niémen dans un bateau préparé à cet effet ; « il s'est rendu au milieu de la rivière où le général La Riboissière (5), commandant l'artillerie de la garde, avait fait « placer un large radeau, et élever un pavillon. A côté était « un autre radeau et un pavillon pour la suite de Leurs Majestés. Au même moment, l'empereur Alexandre est « parti de la rive droite sur un bateau avec le grand-duc Constantin (6), le général Beningsen (7), le général Ouvaroff (8), « le prince Lobanoff et son premier aide de camp, le comte de « Lieven (9). Les deux bateaux sont arrivés en même temps ; « les deux Empereurs se sont embrassés en mettant le pied « sur le radeau ; ils sont entrés ensemble dans la salle qui « avait été préparée, et y sont restés deux heures. La conférence finie, les personnes de la suite des deux Empereurs ont été introduites. L'empereur Alexandre a dit « des choses agréables aux militaires qui accompagnaient « l'Empereur, qui, de son côté, s'est entretenu long-temps « avec le grand-duc Constantin et le général Beningsen. « La conférence finie, les deux Empereurs sont montés « chacun dans leur barque. On conjecture que la conférence a eu le résultat le plus satisfaisant. Immédiatement « après le prince Lobanoff s'est rendu au quartier général « français. On est convenu que la moitié de la ville de Tilsitt serait neutralisée. On y a marqué le logement de l'empereur de Russie et de sa cour. La garde impériale russe « passera le fleuve et sera cantonnée dans la partie de la « ville qui lui est destinée (10). »

980. SIÉGE DE GRAUDENTZ (juin 1807).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie des Aquarelles.
N° 140.

Au mois de juin 1807, pendant que la grande armée marchait sur le Niémen, l'Empereur ordonnait de com-

(1) Murat, *voir la note* p 612. (2) Berthier, *voir la note* p. 466. (3) *Voir la note* p. 647. (4) *Idem* p. 707. (5) *Idem* p. 776. (6) Constantin Paulowitz, frère de l'empereur de Russie, Alexandre. (7) *Voir la note* p. 771. (8) N... Ouvaroff, général de cavalerie et aide de camp général de l'empereur de Russie. (9) N... comte de Lieven, général d'infanterie, aide de camp général de l'empereur de Russie, depuis prince de Lieven et ambassadeur de Russie à Londres. (10) *Quatre-vingt-sixième Bulletin de la grande armée.*

mencer le siége de Graudentz, dernière forteresse de la Russie, située sur la rive gauche de la Vistule. Des batteries, placées sur la rive droite du fleuve et sur les collines de Vendorf, tirèrent contre la forteresse qui répondit à leur feu. La place tenait encore lorsque la paix fut signée à Tilsitt.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 71.

981. NAPOLÉON REÇOIT LA REINE DE PRUSSE A TILSITT (6 juillet 1807).

Par M. GOSSE en 1836.

982. NAPOLÉON REÇOIT LA REINE DE PRUSSE A TILSITT (6 juillet 1807).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 80.

Par Jean-Charles TARDIEU en 1810.

« La reine de Prusse (1) est arrivée ici hier à midi. A midi « et demi, l'empereur Napoléon est allé lui rendre visite. Les « trois souverains ont fait leur promenade accoutumée. Ils « ont ensuite dîné chez l'empereur Napoléon avec la reine « de Prusse, le grand-duc Constantin (2), le prince Henri « de Prusse (3), le grand-duc de Berg (4) et le prince royal « de Bavière (5) » (6).

La garde impériale était sous les armes ; l'empereur Napoléon fut au-devant de la Reine jusque *dans la rue*, *et* la reçut au bas des degrés de l'escalier.

Le grand-duc de Berg, le ministre des affaires étrangères (7), les maréchaux Berthier (8) et Ney (9), le général Duroc (10) accompagnaient l'empereur Napoléon. Mr. Fain (11), attaché au cabinet de l'Empereur, se trouvait aussi à Tilsitt.

983. ALEXANDRE PRÉSENTE A NAPOLÉON LES COSAQUES, LES BASKIRS ET LES KALMOUCKS DE L'ARMÉE RUSSE (8 juillet 1807).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 80.

Par M. BERGERET en 1810.

« Hier, 8 juillet, l'empereur Alexandre (12) a donné le « grand ordre de St-André au prince Jérôme Napoléon (13), « roi de Westphalie, au grand-duc de Berg et de Clèves (4), « au prince de Neufchâtel (14) et au prince de Bénévent (7).

(1) Louise-Auguste-Wilhelmine-Amélie de Mecklenbourg-Strelitz, reine de Prusse. (2) *Voir la note* p. 783. (3) Frédéric-Charles-Henri de Prusse, frère du roi Frédéric-Guillame III. (4) Murat, *voir la note* p. 612. (5) *Voir la note* p. 758. (6) *Quatre-vingt-sixième Bulletin de la grande armée.* (7) Talleyrand Périgord, *voir la note* p. 485. (8) *Voir la note* p. 466. (9) *Idem* p. 551. (10) *Idem* p. 631. (11) Agathon-Jean-François Fain, depuis baron, secrétaire du cabinet de l'empereur, etc., etc. (12) *Voir la note* p. 749. (13) *Idem* p. 771. (14) Berthier, *voir la note* p. 466.

« sont entretenus pendant une demi-heure. Immédiatement après, l'empereur Napoléon a rendu au roi de « Prusse sa visite. Il est ensuite parti pour Kœnisberg.

« Ainsi les trois souverains ont séjourné pendant vingt « jours à Tilsitt. Cette petite ville était le point de réunion « des deux armées. Ces soldats qui, naguère étaient enne- « mis, se donnaient des témoignages réciproques d'amitié, « qui n'ont pas été troublés par le plus léger désordre.

« Hier l'empereur Alexandre avait fait passer le Niémen « à une dixaine de Baskirs, qui ont donné à l'empereur « Napoléon un concert à la manière de leur pays. L'Empe- « reur, en témoignage de son estime pour le général Pla- « tow, hetman des cosaques, lui a fait présent de son « portrait ([2]). »

984. NAPOLÉON A TILSITT DONNE LA CROIX DE LA LÉGION-D'HONNEUR A UN SOLDAT DE L'ARMÉE RUSSE QUI LUI EST DÉSIGNÉ COMME LE PLUS BRAVE (9 juill. 1807).

Par M. Jean-Baptiste DEBRET en 1808. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 71.

Le 9 juillet le prince de Neufchâtel ([3]), major général, mit à l'ordre de l'armée :

« La paix a été conclue entre l'empereur des Français et « l'empereur de Russie ([4]), hier 8 juillet, à Tilsitt, et signée « par le prince de Bénévent ([5]), ministre des relations exté- « rieures de France, et par les princes Kourakin ([6]) et Lo- « banoff de Rostow ([7]), pour l'empereur de Russie, chacun « de ces plénipotentiaires étant muni de pleins pouvoirs de « leurs souverains respectifs. Les ratifications ont été « échangées aujourd'hui 9 juillet, ces deux souverains se « trouvant encore à Tilsitt.

« L'échange des ratifications du traité de paix entre la « France et la Russie a eu lieu aujourd'hui à neuf heures « du matin. A onze heures l'empereur Napoléon, portant « le grand cordon de l'ordre de Saint-André, s'est rendu « chez l'empereur Alexandre, qui l'a reçu à la tête de sa « garde, et ayant la grande décoration de la Légion- « d'Honneur.

(1) *Voir la note* p. 764. (2) *Quatre-vingt-sixième Bulletin de la grande armée.* (3) Berthier, *voir la note* p. 466. (4) *Voir la note* p. 749. (5) Talleyrand-Périgord, *voir la note* p. 485. (6) Alexandre, prince Kourakin, feld-maréchal au service de Russie, depuis ambassadeur à Paris. (7) *Voir la note* p. 782.



« L'Empereur a demandé à voir le soldat de la garde « russe qui s'était le plus distingué ; il lui a été présenté. « Sa Majesté, en témoignage de son estime pour la garde « impériale russe, a donné à ce brave l'aigle d'or de la « Légion-d'Honneur (1). »

985. ADIEUX DE NAPOLÉON ET D'ALEXANDRE APRÈS LA PAIX DE TILSITT (9 juillet 1807).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 71.

Par SERANGELI en 1810.

« Les Empereurs, sont restés ensemble pendant trois « heures, et sont ensuite montés à cheval. Ils se sont « rendus au bord du Niémen, où l'empereur Alexandre « s'est embarqué. L'empereur Napoléon est demeuré sur « le rivage jusqu'à ce que l'empereur Alexandre fût « arrivé à l'autre bord (2). »

Dans cette visite, l'empereur Alexandre était accompagné du grand-duc Constantin (3) et du prince Kourakin (4). L'empereur Napoléon avait à sa suite le prince Murat (5), M. de Talleyrand (6), ministre des affaires étrangères, etc.

986. PRISE DE STRALSUND (20 août 1807).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 71.

Par MM. Jean ALAUX et Hippolyte LECOMTE en 1835.

La rupture de l'armistice conclu à Schulshow, le 18 avril 1807, entre le maréchal Mortier (7) et le général suédois Essen (8) avait été dénoncée le 3 juillet au nom du roi de Suède, Gustave IV. En conséquence des ordres de Napoléon, le maréchal Brune (9) proclama de son quartier général de Stettin la reprise des hostilités pour le 13 juillet. Son corps d'armée formait un total de trente-six bataillons et douze escadrons, dont la force effective s'élevait à peu près à trente mille hommes. Le roi de Suède avait sous ses ordres quinze mille Suédois, les troupes prussiennes commandées par le général Blücher (10) ayant dû, par suite des conférences de Tilsitt, quitter le quartier général de l'armée suédoise pour rentrer en Prusse.

Dès le 11, le corps d'armée du maréchal Brune s'était mis en mouvement, en se dirigeant sur Stralsund où les troupes suédoises, après avoir opposé quelque résistance,

(1) *Quatre-vingt-sixième Bulletin de la grande armée.* (2) *Idem.* (3) *Voir la note* p. 783. (4) *Idem* p. 785. (5) *Idem* p. 612. (6) *Idem* p. 485. (7) *Idem* p. 509. (8) Jean-Henri, comte d'Essen, feld-maréchal, depuis maréchal du royaume de Suède. (9) *Voir la note* p. 610. (10) Gebhart Lebrecht de Blücher, lieutenant général au service de Prusse, depuis feld-maréchal et prince de Wahlstædt.

« L'empereur Napoléon, qui avait à cœur la prompte « reddition de Stralsund, ordonna au général Chasseloup [1], « commandant en chef le génie de la grande armée, de « se rendre devant cette place, de prendre le commande- « ment du siége et de le pousser avec la plus grande vi- « gueur : il arriva le 6 août. Ses instructions lui prescri- « vaient de former en même temps trois attaques et de ne « rien négliger pour que la place fût promptement enlevée. « Le général Songis [2], commandant en chef l'artillerie « de la grande armée, reçut l'ordre de tirer de Magde- « bourg, de Stettin et d'autres places, tout le personnel et « matériel d'artillerie qui seraient jugés nécessaires. Le ma- « jor général prince de Neufchâtel [3] se rendit de Berlin à « Stralsund pour passer la revue de l'armée de siége et « faire la reconnaissance de la place pour en rendre « compte à l'Empereur. L'ouverture de la tranchée fut « fixée au 15 août.

« Le colonel du génie Montfort [4] dirigeait les travaux à « l'attaque de droite, le colonel Lacoste [5] à celle du centre, « et le major Rogniat [6] à celle de gauche. Le comman- « dement des troupes pour l'importante opération de l'ou- « verture de la tranchée avait été confié à la droite au gé- « néral Severoli [7], au centre au général Fririon [8] et à la « gauche au général Leguay [9]. »

Les travaux entrepris sous le feu de l'ennemi furent poussés avec une persévérance extraordinaire, et les ordres de l'Empereur furent exécutés par le général Chasseloup avec une si grande activité, que le 20 août le bombardement était déjà commencé. « Il n'y a pas d'exemples, « continue l'historien, d'approcher sur trois fronts d'at- « taque à la fois, poussés en quatre jours avec tant de « vigueur.

« La ville était menacée d'une entière destruction ; les « magistrats se jetèrent aux pieds du Roi et le supplièrent

(1) *Voir la note* p. 776. (2) Nicolas-Marie Songis, général de division, premier inspecteur général de l'artillerie, depuis comte. (3) Berthier, *voir la note* p. 466. (4) Joseph Puniet de Montfort, depuis maréchal de camp et inspecteur du génie. (5) André-Bruno Fréval, comte de Lacoste, depuis général de brigade. (6) Joseph Rogniat, depuis vicomte, lieutenant général, premier inspecteur général du génie et pair de France. (7) Philippe Severoli, général de brigade, depuis comte, général de division. (8) François-Nicolas Fririon, général de brigade, depuis baron, lieutenant général et commandant de l'hôtel royal des Invalides. (9) François-Joseph Leguay, général de brigade.



« de ne pas prolonger une défense inutile. Il se rendit à « leurs instances, et passa avec ses troupes sur l'île de « Rugen, ne laissant dans Stralsund qu'une faible garni- « son sous les ordres du général Peyron, l'un de ses aides « de camp [1]. »

Le général Peyron se présenta lui-même aux avant-postes, accompagné de deux magistrats, et demanda à parlementer. Le 20 août les portes de Stralsund furent ouvertes à l'armée française.

987. MARIAGE DU PRINCE JÉROME BONAPARTE ET DE LA PRINCESSE FRÉDÉRIQUE-CATHERINE DE WURTEMBERG (22 août 1807).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 72.

Par Jean-Baptiste REGNAULT en 1810.

Le mariage du prince Jérôme Bonaparte [2] et de la princesse Frédérique-Catherine-Sophie-Dorothée de Wurtemberg fut célébré à Paris dans le mois d'août 1807, six semaines après la paix de Tilsitt.

La cérémonie de la signature du contrat se fit le 22 à huit heures du soir, dans la galerie de Diane aux Tuileries où l'Empereur et l'Impératrice [3] se rendirent, suivis des princes et princesses, des grands de l'Empire.

Leurs Majestés se placèrent sur leur trône ayant devant elles les deux époux. « M. Regnaud de Saint-Jean d'Ange- « ly [4], secrétaire d'état de la famille impériale, a fait lec- « ture du contrat de mariage qui a été signé par Leurs Ma- « jestés, par les hautes parties contractantes, par S. M. « Joseph Napoléon [5], roi de Naples, frère de l'Empereur; « S. M. la reine de Naples [6], S. M. Louis Napoléon [7], « roi de Hollande, frère de l'Empereur ; S. M. la reine « de Hollande [8], Madame Mère [9], le prince *Primat* [10], « les princes, les princesses, les grands dignitaires et les « témoins.

« Les témoins de la cour de France furent : S. A. I. « Monseigneur le prince Borghèse [11], S. A. I. et R. Mon- « seigneur le grand-duc de Berg [12], et S. A. S. Monsei- « gneur le prince de Neufchâtel [13], vice-connétable.

(1) *Précis des événemens militaires*, par le comte Mathieu Dumas, etc., t. XIX, p. 147-157. (2) *Voir la note* p. 771. (3) Marie-Françoise-Joséphine Tascher de la Pagerie, *voir la note* p. 594. (4) *Voir la note* p. 703. (5) *Idem* p. 701. (6) Marie-Julie Clary, *voir la note* p. 716. (7) *Voir la note* p. 710. (8) Hortense-Eugénie de Beauharnais, *voir la note* p. 716. (9) Madame de Bonaparte, *voir la note* p. 717. (10) Charles, *voir la note* p. 759. (11) Camille, prince Borghèse, duc de Guastalla. (12) Murat, *voir la note* p. 612. (13) Berthier, *voir la note* p. 466.

« Ceux de la cour de Wurtemberg : S. A. R. Monsei-
« gneur le prince de Bade, S. A. M. le prince de Nas-
« sau, et S. E. M. le comte de Vinzingerode, ministre-
« d'état de S. M. le roi de Wurtemberg. »

La cérémonie religieuse fut ensuite célébrée dans la chapelle du palais des Tuileries par le prince Primat, le 23 août (1).

988. ENTRÉE DE LA GARDE IMPÉRIALE A PARIS APRÈS LA CAMPAGNE DE PRUSSE (25 novembre 1807).

Par Nicolas-Antoine TAUNAY en 1810. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 80.

La garde impériale, ayant à sa tête le maréchal Bessières (2), fit son entrée solennelle à Paris le 25 novembre 1807, et fut reçue par le corps municipal, que présidait M. le conseiller d'état, préfet du département de la Seine (3), sous un arc de triomphe que la ville de Paris avait fait élever au dehors de la barrière de La Villette.

Après que le maréchal Bessières eut répondu au discours du préfet de la Seine, « les couronnes d'or votées par la « ville de Paris furent apposées aux aigles de la garde « impériale, au milieu du cercle formé par son état-« major.

« Les fusiliers de la garde, les chasseurs à pied, les « grenadiers à pied, les chasseurs à cheval, les mam-« luks, les dragons, les grenadiers à cheval, la gendar-« merie d'élite, chaque régiment était précédé des officiers « généraux et supérieurs chargés de son commandement.

« A la suite de la garde impériale marchait, accompagné « de l'état-major de la place, M. le général Hullin (4), com-« mandant d'armes, suivi du corps municipal et de son « cortége.

« C'est dans cet ordre et en traversant les haies formées « par une innombrable population que la garde est parve-« nue au palais des Tuileries, en passant sous le grand arc « de la porte triomphale qui sert aujourd'hui d'entrée « principale au palais, où elle a déposé ses aigles. De là « traversant le jardin des Tuileries, où elle a posé les ar-« mes, elle s'est rendue aux Champs-Élysées, où tous les « corps qui la composaient et un détachement de la garde « de Paris ont pris place au banquet qui lui était préparé.

(1) *Extrait du Moniteur* du 24 août 1807. (2) *Voir la note* p. 647.
(3) Nicolas-Thérèse-Benoît Frochot, depuis comte. (4) *Voir la note* p. 767.

« Dix mille couverts étaient servis : le corps municipal
« faisait les honneurs (1). »

989. NAPOLÉON VISITE L'INFIRMERIE DES INVALIDES (11 février 1808).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 80.

Par M. VÉRON BELLECOURT en 1812.

L'Empereur étant à Paris dans le mois de février 1808 visita l'infirmerie des Invalides. Il était accompagné du général Duroc (2), grand maréchal du palais, et de l'aide de camp de service : Napoléon fut reçu aux Invalides par le maréchal Serurier (3), qui en était alors gouverneur, et par l'état-major qui le suivit pendant toute sa visite.

990. COMBAT LIVRÉ SOUS LA COTE DE L'ILE DE GROIX PAR LA FRÉGATE FRANÇAISE LA SIRÈNE CONTRE UN VAISSEAU DE LIGNE ET UNE FRÉGATE ANGLAISE (22 mars 1808).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. GILBERT en 1836.

« La frégate *la Sirène*, capitaine Duperré (4), après avoir
« rempli une mission aux Antilles, vint, de concert avec
« *l'Italienne*, attérir sur les côtes de Bretagne. Elles faisaient
« route vers le port de Lorient, lorsque, le 22 mars 1808,
« elles se virent chassées par une division de deux vaisseaux
« et trois frégates, qui leur coupaient le chemin. Obligées
« l'une et l'autre de chercher protection sous les forts de
« Groix, *l'Italienne* y parvint facilement ; mais il n'en fut
« pas de même de *la Sirène*, qui ne put rallier la côte qu'en
« se battant des deux bords, pendant cinq quarts d'heure,
« contre un vaisseau et une frégate. Sommé, à trois reprises
« différentes, de se rendre, par ces mots « amène ou je te
« coule, » Duperré répondit : « coule, mais je n'amène pas,
« feu partout. » Forcé enfin de s'échouer pour ne pas tomber
« au pouvoir de ses adversaires, Duperré mit tant d'habileté
« dans sa manœuvre que, trois jours après, il avait renfloué
« sa frégate et rentrait à Lorient, en passant à travers les
« nombreux croiseurs anglais qui bloquaient ce port (5). »

(1) *Moniteur*, du 26 novembre 1807. (2) *Idem* p. 631. (3) *Idem* p. 509.
(4) Victor-Guy Duperré, depuis baron, pair et amiral de France, etc.
(5) *Biographie maritime*.

991. ENTRÉE DE FERDINAND VII EN FRANCE (20 avril 1808).

Par MM. Jean ALAUX et LESTANG-PARADE en 1835. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 72.

Le prince des Asturies (depuis Ferdinand VII, Roi d'Espagne) ayant réclamé la protection de l'empereur des Français, se rendit à Bayonne le 20 avril 1808, « accompagné du duc de Saint-Charles [1], grand-maître de sa maison ; « du duc de l'Infantado [2] ; du chanoine Escoquiz [3] ; des ministres Cevallos [4], Musquiz [5] et Labrador [6] ; des comtes « de Villaniero et d'Orgaz, et des marquis d'Ayerbe et de « Guadalcazar. »

Le prince qui avait été escorté jusqu'à la frontière par les gardes espagnoles y fut reçu par le prince de Neufchâtel [7] et par une garde d'honneur composée de grenadiers de la garde impériale qui l'accompagnèrent jusqu'à Bayonne.

« Son Altesse Royale est descendue dans la maison où « logeait l'Infant Don Carlos : à deux heures après midi, « S. M. l'Empereur est allé voir les deux Infants. A six « heures, Son Altesse Royale est venue à la campagne « qu'habite Sa Majesté et a dîné avec elle [8]. »

992. CONFÉRENCES DES EMPEREURS NAPOLÉON ET ALEXANDRE A ERFURT (27 septembre au 14 octobre 1808).

NAPOLÉON REÇOIT A ERFURT LE BARON DE VINCENT, AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE.

Par M. GOSSE en 1838. Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 80.

Avant de quitter Tilsitt dans le mois de juillet 1807, les empereurs de France et de Russie étaient convenus de se réunir l'année suivante. Cette entrevue eut lieu à Erfurt. Tous les rois et princes confédérés de l'Allemagne s'y trouvèrent ou s'y firent représenter par leurs ministres.

« Erfurt, dit l'auteur des *Mémoires sur la guerre de* 1809 « *en Allemagne*, vit alors un de ces congrès de souverains « auxquels l'Europe n'était plus accoutumée. Les deux « empereurs d'Occident et d'Orient se réunissaient pour

(1) Don Joseph-Michel de Carvajal, duc de San Carlos, grand d'Espagne, etc., depuis ministre plénipotentiaire de Lucques à Paris. (2) Don Alvarez de Tolédo, duc de l'Infantado, grand d'Espagne, etc. (3) Don Juan Escoiquiz, précepteur du prince des Asturies, depuis conseiller d'état et patriarche des Indes. (4) Don Pedro Cevallos, 1er secrétaire d'état, au département des affaires étrangères. (5) Don Ignace, marquis de Musquiz, conseiller d'état. (6) Don Pedro Gomez Labrador, conseiller d'état, depuis ambassadeur d'Espagne à Naples. (7) Berthier, *voir la note* p. 466. (8) *Moniteur* du 26 avril 1808.

« traiter des affaires de la paix et de la guerre, pour ré-
« gler l'état de l'Europe.

« La Prusse y était représentée par le prince Guillaume (1) « et le comte de Goltz (2). L'empereur d'Autriche y envoya « M. de Vincent (3), porteur d'une lettre à l'empereur des « Français. Napoléon reçut à son arrivée à Erfurt l'am« bassadeur d'Autriche. »

Les empereurs de France et de Russie étaient arrivés à Erfurt le 27 septembre ; ils y séjournèrent jusqu'au 14 octobre qu'ils se séparèrent pour retourner dans leurs états.

993. COMBAT DU PALINURE CONTRE LE *CARNATION* (3 octobre 1808).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en ....

« Le 3 octobre 1808 le brick de sa majesté *le Palinure*, « armé de seize caronades de vingt-quatre, et de quatre« vingts hommes d'équipage, sous les ordres du capitaine « de frégate Jance, a rencontré, à environ soixante lieues « au nord de la Martinique, le brick de guerre anglais *le* « *Carnation*, armé de dix-huit caronades de trente-deux, « et de cent dix-sept hommes d'équipage, capitaine Gregory.

« Après une canonnade d'une heure et demie, *le Carna*« *tion* a été enlevé à l'abordage par *le Palinure*, et conduit « à la Martinique.

« L'ennemi a eu vingt-neuf hommes tués ou blessés, et « parmi les premiers est le capitaine anglais. *Le Palinure* « n'a eu que quinze hommes tués ou blessés (4). »

Le capitaine Jance avait commandé la manœuvre pendant toute l'affaire, quoique atteint depuis quelques jours d'une fièvre qui le fit descendre au tombeau le lendemain de sa victoire.

994. COMBAT DE SOMO-SIERRA (ESPAGNE) (30 nov. 1808).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 72.

Par MM. Jean Alaux et Hippolyte Lecomte en 1835, d'après le tableau de M. Horace Vernet.

L'arrivée du roi Charles IV à Bayonne suivit de quelques jours celle de son fils (30 avril 1808). Dès lors Napoléon démasqua ses plans et s'achemina ouvertement à la conquête de l'Espagne, qu'il préparait sous main depuis plusieurs mois. Un traité secret, conclu le 27 octobre 1807 entre la cour de Madrid et le cabinet impérial des Tuileries, avait

(1) Frédéric-Guillaume, prince royal, depuis Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse. (2) N... comte de Goltz, ministre des affaires étrangères, depuis ministre de Prusse à Paris. (3) Nicolas-Charles, baron de Vincent, depuis ambassadeur d'Autriche à Paris. (4) *Moniteur* du 18 février 1809.

permis à quarante mille Français de traverser la péninsule pour aller attaquer la puissance anglaise à Gibraltar et en Portugal. Sous ce prétexte Pampelune, Barcelone, Figuières, Saint-Sébastien avaient été occupés, et les avant-postes de Murat poussés jusqu'à cinquante lieues de Madrid, à l'extrémité de la Vieille-Castille. Tout était donc prêt pour l'invasion, lorsque les deux abdications imposées à Charles IV et à son fils vinrent lui prêter une apparence de légitimité. « J'ai vu vos maux, je vais y porter remède, s'é-« criait Napoléon dans son manifeste adressé à la nation « espagnole; votre grandeur, votre puissance, fait partie « de la mienne. Vos princes m'ont cédé leurs droits à la « couronne des Espagnes..... soyez pleins d'espérance..... « (24 mai 1808). » Mais l'Espagne refusa d'entendre ces décevantes promesses; le jour de la fête de saint Ferdinand fut le signal d'une vaste insurrection sur divers points de la péninsule. Le marquis de la Romana [1] ramena au sein de sa patrie toute une armée espagnole exilée sur les rives de la Baltique; une armée anglaise débarqua en Portugal; enfin la malheureuse capitulation de Baylen vint interrompre par un revers la longue suite de victoires qui depuis huit ans avaient partout accompagné les armes françaises. Napoléon s'aperçut alors que la possession de l'Espagne ne pouvait être l'effet d'une surprise, et que pour rétablir à Madrid son frère Joseph [2], qui n'avait pu y régner que huit jours, il fallait tout l'effort, tout le déploiement de puissance avec lequel on fait les grandes conquêtes.

« Il fut contraint, dit le maréchal Suchet dans ses Mé-« moires, de détacher de la grande armée, qui était en « Prusse et en Pologne, une partie de ses vieilles bandes. « Lui-même, avec la garde impériale, vint se mettre, au « mois de novembre, à la tête des forces qu'il avait ras-« semblées sur le haut Èbre. »

Le 12 il avait son quartier général à Burgos, et marchait sur la capitale de l'Espagne. »

On lit dans le *treizième Bulletin* :

« Le 29, le quartier général de l'Empereur a été porté « au village de Bozeguillas.

« Le 30, à la pointe du jour, le duc de Bellune [3] s'est « présenté au pied du Somo-Sierra. Une division de treize « mille hommes de l'armée de réserve espagnole défendait « le passage de cette montagne. L'ennemi se croyait inex-

(1) N... marquis de la Romana, capitaine général au service d'Espagne. (2) *Voir la note* p. 701. (3) Maréchal Victor, *voir la note* p. 532.

« pugnable dans cette position. Il avait retranché le col
« que les Espagnols appellent *Puerto*, et y avait placé seize
« pièces de canon. Le neuvième d'infanterie légère cou-
« ronna la droite, le quatre-vingt-seizième marcha sur la
« chaussée, et le vingt-quatrième suivit à mi-côte les hau-
« teurs de gauche. Le général Senarmont (1), avec six pièces
« d'artillerie, avança par la chaussée.

« La fusillade et la canonnade s'engagèrent. Une charge
« que fit le général Montbrun (2), à la tête des chevau-légers
« polonais, décida l'affaire, charge brillante s'il en fut, où
« ce régiment s'est couvert de gloire et a montré qu'il était
« digne de faire partie de la garde impériale. Canons, dra-
« peaux, fusils, soldats, tout fut enlevé, coupé ou pris, huit
« chevau-légers polonais ont été tués sur les pièces, et seize
« ont été blessés; parmi ces derniers le capitaine Brievanoski
« a été si grièvement blessé, qu'il est presque sans espérance.
« Le major Ségur (3), maréchal des logis de la maison de
« l'Empereur, chargeant parmi les Polonais, a reçu plu-
« sieurs blessures dont une assez grave. Les seize pièces de
« canon, dix drapeaux, une trentaine de caissons, deux
« cents chariots de toute espèce de bagage, les caisses des
« régiments sont les fruits de cette brillante affaire (4). »

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 72.

995. NAPOLÉON PRESCRIT AUX DÉPUTÉS DE LA VILLE DE MADRID DE LUI APPORTER LA SOUMISSION DU PEUPLE (3 décembre. 1808).

Par Carle VERNET en 1810.

996. NAPOLÉON PRESCRIT AUX DÉPUTÉS DE LA VILLE DE MADRID DE LUI APPORTER LA SOUMISSION DU PEUPLE (3 décembre 1808).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Rodolphe GAUTIER, en 1810.

« Le premier décembre, le quartier général de l'Empe-
« reur était à Saint-Augustin, et le 2 le duc d'Istrie (5) avec
« la cavalerie est venu couronner les hauteurs de Madrid.
« Le 2, à midi, Sa Majesté arriva de sa personne. Le maré-
« chal duc d'Istrie envoya sommer la ville, où s'était formée
« une junte militaire.

(1) *Voir la note* p. 495. (2) Louis-Pierre Montbrun, général de brigade, depuis comte et général de division. (3) Paul-Philippe de Ségur, depuis comte, lieutenant général, pair de France, etc. (4) *Treizième Bulletin de l'armée d'Espagne.* (5) Bessières, *voir la note* p. 647.

« Prendre Madrid d'assaut pouvait être une opération
« militaire de peu de difficulté ; mais amener cette grande
« ville à se soumettre en employant tour à tour la force
« et la persuasion, et en arrachant les propriétaires et les
« véritables hommes de bien à l'oppression sous laquelle
« ils gémissaient, c'est là ce qui était difficile. Tous les
« efforts de l'Empereur dans ces deux journées n'eurent
« pas d'autre but.

« Dans la journée du 2 décembre, l'Empereur ordonna
« au général de brigade Maison (1) de s'emparer des fau-
« bourgs, et chargea le général de division Lauriston (2) de
« protéger cette occupation par le feu de quatre pièces
« d'artillerie de la garde. Les voltigeurs du seizième ré-
« giment s'emparèrent des maisons, et notamment d'un
« grand cimetière.....» Les attaques furent conduites avec
la plus grande activité.

Dans la matinée du 3 le palais du Retiro, les postes importants de l'Observatoire, de la manufacture de porcelaine, de la grande caserne, de l'hôtel de Médina-Celi, et tous les débouchés qui avaient été mis en état de défense, étaient emportés par les troupes françaises.

« On se serait difficilement peint le désordre qui ré-
« gnait dans Madrid, ajoute le *Bulletin*, si un grand
« nombre de prisonniers, arrivant successivement, n'a-
« vaient rendu compte des scènes épouvantables et de
« tout genre dont cette capitale offrait le spectacle.

« A cinq heures le général Morla (3), l'un des membres de la
« junte militaire, et don Bernardo Yriarte, envoyé de la
« ville, se rendirent dans la tente de S. A. S. le major
« général (4), et demandèrent la journée du 4 pour faire
« entendre raison au peuple. Le prince major général les
« présenta à S. M. l'Empereur et Roi, qui à la fin de son
« allocution leur dit : « Retournez à Madrid ; je vous donne
« jusqu'à demain six heures du matin. Revenez alors, si
« vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre
« qu'il s'est soumis ; sinon, vous et vos troupes, vous serez
« tous passés par les armes (5). »

997. CAPITULATION DE MADRID (4 décembre 1808).

Par le baron GROS en 1810. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 72.

« Le 4, à six heures du matin, rapporte le *quatorzième*

(1) *Voir la note* p. 509. (2) *Idem* p. 407. (3) N... Morla, lieutenant général d'artillerie. (4) Berthier, *voir la note* p. 406. (5) *Treizième et quatorzième Bulletin de l'armée d'Espagne.*

« *Bulletin de l'armée d'Espagne*, le général Morla (1) et le
« général don Fernando de la Vera, gouverneur de la
« ville, se présentèrent à la tente du prince major géné-
« ral (2). Les discours de l'Empereur, répétés au milieu des
« notables, la certitude qu'il commandait en personne, les
« pertes éprouvées, pendant la journée précédente avaient
« porté le repentir et la terreur dans tous les esprits. Pen-
« dant la nuit, les plus mutins s'étaient soustraits au dan-
« ger par la fuite, et une partie des troupes s'était dé-
« bandée.

« A dix heures le général Belliard (3), prit le commande-
« ment de Madrid; tous les postes furent remis aux Fran-
« çais, et un pardon général fut proclamé.

998. COMBAT DU BRICK DE GUERRE LE CYGNE CONTRE UNE DIVISION NAVALE ANGLAISE (12 déc. 1808).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en....

Le brick de guerre *le Cygne*, armé de quatorze caronades de vingt-quatre et deux canons de huit, et commandé par le lieutenant de vaisseau Menouvrier-Defresne (4), fut expédié de Cherbourg le 10 novembre 1808, avec un chargement de farine et autres subsistances destinées au ravitaillement des troupes formant la garnison de la Martinique. A l'atterrage de cette île, *le Cygne* soutint un brillant combat, dont le récit qu'on va lire est extrait du rapport adressé par le ministre de la marine à l'Empereur.

« Le 12 décembre, *le Cygne*, qui se dirigeait sur Saint-
« Pierre, fut obligé, par la présence de l'ennemi en force
« supérieure, de mouiller au Céron, sous la protection
« des batteries de la côte. Ce jour même, huit bâtiments
« ennemis, dont deux frégates et une corvette, vinrent
« attaquer ce brick. Les frégates lui envoyèrent leurs bor-
« dées, et trois péniches protégées par elles se dirigèrent
« sur *le Cygne*. Elles furent coulées avant de l'atteindre.
« Une des frégates s'approcha du brick français à demi-
« portée de pistolet dans l'intention de l'aborder; mais la
« mitraille et la mousqueterie du *Cygne* la forcèrent bien-
« tôt de s'éloigner. Quatre nouvelles péniches accostèrent
« ce brick; mais des hommes dont elles étaient armées,
« dix-sept seuls, faits prisonniers, mirent le pied sur le

(1) *Voir la note* p. 795. (2) Berthier, *voir la note* p. 466. (3) *Voir la note* p. 608. (4) Félicité-Louis-Urbain Menouvrier-Defresne, depuis contre-amiral.

« pont : les autres avaient été exterminés. La division an-
« glaise, maltraitée, et ayant eu au moins deux cents
« hommes tués ou noyés, prit le large.

« *Le Cygne* n'a pas perdu un seul homme ; cinq seule-
« ment ont été légèrement blessés. »

Les habitants de la Martinique témoignèrent la plus vive admiration pour la bravoure des défenseurs du *Cygne;* et le commerce de Saint-Pierre décerna, avec l'approbation de l'amiral Villaret (1), capitaine général de la colonie, une épée d'honneur au lieutenant Defresne. Aussitôt que l'Empereur fut instruit de la conduite de cet officier, il l'éleva au grade de capitaine de frégate (2).

999. L'ARMÉE FRANÇAISE TRAVERSE LES DÉFILÉS DU GUADARRAMA (22 au 24 décembre 1808). Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 30.

Par Nicolas-Antoine TAUNAY en 1812.

1000. L'ARMÉE FRANÇAISE TRAVERSE LES DÉFILÉS DU GUADARRAMA (22 au 24 décembre 1808.)

Par MM. Jean ALAUX et LAFAYE en 1835, d'après le tableau de Taunay. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 72.

« Dans les premiers jours du mois de décembre, on
« apprit que les colonnes de l'armée anglaise étaient en
« retraite et se dirigeaient vers la Corogne, où elles de-
« vaient se rembarquer. De nouvelles informations firent
« ensuite connaître qu'elles s'étaient arrêtées, et que le
« 16 elles étaient parties de Salamanque pour entrer en
« campagne. Dès le 15, la cavalerie légère avait paru à
« Valladolid ; toute l'armée anglaise passa le Duero, et
« arriva le 23 devant le duc de Dalmatie (3) à Saldagna.

« Aussitôt que l'Empereur en fut instruit à Madrid, il
« quitta cette capitale, le 22 décembre, pour marcher con-
« tre les Anglais, afin de leur couper la retraite et se por-
« ter sur leurs derrières. Le quartier général était le 23 à
« Villa-Castin, le 25 à Tordesillas, et le 27 à Medina de
« Rio-Seco. Mais, quelque diligence que fissent les trou-
« pes françaises, le passage de la montagne du Guadar-
« rama, qui était couverte de neige, les pluies continuelles

(1) *Voir la note* p. 723. (2) *Travaux de la section historique de la marine.* (3) Soult, *voir la note* p. 500.

« et le débordement des torrents retardèrent leur marche « de deux jours (1). »

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 80.

1001. MADEMOISELLE DE SAINT-SIMON SOLLICITANT LA GRACE DE SON PÈRE (décembre 1808).

Par Charles-Nicolas-Raphaël LAFOND en 1810.

1002. MADEMOISELLE DE SAINT-SIMON SOLLICITANT LA GRACE DE SON PÈRE (décembre 1808).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 72.

Par MM. Jean ALAUX et LAFAYE en [illegible],
d'après le tableau de *Lafond*.

Le marquis de Saint-Simon (2), ancien officier général français, engagé au service d'Espagne depuis la révolution, se trouvait à Madrid lors du siége de cette ville. Après l'entrée des troupes françaises, il fut arrêté, et il allait être traduit devant une commission militaire, lorsque mademoiselle de Saint-Simon se jeta aux genoux de Napoléon pour lui demander la grâce de son père, qui lui fut accordée.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 80.

1003. NAPOLÉON A ASTORGA (janvier 1809).

L'EMPEREUR SE FAIT PRÉSENTER LES PRISONNIERS ANGLAIS ET ORDONNE DE LES TRAITER AVEC DES SOINS PARTICULIERS.

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1810.

1004. NAPOLÉON A ASTORGA (janvier 1809).

L'EMPEREUR SE FAIT PRÉSENTER LES PRISONNIERS ANGLAIS ET ORDONNE DE LES TRAITER AVEC DES SOINS PARTICULIERS.

Aile du Midi.
R de-chaussée.
Salle n° 72.

Par MM. Jean ALAUX et BAILLIF en 1835,
d'après le tableau de *M. Hippolyte Lecomte*.

Depuis l'arrivée de l'Empereur au quartier général d'Astorga, les troupes françaises avaient eu plusieurs engagements avec l'armée anglo-espagnole, qui se retirait du côté de La Corogne.

« La route de Benavente à Astorga est couverte de « chevaux anglais morts, de voitures, d'équipages, de « caissons d'artillerie et de munitions de guerre. On a « trouvé à Astorga des magasins de draps, de couvertures « et d'outils de pionniers.

(1) *Vingt-unième Bulletin de l'armée d'Espagne*. (2) *Voir la note p. 462*.

« L'Empereur a chargé le duc de Dalmatie (¹) de la mis-
« sion glorieuse de poursuivre les Anglais jusqu'au lieu de
« leur embarquement.
« Il y a deux routes d'Astorga à Villa-Franca. Les An-
« glais passaient par celle de droite, les Espagnols sui-
« vaient celle de gauche; ils marchaient sans ordre : ils
« ont été coupés et cernés par les chasseurs hanovriens.
« Un général de brigade et une division entière, officiers
« et soldats, ont mis bas les armes; on lui a pris ses équi-
« pages, dix drapeaux et six pièces de canon.
« Depuis le 27, nous avons déjà fait à l'ennemi plus de
« dix mille prisonniers, parmi lesquels sont quinze cents
« Anglais. Nous lui avons pris plus de quatre cents voi-
« tures de bagages et de munitions, quinze voitures de fu-
« sils, ses magasins et ses hôpitaux de Benavente, d'Astorga
« et de Bembibre. Dans ce dernier endroit, le magasin à
« poudre, qu'il avait établi dans une église, a sauté.
« Sa Majesté a ordonné de traiter les prisonniers anglais
« avec les égards dus à des soldats qui, dans toutes les
« circonstances, ont manifesté des idées libérales et des
« sentiments d'honneur. Informée que, dans les lieux où
« les prisonniers sont rassemblés, et où se trouvent dix
« Espagnols contre un Anglais, les Espagnols maltraitent
« les Anglais et les dépouillent, elle a ordonné de séparer
« les uns des autres, et elle a prescrit pour les Anglais
« un traitement tout particulier (²). »

1005. COMBAT DE LA COROGNE (16 janvier 1809).

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1838. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 20.

1005 *bis*. COMBAT DE LA COROGNE (16 janvier 1809).

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en 1842.

En conséquence des ordres qu'il avait reçus de l'Empereur, le duc de Dalmatie (¹) marchait à la poursuite de l'armée anglaise qui se dirigeait sur le Ferrol et la Corogne.
« Le 12 janvier, il partit de Betanzos.... Le 15 au matin,
« les divisions Merle et Mermet occupèrent les hauteurs
« de Villaboa, où se trouvait l'avant-garde ennemie, qui
« fut attaquée et culbutée.
« Notre droite fut appuyée au point d'intersection de la

(¹) Soult, *voir la note* p. 590. (²) *Vingt-cinquième Bulletin de l'armée d'Espagne.*

« route de la Corogne à Lugo et de la Corogne à San-
« Iago. Elle était placée en arrière du village d'Elvina.
« L'ennemi occupait en face de très-belles hauteurs. »

Le reste de la journée du 15 fut employé à placer une batterie de douze pièces de canon, et ce ne fut que le 16, à trois heures après midi, que le duc de Dalmatie donna l'ordre de l'attaque. On se battit jusqu'au soir. « Les Anglais, reprend le *Bulletin*, ayant été abordés franchement « par la première brigade de la division Mermet, furent « repoussés du village d'Elvina, et se retirèrent dans les « jardins qui sont autour de la Corogne. La nuit deve- « nant très-obscure, on fut obligé de suspendre l'attaque. « L'ennemi en a profité pour s'embarquer ; sa perte a été « immense : deux batteries de notre artillerie l'ont fou- « droyé pendant la durée du combat. On a compté sur « le champ de bataille plus de huit cents cadavres anglais, « parmi lesquels on a trouvé le corps du général Hamilton « et ceux de deux autres officiers généraux dont on ignore « les noms. Nous avons pris vingt officiers, trois cents sol- « dats et quatre pièces de canon. Les Anglais ont laissé « plus de quinze cents chevaux qu'ils avaient tués. Notre « perte s'élève à cent hommes tués ; on ne compte pas « plus de cent cinquante blessés.

« Nous n'avons eu qu'environ six mille hommes d'enga- « gés pendant le combat. »

Le *Bulletin* suivant ajoute : « Les régiments anglais « portant les numéros quarante-deux, cinquante et cin- « quante-deux, ont été entièrement détruits au combat du « 16 près de la Corogne. Il ne s'est pas embarqué soixante « hommes de chacun de ces corps. Le général en chef « Moore (1) a été tué en voulant charger à la tête de cette « brigade (2). »

1006. PRISE DE LA PROSERPINE DEVANT TOULON (28 février 1809).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en....

Le 27 février, l'amiral Gantheaume (3), qui commandait à Toulon, voulant éloigner une frégate anglaise qui depuis plusieurs jours venait indiscrètement explorer les mouvements de la rade, fit appareiller les frégates *la Pénélope*, capitaine Dubourdieu (4), et *la Pauline*, capitaine Montfort (5).

(1) Sir John Moore (2) *Trente et trente-unième Bulletin de l'armée d'Espagne*. (3) *Voir la note* p. 624. (4) Bernard Dubourdieu, capitaine de vaisseau. (5) François-Gilles Montfort, capitaine de vaisseau.

Ces deux bâtiments avaient ordre de rentrer dans la soirée, et lorsqu'ils exécutèrent cette manœuvre la frégate anglaise les suivit dans leur retraite, et revint, à la nuit tombante, reconnaître l'escadre de Sa Majesté jusqu'à peu de distance du cap Sicié.

L'amiral ordonna alors aux deux mêmes frégates de réappareiller aussitôt que l'obscurité leur permettrait d'espérer que leur manœuvre ne serait pas aperçue de l'ennemi, de porter d'abord au large et de revenir sur la rade après une courte bordée, de manière à couper la retraite à la frégate ennemie, et à lui livrer le combat.

Cette manœuvre fut exécutée avec autant de précision que d'habileté, et le capitaine Dubourdieu, dans son rapport à l'amiral Gantheaume, rend ainsi compte du succès de sa mission :

« A deux heures, ce matin, nous avons aperçu la fré« gate ; à quatre heures et demie, nous l'avons engagée, « et à cinq heures un quart elle a amené son pavillon.

« Notre bonheur est tel que, quoique nous ayons com« battu vergue à vergue et de nuit, *la Pénélope* et *la Pau*« *line* n'ont pas un seul homme de tué ni de blessé. *La* « *Pénélope* a eu quelques avaries dans son gréement, et « *la Pauline*, par la position habile qu'elle a su conserver, « n'a nullement souffert.

« La frégate ennemie est *la Proserpine*, de quarante« deux canons, capitaine Charles Otter, armée de deux « cent quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Elle a eu onze « hommes tués dans cette affaire et quinze blessés (1). »

1007. COMBAT DE CIUDAD-REAL (27 mars 1809).

. . . .

On lit dans le *Moniteur* du 9 avril 1809 :

« Le général Sébastiani (2) mande de Santa-Cruz, au pied « de la Sierra-Morena, en date du 29 mars, que le 27 il « a reconnu l'armée espagnole d'Andalousie, grossie d'une « nuée de paysans, qui était en bataille devant Ciudad« Real ; qu'il l'a attaquée, culbutée et détruite sans résis« tance, et que le 28 les faibles restes de cette armée « étaient au delà de la Sierra-Morena ; que les résultats « de cette affaire sont quatre mille prisonniers, sept dra« peaux et dix-huit pièces de canon. Au nombre des pri« sonniers sont cent quatre-vingt-dix-sept officiers, parmi

(1) *Moniteur* du 9 mars 1809. (2) *Voir la note* p. 731.

« lesquels quatre colonels et sept lieutenants-colonels. Un « grand nombre d'ennemis a été tué, plus de trois mille « ont été sabrés par la cavalerie. De si grands résultats ne « nous ont presque rien coûté: nous avons eu trente « hommes tués et soixante blessés....

« Hier, 28, des fuyards ennemis ont été atteints par la « cavalerie, et deux généraux ennemis qui les escortaient « ont été tués. Le général Sébastiani était le 29 au pied « de la Sierra-Morena, et se trouvait ainsi en ligne avec « le duc de Bellune (1), qui doit avoir dépassé Mérida (2). »

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 80.

1008. BATAILLE D'OPORTO (29 mars 1809).

Par M. Beaume en 1836.

1008 *bis*. BATAILLE D'OPORTO (29 mars 1809).

Par M. Beaume en 1842.

Le combat de la Corogne livra au maréchal Soult (3) la Galice et tout le nord de l'Espagne. Il marcha de là sur le Portugal, et, après avoir passé le Minho, il se dirigea sur Oporto. Le 27 mars, il était devant cette ville. « Quand « il fut arrivé devant la place le 28, et qu'il vit l'étendue « et la faiblesse des ouvrages, il demanda de nouveau au « prélat (l'évêque d'Oporto qui commandait dans la ville), « qu'il épargnât à cette cité grande et commerçante les « horreurs d'un siége. Le prisonnier qu'on envoya porter « ce message n'évita la mort qu'en prétendant que Soult « faisait offrir de rendre son armée.....

« La négociation étant rompue, Soult fit ses dispositions « pour attaquer dès le lendemain. Le combat s'engagea sur « les ailes...Les Français chargèrent avec impétuosité, pé- « nétrèrent au delà des retranchements et s'emparèrent de « deux forts principaux, où ils entrèrent par les embra- « sures, tuant ou dispersant tout ce *qu'ils y trouvèrent.*

« La victoire était certaine.... mais le combat se conti- « nuait dans Oporto. Les deux bataillons que le maréchal « avait fait marcher sur la ville avaient brisé les barri- « cades qui étaient à l'entrée des rues, et étaient arrivés au « pont en combattant toujours; alors tous les désastres pos- « sibles, toutes les horreurs de la guerre, s'accumulèrent « en une heure sur cette malheureuse ville.

« Plus de quatre mille personnes de tout sexe et de tout « âge s'enfuirent dans le plus grand tumulte et comme

(1) Maréchal Victor, *voir la note* p. 532. (2) *Moniteur* du 9 avril 1809.
(3) *Voir la note* p. 520.

« éperdues vers le pont, qu'elles s'efforçaient inutilement « de traverser, tant l'affluence était grande. Les batteries « de la rive opposée ouvrirent leur feu quand les Français « parurent; et au même moment un détachement de cava- « lerie portugaise qui fuyait traversa au grand galop cette « foule épouvantée et se fraya un chemin sanglant jusqu'au « fleuve. Les barques encombrées ne purent soutenir le « poids de ces nouveaux arrivants, et bientôt toute cette « partie du fleuve fut couverte de cadavres sur lesquels ve- « nait échouer tout ce qui tentait encore le passage.

« Les premiers Français qui arrivèrent oublièrent à « cet affreux spectacle et le combat et les ennemis; ils ne « virent plus que des malheureux qu'il fallait sauver....

« On dit que dix mille Portugais périrent dans ce jour mal- « heureux. La perte des Français n'excéda pas cinq cents « hommes [1]. »

1009. COMBAT DE LA FRÉGATE LE NIÉMEN CONTRE LA FRÉGATE L'AMÉTHYSTE (6 avril 1809).

Par M. Théodore GUDIN en .... Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Le 5 avril, à onze heures et demie du matin, la frégate de Sa Majesté *le Niémen*, commandée par le capitaine Dupotet [2], eut connaissance de deux frégates ennemies à deux lieues et demie sous le vent.

A neuf heures un quart du soir l'une de ces deux frégates, *l'Améthyste*, rejoignit *le Niémen*, et le feu commença par les canons de retraite et de chasse.

A onze heures et demie, ayant plusieurs manœuvres coupées, et ne voulant pas attendre de plus grandes avaries, le capitaine Dupotet se résolut à un engagement sérieux; un quart d'heure après le combat commença à portée de pistolet, sous petite voile.

Après plusieurs manœuvres, s'apercevant que l'ennemi voulait le percer d'avant en arrière, le capitaine Dupotet imita d'abord sa manœuvre, puis, revenant au vent, lui passa à la poupe, et lui envoya dans cette position une volée à bout portant; il voulait en venir à un abordage, mais l'ennemi l'évita par une arrivée qui lui laissa l'avantage du vent.

A deux heures et demie Dupotet perdit son mât d'ar-

(1) *Histoire des guerres de la Péninsule de 1807 à 1814*, par le lieutenant-colonel Napier, t. III, p. 247-252. (2) Jean-Henri-Joseph Dupotet, depuis vice-amiral.

timon, et le feu prit dans le bastingage de bâbord ; l'ennemi, quoique très-dégréé, profita de ce moment pour le canonner par la hanche ; mais le désordre fut bientôt réparé, et Dupotet eut la satisfaction de voir tomber le grand mât et le mât d'artimon de la frégate ennemie, qui prit aussitôt chasse vent arrière, ayant à la traîne ses deux mâts qui retardaient sa marche ; il ne lui restait de voiles que sa misaine criblée de mitraille. Dupotet la canonna ainsi dans sa poupe sans qu'elle tirât un coup de canon. Mais, au moment où l'ennemi était rendu, et où un officier français allait l'amariner, la frégate *l'Aréthuse*, portant quarante-huit bouches à feu, dont vingt-huit canons de dix-huit, et vingt caronades de trente-deux, vint prendre part au combat et délivrer *l'Améthyste*.

L'Améthyste, avec laquelle Dupotet avait combattu six heures et demie environ, avait vingt-six canons de dix-huit, deux de neuf, et dix-huit caronades de trente-deux.

1010. COMBAT DE TANN (BAVIÈRE) (19 avril 1809).

Partie centrale, 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

L'empereur d'Autriche (1), déchu de la haute souveraineté qu'il occupait en Allemagne, et dépouillé d'une portion si considérable de ses anciennes provinces, attendait impatiemment une occasion favorable de reprendre les armes contre la France. Il crut qu'elle lui était fournie par la résistance inattendue que Napoléon trouvait en Espagne. D'immenses préparatifs de guerre furent faits sur tous les points de la monarchie autrichienne, et les peuples appelés aux armes par un manifeste qui revendiquait la liberté des nations opprimées.

« L'armée autrichienne, dit le *premier Bulletin* de la « campagne de 1809, a passé l'Inn le 9 avril. Par là les « hostilités ont commencé. Voici quelle était la position « des corps français et alliés :

« Le corps du duc d'Auerstaedt à Ratisbonne ;
« Le corps du duc de Rivoli à Ulm ;
« Le corps du général Oudinot à Augsbourg ;
« Le quartier général à Strasbourg ;
« Les trois divisions bavaroises, sous les ordres du duc « de Dantzick (2), placées, la première, commandée par

(1) François Ier, *voir la note* p. 487. (2) Lefebvre, *voir la note* p. 535.

« le Prince Royal (1), à Munich; la deuxième, commandée « par le général Deroy, (2) à Landshut, et la troisième, « commandée par le général de Wrede (3), à Straubing;

« La division wurtembergeoise à Heidenheim;

« Les troupes saxonnes, campées sous les murs de « Dresde;

« Le corps du duché de Varsovie, commandé par le « prince Poniatowsky (4), sous Varsovie. »

L'Empereur apprit par le télégraphe, dans la soirée du 12 avril, le passage de l'Inn par l'armée autrichienne; il partit de Paris un instant après. Le 16 il était à Louisbourg, le 17 à Donawerth, et le 18 à Ingolstadt, où il établit son quartier général.

Les troupes autrichiennes se dirigèrent sur Ratisbonne en débouchant par Landshut. Le duc d'Auerstaedt (5) reçut l'ordre de quitter Ratisbonne le 19 et de se rapprocher d'Ingolstadt, en se portant sur Neustadt.

Il se mit en marche à la pointe du jour sur deux colonnes : les divisions Morand et Gudin formaient sa droite; les divisions Saint-Hilaire et Friant formaient sa gauche. Le général Saint-Hilaire (6), arrivé au village de Peissing (sur les hauteurs de Busch, en avant de Tann), rencontra le corps autrichien de Hohenzollern, accompagné par la réserve des grenadiers et par le corps de Rosemberg. Le général Saint-Hilaire, quoique inférieur en nombre, soutenu par le général Friant (7), n'hésita pas à charger : « il « attaqua les troupes autrichiennnes, enleva leurs positions, « tua une grande quantité de monde et fit six à sept cents « prisonniers (8). »

1011. NAPOLÉON HARANGUE LES TROUPES BAVAROISES ET WURTEMBERGEOISES A ABENSBERG (20 avril 1809).

Par M. Jean-Baptiste DEBRET en 1810. — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 73.

Le 20 l'Empereur se porta à Abensberg, où il se trouva bientôt en présence des troupes autrichiennes. Il y rencontra le corps des Bavarois et des Wurtembergeois, et voulut combattre à leur tête.

(1) Louis-Charles Auguste, *voir la note* p. 758. (2) Bernard-Erasme Deroy, lieutenant général au service de Bavière, depuis général d'infanterie. (3) Charles-Philippe de Wrede, lieutenant général au service de Bavière, depuis feld-maréchal et prince. (4) Joseph-Antoine Poniatowsky, depuis maréchal de l'empire. (5) Davoust, *voir la note* p. 509. (6) *Voir la note* p. 565. (7) *Idem* p. 645. (8) *Campagne d'Autriche, premier Bulletin.*

Il fit réunir en cercle les officiers de ces deux armées (on distinguait au milieu d'eux le général de Wrede (1), le comte Deroy (2), etc., et leur parla longtemps. Le prince royal de Bavière (3) traduisait en allemand le discours de l'Empereur, qui fut ensuite répété aux compagnies par les capitaines.

1012. BATAILLE D'ABENSBERG (20 avril 1809).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par M. Félix-Marie-Ferdinand STORELLI en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

« Après son discours, l'Empereur donne le signal du « combat, et mesura les manœuvres sur le caractère par- « ticulier de ses troupes. Le général de Wrede (1), officier « bavarois d'un grand mérite, placé au-devant du pont de « Siegenburg, attaqua une division autrichienne qui lui « était opposée. Le général Vandamme (4), qui commandait « les Wurtembergeois, la déborda sur son flanc droit. Le duc « de Dantzick (5), avec la division du prince Royal et celle « du général Deroy, marcha sur le village de Renhausen « pour arriver sur la grande route d'Abensberg à Landshut. « Le duc de Montebello (6), avec ses deux divisions françaises, « força l'extrême gauche, culbuta tout ce qui était devant « lui, et se porta sur Rohr et Rothembourg. Sur tous les « points la canonnade était engagée avec succès.... Huit « drapeaux, douze pièces de canon, dix-huit mille prison- « niers, furent le résultat de cette affaire (7). »

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

1013. COMBAT DE LANDSHUT (21 avril 1809).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

1014. COMBAT ET PRISE DE LANDSHUT (21 avril 1809.)

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 80.

Par M. HERSENT en 1810.

« La bataille d'Abensberg ayant découvert le flanc de « l'armée autrichienne et tous les magasins de l'ennemi, « le 21 l'Empereur, dès la pointe du jour, marcha sur « Landshut.....

« Le général de division Mouton (8) fit marcher au pas de « charge sur le pont les grenadiers du dix-septième, for-

(1) *Voir la note* p. 805. (2) *Idem* p. 805. (3) *Idem* p. 758. (4) *Idem* p. 539. (5) Lefebvre, *voir la note*, p. 535. (6) Lannes, *voir la note* p. 383. (7) *Campagne d'Autriche, premier Bulletin.* (8) *Voir la note* p. 736.

« ment la tête de la colonne. Ce pont, qui est en bois, était « embrasé., mais ne fut point un obstacle pour notre in- « fanterie qui le franchit et pénétra dans la ville..... Les « troupes autrichiennes, chassées de leur position, furent « alors attaquées par le duc de Rivoli (1), qui débouchait par « la rive droite. Landshut tomba en notre pouvoir, et avec « Landshut nous primes trente pièces de canon, neuf mille « prisonniers, six cents caissons du parc, attelés et rem- « plis de munitions, trois mille voitures portant les bagages, « trois superbes équipages de pont, enfin les hôpitaux et les « magasins que l'armée autrichienne commençait à for- « mer (2). »

1015. BATAILLE D'ECKMUHL (22 avril 1809, midi). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

1016. BATAILLE D'ECKMUHL (22 avril 1809). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 73.

Par MM. Jean Alaux et Gibert en 1836.

« Le 22 au matin, l'Empereur se mit en marche de « Landshut avec les deux divisions du duc de Monte- « bello, le corps du duc de Rivoli, les divisions de cuiras- « siers Nansouty, Saint-Sulpice et la division wurtember- « geoise. A deux heures après midi, il arriva vis-à-vis « d'Eckmühl, où les quatre corps de l'armée autrichienne, « formant cent dix mille hommes, étaient en position « sous le commandement de l'archiduc Charles (3). Le duc « de Montebello (4) déborda l'ennemi par la gauche avec la « division Gudin. Au premier signal les ducs d'Auerstaedt (5) « et de Dantzick (6), et la division de cavalerie légère du « général Montbrun, débouchèrent. On vit alors un des « plus beaux spectacles qu'ait offerts la guerre. Cent dix « mille ennemis attaqués sur tous les points, tournés par « leur gauche et successivement dépostés de toutes leurs « positions. Le détail des événements militaires serait « trop long : il suffit de dire que l'ennemi a perdu la « plus grande partie de ses canons et un grand nombre de « prisonniers, que le dixième d'infanterie légère de la di- « vision Saint-Hilaire se couvrit de gloire, et que les Autri- « chiens, débusqués du bois qui couvre Ratisbonne, furent « jetés dans la plaine et coupés par la cavalerie. Le séna-

(1) Masséna, *voir la note* p. 566. (2) *Campagne d'Autriche, premier Bulletin.* (3) *Voir la note* p. 540. (4) Lannes, *voir la note* p. 583. (5) Davoust, *voir la note* p. 509. (6) Lefebvre, *voir la note* p. 585.

« teur, général de division, Demont (1) eut un cheval tué
« sous lui. La cavalerie autrichienne, forte et nombreuse,
« se présenta pour protéger la retraite de son infanterie ;
« la division Saint-Sulpice sur la droite, la division Nansouty sur la gauche, l'abordèrent ; la ligne de hussards et
« de cuirassiers ennemis fut repoussée. Plus de trois cents
« cuirassiers autrichiens furent faits prisonniers. La nuit
« commençait, nos cuirassiers continuèrent leur marche
« sur Ratisbonne.....

« Les blessés, la plus grande partie de l'artillerie, quinze
« drapeaux et vingt mille prisonniers sont tombés en notre
« pouvoir (2). »

1017. COMBAT DE RATISBONNE (VALLÉE DU DANUBE) (23 avril 1809).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par Joseph-Pierre BAGETTI.

« Le 23, à la pointe du jour, on s'avança sur Ratisbonne.
« L'avant-garde, formée par la division Gudin et par les
« cuirassiers des divisions Nansouty et Saint-Sulpice, ne
« tarda pas à rencontrer la cavalerie autrichienne en avant
« de la ville. Trois charges successives s'engagèrent, toutes
« furent à notre avantage : huit mille hommes de cavalerie
« autrichienne repassèrent le Danube (3). »

1018. NAPOLÉON BLESSÉ DEVANT RATISBONNE (23 avril 1809).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 81.

Par Claude GAUTHEROT en 1810.

On lit dans le *deuxième Bulletin* :

« On a fait courir le bruit que l'Empereur avait eu la
« jambe cassée ; le fait est qu'une balle morte a effleuré
« le talon de la botte de Sa Majesté. » *On rapporte que* Napoléon fut pansé sur le champ de *bataille*, *en avant* de Ratisbonne, par le docteur Yvan (4).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

1019. ATTAQUE DE RATISBONNE (23 avril 1809).

Aquarelle par M. Justin OUVRIÉ en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 73.

1019 *bis*. ATTAQUE DE RATISBONNE (23 avril 1809).

Par MM. Jean ALAUX et GIBERT en 1835.

(1) Joseph-Laurent Demont, comte, sénateur, ensuite pair de France.
(2) *Campagne d'Autriche*, *premier Bulletin*. (3) *Idem*. (4) Alexandre-Urbain Yvan, depuis baron et chirurgien en chef de l'hôtel royal des Invalides.

1020. **COMBAT ET PRISE DE RATISBONNE** (23 avril 1809).

Par Charles Thévenin en 1811.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 80.

« L'artillerie arriva; on mit en batterie des pièces de « douze; on reconnut une issue par laquelle, au moyen « d'une échelle, on pouvait descendre dans le fossé et « remonter ensuite par une brèche faite à la muraille.

« Le duc de Montebello (1) fit passer par cette ouverture « un bataillon qui gagna une poterne et l'ouvrit : on « s'introduisit alors dans la ville. Le duc de Montebello, « qui avait désigné le lieu du passage, a fait porter les « échelles par ses aides de camp. Tout ce qui fit résistance « fut sabré : le nombre des prisonniers passa huit mille. « Cette malheureuse ville a beaucoup souffert : le feu y a « été une partie de la nuit; mais par les soins du général « Morand (2) et de sa division, on parvint à l'éteindre (3). »

1021. **COMBAT D'EBERSBERG** (3 mai 1809).

Par Nicolas-Antoine Taunay en 1810.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 73.

1022. **COMBAT D'EBERSBERG** (3 mai 1809).

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Après l'occupation de Ratisbonne les troupes françaises ne tardèrent pas à entrer dans la Haute-Autriche. Le quartier général fut successivement transporté à Mülhdorf, Burghausen et Braunau. Le 2 mai l'Empereur était à Ried.

Le duc de Rivoli (4) continuait sa marche et arrivait le 3 à Lintz. Un corps de troupes autrichien, fort de trente-cinq mille hommes, était en avant de la Traun : menacé d'être tourné par le duc de Montebello (1), il se porta sur Ebersberg pour y passer la rivière.

« Le 3 le duc d'Istrie (5) et le général Oudinot (6) se dirigèrent sur Ebersberg, et firent leur jonction avec le duc de « Rivoli; ils rencontrèrent en avant d'Ebersberg l'arrière-« garde des Autrichiens.... » Le général Claparède (7) s'engagea sur le pont à la tête des tirailleurs du Pô et des ti-

(1) Lannes, *voir la note* p. 583. (2) Louis-Charles-Antoine-Alexis Morand, général de division, depuis comte et pair de France. (3) *Campagne d'Autriche*, *premier Bulletin*. (4) Masséna, *voir la note* p. 566. (5) Bessières, *voir la note* p. 647. (6) *Voir la note* p. 656. (7) *Idem* p. 723.

railleurs corses, et déboucha sur la ville, où il trouva trente mille Autrichiens occupant une superbe position. Le maréchal duc d'Istrie passait le pont avec sa cavalerie pour soutenir la division, et le duc de Rivoli ordonnait d'appuyer son avant-garde par le corps d'armée. Les troupes autrichiennes étaient perdues sans ressources. Dans cet extrême danger elles mirent le feu à la ville, qui est construite en bois. Le feu s'étendit en un instant partout; le pont fut bientôt encombré, et l'incendie gagna même jusqu'aux premières travées qu'on fut obligé de couper pour le conserver. Cavalerie, infanterie, rien ne put déboucher, et la division Claparède, seule et n'ayant que quatre pièces de canon, lutta pendant trois heures contre trente mille hommes.

« L'ennemi voyant que cette division était sans commu- « nication avança trois fois sur elle et fut toujours arrêté « et reçu par les baïonnettes. Enfin, après un travail de « trois heures, on parvint à détourner les flammes et à ou- « vrir un passage.

« Cette division, qui fait partie des grenadiers d'Oudi- « not, s'est couverte de gloire; elle a eu trois *cents hommes* « tués et six cents blessés. L'intrépidité des *tirailleurs du* « Pô et des tirailleurs corses a fixé l'attention de toute « l'armée (1). »

1023. BIVOUAC DE NAPOLÉON PRÈS DU CHATEAU D'EBERSBERG (4 mai 1809).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 73.

Par P.-A. MONGIN en 1810.

Le 27, trois jours après la prise de Ratisbonne, *le quartier* général de l'Empereur était à *Mülhdorf; le 30, il fut* transféré à Burghausen, le 1er mai à Braunau, de là à Ens, où il était le 4.

« L'Empereur, dit le *cinquième Bulletin*, couche aujour- « d'hui à Ens dans le château du prince d'Auersberg..... « Les députés des États de la Haute-Autriche ont été pré- « sentés à Sa Majesté à son bivouac d'Ebersberg. »

Le major général de la grande armée (2) est près de l'Empereur.

(1) *Campagne d'Autriche, cinquième Bulletin.* (2) Berthier, *voir la note* p. 466.

1024. BOMBARDEMENT DE VIENNE (11 mai 1809). Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 30.

Par Louis-Albert Guislain, baron de Bacler d'Albe en 1811.

1025. ATTAQUE DE VIENNE (nuit du 11 au 12 mai 1809).

Aquarelle d'après Bagetti, par M. Giudici en 1838. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 140.

Le *sixième Bulletin de la Grande Armée* indique ainsi la position des différents corps d'armée qui marchaient sur les États d'Autriche.

« Le prince de Ponte-Corvo (1) se trouvait le 6 mai à « Retz, entre la Bohême et Ratisbonne.

« Le maréchal duc de Montebello (2) a passé l'Ens à « Steyer le 4. Le 5 il était à Amstetten, et le 6 à Molk.

« Le 6, le duc de Rivoli (3) arrivait à Amstetten.

« Le 8 mai, le quartier général avait été transporté à « Saint-Polten, et le duc de Dantzick (4) marchait de Saltz- « bourg sur Inspruck.

« Le 10 mai, à neuf heures du matin, l'Empereur a paru « aux portes de Vienne avec le corps du maréchal duc « de Montebello..... Le bruit était général dans le pays que « tous les retranchements qui environnent la capitale étaient « armés; qu'on avait construit des redoutes; qu'on travail- « lait à des camps retranchés, et que la ville était résolue « à se défendre...

« Le général Conroux (5) traversa les faubourgs, et le gé- « néral Tharreau (6) se rendit sur l'esplanade qui les sépare « de la cité. Au moment où il débouchait, il fut reçu par « une fusillade et par des coups de canon, et légèrement « blessé. » Le *Bulletin* ajoute qu'un des aides de camp du duc de Montebello, envoyé en parlementaire et porteur d'une sommation, avait été insulté, et que la ville refusant de se rendre, l'Empereur avait ordonné de l'attaquer. « A neuf heures du soir une batterie de vingt obusiers, con- « struite par les généraux Bertrand (7) et Navelet (8), à cent « toises de la place, commença le bombardement; dix-huit « cents obus furent lancés en moins de quatre heures; et « bientôt toute la ville parut en flammes, etc., etc. »

(1) Bernadotte, *voir la note* p. 551. (2) Lannes, *voir la note* p. 582. (3) Masséna, *voir la note* p. 566. (4) Lefebvre, *voir la note* p. 535. (5) Nicolas Conroux, baron de Pepinville, général de brigade, depuis général de division. (6) Jean-Victor Tharreau, baron, général de division. (7) *Voir la note* p. 738. (8) Alexandre-Pierre Navelet, baron, général de brigade d'artillerie.

La ville ayant été évacuée pendant la nuit, le général O'Reilly [1], qui se trouvait investi du commandement de la place après le départ des troupes autrichiennes, « fit préve-« nir les avant-postes français qu'on allait cesser le feu, et « qu'une députation se rendait auprès de l'Empereur.

« La capitulation fut signée dans la soirée, et le 13, à six « heures du matin, les grenadiers d'Oudinot ont pris posses-« sion de la ville [2]. »

1026. PASSAGE DU TAGLIAMENTO (11 mai 1809).

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 73.

Par MM. Jean ALAUX *et* RICAUD *en 1835.*

En déclarant la guerre à Napoléon, l'empereur d'Autriche [3] avait commencé les hostilités sur tous les points où ses frontières touchaient à celles de l'Empire français, et pendant que ses troupes passaient l'Inn et envahissaient la Bavière, une autre armée descendait des montagnes du Tyrol, et envahissait les anciens États de la république vénitienne, cédés à la France par les derniers traités. Mais le vice-roi [4], commandant en chef de l'armée d'Italie, eut bientôt réuni ses troupes et marché au-devant des Autrichiens. Le 16 avril, on se battait déjà entre Pordedone et Sacile. Les villes de Vicence, Trévise, Padoue, dont l'armée autrichienne s'était emparée, ne tardèrent pas à être reprises. On passa la Piave le 8 mai, et le quartier général de l'armée d'Italie était le 9 à Conegliano. De là le prince vice-roi marcha sur le Tagliamento.

« Le 11 toute l'armée a passé le Tagliamento : elle a joint « les troupes autrichiennes vers trois heures de l'après-midi « à Saint-Daniel. Le général Giulay [5] occupait les hauteurs « avec plusieurs régiments d'infanterie, plusieurs escadrons « de cavalerie et cinq pièces d'artillerie. »

La position ayant été aussitôt attaquée, les Autrichiens furent repoussés sur tous les points. A minuit notre avant-garde avait pris position sur la Ledra. « Ils ont perdu au « combat de Saint-Daniel deux pièces de canon, six cents « hommes tués ou blessés ; le drapeau et quinze cents « hommes du régiment de Rieski ont été pris. Nous avons eu « deux cents hommes tués ou blessés [6]. »

(1) N.... O'Reilly, lieutenant-maréchal au service d'Autriche. (2) *Campagne d'Autriche, septième Bulletin.* (3) François Ier, *voir la note* p. 487. (4) Eugène de Beauharnais, *voir la note* p. 631. (5) *Voir la note* p. 740. (6) *Campagne d'Autriche, onzième Bulletin.*

1027. NAPOLÉON ORDONNE DE JETER UN PONT SUR LE DANUBE, A EBERSDORF, POUR PASSER DANS L'ILE DE LOBAU (19 mai 1809).

Par APPIANI en 1811.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 80.

« L'Empereur a fait jeter un pont sur le Danube, vis-à-« vis du village d'Ebersdorf, à deux lieues au-dessous de « Vienne. Le fleuve, divisé en cet endroit en plusieurs bras, « a quatre cents toises de largeur. L'opération a commencé « hier 18, à quatre heures après midi.

« Les généraux Bertrand [1] et Pernety [2] ont fait travailler « aux deux ponts, l'un de plus de deux cent quarante, l'autre « de plus de cent trente toises, communiquant entre eux par « une île. On espère que les travaux seront finis demain. « L'Empereur est venu les inspecter [3]. »

1028. BATAILLE D'ESSLING (22 mai 1809).

Par MM. Jean ALAUX et LAFAYE en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 73.

1029. BATAILLE D'ESSLING (22 mai 1809).

Aquarelle par M. PASQUIERI en 1834.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Vis-à-vis d'Ebersdorf, le Danube est divisé en trois bras « séparés par deux îles. De la rive droite à la première île « il y a deux cent quarante toises : cette île a à peu près mille « toises de tour. De cette île à la grande île, où est le princi-« pal courant, le canal est de cent vingt toises. La grande île, « appelée *In-der-Lobau*, a sept mille toises de tour, et le « canal qui la sépare du continent a soixante-dix toises. Les « premiers villages que l'on rencontre ensuite sont Gross-« Aspern, Essling et Enzersdorf. Le passage d'une rivière « comme le Danube, devant un ennemi connaissant parfai-« tement les localités et ayant les habitants pour lui, est « une des plus grandes opérations de guerre qu'il soit pos-« sible de concevoir.

« Le pont de la rive droite à la première île et celui de « la première île à celle d'*In-der-Lobau* ont été faits dans « la journée du 19, et dès le 18 la division Molitor avait « été jetée par des bateaux à rames dans la grande île.

(1) *Voir la note* p. 738. (2) Joseph-Marie baron Pernety, général de division et inspecteur général de l'artillerie, depuis vicomte, pair de France, etc. (3) *Campagne d'Autriche, neuvième Bulletin.*

« Le 20, l'Empereur passa dans cette île et fit établir « un pont sur le dernier bras, entre Gross-Aspern et Essling. Ce bras n'ayant que soixante-dix toises, le pont « n'exigea que quinze pontons, et fut jeté en trois heures « par le colonel d'artillerie Aubry (1).

« Le 21 l'Empereur, accompagné du prince de Neuchâtel (2) « et des maréchaux ducs de *Rivoli* (3) et de *Montebello* (4), « reconnut la position de la rive gauche, et *établit* son « champ de bataille, la droite au village d'Essling et la « gauche à celui de Gross-Aspern, qui furent sur-le-champ « occupés, Gross-Aspern par le duc de *Rivoli*, *Essling* « par le duc de Montebello. Ils furent aussitôt *attaqués* « dans ces positions par l'armée autrichienne : on se bat« tit jusqu'à la fin de la journée.

« Le lendemain 22, à quatre heures du matin, les atta« ques furent renouvelées. Le général de division Boudet (5), « placé au village d'Essling, était chargé de défendre ce « poste important.

« Voyant que l'ennemi occupait un grand espace de la « droite à la gauche, on conçut le projet de le percer par « le centre. Le duc de Montebello se mit à la tête de l'at« taque, ayant le général Oudinot (6) à la gauche, la *division* « Saint-Hilaire au centre et la division Boudet à la droite. « Le centre de l'armée autrichienne fut repoussé et obligé « de se retirer. C'en était fait de l'armée autrichienne, « reprend le *Bulletin*, lorsque, à sept heures du matin, « un aide de camp vint annoncer à l'Empereur que la crue « subite du Danube ayant mis à flot un grand nombre « de gros arbres et de radeaux, coupés et jetés sur les ri« ves dans les événements qui ont eu lieu lors de la prise « de Vienne, les ponts qui communiquaient de la rive « droite à la petite île, et de celle-ci à l'île d'*In-der-Lobau*, venaient d'être rompus. Tous les parcs qui défilaient « se trouvèrent retenus sur la rive droite par la rupture des « ponts, ainsi qu'une partie de notre grosse cavalerie et le « corps entier du maréchal duc d'Auerstaedt (7). Ce terrible « contre-temps décida l'Empereur à arrêter le mouvement « en avant. Il ordonna au duc de Montebello de garder le « champ de bataille qui avait été reconnu, et de prendre

(1) Claude-Charles Aubry, depuis baron et général de division d'artillerie. (2) Berthier, *voir la note* p. 466. (3) Masséna, *voir la note* p. 566. (4) Lannes, *voir la note* p. 583. (5) *Voir la note* p. 674. (6) *Idem* p. 656. (7) Davoust, *voir la note* p. 502.

« position, la gauche appuyée à un rideau qui couvrit le « duc de Rivoli, et la droite à Essling.

« Les cartouches à canon et d'infanterie que portait no- « tre parc de réserve ne pouvaient plus passer. L'armée « autrichienne faisait son mouvement de retraite lors- « qu'elle apprit que nos ponts étaient rompus. Le ralentis- « sement de notre feu et le mouvement concentré que fai- « sait notre armée ne lui laissaient aucun doute sur cet « événement imprévu. Tous ses canons et ses équipages « d'artillerie, qui étaient en retraite, se représentèrent « sur la ligne, et depuis neuf heures du matin jusqu'à sept « heures du soir, elle fit des efforts inouïs, secondée par le « feu de deux cents pièces de canon, pour culbuter l'ar- « mée française.

« Les troupes autrichiennes ont tiré quarante mille coups « de canon, tandis que, privés de nos parcs de réserve, « nous étions dans la nécessité de ménager nos munitions « pour quelque circonstance imprévue.

« Le soir elles reprirent les anciennes positions qu'elles « avaient quittées pour l'attaque, et nous restâmes maîtres « du champ de bataille (1). »

1030. LE MARÉCHAL LANNES, DUC DE MONTEBELLO, BLESSÉ MORTELLEMENT A ESSLING (22 mai 1809).

Par Albert-Paul BOURGEOIS en 1810.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 73.

La perte de l'armée autrichienne à la bataille d'Essling fut immense : on évaluait à douze mille le nombre des morts qu'elle laissa sur le champ de bataille.

« Selon le rapport des prisonniers, il y a eu vingt-trois « généraux et soixante officiers supérieurs tués ou blessés. « Le feld-maréchal-lieutenant Weber, quinze cents hom- « mes et quatre drapeaux sont restés en notre pouvoir.

« La perte de notre côté a été considérable : nous avons « eu onze cents tués et trois mille blessés. Le duc de Mon- « tebello (2) a eu la cuisse emportée par un boulet, le 22, sur « les six heures du soir. L'amputation a été faite ; au pre- « mier moment on le crut mort : transporté sur un brancard « auprès de l'Empereur, ses adieux furent touchants. Au « milieu des sollicitudes de cette journée, l'Empereur se « livra à la tendre amitié qu'il porte depuis tant d'années

(1) *Campagne d'Autriche, dixième Bulletin.* (2) *Voir la note p. 562.*

« à ce brave compagnon d'armes. Quelques larmes coulè-
« rent de ses yeux, et se tournant vers ceux qui l'environ-
« naient : « Il fallait, dit-il, que dans cette journée mon cœur
« fût frappé par un coup aussi sensible, pour que je pusse
« m'abandonner à d'autres soins qu'à ceux de mon armée. »
« Le duc de Montebello avait perdu connaissance : la pré-
« sence de l'Empereur le fit revenir ; il se jeta à son cou
« en lui disant : « Dans une heure vous aurez perdu ce-
« lui qui meurt avec la gloire et la conviction d'avoir été
« et d'être votre meilleur ami (1). »

1031. PRISE DE LAYBACH (21 mai 1809).

Aile du Nord.
1er etage.
Salle n° 31.

Par M. Léon Cogniet en . . .

Après le passage du Tagliamento et le combat de Saint-Daniel, le vice-roi (2), commandant en chef l'armée d'Italie, marcha sur Venzone, en prit possession, et s'empara ensuite du fort Malborghetto. De là il se dirigea sur Tarvis, et passa la Schlitza, où il eut un engagement avec les troupes autrichiennes.

« Le 19, le 20 et le 21, l'armée est arrivée de Tarvis à
« Villach, Klagenfurt et Saint-Weit.

« Le 22, le 23 et le 24, elle est entrée à Freisach, Onz-
« markt et Knittelfeld.

« L'aile droite, commandée par le général Macdonald (3),
« avait été dirigée sur Goritz, où elle prit position le 17,
« après avoir passé l'Isonzo. Elle se dirigea ensuite sur Lay-
« bach, et le 21, ajoute le *Bulletin*, les forts de Laybach
« ont été reconnus et resserrés de très-près. Le général
« Macdonald en a ordonné l'attaque. Le même jour, au
« soir, ces forts, qui ont coûté des sommes énormes à l'Au-
« triche, et qui étaient défendus par quatre mille cinq cents
« hommes, ont demandé à capituler. Les généraux Giulay
« et Zach, à l'aspect des dispositions d'attaque, s'étaient
« sauvés avec quelques centaines d'hommes. Un lieutenant
« général, un colonel, trois majors, cent trente-et-un offi-
« ciers et quatre mille hommes ont mis bas les armes. On
« a trouvé dans les forts et dans le camp retranché
« soixante-cinq bouches à feu, quatre drapeaux, huit
« mille fusils et des magasins considérables (4). »

(1) *Campagne d'Autriche*, *dixième Bulletin*. (2) Eugène de Beauharnais, *voir la note* p. 631. (3) *Voir la note* p. 508. (4) *Campagne d'Autriche*, *treizième Bulletin*.

1032. RETOUR DE NAPOLÉON DANS L'ILE DE LOBAU APRÈS LA BATAILLE D'ESSLING (23 mai 1809).

Par Charles Meynier en 1812. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 81.

« Les eaux du Danube croissant toujours, et les ponts « n'ayant pu être rétablis pendant la nuit, l'Empereur a « fait repasser, le 23, à l'armée, le petit bras de la rive « gauche, et a fait prendre position dans l'île d'In-der- « Lobau, en gardant les têtes de pont.

« On fit traverser le petit pont aux nombreux blessés « entassés sur la rive gauche ; ceux mêmes qui ne don- « naient que de faibles signes de vie furent emportés dans « l'île de Lobau. On fit passer ensuite l'artillerie avec ses « caissons ; on enleva tous ses débris ; les pièces conquises « sur l'ennemi avaient été emmenées. Il fallait prendre « les plus grandes précautions, car nos frêles pontons « étaient souvent dérangés par l'impétuosité du Danube ; « tout l'état-major général fut employé pour diriger le pas- « sage. Rien ne fut laissé sur le champ de bataille (1).

« Napoléon envoie des ordres à tous les corps de l'ar- « mée. Accompagné du maréchal Berthier (2), major géné- « ral de la grande armée, il veille lui-même à ce qui con- « cerne les ponts ; il s'occupe du passage des blessés et « du transport des vivres dans l'île de Lobau (3). »

1033. COMBAT DE MAUTERN (EN STYRIE) (25 mai 1809).

Par M. Hippolyte Lecomte en 1839. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 81.

Pendant que l'armée d'Italie marchait sur Knittelfeld, le prince vice-roi (4) fut informé qu'une partie des troupes autrichiennes, sous les ordres du général Iellachich, venait de se rallier à plusieurs bataillons de l'intérieur, et se dirigeait sur Léoben au nombre de sept à huit mille hommes. Une des divisions de l'armée d'Italie, commandée par le général Seras (5), eut aussitôt ordre de forcer de marche pour le prévenir.

Le 25 au matin, l'avant-garde française rencontra les troupes du général Iellachich qui débouchaient par la route de Mautern. Les troupes autrichiennes s'étaient établies sur la position avantageuse de Saint-Michel.

(1) *Dixième Bulletin de la campagne de* 1809. (2) *Voir la note* p. 466. (3) *Mémoires sur la guerre de* 1809 *en Allemagne* par le général Pelet, t. III, p. 345. (4) Eugène de Beauharnais, *voir la note* p. 631. (5) Jean-Mathieu Seras, général de division, depuis comte.

« La droite appuyée à des montagnes escarpées, la gauche « à la Muer, et le centre occupant un plateau d'un accès « difficile.....

« Vers deux heures l'attaque commença sur toute la « ligne ; les troupes autrichiennes furent partout repous- « sées. Le plateau fut emporté, et la cavalerie acheva la « défaite. Huit cents Autrichiens sont restés sur le champ « de bataille ; douze cents ont été blessés ; quatre mille « deux cents, dont soixante-dix officiers, ont été faits « prisonniers ; on a pris deux pièces de canon et un dra- « peau.....

« Le général Serras est entré à six heures du soir à *Léo-* « ben, où il a encore pris six cents hommes. » Nous avons eu cinq cents hommes hors de combat.

Le lendemain 26, à midi, l'armée d'Italie est arrivée à Bruck, où elle a fait sa jonction avec les troupes venant d'Illyrie, sous les ordres du général comte de Lauriston (1), et avec l'armée d'Allemagne (2).

1034. BATAILLE DE RAAB (14 juin 1809).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 81.

Par M. Hippolyte Lecomte en 1841.

Le *dix-neuvième Bulletin de la Grande Armée* rapporte : « L'anniversaire de la bataille de Marengo a été célébré « par la victoire de Raab, que la droite de l'armée, com- « mandée par le vice-roi (3), a remportée sur les corps de « l'armée autrichienne.

« Le 14, à onze heures du matin, le vice-roi range son « armée en bataille, et avec trente-cinq mille hommes en « attaque cinquante mille. L'ardeur de nos troupes est en- « core augmentée par le souvenir de la victoire mémo- « rable qui a consacré cette journée.

« A deux heures après midi, la canonnade s'engagea. « A trois heures, le premier, le second et le troisième « échelon en vinrent aux mains. La fusillade devint vive, « la première ligne autrichienne fut culbutée ; mais la « seconde ligne arrêta un instant l'impétuosité de notre « premier échelon, qui fut aussitôt renforcé et la culbuta. « Alors la réserve autrichienne se présenta ; le vice-roi, « qui suivait tous les mouvements de l'ennemi, marcha, « de son côté, avec sa réserve : la belle position des Au-

(1) *Voir la note* p. 707. (2) *Campagne d'Autriche, treizième Bulletin.*
(3) Eugène de Beauharnais, *voir la note* p. 631.

« trichiens fut enlevée, et à quatre heures la victoire était « décidée.

« L'armée autrichienne en pleine retraite se serait difficilement ralliée, si un défilé ne s'était opposé aux mouvements de notre cavalerie. Trois mille hommes faits prisonniers, six pièces de canon et quatre drapeaux sont les trophées de cette journée. Trois mille Autrichiens sont restés sur le champ de bataille ; notre perte s'est élevée à neuf cents hommes tués ou blessés [1]. »

1035. PRISE DE RAAB (22 juin 1809).

Par MM. Jean ALAUX et PHILIPPOTEAUX en 1835. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 73.

Après la bataille de Raab, le prince vice-roi [2] avait dirigé le général comte de Lauriston [3] sur la ville de Raab. « Cette ville dit *le Bulletin* est une excellente position au centre de la Hongrie. Son enceinte est bastionnée, ses fossés sont pleins d'eau, et une inondation en couvre une partie; elle est située au confluent de trois rivières.

« Le général comte de Lauriston continue le siége de Raab avec la plus grande activité. La ville brûle déjà depuis vingt-quatre heures. »

La place a capitulé, ajoute le *Bulletin*. « Sa garnison, forte de dix-huit cents hommes, était insuffisante. On comptait y laisser cinq mille hommes ; mais par la bataille de Raab, l'armée autrichienne a été séparée de la place. La ville a souffert huit jours d'un bombardement qui a détruit ses plus beaux édifices...., etc. [4]. »

1036. L'ARMÉE FRANÇAISE PASSE LE DANUBE ET S'ÉTABLIT DANS L'ILE DE LOBAU (4 juillet 1809). Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 80.

Par Jean-François HUE en 1830.

1037. L'ARMÉE FRANÇAISE PASSE LE DANUBE ET S'ÉTABLIT DANS L'ILE DE LOBAU (4 juillet 1809).

Par MM. Jean ALAUX et LAFAYE en 1835. d'après le tableau de Hue. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 73.

« Le *vingt-cinquième Bulletin de la Grande Armée* rap-

(1) *Campagne d'Autriche, dix-neuvième Bulletin.* (2) Eugène de Beauharnais, *voir la note* p. 631. (3) *Voir la note*, p. 707. (4) *Campagne d'Autriche, vingt-deuxième Bulletin.*

porte : « Les travaux du général comte Bertrand (1) et du « corps qu'il commande avaient, dès les premiers jours du « mois, dompté entièrement le Danube. Sa Majesté résolut « sur-le-champ de réunir son armée dans l'île de Lobau, « de déboucher sur l'armée autrichienne et de lui livrer « une bataille générale.

« Le 4, à dix heures du soir, le général Oudinot (2) fit « embarquer sur le grand bras du Danube quinze cents vol- « tigeurs, commandés par le général Conroux (3). Le colonel « Baste (4), avec dix chaloupes canonnières, les convoya « et les débarqua au delà du petit bras de l'île de Lobau « dans le Danube. Les batteries autrichiennes furent « bientôt écrasées, et l'ennemi chassé des bois jusqu'au « village de Muhlleuten.

« A onze heures du soir, les batteries dirigées contre « Enzersdorf reçurent l'ordre de commencer leur feu. Les « obus brûlèrent cette infortunée petite ville, et en moins « d'une demi-heure les batteries autrichiennes furent « éteintes. »

L'Empereur ayant fait jeter quatre ponts volants sur diffé-rents points, à deux heures après minuit l'armée débouchait la gauche à quinze cents toises au-dessous d'*Enzersdorf*, protégée par les batteries et la droite sur Vittau. « *Le corps* « du duc de Rivoli forma la gauche; celui du comte Oudinot « le centre, et celui du duc d'Auerstaedt la droite. Les corps « du prince de Ponte-Corvo, du vice-roi et du duc de Ra- « guse, la garde et les cuirassiers formaient la seconde « ligne et les réserves. Une profonde obscurité, un violent « orage et une pluie qui tombait par torrents rendaient « cette nuit aussi affreuse qu'elle était propice à l'armée « française (5). »

1038. BATAILLE DE WAGRAM (PREMIÈRE JOURNÉE) (5 juil. 1809, huit heures du matin).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Le 5, aux premiers rayons du soleil, l'Empereur se trouvait avec son armée en bataille, sur l'extrémité de la gauche de l'armée autrichienne; il avait tourné tous ses camps retranchés....

(1) *Voir la note* p. 738. (2) *Idem* p. 656. (3) *Idem* p. 811. (4) Pierre Baste, depuis comte et général de brigade. (5) *Campagne d'Autriche*, *vingt-cinquième Bulletin*.

« Lorsque la première ligne commençait à se former,
« l'Empereur ordonna d'attaquer Enzersdorf. Ce bourg, « enveloppé d'une muraille crénelée, précédé d'une di-« gue taillée en forme de parapet, avait bien moins souf-« fert de la canonnade qu'on ne l'imaginait; il était rempli « d'infanterie autrichienne. Des flèches en terre cou-« vraient les portes. Trois ouvrages défendaient les appro-« ches vers le midi... Masséna (1) envoya ses aides de camp « Sainte-Croix (2) et Pelet (3) attaquer le bourg avec le qua-« rante-sixième régiment. Ils enlevèrent les ouvrages, les « maisons, et poursuivirent l'ennemi l'épée dans les reins; « ils entrèrent dans le même temps que lui dans le redan « qui couvre la porte du midi (4). »

1039. BATAILLE DE WAGRAM (PREMIÈRE JOURNÉE) (5 juil. 1809, sept heures du soir).

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le duc de Rivoli (5) s'étant emparé d'Enzersdorf, et le comte Oudinot (6) ayant enlevé la position du château de Sachsengang, l'Empereur fit alors déployer toute l'armée dans l'immense plaine d'Enzersdorf, connue aussi sous le nom de Marchfeld. « Depuis midi jusqu'à neuf heures du soir on « manœuvra dans cette immense plaine, on occupa tous les « villages. »

L'Empereur, maître de la plaine de Marchfeld, attaqua les corps de Bellegarde, de Hohenzollern et de Rosemberg qui défendaient le passage du Russbach, pendant que le corps sous les ordres du maréchal Masséna occupait le terrain compris entre Wagram et le Danube.

Dans la soirée du 5, l'armée autrichienne occupait les positions suivantes : « Sa droite, de Stadelau à Gerasdorf; « son centre, de Gerasdorf à Wagram; et sa gauche, de « Wagram à Neusiedel. L'armée française avait sa gauche « à Gross-Aspern, son centre à Raschdorf et sa droite à « Glinzendorf. La journée paraissait presque finie, et il « fallait s'attendre à avoir le lendemain une grande ba-« taille. »

(1) *Voir la note* p. 566. (2) Charles Descorches Sainte-Croix, alors colonel depuis général de brigade. (3) Jean-Jacques-Germain Pelet, alors chef de bataillon, depuis baron, lieutenant général, pair de France, etc. (4) *Mémoires sur la guerre de* 1809 *en Allemagne*, par le général Pelet, t. IV, p. 177. (5) Masséna, *voir la note* p. 566. (6) *Voir la note* p. 656.

1040. BIVOUAC DE NAPOLÉON SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE WAGRAM (nuit du 5 au 6 juillet 1809).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 80.

Par M. Adolphe ROEHN en 1810.

« On se prépara alors à la bataille de Wagram.......
« L'Empereur passa toute la nuit à rassembler ses forces
« sur son centre, où il était de sa personne à une portée
« de canon de Wagram. »

Après avoir pris toutes ses dispositions, l'Empereur se retira à son bivouac sur le champ de bataille. Napoléon était entouré de ses généraux et du duc de Bassano (1) qui l'accompagnait dans cette campagne.

1041. BATAILLE DE WAGRAM (DEUXIÈME JOURNÉE) (6 juil. 1809, six heures du matin).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1835, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

« Le 6, à la pointe du jour, le prince de Ponte-Corvo (2)
« occupa la gauche, ayant en seconde ligne le duc de Ri-
« voli (3). Le vice-roi (4) se liait au centre, où le corps du
« comte Oudinot, celui du duc de Raguse, ceux de la garde
« impériale et les divisions de cuirassiers formaient sept
« ou huit lignes. »

L'Empereur concentra son armée devant les hauteurs de Russbach pour renouveler l'attaque de la veille et prévenir la jonction de l'archiduc Jean (5). De son côté, l'archiduc Charles (6) attaqua la ligne française sur les deux flancs et la déborda dans la plaine du Danube.

Le duc d'Auerstaedt (7) marcha de la droite pour arriver au centre, tandis que le corps autrichien du maréchal de Bellegarde (8) se dirigeait sur Stadelau. Le corps de Rosemberg, qui en faisait partie, et le corps français du duc d'Auerstaedt, opérant un mouvement inverse, se rencontrèrent aux premiers rayons du soleil et donnèrent le signal de la bataille. L'Empereur se porta aussitôt sur ce point, fit renforcer le duc d'Auerstaedt par la division de cuirassiers du duc de Padoue, et fit prendre le corps de Rosemberg en flanc par une batterie de douze pièces de la divi-

(1) Maret, *voir la note* p. 706. (2) Bernadotte, *voir la note* p. 551. (3) Masséna, *voir la note* p. 566. (4) Eugène de Beauharnais, *voir la note* p. 631. (5) *Voir la note* p. 692. (6) *Idem* p. 540. (7) Davoust, *voir la note* p. 500. (8) *Voir la note* p. 578.

sion du général comte de Nansouty. En moins de trois quarts d'heure, le corps d'armée commandé par le duc d'Auerstaedt eut repoussé le corps de Rosemberg qui se retira au delà de Neusiedel.

« Pendant ce temps la canonnade s'engageait sur toute « la ligne, et les dispositions de l'ennemi se développaient « de moment en moment. Toute sa gauche se garnissait « d'artillerie.

« L'Empereur ordonna au duc de Rivoli de faire une « attaque sur le village qu'occupait l'ennemi, et qui pres- « sait un peu l'extrémité du centre de l'armée. Il ordonna « au duc d'Auerstaedt de tourner la position de Neusiedel, « et de pousser de là sur Wagram, et il fit former en co- « lonne le duc de Raguse (1) et le général Macdonald (2) pour « enlever Wagram au moment où déboucherait le duc « d'Auerstaedt (3). »

1042. BATAILLE DE WAGRAM (DEUXIÈME JOURNÉE) (6 juillet 1809, dix heures du matin).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 1[illegible]0.

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

1043. BATAILLE DE WAGRAM (DEUXIÈME JOURNÉE) (6 juillet 1809).

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 81.

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en 1837.

1044. BATAILLE DE WAGRAM (DEUXIÈME JOURNÉE) (6 juillet 1809).

Par M. Horace VERNET en 1836.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

« Sur ces entrefaites on vint prévenir que l'ennemi at- « taquait avec vigueur le village qu'avait enlevé le duc de « Rivoli (4), que notre gauche était débordée de trois mille « toises, qu'une vive canonnade se faisait déjà entendre à « Gross-Aspern, et que l'intervalle de Gross-Aspern à « Wagram paraissait couvert d'une immense ligne d'ar- « tillerie.

« L'Empereur ordonna sur-le-champ au général Macdo- « nald (2) de disposer les divisions Broussier et Lamarque

(1) Marmont, *voir la note* p. 574. (2) *Voir la note* p. 508. (3) *Campagne d'Autriche, vingt-cinquième Bulletin.* (4) Masséna, *voir la note* p. 566.

« en colonne d'attaque. Il les fit soutenir par la division du « général Nansouty, par la garde à cheval et par une bat- « terie de soixante pièces de la garde et de quarante pièces « des différents corps. Le général comte de Lauriston (1), « à la tête de cette batterie de cent pièces d'artillerie, « marcha au trot à l'ennemi, s'avança sans tirer jusqu'à la « demi-portée de canon, et là commença un feu prodi- « gieux qui éteignit celui de l'armée autrichienne et porta « la mort dans ses rangs. Le général Macdonald marcha « alors au pas de charge; le général de division Reille (2), « avec la brigade de fusiliers et de tirailleurs *de la garde*, « soutenait le général Macdonald. La garde avait fait un « changement de front pour rendre cette attaque infailli- « ble. Dans un clin d'œil le centre de l'ennemi perdit une « lieue de terrain ; sa droite épouvantée sentit le danger de « la position où elle s'était placée et rétrograda en grande « hâte...

« Le duc de Rivoli l'attaqua alors en tête. Pendant que « la déroute du centre portait la consternation et forçait « les mouvements de la droite de l'ennemi, sa gauche était « attaquée et débordée par le duc d'Auerstaedt (3), qui avait « enlevé Neusiedel, et qui, étant monté sur le plateau, « marchait sur Wagram ; il n'était alors que dix heures « du matin.

« Le duc d'Istrie (4), au moment où il disposait l'attaque « de la cavalerie, a eu son cheval emporté d'un coup de ca- « non ; le boulet est tombé sur sa selle, et lui a fait une « légère contusion à la cuisse (5). »

1045. BATAILLE DE WAGRAM (DEUXIÈME JOURNÉE) (6 juillet 1809, une heure après midi).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

« Le duc de Rivoli (6) ayant atteint les bords du Danube, le « duc de Tarente (7) ayant formé la colonne du centre, ap- « puyée par les réserves, le duc d'Auerstaedt (3) ayant franchi « le Russbach et enlevé Markgrafen, l'Empereur ordonna « une attaque générale sur toute la ligne.

(1) *Voir la note* p. 707. (2) Honoré-Charles-Michel-Joseph, comte Reille, depuis lieutenant général, pair de France, etc. (3) Davoust, *voir la note* p. 509. (4) Bessières, *voir la note* p. 647. (5) *Campagne d'Autriche, vingt-cinquième Bulletin*. (6) Masséna, *voir la note* p. 566. (7) Macdonald, *voir la note* p. 508.

« A midi, le comte Oudinot (1) marcha sur Wagram pour « aider à l'attaque du duc d'Auerstaedt; il y réussit et en- « leva cette importante position. Dès dix heures l'armée « autrichienne ne se battait plus que pour sa retraite; « dès midi elle était prononcée et se faisait en désordre, « et beaucoup avant la nuit l'ennemi était hors de vue. « Notre gauche était placée à Jetelsée et Ebersdorf, notre « centre sur Obersdorf et la cavalerie de notre droite avait « des postes jusqu'à Shonkirchen.

« Le 7, à la pointe du jour, l'armée était en mouvement « et marchait sur Korneubourg et Wolkersdorf, et avait « des postes sur Nicolsbourg. Les Autrichiens, coupés de « la Hongrie et de la Moravie, se trouvaient acculés du « côté de la Bohême.

« Tel est le récit de la bataille de Wagram, bataille « décisive et à jamais célèbre, où trois à quatre cent mille « hommes, douze à quinze cents pièces de canon se bat- « taient pour de grands intérêts...... Dix drapeaux, qua- « rante pièces de canon, vingt mille prisonniers, dont « trois ou quatre cents officiers, et bon nombre de géné- « raux, de colonels et de majors, sont les trophées de « cette victoire. Les champs de bataille sont couverts « de morts (2). »

1046. COMBAT D'HOLLABRUNN (10 juillet 1809).

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 81.

Par M Hippolyte LECOMTE en 1837.

1047. COMBAT D'HOLLABRUNN (10 juillet 1809).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1837, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le duc de Rivoli (3), dit le *vingt-sixième Bulletin*, poursuivant l'ennemi par Stockerau, est déjà arrivé à Hollabrunn.

Le 10, ajoute le bulletin suivant, il a battu devant Hollabrunn l'arrière-garde de l'armée autrichienne, qui couvrait la marche du prince Charles (4) en Bohême.

(1) *Voir la note* p. 656. (2) *Campagne d'Autriche, vingt-cinquième Bulletin.* (3) Masséna, *voir la note* p. 566. (4) *Voir la note* p. 540.

1048. COMBAT DE ZNAÏM (10 juillet 1809).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle d'après BAGETTI,
par M. Félix-Marie-Ferdinand STORELLI en 1835.

Le 10 juillet le duc de Raguse (1) était sur les hauteurs de Znaïm : là, rapporte le *vingt-septième Bulletin*, il vit les bagages et l'artillerie de l'ennemi qui se dirigeaient sur la Bohême.

« Le général Bellegarde (2) lui écrivit que le prince Jean « de Lichtenstein (3) se rendait auprès de l'Empereur avec « une mission de son maître, pour traiter de la paix, et de- « manda en conséquence une suspension d'armes. Le duc de « Raguse répondit qu'il n'était pas en son pouvoir d'accéder « à cette demande, mais qu'il allait en rendre compte à « l'Empereur. En attendant il attaqua l'ennemi, lui enleva « une belle position, lui fit des prisonniers et prit deux « drapeaux. Le même jour au matin, le duc d'Auerstaedt (4) « avait passé la Taya vis-à-vis Nicolsbourg, et le général « Grouchy (5) avait battu l'arrière-garde du prince de Ro- « semberg (6), et lui avait fait quatre cent cinquante pri- « sonniers du régiment du prince Charles.

« Le 11 à midi l'Empereur arriva vis à-vis Znaïm. Le com- « bat était engagé. Le duc de Raguse avait débordé la ville « et le duc de Rivoli (7) s'était emparé du pont et avait oc- « cupé la fabrique de tabac. On avait pris à l'ennemi dans « les différents engagements de cette journée trois mille « hommes, deux drapeaux et trois pièces de canon (8). »

1049. LA FLOTTE FRANÇAISE EN PRÉSENCE DE LA FLOTTE ANGLAISE DEVANT ANVERS SUR L'ESCAUT (23 août 1809).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par M. François VERLY, en 1810.

Le gouvernement anglais, dont les subsides avaient fourni à l'Autriche les moyens d'entrer en campagne, voulut lui prêter une assistance plus efficace et porter un coup redoutable à Napoléon, pendant qu'il était occupé sur les bords du Danube.

Une expédition, composée de trente mille hommes d'in-

(1) Marmont, *voir la note* p. 574. (2) *Voir la note* p. 578. (3) *Idem* p. 739. (4) Davoust, *voir la note* p. 509. (5) *Voir la note* p. 768. (6) N..., prince de Rosemberg, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis général de cavalerie. (7) Masséna, *voir la note* p. 566. (8) *Campagne d'Autriche*, *vingt-sixième et vingt-septième Bulletins*.

fanterie et huit mille chevaux, de trente-neuf vaisseaux de ligne et trente-six frégates, mit à la voile le 29 juillet et fut dirigée vers les bouches de l'Escaut. Lord Chatam, grand maître de l'artillerie, commandait les troupes de débarquement ; l'armée navale était sous les ordres de sir Richard Strachan.

Le jour même où elle était partie des ports de l'Angleterre, la flotte anglaise vint mouiller au nord des îles de Cadsand et de Walcheren, et entreprit le siége de Flessingue.

L'Empereur, instruit des préparatifs du gouvernement Anglais, avait pris des mesures pour la défense des ports de France et surtout de ceux des ports de la Manche et de l'Escaut, qui étaient plus particulièrement menacés. Plusieurs corps de troupes avaient été dirigés sur l'île de Walcheren, sur celle de Cadsand, et sur Boulogne.

« Bernadotte (1) et Dejean (2) étant arrivés, le 15, à Anvers, « cette place se trouva alors à l'abri de tout danger.

« Déjà le général Fauconnet (3), commandant la garnison ; « le colonel Lair (4), ingénieur de la marine, et le chef de ba- « taillon du génie Bernard (5) avaient pris toutes les me- « sures pour mettre la place en état de défense. »

« La flotte anglaise ayant paru en vue d'Anvers, dit le « *Moniteur*, les habitants s'attendaient à une attaque de « l'ennemi contre Lillo. Après être restée treize jours sans « rien tenter, ce matin elle a tiré sur nos postes quelques « obus qui n'ont produit aucun effet.

« L'escadre ennemie a fait hier un mouvement à la ma- « rée montante. Au lieu d'être ce matin sur une ligne « transversale à l'Escaut, elle se trouvait le soir dans la di- « rection du courant et à portée du canon du fort. Douze à « quinze péniches sont en tête de la ligne ; elles sont sui- « vies de plusieurs autres qui paraissent former l'avant- « garde. »

Cette expédition anglaise n'eut aucune suite ; « tout se « borna à d'inutiles canonnades contre les batteries de « Doel et de Frédéric..... Le général anglais n'arriva à « Batz que le 25. Lord Chatam reçut le 2 septembre l'or- « dre de ramener l'armée en Angleterre... Le 4 septembre, « à deux heures du soir, Batz était évacué (6). »

(1) *Voir la note* p. 451. (2) *Idem* p. 512. (3) Jean-François Fauconnet, général de division, commandant d'armes de la place d'Anvers, depuis baron. (4) Pierre-Jacques-Guillaume Lair, depuis inspecteur adjoint du génie maritime. (5) Simon Bernard, depuis baron, lieutenant général du génie, aide de camp du roi, pair de France, etc. (6) *Mémoires sur la guerre de* 1809, par le général Pelet, t. IV.

1050. PRISE DE LA FRÉGATE ANGLAISE LE CEYLAN PAR LA FRÉGATE FRANÇAISE LA VÉNUS (septembre 1809).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. GILBERT en 1835.

Le gouvernement anglais avait préparé en 1809 dans le port de l'île de Bourbon une expédition qu'il destinait à attaquer l'île de France. Le 17 septembre, la frégate *le Ceylan*, partie de Madras pour se joindre à cette expédition, fut signalée en vue de l'île de France ; elle portait le général Abercrombie, avec un nombreux état-major, des troupes de débarquement et la caisse de l'armée. Sur l'ordre du capitaine général Decaen ([1]), gouverneur de l'île de France, le capitaine Hamelin ([2]), commandant la frégate *la Vénus*, sortit avec la corvette *le Victor* pour donner la chasse à la frégate anglaise. « *La Vénus*, laissant sa faible conserve bien « en arrière, joignit *le Ceylan* dans la nuit près de l'île « de Bourbon, manœuvra de manière à l'empêcher de « gagner le port de Saint-Denis et lui livra combat. Les « deux frégates étaient d'égale force en artillerie, mais les « troupes embarquées sur *le Ceylan* donnaient une immense « supériorité à son feu de mousqueterie. Malgré cet avan- « tage, après une action soutenue de part et d'autre avec « acharnement pendant quatre heures, la frégate anglaise « fut contrainte à se rendre.

« Le capitaine Gordon, qui la commandait, le général « Abercrombie et une vingtaine d'officiers de différentes « armes furent faits prisonniers. »

1051. BATAILLE D'OCAÑA (18 novembre 1809).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 81.

. . . .

La guerre continuait dans la péninsule espagnole, où elle était entretenue par l'or et les secours de l'Angleterre. Le marquis de Wellington ([3]) commandait en chef les forces anglaises, et le feld-maréchal lord Beresford ([4]) commandait sous ses ordres, les Portugais. Le roi Joseph ([5]), généralissime des troupes françaises, occupait Madrid, assisté du maréchal Soult ([6]), major général de l'armée. Pendant ce temps la

(1) *Voir la note* p. 591. (2) Jacques-Félix-Emmanuel Hamelin, depuis contre-amiral et baron. (3) Arthur Wellesley, depuis duc de Wellington, etc., etc. (4) William Beresford, depuis baron, etc. (5) Joseph Bonaparte, *voir la note* p. 701. (6) *Voir la note* p. 590.

junte centrale siégeait à Séville d'où elle dirigeait et fomentait l'insurrection sur tous les points de l'Espagne. Ce fut elle qui, contre les conseils du marquis de Wellington, fit imprudemment marcher contre Madrid l'armée commandée par le général Areizaga (1).

On lit dans le *Moniteur* du 5 décembre 1809 :

« Les insurgés espagnols avaient réuni cinquante-cinq « mille hommes, dont sept mille de cavalerie, et une nom- « breuse artillerie. Le quatrième corps d'armée réuni au « cinquième corps sous les ordres de M. le maréchal duc « de Trévise (2), la division de dragons du général Milhaud, « la division de cavalerie legère du cinquième corps, com- « mandée par le général Beauregard (3), et la brigade de ca- « valerie légère du général Paris, ainsi que la garde du « Roi et deux bataillons de troupes espagnoles, sont ce « matin partis d'Aranjuez pour se porter à la rencontre de « l'armée ennemie, que tous les renseignements indiquaient « en position à Ocaña. A neuf heures, l'avant-garde a « effectivement reconnu cette armée ; à onze heures le com- « bat s'est engagé, et à deux heures la bataille était gagnée. « Les Espagnols ont fait bonne résistance : la supériorité « de leur nombre les encourageait; mais ils ont été abordés « si franchement par toutes les troupes, que leur position « a été enlevée sans la moindre hésitation.

« Toute l'artillerie et les bagages ont été pris. On compte « déjà plus de cinquante pièces de canon, quinze drapeaux « et beaucoup de prisonniers, parmi lesquels trois généraux, « six colonels et sept cents autres officiers sont au pouvoir « des troupes impériales. »

1052. COMBAT D'ALCALA-LA-RÉAL (26 janvier 1810).

Par M. GRENIER en. . . . . . Aile du Nord, 1er étage. Salle no 82.

« Le général Sébastiani (4) ayant reçu ordre de partir de « Jaen avec les troupes du quatrième corps sous ses ordres, « et de se diriger sur Grenade, commença son mouvement « le 26 janvier, et, comme il avait été instruit que les « généraux Areizaga (1) et Freyre (5), avec six à sept mille « fantassins entièrement désorganisés, et trois mille che- « vaux, voulaient se jeter dans cette ville pour y exciter « le peuple à une nouvelle insurrection, il força de marche, « et se dirigea avec le gros de ses troupes et son artille-

(1) N. . . . . Areizaga, depuis lieutenant général au service d'Espagne.
(2) Mortier, *voir la note* p. 509. (3) *Voir la note* p. 529 (4) *Idem* p. 731.
(5) N. . . . . Freyre, lieutenant général au service d'Espagne.

« rie par Alcala-la-Réal, tandis que la brigade de cavale-
« rie légère aux ordres du général Perreimond [1] suivit la
« route qui passe par Cambil et Llanos. Cette brigade
« joignit en ce dernier endroit l'ennemi, le chargea aus-
« sitôt, lui fit beaucoup de prisonniers et s'empara d'un
« convoi de trente-deux pièces de canon, dont partie de
« siége.

« La colonne de droite donna, au delà d'Alcala-la-Réal,
« sur un corps de quinze cents chevaux espagnols, com-
« mandé par le général Freyre; le colonel Corbineau [2], à
« la tête du vingtième régiment de dragons et de mille
« voltigeurs, soutenu par la brigade du *général Noirot*,
« composée du douzième et du seizième *régiment de*
« dragons, chargea aussitôt cette troupe, la culbuta et
« la poursuivit l'épée dans les reins pendant trois
« lieues, lui tua plus de deux cents hommes et prit deux
« cent quatorze cavaliers, dont quinze officiers, parmi
« lesquels le colonel du régiment de Ferdinand; on prit
« aussi trois cents chevaux. Le restant de cette troupe
« se dispersa et fut porter l'épouvante dans Grenade:
« quelques heures après les magistrats de cette ville
« se présentèrent à l'avant-garde du *général Sébastiani*,
« et lui remirent la soumission par écrit de leurs conci-
« toyens

« Le 28, le général Sébastiani fit son entrée dans
« Grenade, aux acclamations d'une population immense [3]. »

1053. MARIE-LOUISE, AU MOMENT DE PARTIR POUR LA FRANCE, DISTRIBUE SES BIJOUX A SES FRÈRES ET SŒURS (mars 1810).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 82.

Par Mme Auzou en 1812.

L'armistice signé au camp devant Znaïm, le *11 juillet*, par les majors généraux des armées française et autrichienne, le prince de Neufchâtel [4] et le baron de Wimpffen [5], avait suspendu les opérations de la guerre. L'armistice ne tarda pas à être suivi de la paix; elle fut signée à Vienne le 14 octobre 1809.

Le mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise ayant été arrêté, le prince de

(1) André-Thomas baron de Perreimond, général de brigade, depuis lieutenant général. (2) Jean-Baptiste-Juvénal Corbineau, depuis comte et lieutenant général. (3) *Extrait du Moniteur* du 21 février 1810, p. 209, no 52. (4) Berthier, *voir la note* p. 466. (5) *Voir la note* p. 500.

Neufchâtel épousa solennellement à Vienne, le 11 mars 1810, au nom de l'empereur des Français, la fille de l'empereur d'Autriche.

L'archiduchesse Marie-Louise quitta Vienne le 13 mars. Avant son départ, elle réunit sa famille, lui fit ses adieux et distribua ses bijoux à ses frères et à ses sœurs.

1054. ARRIVÉE DE MARIE-LOUISE A COMPIÈGNE (28 mars 1810).

Par Mme AUZOU en 1810. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 82.

L'Empereur attendait l'Impératrice à Compiègne : ayant appris son arrivée à Vitry, il s'empressa d'aller au-devant d'elle ; il la rencontra à quelques lieues en avant de Compiègne, monta dans sa voiture et l'accompagna jusqu'au palais.

« A neuf heures du soir le canon annonça l'arrivée de « Leurs Majestés, et l'on vit le cortége traverser les ave- « nues à la lueur des flambeaux.

« Les princes et les princesses de la famille impériale, « qui attendaient Leurs Majestés à la descente de la voi- « ture, furent présentés par l'Empereur à S. M. l'Impéra- « trice, qui fut conduite à ses appartements, précédée par « toute la cour. Les diverses autorités du pays étaient réu- « nies dans la galerie, où un groupe de jeunes demoiselles « offrit à l'Impératrice un compliment et des fleurs (1). »

1055. MARIAGE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON ET DE MARIE-LOUISE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE, AU PALAIS DU LOUVRE (2 avril 1810). Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 82.

Par M. ROUGET en 1814.

1056. MARIAGE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON ET DE MARIE-LOUISE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE, AU PALAIS DU LOUVRE (2 avril 1810).

Par M. ROUGET en 1836. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 73.

L'Empereur, après avoir reçu l'Impératrice à Compiègne, se rendit avec elle au palais de Saint-Cloud, où le mariage civil fut célébré le 1er avril.

La cérémonie religieuse devant avoir lieu à Paris, le

(1) *Moniteur* du 30 mars 1810.

lendemain 2 avril, Napoléon et Marie-Louise firent leur entrée solennelle dans la capitale.

« LL. MM. ont mis pied à terre sous le vestibule du « palais des Tuileries pour monter le grand escalier. Le « cortége les y attendait, et, à leur descente, il s'est mis « en mouvement dans un ordre parfait, pendant que, « conformément au programme, l'Impératrice revêtait le « manteau du sacre.

« Le cortége, qui s'était arrêté dans la salle du *Trône*, « s'est reformé dans la galerie de Diane, et s'est mis en « marche vers celle du Musée.

« La galerie du Musée se trouve maintenant *divisée* en « neuf salles de grandeurs inégales. Les différentes *sépa-* « *rations* sont formées par des arcs élevés sur des colonnes « en marbre précieux, avec chapiteaux et bases dorés. La « lumière y pénètre alternativement par des ouvertures « pratiquées dans la voûte et par des fenêtres latérales; « elle y prend ainsi des aspects et des jours variés qui « ajoutent à l'étendue de la perspective et à l'effet des ta- « bleaux.

« Cette galerie avait été ouverte dès dix heures du matin « à quatre mille femmes dans tout l'éclat *de la parure* la « plus brillante, et le même nombre d'hommes *ont été* « placés sur le passage du cortége.

« Des orchestres exécutaient alternativement des mar- « ches et des morceaux d'harmonie de la composition de « M. Paër (1), directeur de la musique de la chambre de Sa « Majesté.

« Il était trois heures lorsque les portes se sont ouvertes, « et que les hérauts d'armes ont paru. Tout le monde « était remis en place et debout : les orchestres se sont « fait entendre pendant que le cortége défilait lente- « ment.

« LL. MM. ont parcouru cette longue et brillante gale- « rie. Une chapelle avait été élevée dans le grand salon, à « l'extrémité de la grande galerie du Musée.

« Deux rangs de tribunes avaient été élevés au pourtour « de ce vaste vaisseau d'une dimension parfaitement car- « rée. L'autel était placé en face de la galerie; il était ma- « gnifiquement revêtu d'un grand bas-relief et de diffé- « rents ornements très-riches.

« L'estrade sur laquelle étaient placés les fauteuils, le

(1) Ferdinand Paër, depuis membre de l'Institut et ensuite directeur de la musique du roi.

« prie-Dieu et les coussins de Leurs Majestés, étaient recou-
« verts d'un tapis en velours de soie cramoisi, brodé et
« galonné en or. L'orchestre pour la musique se trouvait
« vis-à-vis de l'autel, à la hauteur des tribunes du second
« rang. Les tribunes basses au pourtour de la salle étaient
« ornées de riches étoffes en soie avec franges et galons en
« or. Les chiffres, les emblèmes de LL. MM. et des abeil-
« les en or étaient répandues sur toutes les différentes par-
« ties de cette décoration.

« L'espace au-dessus des tribunes était revêtu de tapis-
« series des Gobelins ; des guirlandes de fleurs entouraient
« les chiffres de LL. MM.

« La chapelle rassemblait dans le sanctuaire, dans la nef
« et dans les tribunes, les princes, les grands dignitaires,
« les ministres, les grands officiers de l'empire, les cardi-
« naux et évêques, des députations du sénat, du conseil
« d'état et du corps-législatif, le corps diplomatique, les
« étrangers de distinction et un grand nombre d'officiers
« et dames de la cour.

« L'Empereur et l'Impératrice, précédés par le grand
« maître des cérémonies [1], le grand chambellan [2], le grand
« écuyer [3], et suivis du grand maréchal du palais [4], du
« colonel général de la garde de service, prirent place sur
« le trône.

« L'Impératrice à la gauche de l'Empereur.

« A droite de l'Empereur et au bas de l'estrade :

« Le prince Louis-Napoléon [5], roi de Hollande ;

« Le prince Jérôme-Napoléon [6], roi de Westphalie ;

« Le prince Borghèse [7], duc de Guastalla ;

« Le prince Joachim-Napoléon [8], roi de Naples ;

« Le prince Eugène-Napoléon [9], vice-roi d'Italie ;

« Le grand-duc héréditaire de Bade [10] ;

« Le prince archi-chancelier [11] ;

« Le prince archi-trésorier [12] ;

« Le prince vice-connétable [13] ;

« Le prince vice-grand électeur [14].

(1) Le comte de Ségur, *voir la note* p. 711. (2) Anne-Pierre-Elisabeth, comte de Montesquiou-Fezenzac, depuis pair de France. (3) Caulaincourt, *voir la note* p. 707. (4) Duroc, *voir la note* p. 631. (5) *Voir la note* p. 710. (6) *Idem* p. 771. (7) *Idem* p. 788. (8) Murat, *voir la note* p. 612. (9) Eugène de Beauharnais, *voir la note* p. 631. (10) Charles-Louis-Frédéric, *voir la note* p. 729. (11) Cambacérès, *voir la note* p. 560. (12) Lebrun, *voir la note* p. 661. (13) Berthier, *voir la note* p. 466. (14) Talleyrand, *voir la note* p. 485.

« A gauche de l'Impératrice, au bas de l'estrade :
« Madame (1) ;
« La princesse Julie (2), reine d'Espagne ;
« La princesse Hortense (3), reine de Hollande ;
« La princesse Catherine (4), reine de Westphalie ;
« La princesse Elisa (5), grande-duchesse de Toscane ;
« La princesse Pauline (6) ;
« La princesse Caroline (7), reine de Naples ;
« Le grand-duc de Wurtzbourg (8) ;
« La princesse Auguste (9), vice-reine d'Italie ;
« La princesse Stéphanie (10), grande duchesse hérédi-
« taire de Bade. »

La bénédiction nuptiale fut donnée aux augustes époux par son éminence le cardinal Fesch (11), grand aumônier, avec toutes les cérémonies usitées aux mariages des rois.

« La cérémonie terminée, le cortége a repris son ordre « accoutumé. Il est rentré dans la galerie pour retourner au « palais : l'Empereur donnait la main à l'Impératrice (12). »

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 82.

1057. NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE VISITENT L'ESCADRE MOUILLÉE DANS L'ESCAUT DEVANT ANVERS (1er mai 1810).

Par M. VAN BRÉE en 1811.

1058. NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE VISITENT L'ESCADRE MOUILLÉE DANS L'ESCAUT DEVANT ANVERS (1er mai 1810).

Par M. VAN BRÉE en 1811.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

On lit dans le *Moniteur* du 28 avril 1810 : « LL. MM. « sont parties de Compiègne aujourd'hui 27 pour se rendre « à Saint-Quentin ; demain 28 elles continueront leur « voyage, parcourant le canal qui est terminé, et iront à « Cambray. Le 29 elles arriveront à Lacken. »

« Aujourd'hui 30 avril LL. MM. sont parties du châ- « teau de Lacken et se sont embarquées sur le canal avec

(1) Madame de Bonaparte *voir la note* p. 717. (2) Marie-Julie-Clary, *voir la note* p. 716. (3) Hortense-Eugénie de Beauharnais, *voir la note* p. 716. (4) Frédérique-Catherine-Sophie-Dorothée, princesse royale de Wurtemberg. (5) *Voir la note* p. 716. (6) *Idem* p. 716. (7) *Idem* p. 716. (8) *Idem* p. 761. (9) Auguste-Amélie de Bavière. (10) Stéphanie-Louise-Adrienne Napoléon Tascher de la Pagerie. (11) *Voir la note* p. 717. (12) *Moniteur* du 10 avril 1810.

« le roi (1) et la reine (2) de Westphalie, et à quatre heures « elles sont arrivées à Wilbroeck, où le canal communique « avec le Ruppel. Le ministre de la marine (3), le vice-amiral « Missiessy (4), le préfet des Deux-Nèthes (5) se trouvaient « à l'écluse. Les canots de Sa Majesté, montés par les « marins de la garde impériale, ont reçu LL. MM. qui « ont descendu le Ruppel et l'Escaut au milieu des vais- « seaux de la flotte qui étaient à l'ancre et pavoisés. L'ar- « rivée de LL. MM. à Anvers a été annoncée par des « décharges réitérées de l'artillerie de tous les bâtiments « de la flotte et des fortifications de la ville. Elles ont mis « pied à terre à la cale de l'arsenal, où le maire et le « commandant de la place ont eu l'honneur de présenter « les clefs à S. M. l'Empereur. La foule du peuple était im- « mense, elle exprimait la reconnaissance des habitants de « cette importante cité pour son second fondateur. On ne « pouvait s'empêcher de comparer l'état du port et de la « ville d'Anvers, il y a sept ans, lors du premier voyage de « Sa Majesté, avec la situation où ils se trouvent aujour- « d'hui (6). »

1059. LE FRIEDLAND, DE QUATRE-VINGTS CANONS, LANCÉ DANS LE PORT D'ANVERS (2 mai 1810). — Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 82.

Par M. VAN BRÉE en 1811.

1060. LE FRIEDLAND, DE QUATRE-VINGTS CANONS, LANCÉ DANS LE PORT D'ANVERS (2 mai 1810).

Par M. VAN BRÉE en 1811. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Pendant son séjour à Anvers, Napoléon visita les travaux du port et les fortifications. Le vaisseau de ligne *le Friedland* de quatre-vingts canons fut lancé le 2 mai, en présence de l'Empereur et de l'Impératrice. « Tout ayant été disposé à « l'arsenal maritime, le 2 mai à trois heures moins un « quart, LL. MM., accompagnées du roi (1) et de la reine (2) « de Westphalie, arrivèrent à l'Arsenal avec toute leur

(1) Jérôme Bonaparte, *voir la note* p. 771. (2) La princesse Catherine de Wurtemberg, *voir la note* p. 834. (3) Decrès, *voir la note* p. 624. (4) *Voir la note* p. 723. (5) N..., baron de Voyer d'Argenson, depuis marquis et membre de la chambre des députés. (6) *Moniteur* du 4 mai.

« cour. Le ministre [1] et le corps de la marine, le vice-amiral Missiessy [2], commandant l'escadre, et M. le conseiller d'état Malouet [3], ancien préfet maritime, reçurent LL. MM. à la descente de leur voiture, au bruit de la musique et des décharges réitérées de toute l'artillerie des vaisseaux mouillés devant la ville. Un riche pavillon avait été élevé sur une estrade à l'extrémité droite de la cale; LL. MM. s'y placèrent avec le roi et la reine de Westphalie. M. l'archevêque de Malines [4] à la tête de son clergé, après leur avoir présenté l'eau bénite, fit la bénédiction du vaisseau qui pendant cette cérémonie avait été séparé de tous ses accorses, ne reposait plus que sur son berceau et n'était retenu que par les saisines placées en avant, le vaisseau devant entrer dans l'eau par l'arrière. M. Sané [5], inspecteur général du génie maritime, dirigeait toutes les opérations qui s'exécutaient avec un ordre et une précision parfaite, sous le commandement de M. Lair [6], ingénieur en chef. Les saisines furent coupées en un instant à coups de hache, et à trois heures précises, le vaisseau s'élança de sa cale et entra majestueusement dans le fleuve au bruit des acclamations de tous les spectateurs. Poussé par la marée, il remonta le fleuve et ne s'arrêta qu'après avoir mouillé deux ancres entre les corps-morts que M. de Kersaint [7], chef militaire, avait fait établir vis-à-vis l'avant-garde de l'Arsenal. [8] »

1061. SIÉGE DE LÉRIDA (14 mai 1810).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 82.

Par M. Rémond en 1836.

Le général Suchet [9] avait été nommé au commandement de l'armée d'Aragon; cette province ayant été soumise après les combats de Maria et de Belchite, il fut chargé de prendre possession de quelques-unes des places de la Catalogne. Le 13 avril il s'établit en vue de Lérida et fit aussitôt former l'investissement de la place.

« Lérida, dit le maréchal Suchet dans ses mémoires, situé sur la grande communication de l'Aragon avec la Catalogne, à vingt-cinq lieues de Barcelone et autant de

(1) Decrès, *voir la note* p. 624. (2) *Voir la note* p. 723. (3) Pierre-Victor Malouet, depuis ministre de la marine. (4) De Pradt, *voir la note* p. 718. (5) Jacques-Noël Sané. (6) *Voir la note* p. 827. (7) Guy-Pierre de Kersaint, capitaine de vaisseau, depuis contre-amiral et comte. (8) *Moniteur* du 7 mai 1810. (9) *Voir la note* p. 687.

« Saragosse, aux bords de la Sègre, avec un pont en pierre, « à peu de distance de l'Ebre et de la Cinca, exerce une « grande influence par sa population de quinze à dix-huit « mille âmes, et par sa position qui domine au loin toute la « contrée. La ville proprement dite s'étend le long de la « rive droite de la Sègre. Elle est défendue sur une grande « partie de son développement par la rivière même.

« Les fortifications étaient en bon état et renfermaient « une garnison et une artillerie capables d'en prolonger la « défense, sous le commandement du maréchal de camp « Garcia Conde [1], général jeune et actif [2]. »

Le général Suchet comptait sur la coopération du septième corps pour l'investissement de la place; mais des partis espagnols, s'étant montrés sur le bas Ebre, éloignèrent ce corps, et le réduisirent à ne plus compter que sur ses propres forces.

Après le combat de Margalef donné le 23 avril, étant parvenu à éloigner l'armée du général O'Donell qui tentait de faire lever le siége, il ordonna les dispositions nécessaires pour en commencer les opérations.

L'attaque fut préparée et résolue sur le même front où le duc d'Orléans [3] avait pris la ville cent trois ans auparavant. Le 29 avril au soir on ouvrit la tranchée; les opérations du siége furent dirigées par le colonel du génie Haxo [4].

Dans la nuit du 12 au 13 mai on s'empara des redoutes du fort Garden, et, dans la journée suivante, le général Suchet ordonna l'assaut de la ville.

« A sept heures, un peu avant la nuit, il fit donner le si- « gnal par quatre bombes à la fois.....

« L'impétuosité des assaillants culbuta d'abord tout ce « qui défendait les brèches. Bientôt à tous les feux du châ- « teau et du pont se joignit une fusillade terrible sur nos « têtes de colonnes, qui en furent un moment ébranlées : le « général Habert [5] les entraîna en faisant battre la charge. « Le colonel Rouelle [6] fut blessé d'un coup de baïonnette « en attaquant la grande rue. Le lieutenant de mineurs « Romphleur [7] eut un combat difficile à soutenir, avant de

(1) Jayme Garcia Conde, depuis lieutenant général au service d'Espagne. (2) *Mémoires du duc d'Albufera*, etc., t. I, p. 115 à 117. (3) Philippe d'Orléans, duc d'Orléans, depuis régent du royaume. (4) François-Nicolas-Benoît Haxo, depuis baron, lieutenant général du génie, pair de France, etc. (5) Pierre-Joseph Habert, général de brigade, depuis baron et lieutenant général. (6) Pierre-Michel Rouelle, depuis baron et maréchal de camp. (7) Jean-Baptiste-Fortuné Romphleur, depuis colonel du génie.

« pouvoir ouvrir la porte de la Madeleine. A gauche par « l'avancée du Carmen, le capitaine du génie Vallantin (1) se « porta vivement sur une barrière qui le séparait du quai, « et qu'il fallait franchir sous la mitraille d'une pièce de « flanc, et sous la mousqueterie des maisons. Le sergent « de sapeurs Baptiste, bravant une mort presque certaine, « monta dessus, l'ouvrit et donna passage aux troupes qui « se précipitèrent sur le quai. Les Espagnols qui défen- « daient les coupures de la grande rue se trouvèrent entiè- « rement tournés. Au même moment le général Harispe (2), « qui avait l'ordre d'agir dès qu'il verrait la brèche occu- « pée et l'affaire engagée dans l'intérieur de la ville, atta- « qua la tête du pont sur la rive gauche. Le général en « chef fit avancer les réserves, et passa lui-même la brè- « che pour les diriger. Ce développement de forces ne per- « mit plus aux Espagnols de continuer la résistance, et mit « fin à un combat sanglant que le jour cessait d'éclairer. « Le pont, le quai et les rues furent abandonnés, couverts « de morts, et la garnison commença à se retirer vers le « château......

« Le 14 à midi un drapeau blanc flotta sur le donjon, et « bientôt après un parlementaire vint proposer de se « rendre et demander des conditions. Le général en chef « envoya au château le général Valée (3) et le colonel Saint- « Cyr Nugues (4), son sous-chef d'état-major, et au fort Gar- « den le colonel du génie Haxo, pour conclure et signer « cette capitulation, en accordant aux deux garnisons les « honneurs de la guerre. Elles défilèrent par la brèche, « mirent bas les armes et restèrent prisonnières.

« La conquête de Lérida mit en notre pouvoir cent « trente-trois bouches à feu, un million de cartouches, « cent milliers de poudre, dix mille fusils, dix drapeaux « et beaucoup de magasins (5). »

1062. COMBAT DE L'ÎLE DE LA PASSE OU DU GRAND-PORT (ILE-DE-FRANCE (24 août 1810.)

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. GILBERT en 1836.

Le capitaine Duperré (6) commandait une division française

(1) Louis-Jean-Baptiste Vallantin, depuis colonel, directeur du génie à Perpignan. (2) Jean-Isidore Harispe, général de brigade, depuis comte, lieutenant général et pair de France. (3) Sylvain-Charles Valée, général de brigade d'artillerie, depuis comte, pair et maréchal de France et gouverneur général des possessions Françaises dans le nord de l'Afrique. (4) Saint-Cyr Nugues, depuis baron, lieutenant général et pair de France. (5) *Mémoires du duc d'Albufera*, etc., t. I, p. 145 à 149. (6) *Voir la note* p. 790.

composée des frégates *la Bellone* et *la Minerve*, et de la corvette *le Victor*, venant des mers de l'Inde. Il s'était embossé le 23 août dans le port Impérial (Grand-port, île de France) sous la protection des forts, lorsqu'il fut attaqué par une division anglaise de quatre frégates, *la Néréide*, *le Sirius*, *l'Iphigénie* et *la Magicienne*. Le capitaine Duperré montait *la Bellone*. Le combat commença à cinq heures et demie du soir. « Les premières volées des « frégates anglaises coupèrent les embossures de *la Mi-« nerve* et du *Ceylan*, qui viennent en s'échouant prolon-« ger *la Bellone* du côté de la terre. Ce mouvement ayant « masqué leur feu, celle-ci resta seule alors pour prêter « côté aux frégates ennemies embossées par son travers. Ce « fut dans cette position que le combat s'engagea avec fu-« reur de part et d'autre; à huit heures *la Néréide*, réduite « au silence, se vit forcée de céder à la supériorité du feu de « *la Bellone*; celui des autres frégates bien ralenti annon-« çait leur désavantage, tandis qu'au contraire celui de la « frégate française, alimenté par les munitions que lui « fournissait *la Minerve*, n'en devenait que plus vif : on put « présager dès lors de quel côté se déclarerait la victoire.

« Le combat durait depuis cinq heures, lorsque Duperré, « frappé au visage par une mitraille, fut renversé de dessus « le pont dans la batterie, et emporté sans connaissance. « Le capitaine Bouvet passa alors de *la Minerve* sur *la* « *Bellone*.

« Le feu continua presque toute la nuit sans interrup-« tion. Le 24, au point du jour, on vit *la Néréide* entière-« ment dématée et dans l'état le plus affreux; sur un tron-« çon de mât flottait encore le pavillon anglais, mais il fut « bientôt remplacé par les couleurs françaises. *La Magi-« cienne*, criblée de boulets, combattait encore; mais bien-« tôt les débris de son équipage se réfugièrent vers l'île de « la Passe et sur les deux autres frégates, et le soir le feu « s'y manifesta de toutes parts (1). »

1063. PRISE D'ALMÉIDA (26 août 1810).

. . . .

Le duc de Rivoli (2), commandant en chef le sixième corps de l'armée française en Espagne, occupait en juillet 1810

(1) *Biographie maritime*. (2) Masséna, *voir la note* p. 566.

la plus grande partie du royaume de Léon ; les ordres de l'Empereur portaient que les troupes sous ses ordres devaient tenter l'invasion du Portugal. Vers la fin de juillet le maréchal Masséna se dirigea sur Almeïda, ville frontière de la province de Beïra sur une colline près du Coa.

Les troupes anglo-portugaises, commandées par le général Crawfurd, ayant été repoussées le 24 juillet au combat de la Coa, le duc de Rivoli n'éprouva plus de difficultés pour former l'investissement d'Almeïda. « Le colonel Cox était « gouverneur de la place : sa garnison, composée d'un ré- « giment de troupes régulières et de deux *régiments* de « milice, s'élevait à quatre mille hommes.

« Le 18, la tranchée fut ouverte à l'abri d'une fausse at- « taque, et dans la matinée du 26 la seconde parallèle « étant commencée, dix batteries, dont l'ensemble for- « mait soixante-cinq pièces, se mirent à jouer toutes à la « fois [1]. »

« Le 26, à cinq heures du matin, dit le rapport du « maréchal Masséna au major général de l'armée [2], les « batteries armées de soixante-cinq bouches à feu ont « commencé à tirer sur la place qui a riposté avec vigueur; « mais à quatre heures du soir elle ne *répondait plus;* à « sept heures une de nos bombes a fait sauter le principal « magasin à poudre de la place. Les incendies furent « entretenus toute la nuit par nos bombes et nos obus. « Cet état de choses me détermina à sommer, hier matin, « le gouverneur de se rendre. Il m'envoya des officiers « pour parlementer. Je leur fis connaître les conditions de « la capitulation que je leur offrais. Plusieurs heures de « la journée furent employées à une négociation qui ne « produisit pas le succès que je désirais; je fis donc re- « commencer le feu à huit heures du soir, *et ce ne fut* « que trois heures après que le gouverneur de la place « signa la capitulation dont j'ai l'honneur d'envoyer copie « à V. A., ainsi que de ma sommation. Alméida se « trouve de cette manière au pouvoir de S. M. l'Empereur « et Roi. Nous y sommes entrés ce matin à neuf heures. « La garnison est prisonnière de guerre et sera conduite « en France [3]. »

(1) *Histoire de la guerre de la Péninsule*, de 1807 à 1814, par le lieutenant-colonel Napier, t. V, p. 365. (2) Berthier, *voir la note* p. 460. (3) *Moniteur* du 11 septembre 1810.

1064. REDDITION DE TORTOSE (2 janvier 1811).

Par M. Rémond en 1836. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 82.

La prise de Lérida avait été suivie de celle de Mequinenza sur la rive gauche de la Sègre. L'armée d'Aragon, sous les ordres du général Suchet (1), ayant soumis une partie de la Catalogne, se dirigea sur le royaume de Valence, et s'empara du fort de Morella. Le 29 mai le major général de l'armée (2) écrivait de Paris au général Suchet, commandant en chef de l'armée d'Aragon :

« L'Empereur suppose que vous êtes maître de Mequinenza ; dès lors prenez toutes les mesures pour vous emparer de Tortose ; le maréchal duc de Tarente (3) se portera en même temps sur Tarragone. Occupez-vous aussi de réunir l'artillerie et tous les moyens nécessaires pour marcher sur Valence et forcer cette ville : mais il faut, pour entreprendre cette opération, que Tortose et Tarragone soient en votre pouvoir.

« Tortose, par sa situation près de la grande route et de l'embouchure de l'Ebre, servait de point d'appui et de lien aux armées espagnoles de Valence et de Catalogne. »

Mequinenza était devenu le principal entrepôt de nos munitions de guerre et de bouche. « De là à Tortose la communication existe par l'Ebre. Mais son cours, dans plusieurs endroits est entravé par des barrages..... La communication par terre était plus difficile...... Une route propre aux opérations d'une armée était à créer presque entièrement. Cependant il existait la trace ou le souvenir de celle qu'avait, dit-on, ouverte le duc d'Orléans (4) dans la guerre de la succession (5). » Cette route fut entreprise sous la direction du général Rogniat (6).

La place de Tortose se trouva investie dans les premiers jours de juillet sur les deux rives de l'Ebre, mais le siége ne fut commencé que vers la fin de l'année.

« Le général Suchet, dit le *Moniteur* du 18 janvier 1811, n'avait pu depuis le mois de septembre, ouvrir le siége de Tortose, et en avait été constamment empêché par les basses eaux de l'Ebre, qui ne lui ont pas permis de faire arriver son artillerie de siége. Le duc de Tarente

(1) *Voir la note* p. 687. (2) Berthier, *voir la note* p. 466. (3) Macdonald, *voir la note* p. 508. (4) *Voir la note* p. 837. (5) *Mémoires du duc d'Albufera*, etc. t. I, p. 176 à 178. (6) *Voir la note* p. 737.

« s'étant porté à Mora pour en favoriser le siége, le 13 « décembre le général Suchet a investi la place.

« Le 17, la garnison tenta une sortie, et fut repoussée « par les cent-seizième et cent dix-septième régiments. Nos « tirailleurs arrivèrent au pied de la muraille. Le camp re- « tranché et toutes les redoutes furent enlevés.

« Le premier janvier, après treize jours de tranchée ou- « verte, Tortose et ses forts se sont rendus à discrétion. « La garnison, composée de plus de neuf mille cinq cents « hommes, y compris quatre cents officiers, douze drapeaux, « cent quatre-vingt-douze bouches à feu, deux millions de « cartouches, dix mille fusils, deux cents milliers de pou- « dre, cinq cents milliers de plomb et une grande quantité « de vivres, sont tombés en notre pouvoir. »

1065. COMBAT DU BRICK L'ABEILLE CONTRE LE BRICK L'ALACRITY (26 mai 1811).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Théodore Gudin en...

Le 26 mai 1811 le brick *l'Abeille*, commandé temporairement par M. de Mackau [1], alors enseigne de vaisseau, aperçut au soleil levé le brick anglais *l'Alacrity*, capitaine Palmer, dans le nord du cap Saint-André. L'ennemi venait vent arrière sur *l'Abeille*, et aussitôt qu'il fut dans ses eaux, M. de Mackau gouverna près et plein, gagna le vent et le prolongea à contre-bord au vent. Aussitôt qu'il fut par son avant, il ralingua derrière, et, lui passant à poupe, lui envoya sa volée à bout portant, puis, prenant les mêmes amures que lui, continua à le combattre par sa hanche de dessous le vent, à quart de portée de pistolet.

Au bout de vingt minutes *l'Abeille* avait couru de l'avant, et canonnait *l'Alacrity* par son bossoir de tribord. Celui-ci ralingua pour arriver et passer à poupe son antagoniste qui s'en aperçut, et, arrivant en même temps que lui, continua à le canonner par tribord avec le feu le mieux nourri.

Ne pouvant plus tenir le travers, le brick anglais arriva. M. de Mackau fit ralinguer partout et lui envoya deux volées à la poupe, à la suite desquelles il amena son pavillon.

L'Alacrity était armé de dix-huit caronades de trente-deux et de deux canons de huit, *l'Abeille* de dix huit caronades de vingt-quatre et de deux canons de huit. *L'Alacrity*

(1) Ange-René-Armand de Mackau, depuis baron, vice-amiral, pair de France, etc.

avait un équipage aussi nombreux que celui de *l'Abeille*; *L'Alacrity* eut quinze hommes tués et vingt blessés; *l'Abeille*, sept tués et douze blessés; mais *l'Abeille* avait toujours combattu dans les positions les plus avantageuses.

1065 bis. SIÉGE DE TARRAGONE (mai 1811). Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 25.

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M. Simeon Fort en 1842.

1066. PRISE DE TARRAGONE (28 juin 1811).

Par M. Rémond en 1837. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 83.

Le majorgénéral de l'armée, le prince Berthier (1), écrivait de Paris sous la date du 10 mars 1811 au général Suchet (2), commandant le troisième corps d'armée et gouverneur de l'Aragon :

« L'Empereur vient de décider que le gouvernement de « l'Aragon qui vous est confié sera augmenté des provinces « de Tortose, de Lerida, de Tarragone, etc... Il appartien- « dra à l'armée d'Aragon de faire le siége de Tarragone...

« Tarragone, capitale de l'ancienne province romaine en « Espagne, est située au bord de la mer, à l'extrémité « des hauteurs qui séparent les eaux de la Gaya de celles du « Francoli : elle est assise sur un rocher d'une élévation « considérable, isolée et escarpée de trois côtés qui re- « gardent le nord, l'est, le sud. Du côté de l'ouest et du « sud-ouest, le terrain s'abaisse par une pente douce vers « le port et le Francoli. La ville haute est entourée de mu- « railles antiques qui couronnent les escarpements, dont « une seconde enceinte, bastionnée irrégulièrement, suit « les contours. Le côté de l'est, route de Barcelone, « était en outre couvert par cinq lunettes formant une « ligne qui s'appuyait à la mer; deux autres grandes lu- « nettes protégeaient le côté du nord.....

« La ville basse, bâtie dans cet partie, au fond du « port, était protégée, du côté de la campagne, par le Fort- « Royal, petit carré bastionné, situé à trois cents toises de « l'enceinte de la ville haute, et à deux cents toises de la « mer. Ce fort lui-même, ainsi que la ville basse, était en- « veloppé par une seconde enceinte, qui s'appuyait d'un « côté à la ville haute, de l'autre au port, défendue par

(1) *Voir la note* p. 466. (2) *Idem* p. 687.

« trois bastions réguliers et quelques autres ouvrages. L'en-
« semble des deux villes, haute et basse, formait ainsi un
« grand parallélogramme deux fois plus long que large.

« Cette position formidable et cet ensemble d'ouvrages
« relevés et mis en bon état présentaient des moyens de
« défense importants... Mais ce qui ajouta surtout à la force
« de Tarragone, ce fut la construction d'un nouveau fort
« sur le plateau de l'Olivo, point dont la hauteur égale celle
« de la ville, et qui n'en est éloigné que de quatre cents
« toises....

« Le fort de l'Olivo, armé d'une cinquantaine de bou-
« ches à feu, contenait habituellement douze cents hommes
« de garde. La flotte anglaise protégea Tarragone pendant
« toute la durée du siége. »

Le 4 mai l'armée d'Aragon était devant cette place. Une division, commandée par le commodore Adams, vint attaquer le 9 mai le fort de la Rapita à l'embouchure de l'Ebre, occupé par un détachement de troupes françaises. Il ne put s'en emparer, mais il parvint à le détruire.

Le siége de Tarragone présentait des difficultés sans nombre ; l'armée d'Aragon opposa la plus grande persévérance aux obstacles qui se renouvelaient sans cesse. Elle eut à soutenir contre l'armée espagnole et contre la garnison une foule de combats partiels à Alcovar, à Gratallops, etc.

« Si Tarragone n'eût pas été une place maritime, et que
« notre armée de terre eût pu la bloquer entièrement, ces
« combats journaliers nous auraient offert l'avantage d'é-
« puiser peu à peu la garnison et d'affaiblir son moral par
« l'inutilité des résultats. Mais il en était tout autrement ;
« le port offrait un mouvement continuel de bâtiments an-
« glais ou espagnols. »

Enfin le 29 mai on parvint à s'emparer du fort de l'Olivo, et dans la nuit du 1er au 2 juin la tranchée fut ouverte contre la basse ville ; le 7 on donna l'assaut au fort Francoli, et l'on s'en empara

La lunette du Prince fut prise d'assaut le 16 juin au commencement de la nuit, et on put ordonner celui de la ville le 21 à sept heures du soir.

L'attaque fut vive et précipitée. Les troupes éprouvèrent une grande résistance. « A huit heures, le fort Royal,
« le bastion des Chanoines, celui de Saint-Charles, la bat-
« terie du Moulin et toute la ville basse étaient en notre
« pouvoir. L'ennemi y avait perdu quatre-vingts bouches
« à feu. »

Enfin le 23 juin le général commandant en chef était arrivé devant la ville haute. « On ouvrit la première pa- « rallèle, et l'emplacement des batteries de brèche fut dé- « terminé. »

Le général espagnol Campoverde ([1]) fit alors quelques tentatives ; mais elles n'eurent aucun résultat, et ses troupes se retirèrent devant celles du général Suchet.

Le 28 on battit la place en brèche ; l'assaut fut bientôt ordonné. « A cinq heures de l'après-midi le signal est « donné ; notre feu cesse, et celui de l'ennemi redouble à « la vue de nos braves qui sortent de la tranchée, fran- « chissent à la course un espace découvert de soixante « toises, et s'élancent à la brèche..... Ce moment décisif « fut marqué par un trait de courage qui pourra figurer « parmi les beaux souvenirs de l'histoire. Lors de l'assaut « du fort Olivo, le caporal de grenadiers Bianchini, du « sixième régiment italien, avait fait prisonniers au pied « même des murs de la ville quelques soldats espagnols, et « les avait amenés au général en chef, qui, admirant son « courage, lui demanda quelle récompense il pouvait lui « offrir : *L'honneur de monter le premier à l'assaut de Tar- « ragone,* dit Bianchini. Cette réponse pouvait n'être que « de la présence d'esprit ; c'était de l'héroïsme. Le 28 juin, « ce brave homme, devenu sergent, vient au moment de « l'assaut se présenter dans la plus belle tenue au général en « chef, et réclame de lui la faveur qui lui a été promise. Il « s'élance des premiers, reçoit une blessure, continue de « monter avec sang-froid, exhortant ses camarades à le sui- « vre, est atteint deux fois encore sans être arrêté, et « tombe enfin la poitrine traversée d'un coup de feu. »

Les Espagnols résistent en désespérés ; une foule de nos braves périssent, mais en tombant ils assuraient la victoire à leurs compagnons. La résistance de l'ennemi avait porté l'armée au plus haut point d'exaltation. Le soldat écoutait à peine la voix de ses chefs. « Cependant, « il faut le dire, un nombre considérable d'Espagnols, pour- « suivis sous les yeux et jusque dans les bras des officiers « français, dont ils imploraient la protection, durent la vie « à ces mêmes officiers, qui demandèrent grâce pour eux à « leurs propres soldats. Le gouverneur Contreras ([2]), blessé « d'un coup de baïonnette, eut le bonheur d'être sauvé par « un officier du génie. Une masse d'Espagnols s'était reti-

([1]) N.... marquis de Campoverde, maréchal de camp. ([2]) Juan Senen de Contreras, général espagnol, gouverneur de la ville de Tarragone.

« rée dans la cathédrale, vaste et solide édifice, élevé et « d'un difficile accès. Nos soldats les poursuivirent et du- « rent essuyer un feu meurtrier pour franchir les soixante « marches qui précèdent l'entrée. Ils s'en rendirent bien- « tôt maîtres : après une si opiniâtre résistance, leur rage « contre les combattants ne connut plus de bornes ; mais « ils s'arrêtèrent à la vue de neuf cents blessés étendus « dans l'intérieur, et leurs baïonnettes les respectèrent. Le « général en chef apprit ce trait d'humanité, et en exprima « sa satisfaction.

« La majorité de la population de Tarragone était sortie « avant ou pendant le siége; elle échappa ainsi aux désas- « tres que le gouverneur et la garnison attirèrent sur la « ville, en bravant le dernier assaut que les lois de l'hon- « neur permettaient de ne pas attendre, et que le vainqueur « aurait mieux aimé ne pas livrer.

« Nous prîmes près de dix mille hommes et vingt dra- « peaux ; en comptant les canons de l'Olivo et de la basse « ville, nous fûmes en possession de trois cent trente-sept « bouches à feu, de quinze mille fusils, cent cinquante « milliers de poudre, quarante mille boulets ou bombes, « quatre millions de cartouches, etc.

« Les travaux du génie, dirigés par le général Rogniat (1) « furent remarquables par la hardiesse de la conception « comme par la vigueur de l'exécution. On fit cinq mille « toises de développement de tranchée, dont deux mille à « la sape pleine et volante; on couronna quatre chemins « couverts ; on fit des descentes et des passages de fossés, « et des rampes sur les brèches. Vingt officiers du génie, « cent quatre-vingt-sept sapeurs ou mineurs furent tués ou « blessés.

« L'artillerie, commandée par le général Valée (2), con- « struisit vingt-quatre batteries, qui furent armées de « soixante-quatre bouches à feu, et ouvrit neuf brèches. « L'ennemi avait tiré cent vingt mille coups de canon ; elle « en tira quarante-deux mille, dont trente mille avec des « boulets, bombes ou obus de la place, renvoyés après « avoir été payés à nos soldats ; dix-neuf officiers d'artille- « rie, deux cent soixante dix-huit canonniers furent tués « ou blessés, et à ce nombre il faut ajouter soixante-huit « soldats d'infanterie fournis au service de l'artillerie « comme auxiliaires, et qui périrent dans les batteries. La

(1) *Voir la note* p. 787. (2) *Idem* p. 838.

« totalité de nos pertes reconnues s'éleva à quatre mille « deux cent quatre-vingt-treize hommes, dont neuf cent « vingt-quatre morts ; et dans le nombre des trois mille « trois cent soixante-neuf blessés, à peine la moitié pou- « vait être rendue au service ou survivre à leurs blessures, « tant ils étaient mutilés [1]. »

1067. COMBAT NAVAL DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA POMONE CONTRE LES FRÉGATES ANGLAISES L'ALCESTE ET L'ACTIVE (29 novembre 1811).

Par M. GILBERT en 1836. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

La frégate *la Pomone*, capitaine Ducampe de Rosamel [2], étant séparée de la division française dont elle faisait partie, et qui croisait dans la mer Adriatique, se trouva seule engagée, le 29 novembre 1811, à la hauteur de l'île Pelagosa, contre deux frégates anglaises *l'Alceste*, capitaine Maxwell, et *l'Active*, capitaine Gordon.

« La lutte fut longue et acharnée : *la Pomone* fit des « avaries considérables à ses deux adversaires. Après deux « heures de combat, totalement démâtée, ne pouvant plus « gouverner et ayant quatre pieds d'eau dans sa cale, « le capitaine Rosamel réunit ses officiers et ses premiers « maîtres, et sur l'avis unanime de ne pouvoir continuer « une plus longue résistance, il fit cesser le feu.

« *La Pomone* perdit dans cette action dix hommes; son « capitaine et vingt-sept hommes furent blessés. *L'Active* « eut cinquante hommes tués ou blessés, et *l'Alceste* vingt- « neuf. »

1068. COMBAT NAVAL EN VUE DE L'ILE D'AIX (27 décembre 1811).

Par M. DUSAULCHOY en 1835. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Un convoi français venant de La Rochelle, poursuivi le 27 décembre 1811 par cinq péniches de l'escadre anglaise mouillée en rade des Basques, était venu se réfugier au fond de la baie entre La Rochelle et l'île d'Aix. Le commandant des forces navales [3] à l'île d'Aix dirigea quel-

(1) *Mémoires du duc d'Albufera*, etc. t. II, p. 3 à 110. (2) Claude-Charles-Marie Ducampe de Rosamel, depuis vice-amiral, pair de France, etc. (3) Louis-Léon Jacob, capitaine de vaisseau, depuis vice-amiral, comte, pair de France, etc.

ques embarcations pour protéger le convoi et couper la retraite aux péniches anglaises. En conséquence, il fit appareiller trois chaloupes canonnières, sous les ordres de M. Duré (1), lieutenant de vaisseau, et quatre canots des vaisseaux, commandés par M. Constantin (2), enseigne du *Régulus*.

« Aussitôt que l'escadre anglaise aperçut ce mouvement, « un vaisseau, deux frégates et un brick appareillèrent « pour venir dégager leurs embarcations. Le brick, sou- « tenu d'assez près par le vaisseau, tirait sur les canon- « nières qui le repoussèrent vivement à différentes fois.

« L'enseigne de vaisseau Constantin, montant une péni- « che armée de vingt-deux hommes, a attaqué une péni- « che anglaise montée par trente hommes d'équipage.

« Cet officier avait engagé le combat avec ses espingoles « et sa mousqueterie; mais craignant que l'ennemi ne lui « échappât, il fit porter dessus et l'aborda. Les Anglais, « forts de la supériorité de leur nombre, s'élancèrent aussi « à l'abordage; mais M. Constantin se précipita sur eux et « les culbuta sur le bord opposé de leur péniche, que ce « mouvement fit remplir. Les Français remontèrent à leur « bord et sauvèrent vingt-six hommes, dont un aspirant et « un chirurgien. L'officier commandant la péniche a été « tué et trois hommes dangereusement blessés.

« Pendant cette action les trois canonnières attaquaient « les quatre autres péniches toutes armées de caronades, « d'espingoles et de mousqueterie. Le lieutenant de vais- « seau Duré, tout en contenant le brick anglais qui vou- « lait protéger ces péniches, en amarina une de dix-huit « hommes, dont deux aspirants; les trois autres, harcelées « par le canot du commandant des forces navales, com- « mandé par l'aspirant de première classe Porgi, percées « de boulets et coulant bas, arrivèrent sur la côte, où il les « poursuivit, et fit prisonniers les équipages montant à « soixante-dix hommes, dont un officier et cinq aspirants.

« Le résultat de cette affaire est donc la prise de cinq « péniches et de cent dix-huit hommes, dont deux offi- « ciers, huit aspirants et un chirurgien. Dans ce nombre, « un officier et quatre matelots ont été tués, deux autres « morts immédiatement après et cinq blessés grièvement (3). »

(1) Jean-Baptiste-Gabriel Duré. (2) Joseph-Désiré Constantin, depuis capitaine de frégate. (3) *Moniteur* du 2 janvier 1812.

1069. SIÉGE DE VALENCE (26 décembre 1811 au 9 janvier 1812).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

. . . .

Le bâton de maréchal fut pour le général Suchet [1] la récompense de la prise de Tarragone. Il reçut en même temps l'ordre de l'Empereur d'assiéger Valence.

La bataille et la prise de Murviedro, l'ancienne Sagonte, précédèrent le siége de Valence. Le maréchal Suchet ayant reçu les renforts qui lui étaient nécessaires pour entreprendre le siége d'une place aussi importante, opéra sa jonction à Segorbe avec les deux divisions détachées de Madrid, sous les ordres du général Reille [2]. L'armée d'Aragon traversa alors la Liria, passa ensuite la Guadalaviar, en face de Ribaroga, et, après avoir repoussé successivement les postes espagnols et livré bataille, elle put commencer l'investissement de la capitale du royaume de Valence.

« L'occupation de Cullera, d'Alcira, d'Albérique, suf-
« fisait pour assurer le front de l'armée du côté du Xu-
« car; quelques troupes, placées en observation sur cette
« ligne, couvraient parfaitement le siége. Mais la dispo-
« sition des forces ennemies engagea le maréchal à porter
« les siennes plus loin, pour profiter des ressources d'un
« pays riche et fertile. Il fit avancer le général Delort [3]
« jusqu'à Xativa ou Saint-Philippe, que l'on occupa sans
« coup férir le 29 décembre. On y trouva un million de
« cartouches et un grand approvisionnement en riz. La
« population de cette ville, qui est de quinze mille âmes,
« accueillit nos troupes avec autant d'empressement que
« celle d'Alcira.

« Les troupes du siége campèrent autour de la place, à
« douze cents mètres des ouvrages, et dans l'ordre suivant:
« La division Habert, formant l'extrême droite, s'appuyait
« au Guadalaviar; à sa gauche était la division Harispe,
« liée avec elle par des postes intermédiaires, et s'étendant
« jusqu'à la grande route de Murcie. De l'autre côté de la
« route, la ligne était continuée par le corps du général
« Reille, dont la brigade Bourke formait la droite; la

(1) *Voir la note* p. 687. (2) *Idem* p. 824. (3) Jacques-Antoine-Adrien, baron Delort de Gléon, général de brigade, depuis lieutenant général, pair de France, etc.

« division Severoli, à gauche de celle-ci, se liait à la di-
« vision Palombini placée à cheval sur le Guadalaviar,
« une brigade à Mislata et l'autre à Campanar. Pour assu-
« rer la rive gauche qui était dégarnie depuis la bataille,
« les troupes de la division Musnier furent envoyées le
« 27 décembre au faubourg de Seranos et sur la grande
« route de Murviedro. »

Le général D. Joachim Blake (1), qui commandait en chef les troupes espagnoles, tenta vainement de s'opposer aux opérations du maréchal Suchet. L'armée espagnole fut contrainte d'abandonner son camp retranché en avant de la place dans la nuit du 5 janvier, et de se retirer dans l'enceinte de la ville.

« L'artillerie, qui avait fait venir son dépôt principal à
« San-Miguel de los Reyes, se hâta de transporter des
« pièces à la rive droite du Guadalaviar, derrière les
« camps des points d'attaque. Malgré la pluie qui rendit
« les chemins et les terres presque impraticables, elle
« éleva, avec une rapidité étonnante, quatre batteries
« contre le front Saint-Vincent et trois contre le front d'O-
« livete. Le génie coupa à la sape la route de Murcie,
« étendit la parallèle, l'appuya à des *maisons crénelées*,
« et poussa les cheminements très-près de la contrescarpe. »

Le 6 on commença le bombardement; il continua le 7 et le 8. « L'ennemi s'était obstiné à tenir dans quelques mai-
« sons du faubourg de Quarte; il fallut l'attaquer de vive
« force dans le couvent des Ursulines; nous y perdîmes
« le capitaine du génie Léviston (2). Près de la porte Saint-
« Vincent on essaya d'attacher le mineur au mur d'en-
« ceinte; mais l'ennemi, avec son canon, fit échouer l'en-
« treprise. On fit un nouveau cheminement et on s'em-
« para du couvent des Dominicains. En deux *jours cinq*
« nouvelles batteries furent construites et *armées*. Nous
« allions être prêts à ouvrir la brèche, lorsque deux offi-
« ciers espagnols se présentèrent en parlementaires. » Le maréchal Suchet dicta les conditions de la capitulation, et le lendemain le général espagnol Zayas (3) étant venu annoncer l'acceptation des bases de cette capitulation, « il rentra
« dans la ville, accompagné du général Saint-Cyr Nugues (4),
« chef d'état-major du maréchal, pour conclure la capitu-
« lation chez le général en chef Blake lui-même. Elle fut

(1) Joachim Blake, depuis capitaine général au service d'Espagne. (2) Alexandre-Jean Léviston. (3) N.... marquis de Zayas, lieutenant général. (4) *Voir la note* p. 838.

« signée le 9 janvier au matin, et ratifiée aussitôt de part
« et d'autre.

« La prise de Valence mit en notre pouvoir dix-huit « mille deux cent dix-neuf prisonniers de guerre, parmi « lesquels huit cent quatre-vingt-dix-huit officiers, vingt-« trois généraux, et à leur tête le capitaine général « Blake; en outre vingt-un drapeaux, deux mille chevaux « de cavalerie ou d'artillerie, trois cent quatre-vingt-treize « pièces de canon, quarante-deux mille fusils, cent quatre-« vingts milliers de poudre, etc. L'état des malades et « blessés, dans les hôpitaux de la ville, s'éleva à onze « cent soixante-deux. L'armée espagnole sortit le 10 jan-« vier par le pont supérieur; et, après avoir déposé les « armes, fut dirigée en France (1). »

1070. PASSAGE DU NIÉMEN (24 juin 1812, au matin).

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Napoléon avait atteint le faîte de ses prospérités, lorsque en 1812 la guerre se ralluma entre la France et la Russie. Il fut décidé que les frontières de ce lointain empire seraient franchies, et que l'on se porterait sur Moscou, comme on s'était porté sur Vienne et sur Berlin dans les campagnes précédentes.

Des préparatifs gigantesques furent faits pour cette expédition. Les contingents de l'Allemagne tout entière, ainsi que de la Pologne, vinrent se fondre au sein de la grande armée française, et le 20 juin 1812 commencèrent à s'ébranler les six corps qui la composaient et dont chacun était une armée.

De son côté l'empereur des Russies (2) appelle autour de lui toutes les forces de son vaste empire. A l'enthousiasme guerrier qui depuis huit ans entraînait partout les Français à la victoire, sur les pas de leur empereur, il opposa le puissant mobile de l'enthousiasme religieux et national. Le 22 avril il était à Wilna, capitale de la Lithuanie, préparant tout pour repousser la formidable invasion qui menaçait les frontières.

Napoléon partit de Saint-Cloud le 9 mai, passa le Rhin le 13, l'Elbe le 29, et la Vistule le 6 juin.

(1) *Mémoires du duc d'Albufera*, etc., t. II, p. 223 à 238. (2) Alexandre, *voir la note* p. 749.

La grande armée occupait au mois de juin les positions suivantes :

« Le premier corps se porta sur la Prégel. Le prince « d'Eckmühl (1), qui le commandait, eut son quartier « général le 11 juin à Kœnigsberg.

« Le maréchal duc de Reggio (2), commandant le « deuxième corps, eut son quartier général à Vehlau ; le « maréchal duc d'Elchingen (3), commandant le troisième « corps, à Soldapp ; le prince vice-roi (4) à Rastembourg ; « le roi de Westphalie (5) à Varsovie ; le prince Poniatowski (6), à Pultusk (province de Plock en Pologne) ; « l'Empereur porta son quartier général le 12 sur la Prégel « à Kœnigsberg, le 17 à Insterburg, le 19 à Gumbinen (7). »

La grande armée reçut l'ordre de passer le Niémen au mois de juin. « Le 23 le roi de Naples (8), qui commandait « la cavalerie, porta son quartier général à deux lieues du « Niémen, sur la rive gauche (9). »

Le 23, à deux heures du matin, l'Empereur arriva aux avant-postes, près de Kowno, prit une capote et un bonnet polonais d'un des chevau-légers, et visita les rives du Niémen, accompagné seulement du général du génie Haxo (10).

A huit heures du soir l'armée se mit en mouvement. A dix heures le général de division comte Morand (11) fit passer trois compagnies de voltigeurs, et au même moment trois ponts furent jetés sur le Niémen. A onze heures trois colonnes débouchèrent sur les trois ponts. A une heure un quart le jour commençait déjà à paraître. A midi le général baron Pajol (12) poussa devant lui une nuée de cosaques, et fit occuper Kowno par un bataillon.

Le 24 l'Empereur se porta sur Kowno (province de Wilna).

Le maréchal prince d'Eckmühl porta son quartier général à Roumchicki (province de Wilna), et le roi de Naples à Eketanoni.

Pendant toute la journée du 24 et celle du 25 l'armée défila sur les trois ponts. Le 24 au soir, l'Empereur fit jeter un nouveau pont sur la Vilia, vis-à-vis Kowno, et fit pas-

(1) Davoust, *voir la note* p. 509. (2) Oudinot, *voir la note* p. 656. (3) Ney, *voir la note* p. 551. (4) Eugène de Beauharnais, *voir la note* p. 631. (5) Jérôme Bonaparte, *voir la note* p. 771. (6) *Voir la note* p. 805. (7) *Deuxième Bulletin de la campagne de Russie.* (8) Murat, *voir la note* p. 612. (9) *Troisième Bulletin de la campagne de Russie.* (10) *Voir la note* p. 897. (11) *Idem* p. 809. (12) Claude-Pierre Pajol, général de brigade, depuis lieutenant général, comte et pair de France.

ser le maréchal duc de Reggio avec le deuxième corps. Les chevau-légers polonais de la garde passèrent à la nage.

1071. COMBAT DE CASTALLA (21 juillet 1812).

Par M. Charles LANGLOIS en 1837. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 82.

Après la prise de Valence, le maréchal Suchet (1) avait presque achevé la soumission de toute la province; il venait de s'emparer de Denia, port de mer peu éloigné d'Alicante, et il se proposait de diriger ses opérations sur cette ville et sur Carthagène, lorsque l'armée d'Aragon fut affaiblie par le départ de plusieurs régiments appelés sur un autre théâtre. Le maréchal Suchet dut alors renoncer à prendre l'offensive pour conserver le pays qu'il avait conquis.

Pendant ce temps l'armée espagnole avait reçu des renforts, et de tous côtés l'ennemi faisait de nouvelles tentatives : une flotte anglaise, sortie d'Alicante le 21 juillet 1812, s'était montrée en vue de Denia et menaçait d'opérer un débarquement.

« Ces divers mouvements sur les flancs de l'armée ou sur « ses derrières, dit le maréchal Suchet dans ses *Mé-* « *moires*, n'avaient pour but que de diviser nos forces et de « les occuper au loin, pendant qu'une attaque de front « était dirigée contre le général Harispe (2), placé en pre- « mière ligne sur Alicante. Ce général, ayant avec lui une « réserve à Alcoy, avait établi une brigade à Ibi sous le co- « lonel Mesclop (3), et le général Delort (4) en avant-garde à « Castalla. Le 21 au matin, Joseph O'Donell (5), à la tête de « dix mille hommes en quatre colonnes, se porta sur Cas- « talla. Le général Delort avec le septième de ligne se re- « tira en bon ordre sur une position en arrière, rapprochée « d'Ibi et reconnue d'avance; il donna ordre en même « temps au vingt-quatrième de dragons cantonné à Onil et « Biar de le rejoindre, et au colonel Mesclop de l'appuyer...

« En position avec son infanterie et son artillerie, le gé- « néral Delort tenait en échec le général espagnol et at- « tendait le vingt-quatrième de dragons qui arrivait par sa « droite. La marche de cette cavalerie en plaine donna aux « Espagnols de l'inquiétude pour leur gauche; ils dirigè- « rent contre elle une batterie de canons. Le général De- « lort quittant la défensive se mit alors en mouvement, et

(1) *Voir la note* p. 687. (2) *Idem* p. 838. (3) Jean-Louis de Mesclop, depuis maréchal de camp et baron. (4) *Voir la note* p. 849. (5) Joseph O'Donell, comte de Labisbal, lieutenant général au service d'Espagne.

« attaqua avec vivacité..... Avec ses forces réunies il « pousse, culbute toutes les colonnes du général O'Donell, « les poursuit jusque dans Castalla. Là elles s'efforcent de « se rallier et de résister dans les rues ; mais après un « combat sanglant, elles cèdent de nouveau et prennent « la fuite en désordre vers Alicante. Le chef de bataillon « Herrenberger (1) fait mettre bas les armes aux derniers « fuyards qui cherchaient à se réfugier dans le château de « Castalla.

« Pendant ce temps le colonel Mesclop repoussait les Es-« pagnols à Ibi..... La vue du général Harispe, qui ac-« courait d'Alcoy avec le cent-seizième, acheva *de décider* « la retraite de l'ennemi. Battus sur les deux points, *les* « Espagnols se retirèrent dans Alicante, ayant perdu trois « drapeaux, deux pièces de huit attelées, avec trois cais-« sons et plus de dix mille fusils. Ils eurent près de quatre « mille hommes tués, blessés ou pris ; parmi ces derniers, « quatre colonels, cinq lieutenants-colonels, et cent vingt-« cinq officiers : leur perte égalait le nombre des soldats « français qui avaient combattu contre eux. L'habileté et « la décision du général Delort déterminèrent ce succès « important (2). »

1072. BATAILLE DE SMOLENSK (17 août 1812).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 32.

Par M. Charles Langlois en 1840.

Après le passage du Niémen, le quartier général de la grande armée avait été successivement porté de Kowno à Wilna, de Wilna à Witepsk.

« Le 8 août, la grande armée, d'après le *treizième Bulle-* « *tin*, se trouvait placée de la manière suivante :

« Le prince vice-roi (3) était à Souraj avec le quatrième « corps occupant par des avant-gardes Velij, Ousviath et « Porietch ;

« Le roi de Naples (4) était à Nikoulino avec la cavalerie « occupant Inkovo ;

« Le maréchal duc d'Elchingen (5), commandant le troi-« sième corps, était à Liozna ;

« Le maréchal prince d'Eckmühl (6), commandant le « premier corps, était à Doubrowna ;

(1) Antoine-Marie-Joseph Herrenberger, depuis commandant de la place de Botchain. (2) *Mémoires du duc d'Albufera*, etc. t. II, p. 258 à 260. (3) Eugène de Beauharnais, *voir la note* p. 631. (4) Murat, *voir la note* p. 612. (5) Ney, *voir la note* p. 551. (6) Davoust, *voir la note* p. 509.

« Le cinquième corps, commandé par le prince Ponia-
« towski (1), était à Mohilow;
« Le quartier général était à Witepsk;
« Le deuxième corps, commandé par le maréchal duc
« de Reggio (2), était sur la Drissa;
« Le dixième corps, commandé par le duc de Tarente (3),
« était sur Dunabourg et Riga. »

Le 10 l'Empereur résolut de marcher sur Smolensk; les ordres furent donnés en conséquence aux différents corps et le 13 le quartier général était à la poste de Kovonitnia.

« Le 16, les hauteurs de Smolensk furent couronnées;
« la ville présenta à nos yeux une enceinte de murailles
« de quatre mille toises de tour, épaisse de dix pieds et
« haute de vingt-cinq, entremêlée de tours, dont plusieurs
« étaient armées de gros calibre.
« L'Empereur reconnut la ville, et plaça son armée qui
« fut en position dans la journée du 16. Le maréchal duc
« d'Elchingen eut la gauche au Borysthène; le maré-
« chal prince d'Eckmühl le centre; le prince Poniatowski
« la droite; la garde fut mise en réserve au centre; le vice-
« roi en réserve à la droite, et la cavalerie sous les or-
« dres du roi de Naples à l'extrême droite.
« Le 16, et pendant la moitié de la journée du 17, on
« resta en observation. La fusillade se soutint sur la ligne;
« les Russes occupaient Smolensk avec trente mille hom-
« mes, et le reste de leur armée se formait sur les belles
« positions de la rive droite du fleuve, vis-à-vis la ville,
« communiquant par trois ponts. Smolensk est considéré
« par les Russes comme ville forte et comme boulevard de
« Moscou. »

Vers les deux heures après midi, l'action devint générale, on se battit avec acharnement; la cavalerie française étant parvenue à repousser les cosaques et la cavalerie russe, on s'empara de quelques hauteurs; « alors une batterie de
« soixante pièces établie sur un plateau qui dominait l'in-
« fanterie russe lui fit opérer un mouvement en ar-
« rière, etc.
« Le général Barclay de Tolly (4), commandant en chef
« l'armée russe, reconnaissant alors qu'on avait des projets
« sérieux sur la ville, fit passer deux divisions et deux ré-

(1) *Voir la note* p. 805. (2) Oudinot, *voir la note* p. 656. (3) Macdonald, *voir la note* p. 508. (4) Michel Barclay de Tolly, général d'infanterie au service de Russie, depuis feld-maréchal et prince.

« giments d'infanterie de la garde pour renforcer les qua-
« tre divisions qui étaient dans la ville. Ces forces réu-
« nies composaient la moitié de l'armée russe : le combat
« continua toute la nuit; les trois batteries de brèche tirè-
« rent avec la plus grande activité. Deux compagnies de
« mineurs furent attachées aux remparts.

« Cependant la ville était en feu; au milieu d'une belle
« nuit d'août, Smolensk offrait aux Français le spectacle
« qu'offre aux habitants de Naples une éruption du Vé-
« suve.

« A une heure après minuit l'ennemi abandonna la ville
« et repassa la rivière. A deux heures, les premiers gre-
« nadiers qui montèrent à l'assaut ne trouvèrent plus de
« résistance; la place était évacuée, deux cents pièces de
« canon et mortiers de gros calibre, et une des plus belles
« villes de la Russie, étaient en notre pouvoir, et cela à
« la vue de toute l'armée ennemie.

« Le combat de Smolensk, qu'on peut à juste titre ap-
« peler bataille, puisque cent mille hommes ont été en-
« gagés de part et d'autre, coûta aux Russes la perte de
« quatre mille sept cents hommes restés sur le champ de
« bataille, de deux mille prisonniers, la plupart blessés,
« et de sept à huit mille blessés. Parmi les morts se trou-
« vent cinq généraux russes. Notre perte se monte à sept
« cents morts et à trois mille cent ou trois mille deux cents
« blessés. Le général de brigade Grabowski (1) a été tué;
« les généraux de brigade Grandeau (2) et Dalton (3) ont
« été blessés (4). »

1073. COMBAT DE POLOTSK (18 août 1812).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 82.

Par M. Charles LANGLOIS en 1837.

Le *quatorzième Bulletin*, rapporte : « Après le combat de
« Drissa (ville frontière des provinces de Minsk et de Wi-
« tepsk), le duc de Reggio (5) sachant que le général Witt-
« genstein (6) s'était renforcé de douze troisièmes bataillons
« de la garnison de Dunabourg, et voulant l'attirer à un
« combat en-deçà du défilé sous Polotsk, vint ranger les
« deuxième et sixième corps en bataille sous Polotsk. Le

(1) Georges Grabowski. (2) Louis-Joseph, baron Grandeau d'Abaucourt, depuis lieutenant général. (3) Alexandre, baron Dalton, depuis comte et lieutenant général. (4) *Treizième Bulletin de la campagne de Russie.* (5) Oudinot, *voir la note* p. 656. (6) N.... de Wittgenstein, général d'infanterie au service de Russie, depuis maréchal prince de Wittgenstein.

« général Wittgenstein le suivit, l'attaqua le 16 et 17, et « fut vigoureusement repoussé. La division bavaroise de « Wrede du sixième corps s'est distinguée. Au moment où « le duc de Reggio faisait ses dispositions pour profiter de « la victoire et acculer l'ennemi sur le défilé, il a été « frappé à l'épaule par un biscaïen ; sa blessure, qui est « grave, l'a obligé à se faire transporter à Wilna, mais il « ne paraît pas qu'elle doive être inquiétante pour les « suites.

« Le général comte Gouvion-Saint-Cyr (1) a pris le com« mandement des deuxième et sixième corps. Le 17, au « soir, l'ennemi s'était retiré au delà du défilé. Le général « Maison (2) a été reconnu général de division et l'a remplacé « dans le commandement de sa division. Notre perte est « évaluée à mille hommes tués et blessés. La perte des Russes « est triple ; on leur a fait cinq cents prisonniers.

« Le 18, à quatre heures après midi, le général Gou« vion-Saint-Cyr, commandant les deuxième et sixième « corps, a débouché sur l'ennemi, en faisant attaquer la « droite par la division bavaroise du comte de Wrede. Le « combat s'est engagé sur toute la ligne ; l'ennemi a été « mis dans une déroute complète et poursuivi pendant deux « lieues autant que le jour l'a permis. Vingt pièces de canon « et mille prisonniers sont restés au pouvoir de l'armée « française. Le général bavarois Deroy (3) a été blessé. »

1074. BATAILLE DE LA MOSKOWA (7 septembre 1812).

Par M. Charles LANGLOIS en 1837. — Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 82.

Après la prise de Smolensk l'armée française continuait toujours son mouvement sur l'ancienne capitale de l'Empire russe.

Le 5 septembre elle était près de Mojaïsk. « A deux « heures après midi on découvrit l'armée russe placée, la « droite du coté de la Moskowa, la gauche sur les hauteurs « de la rive gauche de la Kologha. A douze cents toises en « avant de la gauche, l'ennemi avait commencé à fortifier « un beau mamelon entre deux bois, où il avait placé neuf « à dix mille hommes. L'Empereur l'ayant reconnu réso« lut de ne pas différer un moment et d'enlever cette posi-

(1) Laurent de Gouvion-Saint-Cyr, depuis maréchal de France, pair de France, marquis, etc. (2) *Voir la note* p. 509. (3) *Idem* p. 805.

« tion. Il ordonna au roi de Naples (1) de passer la Kologha « avec la division Compans et la cavalerie. Le prince Poniatowski (2), qui était venu par la droite, se trouva en mesure « de tourner la position. A quatre heures l'attaque commença. En une heure de temps la redoute ennemie fut « prise avec ses canons.

« Le 6, à deux heures du matin, l'Empereur parcourut « les avant-postes ennemis : on passa la journée à se re- « connaître. Le 7, à deux heures du matin, l'Empereur « était entouré des maréchaux à la position prise l'avant- « veille. A cinq heures et demie le soleil se leva sans « nuage ; la veille il avait plu ; c'est le soleil d'Austerlitz, « dit l'Empereur. Quoiqu'au mois de septembre il faisait « aussi froid qu'en décembre en Moravie.

« A six heures le général comte Sorbier (3), qui avait armé « la batterie droite avec l'artillerie de la réserve de la « garde, commença le feu. Le général Pernety (4), avec trente « pièces de canon, prit la tête de la division Compans (qua- « trième du premier corps), qui longea le bois, tournant la « tête de la position de l'ennemi. A six heures et demie le « général Compans (5) est blessé. A sept heures, le prince « d'Eckmühl (6) a son cheval tué. L'attaque avance, la mous- « queterie s'engage. Le vice-roi (7), qui formait notre gau- « che, attaque et prend le village de Borodino que l'en- « nemi ne pouvait défendre, ce village étant sur la rive « gauche de la Kologha. A sept heures le maréchal duc d'El- « chingen (8) se met en mouvement, et, sous la protection « de soixante pièces de canon que le général Foucher (9) « avait placées la veille contre l'ennemi, se porte sur le « centre. Mille pièces de canon vomissent de part et d'autre « la mort.

« Mais la garde impériale russe avait attaqué le centre « de l'armée, quatre-vingts pièces de canon françaises arrê- « tent ses efforts; pendant deux heures, dit le *Bulletin*, « l'infanterie russe affrontant le danger marche en colon- « nes serrées sous la mitraille. La bataille était encore in- « décise; le roi de Naples fait alors avancer le quatrième « corps de cavalerie qui pénètre par les brèches que la mi-

(1) Murat, *voir la note* p. 612. (2) *Voir la note* p. 805. (3) Jean-Barthélemé Sorbier, colonel de l'artillerie de la garde impériale, depuis lieutenant général, inspecteur général d'artillerie, etc. (4) *Voir la note* p. 813. (5) *Idem* p. 753. (6) Davoust, *voir la note* p. 500. (7) Eugène de Beauharnais, *voir la note*, p. 631. (8) Ney, *voir la note* p. 551. (9) Louis-François Foucher, baron de Careil, général de division et inspecteur général d'artillerie.

« traille de nos canons a faites dans les masses serrées des
« Russes et les escadrons de leurs cuirassiers, culbute tout,
« entre dans la redoute de gauche par la gorge. Dès ce
« moment plus d'incertitude, la bataille est gagnée : il
« tourne contre les ennemis les vingt-une pièces de canon
« qui se trouvent dans la redoute. Le comte de Caulain-
« court (1), qui venait de se distinguer par cette belle charge,
« avait terminé ses destinées ; il tombe mort, frappé par un
« boulet.

« Il est deux heures après midi, la bataille est finie, la
« canonnade continue, l'artillerie française a tiré près de
« soixante mille coups de canon ; les Russes ne combattent
« plus pour la victoire, mais pour assurer leur retraite.

« Douze à treize mille hommes et huit à neuf mille
« chevaux ont été comptés sur le champ de bataille,
« soixante pièces de canon et cinq mille prisonniers sont
« restés en notre pouvoir.

« Nous avons eu deux mille cinq cents hommes tués et
« le triple de blessés. Notre perte totale peut être éva-
« luée à dix mille hommes ; celle de l'ennemi à quarante
« ou cinquante mille. Jamais on n'a vu un pareil champ
« de bataille (2). »

1075. DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS (octobre 1812).

Par M. Heim en 1814. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 82.

Au milieu de septembre 1812, le général Clausel (3), commandant de l'armée de Portugal, s'était retiré de Valladolid pour opérer sa jonction avec l'armée du Nord en Espagne. En passant par Burgos, il y avait laissé le général Dubreton (4) pour occuper le château de cette ville avec une garnison de dix-huit cents hommes. Le général Dubreton fut bientôt enveloppé par les troupes anglo-portugaises, sous les ordres de Wellington (5). Il opposa pendant trente-cinq jours la plus vive résistance à tous les efforts de l'ennemi, qui avait réuni sur ce point une grande partie de ses forces. Enfin les deux armées françaises ayant opéré leur jonction, le fort de Burgos fut débloqué le 22 octobre.

Le général comte Caffarelli (6), commandant l'armée du

(1) Auguste-Jean-Gabriel de Caulaincourt, général de division. (2) *Dix-huitième Bulletin de la campagne de Russie.* (3) Bertrand Clausel, depuis comte, maréchal de France, et gouverneur général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique. (4) Jean-Louis, baron Dubreton, général de brigade, depuis lieutenant général et pair de France. (5) *Voir la note* p. 828. (6) Auguste Caffarelli.

Nord, dans une lettre datée de Briviesca, le 21 octobre 1812, et adressée au ministre de la guerre (1), rend ainsi compte des opérations militaires :

« Depuis hier nous sommes en présence : l'armée de « Portugal occupe les hauteurs de Monasterio, et nous « voyons les camps des ennemis.

« Les deux armées de Portugal et du Nord peuvent être « en ligne dans vingt-quatre heures ; notre cavalerie est « très-belle, l'artillerie nombreuse est en très-bon état.

« Hier après midi nous avons replié tous les avant-« postes de l'ennemi ; nos soldats ont montré beaucoup « d'ardeur ; le canon a dû être entendu du fort de Burgos « qui fait toujours une défense très-opiniâtre et qui a fait « éprouver à l'ennemi, d'après tous les rapports, une « perte de plus de quatre mille hommes. On ajoute que, « les ennemis ayant mis en batterie quatre pièces de « vingt-quatre, elles ont été aussitôt démontées, à la ré-« serve d'une pièce qui même ne tire plus. Les ennemis « ont perdu plusieurs officiers de marque, notamment un « major, Murray, du quarante-deuxième régiment (Ecos-« sais).

« J'espère que le fort sera bientôt dégagé, et je deman-« derai alors à Votre Excellence, en lui faisant connaître « le journal du siége, une récompense honorable pour le « général Dubreton et pour les officiers et soldats qui se « sont si vaillamment comportés. »

Une autre lettre du général baron Thiébault (2), commandant supérieur à Vittoria, adressée au ministre de la guerre, et datée du 23 octobre à neuf heures du soir, rapporte :

« Les armées de Portugal et du Nord sont entrées hier « à six heures du matin à Burgos ; vers deux heures du « soir, et après l'échange de quelques coups de canon, « l'ennemi a passé le ravin de Buniel et s'est mis en « pleine retraite (3).... »

1076. COMBAT DE KRASNOÉ (18 novembre 1812, neuf heures du matin).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1836, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

La bataille de la Moskowa fut bientôt suivie de la

(1) Clarke, *voir la note*, p. 620. (2) *Voir la note* p. 753. (3) *Moniteur* du 31 octobre 1812.

prise de Moscou, et l'empereur Napoléon établit son quartier général dans le fort du Kremlin. Le général comte de Lauriston (1), qui avait rempli les fonctions d'ambassadeur en Russie, y fut appelé, et l'Empereur l'envoya au quartier général du feld-maréchal Kutusoff (2) qui avait pris le commandement de l'armée russe. Des communications s'établirent alors entre les avant-postes français et ceux de l'ennemi : il y eut des pourparlers pour la paix, et un armistice fut même conclu. Mais on le dénonça peu de temps après, et les hostilités recommencèrent le 18 octobre. L'armée russe, en se retirant, avait brûlé Moscou ; tout le pays était dévasté. L'Empereur, ne pouvant espérer d'y faire subsister ses troupes, dut se résoudre à entreprendre le mouvement rétrograde, dont la France apprit plus tard les funestes résultats par la publication du *vingt-neuvième Bulletin*.

Cependant le *vingt-quatrième Bulletin*, daté de Moscou, du 14 octobre 1812, s'exprimait ainsi :

« Le temps est encore beau. La première neige est tom-
« bée hier. Dans vingt jours il faudra être en quartiers
« d'hiver.»

L'armée commença son mouvement de retraite dans les journées des 15, 16, 17 et 18 octobre. L'Empereur quitta Moscou le 19 :

« Le quartier général impérial était le premier novem-
« bre à Viasma, et le 9 à Smolensk.

« Jusqu'au 6 novembre le temps a été parfait, et le mou-
« vement de l'armée s'est exécuté avec le plus grand
« succès. Le froid a commencé le 7 ; dès ce moment,
« chaque nuit nous avons perdu plusieurs centaines de
« chevaux, qui mouraient au bivouac. Arrivés à Smo-
« lensk, nous avions perdu bien des chevaux de cavalerie
« et d'artillerie.

« L'armée russe de Volhynie était opposée à notre gau-
« che. Notre droite quitta la ligne d'opération de Minsk, et
« prit pour pivot de ses opérations la ligne de Varsovie.
« L'Empereur apprit à Smolensk, le 9, ce changement de
» ligne d'opérations, et présuma ce que ferait l'ennemi ;
« quelque dur qu'il lui parût de se mettre en mouvement
« dans une si cruelle saison, le nouvel état de choses le
« nécessitait. Il espérait arriver à Minsk, ou du moins
« sur la Bérésina, avant l'ennemi ; il partit le 13 de

(1) *Voir la note* p. 707. (2) *Idem* p. 710.

« Smolensk, le 16 fi coucha à Krasnoé. Le froid, qui avait « commencé le 7, s'accrut subitement, et au 14, au 15 et « au 16, le thermomètre marqua 16 et 18 degrés au-des- « sous de glace. Les chemins furent couverts de verglas; « les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de train, péris- « saient toutes les nuits, non par centaines, mais par mil- « liers, surtout les chevaux de France et d'Allemagne. Plus « de trente mille chevaux périrent en peu de jours; notre « cavalerie se trouva toute à pied; notre artillerie et nos « transports se trouvaient sans attelage. Il fallut aban- « donner et détruire une bonne partie de nos pièces et de « nos munitions de guerre et de bouche.

« L'ennemi qui voyait sur les chemins les traces de cette « affreuse calamité qui frappait l'armée française chercha « à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses « cosaques qui enlevaient, comme les Arabes dans les dé- « serts, les trains et les voitures qui s'écartaient. »

Le 18 novembre, à neuf heures du matin, l'arrière-garde de l'armée française rencontra l'armée russe qui occupait sur plusieurs lignes la route de Krasnoé. La division Ricard soutint l'attaque.....

« Le duc d'Elchingen (1), qui avec trois mille hommes « faisait l'arrière-garde, avait fait sauter les remparts de « Smolensk. Il fut cerné et se trouva dans une position « critique; il s'en tira avec cette intrépidité qui le distin- « gue. Après avoir tenu l'ennemi éloigné de lui pendant « toute la journée du 18, et l'avoir constamment repoussé, « à la nuit il fit un mouvement par le flanc droit, passa le « Borysthène et déjoua tous les calculs de l'ennemi. Le 19, « l'armée passa le Borysthène à Orza, et l'armée russe fa- « tiguée, ayant perdu beaucoup de monde, cessa là ses « tentatives (2). »

1077. COMBAT NAVAL EN VUE DES ILES DE LOZ (7 février 1813).

Aile du Nord.
Pavillon du roi.
R.-de-chaussée.

Par M. Guérin en 1814.

Le capitaine Bouvet (3), commandant la frégate l'*Aréthuse*, rencontra le 7 février 1813 la frégate anglaise l'*Amélia* près des îles de Loz, sur la côte de Guinée. Après un combat assez

(1) Ney, *voir la note*, p. 551. (2) *Vingt-neuvième Bulletin de la campagne de Russie.* (3) Pierre-François-Henri-Étienne Bouvet, depuis contre-amiral honoraire.

vif dans lequel le capitaine Bouvet conserva l'avantage, il força la frégate anglaise à se retirer devant lui.

1078. BATAILLE DE LUTZEN (2 mai 1813).

Par M. Beaume en 1837. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 83.

Les résultats désastreux de la campagne de Russie avaient rapproché le théâtre de la guerre : ce n'était plus sur la Vistule et le Niémen, c'était sur l'Elbe que les combats allaient s'engager.

Vers la fin de 1812, l'armée française avait pris ses cantonnements dans une partie de la Saxe. Elle en sortit dans les premiers jours du mois de mars 1813, et le 17, le quartier général du prince Eugène (1), qui commandait l'armée en l'absence de l'Empereur, avait été transporté à Leipsick. Le prince marcha sur Magdebourg où il arriva le 21.

L'Empereur ayant quitté Paris le 14 avril se dirigea sur Mayence ; le 22 il y passa la revue des troupes qui venaient en France ; le 25 il était à Erfurt.

« Le 26 avril S. M. a passé la revue de la garde et a « visité les fortifications de la ville et la citadelle. Elle a fait « désigner des locaux pour y établir des hôpitaux qui puis- « sent contenir six mille malades ou blessés, ayant ordonné « qu'Erfurt serait la dernière ligne d'évacuation. D'Erfurt « le quartier général fut successivement porté à Naum- « bourg, à Weissenfels et à Lutzen. »

« L'empereur Alexandre (2) et le roi de Prusse (3), qui « étaient arrivés à Dresde avec toutes leurs forces dans les « derniers jours d'avril, apprenant que l'armée française « avait débouché de la Thuringe, adoptèrent le plan de lui « livrer bataille dans les plaines de Lutzen, et se mirent en « marche pour en occuper la position ; mais ils furent pré- « venus par la rapidité des mouvements de l'armée fran- « çaise ; ils persistèrent cependant dans leurs projets, et « résolurent d'attaquer l'armée pour la déposter des posi- « tions qu'elle avait prises.

« La position de l'armée française, au 2 mai et à neuf « heures du matin, était la suivante :

« La gauche de l'armée s'appuyait à l'Elster ; elle était « formée par le vice-roi (1), ayant sous ordres les cin-

(1) Eugène de Beauharnais, *voir la note* p. 631. (2) *Voir la note* p. 749. (3) *Idem* p. 764.

« quième et onzième corps. Le centre était commandé par « le prince de la Moskowa (1), au village de Kaïa. L'Em- « pereur avec la jeune et la vieille garde était à Lutzen.

« Le duc de Raguse (2) était au défilé de Poserna, et for- « mait la droite avec ses trois divisions. Enfin le général « Bertrand (3), commandant le quatrième corps, marchait « pour se rendre à ce défilé. L'ennemi débouchait et pas- « sait l'Elster aux ponts de Zwenkau, Pegau et Zeits. S. M. « ayant l'espérance de le prévenir dans son mouvement, et « pensant qu'il ne pourrait attaquer que le 3, ordonna au « général comte de Lauriston (4), dont le corps *formait* l'ex- « trémité de la gauche, de se porter sur Leipsick *afin* de « déconcerter les projets de l'ennemi.

« Le 2 mai, à neuf heures du matin, l'Empereur ayant « entendu une canonnade du côté de Leipsick, s'y était « porté au galop : ce fut le signal de l'action.

« A dix heures du matin l'armée ennemie déboucha vers « Kaïa sur plusieurs colonnes d'une noire profondeur; l'ho- « rizon en était obscurci, l'ennemi présentait des *forces* « qui paraissaient immenses. L'Empereur fit sur-le-champ « ses dispositions. La bataille *embrassait une ligne* de « deux lieues, couverte de feu, de fumée et de *tourbillons* « de poussière. »

Au plus fort de l'action, l'Empereur se porta lui-même à la tête de sa garde, derrière le centre de l'armée, pour secourir le prince de la Moskowa.

Les attaques principales se dirigèrent sur Kaïa : ce fut le point où aboutirent toutes les grandes opérations de la bataille. Le village avait déjà été pris et repris plusieurs fois; il était au pouvoir de l'ennemi, « lorsque le comte « Lobau (5) dirigea le général Ricard (6) *pour reprendre le* « village : il fut repris.....

« Cependant on commençait à apercevoir dans le lointain « la poussière et les premiers feux du corps du général « Bertrand. Au même moment le vice-roi entrait en ligne « sur la gauche, et le duc de Tarente (7) attaquait la ré- « serve de l'ennemi et abordait au village où l'ennemi « appuyait sa droite. Dans ce moment l'ennemi redoubla ses « efforts sur le centre, le village de Kaïa fut emporté de

(1) Ney, *voir la note* p. 551. (2) Marmont, *voir la note* p. 574. (3) *Voir la note* p. 738. (4) *Idem* p. 707. (5) Mouton, *voir la note* p. 736. (6) Étienne-Pierre-Sylvestre, baron Ricard, depuis lieutenant général, comte et pair de France. (7) Macdonald, *voir la note* p. 508.

« nouveau ; notre centre fléchit ; quelques bataillons se dé-
« bandèrent ; mais cette valeureuse jeunesse, à la vue de
« l'Empereur, se rallia en criant : *Vive l'Empereur !* S. M.
« jugea que le moment de crise qui décide du gain ou
« de la perte des batailles était arrivé : il n'y avait plus un
« moment à perdre. L'Empereur ordonna au duc de Tré-
« vise (1) de se porter avec seize bataillons de la jeune garde
« au village de Kaïa, de donner tête baissée, de culbuter
« l'ennemi et de reprendre le village. Les généraux Dulau-
« loy (2), Drouot (3) et Devaux (4) partirent au galop avec
« quatre-vingts bouches à feu placées en un même groupe.
« Le feu devint épouvantable ; l'ennemi fléchit de tous les
« côtés. Le duc de Trévise emporta sans coup férir le vil-
« lage de Kaïa, culbuta l'ennemi et continua à se porter en
« avant en battant la charge. Cavalerie, infanterie, artil-
« lerie de l'ennemi, tout se mit en retraite. »

Pendant ce temps le général Bonnet (5), commandant une division du duc de Raguse, faisait un mouvement par la gauche sur Kaïa pour appuyer les succès du centre, et l'Empereur ordonna au corps du général Bertrand un changement de direction en pivotant sur Kaïa.

« Nous avons fait plusieurs milliers de prisonniers. Le
« nombre n'a pu en être plus considérable, vu l'infériorité
« de notre cavalerie et le désir que l'Empereur avait mon-
« tré de l'épargner.

« Au commencement de la bataille l'Empereur avait dit
« aux troupes : *C'est une bataille d'Egypte ; une bonne in-*
« *fanterie soutenue par de l'artillerie doit savoir se suffire.*

« Notre perte se monte à dix mille tués ou blessés. Celle
« de l'ennemi peut être évaluée de vingt-cinq à trente
« mille hommes (6). »

1079. BATAILLE DE WURTCHEN (21 mai 1813).

Par M. BEAUME en 1838. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 83.

Après la bataille de Lutzen, l'Empereur continua à prendre l'offensive ; il suivit les armées russe et prussienne qui se retirèrent sur Dresde.

(1) Mortier, *voir la note*, p. 509. (2) Charles-François Randon, comte Dulauloy, général de division, colonel commandant l'artillerie de la garde impériale, depuis conseiller d'état, etc. (3) Antoine, baron Drouot, général de brigade, aide-de-camp de l'empereur et inspecteur général de l'artillerie de la garde impériale, depuis lieutenant général, comte, etc. (4) *Voir la note* p. 700. (5) Jean-Pierre-François, comte Bonnet, général de division. (6) Extrait du *Moniteur* du 7 mai 1813.

Le quartier général de l'armée française était à Borna le 4 mai, le 5 à Colditz, le 6 à Waldheim, le 7 à Nossen, et le 8, à une heure après midi, l'Empereur entrait à Dresde où il séjourna jusqu'au 18.

Dans les premiers jours du mois de mai les armées combinées occupaient les positions de Bautzen et de Hochkirchen déjà célèbres, dans l'histoire de la guerre de sept ans, où elles s'étaient retranchées dans un camp fortifié. « On « apprit que les corps russes de Barclay de Tolly, de « Langeron et de Sass, et le corps prussien de Kleist « avaient rejoint l'armée combinée, et que sa force pou- « vait être évaluée de cent cinquante à cent soixante mille « hommes. »

L'Empereur dirigea à son tour les corps de l'armée française sur le camp de Bautzen. Il partit de Dresde le 18 : le 19 il arriva à dix heures du matin, devant Bautzen. « Il « employa toute sa journée à reconnaître les positions de « l'ennemi. »

L'armée combinée s'étant retranchée dans la plaine de Bautzen, « appuyait sa gauche à des montagnes couvertes « de bois et perpendiculaires au cours de la Sprée, à peu « près à une lieue de Bautzen. Bautzen soutenait son cen- « tre. Cette ville avait été crénelée, retranchée et couverte « par des redoutes. La droite de l'ennemi s'appuyait sur des « mamelons fortifiés qui défendaient les débouchés de la « Sprée, du côté du village de Niemenschütz : tout son front « était couvert sur la Sprée. Cette position très-forte n'était « qu'une première position.

« On apercevait distinctement, à trois mille toises en « arrière, de la terre fraîchement remuée et des travaux « qui marquaient leur seconde position. La gauche était « encore appuyée aux mêmes montagnes, à *deux mille toi-* « *ses* en arrière de celles de la première position, *et fort* en « avant du village de Hochkirchen. Le centre *était* appuyé « à trois villages retranchés, où l'on avait fait tant de tra- « vaux, qu'on pouvait les considérer comme des places « fortes. Un terrain marécageux et difficile couvrait les « trois quarts du centre. Enfin leur droite s'appuyait en ar- « rière de la première position, à des villages et à des ma- « melons également retranchés.

« Le front de l'armée ennemie, soit dans la première, « soit dans la seconde position, pouvait avoir une lieue et « demie. »

Tous les corps de l'armée reçurent l'ordre de forcer le

passage de la Sprée : le duc de Reggio (1), en face de la gauche de l'armée combinée, le duc de Tarente (2) devant Bautzen ; le duc de Raguse (3) vis-à-vis de Niemenschütz, et le comte Bertrand (4) en face de la droite du camp retranché.

Le corps du général comte de Lauriston avait été détaché et dirigé par Hoyerswerda pour tourner la position de l'ennemi ; il rencontra à Weissig le corps du général York ; le combat s'engagea, et les troupes prussiennes furent repoussées de l'autre côté de la Sprée.

Cette affaire précéda d'un jour la bataille de Bautzen.

« Le combat de Weissig, disait l'Empereur, serait seul « un événement important. »

Le 20, à huit heures du matin, Napoléon se porta sur la hauteur en arrière de Bautzen. L'armée se mit en mouvement ; à midi la canonnade s'engagea, la Sprée fut passée sur tous les points, et le soir à huit heures l'Empereur était à Bautzen.

« Cette journée qu'on pourrait appeler, si elle était iso-« lée, la bataille de Bautzen, n'était que le prélude de la « bataille de Wurtchen.

« Le 21, à cinq heures du matin, l'Empereur se porta « sur les hauteurs, à trois quarts de lieues en avant de « Bautzen.

« Déjà toutes les dispositions de l'ennemi étaient chan-« gées. Le destin de la bataille ne devait plus se décider « derrière ses retranchements ; ses immenses travaux et « trois cents redoutes devenaient inutiles. »

Les armées s'engagèrent avec le jour : d'après les ordres de l'Empereur, les corps des ducs de Reggio et de Tarente entretinrent le combat afin d'empêcher la gauche de l'ennemi de se dégarnir et pour lui masquer la véritable attaque.

Pendant ce temps le prince de la Moskowa (5) qui, la veille, était resté en arrière hors de ligne sur la route de Berlin, rejoignait le corps de bataille. Après s'être emparé du village de Klix, il passa la Sprée.

« Le duc de Dalmatie (6) commença à déboucher à une « heure après midi. L'ennemi, qui avait compris tout le « danger dont il était menacé par la direction qu'avait « prise la bataille, sentit que le seul moyen de soutenir « avec avantage le combat était de nous empêcher de dé-« boucher ; il voulut s'opposer à l'attaque du duc de Dal-

(1) Oudinot, *voir la note* p. 656. (2) Macdonald, *voir la note* p. 508. (3) Marmont, *voir la note* p. 574. (4) *Voir la note* p. 738. (5) Ney, *voir la note* p. 551. (6) Soult, *voir la note* p. 590.

« matie. Le moment de décider la bataille se trouvait dès « lors bien indiqué. L'Empereur, par un mouvement à « gauche, se porta en vingt minutes avec la garde, les « quatre divisions du général Latour-Maubourg et une « grande quantité d'artillerie, sur le flanc de la droite de « la position de l'ennemi, qui était devenue le centre de « l'armée russe. »

Toute l'armée était engagée. Sur tous les points on se battait avec acharnement.

« Le général Devaux [1] établit une batterie dont il diri« gea le feu sur les masses qui voulaient reprendre la posi« tion. Les généraux Dulauloy [2] et Drouot [3], avec « soixante pièces de batterie de réserve, se portèrent en « avant. Enfin le duc de Trévise [4], avec les divisions Du« moutier et Barrois de la jeune garde, se dirigea sur l'au« berge de Klein-Baschwitz, coupant le chemin de Wur» tchen à Bautzen.

« L'ennemi fut obligé de dégarnir sa droite pour parer « à cette nouvelle attaque. Le prince de la Moskowa en « profita et marcha en avant. Il prit le village de Preisig, et « s'avança, ayant débordé l'armée ennemie sur Wurtchen. « Il était trois heures après midi, et lorsque *l'armée était* « dans la plus grande incertitude du succès, et qu'un feu « épouvantable se faisait entendre sur une ligne de « trois lieues, l'Empereur annonça que la bataille était « gagnée. »

« A 7 heures du soir, le prince de la Moskowa et le gé« néral Lauriston [5] arrivèrent à Wurtchen. Le duc de Ra« guse reçut alors l'ordre de faire un mouvement *inverse* « de celui que venait de faire la garde, occupa tous les « villages retranchés et toutes les redoutes que l'ennemi « était obligé d'évacuer, s'avança dans *la direction de Hoch*« *kirchen*, et prit ainsi en flanc toute *la gauche de l'ennemi*, « qui se mit alors dans une épouvantable déroute. Le duc « de Tarente de son côté poussa vivement cette gauche et « lui fit beaucoup de mal.

« L'Empereur coucha sur la route au milieu de sa garde. « à l'auberge de Klein-Baschwitz. Ainsi l'ennemi, forcé « dans toutes ses positions, laissa en notre pouvoir le « champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés « et plusieurs milliers de prisonniers [6]. »

(1) *Voir la note*, p. 700. (2) *Idem* p. 865. (3) *Voir la note* p. 865. (4) Mortier, *voir la note* p. 509. (5) *Voir la note* p. 707. (6) Extrait du *Moniteur* du 30 mai 1813.

1080. PRISE DE HAMBOURG (30 mai 1813).

. . . .

On lit dans le *Moniteur* du lundi 14 juin 1813 :

« S. M. l'Impératrice-Reine et Régente (1) a reçu les nou-« velles suivantes sur la situation des armées au 7 juin 1813.

« Le quartier général de S. M. l'Empereur était à « Buntzlau ; tous les corps d'armée étaient en marche « pour se rendre dans leurs cantonnements. L'Oder était « couvert de bateaux qui descendaient de Breslau à Glo-« gau, chargés d'artillerie, d'outils, de farine et d'objets « de toute espèce, pris à l'ennemi.

« La ville de Hambourg a été reprise le 30 mai, de vive « force. Le prince d'Eckmühl (2) se loue spécialement de la « conduite du général Vandamme (3)... On y a fait plusieurs « centaines de prisonniers ; on a trouvé dans la ville deux « ou trois cents pièces de canon, dont quatre-vingts sur les « remparts. On avait fait des travaux pour mettre la ville « en état de défense. »

1081. COMBAT DE GOLDBERG (23 août 1813).

. . . .

Après les batailles de Bautzen et de Wurtchen, l'armée française passa la Neiss et s'empara d'une partie de la Silésie. Elle était déjà à Breslau lorsqu'on eut connaissance d'un armistice, signé le 4 juin, entre les plénipotentiaires français, russe et prussien, le duc de Vicence (4), le comte Schouvaloff (5) et le général de Kleist (6) ; les hostilités furent alors suspendues. L'armée entra aussitôt en cantonnements; l'Empereur transporta alors son quartier général à Dresde.

Il était dans cette ville le 11 août, lorsqu'il apprit, que les ennemis avaient dénoncé l'armistice le 11 à midi. En conséquence, les hostilités devaient recommencer le 17 après minuit.

« En même temps, une note de M le comte de Metter-« nich (7), ministre des relations extérieures d'Autriche,

(1) Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, impératrice des français et reine d'Italie (2) Davoust, *voir la note*, p. 509. (3) *Voir la note*, p. 539. (4) Caulaincourt, *voir la note*, p. 707. (5) N..., comte Schouvaloff, lieutenant général et aide de camp de l'empereur de Russie. (6) Frédéric-Henri-Ferdinand-Emile de Kleist, major général au service de Prusse, depuis comte de Nollendorf et feld-maréchal. (7) Clément-Wenceslas-Lothaire, prince de Metternich-Winnebourg, depuis grand chancelier de maison, de cour et d'état de l'empire d'Autriche, etc., etc.

« adressée à M. le comte de Narbonne [1], lui fait connaître
« que l'Autriche déclarait la guerre à la France.

« Le 17, l'armée française avait les positions suivantes :

« Les quatrième, douzième et septième corps, sous les « ordres du duc de Reggio [2], étaient à Dahme.

« Le prince d'Eckmühl [3], avec son corps auquel les « Danois étaient réunis, campait devant Hambourg, son « quartier général étant à Bergedorf.

« Le troisième corps était à Liegnitz, sous les ordres du « prince de la Moskowa [4].

« Le cinquième corps était à Goldberg, sous les ordres « du général Lauriston [5].

« Le onzième corps était à Lowenberg, sous les ordres « du duc de Tarente [6].

« Le sixième corps, commandé par le duc de Raguse [7], « était à Bunzlau.

« Le huitième corps, aux ordres du Prince Poniatowski [8], « était a Zittau.

« Le maréchal Saint-Cyr [9] était, avec le *quatorzième* « corps, la gauche appuyée à l'Elbe, au camp de *Kœnigs-* « *tein* et à cheval sur la grande chaussée de Prague à « Dresde, poussant des corps d'observation jusqu'aux dé- « bouchés de Marienberg.

« Le premier corps arrivait à Dresde, et le deuxième « corps à Zittau.

« Dresde, Torgau, Wittemberg, Magdebourg et Ham- « bourg avaient chacun leur garnison, et étaient armés et « approvisionnés.

« L'armée ennemie occupait, autant qu'on en peut ju- « ger, les positions suivantes :

« Quatre-vingt mille Russes et Prussiens étaient entrés, « dès le 10 au matin, en Bohême, et devaient arriver vers « le 21 sur l'Elbe. Cette armée est commandée par l'em- « pereur Alexandre [10] et le roi de Prusse [11], les généraux « russes Barclay de Tolly [12], Wittgenstein [13] et Milora-

(1) Louis de Narbonne-Lara, général de division, aide de camp de l'empereur et ambassadeur de France près la cour d'Autriche, depuis commandant de la place de Torgau. (2) Oudinot, voir *la note*, p. [illegible]. (3) Davoust, voir *la note* p. 500. (4) Ney, voir *la note* p. 551. (5) *Voir la note*, p. 707. (6) Macdonald, voir *la note* p. 508. (7) Marmont, voir *la note* p. 574. (8) *Voir la note* p. 805. (9) *Idem* p. 857. (10) *Idem* p. 749. (11) *Idem* p. 764. (12) *Voir la note* p. 855. (13) *Idem* p. 856.

« dowitch (1), et le général prussien Kleist. Les gardes « russes et prussiennes en font partie ; ce qui, joint à « l'armée du prince de Schwartzemberg (2), formait la « grande armée et une force de deux cent mille hommes. « Cette armée devait opérer sur la rive gauche de l'Elbe, « en passant ce fleuve en Bohême.

« L'armée de Silésie, commandée par les généraux « prussiens Blücher (3) et York (4), et par les généraux « russes Sacken (5) et Langeron (6), paraissait se réunir « sur Breslau ; elle était forte de cent mille hommes.

« Plusieurs corps prussiens, suédois, et des troupes d'in- « surrection couvraient Berlin, et étaient opposés à Ham- « bourg et au duc de Reggio (7). L'on portait la force de ces « armées qui couvraient Berlin à cent dix mille hommes. »

Aussitôt que l'Empereur Napoléon eut connaissance des événements, il partit de Dresde et passa en Bohême pour se porter sur les avant-postes de l'armée; le 20 août il était à Lauban, et le 21 à la pointe du jour à Lowenberg, où il faisait jeter des ponts sur le Bober.

Le corps du général Lauriston ayant passé le Bober repoussa l'ennemi jusqu'à Goldberg. « Un combat eut lieu « le 23 devant Goldberg, le général Lauriston s'y trouvait « à la tête des cinquième et onzième corps. Il avait de- « vant lui les Russes qui couvraient la position du Flens- « berg, et les Prussiens qui s'étendaient à droite sur la « route de Liegnitz. Au moment où le général Gérard (8) « débouchait par la gauche sur Nieder-au, une colonne « de vingt-cinq mille Prussiens parut sur ce point ; il la « fit attaquer au milieu des baraques de l'ancien camp ; « elle fut enfoncée de toutes parts ; les Prussiens essayèrent « plusieurs charges de cavalerie, qui furent repoussées « à bout portant ; ils furent chassés de toutes leurs posi- « tions et laissèrent sur le champ de bataille près de « cinq mille morts, des prisonniers, etc. ; à la droite, le « Flensberg fut pris et repris plusieurs fois ; enfin, le « cent trente-cinquième régiment s'élança sur l'ennemi et

(1) N..., comte Miloradowitch, général d'infanterie et aide de camp général de l'empereur de Russie (2) Charles-Philippe, prince de Schwartzemberg, feld-maréchal au service d'Autriche. (3) *Voir la note* p. 786. (4) N... York, lieutenant général au service de Prusse, depuis comte de Wattembourg, etc. (5) N..., baron de Sacken, général d'infanterie au service de Russie, depuis maréchal, comte de Sacken. (6) N..., comte de Langeron, général d'infanterie et aide de camp-général de l'empereur de Russie. (7) Oudinot, *voir la note* p. 656. (8) *Voir la note* p. 509.

« le culbuta entièrement. L'ennemi a perdu sur ce point
« mille morts et quatre mille blessés (1). »

1082. BATAILLE DE WACHAU (16 octobre 1813).

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1837, d'après les minutes du dépôt général de la guerre.

La déclaration de guerre de l'Autriche entraîna bientôt celle de la Bavière. Les armées combinées devenant tous les jours plus considérables, l'empereur se vit réduit à concentrer ses forces et à se mettre sur la défensive en attendant les renforts qui lui étaient nécessaires, et que la France épuisée ne pouvait plus lui fournir.

« Le 15, la position de l'armée était la suivante : le quar-
« tier général de l'Empereur était à Reidnitz, à une demi-
« lieue de Leipsick.

« Le quatrième corps, commandé par le général Ber-
« trand (2), était au village de Lindenau.

« Le sixième corps était à Libenthal.

« Le Roi de Naples (3), avec les deuxième, huitième et
« cinquième corps, avait sa droite à Dœlitz et sa gauche à
« Liberwolkowitz

« Les troisième et septième corps étaient en marche
« d'Eulenbourg pour flanquer le sixième corps.

« La grande armée autrichienne de Bohème avait le corps
« de Giulay vis-à-vis Lindnau, un corps à Zwenckau et le
« reste de l'armée, la gauche appuyée à Grobern et la droite
« à Naumdorf.

« Les ponts de Wurzen et d'Eulenbourg, sur la Mulde, et
« la position de Taucha sur la Partha, étaient occupés par
« nos troupes. Tout annonçait une grande bataille.

« Le 15, le prince de Schwartzemberg (4), commandant
« l'armée ennemie, annonça à l'ordre du jour que le lende-
« main 16 il y aurait une bataille générale et décisive.

« Effectivement le 16, à neuf heures du matin, la grande
« armée alliée déboucha sur nous. Elle opérait constam-
« ment pour s'étendre sur sa droite. On vit d'abord trois
« grosses colonnes se porter, l'une le long de la rivière de
« l'Elster, contre le village de Dœlitz ; la seconde contre
« le village de Wachau, et la troisième contre celui de

(1) *Moniteur* du 6 septembre 1813. (2) *Voir la note* p. 738. (3) Murat, *voir la note* p. 612. (4) *Voir la note* p. 871.

« Liberwolkowitz. Ces trois colonnes étaient précédées par « deux cents pièces de canon.

« L'Empereur fit aussitôt ses dispositions. A dix heures, « la canonnade était des plus fortes, et à onze heures les « deux armées étaient engagées aux villages de Dœlitz, « Wachau et Liberwolkowitz. Ces villages furent attaqués « six à sept fois; l'ennemi fut constamment repoussé et cou- « vrit les avenues de ses cadavres. Le comte Lauriston [1], « avec le cinquième corps, défendait le village de gauche « (Liberwolkowitz); le prince Poniatowski [2], avec ses bra- « ves Polonais, défendait le village de droite (Dœlitz), et le « duc de Bellune [3] défendait Wachau.

« A midi, la sixième attaque de l'ennemi avait été repous- « sée; nous étions maîtres des trois villages, et nous avions « fait deux mille prisonniers.

« Tous les corps de l'armée prirent part à l'action. A midi, « le duc de Tarente [4] se battait à Holzhausen, le duc de « Reggio [5], avec deux divisions de la jeune garde, était « engagé à Wachau, tandis que le duc de Trévise [6] se por- « tait sur Liberwolkowitz. En même temps l'Empereur fai- « sait avancer sur le centre une batterie de cent cinquante « pièces de canon, que dirigeait le général Drouot [7].

« L'ensemble de ces dispositions eut le succès qu'on en « attendait. L'artillerie ennemie s'éloigna. L'ennemi se re- « tira et le champ de bataille nous resta en entier.

« Il était trois heures après midi. Toutes les troupes de « l'ennemi avaient été engagées. Il eut recours à sa réserve. « Le combat s'engagea de nouveau sur tous les points avec « une opiniâtreté sans exemple; la droite de l'armée se « trouva menacée. Le roi de Naples chargea alors avec la « cavalerie.

« L'Empereur fit avancer la division Curial de la garde, « pour renforcer le prince Poniatowski. Le général Curial [8] « se porta au village de Dœlitz, l'attaqua à la baïonnette, « le prit sans coup férir, et fit douze cents prisonniers, « parmi lesquels s'est trouvé le général en chef Merfeld [9].

« Les affaires ainsi rétablies à notre droite, l'ennemi se

(1) *Voir la note* p. 707. (2) *Idem* p. 805. (3) Maréchal Victor, *voir la note* p. 582. (4) Macdonald, *voir la note* p. 508. (5) Oudinot, *voir la note* p. 656. (6) Mortier, *voir la note* p. 509. (7) *Voir la note* p. 865. (8) Philibert-Jean-Baptiste-François-Joseph, baron Curial, général de division, colonel-commandant les chasseurs à pied de la garde impériale, depuis comte, pair de France, etc. (9) *Voir la note* p. 620.

« mit en retraite, et le champ de bataille ne nous fut pas
« disputé.

« Les pièces de la réserve de la garde, que commandait
« le général Drouot, étaient avec les tirailleurs; la cavale-
« rie ennemie vint les charger. Les canonniers rangèrent
« en carré leurs pièces, qu'ils avaient eu la précaution de
« charger à mitraille, et tirèrent avec tant d'agilité qu'en
« un instant l'ennemi fut repoussé. Sur ces entrefaites, la
« cavalerie française s'avança pour soutenir ses batteries.

« Le général Maisons (1), commandant une division du
« cinquième corps, officier de la plus grande distinction, *fut*
« *blessé*. Le général Latour-Maubourg (2), commandant *la*
« *cavalerie*, eut la cuisse emportée d'un boulet. Notre perte
« dans cette journée a été de deux mille cinq cents hommes,
« tant tués que blessés. Ce n'est pas exagérer que de porter
« celle de l'ennemi à vingt-cinq mille hommes (3). »

1663. BATAILLE DE HANAU (30 octobre 1813).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 13.

Par M. Féron en 1835, d'après le tableau de
M. Horace Vernet, de la galerie du Palais-Royal.

« Après la bataille de Leipsick, l'armée française, se
« repliant d'abord sur Erfurt, continua sa retraite vers
« Francfort et Mayence. Une armée austro-bavaroise, com-
« mandée par le comte de Wrede (4), tenta vainement d'in-
« tercepter sa marche devant Hanau, ville de la Hesse
« électorale.

« Le 29 octobre 1813, rapporte le baron Fain (5) dans ses
« *Mémoires sur la campagne de* 1813, Napoléon *fait éta-*
« *blir* son quartier général à Langen-Sebold, dans le
« château du prince d'Isembourg (6). Là il reçoit *des rensei-*
« *gnements* qui ne laissent plus aucun *doute sur l'occu-*
« pation de Hanau. Deux fois, dans la matinée, des co-
« lonnes qui précédaient notre avant-garde ont réussi à
« forcer le passage; mais elles n'avaient eu affaire qu'à
« quelques éclaireurs. Le corps d'armée bavarois est ar-
« rivé dans l'après-midi; il a fait sa jonction avec les co-
« saques; il est en mesure de nous barrer le chemin..... Il
« faut s'apprêter au combat.

« Une épaisse forêt, que la route traverse, couvre les
« approches de Hanau. Au delà du bois, la Kintzig forme

(1) *Voir la note* p. 869. (2) *Idem* p. 870. (3) *Bulletin inséré au Moniteur* du 30 octobre 1813. (4) *Voir la note* p. 805. (5) *Idem* p. 784. (6) Charles-Frédéric-Louis-Maurice, prince d'Isenbourg-Birstein.

« un coude qui resserre le débouché de la forêt. La ville
« se présente sur la rive opposée ; la route la laisse sur la
« gauche, en suivant les contours de la rivière pour ga-
« gner la chaussée de Francfort. Tel est le long défilé dont
« il faut forcer le passage. L'Empereur passe la nuit à
« faire ses dispositions ; son premier soin est de diminuer
« la file des voitures ; tous les bagages seront jetés sur la
« droite, dans la direction de Coblentz ; la cavalerie du
« général Lefebvre-Desnouettes et celle du général Mil-
« hau protégeront ce mouvement ; en même temps elles
« éclaireront la droite du champ de bataille.

« Le 30 au matin l'Empereur n'a encore sous la main
« que l'infanterie du duc de Tarente et celle du duc de
« Bellune, qui ne présentent guère que cinq mille baïonnet-
« tes réunies. Il les jette en tirailleurs dans la forêt, et les
« fait soutenir par la cavalerie du général Sébastiani. Le
« duc de Tarente (1) prend le commandement de cette pre-
« mière ligne ; quelques coups de mitraille et une charge
« de cavalerie ont bientôt dissipé l'avant-garde ennemie
« qui se tenait à l'entrée du bois. Nos tirailleurs s'engagent
« sur les pas des Bavarois, ils les poussent d'arbre en ar-
« bre. Les étincelles d'une vive fusillade brillent au loin
« dans les ombres de la forêt, et la bataille commence
« comme une grande partie de chasse. Le général Dubre-
« ton (2) sur la gauche, le général Charpentier (3) sur la
« droite conduisent nos attaques, et la cavalerie du géné-
« ral Sébastiani profite de toutes les clairières pour charger
« l'ennemi.

« En peu de temps nous parvenons au débouché de la
« forêt ; mais alors une ligne de quarante mille hommes
« s'offre à la vue de nos tirailleurs et les arrête. L'ar-
« mée ennemie est couverte par quatre-vingts bouches à
« feu.

« De Wrede est persuadé que l'armée française n'a pas
« cessé, depuis Leipsick, d'être talonnée à outrance par la
« grande armée des alliés ; il s'imagine que, devant des
« troupes rompues, exténuées, hors d'haleine, il n'y a
« plus qu'à se présenter pour leur faire déposer les armes,
« et, dans son empressement, négligeant toute considéra-
« tion de prudence, il est venu nous attendre sur la lisière

(1) Macdonald, *voir la note* p. 568. (2) *Voir la note* p. 959. (3) Henri-François-Marie, comte Charpentier, général de division.

« du bois, la rivière à dos. Si les quatre-vingt mille Fran-
« çais qui suivent les pas de l'Empereur se trouvaient en
« ce moment rangés par bataillons, par divisions. et par
« corps d'armée, de Wrede paierait cher cette témérité.
« Un mouvement vigoureux de notre gauche suffirait
« pour lui enlever le pont de Lamboy, le seul qu'il ait pour
« sa retraite, et mettrait cette armée entière à notre dis-
« crétion. Mais la force de nos troupes ne peut plus être
« calculée sur leur nombre. D'ailleurs le général Ber-
« trand (1) et le duc de Raguse (2) sont encore loin, et l'ar-
« rière-garde du duc de Trévise ne fait que d'arriver à
« Hunefeld. L'Empereur ne peut réellement *disposer que*
« des braves qui se sont portés à l'avant-garde; ils sont
« tout au plus dix mille; c'est assez du moins pour forcer
« le passage.

« A mesure que l'artillerie de la garde arrive, le géné-
« ral Drouot (3) met les pièces en batterie. Il commence à
« tirer avec quinze pièces. La ligne s'accroît de moment en
« moment et finit par présenter cinquante bouches à feu.
« Elle s'avance alors sans qu'aucunes troupes soient der-
« rière elle. Mais à travers l'épaisse fumée *qu'elle* vomit,
« l'ennemi croit entrevoir dans l'enfoncement des arbres
« l'armée française tout entière. Ce prestige a frappé les
« Bavarois de terreur; leur effroi est à son comble quand
« ils reconnaissent les bonnets à poil de la vieille garde :
« c'est le général Curial (4) qui débouche à la baïonnette
« avec quelques bataillons. Après le premier moment
« d'hésitation, les Bavarois se décident à faire charger
« leur cavalerie sur nos pièces, et bientôt une nuée de
« chevaux environne les batteries. Mais nos canonniers
« saisissent la carabine et restent inabordables derrière
« leurs affûts. Le général Drouot leur *donne l'exemple;*
« il a mis l'épée à la main et oppose un front calme à
« l'orage. Le secours ne se fait pas attendre longtemps; la
« cavalerie de la garde s'élance : Nansouty (5) est à sa tête;
« en un clin d'œil elle dégage cette partie du champ de
« bataille. Les dragons, commandés par Letort (6); les gre-
« nadiers, commandés par Laferrière-l'Évêque (7), et les

(1) *Voir la note* p. 738. (2) Marmont, *voir la note* p. 574. (3) *Voir la note* p. 865. (4) *Idem* p. 873. (5) *Idem* p. 665. (6) Louis-Michel, baron Letort, général de brigade, major des dragons de la garde impériale, depuis général de division. (7) Louis-Marie, baron Laferrière-l'Évêque, général de brigade, major des grenadiers à cheval de la garde impériale, depuis comte et lieutenant général.

« vieux cuirassiers du général Saint-Germain se précipitent
« sur les carrés, enfoncent ceux qui résistent et dispersent
« tout à coups de sabre. Le reste de la cavalerie Sébastiani
« chasse au loin les cosaques. Bientôt la ligne bavaroise
« est en déroute..... De Wrede se voit dans la position
« la plus critique; il n'a plus qu'une ressource, c'est de
« porter tous ses efforts sur sa droite pour dégager sa gau-
« che et donner à sa ligne de bataille le temps de gagner le
« pont.

« Cependant nos troupes ne cessaient d'arriver; elles
« s'entassaient au milieu de la forêt, où Napoléon lui-
« même était arrêté, non loin du coude que fait la route. Une
« foule inquiète l'entourait. Il se promenait en long et en
« large sur le chemin, donnant des ordres et causant avec
« le duc de Vicence (1). Un obus tombe près d'eux, dans le
« fossé qui borde la route; le duc de Vicence se place aus-
« sitôt entre Napoléon et le danger, et ils continuent leur
« conversation comme si rien ne les menaçait. Autour d'eux
» on respirait à peine! Heureusement l'obus enfoui dans la
« terre n'a pas éclaté.

« La forêt retentissait du bruit du canon répété par
« tous les échos. Les boulets sifflaient dans les brancha-
« ges, et les rameaux hachés tombaient de tous côtés avec
« fracas. L'œil cherchait en vain à percer la profondeur
« des bois; à peine pouvait-on entrevoir la lueur des dé-
« charges d'artillerie qui brillaient par intervalles. Dans
« cette situation la bataille paraissait longue. Tout à coup
« la fusillade se rapproche de notre gauche; la cime des
« arbres est agitée plus violemment par les boulets, et les
« cris des combattants se font entendre. C'est l'attaque
« désespérée que de Wrede essaie par sa droite. L'Empe-
« reur envoie de ce côté les grenadiers de la vieille garde.
« Il charge le général Friant (2) de les conduire, et bientôt
« ils ont triomphé de ce dernier obstacle. Dès ce moment
« le chemin de Francfort nous est abandonné; de
« Wrede n'est plus occupé que de retrouver celui d'As-
« chaffenbourg, et la victoire de la garde est com-
« plète.

« La cavalerie du général Sébastiani prend aussitôt
« les devants pour gagner Francfort. Quelques colonnes
« la suivent, mais la plus grande partie de l'armée passe
« la nuit dans la forêt. L'Empereur y reste au bivouac. Au

(1) Caulaincourt, *voir la note* p. 707. (2) *Voir la note* p. 645.

« jour toute l'armée défile, laissant la ville de Hanau sur « sa gauche ; on s'est contenté de la faire occuper par un « détachement qui s'y est introduit dans la nuit.

« A peine l'Empereur a-t-il fait quelques lieues qu'il ap« prend que la bataille recommence derrière lui. Les Ba« varois, voyant que nous sommes plus pressés de gagner « le Rhin que de les poursuivre, ont repris confiance et sont « revenus sur leurs pas ; mais le général Bertrand et le duc « de Raguse viennent d'arriver à Hanau et sont en mesure « de les recevoir.

« Ce qui se passe derrière nous n'apporte donc au« cune hésitation dans la marche de l'armée sur Franc« fort. La division bavaroise qui occupait cette ville la « cède aux fourriers de l'Empereur, et peu de moments « après Napoléon vient y prendre son logement dans « une maison du faubourg appartenant au banquier « Bethman.

« Dans la soirée, le récit de la seconde bataille achève « de dissiper les inquiétudes. On a laissé de Wrede s'en« gager encore une fois au delà de la Kintzig, et ses têtes « de colonnes, reçues par nos baïonnettes, *ont été culbu« tées* ; de Wrede lui même a été atteint d'une balle ; *son* « gendre le prince d'Oettingen a été tué ; c'est maintenant « le général autrichien Fresnel (1) qui commande l'armée en« nemie. Son premier soin a été d'ordonner la retraite. Dès« ormais notre marche s'achèvera tranquillement (2). »

(1) N..., comte de Fresnel, lieutenant-maréchal au service de Bavière, depuis général de cavalerie. (2) Le moment que représente le tableau est celui où le général Drouot, qui s'était porté en avant sur la lisière du bois avec la seule artillerie de la garde, reçoit la charge des chevaux-légers bavarois, qui pénétrèrent jusqu'au milieu des pièces. *Le général Drouot aurait été tué par un de ces chevau-légers, si, à l'instant où il allait être frappé*, un canonnier français n'avait cassé les reins du Bavarois par un coup de son levier de pointage. Sur la gauche du général Drouot on voit quelques officiers qui se détachent pour le dégager. On distingue parmi eux le jeune Oudinot, alors dans les chasseurs à cheval de la garde, le jeune Moncey, mort depuis si malheureusement, et surtout le lieutenant Guindet, qui y fut tué et qu'on voit par derrière. La gauche du tableau représente la charge des chasseurs et des dragons de la garde, qui s'élancent sur les Bavarois. Le général Nansouty qui les commandait est représenté vu par derrière, lorsqu'il venait de donner des ordres au comte Élie de Périgord, alors son aide de camp. Près de lui se trouve le général Flahaut, qui est à cheval, parlant à un officier d'ordonnance, et le général Excelmans, qui est à pied, portant encore sur son habit les marques d'une chute de cheval qu'il vient de faire.

« Sur la droite du tableau on aperçoit l'infanterie de la vieille garde accourant au secours de l'artillerie, et prête à déboucher de la forêt. » (*Notices sur les tableaux du Palais-Royal*, par Vatout, t. IV, p. 435 à 442.)

1084. COMBAT NAVAL DANS LA RADE DE TOULON DU VAISSEAU FRANÇAIS LE WAGRAM CONTRE PLUSIEURS VAISSEAUX ANGLAIS (5 novembre 1813).

Par M. Auguste Mayer en 1836. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

La flotte française, sous les ordres du vice-amiral Emeriau ([1]), était mouillée en rade de Toulon, dans les premiers jours de novembre 1813.

Le vice-amiral Emeriau, commandant en chef, dans un rapport adressé au ministre de la marine, fait connaître « qu'il avait appareillé le 5 novembre avec douze vaisseaux « et six frégates. Les vents étant à la partie de l'est et « ayant passé subitement au nord, et ensuite à l'ouest, les « vaisseaux de son avant-garde, continue-t-il, s'étaient « trouvés à portée de canon de l'escadre ennemie, et « avaient échangé avec elle plusieurs volées.

« Dans cette escarmouche, qui a eu lieu à l'ouverture « de la rade, le vaisseau *l'Agamemnon*, commandé par « le capitaine Le Tellier ([2]), qui était le plus avancé, s'est « trouvé à portée du feu de plusieurs vaisseaux ennemis « qui l'ont couvert de leurs boulets. »

L'Agamemnon, très-maltraité, courait le danger d'être pris; le contre-amiral Cosmao ([3]), qui commandait une division de l'escadre, se porta alors, avec le vaisseau *le Wagram*, qu'il montait, entre le vaisseau français et la division anglaise, forte de douze vaisseaux dont quatre à deux ponts, combattit un à un chacun de ces douze vaisseaux, et rentra à Toulon après avoir préservé *l'Agamemnon*.

« Le contre-amiral Cosmao, ajoute le commandant en « chef de l'escadre, a manœuvré avec l'habileté qui le dis- « tingue dans toutes les occasions et surtout en présence de « l'ennemi ([4]). »

1085. COMBAT DE CHAMP-AUBERT (10 février 1814).

Par M. Charles Langlois en 1840. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 81.

Envahie sur tous les points par les armées de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, qui traînaient à leur suite

(1) Maurice-Julien, comte Emeriau, depuis pair de France. (2) Jean-Marie Le Tellier, capitaine de vaisseau. (3) *Voir la note* p. 727. (4) *Moniteur* du 17 novembre 1813.

l'Allemagne tout entière, la France n'avait plus, pour résister à cette formidable invasion l'enthousiasme et les ressources qui l'avaient rendue victorieuse de l'Europe liguée contre elle au commencement de la révolution. Tout ce que pouvait faire le génie de Napoléon, c'était de prolonger quelque temps encore la lutte et de se couvrir d'une nouvelle et inutile gloire.

« S. M. l'Empereur et Roi devant partir incessamment « pour se mettre à la tête de ses armées, a conféré, *pour* « le temps de son absence, la régence à S. M. l'Impéra- « trice-Reine, par lettres patentes datées d'hier 23.

« Le même jour, S. M. l'Impératrice-Reine a prêté *ser-* « ment, comme régente, entre les mains de l'Empereur, *et* « dans un conseil composé des princes français, des grands « dignitaires, des ministres du cabinet et des ministres « d'état (1). »

« Ce matin à sept heures S. M. l'Empereur et Roi est » parti pour se mettre à la tête de ses armées (2). »

Le 28 il était à Saint-Dizier, et le 29 il se battait à Brienne, où il défit les armées combinées.

Le *Moniteur* du mercredi 16 février 1814 rapporte :

« S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu *les nou-* « velles suivantes de la situation des armées au 12 *février* :

« Le 10 l'Empereur avait son quartier général à Sézanne.

« Le duc de Tarente (3) était à Meaux, ayant fait couper « les ponts de la Ferté et de Tréport.

« Le général Sacken (4) et le général York (5) étaient à la « Ferté ; le général Blücher (6) à Vertus, et le général Alsuf- « fiew (7) à Champ-Aubert. L'armée de Silésie ne se trouvait « plus qu'à trois marches de Paris. Cette armée, sous le « commandement en chef du général Blücher, se compo- « sait des corps de Sacken et de Langeron, formant soixante « régiments d'infanterie russe, et de l'élite de l'armée prus- « sienne.

« Le 10, à la pointe du jour, l'Empereur se porta sur les « hauteurs de Saint-Prix, pour couper en deux l'armée du « général Blücher. A dix heures le duc de Raguse (8) passa « les étangs de Saint-Gond, et attaqua le village de Baye. « Le neuvième corps russe, sous le commandement du « général Alsuffiew, et fort de douze régiments, se déploya

(1) *Moniteur* du 24 janvier 1814. (2) *Moniteur* du 25 janvier 1814. (3) Macdonald, *voir la note* p. 508. (4) *Voir la note* p. 871. (5) *Voir la note* p. 871. (6) *Idem* p. 786. (7) N... Alsuffiew, lieutenant général au service de Russie. (8) Marmont, *voir la note* p. 574.

« et présenta une batterie de vingt-quatre pièces de canon.
« Les divisions Lagrange et Ricard, avec la cavalerie du
« premier corps, tournèrent les positions de l'ennemi par
« sa droite. A une heure après midi nous fûmes maîtres du
« village de Baye.

« A deux heures la garde impériale se déploya dans les
« belles plaines qui sont entre Baye et Champ-Aubert.
« L'ennemi se repliait et exécutait sa retraite. L'Empereur
« ordonna au général Girardin ([1]) de prendre, avec deux
« escadrons de la garde de service, la tête du premier
« corps de cavalerie, et de tourner l'ennemi, afin de lui
« couper le chemin de Châlons. L'ennemi, qui s'aperçut
« de ce mouvement, se mit en désordre. Le duc de Raguse
« fit enlever le village de Champ-Aubert. Au même instant
« les cuirassiers chargèrent à la droite, et acculèrent les
« Russes à un bois et à un lac entre la route d'Épernay et
« celle de Châlons. L'ennemi avait peu de cavalerie; se
« voyant sans retraite, ses masses se mêlèrent. Artillerie,
« infanterie, cavalerie, tout s'enfuit pêle-mêle dans les
« bois; deux mille hommes se noyèrent dans le lac. Trente
« pièces de canon et deux cents voitures furent prises. Le
« général en chef, les généraux, les colonels, plus de
« cent officiers et quatre mille hommes furent faits prison-
« niers. »

1086. BATAILLE DE MONTMIRAIL (11 février 1814).

Par M. Henri SCHEFFER en 1835, d'après le tableau de M. Horace Vernet, de la galerie du Palais-Royal.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 83.

« Le 11 février 1814, vers cinq heures du matin, Napo-
« léon mit son armée en mouvement sur Montmirail, et
« y arriva de sa personne à dix heures. D'un regard il
« saisit l'ensemble du champ de bataille : c'est un beau
« plateau couvert de bouquets de bois, de fermes et de
« buissons, limité au sud par un vallon étroit où coule
« le Petit-Morin. Le hameau de l'Épine-aux-Bois, situé à
« égale distance de Fontenelle et de Vieux-Maisons, à
« gauche de la route de Paris, dans un léger pli de terrain,
« en occupe à peu près le milieu.

« Le premier soin de Napoléon, après sa reconnais-

([1]) Alexandre-Louis-Robert, comte de Girardin, alors général de division, et depuis lieutenant général, premier veneur, etc.

« sance, fut d'envoyer le général Ricard (1) garder le village « de Pormesonne, situé dans le fond du vallon par où « les Russes semblaient vouloir déboucher, et d'ordonner « au prince de la Moskowa (2) de porter ses deux divisions « dans le vallon de Marchaix : la cavalerie vint se placer « sur deux lignes, à droite, entre les routes de Château-Thierry et de la Ferté. Les deuxième et quatrième légers, « détachés de la division Ricard, prirent position pour la « soutenir à la lisière du petit bois de Bailly, sur la droite « de la ferme de Haute-Épine. La division Friant occupa « la route de Châlons en colonne serrée par pelotons, « chaque bataillon à cent pas de distance.

« Le général russe baron Sacken (3), dans la vue de forcer « le passage par le vallon du Petit-Morin, forma sa droite, « aux ordres du comte de Lieven (4), près de la ferme de « Haute-Épine, située sur le bord de la route de Châlons « à la Ferté. Son front se trouva couvert sur une étendue « de mille mètres par un ravin tapissé de buissons, qui conduit de la ferme au village de l'Épine-aux-Bois. Quarante « pièces de canon en défendaient les approches. Des essaims de tirailleurs garnissaient les buissons, derrière « lesquels s'étendaient ses lignes d'infanterie en colonne « par bataillons. La cavalerie se prolongeait à l'extrême « gauche sur deux lignes.

« Dès que le duc de Trévise (5) eut amené la division Michel, le signal de l'attaque fut donné. Il était deux « heures. Napoléon prescrivit au général Ricard de céder « avec mesure le village de Pormesonne, afin d'enhardir « Sacken par l'apparence d'un succès sur le Morin. En « même temps le général Friant (6), avec deux bataillons de « chasseurs et deux de gendarmes, s'avança à trois cents « pas de la tête de colonne de la vieille garde, prêt à fondre « sur la ferme. Le général Sacken, donnant dans le piége, « dégarnit le point important pour renforcer à la fois sa « gauche menacée et sa droite victorieuse. Tout à coup le « prince de la Moskowa, à la tête des quatre bataillons « conduits par le général Friant, se jette avec intrépidité « dans la ferme de Haute-Épine. Le baron Sacken, reconnaissant trop tard sa méprise, chercha du moins à se « lier aux Prussiens; il y parvint vers Fontenelle. Le général York (7) ordonna à quatre bataillons de s'avancer sur le

(1) *Voir la note* p. 864. (2) Ney, *voir la note* p. 551. (3) *Voir la note* p. 871. (4) *Idem* p. 783. (5) Mortier, *voir la note* p. 509. (6) *Voir la note* p. 6[illegible]. (7) *Idem* p. 871.

« flanc droit des Français ; mais le duc de Trévise s'avança
« au même moment avec six bataillons de la division Mi-
« chel, nettoya le bois, balaya tout ce qui se trouvait de-
« vant lui, et entra de vive force dans Fontenelle.

« Napoléon, désirant terminer la journée par un coup
« d'éclat, ordonna au comte Defrance (1) de se porter avec
« les gardes d'honneur sur la route de la Ferté, jusqu'à la
« hauteur de l'Épine-aux-Bois, et là de faire un à-gauche
« pour couper la retraite aux Russes qui tenaient Mar-
« chaix. Au même instant deux bataillons de la vieille
« garde, conduits l'un par le maréchal duc de Dantzick (2),
« l'autre par le grand maréchal du palais, comte Bertrand (3),
« marchent baïonnettes croisées sur le village. A la vue
« de cette double attaque, le général Ricard se précipite
« de Pomesonne dans le vallon pour le mettre entre deux
« feux. Les trois colonnes y pénétrant en même temps, les
« Russes se défendent pendant quelque minutes avec le
« courage du désespoir ; mais, chassés du village, ils se dé-
« bandent et cherchent un refuge dans les bois. On courut
« à leur poursuite jusqu'à la lisière de la forêt de Nogent,
« dans laquelle la division Ricard tua ou prit tout ce qui
« fut rencontré les armes à la main.

« La nuit vint enfin arrêter la poursuite des vainqueurs,
« entre les mains desquels restèrent six drapeaux, vingt-
« bouches à feu, tant russes que prussiennes, deux cents
« voitures de bagages et de munitions et huit cents prison-
« niers seulement ; mais plus de trois mille tués ou blessés
« ensanglantèrent le champ de bataille.

« A huit heures l'armée française établit ses bivouacs
« sur le champ de bataille. Napoléon coucha dans la ferme
« de Haute-Épine, le duc de Trévise à Fontenelle (4). »

(1) Jean-Marie-Antoine Defrance, général de division, depuis commandant de la 1re division militaire, etc. (2) Lefebvre, voir *la note* p. 535. (3) *Voir la note* p. 738. (4) « Le moment que le peintre a choisi est celui où les chasseurs de la vieille garde, conduits par le duc de Dantzick, se précipitent sur l'ennemi, dont ils font un effroyable carnage. Sur la droite du tableau on voit le maréchal dirigeant et animant cette course intrépide. L'officier qui donne des ordres à ses côtés est M. le baron Athalin, général du génie, aujourd'hui aide de camp du roi. » (*Notices sur les tableaux du Palais-Royal*, par M. Vatout, t. IV, p. 333 à 337.)

1087. COMBAT DU VAISSEAU FRANÇAIS LE ROMULUS CONTRE TROIS VAISSEAUX ANGLAIS, A L'ENTRÉE DE LA RADE DE TOULON (13 février 1814).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. GILBERT en 1837

Le vaisseau *le Romulus*, commandé depuis 1812 par le capitaine Rolland ([1]), faisait partie, en 1814, de la division du contre-amiral Cosmao ([2]). Cette division, composée de trois vaisseaux et de trois frégates, était chargée de protéger l'entrée à Toulon du vaisseau *le Scipion* venant de Gênes, où il avait été construit.

Sortie le 12 février, elle eut, le lendemain, connaissance de la flotte anglaise, qui n'avait pas moins de quinze vaisseaux. Le contre-amiral manœuvra pour faire rentrer la division dans le port de Toulon, en passant par les îles d'Hyères.

« Le vent, qui était à l'est-sud-est, bon frais, favorisait « cette manœuvre. L'armée anglaise, qui venait au plus « près du vent, tribord amures, força de voiles pour cou- « per la route aux vaisseaux français. *Le Romulus* se trou- « vait en serre-file. Le capitaine Rolland, qui connaissait « parfaitement la côte, la serra le plus près possible, résolu « qu'il était d'échouer et de brûler son vaisseau plutôt que « de se rendre. Mais bientôt *le Boyne*, de cent quatre ca- « nons, que montait l'amiral Pellew ([3]), ainsi que *le Calé- « donia* de cent dix, commencèrent à canonner *le Romu- « lus*. Le feu le plus vif régnait de part et d'autre à portée « de pistolet, lorsqu'un troisième vaisseau à trois ponts « vint se joindre aux deux premiers.

« Le capitaine Rolland ne se dissimulait pas qu'en pro- « longeant ainsi la côte dans ses sinuosités, le combat de- « vait durer plus longtemps; mais son intention était de se « faire abandonner, ou d'entraîner ses adversaires à s'é- « chouer avec lui; et, en effet, *le Romulus* se trouva si « souvent rapproché de terre, que plusieurs hommes furent « blessés à bord par les éclats de rochers que faisaient « voler les boulets ennemis.

« Le combat avait commencé à midi, et il durait depuis « plus d'une heure, lorsque Rolland, qui avait déjà reçu « plusieurs blessures, fut frappé à la tête par un biscayen

(1) Pierre-Nicolas Rolland, depuis contre-amiral et baron. (2) *Voir la note* p. 727. (3) Edouard Pellew, depuis pair d'Angleterre, vicomte Exmouth, etc.

« qui le renversa sur le pont. Mais, revenu bientôt à lui, « il continua de donner ses instructions pour la route à « tenir et la manœuvre à exécuter.

« Cependant *le Romulus* s'approchait de la rade de « Toulon, et les vaisseaux qui le combattaient, craignant « de s'engolfer dans la baie, l'abandonnèrent enfin par le « travers du cap Brun. Le vaisseau amiral anglais avait « été si maltraité que ce ne fut qu'à grande peine qu'il « parvint à doubler le cap Sepet, à l'aide d'une remorque « que lui donna l'une de ses frégates.

« On se figurerait difficilement l'état du *Romulus* lors- « qu'il entra dans la rade de Toulon. Ses bas mâts avaient « reçu plusieurs boulets; celui de misaine était hors de « service; ses mâts de hune et ceux de perroquet étaient « coupés, ses voiles étaient criblées, et toutes ses ma- « nœuvres courantes hachées. Plusieurs boulets avaient « pénétré dans la flottaison, et l'un d'eux avait traversé la « soute aux poudres. Presque tous les officiers étaient bles- « sés, dont trois mortellement. Cent cinquante hommes de « l'équipage avaient été tués ou blessés. Le lendemain de « ce combat *le Scipion* rentra en rade sans avoir été in- « quiété dans sa traversée.

L'auteur de la *Biographie maritime* rapporte que quelques jours après ce combat le capitaine Rolland vit entrer chez lui un aspirant de marine (1). Ce jeune homme qui avait été fait prisonnier précédemment, se trouvait à bord du vaisseau amiral anglais pendant le combat que *le Romulus* avait soutenu contre les trois vaisseaux anglais. Après avoir obtenu l'autorisation de retourner en France, il reçut ses passe-ports de sir Édouard Pellew qui, ayant appris qu'il se rendait à Toulon, le pria de témoigner au commandant du *Romulus* l'admiration que lui avait inspirée son héroïque défense contre des forces aussi supérieures (2).

1088. BATAILLE DE MONTEREAU (18 février 1814).

Par M. Charles LANGLOIS en 1840. — Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 88.

L'armée prussienne vaincue à Champ-Aubert, à Montmirail et à Vauchamps, était en pleine retraite. Mais pendant ce temps le prince Schwartzemberg (3), à la tête des

(1) Charles Étienne, depuis lieutenant de vaisseau. (2) Extrait de la *Biographie maritime*. (3) *Voir la note*, p. 871.

Autrichiens, avait passé la Seine et s'avançait sur Paris. Il fallait que Napoléon, par une de ces marches rapides et hardies qui lui avaient tant de fois donné la victoire, se reportât dans la vallée de la Seine, pour y arrêter le nouvel ennemi qui menaçait la capitale.

« Le 18, à dix heures du matin, le général Chataux (1) « arriva devant Montereau ; mais dès neuf heures le géné« ral Bianchi (2), commandant le premier corps autrichien, « avait pris position, avec deux divisions autrichiennes et la « division wurtembergeoise, sur les hauteurs en avant de « Montereau, couvrant les ponts et la ville. Le général « Châteaux l'attaqua : n'étant pas soutenu par les autres di« visions du corps d'armée, il fut repoussé.

« Le général Gérard (3) soutint le combat pendant toute « la matinée. L'Empereur s'y porta au galop. A deux heures « après midi il fit attaquer le plateau. Le général Pajol (4), « qui marchait par la route de Melun, arriva sur ces en« trefaites, exécuta une belle charge, culbuta l'ennemi, et « le jeta dans la Seine et dans l'Yonne. Les braves chas« seurs du septième débouchèrent sur les ponts, que la « mitraille de plus de soixante pièces de canon empêcha « de faire sauter, et nous obtînmes *en même temps* le « double résultat de pouvoir passer les ponts au *pas* de « charge, de prendre quatre mille hommes, quatre dra« peaux, six pièces de canon, et de tuer quatre à cinq « mille hommes à l'ennemi.

« Les escadrons de service de la garde débouchèrent « dans la plaine. Le général Duhesme (5), officier d'une rare « intrépidité et d'une longue expérience, déboucha sur le « chemin de Sens ; l'ennemi fut poussé dans toutes les di« rections, et notre armée défila sur les ponts (6). »

1089. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA CLORINDE (ARMÉE DE 44 BOUCHES A FEU DE 18 ET DE 24) CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE L'EUROTAS (ARMÉE DE 48 BOUCHES A FEU DE 24 ET DE 32) (25 février 1814).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

La frégate *la Clorinde*, commandée par le capitaine de

(1) Louis Huguet Chataux, général de brigade. (2) N..., baron Bianchi, lieutenant-maréchal au service d'Autriche, depuis général d'infanterie. (3) *Voir la note* p. 509. (4) *Idem* p. 852. (5) *Idem* p. 542. (6) Extrait du *Moniteur* du lundi 21 février 1814.

vaisseau Denis-Lagarde (1), revenait d'une croisière marquée par la capture et la destruction de navires du commerce anglais d'une valeur de neuf à dix millions de francs, lorsque, par quarante-sept degrés quarante minutes de latitude nord et treize degrés vingt minutes de longitude ouest, elle fit rencontre de la frégate anglaise *l'Eurotas*. Cette frégate était une de celles que l'amirauté avait fait armer d'une manière spéciale pour combattre les grandes frégates américaines, avec lesquelles aucune frégate anglaise n'avait jusqu'alors pu lutter; pour cela on avait remplacé sa batterie de canons de dix-huit par une batterie de canons de vingt-quatre, et on lui avait donné un équipage d'élite. *L'Eurotas* était ainsi de beaucoup supérieure en force à toutes les frégates françaises, et le capitaine Denis-Lagarde engagea le combat avec des chances encore plus défavorables que ne les avaient eues *la Java* contre *la Constitution*, ou *la Macedonian* contre *l'United-States*. Cependant dès le début de l'action, qui commença vers cinq heures du soir, le feu de *la Clorinde* obtint une supériorité décidée sur celui de son adversaire. Les coups bien dirigés des canons français abattirent successivement tous les mâts de la frégate ennemie, et au bout d'une heure et trois quarts *l'Eurotas* était rasée comme un ponton, tandis que *la Clorinde* n'avait perdu qu'une faible partie de sa mâture. La frégate anglaise ayant même cessé son feu, soit pour se débarrasser des débris de sa mâture et de ses voiles, qui masquaient sa batterie, soit pour toute autre cause, le capitaine Denis-Lagarde la fait sommer au porte-voix d'amener son pavillon. Ne recevant point de réponse à cette sommation, il ordonne une manœuvre qui doit placer *la Clorinde* dans la position la plus avantageuse pour réduire la frégate ennemie; mais dans ce mouvement le grand mât, criblé de boulets, tombe sur l'arrière, entraîne dans sa chute le mât d'artimon et écrase la roue du gouvernail : l'action des voiles de l'avant, que rien ne peut plus contre-balancer, entraîne *la Clorinde* sous le vent et l'éloigne de *l'Eurotas*. Cette séparation involontaire, et l'impossibilité où se trouvaient les deux adversaires de manœuvrer pour se rapprocher, mirent fin au combat (2).

(1) René-Jean-Marie Denis-Lagarde. (2) *Travaux de la section historique de la marine.*

1090. DÉFENSE DE BERG-OP-ZOOM (8 mars 1814).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 14.

. . . .

Au commencement de 1814 le corps d'armée commandé par le général Maison (1), qui était chargé de la défense du pays entre le Rhin et la mer, avait dû se replier sur les anciennes frontières de la France, abandonnant successivement à elles-mêmes les différentes places belges et hollandaises. Berg-op-Zoom, fut alors investi par un corps de troupes anglaises sous les ordres du général *sir Thomas* Graham, depuis lord Lynedoch.

La garnison française de Berg-op-Zoom, sous les ordres du général Bizannet (2), était, dans le principe, de près de quatre mille hommes; mais les maladies et la désertion l'avaient réduite à deux mille sept cents combattants, tout compris, au moment de l'investissement. Le général anglais connaissait la situation de la ville; il savait combien la garnison était affaiblie, et n'ignorait pas que le mécontentement des habitants était extrême. S'étant procuré des intelligences *dans la place*, il tenta de s'y introduire et de s'en *emparer par surprise*.

« Le 8 mars, entre neuf heures et demie et dix heures « du soir, au moment où la garnison s'y attendait le « moins, elle entendit une vive fusillade à la porte de « Steenberg.

« Une forte colonne anglaise, qui était entrée tout à coup « dans les chemins couverts, avait *surpris notre* garde de « l'avancée, avait pénétré dans le réduit servant de demi-« lune, en forçant avec des leviers les barrières *des traverses* « en terre, et était arrêtée, en avant *du pont dormant* du « corps de place, par le tambour ou retranchement en pa-« lanques. »

L'attaque fut non-seulement contenue à la porte de Steenberg, mais l'ennemi y fut repoussé avec perte, et sur ce point l'on fit même pendant l'action une assez grande quantité de prisonniers.

Pendant ce temps une deuxième colonne, conduite par les généraux Skerret et Gore, pénétrait par le port, et, malgré la résistance des troupes françaises, elle s'était déjà emparée de la porte d'Anvers, et se dirigeait sur celle de

(1) *Voir la note* p. 509. (2) Guilin-Laurent Bizanet, général de brigade, commandant de la place de Berg-op-Zoom, depuis lieutenant général.

Bréda, pour l'ouvrir à une troisième colonne, qui l'attaquait extérieurement après s'être emparée des ouvrages avancés. D'un autre côté, une quatrième colonne, sous les ordres du général Cooke, était entrée dans le bastion d'Orange.

Sur seize bastions, douze étaient déjà occupés par les Anglais; et la garnison n'avait plus qu'une seule pièce d'artillerie mobile dont elle pût se servir : le premier régiment des gardes anglaises, arrivant par le rempart à la porte d'Anvers, vient s'en emparer. « Ils font sur nous, « continue l'auteur de la relation, une décharge générale « de mousqueterie, et nous refoulent à la baïonnette jus- « qu'au milieu de la rue d'Anvers. La queue de notre co- « lonne touchait déjà au corps de garde de la place d'Ar- « mes; un pas rétrograde de plus de notre part, les « Anglais étaient sur la Grande place et maîtres de la ville. « Le major Hugot de Neufville (1) prend les cinquante « hommes qui étaient en bataille devant le corps de garde « et quelques gendarmes, gagne la tête de notre colonne, « qui se groupe autour de lui; des officiers ramènent nos « fuyards, qui s'éparpillaient déjà, et qui viennent pren- « dre place à la queue de la colonne. Elle forme enfin une « phalange serrée dans la rue d'Anvers, ou plutôt il n'y avait « plus ni rangs, ni ordre de part et d'autre; pressés dans « cette rue, les combattants ne pouvaient ni recharger « leurs armes, ni en faire usage; c'était un flux et un reflux « successif; notre pièce d'artillerie fut prise et reprise. »

Le temps fut calme et beau pendant toute la nuit, et l'on pouvait distinguer les objets à la clarté de la lune. On se battit des deux côtés avec une égale fureur : sur tous les points la garnison avait été aux prises avec les Anglais.

Vers les trois heures du matin le feu commença à se ralentir de part et d'autre; ce fut alors que le général Bizannet réunit ses troupes sur trois colonnes, et au point du jour il attaqua à son tour l'ennemi avec une vigueur sans exemple, et le repoussa de toutes ses positions.

« Bientôt les Anglais furent mitraillés par l'artillerie des « remparts du front, tandis que la garnison du fort d'Eau, « prenant part à l'action, les foudroya en tête. Ceux qui, « au lieu d'aller jusqu'au petit Polder, cherchaient à s'é- « vader sur la gauche, en longeant, vers le midi, la queue « du glacis, étaient arrêtés par le canon de la redoute du « camp retranché, dont la garde était enfin revenue de sa

(1) Louis Hugot de Neufville, depuis chef de bataillon.

« léthargie de la veille. Cependant la marée, qui avait « permis, huit ou neuf heures auparavant, à ces mêmes « Anglais de passer à pied sec sur les schorres et le che- « nal, leur fermait en ce moment tout passage; ainsi pas « un ne pouvait échapper. »

La perte de l'ennemi fut de huit cents hommes tués et de deux mille soixante et dix-sept soldats prisonniers; celle des Français ne s'éleva qu'à cent soixante morts, trois cents blessés et cent prisonniers. Après l'affaire il ne nous restait qu'environ deux mille hommes sous les armes (1).

1091. COMBAT DE CLAYE (27 mars 1814).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 83.

Par M. Eugène Lami en 1831.

Le 27 mars 1814 l'ennemi faisait déboucher ses colonnes par le pavé de Paris, lorsque le général Vincent (2), à la tête d'un régiment de cuirassiers, d'un régiment polonais et de quelques escadrons de gardes d'honneur et de dragons, le chargea en avant de Claye.

Le général Vincent repoussa la colonne ennemie jusque dans la ville et lui fit de trois à quatre cents prisonniers.

1092. BATAILLE DE TOULOUSE (10 avril 1814).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 83.

Par M. Beaume en 1839.

L'armée commandée par le duc de Dalmatie (3), après tous les combats qu'elle avait eus à soutenir sur l'Adour, se trouvait réduite à trente mille hommes de pied et à moins de trois mille chevaux, lorsqu'elle arriva le 24 mars sous les murs de Toulouse. « Le maréchal, qui avait pris la réso- « lution de résister dans cette position aux soixante-cinq « mille ennemis qui le poursuivaient, *jugea avec raison* « qu'il ne pouvait rétablir un certain équilibre entre des « forces aussi disproportionnées sans le secours de l'art de « la fortification, et il dut s'empresser d'en faire usage « avant que son adversaire vînt le relancer dans son camp.

« La ville de Toulouse est située sur la rive droite de la « Garonne, au-dessus de l'embouchure du canal du Lan- « guedoc. Son enceinte, formée d'épaisses murailles flan- « quées de tours, est couverte à l'est et au nord par le

(1) *Relation de la surprise de Berg-op-Zoom*, par le colonel du génie Legrand. (2) Henri-Catherine-Balthasar Vincent, général de brigade, colonel en second du 3e régiment des gardes d'honneur, depuis baron et lieutenant général. (3) Soult, *Voir la note* p. 590.

« canal, à l'ouest par la Garonne, en sorte qu'elle n'est « accessible qu'au midi, entre le canal et le fleuve. Le « faubourg Saint-Cyprien, placé sur la rive gauche et en-« veloppé d'une bonne muraille en briques, communique « avec la ville par un pont en pierre. Sur la rive droite, et « à quatre kilomètres environ au nord de Toulouse, coule « la rivière d'Ers, qui se jette dans la Garonne près de la « petite ville de Grénade, à l'ouest de Saint-Cyprien; sur « la rive gauche se trouve le Touch, petite rivière qui se « jette dans la Garonne à Saint-Michel. Six grandes routes « partent de la ville et du faubourg Saint-Cyprien dans « différentes directions, à l'est, au nord, à l'ouest et au « sud.

« Le duc de Dalmatie mit à profit tous les accidents du « terrain pour rendre sa position formidable. »

Le duc de Wellington (1) arriva en vue de Toulouse le 27 mars; il effectua le passage de la Garonne le 4 et le 5 avril : le 10, à six heures du matin, il attaquait sous Toulouse le corps d'armée du duc de Dalmatie.

Le combat dura pendant toute la journée; on se battit de part et d'autre avec un acharnement sans égal, et à la fin du jour le maréchal Soult occupait encore le faubourg Saint-Étienne : « Sa retraite était assurée, dit l'auteur des « *Victoires et conquêtes*, et il se trouvait en mesure d'ac-« cepter un nouveau combat.

« La perte des Français à la bataille de Toulouse s'était « élevée à trois mille deux cent trente et un hommes hors « de combat. Les alliés en comptèrent quatre mille quatre « cent cinquante-huit, dont deux mille cent vingt-quatre « Anglais, dix-sept cent vingt-sept Espagnols et six cent « sept Portugais (2). »

1093. NAPOLÉON SIGNE SON ABDICATION A FONTAINEBLEAU (11 avril 1814).

Commencé par François BOUCHOT et terminé par M. FERRI.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 83.

Napoléon, après l'occupation de Paris par les armées alliées, avait réuni ses troupes à Fontainebleau. Il se proposait de marcher sur la capitale et de tenter une dernière fois le sort des combats, lorsqu'il apprit que le sénat avait prononcé sa déchéance, et que les puissances alliées se refusaient à traiter avec lui comme souverain de la France.

(1) *Voir la note* p. 328. (2) *Victoires et conquêtes*, t. XXIII, p. 343 à 356.

« Napoléon, rapporte le baron Fain (1), a reçu le sénatus-
« consulte dans la nuit du 3 au 4. Cependant le 4 les or-
« dres étaient donnés pour transférer le quartier impérial
« entre Ponthierry et Essonne. Après la parade, qui avait
« lieu tous les jours à midi dans la cour du Cheval-Blanc, les
« principaux chefs de l'armée avaient reconduit Napoléon
« dans son appartement. Le prince de Neuchâtel (2), le
« prince de la Moskowa (3), le duc de Dantzick (4), le duc
« de Reggio (5), le duc de Tarente (6), le duc de Bas-
« sano (7), le duc de Vicence (8), le grand-maréchal Ber-
« trand (9) et quelques autres se trouvaient réunis dans le
« salon; on semblait n'attendre que la fin de cette au-
« dience pour monter à cheval et quitter Fontainebleau;
« mais une conférence s'était ouverte sur la situation des
« affaires : elle se prolonge dans l'après-midi, et, lors-
« qu'elle est finie, on apprend que Napoléon a abdiqué.
« Il en rédige l'acte de sa main en ces termes :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur
« Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la
« paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son ser-
« ment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à
« quitter la France et même la vie pour le bien de la pa-
« trie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la
« régence de l'impératrice, et du maintien des lois de
« l'empire.

« Fait en notre palais de Fontainebleau, le 4 avril
« 1814. *Signé* NAPOLÉON. »

« Un secrétaire (le baron Fain) transcrit cet acte, et
« le duc de Vicence se dispose aussitôt à le porter à Paris.
« Napoléon lui adjoint le prince de la Moskowa (10)..... »

1094. ADIEUX DE NAPOLÉON A LA GARDE IMPÉRIALE A FONTAINEBLEAU (20 avril 1814).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 33.

Par M. E. MONTFORT, d'après le tableau de M. Horace Vernet.

Napoléon, après son abdication, resta quelques jours encore à Fontainebleau; son départ était fixé pour le 20 avril.

« A midi les voitures de voyage viennent se ranger
« dans la cour du Cheval-Blanc, au bas de l'escalier du

(1) *Voir la note* p. 784. (2) Berthier, *voir la note* p. 464. (3) Ney, *voir la note* p. 551. (4) Lefebvre, *voir la note* p. 535. (5) Oudinot, *voir la note* p. 636. (6) Macdonald, *voir la note* p. 506. (7) Maret, *voir la note* p. 706. (8) Caulaincourt, *voir la note* p. 707. (9) *Voir la note* p. 738. (10) *Manuscrit de 1814*, p. 220.

« Fer-à-Cheval : la garde impériale prend les armes et « forme la haie. A une heure Napoléon sort de son ap« partement ; il trouve rangé sur son passage ce qui lui res« tait de la cour brillante dont il avait été entouré : c'est « le duc de Bassano (1), le général Belliard (2), le colonel de « Bussy (3), le colonel Anatole de Montesquiou (4), le comte « de Turenne (5), le général Fouler (6), le baron de Mes« grigny (7), le colonel Gourgaud (8), le baron Fain (9), le « colonel Atthalin (10), le baron de Laplace (11), le baron « Lelorgne-d'Ideville (12), le chevalier Jouanne (13), le gé« néral Kosakowski et le colonel Vonsowitch.

« Napoléon tend la main à chacun, descend vivement « l'escalier, et, dépassant le rang de voitures, s'avance « vers la garde. Il fait signe qu'il veut parler : tout le « monde se tait, et dans le silence le plus religieux on « écoute ses dernières paroles :

« Soldats de ma vieille garde, dit-il, je vous fais mes « adieux. Depuis vingt ans je vous ai trouvés constam« ment sur le chemin de l'honneur et de la gloire ; dans « ces derniers temps, comme dans ceux de notre pros« périté, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure « et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre « cause n'était pas perdue ; mais la guerre était intermi« nable : c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait « devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous « mes intérêts à ceux de la patrie : je pars ! Vous, mes « amis, continuez de servir la France ; son bonheur était « mon unique pensée, il sera toujours l'objet de mes

(1) Maret, *voir la note* p. 706. (2) *Voir la note* p. 508. (3) David-Victor Belly de Bussy, colonel d'artillerie et aide-de-camp de l'empereur, depuis maréchal de camp. (4) Anatole, baron de Montesquiou, depuis comte, maréchal-de-camp et chevalier d'honneur de la reine. (5) Henri-Amédée-Mercure, comte de Turenne, colonel à l'état major de l'empereur, chambellan et maître de la garde-robe, depuis maréchal de camp et pair de France. (6) Albert-Louis-Emmanuel Fouler, comte de Relingue, général de division, écuyer commandant de l'empereur. (7) Adrien de Mesgrigny, écuyer cavalcadour de l'empereur, depuis comte, etc. (8) Gaspard Gourgaud, baron, premier officier d'ordonnance de l'empereur, depuis aide-de-camp du roi, lieutenant général d'artillerie et pair de France. (9) *Voir la note* p. 784. (10) Louis-Marie-Jean-Baptiste Atthalin, officier d'ordonnance de l'empereur, depuis baron, aide-de-camp du roi, pair de France et lieutenant général du génie. (11) Charles-Émile-Pierre Joseph de Laplace, chef d'escadron d'artillerie, officier d'ordonnance de l'empereur, depuis marquis, pair de France, et maréchal de camp. (12) Louis-Élisabeth, baron Lelorgne-d'Ideville, secrétaire interprète du cabinet de l'empereur, auditeur au conseil d'état, depuis maître des requêtes. (13) Antoine-Louis Jouanne, premier commis du cabinet de l'empereur, auditeur au conseil d'état.

« vœux! Ne plaignez pas mon sort; si j'ai consenti à me « survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. Je veux « écrire les grandes choses que nous avons faites ensem- « ble!.... Adieu, mes enfants! je voudrais vous presser « tous sur mon cœur! que j'embrasse au moins votre dra- « peau!... »

« A ces mots, le général Petit [1], saisissant l'aigle, s'a- « vance. Napoléon reçoit le général dans ses bras, et « baise le drapeau. Le silence d'admiration que cette « grande scène inspire n'est interrompu que par les san- « glots des soldats. Napoléon, dont l'émotion est visible, « fait un effort et reprend d'une voix plus ferme : « *Adieu* « encore une fois, mes vieux compagnons; que ce dernier « baiser passe dans vos cœurs! »

« Il dit, et, s'arrachant au groupe qui l'entoure, il « s'élance dans sa voiture, au fond de laquelle est déjà le « général Bertrand [2]. Aussitôt les voitures partent, des « troupes françaises les escortent, et l'on prend la route « de Lyon [3]. »

1095. ARRIVÉE DE LOUIS XVIII A CALAIS (24 avril 1814).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 34.

. . . .

La France avait été rouverte à l'ancienne dynastie des Bourbons; déjà M. le comte d'Artois [4] était arrivé à Paris, et l'on attendait Louis XVIII [5] à Calais : « Toute la ville était « attentive au signal qui devait annoncer son départ de la « ville de Douvres. Le bruit du canon se fait entendre : à « l'instant toutes les autorités se rendent sur la grande jetée « en pierre, lieu désigné pour le débarquement.

« A son arrivée dans le port, le préfet, le sous-préfet, « et le maire accompagné du corps municipal, montent « sur le vaisseau pour recevoir le Roi.

« Enfin Louis XVIII met le pied sur le sol de la France, « et les airs retentissent des cris de *vive le roi!* Madame la « duchesse d'Angoulême [6], M. le prince de Condé [7], M. le « duc de Bourbon [8], suivent le Roi et se placent à ses côtés « dans une calèche découverte. Seize Calaisiens élégam-

(1) Jean-Martin, baron Petit, général de brigade, alors major du 1er régiment des grenadiers à pied de la garde impériale, depuis lieutenant général, pair de France, etc. (2) *Voir la note* p. 738. (3) *Manuscrit de 1814*, p. 250 à 252. (4) Charles-Philippe de France, *voir la note* p. 446. (5) *Voir la note* p. 448. (6) Marie-Thérèse-Charlotte de France, *Madame*, depuis Dauphine. (7) Louis-Joseph de Bourbon, *voir la note* p. 446. (8) Louis-Henri-Joseph de Bourbon, *voir la note* p. 448.

« ment habillés se présentent et traînent la voiture. Non « loin de là se trouvait un nombreux clergé ; le curé, à la « tête, prononça le discours le plus pathétique. « Monsieur « le curé, répondit le Roi, après plus de vingt ans d'absence, « le ciel me rend à mes enfants ; allons remercier Dieu « dans son temple ([1]). »

1096. LOUIS XVIII AUX TUILERIES (1814).

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

Par Michel Marigny en 1824, d'après le tableau du baron Gérard.

En partant de Calais Louis XVIII se rendit à Compiègne, et de là à Saint-Ouen, où il reçut les députations de tous les corps de l'état. Avant d'entrer dans Paris il publia la déclaration datée de Saint-Ouen, le 3 mai, qui promettait à la France toutes les garanties d'une constitution libérale ([2]).

1097. SÉANCE ROYALE POUR L'OUVERTURE DES CHAMBRES ET LA PROCLAMATION DE LA CHARTE CONSTITUTIONNELLE (4 juin 1814).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

Par M. Vinchon en 1841.

« Le Roi, dit le *Moniteur*, s'est rendu aujourd'hui (4 juin « 1814) avec son cortége au Corps législatif.

« Des salves d'artillerie ont annoncé à deux heures et « demie l'arrivée de Sa Majesté.

« Le marquis de Dreux-Brézé ([3]), grand-maître des céré« monies de France, le marquis de Rochemore, maître « des cérémonies, et MM. de Watronville et de Saint- « Félix, aides des cérémonies, précédés par vingt-cinq « députés des départements, ont été recevoir sa majesté « au bas de l'escalier du grand portique.

« Le Roi, après s'être reposé quelques instants dans « son appartement, s'est rendu dans la salle des séances. « A l'entrée de Sa Majesté l'assemblée entière s'est levée « aux cris mille fois répétés de *vive le roi! vivent les Bour« bons!*

« Sa Majesté s'est placée sur un trône, entourée de tous « les princes de sa famille. M. le chancelier ([4]) était as-

([1]) *Moniteur* du 30 avril 1814. ([2]) Louis XVIII est représenté dans ce tableau rédigeant aux Tuileries la Charte constitutionnelle sur la même table dont il s'était servi à Mittau, et que depuis il avait conservée dans tous ses voyages. ([3]) Henri Evrard de Dreux-Brézé, depuis pair de France et maréchal-de-camp. ([4]) Charles-Henri Dambray, chancelier, garde-des-sceaux de France, et président de la chambre des pairs.

« sis sur son siége à bras; le grand-maître, le maître et les « aides des cérémonies de France, à leurs places accoutu- « mées. Deux de MM. les pairs ecclésiastiques et six de « MM. les pairs laïques, MM. les ministres secrétaires « d'état, les ministres d'état, MM. les maréchaux de France « et premiers inspecteurs généraux, une députation des « grands cordons et officiers de la Légion d'honneur, une « députation des lieutenants généraux et maréchaux de « camp, étaient placés sur des banquettes au-dessous et « de chaque côté du trône. MM. les sénateurs, MM. les « membres de la chambre des pairs qui avaient reçu des « lettres closes de sa majesté, et MM. les députés des « départements, étaient placés en face du trône circulai- « rement.

« L'assemblée était debout et découverte. Le Roi s'est « assis et couvert, et par un signe a invité chacun à s'as- « seoir. »

Quand le Roi eut cessé de parler, le chancelier prit la parole, et, après avoir fait l'exposé de la situation du royaume et de ses rapports avec les puissances alliées, il termina en annonçant l'intention du Roi de donner aux Français une charte constitutionnelle. M. Ferrand [1], ministre d'état, lut ensuite la déclaration du Roi et la Charte.

« Après cette lecture la séance fut levée : le Roi descen- « dit de son trône et rentra aux Tuileries, accompagné du « cortége qui l'avait précédé et suivi à son entrée. La garde « nationale formait la haie [2].... »

1098. NAPOLÉON S'EMBARQUE A PORTO-FERRAJO (ILE D'ELBE) POUR REVENIR EN FRANCE (1er mars 1815).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 84.

Par M. Beaume en 1836.

Lorsque Napoléon s'embarqua à l'île d'Elbe pour faire voile vers les côtes de France, il était accompagné du général Bertrand [3], grand maréchal du palais, du général Drouot [4], du général Cambronne [5] et du reste des fidèles officiers qui l'avaient suivi dans son exil. Il arriva à sept heures du soir sur le port, où les marins de la garde

(1) Antoine-François-Claude, comte Ferrand, depuis pair de France, etc.
(2) Extrait du *Moniteur* du 5 juin 1814. (3) *Voir la note* p. 738. (4) *Idem* p. 865. (5) Pierre-Jacques-Étienne, baron Cambronne, général de brigade, alors gouverneur de l'île d'Elbe, depuis vicomte, etc.

l'attendaient dans le canot impérial. Les autorités de l'île, prévenues à l'instant de son départ, s'étaient rendues à l'embarcadère; l'Empereur leur fit ses adieux, monta dans le canot, rejoignit le brick, et la flottille appareilla pour la France.

1099. LOUIS XVIII QUITTE LE PALAIS DES TUILERIES (nuit du 19 au 20 mars 1815).

Par le baron Gros en 1816. Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

Napoléon était débarqué à Cannes le 1er mars: le 13 il quittait Lyon pour marcher sur Paris, et il était arrivé à Fontainebleau le 20 à quatre heures du matin.

Louis XVIII, par une proclamation en date du 19 mars, déclara alors la session des Chambres close pour l'année 1815, et dans la nuit du 19 au 20 mars il quitta les Tuileries.

Louis XVIII était accompagné du maréchal prince de Wagram (1), du maréchal duc de Tarente (2), de M. le duc de Duras (3), de M. le prince de Poix (4), de M. le comte de Blacas d'Aulps (5), de M. Hue (6), et des officiers de service près de sa personne (7).

1100. CHAMP DE MAI (1er juin 1815).

. . . . Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

Par un décret impérial donné au palais des Tuileries, sous la date du 30 avril 1815, Napoléon, faisant revivre un ancien usage des premiers siècles de la monarchie, avait convoqué une assemblée du Champ de Mai. Il voulait prêter ainsi à son autorité restaurée quelque chose qui ressemblât à la sanction populaire. Cette cérémonie eut lieu le 1er juin suivant dans le Champ-de-Mars.

(1) Berthier, *voir la note* p. 466. (2) Macdonald, *voir la note* p. 503. (3) Amédée-Bretagne-Malo de Durfort, duc de Duras, pair de France, maréchal de camp et premier gentilhomme de la chambre du roi. (4) Louis-Philippe-Marc-Antoine de Noailles, prince duc de Poix, pair de France, lieutenant général et capitaine des gardes du corps du roi. (5) Pierre-Louis-Jean-Casimir de Blacas, maréchal de camp, ministre de la maison du roi, depuis pair de France, premier gentilhomme de la chambre, duc, etc. (6) François Hue, premier valet de chambre du roi, depuis trésorier de la maison militaire du roi, etc. (7) Le tableau représente l'escalier des Tuileries, sur lequel le Roi trouve en sortant plusieurs gardes nationaux empressés de lui témoigner leur profonde douleur.

« Jamais fête plus nationale, dit le *Moniteur* du 2 juin,
« jamais spectacle plus imposant et plus touchant à la fois,
« n'a frappé les regards du peuple français que l'assemblée
« du Champ de Mai. Tout ce qui saisit et élève l'âme, les
« prières de la religion, le pacte d'un grand peuple avec
« son monarque, la France représentée par l'élite de ses
« citoyens, cultivateurs, négociants, magistrats, guerriers,
« rassemblés autour du trône; une immense population
« couvrant le Champ-de-Mars, et s'unissant par ses vœux
« aux grands objets de cette magnifique cérémonie, tout
« excitait l'enthousiasme le plus vif dont les époques les
« plus mémorables nous aient laissé le souvenir.

« Le trône de l'Empereur s'élevait en avant du bâtiment
« de l'École militaire, et au centre d'une vaste enceinte
« demi-circulaire, dont les deux tiers formaient à droite
« et à gauche de grands amphithéâtres où quinze mille
« personnes étaient assises; l'autre tiers en face du trône
« était ouvert. Un autel s'élevait au milieu; au delà et à
« environ cent toises s'élevait un autre trône isolé, qui do-
« minait tout le Champ-de-Mars. »

La messe étant dite, et MM. les membres de la députation s'étant rapprochés du trône, l'Empereur prêta son serment, et, quittant le manteau impérial, il se leva et s'adressa en ces termes à l'armée :

« Soldats de la garde nationale de l'empire, soldats des
« troupes de terre et de mer, je vous confie l'aigle impé-
« riale aux couleurs nationales; vous jurez de la défendre
« au prix de votre sang contre les ennemis de la patrie et
« de ce trône! Vous jurez qu'elle sera toujours votre signe
« de ralliement! Vous le jurez! »

Après ces paroles adressées à l'armée, les troupes, qui formaient à peu près cinquante mille hommes, dont vingt-sept mille de gardes nationales, ont défilé devant Sa Majesté.

1100 *bis*. ENTREVUE DE LOUIS XVIII, AVEC CAROLINE-FERDINANDE-LOUISE, PRINCESSE DES DEUX-SICILES, A LA CROIX DE SAINT-HÉREM DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU (15 juin 1816).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 84.

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1817.

Le *Moniteur* du 17 juin 1816, rapporte sous la date de Fontainebleau le 15 juin 1816 :

« Deux tentes avaient été dressées à la croix de Saint-
« Hérem à une lieue et demie dans la forêt de Fontaine-
« bleau, sur la route de Nemours. Des détachements de
« gardes du corps, des cent-suisses, deux compagnies de
« grenadiers à pied y faisaient le service. A deux heures
« et demie les voitures de la cour sont arrivées du côté de
« Fontainebleau, et les voitures de la Princesse (1) arri-
« vaient en même temps au lieu de rendez-vous, du côté
« de Nemours. Le Roi est descendu à la porte de sa tente,
« il s'est avancé à la rencontre de la jeune princesse, il l'a
« embrassée avec la plus vive affection, et l'a présentée
« à la famille Royale qui était venue dans la voiture du
« Roi. M. l'ambassadeur des Deux-Siciles (2) était pré-
« sent. »

Après un moment d'entretien, le Roi, la princesse des Deux-Siciles, madame la duchesse d'Angoulême (3) et Leurs Altesses Royales les princes remontèrent dans la voiture qui avait amené Sa Majesté de Fontainebleau.

1101. MARIAGE DU DUC DE BERRI ET DE CAROLINE-FERDINANDE-LOUISE, PRINCESSE DES DEUX-SICILES (17 juin 1816).

Par M. Renoux en . . . Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 84.

La cérémonie religieuse du mariage du duc de Berri (4), neveu de Louis XVIII, et second fils de Charles-Philippe de France, comte d'Artois, depuis Charles X, avec Caroline des Deux-Siciles (1), eut lieu à Paris, le 17 juin 1816, dans l'église métropolitaine.

« A huit heures du matin, dit le *Moniteur*, les batail-
« lons de la garde nationale de Paris, de la garde royale,
« occupaient le parvis Notre-Dame, et se sont formés sur
« deux files pour établir la haie de la place de l'église ca-
« thédrale au château des Tuileries.....

« Les formalités de l'acte civil du mariage venaient d'ê-
« tre remplies dans le grand cabinet du Roi aux Tuileries,
« lorsqu'à onze heures et demie une salve d'artillerie a
« annoncé le départ de Sa Majesté. Madame (3), Mgr le duc
« et madame la duchesse de Berri étaient dans le carrosse
« de Sa Majesté.

(1) Caroline-Ferdinande-Louise, princesse des Deux-Siciles, duche de Berri. (2) Fabricio Ruffo, prince de Castel-Cicala. (3) Marie-Thérèse Charlotte de France, *voir la note* p. 894. (4) Charles-Ferdinand d'Artois, *voir la note* p. 479.

« Le Roi mit pied à terre devant le parvis de l'église métropolitaine, où il fut reçu par l'abbé Jalabert (1) à la « tête du clergé métropolitain. On se mit en marche pour « se rendre à l'autel.

« Mgr le duc d'Angoulême (2), suivi de son état-major; « Monsieur (3), comte d'Artois, revêtu de l'uniforme de colonel général des gardes nationales de France; Mgr le « duc de Berri, donnant la main à madame la duchesse, « précédaient le Roi, qui marchait sous le dais. Madame « suivait le dais, accompagnée de son chevalier d'honneur et des dames de sa suite. M. de Talleyrand-Périgord (4), archevêque de Reims, grand-aumônier, attendait devant l'autel le Roi, les princes et les augustes « époux.

« Après la bénédiction nuptiale, Sa Majesté est allée « occuper son trône, et les princes ont pris les places qui « leur étaient préparées. Mgr le duc et madame la duchesse de Berri sont restés dans le sanctuaire; la messe « a été célébrée par M. l'abbé de Villeneuve, aumônier « ordinaire de Sa Majesté. Leurs Altesses Royales ont été « à l'offrande, après que le célébrant eut fait baiser *la patène* au Roi; un cierge où étaient attachées des pièces « d'or, dont le nombre et la valeur étaient prescrits par « l'ancien usage, a été présenté au nom des deux époux. « Le poêle était soutenu par M. de Latil (5), évêque d'Amiclée, premier aumônier de Monsieur, et par M. l'abbé « de Bombelles (6), premier aumônier de madame la duchesse de Berri.

« Les quatre témoins étaient M. le duc de Bellune (7) « pour l'armée, M. le comte Barthélemy (8) pour la chambre des pairs, M. Bellart (9) pour la chambre *des députés*, M. Desèze (10) pour la cour de cassation (11). »

(1) Jean-François-Joseph Jalabert, vicaire général de l'église métropolitaine de Paris, depuis premier vicaire général et archidiacre. (2) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479. (3) Charles-Philippe de France, *voir la note* p. 418. (4) Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord, pair de France, depuis cardinal et archevêque de Paris. (5) Jean-Baptiste-Marie-Anne-Antoine de Latil, depuis pair de France, archevêque de Reims, cardinal, duc et ministre d'état. (6) Marc-Marie de Bombelles, depuis évêque d'Amiens. (7) Maréchal Victor, *voir la note* p. 532. (8) François, Barthélemy, vice-président de la chambre des pairs, depuis marquis. (9) Nicolas-François Bellart, procureur général près la cour royale de Paris. (10) Raimond de Sèze, pair de France, premier président de la cour de cassation, depuis comte, ministre d'état, etc. (11) Extrait du *Moniteur* des 18 et 19 juin 1816.

1102. RÉTABLISSEMENT DE LA STATUE DE HENRI IV SUR LE PONT NEUF (25 août 1818).

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1842. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 84.

« Par un rapprochement heureux, dit le *Moniteur* du « 25 août, le jour de la fête du Roi est consacré à l'inauguration de la statue de Henri IV.

« A midi un quart une salve d'artillerie ayant annoncé « le départ du Roi du château des Tuileries, pour aller « passer la revue de la garde nationale et de la troupe de « ligne, le cortége se mit en marche.

« Sa Majesté était dans une calèche, ayant avec elle « Madame, duchesse d'Angoulême (1), et madame la du- « chesse de Berri (2).

« Les princes étaient à cheval autour de la calèche du « Roi.

« Sa Majesté est arrivée à deux heures un quart à l'es- « trade élevée en face de la statue de Henri IV.

« Le comité pour le rétablissement de la statue ayant « à sa tête M. le marquis de Barbé de Marbois (3), son pré- « sident, et le corps municipal ayant à sa tête M. le comte « de Chabrol (4), préfet de la Seine, précédé par les offi- « ciers des cérémonies, sont venus recevoir le Roi à la des- « cente de son carrosse.

« Sa Majesté étant placée sur son trône, et à côté « d'elle les princes et princesses de la famille royale, la « statue, qui avait été couverte jusqu'alors, a été décou- « verte au bruit d'une salve d'artillerie. Le comité, « en signe d'hommage, s'est porté autour de l'enceinte « du piédestal, et est venu se placer en avant de la statue, « vis-à-vis le trône du Roi.

« Le président du comité, après en avoir eu la per- « mission du Roi, fit hommage à Sa Majesté de la statue « de Henri IV : « Qu'elle soit, dit M. de Barbé de Mar- « bois en terminant son discours, comme un génie tuté- « laire; qu'à l'aspect de ce monument national et pa-

(1) *Voir la note* p. 894. (2) *Idem* p. 899. (3) François de Barbé de Marbois, pair de France, premier président de la cour des comptes, ministre d'état, etc. (4) Gilbert-Joseph-Gaspard de Chabrol de Volvic, conseiller d'état, etc.

« triotique les discordes se taisent, et que nos neveux « puissent toujours dire, comme nous le disons aujour-« d'hui : Les descendants de Henri IV ont ses vertus et « son cœur; ils aiment la France comme Henri l'aima. »

« Le Roi a répondu au discours de M. le président « à peu près en ces termes:

« Je suis sensible aux sentiments que vous m'expri-« mez; j'accepte avec une bien vive reconnaissance le « présent du peuple français, ce monument, élevé par « l'offrande du riche et le denier de la veuve. En con-« templant cette image, les Français diront : il nous ai-« mait, et ses enfants nous aiment aussi. Les descendants « du bon roi diront à leur tour: Méritons d'être aimés « comme lui. On y verra le présage du bonheur de la « France. Puisse le ciel exaucer ces vœux, qui sont les « plus chers de mon cœur! »

« M. Lainé (1), ministre secrétaire d'état au départe-« ment de l'intérieur, a présenté à sa majesté M. Lemot, « statuaire, membre de l'institut; M. Andrieux, auteur « de la médaille; M. Le Père, architecte, et les autres « artistes qui ont coopéré à la confection du monument.

« Les troupes, dont le Roi avait passé la revue, se « mirent en mouvement pour défiler entre le Roi et la « statue de Henri IV. Monsieur (2) marchait en tête de la « garde nationale.

« La garde royale, ayant en tête M. le maréchal duc « de Reggio (3), major général de service, a défilé immé-« diatement après la garde nationale.

« Le Roi rentré aux Tuileries, les hérauts d'armes « ont été distribuer dans différents quartiers de la ville « des médailles frappées à l'occasion du *rétablissement* « de la statue de Henri IV (4).

1103. SÉPULTURE DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE (1821).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 84.

Par M. Jean ALAUX en 1837, d'après les tableaux de M. Horace Vernet et du baron Gérard.

Napoléon Bonaparte, après six ans de captivité dans l'île Sainte-Hélène, y mourut le 5 mai 1821.

(1) Joseph-Henri-Joachim Lainé, depuis pair de France, vicomte, etc. (2) Charles-Philippe de France, *voir la note* p. 448. (3) Oudinot, *voir la note* p. 656. (4) Extrait du *Moniteur* du 26 août 1818.

1104. LOUIS XVIII OUVRE LA SESSION DES CHAMBRES AU LOUVRE (28 janvier 1823).

Par M. Renoux en . . . . Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 84.

Depuis l'année 1814 les sessions législatives avaient toujours été ouvertes dans le palais de la Chambre des Députés. Louis XVIII transporta au Louvre cette cérémonie. L'annonce solennelle de l'expédition que le gouvernement français allait diriger contre l'Espagne donna à la séance d'ouverture de la session de 1823 un nouveau degré d'intérêt. Nous empruntons le récit du *Moniteur* :

« Aujourd'hui mardi, 28 janvier 1823, le Roi a fait « l'ouverture de la session des chambres au Louvre.

« Sa Majesté est partie à une heure du château des « Tuileries.

« Une salve d'artillerie, de vingt et un coups de canon, « a annoncé le départ du Roi.

« Une députation de douze de MM. les pairs de « France, ayant M. le chancelier (1) à leur tête, et une dé« putation de vingt-cinq de MM. les députés des départe« ments, conduits par des officiers des cérémonies, sont « allés recevoir le Roi dans la salle attenante au salon de « mosaïque.

« Sa Majesté, après s'être arrêtée dans son appar« tement, et s'être entretenue quelques instants avec « MM. les membres des députations, est entrée dans la « salle de la séance et s'est placée sur son trône.

« A droite du Roi était Monsieur (2), à sa gauche Mgr le « duc d'Angoulême (3) ; à droite de Sa Majesté, en suite « de Monsieur, Mgr le duc d'Orléans (4).

« En avant et à gauche du Roi était M. le chancelier « de France.

« A droite et à gauche des degrés de l'estrade du trône « étaient M. le président du conseil des ministres de Sa « Majesté (5), MM. les ministres secrétaires d'état, MM. les

(1) Dambray, *voir la note* p. 895. (2) Charles-Philippe de France, *voir la note* p. 448. (3) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479. (4) Louis-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 479. (5) Joseph, comte de Villèle, ministre secrétaire d'état au département des finances, depuis pair de France.

« maréchaux de France, MM. les chevaliers des ordres « du roi, MM. les grands-croix de l'ordre royal et mili- « taire de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, MM. les « commandeurs de l'ordre de Saint-Louis et MM. les « grands officiers de la Légion, nommés par sa majesté « pour avoir séance près d'elle, six de MM. les conseil- « lers d'état et six de MM. les maîtres des requêtes.

« MM. les pairs étaient placés sur les banquettes en « face et à droite du Roi.

« MM. les députés des départements étaient placés « sur les banquettes en face et à gauche de sa majesté.

« Madame, duchesse d'Angoulême (1); madame la du- « chesse de Berri (2), madame la duchesse (3) et made- « moiselle d'Orléans (4) assistaient à la cérémonie dans une « tribune.

« L'assemblée était debout et découverte; le Roi a « dit : « MM. les pairs, asseyez-vous. » M. le chancelier « de France a fait connaître à MM. les députés que sa « majesté leur permettait de s'asseoir.

« La séance prise, le Roi a prononcé le discours sui- « vant :

« Après avoir exposé la situation intérieure du royaume « et ses rapports avec les puissances de l'Europe, Sa Ma- « jesté ajoute : « Mais la justice divine permet qu'après « avoir longtemps fait éprouver aux autres nations les « terribles effets de nos discordes, nous soyons nous-mê- « mes exposés aux dangers qu'amènent des calamités « semblables chez un peuple voisin.

« J'ai tout tenté pour garantir la sécurité de mes peu- « ples et préserver l'Espagne elle-même des derniers « malheurs. L'aveuglement avec lequel ont été repous- « sées les représentations faites à Madrid laisse peu d'es- « poir de conserver la paix.....

« Si la guerre est inévitable, je mettrai tous mes « soins à en resserrer le cercle, à en borner la durée. « Elle ne sera entreprise que pour conquérir la paix, « que l'état de l'Espagne rendrait impossible. Que Ferdi- « nand VII soit libre de donner à ses peuples les institu- « tions qu'ils ne peuvent tenir que de lui, et qui, en as- « surant leur repos, dissiperaient les justes inquiétudes

(1) *Voir la note* p. 894. (2) *Idem* p. 899. (3) Marie-Amélie, princesse des Deux-Siciles, duchesse d'Orléans, depuis reine des Français. (4) Eugénie-Adelaïde-Louise d'Orléans, princesse d'Orléans.

« de la France : dès ce moment les hostilités cesseront ; « j'en prends devant vous, messieurs, le solennel engagement.

« J'ai dû mettre sous vos yeux l'état de nos affaires au « dehors. C'était à moi de délibérer : je l'ai fait avec « maturité. J'ai consulté la dignité de ma couronne, « l'honneur et la sûreté de la France : nous sommes Fran- « çais, messieurs ; nous serons toujours d'accord pour « défendre de tels intérêts ! »

« Le discours étant terminé, les pairs et les députés « nommés depuis la dernière session furent admis à prê- « ter serment en présence du Roi.

« Après que MM. les députés ont eu prêté serment, « M. le chancelier a déclaré, par ordre du Roi, que la « session de la chambre des pairs et de la chambre des « députés, pour l'année 1823, était ouverte, et que cha- « cune d'elles était invitée à se réunir demain dans le lieu « respectif de ses séances, à une heure, pour commen- « cer le cours de ses travaux. La séance levée, le Roi fut « reconduit suivant le cérémonial observé pour son ar- « rivée.

« Une salve d'artillerie a annoncé le retour du Roi au « château des Tuileries [1]. »

1105. ENTRÉE DES FRANÇAIS A MADRID (24 mai 1823).

. . . .

Les effets suivirent de près les paroles prononcées par Louis XVIII devant les chambres françaises : cent mille hommes furent rassemblés au pied des Pyrénées, et le duc d'Angoulême [2] reçut le titre de généralissime des troupes françaises en Espagne. Il se rendit aussitôt à Bayonne pour y prendre le commandement de l'armée.

« Espagnols, disait le prince, dans sa proclamation « datée du quartier général de Bayonne le 2 avril 1823, « la France n'est pas en guerre avec votre patrie. Né du « même sang que vos rois, je ne puis désirer que votre « indépendance, votre bonheur et votre gloire. Je vais « franchir les Pyrénées à la tête de cent mille Français, « mais c'est pour m'unir aux Espagnols amis de l'ordre « et des lois, pour les aider à délivrer leur roi prisonnier,

(1) Extrait du *Moniteur* du 29 janvier 1823. (2) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479.

« à relever l'autel et le trône, à arracher les prêtres à « la proscription, les propriétaires à la spoliation, le « peuple entier à la domination de quelques ambitieux « qui, en proclamant la liberté, ne préparent que la ruine « de l'Espagne. »

Le prince généralissime passa la Bidassoa le 7 avril, et transporta son quartier général à Irun. Il était le 18 avril à Vittoria et le 9 mai à Burgos. Le 24 il entrait à Madrid, où le maréchal duc de Reggio ([1]) arriva le lendemain avec son corps d'armée. Le 30 mai, jour de la fête de saint Ferdinand, le duc d'Angoulême passait la revue des troupes françaises réunies dans la capitale de l'Espagne.

1106. PRISE DES RETRANCHEMENTS DEVANT LA COROGNE (15 juillet 1823).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 84.

Par M. Hippolyte Lecomte en 1824

Aussitôt après son arrivée à Madrid, le prince généralissime ([2]) dirigea des troupes sur tous les points de l'Espagne, pour y poursuivre la ruine du parti constitutionnel. Le général Bourke ([3]), détaché du corps du duc de Reggio, fut envoyé dans l'Estramadure, d'où il se porta dans les Asturies. Ces provinces étant soumises, le général Bourke apprit que le général Quiroga s'était retiré à La Corogne et au Ferrol: il ordonna l'investissement de ces deux places, et, tandis que par ses ordres le général Huber ([4]) marchait sur Le Ferrol, il se rendait de sa personne devant La Corogne, dont les troupes espagnoles défendaient les approches.

Le 15 juillet il attaque les hauteurs de Sainte-Marguerite qui dominent cette dernière place; *il s'en empare* malgré la plus vive résistance. *Les* troupes espagnoles s'étant retirées dans la ville, il en forme aussitôt le siège.

Le Ferrol capitula le 15 juillet. Le général Quiroga s'étant embarqué pour l'Angleterre, la ville de La Corogne fit bientôt après sa soumission.

([1]) Oudinot, *voir la note* p. 656. ([2]) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479. ([3]) Jean-Raymond-Charles, baron Bourke, lieutenant général, depuis pair de France, comte Bourke de Burgh. ([4]) Pierre-Antoine, baron Huber, maréchal de camp, depuis lieutenant général.

1107. COMBAT DE CAMPILLO D'ARENAS (28 juillet 1823).

Par M. Charles LANGLOIS en 1824. — Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

Pendant que le général Bourke (1) partait de Madrid pour se rendre dans l'Estramadure, le général Molitor (2), commandant le deuxième corps de l'armée des Pyrénées, marchait de Madrid sur Valence, qui se trouvait alors occupée par les troupes espagnoles sous les ordres de Ballesteros (3). Après avoir fait rentrer dans l'obéissance cette province et celle de Murcie, le général Molitor se porta sur Grenade. Ayant rencontré le 24 juillet les troupes espagnoles près de Guadix, il les attaqua et les contraignit à se retirer devant lui; elles gagnèrent alors les montagnes escarpées de Campillo de las Arenas, où il les suivit, et le 28 les deux armées se trouvèrent encore en présence. « Les troupes espagnoles, rapporte le *Bulletin de l'armée des Pyrénées*, du 3 août 1823, composées en grande partie d'anciens militaires, étaient deux fois plus nombreuses que les troupes françaises; mais le comte Molitor, plein de confiance dans l'intrépidité de ses soldats, les réunit le 28, de grand matin, à Montelescar: ayant fait dès la veille toutes ses dispositions pour l'attaque, il ordonna le combat et marcha lui-même à la tête de la sixième division. »

Malgré la supériorité de leur nombre, les troupes espagnoles furent battues, et toutes leurs positions enlevées par les Français.

« La défaite du 28, continue le *Bulletin*, apporta un tel découragement dans l'armée espagnole que quinze cents hommes désertèrent dans la nuit du 29. Avant l'affaire du 28, le général Ballesteros avait déjà envoyé des parlementaires dont les propositions n'avaient pas été accueillies; après le combat il s'empressa de faire sa soumission et de reconnaître la régence (4). »

1108. ATTAQUE ET PRISE DU FORT DE L'ILE VERTE (15 août 1823).

Par M. GILBERT en 1817. — Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

« Le maréchal de camp Lauriston (5), envoyé par le comte

(1) *Voir la note* p. 906. (2) *Idem* p. 665. (3) Don Francisco Ballesteros, lieutenant général. (4) *Moniteur* du 11 août 1823. (5) Auguste-Jacques-Alexandre Law, comte de Lauriston, depuis pair de France et marquis.

« de Bordessoulle (¹) à Algésiras, y est arrivé le 14. L'en-
« nemi s'est aussitôt retiré dans l'île Verte, qu'il avait for-
« tifiée, et où il paraissait vouloir se défendre ; mais le feu
« des deux frégates françaises *la Guerrière* et *la Galathée*,
« commandées par le capitaine de vaisseau Lemarant (²),
« força le commandant à capituler, et en effet le 15 il se
« rendit. Après avoir laissé une garnison de troupes es-
« pagnoles dans le fort de l'île Verte, le général Lau-
« riston s'est porté sur Tarifa (³). »

1109. PRISE DU TROCADÉRO (31 août 1823).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 84.

Par M. Paul DELAROCHE en 1827.

Les rapides progrès que l'armée française faisait en Espagne avaient déterminé l'assemblée des cortès à se transporter à Cadix, où Ferdinand VII et toute la famille royale étaient enfermés avec elle. Ce fut donc sur cette place que le duc d'Angoulême (⁴) dirigea ses opérations, et le 16 août il établit son quartier général au Port-Sainte-Marie, sur la baie de Cadix et en face de cette ville. Pour parvenir à en faire le siége il fallait d'abord se rendre maître de la presqu'île du Trocadéro. Cette presqu'île, quoique séparée de Cadix par la baie, en domine les approches, et la tranchée ne peut s'ouvrir devant la ville sans être enfilée par le feu de ses batteries. Aussi les Espagnols, qui connaissaient l'importance de cette position, avaient cherché par de nombreux travaux à la rendre inexpugnable. L'isthme par lequel la presqu'île du Trocadéro se rattache au continent avait été coupé par un canal qui en avait fait une île. Ce canal, de soixante et dix mètres de large, était assez profond pour qu'à marée basse il y eût encore trois ou quatre pieds d'eau sur un fond de vase, et il était défendu en arrière par une ligne à redans. Dix-sept cents hommes d'élite occupaient ces ouvrages et perfectionnaient sans relâche les moyens de défense. Les flancs et les abords en étaient protégés par le feu d'un grand nombre de chaloupes canonnières.

La grande distance qui sépare le Trocadéro de Puerto-Réal, point de départ naturel pour cette attaque, et la

(¹) Tardif de Pommeraux, comte de Bordessoulle, lieutenant général, commandant la première division de cavalerie de la garde royale, depuis pair de France. (²) René Constant Lemarant, depuis baron et vice amiral. (³) *Moniteur* du 30 août 1823. (⁴) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479.

nature du terrain, couvert d'arbustes et de plantes marines qui n'auraient point permis aux troupes de s'avancer en ordre sur cette ligne redoutable, déterminèrent le duc d'Angoulême à faire ouvrir la tranchée et à procéder par des approches régulières. La tranchée fut donc ouverte dans la nuit du 19 au 20, et dans celle du 24 au 25 on parvint à pousser la deuxième parallèle jusqu'à quarante mètres du canal. Les journées suivantes furent employées à la perfectionner et à terminer l'armement de nos batteries.

« Pendant tout ce temps l'ennemi ne cessa de faire « le feu le plus vif sans parvenir à ralentir l'ardeur des « travailleurs ni altérer leur gaieté.

« Le 30, à la pointe du jour, nos batteries engagè« rent une canonnade violente dans le seul but de fatiguer « l'ennemi.

« Cette canonnade n'était cependant que le prélude « de l'attaque de vive force que monseigneur avait arrêtée « pour la nuit du 30 au 31. Les ordres furent en consé« quence transmis à M. le comte de Bordessoulle (1), com« mandant en chef le corps de réserve, et Son Altesse « Royale arrêta les dispositions pour cette attaque. Les « ordres du prince, rapporte le *Bulletin*, furent exécutés « avec autant de précision que d'intrépidité. A deux « heures un quart, malgré le feu de l'ennemi, la profon« deur de l'eau, qui dans ce moment était encore de « quatre ou cinq pieds, et les chevaux de frise qui gar« nissaient le pied des retranchements, la colonne traversa « le canal sans aucune hésitation, et en moins de quinze « minutes pénétra dans l'intérieur de l'ouvrage aux cris « de *vive le roi!* qui avaient été donnés pour ralliement.

« Monseigneur arriva bientôt sur la position enlevée « d'une manière si brillante. »

Les troupes espagnoles s'étant retirées dans le fort Saint-Louis, l'attaque en fut aussitôt ordonnée.

Ce fut dans cette seconde affaire, non moins vive que la première, que le commandant de toutes les troupes réunies dans le Trocadéro, le colonel Garcès, membre des cortès, fut fait prisonnier ainsi que beaucoup d'autres officiers. Avant neuf heures tout était fini, la presqu'île était occupée, et l'ennemi avait perdu cent cinquante tués, trois cents blessés et mille prisonniers.

(1) *Voir la note* p. 908.

1110. COMBAT DE LLERS (16 septembre 1823).

Le général baron de Damas (1), dont la division faisait partie du quatrième corps d'armée sous les ordres du maréchal Moncey (2), ayant été informé qu'une colonne ennemie forte de deux mille hommes, était sortie de Barcelone pour débloquer Figuières, s'empressa de marcher sur *Llers*, qu'il fit occuper à onze heures du matin. « L'ennemi dé-« bouchant, trois heures après, des défilés de *Terradas*, se « jeta dans un chemin en avant du front de la *colonne* « française, et se dirigea, sur la droite, vers les *hauteurs* « qui séparent Llers du fort de Figuières, non sans éprou-« ver une perte considérable, parce qu'il lui fallut défiler « sous le feu de plusieurs pelotons embusqués derrière des « murs. Le général Maringoné (3) occupait déjà, avec un « bataillon du cinquième régiment, les hauteurs que vou-« laient franchir les constitutionnels. Alors ceux-ci, « exténués de fatigue et de faim, et menacés par la colonne « du général Nicolas (4), qui arrivait par Besalu sur les « derrières, demandèrent à capituler, et même *plusieurs* « bataillons déposèrent leurs armes et se rendirent sans « conditions (5). »

1111. PRISE DE PAMPELUNE (17 septembre 1823).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 84.

Par Carle VERNET en 1824.

Pendant qu'à l'extrémité de la péninsule espagnole le prince généralissime (6) préparait contre Cadix et les cortès qui s'y étaient renfermées des coups décisifs, la capitale de la Navarre allait être en même temps enlevée à leur domination.

Le maréchal de Lauriston (7), chargé du siége de Pampelune, le fit commencer le 25 août. Le 3 septembre il attaqua les postes avancés des troupes espagnoles et se rendit maître du faubourg de la Rocheappea. « Ces disposi-« tions préliminaires achevées, écrit-il, j'ai déterminé, « pour la nuit du 10 au 11, l'ouverture de la tranchée

(1) Ange-Hyacinthe-Maxence de Damas, lieutenant général, depuis pair de France, ministre de la guerre et des affaires étrangères, etc. (2) *Voir la note* p. 544. (3) Louis-Joseph, vicomte Vionet de Maringoné, maréchal de camp, depuis lieutenant général commandant l'armée d'occupation de Catalogne. (4) Jean-Baptiste Nicolas, maréchal de camp depuis baron. (5) *Victoires et conquêtes des Français*, t. XXVIII, p. 363. (6) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479. (7) *Voir la note* p. 707.

« contre la partie saillante de la citadelle, le bastion « Sainte-Marie et les demi-lunes adjacentes. Le travail « devait commencer à deux cents toises du glacis : le ter- « rain favorisait cette entreprise, qui avait l'avantage de « faire ouvrir la première parallèle à la distance où com- « mence ordinairement la deuxième. »

La place et la citadelle de Pampelune capitulèrent le 17 septembre 1823 (1).

1112. PRISE DU FORT SANTI-PETRI (21 septembre 1823).

Par M. GILBERT en 1835. Aile du Nord. Pavillon du Roi. R.-de-chaussée.

« Conformément aux ordres de Son Altesse Royale (2), « le fort de Santi-Petri, situé sur un rocher à l'entrée du « canal du même nom, et qui protégeait l'arrivée des « bâtiments portant des vivres dans Cadix, et appuyait « l'extrême droite de la ligne ennemie, a été attaqué le « 20 par la division de l'escadre commandée par le contre- « amiral Des Rotours (3), et composée des vaisseaux *le Cen-* « *taure*, *le Trident*; de la frégate *la Guerrière*, de la cor- « vette *l'Isis*, et de l'aviso *le Santo-Cristo*, ayant à bord « cinq cents hommes des douzième et vingt-quatrième « régiments de ligne, commandés par le chef de bataillon « Auxcousteaux (4), du vingt-quatrième.

« Cette division eut à surmonter les plus grandes diffi- « cultés pour s'approcher du fort; les vents furent presque « toujours contraires, et l'on ne pouvait avancer qu'en « faisant sonder avec soin. *Le Centaure*, que montait le « contre-amiral Des Rotours, parvint pourtant à s'em- « bosser à quatre cents toises du fort Santi-Petri; et, « à midi et demi, il donna le signal convenu à nos batteries « de terre chargées de seconder l'attaque de la marine. « Le feu commença aussitôt et se soutint avec la plus « grande vigueur, malgré celui du fort Santi-Petri et les « ouvrages de la pointe de l'île de Léon. Le vaisseau *le* « *Trident* et la frégate *la Guerrière*, qui étaient parvenus « à se rapprocher du *Centaure*, prirent part à l'engagement;

(1) Le tableau représente le maréchal de Lauriston recevant au milieu de son état-major, les parlementaires espagnols qui lui sont envoyés à la tranchée; il dirige des officiers sur tous les points pour faire cesser le feu. (2) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479. (3) Jean-Julien, baron Angot des Rotours. (4) Antoine-Nicolas Auxcousteaux, depuis lieutenant colonel du 21e régiment d'infanterie de ligne.

« mais, se trouvant encore à une trop grande portée, ces « bâtiments dûrent cesser leur feu pour chercher à se « rapprocher, tandis que *le Centaure* et les batteries de « terre continuèrent le leur sans interruption jusqu'à trois « heures et demie. Les principales batteries du fort étaient « démontées ; un incendie y avait lieu.

« Le contre-amiral Des Rotours ayant alors dirigé sur « ce point les embarcations où avaient été placées à l'a- « vance les troupes de ligne, auxquelles il avait joint un « détachement de grenadiers de l'artillerie de marine, la « garnison demanda à se rendre, et le fort fut immédia- « tement occupé.

« On a trouvé dans le fort Santi-Petri vingt-sept pièces « de vingt-quatre en bronze, beaucoup de munitions et « des vivres pour deux mois pour sa garnison, qui se com- « posait de cent quatre-vingts hommes, sur lesquels treize « ont été tués ou blessés. Notre marine n'a pas eu à re- « gretter la perte d'un seul homme ; les boulets de l'en- « nemi ont presque tous porté dans les gréements et n'y « ont fait que peu de mal. Nous avons eu dans nos bat- « teries de terre un artilleur et un soldat d'infanterie tués, « et cinq artilleurs blessés (1). »

1113. BOMBARDEMENT DE CADIX PAR L'ESCADRE FRANÇAISE (23 septembre 1823).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
R.-de-chaussée.

Par M. CRÉPIN en 1824.

La prise du Trocadéro n'ayant pas amené la reddition de Cadix, le duc d'Angoulême (2) se décida à faire bombarder la ville par l'escadre française, en même temps qu'on la resserrait par terre.

« D'après les intentions de Son Altesse Royale, le contre- « amiral Duperré (3), commandant en chef les forces na- « vales devant Cadix, a fait bombarder cette place, le 23 « septembre, par une flottille composée de sept bombardes « françaises, trois espagnoles et cinq obusiers. Cette flot- « tille, appuyée par une division de chaloupes canonniè- « res et placée en avant de l'escadre à moins de huit cents « toises de la place, a commencé son feu à huit heures, et « l'a continué avec la plus grande ardeur jusqu'à dix et de- « mie. Plus de deux cents bombes et obus ont été lancés

(1) *Bulletin de l'armée des Pyrénées*, 2 octobre 1823. (2) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479. (3) *Voir la note* p. 790.

« pendant ce temps, et le feu n'a cessé que lorsque les
« munitions ont été épuisées, et que le vent ainsi que la
« mer ont mis dans l'impossibilité de continuer. Tous les
« forts et batteries de Cadix ont répondu à notre attaque;
« presque tous leurs boulets dépassaient notre ligne de
« plus de cent toises. L'ennemi ayant fait sortir vingt fortes
« canonnières, elles ont été vigoureusement repoussées
« par la division de nos chaloupes armées, commandées
« par le lieutenant de vaisseau Bellanger (1), qui a parfaite-
« ment secondé le capitaine de frégate Longueville (2),
« commandant le bombardement. Celui-ci s'est de nouveau
« distingué dans la direction de cette opération; le contre-
« amiral, en en rendant compte à son altesse royale, fait le
« plus grand éloge de ces deux officiers; il cite avantageu-
« sement le capitaine de vaisseau espagnol Michelena,
« commandant la division des bombardes et obusières es-
« pagnoles, ainsi que l'enseigne de vaisseau Beauzée et le
« nommé Pignatelli, patron du canot du *Colosse*, à bord
« duquel deux hommes ont été tués; c'est la seule perte
« que nous ayons éprouvée dans ce bombardement, qui fait
« infiniment d'honneur à notre escadre ainsi qu'aux ma-
« rins français et espagnols qui y ont été employés. Il a pro-
« duit beaucoup d'effet dans Cadix. Toutes les personnes
« qui se sont échappées de cette ville depuis qu'il a eu lieu
« annoncent que plusieurs maisons ont été écrasées, et que
« les habitants sont dans la plus grande consternation. »

Cadix prolongea quelques jours encore sa résistance, mais sans espoir d'échapper aux coups du vainqueur, et le 3 octobre le roi d'Espagne et sa famille se rendaient, libres, à Puerto-Santa-Maria, pendant que les troupes françaises entraient dans Cadix.

1114. COMBAT DE PUERTO DE MIRAVETE (30 sept. 1823).

Par M. Eugène Lami en 1825. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 4.

Après la prise de La Corogne et l'occupation de la province de Galice, le général Bourke (3) avait rejoint avec sa division le premier corps de l'armée des Pyrénées dont il faisait partie. Le maréchal duc de Reggio (4), dans son rapport du 3 octobre, rend compte au ministre de la guerre du combat de Miravete :

(1) Lubin Bellanger, depuis capitaine de vaisseau. (2) Bon-Jean-François Longueville, depuis capitaine de vaisseau. (3) *Voir la note* p. 906. (4) Oudinot, *voir la note* p. 656.

« Le général comte de Larochejacquelein (1), que j'avais « posté sur le Tage, à Navalmoral, avec sa brigade, prêt à passer ce fleuve, afin de se porter par Truxillo vers Badajoz, en « même temps que le lieutenant général comte Bourke se « présenterait devant Ciudad-Rodrigo, me rend compte « que, le 28 septembre dernier, les troupes constitutionnelles, qui avaient quitté Truxillo pour se rapprocher « du Tage, firent mine, dans l'après-midi, de vouloir en « forcer le passage au gué d'Almaraz; mais elles furent « vivement repoussées par un demi-bataillon de la division Quésada, chargé de le défendre. »

1115. ENTRÉE DU ROI CHARLES X A PARIS (27 sept. 1824).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

Par M. GOSSE en 1810.

Le roi Louis XVIII étant mort au château des Tuileries le 16 septembre 1824, son frère (2), devenu roi sous le nom de Charles X, quitta aussitôt Paris et se rendit au palais de Saint-Cloud. Après que le corps du roi défunt eut été transporté à Saint-Denis, Charles X revint dans la capitale, où il fit son entrée solennelle le 27 septembre 1824.

Le Roi fut reçu à la barrière de l'Étoile par le corps municipal de la ville, ayant à sa tête M. le comte de Chabrol (3), préfet du département, accompagné de M. le préfet de police (4); après le discours de M. de Chabrol et la réponse du Roi, le cortége se mit en marche.

« Il était ouvert par un escadron de gendarmerie, l'état-« major de la place et de la première division militaire, « ceux de la garde royale et de la garde nationale, et « deux escadrons de cavalerie légère de la garde royale.

« Les princes marchaient à cheval en avant du Roi.

« Sur les ailes, à droite, le grand maître des cérémo-« nies (5); à gauche, le maître des cérémonies (6).

« Au plus près du Roi, en avant, M. le premier écuyer (7) « et M. l'écuyer commandant (8).

« Le Roi.

« Les pages de madame la Dauphine, l'écuyer cavalca-« dour et l'écuyer ordinaire.

(1) Auguste Duverger de Larochejacquelein, maréchal de camp. (2) Charles-Philippe de France, *Monsieur*. (3) *Voir la note* p. 901. (4) N... Delavau, conseiller d'état, préfet de police. (5) Le marquis de Dreux-Brézé, *voir la note* p. 893. (6) Anne-Joachim-Joseph, marquis de Rochemore, maréchal de camp. (7) Armand-Jules-Marie-Héraclius, duc de Polignac, pair de France. (8) Le marquis de Vernon.

« Dans le carosse du Roi, madame la Dauphine ([1]); Ma-
« dame, duchesse de Berri ([2]); madame la duchesse d'Or-
« léans ([3]) et mademoiselle d'Orléans ([4]).

« Le cortége se rendit ensuite à l'église métropolitaine, « en suivant les Champs-Élysées, les boulevards et la rue « Saint-Denis. La haie était formée par la garde nationale « et la garde royale.

« Le Roi a été reçu à l'église métropolitaine par mon-« seigneur l'archevêque de Paris ([5]) à la tête de son clergé.

« Après la cérémonie religieuse, le Roi est sorti de « Notre-Dame, est remonté à cheval, et son cortége, dans « le même ordre que précédemment, s'est remis en marche. « Sa Majesté est rentrée aux Tuileries à quatre heures, au « bruit de nombreuses salves d'artillerie ([6]). »

1115 *bis*. REVUE DE LA GARDE NATIONALE AU CHAMP-DE-MARS PAR LE ROI CHARLES X (30 septembre 1824).

Par M. Horace Vernet en 1824. — Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

Quelques jours après l'entrée du Roi à Paris, Charles X passa la revue de la garde nationale au Champ-de-Mars.

« Le Roi, rapporte le *Moniteur*, était accompagné de « monseigneur le Dauphin ([7]), de LL. AA. RR. monsei-« gneur le duc d'Orléans ([8]), et monseigneur le duc de « Bourbon ([9]), de ses aides de camp, de MM. les maré-« chaux de France, et d'un nombreux cortége d'officiers « généraux et supérieurs, parmi lesquels on distinguait le « maréchal duc de Tarente ([10]), le maréchal duc de Reg-« gio ([11]), les ducs de Fitzjames ([12]) et de Maillé ([13]) aides de « camp du roi, etc. »

1116. SACRE DE CHARLES X A REIMS (29 mai 1825).

Par le baron Gérard en 1827. — Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

Charles X avait résolu de renouveler, à Reims, l'ancienne cérémonie du sacre des rois, en y ajoutant toute-

([1]) Marie-Thérèse-Charlotte de France, *voir la note* p. 894. ([2]) *Voir la note* p. 899. ([3]) *Idem* p. 904. ([4]) *Voir la note* p. 904. ([5]) Hyacinthe-Louis, comte de Quélen, pair de France, archevêque de Paris. ([6]) *Moniteur* du 28 septembre 1824. ([7]) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479. ([8]) Louis-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 479. ([9]) Louis-Henri-Joseph de Bourbon, *voir la note* p. 448. ([10]) Macdonald, *voir la note* p. 508. ([11]) Oudinot, *voir la note* p. 656. ([12]) Edouard de Fitz-James, pair de France, maréchal de camp, aide de camp du roi et colonel de la garde nationale à cheval de Paris. ([13]) Charles-François-Armand de Maillé, pair de France, maréchal de camp, premier aide de camp du roi, etc.

fois le serment de maintenir la Charte constitutionnelle. On demanda aux chambres et l'on en obtint six millions destinés à pourvoir aux frais de cette pompeuse solennité.

Dès cinq heures et demie du matin, dit le *Moniteur* du 31 mai, toutes les troupes étaient sous les armes. Les portes de l'église avaient été ouvertes, et la foule s'y était précipitée dans les places réservées au public.

A six heures un quart les tribunes étaient toutes remplies de spectateurs. « Les députés sont arrivés successive-« ment, et se sont placés sur les gradins disposés en am-« phithéâtre dans la croix de l'église du côté de l'*évangile*; « MM. les pairs de France ont occupé les gradins en face, « dans la croix de l'église du côté de l'Épître.

« En avant des pairs de France et des députés, de cha-« que côté, étaient aussi sur les gradins, les ministres « d'état, les lieutenants généraux et grands dignitaires.

« Les premiers présidents des cours royales, les pro-« cureurs généraux, les préfets et les maires des bonnes « villes occupaient des stalles placées de chaque côté dans « le chœur.

« Vers sept heures, le corps diplomatique, ayant à sa « tête le nonce du pape (1), est entré, conduit par le maître « des cérémonies (2), à la tribune du côté gauche du chœur « à l'entrée de la croix, en face de la tribune de madame « la Dauphine (3).

« On y remarquait M. le duc de Northumberland, « ambassadeur extraordinaire d'Angleterre; M. le prince « d'Esthérazy (4), ambassadeur extraordinaire de l'em-« pereur d'Autriche, et M. le prince Wolkonski (5), ambas-« sadeur extraordinaire de l'empereur de *Russie*.

« Sidi-Mahmoud, ambassadeur de *Tunis*, se trouvait « aussi avec sa suite dans la tribune du corps diploma-« tique.....

« Madame la Dauphine, arrivée un instant après, a pris « place dans sa tribune avec madame la duchesse de « Berri (6), madame la duchesse d'Orléans (7) et made-« moiselle d'Orléans (8).

(1) Vincent Macchi, archevêque de Nisibe, depuis cardinal. (2) Le marquis de Rochemore, *voir la note* p. 914. (3) Marie-Thérèse-Charlotte de France, *voir la note* p. 894. (4) *Voir la note* p. 497. (5) N... Wolkonski, aide de camp général de l'empereur de Russie, depuis ministre de sa maison. (6) *Voir la note* p. 899. (7) *Idem* p. 904. (8) *Voir la note* p. 904.

« Les ministres secrétaires-d'état (1) étaient placés sur « des siéges du côté de l'Épître, à la droite du fauteuil « du Roi, ainsi que les deux cardinaux (2) assistant Sa « Majesté, et le grand aumônier (3).

« A sept heures et demie le Roi fit son entrée dans la « cathédrale.

« Avant la marche du Roi, le grand maître des cérémo- « nies (4) avait conduit à l'église monsieur le Dauphin (5), « monseigneur le duc d'Orléans (6) et monseigneur le duc « de Bourbon (7), précédés et suivis de leurs premiers offi- « ciers.

« Le Roi parut ensuite avec son cortége.

« Dès qu'il eut pris place, l'archevêque (8) officiant « chanta à l'autel le *Veni Creator*, et s'approcha ensuite « de Sa Majesté pour recevoir ses serments.

« Le Roi assis et couvert posa sa main sur l'évangile, « et dit :—En présence de Dieu, je promets à mon peuple « de maintenir et d'honorer notre sainte religion, comme « il appartient au roi très-chrétien et au fils aîné de « l'Église ; de rendre bonne justice à tous mes sujets ; « enfin de gouverner conformément aux lois du royaume « et à la Charte constitutionnelle, que je jure d'observer « fidèlement : qu'ainsi Dieu me soit en aide et ses saints « Évangiles ! »

« Il prononça ensuite deux autres serments, d'abord « comme chef souverain et grand maître de l'ordre du « Saint-Esprit, ensuite comme chef souverain et grand « maître de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et de « l'ordre royal de la Légion d'honneur.

« Les autres cérémonies achevées,

« Le Roi, tenant entre ses mains le sceptre et la main

(1) Le comte de Villèle, président du conseil, ministre des finances, *voir la note* p. 903 ; le comte de Peyronnet, garde des sceaux, ministre de la justice ; le baron de Damas, pair de France, ministre des affaires étrangères, *voir la note* p. 810 ; le marquis de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre ; le comte Chabrol de Crousol, pair de France, ministre de la marine ; le comte de Frayssinous, évêque d'Hermopolis, pair de France, grand maître de l'Université royale, ministre des affaires ecclésiastiques ; le duc de Doudeauville, pair de France, ministre de la maison du Roi. (2) Anne-Antoine-Jules, duc de Clermont-Tonnerre, cardinal, archevêque de Toulouse et Narbonne, pair de France. — Anne-Louis-Henri, duc de La Fare, cardinal, archevêque de Sens et d'Auxerre, pair de France et premier aumônier de madame la Dauphine. (3) Gustave-Maximilien-Juste, prince et duc de Croy, archevêque de Rouen, pair de France, depuis cardinal. (4) Le marquis de Dreux-Brézé, *voir la note* p. 895. (5) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479. (6) Louis-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 479. (7) Louis-Henri-Joseph de Bourbon, *voir la note* p. 448. (8) Le comte de Latil, *voir la note* p. 900.

« de justice, monte au trône par les degrés du côté de « l'Évangile.

« Le Roi, arrivé à son trône, se tient debout, ayant « à sa droite l'archevêque de Reims.

« Monsieur le Dauphin, monseigneur le duc d'Or- « léans, et monseigneur le duc de Bourbon se placent « sur des ployants à droite du Roi.

« Les deux cardinaux assistants se placent aussi sur « des ployants à la gauche du Roi.

« En avant et au-dessous de l'estrade du trône, à « droite du Roi, est le grand chambellan (1).

« A droite, un peu en avant et sur le côté, le *premier* « chambellan (2), maître de la garde-robe.

« En avant de l'estrade du trône et au milieu est le « connétable (3), tenant l'épée de Charlemagne nue à la « main, assis sur un tabouret, ayant à sa droite et à sa « gauche les deux huissiers de la chambre du Roi, tenant « leurs masses.

« Un peu en avant du connétable et à sa *droite*, le « chancelier (4) sur un tabouret.

« Un peu en avant du connétable, à sa gauche, *paral-* « lèlement au chancelier, le grand maître de *France (5), sur* « un tabouret.

« Les capitaines des gardes à pied (6) et le major général « de la garde royale (7) se tiennent derrière le Roi, sur les « côtés.

« Le maréchal marquis de Lauriston (8), le comte de « Cossé (9) et le duc de Polignac (10) sont sur les côtés, fai- « sant face au petit autel construit sur le côté, à droite « de Sa Majesté.

« Le grand maître des cérémonies se tient debout en « haut des degrés du trône, à droite du *Roi.*

« Les séances prises, et chacun étant debout, l'arche- « vêque, tenant le Roi par le bras droit, et s'étant retourné « vers l'autel, dit la prière *Sta et retine*, etc.....

(1) Le prince de Talleyrand, *voir la note* p. 885. (2) Bruno-Gabriel Paul, marquis de Boisgelin, pair de France. (3) Le maréchal Moncey, *voir la note* p. 614. (4) Charles-Henri Dambray, *voir la note* p. 895. (5) Marie-François-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, premier pair laïc de France et lieutenant général des armées du roi. (6) Casimir-Louis-Victurnien de Rochechouart, duc de Mortemart, pair de France, maréchal de camp, capitaine-colonel des gardes à pied ordinaires du corps du roi. (7) Le maréchal Victor, *voir la note* p. 582. (8) *Voir la note* p. 707 (alors grand veneur de France). (9) Artus-Hugues-Gabriel Timoléon, comte de Cossé-Brissac, premier maître de l'Hôtel. (10) *Voir la note* p. 914.

« Demeurez ferme, et maintenez-vous dans la place
« que vous avez occupée jusqu'ici, comme ayant succédé
« à vos pères, qui vous a été transmise par droit d'héri-
« tage, par l'autorité du Tout-Puissant. »

« Ensuite, le Roi assis, l'archevêque, tenant Sa Majesté
« par le bras droit, ajoute : *In hoc regni solio confirmet*
« *te*, etc.

« Les prières achevées, l'archevêque quitte sa mitre,
« fait une profonde révérence au roi, le baise, et dit à
« haute voix par trois fois : *Vivat rex in æternum!* Les
« cris de *vive le roi!* se renouvellent et font retentir les
« voûtes de la basilique.

« Monsieur le Dauphin et les princes, ayant quitté
« leurs couronnes les posent sur leurs siéges, s'avancent,
« et chacun d'eux reçoit du Roi l'accolade en disant :
« *Vivat rex in æternum!*

« Alors les fanfares se font entendre, et le peuple entre
« dans l'église (1). »

1117. RÉCEPTION DES CHEVALIERS DU SAINT-ESPRIT DANS LA CATHÉDRALE DE REIMS (30 mai 1825).

Par M. Gosse en .... Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

On lit dans le *Moniteur* du 1er juin 1825 :

« La cérémonie de l'Ordre du Saint-Esprit, qui doit avoir
« lieu le lendemain ou le surlendemain du sacre, s'est
« faite aujourd'hui à une heure, à la suite des vêpres,
« dans l'église métropolitaine de Reims.

« Le trône était placé au milieu du chœur. Un autre
« trône, où devait se faire la réception des chevaliers de
« l'Ordre du Saint-Esprit, s'élevait dans le sanctuaire à
« gauche, sur une estrade de trois marches, devant les
« gradins occupés par MM. les députés. Le dais, qui le
« jour du sacre était suspendu au milieu du sanctuaire,
« devant l'autel, était aujourd'hui attaché à la voûte de la
« croix de l'église, au-dessus du fauteuil de Sa Majesté. A
« droite du fauteuil du Roi, sur deux tables couvertes de
« velours cramoisi fleurdelisé, étaient posés sur des car-
« reaux de velours les insignes de l'Ordre du Saint-Esprit.
« A gauche, au bas de l'estrade, était la table sur laquelle
« les chevaliers devaient signer leurs serments.

(1) *Moniteur* du 31 mai 1825.

« Vis-à-vis du fauteuil du Roi, de l'autre côté de la
« croix, était le fauteuil de l'archevêque de Reims (¹).

« La cérémonie de l'Ordre du Saint-Esprit a été précédée
« de la réception de chevaliers non reçus dans l'Ordre de
« Saint-Michel.

« A une heure la marche processionnelle de l'Ordre du
« Saint-Esprit s'est faite dans la grande galerie couverte... »

Les vêpres terminées, et le Roi ayant signé le serment qu'il avait prononcé à son sacre, Sa Majesté reçut les nouveaux chevaliers en observant toutes les formes ou cérémonies d'usage.

Les réceptions de chevaliers terminées, Sa Majesté étant assise sur son trône, on chanta complies, et ensuite tous les chevaliers reconduisirent le Roi dans les appartements, de la même manière et avec le même appareil dans lequel il avait été amené à la cathédrale.

1118. REVUE DE LA GARDE ROYALE A REIMS PAR LE ROI CHARLES X (31 mai 1825).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

Par le baron Gros en 1827.

Le 31 mai, suivant l'usage, le lendemain de la réception des chevaliers du Saint-Esprit, eut lieu la cavalcade de Saint-Remy.

Le Roi sortit à dix heures du palais archiépiscopal, accompagné de son cortége, que précédaient les hussards de la garde, les pages, et suivi de son état-major. Il se rendit d'abord à l'hôpital de Saint-Marcou : cent vingt et un scrofuleux s'y trouvaient réunis dans les salles. Charles X s'approcha d'eux : « Mes chers amis, leur dit-il, je vous « apporte des paroles de consolation, et je désire bien vi-« vement que vous guérissiez. » Leur ayant laissé des marques de sa munificence, il se rendit ensuite à l'abbaye de Saint-Remy (²) où il fut reçu par l'archevêque de Reims (¹).

Le Roi étant entré dans l'église y reçut la bénédiction et

(¹) Le comte de Latil, *voir la note* p. 900. (²) L'abbaye de Saint-Remy, l'une des plus anciennes églises de Reims, date de la fin du XIe siècle, et n'était dans son origine qu'une petite chapelle dédiée à saint Christophe, martyr de Lycie; elle existait dès le commencement du IVe siècle. L'archevêque Guy de Châtillon en fit la dédicace à saint Remy, et le pape saint Léon IX (Brunon d'Egesheim) la consacra le 2 octobre 1049. On y voyait le superbe tombeau de saint Remy, surnommé *l'apôtre des Français*. Il est dû à Robert de Lenoncourt, abbé de Saint-Remy; il fut commencé en 1531 et continué en 1533 par un autre abbé du même nom. C'était un des plus beaux monuments qui existassent en France.

ensuite se dirigea sur le camp, où il était attendu par le corps diplomatique, qui l'avait précédé. Le Roi était accompagné, dans la revue, de monsieur le Dauphin (1), de monseigneur le duc d'Orléans (2), de monseigneur le duc de Bourbon (3), entouré d'un brillant état-major, où l'on remarquait les maréchaux de France et les officiers généraux.

Madame la Dauphine (4) suivait dans sa calèche.

Le Roi, après avoir parcouru la ligne, est venu se placer en avant de la tente qui lui avait été préparée. Sa Majesté a réuni alors autour d'elle les officiers, sous-officiers et soldats auxquels elle avait accordé la croix de la Légion d'honneur, et elle a daigné la leur donner elle-même.

Les troupes ont défilé devant Sa Majesté.

Il était trois heures quand cette magnifique revue a été terminée.

1119. ENTRÉE DU ROI CHARLES X A PARIS APRÈS LE SACRE (6 juin 1825).

Par M. le général baron LEJEUNE en 1825. — Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

Huit jours après le sacre, le Roi revint à Paris et fit son entrée par la barrière de la Villette.

« Le Roi, rapporte le *Moniteur* du 7 juin 1825, fut « reçu à la barrière par le corps municipal de Paris, ayant « à sa tête M. le comte de Chabrol (5), préfet du département de la Seine, accompagné de M. le préfet de police (6). Le Roi était dans la voiture du sacre, ayant à sa « gauche madame la Dauphine (4); M. le Dauphin (1) était « placé en face du Roi, ayant à sa droite madame la du« chesse de Berri (7). » Sa Majesté était accompagnée d'un corps très-nombreux d'officiers généraux et supérieurs.

1120. BATAILLE DE NAVARIN (20 octobre 1827). — Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

Par M. Louis GARNERAY en 1830.

1121. BATAILLE DE NAVARIN (20 octobre 1827).

Par M. BOUTERWEK en 1837, d'après le tableau M. Charles Langlois. — Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

On lit dans le *Moniteur* du 10 novembre : « Les ami-

(1) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479. (2) Louis-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 479. (3) Louis-Henri-Joseph de Bourbon, *voir la note* p. 448. (4) Marie-Thérèse-Charlotte de France, *voir la note* p. 894. (5) *Voir la note* p. 901. (6) Delavau, *voir la note* p. 914. (7) *Voir la note* p. 899.

« raux des escadres réunies de France (1), d'Angleterre (2) « et de Russie (3), ont adressé la lettre suivante à Ibrahim- « Pacha.

« De la rade devant Navarin, le 22 septembre 1827.

« Votre excellence n'ignore pas qu'en vertu du traité « convenu à Londres entre l'Angleterre, la France et la « Russie, les puissances alliées sont convenues de réunir « leurs efforts pour empêcher le transport de troupes, « d'armes, et de munitions, en aucune partie de la Grèce. « Cette mesure est aussi avantageuse aux intérêts du « Grand Seigneur qu'aux négociants qui font le commerce « dans l'Archipel, et c'est dans l'intérêt de l'humanité « que les trois puissances ont cru devoir embarquer des « troupes pour s'opposer à la résistance que les chefs otto- « mans auraient pu faire. Il serait pénible pour nous, « comme pour nos souverains respectifs, d'avoir recours « à la force, n'ayant d'autre but que d'empêcher l'effusion « du sang. Notre résolution est tellement ferme, qu'il est « inutile que vous cherchiez à entraver son exécution, et « il est de notre devoir de vous prévenir que nous avons « reçu l'ordre d'employer tous les moyens conciliateurs « possibles pour mettre fin à cette lutte sanglante avant « d'avoir recours à des extrémités rigoureuses. Nous vous « prévenons d'ailleurs que le premier coup de canon qui « sera tiré sur notre flotte sera le signal de la destruction « de la vôtre. »

Cette lettre des trois amiraux étant restée sans réponse, les commandants des escadres des trois puissances signataires du traité de Londres se réunirent, le 18 octobre, auprès de Zante, pour aviser au moyen d'atteindre le but spécifié dans ce traité.

Le 20 ils se présentèrent devant Navarin, où la flotte ottomane et égyptienne se trouvait réunie.

« A deux heures le vaisseau de tête l'*Asia* donnait dans « le port et avait dépassé les batteries; à deux heures et « demie il mouillait par le travers du vaisseau amiral turc « et était suivi par les autres vaisseaux anglais.

« *La Sirène* suivait, et à deux heures vingt-cinq minu- « tes le capitaine Robert (4) la mouillait à portée de pistolet de

(1) Le chevalier Henri de Rigny, contre-amiral, depuis vice-amiral, comte, etc. (2) Le vice-amiral sir Edouard Codrington. (3) Le contre-amiral comte Heyden, depuis amiral. (4) Jean-René Robert, capitaine de frégate, depuis capitaine de vaisseau.

« la première frégate de la ligne turque. En ce moment « un canot de la frégate anglaise *le Darmouth* accostait « un des brûlots auprès desquels elle avait mouillé quel- « ques minutes avant, lorsqu'un coup de fusil parti de ce « brûlot tua l'officier anglais qui commandait le canot. *La* « *Sirène* était alors si près du brûlot, qu'elle aurait pu le « couler s'il n'y avait pas eu du danger pour le canot an- « glais. *Le Darmouth* fit alors une fusillade sur le brûlot « pour dégager ses embarcations. Presque à la même mi- « nute *la Sirène* étant vergue à vergue de la frégate égyp- « tienne à deux batteries *l'Esmina*, l'amiral de Rigny la « héla au porte-voix, en disant que, si elle ne tirait pas, « il ne tirerait pas sur elle : au même instant deux coups « de canon partirent d'un des bâtiments qui étaient dans « la poupe de *la Sirène*, sur laquelle un homme fut tué ; « l'autre parut dirigé sur *le Darmouth*. Dès lors le com- « bat s'engagea.

« Il est à remarquer que, presque en même temps que « cela se passait à l'entrée, l'amiral Codrington envoyait « une embarcation sur le vaisseau portant pavillon ami- « ral, et que le pilote anglais fut tué d'un coup de fusil « dans le canot parlementaire.

« L'engagement devint bientôt général ; les vaisseaux « russes eurent à essuyer le feu des forts, qui ne com- « mencèrent à tirer qu'au cinquième bâtiment, qui était « *le Trident*.

« A cinq heures du soir la première ligne des Turcs « était détruite, les vaisseaux et frégates rasés, coulés, in- « cendiés, le reste s'en allait à la côte, où ils se brûlaient « eux-mêmes.

« De cet armement formidable il ne reste plus à flot « qu'une vingtaine de corvettes et de bricks ; encore sont- « ils abandonnés.

« Ainsi a été accomplie la menace qui avait été faite à « Ibrahim que, si un coup de canon était tiré sur les pa- « villons alliés, il y allait du sort de la flotte entière (1). »

1122. MORT DE BISSON (5 novembre 1827).

Par Mme RANG en 1837.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

Bisson (2), enseigne de vaisseau, avait été placé avec quinze hommes d'équipage à bord d'un brick-pirate grec, pris par la corvette *la Lamproie*, qui faisait partie en 1827

(1) *Moniteur* du 9 novembre 1827. (2) Henri Bisson.

de la station du Levant, sous le commandement de l'amiral de Rigny : le brick faisait route avec la frégate *la Magicienne*.

« Dans la nuit du 4 au 5 novembre, rapporte le pilote « Trémentin [1] dans la déposition qu'il fit le 9 novembre « suivant au commandant supérieur de la station, le mau« vais temps nous ayant séparés de la frégate, le capitaine « se détermina à chercher un abri contre le vent et fit « route en conséquence pour l'île de Stampalie. A deux « heures moins un quart, arrivés à la pointe de l'île, deux « des prisonniers grecs se sont jetés à la mer pour joindre « la terre. Le 5, à huit heures du matin, nous avons « mouillé dans une petite baie, située à trois milles *dans le* « nord-ouest de la ville de Stampalie. Le même jour *M. le* « capitaine Bisson fit charger nos quatre canons, tous nos « fusils, et fit monter sur le pont tous les sabres. Aucune « disposition ne fut négligée pour repousser les pirates, « qu'il supposait pouvoir venir nous attaquer à l'instigation « des deux Grecs échappés.

« A six heures du soir le capitaine fut prendre un peu « de repos. Avant de me laisser, il me dit : « Pilote, si nous « sommes attaqués par les pirates et qu'ils réussissent à « s'emparer du bâtiment, jurez-moi de *mettre le feu aux* « poudres, si vous me survivez. » Je lui promis de *remplir* « fidèlement son intention.

« A dix heures du soir nous aperçûmes deux grandes « tartanes doubler une pointe de rocher, dont les hommes « se mirent aussitôt à pousser des cris : chacun de nous se « mit aussitôt à son poste de combat. Le capitaine Bisson « monta sur le beaupré pour mieux observer les tartanes « qui se dirigeaient sur notre avant en nageant avec force. « Le capitaine les fit héler plusieurs fois : enfin les voyant « à demi-portée de fusil, il nous donna l'*ordre de tirer* et « tira lui-même son fusil à deux coups : *elles nous* répon« dirent par une vive fusillade. Une des tartanes nous « aborda presque aussitôt par-dessous le beaupré, et l'au« tre par la joue de bâbord. Plusieurs des nôtres avaient « déjà succombé ; en un instant, malgré tous nos efforts et « ceux de notre brave capitaine, plus d'une trentaine de « Grecs furent sur notre pont ; une grande partie d'eux s'af« falèrent dans la cale et dans les autres parties du bâti« ment pour piller. Je combattais en ce moment à tribord,

[1] Yves Trémentin, depuis enseigne de vaisseau.

« près du capot de la chambre; le capitaine, qui venait du « gaillard d'avant et qui était couvert de sang, me dit : « Ces brigands sont maîtres du navire, la cale et le pont en « sont remplis; c'est là le moment de terminer l'affaire. » « Il s'affala aussitôt sur le tillac de l'avant-chambre, qui « n'était que trois pieds au-dessous du pont et où étaient « les poudres : il tenait cachée dans sa main gauche une « mèche; dans cette position il avait le milieu du corps « au-dessus du pont. Il me donna l'ordre d'engager les « Français encore en vie de se jeter à la mer; ensuite il « ajouta en me serrant la main : « Adieu, pilote; je vais « tout finir. » Peu de secondes après l'explosion eut lieu, « et je sautai en l'air.

« Étant arrivé à terre, presque mourant et gisant sur le « sable, sans secours, et je ne saurais dire comment j'y « suis arrivé; ce n'est que par l'effet de la puissance divine.

« Enfin des hommes envoyés par le gouverneur de l'île « pour faire la recherche des malheureux qui auraient pu « gagner le rivage m'ont enlevé et conduit chez lui à deux « heures du matin du 6 (1)..... »

1123. ENTRÉE DU ROI CHARLES X A COLMAR (10 sept. 1828).

Par M. WACHSMUT en 1839. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

Vers la fin du mois d'août 1828 Charles X fit un voyage dans les départements de l'est.

Le Roi quitta Paris le 31 août, arriva le même jour à Meaux, à Châlons-sur-Marne le 1er septembre, à Verdun le 2, à Metz le 3, à Saverne et à Château-Salins le 6, et le 7 à Strasbourg, d'où il partit le 10 pour se rendre à Colmar.

« A la limite du département du Haut-Rhin, Sa Majesté « a été reçue, sous un arc de triomphe, par M. Jordan (2), « préfet du Haut-Rhin, et M. le comte de Rambourg (3), « maréchal de camp commandant le département. M. le « préfet a eu l'honneur de complimenter le Roi.

« Sa Majesté, à l'entrée de la ville de Colmar, a trouvé « le baron de Muller, maire de la ville, qui, à la tête du « corps municipal, a eu l'honneur de remettre au Roi les « clefs de la ville.

« Sa Majesté s'est rendue d'abord à l'église, où elle a été

(1) *Moniteur* du 23 janvier 1828. (2) Charles-Antoine-Hippolyte Jordan, depuis préfet d'Ille-et-Vilaine. (3) Gabriel-Pierre-Patrice, vicomte de Rambourg.

« reçue par M. l'évêque de Strasbourg (1), accompagné de « son grand vicaire ; puis elle est allée à l'hôtel de la pré« fecture, où peu de temps après elle a reçu les auto« rités (2). »

1124. ENTREVUE DU GÉNÉRAL MAISON ET D'IBRAHIM PACHA A NAVARIN (septembre 1828).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

Par M. Charles Langlois en 1839.

Depuis sept ans que la Grèce avait secoué ses fers, un grand mouvement de sympathie nationale avait éclaté dans toute la France en faveur de cette malheureuse contrée. Ce mouvement finit par entraîner le gouvernement lui-même, et au mois de septembre 1828 une armée française, sous les ordres du général Maison (3), partit de Toulon pour aller affranchir la Morée de l'invasion égyptienne. Ibrahim-Pacha, qui commandait l'armée de son père Mehemet-Ali, vice-roi d'Égypte, n'essaya pas contre les Français une dangereuse résistance.

L'évacuation de la Morée par les troupes musulmanes fut bientôt convenue, et l'armée française, dans son campement auprès de Modon, assista, l'arme au bras, à cette opération pendant qu'elle s'accomplissait.

Un jour Ibrahim-Pacha, suivi d'une partie de ses officiers, traversa la mer sur une légère barque et se dirigea vers le quartier général français, escorté de toute la population grecque, surprise de voir au milieu d'elle le chef de ses persécuteurs.

Le général Maison s'empressa d'offrir un de ses chevaux au fils de Mehemet-Ali. L'armée française était sous les armes. Ils passèrent ensemble devant le front des troupes, qui manœuvrèrent et défilèrent devant les deux généraux en chef. Ibrahim fut ensuite reconduit avec les honneurs dus à son rang, et il retourna à Navarin sur le même canot qui l'avait conduit à Modon.

1125. PRISE DE PATRAS (4 octobre 1828).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

Par M. Hippolyte Lecomte en 1841.

Après avoir fait embarquer la troisième brigade comman-

(1) Jean-François-Marie Le Pape de Trevern. (2) *Moniteur* du 18 septembre 1828. (3) *Voir la note* p. 509.

dée par le général Schneider (1), le général Maison (2), commandant en chef, l'avait dirigée sur le golfe de Lépante pour s'assurer de Patras et du château de Morée.

Le général Schneider se présenta le 4 devant la ville de Patras. Le commandant turc semblant peu disposé à la rendre, les Français commencèrent quelques démonstrations d'attaque. La capitulation ne se fit point attendre, et l'on prit possession de la place. Il fut convenu avec le commandant de Patras que le château de Morée serait remis également aux troupes françaises (3).

1126. PRISE DE CORON (9 octobre 1828).

Par M. Hippolyte LECOMTE en 1840. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

Ibrahim-Pacha ayant quitté Navarin et le territoire grec le 5 octobre, avec la dernière division égyptienne, le général Maison (2) prit aussitôt possession de la citadelle de Navarin; il s'empara ensuite de Modon.

La brigade du général Tiburce Sébastiani se porta le 7 devant Coron. Le commandant de la place se refusant d'en faire la remise aux troupes françaises, « on fit aussitôt mettre les pièces en batterie; la frégate *l'Amphitrite* s'embossa à demi-portée de la place et fut ralliée dans la soirée du 7 octobre par les vaisseaux *le Breslaw* et *le Wellesley*. » Ces démonstrations suffirent pour réduire le commandant de Coron. Le 9 la ville ouvrit ses portes.

1127. PRISE DU CHATEAU DE MORÉE (GRÈCE) (30 oct. 1828).

Par M. Charles LANGLOIS en 1836. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

Après la capitulation de Patras, conformément à la convention conclue entre le général Schneider (1) et Ali-Abdalla-Pacha, le château de Morée devait être remis aux troupes françaises; mais les agas qui y commandaient ayant déclaré qu'ils s'enseveliraient sous les ruines plutôt que d'en faire la remise, le général Maison (2), commandant l'armée française en Morée, ordonna d'entreprendre sans délai le siége de cette place.

« Le 18, dit le général dans son rapport, je fus informé « à Navarin de l'état des choses dans le golfe de Lépante.

(1) Antoine-Virgile Schneider, maréchal de camp, commandant la troisième brigade de la division d'expédition en Morée, depuis lieutenant général. (2) *Voir la note* p. 509. (3) Extrait du *Moniteur*.

« Le 20 toutes les troupes étaient en marche, le 22 au soir « j'étais devant le château de Morée, le 23 au matin je re- « connus le fort et les travaux commencés. Ils sont consi- « dérables, et il en reste beaucoup à faire; mais j'espère « bien célébrer la fête du roi par la soumission du château « de Morée.

« La brèche était ouverte le 30 octobre. On aurait pu « donner l'assaut dès ce moment; j'attendais toutefois que « le canon eût achevé de l'élargir, lorsqu'un parlementaire « sortit de la place, où le drapeau blanc venait d'être ar- « boré en signe de paix.....

« Deux compagnies du seizième et du *quarante-deuxième* « prirent possession de la porte. La remise des armes *coûta* « beaucoup aux Turcs; mais je voulais les punir de leur « résistance à la capitulation de Patras, et je fus inflexible. « J'ai distribué les armes aux officiers généraux et supé- « rieurs des différents corps de l'artillerie et aux officiers « supérieurs des marines française et anglaise (1). »

1128. BAL DONNÉ AU ROI DE NAPLES FRANÇOIS Ier, PAR LE DUC D'ORLÉANS AU PALAIS-ROYAL (31 mai 1830).

. . . .

« Le 31 mai 1830 le duc d'Orléans (2) donna au Palais- « Royal une fête magnifique au roi (3) et à la reine (4) des « Deux-Siciles. Dès sept heures du soir une foule immense « occupait le jardin et encombrait les rues adjacentes.

« Le roi Charles X se rendit au Palais-Royal, accompa- « gné de M. le Dauphin (5), de madame la Dauphine (6) et « des grands officiers de leurs maisons, et entourés d'une « escorte de gardes du corps.

« Leurs Majestés Siciliennes *arrivèrent plus tard* avec le « prince de Salerne (7) et Madame, duchesse de Berri (8).

« Le bal se prolongea de la manière la plus animée jus- « qu'à six heures du matin.....

« Il n'y avait qu'une voix sur la beauté, l'élégance et la « magnificence de la fête (9). »

(1) *Rapport du général Maison au ministre de la guerre*; *Moniteur* du 20 novembre 1828. (2) Louis-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 479. (3) François Ier. (4) Marie Isabelle, infante d'Espagne. (5) Louis-Antoine d'Artois, *voir la note* p. 479. (6) Marie-Thérèse-Charlotte de France, *voir la note* p. 894. (7) Léopold-Joseph Michel, frère du roi des Deux-Siciles, François Ier. (8) *Voir la note* p. 899. (9) *Moniteur* du 2 juin 1830.

1129. COMBAT DE SIDI-FERRUCH APRÈS LE DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE (14 juin 1830).

Par M. CARBILLET en 1837, d'après le tableau de M. Charles Langlois. Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

Une expédition contre Alger avait été résolue par le roi Charles X : le commandement en fut donné à M. de Bourmont (1), ministre de la guerre. Le 16 mai 1830, toute l'armée rassemblée à Toulon était embarquée ; mais les vents étaient contraires, et ce ne fut que le 26 que l'amiral Duperré (2), commandant de la flotte, put donner le signal de mettre à la voile. Le 13 juin, tous les bâtiments ralliés étaient en vue de la côte d'Afrique.

« Des ordres furent donnés pour que le débarquement « commençât le 14. La première division atteignit la terre « avant cinq heures du matin, sans éprouver aucune résis« tance; les deux autres divisions débarquèrent successi« vement. »

La division Berthezène, formée en colonnes d'attaque, se dirigea sur la position occupée par l'armée du Dey; la première brigade, commandée par le général Poret de Morvan (3), attaqua la gauche de l'ennemi; la seconde, aux ordres du général Achard (4), se porta directement sur ses batteries, tandis que la brigade Clouet en seconde ligne servait de réserve, et pouvait appuyer l'une ou l'autre des deux premières brigades si les circonstances l'exigeaient.

« Bientôt les batteries ennemies commencèrent leur feu « et le continuèrent, quoiqu'elles fussent battues directe« ment par notre artillerie de campagne, et prises d'é« charpe par les bâtiments du roi, qui s'étaient placés à « l'est de la presqu'île. Le général Berthezène (5) reçut l'ordre « de tourner par la gauche la position qu'occupait l'ennemi.

« Le mouvement eut le résultat qu'on en attendait; les « batteries furent abandonnées : treize pièces de seize et « deux mortiers tombèrent en notre pouvoir. Les divisions « Loverdo et d'Escars suivirent le mouvement de la pre« mière. A onze heures le combat avait cessé, et l'ennemi « fuyait de toutes parts. »

(1) Louis-Auguste-Victor de Ghaisne, comte de Bourmont, pair de France, lieutenant général, commandant la deuxième division d'infanterie de la garde royale, depuis maréchal de France, etc. (2) *Voir la note* p. 790. (3) Paul-Jean-Baptiste, baron Poret de Morvan, maréchal de camp. (4) Jacques-Michel-François, baron Achard, maréchal de camp, depuis lieutenant général, etc. (5) Pierre, baron Berthezène, lieutenant général, depuis pair de France. (6) *Rapport du général comte de Bourmont au président du conseil des ministres; Moniteur* du 22 juin 1830.

1130. BATAILLE DE STAOUELI (19 juin 1830).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 95.

. . . .

L'armée ennemie occupait, le 15 juin 1830, le camp de Staoueli, en avant des positions que prenaient les troupes françaises, au fur et à mesure de leur débarquement sur la côte de Sidi-Ferruch; les contingents de Constantine, d'Oran et de Titeri, arrivés dans la journée du 18, élevèrent sa force à plus de quarante mille hommes.

Le débarquement n'était pas encore terminé, lorsque le général en chef, M. de Bourmont(1), eut connaissance que dans la nuit du 18 au 19 l'ennemi avait établi des batteries en avant du front de son camp. S'attendant à être attaqué, il donna aussitôt ses ordres. « Effectivement « le 19, à la pointe du jour, l'armée ennemie s'avança sur « une ligne beaucoup plus étendue que le front de nos positions; mais ce fut contre les brigades Clouet et Achard « que se dirigèrent ses plus grands efforts. Là se trouvait « la milice turque. Son attaque se fit avec beaucoup de résolution; des janissaires pénétrèrent jusque dans les retranchements qui couvraient le front de nos bataillons. « Ils y trouvèrent la mort. La troisième brigade de la division Berthezène et les deux premières brigades de la « division Loverdo furent attaquées par les contingents « d'Oran et de Constantine. Après avoir laissé l'ennemi s'avancer jusqu'au fond du ravin qui couvrait la position, « le général Loverdo (2) le fit charger à la baïonnette : beaucoup de fantassins arabes restèrent sur la place. Après « avoir repoussé l'ennemi, la brigade Clouet reprit l'offensive. L'ardeur des troupes était telle qu'il eût été difficile « de les contenir. Les brigades Achard et Poret de Morvan s'avancèrent pour soutenir la brigade Clouet; le moment décisif était venu. Le général Bourmont ordonna « l'attaque des batteries et du camp de l'ennemi. Les deux « premières brigades de la division Loverdo, conduites « par les généraux Damrémont (3) et d'Uzer (4), marchèrent « en avant. La troisième brigade, qui avait été détachée sur « la gauche, suivit, sous les ordres du général d'Arcine (5),

(1) *Voir la note* p. 929. (2) Nicolas, comte Loverdo, lieutenant général. (3) Charles-Marie Denys, comte de Damrémont, maréchal de camp, depuis lieutenant général, pair de France et gouverneur général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique. (4) Louis, vicomte d'Uzer, maréchal de camp. (5) Jean-François-Emmanuel Collomb d'Arcine, maréchal de camp.

« le mouvement de la brigade Clouet. Trois régiments de « la division d'Escars s'avancèrent pour former la réserve. « Le feu des batteries qu'avait construites l'ennemi en « avant de son camp n'arrêta pas un moment nos troupes. « Les huit pièces de bronze qui les armaient furent enle- « vées par le vingtième régiment de ligne. Les Turcs et les « Arabes avaient pris la fuite de toutes parts; leur camp « tomba en notre pouvoir; quatre cents tentes y étaient « dressées : celles de l'aga d'Alger, des beys de Constan- « tine et de Titeri, sont d'une grande magnificence. On a « trouvé une quantité considérable de poudre et de projecti- « les, des magasins de subsistances, plusieurs troupeaux de « moutons et cent chameaux environ, qui vont augmenter « nos moyens de transport. Nos soldats coucheront sous « les tentes de l'ennemi (1). »

1130 *bis*. ATTAQUE D'ALGER PAR TERRE ET PAR MER. PRISE DES HAUTEURS QUI DOMINENT CETTE VILLE. (29 juin 1830).

Par M. Théodore Gudin en 1831. Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

« Le projet d'attaquer l'ennemi en avant d'Alger fut « exécuté le 29 à la pointe du jour; mais les dispositions « qui avaient été prises d'abord reçurent quelques modi- « fications dans les trois divisions de l'armée. L'ardeur et « le dévouement sont les mêmes, je pensai que l'honneur « de combattre devait être réparti également. L'attaque de « la droite fut confiée à la deuxième et à la troisième bri- « gade de la division Berthezène, celle du centre à la pre- « mière et à la troisième brigade de la division Loverdo; le « duc d'Escars (2) reçut l'ordre d'attaquer par la gauche « avec les deux premières brigades de sa division, et de « suivre à peu près la ligne de partage des ravins qui ver- « sent à l'est et à l'ouest d'Alger. C'est de ce côté que l'en- « nemi avait réuni le plus de forces. Les brigades Berthier « et Hurel mirent dans l'attaque autant de vigueur qu'elles « avaient montré de constance et de sangfroid dans la po- « sition défensive qu'elles avaient occupée les jours précé- « dents. Enfoncé par elles, l'ennemi n'attendit pas le choc « sur les autres points, et de toutes parts il prit la fuite. La « division Berthezène changea de direction et alla occuper

(1) *Rapport du général comte de Bourmont au président du conseil des ministres*; *Moniteur* du 23 juin 1830. (2) Amédée-François-Régis de Pérusse, duc d'Escars, pair de France, lieutenant général, etc.

« la crête des collines qui s'élèvent entre la mer et le point
« d'attaque de la division d'Escars. Ces collines dominent
« tout le pays environnant. Le général Loverdo (1) marche
« vers le château de l'Empereur, et profita de la forme du
« terrain pour établir deux bataillons à moins de 400 mè-
« tres de cette forteresse et sur un des versants du plateau
« qui la commande. Le duc d'Escars se rapprocha aussi du
« château de l'Empereur, pour que les deux brigades fus-
« sent à portée de concourir, dès la nuit suivante, à l'ou-
« verture de la tranchée : quoique la hauteur du point le
« plus élevé des collines qui entourent Alger n'excède pas
« 300 mètres, les accidents de terrain sont fortement pro-
« noncés. La profondeur des ravins, l'extrême rapidité de
« leurs berges, les arbres et les haies dont le sol est entiè-
« rement couvert, ont rendu les marches des deuxième et
« troisième divisions longues et fatigantes (2). »

1131. ATTAQUE D'ALGER PAR MER (3 juillet 1830).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 75.

Par M. Morel Fatio en 1836.

Pendant que l'armée de terre était retenue devant le fort de l'Empereur par les travaux de tranchée, l'amiral Duperre (3) disposait la flotte pour le bombardement de la ville d'Alger.

« Toute la journée du 3 juillet, dit-il dans son rapport
« au ministre de la marine, l'armée, à laquelle le calme
« n'avait pu permettre de se rallier à aucun ordre, cher-
« chait, d'après le signal que j'en avais fait, à se ranger à
« l'ordre de bataille. A deux heures, dix vaisseaux et fré-
« gates, soit de l'escadre de bataille, soit de l'escadre de
« débarquement, y étaient parvenus, en se formant sur le
« vaisseau-amiral, qui avait la tête. Les autres cherchaient
« à prendre leur poste. A deux heures quinze minutes
« l'armée a laissé arriver en ligne, pour défiler sur toutes
« les batteries de mer, en commençant par les trois de la
« pointe de Pescade. Un peu avant d'arriver par leur tra-
« vers, j'ai reconnu qu'elles étaient évacuées par l'ennemi,
« et en même temps j'ai aperçu un détachement de nos
« troupes qui descendaient d'un camp voisin et qui en ont

(1) *Voir la note* p. 930. (2) *Rapport du général comte de Bourmont au président du conseil des ministres ; Moniteur* du 14 juillet 1830. (3) *Voir la note* p. 790.

« pris possession, et y ont fait flotter un mouchoir blanc, « qui a bientôt été remplacé par un pavillon envoyé dans « un canot de *la Bellone* qui, par sa position, se trouvait « en avant de l'armée. Ce mouvement d'évacuation avait « sans doute été provoqué par l'attaque faite le 1er par « M. le contre-amiral de Rosamel (1), et la reconnaissance « que j'avais faite hier en ralliant l'armée. Ces batteries « sont au nombre de trois : une de cinq canons était dés- « armée ; la deuxième, armée de dix-huit canons, et la « troisième de dix canons, avaient conservé leurs pièces « et leur armement. Une batterie rasante, voisine de « celles-ci, était également évacuée.

« A deux heures quarante minutes le capitaine de vais- « seau Gallois (2), commandant *la Bellone*, en avant de l'ar- « mée, a ouvert, sur le fort des Anglais, à petite portée de « ses canons de dix-huit, un feu vif et bien soutenu. L'en- « nemi y a riposté aussitôt. A deux heures cinquante mi- « nutes, le vaisseau-amiral, à demi-portée de canon, a « commencé le feu, et successivement tous les bâtiments « de l'armée, je dirai même jusqu'aux bricks, ont défilé, « à demi-portée de canon, sous le feu tonnant de toutes les « batteries, depuis celle des Anglais jusqu'à celle du môle « inclusivement. Les bombardes ont riposté sous voiles « aux bombes nombreuses lancées par l'ennemi. Le feu « vient de cesser à cinq heures avec le dernier bâtiment de « l'armée (3). »

1132. PRISE DU FORT DE L'EMPEREUR (4 juillet 1830).

Par M. WACHSMUT en 1838. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

Après le combat de Staoueli, l'armée expéditionnaire se mit en marche sur Alger. L'ennemi s'étant présenté de nouveau à Sidi-Kalef, fut repoussé comme il l'avait été à Sidi-Ferruch. Le 29 les troupes françaises ouvraient la tranchée devant le fort de l'Empereur, position avancée et formidable qui peut être considérée comme le boulevard d'Alger.

« On devait s'attendre, rapporte la correspondance du « général en chef, à des sorties vigoureuses ; l'occupation « du fort de l'Empereur permettait à l'ennemi de se ras- « sembler sans danger en avant de la Casaubah.

(1) *Voir la note* p. 847. (2) Thomas-Alexandre-Esprit-François Gallois, depuis contre-amiral. (3) *Supplément au Moniteur* du 12 juillet 1830.

« Tout fut prêt le 4 avant le jour ; à quatre heures du ma-
« tin une fusée donna le signal, et le feu commença. Celui
« de l'ennemi pendant trois heures y répondit avec beau-
« coup de vivacité. Les canonniers turcs, quoique l'élar-
« gissement des embrasures les mit presque à découvert,
« restaient bravement à leur poste; mais ils ne purent
« lutter longtemps contre l'adresse et l'intrépidité des nô-
« tres, que le général Lahitte (1) animait de son exemple et
« de ses conseils. A huit heures le feu du fort était éteint,
« celui de nos batteries continua de ruiner les défenses.
« L'ordre de battre en brèche avait été donné et commen-
« çait à s'exécuter, lorsqu'à dix heures une explosion
« épouvantable fit disparaître une partie du château. Des
« jets de flammes, des nuages de poussière et de fumée s'é-
« levèrent à une hauteur prodigieuse. Des pierres furent
« lancées dans toutes les directions; mais sans qu'il en ré-
« sultât de graves accidents.

« Le général Hurel (2) commandait la tranchée : il ne
« perdit pas un moment pour franchir l'espace qui séparait
« nos troupes du château, et pour les y établir au milieu
« des décombres (3). »

1133. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A ALGER (5 juil. 1830).

PRISE DE POSSESSION DE LA CASAUBAH.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 86.

Par M. Eugène Flandin en 1838.

Aussitôt après la prise du fort l'Empereur, le dey s'était empressé d'envoyer des parlementaires près du général en chef des troupes françaises (4). Cependant rien n'était encore terminé dans la journée du 4; seulement les hostilités avaient été suspendues. On se préparait le 5 à recommencer les attaques, lorsque le dey accepta enfin les conditions qui lui avaient été proposées.

A onze heures du matin, le 5 juillet, l'armée française traversa les rues d'Alger, et prit possession de la Casaubah (5).

(1) Jean-Ernest Ducos, vicomte de Lahitte, maréchal de camp, commandant l'artillerie de l'expédition d'Afrique, depuis lieutenant général. (2) François-Alexandre, baron Hurel, maréchal de camp, depuis lieutenant général. (3) *Moniteur* du 13 juillet 1830. (4) Le comte de Bourmont, *voir la note* p. 929. (5) *Moniteur* du 13 juillet 1830.

1134. ARRIVÉE DU DUC D'ORLÉANS AU PALAIS ROYAL (30 juillet 1830). Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par M. Horace VERNET en 1834.

1134 *bis*. ARRIVÉE DU DUC D'ORLÉANS AU PALAIS ROYAL (30 juillet 1830).

Par M. CARBILLET en 1836, d'après le tableau de M. Horace Vernet. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Le 26 juillet 1830 des ordonnances subversives de la Charte constitutionnelle parurent dans le *Moniteur*, et la folle tentative de les exécuter devint le signal de la résistance populaire. Après trois jours de combat dans les rues de Paris, les défenseurs de la Charte restèrent victorieux sur tous les points. La lutte était terminée; mais le gouvernement qui avait eu la funeste présomption de l'engager était tombé sans pouvoir se relever désormais. La crainte de l'anarchie préoccupait les esprits, et tous les vœux appelaient le duc d'Orléans (1) à préserver la France de cet épouvantable fléau. Interprètes de la pensée publique, les députés présents à Paris s'empressèrent d'inviter le duc d'Orléans à se rendre dans la capitale, pour y exercer les fonctions de lieutenant général du royaume.

Le prince, informé de cette manifestation du vœu de ses concitoyens, se décida à remplir le devoir qui lui était imposé par la gravité des circonstances. Il partit à pied de Neuilly, accompagné de M. de Berthois, son aide de camp, du colonel Heymès (2) et de M. Oudard (3), et arriva au Palais-Royal à dix heures du soir.

1135. LE DUC D'ORLÉANS SIGNE LA PROCLAMATION DE LA LIEUTENANCE GÉNÉRALE DU ROYAUME (31 juill. 1830). Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par M. COURT en 1836.

1135 *bis*. LE DUC DORLÉANS SIGNE LA PROCLAMATION DE LA LIEUTENANCE GÉNÉRALE DU ROYAUME (31 juill. 1830).

Par M. COURT en 1836. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Le duc d'Orléans (1) ayant reçu au Palais-Royal, le 31

(1) *Voir la note* p. 479. (2) Pierre-Agathe Heymès, colonel, depuis aide de camp du roi et lieutenant général. (3) Jacques-Parfait Oudard, secrétaire du cabinet de madame la duchesse d'Orléans, depuis secrétaire des commandements de la reine et administrateur du domaine privé du roi.

juillet, à neuf heures du matin, les commissaires de la réunion des députés ([1]), ils lui présentèrent la résolution suivante :

« La réunion des députés actuellement à Paris a pensé « qu'il était urgent de prier S. A. R. Mgr le duc d'Orléans « de se rendre dans la capitale pour y exercer les fonctions « de lieutenant général du royaume, et de lui exprimer « le vœu de conserver les couleurs nationales. Elle a de « plus senti la nécessité de s'occuper sans relâche d'assurer « à la France, dans la prochaine session des chambres, « toutes les garanties indispensables pour la pleine et en- « tière exécution de la Charte.

« Paris, ce 30 juillet 1830. »

(Suivent les signatures.)

Le duc d'Orléans signa alors au milieu d'eux la proclamation suivante :

« Habitants de Paris,

« Les Députés de la France, en ce moment réunis à Pa- « ris, m'ont exprimé le désir que je me rendisse dans cette « capitale pour y exercer les fonctions de *Lieutenant Gé-* « *néral* du royaume.

« Je n'ai pas balancé à venir partager vos dangers, à « me placer au milieu de votre héroïque population, et à « faire tous mes efforts pour vous préserver des calamités « de la guerre civile et de l'anarchie.

« En rentrant dans la ville de Paris je portais avec or- « gueil les couleurs glorieuses que vous avez reprises, et « que j'avais moi-même longtemps portées.

« Les chambres vont se réunir et aviseront aux moyens « d'assurer le règne des lois et le maintien des *droits* de la « nation.

« La Charte sera désormais une vérité. »

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

1136. LE DUC D'ORLÉANS PART DU PALAIS-ROYAL POUR SE RENDRE A L'HOTEL-DE-VILLE (31 juillet 1830)

Par M. Horace Vernet en 1833.

Aile du Midi. 1er étage. Salle de 1830. N° 138.

1137. ARRIVÉE DU DUC D'ORLÉANS SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE (31 juillet 1830).

Par M. Larivière en 1836.

(1) MM. H. Sébastiani, président, *voir la note* p. 731. Auguste Périer. Bérard, Benjamin Delessert, André Gallot, Mathieu Dumas, Dugas-Montbel, Kératry, Auguste de Saint-Aignan, Duchaffaut, Persil, Bailliot.

1138. **ARRIVÉE DU DUC D'ORLÉANS SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE (31 juillet 1830).** Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Par M. FÉRON en 1836, d'après le tableau de M. Larivière.

1139. **LECTURE A L'HOTEL-DE-VILLE DE LA DÉCLARATION DES DÉPUTÉS ET DE LA PROCLAMATION DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME (31 juillet 1830).** Aile du Midi. 1er étage. Salle de 1830. N° 138.

Par le baron GÉRARD en 1836.

1140. **LECTURE A L'HOTEL-DE-VILLE DE LA DÉCLARATION DES DÉPUTÉS ET DE LA PROCLAMATION DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME (31 juillet 1830).**

Par M. François DUBOIS en 1836, d'après le tableau du baron Gérard. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

La proclamation du Lieutenant Général du royaume (1) venait d'être répandue dans Paris, et la confiance universelle avait répondu à ces loyales paroles : *La Charte sera désormais une vérité.* Cependant le duc d'Orléans sentit que ce grand acte ne suffisait pas par lui-même, mais qu'il fallait encore le confirmer par une sorte de promulgation officielle, et il résolut d'aller la faire en personne à l'Hôtel-de-Ville. Au moment où le prince allait partir, la réunion des députés arriva en masse au Palais-Royal pour offrir ses félicitations. Dès qu'elle fut informée du parti qu'il prenait, elle voulut s'y associer, et les députés s'écrièrent d'une voix unanime : « Nous vous suivrons tous à l'Hôtel-de-Ville. » En effet, ils partirent tous à pied, à la suite du prince, qui était seul à cheval, avec le général Gérard (2) et un ou deux aides de camp. A peine le duc d'Orléans fut-il aperçu par la multitude innombrable qui entourait le Palais-Royal et qui couvrait la place encore toute pleine des traces récentes du combat, qu'on la vit tout entière s'élancer dans la cour avec un enthousiasme impossible à décrire. Il fallut quelque temps avant que le Lieutenant Général, suivi des députés qui se serraient derrière lui, pût avancer d'un seul pas. Enfin le prince, poussant son cheval, s'avance seul au milieu de la foule, qui s'empresse à son tour de lui frayer passage à travers les barricades. Cette foule, qui semblait

(1) Louis-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 479. (2) *Voir la note* p. 509.

si bien sentir le bonheur d'échapper aux maux dont le dévouement du duc d'Orléans allait préserver la France grossissait à chaque pas et se pressait toujours sur lui en l'entourant de ses bénédictions. Ce fut au milieu de ce cortége que le duc d'Orléans arriva sur la place de l'Hôtel-de-Ville, sur cette place, principal théâtre de la glorieuse lutte soutenue dans les journées précédentes. Ce fut là aussi que le peuple accueillit, par une imposante et longue acclamation, le prince qui devait remplir la vacance du trône. Le duc d'Orléans fut reçu à la porte de l'Hôtel-de-Ville par le général Lafayette (1), à la tête de l'état-major à peine organisé de la garde nationale, par les membres du gouvernement provisoire et par ceux du nouveau conseil municipal, et, toujours suivi de tous les députés, il monta à la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Là, un cercle étant formé, M. Viennet, l'un des députés, lut à haute voix la déclaration des députés et la proclamation du Lieutenant Général du royaume. Aussitôt après cette lecture, les membres du gouvernement provisoire s'empressèrent de reconnaître que leur mission était terminée, et remirent leurs pouvoirs au duc d'Orléans. Alors le prince, portant ce glorieux drapeau tricolore que la France revoyait avec tant *de joie*, parut avec le général Lafayette sur le balcon de *l'Hôtel-de-ville*, et se montra à la foule immense qui couvrait la place, les quais, les ponts et les deux rives de la Seine, et qui répétait avec une étonnante énergie les cris de *vive la Charte et vive le duc d'Orléans!*

Aile du Midi. 1er étage. Salle de 1830. N° 138.

1141. LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME REÇOIT A LA BARRIÈRE DU TRONE LE PREMIER RÉGIMENT DE HUSSARDS COMMANDÉ PAR LE DUC DE CHARTRES (4 août 1830).

Par M. Ary Scheffer en 1831.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

1142. LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME REÇOIT A LA BARRIÈRE DU TRONE LE PREMIER RÉGIMENT DE HUSSARDS COMMANDÉ PAR LE DUC DE CHARTRES (4 août 1830).

Par M. Ary Scheffer en 1836.

(1) *Voir la note p. [illegible].*

1143. LE DUC D'ORLÉANS, LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME, ET LE DUC DE CHARTRES, A LA TÊTE DU PREMIER RÉGIMENT DE HUSSARDS, RENTRENT AU PALAIS-ROYAL (4 août 1830).

.... Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

Le duc de Chartres (1), avec le premier régiment de hussards, dont il était colonel, se trouvait à Joigny, pendant que les grands événements du mois de juillet s'accomplissaient dans la capitale. Appelé à Paris par le duc d'Orléans (2), son père, le jeune prince y entra, à la tête de son régiment, le 4 août 1830.

Le duc d'Orléans, accompagné du duc de Nemours (3), était allé à la rencontre de son fils aîné jusqu'à la barrière du Trône. Après s'être embrassés avec une tendresse que redoublaient les circonstances, les trois princes s'acheminèrent vers le Palais-Royal, en traversant la longue ligne des boulevards et la place Vendôme. Une immense population s'était portée sur leur passage, et leur prodiguait les démonstrations du plus vif enthousiasme. Le duc d'Orléans trouva rangés autour de la glorieuse colonne les volontaires de Rouen, accourus à Paris au premier bruit de la révolution, et leur exprima avec effusion sa reconnaissance. Il arriva ainsi, avec le noble cortége de ses deux fils, jusqu'à la place du Palais-Royal, où l'attendaient des acclamations, une nouvelle explosion de l'allégresse populaire.

1144. LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS PRÉSENTE AU DUC D'ORLÉANS L'ACTE QUI L'APPELLE AU TRONE ET LA CHARTE DE 1830 (7 août 1830).

Par M. Heim en 1832. Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

La chambre des députés ayant achevé la discussion solennelle d'où sortirent la Charte de 1830 et la déclaration qui appelait au trône le duc d'Orléans (2), il fut décidé que la chambre se rendrait en corps auprès du prince pour lui présenter l'acte constitutionnel qui devait être soumis à son acceptation.

(1) Ferdinand-Philippe d'Orléans, depuis duc d'Orléans, prince royal. (2) Louis-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 479. (3) Louis-Charles-Philippe d'Orléans, duc de Nemours.

Le duc d'Orléans, entouré de sa famille, reçut les députés au Palais-Royal, et M. Laffite, comme président, lut à haute voix la déclaration que la chambre venait d'adopter. Le prince répondit :

« Je reçois avec une profonde émotion la déclaration « que vous me présentez : je la regarde comme l'expression « de la volonté nationale, et elle me paraît conforme aux « principes politiques que j'ai professés toute ma vie.

« Rempli de souvenirs qui m'avaient fait toujours « désirer de n'être jamais destiné à monter sur le trône, « exempt d'ambition et habitué à la vie *paisible* que je « menais dans ma famille, je ne puis vous cacher *tous les* « sentiments qui agitent mon cœur dans cette grande con- « joncture ; mais il en est un qui les domine tous, c'est « l'amour de mon pays : je sens ce qu'il me prescrit, et « je le ferai. »

Le prince était profondément ému, et sa réponse s'acheva dans les larmes. Elles coulaient en même temps de tous les yeux, et le cri de *vive le roi !* poussé par tous les députés, fut à l'instant même répété au dehors par des milliers de voix avec le plus ardent enthousiasme.

1145. LA CHAMBRE DES PAIRS PRÉSENTE AU DUC D'ORLÉANS UNE DÉCLARATION SEMBLABLE A CELLE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS (7 août 1830).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 86.

Par M. Heim en 1837.

Quelques heures après, la chambre des pairs, ayant à sa tête son président, M. le baron Pasquier, vint offrir au duc d'Orléans (1), avec son hommage, une déclaration semblable à celle de la chambre des députés. Voici la réponse du prince :

« En me présentant cette déclaration vous me témoignez « une confiance qui me touche profondément. Attaché de « conviction aux principes constitutionnels, je ne désire « rien tant que la bonne intelligence des deux chambres. « Je vous remercie de me donner le droit d'y compter. « Vous m'imposez une grande tâche, je m'efforcerai de « m'en rendre digne. »

Après ce dernier acte d'une aussi grande journée, Paris fut rempli des témoignages d'une allégresse universelle.

(1) *Voir la note* p. 470.

1146. **LE ROI PRÊTE SERMENT, EN PRÉSENCE DES CHAMBRES, DE MAINTENIR LA CHARTE DE 1830 (9 août 1830).** Aile du Midi. 1er étage. Salle de 1830. No 138.

Par M. Eugène DEVÉRIA en 1836.

1147. **LE ROI PRÊTE SERMENT, EN PRÉSENCE DES CHAMBRES, DE MAINTENIR LA CHARTE DE 1830 (9 août 1830).**

Par M. Eugène DEVÉRIA en 1836. Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

Le 9 août, le duc d'Orléans (1) se rendit à cheval au palais de la chambre des députés, où, sur sa convocation, les deux chambres s'étaient réunies en séance extraordinaire. Le prince, ayant à ses côtés ses deux fils, le duc de Chartres (2) et le duc de Nemours (3), se plaça sur une estrade en avant du trône, et appela les deux présidents de la chambre des pairs et de la chambre des députés à lire successivement les résolutions de l'une et l'autre assemblée. Les actes ayant été ensuite remis au prince par les présidents, il lut à haute voix la formule de son acceptation; puis s'étant levé, la tête découverte, il prêta le serment dont la teneur suit :

« En présence de Dieu, je jure d'observer fidèlement la « Charte constitutionnelle avec les modifications exprimées « dans la déclaration, de ne gouverner que par les lois et « selon les lois, de faire rendre bonne et exacte justice à « chacun selon son droit, et d'agir en toute chose dans la « seule vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peu« ple français. »

Le prince revêtit l'acte du serment de sa signature, et, devenu alors roi des Français, il s'assit sur le trône, où le salua un cri d'enthousiasme qui semblait partir de la nation tout entière.

Ainsi fut substituée au sacre et au couronnement de l'ancienne monarchie la simple solennité du serment, prêté en présence des deux chambres et en face de la France, d'observer fidèlement la Charte constitutionnelle et d'accomplir les grands devoirs de la royauté.

1148. **LE ROI DONNE LES DRAPEAUX A LA GARDE NATIONALE DE PARIS ET DE LA BANLIEUE (29 août 1830).** Aile du Midi. 1er étage. Salle de 1830. No 138.

Par M. COURT en 1836.

(1) *Voir la note* p. 479. (2) *Voir la note* p. 939. (3) *Voir la note* p. 939.

1149. LE ROI DONNE LES DRAPEAUX A LA GARDE NATIONALE DE PARIS ET DE LA BANLIEUE (29 août 1830).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Par MM. François et Étienne Dubois en 18..

C'était la première fois que le Roi voyait réunie dans sa magnifique ensemble cette belle garde nationale de Paris et de la banlieue, née comme par enchantement après la victoire de juillet, et depuis lors organisée avec une rapidité qui tenait du prodige. Elle venait recevoir de la main du monarque ces drapeaux aux couleurs nationales, symbole de la liberté glorieusement conquise.

Le Roi étant arrivé au Champ-de-Mars, devant l'École militaire, mit pied à terre pour se placer sous une tente qui lui avait été préparée. Ses deux fils aînés (1) étaient à ses côtés ; la Reine, avec le reste de la famille royale, occupait un pavillon près de la tente du Roi. Aussitôt le cri de *vive le Roi!* s'éleva du milieu des légions, et sur toutes les lignes on vit les bonnets et les schakos s'agiter au bout des baïonnettes.

Après ce premier mouvement d'enthousiasme la cérémonie commença, et les députations de chaque légion s'avancèrent pour recevoir leurs drapeaux. Le Roi leur adressa les paroles suivantes :

« Mes camarades, c'est avec plaisir que je vous confie « ces drapeaux, et c'est avec une vive satisfaction que je « les remets à celui qui était, il y a quarante ans, à la tête « de vos pères dans cette même enceinte.

« Ces couleurs ont marqué parmi nous l'aurore de la li- « berté. Leur vue me rappelle avec délices mes premières « armes. Symbole de la victoire contre les ennemis de « l'État, que ces drapeaux soient à l'intérieur la sauvegarde « de l'ordre public et de la liberté! Que ces glorieuses cou- « leurs, confiées à votre patriotisme et à votre fidélité, « soient à jamais notre signe de ralliement! *Vive la* « *France!* »

Cinquante mille voix répétèrent alors ce cri d'un bout à l'autre du Champ-de-Mars, mêlant les noms du Roi et de la France dans leurs unanimes acclamations ; puis les députations s'approchèrent l'une après l'autre, et M. de La-

(1) Ferdinand-Philippe d'Orléans, duc d'Orléans, précédemment duc de Chartres, *voir la note* p. 939 ; et Louis-Charles-Philippe d'Orléans, duc de Nemours, *voir la note* p. 939.

fayette (1), tenant à la main les quatre drapeaux de chaque légion qui lui étaient donnés par le Roi, les remit successivement, après avoir reçu le serment de tous les chefs de légion et de bataillon. Ce même serment fut prêté ensuite par les légions à leur drapeau, au bruit des décharges de l'artillerie.

La revue qui suivit est un des plus beaux spectacles qu'ait donnés la monarchie de juillet.

1150. LA GARDE NATIONALE CÉLÈBRE DANS LA COUR DU PALAIS-ROYAL L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DU ROI (6 octobre 1830).

. . . . Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

Le 6 octobre 1830, premier anniversaire de la naissance du Roi depuis qu'il avait été appelé au trône, la garde montante entra dans la cour du Palais-Royal, chaque canon de fusil orné d'un bouquet d'immortelles. Le Roi, empressé de répondre à ce témoignage d'affection, descendit entouré de ses cinq fils, tous revêtus de l'uniforme de la garde nationale. Il remercia avec émotion les gardes nationaux et les soldats de la ligne qui, rangés en même temps en bataille, lui avaient offert leurs communes félicitations. Tous défilèrent ensuite devant lui, aux cris de *vive le roi!*

1151. LES QUATRE MINISTRES SIGNATAIRES DES ORDONNANCES DU 25 JUILLET 1830 SONT RECONDUITS A VINCENNES APRÈS LEUR JUGEMENT (21 déc. 1830). Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

Par M. BIARD en . . . .

1151 *bis*. BIVOUAC DE LA GARDE NATIONALE DANS LA COUR DU LOUVRE, (nuit du 22 décembre 1830).

Par Jean GASSIES en 1831. Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Depuis sept jours la cour des pairs était assemblée pour juger les ministres signataires des ordonnances du 25 juillet, et, malgré l'émeute qui grondait à ses portes, elle poursuivait avec calme ses austères fonctions. Le 21 décembre, à deux heures, les débats de ce mémorable procès furent fermés, et c'est alors que M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, prit la courageuse résolution de se charger d'extraire les accusés du Luxembourg et de les reconduire lui-même à Vincennes.

(1) *Voir la note* p. 464.

Par son ordre, une calèche attendait les quatre ministres au guichet du Petit-Luxembourg, et à la porte de ce guichet la garde nationale était rangée en haie. Les ministres, pendant que des voix furieuses demandaient leurs têtes à quelques pas de là, montèrent tranquillement et en plein jour dans cette voiture, sous les yeux de la garde nationale immobile et silencieuse. La calèche traversa lentement le jardin du Luxembourg, et ce ne fut qu'au bout de la *rue* de Madame que les chevaux prirent le grand trot, au milieu d'une nombreuse escorte de cavalerie que dirigeait M. de Montalivet lui-même. Le donjon de Vincennes *rouvrit ses* portes aux quatre prisonniers, et l'arrêt de *magnanime justice* qui avait été prononcé contre eux reçut ainsi sa libre exécution.

Toutes les mesures avaient été prises pour maintenir la tranquillité publique. La garde nationale fut constamment sous les armes pendant toute la durée du procès, et dans la nuit du 22 décembre un bataillon de la 2e légion bivouaquait encore dans la cour du Louvre.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 26.

1152. LE ROI REFUSE LA COURONNE OFFERTE PAR LE CONGRÈS BELGE AU DUC DE NEMOURS (17 fév. 1831).

Par M. GOSSE en 1836.

1152 *bis*. LE ROI REFUSE LA COURONNE OFFERTE PAR LE CONGRÈS BELGE AU DUC DE NEMOURS. (17 février 1841).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par M. GOSSE en . . . .

Le congrès national de Belgique, ayant *élu roi des Belges* monseigneur le duc de Nemours (1), envoya à Paris une députation (2) chargée d'offrir la couronne à Son Altesse Royale, dans la personne de son auguste père le roi des Français.

Le 17 février, à midi, cette députation se rendit au Palais-Royal, et fut introduite dans la salle du trône par le ministre des affaires étrangères (3). Le Roi la reçut, assis sur

(1) *Voir la note* p. 980. (2) Cette députation se composait de MM. Surlet de Chokier, président; le comte d'Aerschot, marquis de Rodes, l'abbé Bouquiau de Villeray, Ch. Lehon, Barthélemy, Ch. de Brouckère, Félix de Mérode, Gendebien père. (3) Le comte Sébastiani, *voir la note* p. 731.

son trône, ayant à sa droite M. le duc d'Orléans[1], à sa gauche M. le duc de Nemours. M. Surlet de Chokier, président du congrès, lut et remit ensuite au Roi l'acte qui appelait le jeune prince à la couronne. Le Roi répondit en ces termes :

« **Messieurs**,

« Le vœu que vous êtes chargés de m'apporter au nom « du peuple belge, en me présentant l'acte de l'élection « que le congrès national vient de faire de mon second fils, « le duc de Nemours, pour roi des Belges, me pénètre de « sentiments dont je vous demande d'être les organes au- « près de votre généreuse nation. Je suis profondément « touché que mon dévouement constant à ma patrie vous « ait inspiré ce désir, et je m'enorgueillirai toujours qu'un « de mes fils ait été l'objet de votre choix.

« Si je n'écoutais que le penchant de mon cœur et ma « disposition bien sincère de déférer au vœu d'un peuple « dont la paix et la prospérité sont également chères et im- « portantes à la France, je m'y rendrais avec empresse- « ment. Mais, quels que soient mes regrets, quelle que « soit l'amertume que j'éprouve à vous refuser mon fils, la « rigidité des devoirs que j'ai à remplir m'en impose la pé- « nible obligation, et je dois déclarer que je n'accepte pas « pour lui la couronne que vous êtes chargés de lui offrir.

« Mon premier devoir est de consulter avant tout les in- « térêts de la France, et par conséquent de ne point com- « promettre cette paix que j'espère conserver pour son « bonheur, pour celui de la Belgique et de tous les états « de l'Europe, auxquels elle est si précieuse et si néces- « saire. Exempt moi-même de toute ambition, mes vœux « personnels s'accordent avec mes devoirs. Ce ne sera ja- « mais la soif des conquêtes ou l'honneur de voir une cou- « ronne placée sur la tête de mon fils qui m'entraîneront à « exposer mon pays au renouvellement des maux que la « guerre amène à sa suite, et que les avantages que nous « pourrions en retirer ne sauraient compenser, quelque « grands qu'ils fussent d'ailleurs. Les exemples de « Louis XIV et de Napoléon suffiraient pour me préserver « de la funeste tentation d'ériger des trônes pour mes fils, « et pour me faire préférer le bonheur d'avoir maintenu la « paix à tout l'éclat des victoires que, dans la guerre, la

[1] Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939.

« valeur française ne manquerait pas d'assurer de nouveaux
« à nos glorieux drapeaux.

« Que la Belgique soit libre et heureuse! qu'elle n'oublie pas que c'est au concert de la France avec les grandes puissances de l'Europe qu'elle a dû la prompte reconnaissance de son indépendance nationale, et qu'elle compte toujours avec confiance sur mon appui pour la préserver de toute attaque extérieure ou de toute intervention étrangère! Mais que la Belgique se garantisse aussi du fléau des agitations intestines, et qu'elle s'en préserve par l'organisation d'un gouvernement constitutionnel, qui maintienne la bonne intelligence avec ses voisins, et protège les droits de tous en assurant la fidèle et impartiale exécution des lois. Puisse le souverain que vous élirez consolider votre sûreté intérieure, et qu'en même temps son choix soit pour toutes les puissances un gage de la continuation de la paix et de la tranquillité générale! Puisse-t-il se bien pénétrer de tous les devoirs qu'il aura à remplir, et qu'il ne perde jamais de vue que la liberté publique sera la meilleure base de son trône, comme le respect de vos lois, le maintien de vos institutions et la fidélité à garder ses engagements seront les meilleurs moyens de le préserver de toute atteinte, et de vous affranchir du danger de nouvelles secousses!

« Dites à vos compatriotes que tels sont les vœux que je forme pour eux, et qu'ils peuvent compter sur toute l'affection que je leur porte. Ils me trouveront toujours empressé de la leur témoigner, et d'entretenir avec eux ces relations d'amitié et de bon voisinage qui sont si nécessaires à la prospérité des deux états. »

1153. LE ROI DISTRIBUE, AU CHAMP-DE-MARS, LES DRAPEAUX A L'ARMÉE (27 mars 1831).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 56.

Par M. François Dubois en 1831.

Neuf régiments d'infanterie, onze de cavalerie, huit batteries d'artillerie et deux compagnies de sapeurs, auxquels se trouvaient réunis six bataillons et un escadron de la garde nationale, concoururent à l'éclat de cette belle cérémonie.

Un pavillon élevé avait été construit pour recevoir le Roi devant l'École militaire et à cent mètres de la façade. Les drapeaux étaient groupés devant le pavillon; à gauche de

celui-ci et à cinquante mètres de distance, l'infanterie était rangée en colonne serrée par régiment; à droite et à la même distance, la cavalerie était en bataille par brigade, c'est-à-dire sur quatre lignes; l'artillerie avait été formée en bataille sur deux lignes, occupant le quatrième côté du parallélogramme qui correspond à l'École militaire; les sapeurs étaient devant la droite de la première ligne d'artillerie, à la gauche de l'infanterie.

Le Roi, ayant mis pied à terre, monta au pavillon, accompagné des ducs d'Orléans (1) et de Nemours (2), et entouré des maréchaux Soult (3), Mortier (4), Molitor (5), Gérard (6), et d'une foule d'officiers généraux.

Des détachements composés du colonel, de quatre officiers, de quatre sous-officiers et de huit soldats, étaient destinés à recevoir les drapeaux des mains de Sa Majesté. Ils formaient un demi-cercle au pied du pavillon du côté opposé à l'École militaire.

L'intérieur du Champ-de-Mars présentait l'aspect le plus imposant par la grande masse de troupes qui y étaient réunies et par l'immense population qui couvrait tous les tertres.

Le Roi prit la parole, et d'une voix ferme adressa aux députations des régiments, représentants de toute l'armée, l'allocution suivante :

« Mes chers camarades,

« C'est dans vos rangs que j'ai commencé à servir mon « pays, et je m'enorgueillis de pouvoir vous rappeler que « les divers changements de fortune qu'il m'est tombé en « partage de subir dans le cours de ma carrière n'ont ja- « mais altéré ni ma fidélité à ma patrie, ni les sentiments « dont j'étais animé quand j'avais le bonheur de combattre « avec vous pour la défense de la liberté et de son indé- « pendance nationale.

« Il y a précisément quarante ans que, comme aujour- « d'hui, je présentai au quatorzième régiment de dragons, « que je commandais alors, des étendards portant ces trois « couleurs, que nous avons reprises avec tant de joie, et « que le patriotisme et la valeur des soldats français ont « rendues si glorieuses pour la France et si redoutables « pour les ennemis.

(1) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939. (2) *Voir la note* p. 939. (3) *Idem* p. 590. (4) *Idem* p. 509. (5) *Idem* p. 665. (6) *Voir la note* p. 509.

« J'aime à vous dire combien je suis heureux de voir no-
« tre brave armée plus belle et plus forte que je ne l'ai ja-
« mais vue ; combien je jouis de me retrouver au milieu des
« successeurs de mes anciens frères d'armes, et de vous
« témoigner le plaisir que j'éprouve en vous présentant
« moi-même vos nouveaux drapeaux. Vous leur serez fidè-
« les dans la paix, comme vous le seriez dans la guerre, si
« vous vous trouviez appelés à les défendre dans les com-
« bats contre les ennemis de la patrie : et c'est avec con-
« fiance que j'en remets la garde à votre honneur, à votre
« courage et à votre patriotisme. »

Les drapeaux furent ensuite présentés au Roi *par le mi-*
nistre de la guerre, et le Roi les remit au colonel de chaque régiment. Le maréchal Soult, ministre de la guerre, adressa alors ces mots aux détachements : « Chefs, offi-
« ciers et soldats, voilà vos drapeaux ! ils vous serviront de
« guide et de ralliement partout où le Roi le jugera néces-
« saire pour la défense de la patrie.

« Vous jurez d'être fidèles au Roi des Français *et à la*
« *Charte* constitutionnelle, et d'obéir aux lois du royaume.

« Vous jurez de sacrifier votre vie pour défendre vos
« drapeaux, pour les maintenir sur le *chemin de l'hon-*
« neur et de la victoire. Vous le jurez ! » Et chaque colo-
nel répondit : « Je le jure. »

Des salves d'artillerie annoncèrent le serment du drapeau ; les tambours et les fanfares l'accompagnèrent (1).

1154. LE ROI VISITANT LE CHAMP DE BATAILLE DE VALMY Y RENCONTRE UN VIEUX SOLDAT AMPUTÉ A CETTE BATAILLE, AUQUEL IL DONNE LA CROIX DE LA LÉGION-D'HONNEUR ET UNE PENSION *(8 juin 1831)*.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 86.

Par M. Mauzaisse en 1837.

Le Roi, visitant les départements de l'Est au mois de juin 1831, voulut voir le champ de bataille de Valmy, qui, avec tant de souvenirs glorieux pour la France, lui rappelait celui de ses premières armes. Après avoir examiné l'emplacement des batteries qu'il commandait lui-même en avant et à l'ouest d'un moulin qui fut abattu pendant la bataille, le Roi se rendit à la pyramide élevée en l'honneur

(1) *Moniteur* des 28 et 29 mars 1831.

du maréchal Kellermann (1), duc de Valmy, et sous laquelle son cœur a été déposé, selon ses dernières volontés. Au pied de ce monument se trouvait un vétéran qui, s'approchant du Roi, lui dit : « Sire, mon général, j'ai eu le bras « emporté à Valmy, là, auprès de vous, en servant les « batteries que vous commandiez. La Convention m'a ac« cordé une pension de huit cents francs : elle a été réduite « à cent soixante et dix-sept; j'en demande le rétablisse« ment. » Le Roi, se faisant donner immédiatement une croix de la Légion d'honneur, en décora lui-même le brave Jametz : « Je vous donne de grand cœur cette décoration, « ajouta-t-il; je suis heureux de récompenser, après « trente-neuf ans, et sur le lieu même où il a défendu sa « patrie, un brave mutilé en combattant pour elle. Je « m'occuperai de l'affaire de votre pension. »

Cette scène inattendue et touchante remplit l'âme des spectateurs d'une vive émotion, et les cris de *vive le Roi!* éclatant à la fois de toutes parts, se firent entendre pendant longtemps.

1155. ENTRÉE DU ROI A STRASBOURG (19 juin 1831).

. . . . Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Le Roi, à son entrée dans le département du Bas-Rhin, avait vu sa voiture tout à coup entourée d'une foule de fermiers alsaciens, tous à cheval, avec le costume du pays, le grand chapeau rabattu, le long habit noir et le gilet rouge. En même temps, sur toute l'étendue de la route, s'était offerte à ses regards une file de longs chariots remplis de jeunes paysannes, vêtues aussi du joli costume alsacien. Ces chariots, attelés de quatre ou six chevaux, étaient ornés de guirlandes de fleurs et de feuillage de chêne, et portaient en tête le nom de la commune avec un drapeau tricolore.

C'est au milieu de ce cortége, qui grossissait à chaque pas, que le Roi entra dans Strasbourg. La ville tout entière émue d'enthousiasme, la population qui se pressait dans les rues ou aux fenêtres, la décoration des maisons qui leur donnait un air de fête pareil à celui du cortége, l'éclat resplendissant du soleil de juin qui brillait sur cette scène si vive et si animée, tout concourut à faire de l'entrée du Roi

(1) *Voir la note* p. 489.

à Strasbourg un des spectacles les plus imposants à la fois et les plus pittoresques qu'il y ait jamais eu en ce genre. Le Roi, descendu au palais, voulut revoir et la cavalcade alsacienne et les jolis chariots qui défilaient alors sous ses fenêtres, et il fut salué par les acclamations de cette loyale population des campagnes, mêlée à celles de la foule qui couvrait les bords de l'Ill.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er etage.

1156. LA FLOTTE FRANÇAISE FORCE L'ENTRÉE DU TAGE (11 juillet 1831).

Par M. Horace Vernet en 1841

1156 *bis*. LA FLOTTE FRANÇAISE FORCE L'ENTRÉE DU TAGE (11 juillet 1831).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Par M. Auguste Mayer en 1837, d'après le tableau de M. Gilbert.

Plusieurs sujets français ayant été dépouillés et emprisonnés à Lisbonne par la tyrannie de don Miguel, le Roi ordonna toutes les mesures nécessaires pour que la France obtînt une juste satisfaction. En conséquence une escadre composée des vaisseaux *le Suffren*, *le Trident*, *l'Alger*, *le Marengo* et *la Ville de-Marseille*, avec les frégates *la Didon* et *la Pallas*, fut envoyée dans le Tage, sous le commandement du contre-amiral Roussin. Elle s'y présenta, le 11 juillet 1831, à une heure après midi; et « trois heures et demie après, selon les propres paroles du « brave amiral, toutes les batteries étaient dépassées au « cri de *vive le roi!* et nous faisions amener le pavillon de « tous les bâtiments de guerre portugais qui formaient une « dernière ligne d'embossage en travers *du fleuve*. » Ce glorieux fait d'armes rappelle celui de Duguay-Trouin forçant l'entrée de Rio-Janeiro. L'escadre française embossée le jour même sous les quais de Lisbonne, en face du palais, dicta à don Miguel toutes les satisfactions que le gouvernement français voulait en obtenir.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

1157. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN BELGIQUE (9 août 1831).

Par M. Horace Vernet en 1841.

1137 *bis*. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN BELGIQUE (9 août 1831).

. . . . Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

L'avénement du roi Léopold (1) au trône de Belgique devint pour les Hollandais le signal de recommencer les hostilités suspendues par la haute médiation de la conférence de Londres. La Belgique, par la voix du monarque qu'elle venait d'appeler au trône, invoqua le secours de la France. C'était le 4 août que l'assistance d'une armée française avait été demandée, et le 9 du même mois cette armée, sous les ordres du maréchal Gérard (2), célébrait, en franchissant la frontière belge, le glorieux anniversaire de l'avénement de la dynastie d'Orléans.

Cependant rien n'était prêt pour une telle entreprise; mais on se fia à la valeur de nos jeunes soldats et à la fortune de la France. Le duc d'Orléans (3) prit le commandement du cinquième régiment de dragons; il organisa militairement l'avant-garde, et ce fut avec ce faible commencement d'armée que le maréchal Gérard se mit en marche, sans attendre la réunion des troupes qui s'avançaient de toutes parts.

« Arrivés à la frontière, dit un témoin oculaire de cette « marche aventureuse, les dragons l'ont franchie aux cris « de *vive le roi! vive la France!* Plus loin les douaniers « belges étaient sous les armes, et, chose assez bizarre, « ils avaient le drapeau français sur leur maison. Le duc « d'Orléans leur envoya dire de mettre à côté les couleurs « belges : ils répondirent qu'ils n'en avaient pas.

« Après une halte où nous déjeunâmes et où nous fraternisâmes avec des propriétaires, des curés, des gardes civiques, etc. nous traversâmes deux villages où nous fûmes couverts de fleurs et assourdis, à la lettre, des cris « de *vive le roi des Français! vivent les princes ses fils!* « tout comme en France. A chaque instant on voulait nous « forcer à boire; c'était à qui arrêterait nos soldats pour « les régaler. A cet empressement vraiment extraordinaire « nous répondions par les cris de *vivent les Belges! vive* « *la Belgique!* c'était à qui crierait le plus fort. Nos princes furent ainsi portés par la foule jusqu'à une hauteur « d'où l'on découvre le champ de bataille de Jemmapes. Ce

(1) Léopold-George-Chrétien-Frédéric, duc de Saxe-Cobourg et Gotha.
(2) *Voir la note* p. 509. (3) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939.

« fut en cet endroit que se présenta le général Duval, qui
« ne quitta plus les princes et les escorta, au milieu des
« acclamations toujours croissantes, jusqu'à la porte de
« Mons. La réception qu'on leur a faite dans cette ville est
« véritablement la même que celle qu'on a faite au Roi dans
« son dernier voyage : même enthousiasme, mêmes cris,
« même salutations au balcon, etc. (1). »

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

1158. OCCUPATION D'ANCÔNE PAR LES TROUPES FRANÇAISES (23 février 1832).

Par M. Horace Vernet en 1841.

1158 *bis*. OCCUPATION D'ANCONE PAR LES TROUPES FRANÇAISES (23 février 1832).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

. . . .

Les Autrichiens étant entrés à Bologne, le gouvernement français se décida, par une juste réciprocité, à occuper la ville d'Ancône. Une division navale, composée du vaisseau *le Suffren* et des deux frégates *l'Artémise* et *la Victoire*, partie de Toulon avec des troupes, le 8 février 1832, fut mise sous les ordres du capitaine de vaisseau *Gallois* (2) : le 22 du même mois, après une traversée dont la rapidité devança les calculs de la politique, elle mouillait à trois milles de la ville d'Ancône.

La nuit venue, les dispositions furent prises pour le débarquement. A trois heures du matin deux bataillons descendirent à terre, et marchèrent sur la ville, dont on trouva les portes fermées. Les officiers pontificaux ayant refusé de les ouvrir, l'une d'elles fut enfoncée à coups de hache par les sapeurs du soixante-sixième aidés de quelques matelots. Les Français entrèrent alors dans Ancône et se dirigèrent sur les différents postes occupés par les troupes pontificales, qui ne firent aucune résistance. Au point du jour ils étaient maîtres de toute la ville.

Vers midi le colonel Combe (3) se présenta à la citadelle avec un bataillon. Il somma le commandant de recevoir garnison française. Après quelques pourpalers entre ces deux officiers, il fut convenu qu'on introduirait dans la place une force égale à celle des troupes du pape, et que le drapeau français flotterait à une égale hauteur à côté du drapeau pontifical.

(1) *Moniteur* du 11 août 1831. (2) *Voir la note* p. 933. (3) Michel Combe, colonel du soixante-sixième régiment d'infanterie de ligne.

Ce hardi coup de main s'accomplit ainsi au milieu du calme le plus parfait, et sans qu'une goutte de sang eût été répandue.

1159. PRISE DE BONE (27 mars 1832). Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par M. Horace VERNET en 1835.

1159 *bis*. PRISE DE BONE (27 mars 1832). Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 36.

Par M. BOUTERWERK en 1836, d'après le tableau de M. Horace Vernet.

Bone étant assiégée par les troupes d'Achmet, bey de Constantine, Ibrahim se retira avec ses Turcs dans la citadelle, et laissa à eux-mêmes les habitants, qui envoyèrent à Alger demander des secours, offrant de se soumettre à la domination française.

Le duc de Rovigo (1), gouverneur général, se hâta d'expédier avec des vivres le chebec algérien *la Casaubah*, sous l'escorte de *la Béarnaise*, capitaine Fréart, ayant à bord le capitaine d'artillerie d'Armandy, et le jeune Joussouf, déjà connu par ses brillants services sous nos drapeaux.

A leur arrivée devant Bone ils trouvèrent cette ville occupée par les troupes d'Achmet, qui venaient de l'emporter d'assaut. Le capitaine d'Armandy se rend alors près d'Ibrahim-Bey, et lui représente qu'il n'a aucun quartier à attendre de l'impitoyable bey de Constantine, tandis qu'il sauvera sa vie et son honneur en remettant aux Français la citadelle. Ibrahim rejette cette proposition qui, adroitement répandue parmi la garnison turque, y obtient plus de faveur.

M. d'Armandy n'hésite pas un instant : il considère que cette place, une fois aux mains du bey de Constantine, ne pourra lui être enlevée qu'avec beaucoup de sang et d'efforts, et, de concert avec Joussouf, il forme le hardi projet de s'en emparer sur-le-champ par un coup de main. Le capitaine Fréart, bien digne de s'associer à cette audacieuse entreprise, en fait part à son équipage, qui l'accueille avec enthousiasme. Il choisit vingt-cinq hommes, qu'il met sous les ordres de son second, M. Ducouedic, et d'un élève (2). Avec cette petite troupe intrépide et déterminée, à laquelle ils ont joint trois canonniers, M. d'Armandy et Joussouf se

(1) Savary, *voir la note* p. 707. (2) Alphonse-Jean-Claude-René-Théodore Cornulier Lucinière, élève de 1re classe, depuis lieutenant de vaisseau.

présentent hardiment devant la citadelle. Les portes leur en sont livrées; cent Turcs de la garnison se déclarent pour eux: Ibrahim prend la fuite; sa famille est transportée à bord du chebec, et le 27 mars, à dix heures du matin, le drapeau tricolore est arboré sur la citadelle et salué par les canons de *la Béarnaise* qui s'était embossée à portée de la place. Une batterie ennemie de quatorze pièces et deux mortiers pouvant gêner ses communications, le capitaine Fréard mit à la mer une embarcation avec cinq hommes qui, protégés par son feu, allèrent enclouer les pièces et rentrèrent à bord sans aucune perte. Les troupes d'Achmet-Bey, voyant ainsi leur proie leur échapper, se retirèrent après avoir livré la ville au pillage et à l'incendie.

Aile du Nord.
1er etage.
Salle no 86.

1160 *bis*. LE ROI AU MILIEU DE LA GARDE NATIONALE (dans la nuit du 5 juin 1832.)

Par M. Biard en 1836.

1160. LE ROI AU MILIEU DE LA GARDE NATIONALE (dans la nuit du 5 juin 1832).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
1er étage.

Par M. Biard en 1842.

Le convoi du général Lamarque (1) avait été troublé par une émeute, et la force publique avait été obligée de se déployer tout entière contre les bandes séditieuses qui avaient osé arborer dans Paris le drapeau sanglant de l'anarchie. Au premier bruit de ces tristes événements, le Roi quitta le palais de Saint-Cloud pour accourir dans la capitale. Il arriva aux Tuileries vers neuf heures du soir, et se rendit aussitôt sur la place du Carrousel, où stationnaient de nombreux bataillons de garde nationale et de troupe de ligne. La vue du Roi, venant ainsi se jeter entre les bras de la population de Paris et partager ses périls, transporta tous les cœurs d'enthousiasme : on l'environnait, on le pressait, on lui jurait de mourir pour sa cause et pour celle du pays, si intimement unies l'une à l'autre; on lui demandait énergiquement d'en finir et avec la république dans Paris, et avec la chouannerie dans la Vendée.

(1) Maximilien, baron Lamarque, lieutenant général, membre de la chambre des députés.

1161. LE ROI PARCOURT PARIS ET CONSOLE LES BLESSÉS SUR SON PASSAGE (6 juin 1832).

Par M. Rubio en 1836, d'après le tableau de M. Auguste Debay. Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

Le 6 juin, dans la matinée, quand la lutte n'était pas encore terminée, le Roi sortit à cheval des Tuileries, accompagné du duc de Nemours[1], pour partager les périls des valeureux défenseurs de l'ordre et des lois, et les encourager par sa présence. Il se rendit d'abord sur la place du Carrousel, occupée par quelques bataillons qu'il passa en revue, suivit la terrasse du bord de l'eau, et de là, parcourant les boulevards, se rendit jusqu'à la barrière du Trône par la rue du faubourg Saint-Antoine, où peu d'instants auparavant le canon grondait encore. Redescendant ensuite le faubourg, il gagna les quais de la rive droite, qu'il parcourut dans toute leur longueur jusqu'aux Tuileries.

L'enthousiasme des citoyens, soldats ou gardes nationaux de Paris et de la banlieue, répondit partout à la confiance généreuse du monarque. Au moment où il arrivait sur le quai de la Grève, on se battait encore dans ce quartier ; il y eut alors un touchant et universel empressement à entourer le Roi et à le couvrir, pour empêcher d'arriver jusqu'à lui quelques balles parties de ces rues étroites où s'embusquaient les factieux.

Un peu plus loin, lorsque le Roi eut atteint la place du Châtelet, qui était vide, mais dont une haie de gardes nationaux de la deuxième légion fermait les issues encore occupées par les factieux en armes, il laissa son escorte sur le quai, et, s'avançant seul, il fit le tour de la place. On entendit alors à plusieurs reprises, dans la masse que comprimait la garde nationale : « C'est bien! c'est bien! bravo le roi! » En effet, personne ne tira sur le Roi ; alors on n'avait pas encore enseigné l'assassinat! mais aussitôt après son passage il y eut de nouveau quelques coups de fusil tirés par les factieux, et des hommes tués sur cette même place.

Plusieurs fois, dans cette longue marche, des blessés, portés sur des civières, s'offrirent aux regards du Roi. Le Roi, tristement ému, s'arrêtait toujours pour leur parler ; il prenait leurs noms, leur promettait son intérêt pour eux et pour leurs familles, et leur adressait des paroles de consolation.

(1) *Voir la note* p. 939.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

1162. MARIAGE DU ROI DES BELGES AVEC S. A. R. LA PRINCESSE LOUISE D'ORLÉANS, AU PALAIS DE COMPIÈGNE (9 août 1832).

Par M. Court en 1833.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

1162 *bis*. MARIAGE DU ROI DES BELGES AVEC S. A. R. LA PRINCESSE LOUISE D'ORLÉANS, AU PALAIS DE COMPIÈGNE (9 août 1832).

Par M. Court en 1837.

Le 9 août 1832 fut célébré le mariage de Léopold Ier (1), roi des Belges, avec la princesse Louise d'Orléans (2), au palais de Compiègne.

Les augustes époux furent d'abord unis civilement en mariage par le baron Pasquier, président de la chambre des pairs, faisant les fonctions d'officier de l'état civil. Cette première cérémonie accomplie, « on se rendit à la « chapelle : là les cérémonies du mariage furent célébrées « par Mgr l'évêque de Meaux (3), assisté de MM. les deux « grands vicaires capitulaires de Beauvais Avant de pro« céder à la célébration, le prélat adressa aux deux au« gustes époux une allocution pleine de noblesse et d'onc« tion, dans laquelle, en rendant hommage aux vertus de « la jeune reine, il se plut à rappeler celles du modèle ac« compli qu'elle avait trouvé dans son auguste mère.

« En sortant de la chapelle S. M. la reine des Belges, « qui avait jusque-là maîtrisé ses émotions, se précipita « dans les bras de son père, qui l'y pressa avec attendris« sement. Se jetant ensuite dans ceux de sa mère, elle y « reçut les embrassements de toute sa famille (4). »

On se rendit ensuite dans une des salles du palais, où la bénédiction nuptiale fut donnée aux époux, selon le rite luthérien, par M. Gœpp, l'un des pasteurs présidents de l'église de la confession d'Augsbourg, à Paris.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 24.

1163. SIÉGE DE LA CITADELLE D'ANVERS (du 24 novembre au 24 décembre 1832.)

Par M. Siméon Fort en 1841.

(1) *Voir la note* p. 951. (2) Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle, princesse d'Orléans, reine des Belges. (3) Romain-Frédéric Gallard, depuis coadjuteur de l'archevêque de Reims, sous le titre d'archevêque d'Anazarbe *in partibus*. (4) *Moniteur* du 10 août 1832.

1163 *bis*. ATTAQUE DE LA CITADELLE D'ANVERS. (22 décembre 1832).

Par M. Horace Vernet en 1840. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Le roi des Pays-Bas ([1]) ayant refusé d'accéder à la demande des cours de France et d'Angleterre, qui le sommaient d'accomplir l'évacuation de la Belgique, il fut décidé « qu'une armée française, sous les ordres du maréchal Gé- « rard ([2]), franchirait la frontière le 15 novembre 1832, se « dirigeant sur la citadelle d'Anvers, pour en assurer la « remise à S. M. le roi des Belges ([3]). » Les ducs d'Orléans ([4]) et de Nemours ([5]), comme l'année précédente, se rendirent à l'armée. Les troupes se mirent en mouvement le 15 novembre 1832, le 20 elles arrivèrent à Anvers, et le 21 elles étaient établies dans les positions qu'elles devaient occuper pendant le siége.

Le 29, malgré la nature marécageuse du terrain et les pluies abondantes qui l'avaient inondé, la tranchée fut ouverte sous la direction du lieutenant général Haxo ([6]), commandant le génie, et les soldats, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, travaillèrent avec un zèle infatigable, animés par la présence des fils du Roi, qui partageaient leurs fatigues et leurs dangers. La première parallèle fut bientôt terminée.

Dans la nuit du 1er au 2 décembre et dans la journée du 2, on s'occupa d'élargir la deuxième parallèle pour le transport de l'artillerie. On put alors établir six batteries : cette opération fut dirigée par le lieutenant général Neigre, commandant l'artillerie. La seconde parallèle fut achevée le 7 décembre. On ouvrit ensuite la troisième le 10, et le 12 la quatrième était entièrement terminée.

Le 14 les troupes étaient devant la lunette Saint-Laurent qu'elles emportaient.

La batterie de brèche fut armée dans la nuit du 19 au 20 : elle commença son feu dans la matinée du 21, et le 23 le général Chassé ([7]) demandait à capituler.

Le 24 la garnison hollandaise mit bas les armes devant les Français sur les glacis de la citadelle.

1164. LE DUC D'ORLÉANS DANS LA TRANCHÉE AU SIÉGE DE LA CITADELLE D'ANVERS (nuit du 29 au 30 novembre 1832). — Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par M. Adolphe Roger en 1834.

([1]) Guillaume Ier. ([2]) *Voir la note* p. 509. ([3]) Léopold Ier, *voir la note* p. 951. ([4]) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939. ([5]) *Voir la note* p. 939. ([6]) *Idem* p. 837 ([7]) David-Henri, baron de Chassé.

1164 *bis*. LE DUC D'ORLÉANS DANS LA TRANCHÉE AU SIÉGE DE LA CITADELLE D'ANVERS (nuit du 29 au 30 novembre 1832).

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 86.

Par M. LUGARDON en 1836, d'après le tableau de M. Adolphe Roger.

Ce fut le 29 novembre au soir que le maréchal *Gérard* (1), ayant réuni tous ses moyens, ordonna d'ouvrir la tranchée. Le règlement de service en campagne autorisait *le duc d'Orléans* (2) à monter la première garde de tranchée, et le prince s'empressa de réclamer ce périlleux honneur.

Tout fut disposé pour dérober aux yeux de l'ennemi cette première opération du siége, toujours dangereuse, parce qu'elle se fait à ciel ouvert. Un silence absolu fut commandé aux soldats, et ils l'observèrent si bien que, sur un vaste développement de cinq mille quatre cents mètres qu'embrassait la tranchée, on n'entendait rien que le petit bruit des pioches et des pelles remuant la terre. Cependant, vers le milieu de la nuit, le maréchal, avec le prince, voulut inspecter les travaux. Mgr le duc *d'Orléans*, accompagné du lieutenant général *Baudrand*, son premier aide de camp, du lieutenant général de Flahaut, du général Marbot et des officiers de sa *maison*, se mit en marche en même temps que le maréchal; et, sous une pluie battante, enfonçant à chaque pas dans une boue épaisse, ils parcoururent, pendant près de quatre heures, toute l'étendue de la tranchée, rendant partout hommage à l'intelligence et à l'activité des travailleurs. A huit heures du matin tout était encore silencieux dans la citadelle, et nos soldats, qui avaient passé la nuit le ventre dans l'eau et le dos à la pluie, n'avaient *d'autre mal* que celui de la faim. La sollicitude du prince parvint à assurer un service de subsistances, et, gais alors et confiants, on les vit provoquer par leurs téméraires saillies l'ennemi toujours immobile derrière ses bastions. Il était midi lorsque le général Chassé (3), après avoir répondu aux sommations du maréchal, commença à faire jouer son artillerie. Le duc d'Orléans, peu inquiet des premiers boulets qui passèrent sur sa tête, ne s'occupa que d'organiser immédiatement dans l'église Saint-Laurent un service d'ambulance pour les blessés.

(1) *Voir la note* p. 560. (2) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939. (3) *Voir la note* p. 957.

1165. LE DUC DE NEMOURS DANS LA TRANCHÉE AU SIÉGE DE LA CITADELLE D'ANVERS (décembre 1832.)

Par M. Amédée Faure en 1837. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Le duc de Nemours (1), comme colonel du premier régiment de lanciers, n'était pas appelé au service de la tranchée ; il voulut cependant contribuer par sa présence à animer le zèle et le courage des soldats. Il accompagna M. le maréchal Gérard (2) dans une visite à la tranchée, et il y fut couvert de terre par un boulet parti de la citadelle.

1166. PRISE DE LA LUNETTE SAINT-LAURENT (14 décembre 1832).

CITADELLE D'ANVERS.

Par M. Jouy en 1836, d'après le tableau de M. Hippolyte Bellangé. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Le 14 décembre, à cinq heures du matin, le général Haxo (3), commandant du génie, fit jouer la mine préparée contre la lunette Saint-Laurent, et une large brèche y fut ouverte. Trois compagnies du soixante-cinquième régiment d'infanterie de ligne y marchèrent aussitôt, mais avec l'ordre exprès de ne point brûler une amorce et d'aborder l'ennemi à la baïonnette. Cet ordre fut ponctuellement exécuté, malgré la persuasion où étaient ces braves soldats que la lunette était contre-minée. En un instant on les vit couronner la brèche et se jeter de tous les côtés à la fois sur la garnison hollandaise ; la résistance fut courte : trois voltigeurs français furent couchés à terre par une décharge qui les accueillit à la gorge de l'ouvrage où ils se précipitaient. Mais la fureur des Français se calma bientôt en voyant les Hollandais jeter bas leurs armes et leur demander quartier : quoique animés par la mort de leurs camarades, ils s'arrêtèrent et partagèrent avec les prisonniers affamés leur pain et leur eau-de-vie. Chaque soldat avait sous le bras un Hollandais qu'il traitait en camarade et en ami.

1167. ARMEMENT DE LA BATTERIE DE BRÈCHE (nuit du 19 au 20 décembre 1832).

CITADELLE D'ANVERS.

Par M. Eugène Lami en 1832. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Après de longs et difficiles travaux, au milieu d'un ter-

(1) *Voir la note* p. 939. (2) *Idem* p. 509. (3) *Idem* p. 837.

rain délayé par les pluies, la batterie de brèche reçut son armement dans la nuit du 19 au 20 décembre. Elle se composait de six pièces de vingt-quatre, appuyées des quatre pièces de la contre-batterie, de deux autres batteries de six pierriers et de dix mortiers, d'une batterie de trois pièces de seize placée dans le flanc gauche de la contre-garde Montebello, et enfin du monstrueux mortier à la Paixhans. Toute cette formidable artillerie commença son feu contre le bastion de Tolède dans la matinée du 21 décembre. Elle ne tirait pas moins de neuf cents coups par heure.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

1168. COMBAT DE DOEL (23 décembre 1832).

Par M. Théodore Gudin en 1839.

1168 bis. COMBAT DE DOEL (23 décembre 1832).

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 36

Par M. Bosmorand en 1840, d'après le tableau de M. Théodore Gudin.

Le lieutenant général Tiburce Sébastiani commandait la division de l'armée qui devait empêcher les *Hollandais* de se porter du bas de l'Escaut au secours *de la citadelle*. Le 23 décembre, à huit heures du matin, on vint lui annoncer qu'il était attaqué.

« L'escadre, dit le général dans son rapport sur cette af-
« faire, composée d'une frégate, deux corvettes, trois ba-
« teaux à vapeur et une vingtaine de canonnières, avait
« descendu la rivière et s'était placée vis-à-vis la digue de
« Doel. Sur chaque bateau à vapeur il y avait trois ou qua-
« tre cents hommes de débarquement. Des barques portant
« des hommes et de l'artillerie, sortant de Liefkenshoek,
« se sont en même temps avancées *sur l'inondation, pen-*
« *dant* qu'une sortie de la garnison se dirigeait le long de
« la mer, sous la protection de leurs canonnières. Les ba-
« teaux qui étaient dans l'inondation sont venus débar-
« quer les hommes qu'ils avaient à bord sur la digue,
« près du point où elle se réunit à celle qui contient l'i-
« nondation. Les bateaux à vapeur ont mis à terre les
« hommes qu'ils avaient été chercher à Lillo, et tous en-
« semble se sont précipités sur le premier poste que nous
« avons à la jonction de ces deux digues. Aux premiers
« coups de fusil, le bataillon s'est porté sur le point atta-
« qué : une vive fusillade s'est engagée, et, après un feu
« de quelques moments, nos troupes ont abordé l'ennemi

« à la baïonnette, l'ont culbuté, et se sont ensuite avancées
« sur la digue en battant la charge. Cette attaque vigou-
« reuse a ébranlé les Hollandais ; ils se sont retirés en dés-
« ordre ; ils ont regagné avec peine leurs embarcations,
« et ceux qui faisaient partie de la garnison sont rentrés
« dans le fort, poursuivis par nos soldats qui se sont avancés
« jusqu'à portée de fusil de la place, dont le feu à mitraille
« les a empêchés de pénétrer plus loin.

« J'ai fait aussitôt border les banquettes que j'ai fait pra-
« tiquer derrière la digue, et nos soldats ont commencé à
« tirer sur l'escadre, qui était à portée de pistolet. Le com-
« bat s'est soutenu jusque vers trois heures, les bâtiments
« se sont ensuite fait remorquer par les bateaux à vapeur,
« et ont été se réfugier sous le feu des forts de Liefkenshoek
« et de Lillo. »

1169. LA GARNISON HOLLANDAISE MET BAS LES ARMES DEVANT LES FRANÇAIS SUR LES GLACIS DE LA CITADELLE D'ANVERS (24 décembre 1832).

Par M. Eugène Lami en 1836. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 84.

La brèche était ouverte, et l'on s'attendait que le général Chassé (1), avec son énergique obstination, allait soutenir l'assaut. Mais le réduit où il comptait se défendre avait été détruit par le feu des batteries françaises, et cette circonstance le contraignit à capituler. D'après les termes de cette capitulation, la garnison hollandaise, prisonnière de guerre, devait le lendemain mettre bas les armes et livrer au maréchal Gérard (2) la citadelle d'Anvers avec les forts qui en dépendent.

Ce fut le 24 décembre, à trois heures et demie du soir, que s'accomplit la reddition de la place. Dix mille hommes d'infanterie française, cinq cents canonniers et huit cents sapeurs du génie étaient rassemblés sur le glacis dans une tenue qui frappa leurs ennemis d'admiration. Bientôt la garnison prisonnière s'ébranla au bruit des clairons, le général Favauge à sa tête. Les officiers semblaient navrés du triste devoir qu'ils venaient accomplir. Les tambours français battaient aux champs, et les officiers supérieurs des deux nations se saluaient mutuellement. Arrivés à la gauche de la ligne française, les Hollandais se mirent en ba-

(1) *Voir la note* p. 957. (2) *Idem* p. 509.

taille, formèrent les faisceaux, déposèrent leurs buffleteries, ainsi que leurs tambours et leurs clairons, les officiers gardant leurs épées; puis toute la troupe sans armes rentra dans la citadelle, où tous les postes étaient déjà occupés par des détachements français, sous les ordres du général Rullière. Toute l'armée s'empressa d'honorer la valeur de la garnison hollandaise et de lui témoigner les plus grands égards.

1170. LE ROI DISTRIBUE SUR LA GRANDE PLACE A LILLE, LES RÉCOMPENSES A L'ARMÉE DU NORD (15 janvier 1833).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Le Roi qui, déjà à Cambrai, à Maubeuge et à Valenciennes, avait commencé à distribuer aux braves de l'armée du Nord les récompenses qui leur étaient dues, accomplit à Lille cette même cérémonie avec un éclat plus solennel encore.

Le 15 janvier, à midi, il se rendit au Champ-de-Mars, ayant à ses côtés le roi des Belges [1], avec *ses trois fils aînés*, et suivi d'un nombreux état-major. Les deux reines et les princesses venaient ensuite dans des calèches découvertes. Un brillant soleil d'hiver éclairait cette cérémonie.

Le Roi, après avoir passé avec sa famille devant le front des troupes et entre les lignes, s'arrêta au centre de la place. On forma le cercle : les drapeaux des régiments furent placés devant Sa Majesté, et les braves qui devaient recevoir de sa main leurs récompenses lui furent présentés. Le Roi leur adressa les paroles suivantes :

« Mes chers camarades,

« Si cette journée est honorable et glorieuse pour vous
« elle est bien satisfaisante pour moi, puisque je vais pou-
« voir récompenser vos services, en vous remettant ce signe
« de l'honneur que la France accorde à la valeur et au dé-
« vouement à la patrie. Mon cœur éprouve une satisfaction
« que j'aime à vous témoigner, et que je voudrais faire
« partager à tous ceux qui m'entendent. Vous venez de

(1) Léopold Ier, *voir la note* p. 951.

« donner l'exemple de la discipline, du courage et de la
« persévérance. En continuant à marcher dans cette noble
« carrière, vous êtes sûrs d'arriver au but de vos efforts,
« aux grades qui sont la récompense des services, du mé-
« rite et de la valeur. Nous regrettons les braves qui ont si
« glorieusement succombé; mais vous les remplacerez,
« vous remplirez les vides que le feu de l'ennemi a faits
« dans vos rangs, et toujours vous serez prêts à combattre
« pour la patrie, à soutenir l'honneur du nom français, et
« à prouver que notre jeune armée est digne de succéder
« à celles qui ont acquis tant de gloire à la France. »

Après cette allocution et les vives acclamations qui la suivirent, le Roi remit les croix à ceux que lui désignait l'appel du ministre de la guerre.

1171. INAUGURATION DE LA STATUE DE NAPOLÉON SUR LA COLONNE DE LA PLACE VENDÔME (28 juillet 1833).

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 86.

Dès les premiers jours de son règne, le Roi s'était associé à la pensée nationale qui redemandait la statue de Napoléon au haut de sa colonne. En conséquence des ordres avaient été donnés pour que cette grande image fût coulée en bronze, non plus dans le fastueux appareil d'un triomphateur romain, mais dans le simple costume sous lequel l'Empereur est resté présent aux imaginations populaires.

L'inauguration de cette statue fut destinée à donner un nouvel éclat au glorieux anniversaire des journées de juillet. Le Roi, après avoir passé, sur toute l'étendue des boulevards, la revue de la garde nationale et de la troupe de ligne, arriva sur la place Vendôme, où il s'arrêta au pied de la colonne. Là, à un signal donné par M. Thiers, ministre du commerce et des travaux publics, le voile qui couvrait la statue de Napoléon disparut comme par enchantement, et les cris de *vive l'empereur!* et de *vive le roi!* un moment confondus, retentirent de toutes parts.

1172. LE ROI SUR LA RADE A CHERBOURG (3 septembre 1833).

Par M. Théodore Gudin en 1833. Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 86.

Le Roi s'était rendu à Cherbourg pour y visiter les grands travaux du port, qu'il se rappelait avoir vus à leur début, en 1788.

Le 3 septembre, à onze heures, Sa Majesté, accompagnée de la Reine et de la famille royale, s'embarqua dans le port sur le bateau à vapeur *le Sphinx*. Le vent soufflait du sud-ouest grand frais : le temps était à rafales. Au sortir du port, *le Sphinx* se dirigea vers l'escadre mouillée dans la rade. Là Leurs Majestés furent saluées par des salves d'artillerie, auxquelles se mêlaient les acclamations des équipages. *Le Sphinx* jeta l'ancre au milieu de l'escadre, en face de la frégate *l'Atalante*, qui portait le pavillon amiral. La mer paraissait difficile à tenir avec une légère embarcation. Néanmoins Leurs Majestés descendirent dans un canot pour aller visiter *l'Atalante*. Elles furent reçues à bord de cette frégate par le contre-amiral de Mackau (1), commandant de l'escadre, et par tous les capitaines de la division navale, aux cris de *vive le roi! vive la reine! vive la famille royale!*

Après avoir passé l'équipage en revue, le Roi voulut le voir défiler devant lui, et exécuter ensuite en sa présence la manœuvre des voiles. Le vent soufflait avec trop de violence pour permettre au Roi d'assister, en dehors de la rade, aux évolutions des deux frégates *la Junon* et *la Flore*, et de la corvette *l'Héroïne*. Tout ce qu'il put faire fut de se rendre, non sans quelque danger, à bord du yacht de lord Yarborough, le plus beau des yachts anglais qui couvraient alors la rade de Cherbourg (2).

1173. PRISE DE BOUGIE (2 octobre 1833).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par M. Horace Vernet en 1842.

Le 22 septembre 1833 une division navale, composée de la frégate *la Victoire*, des corvettes *l'Ariane* et *la Circé*, du brick *le Cygne* et des bâtiments de charge *la Durance*, *l'Oise* et *la Caravane*, fit voile de Toulon vers la côte d'Afrique pour attaquer la ville de Bougie, située entre Bône et Alger. Le capitaine de frégate Parseval-Deschêne commandait la flottille, et le général Trézel les troupes de débarquement.

« Le 29, à quatre heures et demie du matin, dit M. Parseval dans son rapport au ministre de la marine, *la Victoire* était à portée de fusil du fort Boukah.

« Si alors les vents ne fussent point venus du fond du

(1) *Voir la note* p. 842. (2) *Moniteur* du 6 septembre 1833.

« golfe nous pouvions mouiller avant le jour et opérer le « débarquement sans coup férir.

« Mais il était réservé aux capitaines des bâtiments de « cette expédition de montrer leur sang-froid et leur habi- « leté par la précision de leurs manœuvres pour atteindre, « sous le feu de l'ennemi, les positions que j'avais ordon- « nées.

« Nous avons donc louvoyé par une faible brise pour « prendre ces positions. *La Victoire*, plus favorisée par « les vents, a pu s'embosser la première à sept heures, par « vingt pieds d'eau, sous le feu de cinq forts. Alors seule- « ment, après avoir serré nos voiles, nous avons commencé « à tirer.

« Vers sept heures et demie *la Circé* et *l'Ariane* ont pu « nous soutenir tout en manœuvrant; à huit heures ces « deux bâtiments se sont embossés ainsi que *le Cygne*, qui, « par son faible tirant d'eau, avait pu prendre à revers le « fort de la Casbah et balayer la plaine extérieure; puis « successivement *la Durance*, *l'Oise*, *la Caravane*.

« A huit heures et demie le feu du fort étant presque « éteint, j'ai fait mettre les canots à la mer et donné l'or- « dre d'embarquer les troupes.

« A neuf heures près de mille hommes étaient en mou- « vement pour débarquer, le général Trézel à leur tête. Le « feu des bâtiments cessa, les troupes s'élancèrent à terre, « où elles furent accueillies par une vive fusillade à bout « portant. La position élevée et formidable de Bougie, les « ravins plantés d'arbres dont la ville est sillonnée jusqu'au « bord de la mer avaient permis à bon nombre d'Arabes de « se glisser inaperçus au lieu du débarquement; mais en « ce moment nos troupes enlevèrent au pas de course les « hauteurs principales : les forts furent aussitôt occupés; « trois matelots désarmés y plantèrent les premiers notre « pavillon.

« Cependant les Kabyles descendirent par masses des « montagnes. Habiles à profiter des accidents du terrain, « ils ont à leur tour attaqué nos positions avec un acharne- « ment inusité jusqu'à ce jour parmi eux.

« Nos troupes, disséminées sur un grand nombre de « points, devenaient trop faibles pour soutenir de pareilles « attaques; à la demande du général Trézel, j'envoyai deux « cents matelots des compagnies de *la Circé* et de *l'Ariane*, « sous le commandement de M. Laguerre, lieutenant de « vaisseau. Ce renfort fut apprécié au plus haut point par « le général Trézel. »

Au bout de cette première journée les forts principaux étaient tombés aux mains des troupes françaises. Mais les Kabyles de Bougie, les plus belliqueux et les plus civilisés à la fois de la côte d'Afrique, prolongèrent encore trois jours leur résistance, et il y eut de sanglants combats livrés dans la ville même. Le général Trézel s'y distingua par sa calme intrépidité, et, comme toujours, paya la victoire de son sang. Le capitaine Lamoricière y préluda par de brillants faits d'armes à la grande renommée qu'il a depuis si justement acquise. Enfin, dans la journée du 2 octobre, l'occupation de Bougie fut complète.

1173 *bis*. REVUE DE LA GARDE NATIONALE (28 juillet 1835).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par M. Eugène Lami en 1842.

« Le cinquième anniversaire de la révolution de juillet « a été marqué aujourd'hui par un des plus horribles at« tentats dont on puisse trouver l'exemple dans les *plus* « sanglantes pages de l'histoire.

« La journée s'annonçait sous les plus heureux auspices; « un temps superbe favorisait l'une *des plus belles jour*« nées dont la capitale eût jamais été témoin ; *tous les vi*« sages respiraient la confiance et la joie. Heureux du « spectacle que rencontraient partout ses regards, le Roi « achevait la revue de la seconde ligne d'infanterie, en« touré de sa belle et nombreuse famille et d'un état-ma« jor où l'on remarquait l'élite de nos illustrations civiles « et militaires.

« Il était parvenu au boulevard du temple et passait de« vant le front de la huitième légion, quand tout à coup se « fait entendre une détonation semblable à *celle d'un feu* « de peloton mal ordonné. A ce bruit *succède bientôt* un « désordre effroyable.

« C'est une affreuse machine, une machine infernale qui « vient de vomir une grêle de balles et de mitraille sur « le groupe qui entoure le Roi et ses fils! Une de nos « plus vieilles gloires, le vénérable duc de Trévise (1). « ce modèle des vertus civiles et militaires, tombe baigné « dans son sang, et expire sans proférer une parole. Le « général de Lachasse de Vérigny (2) est frappé mortel-

(1) Mortier, *voir la note* p. 509. (2) Edme-Nicolas-Jean-Baptiste-Marie, marquis de Lachasse de Vérigny, maréchal de camp, commandant l'école d'application du corps royal d'état-major.

« lement au front, un lieutenant-colonel de la garde natio-
« nale (1), un aide de camp (2), une femme, plusieurs
« gardes nationaux (3), expirent également au milieu des
« chevaux qui se cabrent, et d'une foule indignée que
« rien ne peut contenir à l'aspect de cet effroyable assassi-
« nat.

« Le Roi, calme au milieu de ce désordre, ému seulement
« de la vue des victimes qui l'entourent, pousse son cheval
« dans les rangs de la garde nationale, et continue sa route
« presque porté par elle, au milieu d'innombrables cris de
« joie et de vengeance!

« Les coups étaient partis du second étage d'une maison
« située presqu'en face du jardin turc. En une minute la
« maison fut investie par la garde nationale qui bordait les
« boulevards. On s'élança jusqu'à la chambre même d'où
« avait été commis le crime, et l'on trouva l'affreuse ma-
« chine encore fumante (4).

1174. FUNÉRAILLES DES VICTIMES DE L'ATTENTAT DU 28 JUILLET 1835, CÉLÉBRÉES AUX INVALIDES. (5 août 1835). Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Par Alfred Johannot en 1836.

1174 *bis*. FUNÉRAILLES DES VICTIMES DE L'ATTENTAT DU 28 JUILLET 1835, CÉLÉBRÉES AUX INVALIDES (5 août 1835).

Par M. Granet en 1839. Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

L'attentat du 28 juillet 1835 avait frappé d'horreur Paris et la France entière. Le Roi voulut que les funérailles des quatorze victimes mortes pour lui à ses côtés fussent une solennité nationale où lui-même conduirait le deuil. L'église des Invalides fut désignée pour cette lugubre cérémonie.

« A deux heures, dit un éloquent historien de cette
« grande scène de douleur, le cortége est arrivé aux
« portes de l'hôtel des Invalides. Le Roi s'est levé avec les
« princes. Dans la cour d'honneur étaient rangés les hôtes
« de Louis XIV, tous ces vieillards, débris de nos quarante
« ans de guerre. Débris vivant et plus illustre qu'aucun
« d'eux, le maréchal duc de Conégliano (5) se tenait à leur

(1) M. Rieussec, lieutenant colonel de la huitième légion. (2) Le capitaine Villate, aide de camp de M. le maréchal Maison. (3) MM. Prudhomme, Ricard, Léger et Benetter, grenadiers de la huitième légion. (4) *Moniteur* du 29 juillet 1835. (5) Moncey, *voir la note* p. 544.

« tête. Il est allé recevoir les quatorze martyrs : un nom-
« breux clergé les attendait avec lui : c'étaient la gloire et
« la religion les accueillant de concert. Il faut avoir vu cette
« scène pour comprendre ce qui se passait dans les âmes
« La cour d'honneur des Invalides est l'un des plus vastes
« et des plus majestueux monuments qu'il y ait en Europe
« Au milieu régnaient les cercueils couverts de leurs or-
« nements et bénis par les prêtres. D'un autre côté se dé-
« ployaient les Invalides armés de leurs piques, devant
« lesquels la cour de cassation et la cour royale en robes
« rouges, la cour des comptes, l'université, l'institut, se
« sont placés. En face les ministres, les députations des
« chambres, les nombreux et riches états-majors. Au fond,
« la porte d'entrée donnait passage aux municipalités, aux
« députations qui arrivaient. Vis-à-vis était le portail de
« l'église, entièrement drapé de noir, mais sur lequel se
« détachait, comme une image vivante, la statue de mar-
« bre du premier consul, contemplant, les bras croisés et
« le front soucieux, cet autre lendemain des *machines in-*
« *fernales*.....

« Les regards ont été promptement distraits de cette
« image par un cri de *vive le roi!* Le Roi venait recevoir,
« pour les introduire à leur dernier et noble asile, ceux
« qui étaient morts à ses côtés. Il est allé à eux, il a versé
« l'eau bénite sur eux, sur la jeune fille comme sur le
« maréchal de France. Mais à la vue de toutes ces victi-
« mes son courage est tombé : il n'y avait pas là des périls.
« Ses larmes ont mouillé tous les cercueils. Celui de la
« jeune fille en a été imprégné comme celui du maréchal
« de France.

« Alors il a donné le signal, et le cortége s'est avancé
« vers l'église. »

Partie centrale. Rez-de-chaussée. Salle n° 24.

1174 *ter*. MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE SUR MASCARA (28 novembre au 5 décembre 1835).

Par M. Siméon Fort en . . .

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

1174 *quater*. COMBAT DU SIG (1er décembre 1835).

Par M. Beaume en 1841.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

1175. COMBAT DE L'HABRAH (3 décembre 1835).

Par Théodore Leblanc en 1838.

1175 *bis*. COMBAT DE L'HABRAH (3 décembre 1835).

Par M. Horace VERNET en 1841. Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Le combat de la Macta, où Abd-el-Kader avait surpris quelques bataillons français dans une embuscade, demandait une vengeance prompte et exemplaire. Le maréchal Clausel (1), nommé au gouvernement de la régence d'Alger, reçut ordre de marcher sur Mascara, capitale de l'émir. Le duc d'Orléans (2) vint le joindre, jaloux de s'associer en tout lieu aux fatigues et aux dangers de l'armée française.

L'armée, partie d'Oran, commença son mouvement le 28 novembre.

Le 29, à une heure après midi, toutes les colonnes débouchèrent dans l'immense plaine arrosée par le Sig. Une halte sur ce fleuve était indispensable; « M. le maréchal « Clausel ordonna en conséquence au colonel du génie Le- « mercier de tracer sur la rive droite de la rivière un camp « retranché pouvant contenir tous les équipages, et dans « lequel une garnison de mille hommes pût résister à « toute entreprise de l'ennemi. Le 30 au soir, les travaux « avançaient vers leur terme. Pendant cette journée, les « Arabes ne commirent contre nous aucune hostilité, mais « ils vinrent établir leur camp au pied de l'Atlas, sur la « rive droite du Sig, et par conséquent sur la droite de « notre camp. Leurs troupes se réunirent successivement « sur ce point, où l'on voyait dans la soirée une masse d'en- « viron quatre mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie.

« Le 1er décembre, à une heure après midi, M. le ma- « réchal Clausel sortit du camp, emmenant avec lui le « bataillon d'Afrique, un bataillon du dix-septième léger, « un du deuxième de la même arme, les zouaves, les Arabes « d'Ibrahim, le deuxième régiment de chasseurs à che- « val, et la batterie de campagne. Nos troupes auxiliaires « se portèrent en avant avec beaucoup d'ardeur, soutenues « par le deuxième de chasseurs, les zouaves du comman- « dant Lamoricière et deux pièces de canon; elles char- « gèrent avec vigueur les Arabes réunis au nombre de « quinze à dix-huit cents hommes, auprès d'un mara- « bout, en avant de leur position. Ce poste fut enlevé « avec la rapidité de l'éclair; et nos troupes, s'abandon- « nant à leur ardeur habituelle, pénétrèrent assez promp- « tement dans le camp ennemi pour s'emparer d'une par- « tie des tentes, que les Arabes essayèrent vainement

(1) *Voir la note* p. 959. (2) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 990.

« d'enlever et de transporter dans la montagne. Plusieurs « des officiers de M. le maréchal Clausel entraînèrent dans « cette charge vigoureuse les troupes auxiliaires.

« Le lieutenant Duhesme, son officier d'ordonnance « qui s'était déjà distingué lors de la dernière expédition « à Alger, eut son cheval blessé et reçut une forte contu- « sion. Le commandant Richepanse, qui avait été placé « près du bey Ibrahim, et le capitaine d'état-major Tata- « reau eurent également leurs chevaux blessés. C'est alors, « comme l'avait présumé M. le maréchal Clausel, que les « cavaliers et l'infanterie qu'Abd-el-Kader tenait renfer- « més dans une gorge profonde accoururent au secours « des fuyards, et vinrent prendre successivement part au « combat qui se prolongea longtemps au pied de l'Atlas « entre nos tirailleurs, soutenus par l'artillerie, et environ « 600 cavaliers arabes, au milieu desquels combattaient « des fantassins, dont il était difficile d'apprécier le nombre.

« M. le maréchal Clausel avait expressément défendu « au général Oudinot de s'engager dans la montagne. Le « but de sa reconnaissance était atteint; les troupes ren- « trèrent au camp à six heures du soir.

« Pendant ce combat, qui dura près de cinq heures, les « Arabes montrèrent de la vigueur et de l'obstination. « Plusieurs fois ils tinrent ferme devant le canon, et s'en « approchèrent assez pour permettre à nos canonniers de « tirer à mitraille; notre feu de mousqueterie, bien supé- « rieur à celui de l'ennemi, lui fit éprouver une grande « perte, tandis que de notre côté nous n'eûmes que peu « d'hommes tués et quarante-trois blessés (1). »

Le 3 décembre à la pointe du jour toute l'armée passa le Sig sur deux ponts jetés par le génie. Le combat de Ghorouf, engagé dans la matinée, porta une *rude atteinte à l'émir* sans le décourager. Aussi le maréchal, qui voulait une victoire plus décisive, n'accorda-t-il au soldat, fatigué de plusieurs heures de combat, que quelques heures de repos, et l'on se porta sur l'Habrah.

On marcha trois quarts de lieue environ sans essayer d'autre feu que celui de quelques tirailleurs répandus sur les flancs de l'armée, lorsque soudain un coup de canon à poudre se fit entendre : c'était le signal par lequel Abd-el-Kader rappelait à lui ses tribus dispersées. En ce moment les colonnes françaises entraient dans une sorte de défilé

(1) *Rapport du maréchal Clausel au ministre de la guerre; Moniteur* du 24 décembre 1835.

formé par un bois épais de tamarins et par le pied de la montagne, qui se rapprochaient. Devant on apercevait quatre grands marabouts, qui se détachaient en blanc sur le noir de la forêt. En avant de ces marabouts se trouvaient des ravins bordés d'aloès, avec des cimetières remplis de buttes et de pierres tumulaires; et en outre de ces difficultés, la plaine était encore rétrécie à gauche par de hautes broussailles qui entouraient le grand bois.

L'armée était à trois cents pas de l'angle de ce bois, lorsqu'une fusillade très-vive partit du ravin où s'était embusquée l'infanterie régulière d'Abd-el-Kader, en même temps qu'une batterie, composée de cinq petites pièces de trois ou de quatre, envoyait ses boulets assez maladroitement dirigés. Le deuxième léger, surpris par cette attaque imprévue, hésita un moment; mais le deuxième de chasseurs d'Afrique partit au galop, passa impétueusement le ravin et déblaya l'autre côté à coups de fusil et de pistolet. L'artillerie, mieux dirigée que celle des Arabes, compléta le succès de cette brillante charge. Pendant ce temps, à la gauche, le brave commandant Bourgon, voyant fuir en désordre les cavaliers auxiliaires d'Ibrahim-Bey, lançait au plus épais du bois une compagnie du dix-septième, et le bataillon d'Afrique, entraîné par Mgr le duc d'Orléans, achevait de nettoyer le bois. C'est là que le prince fut atteint légèrement d'une balle morte à la cuisse. Une heure après ce combat l'armée arrivait tranquillement sur l'Habrah.

Un grand coup venait d'être porté à la puissance d'Abd-el-Kader : le ravin fortifié où il avait disposé son embuscade ne lui avait été cette fois d'aucun avantage; son artillerie, la première que l'armée française eût rencontrée en Afrique sur les champs de bataille, était tombée entre nos mains; son infanterie, formée avec tant de peine, était presque détruite, et les tribus qu'il avait appelées autour de lui, des frontières même de l'empire de Maroc, étaient dispersées par la fuite.

Le 6 décembre à cinq heures du soir Mgr le duc d'Orléans fit son entrée dans Mascara.

1176. MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE APRÈS LA PRISE DE MASCARA (9 décembre 1835).

Par Théodore LEBLANC en 1836. — Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Le 6 décembre l'armée française était entrée à Mascara et elle avait trouvé cette ville dévastée par les hordes sauvages d'Abd-el-Kader. Après deux jours de repos donnés

aux soldats, il fallut quitter un séjour que le défaut de vivres eût pu rendre dangereux, et s'acheminer sur Mostaganem. Mais, pour ôter à l'ennemi les ressources de sa place d'armes, le maréchal Clausel (1) résolut en partant de mettre le feu aux principaux édifices de la ville.

Au moment que les brigades rassemblées hors des portes commençaient à se former, et que l'ordre se mettait à grand'peine dans la longue file de chameaux porteurs des bagages de l'armée, d'épaisses colonnes d'une fumée jaune et noire enveloppèrent la ville, et annoncèrent que le beylick, le palais d'Abd-el-Kader, la Casbah, *l'arsenal*, la manufacture d'armes et les magasins étaient *livrés aux* flammes. L'armée alors se mit en mouvement, non sans quelque désordre, au milieu du mélange incommode des auxiliaires d'Ibrahim-Bey et de toute la population juive de Mascara, qui fuyait cette triste ville sous la protection des baïonnettes françaises. Ce ne fut qu'après une lieue et demie de marche que le maréchal fit arrêter la colonne pour rétablir l'ordre dans cette grande confusion. Ibrahim-Bey, avec ses cavaliers chargés de butin, fut placé en tête: derrière lui la caravane des juifs offrait un spectacle vraiment lamentable. On voyait des femmes, *et c'étaient* les plus riches, entassées cinq ou six sur des chameaux que les Arabes leur avaient loués au poids de l'or. D'autres étaient pieds nus, sur des ânes, grelottant et tâchant de réchauffer contre leur sein leurs enfants transis de froid comme elles. Plusieurs avaient fait de leurs châles des sacs où elles mettaient jusqu'à trois de ces innocentes créatures, qu'elles portaient ainsi sur leur dos. Des aveugles se traînaient à la queue de leurs ânes pour ne point perdre la file, et par le chant lugubre de leurs psaumes, rappelaient les scènes de la captivité d'Israël. Après *cette triste avant-garde* venaient les deux brigades des généraux Perregaux et Marbot; les zouaves fermaient la marche, et leur intrépide contenance écartait les Arabes toujours prêts à tomber sur les traîneurs. L'armée marcha dans cet ordre jusqu'au village d'El-Borg, autour duquel elle campa pour passer la nuit.

1177. LE ROI DONNE LA BARRETTE AU CARDINAL DE CHEVERUS (10 mars 1836).

Aile du Nord. Pavillon du Roi, 1er étage.

Par M. Granet en 1839.

Voici comment cette cérémonie se trouve racontée dans le *Moniteur*.

(1) *Voir la note* p. 359.

« Le Roi et sa famille se sont rendus à la chapelle du
« château pour entendre la messe qu'a célébrée Mgr l'évê-
« que de Maroc (1), aumônier de la Reine. Selon l'usage, son
« éminence et son cortége n'ont été conduits à cette même
« chapelle qu'après le *benedicamus Domino*. Mgr de Che-
« verus (2) s'est placé avec sa suite du côté de l'épître ; le Roi
« au contraire était en face de l'autel : il avait à sa droite
« Mgr le duc d'Orléans (3), à sa gauche Mgr le duc de Ne-
« mours (4), et derrière, le reste de sa famille. A quelque
« distance se trouvait M. Thiers, président du conseil des
« ministres, et M. Sauzet, ministre de la justice et des
« cultes, tous deux en grand costume. Après eux venait
« un nombreux état-major. Au milieu du sanctuaire était
« élevée une estrade sur les dernières marches de laquelle
« est venu s'agenouiller le vénérable archevêque de Bor-
« deaux. Cependant l'ablégat est allé prendre la barrette
« qui était sur une crédence du côté de l'évangile, l'a pla-
« cée sur un plat d'or, et l'a présentée au Roi, qui, s'étant
« agenouillé, l'a prise et l'a placée sur la tête du nouveau
« cardinal ; immédiatement après, le Roi et son cortége
« sont sortis de la chapelle par une porte latérale, tandis
« que Mgr de Cheverus et le sien sortaient par l'autre (5). »

1178. COMBAT DE LA SICKAK (PROVINCE D'ORAN) (6 juillet 1836).

Par M. Horace VERNET en 1842. Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Le général Bugeaud, commandant les troupes françaises dans la province d'Oran, voulait ravitailler la place de Tlemcen, où était laissée une garnison qui attendait de lui toutes ses ressources. Abd-el-Kader, de son côté, avait rassemblé toutes ses forces pour frapper un coup qui en même temps écraserait l'armée française et lui livrerait Tlemcen affamée. Il avait pompeusement annoncé à ses Arabes que la division du général Bugeaud était *la dernière ressource* de la France. Voici comment celui-ci raconte sa victoire.

Après quelques détails sur sa marche et celle de l'ennemi, il ajoute : « Je n'aurais pu choisir dans tout le pays
« un champ de bataille plus heureux que celui que m'offrait

(1) M. l'abbé Guillon, chanoine honoraire de Notre-Dame, etc., etc. (2) Jean Lefebure de Cheverus, cardinal, archevêque de Bordeaux. (3) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939. (4) *Voir la note* p. 929. (5) *Moniteur* du 13 mars 1836.

« la fortune. Abd-el-Kader avait derrière lui un plateau fa-
« cile pour la cavalerie, de deux à trois lieues d'étendue, et
« entouré sur trois côtés par la Sickak, l'Isser et la Tafna, de
« sorte que j'étais presque assuré, en le mettant en fuite, de
« l'acculer à un ravin où il devait éprouver des pertes,
« pourvu que la poursuite fût vigoureuse.

« J'avais besoin de dix minutes de plus pour finir mes
« dispositions et distribuer les rôles avec précision. Il fal-
« lait aussi donner le temps à l'ennemi de passer la Sickak,
« afin de l'y précipiter. Abd-el-Kader n'a pas voulu me
« donner ces dix minutes; il a jeté sur moi mes tirailleurs
« et mes spahis, et s'est avancé en grosses masses informes,
« en poussant des cris affreux. J'ai jugé que le moment de
« prendre l'offensive à mon tour était arrivé, et qu'un
« mouvement rétrograde pouvait tout compromettre. Après
« avoir lancé des obus et de la mitraille sur cette vaste
« confusion, toutes les troupes à la fois se sont ébranlées à
« mon commandement, et ont abordé l'ennemi avec une
« grande franchise.

« Le combat du plateau était le plus considérable; les
« trois bataillons de Combe, un du quarante-septième,
« deux du dix-septième léger, ont agi avec une résolution
« et une vitesse remarquables pour des troupes si fatiguées
« par les marches et la chaleur. Les cavaliers arabes étaient
« si nombreux que la fusillade avec laquelle ils nous ont
« accueillis ressemblait à un feu de deux rangs de plusieurs
« régiments de notre infanterie. Ils ont plié, mais avec
« lenteur. J'ai cru le moment favorable pour lancer sur
« eux le deuxième de chasseurs. J'ordonnai à ce régiment
« une charge à fond, qui d'abord eut un plein succès. Les
« Arabes qui se trouvaient en face furent culbutés, et un
« parti d'infanterie kabyle fut sabré; mais l'aile droite des
« Arabes, ayant attaqué le flanc gauche des chasseurs pen-
« dant que d'autre infanterie sortie du ravin les fusillait
« par le flanc droit, ils se sont retirés avec quelque perte
« et sont rentrés sous la protection des bataillons que je
« menais à leur secours presqu'à la course. L'artillerie,
« aux ordres du brave colonel Tournemine, suivait ces
« mouvements rapides, bien que cela parût impossible au-
« paravant, avec le matériel de montagne. Les Arabes
« ayant plié une seconde fois, une seconde fois aussi je
« leur ai lancé ma cavalerie; mais alors quatre cents
« Douairs m'avaient rejoint. Malheureusement leur aga
« Mustapha venait d'être blessé d'une balle à la main. Mal-

« gré la privation de cet excellent chef, ils ont rendu de « grands services ; eux et les chasseurs se sont couverts de « gloire. Tout a été culbuté, et la cavalerie arabe, embar- « rassée par son nombre même, a perdu beaucoup d'hom- « mes, d'armes et de chevaux ; ses morts, ses blessés sont « restés en notre pouvoir. Alors Abd-el-Kader lui-même, « dont nous avions aperçu le drapeau en arrière, au milieu « de son infanterie régulière, s'est avancé avec cette ré- « serve et la cavalerie qu'il a pu ramener. C'est la pre- « mière fois, dit-on, qu'on a vu les Arabes employer une « réserve, ou l'engager avec tant d'à propos. Ce dernier « effort n'a pu nous arrêter un moment : nous nous som- « mes jetés sur cette troupe qui, malgré un feu bien « nourri, a été rompue et précipitée fatalement sur le point « le plus difficile du ravin de l'Isser. Une pente assez ra- « pide aboutit à un rocher taillé presque à pic, à trente « ou quarante pieds au-dessus de la plage. C'est là qu'un « carnage horrible commence, et se poursuit malgré mes « efforts. Pour échapper à une mort certaine ces malheu- « reux se précipitent en bas du rocher, s'assomment ou se « mutilent d'une manière affreuse. Bientôt cette triste res- « source leur est enlevée : des chasseurs et des voltigeurs « trouvent un passage et pénètrent dans le lit de la rivière ; « les ennemis sont cernés de toutes parts, et les Douairs « peuvent assouvir leur horrible passion de couper des « têtes. Cependant à force de cris et de coups de plat de « sabre, je parviens à sauver cent trente hommes d'infan- « terie régulière ; je vais les envoyer en France...

« La cavalerie arabe avait lâchement abandonné son in- « fanterie et s'était enfuie vers la Tafna. Je l'aperçus fai- « sant mine de se rallier au bout du plateau avant de « descendre sur la rivière. Je marchai à elle avec les dix- « septième léger, quarante-septième, vingt-troisième, de « l'artillerie, laissant à la cavalerie le soin de poursuivre « les restes de l'infanterie des Kabyles : cette cavalerie ne « m'attendit pas ; elle passa la Tafna et je m'arrêtai sur la « rive droite, mes troupes étant très-fatiguées et la cha- « leur excessive. . . . .

« Revenons sur le premier champ de bataille, où le « soixante-deuxième et un demi-bataillon d'Afrique ont dû « charger l'ennemi qui avait attaqué le convoi, et dont une « partie seulement avait passé la Sickak au moment où j'ai « été forcé de prendre l'offensive. Cette portion fut préci- « pitée dans le ravin, et fusillée de très-près ; elle éprouva

« des pertes considérables en hommes et en chevaux tués.
« Après cette charge vigoureuse, le soixante-deuxième,
« débarrassé de l'ennemi qu'il avait en face, vint appuyer
« mon mouvement victorieux.

« Dès que la victoire avait été à peu près décidée, j'avais
« fait filer le convoi et les équipages sur Tlemcen. Quoique
« privé de mon parc de bœufs et de toute espèce de res-
« sources pour les officiers, j'ai tenu à coucher sur les ri-
« ves de la Tafna pour mieux constater ma victoire (1). »

1179. LE PRINCE DE JOINVILLE VISITE DANS *LE LIBAN* LE VILLAGE MARONITE D'HEDEN (30 septembre 1836).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
1er étage.

Par M. Biard en 1841.

Le 6 août 1836, le prince de Joinville (2) s'était embarqué à Toulon, comme lieutenant de vaisseau, à bord de la *frégate l'Iphigénie*. Après avoir visité l'archipel grec, Athènes, Smyrne, les côtes de l'Anatolie, les îles de Rhodes et de Chypre, *l'Iphigénie* alla mouiller devant *Tripoli de Syrie*, et le prince partit de cette ville pour gravir les hautes cimes du Liban.

La première chaîne ayant été franchie, on arriva sur le soir à l'entrée du bourg d'Heden, habité par les Maronites, peuplade arabe qui a gardé avec la foi catholique une sorte d'allégeance féodale pour la France. Là le jeune prince se vit aussitôt entouré de toute une population empressée de le recevoir avec des marques de joie et de respect tout ensemble. Des montagnards tenant des torches au bout de leurs longs bâtons éclairaient cette *espèce de marche* triomphale. A côté du prince était monté à cheval le fils du cheikh, qui le conduisit vers son père, patriarche à cheveux blancs, vêtu avec toute la pompe orientale. Celui-ci, à la vue du prince, s'inclina dans une attitude humiliée et lui appuya son front sur les mains, disant que les Maronites étaient sous la protection de la France, et qu'il était l'esclave du fils du roi des Français. Puis il l'introduisit avec le même respect dans sa maison.

(1) *Rapport du général Bugeaud au ministre de la guerre; Moniteur* du 21 juillet 1836. (2) François d'Orléans, prince de Joinville.

1180. LE PRINCE DE JOINVILLE VISITE LE SAINT-SÉPULCRE (7 octobre 1836).

Par M. BIARD en 1841. Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Le 6 octobre *l'Iphigénie* mouilla sur la rade de Jaffa, et le lendemain le prince de Joinville (1), avec plusieurs officiers de la frégate et tout l'attirail d'une caravane turque, s'achemina vers Jérusalem. Le pacha d'Égypte, Mehemet-Ali, investi du pachalick de Syrie par son dernier traité avec la Porte, avait ordonné au gouverneur de Jérusalem, Hassan-Bey, de faire tout ce que lui demanderait le fils du roi des Français. Aussi le prince fut-il accueilli dans la ville sainte avec tout le fracas et la pompe qui accompagnent l'entrée des personnes royales dans des villes européennes. Descendu au couvent du Saint-Sauveur, le prince de Joinville commença aussitôt, sous la conduite des pères, le pieux pèlerinage qu'accomplissent tous les voyageurs européens qui visitent les saints lieux. Après avoir suivi la *voie douloureuse*, il se rendit au Saint-Sépulcre, dont les dalles n'avaient point été touchées par un prince français depuis le temps des croisades.

1181. COMBAT EN AVANT DE SOMAH (PREMIÈRE EXPÉDITION DE CONSTANTINE) (24 novembre 1836).

Par M. Horace VERNET en 1842. Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Le 13 novembre 1836 le maréchal Clausel (2) quitta Bône, à la tête d'un corps d'armée de sept mille hommes, pour attaquer la ville de Constantine. La rigueur inaccoutumée de la saison, jointe à l'insuffisance des moyens d'attaque, fit échouer cette entreprise. Il fallut lever le siége à peine commencé, et cette retraite, accomplie au milieu d'obstacles et de dangers sans nombre, fut pour le maréchal, pour Mgr le duc de Nemours (3), qui l'accompagnait, et pour toute l'armée, l'occasion de déployer un courage et une patience héroïques.

« ..... L'armée s'étant ébranlée avec tous les bagages et « toute l'artillerie, nous fûmes camper à Somah.

« Cette première journée de retraite fut très-difficile, la « garnison entière et un grand nombre de cavaliers arabes

(1) *Voir la note* p. 976. (2) *Idem* p. 869. (3) *Idem* p. 989.

« nous attaquant avec acharnement, surtout à l'arrière-
« garde. Mais le soixante-troisième régiment et le bataillon
« du deuxième léger du commandant Changarnier, soute-
« nus par les chasseurs à cheval d'Afrique, repoussèrent
« brillamment toutes les attaques, tuèrent beaucoup de
« monde à l'ennemi et le continrent constamment.

« Dans un moment si grave et si difficile, M. le comman-
« dant Changarnier s'est couvert de gloire et s'est attiré
« les regards et l'estime de toute l'armée. Presque entouré
« par les Arabes, chargé vigoureusement et perdant beau-
« coup de monde, il sut inspirer une telle confiance à son
« bataillon formé en carré, qu'au moment où *il fut le plus*
« vivement assailli, il fit pousser à sa troupe deux cris de
« *vive le roi!* et les Arabes intimidés, ayant fait demi-
« tour à vingt pas du bataillon, un feu de deux rangs à
« bout portant couvrit d'hommes et de chevaux trois faces
« du carré. Le capitaine Mollière, mon officier d'ordon-
» nance, chargé en cet instant critique de porter un ordre
« au commandant Changarnier, se trouva au nombre de
« ces braves et eut part à cette noble résistance (1). »

Aile du Nord.
Pavillon du Roi,
1er étage.

1182. MARIAGE DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS AVEC MADAME LA DUCHESSE HÉLÈNE DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN.

ARRIVÉE DE MADAME LA DUCHESSE HÉLÈNE DE MECKLEMBOURG SCHWERIN AU PALAIS DE FONTAINEBLEAU (29 mai 1837).

Par M. Camille ROQUEPLAN en . . . .

1183. MARIAGE DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS AVEC MADAME LA DUCHESSE HÉLÈNE DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN.

CÉRÉMONIE DU MARIAGE CIVIL (30 mai 1837).

Par M. Henri SCHEFFER en . . . .

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
1er étage.

Un traité de mariage, entre Mgr le duc d'Orléans (2), prince royal, et madame la duchesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin (3), ayant été conclu, la princesse, future épouse, se mit en route pour la France le 15 mai 1837, conduite

(1) *Rapport du maréchal Clausel au ministre de la guerre; Moniteur* du 18 décembre 1836. (2) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939. (3) Hélène-Louise-Elisabeth, princesse de Mecklembourg-Schwerin, duchesse d'Orléans, princesse royale.

par madame la grande-duchesse douairière (1), sa belle-mère. Elle entra en France par Forbach, traversa les départements de la Moselle, de la Meuse, de la Marne, de l'Aisne et de Seine-et-Marne; et arriva, le 29 au soir, au palais de Fontainebleau.

« La garde nationale de cette ville, deux bataillons du « sixième léger, le quatrième régiment de hussards et une « demi-batterie d'artillerie étaient rangés en bataille dans « la grande cour du Cheval-Blanc.

« Madame la duchesse Hélène était dans un carrosse du « Roi, avec madame la grande-duchesse douairière, sa « belle-mère; M. le duc de Broglie, ambassadeur ex- « traordinaire, et M. le baron de Rantzau (2).

« Au moment où la voiture entrait dans la cour, le Roi, la « Reine et la famille royale se sont avancés sur le perron de « l'escalier du fer à cheval, et ont été salués par les plus « vives acclamations. Mgr le duc d'Orléans et Mgr le duc « de Nemours (3) sont descendus jusqu'au bas de l'escalier, « suivis de MM. les aides de camp et officiers d'ordonnance « et des dames attachées à la reine et aux princesses.

« Mgr le duc de Nemours a donné le bras à madame la « duchesse Hélène, Mgr le duc d'Orléans à madame la « grande-duchesse douairière.

« Tous les regards se portèrent vers l'auguste fiancée. On « admirait la noblesse et la grâce de son maintien. En « approchant du Roi, la princesse paraissait extrêmement « émue; elle s'inclinait profondément devant sa majesté, « lorsque le Roi la prit par la main et l'embrassa affec- « tueusement. Rien ne pourrait exprimer dignement la « profonde émotion qui régnait dans la foule, témoin de ce « moment solennel. Lorsque la princesse s'approcha de la « reine qui la serra dans ses bras, des larmes coulèrent de « tous les yeux : chacun comprenait que la fille serait di- « gne de la mère (4). »

Le lendemain 30 mai eurent lieu les cérémonies du mariage.

« La galerie de Henri II, dit le *Moniteur*, avait été pré- « parée pour le mariage civil.

« Une table ronde était placée en face de la grande che-

(1) Auguste-Frédérique de Hesse-Hombourg, grande-duchesse douairière de Mecklembourg-Schwerin. (2) Charles-Frédéric-Guillaume, baron de Rantzau, maréchal de cour et vice grand écuyer du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin. (3) *Voir la note p.* 932. (4) Extrait du *Moniteur* du 31 mai 1837.

« minée. Sur cette table étaient déposés les registres de « l'état civil de la maison royale.

« M. le baron Pasquier, chancelier de France, revêtu « de la simarre, faisant les fonctions de l'état civil; M. le « duc Decazes, grand référendaire de la chambre des « pairs, et M. Eugène Cauchy, garde des registres, « attendaient Leurs Majestés.

« Les augustes fiancés se sont placés debout et ensemble « en face du chancelier : à la droite de Mgr le duc d'Or- « léans étaient le Roi et la Reine; du côté de madame la « duchesse Hélène, madame la grande-duchesse douairière « de Mecklembourg.

« Près d'eux se tenaient en cercle, autour de la table, le « roi (1)et la reine des Belges(2), les princes et princesses « de la famille royale, et les témoins au nombre de seize.

« A la droite du chancelier étaient M. le comte Molé, « président du conseil, ministre des affaires étrangères, et « M. Barthe, garde des sceaux, ministre de la justice.

« Le chancelier, ayant pris les ordres du Roi, a donné « lecture du projet d'acte civil, a reçu de Mgr le duc d'Or- « léans et de la princesse la déclaration exigée par l'arti- « cle 75 du Code civil, et a prononcé au nom *de la loi* « qu'ils étaient unis en mariage. Ensuite il a été procédé « à la signature de l'acte.....

« En quittant la magnifique salle de Henri II, si somp- « tueusement restaurée par les ordres du Roi et si heureu- « sement inaugurée par cette mémorable solennité, on s'est « rendu, en traversant la galerie de François Ier, à la « grande chapelle du palais, dite chapelle de la Trinité, « bâtie par Henri IV, que le Roi s'occupe aussi de faire « rétablir dans son ancien éclat.

« Les travées supérieures étaient *garnies de dames* de « la ville et d'autres personnes invitées, qui suivaient avec « émotion l'imposant spectacle offert à leurs yeux.

« Le mariage catholique a été célébré par Mgr l'évêque « de Meaux (3), assisté de Mgr l'évêque de Maroc (4), « aumônier de la reine, et des grands vicaires du diocèse. « Le prélat, dans une allocution touchante, a insisté sur « la sainteté des devoirs qu'impose le mariage, et a retracé « le tableau des vertus de famille dont le Roi et la Reine « donnent un si noble exemple.

(1) Léopold Ier, *voir la note* p. 951. (2) *Voir la note* p. 956. (3) *Voir la note* p. 956. (4) *Idem* p. 973.

« Le mariage protestant a été célébré dans la salle qui « porte le nom de Louis-Philippe, galerie nouvelle créée « par le Roi et digne de toutes les autres magnificences « du palais.

« M. Cuvier, pasteur, président de l'église réformée « de la confession d'Augsbourg à Paris, assisté d'un mi- « nistre du saint évangile, a donné la bénédiction nuptiale. « Son discours, plein d'onction, a été suivi d'une invo- « cation pour appeler les faveurs divines sur l'union qu'il « venait de consacrer (1). »

1184. **ENTRÉE DU ROI A PARIS APRÈS LE MARIAGE DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS** (4 juin 1837).

Par M. Eugène Lami en . . . . Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Le Roi et la famille royale quittèrent Fontainebleau, le 4 juin, à huit heures du matin, pour se rendre à Paris.

« Sa Majesté, dit le *Moniteur* du 5 juin 1837, est « arrivée à Saint-Cloud à une heure et demie. La garde « nationale et une foule considérable remplissaient toutes « les avenues du château, et ont accueilli leurs majestés « aux cris de *vive le roi! vive la reine! vivent le duc et la* « *duchesse d'Orléans!*

« A deux heures M. le préfet de la Seine (2), M. le préfet « de police (3), MM. les membres du conseil général du dé- « partement, les douze maires de Paris et leurs adjoints, « se sont réunis à l'arc de triomphe de l'Étoile. La garde « nationale et les troupes de la garnison formaient la haie « de chaque côté des Champs-Élysées, depuis les Tuile- « ries jusqu'à la barrière de l'Étoile.

« A trois heures et demie le Roi est arrivé de Saint- « Cloud, escorté par la garde nationale de Boulogne. Sa « Majesté est montée à cheval au milieu de l'avenue de « Neuilly avec les princes ses fils. La reine des Fran- « çais (4), la reine des Belges (5), madame la duchesse « d'Orléans (6), madame la grande-duchesse de Mecklem- « bourg (7), madame la princesse Adélaïde (8), mesdames « les princesses Marie (9) et Clémentine (10), et Mgr le duc

(1) Extrait du *Moniteur* du 1er juin 1837. (2) Le comte de Rambuteau, pair de France, conseiller d'état. (3) Gabriel Delessert, conseiller d'état. (4) Marie-Amélie, *voir la note* p. 904. (5) *Voir la note* p. 956. (6) *Idem* p. 978. (7) *Idem* p. 979. (8) *Idem* p. 904. (9) Marie-Christine-Caroline-Adélaïde-Françoise-Léopoldine d'Orléans, princesse d'Orléans, depuis duchesse de Wurtemberg. (10) Marie-Clémentine-Caroline-Léopoldine-Clotilde, princesse d'Orléans.

« de Montpensier (1), sont montés dans une calèche dé-
« couverte.

« Le Roi s'est avancé alors vers l'arc de triomphe, ac« compagné de M. le comte Molé, président du conseil, « et des autres ministres; de M. le maréchal comte de « Lobau (2), commandant des gardes nationales du dé« partement de la Seine; de MM. les maréchaux duc de » Dalmatie (3), marquis Maison (4), comte Molitor (5), « comte Gérard (6), comte Clausel (7), marquis de Grou« chy (8); de M. l'amiral Duperré (9); de M. le duc de « Broglie, d'un grand nombre d'officiers généraux et « des officiers de sa maison.

« Le Roi avait à ses côtés Mgr le duc de Nemours (10) « et Mgr le prince de Joinville (11). Mgr le duc d'Orléans (12) « marchait à cheval à droite de la calèche de la Reine; « Mgr le duc d'Aumale (13) était à gauche.

« A l'arc de triomphe, Sa Majesté a trouvé M. le « préfet de la Seine et M. le préfet de police, à la tête « du corps municipal.

« M. le préfet a adressé un discours au Roi, et la ré« ponse de Sa Majesté a été accueillie par des acclama« tions prolongées.....

« Le Roi et la famille royale ont passé sous l'arc de « triomphe, qui rappelle tant de souvenirs glorieux pour « la France....

« Partout sur le passage de Leurs Majestés et de la « jeune princesse, qui attirait tous les regards, les senti« ments du peuple de Paris éclataient avec une vivacité « inexprimable.

« Leurs Majestés sont entrées dans les Tuileries par « la grille du Pont-Tournant, et sont venues se placer en « face du pavillon de l'horloge, dans le jardin, pour voir « défiler la garde nationale, ayant à *sa tête le* maréchal « comte de Lobau, et les troupes de ligne sous les ordres « de M. le général comte Pajol (14). Ce défilé a duré plus de « deux heures. Aux cris de *vive le roi! vive la reine!* sans « cesse répétés, se mêlaient les cris de *vivent le duc et la* « *duchesse d'Orléans!*

(1) Antoine d'Orléans, duc de Montpensier. (2) Mouton, *voir la note* p. 736. (3) Soult, *voir la note* p. 590. (4) *Voir la note* p. 509. (5) *Idem* p. 665. (6) *Idem* p. 509. (7) *Idem* p. 859. (8) *Idem* p. 768. (9) *Idem* p. 7[illegible] (10) *Idem* p. 939. (11) *Idem* p. 976. (12) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939. (13) Henri d'Orléans, duc d'Aumale. (14) *Voir la no*[illegible] p. 852.

« Le Roi est rentré au palais à six heures trois « quarts (1). »

1185. INAUGURATION DU MUSÉE DE VERSAILLES (10 Juin 1837).

Par M. Beaume en 1842. Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Voici dans quels termes le *Moniteur* du 12 juin rend compte de cette mémorable journée :

« Le Roi a fait hier l'inauguration du musée de Ver- « sailles. Sa Majesté avait convié à cette grande solennité « l'élite de la nation française, les membres de la chambre « des pairs et de la chambre des députés, du conseil d'é- « tat, de la cour de cassation, de la cour des comptes, « de la cour royale de Paris; les tribunaux de première « instance et de commerce de la Seine et de Seine-et-Oise; « le conseil royal de l'instruction publique, et un grand « nombre de membres des cinq académies qui composent « l'Institut de France.

« La ville de Paris était représentée par le préfet de « la Seine (2), par un certain nombre de membres du « conseil général et du conseil de préfecture, et par les « douze maires de Paris.

« La garde nationale de la Seine avait pour représen- « tant son commandant en chef M. le maréchal comte de « Lobau (3), M. le général Jacqueminot, chef d'état- « major; les colonels et lieutenants-colonels des dix-sept « légions de Paris et de la banlieue.

« Le Roi avait également invité à cette fête nationale « M. le préfet (4), les principales autorités et les officiers « supérieurs des gardes nationales du département de « Seine-et-Oise.

« L'armée était représentée par MM. les maréchaux « de France, les amiraux, un grand nombre de lieutenants « généraux, de maréchaux de camp, de vice-amiraux, « contre-amiraux, d'officiers généraux en retraite; par les « états-majors de la première division militaire, des places « de Paris et de Versailles; par les colonels, lieutenants- « colonels des régiments qui forment la garnison de ces « deux villes; enfin par l'état-major et les officiers supé- « rieurs de l'école royale militaire de Saint-Cyr.

(1) Extrait du *Moniteur* du lundi 5 juin 1837. (2) Le comte de Rambuteau, *voir la note* p. 961. (3) Mouton, *voir la note* p. 736. (4) M. Aubernon, pair de France, conseiller d'état, préfet du département de Seine-et-Oise.

« Indépendamment des membres de l'Institut de France,
« le Roi avait bien voulu inviter un grand nombre d'hommes
« de lettres, d'artistes, et particulièrement les peintres
« et les sculpteurs qui ont concouru par leurs travaux à
« enrichir le nouveau musée.

« Le Roi et la Reine sont partis à trois heures de
« Trianon pour se rendre au palais de Versailles.....

« Depuis dix heures du matin toutes les salles du
« musée de Versailles étaient ouvertes aux personnes
« invitées, qui avaient pu les parcourir en attendant l'ar-
« rivée du Roi.

« Leurs Majestés ont été accueillies par les témoignages
« du plus vif dévouement; elles se sont rendues aux ga-
« leries du premier étage par l'escalier de marbre, ont
« traversé la grande salle des Gardes, aujourd'hui salle de
« Napoléon, la salle de 1792, les quatre salles consacrées
« aux campagnes de 1793, 1794, 1795 et 1796; elles
« sont entrées ensuite dans la grande galerie des *Batailles*,
« où l'on voit, retracés sur la toile, tous les hauts faits
« de la valeur française, depuis la bataille de Tolbiac
« jusqu'à celle de Wagram. La foule des invités, qui se
« pressaient autour du Roi, ne pouvait se lasser d'admirer
« les belles proportions, les riches ornements de cette
« galerie entièrement nouvelle.

« Après avoir parcouru d'autres salles, parmi les-
« quelles on a surtout remarqué la salle des États géné-
« raux, la salle de 1830, où figurent les principaux évé-
« nements de la révolution de juillet, Leurs Majestés ont
« traversé la galerie des sculptures et se sont arrêtées dans
« la chambre du lit de Louis XIV, pour examiner toutes
« les parties de l'ancien ameublement restaurées avec
« une grande magnificence.

« Le banquet royal, auquel quinze cents personnes
« étaient conviées, a eu lieu dans la grande galerie de
« Louis XIV et dans les salons de la Guerre, d'Apollon,
« de Mercure, de Mars, etc. La table du Roi était de six
« cents couverts et offrait l'aspect le plus splendide. Les
« princes présidaient aux autres tables, aussi magnifique-
« ment servies que celle du roi. Un ordre admirable a
« régné dans le service.

« Après le dîner on s'est répandu de nouveau dans les
« galeries pour les visiter en détail, en attendant l'heure
« du spectacle.

« Leurs Majestés sont entrées dans la salle de spectacle

« à huit heures, et se sont placées à l'amphithéâtre au-« dessus du parterre. Le Roi occupait le milieu, ayant « à sa droite la Reine, et à sa gauche, la reine des « Belges (1), madame la duchesse d'Orléans (2) et la prin-« cesse Marie (3). La Reine avait à sa droite le roi des « Belges (4), madame la grande-duchesse douairière de « Mecklembourg (5), madame la princesse Adélaïde (6) et « la princesse Clémentine (7).

« Le prince royal (8) occupait un siége derrière madame « la duchesse d'Orléans; M. le duc de Nemours (9), « M. le prince de Joinville (10), M. le duc d'Aumale (11) « et M. le duc de Montpensier (12) avaient pris place der-« rière le Roi et la Reine.

« La salle, éblouissante de lumière, et décorée avec « une magnificence que rien ne saurait égaler, était presque « entièrement pleine avant l'arrivée du Roi. L'entrée de « Leurs Majestés a été saluée par les plus vives acclama-« tions.

« A huit heures le spectacle a commencé par le Misan-« trope joué, avec les costumes du temps, par Mlle Mars « et les principaux acteurs de la Comédie française. Les « acteurs de l'Académie royale de musique ont ensuite « exécuté des fragments du troisième et du cinquième « acte de Robert le Diable : Leurs Majestés ont plus d'une « fois daigné applaudir au talent de Duprez, de Levas-« seur et de Mlle Falcon. Le spectacle a été terminé par « un intermède de M. Scribe, destiné à célébrer l'inau-« guration du musée, et à mettre en parallèle une fête « donnée à Versailles par Louis XIV avec la fête toute « nationale donnée en ce jour même par le roi des « Français.

« L'assemblée tout entière a témoigné le plus vif en-« thousiasme au moment où l'art du décorateur a fait suc-« céder à l'aspect du vieux Versailles celui de Versailles « rendu à son antique splendeur, et consacré par Louis-« Philippe à toutes les gloires qui honorent le pays.

« Le spectacle s'est terminé à minuit et demi. Quand « le Roi a quitté sa place, les acclamations ont éclaté avec « une nouvelle force. Alors a commencé la promenade « aux flambeaux dans les vastes salles du palais et dans

(1) *Voir la note* p. 956. (2) *Idem* p. 978. (3) *Idem* p. 981. (4) Léopold Ier, *voir la note* p. 951. (5) *Voir la note* p. 979. (6) *Idem* p. 904. (7) *Idem*, p. 981. (8) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939. (9) *Voir la note* p. 939. (10) *Idem* p. 976. (11) *Idem* p. 982. (12) *Idem*, p. 982.

« la grande galerie des Batailles. Le Roi était précédé de « valets de pied portant des torches, suivi de sa famille « et de toutes les personnes qui avaient pris part au ban- « quet ou à la représentation.

« Leurs Majestés sont reparties pour Trianon à deux « heures du matin (1). »

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 24.

1185 *bis*. SIÉGE DE CONSTANTINE (octobre 1837).

Par M. Siméon FORT en 1840.

Aile du Nord. Pavillon du Roi, 1er étage.

1186. SIÉGE DE CONSTANTINE.

L'ENNEMI REPOUSSÉ DES HAUTEURS DE COUDIAT-ATI (10 octobre 1837).

Par M. Horace VERNET en 1839.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

1187. SIÉGE DE CONSTANTINE.

MORT DU GÉNÉRAL DAMRÉMONT (12 octobre 1837).

Par M. Horace VERNET en 1839.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

1188. SIÉGE DE CONSTANTINE.

LES COLONNES D'ASSAUT SE METTENT EN MOUVEMENT. (13 octobre 1837).

Par M. Horace VERNET en 1839.

1189. SIÉGE DE CONSTANTINE.

PRISE DE LA VILLE. (13 octobre 1837).

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par M. Horace VERNET en 1839.

Après le succès incomplet de la première *expédition contre Constantine*, une réparation *éclatante* était due aux armes françaises. Le soin de l'obtenir fut confié au général Damrémont (2), gouverneur des possessions françaises en Afrique. On mit sous ses ordres un corps d'armée plus fort et mieux approvisionné que celui avec lequel le siége avait été tenté l'année précédente. La brigade d'avant-garde était commandée par Mgr le duc de Nemours (3); les deux autres par les maréchaux de camp Trézel et Rullière. Le général Perregaux (4) remplissait les fonc-

(1) *Moniteur* du 12 juin 1837. (2) *Voir la note* p. 930. (3) *Idem* p. 939.
(4) Alexandre-Charles, baron de Perregaux, maréchal de camp.

tions de chef d'état-major général de l'armée. L'artillerie et le génie étaient sous les ordres des lieutenants généraux Valée (1) et Rohault de Fleury.

Le 1er octobre 1837 l'armée quitta son campement de Medjz-Ammar, et le 6 au soir elle bivouaquait sous les murs de Constantine.

Ce jour même les commandements furent ainsi répartis : le général Rulhières fut chargé de défendre le plateau de Mansourah, le général Trézel celui de Coudiat-Ati. Mgr le duc de Nemours fut mis à la tête des travaux du siége.

Mais à peine étaient-ils commencés que la pluie se mit à tomber par torrents, et il fallut poursuivre l'œuvre difficile de l'armement des batteries sous un déluge qui dura quatre jours et qu'accompagnaient le feu de la place et les sorties continuelles de la garnison. Malgré tous ces obstacles, quelques pièces commencèrent à battre les murs dans la journée du 9. Successivement deux autres batteries furent armées, et pendant la nuit l'active énergie du général et le dévouement courageux des zouaves parvinrent, à travers les eaux grossies du Rummel et les berges détrempées de la rive gauche, à faire gravir quatre pièces sur les hauteurs de Coudiat-Ati. Les sorties de l'ennemi n'en devinrent que plus furieuses, et ce fut dans la journée du 10 qu'une troupe de Kabyles, profitant des ravins et de l'escarpement du terrain, s'en vint tirer presque à bout portant sur le petit retranchement dont le mamelon de Coudiat-Ati était couronné. Il fallut alors qu'officiers et soldats courussent ensemble pour repousser une attaque si déterminée. Mgr le duc de Nemours, l'épée à la main, s'élança des premiers avec le colonel Boyer, son aide de camp, et M. de Chabannes, un des officiers de son état-major, et tous pêle-mêle, au milieu des pierres d'un cimetière africain, ils entraînèrent à leur suite quelques braves de la légion étrangère, qui mirent en fuite ces audacieux ennemis.

Le 11 la batterie de brèche fut armée, et, les feux de la place ayant été promptement éteints, elle commença à battre la muraille. Transportée pendant la nuit à cent vingt mètres de la place, elle ouvrit, le 12 au matin, un feu plus rapproché et plus redoutable. Il était huit heures et demie, lorsque le général Damrémont, se rendant à la batterie avec Mgr le duc de Nemours pour visiter les tra-

(1) *Voir la note* p. 838.

vaux de la nuit, fut emporté par un boulet de canon (1). Le général Valée prit aussitôt le commandement de l'armée. Il faut ici le laisser parler lui-même.

« A une heure la batterie de brèche continua la brèche « commencée, et vers le soir l'état de cette brèche était tel « qu'on put fixer l'assaut pour le lendemain.

« La place d'armes fut prolongée à gauche de la batterie « de brèche, pour mettre la garde de tranchée à l'abri « d'une attaque à revers. Le travail fut exécuté avec beau- « coup de dévouement par les zouaves, dirigés par une « compagnie de sapeurs du génie.

« A cinq heures un parlementaire, envoyé par le bey « Achmet, fut amené en ma présence, et me remit une « lettre dans laquelle le bey me proposait de suspendre « les opérations du siége et de renouer les négociations. « Cette démarche me parut avoir pour but de gagner du « temps, dans l'espoir que la faim et le manque de muni- « tions nous obligeraient bientôt à nous retirer. Je refusai « de faire cesser le feu de mes batteries, et le parlemen- « taire partit avec une lettre dans laquelle j'annonçais à « Achmet que j'exigeais la remise de la place comme pré- « liminaire de toute négociation.

« Les batteries reçurent ordre de tirer pendant toute « la nuit à intervalles inégaux, de manière à empêcher « l'ennemi de déblayer la brèche et d'y construire un « retranchement intérieur.

« Le 13, à trois heures et demie du matin, la brèche « fut reconnue par M. le capitaine du génie Boutault et « M. le capitaine de zouaves de Garderens. Le rapport de « ces deux officiers fut qu'elle était praticable, et que l'en- « nemi n'avait pas cherché à en déblayer le pied.

« A quatre heures je me rendis dans la batterie de brè- « che avec S. A. R. Mgr le duc de Nemours, qui devait, « comme commandant de siége, diriger les colonnes d'as- « saut, et M. le général Fleury. Les colonnes d'attaque, au « nombre de trois, furent formées. La première, comman- « dée par M. le lieutenant-colonel de Lamoricière, fut « composée de quarante sapeurs, trois cents zouaves, et les « deux compagnies d'élite du bataillon du deuxième léger.

« La deuxième colonne, commandée par M. le colonel

(1) Le corps du général Damrémont, couvert de son manteau, fut emporté par les officiers de son état-major, accompagnés de Monseigneur le duc de Nemours et du nouveau général en chef. C'est là ce qui représente le tableau de M. Horace Vernet.

« Combe, ayant sous ses ordres MM. Bedeau et « Leclerc, chefs de bataillon, fut composée de la « compagnie franche du deuxième bataillon d'Afrique, « de quatre-vingts sapeurs du génie, de cent hommes du « troisième bataillon d'Afrique, cent hommes de la légion « étrangère, et trois cents hommes du quarante-septième.

« La troisième colonne, aux ordres de M. le colonel « Corbin, fut formée de deux bataillons composés de déta- « chements pris, en nombre égal, dans les quatre brigades.

« La première et la deuxième colonne furent placées dans « la place d'armes et dans le ravin y attenant; la troisième « fut formée derrière le bardo.

« La batterie de brèche reprit son feu exclusivement « dirigé sur la brèche; les autres batteries dirigèrent le « feu sur les défenses de la place qui pouvaient avoir ac- « tion sur la marche des colonnes d'assaut.

« A sept heures j'ordonnai l'assaut.

« S. A. R. Mgr le duc de Nemours lança la première co- « lonne. Dirigée par M. le lieutenant-colonel de Lamori- « cière, elle franchit rapidement l'espace qui la séparait « de la ville, et gravit la brèche sous le feu de l'ennemi. Le « colonel de Lamoricière et le chef de bataillon Vieux (1), « aide de camp de M. le général Fleury, arrivèrent les « premiers au haut de la brèche, qui fut enlevée sans dif- « ficulté. Mais bientôt la colonne, engagée dans un laby- « rinthe de maisons à moitié détruites, de murs crénelés « et de barricades, éprouva la résistance la plus acharnée « de la part de l'ennemi. Celui-ci parvint à faire écrouler « un pan de mur qui ensevelit un grand nombre des assail- « lants, et entre autres le chef de bataillon de Sérigny (2), « commandant le bataillon du deuxième léger.

« Dès que la première colonne eut dépassé la brèche, « je la fis soutenir par deux compagnies de la deuxième « colonne, et successivement, à mesure que les troupes « pénétraient dans la ville, des détachements de deux com- « pagnies vinrent appuyer les mouvements de la tête de « colonne.

« La marche des troupes dans la ville devint plus rapide « après la chute du mur, malgré la résistance de l'ennemi. « A droite de la brèche, après avoir fait chèrement acheter « la possession d'une porte qui donnait dans une espèce de

(1) Pierre Vieux, chef de bataillon du génie. (2) Joseph Leblanc de Sérigny.

« réduit, les Arabes se retirèrent à distance, et bientôt
« une mine fortement chargée engloutit et brûla un grand
« nombre de nos soldats. Plusieurs périrent dans ce cruel
« moment; d'autres, parmi lesquels je dois citer le colonel
« de Lamoricière et plusieurs officiers de zouaves et du
« deuxième léger, et les officiers du génie Vieux et Leblanc (1),
« furent grièvement blessés. A la gauche, les troupes par-
« vinrent à se loger dans les maisons voisines de la brèche;
« les sapeurs du génie cheminèrent à travers les murs, et
« l'on parvint ainsi à tourner l'enneni. La même manœu-
« vre, exécutée à la droite, força l'ennemi à se retirer et
« décida la reddition de la place.

« Le combat se soutint encore pendant près d'une heure
« dans les murs de la ville; enfin les Arabes, chassés de
« position en position, furent rejetés sur la Casbah, et le
« général Rulhières, que je venais de nommer comman-
« dant supérieur de la place, y arrivant en même temps
« qu'eux, les força à mettre bas les armes. Un grand nom-
« bre cependant périt en cherchant à se précipiter du rem-
« part dans la plaine.

« Le calme se rétablit bientôt dans la ville. Le drapeau
« tricolore fut élevé sur les principaux *édifices publics*, et
« S. A. R. Mgr le duc de Nemours vint prendre possession
« du palais du bey (2). »

1190. **MARIAGE DU DUC ALEXANDRE DE WURTEMBERG AVEC LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS (17 octobre 1837).**

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
1er étage.

. . . .

On lit dans le *Moniteur*, à la date du 18 octobre :

« Le mariage de S. A. R. la princesse Marie (3) avec
« S. A. R. le duc Alexandre de Wurtemberg (4) *a été célébré*
« hier soir à neuf heures au château royal de Trianon.....

« M. le baron Pasquier, président de la chambre des
« pairs et chancelier de France, remplissant auprès de la
« famille royale les fonctions d'officier de l'état civil, as-
« sisté de M. le duc Decazes, grand référendaire, et de
« M. Cauchy, garde des archives de la chambre des pairs,
« a lu l'acte de mariage. Un mot ajouté pour la circonstance
« aux formules d'usage a produit une vive impression sur

(1) Théodore Leblanc, capitaine du génie. (Ces deux officiers moururent quelque temps après des suites de leurs blessures.) (2) *Moniteur* du 8 novembre 1837. (3) *Voir la note* p. 981. (4) Frédéric-Guillaume-Alexandre, duc de Wurtemberg.

« l'assemblée : c'est lorsque M. le président Pasquier, après « avoir nommé tous les princes présents, a ajouté d'une « voix émue : « M. le duc de Nemours et M. le prince de « Joinville, *absents pour le service du roi.* » On venait « d'apprendre que l'armée était à trois lieues de Constan- « tine. Après la lecture de l'acte, le Roi et la Reine, le « roi (1) et la reine (2) des Belges, M. le duc (3) et madame « la duchesse (4) d'Orléans, les princes et princesses, se « sont avancés pour donner leur signature...

« Après la signature de l'acte civil, le Roi s'est rendu à « la chapelle, où le mariage catholique a été célébré par « Mgr l'évêque de Versailles (5) assisté de Mgrs les évêques « de Meaux (6) et de Maroc (7).

« Mgr l'évêque de Versailles a adressé aux époux une « touchante allocution, empreinte de la foi la plus tolé- « rante et la plus éclairée.

« La cérémonie luthérienne a été faite par M. le pasteur « Cuvier, assisté d'un ministre de la même communion. Le « langage de M. Cuvier a été plein d'onction et de sagesse. « Ces deux discours étaient puisés à la même source, l'es- « prit évangélique.

« Le Roi avait voulu conserver à cette solennité le carac- « tère d'une fête de famille ; mais aujourd'hui ses desti- « nées et celles de sa royale dynastie sont trop étroitement « liées à celles du pays pour que la France entière n'y voie « pas aussi une fête nationale (8). »

1190 *bis*. CONSEIL TENU PAR LE ROI AU CHATEAU DE CHAMPLATREUX (11 août 1838).

Par M. Henri SCHEFFER en 1840. Aile du Nord. Pavillon du Ro[i]. 1er étage.

« Le Roi ayant manifesté à M. le comte Molé, président « du conseil, ministre secrétaire d'état des affaires étran- « gères, l'intention de visiter son château de Champlâtreux, « voulut ajouter à cette faveur, celle d'y tenir un conseil, « et tous les ministres (9) furent avertis de s'y trouver le « samedi, 11 août 1838.

(1) Léopold Ier, *voir la note* p. 951. (2) *Idem* p. 956. (3) *Idem* p. 939. (4) *Idem* p. 978. (5) Louis-Marie-Edmond Blanquart de Bailleul. (6) *Voir la note* p. 956 (7) *Idem* p. 973. (8) *Moniteur* du 19 octobre 1837. (9) M. Barthe, garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes; M. le baron Bernard, ministre de la guerre; M. Ducampe de Rosamel, ministre de la marine et des colonies, *voir la note* p. 347. M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur; M. Martin (du Nord), ministre des travaux publics, de l'agriculture et du commerce; M. de Salvandy, ministre de l'instruction puplique; M. Lacave-Laplagne, ministre des finances.

« Le Roi partit de Neuilly à onze heures et demie, ac-
« compagné de S. M. la Reine, de LL. AA. RR. Mme la
« Princesse Adélaide (1), Mme la Princesse Clémen-
« tine (2), et des ducs d'Aumale (3) et de Montpensier, (4)
« Leurs Majestés arrivèrent à trois heures à Champlâ-
« treux où elles furent reçues par M. le comte et Mme la
« comtesse Molé qui les attendaient sur le perron, et le
« conseil s'étant réuni peu après, le Roi y signa plusieurs
« ordonnances, afin de perpétuer par leur date, le souve-
« nir de sa visite à Champlâtreux et du conseil qu'il y avait
« tenu.
« Par le même motif, M. Henri Scheffer, qui avait ac-
« compagné Sa Majesté, fut admis dans la salle où le con-
« seil se tenait, afin d'y faire l'esquisse d'un tableau qui le
« représentât et que le Roi a destiné à y être placé (5). »

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

1190 *ter*. RECONNAISSANCE DE NUIT DEVANT LE FORT SAINT-JEAN D'ULLOA (2 novembre 1838).

Par MM. COUVELEY et MOREL FATIO en 1839.

Aile du Nord. Pavillon du Roi, 1er étage.

1191. PRISE DU FORT SAINT-JEAN D'ULLOA.

ATTAQUE DU FORT PAR L'ESCADRE FRANÇAISE SOUS LES ORDRES DE L'AMIRAL BAUDIN (27 novembre 1838.)

Par M. Théodore GUDIN en 1839.

1192. PRISE DU FORT SAINT-JEAN D'ULLOA.

ATTAQUE DU FORT PAR L'ESCADRE FRANÇAISE SOUS LES ORDRES DE L'AMIRAL BAUDIN (27 novembre 1838).

Aile du Nord. Pavillon du Roi, 1er étage.

Par M. Horace VERNET en 1841.

Depuis plusieurs années la France réclamait du gouvernement mexicain de justes satisfactions pour une foule de vexations et de violences infligées aux *sujets français dans* les états de cette république. Le *blocus de la Vera-Cruz*, la principale place de commerce du Mexique, étant resté insuffisant, une escadre fut mise sous les ordres du contre-amiral Baudin pour obtenir raison ou par la persuasion ou par la force.

Le 1er septembre 1838 la frégate *la Néréide*, sur laquelle l'amiral avait arboré son pavillon, partit de Brest accompagnée de la corvette *la Créole*, commandée par Mgr le prince de Joinville (6). *La Néréide* rallia à Cadix les deux frégates *la Gloire*, sous les ordres du commandant

(1) *Voir la note* p. 904. (2) *Idem* p. 931. (3) *Idem* p. 982. (4) *Idem*. (5) *Moniteur* du 14 août 1838. (6) *Voir la note* p. 976.

Lainé, et *la Médée* sous ceux du commandant Leray. Cent trois artilleurs de la marine et trente mineurs du génie étaient adjoints à l'expédition.

Arrivé le 27 octobre au mouillage de Sacrificios, l'amiral Baudin, selon l'esprit de ses instructions, employa tout un mois à négocier avec le gouvernement mexicain : le 27 novembre à midi était le dernier terme assigné à ces négociations. Le résultat n'en ayant point été satisfaisant, l'amiral fit embosser près du récif de Gallega les trois frégates *la Néréide*, *l'Iphigénie* (1) et *la Gloire*, avec les deux bombardes *le Vulcain* et *le Cyclope*, et se mit en mesure d'ouvrir le feu contre le fort Saint-Jean d'Ulloa.

Laissons parler l'amiral lui-même dans son rapport au ministre de la marine :

« Les trois frégates ainsi embossées, beaupré sur poupe, « formaient une ligne serrée parallèle au récif. Du milieu « de cette ligne, la tour des signaux, élevée sur le cava« lier du bastion de Saint-Crispin, restait au sud-ouest « demi-ouest. C'était une position avantageuse, en ce « qu'elle nous permettait de battre diagonalement la plus « grande partie des ouvrages de la forteresse, en évitant « le feu de ses fronts principaux.

« Après avoir remorqué les frégates, les navires à va« peur allèrent mouiller hors de portée du canon de la for« teresse, mais en position de donner leur assistance, si « elle devenait nécessaire.

« Les chaloupes des frégates, armées par les équipages « des bricks laissés à l'ancre, et munies chacune d'une « ancre à jet et de deux grelins, furent placées à l'abri des « frégates, du côté opposé au récif.

« Quelques minutes avant midi, au moment où j'allais « placer *la Néréide* près du récif de Gallega, un canot « mexicain vint à bord en parlementaire : il portait deux « officiers chargés par le lieutenant général Manuel Rin« con, commandant le département de Vera-Cruz, de me « remettre la réponse définitive du gouvernement mexicain « aux demandes de la France. Cette réponse ne me laissait « aucun espoir d'obtenir par des voies pacifiques l'ho« norable accommodement que j'avais été chargé de pro« poser au cabinet mexicain. Depuis un mois j'avais épuisé « tous les moyens de conciliation; il fallait recourir à la force.

(1) La frégate *l'Iphigénie*, commandée par le capitaine de vaisseau Parseval-Deschêne, était antérieurement employée au blocus de la Vera-Cruz.

« Un peu avant deux heures et demie, je renvoyai le
« parlementaire mexicain ; et dès qu'il fut à bonne dis-
« tance hors de la direction de nos canons, je fis le signal
« de commencer le feu sur la forteresse.

« Jamais feu ne fut plus vif et mieux dirigé, et je n'eus
« dès lors d'autre soin que d'en modérer l'ardeur.

« De temps à autre je faisais signal de cesser le feu,
« pour laisser dissiper le nuage d'épaisse fumée qui nous
« dérobait la vue de la forteresse. On rectifiait alors le poin-
« tage, et le feu recommençait avec une vivacité nouvelle.

« Vers trois heures et demie la corvette *la Créole* parut
« à la voile, contournant le récif de la Gallega vers le *nord;*
« elle demandait par signal la permission de rallier les fré-
« gates d'attaque et de prendre part au combat.

« J'accordai cette permission : Mgr le prince de Join-
« ville vint alors passer entre la frégate *la Gloire* et le ré-
« cif de la Lavandera, et se maintint dans cette position
« jusqu'au coucher du soleil, combinant habilement ses
« bordées de manière à canonner le bastion de Saint-Cris-
« pin et la batterie rasante de l'est.

« A quatre heures vingt minutes la tour des signaux,
« élevée sur le cavalier du bastion de Saint-Crispin, sauta
« en l'air, en couvrant de ses débris le cavalier et les ou-
« vrages environnants. Déjà deux autres explosions de ma-
« gasins à poudre avaient eu lieu, l'une dans le fossé de
« la demi-lune, l'autre dans la batterie rasante de l'est,
« dont elle avait fait disparaître le corps de garde.

« Une quatrième explosion eut lieu vers cinq heures, et
« dès lors le feu des Mexicains se ralentit considérable-
« ment. Au coucher du soleil plusieurs de leurs batteries
« paraissaient abandonnées, et la forteresse ne tirait plus
« que d'un petit nombre de ses pièces. Je donnai alors or-
« dre à *la Créole* d'aller reprendre le mouillage de l'île
« Verte, et je fis remorquer *la Gloire* au large par *le Mé-
« téore.*

« Il importait de désencombrer notre position : les fré-
« gates étaient mouillées sur un fond de roches aiguës, et
« elles se trouvaient serrées contre l'accore d'un récif dont
« elles ne pouvaient s'éloigner que l'une après l'autre, en
« sorte que le moindre vent du large qui se serait élevé
« pendant la nuit aurait rendu leur situation fort dangereuse.

« J'ordonnai donc de cesser le feu à bord de *la Néréide*
« et de *l'Iphigénie*, et de faire les dispositions pour rece-
« voir les remorques des navires à vapeur. La forteresse

« avait complétement cessé son feu ; les bombardes seules
« continuaient de tirer sur elle. A huit heures, ne voulant
« pas qu'elles dépensassent inutilement leurs munitions
« dans l'obscurité, je leur fis aussi le signal de cesser le
« feu.

« Vers huit heures et demie un canot parlementaire se
« dirigea de la forteresse vers *la Néréide*, portant deux
« officiers mexicains. L'un d'eux, le colonel Manuel Ro-
« driguez de Cela, me dit qu'il était envoyé par le maré-
« chal de camp don Antonio Gaona, commandant la for-
« teresse, pour me demander une suspension d'armes,
« afin de retirer de dessous les décombres un grand nom-
« bre de blessés qui s'y trouvaient ensevelis encore vivants.

« Je répondis que la suspension d'armes avait lieu de
« fait, puisque je venais de faire cesser le feu, mais qu'elle
« ne pouvait durer que quelques heures, et que j'exigeais
« une capitulation, dont je dictai immédiatement les ter-
« mes. Le colonel n'était point autorisé à traiter d'une ca-
« pitulation : le général même commandant la forteresse
« ne pouvait, disait-il, capituler qu'avec l'autorisation du
« lieutenant général Rincon, dont il était obligé de pren-
« dre les ordres ; il demandait le temps nécessaire pour le
« consulter.

« J'accordai jusqu'à deux heures du matin, et je fis ac-
« compagner les officiers mexicains jusqu'à la forteresse
« par MM. Mengin, chef de bataillon du génie, et Page,
« lieutenant de vaisseau, attaché à mon état-major. Ces
« messieurs furent reçus à la barrière par le général
« Gaona, qui s'excusa de ne pouvoir les admettre, à une
« telle heure de la nuit, dans l'intérieur de la place ; et la
« conférence s'ouvrit sur la banquette qui borde le fossé.

« A peine avait-elle commencé, qu'arriva de Vera-Cruz
« l'ancien président, le général Santa-Anna, accompagné
« de plusieurs officiers supérieurs ; il venait s'informer de
« la situation de la forteresse. Sa présence interrompit
« l'entretien du général Gaona avec mes officiers, qui re-
« vinrent à bord, à onze heures du soir, sans avoir rien
« conclu.

« Je pris alors le parti d'écrire au général Rincon pour
« lui faire comprendre l'impossibilité dans laquelle il se
« trouvait de défendre la ville de la Vera-Cruz du côté de
« la mer, après que la forteresse serait réduite, et je lui
« offris une capitulation honorable. A deux heures du ma-
« tin le colonel mexicain de Cela se présenta de nouveau à

« bord de *la Néréide* : il m'apportait un message verbal
« du général Gaona, qui reconnaissait la nécessité d'une
« capitulation pour la forteresse, mais qui se défendait de
« traiter sans l'autorisation du général Rincon.

« A trois heures j'expédiai à Vera-Cruz mon chef d'état-
« major M. Doret, et le lieutenant de vaisseau Page, avec
« ordre de presser le général Rincon et de lui faire signer
« une capitulation. Au point du jour *la Gloire* vint re-
« prendre le poste d'embossage qu'elle avait occupé la
« veille, sur l'avant de *la Néréide*. J'avais aussi appelé la
« *Médée* et *la Créole*, pour le cas où les Mexicains tente-
« raient de renouveler le combat : ces deux navires vin-
« rent s'embosser par le travers de la batterie rasante de
« l'est.

« A huit heures les officiers que j'avais envoyés à Vera-
« Cruz pour traiter avec le général Rincon n'étaient pas
« encore de retour. J'écrivis à M. Doret de signifier au gé-
« néral Rincon que si la capitulation n'était pas signée
« dans une demi-heure, j'ouvrirais mon feu sur la ville.
« *Quelques instants* après M. Doret arriva : il n'avait pas
« reçu ma lettre, et ne m'apportait de capitulation signée
« que pour la forteresse d'Ulloa *seulement*. Le général
« Rincon avait refusé de s'engager pour la ville ; mais
« l'officier porteur de ma lettre, n'ayant plus trouvé
« M. Doret chez le général Rincon, avait fait connaître
« verbalement la substance de mon message au général,
« qui m'envoya aussitôt deux officiers chargés de traiter
« avec moi. La convention relative à la ville fut donc con-
« clue, à quelques légères modifications près, dans les
« termes que j'avais moi-même offerts.

« C'était à midi que la forteresse devait nous être re-
« mise ; mais elle n'a qu'une seule porte, à *laquelle on* ar-
« rive par un quai fort étroit, dont l'accès *se trouvait* obs-
« trué par les chaloupes canonnières mexicaines coulées
« bas dans le combat de la veille. D'ailleurs l'encom-
« brement des blessés mexicains était tel, que, malgré les
« efforts des officiers qui commandaient les embarcations
« de l'escadre, l'évacuation ne put être terminée qu'à
« deux heures après midi.

« Je fis alors occuper la forteresse par les trois compa-
« gnies d'artillerie de la marine et l'escouade des mineurs
« embarqués sur les frégates. Lorsque le pavillon de France
« fut hissé, tous les navires de l'escadre le saluèrent de

« vingt et un coups de canon, et les équipages sur les ver-
« gues, de trois cris de *vive le roi* (1) ! »

1193. COMBAT DE LA VERA-CRUZ (5 décembre 1838). Aile du Nord. Pavillon du Ro 1er étage.

1° DÉPART DES EMBARCATIONS.

Par M. Pharamond BLANCHARD en. . . .

2° ATTAQUE DU FORT DE LA CONCEPTION PAR LE CAPITAINE LAINÉ.

Par M. Pharamond BLANCHARD en 1840.

3° ATTAQUE DU FORT DE SANTIAGO PAR LE CAPITAINE PARSEVAL.

Par M. Pharamond BLANCHARD en 1840.

4° ATTAQUE DE LA PORTE-DE-MER PAR Mgr LE PRINCE DE JOINVILLE.

Par M. Pharamond BLANCHARD en 1840.

5° ATTAQUE DE LA MAISON DU GÉNÉRAL ARISTA PAR Mgr LE PRINCE DE JOINVILLE.

Par M. Pharamond BLANCHARD en. . . .

L'amiral Baudin, dans un second rapport, raconte ainsi les événements qui ont amené la prise de la Vera-Cruz par les Français :

« Le 4 j'étais avec la plus grande partie de l'escadre aux « mouillages de l'île Verte et de Pajaros, lorsque, dans « l'après-midi, le capitaine comte de Gourdon, du brick « *le Cuirassier*, stationné dans le port de Vera-Cruz, me « donna avis que de nouvelles troupes mexicaines entraient « dans la ville, et que beaucoup de nos compatriotes, crai- « gnant de mauvais traitements par suite de cette violation « de la capitulation, demandaient à se réfugier dans la for- « teresse.

« Je partis sur-le-champ dans mon canot pour Vera- « Cruz, en faisant signal au brick *l'Alcibiade* d'appareiller « de l'île Verte, et d'aller mouiller devant la ville, afin d'y « renforcer la station, qui déjà se composait du *Cuirassier*, « de *la Créole* et de *l'Éclipse*.

« A quatre heures après midi, au moment où j'entrai « dans le port, je reçus une lettre de l'ancien président de « la république, le général Santa-Anna. Il m'annonçait sa « nomination au commandement général du département

(1) *Moniteur* du 9 février 1839.

« de Vera-Cruz, en remplacement du général Rincon, et le « refus du gouvernement mexicain de donner son approbation à la convention relative à la ville de Vera-Cruz. « La lettre du général Santa-Anna contenait un exemplaire « imprimé du décret du 30 novembre, par lequel le pré-« sident Bustamente déclarait la guerre à la France.

« Je répondis au général Santa-Anna que la convention « relative à la Vera-Cruz, se trouvant violée de son fait, « cessait d'être obligatoire pour moi; je l'avertis d'ail-« leurs qu'il eût à s'abstenir de toute vexation ou de tout « abus de pouvoir envers les Français établis dans l'étendue « de son commandement.

« J'allai à la forteresse : un grand nombre de nos na-« tionaux s'y étaient réfugiés avec leurs familles.

« Pendant quelques heures le général Santa-Anna avait « paru vouloir leur interdire la sortie de la ville : leur « empressement à la quitter n'avait été que plus grand. Ils « avaient d'ailleurs appris que des forces mexicaines con-« sidérables devaient l'occuper, et déjà une partie de ces « forces était entrée : la terreur était dans la population « mexicaine et étrangère de Vera-Cruz, qui s'attendait à « voir la ville devenir le théâtre d'un combat.

« En traitant huit jours avant avec le général Rincon, « j'avais bien pu ménager l'orgueil mexicain et m'abstenir « d'exiger le désarmement de Vera-Cruz : le caractère ho-« norable du général Rincon était une garantie; d'ailleurs « je ne voulais pas humilier trop profondément le Mexique « au moment où je lui offrais la paix. Mais le caractère de « haine et de fureur que le gouvernement mexicain s'effor-« çait d'imprimer à la guerre ne me permettait plus de « laisser entre les mains de la garnison de Vera-Cruz des « armes dont elle aurait pu être tentée de faire un usage « imprudent. Il me répugnait de tirer sur la ville et de la « détruire : le seul moyen de la sauver était de la désar-« mer; j'en formai la résolution.

« A neuf heures du soir j'expédiai à tous les navires de « la division mouillés entre les récifs de l'île Verte et de « Pajaros l'ordre de se préparer à effectuer une descente « le lendemain, à quatre heures du matin. Chacun des « commandants reçut une copie du dispositif d'attaque.

« Le 5, à l'heure indiquée, les chaloupes et grands ca-« nots, portant les compagnies de débarquement formées « des équipages de la division, se trouvaient réunis dans « le plus grand silence aux postes que je leur avais assi-

« gnés, le long du bord de nos navires mouillés dans le « port de Vera-Cruz. Malheureusement une brume très-« épaisse avait empêché quelques embarcations de rallier : « de ce nombre étaient celles de *la Néréide*, qui portaient « une partie des échelles d'escalade, des pétards pour en-« foncer les portes, et d'autres objets nécessaires à l'at-« taque.

« J'attendis inutilement jusqu'à cinq heures et demie; « enfin, le jour étant sur le point de paraître, je donnai « l'ordre de départ à six heures moins un quart. Les em-« barcations formées sur trois colonnes avaient pris terre « sur la plage de Vera-Cruz, à la faveur de la brume, sans « être aperçues. Le débarquement s'effectua dans un ordre « parfait, chacun des commandants marchant à la tête du « détachement de son équipage.

« La colonne de droite, commandée par le capitaine « Lainé, de *la Gloire*, suivi du capitaine Le Ray de *la* « *Médée*, escalada le fort de la Conception armé de treize « canons de vingt-quatre et de deux mortiers, s'en empara, « et, poursuivant sa route le long des remparts, délogea « successivement l'ennemi des premier, deuxième et troi-« sième bastions du côté de la porte de Mexico. Une partie « de la garnison s'enfuit précipitamment par cette porte. « Les canons furent encloués, jetés par-dessus les rem-« parts, et les affûts détruits à coups de hache.

« La colonne de gauche, commandée par le capitaine « Parseval, de *l'Iphigénie*, ayant sous ses ordres le ca-« pitaine Turpin, de *la Néréide*, se partagea en deux sec-« tions : l'une, dirigée par les capitaines Ollivier, du *Cy-* « *clope*, et Saint-Georges, de l'*Éclair*, pénétra dans la ville « en enfonçant la poterne du Bastrillo; l'autre, ayant le « capitaine Parseval à sa tête, appliqua des échelles au mur, « et enleva à l'escalade, sans beaucoup de résistance, le « fort de Santiago, armé de vingt-huit canons du calibre « de vingt-quatre pour la plupart, et de deux mortiers.

« Le capitaine Parseval s'empara ensuite du premier « bastion à gauche vers la porte de la Merced, armé de huit « bouches à feu; puis, laissant une partie de son monde « dans ce bastion et dans le fort de Santiago pour garder « l'artillerie, il s'avança le long des remparts pour en faire « le tour et opérer sa jonction avec la colonne de droite, « conformément à mes instructions.

« Pendant que le débarquement s'effectuait sous le fort, « à droite et à gauche de la ville, la colonne du centre dé-

« barquait au môle. Cette colonne se composait de deux « compagnies et demie d'artilleurs de la marine, sous les « ordres du chef de bataillon Colombel, que j'avais nommé « commandant de la forteresse d'Ulloa; de deux compa- « gnies de marins, et d'une escouade de vingt mineurs « commandée par le lieutenant Tholer; son avant-garde « était formée par quatre-vingt-dix marins de *la Créole*, « ayant à leur tête S. A. R. le prince de Joinville (1).

« La porte du môle fut enfoncée au moyen de sacs à « poudre, et le prince s'élança le premier dans la ville. « Des deux compagnies de marins, l'une prit sur la droite, « en longeant intérieurement la muraille, pour attaquer le « fort de la Conception; l'autre, marchant sur la gauche, « se dirigea sur le fort de Santiago, ayant pour guide le « commandant du génie Mengin.

« Pendant ce temps Son Altesse Royale, suivie des offi- « ciers de *la Créole*, de son détachement de marins et d'une « partie des artilleurs, se dirigeait au pas de course vers « la maison habitée par les généraux Santa-Anna et Arista. « La garde placée au dehors fit feu et se jeta dans la mai- « son. Bientôt un combat s'engagea sous les portiques de la « cour, sur l'escalier et jusque dans les chambres, qu'il « fallut forcer l'une après l'autre en tuant les Mexicains « qui les défendaient. De notre côté, nous eûmes plusieurs « blessés, entre autres le capitaine du génie Chauchard, le « lieutenant de vaisseau Goubin, du navire à vapeur *le* « *Phaéton*, et l'enseigne Morel du même navire.

« Enfin on pénétra dans l'appartement du général Arista; « un second maître (2), de *la Créole*, se jeta sur lui et le sai- « sit au corps : le prince arriva au même instant et reçut « l'épée du général. Sa maison fut fouillée, mais on ne put « trouver le général Santa-Anna : la résistance de sa garde « lui avait donné le temps de se sauver par les toits, dont « la construction en terrasse favorisa sa fuite. Je fis con- « duire à bord du *Cuirassier* le général Arista et les offi- « ciers mexicains prisonniers : ils y furent traités avec tous « les égards dus à leur position.

« Cependant la colonne de gauche, continuant sa route le « long des remparts, était parvenue devant une grande ca- « serne située près de la porte de la Merced ; des coups de « canon à mitraille et une vive fusillade partie des fenêtres « l'avaient arrêtée au passage. Son Altesse Royale, avertie

(1) *Voir la note* p. 976. (2) André Jadot, depuis maître de manœuvre.

« de cette résistance, se porta de suite devant la caserne
« avec ses marins de *la Créole*, et fit pointer son petit obu-
« sier de montagne sur la porte. Aussitôt que le coup fut
« parti le prince s'élança au milieu de la fumée vers la
« porte, croyant l'avoir enfoncée; le boulet n'avait fait que
« son trou.

« La fusillade redoubla alors par les fenêtres : plusieurs
« hommes furent tués, parmi lesquels M. Olivier, lieute-
« nant d'artilleurs. MM. Mengin, chef de bataillon du gé-
« nie, Maréchal, lieutenant d'artillerie, Miniac, enseigne
« de *la Néréide*, Magnier et Gervais, élèves de *la Créole*,
« Jauge, de *la Gloire*, et bon nombre de marins et d'ar-
« tilleurs furent blessés : il fallut se retirer dans les rues
« adjacentes, et le capitaine Lainé, commandant la colonne
« de droite, étant alors arrivé, son altesse royale se rangea
« sous ses ordres.

« Le capitaine Lainé m'envoya un officier pour me ren-
« dre compte de ce qui se passait, et employa ensuite les
« mineurs à préparer les matériaux d'une barricade qu'il se
« proposait d'élever près la porte de la caserne.

« Je fis alors descendre de l'un des bastions une pièce de
« six mexicaine, la seule que nous n'eussions point mise
« hors de service; je la fis conduire dans la rue des Da-
« mes, dont l'axe est perpendiculaire au mur de la caserne,
« et je fis tirer trois coups sur la porte, sans parvenir à
« l'enfoncer. Je jugeai qu'elle devait être murée en dedans
« avec des sacs à terre, dont les Mexicains avaient une
« immense quantité sur tous leurs ouvrages et jusque dans
« les maisons.

« La position de la caserne était forte : il fallait lui faire
« subir un véritable siége, sans autre résultat utile que de
« nous mettre en possession de murailles que je ne voulais
« pas occuper, et de prisonniers que je ne voulais pas gar-
« der, ne pouvant pas les nourrir. L'unique but de mon ex-
« pédition avait été le désarmement de la ville. Ce but se
« trouvait complétement atteint; dès lors il convenait d'au-
« tant plus de se retirer immédiatement, que l'état de l'at-
« mosphère annonçait un prochain coup de vent de nord
« qui aurait rendu impossible le retour des commandants
« et des équipages à bord de leurs navires, mouillés pour
« la plupart à grande distance et sans aucun abri.

« J'ordonnai donc le rembarquement : il s'effectua dans
« le plus grand ordre, chaque colonne emportant ses bles-
« sés et même ses morts, sans en laisser un seul, et allant

« retrouver ses chaloupes au point même où le débarque-
« ment avait eu lieu.

« Toutefois l'acharnement avec lequel les Mexicains
« avaient défendu leur caserne m'avait fait prévoir qu'ils ne
« nous laisseraient pas partir sans chercher à nous inquié-
« ter. J'ordonnai que les cinq chaloupes de la colonne du
« centre, qui portaient des caronades à l'avant, demeu-
« rassent le bout à la plage jusqu'après le départ des autres
« embarcations; et je fis placer sur l'extrémité du môle
« une pièce de six mexicaine, chargée à mitraille et poin-
« tée sur la porte de la ville.

« Ces dispositions achevées, je fis rembarquer le peloton
« de marins qui était resté pour garder la porte; et j'étais
« sur le point de me rembarquer moi-même le dernier,
« lorsqu'une colonne mexicaine, conduite par le général
« Santa-Anna en personne, déboucha au pas de course par
« cette porte. Je commandai de mettre le feu à la pièce
« mexicaine chargée à mitraille, et j'entrai dans mon canot.

« Cette décharge porta le ravage dans la colonne mexi-
« caine; une partie des hommes qui la composaient se jeta
« sur la plage à la droite du môle et borda le pied du rem-
« part, dont toutes les meurtrières se garnirent à l'instant
« de tirailleurs. Le reste de la colonne s'avança avec au-
« dace sur le môle et commença un feu de mousqueterie
« très-vif principalement dirigé sur mon canot, qui fut en
« un moment criblé de balles. Mon patron tomba percé de
« six blessures; l'élève de service, M. Haina du Frétay, en
« reçut deux, et un autre élève, M. Chaptal (1), jeune homme
« de grande espérance, fut tué. J'ordonnai alors aux cinq
« chaloupes de faire feu de leurs caronades. Elles balayè-
« rent de leur mitraille le môle et la plage, et firent un
« grand carnage des Mexicains. Une brume très-épaisse
« survint tout à coup et couvrit la retraite de l'ennemi,
« qui évacua la ville et alla camper sur la rive gauche de
« la rivière de Vergara. Le général Rancon-Hernandez a
« pris le commandement à la place du général Santa-Anna,
« qui a eu son cheval tué sous lui dans l'attaque sur le
« môle, et a reçu trois blessures graves; on lui a coupé
« une cuisse, il est question de lui couper un bras; on dé-
« sespère de ses jours.

« Notre perte a été peu considérable : elle se monte en
« tout à huit tués et cinquante-six blessés (2). »

(1) Jean-Anatole-Gustave Chaptal, élève de 1re classe. (2) *Moniteur* du 9 février 1839.

1194. VUE GÉNÉRALE DE L'ITINÉRAIRE SUIVI PAR LA COLONNE EXPÉDITIONNAIRE DEPUIS CONSTANTINE JUSQU'A ALGER PAR SÉTIF ET LES BIBANS OU PORTES-DE-FER (octobre à novembre 1839). — Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 24.

Par M. Siméon FORT en 1841.

1194 *bis*. VUE GÉNÉRALE DES BIBANS OU PORTES-DE-FER. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

UNE DIVISION DE L'ARMÉE FRANÇAISE TRAVERSE LE PASSAGE DES PORTES-DE-FER (28 octobre 1839).

Aquarelle par M. Siméon FORT en 1841, d'après M. Dauzats.

1194 *ter*. PREMIÈRE MURAILLE DES PORTES-DE-FER. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

PASSAGE DE L'AVANT-GARDE COMPOSÉE DE TIRAILLEURS DU 17e LÉGER ET DES SPAHIS DE CONSTANTINE (28 octobre 1839).

Aquarelle par M. DAUZATS en 1841.

1194 *quat*. SECONDE MURAILLE DES PORTES-DE-FER. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

ARRIVÉE DU 17e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE (28 octobre 1839).

Aquarelle par M. DAUZATS en 1841.

1194 *quinq*. TROISIÈME MURAILLE DES PORTES-DE-FER. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

LES CHASSEURS DU TROISIÈME RÉGIMENT ET LES SOLDATS DU 2e LÉGER DESCENDENT DANS LE LIT DU RUISSEAU (28 octobre 1839).

Aquarelle par M. DAUZATS en 1841.

1194 *sext*. TROISIÈME MURAILLE DES PORTES-DE-FER. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

LES SAPEURS DU GÉNIE INDIQUENT PAR UNE INSCRIPTION LA DATE DU PASSAGE DES PORTES-DE-FER AU FOND DU RAVIN (28 octobre 1839).

Aquarelle par M. DAUZATS en 1841.

1194 *sept*. SORTIE DES PORTES-DE-FER (28 octobre 1839).

Aquarelle par M. DAUZATS en 1841. — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Le 19 septembre 1839 M. le duc d'Orléans (1) s'embar-

(1) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 989.

qua à Port-Vendres pour visiter les établissements français en Afrique. Après avoir parcouru successivement les provinces d'Oran, d'Alger et de Constantine, le prince, dirigé dans sa marche par le maréchal Valée (1), se rendit à Sétif, ancienne colonie romaine, dont les ruines abritèrent le campement de notre petite armée. De là on s'attendait que la colonne expéditionnaire allait marcher sur Bougie lorsque, le 26 octobre, on se mit en route vers le sud, et tout aussitôt l'imagination du soldat français eut deviné l'aventureuse entreprise du passage des Bibans.

Pendant deux jours le maréchal fit appuyer la division que commandait M. le duc d'Orléans par celle du général Galbois, et l'on franchit avec de grandes fatigues, mais sans rencontrer d'ennemis, une succession de crêtes élevées et de vallées profondes. Le 28 au matin les deux divisions se séparèrent. Pendant que le général Galbois retournait dans la province de Constantine, pour y terminer les travaux nécessaires à l'occupation définitive de la position militaire de Sétif, le maréchal Valée, avec les trois mille hommes que commandait M. le duc d'Orléans, s'engagea dans ces formidables défilés où les légions romaines, non plus que les armées turques, n'avaient jamais pénétré.

Laissons parler ici un des témoins oculaires de cette marche mémorable :

« La colonne marchait depuis une heure, tantôt dans « le lit de l'Oued-Boukethen, tantôt sur l'une ou l'autre « de ses rives, ayant en tête les deux cheiks arabes pour « guides, lorsque la vallée, assez large jusque-là, se ré- « trécit tout à coup, et nous commençâmes à voir se « dresser devant nous d'immenses murailles de rochers, « dont les crêtes pressées les unes contre les autres fes- « tonnaient l'horizon d'une manière tout à fait singulière. « Nous nous mîmes alors à gravir un rude sentier sur la « rive gauche du torrent, et, après de rudes montées et « des descentes pénibles, où nos sapeurs durent travailler « pour que nos mulets pussent passer, nous nous trou- « vâmes au milieu de cette gigantesque formation de ro- « chers escarpés que nous avions admirée devant nous « quelques pas auparavant. Ces grandes murailles cal- « caires de huit à neuf cents pieds de hauteur, toutes « orientées de l'est dix degrés nord à l'ouest dix degrés « sud, se succèdent, séparées par des intervalles de qua-

(1) *Voir la note* p. 838.

« rante à cent pieds qu'occupaient des parties marneuses « détruites par le temps, et vont s'appuyer à des crêtes « qu'elles coupent en ressauts infranchissables, et qu'il « serait presque impossible de couronner régulièrement. « Une dernière descente presque à pic nous fit arriver au « milieu du site le plus sauvage, où, après avoir marché « près de dix minutes à travers des rochers dont le sur- « plomb s'exhausse de plus en plus, et après avoir tourné « à droite, à angle droit, dans le lit du torrent, nous nous « trouvâmes dans un fond resserré où il eût été facile de « nous fusiller à bout portant du haut de ces espèces de « murailles, sans que nous eussions pu rien faire contre « les assaillants. Là se trouve la première porte, ouver- « ture de huit pieds de large, pratiquée perpendiculaire- « ment dans une de ces grandes murailles, rouges dans « le haut et grises dans le bas. Des ruelles latérales, for- « mées par la destruction des parties marneuses, se suc- « cèdent jusqu'à la seconde porte, où un mulet chargé « peut à peine passer. La troisième est quinze pas plus « loin, en tournant à droite. La quatrième porte, plus « large que les autres, est à cinquante pas de la troisième ; « puis le défilé, toujours étroit, s'élargit un peu et ne dure « guère plus de trois cents pas. C'est du haut en bas des « murailles calcaires que les eaux ont péniblement fran- « chi ces étroites ouvertures, auxquelles leur aspect ex- « traordinaire, dont aucune description ne peut donner « l'idée, a si justement mérité le nom de portes. C'est là « que s'est précipitée notre avant-garde, ayant à sa tête « M. le prince royal et M. le maréchal gouverneur, au « son de nos musiques militaires, aux cris de joie de nos « soldats qui ébranlaient ces roches sauvages. Sur leur « flanc nos sapeurs ont gravé cette simple inscription : « *Armée française*, 1839. En sortant de ce sombre défilé, « nous avons trouvé le soleil éclairant une jolie vallée, et « bientôt chaque soldat gagnait la grande halte à peu de « distance de là, ayant à la main une palme arrachée au « tronc de vieux palmiers qui, à l'ombre redoutée des ro- « chers du Biban, s'étaient crus en vain à l'abri des ou- « trages de nos briquets.

« Il aurait été impossible de songer à couronner régu- « lièrement une position aussi extraordinaire ; il eût fallu « plus d'une journée pour cela, et le temps était l'élé- « ment de notre succès. Le prince royal avait ordonné à « l'avant-garde de s'élancer à travers le défilé, et d'occu-

« per immédiatement les crêtes de sortie ; trois compa-
« gnies d'élite devaient en faire autant à droite et à gauche
« pendant le passage du reste de la division et du convoi.
« Ces dispositions, qui furent couronnées d'un plein suc-
« cès, mettaient à même de déjouer une attaque ; mais
« rien de cela n'eut lieu. Quatre coups de fusil, tirés de
« loin par deux maraudeurs, et qui n'atteignirent per-
« sonne, vinrent seuls protester contre le passage *miracu-*
« *leux* que venait d'opérer notre colonne, et pour lequel
« il ne fallut pas moins de trois heures et demie. Un beau
« soleil éclaira notre grande halte, pendant laquelle l'ivresse
« joyeuse de nos régiments se manifestait *de mille ma-*
« *nières*, et par une foule de ces mots que savent impro-
« viser les soldats français. Nos baïonnettes couronnaient
« les hauteurs voisines ; un orage, éclatant au loin à notre
« droite, mêlait ses éclairs et l'éclat du tonnerre aux
« bruyants accords de nos musiques militaires, et chacun
« de nous se livrait à l'espoir, sentant que l'on venait
« d'accomplir la partie la plus difficile de notre *belle en-*
« *treprise*, que la moindre crue d'eau, qui ne s'élève pas
« à moins de trente *pieds* entre les portes, eût rendue
« impossible [1]. »

1195. COMBAT DE L'OUÂD-HALLEG (31 décembre 1839).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
1er étage.

. . . .

Au mois de novembre 1839 la guerre sainte, prêchée par Abd-el-Kader parmi les tribus arabes de l'Algérie, éclata par de soudaines hostilités, et la riche plaine de la Metidja fut, sur plusieurs points, livrée à toutes les horreurs du pillage et de l'incendie. Lorsque les grandes pluies qui, à cette époque de l'année, inondent les terres de l'Afrique septentrionale, eurent cessé de rendre les routes impraticables, le maréchal Valée [2] s'empressa d'aller prendre sur l'ennemi une revanche éclatante. Le 30 décembre il était à Bouffarick ; l'infanterie régulière de l'émir, avec de nombreux détachements de Kabyles, occupait la première arête des montagnes des Beni-Salahs, entre la Chiffa et l'Ouâd-el-Kebir ; la cavalerie arabe était campée au pied des montagnes, entre Mered et Bélidah :

(1) *Journal des Débats* du 13 novembre 1839. (2) *Voir la note* p. 833.

toutes les forces des khalifas de Médéah et de Milianah se trouvaient là réunies.

Le lendemain, à sept heures du matin, le maréchal dirigea sa colonne, par la route d'Oran, sur le camp abandonné d'Ouâd-Halleg. Deux heures après, le combat était engagé avec la cavalerie ennemie, que le maréchal s'occupa seulement à contenir en lui opposant le feu de nos tirailleurs habilement distribués dans les plis du terrain, et en lui envoyant quelques volées d'artillerie. C'était à l'infanterie d'Abd-el-Kader qu'il voulait sérieusement livrer bataille; toutes ses manœuvres avaient eu pour but jusque-là de l'attirer dans la plaine, en le séparant de l'Atlas.

« Ce que j'avais prévu arriva, dit le maréchal dans « son rapport. Vers une heure le colonel Changarnier, « qui se trouvait avec les premiers tirailleurs de droite, « me fit prévenir que les troupes régulières de l'émir pa- « raissaient dans la plaine, et qu'on apercevait distinctement « les baïonnettes au-dessus des broussailles qui couvrent « le terrain entre l'ancien lit de l'Ouâd-el-Kebir et la « Chiffa. Je fis aussitôt reformer ma ligne, et j'envoyai « le lieutenant-colonel de Salles, mon aide de camp, re- « connaître la position des Arabes. Cet officier supérieur « me rendit compte, peu de moments après, que l'en- « nemi occupait la berge gauche de l'ancien lit de l'Ouâd- « el-Kebir, que son infanterie, arrivée en colonnes, s'était « déployée en faisant un feu de deux rangs sur le centre; « que la force de cette infanterie pouvait être évaluée à « trois bataillons, dont un, entièrement composé de sol- « dats réguliers, occupait le centre de la ligne, et les deux « autres, composés de Kabyles encadrés dans des détache- « ments de réguliers, avaient pris position à droite et à « gauche du bataillon régulier; qu'au centre de la ligne « on apercevait les drapeaux du khalifa de l'émir, et que « la cavalerie qui avait combattu contre nous toute la ma- « tinée se réunissait et venait prendre position à gauche « de l'infanterie.

« J'ordonnai alors à ma ligne de changer de direction « à droite : le dix-septième léger dut rester en arrière pour « contenir la cavalerie ennemie et protéger ma commu- « nication avec le camp supérieur; je pensais d'ailleurs « que la garnison de ce camp, qui était à peu de distance, « ferait une sortie. Le premier régiment de chasseurs se « porta rapidement à l'extrême gauche de la ligne, de « manière à déborder l'ennemi et à se placer entre lui et

« la montagne. Je prescrivis à l'artillerie de se tenir prête « à faire feu pour contenir la cavalerie ennemie; mais « je ne voulus pas faire tirer sur l'infanterie, résolu que « j'étais à l'aborder à l'arme blanche. Lorsque le mouve- « ment de ma ligne fut terminé, elle se trouvait sur le « bord du ravin de l'ancien lit de l'Ouâd-el-Kebir : le feu « de l'ennemi redoubla en ce moment; je fis aussitôt « battre la charge dans l'infanterie, et j'ordonnai au colo- « nel Bourjolly de faire prendre le galop à son régi- « ment, et de charger à fond l'infanterie arabe.

« Le deuxième léger, le vingt-troisième de ligne, le « premier de chasseurs se jetèrent dans le ravin avec une « formidable résolution, sous le feu de la ligne ennemie. « Ces régiments gravirent la berge opposée sans tirer un « coup de fusil, et chargèrent les Arabes, qui, effrayés de « l'élan de nos soldats, tournèrent le dos au premier choc « et voulurent se mettre en retraite; mais il était trop « tard pour eux, toute notre ligne les suivit la baïonnette « dans les reins : les chasseurs les séparaient de la mon- « tagne et les refoulaient devant l'infanterie, ne leur lais- « sant d'autre ligne de retraite que la Chiffa. Je fis conti- « nuer vigoureusement la poursuite; trois fois je fis « reprendre la charge aux chasseurs, et nous menâmes « ainsi l'ennemi jusqu'à un ravin qui touche à la Chiffa. « Tout ce qui restait de l'infanterie régulière se sauva à « travers la plaine des Hadjoutes.

« Pendant ce temps, l'artillerie, protégée par le vingt- « troisième de ligne, avait fait feu sur les cavaliers arabes, « qui, effrayés de la destruction de l'infanterie, se retirè- « rent précipitamment, et repassèrent la Chiffa. J'arrêtai « ma ligne à peu de distance de cette rivière; les hommes « et les chevaux étaient fatigués, et nous n'avions plus « d'ennemis devant nous.....

« L'ennemi a laissé en notre pouvoir trois drapeaux, « une pièce de canon, les caisses des tambours des ba- « taillons réguliers, quatre cents fusils et trois cents ca- « davres de fantassins réguliers. Beaucoup de cavaliers « arabes ont également été tués; mais, suivant l'usage « ils ont été emportés, ainsi qu'une partie de ceux des « Kabyles. Les Arabes ont eu, en outre, un nombre con- « sidérable de blessés (1). »

(1) *Moniteur* du 20 janvier 1840.

1196. DÉFENSE DU FORT DE MAZAGRAN PAR CENT VINGT-TROIS SOLDATS FRANÇAIS CONTRE DOUZE MILLE ARABES (2-6 février 1840).

Par M. PHILIPPOTEAUX en 1842. Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

La province d'Oran devint presque en même temps que celle d'Alger le théâtre de la guerre sainte. Au commencement du mois de février les beys de Mascara et de Tlemcen vinrent, à la tête de douze mille hommes, attaquer le réduit fortifié de Mazagran, défendu seulement par cent vingt-trois hommes du premier bataillon d'Afrique, sous les ordres du capitaine Lelièvre. Nous empruntons les propres paroles de l'ordre du jour adressé par le général Gueheneuc aux troupes de la division d'Oran.

« L'attaque a duré cinq jours : la force totale de l'ennemi « est estimée à douze mille hommes, d'après les calculs les « plus modérés; il avait avec lui deux pièces d'artillerie.

« Le 3 février, entre dix et onze heures du matin, une « colonne de huit cents hommes est venue attaquer le ré- « duit de Mazagran... La ville, n'étant point occupée, fut « envahie en un instant par l'ennemi : une vive fusillade « s'engagea de part et d'autre; l'artillerie ennemie ouvrit « son feu : la nuit mit fin au combat.

« Le 4 l'ennemi, plus nombreux que la veille, renouvela « l'attaque, qui commença à six heures du matin et dura « jusqu'à six heures du soir, et fut encore repoussé avec « perte.

« Le 5 nouvelle attaque, qui eut le même sort que les « précédentes.

« L'artillerie des Arabes ayant fait brèche dans les murs « de Mazagran, la garnison profita de la nuit pour réparer « les murailles, panser les blessés et se préparer à de nou- « veaux combats. Enfin le 6 l'ennemi fit une tentative dé- « sespérée pour se rendre maître de ce poste : une colonne « de deux mille fantassins donna l'assaut; l'ennemi par- « vint jusque sur la muraille; mais, grâce à l'intrépide « opiniâtreté de la garnison, il fut repoussé, tantôt à coups « de baïonnettes, tantôt avec des grenades, et même à « coups de pierres. Ce fut son dernier effort : entièrement « découragé, il se retira, abandonnant l'attaque et ses po- « sitions. »

1197. COMBAT DE L'AFFROUN (27 avril 1840).

Aile du Nord. Pavillon du Roi, 1er étage.

Par M. Horace Vernet en 18..

« Le 25 avril le corps expéditionnaire destiné à pénétrer « dans la province de Titterie, et à occuper Médéah, prit « position sur la Chiffa, de Koléah au camp de Bélidah. Il « était fort d'environ neuf mille hommes de troupes de « toutes armes, en face d'un ennemi qui n'avait pas moins « de dix à douze mille cavaliers et de six à sept mille fan« tassins......

« Le 27 avril l'armée passa la Chiffa : elle marcha sur « quatre colonnes; M. le duc d'Orléans (1) formait l'avant« garde, avec la première division, moins les zouaves... « Il devait déborder le bois des Karesas, dans lequel les « autres colonnes devaient pénétrer. Son Altesse Royale « quitta le camp de Bélidah à cinq heures et demie du « matin, et arriva à la position indiquée sans avoir rencon« tré l'ennemi.

« A l'extrême droite, le colonel Lamoricière partit de « Koléah avec les zouaves et les gendarmes maures..... « Il avait pour mission de s'avancer entre *le Sahel* et les « Karesas, de pénétrer dans ce bois, et de détruire tous « les établissements hadjoutes.

« Au centre, le général de Rumigny, avec trois batail« lons de la deuxième division et deux escadrons du pre« mier régiment de marche, devait appuyer le mouvement « du colonel Lamoricière, et prendre position au confluent « de l'Ouâd-Jer et du Bou-Roumi. Je me portai moi-même « avec la réserve, entre la première et la deuxième divi« sion, pour envelopper le bois des Karesas et détruire le « repaire des Hadjoutes (2)... »

Il était quatre heures lorsque l'*ennemi*, jusqu'alors invisible, commença à paraître. C'était toute la cavalerie du khalifa de Milianah qui débouchait par la gorge de l'Ouâd-Jer, et se déployait parallèlement au flanc gauche de l'armée française. Le maréchal (3) ordonna aussitôt un mouvement dont l'effet devait être de déborder les Arabes sur leurs deux côtés, et de les rejeter dans les montagnes de Mouzaïa.

(1) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939. (2) *Rapport du maréchal Valée au ministre de la guerre; Moniteur* du 5 juin 1840. (3) Le maréchal Valée, *voir la note* p. 838.

M. le duc d'Orléans, qui, avant de recevoir les ordres du maréchal, avait prévu le mouvement, était déjà à portée de l'ennemi. Il commanda aussitôt au premier régiment des chasseurs d'Afrique de charger contre les Arabes. Le soin de porter cet ordre fut remis au duc d'Aumale (1), qui remplissait les fonctions d'officier d'ordonnance auprès de son frère, et le jeune prince, qui recevait ce jour-là le baptême du feu, fut toujours en avant des escadrons, dont l'ardeur était encore augmentée par son exemple. Cette brillante charge, soutenue par le général Blanquefort avec le deuxième régiment de marche, eut pour effet de rejeter l'ennemi sur la rive droite de l'Ouàd-Jer. Une autre charge, dirigée par le lieutenant général Schramm, qui lança contre les Arabes le premier régiment de marche, les accula au pied des hauteurs de l'Affroun. Ce fut dans ce combat de cavalerie très-vif et très-meurtrier que le brave colonel Miltgen (2) tomba blessé mortellement.

L'ennemi croyait la journée terminée et s'apprêtait à reprendre le camp occupé depuis longtemps par le khalifa de Milianah ; mais le maréchal, qui avait reconnu la position de l'Affroun, avait en même temps pris la résolution de l'en déloger. Il ordonna à M. le duc d'Orléans d'attaquer par la gauche le mamelon où étaient postés les Arabes, pendant que le dix-septième léger allait les aborder de front. En un instant la charge battit sur toute la ligne, on s'ébranla au cri de *vive le roi !* et l'élan des troupes fut tel, que, malgré les difficultés du terrain, les crêtes furent aussitôt couronnées par la cavalerie que par l'infanterie. Les Arabes, culbutés de toute part et dispersés dans la vallée du Bou-Roumi, virent leur fuite protégée par la nuit.

1198. L'ARMÉE FRANÇAISE EMPORTE LE TÉNIAH DE MOUZAÏA (12 mai 1840). Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

ENLÈVEMENT DES REDOUTES PAR LE DEUXIÈME LÉGER, SOUS LES ORDRES DU COLONEL CHANGARNIER.

Par M. BEAUME en . . . .

(1) *Voir la note* p. 976. (2) Pierre-Nicolas Miltgen, lieutenant-colonel du 3e régiment des chasseurs d'Afrique.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

1199. L'ARMÉE FRANÇAISE EMPORTE LE TÉNIAH DE MOUZAÏA (12 mai 1840).

LES CRÊTES SONT COURONNÉES PAR LES ZOUAVES, SOUS LES ORDRES DU COLONEL LAMORICIÈRE.

Par M. Hippolyte BELLANGÉ en 1841.

1200. L'ARMÉE FRANÇAISE EMPORTE LE TÉNIAH DE MOUZAÏA (12 mai 1840).

OCCUPATION DU COL.

Aile du Nord. Pavillon du Roi. 1er étage.

Par M. Horace VERNET en 1842.

Du 28 avril au 11 mai le maréchal Valée (1) s'occupa à entourer la ferme de Mouzaïa d'un camp retranché, pour y rassembler tous les approvisionnements destinés à la place de Médéah, en même temps qu'il rappelait de la province d'Oran des renforts nécessaires à l'attaque du Téniah, où il était informé qu'Abd-el-Kader avait amassé de formidables moyens de défense. Il se rendit à Cherchell, où le brave commandant Cavaignac venait de soutenir avec une faible garnison l'effort opiniâtre de plusieurs milliers d'Arabes, y recueillit les deux mille hommes arrivés d'Oran, et revint le 11 mai à la ferme de Mouzaïa. Pendant ces treize jours, à peine y en eut-il un seul qui ne fût marqué par quelque combat; celui de l'Ouâd-Hachem fut assez brillant pour ajouter un nouveau lustre à la renommée du colonel Changarnier.

L'attaque du Téniah fut résolue pour le 12 mai.

« Le col n'est abordable, en avant de Mouzaïa, que par « la crête orientale, dominée tout entière par le piton de « Mouzaïa. Abd-el-Kader, depuis six mois, avait fait exé- « cuter de grands travaux pour le rendre inattaquable; un « grand nombre de redoutes, reliées entre elles par des « branches de retranchements, couronnaient tous les sail- « lants de la position, et sur le point le plus élevé du piton « un réduit presque inabordable avait été construit; d'au- « tres ouvrages se développaient encore sur la crête jus- « qu'au col. Les arêtes que la route contourne avaient été « également couronnées par des redoutes, et le col lui- « même était armé de plusieurs batteries. Enfin l'émir « avait réuni sur ce point toutes ses troupes régulières. Les

(1) *Voir la note* p. 838.

« bataillons d'infanterie de Médéah, de Miliana, de Mas-« cara et de Sebaou avaient été appelés à la défense du « passage, et les Kabyles de toutes les tribus des provinces « d'Alger et de Titterie avaient été convoqués pour défen-« dre une position la plus importante de l'Algérie.

« M. le duc d'Orléans (1) fut chargé d'enlever la position « avec sa division... Il la forma sur trois colonnes : celle « de gauche, commandée par le général Duvivier, était « composée de deux bataillons du deuxième léger, d'un « bataillon du vingt-quatrième et d'un bataillon du qua-« rante-quatrième. Elle était forte d'environ mille sept « cents hommes, et sa mission était d'attaquer le piton par « la gauche, et de s'emparer de tous les retranchements « que les Arabes y avaient élevés.

« La seconde colonne, sous les ordres du colonel Lamo-« ricière, était composée de deux bataillons de zouaves, « du bataillon de tirailleurs et d'un bataillon du quinzième « léger; cette colonne, forte de mille huit cents hommes, « devait, dès que le mouvement de gauche serait pro-« noncé, gravir par une crête de droite, afin de prendre à « revers les retranchements arabes, et se prolonger en-« suite sur la crête jusqu'au col.

« La troisième colonne, sous les ordres du général « d'Houdetot, était composée du vingt-troisième de ligne « et d'un bataillon du quarante-huitième. Elle était des-« tinée à aborder le col de front, dès que le mouvement « par la gauche aurait forcé l'ennemi à évacuer les crê-« tes (2)... »

Il fallut gravir, pendant plus de sept heures, à travers tous les obstacles d'un terrain roide et escarpé, avant de songer à commencer l'attaque. Enfin « vers midi et demi « le prince royal fit faire tête de colonne à gauche au gé-« néral Duvivier... Ce fut un solennel moment que celui « où ces braves soldats, dont un si grand nombre ne devait « plus nous revoir, s'éloignèrent de nous pour accomplir « une des actions de guerre les plus brillantes de nos an-« nales d'Afrique; nous étions calmes cependant, car à « leur tête marchaient le général Duvivier, le colonel « Changarnier et tant d'autres officiers qui, quoique jeu-« nes encore, ont déjà des noms connus dans l'armée...

(1) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939. (2) *Rapport du maréchal Valée au ministre de la guerre; Moniteur* du 3 juin 1840.

« Dès que cette colonne commença à gravir les pentes « du piton de Mouzaïa, elle fut accueillie par une vive fu« sillade qui la prenait de front et en flanc. » Le général Duvivier, sans s'inquiéter du feu des Kabyles, poursuivit intrépidement sa marche vers ce qui faisait la force de la position ennemie. C'étaient « trois retranchements se do« minant les uns les autres, et dont le dernier était protégé « par un réduit, et se reliait par un autre retranchement « au sommet du pic, où se trouvait un bataillon régulier.

« Deux bataillons et des masses de Kabyles défendaient « cette position. Ils dirigèrent sur nos soldats un feu de « deux rangs, qui mit hors de combat un grand nombre « d'entre eux. Le deuxième léger, électrisé par l'exemple « de ses officiers, et entraîné par la vigueur du colonel « Changarnier, se précipita sur les retranchements. La « charge battit sur toute la colonne, et les redoutes furent « enlevées. Les Arabes qui occupaient le pic voulurent es« sayer un retour offensif; mais, aborbés eux-mêmes avec « une vigueur peu commune, ils furent culbutés dans les « ravins, et le drapeau du deuxième léger, si connu en « *Afrique*, flotta glorieusement sur le point le plus élevé « de la chaîne de l'Atlas. »

Pendant ce temps les deux autres colonnes continuaient leur marche pénible. A trois heures le maréchal lança le colonel Lamoricière à travers une arête boisée qui prenait naissance à la droite du piton. Deux redoutes furent successivement emportées par l'héroïque impétuosité des zouaves; mais, du haut d'un troisième retranchement qui restait à enlever, deux bataillons réguliers et de nombreux Kabyles dirigèrent un feu redoutable contre la colonne qui gravissait avec peine. « Nous eûmes, continue le ma« réchal, un moment d'anxiété pénible; mais bientôt « nous entendîmes la marche du deuxième léger qui dé« bouchait sur les derrières de l'ennemi; les zouaves arri« vaient alors au pied du retranchement; par un élan d'en« thousiasme, ils se précipitèrent dans l'intérieur, culbu« tèrent l'ennemi, et quelques instants après les deux « colonnes firent leur jonction au point où l'arête qu'avait « suivie le colonel Lamoricière se détache de la chaîne. Les « troupes de tous les corps se précipitèrent, avec toute la « rapidité que permirent les difficultés du terrain, à la « poursuite de l'ennemi, en se dirigeant vers le col. »

C'était le tour de la troisième colonne à se porter en avant contre le front de la position ennemie. Au moment

où elle venait de s'ébranler, une batterie arabe envoya contre elle quelques boulets mal dirigés; son feu fut promptement éteint par la batterie de campagne que commandait le général Lahitte. M. le duc d'Orléans lança alors un des bataillons du vingt-troisième de ligne en tirailleurs sur la gauche, et se porta à la tête des deux autres sur le col. C'est dans ce mouvement que M. le duc d'Aumale (1), rencontrant le brave colonel Guesviller, épuisé de fatigue et incapable d'avancer, se jeta à bas de son cheval, le força d'y monter, et rejoignit à la course les grenadiers qui marchaient en avant des tambours. Il arriva à l'instant où l'on plantait sur la position le drapeau du vingt-troisième.

Ce fut un beau moment que celui où débouchèrent à la fois sur le col soldats et officiers confondus des trois colonnes, tous haletants, couverts de sueur et de poussière, plusieurs même de leur sang, mais oubliant leur fatigue ou leurs blessures dans l'ivresse de la victoire. Un long cri de *vive le roi!* accueillit l'arrivée de M. le duc d'Orléans. Les troupes, dans leur enthousiasme, félicitaient le prince de les avoir si bien conduites, et le prince renvoyait à ces héroïques soldats et à leurs chefs l'honneur d'une si belle journée.

Cependant l'arrière-garde avait eu de son côté à repousser une sérieuse attaque. « Lorsque la colonne, dit le ma-
« réchal dans son rapport, eut quitté le plateau du Déjeuner,
« nous aperçûmes sur notre droite de nombreux rassem-
« blements de Kabyles conduits au combat par des cava-
« liers d'Abd-el-Kader. Ils ne tardèrent pas à descendre
« avec beaucoup de résolution pour attaquer le centre du
« corps expéditionnaire. Je fis tirer sur eux quelques obus
« de montagne; ils se jetèrent alors sur l'arrière-garde, se
« réunirent à une colonne de sept à huit cents hommes
« qui arrivaient sur notre gauche, et eurent avec le dix-
« septième léger, le cinquante-huitième de ligne et la
« légion étrangère, plusieurs engagements qui leur coûtè-
« rent beaucoup de monde, et dans l'un desquels le géné-
« ral de Rumigny fut atteint d'une balle à la cuisse.
« Dès que le col fut occupé, l'ennemi se retira dans toutes
« les directions, et à neuf heures du soir le corps expédi-
« tionnaire prit position sur le col même, en continuant
« d'occuper le piton et les crêtes de Mouzaïa. »

(1) *Voir la note* p. 982.

1201. PRISE DE MÉDÉAH (17 mai 1840).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
1er étage.

Par M. PHILIPPOTEAUX...

Il ne fallut pas moins de quatre jours pour faire la route qui devait conduire l'armée à Médéah et donner passage au matériel d'artillerie destiné à l'armement de cette place. Le 16 les troupes s'ébranlèrent et chassèrent devant elles l'ennemi, qui leur disputa le terrain pied à pied. Le bois des Oliviers, qui bientôt devait être le théâtre de deux sanglants combats, servit de campement à l'armée. On s'attendait qu'Abd-el-Kader, qui avait fortifié les approches de la ville, ferait le lendemain un grand effort pour la couvrir; mais la position qu'il occupait ayant été tournée. quelques volées de canon suffirent pour la lui faire abandonner. M. le duc d'Orléans (1) avec sa division poursuivit vivement les Arabes et leur fit éprouver quelques pertes.

Les vétérans de l'armée d'Afrique, à mesure qu'ils approchaient de Médéah, comparaient l'aspect de cette ville à celui de Constantine, du côté de Coudiat-Ati. « La chaîne « extérieure des maisons, faisant muraille et percée de « meurtrières, est bâtie sur l'arête d'un talus naturel et « à peu près perpendiculaire. L'autre côté est en pente « douce, et sur cette pente est la ville. Elle est tout entou- « rée de jardins; un bel aqueduc passe sur un ravin qui « est à gauche quand on arrive. Tout cela forme une demi- « circonférence boisée, qui est un véritable oasis, mais un « oasis français, parfaite image de ce qu'on appelle le Bo- « cage de la basse Normandie, pays coupé de haies, cou- « vert de vignes et de pommiers, qui sont si rares en « Afrique. »

Le maréchal (2) prit possession de la ville, ordonna les travaux nécessaires à la défense, et y laissa le général Duvivier avec le titre de commandant supérieur de la province de Titterie.

1202. COMBAT DU BOIS DES OLIVIERS (20 mai 1840).

Aile du Nord.
Pavillon du Roi.
1er étage.

. . . .

Nous empruntons le récit de cette action au journal d'un officier attaché à l'état-major de la première division.

(1) Ferdinand-Philippe d'Orléans, voir la note p. 939. (2) Le maréchal Valée voir la note p. 838.

« Nous sommes partis de Médéah vers neuf heures du
« matin. Notre division était d'avant-garde ; le dix-sep-
« tième léger fermait la marche. Toute la cavalerie enne-
« mie nous attendait sur la route de Milianah. Elle nous
« laissa passer devant elle sans bouger. Tout entra, pres-
« que sans coup férir, dans le bois des Oliviers ; mais quand
« l'arrière-garde se trouva seule de l'autre côté du passage
« étroit qui mène, entre deux ravins, à la naissance du
« bois, les Arabes chargèrent avec beaucoup de vigueur.
« Nous débouchions alors de l'autre côté, et voyions très-
« clairement l'affaire. Le colonel Bedeau, commandant le
« dix-septième, manœuvrait avec un aplomb et une habi-
« leté rares ; occupant successivement toutes les crêtes,
« échelonnant ses compagnies, ménageant des embusca-
« des..... Enfin il serra à son tour sur le convoi dans le bois
« des Oliviers. Notre tête de colonne, après avoir passé le
« long défilé et les deux ravins, arriva sur les positions qui
« avoisinent le col. Là nous fûmes informés de la présence
« de plusieurs des bataillons réguliers d'Abd-el-Kader,
« que nous avions déjà aperçus, et qui en ce moment ma-
« nœuvraient pour menacer nos derrières. En effet la fu-
« sillade commença à être bien plus vive... Le maréchal (1)
« se décida à nous faire prendre position sur les hauteurs
« où nous étions, qui protégent l'arrivée à Téniah et for-
« ment une espèce d'amphithéâtre. Dès lors il n'y avait
« plus de difficulté sérieuse, après le ravin passé, puisque la
« route était faite. M. le duc d'Orléans (2) se plaça, avec le
« deuxième léger, à droite de la route regardant Médéah ;
« le bataillon de tirailleurs était à gauche ; le colonel
« Lamoricière, avec son dernier bataillon et quelques
« compagnies du deuxième léger, également à gauche,
« mais un peu en avant sur les crêtes, pour empêcher de
« tourner le col. On fit descendre le deuxième bataillon des
« zouaves pour protéger la retraite. De notre position,
« nous voyions les Arabes arriver de tous côtés à la course.
« Ici encore le dix-septième léger soutint tout l'effort de
« l'attaque. Il fut chargé avec un grand acharnement dans
« le bois des Oliviers : une compagnie de voltigeurs se vit
« en un moment environnée par plus de six cents cavaliers.
« Le capitaine Bisson se défendit, non pas avec courage,
« mais avec héroïsme : on parvint à le dégager. Dans cette

(1) Le maréchal Valée, *voir la note* p. 838. (2) Ferdinand-Philippe d'Orléans, *voir la note* p. 939.

« longue lutte d'une poignée d'hommes contre des centaines
« d'ennemis, on perdit beaucoup de monde, mais pas un
« blessé ne fut abandonné..... Le colonel donnait l'exem-
« ple; son cheval avait été tué, et une balle était venue se
« loger dans son nez : à pied, boitant encore de sa bles-
« sure de l'Ouàd-Nador, le visage inondé de sang par celle
« qu'il venait de recevoir, appuyé sur le fusil d'un de ses
« soldats mort dans l'action, il conserva le commandement
« de son régiment, et le mena, dans ces graves circonstan-
« ces, avec une énergie que tout le monde admirait. Le
« quinzième léger et surtout le quarante-huitième de ligne
« aidèrent dignement la retraite du dix-septième. Cepen-
« dant ils durent aussi passer le fameux ravin. Le *dix-sep-*
« tième était exténué, lorsque le commandant Renaud
« démasqua avec ses zouaves. Leur feu, ou plutôt leur
« attitude arrêta l'ennemi, car beaucoup d'entre eux n'a-
« vaient point de cartouches..... Enfin ils eurent de la pou-
« dre. Le dix-septième était déjà de l'autre côté du ravin
« le commandant Renaud ramena son monde, faisant avec
« des compagnies ce qu'un général fait dans la grande
« guerre avec des régiments, disputant pied à pied le ter-
« rain sur un sentier où souvent il y avait à peine la place
« d'un homme; il revint avec sa troupe décimée, et a eu
« sa bonne part des honneurs de la journée. A peine nos
« derniers soldats avaient-ils passé le ravin, que les Ara-
« bes s'y élancèrent derrière eux; et, malgré le feu qui
« partit de tous les points de l'amphithéâtre que nous for-
« mions, ils le traversèrent à la course. Les spahis rouges
« d'Abd-el-Kader, les gens à burnous noirs de la province
« d'Oran, tout ce qu'il y avait de braves dans cette cava-
« lerie mit pied à terre pour soutenir les réguliers et pren-
« dre part à cette lutte acharnée. On se fusilla là pendant
« près d'une heure d'assez près et sans bouger..... La fu-
« sillade allait toujours lorsque, subitement, vers cinq
« heures, l'ennemi repassa le ravin à toute course, em-
« portant bon nombre de morts et de blessés; après cela
« leurs tambours battirent la retraite, et ils exécutèrent
« leur mouvement avec assez d'ordre. Nos troupes restè-
« rent en position jusqu'au coucher du soleil..... »

FIN.

Parterre du Nord

AILE

scalier du No

Cour de la Chapelle

Cour de la Bouche

Cour du Théâtre

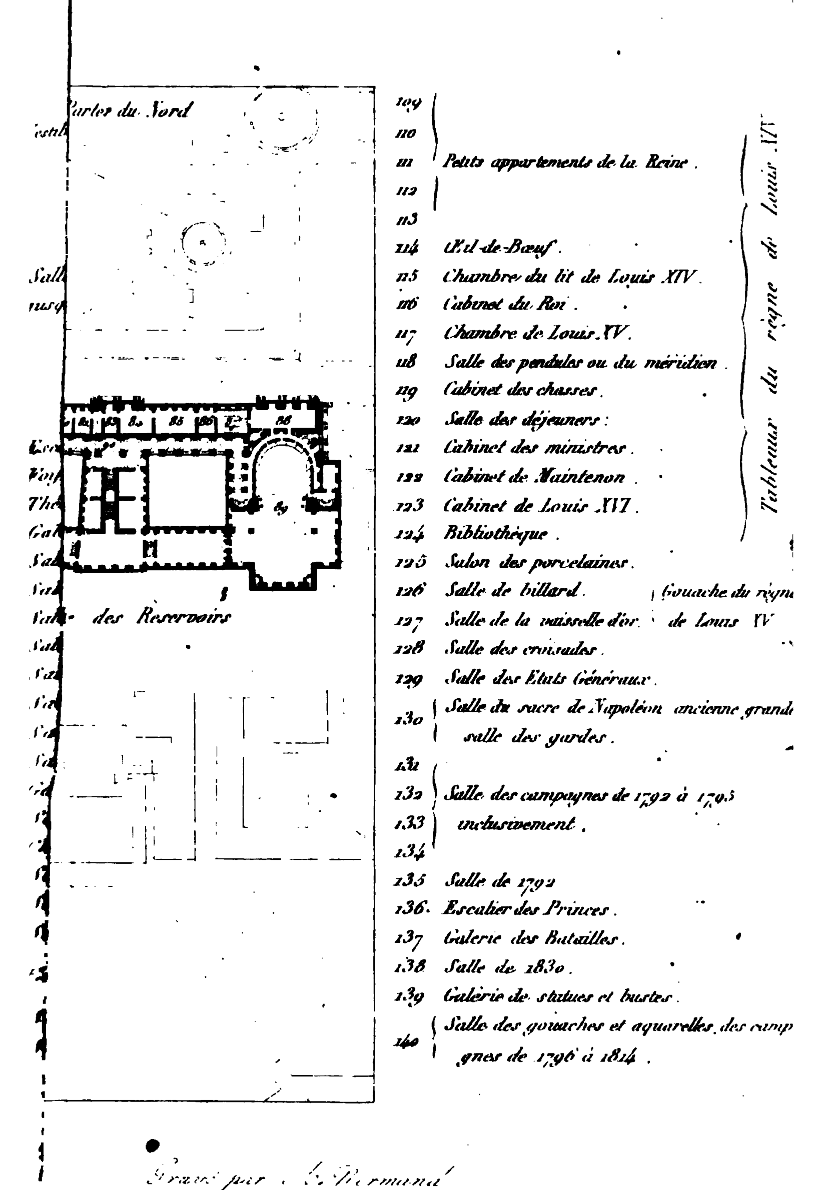
Sal

les Portraits

antérieur

Rue des Réservoirs

Rue des Hôtels



arter du Nord
81
82
83
84
85
86
87
88
89
des Reservoirs
109
110
111 Petits appartements de la Reine.
112
113
114 Œil-de-Bœuf.
115 Chambre du lit de Louis XIV.
116 Cabinet du Roi.
117 Chambre de Louis XV.
118 Salle des pendules ou du méridien.
119 Cabinet des chasses.
120 Salle des déjeuners:
121 Cabinet des ministres.
122 Cabinet de Maintenon.
123 Cabinet de Louis XVI.
124 Bibliothèque.
125 Salon des porcelaines.
126 Salle de billard.
127 Salle de la vaisselle d'or.
Gouache du règne de Louis XV
128 Salle des croisades.
129 Salle des Etats Généraux.
130 Salle du sacre de Napoléon ancienne grande salle des gardes.
131
132 Salle des campagnes de 1792 à 1795 inclusivement.
133
134
135 Salle de 1792
136. Escalier des Princes.
137 Galerie des Batailles.
138 Salle de 1830.
139 Galérie de statues et bustes.
140 Salle des gouaches et aquarelles des campagnes de 1796 à 1814.
Tableaux du règne de Louis XIV